



HAL
open science

Le cheval de guerre au Japon, de son introduction au X siècle

Clio Simonetta

► **To cite this version:**

Clio Simonetta. Le cheval de guerre au Japon, de son introduction au X siècle. Histoire. Université Paris sciences et lettres, 2024. Français. NNT : 2024UPSLP028 . tel-04586626

HAL Id: tel-04586626

<https://theses.hal.science/tel-04586626>

Submitted on 24 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THÈSE DE DOCTORAT
DE L'UNIVERSITÉ PSL

Préparée à l'École Pratique des Hautes Études

Le cheval de guerre au Japon, de son introduction au X^e siècle

Soutenue par

Clio SIMONETTA

Le 19 février 2024

École doctorale n° 472

**École doctorale de l'École
Pratique des Hautes Études**

Spécialité

Mention : Histoire, textes,

documents

Composition du jury :

Sébastien LEPETZ, Directeur de Recherche, CNRS

Président et Rapporteur

Antonio MANIERI, Professeur titulaire, L'Orientale *Rapporteur*

Matthias HAYEK, Directeur d'études, EPHE *Examineur*

François MACÉ, Professeur émérite, INALCO *Examineur*

Laurent NESPOULOUS, Maître de conférences, INALCO
Examineur

Nicolas FIÉVÉ, Directeur d'études, EPHE *Directeur de thèse*



Remerciements

Je voudrais avant tout remercier ma première directrice de thèse, Madame Charlotte von Verschuer : bien qu'elle n'ait pu me suivre jusqu'à la fin, ses indications ont été précieuses pour structurer mes recherches dès le début. Je voudrais ensuite remercier Monsieur Nicolas Fiévé, qui, malgré ses obligations et son emploi du temps très rempli, a bien voulu intervenir et suivre mon travail de recherche jusqu'à sa fin. Je voudrais exprimer ma plus grande gratitude à Monsieur François Macé, qui a bien voulu lire mon travail et m'offrir ses conseils : ses commentaires et son encouragement ont été indispensables pour l'achèvement de cette thèse. Mes remerciements aussi à Madame Nicole Jean et à Madame Marie Courteix, qui ont eu la gentillesse de relire mon texte malgré sa longueur. Je remercie Monsieur Laurent Nespoulous, qui a pris le temps de m'offrir ses conseils concernant les sources archéologiques et l'organisation de mon voyage au Japon, aussi bien que le professeur Mark Byington et le professeur Ken'ichi Sasaki pour avoir bien voulu répondre à mes questions sur le monde coréen.

Je voudrais ensuite remercier les chercheurs japonais qui ont eu la patience et la bienveillance de s'entretenir avec moi tout au long de mon étude : en particulier, je tiens à remercier Monsieur Kazuo Migishima, directeur du musée de Gunma ; Monsieur Yasutami Suzuki, directeur musée de Yokohama; Monsieur Takashi Nagatsuka, conservateur du musée Équestre de Yokohama ; Monsieur Masaaki Sasaki, conservateur du musée de Tawaramoto ; Monsieur Minoru Nojima, directeur du musée de Shijōnawate, et le professeur Yasuhiro Kawano, qui a bien voulu partager son travail sur les transports.

Mes remerciements aussi vont aux membres du laboratoire qui m'ont offert leur soutien dans des moments compliqués de ce parcours doctoral, en particulier Monsieur Matthias Hayek, Monsieur Michel Vieillard-Baron et Madame Annick Horiuchi, aussi bien que Romina Bartocci et Myriam Akian avec qui j'ai pu m'entretenir sur des sujets qui dépassaient mon champ d'expertise. De même, je voudrais remercier Akiyo Guerlédan, qui partage mon intérêt pour le rôle de l'animal au sein des sociétés, Arthur Mitteau, qui a souvent su me conseiller, et Arthur de France pour son amitié et sa patience lors de nos longues discussions au sujet de Taira no Masakado.

Mes remerciements vont aussi à mes amis : Donovan, Maria Giulia, Eric, David, Giulia, Kevin, Dandan, Elodie, François, Chiara, aussi bien que la famille Suzuki, qui m'ont aidée et encouragée tout au long du parcours. Je n'aurais d'ailleurs pas pu compléter ce travail sans le soutien continu de mes chers Manfred et Anita. Finalement, ma reconnaissance va à mes parents, Angela et Jacopo, et à mon petit frère Cristoforo : ils ont été à mes côtés sans défaillance. Je dédie ma thèse à ce dernier, tout en sachant qu'il ne la lira jamais.

RÉSUMÉ

Le but de ce projet est d'étudier en détail le rôle du cheval dans le système militaire du Japon ancien, du point de vue logistique et tactique. Cet animal, qui n'est pas originaire de l'Archipel, fut importé de Corée pendant la période protohistorique et devint par la suite un élément central de l'art de la guerre, aussi bien que de la construction identitaire de la culture guerrière. Si l'historiographie s'est penchée depuis longtemps sur l'évolution des archers montés et de leur classe sociale, le cheval lui-même et la complexité de son rôle dans la sphère militaire n'ont pas reçu autant d'attention. Notre sujet concerne tout d'abord les aspects qualitatifs et biologiques de l'animal (son origine, son éthologie, sa physiologie, etc.), et analyse ensuite les mécanismes historiques ayant porté à sa diffusion à travers l'Asie, son adoption dans les îles japonaises, et l'élaboration d'une culture équestre militaire propre au Japon. La période examinée couvre la période d'acquisition de l'élevage, jusqu'au X^e siècle, et vise à remettre dans son contexte la diffusion de la culture équestre et en étudier les liens éventuels avec l'évolution sociale, politique et militaire de la société dans son ensemble.

Cette recherche se base sur une approche scientifique, qui met en évidence les données sur l'histoire zoologique de l'animal et ses caractéristiques biologiques, afin de mieux interpréter les données archéologiques et historiques. Dans notre analyse, on tiendra compte des différents emplois du cheval militaire au sein du Département des Affaires Militaires de la Cour impériale : cheval de bât, cheval du réseau des Postes, chargeur de guerre. On va rechercher les conséquences logistiques de ces types d'emplois (ravitaillements, soins, déplacement, etc.), aussi bien que leurs effets sur le contexte économique, social et militaire. Pour cela, nous nous sommes basés principalement sur les données archéologiques disponibles, aussi bien qu'un vaste corpus de sources anciennes, dont les annales, les textes administratifs, les règlements émis par la Cour impériale, etc. L'étude du cheval de guerre nous permettra ainsi une meilleure compréhension du phénomène guerre au Japon, ce qui pourra éclairer plusieurs aspects des conflits sociaux et de la gestion de l'autorité au Japon.

MOTS-CLÉS

Histoire du cheval, cheval de guerre, *bushi*, archer monté, réseau de Poste, élevage.

ABSTRACT

The purpose of this project is to study in detail the role of the horse in the military system of ancient Japan, from a logistical and tactical point of view. This animal, which is not native to the archipelago, was imported from Korea during the proto-historic period and subsequently became a central element of the art of war, as well as of the identity construction in warrior culture. While historical research has long focused on the evolution of mounted archers and of their social class, the horse itself and the complexity of its role in the military sphere has not received as much attention. Our subject concerns first of all the qualitative and biological aspects of the animal (its origin, its ethology, its physiology, etc.), and then analyzes the historical mechanisms having led to its diffusion through Asia, its adoption in the Japanese Islands, and the development of a military equestrian culture specific to Japan. The period examined covers the first adoption of horse rearing, up to the 10th century. We aim to place the diffusion of equestrian culture in its proper historical context and to study its possible links with the social, political and military evolution of the society as a whole.

This research is based on a scientific approach, which highlights the data on the zoological history of the animal and its biological characteristics, in order to better interpret the archaeological and historical data. In our analysis, we will take into account the different uses of the military horse within the Department of Military Affairs of the Imperial Court: pack horse, postal network horse, warhorse. We will research the logistical consequences of these types of functions (supply, care, travel, etc.), as well as their effects on the economic, social and military context. For this, we relied mainly on available archaeological data, as well as a vast corpus of ancient sources, including annals, administrative texts, regulations issued by the Imperial Court, etc. The study of the warhorse will thus allow us a better understanding of the war phenomenon in Japan, which may shed light on several aspects of social conflicts and the use of power in Japan.

KEYWORDS

History of the horse, war horse, *bushi*, mounted archer, postal network, horse breeding.

Table des matières

Remerciements.....	3
Résumé.....	5
Note liminaire.....	11
Table des tableaux et figures.....	12
Introduction.....	18
État de la recherche.....	20
Intérêt de la recherche.....	22
Difficultés liées à la recherche.....	24
Enjeux de la recherche.....	28
De l'absence à l'intégration.....	33
Objectifs et organisation de la thèse.....	35

I- Le cheval

1.a <i>Equus caballus</i> : Origine, caractéristiques somatiques et physiologiques.....	44
Connaître le cheval.....	44
Morphologie de l'animal (Tête et cou – Tronc – Jambes et sabots – Queue).....	52
Physiologie et performance.....	63
1.b Brève Histoire du cheval.....	65
L'aube de la domestication.....	65
Naissance des harnachements.....	72
L'origine du cheval de guerre.....	75
L'origine de la cavalerie.....	78
1.c Le cheval en Chine et en Corée.....	85
Introduction du cheval en Chine.....	85
Le cheval de guerre dans la Chine Impériale.....	97
Évolution de la culture équestre.....	100
Le cheval en Corée.....	107

II – Le cheval au Japon

2.a La fin de Yayoi et le début de l'époque Kofun.....	140
Apparition du cheval au Japon, III ^e et IV ^e siècles.....	140
Le cheval et les <i>kofun</i> en forme de trou de serrure.....	150
Le contexte du V ^e siècle.....	158
Le V ^e siècle et la Théorie du Peuple de Cavaliers.....	164
Le voyage du cheval.....	169
Monopole d'importation ou acquisition plurielle ?.....	184
Harnachements aux IV ^e et V ^e siècles.....	191
L'élevage dans les régions orientales.....	199
2.b Le cheval au VI^e siècle.....	204

Le contexte du VI ^e siècle et le rôle diplomatique du cheval.....	204
La culture équestre au VI ^e siècle.....	217
L'élevage au VI ^e siècle.....	232
Les harnachements au VI ^e siècle.....	240
2.c Le cheval de guerre et l'État régi par le Code - du VII^e siècle au VIII^e siècle.....	251
Contexte historique : entre VI ^e et VII ^e siècle.....	252
Les premières réformes de Kōtoku.....	255
Les Grandes Réformes : 646.....	262
Des Réformes au règne de Tenji - 645-668.....	270
Vers un élevage d'État - les règnes de Tenji (661-r. 668-671), Tenmu (r. 672-686) et Jitō (r. 686-697).....	272
Le Code administratif - le système militaire.....	279
Le Code administratif - les chevaux publics.....	282
Les fourrages et la nourriture des chevaux.....	288
Organisation des pâturages d'État.....	294
Organisation du Réseau de Poste.....	301
2.d Le cheval de guerre et l'État régi par le Code - VIII^e-IX^e siècle.....	308
Première moitié du VIII ^e siècle : contexte politique et économique.....	308
Conflits internes de la moitié du VIII ^e siècle : la réforme militaire et le rôle du système de communication.....	312
Évolution des chevaux publics.....	319
Évolution des pâturages au VIII ^e siècle.....	328
Le système militaire et les chevaux du régiment.....	334
Évolution du réseau de Poste au VIII ^e siècle.....	345
2.e L'archéologie des haras et des pâturages : VIII^e – X^e siècle.....	352
Les fouilles de Heijō-kyō à Nara.....	352
Fouilles de Nara : phase I.....	353
Fouilles de Nara : phase II.....	353
Fouilles de Nara : phase III.....	362
Fouilles de Nara : phase IV.....	367
Fouilles de Nara : phase V.....	370
Archéologie des <i>maki</i>	374
2.f Le cheval de guerre et l'État régi par la cour : du IX^e siècle aux Règlements d'Engi.....	382
Cadre historique des IX ^e et X ^e siècles.....	383
Pâturages et chevaux d'État aux IX ^e et X ^e siècles.....	391
Armée et chevaux de guerre aux IX ^e et X ^e siècles.....	404
L'Office des chevaux dans les <i>Engi-shiki</i>	411
L'armée et le cheval militaire dans les <i>Engi-shiki</i>	426
Évolution du Réseau de Poste aux IX ^e et X ^e siècles.....	428

III- Le cheval de guerre au Japon

3.a Le cheval et la guerre à l'époque Kofun.....	441
Le cheval de guerre à l'aube de l'élevage : la fin du IV ^e siècle et le début du V ^e siècle.....	444

Essor de la culture équestre : le V ^e siècle.....	452
La cavalerie dans la seconde moitié du V ^e siècle.....	471
Développement interne : les guerres du VI ^e siècle.....	478
3.b Analyse des conflits majeurs de l'époque d'Asuka, 592-710.....	491
Les premières guerres contre les Emishi.....	492
Les troubles de Jinshin (672) – Contexte.....	499
Les troubles de Jinshin (672) – Le départ de Yoshino.....	502
Les troubles de Jinshin (672) – La réaction de la cour d'Ōmi.....	513
Les troubles de Jinshin (672) – La seconde phase de la guerre.....	518
Les troubles de Jinshin (672) – La guerre en Yamato.....	527
Les troubles de Jinshin (672) – Composition des armées et des armements.....	532
Les troubles de Jinshin (672) – Analyse.....	541
3.c Analyse des conflits majeurs de l'époque de Nara, 710-794.....	544
La révolte de Fujiwara no Hirotsugu.....	545
Évolution de la région Nord-orientale avant la Guerre de 38 Ans.....	551
Contexte militaire avant la Guerre de 38 Ans.....	568
La Guerre de 38 Ans.....	570
3.d Analyse des révoltes du X^e siècle.....	597
Contexte des troubles.....	598
Évolution de la bande de guerre.....	602
Première phase : l'embuscade de Nomoto.....	604
La Bataille de Kawawa.....	610
La Bataille à la frontière provinciale.....	611
La Bataille du bac de Kokai et de Horikoshi.....	615
La traque sur le Mont Yubukuro.....	619
L'attaque nocturne d'Iwai.....	623
Seconde phase : la révolte.....	627
La Bataille du Mont Kita.....	632
Analyse des troubles.....	635
Conclusion.....	653
Le cheval à travers l'Asie.....	653
L'origine de la culture équestre au Japon.....	661
Histoire du cheval militaire en temps de guerre.....	679
Conclusion.....	694
Annexe I : Liste chronologique des <i>kofun</i> contenant pièces de harnachements.....	
Annexe II : Distribution de différentes typologies d'étriers dans les <i>kofun</i> entre Ve et VIIe siècle.....	
Annexe III : Distribution de différentes typologies de mors dans les <i>kofun</i> entre V^e et VII^e siècle.....	
Glossaire.....	687

Index	695
Sites archéologiques sur le Continent.....	695
Sites archéologiques au Japon.....	696
Noms personnels.....	700
Bibliographie	707

Note liminaire

Les noms propres japonais sont notés de la manière suivante : nom de famille suivi du nom personnel.

Les noms propres et les termes techniques japonais sont transcrits selon le système Hepburn modifié. Les voyelles longues sont marquées par un macron (*shōen, jūrei*, etc.).

Dans un souci de lisibilité, les citations de textes anciens sont transcrites en *kanji* contemporains, avec la ponctuation adoptée par les auteurs ayant soigné les éditions de référence (voir Bibliographie).

Afin de faciliter la lecture, les titres et fonctions sont traduits en accord avec les travaux de Hérail Francine. Là où une nouvelle traduction apparaît nécessaire, le choix est justifié dans une note en bas de page.

Un glossaire des termes techniques et un index de noms et des sites archéologiques sont proposés en fin de volume.

Table des tableaux et figures

FIGURES

Figure 1 , Photo contemporaine du <i>Equus ferus przewalskii</i>	47
Figure 2 , Le cheval de Kiso, l'une des races originelles japonaises	50
Figure 3 , Schéma du crâne du cheval.....	54
Figure 4 , Schéma du cou du cheval.....	55
Figure 5 , Section du tronc au niveau de l'omoplate.....	57
Figure 6 , Schéma du squelette du cheval.....	57
Figure 7 , Structure des pattes avant du cheval.....	59
Figure 8 , Structure des pattes arrière du cheval.....	60
Figure 9 , Structure du pied du cheval.....	61
Figure 10 , Sole du sabot du cheval.....	62
Figure 11 , Les sites de Dereivka (Ukraine), Khvalynsk (Russie) et Botai (Kazakhstan).....	68
Figure 12 , Modèle de mortalité typique de la pratique du stalking.....	69
Figure 13 , Les sites archéologiques de Botai, Borly et Kozhai en Kazakhstan, et Dunaujvaros-Kosziderpadlas en Hongrie.....	70
Figure 14 , Développements culturels de l'Age du Bronze dans l'Asie du Nord-est.....	74
Figure 15 , Schéma du Arzhan <i>kurgan</i> , dans le sud de la Sibirie.....	77
Figure 16 , Impression d'un sceau cylindrique montrant une figure humaine chevauchant un équidé en train de piétiner une victime.....	78
Figure 17 , Calque d'un détail du bas-relief de l'époque du roi assyrien Assur-nasir-pal II (883-859 av. J.-C.) de la ville de Nimrud.....	79
Figure 18 , Selle Pazyryk retrouvée dans le <i>kurgan</i> n.5.....	81
Figure 19 , Reconstitution de selle Scythe réalisée par Stepanova.....	82
Figure 20 , Cheval équipé avec la selle reconstituée par Stepanova.....	83
Figure 21 , Dessin reproduisant le miroir chinois retrouvé dans le <i>kurgan</i> n. 6.....	83
Figure 22 , Sites archéologiques présentant les premiers signes du cheval domestique en Chine.....	87
Figure 23 , Plaque décorée du site d'Erlitou, possible chanfrein.....	88
Figure 24 , Mors de la période des Zhou Orientaux, période des Printemps et des Automnes (770-476 av. J.-C.).....	91
Figure 25 , Boucle du tombeau M3 de Nanshan montrant deux chasseurs à cheval.....	92
Figure 26 , Sites archéologiques contenant des harnachements.....	93
Figure 27 , Cheval et palefrenier de l'Armée de Terre-cuite.....	99

Figure 28 , Selle pour cavalier, détail d'un coursier de l'Armée de Terre-cuite.....	99
Figure 29 , Selles Han.....	103
Figure 30 , Figurine montrant un étrier, tiré de la tombe 21.....	105
Figure 31 , Sites contenant les premiers étriers du monde Chinois.....	107
Figure 32 , Royaume de Yan et Chosŏn.....	111
Figure 33 , Sphères d'influence dans la péninsule coréenne, ca. I ^e siècle av. J.-C.....	112
Figure 34 , Sites de Puyŏ et Koguryŏ liées à l'élevage et emploi du cheval.....	114
Figure 35 , Contexte politique de la péninsule coréenne au III ^e siècle.....	118
Figure 36 , Exemples de chanfrein.....	120
Figure 37 , Chasseurs à cheval, visibles dans ce détail de la Tombe des Danseurs.....	121
Figure 38 , Rondelles de mors excavées en Corée ; têtère décorée excavée dans le <i>kurgan</i> n. 5.....	122
Figure 39 , Harnachements excavés du site de Such'ŏng-dong.....	124
Figure 40 , Liste des sites liées à l'élevage et l'emploi du cheval dans la péninsule coréenne.....	130
Figure 41 , Harnachements de Chinha/Silla découverts dans la tombe C-10 du site de Taerŭngwŏn..	135
Figure 42 , Les premières sites présentant des éléments équestres dans l'Archipel.....	145
Figure 43 , Reste des chevaux retrouvés dans le site de Shiobe.....	146
Figure 44 , Sépulture SY03 du site de Shiobe.....	147
Figure 45 , Objet en bois découvert dans le kofun de Hashihaka, probable étrier.....	153
Figure 46 , Position géographique des huit races natives du Japon.....	172
Figure 47 , les sites de Yoshitake (1), Hongō Nobiraki (2), Tsukuriyama (3), Kuboki Yakushi (4) et Zuian (5).....	174
Figure 48 , Sites archéologiques du grand haras de Kawachi : Shitomiya-kita (1), Minami-Sage (2), Saraokayama (3), Kamada (4), Narai (5), Kiyotaki (6), Komaike-Hoppō (7), Nakano (8).....	175
Figure 49 , Mors retrouvé dans le site de Shitomiya-kita, accompagné par celle qui est très probablement une rondelle.....	177
Figure 50 , Fragment de selle découvert dans le site de Shitomiya-Kita.....	178
Figure 51 , Etrier cassé découvert dans le site de Shitomiya-kita.....	178
Figure 52 , Sacrifices d'animaux accompagnant la sépulture 2 du site de Pogamni.....	180
Figure 53 , Squelette presque complet d'un cheval sacrifié découvert dans le site de Shitomiya-kita...180	
Figure 54 , modèle de bateau de la période Kofun représenté par une <i>haniwa</i>	182
Figure 55 , Reconstitution contemporaine de bateau proto-historique.....	182
Figure 56 , Sites archéologiques présentant des signes d'élevage de chevaux : Nangō (1), Nishinoshō (2), Yoshinouchi 1 (3), Fujita Shinden (4), Toribayama (5), Kenzaki Nagatoronishi (6), Asakawa- senjōchi (7).....	187

Figure 57 , Sites du département de Nagano où on a pu découvrir des éléments liés à l'élevage et l'emploi du cheval : de Monomizuka (1), Takaoka (2) et Arihara (3).....	188
Figure 58 , Mors découverts du Gyōjazuka ; reconstitution moderne des mors.....	192
Figure 59 , Distribution de sites funéraires incluant des harnachements jusqu'au V ^e siècle.....	198
Figure 60 , Les sites de Kuroimine (1), Shiroi (2), Kanai Shimoshinden (3), Ashidagaito III (4), Kanai Higashiura (5).....	201
Figure 61 , Restes des chevaux tués dans l'éruption du volcan Haruna et découverts dans le site de Shimoshinden.....	202
Figure 62 , Proximité entre les <i>kofun</i> contenant des harnachements et le réseau des relais de Poste..	209
Figure 63 , Chevaux représentés sur les peintures funéraires du <i>kofun</i> d'Ōtsuka.....	219
Figure 64 , Les sites d'Ōzuka (1), Takehara (2), Dokida Higashi 1 (3), Yamasaka Shimonohara 1 et 2 (4) et Aoki 5 et 6 (5).....	220
Figure 65 , Peinture murale du <i>kofun</i> de Takehara.....	221
Figure 66 , La couronne du <i>kofun</i> de Sanmaizuka.....	225
Figure 67 , les sites de Kannon-yama (1), Kannon-zuka (2), Sanmaizuka (3), Nishi Ōtsuka 1 (4), Jōyama 1 (5), Zenshōjiyama (6), Hōōtsuka (7), Ekoda kinkazuka (8) et Mashiko Tennōzuka (9).....	226
Figure 68 , Le site de Kuroimine.....	234
Figure 69 , Détail du site de Kuroimine, lot VI.....	236
Figure 70 , Le site e Nishigumi.....	238
Figure 71 , Distribution de sites funéraires incluant des harnachements.....	241
Figure 72 , Décorations en feuille d'abricotier elliptique avec décoration en trèfle modifié retrouvés dans le <i>kofun</i> n.1 d'Azechi 畦地 1 号墳 (1), dans le <i>kofun</i> n. 9 d'Araibara 新井原 9 号墳 (2), et dans le <i>kofun</i> de Shōseiji 正清寺古墳 (3 et 4).....	242
Figure 73 , Exemples de mors retrouvés dans le site de Bōnosawa IV 房の沢 IV 遺跡 (1, 2, 3) près de Yamada, et dans le site de Suwamae 諏訪前遺跡 (4) près de Ninohe, dans le département d'Iwate.....	244
Figure 74 , Pommeau de la selle découverte dans le <i>kofun</i> de Fujinoki.....	245
Figure 75 , Troussequin de la selle découverte dans le <i>kofun</i> de Fujinoki.....	246
Figure 76 , Les <i>kofun</i> de Fujinoki (1), Oshishizuka (2), Ōtani (3) et Shōgun (4).....	248
Figure 77 , Etrier en bois en forme de vase, découvert dans le site d'Ebisuda, dans le département de Shiga	246

Figure 78 , La province de Hitachi au VIII ^e siècle.....	266
Figure 79 , Habitation 514 du site de Minami Hiromaji.....	287
Figure 80 , Gerbe rassemblée le 14/07/2019.....	290
Figure 81 , Bâtiment SB6450, probablement le bureau central de l'Office des chevaux.....	355
Figure 82 , fossé SK6350 découvert dans l'ensemble administratif de l'Office des chevaux.....	357
Figure 83 , (A) les bâtiment SB5956 (nord) et SB5955 (sud), les écuries de l'Office des chevaux ; (B) le bâtiment SB6170, peut-être une écurie.....	358
Figure 84 , Le bloc de l'Office des chevaux dans la phase II.....	359
Figure 85 , Bloc administratif de l'Office des chevaux lors de la phase I et II.....	361
Figure 86 , Ecurie SB5951 de l'Office des chevaux.....	365
Figure 87 , Bloc administratif de l'Office des chevaux lors de la phase III.....	366
Figure 88 , Ecuries SB3690 et SB6100 de l'Office des chevaux.....	368
Figure 89 , Différente structure des écuries selon les différentes phases : phase I et II, phase III et phase IV.....	370
Figure 90 , Secteur septentrional du bloc de l'Office des chevaux, phase V.....	372
Figure 91 , Fossé découpant un maki dans le site de Kiso Morino.....	374
Figure 92 , Section des fossés de Kiso Morino.....	375
Figure 93 , Les sites de Handa Nakahara et Minamihara.....	376
Figure 94 , Le district archéologie de Nakanotani.....	378
Figure 95 , Le pâturage de Nakahara.....	379
Figure 96 , La région du Kinai, et les provinces avec le plus grand nombre de relais de poste.....	438
Figure 97 , E Etrier typique du style de Kūmgwan Gaya découvert dans le site de Pokch'ōng-dong.....	448
Figure 98 , Double coupe avec guerrier en équipement lourd à cheval.....	449
Figure 99 , Fragment des peintures de Samsilchong montrant des guerriers en équipement lourd.....	455
Figure 100 , Le kofun de Nonaka.....	457
Figure 101 , Armures découvertes dans le kofun de Nonaka.....	459
Figure 102 , <i>Haniwa</i> du Yatano Ejiri kofun montrant un haut personnage montant un cheval conduit par un palefrenier, première moitié du VI ^e siècle.....	462
Figure. 103 , <i>Haniwa</i> du kofun de Miyayama montrant un ensemble armure-casque-pavois.....	463
Figure 104 , Exemples de mors <i>toritsuki-shiki kagami-itatsuki</i> , découverts dans le kofun de Rōji.....	465
Figure 105 , Mors de filet contemporain en vente chez Decathlon.....	465
Figure 106 , Mors de bride contemporain.....	466
Figure 107 , Mors et selle de la Confédération de Kaya.....	467

Figure 108 , Représentation d'une selle de guerre européenne, dans une miniature de la Bible de Maciejowski.....	467
Figure 109 , Exemple de harnachement représenté par le haniwa du Yonjō kofun.....	469
Figure 110 , Exemple d'harnachements représentés par une haniwa de Sasa-hokoyama kofun.....	469
Figure 111 , Exemple de mors avec rondelle en f et <i>hikide</i>	473
Figure 112 , Etrier pyramidale de Jumei-ōzuka <i>kofun</i>	480
Figure 113 , Etrier en forme de louche découvert dans le Sukumozuka <i>kofun</i>	480
Figure 114 , Statue de guerrier du Iwatoyama- <i>kofun</i> , conservée au Yame-ichi Iwatoyama rekishi bunka kōryūkan.....	485
Figure 115 , Statue de cheval du Iwatoyama- <i>kofun</i> , conservée au Yame-ichi Iwatoyama rekishi bunka kōryūkan.....	485
Figure 116 , Théâtre des Troubles de Jinshin.....	501
Figure 117 , Parcours du prince Ōama.....	505
Figure 118 , La seconde phase des Troubles de Jinshin.....	523
Figure 119 , Schéma de différentes armures découvertes dans les kofun avec les longueurs respectives.....	536
Figure 120 , Reconstitution d'un guerrier d'élite de l'époque des Troubles de Jinshin.....	538
Figure 121 , Evolution de mors avec des rondelles en anneau et le <i>tachigi</i> en baguette.....	539
Figure 122 , Étriers en louche, retrouvés dans le <i>kofun</i> de Miyajidake.....	539
Figure 123 , Sites Emishi liés à la culture équestre et datables entre le VIIe et la première moitié du VIII ^e siècle.....	554
Figure 124 , Etat des fortifications avant 737.....	559
Figure 125 , Réseau de relais et de fortification mises en place par la Gouvernement central dans le Nord-est.....	563
Figure 126 , Possible tracé de la mission d'Azumabito en 737.....	567
Figure 127 , Développement de la frontière orientale.....	569
Figure 128 , Plan de l'attaque Emishi aux forts impériaux en 774.....	572
Figure 129 , La vallée de la rivière Kitakami.....	576
Figure 130 , Théâtre des opérations de l'expédition de Ki no Kosami.....	585
Figure 131 , Première phase de la bataille entre Ki no Kosami et Aterui.....	588
Figure 132 , Seconde phase de la bataille entre Ki no Kosami et Aterui.....	589
Figure 133 , Phase finale de la bataille entre Ki no Kosami et Aterui.....	590
Figure 134 , Théâtre des troubles des ères Jōhei-Tengyō.....	599
Figure 135 , Arbre généalogique de la famille de Masakado.....	601
Figure 136 , Première vague d'affrontements dans le Bandō.....	607

Figure 137 , Seconde vague d'affrontements dans le Bandō.....	619
Figure 138 , Attaque nocturne à Iwai.....	625

TABLES

Table 1 , Harnachements retrouvés dans le Fujinoki.....	247
Table 2 , Quantités de nourriture recommandée en relation au poids du cheval et type d'exercice demandé.....	292, 421
Table 3 , Tableau général du réseau de poste selon les <i>Engi-shiki</i>	437

Introduction

En 1180, la révolte de Minamoto no Yorimasa 源頼政 (1106-1180) déclencha le début de la Guerre de Genpei (1180-1185), un conflit parmi les plus meurtriers et marquants de l'Histoire japonaise. Dans le *Engyō-bon*, le manuscrit plus ancien du *Heike monogatari*, il est dit :

抑今度の謀叛を尋ねれば馬故とぞ聞えし。

Quand on se pose des questions sur cette rébellion, on entend dire que la raison en fut un cheval¹.

Cette anecdote apparaît sous des formulations légèrement variées dans les différentes versions du *Heike monogatari*, mais le cœur de l'incident est le même : le Grand Général Taira no Munemori 平宗盛 (1147-1185), usa de sa position pour voler un cheval très aimé à Minamoto no Nakatsuna 源仲綱 (1126-1180), fils aîné de Yorimasa. Aucun des hommes concernés par cet incident ne survécut à la guerre, et cette dernière marqua la fin du monopole de l'aristocratie civile sur le pouvoir politique, qui avait perduré depuis le VIII^e siècle sans interruption. Lorsque ce récit fut composé, les contemporains étaient très conscients du caractère catastrophique et révolutionnaire de la Guerre de Genpei : le moine Jien 慈円 (1155-1225) en parla comme une véritable apocalypse, donnant naissance à un nouveau monde, le « monde des guerriers »². Il est ainsi très intéressant que les contemporains et les générations immédiatement postérieures aient décidé de choisir cet incident particulier comme le déclencheur symbolique de cet affrontement. Car, bien que très riche en informations fiables, le *Heike monogatari* est un ouvrage de narration et ne peut être accepté comme chronique fidèle des faits historiques : pour l'historien contemporain, il n'est pas vraisemblable que ce vol, même s'il eut lieu, ait été la cause principale de la rébellion de Yorimasa. Il s'agit là d'un choix narratif qui ne servait pas

¹YOSHIZAWA Yoshinori 吉沢義則, *Ōei shosha Engyō-bon Heike monogatari* 応永書写延慶本-平家物語 (Le dit des Heike du manuscrit Engyō copié à l'ère Ōei), Tōkyō, Hakuteisha, 1961, p. 329.

²JIEN 慈円, *Gukanshō* 愚管抄 (Modestes considérations), Tōkyō, Iwanami shōten, 1968, p. 335.

simplement à communiquer au public les abus du clan Taira, mais qui résonnait auprès des interlocuteurs, doté d'une forte puissance émotionnelle pour ceux qui écoutaient l'histoire (souvent des guerriers eux-mêmes). Cela n'est pas le seul indicateur de l'importance culturelle et symbolique que le cheval occupait auprès des couches dominantes : toujours dans le *Heike monogatari*, le commandant Taira no Koremori 平維盛 (1159-1184) convoque le guerrier Saitō bettō Sanemori 齋藤別当実盛 (1126-1183) pour qu'il lui décrive les guerriers de l'est, dont le rebelle Minamoto no Yoritomo 源頼朝 (1147-1199). Ce dernier se lance dans une description hyperbolique de la puissance des armes des guerriers du Bandō, dont un arc demande plusieurs hommes ordinaires pour être tendu, ou dont les flèches peuvent percer plusieurs armures superposées. Puis il ajoute :

馬は早走の進退逸物なる究竟の乗尻共乗おほせて馬の
鼻を並てかけ候。[...]何なる又郎等も独りしてつよき馬四五
疋つ々乗替に持ぬ者候わす。

Ils sont des cavaliers hors pair dont les chevaux ont une forme excellente au galop lancé, ils peuvent aligner le nez de leurs montures tout en chevauchant. [...] Chaque vassal dispose de quatre ou cinq étalons puissants par homme, qu'ils chevauchent à tour de rôle¹.

Ce portrait nous offre une image précise du guerrier japonais, qui était avant tout un archer monté. Le cheval n'était pas simplement un élément attaché à la vie quotidienne et économique, ni un simple instrument de guerre : le cheval et l'arc étaient les deux éléments essentiels de l'identité même du guerrier. L'importance de cet animal s'étendait ainsi au domaine politique et symbolique. Ce lien profond du guerrier avec le cheval et l'arc eut une influence très puissante sur la culture guerrière, et cela jusqu'à l'époque Moderne. Cependant, si l'usage de l'arc est attesté au Japon dès le début de l'habitation humaine des Iles, le cheval fut introduit relativement tard dans l'Archipel. En effet, le Japon fut le dernier pays, dans cette région d'Asie, à adopter une culture équestre.

L'origine et l'évolution d'une classe guerrière au Japon a fait l'objet de beaucoup d'intérêt de la part des chercheurs, aussi bien japonais qu'étrangers. Cependant, si beaucoup d'attention a été réservée aux hommes, leurs familles ou leurs armes, on trouve beaucoup moins de matériau sur le cheval. À l'exception de chercheurs tels que Manieri Antonio, cela est particulièrement vrai en ce qui

¹YOSHIZAWA Yoshinori, *op. cit.*, p. 440-441.

concerne l'historiographie en langue occidentale : si on considère la quantité de mots dédiés par la recherche à l'étude et la compréhension d'hommes comme Nakatsuna et Munemori, il semble étrange qu'un élément aussi important que le cheval n'ait reçu, en proportion, que très peu d'attention, et celle-ci souvent limitée strictement à son emploi sur le champ de bataille. Le cheval de guerre est un élément complexe, dont l'existence sous-entend la présence d'infrastructures, savoir et contingences spécifiques : alors que l'historiographie dédiée à l'Europe et au Moyen-Orient a depuis longtemps consacré plusieurs ouvrages au cheval et à son rôle au sein des sociétés, en dehors de la littérature en langue japonaise, on en dispose de très peu en ce qui concerne l'Archipel. Notre connaissance et compréhension de l'histoire militaire du pays ne peut être complète sans une étude approfondie de l'histoire du cheval au Japon, et de son influence sur la sphère économique, militaire, sociale et politique.

ÉTAT DE LA RECHERCHE

Dès que l'on approche le sujet de l'histoire du cheval, on constate que, à partir des années 1980 et au long des années 1990 et 2000, la recherche sur son origine et sa diffusion en Asie a connu un développement important, avec la contribution de chercheurs tels que Dien Albert, Anthony David, Drews Robert, Levine Marsha, Renfrew Colin ou Olsen Sandra. Cela a été facilité par de nouveaux apports scientifiques au niveau des études ADN, ainsi que par un enrichissement important des données archéologiques. À partir des années 2010, des nombreux ouvrages et articles sur l'origine et l'histoire du cheval en Asie sont parus, dont l'ouvrage collectif de Fagner Bert *et al.*, ou la contribution de Warmuth Vera *et al.* sur la diffusion de l'élevage, les travaux de Taylor William, voir des exemples d'archéologie expérimentale tels que la reconstitution de la selle Pazyryk de la part de Stepanova Elena et Waugh Daniel. L'intérêt pour l'histoire du cheval et son impact sur les sociétés humaines dans cette région du continent eurasiatique montre depuis environ 30 ans une grande persistance.

En ce qui concerne l'étude du cheval au Japon, on constate un intérêt proportionnel, contemporain à la recherche susmentionnée, avec une production importante de travaux à partir des années 1980, mais surtout à partir des années 1990, dont l'un des exemples les plus importants est sans doute l'ouvrage incontournable de Nishinakagawa Hayao : en 1991 ce dernier composa un compendium complet de tous les restes de chevaux découverts jusqu'alors sur le territoire japonais. Si d'un côté certains résultats ne sont plus actuels suite à l'adoption de meilleures méthodes de datation des restes, une étude systématique aussi vaste et complète n'a jamais été répétée. On remarque aussi les travaux des Amino Yoshihiko, Mori Koichi, Isahaya Naoto ou Sasaki Ken'ichi, aussi bien qu'une contribution importante, en langue japonaise, de chercheurs Coréens tels que Chang Yoon Chung et Park Cheun-Soo

Cet essor de la recherche sur l'histoire du cheval au Japon a bénéficié, comme dans le cas de l'étude du cheval sur le Continent, des avancées scientifiques, qui ont permis des études génétiques comme les travaux de Kakoi Hironaga, Tozaki Teruaki ou Nozawa Ken. De plus, l'avancement de fouilles archéologiques dans certains sites clés a permis un développement sans précédent de nos connaissances sur les origines de l'élevage au Japon. En effet, un grand nombre de rapports détaillés concernant des sites d'haras tels que Shitomiya-kita près d'Ōsaka, Kuroimine dans le département de Gunma, ou Higashiyama-kita dans le département de Yamanashi ont été publiés à partir des années 1990. Il s'agit d'une innovation importante par rapport à la période précédente, au cours de laquelle la plupart des données archéologiques concernant les chevaux venaient des sites funéraires des élites. Bien que de grande importance, le contexte de ces fouilles était très limité, mais depuis les années 1990 on dispose d'un volume conséquent d'informations concernant les lieux de vie, les villages, les activités quotidiennes des vivants et des gens du commun concernés par l'élevage. Dans les quinze dernières années, d'autres essais ont été consacrés spécifiquement à une analyse comparée des traces archéologiques liées aux haras, comme c'est le cas pour les ouvrages d'Irumada Nobuo, Isahaya Naoto, Shiraishi Taichirō ou Shinozaki Jōji. D'une manière générale, depuis les années 2000 la vitalité de la recherche sur l'histoire du cheval, et en particulier sur les origines de la culture équestre au Japon et de ses liens avec les cultures continentales, a été confirmée par la publication d'ouvrages extrêmement complets et de longue haleine, tels les travaux de Kuji Fujio, Kondō Yoshikazu, Migishima Kazuo, Shiraishi Taichirō, Suzuki Yasutami ou Terasawa Kaoru, aussi bien que les initiatives culturelles entreprises par différents musées départementaux, en particulier le musée du département de Gunma.

Cet intérêt vis-à-vis le cheval japonais n'est d'ailleurs pas limité à la recherche pure, mais il est partagé par le grand public, comme l'atteste un étrange essai d'« archéologie expérimentale » exécuté par la NHK en 1990 : voulant tester la crédibilité des descriptions de déplacements et combat offertes par le *Heike monogatari*, ils ont choisi un cheval présentant une taille compatible avec la taille moyenne des chevaux de la période Kamakura (137 cm au garrot pour 350 Kg de poids), ils l'ont fait monter par un cavalier portant le poids moyen d'une armure complète (pour un total de 95 Kg), et ils ont observé ses performances. Le cheval aurait eu beaucoup de mal à courir, et il n'aurait pu parcourir que 150 m au galop, s'arrêtant définitivement après seulement 10 minutes d'exercice¹. Cette expérience est d'ailleurs citée par Friday dans son essai *The first samurai*². Si d'un côté cette initiative est indicative de l'intérêt général concernant le cheval de guerre, elle montre aussi les limites que l'on

¹Nihon Hōsō Kyōkai, *Muteki Yoshitsune gundan* 無敵義経軍団 (La bande de guerre sans égal de Yoshitsune), Tōkyō, Nihon Hōsō Shuppan Kyōkai, 1990, p. 27-30.

²FRIDAY, Karl, *The First Samurai*, Hoboken, John Wiley & Sons, 2008, p. 67.

peut rencontrer dans l'étude pratique de l'histoire. Même si on considère la taille du cheval, le poids porté et le contexte de l'expérience comme étant fidèles à une mise en situation, ceci ne nous donne pas vraiment d'informations significatives concernant la réalité du cheval médiéval. En tant qu'êtres vivants, les chevaux ne sont pas des outils standardisés, et ceci est particulièrement vrai dans le contexte des chevaux de combat, autrement dit des animaux souvent sélectionnés dans ce but et ayant reçu un entraînement spécifique. De plus, le nombre de variables pouvant influencer une performance est très vaste, et une estimation fiable demanderait un échantillonnage bien plus important qu'un seul animal. L'inclusion de cette anecdote dans l'essai de Friday montre qu'il y a encore des marges de développement dans notre compréhension du cheval de guerre japonais et de son impact sur le champ de bataille.

INTÉRÊT DE LA RECHERCHE

Le cheval de guerre n'est pas simplement un agent lors des affrontements. Son existence présuppose un élevage suffisamment développé pour fournir des nombres adéquats, et une industrie spécialisée capable de produire et remplacer les harnachements et les armes nécessaires. Ceci sous-entend à son tour l'existence de spécialistes, éleveurs, ouvriers, vétérinaires, entraîneurs, gardiens, artisans, maréchaux. Ce qui demande un contexte social, économique et culturel où tout cela peut être accompli ou procuré. Le cheval de guerre, par sa simple existence, n'a pas seulement un impact sur le champ de bataille, mais sur la société dans son ensemble.

D'une manière générale, l'analyse de la guerre est une excellente approche de l'étude des mécanismes sociaux qui caractérisent l'évolution des sociétés. La guerre est en effet un phénomène social particulièrement évident, qui touche tous les domaines de la société, de l'économie à la religion aux arts. Pour utiliser les mots de Bouthoul :

La guerre est, sans conteste, le plus violemment
spectaculaire d'entre tous les phénomènes sociaux¹.

C'est dans ce sens que Ladurie définit la guerre comme un « événement-loupe », permettant d'étudier les structures essentielles des sociétés concernées². Le phénomène guerre permet, en d'autres mots, une approche très pragmatique de la vie matérielle et des relations entre différents acteurs, des champs nécessaires à l'élevage, aux tanneurs nécessaires à la création des selles, au

¹BOUTHOU, Gaston, *Le phénomène guerre*, Paris, Editions Payot, 2006 (1962), p. 10.

²HENNINGER, Laurent, « La nouvelle histoire-bataille », dans *De la guerre. Un objet pour les sciences sociales*, 71-73, Lausanne, Espaces Temps, 1999, p. 35-46.

système de transports et échanges permettant l'acquisition du minéral ferreux indispensable pour la fabrication des harnachements, etc. Dans le contexte de notre thèse, l'étude de l'emploi et de la gestion du cheval dans la sphère militaire est un détail pratique qui peut nous apprendre beaucoup sur le contexte historique et sur l'évolution de ce dernier.

D'autre part, la guerre n'est pas simplement une manifestation très évidente des mécanismes sociaux, politiques et économiques : la guerre elle-même est un facteur de changement, de destruction, mais aussi d'évolution, d'innovation, d'imitation. Dans son essai *The End of the Bronze Age : Changes in Warfare and the Catastrophe ca. 1200 B.C.*, Drews explique à quel point un bouleversement remarquable des tactiques de combat fut, selon lui, l'un des éléments fondamentaux qui déclencha la fin de l'Age du Bronze et qui introduit un nouveau chapitre dans l'histoire humaine.¹Dans son article « The continuing Quest for China's Origins : The Shang Civilization », Chang Chun-Shu remarque que l'adoption du cheval de la part des Shang (1 600-1 046 av. J.-C.) et l'élaboration des tactiques de guerre employant le char furent des facteurs importants dans l'évolution de la Chine d'une société stratifiée à un État proprement dit². Dans le cas particulier du cheval de guerre, on constate une corrélation fréquente (bien que non universelle) entre son adoption et le développement d'une société complexe de type étatique. C'est le cas notamment pour le sud de la Péninsule coréenne, où les premiers harnachements apparaissent dans le milieu funéraire vers le III^e siècle,³ une période où on constate une stratification sociale croissante, précédant le développement d'une organisation étatique⁴. Dans plusieurs exemples, le développement de la guerre à cheval en Asie semble être un indicateur des processus sociaux, politiques et économiques plus amples que la simple adoption d'un nouvel élément militaire. L'impression est que, dans certaines régions, l'adoption du cheval est un indicateur qu'une institutionnalisation du pouvoir est en cours. Le cheval de guerre est à la fois un indicateur de changement et un acteur de changement. L'étude de son histoire peut donc enrichir l'image que l'on peut se faire de la société japonaise de l'époque Kofun (III^e-VI^e siècle) jusqu'à l'apparition de la classe guerrière, au X^e siècle.

Quand on parle de l'adoption d'une culture équestre, on se réfère à l'acquisition de chevaux, de harnachements, de techniques d'élevage, mais pas nécessairement à l'appropriation de tactiques de

¹DREWS, Robert, *The End of the Bronze Age: Changes in Warfare and the Catastrophe ca. 1200 B.C.*, Princeton, Princeton University Press, 1995, p. 209-225.

²CHANG, Chun-Shu « The Continuing Quest for China's Origins II. The Shang Civilization », *Archaeology*, vol. 30, no. 3, Archaeological Institute of America, 1977, p. 186-193.

³PARK, Hae Won, « Archeological research on Kaya: Past, Present and Future », dans BYINGTON, Mark (dir.), *Early Korea*³, Cambridge, Oxford University press, 2012, p. 130-159.

⁴BARNES, Gina, *State Formation in Korea*, Richmond, Curzon, 2001, p. 7-15.

cavalerie ou de l'art du combat monté. En effet, ces derniers pourraient avoir été développés de manière assez tardive au Japon, comme on pourra le constater dans la section 3 de cette thèse. Cependant, dans ses manifestations formelles, la culture équestre apparaît brusquement au Japon et elle montre dès son origine des liens symboliques avec la sphère militaire. Le retard dans l'adoption de ces éléments et la rapidité avec laquelle ils se diffusèrent suggèrent qu'il ne s'agit pas seulement d'une simple imitation par contact culturel : à un certain moment historique, la décision fut prise d'importer la culture équestre. De plus le caractère fortement militaire montre que, au delà des tactiques utilisées sur le champ de bataille, le cheval arriva au Japon déjà chargé d'un certain bagage symbolique qui l'associait dès le début à la sphère funéraire et à la sphère militaire.

Ainsi, la recherche envisagée dans cette thèse ne consiste pas simplement en une analyse détaillée portant sur un aspect technique du phénomène guerrier, mais elle vise à situer le développement d'une culture équestre japonaise et de la guerre à cheval au Japon dans leur propre contexte historique et diplomatique. Effectivement, on se rend rapidement compte que l'étude de l'origine et du développement du cheval de guerre japonais, si central dans l'identité et le fonctionnement des élites militaires, est inextricablement liée à des sujets vastes, souvent ne faisant pas tout à fait l'unanimité auprès des chercheurs : les rapports avec le monde coréen, le développement du pouvoir au sein de la société japonaise, l'évolution d'une société stratifiée à un empire centralisé et bureaucratique. On constate effectivement une corrélation intéressante entre l'adoption de la culture équestre et le développement de formes de gouvernement de type étatique, aussi bien dans la Péninsule coréenne que dans l'Archipel. Cette culture n'était pas simplement constituée d'un ensemble de connaissances pratiques pour la production d'animaux : le cheval arriva dans cette région avec un vaste bagage symbolique, culturel et politique. De même, les chefs des Iles japonaises ne se limitèrent pas à acquérir un animal exotique : le cheval fut véhicule d'une nouvelle idéologie de l'autorité et du pouvoir coercitif.

DIFFICULTÉS LIÉES À LA RECHERCHE

Une compréhension approfondie de la longue évolution de la culture équestre dans cette région comporte plusieurs difficultés : d'un côté, en tant que chercheurs occidentaux, nous sommes issus d'un contexte culturel où la présence du cheval a une histoire très ancienne, et qui a vu un emploi extrêmement commun du cheval de guerre, ce qui comporte la présence, consciente ou inconsciente, d'un certain nombre de biais cognitifs liés à mon propre passé et contexte culturel. D'autre part, l'adoption de la culture équestre au Japon eut lieu dans un contexte d'échanges culturels complexes, qui peuvent s'avérer très difficiles à cerner, seize siècles plus tard. En effet, dans une étude de ce type on constate souvent la difficulté d'analyser des réalités très lointaines en utilisant des instruments et

des catégories contemporaines : si le temps et l'espace imposent de limiter notre recherche, par exemple en nous bornant à une étude du cheval de guerre et non pas de l'ensemble de la culture équestre dans toutes ses déclinaisons, on constate vite que la sphère militaire et la sphère non militaire n'étaient souvent pas nettement séparées. Souvent, on doit considérer qu'une distinction entre le rôle rituel du cheval au sein des cérémonies de Palais, ou de son rôle militaire pour le maintien de l'ordre au service des Gardes, est probablement une distinction conceptuelle qui aurait apparu déraisonnable aux élites de l'époque.

Un autre exemple dans ce sens est la distinction nette que l'on recherche entre la réalité coréenne et la réalité japonaise : on ne peut approcher le sujet en oubliant nos connaissances *a posteriori* sur l'évolution des deux régions. Cependant, à l'époque où les premières traces de culture équestre sont retrouvées dans le nord de Kyūshū, les entités politiques des Iles et celles du sud de la Péninsule ne sont pas encore suffisamment structurées pour que des confins nets ou systématiques entre les deux soient facilement distinguables. Le vocabulaire contemporain semble parfois imparfait pour décrire une situation particulière de la période sans que cela ait des implications anachroniques. Cela est davantage compliqué par des interprétations tendancieuses fournies dans le passé par l'historiographie japonaise, notamment en ce qui concerne le soi-disant royaume de Mimana, un royaume japonais qui aurait existé en époque protohistorique sur la Péninsule et qui fut utilisé pour légitimer les ambitions coloniales du pays.

De manière opposée, des théories poussant une intervention coréenne sur l'Archipel ont aussi été considérées comme problématiques. C'est par exemple le cas lors de la publication, en 1967, de la théorie du chercheur japonais Egami Namio, selon laquelle l'arrivée du cheval au Japon aurait été le résultat d'une invasion de la part d'un peuple de cavaliers d'origine altaïque, qui aurait pris le contrôle des Iles et imposé son autorité sur une population aborigène de cultivateurs. Cela aurait impliqué que les chefs à l'origine de la stratification sociale et, éventuellement, de la création de la cour impériale, n'étaient pas simplement d'origine étrangère, mais étaient des cavaliers nomades ayant pris le pouvoir par la force. Bien que cette théorie ne soit plus considérée comme possible et qu'elle ait été démentie par la recherche suivante, elle reste indicative des malencontreuses implications politiques que des théories sur cette période peuvent comporter. D'une manière générale, puisque l'étude de la culture équestre au Japon est nécessairement liée aux rapports avec le Continent, elle hérite inévitablement d'un certain bagage politique, bien que cela ne soit pas toujours avoué. Ce bagage est plus lié aux événements des derniers deux siècles qu'aux vicissitudes des premiers siècles de notre ère, mais sa présence se fait parfois remarquer encore à ce jour.

Un autre obstacle que l'on rencontre en recherchant l'histoire du cheval au Japon, est le manque de sources directes ou complètes. Les premières sources écrites quelque peu exhaustives concernant l'administration et l'histoire de la Cour centrale remontent au début du VIII^e siècle. Or, la grande

diffusion de la culture équestre au sein des élites, que l'on peut constater d'un point de vue archéologique, eut lieu au V^e siècle. Comme le remarque Nespoulous, il y a bien des exemples d'écriture avant le VIII^e siècle, notamment sur des miroirs ou des épées¹, mais rien qui puisse nous apporter de précisions concernant cette première période de la culture équestre japonaise. Même en ce qui concerne les périodes successives, après la diffusion et l'adoption générale de l'élevage et jusqu'aux grandes révoltes orientales du X^e siècle, on ne dispose pas de sources approfondies concernant le cheval, son emploi tactique ou son élevage. Alors que les littératures Chinoise, Grecque, ou de Mésopotamie, nous offrent des ouvrages spécialisés de gestion, entraînement et vétérinaire, le cheval japonais est mentionné sans trop de détail dans les documents administratifs. On sait par exemple que des vétérinaires étaient employés par la Cour au VIII^e siècle, mais aucun témoignage de ces hommes n'a survécu jusqu'à nous. De même, on connaît le nom de fonction des hommes responsables de l'élevage, on connaît les dates auxquelles les fonctionnaires provinciaux inspectaient les poulains des provinces, mais aucun de ces nombreux cahiers administratifs ne nous est parvenu. Là où les sources offrent quelque détail descriptif, il s'agit de commentaires d'une brièveté désespérante, comme « cheval de bonne qualité » ou « cheval de qualité moyenne ». Qu'entendons-nous par « cheval de bonne qualité » ? S'agit-il d'un cheval beau, grand, résistant, calme, fougueux ? Les bureaucrates de Cour, les seuls à avoir laissé une trace écrite, ne précisent pas.

Par ailleurs, les sources dont on dispose sont pour la plupart des annales officielles de la Cour de la région centrale, et leur description des rapports avec les entités politiques du Continent ou du reste des Iles doit être lue avec une certaine prudence, s'agissant d'une source nécessairement biaisée. De plus, ces documents sont écrits strictement du point de vue des bureaucrates de la région centrale, avec des descriptions assez sommaires de la situation dans d'autres zones. On peut par exemple déduire que les régions orientales, qui échappèrent au contrôle direct de la Cour du Yamato pendant de longs siècles, développèrent aussi leur culture équestre : les documents de la Cour mentionnent à maintes reprises les archers montés des Emishi, les « barbares de l'Est ». Mais si on peut comprendre que ces combattants orientaux pratiquaient l'archerie à cheval avec adresse remarquable, aucune information précise ne nous est offerte à leur sujet. Les rares détails dont on dispose suggèrent une grande richesse culturelle, sans que l'on puisse pourtant l'entrevoir. Le terme même, « emishi » est très vague et il s'agit d'une appellation politique plutôt qu'ethnographique, indiquant de manière générale des populations non soumises au souverain.

¹NESPOULOUS, Laurent, *Une Histoire de la Protohistoire Japonaise : De la genèse de l'agriculture à la formation des sociétés archaïques complexes, du V^e millénaire avant notre ère au VII^e siècle de notre ère*, vol. I et II, sous la dir. de DEMOULE, Jean-Paul et MACE, François, INALCO, Septembre 2007, p. 426-431.

Cette « partialité » des sources touche aussi le milieu archéologique : surtout en ce qui concerne l'époque Kofun, la plupart des sites portant des informations sur l'introduction du cheval et les débuts de la culture équestre japonaise est constituée par des sites funéraires des élites. Le milieu des pratiques mortuaires étant un milieu lié au rituel et à la représentation, il est délicat de déduire les usages quotidiens en nous basant presque seulement sur le mobilier funéraire. De plus, les *kofun* où l'on retrouve traces de chevaux sont généralement ceux réservés aux échelons supérieurs de la hiérarchie : quand bien même ces harnachements et ces *haniwa* auraient été vraiment représentatifs des pratiques réelles, ceci ne nous informerait que des coutumes cérémonielles des couches les plus hautes, sans rien nous dire de la diffusion à travers la société de la culture équestre, ou des pratiques de la vie quotidienne ou de la guerre.

Le fait que nos sources d'information principales soient autant liées à la pompe des élites renferme un autre problème : la diffusion d'une culture transrégionale partagée par les chefs pourrait éclipser la variété des pratiques régionales. Avec le V^e siècle on constate en effet l'adoption de la symbolique funéraire du Kinai par des chefs d'autres régions. La forme du *kofun*, la composition du mobilier funéraire, les formes rituelles, tout cela contribue à l'élaboration d'une culture princière ayant comme centre la région du Yamato¹. Ainsi, on ne peut savoir si les harnachements retrouvés constituent effectivement un bon modèle des harnachements utilisés dans la région, où s'il s'agit d'objets de prestige importés du Kinai dans le seul but de célébrer les liens du défunt avec le clan dominant de la région centrale.

De plus, dans le cas spécifique de l'étude des origines de la culture équestre japonaise, on se trouve face au problème de l'accessibilité des sources coréennes. Tout comme pour les îles japonaises, la période couvrant les premiers siècles de notre ère comporte ici aussi des lacunes d'information, surtout en ce qui concerne la confédération de Kaya, à l'embouchure de la rivière Naktong. Malheureusement, si on se base sur les données archéologiques, c'est bien cette région qui fut parmi les contributeurs principaux de la première vague d'importation équestre au Japon. En effet, cette période de l'Histoire de la Péninsule continue de représenter un enjeu politique, et le débat concernant le jeu d'influences dans cette région est loin d'être neutre. Cette difficulté est, l'on espère, destinée à s'atténuer avec la formation de chercheurs bilingues et avec le progrès de la recherche archéologique.

Finalement, il y a souvent une certaine tendance à considérer les chevaux comme n'importe quel autre objet faisant partie de la culture matérielle. Or, en tant qu'animal, le cheval comporte une vaste gamme de variables et complications : il ne peut être transporté que dans certaines circonstances et à travers certains espaces ; sa production est déterminée par l'étendue des pâturages et la prolificité de l'animal ; sa viabilité, surtout dans le contexte militaire, est limitée à peu d'années.

¹*Ibid.*, p. 395-398.

De plus, si on peut évaluer les prestations moyennes du cheval dans certains contextes, le cheval moyen lui-même n'existe pas : chaque animal diffère d'un autre à maints points de vue, et, particulièrement dans le champ spécialisé du combat, il y a des chevaux qui, comme celui de Nakatsuna, n'étaient simplement pas remplaçables. Autrement dit, il est nécessaire de considérer l'élément « cheval » comme étant une variable aussi complexe que l'élément humain. Cela rend encore plus compliquée la tâche de tirer des conclusions basées sur les quelques données concrètes offertes par les sources.

ENJEUX DE LA RECHERCHE

Au long de notre thèse, nous avons essayé d'explorer de la manière la plus vaste et complète le sujet, afin de pouvoir offrir un compte rendu, aussi précis que possible, sur la réalité de la culture équestre militaire, mais aussi de son rôle au sein des grands développements politiques et sociaux qui eurent lieu dans l'Archipel. Comme on pourra le constater, le cheval se situe au sein d'une « constellation de sens » qui le rattache, entre autres, à la légitimité de l'autorité, au pouvoir politique, et à la guerre. Cette charge symbolique accompagna le cheval dans sa diffusion à travers l'Asie : on trouve ses ossements dans les fossés de sacrifice des Shang de la période Yinxu (1 300-1.046 av. J.-C.)¹, dans le *kurgan* d'Arzhan en Tuva (IX^e siècle av. J.-C.)², dans les tombes royales de Koguryō, Silla, et au Japon. De Miyazaki à Aomori, on a pu trouver plus de 150 exemples de chevaux sacrifiés près des sépultures des élites³. Cette complexité pratique, symbolique et politique accompagna le cheval domestique à travers l'Asie : les sociétés coréennes et japonaises ne se limitèrent pas à copier des harnachements et des techniques de combat, elles adoptèrent tout entière la charge culturelle et religieuse du cheval. Cet aspect magique n'était d'ailleurs pas limité à la culture de cour, bien au contraire on comprend qu'il se diffusa à travers les différents échelons en devenant ainsi un élément de cohésion sociale. Un exemple peut être trouvé dans le *Tosa nikki* 土佐日記 (X^e siècle), où on peut assister à un rite propitiatoire pour le départ du gouverneur :

¹YING, Meng, *The Archaeological Investigation of Human Sacrifice at Xibeigang in Anyang during the Late Shang Dynasty*, Vancouver, University of British Columbia, 2009, p. 7-9.

²JETTMAR, Karl, « Cultures and Ethnic Groups West of China in the Second and First Millennia B.C. », dans *Asian Perspectives*, vol. 24, no. 2, 1981, p. 149-152.

³KUJI Fujiō 久慈藤男, *Nihonjin to uma no bunkashi* 日本人と馬の文化史 (Histoire culturelle des Japonais et du cheval), Tōkyō, Busindō, 2016, p. 77-81.

廿三日。やぎのやすのりのいふひとあり。このひと、
くになならずしもいひつかふものにもあらざなり。これぞ、
たたはしきやうに、むまのはなむけしたる。

[...]

廿四日。講師、むまのはなむけしにいでませり。

23^e jour, on trouve un homme du nom de Yagi no Yasunori.
Cet homme n'est en aucune manière au service du gouvernement
provincial. Malgré cela, il exécute magnifiquement le rite
d'orientation du cheval.

[...]

24^e jour, c'est au tour du Maître des Homélie d'orienter le
cheval¹.

Tout en ayant conscience de la grande influence de la culture équestre dans tous aspects de la culture des Iles, pour des raisons de temps et d'espace nous nous sommes ici concentrés autant que possible sur la sphère militaire. Il est cependant important de souligner que cette thèse ne fait qu'amorcer le sujet de l'influence du cheval au Japon. Bien des domaines sont exclus de ce travail, notamment le domaine rituel, et notre espoir est que davantage de recherche soit dédiée à cet argument dans le futur.

Notre choix de limiter cette étude à la sphère militaire n'est pas simplement dicté par la nécessité de réduire le champ d'analyse : d'un côté, la culture équestre japonaise inclut dès son origine un caractère militaire assez marqué. D'un autre côté, la guerre elle-même est un phénomène par nature syncrétique, à la fois spécifique à lui-même mais aussi touchant l'ensemble de la société. De plus, tout comme le cheval de guerre apparaît en corrélation avec l'élaboration de formes étatiques, le concept même de guerre évoque souvent l'idée d'État, malgré le fait que le phénomène soit beaucoup plus ancien de l'État. Pour une étude du cheval de guerre, il est donc indispensable, tout d'abord, de définir le signifié du mot « guerre ».

¹SUZUKI Tomotarō 鈴木知太郎, KAWAGUCHI Hisao 川口久雄, ENDŌ Yoshimoto 遠藤嘉基, NISHISHITA Kiyochi 西下経一, *Tosa nikki, Kagerō nikki, Izumi Shikibu nikki, Sarashina nikki* 土佐日記／かげろふ日記／和泉式部日記／更級日記 (Le journal de Tosa, Le journal d'une éphémère, Le journal d'Izumi Shikibu, Le journal de Sarashina), Tōkyō, Iwanami shoten, 1980(1957), p. 28.

Dans son essai *Le phénomène guerre*, Bouthoul observe :

[La guerre] paraît tellement évidente à tous, des plus civilisés aux plus frustes, tellement mêlée à la vie des peuples et des individus, liée à leurs préoccupations, évoquée à chaque instant par leurs légendes et leur histoire, que l'on ne songe guère à la définir.¹

La guerre n'a pas de définition unique unanime. Au contraire, on lui attache des listes de concepts corollaires qui ne la décrivent ni lui appartiennent complètement. La guerre est un conflit, mais tout conflit n'est pas une guerre. La guerre est meurtrière, mais elle n'est pas déterminée par le nombre de morts. La guerre est typiquement un conflit officiel et légal, elle est déclarée par un État, souvent selon un protocole bien précis, cependant l'État n'est pas une structure universelle ni particulièrement ancienne. Il y a consensus à dire que le phénomène guerre est différent de la simple brutalité ou violence individuelle, mais la démarcation entre les deux n'est pas toujours claire. Parfois, la distinction entre une rébellion et une guerre n'est donnée qu'*a posteriori*. Dans le cas de notre thèse, le problème d'une définition de la guerre qui soit indépendant d'une définition de l'État se pose de façon moins aiguë car, malgré le fait que le phénomène lui-même soit bien plus ancien d'une quelconque organisation étatique, la guerre à cheval en particulier ne l'est pas. La contemporanéité entre l'évolution institutionnelle et sociale, et le développement de la culture équestre pourrait suggérer que l'adoption de cette dernière ne fut pas simplement une décision politique de la part des élites des Iles, mais qu'elle s'inscrit dans une évolution générale de la culture : l'introduction du cheval ne doit pas être considérée de manière isolée, elle est l'un des éléments participant de l'évolution sociale et politique qui concernait, aux IV^e et V^e siècle, l'ensemble de cette région d'Asie. On n'a guère de traces de chevaux de guerre avant la naissance d'une société nettement stratifiée et dotée d'une élite partageant une subculture transrégionale. De plus, lors de l'étude de la guerre en tant que phénomène, on constate un aspect typique qui la sépare souvent d'autres formes de violence : le développement d'instruments spécifiques. Les armes dont la vocation est le combat contre d'autres êtres humains, sont souvent différentes de celles utilisées pour la chasse². Ainsi, du point de vue de cette thèse, le cheval de guerre est spécifiquement un cheval élevé dans le but d'être employé lors d'un conflit ou dans la gestion ou prévention des conflits. Ceci concerne bien évidemment les chevaux de combat, mais pas seulement : comme on a pu constater, la guerre a tendance à dépasser le champ de bataille et infiltrer le reste des activités, des transports à l'agriculture. En effet, souvent la plupart

¹BOUTHOU, Gaston, *op. cit.*, p. 41.

²*Ibidem*, p. 47-50.

des chevaux employés par une armée ne sont pas des chargeurs de combat, mais des chevaux de bât. Leur service est indispensable pour le transport de matériel, armes et victuailles. Comme le dit l'aphorisme, « une armée marche sur son estomac »¹.

Dans le contexte d'une société agricole et sédentaire, le combat à cheval présuppose l'existence d'un élevage développé et la production d'un surplus économique suffisant à permettre à un certain pourcentage de la population de se dédier à des activités non-productives (notamment, le combat). Le combattant monté est souvent un militaire professionnel ou semi-professionnel, c'est-à-dire un individu dont la force-travail n'est pas constamment investie dans le processus productif. Le cheval lui-même demande un investissement qui ne soit pas purement économique : le cheval produit peu de viande, cuir et lait par rapport à d'autres animaux, ce qui fait que la production n'est souvent pas le but principal de l'élevage. Le but principal de l'élevage du cheval est l'emploi du cheval dans les transports, l'agriculture ou la guerre. Et l'élevage et le guerrier lourd monté constituent donc un investissement de surplus. En d'autres mots : le guerrier lourd monté et son chargeur de guerre ne présupposent pas l'existence d'une structure de type étatique. Par contre, ils présupposent l'existence d'une société suffisamment complexe, caractérisée par un surplus de production.

Cette nécessité de surplus économique pour l'adoption du combat à cheval semble être en contradiction avec certaines des premières études effectuées par l'Anthropologie sur les mécanismes de formation de l'État : notamment Fried définit ce dernier comme étant un système de gouvernement centralisé qui émerge de manière nécessaire à partir d'un contexte de compétition entre groupes pour l'accès aux ressources². D'autre part, Carneiro le définit comme une unité territoriale et politique autonome ayant une autorité centrale avec pouvoir coercitif sur les biens et les individus³. Pour Wright, on peut parler d'État dès lors que l'on constate l'existence d'une organisation spécialisée dans la prise de décisions, qui reçoit des informations de plusieurs sources différentes, qui est capable d'accumuler des données, et qui fait exécuter ses décisions par d'autres organisations préposées⁴. On peut remarquer que dans tous ces cas, une des caractéristiques récurrentes de l'État est la possibilité d'imposer ses décisions grâce au monopole d'une force coercitive, grâce au monopole de la violence.

¹Cette phrase a été attribuée à Napoléon, mais il s'agit d'une attribution très douteuse. Un autre candidat est Frédéric II de Prusse. En général, il s'agit d'une vérité tellement universelle et évidente. Très probablement personne ne peut vraiment réclamer la paternité du dicton.

²COHEN, Ronald, « Introduction », dans COHEN, Ronald et SERVICE, Elman R. (dir.), *Origins of the State : The Anthropology of Political Evolution*, Philadelphia, Institute for the Study of Human Issues, 1978, p. 5-20.

³WRIGHT, Henry T., « Toward an explanation of the Origin of the State », dans COHEN, Ronald et SERVICE, Elman R. (dir.), *op. cit.*, 1978, p. 50-55.

⁴*Ibid.*, p. 55-65.

Est-ce qu'il faut interpréter l'adoption d'une culture équestre aux traits clairement militaires dans ce sens ? S'agit-il de la volonté, de la part d'une aristocratie émergente, de se doter d'une technique avancée de combat, dans le but d'imposer ses intérêts ?

Une approche de ce genre serait réductrice, et par rapport au phénomène complexe d'évolution sociopolitique qui se déroulait dans la région à cette époque, et par rapport au rôle et à la nature de la culture équestre elle-même. De plus, il n'existe pas un seul facteur décisif dans un processus aussi compliqué que la naissance d'un État. Cohen écrit :

The formation of states is a funnel-like progression of interactions in which a variety of pre-state systems responding to different determinants of change are forced by otherwise unresolvable conflicts to choose additional and more complex levels of political hierarchy¹.

Il est d'ailleurs important de noter que l'évolution sociopolitique au Japon doit être comprise dans son contexte régional. Sur ce point, Fried fait une différence entre les *pristine states*, ces États qui se sont développés de manière indépendante, et les *secondary states*, ces États qui se sont développés suite à l'influence ou au conflit avec un État déjà existant. Dans le premier cas l'impulsion de la formation de l'état sont les conflits liés aux ressources au sein de la société. Dans le cas des *secondary states*, le moteur principal est le conflit avec des États déjà établis². Dans le cas du Japon, ces interlocuteurs étatiques étaient, entre le V^e et le VII^e siècle, les royaumes coréens et le monde chinois. Comme le remarque Cohen, toute société se trouvant en contact avec un État, ne se développe pas en société étatique. De plus, parmi les sociétés qui se développent en *secondary states*, les facteurs poussant à ce changement et les modalités de changements ne sont pas nécessairement les mêmes d'un groupe à l'autre³. De même, le fait que le cheval de guerre ait été adopté pendant des périodes de transition sociopolitique en Corée comme au Japon ne signifie pas que le processus de naissance de l'État ait été le même ou que le cheval y ait joué le même rôle. Cependant il peut servir d'indicateur : c'est à travers l'approche des élites envers l'emploi de cet animal, que l'on peut constater certaines caractéristiques de leur approche au pouvoir. Il est facile de voir des parallèles entre la consolidation des royaumes en Corée au IV^e siècle, et la naissance d'un royaume dans la région de Yamato au V^e

¹COHEN, Ronald, « State foundations: a controlled comparison », dans COHEN, Ronald et SERVICE, Elman R. (dir.), *op. cit.*, 1978, p. 142.

²COHEN, Ronald, *op. cit.*, p. 5-20.

³COHEN, Ronald, *op. cit.*, p. 154-158.

siècle. Effectivement, dans le cas coréen on peut constater une centralisation, hiérarchisation et développement de la société suite au déclin des Jin et de la puissance chinoise. Dans les îles japonaises, un processus similaire semble s'enclencher après la disparition de la première Confédération de Kaya (début du V^e siècle).

Grâce à une étude complète de l'évolution du combat à cheval au Japon et de son impact sur le contexte économique et social, on pourra ainsi approcher d'une manière très pragmatique certains aspects du pouvoir, de son exercice et de sa structure et évolution. En effet, la nature d'indicateur pratique de la conception et exercice de l'autorité propre au cheval de guerre ne concerne pas seulement l'origine de l'État au Japon : tout au long de la période étudiée, la gestion de l'élevage et l'organisation ou l'emploi des forces de cavalerie reflètent les changements dans la manière de penser le pouvoir et de sa façon d'agir.

À l'exception de la sphère rituelle, le rôle que les institutions japonaises réservèrent aux chevaux fut éminemment militaire. Ceci ne signifie pas que le cheval était employé strictement dans le combat, au contraire : le cheval militaire japonais exerçait trois fonctions, les trois étant considérées comme une priorité pour la sécurité des institutions et ainsi incluses dans la sphère militaire. Ces trois fonctions étaient : cheval de combat, cheval de bât, cheval des Postes. Respectivement : combat, logistique et renseignements/communications.

Cette thèse vise à tracer le parcours complet du cheval de guerre au Japon. Notre intention est de ne pas nous limiter à une étude de la participation du cheval sur le champ de bataille, mais d'approcher la question de manière globale et considérer l'histoire du combat à cheval dans son ensemble, de la naissance et gestion des poulains, aux nombres d'étalons utilisés lors de la répression des révoltes orientales en 935-940.

DE L'ABSENCE À L'INTÉGRATION

Comme on l'a mentionné au début, le cheval n'est pas natif de l'Archipel. L'absence de chevaux est même parmi les premiers renseignements précis dont on dispose concernant les îles japonaises. La section relative aux barbares de l'est du livre des Wei du *San guo zhi* 三国志 (III^e siècle) précise :

其地無牛馬虎豹羊鵲。

Dans cette terre [les îles japonaises, NdT], il n'y a ni bœuf, ni cheval, ni tigre, ni léopard, ni mouton, ni pie¹.

¹CHEN Shou, *San guo zhi* 三國志 (Histoire des Trois Royaumes), vol. 3, Pékin, Zhonghua shu ju, 1959, p. 855.

Comme on pourra le constater plus en détail dans le chapitre 2.a, les premiers signes certains d'une présence régulière du cheval au Japon remontent au IV^e siècle, mais ce n'est qu'au V^e siècle que la culture équestre devient un élément important de la culture matérielle japonaise. Bien sûr, on se situe encore très loin du contexte qui caractérisait les guerriers à l'aube de la Guerre de Genpei. En effet, une fois devenu un élément central de la culture matérielle, le cheval évolua en parallèle avec les institutions, la société et l'organisation militaire. Cette dernière eut son origine sous forme d'une coalition d'armées claniques. Suite aux grandes réformes opérées par la cour dès la moitié du VII^e siècle, on élaborait une armée centralisée et institutionnalisée, sous le contrôle direct du Gouvernement central. Finalement, on aboutit vers la seconde moitié de l'époque de Heian (794-1185) à une forme basée non pas sur une structure centralisée, mais sur des « bandes de guerre » semi-officielles, des groupes armés non standardisés dont les membres étaient liés entre eux par des liens asymétriques, personnels et réciproques. C'est cette forme qui s'imposera, avec quelque variation, pour une bonne partie du Moyen-Âge. On peut la considérer comme une forme d'organisation originelle du contexte japonais.

La production et gestion des chevaux de guerre semble suivre l'évolution de l'organisation militaire, avec une première mise sous contrôle public des animaux entre la fin du VII^e et le début du VIII^e siècle. Ces changements reflètent l'évolution institutionnelle et la naissance d'une administration centralisée. La structure de cette dernière et la manière dont l'autorité fut exercée furent modifiées tout au long de l'époque ancienne et l'époque de Heian (784-1185). Les dates les plus remarquables, au long de ce processus, sont 701/718, date de l'achèvement du premier Code Administratif, *Ritsuryō* 律令¹, et 927, date à laquelle l'Empereur Daigo 醍醐天皇 (r. 897-930), fit compléter la rédaction des *Règlements de l'Ere Engi*, *Engi-shiki* 延喜式, texte qui resta officiellement en vigueur jusqu'à la montée au pouvoir des guerriers. Le X^e siècle peut ainsi être considéré comme un siècle d'aboutissement de l'évolution des institutions administratives et militaires, et le contexte générateur des élans politiques, culturels et sociaux qui porteront au déchaînement de la Guerre de Genpei et à la fin du contrôle que l'aristocratie civile avait maintenu sur la gestion des provinces. On considère ainsi que ce siècle constitue une conclusion appropriée pour notre recherche, permettant de retracer l'histoire du cheval dès ses débuts au Japon à son intégration complète dans un système local originel.

Le X^e siècle offre par ailleurs un événement qui se prête bien à la fonction d' « événement-loupe » : les Troubles de Jōhei et Tengyō (931-940), aussi connus comme la Révolte de Taira no Masakado 平将門 (903 ?-940). Du point de vue historique, ces faits présentent plusieurs éléments de

¹Voir plus bas.

grand intérêt : la nature de la dispute est très indicative de l'époque. Il s'agissait de conflits mêlant intérêts privés et fonctions publiques. De plus, les protagonistes sont des descendants de la maison impériale, implantés dans la province et à la tête d'importantes exploitations agricoles et de haras de chevaux. Par ailleurs, cette révolte constitue un retour des grandes révoltes des régions orientales, après la fin des campagnes de pacification lancées par la cour à partir du VIII^e siècle et terminées officiellement au début du IX^e siècle. De plus, la révolte de Masakado sera réprimée avec succès, mais elle marque le début d'une période d'instabilité dans la région, qui préfigure des affrontements de bien plus grande envergure, comme la Guerre des Neuf Ans, *Zenkunen no eki* 前九年の役 (1051-1062), et la Guerre des Trois Ans, *Gosannen kassen* 後三年合戦 (1083-1087). Ces mêmes régions orientales fourniront d'ailleurs le gros des troupes anti-Taira lors de la Guerre de Genpei. Finalement, lors de la révolte de Masakado, les trois vainqueurs récompensés par la Cour furent Taira no Sadamori 平貞盛 (917 ?– 979 ?), Minamoto no Tsunemoto 源經基 (894-961), et Fujiwara no Hidesato 藤原秀郷 (891-958), les fondateurs des trois grandes lignées guerrières qui seront les protagonistes de la Guerre de Genpei. L'analyse de ce conflit permet ainsi non seulement de tracer le parcours du cheval au Japon, mais surtout d'en juger l'impact sur la société dans son ensemble.

OBJECTIFS ET ORGANISATION DE LA THÈSE

Pour compenser les limitations et les lacunes mentionnées plus en haut, nous avons basé notre recherche avant tout sur une étude scientifique du cheval en tant qu'animal : son évolution, son éthologie, sa physiologie, son histoire à travers l'Asie. L'historienne et cavalière Ann Hyland a adopté cette approche lors de son étude de l'histoire du cheval de guerre en Europe : en combinant l'étude des sources et son expérience directe de l'élevage, l'entraînement et les performances sportives des chevaux, elle montre à quel point une connaissance pratique de l'animal peut offrir des éléments nouveaux et des possibilités d'interprétation là où les sources se montrent douteuses ou lacunaires. N'ayant que peu d'expérience pratique, nous avons donc inclus dans cette recherche des manuels et des essais sur la gestion, l'élevage, l'entraînement et la fabrication des harnachements, et avons sollicité l'avis d'éleveurs et de palefreniers.

Après nous être dotés d'une base de connaissances scientifiques, nous avons enrichi notre compréhension de l'histoire de la culture équestre en Asie et en Occident. Compte tenu du manque d'informations mentionné plus en haut, nous avons estimé que l'élément comparatif était nécessaire : face à des défis similaires, comment d'autres sociétés ont géré leurs haras ou conduit leurs coursiers ? Bien entendu, ce type d'approche n'offre aucune information réelle sur le contexte japonais. Cependant, il fournit une anthologie de techniques, solutions, situations ou inconvénients. Ceci offre

quelque substance aux hypothèses que le chercheur est parfois obligé de formuler face au vide total de données historiques ou archéologiques. En effet, le cheval est originaire d'un environnement très différent de ce qu'on peut trouver dans les îles japonaises : son environnement est la steppe eurasiatique, où il se nourrit d'herbes très riches en fibre et pauvres en substances nutritives, qui ne seraient pas suffisantes pour la survie d'autres herbivores¹. À l'exception de la plaine du Kantō, le Japon dispose de très peu de plaines et pâturages. De plus, son climat en partie tropical est très différent de celui qui caractérise la steppe eurasiatique. Au premier abord, il semblerait donc que la conformation du territoire ne se prête absolument pas à l'épanouissement d'une culture équestre. En effet, l'introduction de cet animal hors des steppes comporta une adaptation importante du secteur agricole en particulier, et de l'économie dans son ensemble : de nombreux exemples tirés du Continent illustrent l'impact radical de ces adaptations, comme l'adoption de la culture de la luzerne en Chine, au XII^e siècle av. J.-C., afin de nourrir les nouvelles hardes². On fera référence à ces exemples là où d'autres sources plus proches ne donnent aucune information.

En ce qui concerne les sources qui touchent directement aux événements au Japon, bien que le cheval ait été quelque peu délaissé par l'historiographie occidentale, les chercheurs japonais comme on a pu le voir, ont développé un *corpus* conséquent sur le sujet. L'apport de la recherche japonaise a été fondamental dans la structuration de ce travail, et elle a offert maints points de réflexion sur l'effet que la guerre à cheval eut sur la société.

Ensuite, une position importante est occupée par l'archéologie. On ne dispose pas de sources écrites conséquentes avant le VIII^e siècle, ni d'ouvrages spécialisés pour la période examinée. De plus, les ouvrages comme les annales ne sont pas considérés comme fiables pour la période précédant le VI^e siècle. Les sources écrites sont par ailleurs très limitées en nombre et en contenus : les annales nous renseignent très peu sur ce qu'était la vie quotidienne en dehors de la famille impériale, mais rien concernant les « barbares », les groupes habitant l'est de l'île de Honshū. Ainsi, l'archéologie offre des données solides sur lesquelles échafauder une image concrète de l'introduction du cheval au Japon. Ceci ne concerne pas seulement l'époque Kofun, mais aussi les siècles postérieurs : là où les sources écrites ne nous décrivent pas la forme d'un haras public ou des Offices des chevaux de la Capitale, l'archéologie nous permet d'esquisser un portrait bien plus précis de la réalité physique de ces installations. Une autre source d'informations, qui recoupe parfois les sources archéologiques, est l'iconographie. Les *haniwa* en particulier nous montrent l'usage effectif des harnachements retrouvés dans les *kofun*. Bien sûr, s'agissant de représentations artistiques, il est nécessaire de traiter ces données avec précaution.

¹BUDIANSKY, Stephen, *The Nature of Horses*, Londres, Phoenix Illustrated, 1998, p. 9-38.

²*Ibidem*, p. 61-78.

Finalement, la portion la plus importante des sources de cette recherche est constituée par les textes anciens. Voici une liste non exhaustive des ouvrages principaux :

- *Nihon shoki* 日本書紀 (Les Annales du Japon, 720) est une des Six Histoires Officielles, *rikkokushi* 六国史) Il fut achevé sous le règne de Genshō 元正天皇 (r. 715-724), mais les travaux pour sa compilation commencèrent probablement sous le règne de Tenmu 天武天皇 (r. 673-686). Il s'ouvre avec le mythe de la création du Japon et se termine en 697. Parmi les sources utilisées on trouve aussi des textes chinois et coréens¹.
- *Shoku Nihongi* 続日本紀 (Continuation des Annales du Japon, 797), la deuxième des Six Histoires Officielles, fut compilé (entre autres) par Fujiwara no Tsugutada 藤原継縄 (727-796). Il couvre la période de 697 à 791².
- *Nihon kōki* 日本後紀 (Annales Postérieures du Japon, 840), la troisième des Six Histoires Nationales. Il fut compilé par Fujiwara no Otsugu 藤原緒嗣 (774-843), commandé en 819 par l'Empereur Saga 嵯峨天皇 (r. 809-823). Il était constitué originellement de 40 livres, mais il n'en subsiste que dix, couvrant la période du 781 à 833³.
- *Shoku Nihon kōki* 続日本後紀 (Continuation des annales Postérieures du Japon), 866, la quatrième des Six Histoires Nationales. Il fut compilé par Fujiwara no Yoshifusa 藤原良房 (804-872) et il couvre de 833 à 850, c'est-à-dire le règne de l'Empereur Ninmyō 仁明天皇 (r. 833-858), qui commanda l'œuvre en 855⁴.
- *Nihon Montoku-tennō jitsuroku* 日本文徳天皇実録 (Chronique Véridique du Règne de l'Empereur Montoku, 879), la cinquième des Six Histoires Officielles. Il fut compilé par Fujiwara no Mototsune 藤原基経 (836-891), il est constitué de dix livres qui couvrent la période de 850 à 858.⁵

¹PIGGOT, Joan *et al.*, *Dictionnaire des Sources du Japon Classique*, Paris, De Boccard, 2006, p. 282-283.

²*Ibid.*, p. 371-372.

³*Ibid.*, p. 278-279.

⁴*Ibid.*, p. 372.

⁵*Ibid.*, p. 279-280.

- *Nihon sandai jitsuroku* 日本三代実録 (Chronique Véridique des Trois Règnes), la sixième et dernière des Six Histoires Officielles, achevée en 901. L'ouvrage est composé de 50 livres couvrant de manière très détaillée la période de 858 à 887. Malheureusement les manuscrits dont on dispose sont abrégés et présentent des passages répétés ou corrompus¹.
- *Ritsuryō*, ou plus précisément *Yōrō Ritsuryō* 養老律令 (Code Administratif de l'ère Yōrō), env. 718. Il s'agit du *corpus* de lois qui, entré en vigueur en 757, resta la base législative au Japon jusqu'au XIX^e siècle. Le premier code administratif, le Code Administratif de l'ère Taihō, *Taihō Ritsuryō* 大宝律令, fut compilé en 701. On considère que le Code Yōrō était très proche du Code Taihō². Ni le Code de Taihō ni celui de Yōrō ne nous sont parvenus. Le Code Yōrō a pu être reconstitué au XIX^e siècle à partir des commentaires de l'époque de Heian³.
- *Ruijū sandaikyaku* 類聚三代格 (Décrets des Trois ères méthodiquement classés), compilé au XI^e siècle et regroupant les décrets (*kyaku*) promulgués entre 702 et 907⁴.
- *Engi-shiki* 延喜式 (Règlements de l'ère Engi), achevé en 927 et compilé par Fujiwara no Tokihira 藤原時平 (871-909), et Fujiwara no Tadahira 藤原忠平 (880-949). Ce recueil décrit avec beaucoup de détail le fonctionnement des organes établis par le Code Administratif. Il offre une quantité importante d'informations sur la vie à la Cour, l'élevage, le fonctionnement du réseau de Poste, etc.⁵.
- *Shōmonki* 将門紀 (Chronique de Masakado). Cet ouvrage fut probablement compilé peu de temps après la fin de la révolte de Taira no Masakado 平将門 (903 ?-940), en 940. Le texte a perdu une première section, qui traitait probablement de la jeunesse de Masakado, mais décrit avec beaucoup de détail les faits survenus dans le Bandō. Il est généralement considéré très fiable et il constitue une source d'informations très riche concernant la vie et la guerre dans l'Est de l'île de Honshū⁶.

¹*Ibid.*, p. 281.

²*Ibid.*, p. 459-460.

³*Ibid.*, p. 315-316.

⁴*Ibid.*, p. 313-314.

⁵*Ibid.*, p. 73-74.

⁶*Ibid.*, p. 374.

Dans le but de traiter efficacement la quantité très conséquente d'informations, nous avons organisé la thèse de manière thématique et chronologique. Dans un premier temps, nous allons introduire le cheval même. Nous traiterons tout d'abord de l'histoire du cheval domestique, et ensuite des origines du cheval de guerre. La guerre fut en effet le dernier emploi réservé aux chevaux, et le style de combat importé au Japon est bien plus récent par rapport au char de guerre. Ensuite on va traiter du cheval en tant qu'animal, pour compléter la brève introduction historique avec une base de connaissances scientifiques : la physiologie, l'éthologie, la morphologie de l'animal. Ces connaissances sont fondamentales pour l'interprétation des sources classiques et la description correcte des harnachements. Enfin, nous aborderons la diffusion de la culture équestre en Asie, avec une attention particulière au monde chinois et à la Corée. Comme il est mentionné plus en haut, la culture équestre est souvent un indicateur et un facteur d'évolution politique et sociale. Cette sous-section sera donc l'occasion d'examiner les motifs que l'on peut voir émerger en Asie, avant que ce style de combat n'arrive aux îles japonaises.

Il ne s'agit pas là d'établir un lien de causalité directe entre l'évolution sociopolitique et le développement de la guerre à cheval, ou *vice versa*. Il s'agit plutôt de constater une régularité parmi ces facteurs. Pour citer Price :

Causality is regular, subject to the operation of the uniformitarian principle. Regularity does not, however, imply a correlation of 100 per cent – merely one consistently greater than chance. A single contrary example cannot falsify¹.

Par la suite, la section II sera centrée sur le cheval au Japon. D'un point de vue thématique, cette partie sera dédiée au cheval militaire « en temps de paix ». Nous nous sommes particulièrement intéressés à sa diffusion, son élevage, sa gestion et son emploi. De manière encore plus marquée que dans la section I, cette partie de la thèse sera organisée de manière strictement chronologique. Nous parlerons donc des premières traces de chevaux au Japon, de l'essor des ensembles de harnachements et des armes du V^e siècle. Dans cette partie, les sources seront avant tout archéologiques. Ensuite nous étudierons le rôle joué par le cheval pendant la période de naissance d'un État centralisé, dans la seconde moitié du VII^e siècle, en situant ceci dans le contexte historique et politique international. Une

¹PRICE, Barbara, « Secondary State Formation: An Explanatory Model », dans COHEN, Ronald et SERVICE, Elman R. (dir.), *op. cit.*, 1978, p. 182.

attention particulière sera portée au règne de Kōtoku 孝徳天皇 (r. 645-654), pendant lequel on assiste aux grandes réformes de l'ère Taika, et au règne de Tenmu 天武天皇 (r. 672-686), période particulièrement touchée par la centralisation de l'État et la mise sous contrôle des chevaux en tant que ressource stratégique du souverain.

Nous allons ensuite dédier une attention particulière à l'élevage comme le prévoyait le Code administratif du VIII^e siècle, étant donné que cet ouvrage restera officiellement en vigueur pour les siècles suivants. Nous mettrons par ailleurs en avant ce que la gestion des pâturages nous dit de la conception du pouvoir de la part des élites de cette période.

Nous examinerons donc les nombreuses réformes qui vinrent modifier le Code administratif au long du IX^e siècle, en tenant compte de l'évolution de la situation politique, économique et diplomatique. En effet, pendant cette période, on peut aussi constater que les tendances décelables au sein de la gestion des chevaux et des pâturages sont très révélatrices des grandes tendances politiques qui touchent l'ensemble des élites.

Il y aura une partie dédiée de manière spécifique à l'archéologie des écuries et des pâturages. En particulier, les fouilles effectuées dans la ville de Nara, à l'emplacement de l'ancien complexe administratif de Heijō-kyō, offrent un aperçu absolument incontournable de la forme physique que la culture équestre pouvait prendre à la Cour.

Finalement, nous analyserons les *Engi-shiki* et la situation dans la première moitié du X^e siècle, à l'aube des premières grandes révoltes des régions orientales. Une attention particulière sera portée sur les secteurs que la Cour gardera de manière prioritaire sous son contrôle, et les secteurs qui seront confiés à des professionnels privés.

En organisant cette section de manière chronologique, nous avons essayé de ne pas nous limiter à la lecture des documents touchant à notre sujet spécifique, mais avons voulu les remettre dans leur contexte et les examiner en relation à la réalité politique, économique et diplomatique du Japon et des pays voisins. Comme on a pu le constater très rapidement, la gestion en temps de paix est très révélatrice de la manière dont la Cour exerçait son autorité. L'élevage n'était pas simplement une activité vouée à la production de poulains, mais a été utilisé comme moyen de contrôle de l'aristocratie et des notables régionaux : l'élevage était un moyen de produire des chevaux, mais aussi de renforcer l'emprise des institutions.

Dans la section III de cette thèse, nous examinerons le cheval militaire « en temps de guerre ». En nous basant sur les considérations mentionnées plus en haut sur le phénomène guerre, nous avons sélectionné et étudié des épisodes majeurs de violence meurtrière, armée et organisée, où les institutions furent directement concernées. Ceci n'est pas une liste ou une analyse complète de la violence au Japon, mais plutôt un choix d'épisodes significatifs afin d'analyser l'évolution du rôle du

cheval sur le champ de bataille, de sa première introduction, à son emploi dans le royaume de Yamato, à sa systématisation dans le Code administratif, à son évolution lors des campagnes orientales et finalement à son emploi au sein des bandes de guerre du X^e siècle. Cette section aussi est organisée de manière chronologique. Cette section est conçue comme une sorte d'anthologie d' « événements-loupe », grâce auxquels il sera possible de relever les effets que les différents systèmes de gestion de l'autorité eurent sur la tactique et la structure des armées. D'autre part, il est aussi occasion de constater l'effet que la guerre active eut sur les institutions, l'économie locale, la société.

Nous examinerons d'abord les conflits survenus entre IV^e et VI^e siècle, c'est-à-dire la période de première introduction, diffusion et essor des ensembles de harnachements et d'armures retrouvés dans le milieu funéraire des élites. Nous essaierons de comparer l'image qui émerge de ces données archéologiques avec les informations qui nous sont transmises par les sources écrites, dans l'espoir par cela de déterminer si le caractère militaire qui, dans le contexte funéraire, est si souvent associé aux harnachements, était vraiment un élément dominant de la culture équestre des élites, ou si la guerre présentait une réalité différente par rapport à la mise en scène rituelle.

Dans un deuxième temps, nous analyserons les conflits majeurs du VII^e siècle. On décèle en effet les premiers troubles avec les Emishi dans l'Est. Cette région avait clairement à ce moment une très riche tradition équestre, mais, comme nous l'avons mentionné plus en haut, on ne dispose que de très peu de données. Les conflits avec la Cour du Yamato sont malheureusement parmi les rares occasions où il est possible d'obtenir des bribes d'informations à ce sujet. Ensuite, le grand conflit que nous étudierons en détail est le coup d'état de Tenmu, connu sous le nom de Troubles de Jinshin (672). Cet épisode, qui a l'apparence de n'être qu'un conflit dynastique, est en réalité un point pivot de l'histoire japonaise, et un événement où l'accès à un nombre conséquent de chevaux fut décisif. Le chapitre dédié à Tenmu dans le *Nihon shoki* est d'ailleurs l'un de ceux où le mot « cheval » apparaît le plus.

En ce qui concerne le VIII^e siècle, deux conflits en particulier s'imposent : la révolte de Fujiwara Nakamaro 藤原仲麻呂 (706-764), et le début des grandes campagnes de « pacification » des Emishi. Dans le premier cas, il s'agit d'une lutte de pouvoir au sein de la Capitale. Le rôle des troupes montées provenant des provinces émerge dans cet épisode, mais, principalement, ce conflit permet de constater l'importance décisive des chevaux du réseau de Poste dans la légitimation de l'autorité et la coordination des opérations. En ce qui concerne les grandes campagnes de pacification, ces expéditions se succédèrent pendant des décennies. Il en résulta une altération définitive de la réalité sociale de l'Est du Pays. La cavalerie joua un rôle particulièrement important pendant cette période, non seulement à cause des vastes espaces qu'il était nécessaire de maintenir sous contrôle, mais aussi au fait que les Emishi étaient extrêmement adroits aux tactiques de cavalerie.

Finalement, nous examinerons les conflits du IX^e et début du X^e siècle. Deux en particulier sont très significatifs : les affrontements avec les Emishi et les troubles causés par Taira no Masakado et sa famille entre 931 et 940. Les révoltes Emishi nous offrent un aperçu remarquable d'une réalité différente de celle de la région centrale, et des tactiques de résistance adoptées par les populations insoumises. Dans le cas de la révolte de Masakado, cet épisode est détaillé de manière extraordinaire et constitue un épisode absolument parfait pour reconstruire la vie des éleveurs des régions orientales, la forme mûre des tactiques japonaises, et les rapports d'influence qui gouvernaient la société à cette époque.

L'étude de ce sujet a permis et requis que l'on étudie en profondeur le contexte historique, social, économique et politique de cette période. Ce travail nous a permis de rassembler une série de matériaux intéressants mais que l'on ne peut intégrer dans le texte, sous peine de perdre la focalisation du thème de la thèse. Concernant les annexes, elles seront constituées principalement de cartes géographiques, d'un glossaire et d'un index.

Cette thèse nous a permis de toucher à de nombreuses questions, telles l'immigration, les habitudes, les transports, mais elle nous a aussi offert l'occasion de nous familiariser avec d'autres thèmes et disciplines, telle la formation de l'État en Anthropologie. L'histoire de la cavalerie au Japon est en effet un exemple parfait de l'incroyable potentiel offert par la guerre en tant qu'« événement-loupe ». Nous formons l'espoir que ce travail puisse encourager d'autres chercheurs à développer de manière meilleure et plus complète ces thèmes.

En conclusion, l'ambition de cette recherche est d'esquisser une image précise de l'histoire du cheval au Japon, et d'étudier le rôle que cet animal a pu jouer au long de l'Histoire politique et économique de l'Archipel. À travers les péripéties de la cavalerie à travers l'Asie et au Japon, dans l'espoir de pouvoir déceler des modèles récurrents.

Il est peu probable que l'introduction du combat à cheval ait un rapport de causalité exclusive avec les évolutions sociopolitiques qui touchèrent l'Asie orientale à cette époque. De la même manière nous restons assez sceptiques sur l'approche moderniste qui espère expliquer l'évolution de différentes sociétés par un seul modèle. Cependant, pour reprendre la citation de Price, le développement de ce type de combat présente certainement des régularités. On estime que la manière du gouvernement de gérer la cavalerie, l'expression ultime du pouvoir militaire le plus avancé, est en effet un élément très évocateur de la conception même du pouvoir et de l'exercice de l'autorité.

I

Le cheval

1.a

***Equus caballus* : origine, caractéristiques somatiques et physiologiques**

Pour emprunter les mots de Wilhelm Museler, un cheval n'est pas une « machine »¹. Son rôle au sein des sociétés humaines a été particulièrement éclectique. Cette incroyable variété est exprimée par la grande diversité des races et des types que les éleveurs ont sélectionnés tout au long des millénaires, en adaptant le cheval aux conditions naturelles et aux nécessités

¹MUSELER, Wilhelm, *Riding Logic*, Londres, Methuen & Co. LTD., 1937, p. 55.

sociales des différentes époques. La domestication du cheval survint des millénaires après la diffusion de l'élevage, et arrive bien après celle des bœufs, des brebis, des chèvres, des ânes ou des chiens. Des conditions environnementales, historiques et éthologiques durent exister pour que la domestication puisse avoir lieu. Elle eut un effet révolutionnaire dans l'Histoire humaine, en fournissant un moyen de transport, de production et de guerre particulièrement efficace. L'acquisition de troupeaux de chevaux est souvent un point pivot dans le parcours d'une société : une fois adopté, le cheval devient un élément important dans l'évolution d'un groupe. Pour comprendre et apprécier le rôle que le cheval, et plus précisément le cheval de guerre, joua au sein de la société japonaise, il est donc fondamental de connaître d'abord l'animal lui-même, puis son histoire et son rôle en Asie.

CONNAÎTRE LE CHEVAL

Le nom scientifique du cheval moderne est *Equus ferus caballus* ou *Equus caballus*. Il s'agit d'un mammifère herbivore généraliste périssodactyle, autrement dit un herbivore qui peut se nourrir d'une grande variété de végétaux, et qui déambule sur la pointe des doigts, les phalanges étant en nombre impair et protégées par un ongle épais. À la différence d'autres ongulés tels que le bœuf ou le cerf, le cheval marche sur un seul doigt. On constate l'existence d'animaux appartenant à la famille des équidés pendant le Miocène, il y a 55 millions d'années. Il s'agissait d'animaux comme le *Miohippus*, bien différents des chevaux modernes : de petite taille et se nourrissant des feuilles et pousses de plantes boiseuses. Comparés à d'autres herbivores contemporains, les animaux de cette famille possédaient un cerveau volumineux et un néocortex particulièrement développé, probablement en raison de l'extrême sensibilité des lèvres¹. Le rôle important joué par les lèvres en tant qu'organe de sens est un élément que le cheval moderne partage avec le *Miohippus*.

Le changement de climat et de végétation et l'expansion de prairies et de savanes au détriment des zones boisées sont considérés comme des facteurs de l'évolution de certains *genera* d'équidés vers un régime basé sur les plantes herbacées. Il y a 18 millions d'années, on voit apparaître des animaux de taille supérieure (entre 75 kg et 500 kg), avec une mâchoire développée et une flexibilité particulière des articulations métacarpiennes. Les animaux de cette période, tels le *Pliohippus*, présentent un squelette bien similaire à celui du cheval moderne. À cette époque, la famille des équidés était composée de nombreux *genera*, répandus en Eurasie, en Afrique et sur le continent américain. Avec le Pliocène, il y a 5,33-2,58 millions d'années, on

¹BUDIANSKY, Stephen, *The Nature of Horses*, Londres, Phoenix Illustrated, 1998, p. 9-38.

constate l'existence du mécanisme de stationnement vertical : cette conformation des tendons et ligaments est typique du cheval et permet aux chevaux domestiques de somnoler debout. D'autre part, vers la fin de cette ère, les équidés étaient en déclin : leurs restes se font de plus en plus rares et disparaissent progressivement de la plus grande partie de la surface du globe¹.

Le cheval moderne est le seul exemple d'équidé caballoïde, qui se distingue du reste des équidés comme les zèbres ou les ânes, qui appartiennent à la lignée sténoïde. Grâce à l'avancée de la génétique, on peut conclure que ces deux lignées se séparèrent il y a 2-3,9 millions d'années. L'ancêtre du cheval moderne était sans doute un animal caballoïde habitant l'Eurasie². Avec la fin de la dernière ère glaciaire (16 000-14 000 av. J.-C.), le nombre de chevaux sauvages semble diminuer de manière sensible et on les retrouve seulement dans la steppe eurasiatique³. Encore pendant le Pléistocène, entre 2,58 millions et 11 700 années avant notre ère, on constate la présence d'un grand nombre de chevaux archaïques de tailles et proportions différentes. Par le passé, on a supposé que la grande variété parmi les races de chevaux modernes pouvait s'expliquer par le fait que celles-ci dérivait de différentes espèces de chevaux sauvages vivant à la fin du Pléistocène. Cependant, les études ADN réfutent cette hypothèse : il semblerait que tous les chevaux modernes soient les descendants d'une seule espèce d'ancien cheval sauvage, qui aurait cependant habité un vaste espace géographique⁴.

Quel était donc le cheval sauvage qui fut domestiqué ?

Il est difficile de déterminer les origines de cet animal. Les chevaux existant aujourd'hui sont des chevaux domestiques ou des chevaux féral : des chevaux domestiques retournés à l'état sauvage⁵. La différence principale avec un animal sauvage étant, bien entendu, le fait que le patrimoine génétique d'un cheval féral est le fruit d'une sélection artificielle. Pour emprunter la définition de domestication offerte par Bökönyi :

¹*Ibidem*.

²VILA, Carles, LEONARD, Jennifer A., BEJA-PEREIRA, Albano, « Genetic Documentation of Horse and Donkey Domestication », dans ZEDER, Melinda A., BRADLEY, Daniel G., EMSHWILLER, Eve, SMITH Bruce D. (dir.), *Documenting Domestication*, Berkeley, University of California Press, 2006, p. 344.

³*Ibid*, p. 342.

⁴OLSEN, Sandra L., « Early Horse Domestication on the Eurasian Steppe », dans ZEDER, Melinda A., BRADLEY, Daniel G., EMSHWILLER, Eve, SMITH, Bruce D. (dir.), *Documenting Domestication*, Berkeley, University of California Press, 2006, p. 245.

⁵Un cas particulier est celui du *Equus ferus przewalskii*.

The essence of domestication is the capture and taming by man of animals of a species with particular behavioural characteristics, their removal from their natural living area and breeding community, and their maintenance under controlled breeding conditions for mutual benefits¹.

La distinction entre animaux apprivoisés et animaux élevés n'est pas une simple question de notions et dates : il y a une différence essentielle entre les deux systèmes. Un cheval dompté implique le concept de propriété privée du dompteur, le rapport est personnel et se termine lors de la mort de l'animal. L'élevage implique aussi une idée de propriété, mais le groupe social entier est concerné par cette activité². On a longtemps pensé que, pendant le Paléolithique (3,3 millions d'années avant notre ère– 8 000 ans av. J.-C.), au moins deux races de cheval sauvage coexistaient (certaines sources parlent d'au moins quatre, mais l'archéologie n'a pas permis de confirmer cette hypothèse) : le Przewalski dans les steppes d'Eurasie et le Tarpan dans les forêts de l'Europe du Nord³.

¹BOKONYI, Sándor, « Definitions of animal domestication », dans CLUTTON-BROCK, Juliet (dir.), *The Walking Larder : Patterns of Domestication, Pastoralism and Predation*, Londres, Unwin Hyman, 1989, p. 22.

²LEVINE, Marsha A., « Botai and the Origins of Horse Domestication », dans *Journal of Anthropological Archaeology* 18, Cambridge, Academic press, 1999, p. 29-78.

³TRENCH, Charles Chenevix, *A history of horsemanship*, Londres, Longman, 1970, p. 7-42.



Fig. 1, Photo contemporaine du *Equus ferus przewalskii*, d'après l'association TAKH, Association pour le cheval de Przewalski, 2005.

Pour de nombreux chercheurs, le Przewalski était le candidat le plus probable pour le poste d'ancêtre du cheval domestique¹. En effet, les représentations paléolithiques de chevaux sauvages semblent figurer le Przewalski, avec sa crinière courte, son corps trapu et son cou court et musclé². D'autres chercheurs considèrent que ce cheval originel était plutôt le tarpan, dont la crinière douce ressemble plus à celle du cheval moderne que la crinière hirsute du Przewalski³. D'un point de vue génétique, le Przewalski et le cheval moderne ont bien eu un ancêtre commun (ce qui n'est pas surprenant). De plus, l'éthologie des chevaux et du Przewalski est la même, le phénotype archaïque des premiers chevaux domestiques est très proche, et les chevaux modernes peuvent manifester de l'« atavisme » (des traits anatomiques et physiologiques similaires au Przewalski). On trouve aussi que le nombre de chromosomes varie : tous les Przewalski en ont 64, tous les chevaux domestiques en ont 66. La différence peut être attribuée

¹HEPTNER, V. G., NASIMOVICH, A. A., BANNIKOV, A. G., *Mammals of the Soviet Union*, v. 1, Smithsonian Institution Libraries and National Science Foundation, 1988, p. 1037-1059.

²VILA, Carles *et al.*, *op. cit.*, p. 344.

³JAGER, Ulf, « Some remarks on horses on the ancient Silk Roads depicted on monuments of Art between Gandhara and the Tarim Basin », dans FRAGNER, Bert G., KAUZ, Ralph, PTAK, Roderich, SCHOTTENHAMMER, Angela (dir.), *Pferde in Asien: Geschichte, Handel und Kultur/ Horses in Asia: History, Trade and Culture*, Vienne, Oesterreiche Akademie der Wissenschaften, 2009, p. 75-82.

à une mutation fortuite, une « fusion » de deux chromosomes, passée ensuite aux générations successives. Ceci est un élément en faveur de la théorie selon laquelle tous les chevaux domestiques viennent bien d'une même harde domestiquée à un endroit particulier. Les chevaux auraient été domestiqués une seule fois dans l'Histoire de l'Humanité. Par la suite, le savoir se serait répandu, et l'élevage aussi¹.

Cette hypothèse a été remise en cause par les études des vingt dernières années. En particulier, une étude de 2018 a montré que le Przewalski, loin d'être le dernier cheval sauvage, est en réalité un cheval féral, dérivé d'un groupe domestique attesté dans le site énéolithique (4 800-1 800 av. J.-C. env.) de Botai, au Kazakhstan². On peut donc exclure définitivement le Przewalski comme possible ancêtre du cheval domestique. De plus, l'hypothèse selon laquelle la domestication aurait eu lieu à un endroit particulier, à un moment précis, ne fait pas l'unanimité : si d'un côté les études génétiques montrent un manque de diversité dans le chromosome Y du cheval domestique, ce qui implique un nombre restreint de lignes patrilinéaires, d'autre part elles ont aussi mis en évidence une grande variété des origines des lignées maternelles³. Une étude de 2010 suggère trois cas possibles de figure : des domestications multiples à des endroits et des moments différents ; un nombre extrêmement important de femelles dans la population d'origine du cheval domestique ; des *introgressions* fréquentes de lignées sauvages locales dans les haras domestiques. Cieslak *et al.* considèrent qu'il s'agit probablement d'une combinaison des trois, en soulignant que la population sauvage pré-domestication disposait déjà d'une grande variabilité. Ils supposent néanmoins des épisodes de domestication multiples en Asie et en Europe⁴.

Deux ans plus tard, Warmuth *et al.* ont effectué une nouvelle analyse. À la différence de Cieslak, ils n'ont pas inclus dans leur recherche des exemplaires européens, mais plus de 300 chevaux provenant de douze localités différentes de l'Eurasie du Nord. Sur ces données, ils ont élaboré douze déroulements possibles. Les cas de figure plus probables concernant l'origine de

¹BUDIANSKY, Stephen, *op. cit.*, p. 39-60.

²GAUNITZ, Charleen, FAGES, Antoine, HANGHOJ, Kristian, ALBRECHTSEN, Anders *et al.*, « Ancient genomes revisit the ancestry of domestic and Przewalski's horses », dans *Science*, Avril 2018, p. 1-8.

³WARMUTH, Vera, BARKER, Graeme, ERIKSSON, Anders, HANKS, Bryan, « Reconstructing the origin and spread of horse domestication in the Eurasian steppe », dans *Proceedings of the National Academy of Science*, vol. 109 n. 21, Mai 2012, p. 1.

⁴CIESLAK, Michael, PRUVOST, Mélanie, BENECKE, Norbert, HOFREITER, Michael *et al.*, « Origin and History of Mitochondrial DNA Lineages in Domestic Horses », dans *Public Library of Science ONE*, 5 (12), Décembre 2010, p. 7-9.

Equus ferus, le cheval sauvage (disparu), le placent dans l'est de l'Eurasie. Ceci s'accorde avec les résultats paléontologiques, qui voient une migration de *E. ferus* de l'Amérique du Nord à l'Asie avant que le détroit de Béring sépare les deux continents, il y a environ 160 000 ans. Parmi les scénarios donnant l'origine de *E. ferus* en Asie orientale, Warmuth *et al.* ont par la suite identifié quatre scénarios de domestication possibles. Le plus probable voit ce phénomène avoir lieu une seule fois, dans l'Eurasie occidentale, et en particulier dans la région des steppes entre l'Ukraine de l'Est et le Kazakhstan du Nord-ouest¹. Ce serait donc bien des chevaux domestiques qui se diffusèrent auprès des différentes cultures d'Eurasie. La variété des lignées matrilineaires peut s'expliquer par une *introgression* fréquente et prolongée dans le temps de femelles sauvages. Normalement, dans les cas *d'introgression*, il s'agit de femelles domestiques imprégnées par des exemplaires sauvages mâles. Cependant, l'expérience dans la réintroduction des chevaux Przewalski montre que la reproduction de chevaux au sein d'un groupe hautement consanguin peut s'avérer difficile. En sachant que les femelles sont moins agressives que les étalons, il est possible que les premiers éleveurs aient eu recours à des juments capturées à l'état sauvage pour enrichir et agrandir les premiers haras. Des cols de bouteille peuvent expliquer une perte successive de diversité patrilinéaire².

Des études génétiques similaires ont été réalisées aussi au Japon. Aujourd'hui, on peut trouver au Japon huit populations de chevaux locaux, identifiées par leur région : Hokkaidō, Kiso (fig. 2), Misaki, considérés par Hayashida comme étant « grands » (130-140 cm)³, Noma, Tokara, Taishu, Miyako et Yonaguni, considérés « petits » (110-120 cm). Ces races sont très localisées, et le phénotype semble clairement distribué : les chevaux de taille plus importante se trouvent sur les îles principales de Kyūshū, Honshū et Hokkaidō, alors que ceux de taille moins imposante se trouvent sur l'île de Shikoku et sur d'autres îlots plus petits. Cette distribution a poussé Hayashida à proposer une théorie selon laquelle les chevaux seraient arrivés au Japon en deux vagues différentes et non contemporaines. Cependant, une étude faite sur 2 415 exemplaires provenant de 34 populations différentes en Asie et au Japon a montré que ce ne pouvait pas

¹WARMUTH, Vera *et al.*, *op. cit.*, p. 1-4.

²*Ibid.*, p. 4-5.

³La taille d'un animal domestique est calculée au garrot, c'est-à-dire de la pointe de la patte avant à l'épaule. Dans le cas du cheval, la hauteur est d'habitude exprimée en *hands* (paumes), 1 hh correspondant à environ 10 cm. Dans la thèse, nous donnons les dimensions toujours en cm, par souci de simplicité. Généralement, tout cheval en dessous de 150 cm au garrot est considéré comme un poney.

être le cas¹. La relation phylogénétique entre les huit races japonaises n'est pas claire : l'étude de ce sujet est compliquée par le fait que ces populations sont très petites, et par le fait que, au fil des siècles, il y a eu des croisements fréquents entre ces huit groupes. Cependant, ils ont été étudiés en rapport à d'autres chevaux du continent. En particulier, en 1995, une étude de l'ADN mitochondrial a été effectuée en comparant des chevaux japonais, des chevaux mongols, des Przewalski et des pur-sang anglais. Le résultat a montré que, génétiquement, les chevaux asiatiques étaient similaires entre eux et se distinguaient des exemplaires occidentaux².



Fig. 2, Le cheval de Kiso, l'une des races originelles japonaises, d'après Shiga Azuchi kōkogaku hakubutsukan, 2023³.

Tozaki a déterminé que, au sein des chevaux asiatiques considérés, on pouvait mettre en évidence deux groupes génétiquement proches entre eux : les chevaux de Misaki, Tokara, Yonaguni et Noma d'un côté, le cheval de Kiso et les exemplaires coréens et mongols de l'autre. L'étude de Tozaki suggère ainsi que les chevaux mongols descendent d'une population ancestrale et constituent le groupe originel qui, à travers la Corée, fut importé au Japon et

¹TOZAKI, Teruaki, TAKEZAKI, Naoko, HASEGAWA, Tetsuo, ISHIDA, Noriko, *et al.*, « Microsatellite Variation in Japanese and Asian Horses and Their Phylogenetic Relationship Using a European Horse Outgroup », dans *Journal of Heredity*, 2003, p. 374-375.

²*Ibidem*, p. 375-380.

³Shiga Azuchi kōkogaku hakubutsukan 滋賀安土城考古博物館, *Uma de himotoku Ōmi no rekishi 馬でひも解く近江の歴史 (Démêler l'histoire d'Ōmi à travers le cheval)*, Shiga Prefectural Azuchi Castle Archaeological Museum, 2023, p. 11

fournit la harde originelle du cheval japonais. Selon Tozaki, on ne peut pas parler de deux vagues d'importations : à un moment de l'histoire, une population importante de chevaux fut importée de la Corée au Japon, et les huit populations d'aujourd'hui sont les descendants de ce *stock* ancien¹.

Au Japon comme dans le reste de l'Asie, la population sauvage qui fut à l'origine des animaux modernes reste un mystère. On ne connaît pas l'animal sauvage qui fut l'ancêtre du *E. caballus*. Ceci signifie que tous les chevaux que l'être humain a pu observer étaient des bêtes domestiques ou férales, fruits d'une sélection artificielle. Malgré cela, le cheval maintient une éthologie indépendante, que les différentes sociétés ont su exploiter.

Budiansky observe qu'une compatibilité éthologique devait être présente dès les débuts : la domestication et la longue histoire commune entre l'homme et le cheval ont été possibles grâce aux caractéristiques des deux populations (humaine et équine) et à un contexte climatique et économique favorable. La domestication n'est pas une simple initiative humaine, mais plutôt un phénomène qui peut potentiellement avoir lieu si le contexte le permet. Avant tout, le cheval est un animal social et hiérarchique, qui comprend instinctivement les signaux de domination et de soumission. Pour lui, vivre en marge d'un groupe humain présente un risque, mais aussi plusieurs avantages, comme la disponibilité de nourriture à haute valeur nutritive et une protection par rapport aux grands prédateurs (qui ont tendance à éviter les groupements humains). De son côté, l'homme aussi est un animal social et, tout comme le cheval, il comprend les signaux de domination et de soumission. Ainsi, l'agressivité naturelle de l'être humain peut être apaisée par une attitude soumise².

Même si le cheval sauvage originel a disparu, on peut comprendre une grande partie de l'éthologie du *E. caballus* en observant les chevaux férales. Ces animaux créent des groupes familiaux avec un *harem* de femelles liées à un étalon dominant³. Selon Drews, une harde sauvage devait compter environ 300 individus, regroupés en une douzaine de familles constituées par un mâle, des femelles et des jeunes. Les groupes familiaux peuvent compter entre cinq et quinze membres. Quand les jeunes mâles atteignent l'âge de quatre ou cinq ans,

¹TOZAKI, Teruaki, TAKEZAKI, Naoko, HASEGAWA, Tetsuo, ISHIDA, Noriko, *et al.*, « Microsatellite Variation in Japanese and Asian Horses and Their Phylogenetic Relationship Using a European Horse Outgroup », dans *Journal of Heredity*, 2003, p. 374-375.

²BUDIANSKY, Stephen, *op. cit.*, p. 9-38.

³*Ibid.*, p. 79-108.

ils deviennent souvent compétitifs avec le chef de famille et sont éloignés du groupe¹. Au sein de ces groupes, les chevaux développent souvent des liens spéciaux avec d'autres individus du groupe, des « amitiés » fort solides et de longue durée. Une fois le besoin de camaraderie satisfait, le cheval perd l'intérêt de liens sociaux ultérieurs. Un étalon ayant formé son *harem* est souvent indifférent à d'autres juments, deux ou trois chevaux « amis » ne se lient pas à d'autres individus de la même façon, etc.².

Cette nécessité d'amitié est très puissante chez le cheval. Un animal qui est éloigné de son groupe familial et privé de ces liens s'attachera à n'importe quel autre cheval qui se trouve en sa compagnie. Un cheval privé de contact avec d'autres congénères s'attachera à des « remplaçants » : un chat d'étable, un chien... ou un être humain. La privation de *stimuli* sociaux peut être utilisée pour dompter des chevaux difficiles car, en état de solitude, la bête finira par s'attacher à son maître. Pour employer les mots de Budiansky : « They bond with us only for lack of better company. »³

Ces caractéristiques éthologiques sont très compatibles avec les êtres humains et elles ont permis au cheval de remplir des fonctions extrêmement variées au sein des différentes sociétés.

MORPHOLOGIE DE L'ANIMAL

On reviendra sur le sujet de la domestication et de la diffusion du cheval en Asie. Ici, après avoir établi une brève histoire de la genèse du cheval moderne et de son éthologie, il est important d'explorer le côté biologique de l'animal. Il nous semble logique de commencer ce sujet par la gestation et la naissance.

Parmi les mammifères, le cheval a une gestation particulièrement longue, avec une durée de 330 jours en moyenne. Après l'accouchement, le poulain est vite capable de se lever, ce qui est fondamental pour pouvoir téter. Dès lors, le poulain est inséparable de la mère. En l'imitant, il commence à brouter vers l'âge de deux mois, mais il continue à téter jusqu'à six mois, bien que le lait maternel ait perdu la plupart de ses propriétés nutritives après quatre mois⁴. À partir de l'âge de six mois, les tendres sabots du poulain commencent à prendre la forme et la structure

¹DREWS, Robert, *Early riders, the beginnings of mounted warfare in Asia and Europe*, New York, Routledge, 2004, p. 1-7.

²BUDIANSKY, Stephen, *op. cit.*, p. 79-108.

³*Ibid.*, 1998, p. 85.

⁴SAWAZAKI Hiroshi 沢崎坦, *Uma ha kataru 馬は語る (Le cheval raconte)*, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1987, p. 50-58.

des sabots d'adulte. Ce processus n'est pas rapide : la croissance du cheval prend des années. On considère, par exemple, que ses os ne sont pas calcifiés avant deux ans. La dentition aussi est l'objet d'évolution dans le temps : un poulain n'a pas toutes ses dents de lait avant neuf mois. Suite à cela, entre deux et quatre ans, il perd ces premières dents et les dents définitives poussent. Selon Sawazaki, il faut attendre environ la cinquième année pour voir une dentition complète. Une fois ce processus achevé, un espace vide reste entre les incisives et les prémolaires. Cet espace reste ouvert même quand le cheval ferme la bouche. C'est dans cette section de la bouche que les Hittites passèrent le premier mors dans l'Histoire de l'Humanité¹.

Selon Sawazaki, on peut considérer chaque année du cheval comme l'équivalent de quatre années humaines. Ainsi, un cheval ne serait pas adulte avant l'âge de cinq ans². Soumettre un cheval trop jeune à un entraînement trop intensif peut provoquer des dégâts permanents très graves. On considère qu'un cheval bien entraîné peut parcourir 20 à 30 km de terrain accidenté au galop. Sur un bon terrain, cette distance peut être augmentée à 40-50 km. Selon Rossi, la rapidité des trois pas principaux du cheval serait 100 m par minute pour le pas, 200 m par minute pour le trot et entre 350 et 500 m par minute pour le galop³. Comme le fait remarquer Budiansky, le cheval n'est pas un animal très rapide par rapport à sa taille, mais il a une endurance extraordinaire. Un cheval entraîné pourrait galoper à une vitesse de 70 km/h pendant une heure⁴. Il s'agit, bien entendu, de données correspondant à une moyenne. La différence entre les sexes ne touche pas simplement le nombre de dents, mais aussi les capacités physiques, le caractère, etc. Il est d'ailleurs important de noter que différentes cultures, à des moments divers, ont préféré comme cheval de guerre soit l'étalon, soit la jument, soit le cheval castré.

En Europe, pour la plupart des cas, les guerriers chevauchaient des étalons : ils tendent à être plus grands et plus forts que les femelles, et ils sont généralement plus agressifs. Cependant, comme le fait remarquer Trench, ceci peut aussi être un inconvénient : les étalons ont tendance à se disputer entre eux, ce qui peut causer du désordre dans le campement ou lors d'une mission nocturne. De plus, un étalon est difficilement contrôlable lorsqu'il se trouve dans le voisinage d'une jument en chaleur⁵. Les Scythes, pour citer un autre exemple, préféraient les chevaux castrés, plus obéissants et calmes (et insensibles aux charmes des femelles). Un autre

¹*Ibid.*, p. 67-90.

²*Ibidem.*

³ROSSI, Badino, *Addestramento del cavallo*, Milano, Giorgio Bernardini editore, 1990, p. 74-122.

⁴BUDIANSKY, Stephen, *op. cit.*, p. 9-38.

⁵TRENCH, Charles Chenevix, *op. cit.*, p. 7-44.

exemple est offert par les Seldjoukides qui, sur le champ de bataille, chevauchaient des juments. Les femelles étaient plus petites et légères que les mâles, mais plus obéissantes et tout aussi agressives si bien entraînées¹. Comme le fait remarquer Sawazaki, alors que les mâles sont en compétition entre eux dès leur plus jeune âge, les juments tendent à se lier d'affection entre elles, formant souvent des couples ou petits groupes solides².

Pour bien apprécier les caractéristiques de cet animal, on doit résumer brièvement sa morphologie et sa physiologie. On peut diviser l'anatomie du cheval en quatre sections :

1- Tête et cou

La structure du crâne du cheval présente les caractéristiques typiques des herbivores, en particulier une dentition adaptée à la consommation d'herbe. Une jument adulte a 36 dents, alors que l'étalon possède en plus deux couples de canines. Les dents sont soumises à une usure constante. L'état de consommation est observé pour déterminer l'âge de l'animal³. En archéologie, ceci peut aussi être utilisé, comme dans le cas de l'étalon de Dereivka, pour déterminer la fonction de l'animal, son utilisation au sein de la société humaine.

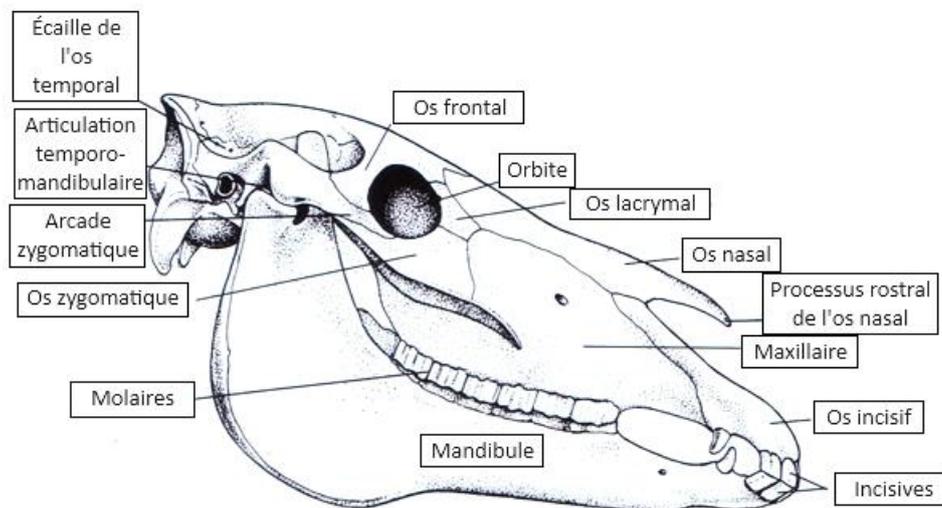


Fig. 3, Schéma du crâne du cheval, d'après SMYTHE, H. Reginald et GOODY, C. Peter, 2006⁴.

¹*Ibid.*, p. 72-100.

²SAWAZAKI Hiroshi, *op. cit.*, p. 90-98.

³SMYTHE, H. Reginald et GOODY, C. Peter, *Horse structure and movement*, Londres, J.A. Allen & Co. LTD., 2006, p. 67-90.

⁴*Ibidem*, p. 16.

La position des yeux, sur les côtés, donne au cheval un champ de vision très vaste, jusqu'à 215°, ce qui inclut les arrières. Cependant, ce champ de vision ne couvre pas ce qui est directement devant la tête : un cheval est totalement aveugle à ce qui se trouve à moins de 120 cm devant lui. Ainsi, dans des activités telles que le saut à obstacle ou la chasse, l'animal a besoin de recul pour voir l'obstacle à l'avance afin de prévoir les mouvements nécessaires. Une autre caractéristique importante de l'œil du cheval est la forme oblongue de son bulbe oculaire. À la différence des êtres humains, le cheval peut se focaliser sur deux objets à la fois, mais il a besoin d'ajuster sa tête pour pointer le regard¹. À cause de ceci, lors d'activités physiquement complexes telles que la chasse, on se trouve devant la nécessité d'un compromis entre les moyens de contrôle du cavalier sur la bête et le besoin de cette dernière de bouger la tête avec aisance.

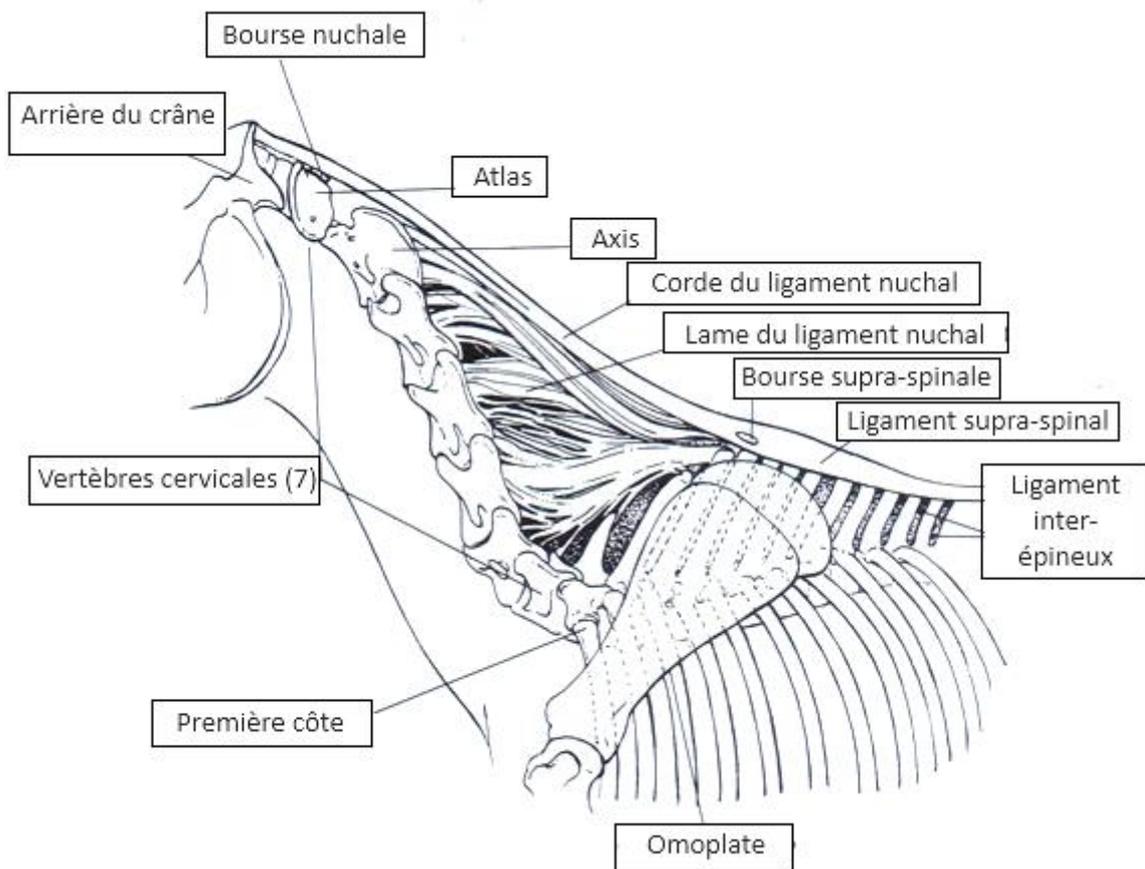


Fig. 4, Schéma du cou du cheval, d'après SMYTHE, H. Reginald et GOODY, C. Peter, 2006².

¹*Ibid.*, p. 84-138.

²*Ibid.*, p. 29.

La seule section de la colonne vertébrale qui bénéficie d'une certaine flexibilité se situe au niveau du cou. Avec le poids du crâne, le cou a une forte influence sur le centre de gravité de l'animal, centre qui ne tombe pas, comme on pourrait s'y attendre, au milieu du rectangle dessiné par l'appui des quatre pattes. En général, ce centre d'équilibre se trouve déplacé vers l'avant, mais il peut bouger selon la position et l'extension du cou¹. Ainsi, la liberté de mouvement ne concerne pas purement le champ de vision de l'animal, mais aussi sa capacité à maintenir l'équilibre.

2- Tronc

Par « tronc », on désigne la colonne vertébrale de l'attache du cou aux lombes, les organes et les muscles faisant partie de la poitrine et de l'abdomen (fig. 5). Il est avant tout important de noter que la colonne vertébrale du cheval, à la différence de celle d'autres quadrupèdes tels les chiens ou les gazelles, est très rigide, ce qui a une influence directe sur la mécanique du mouvement : non seulement le cheval n'est pas un sauteur naturel, mais il ne peut pas courber son dos pendant la course. La distribution du poids et la propulsion sont totalement du ressort des quatre pattes (fig. 6). La rigidité de l'épine est telle que l'animal ne peut la fléchir que de quelques centimètres et il ne peut tourner sur lui-même sans effectuer plusieurs pas sur place. De plus, lors du galop, si le cheval doit tourner pour éviter un obstacle, il ne le fait pas en pliant le dos, mais en déplaçant son centre de gravité et en retirant ses jambes pour en ajuster la longueur².

¹*Ibid.*, p. 1-14.

²*Ibid.*, p. 1-14.

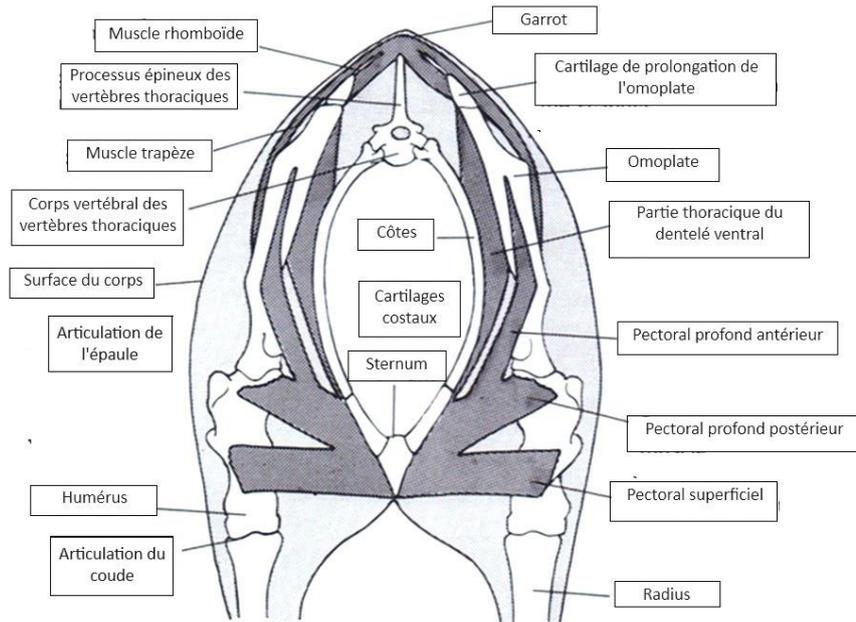
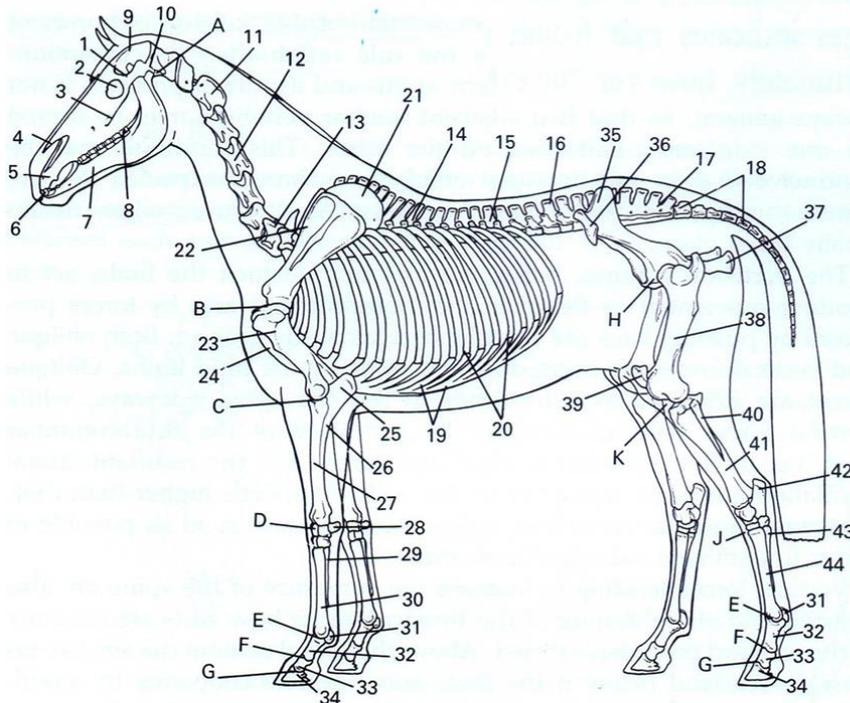


Fig. 5, Section du tronc du cheval au niveau de l'omoplate, d'après SMYTHE, H. Reginald et GOODY, C. Peter, 2006¹.

¹Ibidem, p. 3.



(1) Foramen supra-orbitaire ; (2) orbite ; (3) Crête faciale ; (4) Processus rostral de l'os nasal ; (5) Os incisif ; (6) Incisives ; (7) Mandibule ; (8) Molaires et prémolaires ; (9) Protubérance occipitale externe ; (10) Atlas ; (11) Axis ; (12) Quatrième vertèbre cervicale ; (13) Septième vertèbre cervicale ; (14) Neuvième vertèbre thoracique ; (15) Dernière vertèbre thoracique ; (16) Quatrième vertèbre lombaire ; (17) Sacrum ; (18) Vertèbres caudales ; (19) Cartilages costaux ; (20) Côtes ; (21) Cartilage de prolongation de l'omoplate ; (22) Omoplate ; (23) Humérus ; (24) Sternum ; (25) Olécrane ; (26) Ulna ; (27) Radius ; (28) Os accessoire du carpe ; (29) Métacarpien latéral ; (30) Métacarpien principal ; (31) Grands sésamoïdes ; (32) Première phalange ; (33) Deuxième phalange ; (34) Troisième phalange ; (35) Tubérosité sacrale ; (36) Tubérosité coxae ; (37) Tubérosité ischiatique ; (38) Fémur ; (39) Rotule ; (40) Fibule ; (41) Tibia ; (42) Tubérosité du calcaneus ; (43) Métatarse latéral ; (44) Métatarse principal.

(A) Articulation temporo-mandibulaire ; (B) Articulation de l'épaule ; (C) Articulation du coude ; (D) Genoux ; (E) Boulet ; (F) Poignet ; (G) Jarret ; (H) Articulation de la hanche ; (J) Jarret ; (K) Articulation fémoro-tibio-rotulienne

Fig. 6, Schéma du squelette du cheval, d'après SMYTHE, H. Reginald et GOODY, C. Peter, 2006¹.

Une autre caractéristique anatomique est l'absence de clavicules : les pattes antérieures ne sont pas rattachées au squelette par des os, mais par des muscles. D'un côté, ceci limite la capacité de l'animal à étirer ses jambes vers l'avant². D'un autre côté, ces muscles, reliés au cou, font en sorte que le cheval a besoin de pouvoir bouger ce dernier pour marcher ou courir

¹Ibid. p. 35.

²Ibid., p. 1-14.

aisément¹. Encore une fois, dans un contexte d'affrontement, on peut supposer que le guerrier laisse autant de liberté que possible à la tête de son animal.

En ce qui concerne les viscères, il est important de noter que le cheval, à la différence d'autres herbivores tels les bœufs, n'est pas un ruminant. Il a un seul estomac, fermé par un sphincter puissant qui empêche toute remontée de nourriture. Ainsi, le cheval n'est pas en mesure de vomir et, par conséquent, l'éleveur doit prendre un soin particulier pour éviter l'ingestion de toute substance nocive ou pour éviter l'indigestion. Un cheval peut facilement mourir suite à la consommation d'une quantité excessive de nourriture. De plus, l'estomac a une taille très réduite en comparaison de la masse de la bête, ce qui le rend d'autant plus délicat. Il suffit de penser que cet organe, tout en servant un animal de quelques centaines de kilos, ne peut en moyenne contenir un volume supérieur à huit litres².

Tout en se nourrissant d'herbes, le cheval ne peut digérer la cellulose. Pour que l'absorption des éléments nutritifs ait lieu, la nourriture doit être avant tout décomposée par les bactéries présentes à l'intérieur des intestins. Autrement dit, elle doit fermenter. Cette fonction de « chambre de fermentation » est jouée par un cæcum très développé³. Après un premier passage dans l'estomac, la nourriture est envoyée dans l'intestin grêle, le cæcum et le gros intestin, où la nourriture est dissoute et absorbée. Comme chez les autres mammifères, la fin du parcours est constituée par le rectum⁴. Ce type de digestion ne permet pas au cheval d'exploiter au mieux le potentiel nutritif de l'herbe. Si on considère une même quantité de nourriture pour un ruminant et un cheval, ce dernier ne tire que 70% de l'énergie par rapport au premier. Cependant, le processus digestif du cheval est bien plus rapide et simple (la nourriture peut passer jusqu'à 90 heures dans le corps d'un ruminant, alors qu'elle passera seulement 48 heures dans le corps du cheval). Ceci lui donne davantage de mobilité et lui permet de manger des quantités plus importantes. Sur la même unité temporelle, le cheval tire donc plus d'énergie qu'un ruminant. Ceci lui permet de vivre d'herbe et d'autres plantes pauvres en protéines et riches en fibres (une combinaison énergétique qui n'est pas, en principe, très avantageuse). Le cheval Przewalski peut survivre sans encombre sur des pâturages où des bœufs seraient condamnés à mourir de faim⁵.

¹*Ibid.*, p. 84-138.

²SAWAZAKI Hiroshi, *op. cit.*, p. 67-90.

³MOTOMURA Ryōji 本村凌二, *Uma no sekaishi 馬の世界史* (Histoire mondiale du cheval), Tōkyō, Chūōkōron-shinsha, 2013, p. 15-31.

⁴SAWAZAKI Hiroshi, *op. cit.*, p. 67-90.

⁵BUDIANSKY, Stephen, *op. cit.*, p. 9-38.

3- Jambes et sabots

Comme cela a déjà été mentionné, le centre de gravité du cheval est déplacé vers l'avant, avec les trois cinquièmes du poids de l'animal supportés par les pattes avant¹. Il en découle que les jambes avant sont les plus susceptibles de souffrir de lésions et de blessures plus ou moins permanentes². Il est aussi important de rappeler que, sans possibilité de faire appel à la médecine contemporaine, une lésion grave aux pattes du cheval peut rarement être soignée.

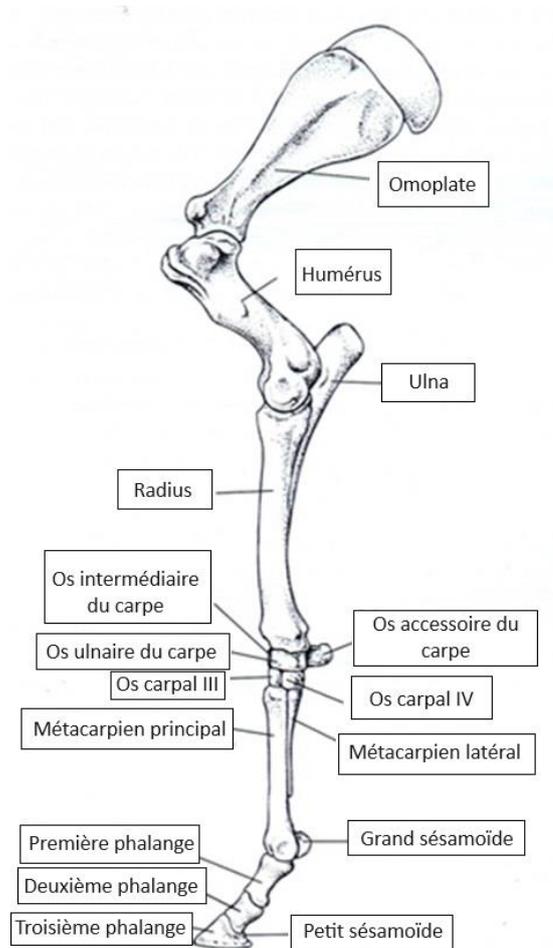


Fig. 7, Structure des pattes avant du cheval, d'après SMYTHE, H. Reginald et GOODY, C. Peter, 2006³.

¹SMYTHE, h. Reginald et GOODY, C. Peter, *op. cit.*, p. 139-151.

²*Ibid.*, p. 1-14.

³*Ibid.*, p. 41.

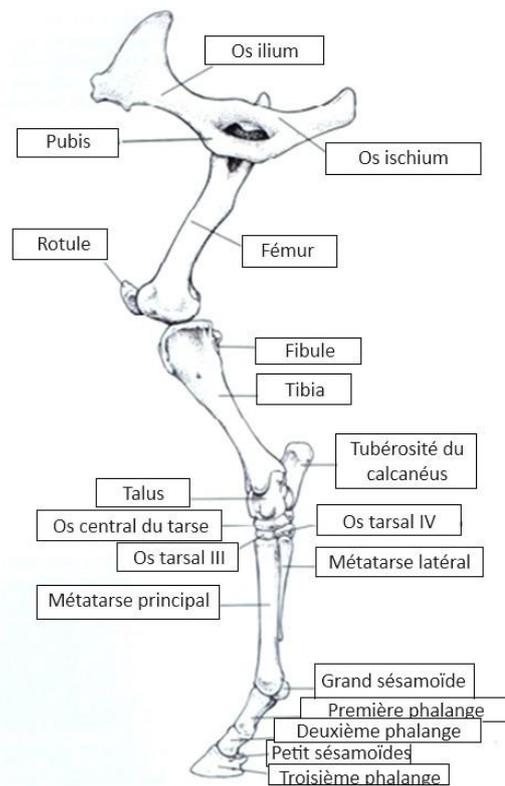


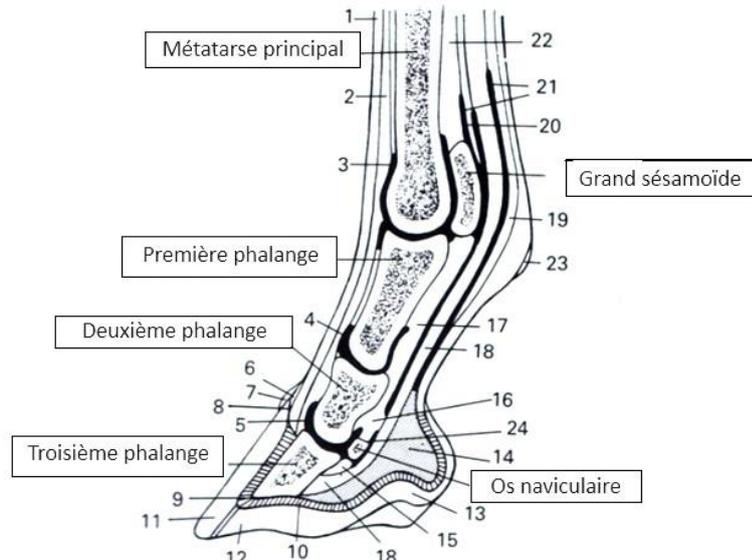
Fig. 8, Structure des pattes arrière du cheval, d'après SMYTHE, H. Reginald et GOODY, C. Peter, 2006¹.

À la différence des pattes avant, les pattes arrière du cheval sont reliées au reste du squelette par des joints osseux. Ceci implique que la lésion peut remonter la jambe jusqu'à la colonne vertébrale, où elle est partiellement absorbée par les disques intravertébraux. La structure même de la jambe arrière limite le risque de blessure, car le fonctionnement coordonné du jarret et de la rotule permet de casser le vecteur de force et d'amortir les chocs². Par ailleurs, l'articulation en angle du doigt permet de réduire ultérieurement l'impact du sol sur la jambe³.

¹*Ibid.*, p. 66.

²*Ibid.*, p. 1-14.

³*Ibid.*, p. 40-64.



(1) Peau ; (2) Tendon de l'extenseur antérieur des phalanges ; (3) Capsule articulaire du métatarse ; (4) Capsule articulaire de la première phalange ; (5) Capsule articulaire de la deuxième phalange ; (6) Chorion périoplrique ; (7) Périopie ; (8) Chorion coronaire ; (9) Chorion laminaire ; (10) Chorion solaire ; (11) Paroi du sabot ; (12) Sole ; (13) Fourchette ; (14) Coussinet plantaire ; (15) Bourse naviculaire ; (16) Ligament sésamoïdien distal ; (17) Ligaments sésamoïdiens inférieurs ; (18) Tendon fléchisseur profond ; (19) Tendon fléchisseur superficiel ; (20) Bande crée par le tendon fléchisseur superficiel ; (21) cul-de-sac postérieur de la première synoviale interphalangienne ; (22) Ligament suspenseur ; (23) Éperon ; (24) Cul-de-sac supérieur de la synoviale petite sésamoïde

Fig. 9, Structure du pied du cheval, d'après SMYTHE, H. Reginald et GOODY, C. Peter, 2006¹.

Le pied du cheval est remarquablement délicat et sujet à blessures et maladies. Il est protégé par le sabot, constitué par un substrat extérieur de corne dure. Cette paroi enferme la partie tendre du doigt dans un mur circulaire dont les extrémités se rejoignent sous l'articulation de la phalange, ce qu'on appelle le « talon » (bien que d'un point de vue purement anatomique, cette appellation soit inappropriée). Là où les extrémités se referment, on trouve une partie calleuse appelée « fourchette » en raison de la forme de ses plis².

¹*Ibid.*, p. 56.

²*Ibid.*, p. 84-138.

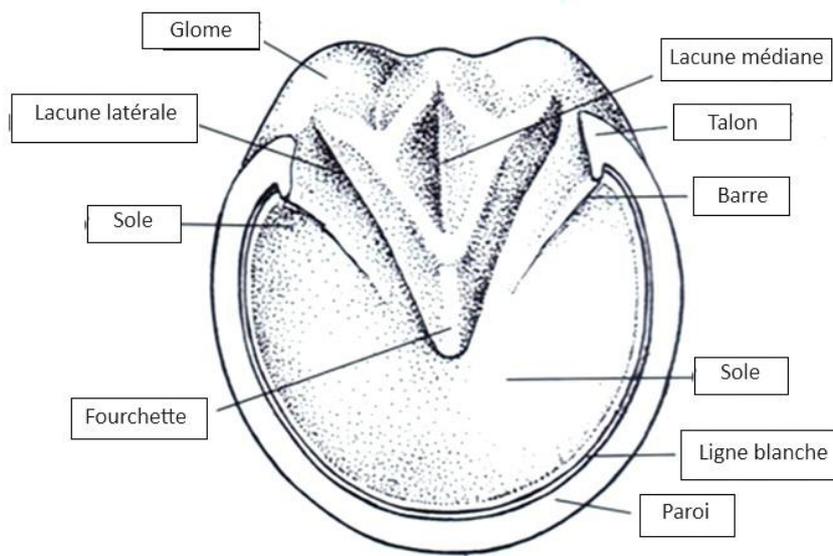


Fig. 10, Sole du sabot du cheval, d'après SMYTHE, H. Reginald et GOODY, C. Peter, 2006¹.

Pour que la marche se déroule sans souci, il faut que le poids retombe de façon homogène sur cette partie en corne et sur la fourchette. Ceci non seulement protège des heurts le tissu sensible qui enveloppe la phalange, mais participe aussi à la circulation correcte du sang dans la jambe de l'animal². Selon Badino Rossi, un terrain trop dur peut endommager gravement les jambes du cheval³. On peut imaginer l'usure constante dont est l'objet la partie dure du sabot. Cette dernière pousse en continu et est constamment renouvelée. Selon Smythe, il faut huit à dix mois pour que la totalité de la corne soit renouvelée, ce qui dépend aussi du type et de la race du cheval, car la taille, la consistance et la forme des sabots changent. Par exemple, les poneys sont réputés avoir des pieds très solides⁴. En conséquence de la croissance continue des sabots, le cheval domestique doit être soumis à des soins réguliers où l'ongle en excès est coupé et gratté. Si cette opération n'est pas effectuée, le sabot risque de se déformer, ce qui a des conséquences très négatives sur les tendons et la santé de l'animal. Selon Sawazaki, le soin des sabots doit être effectué au moins une fois par mois⁵. Au-delà du côté physiologique, la solidité du sabot et sa prise sur le terrain sont fondamentales pour la déambulation de la bête. D'un point de vue purement mécanique, le pas de l'animal est effectué par une patte détendue qui agit comme un levier dont le pivot est le pied. On pourrait aussi voir ce mouvement comme celui

¹*Ibid.*, p. 59.

²*Ibid.*, p. 84-138.

³ROSSI, Badino, *op. cit.*, p. 74-122.

⁴SMYTHE, H. Reginald et GOODY, C. Peter, *op. cit.*, p. 84-138.

⁵SAWAZAKI Hiroshi, *op. cit.*, p. 67-90.

d'une roue où la jambe serait le rayon et l'épaule le moyeu¹. Un terrain dense, uniforme, qui n'est ni mou et humide ni trop dur, est l'idéal pour le mouvement du cheval et, par conséquent, du guerrier monté.

La coordination est fondamentale lors de la déambulation : un défaut de ce point de vue peut entraîner de graves conséquences sur la santé, comme la fracture du canon. Une chute peut aussi s'avérer très grave, à cause de la rigidité de la colonne vertébrale, elle aussi sujette aux fractures². Par rapport à sa masse corporelle, le cheval a des jambes disproportionnellement longues. La disposition particulière des muscles permet un ratio pas/minutes particulièrement avantageux. Pour un animal aussi grand, le cheval est très rapide. Toutefois, l'endurance est sa qualité principale : grâce à ses jambes robustes mais légères, un cheval est capable de parcourir une distance de 80 km en quatre heures³.

4- Queue

La queue ne joue pas un rôle fondamental dans la mécanique du mouvement ou la physiologie du cheval. Dotée d'une flexibilité majeure par rapport au tronc, sa fonction principale serait celle de protection contre les parasites. Ses mouvements sont aussi d'importants moyens de communication avec le cavalier⁴.

PHYSIOLOGIE ET PERFORMANCE

Aujourd'hui, la majorité des chevaux domestiques sont des animaux soit de compagnie, soit utilisés dans les sports. Quand on regarde les performances de ces derniers, un facteur semble remarquable : alors que les athlètes humains battent régulièrement de nouveaux records, les records des chevaux sont inchangés ou presque depuis des décennies. Le progrès de la science est incapable de pousser les chevaux plus loin. Il semblerait que les performances de ces animaux ont des limites qui ne sont pas modifiables. L'explication que donne Budiansky de ce phénomène est que le cheval opère déjà au maximum de sa puissance métabolique. Une fois entraîné, l'animal peut garder sa forme physique avec peu d'exercice : les pur-sang de course sortent courir seulement deux fois par semaine, et au galop cadencé. Ce fait résulte des limites physiques de la bête. En exercice, un cheval a un taux métabolique équivalant à 90 fois celui d'un cheval au repos. Ceci génère de la chaleur et nécessite le refroidissement du corps.

¹SMYTHE, H. Reginald et GOODY, C. Peter, *op. cit.*, p. 152-180.

²*Ibidem*.

³BUDIANSKY, Stephen, *op. cit.*, p. 175-210.

⁴SMYTHE, H. Reginald et GOODY, C. Peter, *op. cit.*, p. 1-14.

Par rapport à la masse corporelle, le cheval a peu de « surface » pour disperser la chaleur, et il ne peut pas haleter. Le seul moyen qu'il a de baisser sa température est la sueur. Toutefois, ceci ne fonctionne que si la sueur peut s'évaporer¹.

Budiansky cite une expérience menée à ce sujet : un cheval exercé pendant 10 minutes à 90% de ses capacités produit 10 litres de transpiration, dont 4 litres seulement peuvent s'évaporer dans des conditions normales. À la fin de ces 10 minutes, la température corporelle du cheval était montée de 6°C. Ceci signifie que l'animal était en train de produire plus de chaleur que ce qu'il était capable de disperser. Autrement dit, un cheval trop exercé court un risque sérieux de coup de chaleur, ce qui limite strictement ses performances physiques².

Ceci ne signifie pas que l'entraînement ne porte aucun bénéfice, bien au contraire. Une composante fondamentale de la performance d'un cheval est psychologique. Un cheval entraîné s'habitue à la sensation de fatigue et de chaleur, ce qui lui permet de rester à son aise dans des situations autrement angoissantes. Cette aisance est celle qui permet aux chevaux entraînés d'atteindre des performances que leurs contreparties sauvages ne pourraient jamais réussir³. Il est clair aussi que l'autre composante fondamentale est le rapport avec le cavalier et la confiance que la bête accorde à l'homme.

¹BUDIANSKY, Stephen, *op. cit.*, p. 211-234.

²*Ibidem.*

³*Ibid.*

1.b

Brève histoire du cheval

L'origine de la coopération entre les humains et les chevaux a été l'objet de débats parmi les historiens et les archéologues durant des décennies. On a déjà mentionné le fait que l'on ne connaît pas l'ancêtre sauvage de l'*E. caballus*. On constate un déclin progressif des équidés, suivi par une diffusion remarquable, mais cette fois de chevaux domestiques. Les chevaux sauvages disparurent, ne laissant que des exemplaires nés en captivité ou retournés à la nature. Certains ont émis l'hypothèse que la domestication a eu lieu dans un endroit spécifique et a été mise en œuvre par une société particulière. D'autres soutiennent la théorie selon laquelle elle fut élaborée et échoua plusieurs fois, à plusieurs endroits, par plusieurs groupes, avant que la pratique ne se diffuse.

La plus grande difficulté dans l'étude de ce chapitre de l'Histoire humaine vient du manque de sources et de matériel. Les chevaux domestiques sont exploités grâce à des équipements spécialisés (mors, rênes, etc.), mais ces instruments sont souvent fabriqués en matériau organique et ne se conservent pas. Un autre indice peut être des déformations ou pathologies développées par le cheval en captivité, qui peuvent être détectées sur le squelette. Cependant, nombre des squelettes dont on dispose ne sont pas complets : il manque souvent une partie de l'épine, et les vertèbres sont les os le plus à même de développer les pathologies les plus claires. D'autres dommages, comme des dents abîmées, peuvent survenir dans la nature et ne sont pas exclusifs des animaux domestiques. En outre, le type de pathologie développé dépend du travail imposé à l'animal : un cheval attelé et un cheval chevauché ne développent pas les mêmes signes. Cela est à l'origine d'un autre point de discussion : quelle était la fonction originelle du premier cheval domestique ?

Comme on pourra le constater plus bas, le cheval semble apparaître d'abord comme animal sacrificiel, ensuite comme animal de trait, et seulement au 1^e millénaire av. J.-C. en tant qu'animal chevauché. Au Japon aussi, les chevaux les plus anciens apparaissent dans le contexte rituel. Son rôle militaire est également relativement tardif. Cependant, plusieurs chercheurs s'opposent à cette interprétation des sources.

Nous allons ci-après présenter brièvement l'état de la recherche sur ces thématiques et résumer le parcours du cheval, depuis son état de proie chassée dans la steppe à son utilisation comme élément militaire de premier plan.

L'AUBE DE LA DOMESTICATION

Comme cela a été mentionné dans le chapitre 1.a, vers la fin du Mésolithique (10 000-8000 av. J.-C.), la quantité de squelettes de chevaux retrouvés diminue radicalement. À cette époque, on ne retrouve ces ossements qu'en Ukraine et en Asie centrale. Cependant, à partir de la fin du III^e millénaire av. J.-C., leur présence augmente à nouveau et, dans une période relativement courte, on les retrouve sur tout le continent eurasiatique¹. Ce nouveau succès du cheval était dû à l'intervention humaine.

Pour Budiansky, l'élevage est une pratique adoptée quand l'agriculture et la chasse ne suffisent plus à subvenir aux besoins du groupe. De même, une population animale aura tendance à se rapprocher des humains si elle ne peut faire autrement. Pour que le phénomène de domestication ait lieu, il faut donc que les deux sociétés soient compatibles d'un point de vue éthologique et qu'elles se trouvent dans une zone périphérique, aux ressources limitées². La steppe eurasiatique répond à cette description.

Budiansky propose un processus de domestication en trois stades : une fois les contextes économiques, environnementaux et éthologiques établis, les deux sociétés compatibles doivent se rapprocher. Dans un deuxième temps, il est possible que certains individus (particulièrement curieux et soumis) soient absorbés par la population humaine. On appelle cette seconde phase l'appivoisement. Finalement, la population humaine acquiert les informations nécessaires sur la nature de la population animale intéressée et peut donc commencer à élever des sujets nés en captivité. Ce dernier stade est celui de l'élevage : une nouvelle population de bêtes purement domestiques est née. Alors, la sélection artificielle commence à jouer un rôle de premier plan sur l'évolution des animaux³. Au sein de ces trois stades, plusieurs combinaisons peuvent avoir lieu, et il est possible de trouver des sociétés pratiquant la chasse, l'appivoisement et l'élevage en même temps, à différents degrés⁴. Malheureusement, on a peu de certitudes en ce qui concerne le début de la symbiose entre le cheval et l'être humain. Selon Sawazaki, on peut en définir l'origine dans les plaines de l'Asie centrale, où on le retrouverait domestiqué depuis plus de 5000 ans⁵. Cette position ne fait pourtant pas l'unanimité. Anthony et Brown remarquent que dès la fin du Néolithique, le cheval acquiert un rôle important dans la sphère rituelle des groupes dans la région orientale de l'Ukraine, un rôle qui symboliquement se rapproche de celui occupé par d'autres animaux domestiques. Autrement

¹BUDIANSKY, Stephen, *The Nature of Horses*, Londres, Phoenix Illustrated, 1998, p. 39-60.

²*Ibidem*.

³*Ibid.*, p. 9-38.

⁴LEVINE, Marsha A., « Botai and the Origins of Horse Domestication », dans *Journal of Anthropological Archaeology* 18, Cambridge, Academic press, 1999, p. 29-78.

⁵SAWAZAKI Hiroshi 沢崎坦, *Uma ha kataru 馬は語る* (Le cheval raconte), Tōkyō, Iwanami Shoten, 1987, p. 22-34.

dit, Anthony et Brown remarquent que dans cette région, même si on ne dispose pas de preuve aussi ancienne de culture équestre, on constate que, dans la symbolique et le rituel, le cheval était associé à la sphère domestique, ce qui n'est le cas pour aucun autre animal sauvage¹.

Un exemple de ce rôle rituel acquis par le cheval peut être trouvé dans le cimetière de Khvalynsk, dans la région du Volga, situé en Russie entre Saratov et Samara (fig. 11) et qui remonte à la fin de la période néolithique. Parmi les 158 tombes exhumées dans les années 1970, onze contenaient des restes d'animaux, dont quatre chevaux, huit bœufs et seize chèvres et brebis. Des ossements de chevaux ont été aussi trouvés dans trois dépôts rituels post-sépulture. Ces ossements étaient des crânes et des pattes, et dans deux cas, ils étaient accompagnés d'ossements d'animaux domestiques. Mis à part un objet décoratif façonné dans une dent de sanglier, on n'a pas trouvé d'ossements d'animaux sauvages dans ce contexte. Des résultats similaires ont été retrouvés dans des sites contemporains près de Samara. Les conditions dans lesquelles ces ossements ont été retrouvés ressemblent de près au rituel du « crâne et sabots ». Selon Anthony, on peut constater que vers 5000 av. J.-C., les chevaux faisaient partie du rituel et étaient représentés parmi les animaux domestiques dans cette région. Aucune preuve de domestication n'a cependant été trouvée, mais seulement celle d'une évolution du rôle symbolique du cheval au sein des cultures locales².

Levine remarque que la domestication eut lieu nécessairement avant les premières sépultures contenant des chars, donc avant le début du II^e millénaire av. J.-C. Il est d'ailleurs fort probable que la pratique de chevaucher soit plus ancienne de celle d'atteler, car il est difficile d'envisager comment un berger pourrait gérer un troupeau de chevaux sans être lui-même monté à cheval³. En 1995, Anthony proposa les sites de Botai (dans le nord du Kazakhstan) et de Dereivka (en Ukraine) (fig. 11) comme les exemples les plus anciens de domestication du cheval, en remarquant que le site de Dereivka, lieu d'habitation de la culture Sredni Stog, était le plus ancien⁴. En étudiant les villages de Dereivka, on remarque en effet un changement de régime alimentaire vers la fin du V^e millénaire av. J.-C. Si, avant, on trouvait surtout des ossements de sanglier et d'autres gibiers de forêt, à partir de ce moment, les squelettes de chevaux deviennent dominants. Le cheval est un animal des steppes, ce qui signifie que les chasseurs s'éloignaient vers de nouveaux territoires pour subvenir aux besoins d'une population

¹ANTHONY, David W., BROWN, Dorcas R., « Eneolithic Horse Rituals and Riding in the Steppes: New Evidence », dans LEVINE, Marsha, RENFREW, Colin, BOYLE, Katie (dir.), *Prehistoric steppe adaptation and the horse*, Cambridge, McDonald Institute for Archaeological Research, 2003, p. 58-59.

²*Ibid.*, p. 59-62.

³LEVINE, Marsha, « Focusing on Central Eurasian Archaeology: East Meets West », dans LEVINE, Marsha, RENFREW, Colin, BOYLE, Katie (dir.), *op. cit.*, 2003, p. 1-7.

⁴LEVINE, Marsha A., *op. cit.*, 1999, p. 29-78.

grandissante. On considère que 50 % de la viande consommée par ces individus était issue du cheval à cette époque¹.



Fig. 11, les sites de Dereivka (Ukraine), Khvalynsk (Russie) et Botai (Kazakhstan).

Selon certains, ceci suffirait à suggérer une domestication : un ancien point de vue considérait que, avant d'être utilisé pour les déplacements, le cheval était élevé pour sa viande. Budiansky réfute cette idée avec vigueur. Tout d'abord, remarque-t-il, le cheval n'est pas un producteur de viande rentable : il a une longue gestation et peu de petits. Élever un cheval purement pour sa chair n'est pas une activité logique². Levine est aussi très sceptique à l'idée que le cheval ait été domestiqué originellement pour sa chair³. Comme elle le fait remarquer, les caractéristiques mêmes des squelettes exhumés ne sont pas conformes au modèle « élevage pour viande ». L'âge de décès des chevaux dans la nature et en captivité est très différent : à l'état sauvage, les individus les plus susceptibles d'être tués par des prédateurs sont les animaux très jeunes et les vieux. Dans un contexte d'élevage, au contraire, on a tendance à éliminer les jeunes mâles en surplus et les animaux qui ne sont plus fertiles, ce qui implique une discrimination sexuelle marquée. En général, l'âge d'abattage est de deux-trois ans pour les mâles et de quatorze-vingt ans pour les femelles⁴.

Les chevaux de Dereivka ne suivent ni le modèle sauvage ni le modèle domestique voué à la viande. Au contraire, on trouve peu de jeunes en dessous de quatre ans, peu d'adultes de plus de huit

¹BUDIANSKY, Stephen, *op. cit.*, p. 39-60.

²*Ibidem*.

³LEVINE, Marsha, *op. cit.*, 2003, p. 1-7.

⁴LEVINE, Marsha A., *op. cit.*, 1999, p. 29-78.

ans, et une majorité d'animaux dans la fleur de l'âge. Ceci suggère un modèle de chasse appelé *stalking*, où le chasseur va choisir sa proie parmi les adultes vigoureux. Puisque les étalons ont souvent des comportements agressifs pour protéger leur famille, ils étaient probablement les cibles de préférence des chasseurs de Dereivka¹. De plus, les premières mentions de chevaux domestiques remontent au III^e millénaire et font référence à une population parlant une langue indo-européenne et située entre la mer Noire et la mer Caspienne.² S'agissait-il des Sredni Stog ?

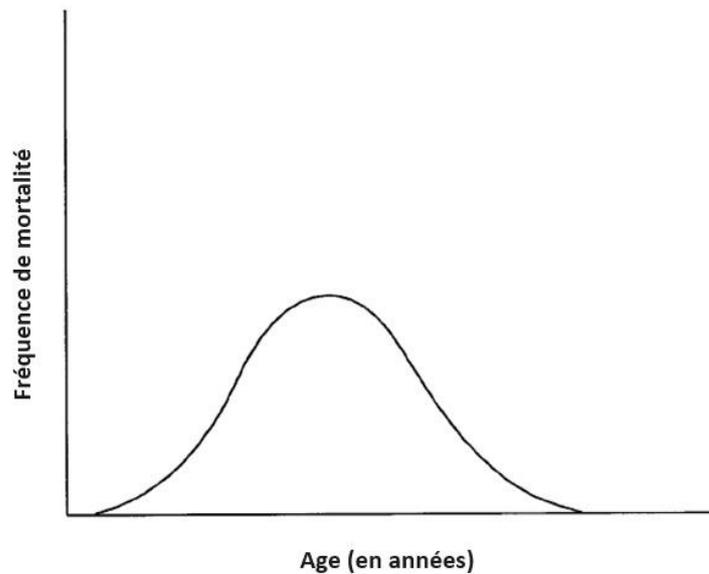


Fig. 12, Modèle de mortalité typique de la pratique du *stalking*, d'après LEVINE, Marsha A., 1999³.

Dans les années 1960, une découverte particulière sur le site de Dereivka sembla révolutionner la vision que les chercheurs avaient des origines de l'équitation : le célèbre étalon de Dereivka. Il s'agit d'un squelette retrouvé dans une sépulture prestigieuse, à la différence des autres ossements de chevaux qui ont été exhumés de tas de déchets. L'animal était aussi fort imposant pour l'époque, mesurant 142 cm au garrot. Enfin, ses dents présentent une forme d'usure typique de l'usage du mors. Il ne s'agirait donc pas d'un cheval attelé ni chassé, mais bel et bien d'un cheval monté⁴. Au début, la découverte de l'étalon apparut comme la confirmation que l'art de monter à cheval remontait au 4000 av. J.-C. Cependant, une datation par le carbone 14 a montré que cette sépulture n'appartenait pas à

¹*Ibidem*.

²TRENCH, Charles Chenevix, *A history of horsemanship*, Londres, Longman, 1970, p. 7-42.

³LEVINE, Marsha A., *op. cit.*, 1999, p. 16.

⁴SIDNELL, Philip, *Warhorse*, New York, Hambledon Continuum, 2006, p. 1-22.

la culture Sredni Stog, mais il s'agissait d'une contamination de couches : l'étalon appartenait à l'Âge du Fer et ne mourut pas avant 700 av. J.-C.¹.

Le site énéolithique de Botai, daté au IV^e millénaire av. J.-C., s'avéra bien plus prometteur. Botai est un village habité du Mésolithique à l'Énéolithique et situé sur la rive droite de l'Iman-Burluk, tributaire de la rivière Ichim. Des fouilles commencées en 1992 ont révélé 300 habitations semi-souterraines, d'où on a pu obtenir plus de 300 000 artefacts et 10 tonnes d'ossements animaux, dont 99 % étaient constitués de squelettes de chevaux². S'agissait-il seulement d'animaux sauvages chassés, ou peut-on trouver, parmi ces squelettes, des chevaux domestiques et montés ?



Fig. 13, Les sites archéologiques de Botai, Borly et Kozhai en Kazakhstan, et Dunaujvaros-Kosziderpadlas en Hongrie.

Levine observe que la plupart des squelettes n'étaient pas désarticulés, ce qui indique un dépeçage rapide, peu précis, et tolérant un certain gâchis de viande. À son avis, cela montre qu'il s'agissait de chevaux sauvages tués en masse par *herd drive*³. D'autre part, Anthony et Brown sont arrivés à la conclusion inverse après avoir examiné 42 prémolaires de chevaux de plus de trois ans.

¹DREWS, Robert, *Early riders, the beginnings of mounted warfare in Asia and Europe*, New York, Routledge, 2004, p. 8-25.

²*Ibid.*, p. 46-48.

³*Herd drive*, la pratique de pousser un groupe entier d'animaux à la fuite dans un territoire dangereux, afin qu'un certain nombre se tue en tombant. Voir DUDD, Stephanie R., EVERSLED, Richard P., LEVINE, Marsha, « Organic Residue Analysis of Lipids in Postherds from the Early Neolithic Settlement of Botai, Kazakhstan », dans LEVINE, Marsha, RENFREW, Colin, BOYLE, Katie (dir.), *op. cit.*, 2003, p. 46-48.

Selon leur analyse, cinq de ces dents montraient un dommage typique du port du mors et trop marqué pour être justifié en tant que dommage survenu naturellement. À leur avis, ces dents prouvent qu'au moins certains des chevaux de Botai étaient chevauchés, probablement grâce à des mors en matériau organique, et ce pendant des dizaines d'heures. Pour Anthony et Brown, l'état des squelettes non désarticulés prouve que soit les chevaux étaient traînés vivants jusqu'à Botai avant d'être tués, soit les chevaux étaient tués à distance et les carcasses entières étaient transportées jusqu'au site. Dans les deux cas, les chasseurs (ou du moins une partie des chasseurs) devaient être montés à cheval. Des dents avec des dommages similaires ont été trouvées à Kozhai (fig. 13), site à l'ouest de Botai et appartenant à la culture Tersek, daté à 3500-3000 av. J.-C.¹ En conclusion, pour Anthony et Brown, les habitants de Botai possédaient bien des chevaux domestiques et étaient capables de chevaucher, ce qui signifie que les origines de ces pratiques doivent être encore plus anciennes. Ils établissent un parallèle entre les changements socio-économiques vérifiables dans les steppes vers 4500-3500 av. J.-C. et ceux observables sur le continent américain après la réintroduction du cheval. Ils proposent l'hypothèse que la culture équestre eut son origine à l'ouest de l'Oural, avant d'arriver à Botai². L'identification de traces de lait de jument à l'intérieur de pots en céramique³ et la découverte d'un dépôt de fumier de cheval ont finalement confirmé la théorie selon laquelle les gens de Botai entretenaient des chevaux domestiques⁴. L'exemple le plus ancien d'élevage équestre se situe ainsi dans le nord du Kazakhstan, dans la première moitié du III^e millénaire av. J.-C.

Cependant, comme nous l'avons mentionné dans le chapitre 1.a, l'origine des chevaux modernes ne se trouve pas à Botai. Au contraire, lors de son étude, Gaunitz a constaté que le cheval de Przewalski était plus proche, d'un point de vue phylogénétique, des chevaux de Botai que les *E. caballus* contemporains. Ces derniers semblent se rattacher à une autre population et, lorsqu'on les compare avec les exemplaires anciens examinés lors de cette étude, l'individu le plus proche s'est avéré être un cheval de l'Âge du Bronze retrouvé dans le site hongrois de Dunaujvaros-Kosziderpadlas. Gaunitz en conclut qu'une première domestication a été à l'origine des chevaux des sites de Botai et Borly, dans le nord du Kazakhstan (fig. 13). Ces animaux sont les ancêtres du cheval de Przewalski, mais les chevaux domestiques n'ont pas eu de descendance directe. Ces derniers trouvent leurs origines

¹ANTHONY, David W., BROWN, Dorcas R., *op. cit.*, 2003, p. 63-64.

²*Ibid.*, p. 64-66.

³OUTRAM, Alan K., STEAR, Natalie A., BENDREY, Robin, OLSEN, Sandra, *et al.*, « The Earliest Horse Harnessing and Milking », dans *Science* 323, Avril 2009, p. 1332-1335.

⁴OLSEN, Sandra L., « Early Horse Domestication on the Eurasian Steppe », dans ZEDER, Melinda A., BRADLEY, Daniel G., EMSHWILLER, Eve, SMITH Bruce D. (dir.), *Documenting Domestication*, Berkeley, University of California Press, 2006, p. 264-265.

dans un second centre de domestication, qui devint la source des chevaux domestiques de ces derniers 4000 ans, avec une contribution minimale de la harde de Botai¹.

Certains ont proposé l'existence d'une lignée archaïque et maintenant disparue de chevaux situés dans les régions de Taïmyr et Yakutia, en Sibérie, et remontant à 5000-4000 années avant notre ère. Cette ancienne population aurait fourni une contribution importante à la première harde domestique. La position de ce deuxième centre de domestication ancienne reste douteuse, et plusieurs endroits en Europe et en Asie ont été proposés. L'affinité génétique des chevaux de Russie, Roumanie et Géorgie entre 4023 et 3574 années avant notre ère suggère que des chevaux de cette typologie étaient déjà répandus dans la steppe eurasiatique entre le III^e et le II^e millénaire².

NAISSANCE DES HARNACHEMENTS

Les premiers chevaux domestiqués étaient des animaux des steppes. Leur habitat était pauvre, inhospitalier, avec une amplitude thermique importante. Ces animaux étaient petits et robustes, proches des poneys, capables de survivre dans des conditions extrêmes et de repérer de la nourriture même sous une couche épaisse de neige (la forme en « bélier » de leur nez leur permettait de creuser à la recherche d'herbe). Les poneys modernes, similaires à ces anciens animaux, ont un métabolisme lent et peuvent donc survivre avec peu de nourriture. Leur endurance est considérable, leur structure physique leur permet une dépense minimale d'énergie, leurs articulations sont stables et durables. Tout ceci en fait des animaux parfaits pour porter du poids et pour courir sur de longues distances³. Le passage d'animal sauvage à animal domestique a profondément changé le cheval au long des siècles, car il a été sujet à la sélection artificielle. Ses caractéristiques ont été manipulées, isolées, exploitées, par rapport au type de travail auquel la bête était destinée⁴. Selon Sidnell, les résultats de l'élevage sélectif seraient très anciens. Dès la fin du II^e millénaire av. J.-C., on peut le retrouver en Égypte et en Anatolie, avec le développement progressif de différences somatiques régionales⁵. À l'époque de Sennacherib (705-681 av. J.-C.), roi d'Assyrie, qui employait la cavalerie sur le champ de bataille, on

¹GAUNITZ, Charleen, FAGES, Antoine, HANGHOJ, Kristian, ALBRECHTSEN, Anders *et al.*, « Ancient genomes revisit the ancestry of domestic and Przewalski's horses », dans *Science*, Avril 2018, p. 1-8.

²*Ibid.*

³DRUML, Thomas, « Functional traits in early horse breeds of Mongolia, India and China from the perspective of animal breeding », dans FRAGNER, Bert G., KAUZ, Ralph, PTAK, Roderich, SCHOTTENHAMMER, Angela (dir.), *Pferde in Asien: Geschichte, Handel und Kultur/ Horses in Asia: History, Trade and Culture*, Vienne, Osterreichische Akademie der Wissenschaften, 2009, p. 9-16.

⁴SAWAZAKI Hiroshi, *op. cit.*, p. 22-34.

⁵SIDNELL, Philip, *op. cit.*, p. 1-22.

trouve une documentation de pedigree des chevaux, ce qui montre qu'on avait commencé à isoler les lignées les plus prometteuses¹.

La sélection de chevaux physiquement aptes à exercer des fonctions au sein des sociétés fut une étape fondamentale dans l'histoire de la culture équestre : comme on pourra le constater, la nécessité de se procurer des exemplaires meilleurs et de développer le patrimoine génétique de ces hardes fut un mobile important dans la politique de l'Âge du Bronze et de l'Âge du Fer. Toutefois, une telle sélection n'est qu'une partie de l'histoire : l'élaboration d'un set de harnachements efficace fut tout aussi fondamentale pour le destin des sociétés humaines.

Bien que le cheval ait eu un rôle très important dans la sphère militaire, il ne fut pas immédiatement utilisé dans ce domaine. Sherratt, qui plaçait le berceau de la culture équestre dans la vallée de la Kura, entre la Géorgie de l'Est et l'Azerbaïdjan, suppose que les chevaux furent domestiqués durant le IV^e millénaire av. J.-C., mais qu'ils ne furent exploités pour la guerre qu'après 2000 av. J.-C., après l'invention du mors en métal et du char. Anthony et Brown objectent que les chevaux ont bien été utilisés pour la guerre dans les plaines d'Amérique du Nord avec l'aide d'un simple mors en corde². Il est vrai que la cavalerie semble apparaître sur le champ de bataille seulement après 1000 av. J.-C., mais Anthony et Brown observent que les chevaux pouvaient être déjà utilisés pour le déplacement des guerriers au IV^e millénaire av. J.-C.³. Les premiers chars tirés par des chevaux que l'on connaît sont ceux retrouvés dans les sites archéologiques de la culture Sintashta, dans le sud-est de l'Oural (fig. 14), et datés entre 2100 et 1800 av. J.-C. À cet endroit, on a pu trouver seize tombes avec des chars comportant des roues à rayons ainsi que les crânes et les pattes de deux chevaux. D'autres offrandes étaient les têtes et les pattes de bœufs ou moutons, d'autres chevaux, parfois entiers, et des armes⁴.

¹TRENCH, Charles Chenevix, *op. cit.*, p. 7-44.

²ANTHONY, Davis, BROWN, R. Dorcas, « The secondary products of Revolution, Horse-Riding and Mounted Warfare », dans *Journal of World Prehistory* vol. 24 (2), Springer, Septembre 2011, p. 131-134.

³*Ibid.*, p. 154-156.

⁴*Ibidem.*



Fig. 14, Développements culturels de l'Age du Bronze dans l'Asie du Nord-est, d'après CHECHUSHKOV, Igor V., EPIMAKHOV, Andrei V., 2018¹.

La culture Sintashta offre aussi un nouveau modèle de mors, doté de rondelles. Celles-ci sont rondes, percées pour permettre d'accrocher la barre du mors et les lanières de la tête, et elles présentent des pointes sur l'intérieur². Par action des brides, le mors tire aux angles de la bouche du cheval, lui donnant l'ordre d'arrêter ou de ralentir. L'impact du mors sur la langue, les lèvres ou le diastème peut être douloureux. De plus, la réaction à ce type de *stimulus* n'est pas instinctive chez le cheval : il doit d'abord apprendre que le mors sert à transmettre des signaux, puis à décoder lesdits signaux³. L'élaboration du mors et de la manière d'enseigner le « langage du mors » implique une connaissance intime des animaux et une cohabitation de plusieurs générations. On peut supposer un temps encore plus important si un tel instrument devait être utilisé au combat, un contexte que le cheval, de par sa nature, a tendance à éviter. Le mors mentionné, particulièrement brutal, fut peut-

¹CHECHUSHKOV, Igor V., EPIMAKHOV, Andrei V., « Eurasian Steppe Chariots and Social Complexity During the Bronze Age », dans *Journal of World Prehistory* 31, 2018, p. 438.

²ANTHONY, David W., « The Sintashta Genesis: The role of Climate Change, Warfare and Long-Distance Trade », dans HANKS, Bryan K., LINDUFF, Katheryn M. (dir.), *Social complexity in Prehistoric Eurasia - Monuments, Metals and Mobility*, New York, Cambridge University Press, 2009, p. 57-62.

³DIETZ, Ute Luise, « Horseback Riding: Man's Access to Speed? », dans LEVINE, Marsha, RENFREW, Colin, BOYLE Katie (dir.), *op. cit.*, 2003, p. 191-193.

être élaboré pour renforcer les signaux du mors ordinaire et pouvoir ainsi conduire le char dans le chaos du champ de bataille. En effet, Anthony considère que le char de guerre fut inventé dans la steppe avant d'être adopté en Chine¹.

Le rôle du cheval dans le rituel funéraire de la culture Sintashta est aussi remarquable : comme on a pu le constater, dans la région des steppes, des restes de chevaux ont bien été retrouvés dans des sépultures plus anciennes. Cependant, jamais avec la fréquence et la quantité des tombes Sintashta. Anthony note que, dans les sites d'habitation, les restes sont constitués pour 60% de bétail, 26 % de moutons ou chèvres, et 13 % de chevaux. Dans le contexte funéraire, les pourcentages sont sensiblement différents : 23 % de bétail, 37 % de moutons ou chèvres, 39 % de chevaux. Autrement dit, le cheval est bien plus présent dans le contexte funéraire que dans l'alimentaire². Comme on pourra le constater dans les chapitres suivants, ce rôle rituel du cheval est une partie essentielle de la tradition équestre en Chine et en Corée, jusqu'au Japon. Le cheval arrive sur l'Archipel déjà chargé de son équipement et de sa dimension magique et spirituelle. Anthony remarque aussi le fait que, si on ne peut être certain que les guerriers de la culture Sintashta guidaient leurs chars au combat, on constate que seulement 11 % des tombes exhumées jusqu'en 2000 contenaient des chars. D'autre part, 36 % contenaient des armes, et 66 % des tombes contenant un ou plusieurs chevaux contenaient aussi des armes. Le pourcentage de tombes contenant des armes s'élève à 83 % si on considère le sous-groupe qui contenait plusieurs chevaux. Autrement dit, on peut constater une corrélation claire entre la sphère militaire et le cheval³. Le cheval semble donc être un élément dans la construction de l'identité du guerrier.

L'ORIGINE DU CHEVAL DE GUERRE

Cette association du cheval avec la mort et les sépultures de prestige est attestée aussi en Mongolie, en particulier dans les complexes archéologiques de l'Âge du Bronze connus sous le nom de « Pierre à cerfs » (*Deer Stone-Khirigsuur* en Anglais) et datés à la fin du II^e millénaire av. J.-C. Les chevaux exhumés des sépultures de cette période montrent des modifications typiques du port répété du mors, et des traces d'interventions vétérinaires assez avancées. Cependant, dans ce contexte aussi, le char est très présent dans l'iconographie, et si le cheval participait à la guerre, il le faisait en étant attelé⁴.

¹ANTHONY, David W., *op. cit.*, 2009, p. 57-62.

²*Ibidem*, p. 62-64.

³*Ibid.*

⁴TAYLOR, William T. T., CAO, Jinping, FAN, Wenquan, MA, Xiaolin, *et al.*, « Understanding early horse transport in eastern Eurasia through analysis of equine dentition », dans *Antiquity*, 2021, p. 1-5.

La période où le cheval est devenu un élément militaire, la société responsable de cette innovation et les raisons derrière cette évolution font l'objet de débats. Pour certains, le char de guerre tiré par des chevaux était déjà une réalité au XVIII^e siècle av. J.-C.¹. En effet, un des plus anciens documents sur des chevaux de guerre, des tablettes du règne de l'Amorrite Samsi-Adad (1800 av. J.-C.), fait référence à des chars et non pas à des cavaliers². Un document comptable du XVIII^e siècle av. J.-C. en Mésopotamie offre un regard sur le nombre de personnes concernées par l'acquisition, le soin et l'entraînement des chevaux : hommes chargés de l'acquisition des bêtes, entraîneurs, palefreniers, *factotum* au service des étables, etc. Au XIV^e siècle, dans la ville d'Ugarit (au nord de la Syrie), on retrouve le tout premier traité de vétérinaire spécifique aux chevaux³. Cependant, comme le remarque Oates, dans des sociétés comme celle des Hittites, le char n'était pas à proprement parler un élément tactique, mais plutôt un moyen de transport pour le guerrier d'élite, qui se battait par la suite à pied⁴.

Il n'est pas surprenant que l'aurige soit arrivé sur le champ de bataille avant le cavalier. Si le fait de monter à cheval est attesté cinq siècles avant la première roue, au début de cet art, le cavalier n'avait d'autre moyen de contrôle sur l'animal que ses jambes et un mors organique : pendant une longue période, les hommes n'ont utilisé ni selle, ni étrier⁵. Il est fort probable que pendant une très longue période, l'habitude de monter à cheval ne se répandit pas au-delà du nombre défini d'éleveurs⁶. Les mors et les brides se diffusent dans la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C., ce qui correspond à la fin de l'Âge du Bronze. Bien que l'ensemble ne soit pas encore complet, on peut considérer que l'art de chevaucher était désormais répandu dans la steppe eurasiatique. Dans la première partie du I^e millénaire, la qualité des harnachements et des armes s'améliore et on voit l'affirmation d'un rituel funéraire dominant dans lequel l'identité guerrière est exaltée et le défunt est accompagné par un mobilier caractéristique, dont les armes et les harnachements sont une partie importante. Cette période marque le début de l'Âge du Fer et de la culture scythe⁷.

Un des sites les plus remarquables de la première période de la culture scythe est sans doute le *kurgan* d'Arzhan (fig. 15), situé en Tuva, en Asie centrale, dans le sud de la Sibérie, à la frontière avec

¹OATES, Joan, « A Note on the Early Evidence for Horse and the Riding of Equids in Western Asia », dans LEVINE, Marsha, RENFREW, Colin, BOYLE Katie (dir.), *op. cit.*, 2003, p. 120-125.

²TRENCH, Charles Chenevix, *op. cit.*, p. 7-42.

³BUDIANSKY, Stephen, *op. cit.*, p. 61-78.

⁴OATES, Joan, *op. cit.*, p. 120-125.

⁵TRENCH, Charles Chenevix, *op. cit.*, p. 7-42.

⁶*Ibidem*.

⁷BASHILOV, Vladimir A., YABLONSKI, Leonid T., « Introduction », dans DAVIS-KIMBALL, Jeannine, BASHILOV, Vladimir A., YABLONSKI, Leonid T. (dir.), *Nomads of the Eurasian Steppes in the Early Iron Age*, Berkeley, Zinat Press, 1995, p. x-xv.

la Mongolie, et daté de la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. (IX^e/VIII^e-VII^e siècles av. J.-C.). On constate ici que le rôle du cheval est encore plus important que pendant l'Âge du Bronze : le défunt, situé dans la chambre centrale, était accompagné par un certain nombre de victimes humaines et par 160 chevaux harnachés, certains installés avec les victimes humaines, d'autres allongés dans leur propre chambre mortuaire. Les mors sont en bronze et le harnachement est richement décoré¹. Jettmar remarque que la construction de la sépulture et la composition du mobilier funéraire semblent indiquer une influence du complexe archéologique Bactro-Margien, qui se développa entre l'Afghanistan, le Turkménistan et l'Ouzbékistan, se prolongeant des derniers siècles du III^e millénaire aux premiers siècles du II^e millénaire av. J.-C.².

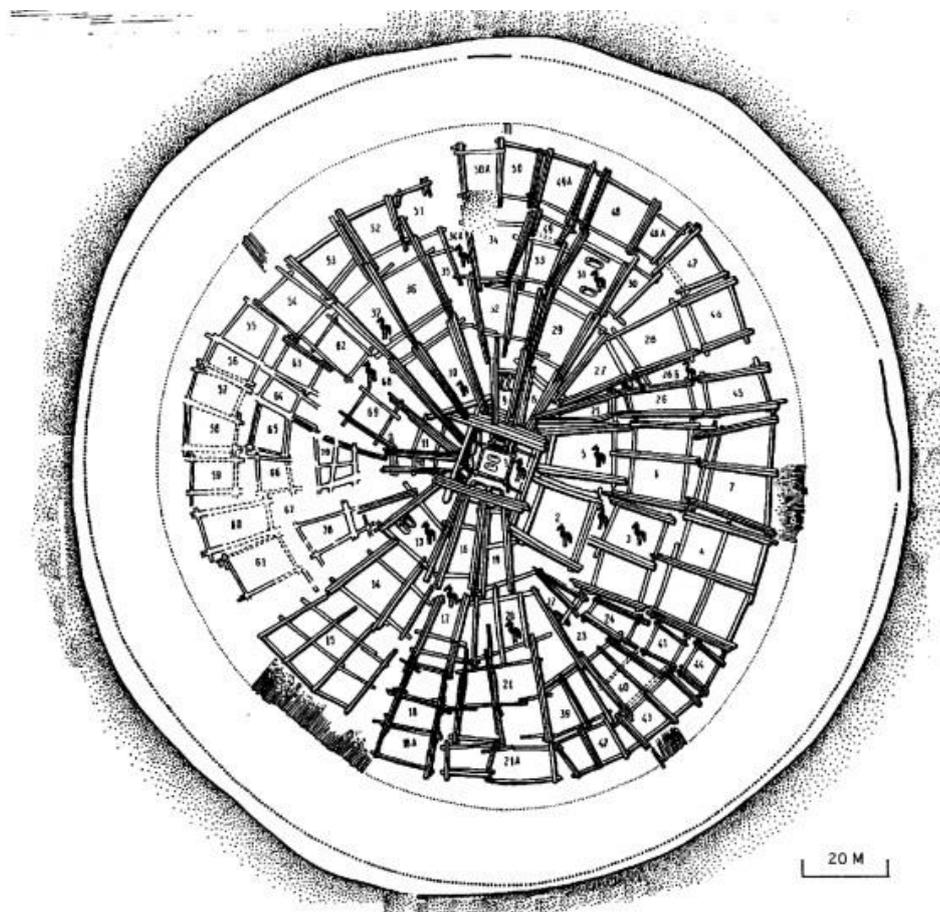


Fig. 15, Schéma du Arzhan Kurgan, dans le sud de la Sibérie, d'après BOVENKO, Nikolai A., 1995³.

¹BOKOVENKO, Nikolai A., « Tuva During the Scythian Period », dans DAVIS-KIMBALL, Jeannine, BASHILOV, Vladimir A., YABLONSKI, Leonid T. (dir.), *op. cit.*, 1995, p. 264-270.

²JETTMAR, Karl, « Cultures and Ethnic Groups West of China in the Second and First Millennia B.C. », dans *Asian Perspectives*, vol. 24, no. 2, 1981, p. 149-152.

³BOKOVENKO, Nikolai, *op. cit.*, p. 266.

Ce *kurgan* offre douze formes différentes de rondelles et six de mors, ainsi qu'un vaste assortiment d'armes de style scythe-sibérien et des fragments d'une Pierre à cerfs. C'est le seul exemple de cette importance : par la suite, on trouve le guerrier inhumé non pas avec des chevaux entiers, mais avec des harnachements ou des peaux¹.

L'ORIGINE DE LA CAVALERIE

On possède des représentations de chevaux et cavaliers en milieu hostile qui remontent à la fin du III^e millénaire av. J.-C. Oates cite en particulier une tablette du XXIII^e siècle av. J.-C., où on voit une figure recroquevillée sur le dos de ce qui semble être un cheval, munie d'une lance. L'animal donne l'impression d'être en train de piétiner une victime.



Fig. 16, Impression d'un sceau cylindrique montrant une figure humaine chevauchant un équidé en train de piétiner une victime. Une des jambes du cavalier est repliée pour mieux contrôler l'animal, d'après OATES, Joan, 2003².

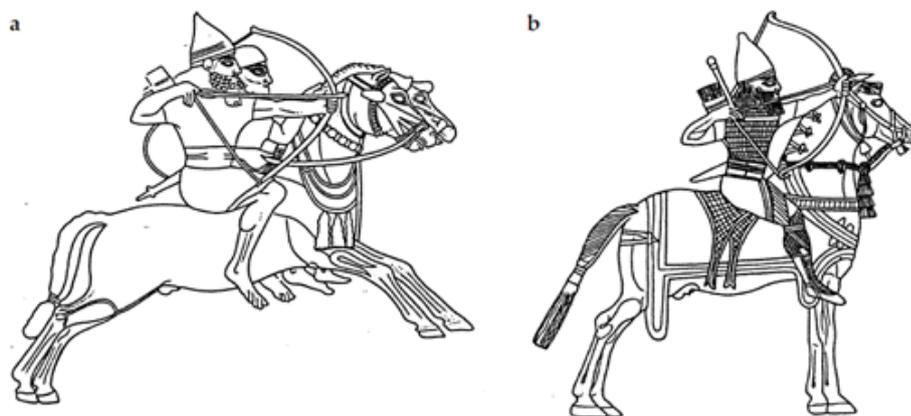
Malheureusement, on ne peut affirmer avec certitude que cet équidé est bien un cheval, et non pas un âne ou un hybride. La figure humaine semble utiliser ses genoux et mollets pour guider l'animal, et elle est assise très à l'arrière, une manière de monter utilisée pour chevaucher les ânes. Comme on l'a mentionné dans le chapitre 1.a, les processus épineux de la colonne vertébrale du cheval sont

¹BOKOVENKO, *Nikolai, op. cit.*, p. 264-270.

²OATES, Joan, *op. cit.*, p. 118.

particulièrement délicats et sensibles aux heurts. S'il s'agit ici d'un cheval, cette manière de le monter s'avère rapidement très pénible, et elle peut aisément entraîner des dommages irréversibles pour l'animal.

Pendant le I^e millénaire av. J.-C., avec le développement de l'Âge du Fer, on trouve plusieurs indicateurs archéologiques qui signalent des changements importants dans la steppe eurasiatique. En particulier, on remarque des groupes humains plus mobiles et des conflits plus fréquents et plus intenses, de même qu'un changement socioculturel qui met en avant un nouvel archétype guerrier. Renfrew affirme qu'au début du I^e millénaire av. J.-C., on trouve des preuves certaines de l'existence d'une cavalerie militaire dans cette région, une nouveauté tactique qui se répand sur le continent dans une période de deux à trois siècles¹. L'utilisation de la cavalerie est documentée de manière certaine dans les sources écrites à partir du IX^e siècle av. J.-C. Une des premières mentions appartient au Royaume d'Assyrie, et se situe sous le règne de Tukulti-Ninurta II (r. 890-884 av. J.-C.). C'est à cette même période que l'on commence à parler d'armure pour les combattants montés, ce qui suggère que les éleveurs avaient pu sélectionner une race assez grande pour supporter un poids de ce genre. Le guerrier monté assyrien était un archer. Comme on peut le constater (fig. 17), le cheval était contrôlé par des rênes, une têtière et un mors, et monté à cru sans selle ni étrier. Pour permettre à l'archer de combattre, un deuxième cavalier se trouvait à ses côtés et lui tenait les rênes. Un siècle plus tard, la technique avait été affinée : un tapis de selle est rajouté, et le guerrier guide son propre cheval, ayant échangé son arc contre une lance. L'archerie ne fut pas pour autant abandonnée, et l'iconographie du VII^e siècle montre bien des archers montés, toujours sans étriers, mais à l'aide d'un modèle de rênes et de têtière plus développé².



¹HANKS, Bryan, « Reconsidering Warfare, Statut, and Gender in the Eurasian Steppe Iron Age », dans LINDUFF, Kathryn M. et RUBINSON, Karen S. (dir.), *Are All Warriors Male?*, Lanham, Altamira Press, 2008, p. 16-18.

²OATES Joan, *op. cit.*, p. 117-124.

Fig. 17, Calque d'un détail du bas-relief de l'époque du roi assyrien Assur-nasir-pal II (883-859 av. J.-C.) de la ville de Nimrud : la figure a) montre un couple de cavaliers dont l'un contrôle les deux chevaux et l'autre a les mains libres pour tirer à l'arc ; la figure b) montre un archer monté, d'après OATES, Joan, 2003¹.

La présence d'un tapis de selle et le siège de l'archer, assis bien en avant sur les épaules du cheval, devait soulager un peu les heurts subis par les processus épineux du cheval. Si on considère les premières représentations de combattants à cheval, on peut apprécier le progrès fait dans la connaissance de l'animal et l'élaboration des harnachements.

En même temps que le harnais était amélioré et développé, les différentes cultures s'efforçaient de sélectionner des chevaux plus puissants et adaptés à la guerre. Selon Franz Hančar, l'élevage sélectif visant à obtenir des chevaux meilleurs et plus résistants aurait commencé au I^e millénaire av. J.-C. dans une région qu'il appelle Touran et qui inclut le nord-Iran, le Kazakhstan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan et le Kirghizistan². C'est dans cette vaste région (plus précisément sur l'Altaï du Kazakhstan) qu'on a retrouvé un site appartenant à une culture scythe connue sous le nom géographique de Pazyryk. Cooke date ce site du V^e siècle av. J.-C.³. Stepanova remarque que la culture scythe dans cette région est attestée entre les V^e et III^e siècles av. J.-C., et que l'époque la plus probable pour la construction du site en question est sans doute à placer entre 300 et 250 av. J.-C.⁴. Le site comporte une série de tumuli funéraires appelés *kurgan*. Ici, grâce au climat très rigoureux de la région, on a pu retrouver des chevaux si bien conservés que leur peau était encore intacte. Parmi ces exemplaires, sacrifiés pour accompagner le chef dans la mort, on en trouve de deux types : certains sont de petite taille, environ 120 à 130 cm, certains de grande taille, environ 140 à 145 cm. Selon Hančar, les derniers seraient le fruit d'un élevage sélectionné et on pourrait les considérer comme les premiers chevaux touraniens. Selon Cooke, la sélection artificielle n'explique pas à elle seule la taille : ces animaux ont pu atteindre cette masse grâce aussi à une alimentation plus riche et des soins plus importants offerts par leur condition d'animaux domestiques⁵.

¹ OATES Joan, *op. cit.*, p. 122.

² COOKE, Bill, *Imperial China – The Art of the Horse in Chinese History*, Lexington, Kentucky Horse Park, 2000, p. 27-62.

³ *Ibidem*.

⁴ STEPANOVA, Elena, WAUGH, Daniel, « Reconstruction of a Scythian Saddle from Barrow N° 3 », dans *The Silk Road* n. 14, 2016, p. 1-2.

⁵ COOKE, Bill, *op. cit.*, p. 27-62.

Les Scythes furent les premiers à inventer un moyen de décharger le poids non pas sur la colonne vertébrale du cheval, mais sur la masse musculaire de l'avant-train et les vraies cotes¹. Ils élaborèrent les premiers modèles de selle au VII^e siècle av. J.-C., et leur utilisation perdura jusqu'au II^e siècle av. J.-C. Ces prototypes étaient constitués de deux « ailes », ou coussins rembourrés, rattachées au centre. Ils n'avaient ni arbre, ni pommeau, ni troussequin². Pendant des siècles, la selle resta le monopole des nomades, mais à partir des V^e-IV^e siècles, la selle scythe se répandit et on peut en trouver des traces de la Grèce à la Chine³. Des exemples particulièrement bien conservés de la selle scythe de cette époque nous viennent des *kurgan* scythes de Pazyryk. Il s'agit de tertres mortuaires de dimensions variables, allant de 13-15 m de diamètre à 36-46 m. Le défunt y est souvent déposé dans une chambre mortuaire en bois, et contre la paroi nord de cette chambre sont entassés des chevaux harnachés. Selon la taille du *kurgan*, les animaux sacrifiés peuvent être au nombre de deux ou trois ou bien quinze ou seize selon la taille de la tombe et le rang de la personne⁴.



Fig. 18, Selle Pazyryk retrouvée dans le *kurgan* n.5, d'après STEPANOVA, Elena, WAUGH, Daniel, 2016⁵.

¹TRENCH, Charles Chenevix, *op. cit.*, p. 43-100.

²STEPANOVA Elena, WAUGH Daniel, *op. cit.*, p. 1-2.

³*Ibidem*, p. 1-2.

⁴RUDENKO, Sergei I., trad. THOMPSON, M. W., *Frozen Tombs of Siberia*, Berkeley, University of California Press, 1970, p. 13-44.

⁵STEPANOVA, Elena, WAUGH Daniel, *op. cit.*, p. 4.

Les selles Pazyryk étaient attachées par un poitrail, une sangle et une croupière. Une quatrième sangle était attachée aux extrémités du poitrail et passait sur les épaules du cheval, à la base du cou. Elles avaient une structure légère en bois, sur laquelle étaient attachés des coussins, souvent fabriqués en cuir et rembourrés avec de la fourrure de cervidé. Sur la partie inférieure, on trouve un tapis de selle en feutre épais et cousu à la selle¹. La structure en bois comporte une solidité accrue et une plus grande stabilité, ce qu'un tapis de selle ou un simple coussin de selle rembourré ne pouvait pas offrir. Ainsi, bien qu'on ait des indices de cavalerie précédant les selles Pazyryk, c'est cette innovation qui permit un changement radical dans l'utilisation du cheval sur le champ de bataille.

Elena Stepanova a recréé la selle du *kurgan* 3 dans le contexte d'un projet lancé par le Musée de l'Hermitage en 2013 (fig. 19). Le résultat est une selle qui fut essayée par deux cavaliers, qui trouvèrent le modèle confortable et pratique. Ils ont remarqué que, en chevauchant sans étrier, ce modèle s'avérait plus confortable qu'une selle rigide et bien plus confortable qu'un cheval à cru. Malheureusement, Stepanova et son équipe n'ont pas pu trouver un cheval de taille appropriée (135-145 cm) (fig. 20) ayant l'entraînement pour essayer cette selle pendant que le cavalier manie arc, lance ou javelines². Cela montre d'ailleurs que même un cheval habitué à être monté et à obéir de manière docile et précise à un cavalier doit recevoir un entraînement spécial pour tolérer que l'on utilise des armes près de sa tête.



Fig. 19, Reconstitution de selle Scythe réalisée par Stepanova, d'après STEPANOVA, Elena, WAUGH, Daniel, 2016³.

¹RUDENKO, Sergei I., *op. cit.*, p. 117-139.

²STEPANOVA, Elena, WAUGH Daniel, *op. cit.*, p. 13-14.

³*Ibidem*, p. 11.



Fig. 20, Cheval équipé avec la selle reconstituée par Stepanova, d'après STEPANOVA, Elena, WAUGH, Daniel, 2016¹.

Les selles Pazyryk présentent de grandes similitudes avec les selles que l'on peut voir sur les chevaux de terre cuite de la dynastie Qin. Par ailleurs, une des dix selles exhumées du *kurgan* 3 présentait un style chinois dans ses décorations, ce qui pousse Stepanova à supposer qu'il s'agissait peut-être d'un objet importé². Cette selle n'est pas le seul indice d'échanges avec la Chine : un miroir chinois retrouvé dans le *kurgan* 6 est identique à un autre miroir contemporain, retrouvé à Luoyang³.



Fig. 21, Dessin reproduisant le miroir chinois retrouvé dans le *kurgan* n. 6, d'après RUDENKO, Sergei I., trad. THOMPSON M. W, 1970⁴.

¹*Ibidem*, p. 14.

²*Ibid.*, p. 9-11.

³RUDENKO, Sergei I., *op. cit.*, p. 115-117.

⁴*Ibidem*, p. 115.

Ce n'est pas le seul objet rattachant les défunts Pazyryk à la Chine : dans le *kurgan* 5, occupé par une femme, on a trouvé un char tiré par quatre chevaux enterrés sur le côté nord de la chambre mortuaire. Le *kurgan* contenait aussi de la soie chinoise, ce qui a poussé certains chercheurs à supposer que la femme inhumée à cet endroit était une princesse chinoise, envoyée pour se marier avec un chef tribal scythe¹.

Au IV^e siècle av. J.-C., la selle aurait trouvé ses éléments définitifs, avec un pommeau et un troussequin fixés à un arbre rigide, plié en cloche pour appuyer sur les côtés de la colonne vertébrale². On peut ainsi affirmer que dans les derniers siècles du I^e millénaire av. J.-C., les éléments nécessaires à la diffusion de la cavalerie étaient présents. Bien que le cheval attelé ait combattu sur les champs de bataille pendant des centaines d'années, c'est le cheval monté qui va dominer l'histoire militaire pendant plus d'un millénaire.

¹*Ibid.*, p. 191-192.

²DREWS, Robert, *op. cit.*, p. 56-85.

1.c

Le cheval en Chine et en Corée

Comme on a pu le constater dans les chapitres précédents, les théories touchant à l'origine du cheval domestique ne font pas l'unanimité. On peut toutefois affirmer qu'elles s'accordent à situer celle-ci dans la steppe d'Eurasie, entre l'Ukraine de l'Est et le Kazakhstan du Nord-ouest, et que la pratique de l'élevage du cheval se diffusa à partir du début du II^e millénaire av. J.-C. On a pu d'ailleurs constater que la morphologie complexe et la physiologie délicate du cheval en font un animal dont l'élevage, la reproduction et l'utilisation sont compliqués. Pour que le cheval ait pu être exploité, des équipements spécialisés durent être élaborés. Ces innovations aussi, en particulier le mors, les rênes et la selle, viennent des steppes eurasiatiques.

Le premier rôle du cheval fut sans doute lié au transport : il permit la constitution de hardes et de troupeaux plus importants, le déplacement des groupes, et le développement d'échanges sur de grandes distances. Le cheval fut vite intégré dans la vie rituelle et sociale et devint rapidement un élément central dans l'univers funéraire des élites. Avant d'être utilisé dans le domaine militaire, il obtint donc une valeur sociale et politique en tant que bien de prestige. Son rôle tactique ne fut développé qu'en dernier. Les premiers animaux utilisés sur le champ de bataille étaient attelés à des chars, et il fallut plusieurs siècles pour que l'art du combat à cheval se développe suffisamment pour permettre la création d'unités de cavalerie.

Comme on pourra le constater, le cheval arrive au Japon en tant qu'élément « mûr », sans domestication, ou élaboration originelle de harnachements, ni développement indépendant du char de combat : le cheval est déjà domestique, déjà sélectionné, il fait déjà partie de l'art de l'archerie montée. Ce chapitre retrace le parcours du cheval à travers la Chine et la péninsule coréenne afin de mieux connaître et comprendre la longue tradition existant derrière l'apparition du cheval de guerre au Japon.

INTRODUCTION DU CHEVAL EN CHINE

Les premières traces de chevaux associés aux lieux habités en Chine remontent au néolithique tardif et se situent surtout dans les actuelles provinces de Gansu et de Qinghai. Vers la fin du III^e millénaire et le début du II^e millénaire, des restes apparaissent aussi dans le Shandong et la Plaine centrale. Cette distribution suggère que dans le territoire chinois, on peut trouver deux pôles

d'exploitation du cheval¹. Ce sont ces découvertes archéologiques qui poussent certains chercheurs à situer l'origine de la culture équestre chinoise vers 3000 av. J.-C.². D'autres estiment que le début de la culture équestre en Chine se situe vers 2800 av. J.-C., mais cette affirmation reste controversée. On a en effet trouvé des restes de chevaux pouvant remonter à cette époque, comme les ossements découverts dans le site de Banpo 半坡, dans le Shanxi (4500-3000 av. J.-C.), mais, comme le remarque Linduff, il est fort probable qu'il se soit agi de chevaux sauvages chassés pour leur chair et leur peau³. La première trace du développement d'un rituel lié aux chevaux se trouve à Huoshaogou 火烧沟, dans le Gansu (fig. 22), un site remontant au premier quart du II^e millénaire av. J.-C. Ce site est contemporain de la dynastie Xia (2106-1550 av. J.-C.), mais il se situe loin du premier centre dynastique et la culture Xia ne semble pas concernée par cet apport de culture équestre⁴. D'autres restes que l'on peut situer dans la période Longshan (3000-1900 av. J.-C. env.) ont été trouvés dans les provinces de Shandong, Henan et à Dailan, dans des centres habités et datant d'avant 2000 av. J.-C. Il s'agissait très probablement de restes de cuisine, et il est impossible de déterminer si ces ossements appartiennent à des chevaux domestiques ou sauvages. Des traces plus certaines ont été trouvées dans des zones périphériques de la Plaine centrale : des traces de la culture équestre apparaissent dans le Gansu oriental, liées à la culture Qijia, et dans le Yumen, liées à la culture Siba, dans la première moitié du II^e millénaire av. J.-C. De manière générale, les traces les plus anciennes remontent à la moitié du II^e millénaire av. J.-C. et se situent dans le couloir du Gansu ainsi que dans la région du Qinghai⁶.

¹LINDUFF, Katheryn M., « Imagining the Horse in Early China: From the Table to the Stable », dans OLSEN, Sandra L., GRANT, Susan, CHOYKE, Alice et BARTOSIEWICZ, Laszlo (dir.), *Horses and Humans: The Evolution of Human-Equine Relationships*, Oxford, Archaeopress, 2006, p. 304-308.

²COOKE, Bill, *Imperial China – The Art of the Horse in Chinese History*, Lexington, Kentucky Horse Park, 2000, p. 27-62.

³LINDUFF, Katheryn M., « A Walk on the Wild Side: Late Shang Appropriation of Horses in China », dans LEVINE, Marsha, RENFREW, Colin, BOYLE, Katie (dir.), *Prehistoric steppe adaptation and the horse*, Cambridge, McDonald Institute for Archaeological Research, 2003, p. 141-149.

⁴Par « culture équestre » on entend tous les éléments matériels, économiques, mais aussi culturels et religieux, liés au cheval domestique au sein d'un groupe humain spécifique.

⁵LINDUFF, Katheryn M., *op. cit.*, 2006, p. 304-308.

⁶*Ibidem*, p. 141-149.

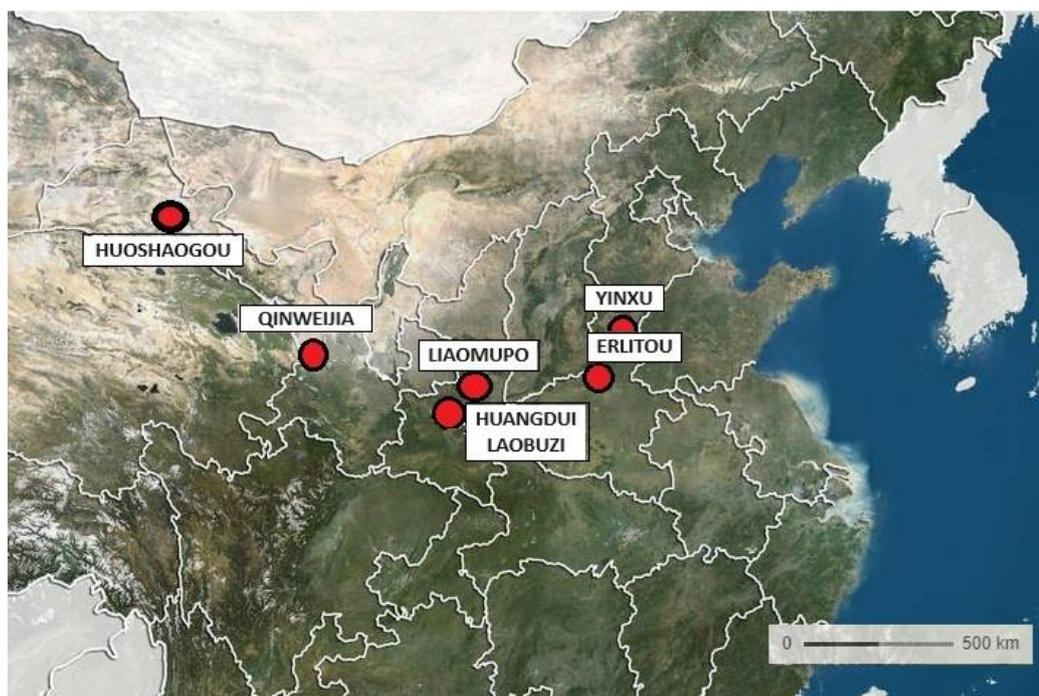


Fig. 22, Sites archéologiques présentant les premiers signes du cheval domestique en Chine.

La culture Qijia, culture du bronze attestée à partir du III^e millénaire av. J.-C. et considérée en continuation de la culture néolithique précédente, est répandue dans le Qinghai, le Ningxia, le Gansu et dans la Mongolie sud-occidentale. Parmi les restes découverts, on a trouvé des céramiques de type Yangshao, ce qui laisse penser à des échanges indirects avec les habitants de la Plaine centrale¹. Se prolongeant de 2500 à 1600 av. J.-C., la culture Qijia fut, selon Mair, indispensable dans l'introduction du cheval en Chine. Il s'agissait de groupes d'éleveurs et d'agriculteurs sédentarisés pour lesquels le cheval avait un rôle particulièrement important. Ils constituent aussi une des premières cultures travaillant le métal en Asie centrale, et leurs artefacts suggèrent des échanges avec l'Asie centrale et la Sibérie, en particulier avec la culture Seima-Turbino.² Des sites archéologiques liés à cette culture, tels que le site de Qinweijia 秦魏家 en Gansu (fig. 22), ont montré que le cheval faisait partie des animaux élevés par ces groupes, ce qui suggère des contacts réguliers avec les éleveurs habitant au nord et à l'ouest³.

La culture Siba pratiquait le sacrifice animal, et en particulier celui du cheval, lors des funérailles. On peut retrouver des squelettes de chevaux sacrifiés dans les tombes Siba, ainsi que des lames

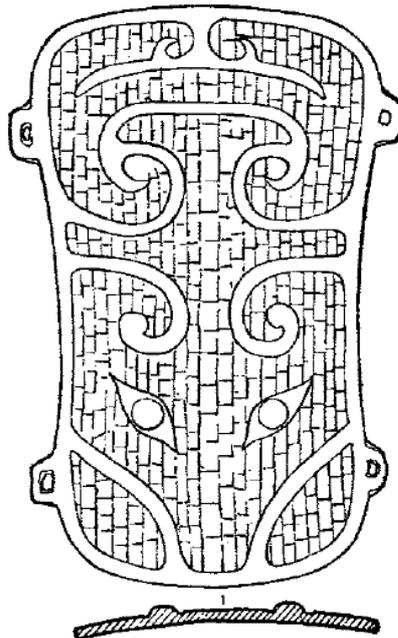
¹*Ibidem*.

²MAIR, Victor H., « The Horse in Late Prehistoric China: Wrestling Culture and Control from the 'Barbarians' », dans LEVINE, Marsha, RENFREW, Colin, BOYLE Katie (dir.), *op. cit.*, 2003, p. 167-174.

³DI COSMO, Nicola, *Ancient China and Its Enemies*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 45-49.

perforées typiques des cultures Andronovo en Eurasie orientale, et Seima-Turbino en Mongolie méridionale¹. Di Cosmo remarque d'ailleurs que le style d'armes en bronze telles les têtes de hache suggère aussi l'existence d'un lien étroit entre la culture Seima-Turbino et la culture Qijia². Linduff considère que la région du Xinjiang joua très probablement un rôle central dans l'importation de connaissances provenant des groupes Andronovo qui habitaient la région des actuels Kazakhstan et Kirghizistan. Il est fort probable que les innovations métallurgiques et la culture équestre entrèrent dans le Gansu par l'intermédiaire des habitants du Xinjiang³. Wan aussi considère qu'il est fort probable que la culture équestre arriva au sein de la Plaine centrale à travers les régions du Gansu et de Qinghai⁴.

Les premières traces matérielles d'une culture équestre dans la Plaine centrale sont bien plus récentes. Il a été proposé l'hypothèse selon laquelle l'un des plus anciens artefacts liés aux chevaux pouvait se trouver dans la couche correspondante à la Phase IV du site d'Erlitou 二里头 (1600-1500 av. J.-C.) (fig. 22) : il s'agit de plaques en bronze décorées de turquoises, de 14 à 16 cm de longueur, qui ont été interprétées par certains comme étant potentiellement des décorations pour le front des chevaux. Toutefois, aucune autre trace de culture équestre n'a été découverte à Erlitou⁵.



¹LINDUFF, Katheryn M., *op. cit.*, 2003, p. 141-149.

²DI COSMO, Nicola, *op. cit.*, p. 45-49.

³LINDUFF, Katheryn M., *op. cit.*, 2003, p. 141-149.

⁴WAN, Xiang, *The Horse in Pre-Imperial China*, Dissertation publique, University of Pennsylvania, 2013, p. 22-25.

⁵THORP, Robert L., *China in the Early Bronze Age*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2006, p. 39-42.

Fig. 23, Plaque décorée du site d'Erlitou, possible chanfrein, d'après THORP, Robert L., 2006¹.

Le site d'Erlitou appartient à la période Shang (1550-1050 av. J.-C.), et c'est bien dans le contexte culturel Shang que l'on trouve les premiers usages du pictogramme du cheval, gravé dans les ossements oraculaires. En effet, il semblerait qu'au long du II^e millénaire, les Shang apprirent à élever et importer des chevaux, afin de les utiliser de manière particulière dans le domaine rituel, non seulement funéraire, mais aussi dans les rites liés à la chasse et à la guerre. Cependant, on ne trouve pas de traces certaines de culture équestre avant 1250 av. J.-C., ou en dehors du site de Yinxu 殷墟 (Anyang) (fig. 22). Avant la période Yinxu des Shang, le cheval n'avait pas de rôle important dans la Plaine centrale, et le cheval adopté par les Shang n'est pas dompté et domestiqué sur place, mais importé en tant qu'animal domestique, déjà accompagné par la culture équestre de l'époque, par des entraîneurs, des palefreniers et des vétérinaires². En ce qui concerne le site de Yinxu, on a retrouvé de nombreux chevaux et chars dans le contexte rituel des sépultures des souverains. Les chevaux étaient absents des zones habitées et des lieux de sépulture des personnes n'appartenant pas à la famille royale. Comme on a pu le constater dans le chapitre précédent, la sépulture de chevaux et chars était pratiquée dans la steppe par des cultures telles que la culture Sintashta. Selon Linduff, il est possible que le char d'Asie centrale ait servi d'inspiration pour le char Shang. Sur les os oraculaires, le char est souvent associé à des activités comme la chasse ou les campagnes militaires contre les ennemis occidentaux³.

Les sources Shang font aussi mention d'autres populations associées à la culture équestre. Ces groupes, comme les Mafang ou Qiang, se situaient à l'ouest du territoire des Shang. Dans cette même aire géographique, on trouvait aussi les Duoma Qiang, les « Qiang aux nombreux chevaux », qui apparaissent souvent comme des alliés des rois Shang. C'est grâce à ces interactions que les Shang se procuraient des chevaux. Sans doute vers la fin du II^e millénaire, des chars furent incorporés en tant qu'unités spécialisées dans l'armée Shang⁴. Le cheval de guerre aurait donc existé en Chine à partir de cette période, associé au char de bataille. Mair remarque toutefois que les os oraculaires Shang mentionnent des accidents et d'autres indices indiquant que les Shang ne maîtrisaient peut-être pas le char aussi bien que l'on pourrait s'y attendre. Il exprime ainsi des doutes sur l'importance du char pendant la guerre à l'époque Shang, et il propose l'hypothèse selon laquelle le char servait surtout à

¹*Ibidem*, p. 42.

²LINDUFF, Katheryn M., *op. cit.*, 2006, p. 303-308.

³LINDUFF, Katheryn M., *op. cit.*, 2003, p. 149-157.

⁴*Ibidem*.

permettre un déplacement rapide du prince, plutôt que de constituer un élément tactique proprement dit¹.

À l'ouest du territoire des Qiang, on trouvait le territoire des Zhou. Ce groupe avait des contacts fréquents avec les Qiang, et c'est sur leur territoire que l'on trouve la seule sépulture avec chevaux et char située à l'extérieur d'Anyang. Il s'agit du tombeau M27, à Liaomupo, près de Xi'an². Le territoire des Zhou se situait près du couloir du Gansu, qui était une région centrale pour la production de chevaux et le travail du bronze. Selon Mencius, le premier roi Zhou, le roi Wen 文王, était un Yi (« barbare ») occidental. Dès que le pouvoir Zhou supplanta celui des Shang, le cheval apparaît dans le contexte funéraire de l'ensemble du territoire, et non plus seulement auprès des tombeaux de la famille royale près de la capitale³.

Pendant la période Zhou, les régions productrices de chevaux restent les régions occidentales : Gansu, Shanxi central, Mongolie intérieure. Les Zhou obtenaient leurs animaux des Rong, des Zhai, des Beidi ou des Yandai, et généralement par les sociétés agropastorales des steppes⁴. Après leur montée au pouvoir, on peut trouver des traces claires de culture équestre non seulement près de la capitale, mais aussi dans l'ensemble du territoire⁵. Sous les Zhou, le sacrifice équestre lors des funérailles n'est plus l'apanage du souverain, mais il s'étend aux autres élites de la hiérarchie. L'inclusion de chevaux dans des sépultures connut un pic particulier vers la moitié de la période Zhou (IX^e siècle av. J.-C.), avec des exemples tels que l'espace de sépulture de Huangdui Laobuzi 黄堆老堡子 près de Fufeng dans le Shaanxi (fig. 22), où le fossé 96FHK38 contient dix chars démontés et 96 chevaux. Bien que cela rappelle les sacrifices Shang, Wan souligne que les modalités du sacrifice et sa popularité en dehors de la famille royale sont pourtant très différentes⁶. À la différence des Shang, dans les sources Zhou, on trouve des mentions claires de l'utilisation du char pendant la guerre. À la différence de l'époque Shang, il semble que sous les Zhou, des centaines de chars étaient utilisés lors des combats⁷. Selon Wan, il est possible que le char Zhou ait été plus fonctionnel et adapté à un usage militaire que le modèle des Shang⁸.

¹MAIR, Victor H., *op. cit.*, p. 163-166.

²LINDUFF, Katheryn M., *op. cit.*, 2003, p. 149-157.

³MAIR, Victor H., *op. cit.*, p. 166-167.

⁴LINDUFF, Katheryn M., *op. cit.*, 2003, p. 149-157.

⁵MAIR, Victor H., *op. cit.*, p. 163-166.

⁶WAN, Xiang, *op. cit.*, p. 41-53.

⁷MAIR, Victor H., *op. cit.*, p. 163-166.

⁸WAN, Xiang, *op. cit.*, p. 41-53.



Fig. 24, Mors de la période des Zhou Orientaux, période des Printemps et des Automnes (770-476 av. J.-C.), d'après COOKE, Bill, 2000¹.

Les Zhou développèrent aussi les institutions et les infrastructures dédiées à l'élevage des chevaux. Les animaux étaient élevés par des paysans et remis au gouvernement en tant que tribut, pour être ensuite mis à disposition de la cour ou de l'armée. Les animaux étaient entraînés et gérés par des fonctionnaires et des travailleurs spécialisés. Des dispositions similaires peuvent également être constatées pour les dynasties Qin et Han².

Une des premières preuves certaines de l'art de chevaucher en Asie orientale nous vient du site de Nanshangen 南山根 (fig. 26), situé dans le Liaoning et appartenant à la culture du Xijadian supérieur (1000-300 av. J.-C.), située à l'est du territoire des Qijia. Il s'agit d'une boucle en bronze où sont représentés des chasseurs à cheval en train de poursuivre un lièvre (fig. 25)³. Ce site contient une grande variété de harnachements en bronze et de représentations équestres. Il est fort probable que cette zone ait été l'un des principaux centres de diffusion de la culture équestre dans la région. Cela suggère aussi une importance croissante du pastoralisme dans cette zone. La présence importante d'armes et d'armures montre le développement d'une élite militaire à la tête d'une société stratifiée. L'essor de ces élites militaires au sein de groupes pastoraux nomades fut probablement un facteur important dans la diffusion du nomadisme au sein de la sphère culturelle du Complexe septentrional⁴.

¹COOKE, Bill, *Imperial China – The Art of the Horse in Chinese History*, Lexington, Kentucky Horse Park, 2000, p. 117.

²WAN, Xiang, *op. cit.*, p. 108-114.

³MAIR, Victor H., *op. cit.*, p. 167-174.

⁴DI COSMO, Nicola, *op. cit.*, p. 59-68.

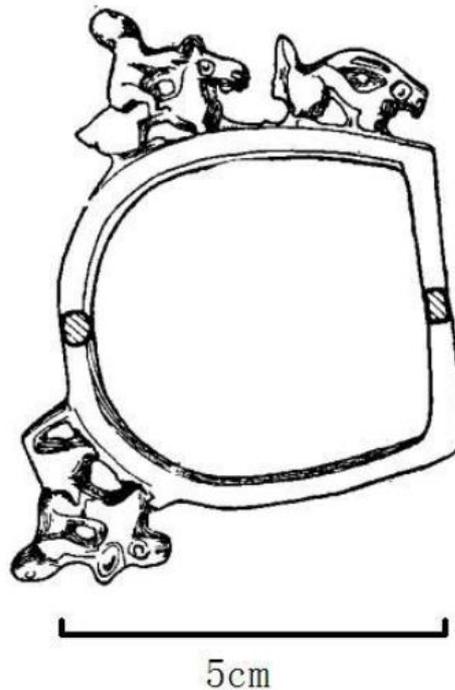


Fig. 25, Boucle du tombeau M3 montrant deux chasseurs à cheval, Nanshan, Liaoning, d'après WAN, Xiang, 2013¹.

Un autre site nous offrant un aperçu de la culture équestre du nord de la Chine est celui de Baifu 白浮 (fig. 26), au nord de Pékin. Dans le tombeau M2, situé par la datation au carbone et l'analyse du mobilier funéraire au début de la période des Zhou occidentaux (1045-771 av. J.-C.), on a trouvé, parmi d'autres éléments en bronze, des rondelles de mors en corne perforées rappelant des *psalia* et un mors en bronze. Ces objets rappellent les mors et les rondelles retrouvés dans la région des steppes et forêts près du Dniepr et datés du début de l'Âge du Fer (XII^e-IX^e siècle av. J.-C.). D'autres rondelles similaires ont aussi été trouvées en Sibérie orientale. Comme le fait remarquer Jettmar, ces sépultures sont attribuables au royaume de Yan, établi par les Zhou. Ces harnachements présentent une différence marquée avec ceux utilisés par les Shang². En effet, comme le remarque Byington, on trouve dans la culture matérielle du royaume de Yan des éléments Zhou, mais aussi une continuité avec les cultures précédentes, typiquement septentrionales, comme la culture Xiajiadian inférieure 夏家店下層文化, qui toucha le territoire de la partie occidentale du Liaoning, de la région au sud de la Sira

¹WAN, Xiang, *op. cit.*, p. 202.

²JETTMAR, Karl, « Cultures and Ethnic Groups West of China in the Second and First Millennia B.C. », dans *Asian Perspectives*, vol. 24, no. 2, University of Hawaii Press, 1981, p. 149-152.

Moren jusqu'au nord de Hebei, où elle commença son déclin dans les derniers siècles du II^e millénaire av. J.-C.¹.

Di Cosmo explique que l'évolution dans le nord-est de la Chine qui caractérise le passage de la culture Xiajiadian inférieure à la culture Xiajiadian supérieure 夏家店上層文化, marquée par un pastoralisme nomade spécialisé, l'évolution d'une métallurgie du fer et la guerre à cheval pourrait s'expliquer par une influence des régions septentrionales sous forme d'une infiltration graduelle de groupes humains dans un intervalle de plusieurs siècles. D'un point de vue social, il propose la possibilité qu'au sein de la culture Xiajiadian supérieure se soit développée une hiérarchie contrôlée par une couche militaire nomade pouvant exercer son contrôle sur d'autres couches productives d'agriculteurs, mineurs, artisans, etc. La culture Xiajiadian supérieure est ainsi caractérisée par une riche production métallurgique, des échanges avec la Plaine chinoise et les peuples du nord, l'essor du pastoralisme nomade et le développement d'une élite équestre².

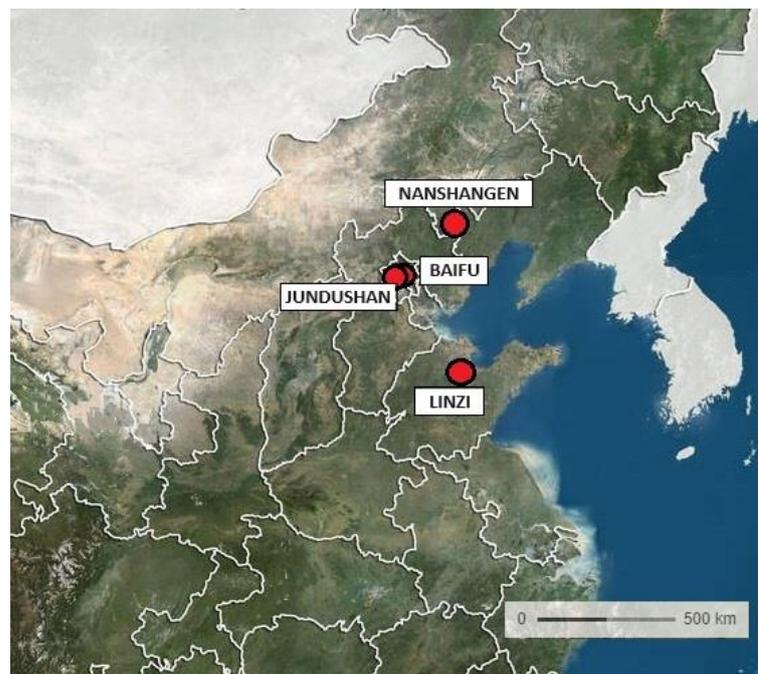


Fig. 26, Sites archéologiques contenant des harnachements.

Avec les VII^e-VI^e siècle av. J.-C., la quantité, la variété et la qualité des harnachements augmentent de manière remarquable dans la zone septentrionale. De même, la présence de plus en plus importante de restes de chevaux sacrificiels témoigne du rôle central que le cheval avait acquis

¹BYINGTON, Mark E., *The Ancient State of Puyo in Northeast Asia*, Cambridge, Harvard University Press, 2016a, p. 28-30.

²DI COSMO, Nicola, *op. cit.*, p. 59-68.

dans la sphère rituelle et spirituelle. Dans la zone comprenant la Mongolie orientale, le Liaoning occidental et la région d'Hebei, les harnachements occupent une place importante dans le rituel funéraire dès la période des Printemps et des Automnes, mais on ne dispose de preuves certaines de la diffusion de l'art de chevaucher qu'à partir du VI^e siècle av. J.-C.¹. En ce qui concerne la sphère chinoise, la guerre à cheval ne fut adoptée qu'au IV^e siècle av. J.-C.². Di Cosmo considère que cette évolution est due au rapprochement de la sphère septentrionale avec celle de la Plaine centrale suite à l'expansion des Zhou, et ceci dans une période d'essor et de diffusion du pastoralisme nomade dans la région du nord³.

À partir du IX^e siècle av. J.-C., les Zhou devinrent la cible d'attaques répétées de la part des Xianyun 獫狁, un peuple de cavaliers provenant des steppes septentrionales. Jettmar estime qu'ils appartenaient à la même culture que celle dans laquelle s'inscrit le *kurgan* d'Arzhan, mentionné dans le chapitre précédent⁴. Avec le déclin de la dynastie Zhou, dans la première moitié du VIII^e siècle av. J.-C., de nouvelles puissances régionales émergent et, en parallèle avec leur compétition politique, l'échelle des sépultures avec chars et chevaux augmente et se diffuse, en développant des caractéristiques régionales marquées. Un exemple emblématique est le tombeau N°5, dans le site de Linzi 臨淄 (fig. 26), capitale du royaume de Qi 齊, et attribué au duc Jing de Qi 齊景公 (547-490). Dans ce long fossé partiellement étudié, on a pu découvrir 220 chevaux alignés, et on estime que le nombre total doit approcher les 600 chevaux⁵. Le royaume de Qi se situait sur la péninsule du Shandong. Cette région offrait de vastes pâturages et, avant la montée au pouvoir des Zhou, était le territoire des Laiyi 萊夷, un peuple semi-nomade. Les fondateurs du royaume de Qi menèrent une guerre d'environ deux siècles contre les Laiyi, pour ensuite faire face à d'autres peuples semi-nomades provenant du nord de la Chine : les Shanrong 山戎 et les Di 狄. C'est aussi grâce aux apports de ces populations que le royaume de Qi put développer une production de chevaux et une culture équestre florissantes⁶.

Les ancêtres de la dynastie Qin développèrent aussi une riche production de chevaux. Ils devinrent seigneurs de la vallée Qin-Wei à la fin de la période Zhou. Ce territoire leur avait été octroyé avec la mission de produire des chevaux pour l'État. Une fois installés dans cette région, les Qin se

¹*Ibid*, p. 70-74.

²MAIR, Victor H., *op. cit.*, p. 163-164.

³DI COSMO, Nicola, *op. cit.*, p. 70-74.

⁴JETTMAR, Karl, *op. cit.*, p. 149-152.

⁵WAN, Xiang, *op. cit.*, p. 53-61.

⁶*Ibidem*, p. 81-86.

lièrent d'alliance et par le mariage avec les Rong occidentaux, un peuple pastoral de la région qui était porteur d'une riche tradition équestre¹.

Les premiers mors pour cavalier et non pas pour aurige apparaissent en Chine au VI^e siècle av. J.-C. dans le nord du Shanxi et dans les tombes non chinoises dans le Jundushan 军都山, au nord de Pékin. Il s'agit d'un mors de filet articulé au centre et doté d'anneaux en forme d'étrier attachés directement aux rênes. Des mors de ce type se trouvent dans les steppes d'Eurasie déjà au VIII^e et VII^e siècles av. J.-C. Comme on a pu le constater dans le chapitre précédent, entre le VI^e et le V^e siècle, les Scythes élaborent un nouveau système, où les anneaux attachés aux brides sont percés par des rondelles, des garde-lèvres dont la fonction est de maintenir le mors en place. Elles ont souvent une forme en S et sont importées en Chine à la période des Zhou orientaux (771-246 av. J.-C.)². On a pu en effet constater, en étudiant le mobilier funéraire des *kurgan* Pazyryk, que des échanges existaient bien entre cette région et la Chine.

La période qui s'étend entre 500 et 221 av. J.-C. voit une augmentation de la fréquence, de l'ampleur et de l'intensité des conflits entre royaumes et villes indépendantes. Ce contexte favorisa un développement remarquable des techniques, tactiques et stratégies de guerre, dont le cheval de combat fut un élément important³. Les sources chinoises offrent une date exacte pour l'adoption officielle de la cavalerie militaire en Chine : en 307 av. J.-C., le roi de Zhao, faisant face à des attaques répétées de la part de nomades à cheval, décida d'adopter ce style de combat. Dans le *Mémoires du Grand Historien*, *Shij* 史記, le roi de Zhao mentionne clairement des archers montés, et il affirme que ses soldats devaient adopter les tactiques des « Hu » 胡⁴. Les Hu constituent un nouveau groupe à la frontière nord du monde chinois. Bien qu'une chronologie certaine pour ce groupe n'existe pas, au V^e siècle ils apparaissent comme un peuple issu du développement du nomadisme pastoral dans le Complexe septentrional : ce sont des éleveurs nomades qui pratiquent la guerre montée et sont des archers de renom⁵. Di Cosmo remarque que le terme « Hu » ne doit pas être interprété comme le nom d'une ethnie spécifique, mais comme indiquant de manière générale les nomades septentrionaux, pour finalement être utilisé sous les Han comme synonyme de Xiongnu 匈奴⁶. La réforme du royaume de Zhao fut efficace, car l'année suivante, ils purent envahir et occuper le territoire des Xiongnu, en

¹LINDUFF, Katheryn M., *op. cit.*, 2006, p. 308-313.

²COOKE, Bill, *op. cit.*, p. 27-62.

³LINDUFF, Katheryn M., *op. cit.*, 2006, p. 308-313.

⁴MAIR, Victor H., *op. cit.*, p. 167-174.

⁵DI COSMO, Nicola, *op. cit.*, p. 127-128.

⁶*Ibid.*, p. 128-131.

poussant vers l'ouest jusqu'au Gansu. Selon les sources chinoises, l'armée de la fédération Xiongnu comptait à cette époque 100 000 guerriers à cheval¹.

Le royaume de Yan aussi entretenait des rapports avec les Xiongnu : en 227 av. J.-C., les conseillers du souverain insistèrent pour établir une alliance avec ces derniers, ce qui montre bien qu'ils étaient désormais une puissance politique remarquable dans la région². L'alliance entre Yan et les Xiongnu fut finalement réalisée sous le règne de Lu Wan 盧綰 (r. 202-195 av. J.-C.), qui abandonna le service de l'Empereur Han Gaozu 漢高祖 (r. 206-195 av. J.-C.)³.

Il est fort probable que les Chinois avaient importé l'art de monter à cheval, mais ils n'avaient pas encore adapté cet art au champ de bataille. Wan émet l'hypothèse que cela dépendait du fait que, jusqu'au IV^e siècle av. J.-C., la sphère chinoise et celle des nomades des steppes aptes à la guerre à cheval avaient été séparées par d'autres peuples, tels que les Rong ou les Di. Ainsi, le conflit n'avait été direct que rarement. Cependant, pendant la période des Royaumes combattants (V^e siècle - 221 av. J.-C.), les royaumes chinois montèrent en puissance et annexèrent de nouveaux territoires, ce qui les porta au contact direct des nomades des steppes. Yan, Zhao et Qin en particulier menèrent des conflits chroniques le long de leurs frontières septentrionales. La guerre n'était toutefois pas le seul vecteur d'échanges entre les royaumes chinois et les nomades : ils entretenaient un commerce florissant. En 475 av. J.-C., par exemple, le royaume de Zhao annexa le royaume de Dai, qui devint par la suite un centre principal dans le commerce de chevaux avec les steppes et un élément fondamental dans le développement de la cavalerie de Zhao⁴.

Tout au long de la période des Royaumes combattants, l'infanterie resta le corps principal des armées chinoises : la cavalerie fut utilisée en tant que force auxiliaire ou lors d'opérations de soutien telles que la reconnaissance, la poursuite ou le débordement⁵. Selon Cooke, ce qui motiva les Chinois à adopter ce style de combat « barbare » aurait été l'exemple donné par les conflits entre Qin, Chu et Yue lors de la période des Royaumes combattants : ces affrontements eurent lieu dans des zones marécageuses ou montagneuses, ce qui mit en évidence les limites tactiques du char⁶. Malgré cela, la

¹SINOR, Denis, *The Cambridge History of Early Inner Asia*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994 (1990), p. 118-120.

²*Ibidem*.

³*Ibidem*, p. 120-122.

⁴WAN, Xiang, *op. cit.*, p. 100-104.

⁵ *Ibid.*

⁶COOKE, Bill, *op. cit.*, p. 27-62.

cavalerie resta une force minoritaire pendant la période des Royaumes combattants. Le *Stratégies des Royaumes Combattants*, *Zhanguo ce* 戰國策, résume ainsi les armées de la période :

Royaume de Qin : 1 million de fantassins, 1 000 chars, 10 000 chevaux de guerre¹ ;

Royaume de Chu : 1 million de fantassins, 1 000 chars, 10 000 chevaux de guerre² ;

Royaume de Zhao : plusieurs dizaines de milliers de fantassins, 1 000 chars, 10 000 chevaux de guerre³ ;

Royaume de Wei : 200 000 fantassins réguliers, 200 000 fantassins lourds, 100 000 troupes de choc, 600 chars, 5 000 chevaux de guerre⁴ ;

Yan : des centaines de milliers de fantassins, 700 chars et 6 000 chevaux de guerre⁵.

LE CHEVAL DE GUERRE DANS LA CHINE IMPÉRIALE

La dynastie de Qin, dont les origines sont étroitement liées à l'élevage du cheval, avait créé des institutions spécialisées pour la gestion des chevaux d'État : ils étaient gérés par les Grandes Écuries 大廄, les Écuries du Milieu 中廄 ou les Écuries du Palais 宮廄. Des revenus en graines étaient octroyés de manière spécifique pour le fonctionnement de ces bureaux et la nourriture des animaux. La production d'animaux était contrôlée par l'État et organisée sur le plan territorial, jusqu'au niveau de district, *xian* 縣. Après la courte existence de la dynastie Qin, cette organisation servit d'inspiration pour l'administration Han. Wan résume les caractéristiques qu'un cheval de guerre devait posséder, faute de quoi l'éleveur subissait une sanction : il devait être d'une hauteur supérieure à 134 cm environ (cinq *chi* et huit *cu*, 驀馬五尺八寸以上), il devait être entraîné à galoper ou s'arrêter selon l'ordre donné, et il ne devait pas être trop maigre ou faible. Si un cheval d'État mourait, cela devait être signalé dans les plus brefs délais pour que la carcasse puisse être exploitée⁶.

Comme le remarque Wan, si l'organisation de l'élevage sous les Zhou était décentralisée et confiée à des seigneurs subalternes, sous les Qin, la production des chevaux de guerre est inscrite dans une logique de centralisation et de contrôle direct de l'État. Il souligne d'ailleurs que cette évolution fut possible aussi grâce à l'essor du réseau routier : commencé sous les Zhou, le réseau fut développé

¹CRUMP, James Irving, *Legends of the Warring States – Persuasion, Romances, and Stories from Chan-kuo Ts'e*, Ann Arbor, Center for Chinese Studies, 1998, p. 53.

²*Ibidem*, p. 78.

³*Ibid.*, p. 70.

⁴*Ibid.*, p. 75.

⁵*Ibid.*, p. 67.

⁶WAN, Xiang, *op. cit.*, p. 118-128.

pendant la période du Printemps et de l'Automne. Le royaume de Qi fut parmi les premiers à créer des relais d'État le long des parcours, pour garantir la circulation des fonctionnaires et des messagers officiels. Le cheval d'État n'était donc pas seulement un élément du rituel de cour, ni simplement un instrument de guerre, mais aussi un moyen de communication et de développement d'un État centralisé¹.

Ce fut finalement le royaume de Qin qui réussit à conquérir les autres et unifier la Chine. Des guerriers montés sont présents dans le mausolée de Qin Shi Huangdi 秦始皇帝 (259-210 av. J.-C.) (fig. 27), fondateur de la dynastie de Qin (221-206 av. J.-C.)², ce qui nous donne une opportunité unique d'observer l'équipement du militaire monté à l'époque se situant entre la fin de la période des Royaumes combattants (435-221 av. J.-C.) et l'essor de la dynastie Han (206 av. J.-C.-220 ap. J.-C.). C'est bien à cette époque que, selon Harada Yoshito et Komai Kazuchika, la selle fut introduite dans le contexte chinois. En considérant le caractère utilisé pour désigner cet objet, 鞍, ils considèrent que les modèles chinois étaient fabriqués principalement avec du cuir³.

Le mausolée de Qin Shi Huangdi fut complété entre 210 et 209 av. J.-C. et on y trouve aussi bien des chars de guerre que des cavaliers. Les auriges portent un style particulier d'armures et les cavaliers montrent aussi un type d'accoutrement unique. Il est fort probable que ces derniers étaient armés avec des arcs⁴. En ce qui concerne l'équipement du cheval, les chevaux de l'Armée de terre cuite ne portent pas d'armure. Le harnais comporte un filet complet : têtère, montant, frontal, sous-gorge et muserolle, en plus de mors et de rondelles (on en trouve en forme de S, comme celles importées par les Scythes) (fig. 28). Les selles que l'on voit dans le mausolée sont très similaires à celles retrouvées dans les *kurgan* Pazyryk. Ceci confirmerait le fait que l'art de chevaucher et l'équipement auraient été importés en Chine des steppes d'Eurasie⁵.

¹*Ibid.*, p. 154-156.

²DIEN, Albert E. « A Study of Early Chinese Armor », dans *Artibus Asiae*, vol. 43, no. 1/2, 1981, p. 5-66.

³MASUDA Kiyokazu 増田清一, « Kōkogaku kara mita Tōa no bagu no hattatsu 考古学からみた東亜の馬具の発達 » (Diffusion des harnachements en Asie Orientale du point de vue de l'archéologie), dans MORI Kōichi 森浩一 (dir.), *Nihon kodai bunka no tankyū – Uma* 日本古代文化の探究-馬 (Investigation dans la culture ancienne du Japon – Le cheval), Tōkyō, Shakaishi sōsha, 1974, p. 108-118.

⁴DIEN, Albert E., *op. cit.*, 1981, p. 5-66.

⁵COOKE, Bill, *op. cit.*, p. 27-62.



Fig. 27, Cheval et palefrenier de l'Armée de Terre-cuite, d'après COOKE, Bill, 2000¹.



Fig. 28, Selle pour cavalier, détail d'un coursier de l'Armée de Terre-cuite. D'après MENG, Jianming et LEI, Xiuqin, 2001².

¹COOKE, Bill, *op. cit.*, p. 125.

²MENG, Jianming et LEI, Xiuqin, *L'armée en terre cuite de Qin Réveillée*, Editions touristiques du Shaanxi, 2001, p. 96.

L'Art de la Guerre de Sun Bin, *Sun Bin bingfa* 孫臏兵法, écrit vers 350 av. J.-C., dédie une partie du texte à la cavalerie, ce que le plus célèbre *Art de la Guerre* de Sun Zi ne faisait pas. Dans ce texte, la cavalerie est clairement conçue comme une force auxiliaire qui doit être employée en soutien à l'infanterie et aux archers¹.

Concernant la période suivante sous la dynastie Han (206 av. J.-C.-220), les lacunes dans nos connaissances sont nombreuses. Avant tout, on ne connaît pas avec certitude la taille du cheval de guerre de cette époque. Une source de 146 av. J.-C. nous informe que, comme sous les Qin, il était interdit d'exporter des chevaux faisant une taille supérieure à 130 cm. Ceci nous indique que les animaux plus grands que cette limite étaient rares et précieux, et nous suggère aussi que les Han étaient en train d'essayer de sélectionner des animaux plus imposants². Entre 133 av. J.-C. et 89, la dynastie de Han se trouva à plusieurs reprises en guerre contre les Xiongnu, une fédération nomade du nord-est de l'Asie centrale. On a souvent considéré qu'il s'agissait du même peuple que les Hun, mais Jacques Gernet a remis en cause cette considération³. Lors de ces affrontements, les Xiongnu firent grand usage de la cavalerie légère, mais on n'a aucun signe de cavalerie lourde ou de tactiques normalement associées à cette dernière. Cependant, on a retrouvé à Chinning 晋宁 en Yunnan une figurine de bronze datant des Han occidentaux montrant des protections pour la tête et le cou du cheval⁴.

Vers 100 av. J.-C., Sima Qian écrit que les Xiongnu étaient de remarquables cavaliers, et que leurs chevaux étaient tout aussi exceptionnels. Il mentionne en particulier le *kuaiti* 騊駼 et le *taotu* 騊駼. On ne sait pas exactement ce qu'il entend par ces mots. Egami Namio a interprété le *taotu* comme le Przewalski, mais Creel prend des distances avec cette hypothèse : d'après le contexte, on croit comprendre que le *taotu* était un animal rare, alors que le Przewalski était très commun. En ce qui concerne le *kuaiti*, il semblerait qu'il se soit agi d'un cheval très rapide et extraordinairement agile, capable, selon la légende, de sauter au dessus de sa mère déjà au troisième jour de vie. Bien entendu, il s'agit sans doute d'une exagération, mais il est vrai que les chevaux des nomades étaient célèbres pour être des animaux rapides, capables de marcher sur des sols très difficiles et de sauter avec une grande adresse. Selon Egami, le *kuaiti* aurait été un cheval élevé dans le territoire s'étendant entre la

¹*Ibidem*.

²CREEL, H. G., « The Role of the Horse in Chinese History », dans *The American Historical Review*, vol. 70, no. 3, 1965, p. 647–672.

³GERNET, Jacques, *Le monde chinois*, vol. 1, Paris, Brodard & Taupin, 2008, p. 158-160.

⁴DIEN, Albert E., *op. cit.*, 1981, p. 5–66.

mer Caspienne et la mer d'Aral, et il l'associe à ces animaux exceptionnels qui « transpiraient du sang » lors du galop¹. Il est possible que l'explication d'Egami soit correcte : plus d'un millénaire après, dans le *Milione*, Marco Polo parle des chevaux de la Bactriane (donc la zone indiquée par Egami) en les décrivant comme étant de grands coureurs et dotés de sabots si durs que les fers n'étaient pas nécessaires².

Les Han multiplièrent les efforts pour améliorer la qualité de leurs chevaux par l'importation de races étrangères. Les troupes montées étaient particulièrement importantes pour la protection des frontières dans la région de Heinei, Hedong et Henan. Confronté aux incursions de nomades des steppes, l'Empereur Wu des Han 漢武帝 (r. 141-87 av. J.-C.) organisa en 102 av. J.-C. une campagne militaire contre le Ferghana pour l'acquisition des précieux chevaux de la région. Cette mission rapporta environ 3 000 chevaux de qualité médiocre, et seulement une trentaine de chevaux de haute qualité³. Cooke considère que cette mission saigna à blanc l'Empire sans pour autant obtenir de résultat significatif⁴. Une deuxième expédition comptant plus de 60 000 hommes fut lancée. Celle-ci rencontra un succès plus significatif, mais elle subit aussi 50 % de pertes⁵. Selon une source chinoise du I^{er} siècle, les chevaux du Ferghana pouvaient atteindre une hauteur de 160 cm. Ceci en ferait des bêtes plus grandes que le plus grand cheval *kurgan* et presque aussi grandes qu'une jument de trait Percheron⁶. Cooke suppose qu'il s'agissait des ancêtres du Touranien moderne ou du Akhal-Teke⁷.

La guerre ne fut pas le seul moyen par lequel l'Empereur Wu enrichit les haras chinois : les Wusun 烏孫, qui habitaient dans la vallée du fleuve Yili au sud du lac Balkhash, devinrent des alliés des Han et leur fournirent un nombre important de « chevaux occidentaux »⁸. Par ailleurs, l'Empereur Wu importait régulièrement des chevaux de cette région et d'autres contrées étrangères, en particulier du royaume Parthe et du Yuezhi 月氏. Selon Cooke, il est fort probable que les Xiongnu aussi contribuaient au commerce. Les Chinois échangeaient ces animaux avec des biens de luxe, en

¹CREEL, H. G., *op. cit.*, p. 647-672.

²POLO, Marco, *Il Milione*, Milano, Edizioni Alpes, 1939, p. 104-105.

³OLSEN, Stanley, « The Horse in Ancient China and Its Cultural Influence in Some Other Areas », dans *Proceedings of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*, 140(2), 1988, p. 173-176.

⁴COOKE, Bill, *op. cit.*, p. 27-62.

⁵OLSEN, Stanley, *op. cit.*, p. 173-176.

⁶CREEL, H. G., *op. cit.*, p. 647-672.

⁷COOKE, Bill, *op. cit.*, p. 27-62.

⁸OLSEN, Stanley, *op. cit.*, p. 173-176.

particulier de la soie¹. Grâce à l'apport du Ferghana et aux échanges avec ses alliés, Wudi réussit à développer une force de cavalerie remarquable. Selon Muller, le cheval de guerre des Han aurait mesuré environ 140 cm au garrot, donc était significativement plus grand qu'un Przewalski (qui mesure environ 130cm-137cm)². En se basant sur l'iconographie Han, Sahara affirme qu'il est possible que, à cette époque, la Chine ait utilisé des chevaux castrés comme chevaux de guerre. Cette pratique semble par ailleurs attestée à la fin du III^e siècle : seul le général montait un étalon entier³.

ÉVOLUTION DE LA CULTURE ÉQUESTRE

L'équipement équestre aussi était en train d'évoluer : à l'époque de Cao Cao 曹操 (155-220), l'armure pour chevaux était utilisée. La qualité du métal (pour les hommes et pour les chevaux) pouvait changer l'issue d'une bataille. On n'a pas retrouvé d'exemplaire de l'époque et on ne connaît pas le détail de la composition, mais on parle d'armures « brillantes noires » ou « brillantes claires », faisant sans doute référence à différents types de polissage⁴. La selle aussi fut perfectionnée : le *Discours sur le Sel et le Fer, Yan Tie Lun* 塩鉄論, un recueil sur un débat au sein de la cour qui eut lieu en 81 av. J.-C., est le premier document chinois à mentionner clairement des selles complètes avec troussequin et fourche⁵. Drew estime que la selle atteignit sa forme « mûre » au IV^e siècle av. J.-C., avec un pommeau et un troussequin fixés à un « arbre » rigide, plié en cloche pour appuyer sur les côtés de la colonne vertébrale⁶.

¹COOKE, Bill, *op. cit.*, p. 27-62.

²MULLER, Shing, « Horses of the Xianbei, 300-600 AD: a brief survey », dans FRAGNER, Bert G., KAUZ, Ralph, PTAK Roderich, SCHOTTENHAMMER, Angela (dir.), *Pferde in Asien: Geschichte, Handel und Kultur/ Horses in Asia: History, Trade and Culture*, Vienne, Osterreichische Akademie der Wissenschaften, 2009, p. 181-193.

³SAHARA Makoto 佐原真, *Kiba minzoku ha konakatta* 騎馬民族ほ来なかった (Le peuple de cavaliers ne vint pas), Tōkyō, Nihon hōsōshuppan kyōkai, 1997, p. 21-22.

⁴DIEN, Albert E., *op. cit.*, 1981, p. 5-66.

⁵COOKE, Bill, *op. cit.*, p. 27-62.

⁶DREWS, Robert, *Early riders, the beginnings of mounted warfare in Asia and Europe*, New York, Routledge, 2004, p. 56-85.

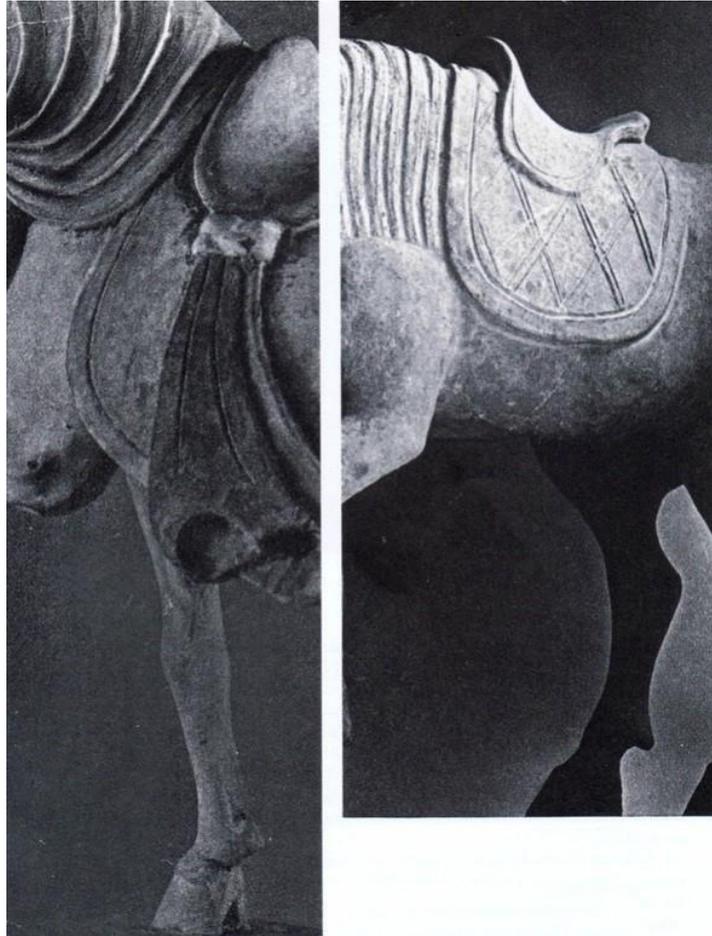


Fig. 29, Selles Han, d'après TRENCH, Charles Chenevix, 1979¹.

D'après certaines des images qui nous sont parvenues, les selles des Han semblent avoir eu un troussequin et une fourche relativement bas (fig. 29). Cependant, d'autres exemples arts figuratifs de la fin des Han occidentaux (206 av. J.-C.-8 ap. J. C.) montrent des troussequins hauts. On voit aussi, à cette même période, plusieurs modèles de selles et de tapis de selle. Vers la fin de cette époque, on élaborera des selles pour la guerre, dessinées pour soutenir les flancs et les cuisses du cavalier. Sans étrier, ce type de selle devait offrir une certaine prise et une certaine stabilité². Dans son essai, Lynn White expose l'argument que l'introduction de l'étrier en Europe fut le point pivot après lequel une utilisation croissante de la cavalerie lourde devint possible. Cependant, la cavalerie lourde précède l'étrier : un exemple pourrait être les Parthes, qui n'avaient pourtant pas d'étrier³. En effet, Sahara souligne le fait que l'étrier ne fut pas adopté de manière

¹TRENCH, Charles Chenevix, *A history of horsemanship*, Londres, Book Sales, 1979, p. 57.

²COOKE, Bill, *op. cit.*, p. 27-62.

³DIEN, Albert E., « The Stirrup and Its Effect on Chinese Military History », dans *Ars Orientalis*, vol. 16, 1986, p. 33-42.

rapide ni répandue parmi les cavaliers d'Asie centrale¹. Les études effectuées par Stein sur les selles retrouvées dans le site archéologique de Loulan 樓蘭 (à partir du II^e siècle av. J.-C.), une oasis située aux abords du désert du Taklamakan, et celles effectuées par Kiselev sur les restes de la culture Tashtyk (à partir du I^{er} siècle) en Minusinsk, montrent l'élaboration d'un troussequin perpendiculaire à l'arbre de la selle, ce qui devait offrir un soutien au cavalier en l'absence d'étriers. Au contraire, la présence de pommeau et troussequin inclinés pourrait suggérer la présence d'étriers. Masuda suggère la possibilité que la selle aux pommeau et troussequin inclinés fût élaborée pour le combat à cheval, alors que la selle aux pommeau et troussequin perpendiculaires était employée plutôt pour les voyages ou d'autres activités².

Dien remarque que certains indices semblent montrer que les Han utilisaient l'étrier depuis la période des Han orientaux (25-220 apr. J.-C.). Une plaquette en bronze retrouvée dans le district de Huzu 互助 et datée de la période des Han orientaux par le biais des fragments de céramique porterait l'image d'un cheval auquel sont suspendus des étriers carrés. Le site en question a été interprété comme appartenant à la culture Xiongnu de la région du Qinghai. Cependant, l'interprétation de ces signes comme étant des étriers ne fait pas l'unanimité³. Une théorie veut que l'étrier fût une invention des Han de Chine qui, tout en ayant adopté l'art de chevaucher des peuples nomades, n'arrivaient pas à en égaler l'adresse. Cette théorie ne fait pas l'unanimité non plus : au contraire, selon Sahara, l'étrier eut pour origine un anneau seul, suspendu sur le côté gauche du cheval, et sa fonction était d'aider le cavalier à monter en arçon, non pas de l'aider à chevaucher. Selon Kamo et Higuchi, l'étrier fut conçu en Chine au IV^e siècle av. J.-C. pour monter à cheval, et il fut par la suite modifié pour finalement atteindre sa conception actuelle⁴. La première trace certaine de l'existence de l'étrier retrouvé dans la sphère culturelle chinoise a été obtenue du tombeau 21 du site de Jinpenling 金盆嶺 21 号墳, près de Changsha (fig. 31), tombeau daté au 302 ap. J.-C. (fig. 30)⁵. Il s'agit d'un étrier seul, dont la forme et la longueur de la sangle suggèrent que son but était strictement d'aider le cavalier monter à cheval⁶. Le fait d'utiliser les étriers par paires en les intégrant dans la technique équestre survint

¹SAHARA Makoto, *op. cit.*, p. 7-8.

²MASUDA Kiyokazu, *op. cit.*, p. 108-118.

³DIEN, Albert E., *op. cit.*, 1986, p. 44.

⁴SAHARA Makoto, *op. cit.*, p. 7-8.

⁵MOMOSAKI Yūsuke 桃崎祐輔, « Nihon rettō no shoki no bagu 日本列島の初期の馬具 » (Les débuts des harnachements dans l'Archipel Japonais), dans SHIRAIISHI Taichirō 白石太一郎, SUZUKI Yasutami 鈴木靖民, TERASAWA Kaoru 寺澤薫 (dir.), *Kiba bunka to kodai no inobe-shon 騎馬文化と古代のイノベーション* (L'innovation de l'Age Ancien et la Culture Equestre), Tōkyō, Kadokawa, 2016, p. 176-182.

⁶DIEN, Albert E., *op. cit.*, 1986, p. 33-42.

plus tard et, selon Muller, pendant environ un siècle, l'étrier seul et la paire coexistèrent¹. La première représentation d'une paire d'étriers nous vient d'un tombeau des Jin orientaux (316-420) et est datée de 322. Il s'agit d'étriers triangulaires².



Fig. 30, Figurine montrant un étrier, tiré de la tombe 21, d'après DIEN, Albert E., 1986³.

Lors d'une interview avec Cooke, en mars 1999, Sun Ji affirma que l'étrier était une invention chinoise, tout comme le poitrail⁴. Si certains chercheurs, comme Lynn White, partagent cette position, d'autres s'y opposent. Dien, en particulier, souligne le fait qu'il ne s'agit que de spéculation, car l'usage de l'étrier se répand à la même période sur une vaste zone qui inclut la Corée et les îles japonaises, et il est ainsi impossible de déterminer avec certitude qui les aurait créés pour la première fois⁵.

¹MULLER, Shing, *op. cit.*, p. 181-193.

²DIEN, Albert E., *op. cit.*, 1986, p. 33-42.

³*Ibidem*, p. 50.

⁴COOKE, Bill, *op. cit.*, p. 27-62.

⁵DIEN, Albert E., *op. cit.*, 1986, p. 33-56.

En Xiaomintun 小民屯, près d'Anyang (fig. 31), on a exhumé un site funéraire Xianbei datant du début et milieu du IV^e siècle. Dans le tombeau 154, on a retrouvé un homme reposant avec un équipement pour cheval : une selle, des boucles pour sangles et un étrier en bronze doré. Le diamètre extérieur de l'anneau est de 16,4 cm, avec une épaisseur de 1,8 cm. Le manche l'attachant à la sangle mesure 14,5 cm de long pour 3,1 cm de large, avec un œil horizontal de 1,2 x 1,5 cm. L'ensemble est long de 27 cm et épais de 0,4 cm. L'étrier était très probablement attaché sur le côté gauche de la selle et il pourrait représenter un stade intermédiaire entre l'étrier pour monter et l'étrier pour chevaucher. Cependant, une figurine Xianbei de la même période retrouvée en Huhehot montre un cavalier avec deux étriers. Il est possible que l'homme du tombeau 154 en ait eu deux lui aussi et que l'autre exemplaire se soit perdu. D'autres paires d'étriers ont été retrouvées dans des tombeaux en Yuantaizi, Chaoyang et Liaoning, mais leur facture est très différente de celle du Tombeau 154 : ils sont en bois (probablement en rotin), couvert de cuir laqué et décoré d'un motif de nouages rouges. Le manche est aussi long que dans l'exemplaire du tombeau 154, mais le diamètre extérieur est légèrement inférieur (15 cm) et il est plus épais (2,5 cm). L'anneau est d'ailleurs de forme vaguement triangulaire¹.

Le IV^e siècle fut une période particulièrement importante pour l'innovation des tactiques de cavalerie. Les premiers à développer le rôle de cavalerie lourde sur le champ de bataille furent les Murong 慕容, groupes appartenant aux Xianbei, qui fondèrent une série de « royaumes » dans les régions actuelles du Liaoning, Hebei et Shandong. Leurs chevaux lourdement protégés, les *kaima* 鎧馬, participèrent par milliers aux batailles du IV^e siècle. Pendant la même période, les Tuoba 拓跋, une autre branche des Xianbei, s'établirent dans la région d'Ordos où ils inaugurèrent la dynastie des Wei du Nord (386-534). C'est aux Tuoba que l'on doit l'introduction de la cavalerie lourde en Chine. Grâce aux vastes pâturages mongols sous leur contrôle, les Tuoba pouvaient compter sur une disponibilité importante de chevaux de guerre. Ceci leur donnait un avantage décisif sur les Chinois, touchés par une carence chronique de chevaux. Les Xianbei, pour leur part, étaient très conscients de l'importance de ce précieux animal et, depuis la première moitié du III^e siècle, s'étaient efforcés d'en réduire le plus possible l'export vers la Chine. Selon le *Livre des Wei*, *Wei shu* 魏書, les Tuoba Xianbei étaient de grands producteurs de chevaux, surtout dans les régions Ordos, Sangjun, Dai et dans le nord du Shanxi. D'autres chevaux étaient fournis par les chefs tribaux soumis aux Wei en fonction du nombre des foyers. Dans les années 30 du V^e siècle, le nombre d'animaux dans le nord de la Chine aurait atteint les 2 millions².

¹*Ibidem*.

²MULLER, Shing, *op. cit.*, p. 181-193.

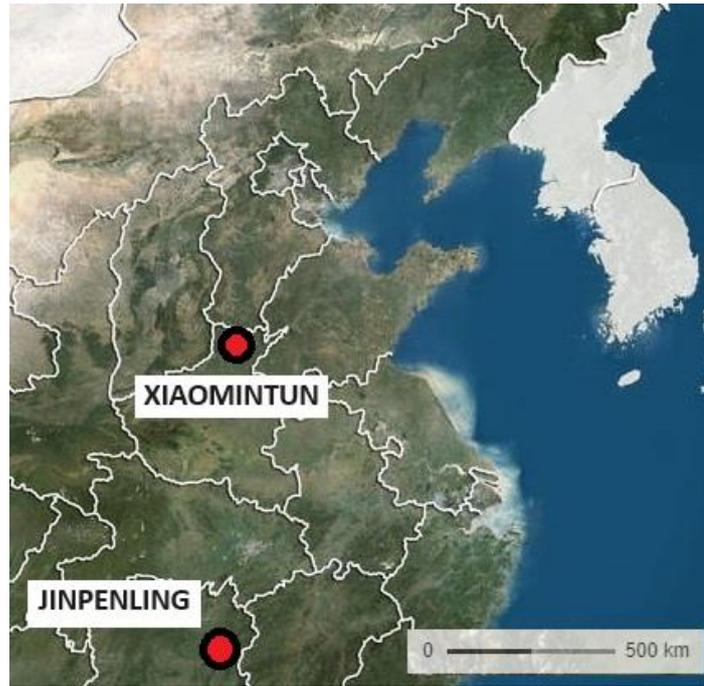


Fig. 31, Sites contenant les premiers étriers du monde Chinois.

L'élevage n'était pas le seul moyen d'acquisition de chevaux : un apport constant de bons exemplaires était assuré par la guerre et le pillage. Muller cite comme exemple une victoire en 391 des Tuoba Xianbei contre les Xiongnu, où le premier Empereur Wei aurait obtenu 300 000 chevaux de renom, *mingma* 名馬. Les Wei élaborèrent un appareil administratif spécialement dédié à l'acquisition, l'entraînement et la gestion des chevaux de guerre. On retrouve aussi la mention de terrains dévolus à l'entraînement des animaux et la description de batailles ritualisées entre cavalerie et infanterie lors de certaines occasions. L'élevage était pratiqué selon des critères précis et avait pour but, avant tout, la guerre. Les chevaux étaient sélectionnés en fonction de leur taille, de leur rapidité et de leur endurance. Ces qualités étaient nécessaires pour porter un guerrier armé et l'armure : selon Muller, le poids qu'un cheval devait porter en bataille était probablement autour de 130 kg¹. Dien est d'accord sur le fait que le cavalier lourd sur un cheval couvert d'armure serait le fruit de deux influences, issues des règnes Xianbei du nord de la Chine. Le développement d'une armure en plaques métalliques pour le cavalier aurait été un apport du Qin occidental (385-431), l'armure du cheval aurait été un apport des Wei du Nord. Selon Yang Hung, l'armure pour chevaux existait déjà sous les Han, mais elle connut un véritable essor avec les règnes nomades du Nord².

LE CHEVAL EN CORÉE

¹*Ibidem*.

²DIEN, Albert E., *op. cit.*, 1981, p. 5–66.

On a mentionné dans les paragraphes précédents l'importance du royaume de Yan dans la région située entre la Chine et le nord-ouest de la péninsule coréenne. En effet, cette zone appartient, d'un point de vue archéologique, aux cultures du bronze connues sous le nom collectif de « Complexe septentrional », caractérisé par un assemblage d'armes et d'ornements en bronze, et s'étendant dans les régions de l'actuelle Mongolie intérieure et du Liaoning, dans le nord du Shanxi, du Shaanxi et d'Hebei¹. Ce complexe apparaît vers la fin de la période Shang et développe des caractéristiques bien distinctes par rapport à la culture des Zhou². Il ne s'agit pas d'un ensemble homogène, mais plutôt d'une vaste région où différentes cultures partageaient des points communs par rapport à leurs techniques de métallurgie. La place importante occupée par les équipements militaires suggère une corrélation entre le développement de la métallurgie et la naissance d'élites guerrières³.

La tradition de la Plaine centrale était aussi présente dans cette zone depuis le II^e millénaire av. J.-C., jusqu'au nord-est du Liaodong. Des vases rituels en bronze liés aux Shang et aux Zhou ont été retrouvés dans la région du Liaoxi, située dans les provinces actuelles de Jilin et du Liaoning. On n'a pas trouvé d'objet équivalent dans le Liaodong ou la Péninsule coréenne. Plusieurs chercheurs coréens ont associé la culture matérielle du Liaoxi à la Culture Xiajiadian supérieure, mentionnée plus en haut, caractérisée par des groupes sédentaires dont l'économie était basée sur l'agriculture et l'élevage⁴. On considère que la Xiajiadian supérieure se prolongea du IX^e au IV^e siècle av. J.-C., et qu'elle se diffusa jusqu'à la rivière Liao en Liaodong. L'élevage du cheval et l'art de chevaucher constituent des caractéristiques centrales de cette culture : c'est bien dans des sites associés à cette dernière que l'on a pu retrouver les plus anciens restes de chevaux domestiques du nord-est de la Chine⁵. Un exemple confirmant la présence d'une culture équestre du bronze dans le Liaoning est le lieu de sépulture de Zhengjiawazi 郑家洼子 (fig. 34), dans la périphérie de Shenyang, exhumé pour la première fois en 1965. Parmi les quatorze tombes, la sépulture M6512 s'est avérée particulièrement riche en mobilier funéraire, dont faisaient partie des équipements équestres et des armes en bronze. Ce site montre que les élites de la région pratiquaient l'équitation, cependant il est impossible d'affirmer avec certitude qu'elles se battaient aussi à cheval⁶.

Selon le *Shiji*, pendant les VIII^e et VII^e siècles av. J.-C., le Liaoxi était habité par les Shanrong 山戎 et les Donghu 東胡, des peuples nomades dont le territoire touchait à l'est celui des Ye 濊 et des Maek 貊, ces

¹DI COSMO, Nicola, *op. cit.*, p. 45-49.

²BYINGTON, Mark E., *op. cit.*, 2016a, p. 28-30.

³DI COSMO, Nicola, *op. cit.*, p. 49-54.

⁴SONG, Ho Jung, « Old Choson – Its History and Archaeology », dans BYINGTON, Mark E. (dir.), *The Han Commanderies in Early Korean History*, Cambridge, Harvard University Press, 2013, p. 59-63.

⁵DI COSMO, Nicola, *op. cit.*, p. 59-68.

⁶BYINGTON, Mark E., *op. cit.*, 2016a, p. 63-69.

derniers étant établis dans le nord-ouest de la Péninsule coréenne. Selon les sources chinoises, Ye et Maek étaient constitués d'une centaine de groupes qui pouvaient se réunir et se séparer et qui étaient souvent en conflit avec les royaumes de Yan et Qi¹. Le terme « Maek » est souvent utilisé pour désigner des populations nomades, mais aussi pour indiquer les groupes à l'origine du royaume de Koguryō. Selon le *Rites des Zhou*, *Zhou li* 周禮, écrit au II^e siècle av. J.-C., les Maek seraient une population pratiquant l'archerie et employant le char. Cependant, Li Ogg remarque que les sources chinoises ont tendance à utiliser les termes de Maek ou Ye, ou Yemaek, sans grande rigueur². En effet, le nom Yemaek est aussi employé pour décrire des groupes vivant le long de la côte orientale de la péninsule. Selon les sources chinoises, ces groupes avaient des lois et des coutumes similaires à ceux de Koguryō et ils vivaient d'agriculture et d'élevage, dont celui du cheval. Cependant, les sources remarquent que la tactique préférée de ces habitants de la côte orientale était le combat à pied³.

Les premiers signes d'une société stratifiée apparaissent dans le Liaoxi et le Liaodong aux VIII^e et VII^e siècles av. J.-C. Dans le Liaodong en particulier, on constate le développement d'une entité politique appelée par les chercheurs Ancienne Chosŏn, Kojosŏn 古朝鮮⁴. Selon le *Zhan guo ce* ou le *Brève Histoire des Wei*, *Weilue* 魏略, Kojosŏn constituait le voisin septentrional du royaume de Yan suite à l'expansion de ce dernier au IV^e siècle av. J.-C.⁵, et sa population était constituée en majorité par des groupes Ye et Maek⁶. Les origines de Kojosŏn ne font pas l'unanimité parmi les chercheurs. D'un point de vue archéologique, Song Ho Jung considère que, jusqu'au IV^e siècle av. J.-C., cette région faisait partie du complexe de la Culture du Bronze du Poignard en Forme de Luth, *Biwa-gata dōken bunka* 琵琶形銅劍文化⁷. Après le IV^e siècle av. J.-C., on trouve des preuves évidentes d'échanges avec le monde chinois, comme l'importation de la métallurgie ou du char, mais aussi des indices de rapports avec les cultures septentrionales, en particulier avec les Xiongnu⁸. Il

¹SONG, Ho Jung, *op. cit.*, p. 59-63.

²LI, Ogg, *Recherche sur l'Antiquité coréenne vol. I – Ethnie et Société de Koguryo*, Paris, Collège de France, 1980, p. 15-23.

³NELSON, Sarah Milledge, *The Archaeology of Korea*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 170.

⁴SONG, Ho Jung, *op. cit.*, p. 66-73.

⁵BYINGTON, Mark E., *op. cit.*, 2016a, p. 41-51.

⁶SONG, Ho Jung, *op. cit.*, p. 49-52.

⁷Aussi connue comme Culture du Poignard en Bronze 遼寧式銅劍文化.

SONG, Ho Jung, *op. cit.*, p. 49-52.

⁸KIM, Byung-Joon, « Lelang Commandery and Han China's Commandery-Based Rule », dans BYINGTON, Mark E. (dir.), *op. cit.*, 2013, p. 251-258.

semblerait que, vers le II^e siècle av. J.-C., Kojosŏn constituait un maillon important d'un réseau d'échanges s'étendant de la Chine à la Péninsule coréenne, au nord de Kyūshū¹.

Kojosŏn possédait une culture équestre, car on a pu retrouver des parties de char et des harnachements dans des fouilles de la rivière Taedong, en particulier dans les sépultures des élites. Choi suggère même que le cheval faisait partie des objets constituant un réseau d'échanges contrôlé par le gouvernement². Ces chars montrent une double influence culturelle de la part de la Chine mais aussi de la part des Xiongnu³. On voit ici confirmée la corrélation, déjà constatée dans le contexte des steppes ou de la Plaine centrale, entre le pouvoir politique et l'exercice de la culture équestre. Kojosŏng est en effet le premier État prenant forme dans le nord de la péninsule coréenne, et aussi l'endroit où l'on retrouve les plus anciennes traces du cheval. Nelson considère que, du moins vers le II^e siècle av. J.-C., Kojosŏn disposait d'une production équestre importante. Le *Shiji* en particulier fait état d'une bataille où le royaume rassembla 5 000 guerriers montés. Puisqu'après la défaite les chevaux devinrent une partie du tribut exigé par les Han, Nelson en déduit que ces animaux étaient élevés sur place et non pas importés⁴.

Comme nous l'avons mentionné auparavant, le royaume de Yan eut une influence particulière dans la région : Song considère que vers 300 av. J.-C., avec la création des cinq commanderies Yan dans le Liaoxi, la culture de la Plaine centrale chinoise se substitua graduellement à celle Xiajiadian supérieure⁵. Selon le *Shiji*, sous le règne du roi Zhao 昭王 (r. 312-278 av. J.-C.), Yan réussit à occuper « plus de 2 000 *li* » du territoire de Kojosŏn, qui dut se retirer, en rétablissant son centre dans la région de l'actuelle Pyongyang (fig. 32). Au cours du III^e siècle, Yan contrôla le Liaoxi et le Liaodong, se trouvant ainsi à partager une frontière avec la région où on verra se développer le royaume de Puyŏ 夫餘. L'occupation de Yan encouragea une diffusion des techniques du royaume dans le nord-ouest de la péninsule⁶.

¹KIM, Daesik, « Koguryo and Gaya, Contacts and Consequences », dans *Journal of Northeast Asian History*, vol. 4 n. 1, Northeast Asian History Foundation, 2007, p. 44-51.

²BARNES, Gina, *State Formation in Korea*, Richmond, Curzon, 2001, p. 7-15.

³ISAHAYA Naoto 諫早直人, « Higashi Ajia ni okeru uma bunka no Tōhō tenkai 東アジアにおける馬文化の東方展開 » (Diffusion orientale de la culture équestre d'Asie orientale), dans MIGISHIMA Kazuo 右島和夫 (dir.), *Uma no kōkogaku 馬の考古学* (L'Archéologie du Cheval), Tōkyō, Yūzankaku, 2020, p. 51-54.

⁴NELSON, Sarah Milledge, « Horses and Gender in Korea, The Legacy of the Steppe on the Edge of Asia », dans LINDUFF, Kathryn M. Et RUBINSON, Karen S. (dir.), *Are All Warriors Male?*, Lanham, Altamira press, 2008, p. 123-125.

⁵SONG, Ho Jung, *op. cit.*, p. 63-66.

⁶BYINGTON, Mark E., *op. cit.*, 2016a, p. 41-51.

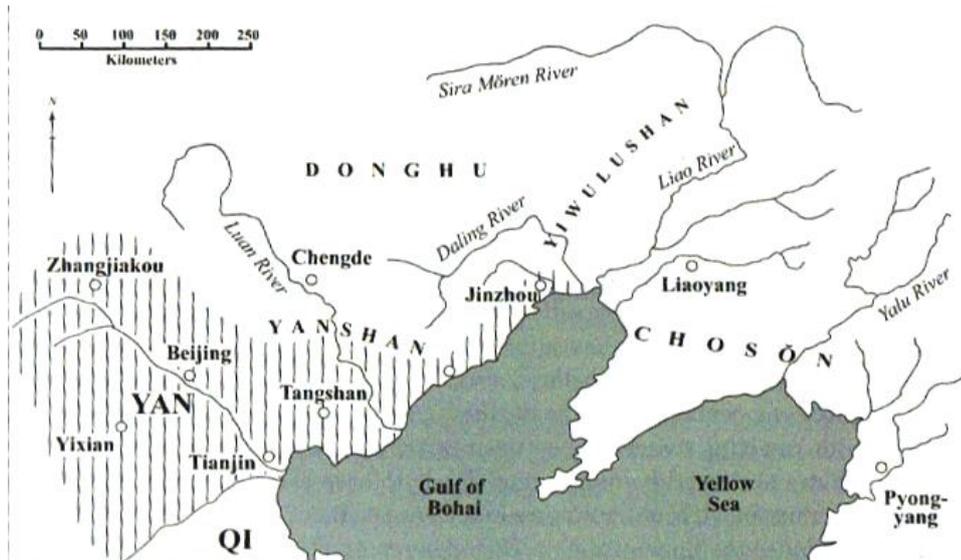


Fig. 32, Les royaume de Yan et de Chosŏn, d'après BYINGTON, Mark E., 2016¹.

À partir de 228 av. J.-C., Yan fut touché par l'expansion du royaume de Qin, qui compléta la conquête en 221, en occupant aussi le Liaodong et les anciens territoires de Yan². Durant cette période, des milliers de personnes fuyant les royaumes de Yan, Qi et Zhao se réfugièrent dans le territoire de Kojosŏn³. Ce dernier fut finalement occupé par la dynastie Han en 108 av. J.-C. Il est fort probable que la conquête de Kojosŏn ait été déclenchée par la crainte que cette dernière ne se lie au Xiongnu dans le nord. Les groupes Xiongnu avaient été unifiés peu avant l'établissement des Han et ils constituaient donc une menace pour la nouvelle dynastie. Suite à la victoire contre Kojosŏn, les Han établirent quatre commanderies sur la péninsule : Lelang 樂浪郡, Xuantu 玄菟郡, Lintun 臨屯郡, Zhenfan 真番郡⁴.

¹*ibidem*, p. 41.

²*ibid.*, p. 41-51.

³KIM, Byung-Joon, *op. cit.*, p. 258-269.

⁴BYINGTON, Mark E., *op. cit.*, 2016a, p. 41-51.



Fig. 33, Sphères d'influence dans la péninsule coréenne, ca. I^e siècle av. J.-C.¹.

Alors que la Chine des Han était en train d'étendre son contrôle dans la région du Liaoning, les sources chinoises mentionnent pour la première fois une autre entité étatique de la région : Puyō, située dans l'actuelle région de Jilin, à l'est du Liaoning. On considère que son centre se trouvait au bord du cours moyen de la rivière Songhua². Du point de vue de l'archéologie, vers le III^e siècle av. J.-C., cette zone montre le développement d'une culture nommée Paoziyan 泡子沿类型, qui est elle-même le résultat de développements locaux, d'influences de Yan et de Han, et d'éléments importés des cultures du Jilin occidental, telles les Xianbei. Dans les sépultures de la culture Paoziyan, on a retrouvé des ornements en métal, mais aussi des armes et des armures en fer ainsi que des équipements équestres³. Comme on pourra le constater, l'élevage du cheval constituait un élément important dans la sphère économique et culturelle

¹BYINGTON, Mark E., *op. cit.*, 2016a, p. XVI, 106-126 ; LI, Xinquan, *op. cit.*, p. 158-165 ; SHIN, Michael D. (dir.), *Korean History in Maps*, Cambridge, Cambridge University Press, 2016 (2014), p. 16.

²BYINGTON, Mark E., *op. cit.*, 2016a, p. 11-13.

³*Ibidem*, p. 101-106.

de Puyö et de Koguryö¹. En parallèle au développement de la culture Paoziyan, on constate, dans la partie occidentale de cette région, la diffusion d'une autre culture, qui peut être datée entre le IV^e et le I^{er} siècle av. J.-C., connue sous le nom de Liangquan 涼泉文化, et qui est caractérisée par l'adoption des premiers instruments en fer, de type Yan et Han, et la construction de sites fortifiés. La plupart des sépultures de la culture Liangquan sont des cistes en pierre et des *dolmen*. Dans le mobilier funéraire, on a pu retrouver des épées en fer, des ornements en or, des plaques à motifs animaliers, des éléments de harnachements et de chars, ainsi que des pièces et des miroirs Han. Les épées en particulier présentent des poignées en bronze d'un style très reconnaissable : on n'en trouve qu'un nombre réduit, concentrées pour la plupart dans le territoire de Puyö, mais des exemplaires ont aussi été exhumés dans la péninsule coréenne et dans le Japon sud-occidental. Ces épées remontent à une période se situant entre le II^e siècle av. J.-C. et le I^{er} siècle apr. J.-C. Dans les deux nécropoles, on a pu retrouver, au centre, des fossés sacrificiels avec des restes de chevaux². L'archéologie nous montre que le cheval faisait partie de la vie de cette région avant l'apparition de Puyö dans les sources chinoises, car on retrouve ses traces dans le contexte du rituel funéraire : dans le site de Laoheshen 老河深 (fig. 34), où on a pu retrouver 129 tombes avec des sarcophages en bois, on a pu exhumer un fossé, situé au centre de l'espace de sépulture, qui ne contenait que les fragments du crâne d'un cheval. Le mobilier funéraire comprend des ornements, miroirs et fragments de céramique, mais aussi armes, armures et harnachements, souvent placés à l'intérieur du sarcophage, aux pieds du défunt. De plus, des dents de cheval sont parfois retrouvées dans la terre de remplissage à l'extérieur du sarcophage³. Ceci pourrait indiquer la pratique de sacrifices et le placement de têtes pendant la construction du monticule. La présence de ces chevaux dans la périphérie du cercueil peut rappeler l'usage Pazyryk, mentionné dans le chapitre 1.b, où les chevaux sacrifiés étaient entassés à l'extérieur de la chambre mortuaire, entre la structure de cette dernière et les parois de la fosse. Le cheval représente ici aussi un élément central dans le rituel des élites. Parmi les artefacts exhumés, on a pu retrouver des objets associés aux cultures nomades occidentales et aux Xianbei. D'autres, au contraire, étaient associés à la culture Han de la Plaine centrale. En examinant en particulier le mobilier militaire, on a pu identifier des axes de char en fer, ainsi que des mors et d'autres harnachements en bronze, en fer ou en corne de cerf, et un nombre considérable de grelots en bronze. Ceci témoigne du fait que, à cette époque, la société de Puyö réservait une place importante au cheval dans le transport et dans la guerre. La date du site n'est pas connue avec certitude, mais est généralement située à l'époque des Han occidentaux (220 av. J.-C.-9 apr. J.-C.), ou au début des Han orientaux (29-220 apr. J.-C.)⁴.

¹NOH, Taedon, trad. HUSTON, John, *Korea's Ancient Koguryo Kingdom, A Socio-Political History*, Boston, Global Oriental, 2014, p. 163-166.

²BYINGTON, Mark E., *op. cit.*, 2016a, p. 117-131.

³*Ibidem*, p. 106-117.

⁴*Ibidem*.

Un autre site digne d'attention est la nécropole de Maoershan 帽儿山, situé sur la rive orientale de la Songhua (fig. 34), face à la ville de Jilin. Ce lieu se trouve à quelques centaines de mètres du site fortifié de Dongtuanshan 东团山 (fig. 34), considéré comme la capitale du royaume de Puyō. L'analyse du bois des sarcophages a permis de déterminer deux périodes : 150-85 av. J.-C. et 70-85 av. J.-C.. Une grande variété de mobilier funéraire a été retrouvée, dont des ornements en or avec motifs animaliers, perles, pointes de lance, instruments en fer et mors pour chevaux. Dans les années 1990, des fouilles menées dans les alentours de Maoershan, à Longtanshan 龙潭山 et à Xishan 西山 (fig. 34), ont permis de confirmer la présence de harnachements. À Xishan 西山 en particulier, on a découvert une grande tombe, la sépulture M18, dotée d'une chambre funéraire et un mobilier particulièrement riche, dont un étrier en bois recouvert de bronze, le plus ancien retrouvé dans le monde Chinois¹.



Fig. 34, Sites de Puyō et Koguryō liées à l'élevage et emploi du cheval.

¹BYINGTON, Mark E., *op. cit.*, 2016a, p. 117-126.

Byington estime que les chevaux apparaissent dans l'histoire de Puyō après le déclin de la culture du Bronze, connue comme Xituanshan 西团山文化¹. En analysant les sites de Puyō de la fin de la période Xituanshan, autour du III^e siècle av. J.-C., on constate des changements sociaux rapides : en plus de l'introduction du fer et du cheval, on voit apparaître des fortifications, la forme funéraire change, il y a une croissance de l'activité agricole, la population augmente. La métallurgie semble hériter de la tradition Yan qui, à cette époque, était en train de pousser son contrôle dans la région du Liaodong². Ainsi, avec l'Âge du Fer, la culture équestre se développe dans le territoire de Puyō. Le cheval fut importé sur le territoire, mais la source originaire des chevaux de Puyō n'est malheureusement pas claire. En tenant compte des fossés cérémoniels et des harnachements cités auparavant, on peut cependant affirmer que le cheval devint partie de la vie rituelle et militaire de la population locale dans les derniers siècles du I^{er} millénaire av. J.-C.³. Plus précisément, il semblerait que l'art de chevaucher fut introduit dans le territoire de Puyō au III^e siècle av. J.-C., introduction qui pourrait être liée au développement d'une structure étatique⁴. Selon les sources des Wei, Puyō était un pays au territoire riche, où l'élevage était florissant, en particulier celui du cheval, dont la qualité était très prisée. L'organisation militaire semble avoir été basée sur les groupes familiaux, car, selon les sources chinoises, chaque famille disposait de ses propres armures et armes (en particulier épées, lances, arc et flèches)⁵.

Dès l'époque des Han orientaux (25-220 apr. J.-C.), Puyō disposait d'une cavalerie redoutable⁶. Un exemple est offert par le *Livre des Han Postérieurs*, *Hou Hanshu* 後漢書, qui cite une guerre survenue en 111 entre les Han et le roi de Puyō :

[...] 夫餘王始將步騎七八千寇鈔樂浪 [...]

Le roi de Puyō partit à la tête de 78 000 hommes à pied et à cheval et il attaqua Lelang avec trahison⁷.

¹*Ibidem*, p. 194-195.

²*Ibid.*, p. 2290-295.

³*Ibid.*, p. 131-134.

⁴*Ibid.*, p. 181-185.

⁵*Ibid.*, p. 187-188.

⁶*Ibid.*, p. 11-13.

⁷FAN Ye, LI Xian, *Hou Hanshu* 後漢書 (Livre des Han Postérieurs), vol. 10, Pékin, Zhonghua shu ju, 1973 (1965), p. 2812.

Les sources chinoises indiquent d'ailleurs une relation étroite entre Puyŏ et les Xianbei dans la seconde moitié du II^e siècle¹. Byington considère que les chevaux furent originellement importés grâce à ces rapports avec les nomades de l'ouest².

La région se situant au sud du territoire de Puyŏ était aussi habitée par des groupes Yemaek, qui, à partir du I^e siècle av. J.-C., commencèrent à s'organiser dans une société plus complexe et stratifiée³. Ils occupaient la région à l'est de la rivière Taizi, entre les rivières Yalu et Songhua. Selon Li Ogg, c'est ici que, à partir du I^e siècle av. J.-C., commence à se développer le futur royaume de Koguryŏ⁴. La mise au jour d'une série de forteresses de colline a permis d'effectuer le possible tracé de la frontière méridionale de Puyŏ, qui touchait le territoire de la commanderie de Xuantu. Il est fort probable que la présence de la commanderie ait empêché des contacts directs entre Puyŏ et les populations du futur royaume de Koguryŏ⁵. Ceci changea entre 82 av. J.-C. et 75 av. J.-C., quand le système de commanderies fut réformé, avec l'abolition de Zhenfan et Lintun, et le déplacement du Xuantu vers le nord-ouest, en laissant ainsi Lelang comme la seule commanderie sur la Péninsule⁶.

La chronologie de la formation d'entités étatiques dans la péninsule coréenne ne fait pas l'unanimité auprès des chercheurs, mais on a tendance à s'accorder sur le fait que l'on peut commencer à parler de royaumes à partir du IV^e siècle apr. J.-C. Il est par ailleurs remarquable que, dans les sources écrites de Koguryŏ et de Paekche, le royaume de Puyŏ est cité comme la terre d'origine, de manière directe ou indirecte, de la dynastie royale⁷. Puyŏ fut donc l'une des premières entités politiques non chinoises de la région à développer une forme étatique et un élevage suffisant pour créer une cavalerie militaire efficace, et cela eut probablement une influence sur l'évolution politique et militaire des entités étatiques de la péninsule coréenne. Koguryŏ fut la première de ces entités à développer un système étatique monarchique. Les premières traces archéologiques de Koguryŏ ont été retrouvées dans l'est du Liaoning, dans la région du Huanren, dans la vallée de la rivière Hun. Byington considère que, tout comme Kojosŏn et Puyŏ, cette région aussi subit l'influence des royaumes chinois à partir du III^e siècle av. j.-C.⁸. Selon le *Hou Hanshu*, Koguryŏ lia un contact direct avec les Han en 32 apr. J.-C., dans une période où le Liaodong était ciblé par des attaques

¹BYINGTON, Mark E., *op. cit.*, 2016a, p. 145-152.

²*Ibidem*, p. 290-295.

³LI, Ogg, *op. cit.*, p. 52-70.

⁴*Ibidem*, p. 71-73.

⁵BYINGTON, Mark E., « Koguryo State Formation », dans BYINGTON, Mark E. (dir.), *The History and Archaeology of the Koguryŏ*, Seoul, Harvard University Press, 2016b, p. 31-36.

⁶KWON, O-jung, « The History of Lelang Commandery », dans BYINGTON, Mark E. (dir.), *The Han Commanderies in Early Korean History*, Cambridge, Harvard University Press, 2013, p. 85-88.

⁷BYINGTON, Mark E., *op. cit.*, 2016b, p. 13-16.

⁸*Ibidem*, p. 31-36.

de la part des Wuhan 烏丸 et des Xianbei. Le gouverneur Han du Liaodong réussit à resserrer des alliances avec ces groupes, qui furent par la suite utilisées contre les Xiongnu. La situation évolua cependant au tournant du II^e siècle, quand les Han se trouvèrent sur la défensive : les Xianbei et Koguryŏ remplirent le vide laissé par l'empire en retrait¹.

En effet, dans la première partie du I^e siècle, les Han avaient été secoués par de nombreuses crises, dont une brève parenthèse où la dynastie Xin 新朝 (9-23) prit le pouvoir. En cette brève période, un grand nombre de Han s'enfuit du territoire chinois. Cela peut être constaté dans l'archéologie de Lelang, où on voit une évolution dans les mœurs funéraires² : avant la crise de l'empire, on constate une présence importante d'armes en fer, de dagues en bronze et de harnachements équestres. Les objets importés de la plaine centrale sont peu nombreux. Les dagues en particulier sont d'une forme typiquement coréenne, et les harnachements et éléments de chars présentent un style typique de Kojosŏn³. Cependant, dans la seconde moitié du I^e siècle apr. J.-C., on constate une diminution sensible de la présence d'armes, d'armures et d'équipements équestres dans les sépultures. En effet, suite aux révoltes de la première moitié du siècle, les équipements militaires furent mis sous contrôle par les autorités. De plus, un nombre important de Han chinois qui avaient pris part aux révoltes trouvèrent refuge au sud, dans les confédérations Han 韓 de la péninsule⁴. Il est possible que le flux migratoire provoqué par les bouleversements politiques du monde chinois ait contribué au développement de la culture militaire et équestre des Han coréens.

Le nom de Han 韓 indique des entités politiques qui se développèrent dans le sud de la péninsule coréenne à partir de la création des commanderies chinoises. La commanderie de Lelang favorisa l'arrivée dans les fédérations du sud-ouest et du sud, Chinhan 辰韓 et Pyŏnhan 弁韓 (fig. 35), de techniques et de marchandises étrangères, en particulier de nouvelles méthodes de métallurgie. Cette innovation fut accompagnée par une militarisation croissante des sociétés des Han : à partir du I^e siècle av. J.-C., les armes en fer apparaissent dans le mobilier funéraire des élites de Pyŏnhan et Chinhan, et leur présence augmente au fil des décennies⁵. Le monopole sur l'industrie du fer et la possibilité d'exportation du produit vers Mahan 馬韓 (fig. 35), Wa ou Lelang furent l'un des éléments qui permit aux élites de Chinhan et Pyŏnhan de se

¹*Ibid.*, p. 145-149.

²KWON, O-jung, *op. cit.*, 2013, p. 88-93.

³OH, Youngchan, « The Ruling Class of Lelang Commandery », dans BYINGTON, Mark E., (dir.), *op. cit.*, 2013, p. 107-113.

⁴KWON, O-jung, *op. cit.*, 2013, p. 88-93.

⁵YI, Hyunhae, « The Formation and Development of the Samhan », dans BYINGTON, Mark E. (dir.), *Early Korea 2*, Cambridge, Harvard University Press, 2009, p. 28-37.

développer¹. L'influence chinoise continua suite à la crise des commanderies, qui se traduit par un exode de résidents de Lelang vers le sud de la péninsule tout au long du II^e siècle. La situation fut réformée par le clan Gongsun 公孫, un potentat local qui avait pris le contrôle du Liaodong : ils créèrent une nouvelle commanderie, Daifang 帶方郡, qui devint l'interface diplomatique permettant d'entretenir des échanges avec les Han de la péninsule et les entités politiques des îles japonaises. Daifang passa ensuite sous le contrôle des Wei, et exista jusqu'au début du IV^e siècle².



Fig. 35, Contexte politique de la péninsule coréenne au III^e siècle, d'après KIM, Daesik, 2012³.

Par rapport aux Han dans le sud de la Péninsule, Koguryō fut le premier État à développer une culture équestre. On en retrouve la trace dans la nécropole de Wangjianglou 望江楼, dans la région de Huanren (fig.

¹*Ibidem*, p. 39-46.

²KWON, O-jung, *op. cit.*, 2013, p. 93-96.

³KIM, Daesik, *op. cit.*, 2012, p. 23.

34), constituée de six tombes sur un promontoire surplombant la rivière Hun. Ce site remonte à la première période du développement de Koguryō, entre la fin des Han occidentaux (206 av.-J.-C.-9 ap.-J.-C.) et le début des Han orientaux (23-220 apr. J.-C.). Parmi un mobilier funéraire très varié, on a retrouvé des pointes de flèches et des mors en fer. Li remarque l'influence de Puyō et de la Plaine centrale dans la structure de ces tombes et la composition du mobilier, ce qui indique que dès son origine, Koguryō entretenait des échanges avec ses voisins¹.

La cavalerie de Koguryō apparaît dans les sources pendant la période des Han orientaux : le *Livre des Han*, *Hanshu* 漢書, affirme que des bandes de combattants montés issus de Koguryō furent employées contre les Xiongnu. Barnes suppose que c'est grâce à ce type de mission que le naissant royaume de Koguryō fut initié aux tactiques formelles de cavalerie². D'un point de vue archéologique, si les premiers harnachements apparaissent dans le contexte funéraire à partir du II^e siècle, c'est avec le IV^e siècle qu'ils deviennent communs, et ils resteront un élément important dans le contexte mortuaire jusqu'au V^e siècle³. Dès le début, il apparaît que les cavaliers de Koguryō étaient familiers avec l'emploi des étriers. Un exemple en est le tombeau 78 du site de Wanbaoting 萬寶汀⁴ de la région de Jilin et daté de la première moitié du IV^e siècle. Ici, on trouve deux paires d'étriers ovales en bois couvert de bronze doré et fixés par des clous. Sur la semelle de l'étrier, on trouve des rivets dorés. Ils mesurent 16 cm de large et ont une longueur totale de 24 cm. Des modèles similaires ont été retrouvés en Qixinshan, Yushanxia et Maxian'gou⁵. La première trace certaine de combat à cheval date du IV^e siècle et elle est constituée par les peintures murales de la Tombe n° 3 d'Anak 安岳 3 号墳 (fig. 40), de la moitié du IV^e siècle, où on peut voir des guerriers montés en action⁶.

Les fouilles effectuées dans le site archéologique de Yushan 禹山 (fig. 34) donnent un aperçu de la richesse et du développement de la culture militaire équestre du royaume de Koguryō. En particulier, la sépulture 992, datée entre la seconde moitié et la fin du IV^e siècle, contenait six fragments d'harnachements

¹LI, Xinquan, « Recent Archaeological Discoveries and Studies on Koguryo in Liaoning Province », dans BYINGTON, Mark E., (dir.), *op. cit.*, 2016b, p. 158-165.

²BARNES, Gina L., *State formation in Japan*, Oxford, Routledge, 2007, p. 41-53.

³KANG, Hyun Sook, « New perspectives of Koguryo archaeological data », dans BYINGTON, Mark E. (dir.), *Early Korea 1*, Cambridge, Harvard University Press, 2008, p. 45-53.

⁴Manbojeong en coréen.

⁵DIEN, Albert E., *op. cit.*, 1986, p. 33-56.

⁶SONG Kye-Hyeon 宋桂鉉, « Kaya kofun no kacchū no henka to kannichi kankei 加耶古墳の甲冑の変化と韓日関係 » (Changements dans les armures retrouvées dans les tombes monumentales de Gaya et les relations nippo-coréennes), dans SHIRAIISHI Taichirō 白石太一郎 et UENO Yoshifumi 上野祥史 (dir.), *Bulletin of the National Museum of Japanese History*, vol. 110, National Museum of Japanese History, Février 2004, p.213-215.

militaires (fig. 36), grâce auxquels on a pu reconstruire deux formes de chanfrein, l'une dont le front est constitué de deux plates, dans le style de Yan, et l'autre où le front fait pièce unique et les oreilles sont mieux protégées, une évolution originelle de l'art militaire de Koguryō¹. L'influence de la tradition Xianbei apparaît clairement dans les fouilles de la tombe de Taiwang 太王陵 (fig. 34), attribuée au roi Kwanggaet'o 廣開土太王 (r. 391-413) et située dans la province actuelle de Jilin. Près du monument on a pu trouver des clochettes pour cheval datées de 391, aussi bien que des décorations pour cheval en forme de feuille d'abricot, et des fragments en fer d'étriers et de selle. L'étrier en particulier montre une forme intermédiaire entre celle utilisée par les Xianbei et celle utilisée dans Silla, ce qui suggère des échanges culturels d'une région à l'autre. D'autres composantes en forme de croix se rapprochent cependant d'exemplaires retrouvés dans le site de Lama-dong 喇嘛洞 (fig. 34), dans le Liaoning, site lié au royaume de Puyō, ou dans la sépulture 91 de Taesōng-dong 大成洞, située dans la région de Kimhae et liée à l'entité étatique de Kūmgwan Gaya 金官伽倻 (fig. 40). Momosaki considère qu'il s'agit là d'un signe de l'influence de la culture Xianbei du IV^e siècle, transmise jusque dans le sud de la Péninsule par l'intermédiaire de Koguryō².

¹LEE Sangyul 李尙律, « Kodai Tōajia to Nihon rettō no Bagu 古代東アジアと日本列島の馬具 » (Harnachements d'Asie Orientale et de l'Archipel Japonais), dans SHIRAISHI Taichirō, SUZUKI Yasutami, TERASAWA Kaoru (dir.), *op. cit.*, 2016, p. 108-113.

²MOMOSAKI Yūsuke, *op. cit.*, p. 185-190.

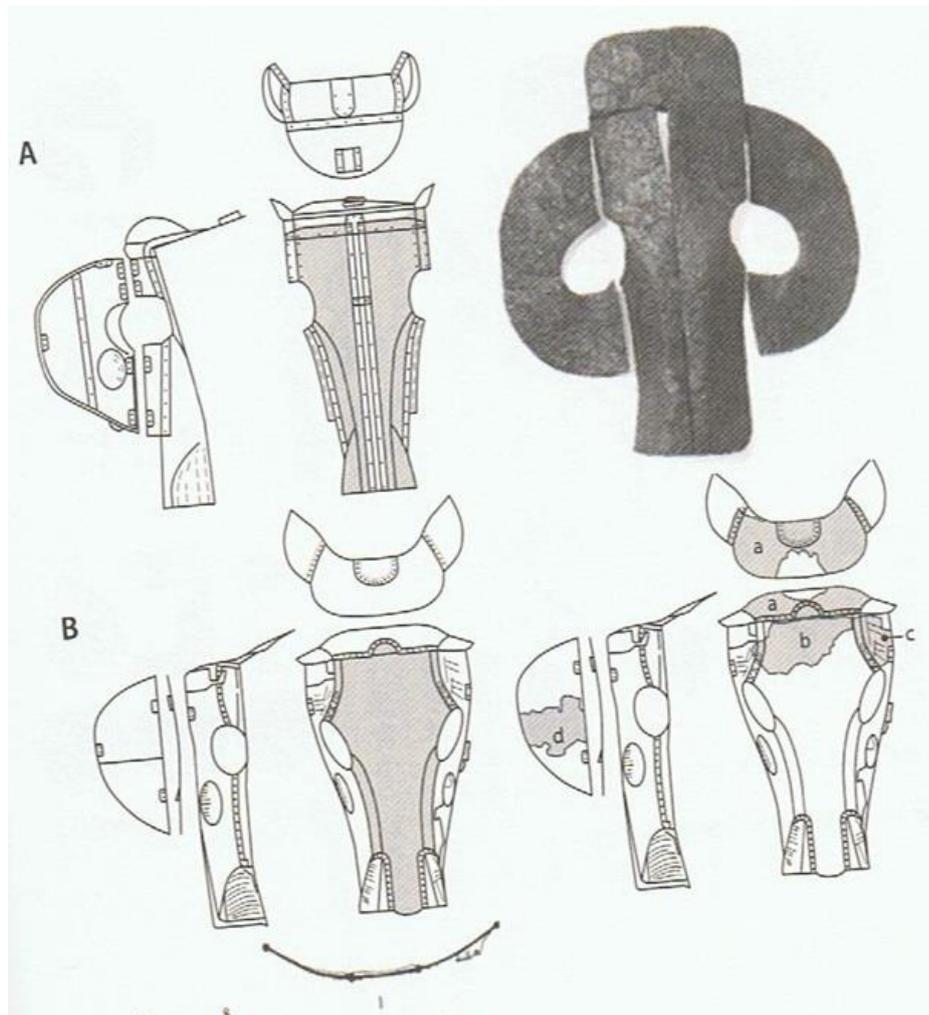


Fig. 36, Exemples de chanfrein : en haut, le chanfrein excavé de la tombe 1 de Taesöng-dong ; en bas, exemplaires excavés de la tombe 992 de Yushan, d'après LEE Sangyul, 2016¹.

À partir du V^e siècle, on retrouve aussi des traces de ces harnachements militaires dans des sites n'ayant pas de rapport avec la sphère funéraire, comme la forteresse de montagne de Bawangchao 霸王朝山城 en Jilin, ou les forts de colline d'Achasan 峨嵋山 dans la région de Séoul (fig. 40)². Il semble que dans la région de Koguryö les harnachements eurent dès leur origine une fonction guerrière très prononcée. D'ailleurs, leur diffusion dans le contexte funéraire survient dans une période d'expansion et développement de l'État. Le cheval de guerre aurait ainsi fait partie des symboles identitaires des élites de Koguryö.

On a un aperçu de l'art de chevaucher pratiqué dans le royaume de Koguryö grâce à l'iconographie. En particulier, la fresque de Muyongchong 舞踊墓, le Tombeau des Danseurs, en Ji'an, dans le district

¹LEE Sangyul 李尙律, *op. cit.*, p. 122.

²KANG, Hyun Sook, *op. cit.*, p. 45-53.

archéologique de Yushan, datée de la moitié du IV^e siècle, montre des archers à la chasse peints avec beaucoup de détails¹.

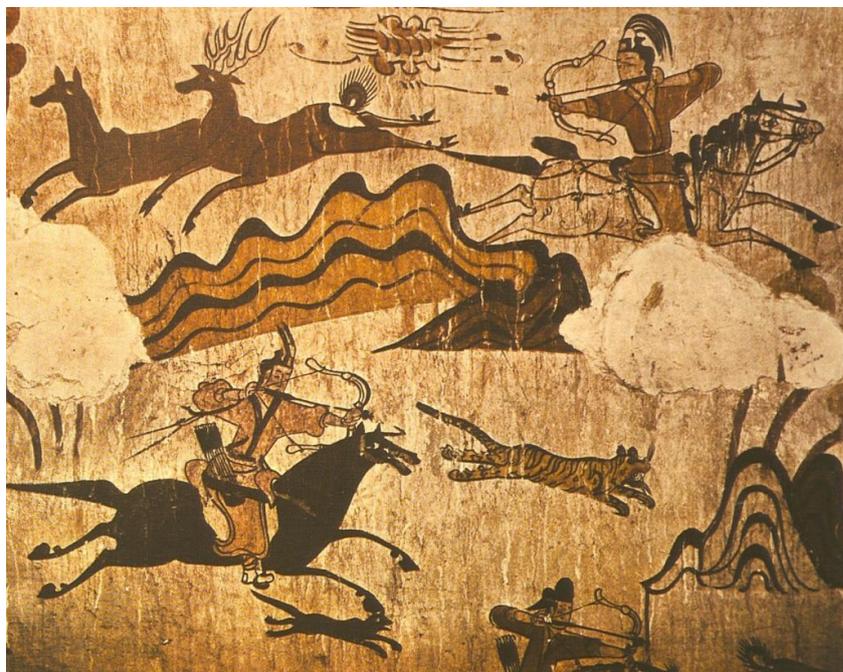


Fig. 37, Chasseurs à cheval, visibles dans ce détail de la Tombe des Danseurs, d'après WHITFIELD, Roderick, CHAN, Ted (dir.), 2009².

Un personnage est montré en train d'exécuter un « tir Parthe », droit derrière lui, et il semble chevaucher les jambes droites. Cette technique est encore mieux illustrée pour le deuxième chasseur, où l'on voit ses jambes serrer l'ensemble du ventre du cheval, dans une position qui rappelle celle décrite par Museler dans son manuel de technique équestre³. Le cheval clair montre un col court et droit et des sabots noirs, ce qui est souvent une caractéristique de sabots particulièrement durs. La crinière et la queue ne sont ni tressées ni coupées. Il est harnaché sans poitrail, avec une selle qui semble avoir un pommeau bien plus haut que l'exemple de selle Han ou Pazyryk qu'on a pu voir plus haut. Le cheval du second personnage, au contraire, porte bien un poitrail, et c'est la croupière qui semble absente. La selle, dans ce cas, semble avoir le pommeau et le troussequin relevés et entourer le siège du cavalier, qui est en train de chevaucher avec des étriers en anneau. Dans les deux cas, les rênes des archers sont abandonnées sur le pommeau ou le col du cheval, ce qui signifie que les cavaliers étaient capables de diriger l'animal avec les genoux et le bassin.

¹*Ibidem*, p. 16-19.

²WHITFIELD, Roderick, CHAN, Ted (dir.), *National Museum of Korea*, Seoul, Cultural Foundation of the National Museum of Korea, 2009 (2007), p. 51.

³« One ought to be able to keep a piece of paper between the calf and the horse's hide ».

MUSELER, Wilhelm, *Riding Logic*, Londres, Methuen & Co. LTD., 1937, p. 29.

Lors de son étude sur les typologies de mors retrouvés en Corée, Kim Ki-woong propose une classification en deux catégories : des mors avec des boucles aux extrémités où viennent s'insérer des rondelles en forme de barrette ou de S, parfois en matériel organique et parfois en métal, et des mors où les rondelles prennent la forme de planchettes ou d'anneaux. Les mors de Koguryō sont souvent en forme d'anneau sans décorations, ou en barrette fine, voire en forme de S¹. La forme en S rappelle fortement les rondelles retrouvées dans le contexte des Kurgan et témoigne de l'influence de l'Asie centrale dans la culture équestre de Koguryō.

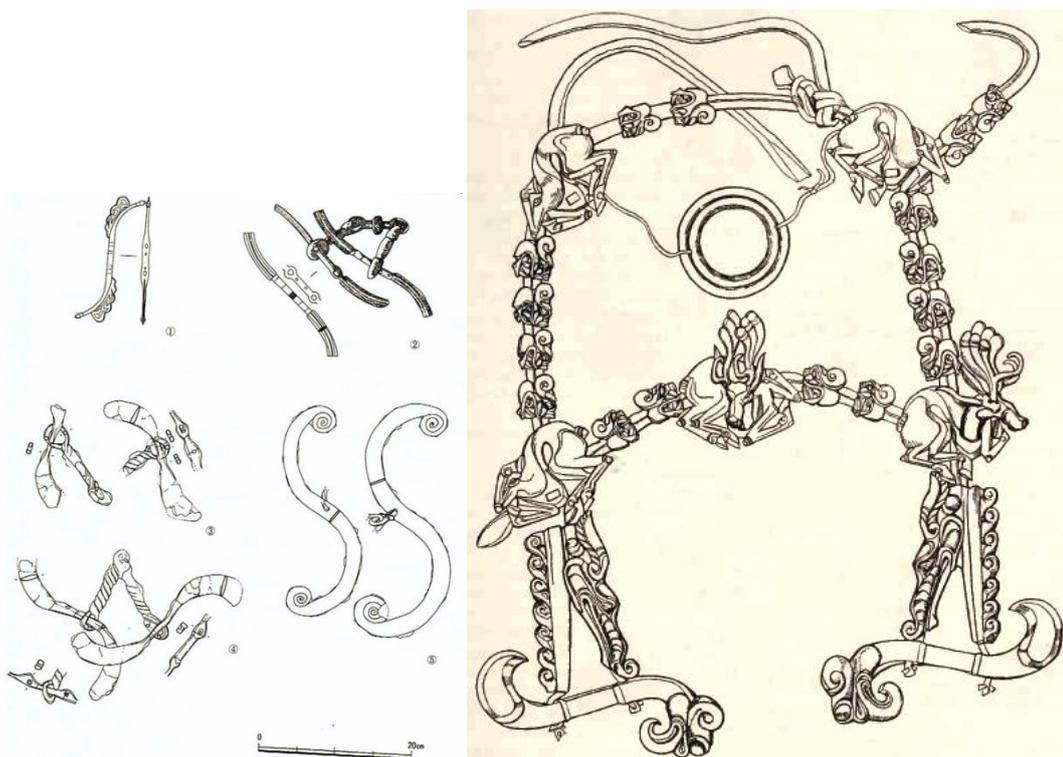


Fig. 38, À gauche, rondelles de mors excavées en Corée, d'après CHANG Yoon Chung, 2008², à droite, têtière décorée excavée du Pazyryk *kurgan* n. 5, d'après RUDENKO, Sergei I., 1970³.

En ce qui concerne les trois Han méridionaux, il semble que Mahan, futur royaume de Paekche, fut parmi les premiers à atteindre un certain niveau de centralisation et d'unification avant la disparition des commanderies. En effet, les sources chinoises mentionnent des tributs envoyés de Mahan déjà dans la seconde moitié du III^e siècle, époque à laquelle Mahan aurait même réussi à organiser une attaque

¹CHANG Yoon Chung 張允禎, *Kodai bagukara mita Kan hantō to Nihon* 古代馬具からみた韓半島と日本 (La Péninsule coréenne et le Japon du point de vue des harnachements), Tōkyō, Dōsansha, 2008, p. 45-46.

²*Ibidem*, p. 99.

³RUDENKO, Sergei I., *op. cit.*, p. 171

d'envergure contre la commanderie de Daifang¹. Il est difficile de déterminer la période exacte de l'adoption de la culture équestre de la part de Mahan. Selon le *Sanguozhi*, ici le cheval était limité à la sphère funéraire :

其葬有槨無棺、不知乘馬、牛馬尽於送死。

[Mahan] Leurs sépultures incluent un cercueil sans sarcophage externe, ils ne savent pas monter les chevaux et les bœufs sont toujours envoyés chez les défunts².

Cette information est d'ailleurs retrouvée dans le *Hou Hanshu* :

不貴金寶錦罽、不知乘牛馬、唯重瓔珠、以綴衣為飾、及縣頸垂耳。

Ils ne donnent aucune valeur à l'or précieux, aux tapisseries fines, ils ne savent pas chevaucher le bœuf ou le cheval, seulement ils apprécient les ornements de perles de pierre, qu'ils attachent à leurs vêtements en guise de décoration, et ils suspendent à leur cou ou font pendre de leurs oreilles³.

Cette apparente spécialisation du cheval dans la sphère rituelle constitue une différence importante entre la culture équestre de Mahan, et plus tard du royaume de Paekche, et la culture équestre des autres entités politiques, Pyŏnhan et Chinhan, plus tard la Confédération de Kaya et le royaume de Silla.

La chronologie de l'évolution de l'entité de Mahan au royaume de Paekche est débattue : selon certains, on peut considérer Paekche comme un État à partir de la moitié du III^e siècle ; pour d'autres, l'évolution politique ne fut accomplie que vers la moitié du IV^e siècle. Le *Mémoires Historiques des Trois Royaumes, Samguk Sagi* 三國史記, relate le mythe fondateur de Paekche, qui rattache l'origine du royaume aux enfants du roi de Koguryŏ, lui-même étant devenu souverain après avoir fui Puyŏ. Paekche et Koguryŏ affirment donc descendre du royaume de Puyŏ, ce qui apparaît aussi dans les sources chinoises. Certains chercheurs se basent sur cette tradition et placent l'origine de Paekche au I^e siècle, avec la migration des princes de Koguryŏ, mais cette thèse est réfutée par d'autres chercheurs comme Gardiner, qui souligne qu'un

¹BARNES, Gina L., *op. cit.*, 2007, p. 27-31.

²CHEN Shou 陳壽, *Sanguozhi* 三國志 (Chroniques des Trois Royaumes), vol. 3, Pékin, Zhonghua shu ju, 1959, p. 851.

³FAN Ye, *op. cit.*, p. 2819.

« roi de Mahan » n'est mentionné que pour le III^e siècle, ou par Shiratori, qui accepte l'idée que Paekche fut fondée par des réfugiés de Puyō, mais déplace les événements après l'an 286, date de la défaite de Puyō¹. Les harnachements plus anciens de la région ont été excavés du site de Such'ōng-dong 水清洞, près de la ville d'Osan, une quarantaine de kilomètres au sud de Séoul (fig. 39). Il s'agit de mors et d'autres fragments datables à la moitié du IV^e siècle. Cette région fut le centre névralgique du royaume de Paekche, mais en raison du développement urbain des fouilles systématiques sont impossibles. Ainsi les données archéologiques sur les origines de la culture équestre de Paekche ne sont, pour le moment, que partielles².

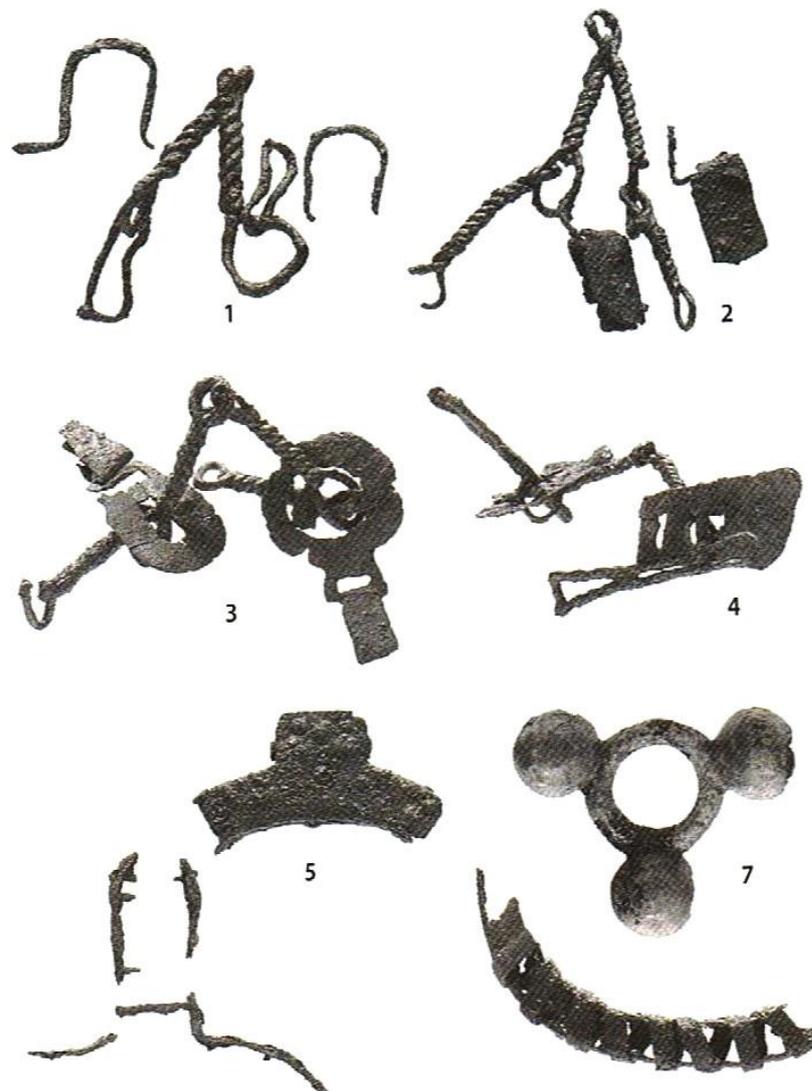


Fig. 39, Harnachements excavés du site de Such'ōng-dong, d'après LEE Sangyul, 2016³.

¹BARNES, Gina L., *op. cit.*, 2007, p. 32-36.

²LEE Sangyul, *op. cit.*, p. 113-114.

³*Ibidem*, p.114

Bien que se développant à la même période que celle des autres Han de la péninsule, la culture équestre de Mahan/Paekche présente des différences importantes par rapport à ses voisins. Kwon remarque en effet que la présence d'éléments équestres dans les sites funéraires des élites (ossements, dents, harnachements, etc.) est bien moins importante dans Paekche par rapport aux sépultures de Kaya ou de Silla. Au contraire, on trouve un nombre bien plus important d'animaux sacrifiés dans des sites liés à la construction d'infrastructures¹. On a en effet retrouvé des traces lors des fouilles de la muraille de P'ungnap-tong t'osŏng 風納洞土城, à Séoul (fig. 40), une fortification qui entourait une zone de 3 à 5 km² et qui est considérée comme le rempart de la première capitale de Paekche. En fouillant le site, on a pu retrouver des traces de nombreux chevaux et bœufs sacrifiés, ainsi que des statuettes de chevaux en argile parmi d'autres offrandes rituelles². Dans le même contexte, on a pu découvrir une fosse de la moitié du V^e siècle et contenant plusieurs offrandes, dont une dizaine de crânes de bœufs et chevaux, très probablement sacrifiés lors d'un rituel lié à l'état. Cette relation entre le sacrifice équestre et la construction d'infrastructures étatiques semble d'ailleurs confirmée par la découverte de restes près de la fondation de la porte septentrionale de la muraille de Mongch'on, Mongch'on t'osŏng 夢村土城, située encore une fois dans la ville de Séoul (fig. 40)³.

La présence du cheval n'est cependant pas limitée aux sites liés à la capitale. Un exemple important dans ce sens est le site de Songsan-tong 松山洞遺跡, un site agricole se trouvant près de Hwasŏng (fig. 40) et caractérisé par des rizières terrassées et des infrastructures d'irrigation. Ici on peut isoler deux couches, une datant de la seconde moitié du III^e siècle et l'autre datant de la première moitié du IV^e siècle. Dans la couche inférieure on a pu identifier des traces d'êtres humains (93), de bœufs (78), et de chevaux (103). Il est rare de trouver des traces de sabots sur des parcelles rizicoles, et la question se pose sur la raison de leur existence. Selon Kwon, il est peu probable que les animaux aient été employés dans les travaux agricoles car ces traces manquent de direction ou d'ordre. Il considère bien plus probable que, après la récolte, les rizières étaient laissées à la disposition des bêtes, comme une forme de pâturage⁴. On en conclut ainsi qu'une forme de culture équestre subsistait dans l'ensemble du territoire de Mahan/Paekche, une culture qui avait été sans doute adoptée pendant la période des commanderies. Cependant, malgré son origine étrangère, on

¹KWON O-jung 權五榮, « Kudara shakai ni okeru bahitsu no shiiku to shiyō 百濟社会における馬匹の飼育と使用 » (Usages et élevage du cheval dans la société de Paekche), dans MIGISHIMA Kazuo 右島和夫 (dir.), *Uma no kōkogaku 馬の考古学* (L'Archéologie du Cheval), Tōkyō, Yūzankaku, 2020, p. 73-75.

²KWON, O-jung, « The Influence of Recent Archaeological Discoveries on the Research of Paekche History », dans BYINGTON, Mark E. (dir.), *op. cit.*, 2008, p. 71-75.

³KWON O-jung, *op. cit.*, 2020, p. 73-75.

⁴*Ibidem*.

constate que, au moment du développement de l'État, la culture équestre de Paekche avait acquis des caractéristiques propres et originelles et elle avait été intégrée au rituel public.

Sous l'égide des commanderies, la culture équestre se diffusa aussi parmi les villes constituant la *polity* de Pyŏnhan, où à partir du III^e siècle on trouve des mors avec des barres inférieures¹ courtes et une têtière constituée de deux sangles. Selon Kim Doo-Chul, ces mors de Pyŏnhan appartiennent à ce que l'on a appelé le « style altaïque ». On trouve par exemple des rondelles de mors plates en forme de S, percées et entrelacées avec les bandes de la têtière et l'anneau extérieur du mors. Un exemplaire en bronze et d'autres en fer ont été exhumés dans le site de Pyongri-dong 坪里洞 près de Taegu². Du point de vue des sources écrites, le *Sanguozhi* affirme que les habitants de Pyŏnhan connaissaient l'élevage des bœufs et des chevaux :

土地肥美、宜種五穀、曉蠶桑、作鎌布、乘駕牛馬。

Leur terre est fertile et belle, elle est favorable à la culture des cinq céréales et aux riz, ils cultivent le mûrier et élèvent le ver de soie, ils produisent de la soie fine, ils chevauchent et attèlent le bœuf et le cheval³.

Il spécifie aussi que plusieurs coutumes sont communes à Pyŏnhan et Chinhan :

弁韓与辰韓雜居、亦有城郭。衣服居处与辰韓同。言語法俗相似、祠祭有異、地竈皆在戸西。

Les gens de Pyŏnhan et celles de Chinhan vivent mélangées ensemble, de plus elles disposent de fortifications. Leurs vêtements et leurs lieux d'habitation sont les mêmes que ceux de Chinhan. Leur langue, lois et mode de vie se ressemblent énormément, leurs rituels et leurs

¹引手, en Japonais *hikide*, ressemble dans la forme au mors de bride ou au pelham, dans le sens où les rênes ne sont pas attachées aux rondelles aux coins de la bouche, comme dans le mors de filet simple, mais au bout d'une tige métallique qui pend vers le bas, sous la mâchoire. Les rênes ne sont pas connectées directement aux coins de la bouche du cheval, mais pendent au bout des *hikides*, qui exercent ainsi un effet levier sur la mandibule. Encore aujourd'hui, ce type de mors est utilisé pour les chevaux forts ou fougueux, même si, selon la forme, il peut être considéré comme sévère.

²KIM Doo-Chul 金斗喆, « Gaya to Wa no Bagu 加耶と和の馬具 » (Harnachements de Gaya et de Wa), dans SHIRAISHI Taichirō et UENO Yoshifumi (dir.), *op. cit.*, p. 264-265.

³CHEN Shou, *op. cit.*, p. 853.

divinités sont différentes, ils disposent tous de foyers sur terre et les portes d'entrée se situent sur le côté ouest¹.

Si les données du *Sanguozhi* sont correctes et les coutumes et les activités des deux Han étaient si proches, on peut supposer que la tradition équestre de Chinhan devait aussi se rapprocher beaucoup de celle de Pyŏnhan. On peut vérifier la présence de harnachements équestres dans le sud de la péninsule depuis au moins le I^e siècle av. J.-C., dont par exemple des grelots pour chevaux importés de la Chine Han, ou d'autres pièces de harnachement importées ou inspirées de la tradition de Lelang². Cependant, bien qu'il soit possible que le combat monté ait été pratiqué à Pyŏnhan et Chinhan, le *Sanguozhi* ne lui réserve pas un espace important dans sa brève description de la guerre parmi les Han :

便步戰、兵仗与馬韓同。

Ils excellent dans le combat à pied, leurs armes sont les mêmes que celles de Mahan³.

Ainsi, selon la source chinoise, pendant la période des commanderies, le cheval faisait bien partie de la culture de Pyŏnhan et Chinhan, mais son rôle sur le champ de bataille était limité. Yi remarque d'ailleurs que l'on trouve des artefacts en style chinois dans de nombreux sites liés à Pyŏnhan ou Chinhan, alors que des objets de ce genre sont par contre bien plus rares dans les sites liés à Mahan⁴. Il se peut que les habitants de Pyŏnhan et Chinhan aient été plus réceptifs à la tradition des Han de Chine, arrivée par les commanderies. C'est pourtant avec la crise de ces dernières que la culture équestre semble gagner un essor particulier dans le sud de la Corée. En effet, la disparition des commanderies et l'interruption des échanges avec la Chine provoqua une réorganisation des réseaux régionaux. On constate non seulement une intensification des liens diplomatiques et commerciaux entre les Wa et Pyŏnhan⁵, mais aussi le développement d'une route commerciale orientale entre Pyŏnhan, Koguryŏ et Puyŏ. C'est grâce à cette route que la culture équestre septentrionale fut introduite à Pyŏnhan vers le III^e ou IV^e siècle⁶.

¹*Ibidem*.

²LEE, Jaehyun, « Interregional Relations and Development of Samhan Culture », dans BYINGTON, Mark E. (dir.), *op. cit.*, 2009, p. 71-72.

³CHEN Shou, *op. cit.*, p. 853.

⁴Yi, Young Hoon, « Tomb 1 at the Taho-ri Site in Ch'angwon », dans BYINGTON, Mark E. (dir.), *op. cit.*, 2009, p. 155-174.

⁵LEE, Sungsi, « The Samhan, Ye, and Wa in the Time of the Lelang and Daifang Commanderies », dans BYINGTON, Mark E. (dir.), *op. cit.*, 2013, p. 186-189.

⁶LEE, Jaehyun, *op. cit.*, p. 84-89.

Les commanderies et les royaumes du nord ne furent pas les seules influences dans cette région : après l'assassinat du gouverneur qui gardait le Liaodong sous contrôle des Jin occidentaux 晉 (266-316), en 309, de nombreux groupes Xianbei descendirent dans la région. Ainsi, au début du IV^e siècle, cette zone fut touchée par l'expansion du royaume de Koguryŏ et des Murong Xianbei 慕容鮮卑, ces derniers s'étant organisés dans le royaume du Yan Antérieur 前燕 et ayant pris le contrôle de la région du Liaodong¹. La cavalerie jouait un rôle incontournable dans la tactique de Yan à cette époque : en décrivant la guerre entre le royaume de Yan et Puyŏ, le *Livre des Jin, Jinshu* 晉書, affirme que Yan disposait de « 17 000 » guerriers montés². Koguryŏ dirigea son expansion vers le sud, se trouvant ainsi en conflit avec Paekche à partir de 369. Après une période de succès pour Paekche, Koguryŏ reforma sa structure politique et militaire, et put tourner le conflit en sa faveur à partir des années '80 du IV^e siècle, arrivant aussi à lier une relation diplomatique favorable avec le royaume de Silla en 392. Paekche se lia en conséquence avec les Wa. Pendant ces mêmes années, le royaume des Yan antérieurs fut défait par les Wei et s'effondra³.

Tout comme pour le cas de Paekche, l'historiographie n'est pas unanime en ce qui concerne l'évolution des Han du sud de la Péninsule, mais on considère généralement que le IV^e siècle fut la période où Pyŏnhan se constitua en confédération de villes-États dans celle que l'on considère comme la Première Confédération de Kaya 加倭, et Chinhan évolua vers une forme de monarchie centralisée qui prit le nom de Silla 新羅⁴. Cette évolution est étroitement liée au destin des commanderies : Lelang et Daifang furent conquises par le royaume de Koguryŏ en 313 et 314. L'arrivée des troupes de Koguryŏ causa un mouvement important de population des deux commanderies vers le sud, ce qui diffusa la culture matérielle de Lelang et Daifang dans le reste de la péninsule⁵. Certains chercheurs ont interprété le changement de la culture matérielle marqué par le développement des grandes tombes et des objets en style septentrional (comme les harnachements) comme le signe de l'arrivée en masse de cavaliers nomades du nord qui auraient supplanté les élites de Pyŏnhan. Bien que cette théorie ne fasse pas l'unanimité, elle influence encore aujourd'hui certaines branches de la recherche⁶.

Dans la région de Pyŏnhan, le changement dans la culture matérielle avait commencé avant le collapse des commanderies, vers la fin du III^e siècle, et en particulier dans la région du Yŏngnam, à l'embouchure de

¹LEE, Sungsi, *op. cit.*, p. 192-198.

²NOH, Taedon, *op. cit.*, p. 395-402.

³LEE, Sungsi, *op. cit.*, p. 205-215.

⁴YI, Hyunhae, *op. cit.*, p. 46-52.

⁵KWON, O-jung, *op. cit.*, 2013, p. 96-99.

⁶DAVEY, Jack Alexander, *Mortuary Ritual and Social Development in Iron Age Korea*, Dissertation doctorale, University of California, 2014, p. 31-35.

la rivière Naktong, entre Kimhae et Pusan. Ceci a été interprété comme un signe d'évolution sociale et politique de la plus puissante entité politique de la Première Confédération de Kaya : Kŭmgwan Gaya. Kim Doo-chul considère que les harnachements constituent un élément central dans cette évolution, car c'est bien à cette époque que l'on voit apparaître les ensembles d'armes et armures propres au guerrier monté¹. Cependant, ce n'est que quelque temps après, à partir du IV^e siècle, que l'armure en fer connut un véritable essor, non seulement dans le contexte de Kaya, mais aussi dans celui de Silla². Kaya en particulier élaborait rapidement un style d'harnachements typique et une culture équestre originelle³. L'un des sites d'importance majeure en cette période d'évolution politique est la nécropole de Taesŏng-dong, situé dans la région de Kimhae et lié à Kŭmgwan Gaya. Park considère que le développement de ce lieu de sépulture montre le rôle central joué par Kŭmgwan Gaya dans cette première phase de la Confédération. Parmi ces tombes, qui sont érigées à partir de la moitié du III^e siècle, on trouve de nombreuses traces des liens entre Kŭmgwan Gaya et les îles japonaises, comme dans le tombeau 13, daté du début du IV^e siècle et d'où on a pu exhumer seize ornements en pierre fabriqués sur l'Archipel⁴. On a pu aussi trouver des objets importés de la Chine occidentale ou des bronzes typiques de la région de Jilin⁵, ce qui témoigne d'un vaste réseau d'échanges entretenu par Kŭmgwan Gaya.

Dans ce site, on trouve aussi des traces de la culture équestre de Kaya. Un exemple digne d'attention est la tombe 91, une sépulture avec une chambre en bois datant de la première moitié du IV^e siècle et dans laquelle étaient placés des ornements et des harnachements identiques à ceux retrouvés dans le site de Lamadong, dans le Liaoning, site lié au royaume de Puyŏ. Certains chercheurs ont suggéré que cette sépulture indiquait l'existence d'un lien direct avec Puyŏ, mais Byington ne considère pas ces traces comme suffisantes pour prouver une connexion directe⁶. D'autres éléments du mobilier funéraire sont des objets importés du royaume des Yan⁷. En particulier, Momosaki remarque une certaine similitude entre les harnachements de la tombe 91 et ceux excavés du site Murong Xianbei de Cangliangjiao 倉糧窖墓, près de la ville de Beipiao. Ce n'est pas le seul exemple de cette sorte suggérant un lien entre la tradition funéraire des Murong Xianbei

¹KIM Doo-Chul, *op. cit.*, p. 265-266.

²SONG, Kye-Hyeon, *op. cit.*, p.213-215.

³LEE Hyungjung 李炫廷, « Shiragi Kaya no Uma bunka 新羅-加耶の馬文化 » (La culture équestre de Gaya et Silla), dans MIGISHIMA Kazuo (dir.), *op. cit.*, 2020, p. 85-91.

⁴PARK, Cheun Soo, « Kaya and Silla in Archaeological Perspective », dans BYINGTON, Mark E. (dir.), *op. cit.*, 2008, p. 113-124.

⁵PARK, Hae Won, « Archaeological research on Gaya : Past, Present and Future », dans BYINGTON, Mark E. (dir.), *op. cit.*, 2012, p. 130-159.

⁶BYINGTON, Mark E., *op. cit.*, 2016a, p. 274-277.

⁷LEE Sangyul, *op. cit.*, p. 118-119.

et celle de Kŭmgwan Gaya. Cependant il est difficile de déterminer si ces objets étaient importés ou imités sur place¹. C'est enfin dans la sépulture 68 de Taesŏng-dong que l'on a pu retrouver des fragments de selle. La sépulture ayant été datée à la seconde moitié du IV^e siècle, il s'agit de la selle la plus ancienne retrouvée dans la Péninsule coréenne². Momosaki estime que les étriers retrouvés dans la tombe 68 sont très similaires à celui de la tombe 21 de Jinpenling, en attribuant ainsi une influence des Jin Occidentaux à ces objets. En effet, la tombe 21 est datée au 302, avant la perte des Commanderies (qui eut lieu en 313), ce qui la situe pendant une période où la dynastie Jin s'efforçait de maintenir son contrôle sur le nord de la Péninsule coréenne³.



¹MOMOSAKI Yūsuke, *op. cit.*, p. 176-182.

²LEE Sangyul, *op. cit.*, p. 118-119.

³MOMOSAKI Yūsuke, *op. cit.*, p. 176-182.

Fig. 40, Liste des sites liés à l'élevage et l'emploi du cheval dans la péninsule coréenne mentionnés dans ce chapitre¹.

Un mors similaire à celui de la tombe de Cangjiangjiao a été retrouvé aussi dans la tombe 38 du site de Pokch'ŏn-dong 福泉洞 dans le district de Tongnae, site utilisé comme lieu de sépulture entre le II^e et IV^e siècle. Dans cette sépulture se trouvait aussi l'un des premiers exemples d'armure de plates, aussi bien que des perles d'origine japonaise et des pointes de flèches dont des exemplaires très similaires ont été retrouvés dans la région d'Ōsaka². On constate ainsi que la tradition équestre de Kaya, l'un des principaux interlocuteurs diplomatiques pour des entités étatiques Wa, était une tradition composite et complexe, où les éléments indigènes étaient influencés par la tradition des commanderies mais aussi par celle des royaumes du nord de la péninsule coréenne, à leur tour influencés par la tradition de Yan et des steppes.

Dans le contexte de Kaya, le harnachement du guerrier monté de cette période inclut le mors, des étriers en bois et des décorations en forme d'anneau, de feuille ou de cœur. Des décorations de ce genre ont été trouvées à Taesŏng-dong, alors que des étriers ont été retrouvés dans le site de Pokch'ŏn-dong³. Ces étriers, sortis du tombeau 38, sont considérés comme les plus anciens exemples certains de cette région, et sont ainsi considérés comme les marqueurs symboliques de la culture équestre en Kŭmgwan Gaya⁴. Au sud-ouest de Pokch'ŏn-dong, on trouve aussi la nécropole de Naesong 萊城遺跡, où armes et armures (en fer et en cuir), mais aussi harnachements, étaient inclus dans le mobilier funéraire⁵, ce qui montre l'importance de l'ensemble du guerrier monté comme indicateur de statut social et d'autorité. Le rôle des armes et des harnachements dans le contexte funéraire de Kŭmgwan Gaya ne fait qu'augmenter à partir du IV^e siècle, ce qui marque aussi une diffusion remarquable des armures en fer par rapport à celles en matériel organique de la période précédente⁶. Dans le cas spécifique des harnachements, on remarque que, par rapport à des

¹SHIN, Michael D., *op. cit.*, p. 3 ; KIM, Daesik, *op. cit.*, 2012, p. 33 ; LEE Sangyul, *op. cit.*, p. 108-113, 115-118 ; MOMOSAKI Yūsuke, *op. cit.*, p. 176-182, 185-190 ; DIEN, Albert E., *op. cit.*, 1986, p. 33-56 ; KANG, Hyun Sook, *op. cit.*, p. 45-53 ; SONG, Kye Hyeon, *op. cit.*, p. 16-19, 213-215 ; CHANG Yoon Chung, *op. cit.*, p. 99 ; KWON, O-jung, *op. cit.*, 2008, p. 71-75 ; KIM Doo-Chul, *op. cit.*, p. 264-265 ; PARK, Hae Won, *op. cit.*, p. 125-130 ; BARNES, Gina, « The Emergence and Expansion of Silla from an Archaeological Perspective », dans *Korean Studies*, vol. 28, University of Hawai'i Press, 2004, p. 16-19.

²MOMOSAKI Yūsuke, *op. cit.*, p. 176-182.

³KIM Doo-Chul, *op. cit.*, p. 265-266.

⁴LEE, Hyun Joo, « Features and Developmen of the Pokch'on-dong cemetery in Tongnae », dans BYINGTON, Mark E. (dir.), *op. cit.*, 2012, p. 176-186.

⁵LEE, Hyun Joo, *op. cit.*, p. 171-174.

⁶*Ibidem*, p. 176-186.

formes précédentes, les mors de Kŭmgwan Gaya sont dotés de longues branches inférieures, ce qui signifie que ce sont des mors sévères, probablement conçus pour permettre au guerrier de chevaucher les mains libres. Kim Doo-Chul remarque que cette forme de mors associée aux armes et armures retrouvées dans la région au IV^e siècle indique que le style de combat monté pratiqué par les cultures équestres du nord avait été adopté par l'élite de Kaya. Il considère que les étriers et les selles rigides furent très probablement adoptés à cette même période¹.

Dans la région de Kaya, on utilisait des étriers en anneau faits en bois et recouverts de plaques de fer. Yoo Chang-won a pu subdiviser les exemplaires trouvés dans les tombes en huit groupes principaux, selon la forme et l'épaisseur des différentes parties². Cela témoigne de la richesse et de la variabilité de la culture équestre qui se développa dans le sud de la péninsule. De manière générale, on trouve une grande quantité de matériel équestre militaire dans la région de Kimhae-Busan. Certains ont interprété cela comme le signe que dès l'âge de la Première Confédération, Kaya disposait d'une cavalerie. D'autres considèrent que les données ne sont pas suffisantes pour affirmer cela, mais on peut cependant admettre qu'au moins une partie des élites avaient fait de ce style de combat un élément central de leur identité³. Même après le collapse de la Première Confédération de Kaya et le développement de Tae Kaya 大伽倻 au V^e siècle, armes, armures et harnachements restèrent des éléments importants parmi les objets de prestige et le mobilier funéraire des élites⁴. Les sites funéraires de Kaya offrent en effet un grand nombre de spécimens, et en particulier d'armures. Ceci rend la culture funéraire de Kaya clairement différente de celle de Paekche, Koguryŏ ou Silla : il est clair que dans le contexte de Kaya, l'équipement guerrier portait une charge symbolique particulière. À partir du V^e siècle, alors que dans le royaume voisin de Silla le symbole d'autorité est constitué par des ornements en or, dans la confédération de Kaya, ce sont des armures en fer qui sont enterrées dans les tombeaux des élites⁵.

Comme on pourra le constater dans notre chapitre concernant le cheval au Japon, à partir du IV^e siècle, l'équipement équestre militaire devint l'un des biens principaux que Kŭmgwan Gaya exportait vers les îles japonaises. Il est fort possible que cela ait été la conséquence d'une pression croissante exercée par le royaume de Silla : l'équipement équestre militaire serait ainsi le signe d'une alliance militaire entre les Wa et Kŭmgwan Gaya⁶. Avec le V^e siècle, l'évolution des armures et l'apparition d'armures pour chevaux suggèrent une influence importante des peuples septentrionaux et un développement du combat à cheval. Des

¹KIM Doo-Chul, *op. cit.*, p. 265-266.

²CHANG Yoon Chung, *op. cit.*, p. 3-5.

³KIM, Daesik, *op. cit.*, 2007, p. 51-57.

⁴PARK, Hae Won, *op. cit.*, p. 130-159.

⁵SONG, Kye Hyeon, *op. cit.*, p. 222-223.

⁶KIM, Daesik, *op. cit.*, 2007, p. 51-57.

exemples de ce type ont été retrouvés dans le tombeau 23 du site d'Okchön 玉田古墳群 en Hapch'ön, d'où on a exhumé une barde en bronze doré¹. Le chanfrein présente des similitudes avec des protections similaires trouvées dans les sites de Silla, alors que le reste des harnachements se rapproche de la tradition de Kŭmgwan Gaya². Park Cheun-soo remarque les particularités régionales de cet élément, en constatant que les chanfreins excavés dans Silla présentent souvent une forme plus proche de celle de Yan, alors que ceux excavés dans la région de Kaya présentent plutôt la forme élaborée par Koguryŏ³. On constate ainsi que des influences multiples participèrent à l'élaboration de la culture équestre coréenne, influences provenant d'aussi loin que les régions septentrionales, mais aussi d'autres entités politiques du sud de la péninsule.

La culture équestre n'était pas limitée à la tradition de Kŭmgwan Gaya, mais se retrouve dans l'ensemble de la Confédération. Un exemple en est le tombeau de Magap 馬甲塚, exhumé dans le site de Tohang-ni 道項里, lieu de sépulture lié à l'entité étatique d'Aragaya 阿羅伽倻, dans la région de Haman. La tombe est considérée comme remontant au V^e siècle et elle présente des similitudes avec les sépultures de Taesŏng-dong. Parmi les objets composant le mobilier funéraire, on remarque un casque, une épée et une armure pour chevaux. De plus, on trouve un nombre significatif de mors argentés typiques de la région, ce qui pousse Ryu Chang-hwan à supposer que vers le milieu du V^e siècle, Aragaya avait développé une industrie indépendante pour la fabrication des harnachements⁴.

Au nord-est de la Confédération de Kaya, dans la région de Chinhan, le cheval semble avoir joué un rôle rituel important dès l'origine du royaume de Silla. À la différence de Paekche et de Koguryŏ, qui rattachent leurs dynasties au royaume de Puyŏ, le mythe fondateur de Silla tourne autour d'un premier roi divin né d'un œuf et annoncé par un cheval⁵. D'un point de vue archéologique, la culture matérielle de l'Âge du Fer (0-300 apr. J.-C.) ne présente pas de différence radicale entre la région de Pyŏnhan et celle de Chinhan. Les deux fédérations entretenaient d'ailleurs des échanges avec les Han, dont des objets ont été retrouvés lors de fouilles. Chinhan était du reste bien intégrée au sein d'un vaste réseau qui incluait les régions du nord et les îles japonaises : dans le tombeau 130 du site de Sara-ri 舍羅里, en Kyŏngju, on a pu trouver un chaudron du nord-est de la Chine et des miroirs fabriqués en Kyūshū. D'autres sites situés sur la côte confirment les échanges avec l'Archipel⁶. La culture équestre de Silla apparaît comme étant très similaire à celle des peuples des steppes ce qui, selon Nelson, suggère que cette culture ne fut pas une simple imitation,

¹SONG, Kye-Hyeon, *op. cit.*, p. 220-222.

²PARK, Hae Won, *op. cit.*, p. 125-130.

³LEE Sangyul, *op. cit.*, p. 126-131.

⁴PARK, Hae Won, *op. cit.*, p. 113-123.

⁵NELSON, Sarah Milledge, *op. cit.*, 2008, p. 111-112.

⁶*Ibidem*, p. 16-19.

mais qu'elle fut introduite dans cette région par la migration de groupes appartenant aux cultures septentrionales¹. Ishida Eichirō, qui soutenait la théorie d'Egami, proposa la possibilité que des groupes provenant de Puyō ou de Koguryō se déplacèrent vers le sud, en établissant des entités étatiques dans cette région de la péninsule. Le centre de ce régime de cavaliers du nord se serait déplacé dans les îles japonaises pendant le IV^e siècle, lors du développement des royaumes coréens². Une branche de la recherche sur l'histoire de Silla considère en effet qu'il y eut probablement deux vagues migratoires provenant du nord : une première vague de gens provenant du nord-est d'Asie, parlant une langue Toungouse et portant avec eux la technologie du bronze, aurait eu lieu au début du I^{er} millénaire av. J.-C. Après la chute de Lelang en 313, il y aurait eu une deuxième vague de migration massive porteuse des traditions du nord-est, dont par exemple l'introduction de harnachements dans le style du nord. C'est effectivement à cette période que l'on retrouve l'un des premiers exemples d'armure en fer dans la région de Silla, exhumé du tombeau monumental de Guchong-dong 九政洞. Un autre indice qui rattache la culture matérielle de Silla à la tradition des steppes est la forme des sépultures : à partir de la fin du III^e siècle et jusqu'au début du VI^e siècle, on voit se développer dans le territoire de Chinhan des tombes avec des chambres en bois qui sont ensuite recouvertes par des pierres empilées. En 1990, Choi Byeon Hyun formula l'hypothèse que ce type de sépulture fut emprunté à la culture Kurgan, mentionnée dans le chapitre précédent. Cette importation aurait pu être le fruit d'échanges avec les bâtisseurs de Kurgans ou d'une migration importante de gens d'Asie centrale. Cette hypothèse ne fait pas l'unanimité, le désaccord étant lié au fait que plusieurs branches des études coréennes considèrent différents indicateurs pour interpréter la date et la nature d'un site³. Comme on pourra le constater dans le chapitre suivant, Ledyard fut un des chercheurs occidentaux qui adoptèrent la théorie d'une invasion brutale partant d'Asie centrale, qui aurait déferlé dans la péninsule coréenne et les îles japonaises. Cette hypothèse est, comme on pourra le constater, remise en question par la majorité des chercheurs. Dans le contexte coréen, Kirkland souligne que cette invasion n'apparaît ni dans les sources coréennes ni dans les sources chinoises, et que le nord de la péninsule était occupé par le royaume de Koguryō. Si une invasion de cette envergure avait eu lieu, ce royaume aurait été le premier à tomber⁴.

La date à laquelle on passe de la fédération de Chinhan au royaume de Silla est aussi un sujet de débat. Certains la situent à l'an 356, début officiel du règne de Naemul 奈勿尼師今 (r. 356-402). Selon les sources chinoises, Silla participa au réseau tributaire officiel à partir du IV^e siècle. Cette époque est aussi marquée

¹*Ibid.*, p. 111-112.

²KIRKLAND, J. Russell, « The 'Horselriders' in Korea: A Critical Evaluation of a Historical Theory », dans *Korean Studies*, vol. 5, University of Hawai'i Press, 1981, p. 115-117.

³BARNES, Gina, *op. cit.*, 2004, p. 19-26.

⁴KIRKLAND, J. Russell., *op. cit.*, p. 117-124.

par l'institutionnalisation du rang de *maripgan* 麻立干 et par la consolidation du pouvoir du clan Kim qui, selon Han Woo-Geun, serait arrivé dans la région de Silla pour fuir les troubles politiques du nord-est. C'est aussi à cette époque que l'on constate l'élaboration d'une culture matérielle riche et distincte, dont la fabrication de harnachements en bronze doré typiques de la région¹. Les harnachements figurent dans le mobilier funéraire de la région du Yöngnam dès la fin du Premier Âge du Fer (300 av. J.-C.- 0 apr. J.-C.), mais ces anciens spécimens, fabriqués en fer, ne constituaient que des éléments rares et peu nombreux dans le mobilier funéraire de l'époque². On trouve en effet peu d'harnachements pour la période précédant la moitié du V^e siècle³. Cependant, les sources écrites affirment que le cheval était bien un élément important dans l'établissement d'un gouvernement bureaucratique. Lee cite en particulier le fait que, dans le *Samguk sagi*, dans la section dédiée aux annales de Silla, on trouve mention pour l'année 400 de la création d' « écuries de l'intérieur », 內廄, dont la fonction était de gérer les chevaux du souverain. Cette institution subit plusieurs réformes par la suite, mais il est certain que l'importance du cheval dans le processus de développement de l'état ne fit qu'augmenter. Une autre date significative, cité par Lee, est celle de 487, date de l'établissement de relais de poste et de travaux de remise en état des routes du royaume. En effet, l'emploi du cheval dans les déplacements et dans la guerre fut un facteur remarquable dans l'établissement de l'état de Silla. Il semble néanmoins que cet animal n'eut pas un emploi militaire significatif avant la moitié du V^e siècle⁴.

Selon Lee, en analysant les harnachements élaborés dans le territoire de Chinhan/Silla, on peut y reconnaître l'influence de l'art du royaume de Yan. La transmission se serait faite par l'intermédiaire de Koguryö, lors de son expansion dans la péninsule⁵. Au V^e siècle on constate un processus d'élaboration d'un style originel qui fera des harnachements des objets prisés dans la Confédération de Kaya et dans les îles japonaises. Cependant, à ce stade l'influence septentrionale est toujours perceptible : un exemple en est les deux ensembles d'harnachements retrouvés dans la sépulture C-10 du site de Taerüngwön 大陵苑, dans le district de Kyöngju (fig. 41), comprenant des mors et des étriers. Les rondelles en X et la forme du *hikide*⁶ ont d'abord poussé les chercheurs à interpréter ces objets comme une importation de Kaya, puis comme une importation de Koguryö. De plus, le site contenait aussi des fragments de chanfrein, dont la forme semble

¹BARNES, Gina, *op. cit.*, 2001, p. 40-44.

²DAVEY, Jack Alexander, *op. cit.*, p. 52-59.

³LEE Sangyul, *op. cit.*, p. 115-118.

⁴LEE Hyungjung, *op. cit.*, p. 81-85.

⁵*Ibidem*.

⁶ Composante du mors, tige métallique à laquelle s'attachent les rênes.

être proche de celle de Koguryŏ décrite plus en haut, et qui constituerait l'armure pour cheval la plus ancienne retrouvée sur le territoire de Silla¹.

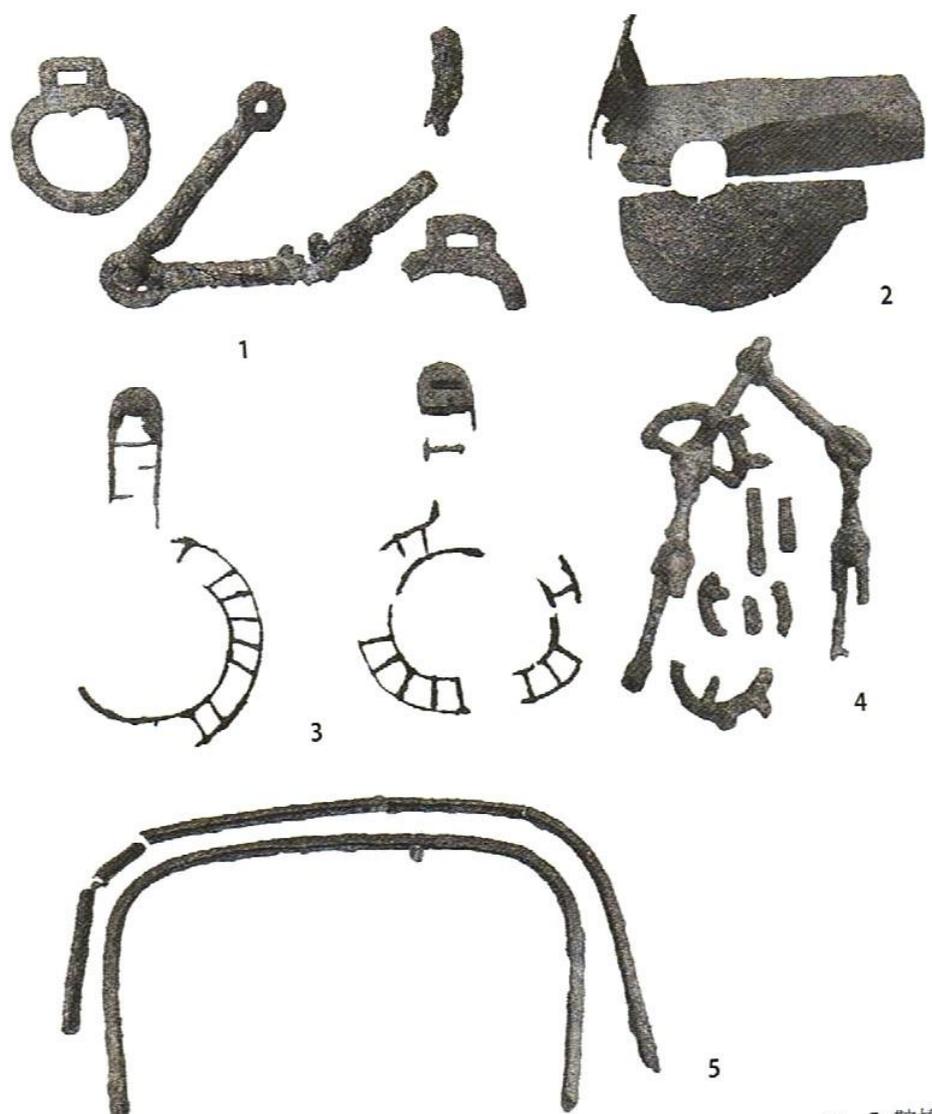


Fig. 41, Harnachements de Chinhan/Silla découverts dans la tombe C-10 du site de Taerŭngwŏn, d'après LEE Sangyul, 2016².

Un site présentant un intérêt particulier pour la culture matérielle de Silla, et plus spécifiquement pour sa culture équestre, est le double tertre de Daech'ong 大塚 en Hwangnam, constitué de deux sépultures rapprochées, datées entre la première moitié et la moitié du V^e siècle, dont le mobilier funéraire est exceptionnel par sa qualité et sa richesse. Isahaya Naoto remarque qu'on a pu obtenir de la sépulture méridionale environ 700 pièces d'harnachements, ce qui en fait la plus grande concentration d'objets de ce

¹LEE Sangyul, *op. cit.*, p. 115-118.

²Lee Sangyul, *op. cit.*, p.116.

type pour un seul défunt en Asie Orientale. Les matériaux sont par ailleurs particulièrement précieux et l'origine des différentes pièces est très variée, avec une influence particulière de la tradition Yan et Koguryō. La sépulture septentrionale ne montre pas un lien aussi marqué avec le nord-ouest, et on y trouve plutôt des objets importés du sud ou des îles. La sépulture septentrionale de Daech'ong marque symboliquement l'affranchissement des harnachements de prestige Silla de la tradition du nord-ouest¹.

En analysant ces harnachements, on constate que les étriers étaient employés au moins à partir du IV^e siècle, la plupart étant de forme ovale², souvent en bois recouvert de plaques en métal, soit du fer soit du bronze doré³. La diffusion de ces objets fait qu'ils sont considérés par certains chercheurs comme l'un des éléments indicateurs permettant de dater les sites archéologiques. Traditionnellement, on considère deux types d'étriers, qui se distinguent par la longueur de leur tige⁴ : les étriers à tige courte seraient plus anciens que ceux à tige longue. Le changement d'une forme à l'autre fut graduel, car pendant une période, les deux types étaient utilisés⁵. Shin Kyung-Cheol a étudié en détail les variations de forme des anneaux des étriers de Silla du IV^e siècle, et il conclut qu'on peut les classer en deux catégories : une catégorie A en forme de cœur, et une catégorie B en forme de triangle. Des étriers proches de la première catégorie ont été retrouvés dans 154 tombes des alentours d'Anyang, alors que des étriers similaires à ceux de la deuxième catégorie ont été retrouvés dans 21 tombes de la région de Changsha⁶.

La Confédération de Kaya fut probablement une influence sur l'évolution du harnachement dans le royaume de Silla. Kim Doo-Chul remarque que la largeur du plancher de l'étrier⁷, où le pied s'appuie, s'élargit avec le temps, et des rivets sont progressivement ajoutés. Une plaquette de fer est aussi ajoutée pour renfoncer l'attache entre la tige et l'anneau de l'étrier. Ces développements eurent probablement leur origine au sein de la Confédération et furent par la suite adoptés par le royaume de Silla⁸. Ainsi, la culture équestre du royaume de Silla, tout en élaborant des formes originales typiques, est composite et résulte de nombreuses influences provenant du nord mais aussi de la Chine.

¹ISAHAYA Naoto 諫早直人, « Kiba bunka no chiikishō 騎馬文化の地域性 » (Caractère géographique de la culture équestre), dans SHIRAIISHI Taichirō, SUZUKI Yasutami, TERASAWA Kaoru (dir.), *op. cit.*, 2016, p. 283-288.

²DIEN, Albert E., *op. cit.*, 1986, p. 33-56.

³CHANG Yoon Chung, *op. cit.*, p. 3-5.

⁴À la différence des étriers contemporains, l'œil des étriers de cette époque, où l'étrivière venait s'attacher, n'était pas placé à la connexion des branches. L'anneau de l'étrier se situait au bout d'une tige, de longueur variable.

⁵BARNES, Gina, *op. cit.*, 2004, p. 26-29.

⁶CHANG Yoon Chung, *op. cit.*, p. 3-5.

⁷La largeur du plancher de l'étrier est d'ailleurs liée à la santé du cavalier, car l'usage fréquent d'étriers avec plancher trop étroit peut avoir des conséquences négatives pour le tendon d'Achille.

⁸CHANG Yoon Chung, *op. cit.*, p. 3-5.

En général, Momosaki remarque que les Murong Xianbei, fondateurs des royaumes Yan, eurent une influence particulière dans le développement de la culture équestre coréenne, influence qui peut être constatée en particulier dans la forme des harnachements. Il souligne d'ailleurs que la fabrication des harnachements Yan s'avère très stable du II^e au IV^e-V^e siècle. Il remarque d'autre part que la Corée put vite élaborer des formes plus fines de ces prototypes grâce à la qualité supérieure du fer produit dans le sud. Azuma estime que le transfert de ces technologies se fit par l'intermédiaire de Koguryō : ce serait la compétition militaire à fournir le contexte nécessaire pour la diffusion de la culture équestre¹. La diffusion de la cavalerie dans la péninsule semble enfin survenir dans la même période que l'évolution sociopolitique qui pousse les confédérations Han à se constituer en structures plus complexes et centralisées. Autrement dit, le cheval semble être l'un des éléments qui accompagnèrent la naissance de l'État. Comme on pourra le constater dans les chapitres suivants, au Japon comme en Corée, l'évolution de formes étatiques complexes et l'adoption de ces tactiques de style typiquement septentrional ont énormément suscité l'intérêt des chercheurs. Comme on pourra le voir dans le chapitre suivant, dans le contexte japonais, cela a été mis en forme dans la « Théorie du peuple de cavaliers » proposée par Egami Namio, qui considère que la culture équestre, et ainsi l'État, arriva dans l'Archipel sous forme d'invasion subite et brutale de la part d'un peuple altaïque portant avec soi la fleur de la technologie militaire de l'époque : les armes en fer et le cheval de guerre.

Le cheval qui arriva en Corée puis au Japon est sans doute le résultat d'un long processus de sélection et de métissage avec deux types principaux : le poney trapu des steppes et le cheval de grande taille à fourrure luisante de la région persane. Même après les efforts acharnés des dynasties chinoises et nomades pour enrichir le *pool gene* de leurs élevages avec ces races occidentales, il semblerait que le phénotype dominant ait été un animal de taille relativement réduite, plus proche du poney mongol que du cheval du Ferghana. Toutefois, si l'animal n'a pas l'élégance et la rapidité du cheval de la Bactriane, il semble avoir hérité de l'endurance et de la solidité de ses congénères des steppes. C'est un cheval de ce type qui fut utilisé par les armées coréennes et qui fut finalement introduit au Japon.

¹LEE Sangyul, *op. cit.*, p. 126-131.

II

Le cheval au Japon

2.a

La fin de Yayoi et le début de l'époque

Kofun

Dans les chapitres précédents, on a pu examiner les différentes problématiques liées à l'étude de l'origine de l'élevage et de la culture équestre. On a ensuite pu tracer un trajet de diffusion du cheval domestique à travers l'Asie orientale. La genèse de la culture équestre est complexe et, au moment de l'écriture de cette thèse, certains aspects ne font toujours pas l'unanimité parmi les chercheurs. On remarque que de nombreux groupes adoptèrent le cheval comme instrument de guerre, de voyage, ou comme élément religieux, en élaborant des cultures qui furent à la fois originelles et très influencées par les groupes voisins. Quand le cheval se diffusa dans la région coréenne des Trois Han, les sources de son importation étaient nombreuses : les données archéologiques montrent des influences chinoises, mais aussi des traditions provenant des royaumes de Koguryō et Puyō, ainsi que des éléments très proches des cultures d'Asie centrale. Quand la culture équestre fut donc introduite sur les îles japonaises, elle était syncrétique et variée.

Dans ce chapitre, nous avons l'intention de déterminer l'époque à laquelle le cheval fut importé sur l'Archipel pour la première fois, selon quelle modalité, et quel fut son rôle dans le développement social, économique et politique du Pays. On espère pouvoir mettre en avant les différentes sources, ainsi que le rôle joué par l'élevage au sein des mécanismes de stratification sociale qui marquèrent cette époque. En effet, comme on a pu le constater dans le chapitre précédent, l'adoption et le développement de la culture équestre (et en particulier du cheval de guerre) semblent se dérouler en même temps que des processus plus généraux de restructuration de la société, de hiérarchisation et de formation de l'État. Cette apparente corrélation a donné lieu à des théories sur l'ethnogenèse japonaise supposant une invasion à grande échelle qui aurait supplanté l'ancienne culture agricole pour une culture radicalement étrangère et nouvelle, basée sur la guerre et l'élevage. Dans le chapitre qui suit, ces théories seront analysées à la lumière des données archéologiques et protohistoriques dont on dispose.

APPARITION DU CHEVAL AU JAPON, III^e ET IV^e SIECLES

Comme on a pu le voir dans le premier chapitre, avant l'apparition des chevaux « modernes », la famille des équidés comptait de nombreux genres, répandus dans la majeure partie de l'hémisphère septentrional. Pendant le Miocène (23 à 5 millions d'années avant notre ère), le Japon était habité par deux ancêtres du cheval domestique : l'*Hipparion* et l'*Anchiterium*. À cette époque, le Japon était rattaché au continent, le niveau de la mer étant beaucoup plus bas. Avec le déclin de l'ère glaciaire (115 000-11 700 avant notre ère), la montée des océans coupa le Japon de la terre ferme. Les fossiles d'équidés disparaissent avec le réchauffement climatique et, pendant une longue période, on ne retrouve plus d'animaux de ce type sur ce territoire qui était désormais un Archipel¹.

Des ossements de cheval domestique réapparaissent, de manière exceptionnelle, dans les couches de l'époque Jōmon 縄文時代 (14 000-300 av. J.-C.), notamment dans les dépôts de coquillages typiques de cette période². Dans son analyse de 1991, Nishinakagawa identifie 57 sites contenant des traces possibles de cheval remontant à cette époque³. Shiraishi cite en particulier l'exemple de Yoyamakaizuka 余山貝塚, dans le département de Chiba. Ceci pourrait suggérer, au premier abord, que ces animaux étaient connus au Japon avant la métallurgie et l'essor de la riziculture inondée. Cependant, un examen de ces ossements a montré une concentration de fluor⁴ insuffisante pour un cheval de cette époque, ce qui suggère que l'animal était en réalité bien plus récent. Selon Shiraishi, il est fort probable que la présence de ces ossements dans les couches de l'époque Jōmon soit due à une contamination artificielle : quelqu'un, à une époque très postérieure, aurait

¹SUESAKI Masumi 末崎真澄, « Uma to nihonjin ウマと日本人 » (Le cheval et les japonais), dans NISHIMOTO Toyohiro 西本豊弘 (dir.), *Hito to dōbutsu no nihonshi* 人と動物の日本史 (Histoire japonaise des humains et des animaux), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2008, p. 192-214.

²SHIRAISHI Taichirō, « Nihon rettō no kiba bunka ha dono yōnishite hajimattanoka 日本列島の騎馬文化はどのようにして始まったのか » (Comment la culture équestre a-t-elle commencé dans l'archipel japonais ?), dans SHIRAISHI Taichirō 白石太一郎, SUZUKI Yasutami 鈴木靖民, TERASAWA Kaoru 寺澤薫 (dir.), *Makimuku hakken to Yamatai koku no zenbō* 纏向発見と邪馬台国の全貌 (Portrait complet des fouilles de Makimuku et du pays de Yamatai), Tōkyō, Kadokawa, 2016, p. 91-101.

³NISHINAKAGAWA Hayao 西中川駿, *Kodai iseki shutsudokotsu kara mita wagakuni no ushi, uma no torai jiki to sono keiro ni kansuru kenkyū* 古代遺跡出土骨からみたわが国の牛, 馬の渡来時期とその経路に関する研究 (Recherche concernant la période et la route d'importation du boeuf et du cheval dans notre pays, du point de vue des ossements excavés des sites archéologiques), Kagoshima, Département d'Agriculture de l'Université de Kagoshima, 1991, p. 40-44.

⁴Le contact avec les eaux souterraines expose les ossements aux ions fluorure : en analysant la concentration de fluor dans les tissus, il est possible de déterminer combien de temps les ossements ont été enterrés.

voulu enterrer un animal en creusant un trou, le déposant ainsi dans une couche plus ancienne¹. Ceci n'est cependant pas décisif, car, comme le note Sahara, la fixation du fluor dans les ossements se déroule à des vitesses très différentes selon les conditions, et cette méthode peut fournir de faux résultats. Effectivement, la datation de ces restes ne fait pas l'unanimité. Toutefois, la rareté et la difficulté de déterminer une datation exacte de ces traces laisse supposer que, quand bien même certains de ces squelettes remontaient vraiment à l'époque Jōmon, il s'agirait d'exemples exceptionnels. Ainsi, ces indices sont trop rares et incertains pour affirmer que le cheval était présent à cette époque sur l'Archipel².

Il est théoriquement possible que des chevaux aient été importés en tant que biens de prestige de manière épisodique : après tout, il y avait des échanges entre les îles japonaises et la péninsule coréenne déjà à cette période, comme le montrent les obsidiennes de Kyūshū et les poteries de l'Archipel retrouvées dans le sud de la Corée³. Ces échanges se poursuivirent à l'époque suivante, dite de Yayoi, *Yayoi jidai* 弥生時代 (IV^e siècle av. J.-C. - moitié du IV^e siècle apr. J.-C.)⁴, comme le montrent les objets en bronze d'origine coréenne retrouvés dans le nord de Kyūshū et jusqu'au département d'Okayama dès le II^e siècle av. J.-C.⁵. Ces rapports avec le sud de la péninsule sont confirmés aussi par les sources des Wei, selon lesquelles les îles japonaises étaient parmi les nombreux groupes qui importaient du fer de la région de Pyōnhan. En effet, encore vers la fin de l'époque Yayoi, on peut constater que les forges de l'Archipel travaillaient les lingots importés de la confédération de Kaya, et ce n'est qu'au V^e siècle que la production métallurgique japonaise commença à s'affranchir des importations continentales⁶.

Les sources chinoises nous informent d'ailleurs que, au début de l'ère chrétienne, les habitants des îles japonaises entretenaient aussi des relations diplomatiques avec l'Empire, sans doute par l'intermédiaire des

¹SHIRAISHI Taichirō, *op. cit.*, 2016, p. 91-101.

²SAHARA Makoto, *Kiba minzoku ha konakatta* 騎馬民族ほ来なかった (Le peuple de cavaliers ne vint pas), Tōkyō, Nihon hōsōshuppan kyōkai, 1997, p. 10-16.

³KUJI Fujiō 久慈藤男, *Nihonjin to uma no bunkashi* 日本人と馬の文化史 (Histoire culturelle des Japonais et du cheval), Tōkyō, Busindō, 2016, p. 8-18.

⁴Les dates délimitant l'époque Yayoi font l'objet d'un débat, avec différents chercheurs utilisant différents indicateurs culturels pour identifier la période. Ici, les dates données servent avant tout de repère, car le débat concernant l'époque Yayoi dépasse le thème de cette thèse.

⁵RHEE, Song-nai, *et al.* « Korean Contributions to Agriculture, Technology, and State Formation in Japan: Archaeology and History of an Epochal Thousand Years, 400 B.C.–A.D. 600 », dans *Asian Perspectives*, vol. 46, no. 2, 2007, p. 404–459.

⁶AZUMA Ushio 東潮, « Toraijin no bunka to yon-goseki no kokusai kankei 渡来人の文化と四-五世紀の国際関係 » (La culture des immigrés coréens et les relations internationales du IV^e et V^e siècle), dans SHIRAISHI Taichirō, SUZUKI Yasutami, TERASAWA Kaoru (dir.), *op. cit.*, 2016, p. 258-262.

commanderies. Le *Han shu* 漢書, le *Livre des Han*, par exemple, relate :

楽浪海中有倭人、分為百餘国、以歲時來獻見云。

Au milieu de la mer de Lelang se trouvent les Wa, ils sont partagés en une centaine de pays environ, et ils venaient régulièrement en visite tributaire¹.

Les données archéologiques et protohistoriques sont donc compatibles avec une image de l'Archipel du début de l'ère chrétienne, où le territoire est sous le contrôle de différents chefs, qui ont des rapports réguliers avec la Chine et les entités politiques du sud de la Corée. Il est donc certain que ces chefs étaient entrés en contact avec les différentes cultures équestres du continent, et il est possible que des animaux aient été importés en tant que bien de prestige. En effet, dans son analyse, Nishinakagawa énumère 34 sites de l'époque Yayoi qui pourraient présenter des traces de présence équestre. Il est cependant important de noter qu'il s'agit de la période où le nombre de sites potentiellement associés au cheval est le plus bas². Si on considère l'ancienneté de ces recherches et le manque de données certaines, force est d'en conclure que, si ces acquisitions eurent lieu, elles furent si rares qu'elles ne laissèrent aucun impact sur la culture matérielle japonaise à cette époque.

Comme on a pu le constater dans le chapitre précédent, avec le III^e siècle, la Chine entra dans une période de troubles. Le bouleversement politique et militaire perturba l'équilibre des régions limitrophes, dont la péninsule coréenne et les îles japonaises, qui virent leurs liens avec les Han interrompus. Selon Kuji, cette crise fut l'un des facteurs qui poussèrent l'unification de plusieurs entités politiques de l'Archipel autour d'une chefferie dominante, située dans la région du Yamato. Le nouveau poids politique de cette fédération aurait permis de rétablir des échanges avec le monde chinois, d'abord avec la dynastie de Gongsun Du 公孫度 (150-204 apr. J.-C.), qui avait pris le contrôle du Liaodong en 190 apr. J.-C., ensuite avec les Wei, quand ces derniers prirent le contrôle de la péninsule en 238³. C'est dans les *Chroniques des Wei*, *Weizhi* 魏志, section du *Sanguozhi* 三國志, *Chroniques des Trois Royaumes*, que l'on trouve les premières informations écrites concernant la culture des îles japonaises et l'absence de chevaux. Dans le chapitre *Wajin den* 倭人伝, chapitre sur le peuple Wa, les habitants des îles japonaises sont décrits comme étant divisés en plusieurs entités

¹BAN Gu 班固, YAN Shigu 顏師古, *Han shu* 漢書 (Livre des Han), Pékin, Zhonghua shu ju, 1975 (1962), vol. 6, p. 1658.

²NISHINAKAGAWA Hayao, *op. cit.*, p. 40-44.

³KUJI Fujiō, *op. cit.*, p. 8-18.

politiques. Parmi les chefs, la plus importante aurait été la reine-shamane Himiko 卑弥呼. Elle aurait été à la tête du royaume de Yamatai¹ et aurait initié les liens diplomatiques avec les Wei en 239². Le *Wajin den* décrit la société, la culture matérielle, les coutumes. Concernant les animaux, le *Wajin den* est clair :

其地無牛馬虎豹羊鵲。

Dans cette terre il n’y a ni bœuf, ni cheval, ni tigre, ni léopard, ni brebis, ni pie³.

Bien que le *Livre des Wei* soit une source rare et précieuse pour le Japon du III^e siècle, l’absence absolue de chevaux au III^e siècle a été remise en question par plusieurs chercheurs. Il pourrait en effet s’agir d’une interprétation fallacieuse de la source chinoise, car, *stricto sensu*, la seule chose sûre dans le passage en question est le fait que son auteur (ou plutôt ses sources) n’avait pas vu ou entendu parler de chevaux dans Yamatai. Il est d’ailleurs important de souligner qu’au VI^e siècle, quand le texte fut compilé, le cheval était très répandu en Chine et sur la péninsule coréenne, et il était très utilisé comme moyen de transport ou de guerre. Pour les auteurs du *Wajin den*, l’usage le plus normal d’un cheval aurait été dans ces deux domaines⁴. Il est donc possible que ce passage indique non pas l’absence absolue du cheval dans les îles japonaises, mais le fait que les habitants ne l’utilisaient ni pour le transport ni pour la guerre.

D’autre part, même si on considère les informations offertes par les sources chinoises avec beaucoup de prudence, aucune donnée archéologique ne supporte l’idée que, au début de l’ère chrétienne, des chevaux existaient sur les îles japonaises. Shiraishi affirme que les premières traces certaines de l’existence de ces animaux sur l’Archipel se situent entre le III^e et le IV^e siècle⁵. Selon Farris, le cheval habitait le Japon pendant l’époque néolithique, où il était élevé comme source de nourriture. Il aurait été importé de Chine et d’Asie du Nord-est à travers la péninsule coréenne⁶. L’idée d’un élevage de chevaux à vocation purement alimentaire

¹Il n’y a pas d’unanimité sur la position géographique de Yamatai : certains historiens considèrent que ce royaume se trouvait dans le nord de Kyūshū, d’autres qu’il se trouvait dans le Yamato. Ce débat ne concerne pas directement notre sujet, car, comme on pourra le constater, au moment où la culture équestre devient significative dans le cadre japonais, le centre de pouvoir principal était désormais le Yamato.

Concernant la « question Yamatai », voir FARRIS, William Wayne, *Sacred Texts and Buried treasures*, Honolulu, University of Hawai’i Press, 1998, p. 9-54.

²KUJI Fujiō, *op. cit.*, p. 8-18.

³CHEN Shou 陳壽, *Sanguozhi* 三國志 (*Chroniques des Trois Royaumes*), vol. 3, Pékin, Zhonghua shu ju, 1959, p. 854.

⁴YOKOYAMA Sadahira 横山貞裕, *Kiba no rekishi* 騎馬の歴史 (*Histoire du cavalier*), Tōkyō, Kōdansha, 1971, p.7-44.

⁵SHIRAISHI Taichirō, *op. cit.*, p. 90-101.

⁶FARRIS, William Wayne, *Heavenly warriors*, Cambridge, Harvard University Press, 1995, p. 1-32.

n'est cependant pas réaliste : le cheval produit moins et consomme plus qu'un bœuf, sans compter les soins particuliers dont le cheval a besoin par rapport à d'autres bêtes domestiques. Farris suggère donc que ces animaux n'étaient pas élevés pour une consommation normale, mais pour une consommation rituelle. Cette hypothèse semble en partie confirmée par l'archéologie, car des restes ont bien été retrouvés dans un cadre rituel. En analysant ces premières traces archéologiques du cheval, on remarque que l'une des régions ayant offert le plus d'exemplaires est celle de Kawachi (fig. 42). Pendant l'époque Jōmon, ce territoire était une baie en communication directe avec la baie d'Ōsaka. Suite au recul des glaciers, ce bras de mer se trouva coupé de la mer. Au fil des siècles, il se réduit jusqu'à devenir un lac pendant l'époque Yayoi. C'est dans le sud de cette région marécageuse et riche en cours d'eau que l'on trouve le plus grand nombre de restes archéologiques. Des ossements de cheval ont notamment été découverts dans la zone de Yao et Ōsaka, dans des sites archéologiques tels que Misono 美園遺跡, Sado 佐堂遺跡, Kyūhōji 久宝寺遺跡, Kami 加美遺跡, Kamei 亀井遺跡 ou Nishi Iwata 西岩田遺跡. Là, on a pu retrouver des dents et d'autres restes préservés dans des couches datant du III^e siècle ou du début du IV^e siècle. Dans les mêmes *strata*, on a d'ailleurs trouvé des poteries et d'autres artefacts d'origine coréenne. Le site de Misono en particulier, situé au sud de la rivière Yamato, est assez emblématique : à cet endroit, on a pu retrouver des ossements de bœuf aussi bien qu'une molaire de cheval et des poteries coréennes, ce qui suggère que cet endroit était habité par des immigrants qui avaient emmené leurs animaux avec eux¹.

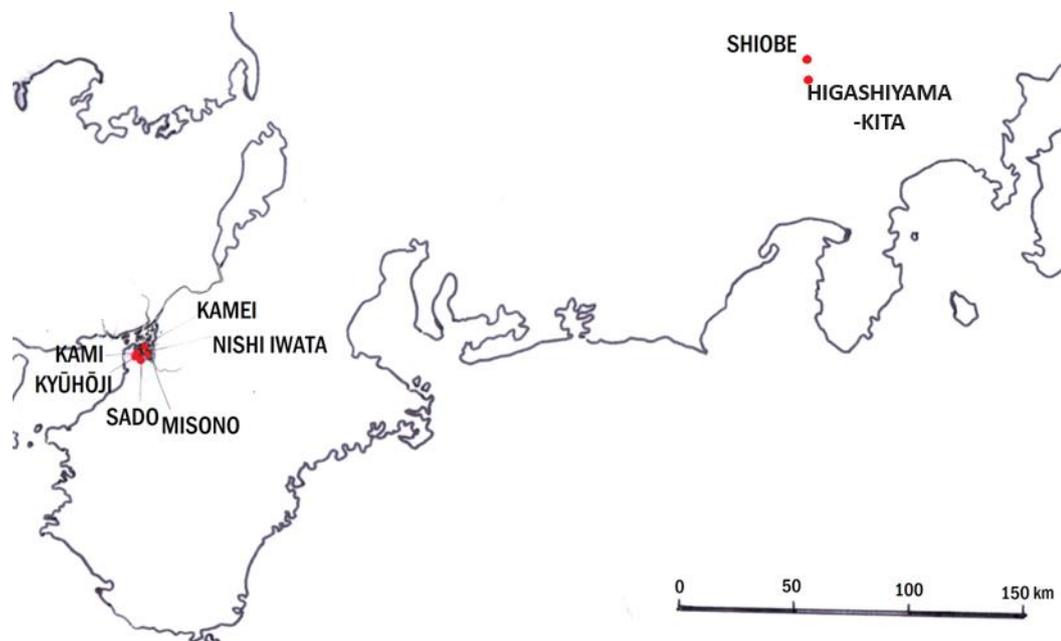


Fig. 42, Les premières sites présentant des éléments équestres dans l'Archipel.

¹KUJI Fujiō, *op. cit.*, p. 18-22.

Bien que la plupart des vestiges de ce genre se trouve dans le Kinai, il existe des exceptions. Le site de Shiobe 塩部遺跡, dans le département de Yamanashi, présente un intérêt particulier. On y a retrouvé une sépulture carrée entourée d'un fossé humide, SY03 (fig. 43), accompagnée de dents de cheval et construite très probablement au troisième quart du IV^e siècle : si on exclut les découvertes douteuses citées auparavant, il s'agit des restes de cheval les plus anciens de l'Archipel. Ce sont 24 dents, de leur position groupée on en déduit qu'ils étaient toujours logés dans le crâne au moment de l'enterrement. Il est en effet fort probable que le cheval fut enterré entier, mais l'acidité du sol aurait dissous les os, ne laissant que les dents, protégés par la couche d'émail. Des dents d'animal ont aussi été excavées de SY04, une autre sépulture carrée entourée d'un fossé humide. On ne dispose pas d'identification certaine, mais il pourrait s'agir dans ce cas aussi des restes d'un cheval. En mesurant ces restes, on déduit qu'il s'agissait de chevaux mesurant environ 125 cm au garrot. On constate d'ailleurs que les dents étaient saines et développées, ce qui laisse penser que les chevaux choisis pour le sacrifice étaient des animaux adultes et de bonne qualité. Malheureusement l'absence de la dentition complète ne permet pas d'identifier le sexe¹.

¹NISHIMOTO Toyohiro 西本豊弘, « Shiobe iseki SY03 (3 gō hōkei-mawari dobu haka) shutsudo no uma 塩部遺跡 SY03 (3号方形周溝墓) 出土のウマ » (Le cheval excavé de SY03 (tombe carrée entourée d'un fossé n. 3) du site de Shiobe), dans Archaeological center of Yamanashi prefecture - archaeological research papers - Yamanashi-ken maizō bunkazai sentā hakkutsu chōsa hōkokusho 山梨県埋蔵文化財センター発掘調査報告書, *Shiobe iseki* 塩部遺跡 (Le site de Shiobe), Yamanashi-ken kyōiku iinkai, mars 1996, p. 30.

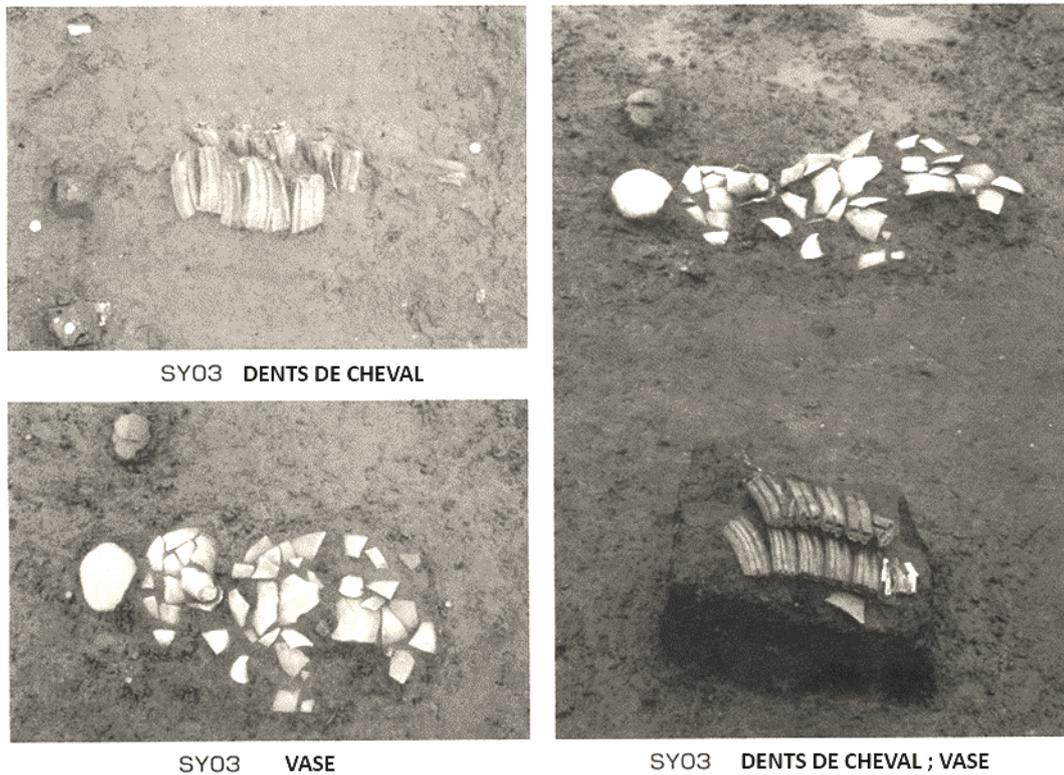


Fig. 43, Reste des chevaux retrouvés dans le site de Shiobe, d'après Archaeological center of Yamanashi prefecture - archaeological research papers, mars 1996¹.

La sépulture SY03 (fig. 44) est un carré irrégulier, mesurant 20 m sur son côté le plus long et 12 m sur son côté le plus court, et elle est entourée d'un fossé d'une profondeur de 40-50 cm qui peut atteindre une largeur de 8 m. Dans ce fossé, en plus du cheval sacrifié, on a pu trouver de très nombreux fragments d'objets en céramique². Il s'agit donc d'une tombe modeste comparée aux sépultures monumentales que l'on voit apparaître avec l'époque Kofun, mais dont la construction demanda néanmoins la mobilisation d'une main d'œuvre importante et dont le bénéficiaire appartenait sans doute aux élites locales. Le plan carré de la tombe est souvent interprété comme un lien possible avec la péninsule coréenne, ce qui semble davantage confirmé par la présence du cheval. En effet, comme on a constaté dans le chapitre 1.c, le sacrifice du cheval lors d'une sépulture était pratiqué par de nombreuses sociétés en Asie centrale, en Chine et en Corée. Cependant, cette zone se situe loin de la mer et de tout contact direct avec la péninsule. Le fait que ce site soit isolé des autres, groupés près des points de contact avec la Corée, pourrait indiquer que l'arrivée de la culture équestre ne se fit pas de manière massive en une seule fois, mais qu'elle fut fragmentaire, survenue à différents moments

¹*Ibidem*, p. 115.

²Archaeological center of Yamanashi prefecture - archaeological research papers, *op. cit.*, p. 8.

et par initiative de différentes entités¹.

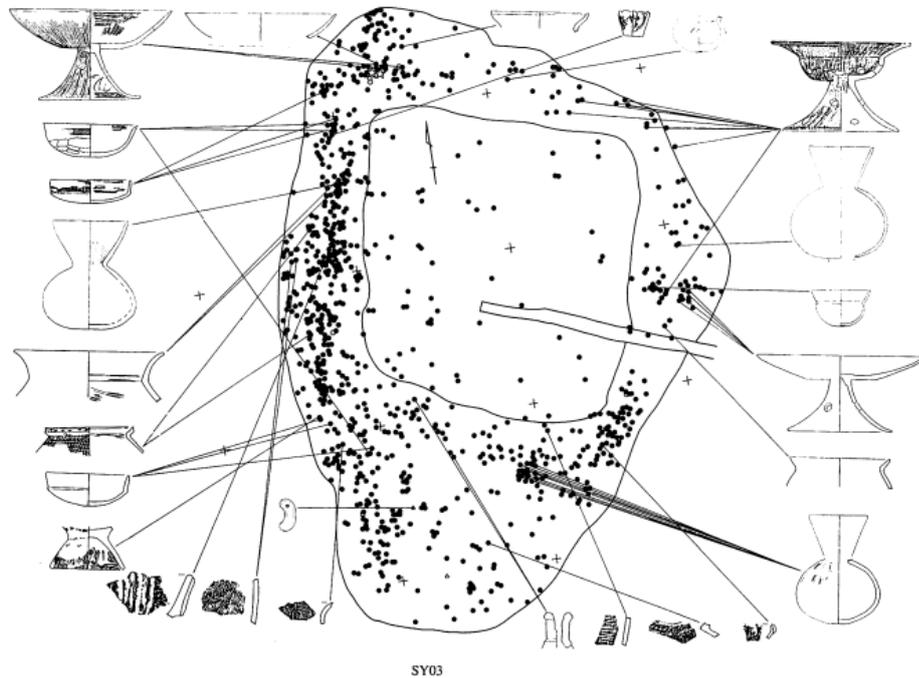


Fig. 44, Sépulture SY03 du site de Shiobe, d'après Archaeological center of Yamanashi prefecture - archaeological research papers, mars 1996².

Comme on pourra le constater dans ce chapitre, pendant l'époque Kofun on a des exemples de groupes de ressortissants étrangers qui, étant arrivés dans la région centrale, furent encouragés par les chefs du Yamato à s'installer à l'est du Lac Biwa. Il est possible que ces sépultures appartissent ainsi à des gens arrivés de Corée avec leurs chevaux et envoyés dans l'est, peut-être pour y établir des haras. En effet le site se trouve dans une vallée creusée par la Kamanashi, où se situe actuellement la ville de Kōfu, un endroit qui se prêtait probablement à l'élevage. Cependant aucun indice concret, mis à part la présence physique de quelques chevaux, n'indique une activité de ce type. D'autre part, la datation de ces sépultures situe le début d'activité de ce site au troisième quart du III^e siècle, environ une génération après le décès de Himiko. Comme on pourra le constater plus bas, cette période est décrite par les sources chinoises comme étant caractérisée par des luttes acharnées parmi les nombreuses entités politiques de l'Archipel. Il est donc possible que les individus enterrés à Shiobe étaient des ressortissants coréens habitant dans la région d'Ōsaka, qui se déplacèrent dans

¹UETSUKI Manabu 植月学, « Tōkoku no kofun jidai uma 東国の古墳時代馬 » (Cheval de l'époque Kofun des provinces orientales), dans MIGISHIMA Kazuo 右島和夫 (dir.), *Uma no kōkogaku 馬の考古学* (L'Archéologie du Cheval), Tōkyō, Yūzankaku, 2020, p. 255-256.

²Archaeological center of Yamanashi prefecture - archaeological research papers, *op. cit.*, p. 57.

une région périphérique à cause des conflits qui touchaient la région centrale.

Une autre possibilité est que ces sépultures n'appartenaient pas à des ressortissants coréens, mais à des élites locales ayant acquis de certains éléments de la culture continentale. Après tout, comme le remarque Noshiro, le sacrifice animal était une pratique connue dès la dernière phase de l'époque Yayoi : dans le site d'Isarago kaizuka 伊皿子貝塚, dans la ville de Tōkyō, on a découvert une tête de bœuf et des dents d'animaux dans le fossé d'une sépulture carrée. Dans la région du Kinai des exemples similaires ont été trouvés, où des mâchoires de cerf étaient déposées près de la tombe¹. Ainsi il est possible que le sacrifice équestre ne soit pas une pratique importée de toute pièce de Corée, mais une évolution due à l'union de nouveaux éléments importés et une tradition locale préexistente. Ce qui est certain est que des chevaux étaient présents, du moins de manière exceptionnelle, dans cette région au IV^e siècle. En l'absence d'indice relevant d'une pratique de l'élevage, il est probable que ces animaux étaient envoyés de la région centrale, probablement en tant que don de prestige aux élites locales. Des recherches futures serviront sans doute à remettre en contexte et approfondir ces découvertes.

Shiobe n'est pas le seul exemple de sacrifice équestre dans le cadre du rite funéraire découvert dans l'est de Honshū. On trouve des restes très similaires aussi dans le site de Higashiyama-kita 東山北遺跡 (fig.41), situé dans la même zone que Shiobe. Ces vestiges sont chronologiquement plus tardifs, datables de la moitié du IV^e ou du début du V^e siècle. On trouve ici un *kofun* de forme carrée irrégulière, dont les côtés mesurent entre 17 m et 25 m de longueur, 36 X 31,4 m si on inclut le fossé qui l'entoure. On y a découvert des nombreux fragments de poterie, aussi bien que des objets en métal et en pierre. Au milieu du fossé, sur le côté oriental, on a découvert des fragments de dents de cheval. La présence de ces objets et de traces de feux et charbon suggère que cette sépulture était un lieu où se déroulaient des rituels qui incluaient l'usage du feu. En ce qui concerne le sacrifice équestre, il semblerait que seulement la tête du cheval fut enterrée dans le fossé. Puisque les dents sont groupées en deux points différents, il est probable que le fossé contenait en principe deux têtes².

Selon Momosaki, la plupart des restes de chevaux sacrifiés se situent dans l'île de Kyūshū. On en a trois exemples en Fukuoka, 26 en Kumano, 25 en Miyazaki, deux en Saga³. Ceci ne surprend guère si on considère qu'il s'agit de la région la plus proche du continent et un nœud indispensable dans les échanges

¹NOSHIRO Yukikazu 野代幸和, « Ikō to ibutsu 遺構と遺物 » (Vestiges de bâtiments et vestiges d'objets), dans Archaeological center of Yamanashi prefecture - archaeological research papers 山梨県埋蔵文化財センター発掘調査報告書, *Higashiyama-kita iseki* 東山北遺跡 (Le site de Higashiyama-kita), Yamanashi-ken kyōiku iinkai, mars 1993, p. 43-59.

²*Ibidem*.

³KUJI Fujiō, *op. cit.*, p. 77-83.

entre l'île de Honshū et la péninsule. D'autres sites ayant des traces de l'animal ont été retrouvés aussi sur les côtes de la Mer Intérieure, accompagnés souvent par des objets suggérant la présence d'immigrés ou d'échanges fréquents avec les coréens. On serait donc tenté de faire remonter l'adoption de l'élevage à cette période, mais Momosaki considère que les indices ne sont pas suffisants pour rendre crédible une date si reculée. Au contraire, il considère qu'il faut attendre le V^e siècle pour affirmer que l'élevage était pratiqué dans l'île de Kyūshū¹.

Malheureusement, l'acidité de la terre japonaise n'est pas favorable à la conservation de matériels organiques : ce n'est que dans les territoires marécageux que, grâce au contact avec l'eau, les ossements sont préservés². Notre aperçu de la distribution et de la présence du cheval sur l'Archipel est donc limité. Cependant, de manière générale, à la fin du III^e et au début du IV^e siècle ces restes, souvent constitués de dents et de fragments d'os, sont associés au rituel funéraire. Ils sont aussi associés à d'autres indices suggérant la présence d'immigrés de la péninsule, installés dans l'Archipel. Il ne faudrait cependant pas simplifier cette pratique comme une activité limitée aux nouveaux arrivés. Il faut d'abord considérer que le sacrifice équestre n'est pas uniforme dans la péninsule. Isahaya remarque par exemple que ce rite était diffusé dans la confédération de Kaya et le royaume de Silla, mais, avant le V^e siècle, il était rare dans le royaume de Paekche³. En effet, comme on a pu le constater dans le chapitre 1.c, les chevaux sacrifiés dans le royaume de Paekche apparaissent avant tout dans la fondation du P'ungnaptong t'osōng : il ne s'agit donc pas d'une sépulture, mais d'architecture militaire. De plus, au Japon comme sur la péninsule, on remarque plusieurs formes de sacrifice : enterrement de la tête, enterrement de la tête et des pattes avant, ou enterrement du cheval entier. On ne peut donc pas formuler de théorie certaine concernant les individus accomplissant ces rites ou leurs motivations : une étude plus détaillée et globale des différents sites japonais et coréens est nécessaire. Dans le contexte de notre thèse, il nous suffit de remarquer que le cheval non seulement était présent sur l'Archipel, mais qu'il participait à la vie religieuse et politique. Sur le continent comme sur les îles japonaises, le cheval jouait un rôle important dans la mort des élites. Il est un animal de l'outre-tombe et du pouvoir. Bien que le style et les modalités de ces rites changent selon les régions et les périodes, cet aspect spirituel et politique du cheval semble l'un des éléments les plus anciens et névralgiques de la culture équestre qui se diffusa en Asie orientale. Si la forme des équipements équestres et les modalités d'élevage changent selon les régions et la culture, l'association entre le cheval, la mort et le pouvoir semble commune à toutes les sociétés qu'on a pu étudier tout au long de notre recherche. Le Japon ne fait pas exception de ce point de vue. Il est

¹*Ibid.*, p. 23-58.

²*Ibid.*, p. 18-22.

³ISAHAYA Naoto 諫早直人, « Yonsanganryūiki ni okeru bahiki seisan no juyō to tenkai 栄山江流域における馬匹生産の受容と展開 » (Acceptation et développement de l'élevage du cheval dans le bassin de la rivière Yongsan), dans *Bulletin of the National Museum of Japanese History*, n. 217, septembre 2019, p. 170-172.

cependant important de souligner que ces premières traces de sacrifice équestre n'apparaissent pas près des tombes monumentales de la fin de l'époque Yayoi, mais près des sépultures moyennes associées avec les immigrés provenant de la péninsule ou avec les élites régionales. D'autre part, il apparaît clair qu'à cette époque les élites locales n'avaient pas intégré le cheval dans d'autres domaines de leur vie ou parmi les symboles de leur identité.

Pourquoi le cheval ne s'est-il pas diffusé à cette époque ? Sans doute les habitants de l'Archipel avaient été en contact avec la culture équestre du Continent. Les causes de ce choix de la part des chefs japonais sont sans doute multiples et liées aux contingences locales. On peut toutefois avancer quelques hypothèses. Il est possible que, en dehors des centres ayant des rapports réguliers avec le continent, les populations aient été trop peu nombreuses et trop conservatrices pour importer l'élevage des chevaux. De plus, la conformation du Japon ne se prête pas, pour la plus grande partie, à une exploitation simple de cet animal. Comme on l'a souligné dans le premier chapitre, le cheval est une bête de prairie, de hauts plateaux, de steppes. Il craint le terrain trop humide ou trop rocailleux. Si l'habitat n'est pas idéal, il nécessite des soins particuliers. La majorité du territoire japonais ne se prête pas à l'élevage de cet animal : le Japon a très peu de plaines. La région qui finira par devenir l'un des centres d'élevage principaux, la plaine du Bandō, se trouvait à cette époque hors du contrôle des entités politiques qui étaient en train de se développer dans la région centrale et dans l'île de Kyūshū. Il est ainsi possible que l'élevage n'ait pas été adopté simplement parce que les conditions matérielles ne permettaient pas aux entités politiques participant aux échanges de créer des haras.

À cela s'ajoute le fait que le transport de chevaux par bateau n'est pas simple. Plusieurs solutions ont été adoptées tout au long de l'histoire par différentes sociétés, mais l'activité reste délicate : l'animal est très sensible au climat, aux problèmes intestinaux (il a une digestion délicate et il est incapable de vomir), il doit souvent être attaché (ce qui peut poser un problème pour la circulation et la santé de la bête en général), etc. Les difficultés concernant le transport et l'élevage ont sans doute freiné l'importation de l'animal. Ceci changea durant la période suivante, quand l'apport migratoire de la Corée se fit plus important, quand le pouvoir de la cour de Yamato devint plus solide et centralisé, et quand la nécessité stratégique de créer un réseau de poste efficace devint pressante. Comme on le verra, la géopolitique est-asiatique joua un rôle de premier plan dans cette évolution.

LE CHEVAL ET LES *KOFUN* EN FORME DE TROU DE SERRURE

Traditionnellement, on considérait le début de l'époque Kofun, *Kofun jidai* 古墳時代 (moitié du III^e siècle - moitié du VI^e siècle), comme étant caractérisé par l'apparition et la diffusion de tombes monumentales. Cependant, cette théorie a été remise en question par la découverte de tombes Yayoi dont la structure était tout aussi imposante qu'un *kofun* de taille moyenne, et dont le mobilier funéraire s'est avéré aussi très riche. Tsude Hiroshi a donc proposé que l'on utilise l'apparition du plan en forme de trou de serrure,

zenpōkōenfun 前方後円墳, comme élément déterminant permettant de distinguer les tombeaux monumentaux de l'époque Yayoi de ceux de l'époque Kofun¹.

L'un des premiers *kofun* en forme de trou de serrure est le tombeau de Hashihaka 箸墓古墳, situé dans le département de Nara, près de la ville de Sakurai, et construit vers la seconde moitié du III^e siècle². Ce tombeau, d'une longueur totale de 275 m, est mentionné dans les *Chroniques du Japon*, 日本書紀 *Nihon shoki*, dans le chapitre dédié à l'Empereur légendaire Sujin 崇神天皇 (trad. r. 97-30 av. J.C.) : le *kofun* est attribué à la princesse Yamato-totohi-momoso-hime 倭迹迹日百襲姫, tante du souverain, dotée de pouvoirs magiques et mariée au dieu Ōmono-nushi 大物主神, dieu protecteur de la région du Yamato. Dans le *Nihon shoki*, suite à la révélation de la vraie forme de la divinité (épisode qui rappelle au lecteur occidental le mythe grec de Psyché ou la légende de Mélusine), la princesse se serait suicidée en se poignardant avec des baguettes³. Hashihaka n'est pas considéré comme le *kofun* plus ancien : selon Azuma, ce titre revient au *kofun* de Hokenoyama ホケノ山古墳, dans le département de Nara, qui par ailleurs montre des similitudes structurelles avec le célèbre tombeau Yayoi de Tatetsuki 盾築墳墓, dans le département d'Okayama. Cependant, les *kofun* qui furent construits dans la région de Yamato, tels que Hashihaka, ont une taille de trois à cinq fois supérieure aux premiers exemples tels que Hokenoyama⁴. Autrement dit, Hashihaka n'est pas le *kofun* en trou de serrure le plus ancien, mais il est parmi les premiers *kofun* géants ayant un plan en trou de serrure.

Des nombreuses caractéristiques semblent communes entre la princesse Yamato-totohi-momoso-hime et la souveraine Himiko, qui n'apparaît pas dans les sources japonaises : toutes deux sont décrites comme étant des prêtresses, elles semblent faire partie d'un binôme royal (Himiko et son frère dans les sources chinoises, Yamato-totohi-momoso-hime et son neveu Sujin dans les sources japonaises), toutes deux sont inhumées dans des tombeaux monumentaux. Azuma souligne que la date proposée par les chroniques de Wei pour la mort de Himiko et la datation au C14 du *kofun* de Hashihaka (240/260 ap. J—C.) sont

¹TSUDE Hiroshi 都出比呂志, « Zenpō-kōenfun no tanjō 前方後円の誕生 » (Origine des *kofun* en trou de serrure), dans SHIRASHI Taichirō 白石太一郎 (dir.), *Kofun* 古墳, Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1989, p. 1-15.

²KUJI Fujiō, *op. cit.*, p. 18-22.

³INOUE Mitsusada 井上光貞, SAKAMOTO Tarō 坂本太郎, IENAGA Saburō 家永三郎, ŌNO Susumu 大野晋, *Nihon shoki* 日本書紀 (Chroniques du Japon), *jō, ge*, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1968, *Nihon shoki, jō*, Sujin 10.9.9 (trad. 88 av. J.-C.), p. 244-247.

⁴AZUMA Ushio, *op. cit.*, p. 252-256.

compatibles. Cela porte à croire que Hashihaka est bien le tombeau de Himiko mentionné dans les chroniques des Wei. Azuma observe d'ailleurs que le *kofun* de Nakayama Ōtsuka 中山大塚古墳, qui fut construit peu après Hashihaka, appartenait probablement au frère de Himiko. À son avis, il est fort probable que ce fut à cette époque que la forme en trou de serrure devint un des éléments identitaires d'une couche royale naissante¹.

Du point de vue de notre thèse, Hashihaka présente un intérêt du fait que sur le site on a découvert des fragments de bois qui constituaient très probablement un étrier (fig. 45). De plus, cet étrier ressemble, selon Momosaki, à celui retrouvé dans le tombeau 68 de Taesǒng-dong, mentionné dans le chapitre 1.c et montrant une influence marquée de la tradition équestre des Jin². En réalité, on ne peut être certain que cet étrier, qui a été découvert dans le fossé entourant la tombe, ait été déposé lors de la construction. En effet, l'objet se trouvait dans une couche légèrement postérieure, et daté au début voire les premières décennies du IV^e siècle. De plus, l'objet est fabriqué dans du bois de *Quercus cyclobalanopsis*, un bois très dur qui n'était pas souvent utilisé dans la création de harnachements en Corée du sud. Il est donc impossible de déterminer non seulement la date de fabrication, mais aussi la provenance, voire l'usage prévu pour cet objet³.

Non loin de Hashihaka, le *kofun* en forme de trou de serrure Kurotsuka 黒塚古墳, dans le département de Nara, est estimé comme datant de la première moitié du IV^e siècle : ici les archéologues ont mis au jour des étriers et des parties de selle⁴. Même en tenant compte de l'incertitude concernant, l'étrier, ces exemples suggèrent que des objets propres à la culture équestre faisaient partie des paraphernes propres aux chefs de la région centrale dès la période où ces derniers commençaient à exercer une influence culturelle dominante dans les îles japonaises, ou qu'ils furent adoptés peu de temps après cette période. Ceci ne signifie pas que les élites aient adopté la culture équestre déjà au III^e siècle : on a constaté que des chevaux étaient bien présents à cette époque sur l'Archipel, mais il est bien plus probable que ces animaux et les harnachements étaient acquis en tant qu'objets exotiques et prestigieux. Cependant ces acquisitions peuvent aider à remettre en perspective la diffusion de la culture équestre proprement dite au V^e siècle : bien que cela soit considéré comme le signe d'un changement net de la culture matérielle des élites, au point où des

¹*Ibidem*.

²MOMOSAKI Yūsuke, « Nihon rettō no shoki no bagu 日本列島の初期の馬具 » (Les débuts des harnachements sur l'Archipel Japonais), dans SHIRAIISHI Taichirō, SUZUKI Yasutami, TERASAWA Kaoru (dir.), *op. cit.*, 2016, p. 176-182 .

³CHIGA Hisashi 千賀久, « Nihon ni tsutaerareta kiba bunka 日本に伝えられた騎馬文化 » (La culture équestre communiquée au Japon), dans MIGISHIMA Kazuo (dir.), *op. cit.*, 2020, p. 12-14.

⁴KIM Doo-Chul 金斗喆, « Gaya to Wa no Bagu 加耶と和の馬具 » (Harnachements de Kaya et de Wa), dans SHIRAIISHI Taichirō 白石太一郎 et UENO Yoshifumi 上野祥史 (dir.), dans *Bulletin of the National Museum of Japanese History*, vol. 110, National Museum of Japanese History, Février 2004, p. 269-272.

chercheurs tels Egami l'interprétèrent comme la preuve d'une invasion étrangère, il est important de noter que ces objets n'étaient pas inconnus avant le V^e siècle, bien que leur rôle ait été marginal.



Fig. 45, Objet en bois découvert dans le kofun de Hashihaka, probable étrier, d'après MOMOSAKI Yūsuke, 2016¹.

Comme le remarque Tsude, l'apparition des *kofun* en forme de trou de serrure est révélatrice d'une évolution majeure du contexte sociopolitique des îles japonaises, et elle coïncide avec l'apport massif d'idées et de techniques du continent : les miroirs, mentionnés dans les sources chinoises comme étant des dons diplomatiques, apparaissent dans ces sépultures, en marquant une différence nette avec le mobilier funéraire typique de la période précédente². Selon Nespoulous, au cours du Yayoi récent, on constate l'évolution d'un pouvoir politique lié à la personne du chef, dont le rôle prééminent est réalisé dans l'élaboration de structures funéraires monumentales³. La fin de Yayoi est ainsi marquée par un développement de puissances régionales⁴.

¹MOMOSAKI Yūsuke, *op. cit.*, 2016, 178.

²TSUDE Hiroshi, *op. cit.*, p. 1-15.

³NESPOULOUS, Laurent, *Une histoire de la protohistoire japonaise : De la genèse de l'agriculture à la formation des sociétés archaïques complexes, du V^e millénaire avant notre ère au VII^e siècle de notre ère*, vol. I et II, sous la dir. De DEMOULE, Jean-Paul et MACE, François, Inalco, Département Corée-Japon, Centre Études Japonaises Ead 1441, Septembre 2007, p. 194-197.

⁴*Ibidem*, p. 213-219.

Shiraishi remarque que, suite au *kofun* de Hashihaka, trois autres tombes monumentales sont construites dans le sud-est de la région de Nara. Il considère que l'invention de ces sépultures monumentales et isolées, dont la construction devait exiger plusieurs années, fut élaborée dans un effort de faire perdurer l'autorité après la mort du chef¹. Elles symboliseraient la naissance d'une forme de pouvoir transcendant, plus stable et durable de l'être humain qui l'incarne. Cette évolution est sans doute influencée par des mécanismes internes d'interactions politiques au sein de l'Archipel, mais il est remarquable que ce furent les élites ayant des échanges avec le continent qui inaugurèrent cette innovation culturelle. Le fait que des harnachements aient été intégrés dans le contexte funéraire dès le début ou peu d'années après, pourrait indiquer que, du point de vue des élites de la région sud-orientale de Nara, qui ne disposaient pourtant pas de chevaux au mieux de nos connaissances, ces éléments faisaient bien partie des prérogatives d'un souverain.

La période suivant la mort de Himiko est connue dans les sources chinoises comme « Troubles des Wa », *wajin sōran* 倭人争乱 : une période de luttes acharnées déchaînées par la succession de la souveraine, qui se conclurent après plusieurs dizaines d'années, quand une nouvelle souveraine fut choisie, Toyo 臺與, qui rétablit les rapports diplomatiques avec la Chine. Plusieurs changements relevés par l'archéologie, tels que la diffusion de pointes de flèches ou de squelettes montrant des signes de violences, semblent confirmer le fait que, vers le milieu du III^e siècle, les îles japonaises traversaient une période de fortes tensions. Il est possible que l'un des moteurs de cette compétition ait été le contrôle et l'exploitation du fer coréen. Cependant, les indices archéologiques restent pour le moment assez rares, ainsi l'échelle de violence déclenchée par cette compétition doit être considérée avec précaution².

D'autre part, si au long du III^e siècle les îles japonaises étaient divisées entre des chefs régionaux en compétition, les régions du nord de Kyūshū et la région du Yamato montrent une activité particulièrement dynamique, aussi bien qu'une habileté unique à tisser des liens d'alliance grâce aux échanges de biens de prestige provenant du continent³. Selon Ishino, l'évolution de la culture funéraire des élites au IV^e siècle indique une évolution définitive de la société : les tombes monumentales ne signifient plus simplement le passage de pouvoir d'un chef à un autre, mais un rituel de consécration et de légitimation d'un souverain. Autrement dit, le pouvoir devient institutionnel⁴.

¹SHIRAISHI Taichirō 白石太一郎, *Kinki no kofun to kodaishi* 近畿の古墳と古代史 (Les *kofun* du Kinki et l'histoire ancienne), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2022, p. 15-21.

²NESPOULOUS, Laurent, *op. cit.*, p. 194-197.

²TSUDE Hiroshi, *op. cit.*, p. 340-351.

³NESPOULOUS, Laurent, *op. cit.*, p. 194-197.

³TSUDE Hiroshi, *op. cit.*, p. 361-382.

⁴NESPOULOUS, Laurent, *op. cit.*, p. 194-197.

L'époque Kofun serait donc celle de l'avènement d'un processus d'institutionnalisation du pouvoir politique, ou la période à laquelle se forme, pour reprendre la formulation weberienne, le « pouvoir rationnel ». En cela, il ne faut pas entendre que la nature du pouvoir tel qu'il était conçu durant le Yayoi récent était « irrationnelle », mais plutôt qu'il s'appuyait effectivement sur la personnalité même des chefs. Avec l'époque Kofun, nous voyons bien que se constitue un « système » apportant avec lui les conditions d'une certaine stabilité, laquelle se déploie sur plusieurs générations¹.

Cette institutionnalisation fut accompagnée de l'adoption d'éléments de la culture matérielle provenant du continent, dont les harnachements. Selon Matsui, le rôle joué par le cheval au sein de la culture de l'Archipel resta mineur jusqu'au V^e siècle, quand on assiste à la prolifération des harnachements dans le contexte funéraire². Terasawa affirme toutefois que cette prolifération fut le résultat, et non pas le signe, de l'adoption de la culture équestre : autrement dit, il est possible que l'élevage ait été adopté par un nombre significatif de chefs vers la moitié du IV^e siècle, et que ce soit à cause de cela que l'on constate la prolifération des harnachements au V^e siècle. Shiraishi s'accorde sur le fait que la culture équestre fut introduite probablement au IV^e siècle, et il considère que l'acteur principal de cet événement fut le royaume de Paekche³. Le *Nihon shoki* relate les premiers rapports diplomatiques entre Wa et Paekche dans le chapitre de Jingū 神功皇后 (trad. r. 200-269, les interprétations plus récentes placent les événements de ce chapitre 120 ans plus tard, à la fin du IV^e siècle) : Jingū est une souveraine légendaire à laquelle le *Nihon shoki* attribue de nombreux « miracles », et son chapitre n'est plus interprété, aujourd'hui, comme étant « historique ». Cependant, on considère qu'on peut y déceler des indices concernant des faits réels, surtout en ce qui concerne les rapports entre les Wa et la péninsule coréenne⁴. Selon le *Nihon shoki*, pendant la 46^e année du règne de Jingū (346 environ, selon la nouvelle chronologie), la souveraine convoqua un homme du nom de Shima no Sukune 斯摩宿禰 et l'envoya dans un « pays » du nom de Tokujun 卓淳国⁵. Tokujun a été identifié comme étant le

¹*Ibidem*, p. 382.

²SUESAKI Masumi, *op. cit.*, p. 252-253.

³LEE Sangyul 李尙律, « Kodai Tōajia to Nihon rettō no Bagu 古代東アジアと日本列島の馬具 » (L'Asie ancienne et les harnachements de l'Archipel Japonais), dans SHIRAISHI Taichirō, SUZUKI Yasutami, TERASAWA Kaoru (dir.), *op. cit.*, 2016, p. 131-135.

⁴ALLEN, Chizuko, « Empress Jingū: a shamaness ruler in early Japan », dans *Japan Forum*, 15:1, 2003, p. 81-83.

⁵*Nihon shoki, jō*, Jingū 46 (trad. 226), p. 352-353.

département actuel de Taegu, situé à l'époque dans la confédération de Kaya, près du territoire de Silla, ce qui en faisait très probablement un centre d'échanges important. Lors de cette mission, les envoyés Wa eurent l'occasion de lier des rapports officiels avec le royaume de Paekche, par l'intermédiaire de Kaya¹.

Il est certain que les événements sur la péninsule coréenne eurent un grand impact sur le développement de la sphère militaire japonaise et de sa culture équestre. Après la disparition des commanderies, le royaume de Koguryō se trouva en compétition avec le royaume de Paekche, ce qui prêche crédibilité au passage du *Nihon shoki* où, en 364, Paekche s'allia avec le royaume de Wa. Cette compétition mena à des affrontements armés en 369 et 371, qui virent la victoire de Paekche. L'alliance entre ce dernier et le royaume de Wa est par ailleurs confirmée par l'existence de l'Épée à Sept Branches, 七支刀 *shichishitō*, objet envoyé en signe d'amitié par le roi de Paekche au roi de Wa et daté de 369². Alors que ces événements se déroulaient dans la péninsule, sur l'île de Honshū on constate que, vers la fin du IV^e siècle, les *kofun* monumentaux se déplacent du bassin de Nara à la région de Kawachi, près d'Ōsaka, où se constituent les complexes archéologiques de Mozu 百舌鳥古墳群, près de Sakai, et Furuichi 古市古墳群, près de Fujiidera. Shiraishi estime que ce changement survint probablement après une alliance matrimoniale entre les élites qui étaient en train de se développer dans la région de Nara, et celles qui étaient en train de se développer dans la région d'Ōsaka. Le centre de pouvoir se serait ainsi déplacé dans la région des mères des souverains. Il est certain que les liens diplomatiques et militaires avec Kaya et Paekche jouèrent un rôle décisif dans cette évolution, Kawachi ayant un accès direct à la Mer Intérieure. Il apparaît que, suite à la nécessité de maintenir des liens solides et fréquents avec leurs alliés continentaux, la coalition contrôlant les trafics maritimes prit le dessus³. Cela signifie non seulement un accès majeur aux savoirs et aux biens importés de la péninsule, mais il est aussi raisonnable de croire que les rapports avec les royaumes coréens devinrent vite un élément central dans la création de l'identité spécifique des élites de Kawachi.

L'opposition entre Paekche et Koguryō ne s'éteignit pas en 371, elle reprit la génération suivante, en 390. Cette phase du conflit fut favorable au royaume de Koguryō, qui atteint son apogée au début du V^e siècle. En 414, le roi de Koguryō Changsu 長壽王 (r. 413-491) fit ériger une stèle commémorative pour le roi Kwanggaet'o 廣開大王 (r. 391-412) pour célébrer sa victoire contre les ennemis du sud de la Corée et le royaume de Wa⁴. La Stèle de Kwanggaet'o est l'un des plus anciens documents, à l'exception des sources chinoises, nous offrant un aperçu de la politique extérieure et la sphère militaire du royaume de Wa. Il s'agit

¹*Ibid.*, note 40, p. 620.

²MORI Kimiyuki 森公章, *Higashi Ajia no dōran to Wakoku 東アジアの動乱と倭国* (Les conflits d'Asie Orientale et le Pays de Wa), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2006, p. 19-51.

³SHIRAISHI Taichirō, *op. cit.*, 2022, p. 18-26.

⁴MORI Kimiyuki, *op. cit.*, 2006, p. 19-51.

d'un monument en pierre situé dans l'actuelle province de Jilin en Chine, non loin de la rivière Yalu. Il a une hauteur d'environ 6 m et il est couvert par 1 802 caractères, dont 260 ne sont pas lisibles. Une section du texte est dédiée aux campagnes militaires de Kwanggaet'o, et en particulier à ses succès contre Paekche en 396, à l'assaut des Wa contre le royaume allié de Silla en 399, et à la guerre victorieuse contre les Wa en 400 et 404¹. Ce texte a été l'objet de longs débats et son interprétation fut souvent politique, mais les *Mémoires Historiques des Trois Royaumes*, 三國史記 *Samguk sagi*, semble confirmer les contenus généraux de l'histoire, autrement dit qu'entre la fin du IV^e et le début du V^e siècle Koguryō et Paekche se trouvèrent en compétition dans le sud de la péninsule, et que Silla, allié de Koguryō, subit plusieurs attaques de la part des Wa, alliés de Paekche². Il semble, en lisant la stèle, que l'entité politique d'Imna Kara 任那加羅 (Kūmgwan Gaya) ait joué un rôle très important dans la coordination des actions de Paekche et des Wa, au point que, pour certains chercheurs, les troupes Wa mentionnées par le texte étaient en réalité composées pour la plupart par des habitants de Kaya³. Comme on a pu le constater, les Wa étaient dépendants du fer coréen pour leur industrie métallurgique, et en particulier du fer de Kūmgwan Gaya. Ceci est cohérent avec le texte, qui met en avant un lien particulièrement profond entre Kūmgwan Gaya et les Wa.

Le déclin rapide de la Première confédération de Kaya semble coïncider avec un essor sans précédent de la culture équestre au Japon. En effet, si au tout début les traces de chevaux sont rares et irrégulières, leurs restes augmentent sensiblement à partir du V^e siècle. En 1991, Nishinakagawa pouvait compter 1 265 sites de l'époque Kofun contenant des traces de culture équestre, avec une augmentation particulière de la présence de harnachements à partir de la fin du IV^e siècle et au début du V^e siècle, en commençant par la région du nord de Kyūshū⁴. Des nombreux chercheurs considèrent que l'arrivée de la culture équestre est une conséquence de la situation dans la péninsule : la guerre de 404 mit fin à la première confédération de Kaya, et les territoires à l'est de la Naktong finirent sous le contrôle de Silla. Le centre politique de la seconde confédération de Kaya devint Tae Kaya 大伽倻, à l'ouest de la Naktong⁵. Les détails de ces événements restent difficiles à cerner et ils continuent de faire l'objet de débats. Cependant, il est fort probable que, en plus d'avoir perdu leur fournisseur de fer privilégié, les Wa se trouvèrent confrontés pour la première fois au royaume de Koguryō et à son armée⁶. Cette aventure étrangère des chefs de Wa se solda donc par un échec,

¹HATADA, Takashi, DIXON, V. Morris, « An Interpretation of the King Kwanggaet'o Inscription », dans *Korean Studies*, n.3, 1979, p. 1-10.

²Ibidem, p. 13-16.

³KIM, Daesik, « Koguryo and Gaya, Contacts and Consequences », dans *Journal of Northeast Asian History*, vol. 4 n. 1, Northeast Asian History Foundation, 2007, p. 58-65.

⁴NISHINAKAGAWA Hayao, *op. cit.*, p. 42-44.

⁵KIM, Daesik, *op. cit.*, 2007, p. 58-65.

⁶MORI Kimiyuki, *op. cit.*, 2006, p. 19-51.

face à une armée supérieure et dotée d'une cavalerie redoutable. Kuji souligne la corrélation qui semble lier le revers militaire contre Koguryō et l'explosion de la culture équestre au Japon. Défaits par les cavaliers du nord, les Wa auraient été motivés pour élaborer une cavalerie efficace à leur tour¹. Cette position est partagée par Sakamoto² et Farris, selon qui il n'y a pas de doute sur l'historicité d'une mission japonaise en Corée à la fin du IV^e siècle³. Farris affirme même : « Equestrian skills, the birthright of every samurai, originated with the hated and feared Koreans »⁴. Chiga aussi considère que l'adoption de la culture équestre eut un but principalement militaire, lié à la possibilité d'intervenir en soutien de leurs alliés dans les guerres coréennes⁵. Cependant, comme on pourra le constater plus en bas et, en particulier, dans la section 3 de cette thèse, on ne dispose d'aucun élément nous permettant d'affirmer que le combat à cheval devint une pratique répandue dans les décennies qui suivirent la destruction de la Première confédération de Kaya, ni dans le siècle suivant. S'il est fort probable que la rencontre avec la cavalerie de Koguryō et l'expérience acquise en combattant dans la péninsule furent des facteurs importants dans la décision des élites d'adopter la culture équestre, un autre facteur décisif fut sans doute l'arrivée d'un nombre élevé d'habitants de Kŭmgwan Gaya, où la culture équestre était déjà développée, comme on a pu le constater dans le chapitre 1.c.

LE CONTEXTE DU V^e SIÈCLE

Le *Nihon shoki*, offrent une date exacte pour ce qui semble marquer l'arrivée officielle de l'élevage au Japon :

十五年秋八月壬戌朔丁卯、百濟王遣阿直伎、貢良馬二匹。卽
養於輕坂上厩。因以以阿直岐令掌飼。故號其養馬之處、曰厩坂也。
阿直岐、亦能讀經典。卽太子菟道稚郎子師焉。 [...]

其阿直岐者、阿直岐史之始祖也。

15^e année [du règne d'Ōjin, 405], automne, premier jour du lièvre de feu, cadet du feu, du 8^e mois [6^e jour], le roi de Paekche envoya Achiki, offrant en don deux chevaux remarquables. Ainsi, ils furent nourris aux écuries en haut du col Karu. Par la suite, Achiki devint responsable de leur

¹KUJI Fujiō, *op. cit.*, p. 23-58.

²SAKAMOTO Yoshio 坂本美夫, *Bagu* 馬具 (Harnachements), Tōkyō, New Science Co., 1985, p. 99-105.

³FARRIS, William Wayne, *op. cit.*, p.1-32.

⁴*Ibidem*, p. 15.

⁵CHIGA Hisashi, *op. cit.*, 2020, p. 12-14.

entretien. Pour cela, on renomma le lieu où ces chevaux furent élevés, il s'appelle Umayasaka.

De plus, Achiki était un érudit des classiques. Ainsi, il fut nommé précepteur du Prince Héritier Ujino-waki-iratsuko. [...] Cet Achiki devint l'ancêtre des Achiki no Fubito¹.

Bien sûr, ce passage ne doit pas être pris au pied de la lettre. Tout d'abord, le chapitre d'Ōjin 応神天皇 (trad. r. 270-310) relate une époque légendaire et il n'est pas considéré comme très fiable. De plus, comme on vient de le voir, il est fort probable que les premiers haras existaient déjà vers le IV^e siècle. Finalement, le passage lui-même contient des détails clairement anachroniques. Par exemple, bien que le texte ne spécifie pas les ouvrages dont Achiki est connaisseur, l'expression utilisée semble sous-entendre les classiques confucéens, qui n'avaient pas encore été adoptés au Japon. D'autre part, les données archéologiques confirment qu'un grand flux d'éleveurs et de chevaux arriva sur les îles japonaises suite à la guerre de 404. Est-il vraisemblable que, au début du V^e siècle, le pouvoir qui était en train de se développer dans la région du Kinai reçut un stock de chevaux prisés et des éleveurs experts de la part du royaume de Paekche ?

En effet, on serait tenté de douter de cette anecdote : le *Nihon shoki* fut achevé en 720, les travaux de compilation ayant été lancés par l'Empereur Tenmu 天武天皇 (r. 689-697)², trois siècles après les faits. De plus, ce projet se déroula dans un contexte politique et diplomatique particulier : en 660, le royaume de Paekche s'était effondré, et une expédition japonaise visant à le rétablir s'était soldée par une défaite brutale à la bataille de Paekgang en 663³. Autrement dit, la compilation de la source eut lieu une génération environ après la destruction du royaume de Paekche, qui était devenu entre-temps l'allié principal du Japon et la source première pour l'importation de savoir continental. Cette débâcle avait causé un exode important vers les îles japonaises. Il est donc possible que l'attribution du « don de l'élevage » au royaume de Paekche ait été une décision des compilateurs visant à mettre en avant la force et l'importance des liens entre la culture de Paekche et la culture de Yamato.

D'autre part, comme on a pu le constater plus haut, le moment historique où l'arrivée d'Achiki est censée se produire (selon la chronologie corrigée) est le même que celui qui voit le royaume de Wa engagé aux côtés de Paekche sur la péninsule contre le royaume de Koguryō. Les liens entre eux deux sont d'ailleurs confirmés par l'archéologie et par des dons tels que l'Épée aux Sept Branches. Il est donc vraisemblable que,

¹*Nihon shoki*, jō, Ōjin 15.8.6 (trad. 285, rev. 405), p. 370-373.

²VON VERSCHUER, Charlotte, PIGGOT Joan, SMITS, Ivo, VAN PUT, Ineke, VIEILLARD-BARON, Michel, eds., *Dictionnaire des sources du Japon classique, Dictionary of Sources of Classical Japan*, Collège de France, Diffusion De Boccard, 2006, p. 282-283.

³Cette partie de l'histoire sera traitée plus en détail dans le chapitre suivant.

à l'occasion de cette guerre, les élites de la région du Kinai obtinrent des chevaux prisés et des éleveurs experts de la part de Paekche. Il faut également noter que le positionnement de cet événement sous le règne d'Ōjin est aussi digne d'attention : selon le *Nihon shoki*, Ōjin est le fils de Jingū, et sa naissance miraculeuse survient après les campagnes coréennes. Ce souverain est ainsi chargé d'une valeur symbolique et mythologique remarquable. Il semble d'autre part certain que la figure d'Ōjin avait un lien particulier avec la sphère équestre. En effet, le souverain légendaire réapparaît dans le chapitre dédié au règne de Yūryaku 雄略天皇 (trad. r. 456-479), dans le célèbre épisode du cheval rouge :

秋七月壬辰朔、河内国言、飛鳥戸郡人田辺史伯孫女者、古市郡人書首加竜之妻也。伯孫聞女産児、往賀婿家、而月夜還。於蓬雷丘嘗田陵下、[...]逢騎赤駿者。基馬時濩略、而竜翥。歛聳擢、而鴻驚。異体蓬生、殊相逸発。伯孫就視、而心欲之。乃鞭所乘驄馬、齊頭並轡。爾乃、赤駿超攄絶於埃塵、驅驚迅於滅没。於是、驄馬後而怠足、不可復追。基乘駿者、知伯孫所欲、仍停換馬、相辞取別。伯孫得駿甚歡、驟而入厩。解鞍秣馬眠之。基明旦、赤駿變為土馬。伯孫心異之、還覓嘗田陵、乃見驄馬、在土馬之間。取代而置所換土馬也。

Automne, 7^e mois, 1^{er} jour du dragon de l'aîné de l'eau, dans la province de Kawachi, on dit :

« La fille d'un homme du nom de Tanabe no Fuhito Hakuson du district d'Asukabe devint l'épouse de Fumi no Okibto Karyō du district de Furuichi. Hakuson, ayant su que sa fille allait enfanter, alla se féliciter à la maison de son beau-fils, et il s'en revint la nuit tombée, éclairé par la lune. Aux pieds du tombeau de Homuda [Ōjin] sur le col d'Ichibiko [...] il rencontra un homme chevauchant un destrier rouge. Parfois, il filait avec une agilité sinieuse, il bondissait comme un dragon. Il s'élançait soudainement, telle une oie sauvage effrayée. Sa forme étrange était angulaire, sa forme particulière apparaissait excellente. Hakuson le vit et, en son cœur, le désira. Il fouetta son cheval blanc bleuté, les deux têtes arrivèrent au même niveau, les mors alignés. Mais soudain, le cheval rouge le dépassa en soulevant la poussière. En courant en avant, il

disparut. Le cheval blanc bleuté, lent et ayant les jambes lourdes, ne pouvait pas suivre. L'homme montant le cheval extraordinaire comprit le désir de Hakuson, alors il s'arrêta et échangea le cheval, ils échangèrent des remerciements et ils se séparèrent. Hakuson, ayant obtenu le cheval extraordinaire, se réjouit grandement, il s'empressa de rentrer à l'écurie. Il enleva la selle du cheval, lui donna à manger et alla dormir. À l'aube, le cheval rouge avait muté, il était devenu un cheval en terre cuite. Hakuson, surpris, retourna chercher le tombeau de Homuda, et ainsi, il vit le cheval blanc bleuté parmi des chevaux en terre cuite. Il le prit et s'en retourna, en ayant replacé le cheval muté en terre cuite. »¹.

Comme le remarquent Inoue *et al.*, Tanabe no Fuhito est le nom d'un ressortissant de la péninsule coréenne : plus précisément, il semble que Hakuson lui-même était originaire de Paekche². Ce passage est plein de significations symboliques et présente en lui-même un sujet d'étude très intéressant. Il apparaît que l'association d'Ōjin avec les chevaux n'est pas un hasard de la chronologie. De plus, le règne de Yūryaku fut aussi caractérisé par de grands changements politiques et une alternance dans la lignée dominante, des phénomènes qui auraient aussi touché le début du V^e siècle. Malheureusement, l'analyse du rôle rituel du cheval et son association sacrée à la lignée royale, mentionnés brièvement auparavant, dépassent le but de cette thèse. Toutefois, si le sens ultime de cet épisode n'est pas transparent, il est clair qu'il réunit dans une même narration le cheval, le royaume de Paekche et la légitimité de la lignée du roi, le tout dans un chapitre relatant une période de lutte dynastique et de développement du pouvoir du Yamato.

En revenant à l'introduction officielle de l'élevage au Japon, l'historiographie contemporaine considère qu'il est possible que le V^e siècle ait vu un grand changement politique au sein du royaume de Wa et la montée au pouvoir d'un nouveau groupe de chefs locaux, avec un culte et une subculture différents par rapport aux souverains précédents³. Il est possible que l'adoption officielle de l'élevage de Paekche ait été la décision diplomatique d'un nouveau groupe dominant, qui visait à renforcer sa position par l'obtention d'une culture de prestige, et aussi par la création de liens avec le royaume coréen, suite au déclin de la première confédération de Kaya. En effet, si l'adoption et la diffusion de la culture équestre sont un aspect marquant du V^e siècle, elles ne sont néanmoins qu'un élément dans un processus d'évolution globale qui toucha la société japonaise. Nespoulous décrit le V^e siècle comme une période où les élites élaborèrent une culture

¹*Nihon shoki, jō*, Yūryaku 9.7.1 (465), p. 485-486.

²*Ibid.*, note 13, p. 635.

³BROWN, E. Delmer, « The Yamato kingdom », dans BROWN, E. Delmer (dir.), *The Cambridge History of Japan*, vol. 1, Cambridge, Cambridge University press, 1997, p. 128-129.

transrégionale, dont le centre était le Kinai. Cette « culture des princes » montre l'évolution d'une classe dominante organisée hiérarchiquement en son intérieur¹.

Le *Nihon shoki* semble suggérer un changement radical dans l'équilibre politique de la région centrale entre le règne d'Ingyō 允恭天皇 (trad. r. 412-453) et celui de Yūryaku². Le chapitre de Yūryaku, en particulier, est caractérisé par le conflit : conflit pour la succession³, conflit avec Silla⁴, conflit avec Koguryō⁵, conflit entre haut personnages⁶, mutineries de l'armée⁷. Yūryaku est décrit comme un souverain qui élimine ses compétiteurs et obtient le contrôle sur les régions limitrophes en faveur de la suprématie de sa cour. D'autre part, il est aussi décrit comme un architecte du nouveau système social, un souverain qui œuvre pour une centralisation croissante autour de sa personne⁸. Barnes considère que, avec la seconde moitié du V^e siècle, on voit se mettre en place un processus de formation de l'État, où le pouvoir du Yamato élabore des nouvelles fonctions et absorbe les chefs voisins par des alliances hiérarchisées dans un système de rangs et titres⁹. Hishida remarque que, au début du V^e siècle, on constate le développement d'industries liées aux techniques importées de l'étranger auprès de nombreux potentats locaux, comme dans la région de Kibi. Cependant, vers la fin du siècle, ces sites sont sur le déclin, ce qui pourrait indiquer une croissante hégémonie politique des seigneurs du Yamato. Cela ne signifie pas pour autant un processus de formation de l'état¹⁰. Nespoulous remet en cause l'idée d'une formation d'État en cette période et il considère, au contraire, qu'il s'agit d'une période d'essor du pouvoir des princes¹¹.

Concernant les campagnes en Corée mentionnées auparavant, la chronologie offerte par les sources coréennes ne recoupe pas exactement celle des sources japonaises, mais elle confirme des affrontements entre les deux pays dans la seconde moitié du siècle, en 459, 463 et 476¹². Lors de l'expédition que le *Nihon*

¹NESPOULOUS, Laurent, *op. cit.*, p. 395-398.

²MORI Kimiyuki, *op. cit.*, 2006, p. 64-66.

³*Nihon shoki*, jō, Yūryaku 3.8 (459), 3.10.1 (459), p. 456-459, p. 459-461.

⁴*Ibid.*, Yūryaku 7 (463), 9.3 (465), 9.5 (465), p. 474-477, p. 480-483, p. 482-485.

⁵*Ibid.*, Yūryaku 8.2 (464), 23 (479), p. 476-479, p. 498-499.

⁶*Ibid.*, Yūryaku 14.4.1 (470), 18.8.10 (474), p. 491-493, p. 494-497.

⁷*Ibid.*, Yūryaku 23.8.7 (479), p. 498-501.

⁸MORI Kimiyuki, *op. cit.*, 2006, p. 66-84.

⁹BARNES, Gina, *Protohistoric Yamato*, Ann Arbor, University of Michigan Center for Japanese Studies and the Museum of Anthropology, 1988, p. 24-31.

¹⁰HISHIDA Tetsurō 菱田哲郎, *Kodai Nihon kokka keisei no kōkogaku* 古代日本国家形成の考古学 (Archéologie du développement de l'état dans le Japon ancien), Kyōto, Kyōto University Press, 2007, p. 39-63.

¹¹NESPOULOUS, Laurent, *op. cit.*, p. 395-398.

¹²ASTON, W. G., *Nihongi*, New York, Cosimo Classics, 2008 (1896), p. 352-353.

shoki mentionne pour l'année 465, qui sera analysée plus en détail dans le chapitre 3.a, on voit clairement indiqué l'usage de chevaux de guerre par les troupes du Yamato :

夏五月、紀大磐宿禰、聞父既薨、乃向新羅、執小鹿火宿禰所
掌兵馬-船官及諸小官、專用威命。

[9^e année] été, 5^e mois, Ki no Oiwa no Sukune apprit que son père était mort subitement, ainsi il se tourna vers Silla, il prit la tête des guerriers fantassins et des cavaliers, de la flotte et des différentes unités secondaires assignés à Okai no Sukune et il prit le contrôle total de l'opération¹.

Comme on pourra le constater dans le chapitre 3.a, les seules mentions de cavalerie à cette période concernent les campagnes en Corée. On ne dispose d'aucun élément nous permettant d'établir un usage systématique ou significatif du cheval de bataille au Japon sous le règne de Yūryaku. Cependant, d'autres indices montrent bien le développement d'une culture équestre propre à la classe dirigeante. Un exemple en est la mention des chasses à cheval effectuées par le souverain². Un autre exemple est l'usage du cheval comme don de prestige :

十三年春三月、狹穗彥玄孫齒田根命、窃斫采女山辺小嶋子。
天皇聞、以齒田根命、収付於物部目大連、而使責讓。齒田根命、
以馬八匹-大刀八口、祓除罪過。

13^e année, 3^e mois, Hatane no Mikoto, arrière-petit-fils de Sahobiko, en secret, eut une histoire illicite avec la dame de service Yamanobe no Koshimako. Le souverain le sut et il consigna Hatane no Mikoto à Mononobe no Me no Omuraji pour qu'il soit puni. Hatane no Mikoto lava son offense en offrant huit chevaux et huit grands sabres³.

Ce passage confirme l'interprétation de Nespoulous concernant la diffusion des éléments militaires et équestres dans les sépultures des élites : le cheval et les armes n'indiquent pas nécessairement l'adoption

¹*Nihon shoki, jō*, Yūryaku 9.3 (465), p. 482-483.

²*Ibid.*, Yūryaku 3.10.1 (459), 2.10.6 (458), 4.2 (460), 4.8.20 (460), 5.2 (461), p. 459-460, p. 463-465, p. 466-467, p. 467-469, p. 468-469.

³*Ibid.*, Yūryaku 13.3 (469), p. 488-489.

des tactiques de cavalerie, mais ils représentent un symbole de l'autorité légitime, en occupant ainsi la niche appartenant auparavant aux miroirs chinois. Dans ce passage, Hatane no Miyatsuko porte atteinte à l'autorité du souverain en ayant une liaison avec l'une des femmes de service : pour réparer son tort, il offre donc des chevaux et des armes, symboles de légitimité et de pouvoir. Avant d'être un instrument de guerre, le cheval fut donc l'un des éléments qui permirent à la classe dominante d'élaborer et d'imposer une hiérarchie. La forte corrélation entre la possession et l'usage du cheval et l'autorité a donc son origine au V^e siècle¹.

Selon le *Nihon shoki*, le règne de Seinei 清寧天皇 (480-484), successeur de Yūryaku, fut beaucoup moins marqué par la violence et le conflit. Après une première révolte de la part d'un haut personnage², le chapitre de Seinei ne contient ni affrontements dans le pays ni expéditions en Corée. Au contraire, il semble caractérisé par la réconciliation : au lieu de participer à la chasse, Seinei organise des banquets pour les envoyés étrangers et les hauts personnages³, il offre une amnistie⁴, il restaure la lignée de Richū 履中天皇 (trad. r. 400-405) en nommant ses fils comme héritiers⁵. D'autre part, il continue la création de groupes professionnels sous son contrôle, les *be* 部, et l'octroi de titres officiels tels Ōmuraji 大連 et Omi 臣⁶. Cependant, malgré le ton très différent, le texte parle néanmoins d'instabilité dans la succession et de changements dynastiques. Piggot remarque que les sources chinoises ne mentionnent plus d'ambassades de la part de Wa pour une durée d'environ 100 ans, et la construction de *kofun* géants semble entrer dans une phase de déclin, avec un nombre mineur de tombes construites et la marge de différence de taille entre elles s'amenuisant, comme si le groupe dominant de la période précédente était en train de perdre sa primauté⁷.

LE V^e SIÈCLE ET LA THÉORIE DU PEUPLE DE CAVALIERS

¹Malgré cette relation symbolique importante, l'usage du cheval n'était pas apanage exclusif des élites, au contraire on constate une diffusion variée de la culture équestre au sein de différentes couches sociales, des souverains régionaux aux éleveurs gérant les haras. Voir MOMOSAKI Yūsuke 桃崎祐輔, « Nihon rettō ni okeru bahitsu to bagu no juyō 日本列島における馬匹と馬具の受容 » (La réception du cheval et des harnachements dans l'Archipel japonais), dans SASAKI Ken'ichi 佐々木虔一, KAWAJIRI Akio 川尻秋生, KURUZUMI Kazuhiko 黒濟和彦, *Uma to kodai shakai* 馬と古代社会 (Le cheval et la société ancienne), Tōkyō, Yagi Shoten, 2021, p. 29-31.

²*Nihon shoki*, jō, Yūryaku 23.8 (479), p. 502-505.

³*Ibid.*, Seinei 3.11.18 (482), 4.5 int. (483), p. 507, p. 508-509.

⁴*Ibid.*, Seinei 4.8.7 (483), p. 508-509.

⁵*Nihon shoki*, jō, 3.4.7 (482), p. 506-507.

⁶*Nihon shoki*, jō, Seinei 1.1.15 (480), 2.2 (481), p. 504-505, p. 505-507.

⁷PIGGOT, Joan R., *The Emergence of Japanese Kingship*, Stanford, Stanford University Press, 1997, p. 62-64.

Avec le V^e siècle, on constate une augmentation remarquable des traces archéologiques de la culture équestre, en particulier en ce qui concerne les usages funéraires des élites. Bien que les miroirs continuent à être inclus jusqu'à la fin de l'époque Kofun, à partir du V^e siècle, on voit une prolifération importante d'armes, d'armures et de harnachements. Nespoulous considère que les armures en particulier étaient pour la plupart de fabrication locale, ce qui signifie une importation massive de techniques, de connaissances et d'artisans¹. Ceci est amplement confirmé par la présence d'un grand nombre d'objets coréens, concentrés pour la plupart dans la région d'Ōsaka².

Les sources chinoises rapportent que, en cette période, le « Pays de Wa » fut gouverné par « cinq rois », nommés San 讚, Chin 珍, Sei 濟, Kō 興, et Bu 武. L'historiographie japonaise considère que San et Chin pourraient correspondre aux souverains Ōjin, Nintoku 仁徳天皇 (trad. r. 313-399), Richū, ou Hanzei 反正天皇 (trad. r. 406-410), mentionnés dans les sources japonaises. Sei pourrait correspondre à Ingyō, Kō à Ankō 安康天皇 (trad. r. 453-456), et Bu est reconnu comme étant le souverain Yūryaku³. Il s'agit d'une période de développement rapide de la structure sociopolitique, caractérisée par une centralisation de l'autorité autour de la cour naissante du Yamato⁴. La région du Kinki devint ainsi le centre névralgique de ces grands changements, et c'est dans cette région que l'on constate la construction des *kofun* plus imposants. L'effondrement des Wei joua sans doute un rôle dans le déclin du miroir chinois comme objet de prestige et dans la réorganisation de la politique et diplomatique du Kinki, qui focalisa sa politique extérieure sur la péninsule coréenne. À partir de ce moment, le mobilier funéraire des élites adopte un caractère militaire très reconnaissable, où des armes, des armures et des harnachements prennent la place occupée précédemment par le miroir⁵. Ces harnachements comprennent des équipements de parade décorés, mais aussi des ensembles fonctionnels, qui pouvaient effectivement avoir une utilisation pratique. Sahara note d'ailleurs que la quantité de harnachements trouvée dans les tombes royales japonaises est nettement supérieure à celle trouvée dans les sépultures coréennes de la même époque⁶.

Ce n'est pas seulement la quantité d'armes et d'armures qui changea, mais leur qualité aussi : cette évolution sera traitée avec plus de détail dans le chapitre 3.a, mais d'une manière générale on constate que,

¹NESPOULOUS, Laurent, *op. cit.*, p. 257-262.

²*Ibidem*, p. 262-263.

³Yūryaku est le premier souverain des îles japonaises dont la chronologie peut être considérée comme au moins partiellement fiable.

⁴MORI Kimiyuki 森公章, « Inariyama tekkenmei no shōgeki 稻荷山鉄建銘の衝撃 » (l'impact de l'inscription de l'épée en fer d'Inariyama), dans SHIRAIISHI Taichirō, SUZUKI Yasutami, TERASAWA Kaoru (dir.), *op. cit.*, 2016, p. 76-80.

⁵NESPOULOUS, Laurent, *op. cit.*, p. 382-384.

⁶SAHARA Makoto, *op. cit.*, 1997, p. 194-195.

avant le V^e siècle, on trouve surtout des armes pour le combat à pied, alors qu'avec le V^e siècle, ce sont des armes de cavalier qui se diffusent dans le mobilier funéraire des élites. C'est l'une des raisons pour lesquelles Shiraishi estime qu'on peut considérer la période entre la fin du IV^e siècle et le début du V^e siècle comme le vrai début de la culture équestre au Japon¹. Le développement apparemment très rapide d'une autorité institutionnelle dont l'un des traits identitaires était la guerre à cheval a éveillé un grand intérêt parmi les chercheurs japonais. Une des contributions remarquables à ce sujet fut sans doute celle d'Egami Namio, auteur de la théorie du « peuple de cavaliers », *kiba minzoku* 騎馬民族.

Tout d'abord, Egami considère que les peuples des steppes d'Asie centrale furent les premiers à développer l'exploitation du cheval, poussés par la nécessité climatique et environnementale qui ne leur permettait pas une exploitation agricole convenable. Ils élaborèrent des sociétés nomades basées sur l'élevage et la chasse. Ces peuples, forcés de faire le poids contre leurs voisins agriculteurs sédentaires, mieux armés et mieux organisés, furent parmi les premiers à utiliser le cheval avec un mors et une selle, devenant ainsi les premiers « peuples de cavaliers ». Cette évolution belliqueuse et tactique des peuples nomades date, selon Egami, du X^e siècle av.-J. C. et aurait eu une forte influence sur les sociétés sédentaires, qui se virent forcées d'élaborer à leur tour des tactiques équestres pouvant contrer les incursions des nomades².

La théorie d'Egami concernant la genèse, l'évolution et la diffusion de ces sociétés équestres en Asie continentale ne concerne pas strictement notre thèse. On veut donc se pencher sur les aspects de son modèle qui touchent en particulier l'histoire japonaise. Egami s'intéresse à l'époque Kofun. Traditionnellement, cette période a été divisée en trois parties : première époque (de la fin du III^e ou début du IV^e siècle à la fin du IV^e siècle), époque moyenne (de la fin du IV^e siècle à la moitié du V^e siècle) et époque tardive (jusqu'à la fin du VII^e siècle). Egami propose une nouvelle division, cette fois en deux parties : une première époque (de la fin du III^e ou du début du IV^e siècle à la fin du V^e siècle) et une époque tardive (de la fin du V^e siècle à la fin du VII^e siècle). Selon Egami, la première période montre une continuité remarquable avec Yayoi, au point qu'on pourrait la considérer comme la fin de Yayoi plutôt que comme le début de Kofun. Au contraire, avec le V^e siècle, on constate, selon Egami, un changement brusque dans l'architecture, l'art et le mobilier funéraire, ce qui laisse entendre une évolution subite de la culture et de la société³.

Le mobilier en particulier serait significatif du changement. Dans la première période, le défunt était accompagné par des objets précieux et magiques, avec une influence continentale limitée à des biens de prestige importés. Cependant, avec le V^e siècle, l'influence continentale dans les décors et les objets serait beaucoup plus présente, et elle est accompagnée par la diffusion d'armes, d'armures et de harnachements.

¹SHIRAISHI Taichirō, *op. cit.*, 2016, p. 91-101.

²EGAMI Namio 江上波夫, *Kiba minzoku kokka* 騎馬民族国家 (La nation du peuple de cavaliers), Tōkyō, Chūkō shinsho, 1967, p. 4-24.

³*Ibid.*, p. 154-198.

Ces objets seraient similaires à ceux utilisés par les « barbares » nomades de la Mongolie et du nord de la Chine, et leur apparition sur l'Archipel se situerait dans la continuité de l'histoire troublée du continent entre le III^e et le V^e siècle, une histoire dans laquelle ces nomades cavaliers eurent un rôle central¹.

Selon Egami, les porteurs de cette culture altaïque, équestre et militariste auraient étendu leur pouvoir de la région de Puyō vers le sud, dans le territoire de Koguryō, de la Corée du Sud, pour envahir finalement les îles japonaises. Les défunts enfermés dans les *kofun* de la deuxième période seraient donc des chefs de guerre appartenant à ce peuple de cavaliers originaire des steppes de Mandchourie. Egami trace ainsi une séparation nette entre les Wa de Yayoi, agriculteurs et pacifiques, et ces nouveaux seigneurs des chevaux, armés et belliqueux. La prolifération des chevaux et des tombeaux monumentaux serait un signe du fort contrôle militaire exercé par cette nouvelle société hiérarchique. Elle serait arrivée en passant par Kyūshū et se serait établie dans le Kinai vers la fin du IV^e siècle. Elle serait responsable du développement de la cour de Yamato².

Cette théorie est sans doute captivante, mais elle présente des incohérences avec les fouilles archéologiques³. La première observation vient du fait que cette invasion aurait eu lieu au IV^e siècle, mais les tombes contenant le plus grand nombre de harnachements ne se diffusent que vers la moitié du V^e siècle. Il y a un hiatus de plus d'un demi-siècle entre l'arrivée des conquérants et la diffusion de leurs tombes. Ce retard est un grand point faible de l'hypothèse d'Egami et une source de critiques de la part d'autres historiens japonais.

Ledyard a essayé de reprendre cette théorie en la modifiant quelque peu, afin de voir si un compromis était possible entre l'idée d'Egami et la chronologie de l'histoire coréenne. Selon Ledyard, la région de Kimhae était habitée au moins en partie par des gens du même groupe ethnique que les Wa et qui avaient des échanges fréquents avec l'Archipel. Vers le milieu du IV^e siècle, des gens de Puyō se seraient trouvés concernés par la crise géopolitique qui touchait la Chine et le nord de la péninsule coréenne. Ces cavaliers auraient alors poussé vers le sud, où ils auraient établi le royaume de Paekche⁴, en contact direct avec la région habitée par les Wa. Pour appuyer sa théorie, Ledyard propose aussi une explication originelle du *Nihon shoki* : l'invasion de la Corée par Jingū vers 369 serait en réalité l'histoire de l'invasion de Mahan de la part de Puyō, autrement dit la naissance de Paekche⁵.

¹*Ibid.*

²*Ibid.*

³EDWARDS, Walter, « Event and process in the founding of Japan: the Horserider Theory in archaeological perspective », dans *The Journal of Japanese Studies Vol. 9 n.2*, The Society for Japanese Studies, Été 1983, p. 265-295.

⁴Le mythe fondateur de Paekche affirme que le fondateur du royaume descendait du fondateur du royaume de Koguryo, qui était à son tour issu de Bouyeo. Bien qu'extrêmement intéressant, ceci ne concerne pas le sujet de notre thèse.

⁵LEDYARD, Gari, « Galloping along the Horseriders: Looking for the Founders of Japan », dans *The Journal of Japanese Studies Vol. 1 n.2*, The Society for Japanese Studies, printemps 1975, p. 217-254.

Ledyard nous dit qu'il n'est pas impossible, pendant cette période de profonde crise politique, que des Wa du sud de la Corée aient abandonné le continent pour rejoindre l'Archipel, en particulier Kyūshū. Dans ce cas, il est fort probable que ces hommes aient eu une influence très importante sur ceux qui résidaient sur l'île de Honshū. Cependant, Ledyard affirme que ce mouvement de gens ne fut pas une campagne militaire, et que ces individus ne pouvaient pas être définis, *stricto sensu*, comme un « peuple de cavaliers ». En reprenant le *Kojiki*, il propose que le personnage de Mimaki Iribiko 御間城入彦五 (aussi connu comme Sujin) pourrait être en réalité la représentation d'un chef coréen ayant survécu dans la mémoire japonaise comme le premier empereur humain (rôle que le *Nihon shoki* attribue à Jinmu 神武天皇, trad. r. 660 et 585 av. J.-C.). Le descendant de ce roi étranger, Homuda Wake 品陀和氣命 (Ōjin), aurait poussé ses gens dans le Kinai et établi le royaume de Yamato¹. Yokoyama semble épouser cette théorie, avec la différence que le monarque envahisseur ne serait pas Mimaki Iribiko, mais Ninigi no Mikoto 瓊瓊杵尊, arrière-grand-père mythique de Jinmu. Yokoyama affirme qu'il est possible que ce personnage légendaire ait été inspiré par un chef guerrier de Puyō ou de Koguryō venu s'installer dans l'Archipel². Si on suit ce raisonnement, la campagne de Jinmu pour la soumission de l'Est serait l'histoire d'un mouvement de gens de Corée vers les îles japonaises. Ils seraient arrivés dans Kyūshū et auraient ensuite pris le contrôle de la plaine du Yamato, où ils se seraient établis³.

Edwards a analysé les restes de 137 *kofun* pour vérifier la base archéologique d'Egami, que Ledyard ne remet pas en cause. Une des variables qui, selon Egami, confirment la thèse du peuple de cavaliers, serait le fait que l'équipement équestre est très similaire à celui des peuples de cavaliers de l'Asie du Nord, tels que les Xianbei, les Xiongnu, les gens de Koguryō ou de Puyō. Cependant, même avec la nouvelle clé de lecture offerte par Ledyard, le hiatus entre l'arrivée présumée de ces cavaliers et les données archéologiques reste. Une erreur d'attribution chronologique invalide donc la thèse d'Egami et, par conséquent, celle de Ledyard. De plus, s'il y a bien des différences nettes entre les objets funéraires de l'époque Kofun plus tardive et ceux de l'époque Kofun plus ancienne, il y a aussi de fortes continuités, ce qui suggère plutôt une acquisition culturelle et non pas une invasion⁴.

Un autre élément qui ne joue pas en faveur de la théorie d'Egami est le traitement réservé aux chevaux dans la tradition japonaise connue. Au Japon, les chevaux choisis pour la sphère militaire étaient des étalons, c'est-à-dire des mâles entiers. Or, parmi les cultures d'Asie centrale et de Chine, l'usage de la castration est très répandu. Au Japon, la castration du cheval est totalement inconnue pour toute la période ancienne et

¹*Ibidem*.

²YOKOYAMA Sadahira, *op. cit.*, p. 93-122.

³LEDYARD, Gari, *op. cit.*, p. 217-254.

⁴EDWARDS, Walter, *op. cit.*, p. 265-295.

médiévale. Si un peuple de cavaliers était venu s'installer dans les îles japonaises, ils n'auraient pas abandonné cet aspect si important et si répandu propre aux cultures équestres du continent¹. De plus, d'autres habitudes qui sont pourtant très communes parmi les cultures d'éleveurs semblent absentes au Japon : la consommation des viscères, un régime centré sur la viande, ou la consommation du sang². Il faut d'ailleurs considérer que le changement dans les habitudes funéraires n'est pas le seul grand changement de l'époque : la même période voit un développement substantiel des techniques agricoles et des surfaces cultivées. Il est difficile de croire que cette « révolution agricole » est aussi imputable à l'invasion d'un peuple de cavaliers éleveurs³. De plus, Sahara critique non seulement le paradigme qui voit une différence essentielle entre les sociétés agricoles et les sociétés de cavaliers, mais aussi le fait qu'Egami semble identifier une culture archéologique avec un peuple ou une société en particulier, une approche qui est désormais considérée comme obsolète⁴.

Un autre aspect évoqué par Egami est l'existence, dans le rituel japonais, de pratiques typiques des sociétés altaïques, comme le sacrifice (humain ou animal) lors de la mort du chef, ou le fait de se couper les cheveux en signe de deuil. Cependant, comme le remarque Sahara, ces coutumes ne sont pas assez spécifiques pour être un indice en faveur de la théorie du « peuple de cavaliers » : après tout, des rituels similaires sont attestés aussi parmi des sociétés agricoles⁵. Par ailleurs, Sahara souligne qu'un changement dans la culture matérielle, aussi rapide soit-il, ne signifie pas nécessairement une invasion : les élites peuvent adopter une culture étrangère. Il donne comme exemple les événements de l'ère Meiji 明治時代 (1868-1912), quand la classe dirigeante japonaise adopta brusquement les coutumes occidentales et transforma complètement le pays en quelques décennies sans que pour autant une invasion ait eu lieu⁶. Effectivement, comme on pourra le constater, la culture équestre qui émerge dès le V^e siècle n'est pas un homologue exact d'une tradition contemporaine continentale, mais un ensemble varié de plusieurs sources culturelles.

En conclusion, si on considère désormais la théorie d'Egami comme étant incorrecte, il est certain que la culture équestre japonaise fut importée. Elle arrive à un moment historique où l'équipement et les techniques étaient déjà « mûrs » : au Japon, on n'assiste pas à l'évolution technique progressive qui a marqué les Scythes, les Perses, les Mitanni ou les Gaulois. Au Japon, le harnachement fait son apparition dans son format final : selle, croupière, sangle, poitrail, étrier, têtière, mors, rênes⁷.

¹SAHARA Makoto, *op. cit.*, 1997, p. 26-29.

²*Ibidem*, p. 70-84.

³*Ibid.*, p. 195-196.

⁴*Ibid.*, p. 211-220.

⁵*Ibid.*, p. 200-206.

⁶*Ibid.*, p. 211-220.

⁷YOKOYAMA Sadahira, *op. cit.*, p. 7-44.

Il est cependant vrai que le caractère militaire du mobilier funéraire des élites au V^e siècle est une évolution inédite : avant cette période, rien ne nous laisse supposer que les élites étaient organisées autour de valeurs guerrières. Cependant, le fait d'interpréter le mobilier funéraire des *kofun* comme le signe de l'implantation subite d'une élite guerrière serait erroné et, comme on a pu le voir auparavant, les preuves soutenant cette possibilité sont insuffisantes. Selon Nespoulous, l'apparition des harnachements dans les sépultures des élites doit être interprétée comme un changement dans la forme plutôt que dans l'essence du pouvoir : les harnachements doivent être interprétés comme des biens de prestige qui viennent se substituer aux miroirs¹.

LE VOYAGE DU CHEVAL

Bien que la théorie d'Egami sur une invasion massive de la part d'un « peuple de cavaliers » ne soit pas acceptée, il est cependant certain que le cheval fut bien importé du continent. Depuis le début du XX^e siècle, plusieurs chercheurs se sont penchés sur le sujet et ont proposé plusieurs chronologies et modalités possibles concernant ce sujet : c'est le cas par exemple d'Imai Kichihei qui, en 1914, suggéra que le cheval avait été probablement importé en même temps que la métallurgie et l'agriculture². En 1958 Hayashida propose un modèle selon lequel il y aurait eu deux vagues d'importation : une première vague à la période Jômon, qui aurait apporté des chevaux de petite taille du même type que les chevaux de Tokara, provenant selon lui du sud de la Chine, et une deuxième vague, datant de l'époque Yayoi, qui aurait apporté des chevaux proches du poney de Kiso et provenant de Corée³.

Comme on a pu voir en début de chapitre, ces théories ont parfois été basées sur des fouilles archéologiques suggérant une présence très ancienne du cheval sur l'Archipel, ce qui a été remis en cause par l'avancée de nos connaissances scientifiques. Elles se basaient aussi sur l'idée que les chevaux japonais pouvaient être subdivisés en deux typologies morphologiques : un type de petite taille, et un type de taille moyenne. Entre 1989 et 1991 une étude systématique de Nishinakagawa a porté à la compilation d'une liste de 587 sites archéologiques contenant des ossements de cheval, dont 57 attribués à la période Jômon et 34 à l'époque Yayoi. Cependant une étude détaillée de ces sites a porté Nishinakagawa à établir que dans chacun d'eux la présence de ces ossements pouvait être justifiée via d'autres explications, telle la contamination du site : il concluait ainsi qu'il n'avait pas pu trouver d'exemple convaincant de site Jômon ou Yayoi contenant des restes de cheval. Une étude génétique menée par Nozawa en 1992 a davantage montré que les deux phénotypes de cheval japonais que l'on avait cru pouvoir identifier étaient au contraire extrêmement proches,

¹NESPOULOUS, Laurent, *op. cit.*, p. 384-395.

²HAYASHIDA Shigeyuki 林田重幸, « Nihon zairaiba no keitō 日本在来馬の系統 » (Etude systématique des chevaux Japonais), dans *Japanese Journal of Zootechnical Science* n. 28, 1958, p. 329-330.

³*Ibidem*, p. 332-333.

et que cela ne conforte pas la théorie des « deux vagues »¹. Si on peut donc exclure définitivement la possibilité d'une importation significative de chevaux avant l'époque Kofun, la manière et la chronologie exactes de l'arrivée du cheval au Japon restent un sujet incertain pour lequel on dispose de peu d'indices concrets.

Il est évident que le passage se fit par bateau. Cependant, le transport du cheval par bateau, en particulier d'un nombre important de chevaux, est tout sauf évident. Ueno estime que des milliers d'animaux durent traverser la mer, car, si ce n'était pas le cas, le Japon aurait dû faire face aux retombées négatives de la consanguinité². La consanguinité est utilisée, dans le secteur de l'élevage, pour sélectionner des traits positifs. Cependant, une consanguinité excessive a souvent été associée à la dépression endogamique : un déclin dans les performances ou les traits phénotypiques désirés. Ces retombées ne sont pas uniformes sur une population, mais un taux de consanguinité élevé augmente la probabilité qu'un défaut génétique porté par les ancêtres se manifeste³. Un exemple dans ce sens est l'étude de Sairanen *et al.*, qui, ayant analysé les deux populations finlandaises de Standardbred Trotters et Finnish Horse, a déterminé qu'un coefficient de consanguinité⁴ trop élevé peut avoir un impact négatif sur la fertilité des individus ou la capacité des juments à mener une grossesse à son terme⁵. Par ailleurs, une étude de 2018 a montré que, même dans les contextes de sélection stricte où les individus porteurs de traits non désirables sont activement exclus de la reproduction, le fardeau génétique ne peut jamais être complètement dissipé⁶.

On a déjà mentionné dans le chapitre 1.a l'étude de 2003 selon laquelle les chevaux japonais descendent du même ancêtre que les poneys de Mongolie⁷. Déjà en 1998, Nozawa *et al.* avaient pu vérifier que, de manière générale, les chevaux d'Asie orientale présentaient un pool génique très proche et

¹NOZAWA Ken 野澤謙, « Tōa to Nihon zairai ba no kigen to keitō 東亜と日本在来馬の起源と系統 » (Origines et ascendance du cheval d'Asie Orientale et du Japon), dans *Japanese Journal of Equine Science*, 1992, vol. 3, n. 1, p. 3-15.

²PARK, Cheun-soo 朴天秀, « Kodai kannichi kōshōshi no aratana tenbō to kadai 古代韓日交渉史の新たな展望と課題 » (Thèmes et nouvelles perspectives sur l'histoire des échanges entre Corée et Japon), dans SHIRAIISHI Taichirō, SUZUKI Yasutami, TERASAWA Kaoru (dir.), *op. cit.*, 2016, p. 168-171.

³POYATO-BONILLA, J., PERDOMO-GONZALEZ, D.I., SANCHEZ-GUERRERO, M.J. *et al.*, « Genetic inbreeding depression load for morphological traits and defects in the Pura Raza Española horse », dans *Genetics Selection Evolution* n. 52, art. n. 62, 2020, p. 1-12.

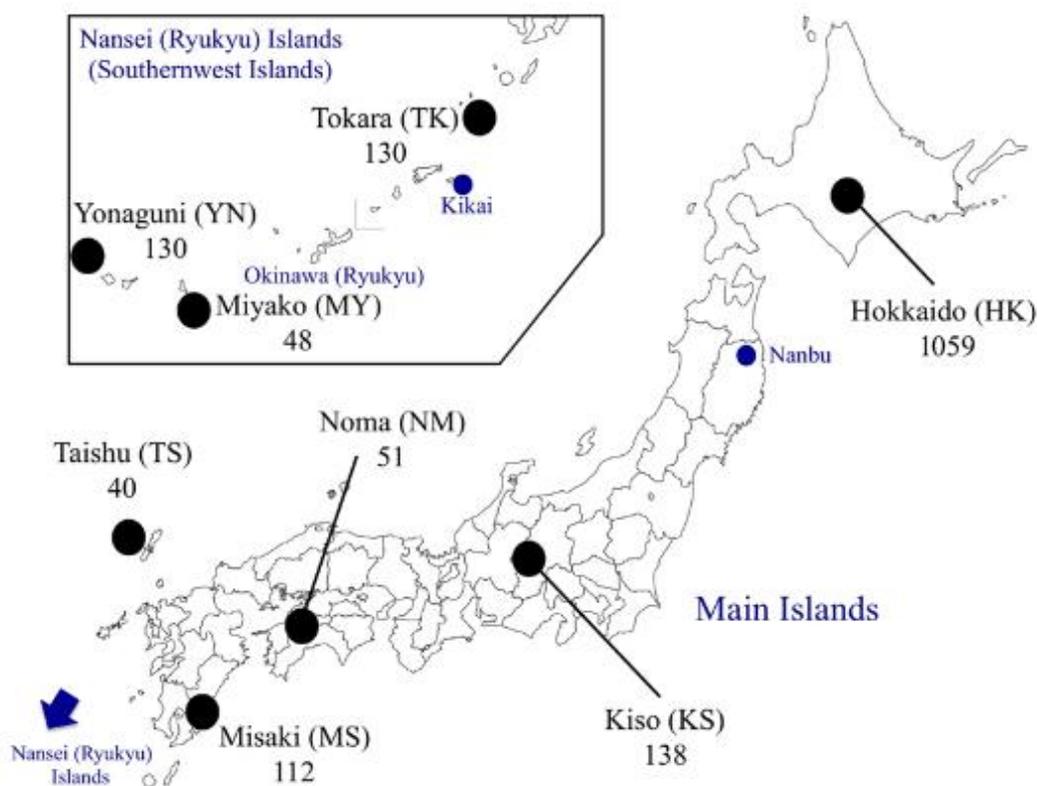
⁴On appelle « coefficient de consanguinité » la probabilité qu'un individu hérite de ses parents deux allèles identiques, transmis à la lignée par un ancêtre commun aux deux parents.

⁵SAIRANEN, J., NIVOLA, K., KATILA, T., VIRTALA A.-M., OJALA, M., « Effects of Inbreeding and Other Genetic Components on Equine Fertility », dans *Animal* 3, No. 12, 2009, p. 1662-1672.

⁶TODD, E.T., HO, S.Y.W., THOMPSON, P.C. *et al.*, « Founder-specific inbreeding depression affects racing performance in Thoroughbred horses », *Scientific Report* 8, 2018, p. 1-11.

⁷*Ibidem.*

généralement commun avec le cheval mongol, ce qui rend très difficile la tâche de tracer une route d'importation claire pour le cheval japonais¹. Une étude plus récente a pu comparer les huit races considérées comme natives de l'Archipel (Hokkaidō, Kiso, Misaki, Noma, Taishū, Tokara, Miyako et Yonaguni) avec 32 races répertoriées à l'étranger (fig. 46). Cette étude suit le consensus selon lequel les ancêtres des chevaux japonais furent importés à travers la Corée entre le III^e et le V^e siècle. Elle spécifie aussi qu'une trentaine de chevaux étrangers furent acquis en 1725 dans le but d'améliorer le patrimoine génétique des animaux japonais, mais cela n'eut pas d'effet significatif. Elle note cependant que les races originelles subirent un déclin drastique avec le XX^e siècle, et que, à l'exception du cheval de Hokkaidō dont on trouve un millier de têtes, la taille des sept autres races est très réduite : entre 40 et 138 têtes en 2018. Il en découle que l'endogamie au sein des groupes est très haute. Cependant, si on compare avec les groupes étrangers examinés, la différenciation entre les groupes est plus marquée que la moyenne².



¹NOZAWA, Ken, SHOTAKE, Takayoshi, ITO, Shin'ichi, KAWAMOTO, Yoshi, « Phylogenetic Relationships among Japanese Native and Alien Horses Estimated by Protein Polymorphisms », dans *Journal of Equine Science*, vol. 9, n. 2, 1998, p. 63-68.

²TOZAKI, Teruaki, KIKUCHI, Mio, *et al.*, « Genetic diversity and relationships among native Japanese horse breeds, the Japanese Thoroughbred and horses outside of Japan using genome-wide SNP data », dans *Animal Genetics*, vol. 50, n. 5, 2019, p. 449-450.

Fig. 46, Position géographique des huit races natives du Japon, d'après TOZAKI, Teruaki *et al.*, 2019.¹

L'analyse a pu montrer que les races de Tokara, Misaki, Noma et Yonaguni présentent un taux de consanguinité très élevé, avec un coefficient qui varie entre 16,9 % et 45,6 %². En comparaison, le coefficient le plus important mentionné dans l'étude faite sur les chevaux finnois était de 15 %, pour les Standardbred Trotters³. Selon Tozaki *et al.*, l'étude confirme le fait qu'il y eut une seule vague d'importation du cheval, et que les chevaux japonais dérivent du même ancêtre que les chevaux mongols. Cette population originaire a donné lieu à deux lignées : les chevaux des îles septentrionales (Hokkaidō, Kiso, Taishu, Noma et Misaki), et les chevaux des îles méridionales (Yonaguni, Miyako et Tokara). En analysant plus en détail le lignage septentrional, il apparaît que l'affinité génétique entre groupes reflète l'affinité géographique. L'étude suggère que les chevaux de Hokkaidō, Kiso, Noma et Taishu sont les descendants d'un même groupe originel, qui se serait diversifié à la suite de l'élevage séparé dans différentes régions⁴. Le fait que ces groupes aient développé des différences marquées entre eux malgré leur origine commune et leur cohabitation sur un territoire assez limité suggère le développement, assez tôt, de traditions d'élevage régionales indépendantes. De plus, le fait que des exploitations régionales se soient formées dans un temps relativement court suggère effectivement que le nombre originel de chevaux importés de Corée fut très significatif.

Shiraishi remarque que ces migrants provenant de la péninsule, en japonais *toraijin* 渡来人, furent particulièrement nombreux au V^e siècle⁵. On dispose de plusieurs exemples de sites portant la trace d'habitants *toraijin*. Dans le nord de Kyūshū, on trouve par exemple le site de Yoshitake 吉武遺跡, près de la ville de Fukuoka, centre habité remontant au V^e siècle où on a pu découvrir de nombreux objets de Kaya et des traces de travail du métal. De nombreux objets en métal du style de Kaya étaient aussi enterrés dans les sépultures voisines. Dans le site de Hongō Nobiraki 本郷野開遺跡, dans le même département, on a exhumé les restes d'un cheval sacrifié (fig. 47). Des armures ont aussi été trouvées dans les sépultures voisines. Tout porte à supposer qu'une communauté de *toraijin* très importante, probablement des gens de Kaya en prévalence, vivait dans cette zone et pratiquait la métallurgie et l'élevage du cheval. D'autres *toraijin* s'établirent dans la région de Kibi. De nombreux sites de ce type se trouvent près du *kofun* de Tsukuriyama 造山古墳, dans le département d'Okayama, *kofun* en forme de trou de serrure bâti dans la première moitié

¹*Ibidem*, p. 450.

²*Ibidem*, p. 451-453.

³SAIRANEN, J., NIVOLA, K., KATILA, T., VIRTALA A.-M., OJALA, M., *op. cit.*, p. 1662-1672.

⁴TOZAKI, Teruaki, KIKUCHI, Mio, *et al.*, *op. cit.*, p. 453-457.

⁵PARK Cheun-soo, *op. cit.*, 2016, p. 168-171.

du V^e siècle. On peut citer comme exemple les sites de Kuboki Yakushi 窪木薬師遺跡 et le *kofun* Zuian 随庵古墳 (fig. 47), tous les deux étant datés de la première moitié du V^e siècle et étant liés à la production d'objets en métal¹.

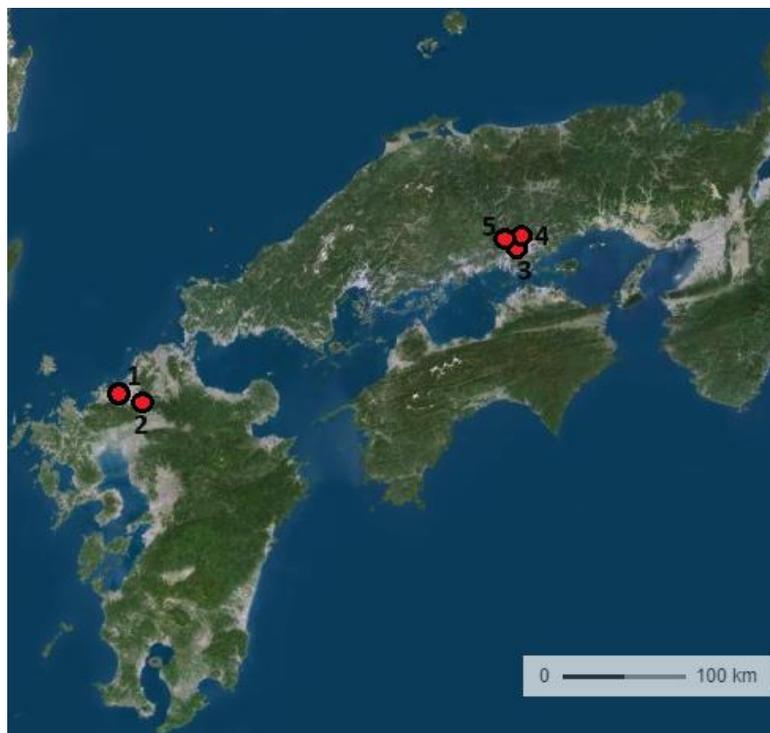


Fig. 47, les sites de Yoshitake (1), Hongō Nobiraki (2), Tsukuriyama (3), Kuboki Yakushi (4) et Zuian (5).

Un nombre considérable de *toraijin* se dirigea aussi vers le Kinai : on trouve leurs traces dans la région de Kawachi, puis en Yamato, et encore près d'Asuka². Une concentration très importante de vestiges a été découverte dans la ville de Shijōnawate, près d'Ōsaka, aux pieds des cols Ikoma. Dans cette zone, pendant l'époque Kofun, des rivières coulaient des cols : selon Nojima, elles fonctionnaient comme des obstacles naturels qui délimitaient des pâturages. En effet, les sites ici peuvent être divisés en trois groupements : un groupement entre la Sara et l'Okabe, englobant les sites de Shitomiya-kita 葎屋北遺跡, Minami-Sage 南山下遺跡 et Saraokayama 更良岡山遺跡 ; un groupement entre l'Okabe et la Kiyotaki, avec les sites de Kamada 鎌田遺跡, Narai 奈良井遺跡 et Kiyotaki 清滝遺跡 ; et un groupement entre la Kiyotaki et la Gongen,

¹KAMEDA Shūichi 亀田修一, « Kofun jidai no toraijin, nishi Nihon 古墳時代の渡来人-西日本 » (Les immigrés de l'époque Kofun, le Japon occidental), *Kodai higashi Yūrashia kenkyū senta- nenpō* 古代東ユーラシア研究センター年報 (Rapport annuel du centre de recherche d'Eurasie orientale), Mars 2018, p. 43-62.

²PARK Cheun-soo, *op. cit.*, 2016, p. 168-171.

comportant les sites de Nakano 中野遺跡 et Komaike-Hoppō 木間池北方遺跡¹ (fig. 47). Selon Segawa, ces trois ensembles furent constitués par trois groupes différents d'éleveurs immigrés, qui s'installèrent dans la région vers la fin du V^e siècle².

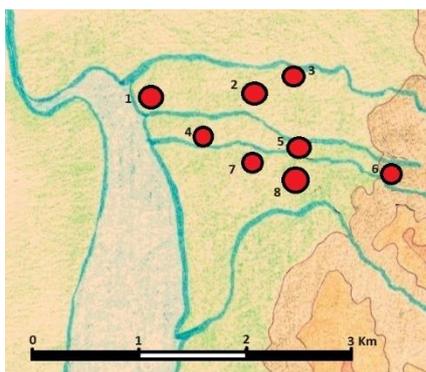
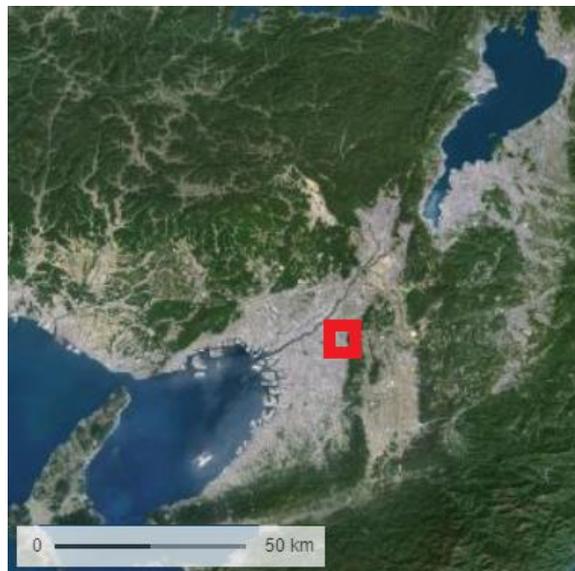


Fig. 48, Sites archéologiques du grand haras de Kawachi : Shitomiya-kita (1), Minami-Sage (2), Saraokayama (3), Kamada (4), Narai (5), Kiyotaki (6), Komaike-Hoppō (7), Nakano (8)³.

¹NOJIMA Minoru 野島稔, « Ōken wo sasaeta uma 王権を支えた馬 » (Les chevaux qui supportèrent la monarchie), dans IRUMADA Nobuo 入間田宣夫, TANIGUCHI Kazuo 谷口一夫 (dir.), *Maki no kōkogaku* 牧の考古学 (Archéologie du pâturage), Tōkyō, Kōshi shoin, 2008, p. 187-189.

²SASAKI, Ken'ichi, « Adoption of the Practice of Horse-Riding in Kofun Period Japan: With Special Reference to the Case of the Central Highlands of Japan », dans *Japanese Journal of Archaeology*, 2018, p. 25-32.

³D'après NOJIMA Minoru, *op. cit.*, p. 188 ; ISAHAYA Naoto 諫早直人, « Maki o keikan koukogakukoto hajime 牧の景観考古学事始め » (Début de la question du paysage de l'archéologie des pâturages), dans ISAHAYA

Les traces de la présence du cheval dans ces sites sont claires : des animaux sacrifiés ont été découverts à Narai, Kamada et Shitomiya-kita¹. Ce dernier est un village habité dès le Kofun moyen. A cette époque la côte était beaucoup plus proche des collines et Shitomiya-kita se trouvait à une altitude de à peine 1,5 m sur le niveau de la mer. Des fouilles au début des années 2000 ont découvert une aire de 27 000 m², où l'on a pu reconnaître 73 maisons semi-souterraines, 84 bâtiments sur pilotis et 27 puits². Dans la couche plus ancienne, remontant probablement au début du V^e siècle, on a pu découvrir des nombreux fragments de poteries de style coréen : les bols et les tuiles retrouvés présentent des similitudes importantes avec des objets contemporains excavés dans le territoire de Paekche³. Il semble que ces objets furent importés directement de Corée, alors que dans des couches plus récentes, on constate une fabrication sur place de pots dont la forme maintient le style du royaume de Paekche, mais dont la composition est l'argile tiré du col Ikoma⁴. Sept des 23 puits appartenant à cette première phase ont été créés en recyclant des bateaux, et on a pu découvrir deux tombeaux de chevaux aussi bien que des nombreux fragments de céramiques utilisées dans la fabrication et transport du sel⁵. Ce détail est particulièrement intéressant, car le sel est l'un des composants fondamentaux du régime du cheval domestique, surtout s'il s'agit d'un cheval auquel on demande un travail physique régulier et important⁶. Les archéologues supposent que le village fut en principe constitué par un nombre limité de familles coréennes qui arrivèrent par petits nombres et qui commencèrent, dans une deuxième phase, à être graduellement assimilées par les habitants du lieu. Une deuxième vague de ressortissants coréens ouvre cependant une nouvelle phase : il s'agit d'un nombre bien plus important de familles et individus, qui transforment le village dans un centre habité relativement important. La culture matérielle de ces nouveaux venus a un caractère à part, et semble provenir en particulier de la région coréenne de Chōlla⁷. Il apparaît que le site s'organisa avec une zone nord-orientale, surélevée et dédiée

Naoto 諫早直人 (dir.), *Maki no keikan kōkogaku* 牧の景観考古学 (Le paysage de l'archéologie des pâturages), Kyōtō, Kyōtō furitsu daigaku bungaku-bu, 2023, p. 4.

¹NOJIMA Minoru, *op. cit.*, p. 187-189.

²ISAHAYA Naoto, *op. cit.*, 2023, p. 5-7.

³Centre Éducatif de la ville d'Ōsaka 大阪府教育委員会, *Shitomiya-kita iseki I* 葦屋北遺跡 I (Le site archéologique de Shitomiya-kita - I), Ōsaka, Ōsaka-fu maizō bunkazai chōsa hōkoku, mars 2009, p. 29-31.

⁴Centre Éducatif de la ville d'Ōsaka, *op. cit.*, p. 31-36.

⁵MANABE Seiji 真鍋成史, « Shitomiya-kita iseki shuuhēn no kaji to sono tokusei 葦屋北遺跡周辺の鍛冶とその特性 » (Les forges dans les alentours du site archéologique de Shitomiya-kita et leurs caractéristiques), dans ISAHAYA Naoto, *op. cit.*, 2023, p. 131-133.

⁶HOPE, Charles Evelyn Graham, *Horse management*, Sevenoaks, Hodder and Stoughton Ltd, 1979, p. 43-58.

⁷Centre Éducatif de la ville d'Ōsaka, *op. cit.*, p. 37-38.

surtout aux habitations, et une zone sud-occidentale, où on constitua des pâturages de taille importante. Il semble que les éleveurs s'étant installés dans ce site devinrent vite prospères¹.

Un mors a été retrouvé dans le grand fossé marqué par l'identifiant E090001 (fig. 49), présent dès la première phase du village. Selon certains, il montre des similitudes avec des exemplaires retrouvés dans Paekche ou Kaya, et il paraît particulièrement proche d'un mors découvert dans la tombe 72 du site de Sinbong-dong 新鳳洞 72 号墳, près de la ville de Chongju, dans l'ancien territoire de Paekche. Il est estimé comme datant de la moitié du V^e siècle. Il est possible qu'il ait été importé, ou qu'il ait été réalisé en imitant un modèle de la péninsule, mais quelle qu'en soit l'origine, il apparaît qu'il s'agissait d'un objet d'usage quotidien, qui aurait été jeté une fois cassé². Dans le même fossé on a découvert deux étriers brisés, en forme d'anneau et à section trapézoïdale, légèrement plus larges sur la partie inférieure où le cavalier appuyait son pied (fig. 51). L'une, bien plus complète que l'autre, présente des signes d'usure dans l'œillet utilisé pour l'attacher à la selle, sans doute causée par l'étrivière. Dans ce cas aussi il s'agissait d'objets d'usage. De plus, l'usure étant plus prononcée sur le côté droit suggère que la personne qui les utilisait, au V^e siècle, avait l'habitude de monter à cheval de ce côté. Finalement, dans la même fosse on a pu excaver aussi les restes d'une selle (fig. 50). L'objet avait été laqué : une détérioration importante sur l'intérieur du pommeau et du troussequin montre que, encore une fois, cet objet a été usé jusqu'à qu'il tombe en morceaux³. Ces harnachements ont été datés dans une fenêtre temporelle allant du début à la moitié du V^e siècle⁴.

¹*Ibid.*, p. 73-76.

²*Ibid.*, 109-110.

³*Ibid.*, p. 133-135.

⁴HORI Tetsurō 堀哲郎, « Nihon rettō-he no kiba bunka dōnyū to sono tenkai – higashi Nihon wo chūshin ni 日本列島への騎馬文化導入とその展開-東日本を中心に » (Introduction et diffusion de la culture équestre dans l'Archipel japonais, le cas de l'est du Japon), dans *Kodai higashi Yūrashia kenkyū senta- nenpō* 古代東ユーラシア研究センター年報 (Rapport annuel du centre de recherche d'Eurasie orientale), Mars 2016, p. 22-24.



Fig. 49, Mors retrouvé dans le site de Shitomiya-kita, accompagné par celle qui est très probablement une rondelle, d'après Centre Éducatif de la ville d'Ōsaka, 2009¹.



¹Centre Éducatif de la ville d'Ōsaka, *op. cit.*, Annexe photographique, planche 18.

Fig. 50, Fragment de selle découvert dans le site de Shitomiya-kita, d'après Centre Éducatif de la ville d'Ōsaka, 2009¹.



Fig. 51, Etrier cassé découvert dans le site de Shitomiya-kita, d'après Centre Éducatif de la ville d'Ōsaka, 2009². On suppose que le petit signe en dessous de l'œillet pour l'étrivière servait à indiquer l'avant de l'objet. On peut voir l'usure irrégulière sur le haut de la tige rattachant l'étrier à l'étrivière.

Shitomiya-kita offre aussi un nombre très important de restes biologiques : on a pu compter environ 1 400 pièces, dont 475 identifiables. De ces 475, 254 étaient des restes de chevaux³. Il est clair que cet animal était au centre de la vie économique et rituelle du village. Abe Mikiko a analysé les dents du site et déterminé que, au fil des décennies, le pourcentage de chevaux âgés augmente, ce qui pourrait suggérer une amélioration des techniques d'élevage. Il s'agit pour la plupart d'animaux démembrés et jetés parmi les déchets, mais en dehors de la zone habitée on a découvert quatre sépultures de chevaux, dont trois avaient contenu l'animal entier, une la tête seulement.⁴ En particulier, le squelette complet retrouvé dans la fosse A-

¹*Ibidem*, planche 16.

²*Ibidem*, planche 17.

³Centre Éducatif de la ville d'Ōsaka, *op. cit.*, p. 249-251.

⁴ISAHAYA Naoto 諫早直人, « Bahiki seisanchi no keisei to kōtsūro 馬匹生産地の形成と交通路 » (Formation des régions de production équestre et les routes d'échange), dans SASAKI Ken'ichi 佐々木虔一, KAWAJIRI Akio 川尻秋生, KURUZUMI Kazuhiko 黒濟和彦, *Uma to kodai shakai 馬と古代社会* (Le cheval et la société ancienne), Tōkyō, Yagi Shoten, 2021, p. 38-43.

2718 (fig. 53). Il est allongé sur son côté gauche, la tête tournée vers le nord, posée sur un niveau légèrement plus élevé que le reste du corps. Le haut du crane a disparu, ce qui empêche de savoir si l'animal a été achevé d'un coup. On peut cependant constater qu'il mesure 127 cm au garrot et qu'il était âgé de cinq-six ans¹, autrement dit un animal adulte et dans la fleur de l'âge.

Comme on l'a mentionné auparavant, les sacrifices équestres sont rares dans le contexte de Paekche comparé à celui de Kaya ou de Silla. Cependant, à partir de la seconde moitié du V^e siècle, et en particulier après le déplacement de la capitale de Paekche à Ungjin, suite à la guerre avec Koguryō, les sacrifices se diffusent dans le bassin de la Yongsan, dans la région de Chōlla, au sud-ouest de la péninsule². Un exemple dans ce sens est la sépulture 2 de la nécropole de Pogamni 伏岩里 2 号墳, où on a pu découvrir une tombe rectangulaire (bien que le fossé suggère un plan originellement trapézoïdal), accompagnée par des fossés sacrificiels contenant un chien, un bœuf et un cheval (fig. 52). Le bœuf et le cheval avaient probablement les pattes attachées et ils furent enterrés entiers, recroquevillés³. Le fait d'enterrer le cheval en entier plutôt que la tête ou les pattes seulement pourrait suggérer une tradition spécifique, qui se retrouve à Shitomiya-kita. Isahaya considère d'ailleurs que les gens de Yongsan furent spécialement importants dans l'implantation de l'élevage au Japon, et en particulier dans la zone de Shijōnawate⁴.

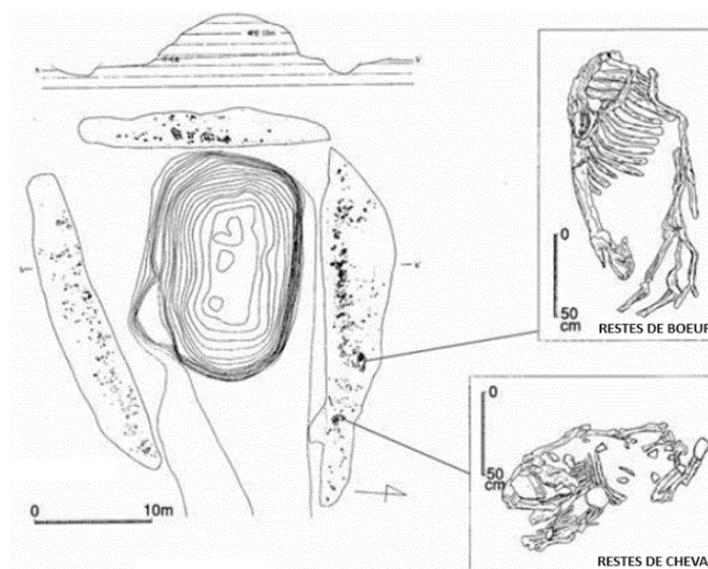


Fig. 52, Sacrifices d'animaux accompagnant la sépulture 2 du site de Pogamni, d'après ISAHAYA Naoto, 2019⁵.

¹Centre Éducatif de la ville d'Ōsaka, *op. cit.*, p. 263-267.

²ISAHAYA Naoto, *op. cit.*, 2019, p. 155-168.

³*Ibidem*, p. 170-172.

⁴*Ibid.*, p. 154-155.

⁵ISAHAYA Naoto, *op. cit.*, 2019, p. 170.



Fig. 53, Squelette presque complet d'un cheval sacrifié découvert dans le site de Shitomiya-kita, d'après SASAKI, Ken'ichi, 2018¹.

Selon Isahaya, l'absence de tombe princière liée au site suggère que Shitomiya-kita fut fondé non pas par un chef local, mais directement par le souverain du Yamato dans le but de produire et gérer ses chevaux². Il est d'ailleurs très vraisemblable que Shitomiya-kita n'ait été que l'un des villages composant le plus vaste haras de Sarara 讚良牧 : un grand centre de production opéré par des éleveurs venus de Corée et placé sous le contrôle du souverain des Wa³. Ce toponyme apparaît d'ailleurs dans un décret du 11^e mois de la 1^e année de l'ère Shōtai (898), où il est mentionné comme l'un des nombreux endroits de la région où les gens des haras profitent de leur position près de la rivière pour rançonner les bateaux qui remontent le cours d'eau⁴. Si l'identification est correcte, ce haras produisait encore des chevaux plus de quatre siècles après sa création. Ceci est un indicateur d'une caractéristique frappante de l'élevage au Japon : une très grande continuité. Chiga considère par ailleurs que les chevaux réunis dans ce vaste système de pâturages et villages d'éleveurs et artisans n'étaient pas tous originaires de cette même zone⁵. Une analyse récente montre que, de 12 chevaux exhumés sur le site, deux seulement étaient certainement nés dans la région, les autres provenaient

¹SASAKI, Ken'ichi, *op. cit.*, p. 25.

²ISAHAYA Naoto, *op. cit.*, 2021, p. 43-47.

³Centre Éducatif de la ville d'Ōsaka, *op. cit.*, p. 145-146.

⁴Hérail, Francine, *Recueil des décrets des trois ères méthodiquement classés, livres 8 à 20*, DROZ, Genève, 2008, p. 687.

⁵CHIGA Hisashi, *op. cit.*, 2020, p. 14-17.

d'ailleurs¹. En effet, comme on pourra le constater dans la suite de ce chapitre, une production se mit vite en place dans les provinces orientales. Chiga considère que Sarara devint non seulement un lieu d'élevage, mais un lieu où les animaux envoyés des territoires orientaux pour l'usage du roi de Wa étaient gardés et entretenus².

Shiraishi s'est penché sur les puits fabriqués en recyclant des épaves de bateau. Le bois utilisé était généralement du cryptomère, un arbre typique du Japon et utilisé dans l'artisanat. Cependant, l'épave ayant servi pour construire le puits plus ancien du site, était fabriquée en sapin. Shiraishi note que le sapin est plus commun en Corée qu'au Japon, et il propose comme explication le fait que ce puits fut construit avec un bateau coréen, l'un de ceux utilisés pour permettre l'arrivée de biens et personnes. En ce qui concerne la forme originelle de ces vaisseaux, Shiraishi estime qu'ils ne devaient être guère différents de ceux de l'époque Yayoi : ils étaient constitués d'une quille arrondie, qui soutenait les flancs, d'une proue et d'une poupe. Ils pouvaient disposer de six rames par côté et d'un équipage d'une dizaine de rameurs³. Chiga s'accorde avec cette analyse et considère qu'il ne devait pas y avoir plus d'un cheval par bateau⁴. Cela donne une idée du nombre de bateaux qui traversèrent la mer de la Corée dans la première moitié du V^e siècle.



¹CHIGA Hisashi, « 'Kawachi no maki' kenkyū no seishin seika kara 「河内の牧」研究の最新成果から » (Selon les derniers résultats de la recherche sur « les haras de Kawachi »), dans ISAHAYA Naoto, *op. cit.*, 2023, p. 253-260.

²CHIGA Hisashi, *op. cit.*, 2020, p. 14-17.

³PARK Cheun-soo, *op. cit.*, 2016, p. 168-171.

⁴CHIGA Hisashi, *op. cit.*, 2020, p. 12-14.

Fig. 54, modèle de bateau de l'époque Kofun représenté par une *haniwa*, d'après Gunma Prefectural Museum of History, 2017¹.

En 1989, un bateau dans ce style a été reconstruit, en utilisant comme modèle des vaisseaux représentés par les Haniwa de cette période (fig. 55). Le bateau réussit à couvrir la distance entre le port d'Osaka et celui de Pusan. Il est extrêmement probable que les chevaux arrivèrent au Japon transportés sur des vaisseaux similaires². Malheureusement, on n'a aucune donnée nous indiquant de quelle manière exactement les animaux étaient gardés et soignés pendant le voyage.

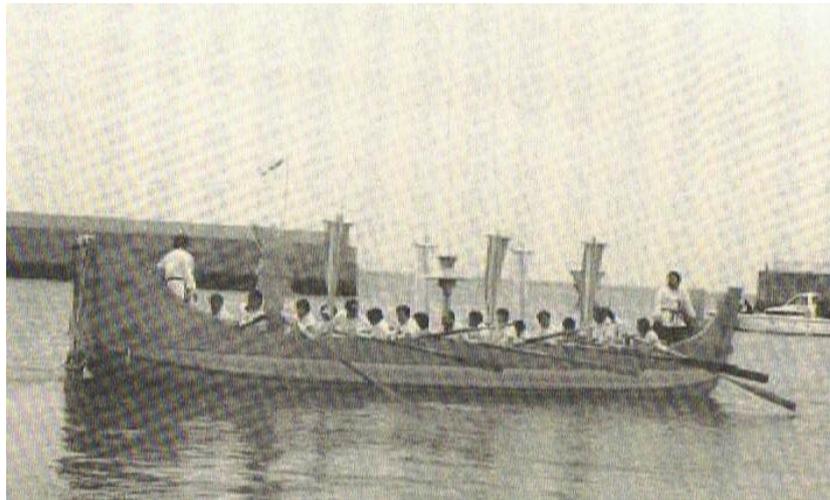


Fig. 55, Reconstitution contemporaine de bateau proto-historique, d'après KUJI Fujio, 2016³.

On dispose cependant d'un indice, dans un passage du *Nihon shoki* où on décrit l'envoi de plusieurs dizaines de chevaux en don au roi de Paekche :

七年春正月甲辰朔丙午、百濟使人中部奈率己連等罷歸。仍賜
以良馬七十匹船一十隻。

7^e année, printemps, 1^{er} mois aîné du bois du dragon, 1^{er} jour aîné
du feu du cheval, les envoyés du royaume de Paekche, Nasochi Koren du

¹Gunma Prefectural Museum of History, *Umi wo watatta uma bunka* 海を渡った馬文化 (La culture équestre qui traversa la mer), 93^eme exposition commémorative de la grande ouverture, Gunma Prefectural Museum of History, 29 septembre 2017, p. 26.

²*Ibidem*, 24-35.

³KUJI Fujiō, *op. cit.*, p. 52.

département du milieu et les siens, s'en retournèrent. Ainsi, on leur octroya 70 chevaux de haute qualité et dix bateaux¹.

Si on se fie à la source, il semblerait que le souverain disposait de bateaux pouvant donc transporter jusqu'à sept chevaux par bateau. Un passage daté de 554 offre davantage de détails en décrivant une expédition militaire en soutien à Paekche :

於是、内臣奉勅而答報曰、即令遣助軍數一千-馬一百匹-船卅隻。

Ainsi Uchi no Omi, ayant reçu les ordres du souverain, répondit ainsi :

« De ce pas, on enverra une armée auxiliaire de 1 000 hommes, 100 chevaux et 40 vaisseaux. »².

Dans ce passage, la capacité de charge moyenne est de deux à trois chevaux et 25 hommes par bateau. Malheureusement, aucun des deux passages n'offre de détails concernant le transport de ces animaux, mais il apparaît que les bateaux pouvaient en loger moins deux ou trois. Bien sûr, ces passages font référence à la moitié du VI^e siècle, donc il n'est pas certain que les bateaux du début du V^e aient eu les mêmes caractéristiques. Cela peut néanmoins nous donner une vague idée de la manière dont les animaux voyageaient, et offre un aperçu de l'intensité du trafic entre la péninsule et les îles japonaises pour que des centaines, voire des milliers de chevaux aient pu être importés.

MONOPOLE D'IMPORTATION OU ACQUISITION PLURIELLE ?

Les haras les plus anciens que l'on a découvert jusqu'à présent se trouvent dans la région de Kawachi. Cependant plusieurs zones d'ombre restent : on ne connaît pas la manière exacte avec laquelle la culture équestre fut importée, ni est-on sûr du point d'arrivée. Peut-on dire que l'élevage fut adopté en premier par une entité politique particulière, la future cour du Yamato, ou doit-on comprendre que plusieurs chefs de différentes régions décidèrent d'acquérir des chevaux de manière indépendante ? L'apparition de haras et éléments équestres dans d'autres régions pendant la première moitié du V^e siècle peut être expliquée par les liens diplomatiques que ces centres entretenaient avec le Yamato, comme dans le cas de la structure funéraire en forme de trou de serrure, ou s'agit-il d'indices que les élites du Yamato n'avaient pas le monopole sur les

¹*Nihon shoki, ge*, Kinmei 7.1.3 (546), p. 94-95.

²*Ibid.*, Kinmei 15.1.7 (554), p. 108-109.

trafics avec la Corée ?

Une hypothèse répandue est que la culture équestre arriva d'abord dans le nord de Kyūshū, puis dans la région centrale, et qu'elle se diffusa dans l'Est plus tardivement. Cependant, comme on vient de voir, les premières traces certaines d'élevage sont liées à la baie de Kawachi. De plus, une analyse de 2017 sur les chevaux retrouvés dans la région de Nara et remontant à la moitié ou seconde moitié du V^e siècle, a constaté l'existence d'un nombre important de restes liés au sud du bassin. Ceci montre que la production équestre n'était pas le monopole du roi de Yamato, mais qu'elle était aussi développée par d'autres puissances régionales. Dans ce cas, il s'agit sans doute des seigneurs de Katsuraki, que les sources peignent comme étant à cette époque des compétiteurs politiques du souverain. En effet, deux sites qui présentent un intérêt particulier pour l'étude des origines de la culture équestre japonaise se trouvent au sud-ouest de la ville de Gose, dans le département de Nara : il s'agit des sites de Nangō 南郷遺跡 et Nangō Ōhigashi 南郷大東遺跡 (fig. 56). Ici on a trouvé des dents et des ossements dans des canaux construits vers la moitié du V^e siècle. Plusieurs animaux furent jetés à cet endroit, dont un certain nombre de chevaux, certains jeunes, de moins de quatre ans, certains adultes, d'un âge supérieur à huit ans. Aoyagi considère que certains de ces animaux furent tués dans un cadre rituel où ils furent dépecés et consommés avant d'être immergés. D'autres étaient probablement tués pour une consommation non rituelle¹. En effet, il semble étrange que des chevaux de plus de huit ans aient été choisis comme sacrifice : comme on a pu le constater dans le cas de Shitomiya-kita, l'animal choisi pour le culte est souvent un animal en très bonne santé et bonne forme. Or, à cette époque, il est fort probable qu'à huit ans un animal ait déjà prématurément vieilli à cause de l'exploitation et du manque de soins vétérinaires adaptés. Ce qui est cependant certain est que le cheval était élevé et consommé dans cette région. Une analyse de 2016 indique d'ailleurs que, comme dans les cas des chevaux de Shitomiya-kita, à Nangō aussi on peut trouver des animaux provenant des régions orientales², ce qui suggère que les Katsuraki aussi s'efforçaient d'amasser une vaste harde de la même manière que le souverain du Yamato.

Un autre exemple est le site de Nishinoshō 西庄遺跡, près de la ville de Wakayama (fig. 56), où on trouve trace d'une importante production de sel, aussi bien que des restes de chevaux. Comme dans le cas de Nangō, l'analyse des restes a montré qu'une partie des chevaux avaient été élevés dans les régions orientales. Il semble ainsi douteux que, à ce moment, le souverain de Yamato détenait un monopole ou un

¹CHIGA Hisashi, *op. cit.*, 2020, p. 14-17.

²UETSUKI Manabu 植月学, MARUYAMA Masashi 丸山真史, « Dōitai bunseki kara mita uma no raireki to sanchi-shōhichi 同位体分析からみた馬の来歴と産地-消費地 » (Origine, région de production et région de consommation du cheval, du point de vue de l'analyse des isotopes), dans ISAHAYA Naoto, *op. cit.*, 2023, p. 195-196.

accès privilégié aux haras et à l'élevage. Au contraire, il apparaît que des nombreux clans locaux étaient en train de développer ces activités de manière indépendante¹.

Des fouilles récentes ont par ailleurs remis en cause l'idée d'une progression de la culture équestre partie du Nord de Kyūshū pour se diffuser successivement vers l'Est. Un exemple est le *kofun* 1 de Yoshinouchi 吉ノ内1号墳, dans le département de Miyagi (fig. 56), daté de la première moitié du V^e siècle, où on a retrouvé des harnachements. Momosaki considère que le mors est très proche des premiers exemplaires du style de Paekche retrouvés à Such'ŏng-dong, et que les grelots qui l'accompagnent sont proches de ceux retrouvés dans le site Paekche de Jungmak-tong 竹幕洞, dans le district de Puan². Kim Doo-chul examine en particulier les *hikide* 引手, les tiges de métal de forme et longueur variables, à laquelle sont attachées les rênes. En observant cette composante, il considère que ce mors ressemble plutôt aux exemplaires trouvés dans les sépultures 38, 69 et 71 du site de Pokch'ŏn, ou à ceux de la sépulture 78 u site de Yangdong-ni 良洞里, dans la région de Kimhae. Ainsi, à son avis, il s'agirait d'influences de Kaya plutôt que de Paekche³. Hori remarque finalement des similitudes avec les rondelles trouvées dans le site de Taesŏngdong, mais aussi avec des exemplaires excavés près d'Ōsaka, ou dans le département de Nagano. Ce n'est d'ailleurs pas le seul exemple archéologique dans Miyagi : on a retrouvé un étrier dans le site de Fujita Shinden 藤田新田遺跡, près de Sendai (fig. 56). Ainsi, bien que ces traces soient rares, il apparaît que la culture équestre apparut dans cette région dès la première moitié du V^e siècle⁴. Est-ce que les individus liés à ces sites acquérèrent ces harnachements par le biais du roi des princes du Yamato, ou furent-ils acquis grâce à des échanges indépendants ?

Un autre exemple est le site rupestre de Toribayama 鳥羽山洞窟, dans le département de Nagano. Là, on a pu retrouver des harnachements remontant, très probablement, à la première moitié du V^e siècle, ce qui le rend contemporain de Yoshinouchi. De la même époque, on a aussi la sépulture CP29 du site d'Ōkawa 大川遺跡, près de la ville de Yoichi en Hokkaidō, où on a retrouvé une rondelle de mors elliptique⁵. Momosaki cite par ailleurs le complexe archéologique de Kenzaki Nagatoronishi 剣崎長瀬西遺跡, dans le département

¹KATŌ Kenkichi 加藤謙吉, « Kodai no Umakai 古代の馬飼 » (L'élevage dans la période ancienne), dans SASAKI Ken'ichi *et al.*, *op. cit.*, 2021, p. 305-312.

²MOMOSAKI Yūsuke, *op. cit.*, p. 192-200.

³KIM Doo-Chul, *op. cit.*, p. 269-272.

⁴HORI Tetsurō 堀哲郎, « Minami Tōhoku no uma bunka 南東北の馬文化 » (La culture équestre dans le sud du Tōhoku), dans MIGISHIMA Kazuo (dir.), *op. cit.*, 2020, p. 231-233.

⁵HORI Tetsurō, *op. cit.*, 2016, p. 20-22.

de Gunma (fig. 56), où on a retrouvé un mors dans le style de Silla¹, et une sépulture de cheval. Cette dernière, tombe 13, est d'une longueur de 160 cm, d'une largeur de 60 cm, et d'une profondeur de 80 cm. L'animal recroquevillé à l'intérieur portait encore un mors doté de rondelles en anneau elliptique avec des décorations en X, très similaire à des artefacts retrouvés dans des sites de la première moitié du V^e siècle dans le territoire de Tae Kaya². Comme on a pu le constater auparavant, le cheval de Shitomiya-kita ne portait pas de harnachements, mais le fait d'enterrer un destrier équipé est une tradition très répandue dans les cultures équestres d'origine septentrionale. Ce rituel a-t-il été porté par les mêmes communautés qui fondèrent Shitomiya-Kita, ou vint-il d'une migration différente ? Dans la partie occidentale de Kenzaki Nagatoronishi se trouvent des sépultures constituées par des monticules de terre, aussi bien que des cairns carrés, dont le numéro 10 contenait des boucles d'oreille et des céramiques de style coréen. Près de la tombe, deux fossés contenaient d'autres chevaux sacrifiés. Tout porte à croire qu'il s'agit de la sépulture d'un *toraijin*. Il est possible que les cairns carrés correspondent à des tombes coréennes et les monticules à des sépultures autochtones³. Hong remarque que le cairn carré de pierres empilées se retrouve dans le contexte de Koguryō et de Paekche dans la première moitié du V^e siècle. Il disparaît dans Paekche après que le royaume fut forcé de déplacer sa capitale au sud, en 475, suite à l'expansion de Koguryō⁴.

Malgré l'association du cairn avec le nord de la péninsule, Habuta remarque que des sépultures de ce type ont aussi été retrouvées dans la vallée de la Naktong, en particulier dans les sites funéraires de Kuamdong 鳩岩洞古墳 et de Tabu-dong 多富洞古墳. Il considère donc fort probable que les personnes enterrées dans les cairns de Kenzaki Nagatoronishi provenaient de la région de Kaya⁵. Près des tumuli ronds, on a retrouvé les restes de chevaux portant encore un mors de style proche de ceux de Tae Kaya. Dans la zone résidentielle près du site funéraire, on a récupéré plusieurs pots de fabrication coréenne ainsi que les dents

¹MOMOSAKI Yūsuke, *op. cit.*, p. 192-200.

²WAKASA Tōru 若狭徹, *Tōkoku kara yomitoku kofun jidai 東国から読み解く古墳時代* (Analyser la période des Tombeaux Monumentaux dans le contexte des provinces orientales), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2015, p. 84-85.

³HABUTA Yoshiyuki 土生田純之, « Kofun jidai no toraijin – higashi Nihon 古墳時代の渡来人-東日本 » (Les immigrés de l'époque Kofun – Le Japon orientale), dans *Kodai higashi Yūrasia kenkyū senta- nenpō 古代東ユーラシア研究センター一年報* (Rapport annuel du centre de recherche d'Eurasie orientale), Mars 2018, p. 63-80.

⁴HONG Bosik 洪漣植, « 5-6 seiki no Nihon rettō ni okeru Kan hantō-kei shiryō to imi 5-6 世紀の日本列島における韓半島系資料と意味 » (Sens et matériaux de la péninsule coréenne dans l'Archipel japonais au V^e et 6^e siècle), dans MIGISHIMA Kazuo (dir.), *op. cit.*, p. 41-43.

⁵HABUTA Yoshiyuki, *op. cit.*, 2018, p. 63-80.

et ossements de jeunes chevaux¹. Il est clair qu'il s'agissait d'un village de *toraijin* pratiquant l'élevage². Selon Wakasa, il est possible que le chef du territoire qui sera par la suite la province de Kōzuke fit venir les premiers éleveurs sans la médiation du souverain de Wa³. Il semble aussi que plusieurs traditions matérielles se retrouvent dans ce site, provenant de Paekche, Kaya et Silla, ce qui pourrait indiquer que les élites de la région de Kenu entretenaient des échanges avec ces différentes entités politiques⁴.

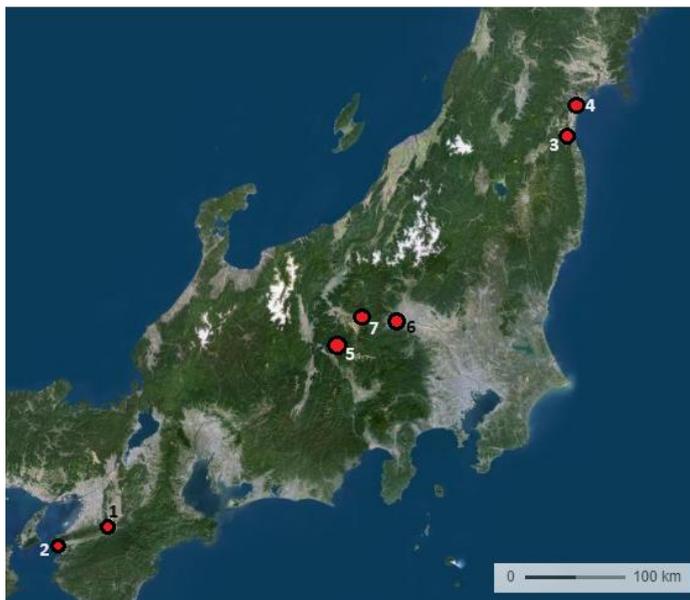


Fig. 56, Sites archéologiques présentant des signes d'élevage de chevaux : Nangō (1), Nishinoshō (2), Yoshinouchi 1 (3), Fujita Shinden (4), Toribayama (5), Kenzaki Nagatoronishi (6), Asakawa-senjōchi (7).

D'autres exemples contemporains de culture équestre se retrouvent dans le département de Nagano : Habuta cite notamment le site d'Asakawa-senjōchi 浅川扇状地遺跡, près de la ville de Nagano, où on a découvert des boucles de ceinture en forme de cheval similaires à celles retrouvées dans le *kofun* de Sakakiyama 榊山古墳, dans le département d'Okayama. Malheureusement, Asakawa-senjōchi manque de marqueurs spécifiques pouvant donner une date précise de son occupation. Cependant, certains considèrent que le site aurait pu être habité entre la fin de Yayoi et la première partie de l'époque Kofun, ce qui rendrait ce site contemporain ou plus ancien que celui de Sakakiyama⁵. Dans le département de Nagano on trouve aussi les *kofun* de Monomizuka 物見塚古墳 et de Takaoka n. 4 高岡4号古墳 (fig. 57), près d'Iida, dans le sud

¹KUJI Fujiō, *op. cit.*, p. 23-58.

²HORI Tetsurō, *op. cit.*, 2016, p. 28-31.

³WAKASA Tōru, *op. cit.*, p. 84-85.

⁴HONG Bosik, 2020, p. 41-43.

⁵HABUTA Yoshiyuki, *op. cit.*, 2018, p. 63-80.

de la vallée d'Ina, datés de la première moitié du V^e siècle et contenant des harnachements, dont des mors. Légèrement postérieurs, datant de la moitié du siècle, on trouve quatre fossés situés dans les groupements des *kofun* d'Araihara 新井原古墳群 et de Takaoka où sont enterrés des chevaux richement équipés, dotés entre autres de mors aux rondelles en *f* décorées d'or, accompagnés par des ornements dorés en feuille d'abricotier et en losange, *kenbishi gyōyō* 剣菱形杏葉¹. En étudiant les dents, on a pu déterminer qu'il s'agissait de poulains de trois ans, en bonne santé. On n'a pas retrouvé de cheval âgé ni de cheval malade². La jeunesse des chevaux les rapproche des exemplaires sacrifiés dans la région centrale mentionnés auparavant. Selon Habuta, les découvertes de ce type sont rares, mais assez nombreuses pour que la possibilité d'échanges directs entre les territoires du Nord-est et la péninsule coréenne à travers la mer du Japon soit considérée sérieusement³. En effet, pour un certain nombre de chercheurs, les données justifient l'hypothèse selon laquelle l'importation de la culture équestre à l'époque des Cinq Rois ne fut pas le monopole des élites de la région centrale, mais un mouvement qui concerna l'Archipel dans son ensemble⁴. Pour d'autres, tels Hori, ces éléments sont insuffisants⁵.

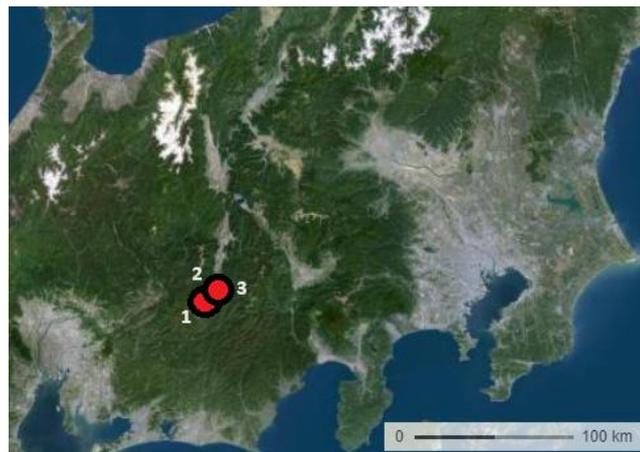


Fig. 57, Sites du département de Nagano où on a pu découvrir des éléments liés à l'élevage et l'emploi du cheval : de Monomizuka (1), Takaoka (2) et Arihara (3).

À cette heure, cette question ne fait pas consensus : si la route de Kyūshū fut sans doute la plus pratiquée, elle ne fut peut-être pas la seule. Par ailleurs, cette prééminence archéologique de la région occidentale et centrale pourrait être expliquée par l'urbanisation extrême de cette partie du pays, ce qui a

¹KUJI Fujiō, *op. cit.*, p. 23-58.

²SHIRAISHI Taichirō, *op. cit.*, 2016, p. 90-101.

³HABUTA Yoshiyuki, *op. cit.*, 2018, p. 63-80.

⁴MOMOSAKI Yūsuke, *op. cit.*, p. 192-200.

⁵HORI Tetsurō, *op. cit.*, 2016, p. 20-22.

offert un nombre plus élevé d'opportunités de découvertes archéologiques par rapport à la région orientale. Comme on pourra le constater, le V^e siècle fut une période de développement de puissances suprarégionales et de compétition entre entités politiques. Il est donc possible que les centres situés dans le Japon oriental se soient procuré des chevaux en réaction à l'adoption de la culture équestre de la part des entités politiques de la région centrale et occidentale. Toutefois, l'hypothèse à présent favorite parmi les chercheurs est que le développement de l'élevage dans cette région ait un lien avec l'influence des entités politiques du Kinai : il se peut que ce centre, qui entretenait des rapports fréquents avec le continent, ait encouragé des communautés de *toraijin* à s'installer dans cette région dans le but de développer et de diffuser l'élevage du cheval¹. L'arrivée de la culture équestre coïncide d'ailleurs avec l'évolution de la culture funéraire de certains sites de la région, comme c'est le cas pour la vallée d'Ina 伊那谷, dans le sud de Nagano. Là, on trouve une grande continuité avec les coutumes funéraires de Yayoi, jusqu'à l'apparition subite d'un groupement de *kofun*, pour la plupart des *kofun* ronds, et des éléments de culture équestre. Kuji considère que l'adoption de la culture équestre dans la région orientale fut le résultat de la politique militaire planifiée par le centre politique du Kinai, qui aurait établi des communautés dans des endroits favorables dans le but précis de produire des chevaux de guerre. Vers la moitié du V^e siècle, l'élevage, florissant dans la vallée d'Ina, se diffusa vers l'est, et arriva à la plaine du Kantō et aux abords du mont Haruna².

S'il y a des doutes sur la route par laquelle les chevaux arrivèrent dans le Nord-est, cette activité y trouva certainement un terrain fertile : le *Nihon shoki* suggère que les chevaux produits dans cette région étaient déjà renommés au V^e siècle. Dans le chapitre dédié au souverain Yūryaku, lorsque ce dernier doit envoyer un messenger rapide, le texte dit :

乃以赦使、乘於甲斐黒駒、馳詣刑所、止而赦之。

Ainsi Il fit monter un messenger avec le pardon royal sur un cheval noir de Kai, il le fit galoper jusqu'au lieu [de l'exécution], pour qu'il l'arrête et octroie le pardon³.

Le cheval de Kai, plus tard célébré dans le texte par un poème, est ici choisi en raison de sa rapidité. Comme on pourra le constater, Kai fut l'une des grandes provinces productrices de chevaux pour la cour et la maison impériale, et il semblerait que la renommée de ses étalons était déjà établie à l'époque Kofun. Cette anecdote remonte d'ailleurs à la seconde moitié du V^e siècle, une période où les harnachements connurent une diffusion particulièrement importante. Ils apparaissent par exemple dans le mobilier funéraire des *kofun*

¹*Ibidem*, p. 25-28.

²KUJI Fujiō, *op. cit.*, p. 23-58.

³*Nihon shoki*, Yūryaku 13.9 (469), p. 490-491.

en forme de trou de serrure dans le sud de Gunma, en particulier dans la région de Takasaki : le *kofun* d'Idefutagoyama 井出二子山古墳 en est un exemple. Il s'agit d'un *kofun* en trou de serrure de 108 m de long, le premier du groupement de Hodota 保渡田古墳群. À l'intérieur, on a trouvé quatre ensembles de harnachements ayant des rondelles en *f* dorées. Hori remarque que la démarche qui consiste à déposer ces objets à l'intérieur de la sépulture principale marque une différence nette avec la pratique constatée dans la vallée d'Ina, où les harnachements étaient normalement placés en dehors de la tombe. De plus, Hori remarque des styles de harnachements différents entre le sud-ouest, le centre-sud et le sud-est de Gunma. Des ensembles caractérisés par des mors dorés, des rondelles en *f* et des décorations en feuille d'abricotier et losange, marqueurs de classe sociale élevée, seraient plus communs au sud-ouest, alors que les ensembles ayant des mors en fer ou en bronze fondu, qui ne désignent pas spécifiquement une classe sociale élevée, seraient plus communs dans le sud et l'est¹. Il semble ainsi que, dès les origines, la culture équestre se réalisait dans des pratiques différentes selon les régions. Ceci est d'ailleurs cohérent avec la constatation des différences génétiques marquées selon la géographie. En outre, il apparaît que dans certaines régions cette culture n'était pas l'apanage des individus de statut élevé, mais au contraire qu'elle s'articulait de manière différente sur une échelle sociale plus complexe.

Une autre région où on trouve une grande concentration de harnachements est celle de Tōtōmi : en particulier, on y remarque la présence de l'une des variations des mors à rondelles ovales. Des harnachements ont par exemple été trouvés dans les *kofun* F5 d'Ōmichinishi 大道西古墳 F5 号墳, près d'Iwata, dans le *kofun* 1 de Nishinomiya 西ノ宮1号墳, près de Fujieda, dans le *kofun* 3 de Numagami 沼上3号墳, près de Shizuoka, ou dans le *kofun* 4 de Tada Ōtsuka 多田大塚4号墳, près d'Izu. Ces quatre exemples sont considérés comme remontant à la moitié ou à la seconde moitié du V^e siècle². Encore une fois, la question se pose sur l'origine de ces objets. Comme Kuji, Shiraishi considère que les objets trouvés dans les sites cités sont le résultat d'une politique délibérée de la part du Kinai. Cependant, Habuta remarque qu'il n'est pas impossible que l'initiative d'adopter la culture équestre ait appartenu aux chefs locaux. Il est possible que les chefs de ces régions aient fait venir des éleveurs et forgerons de la péninsule dans le but de créer des haras et des forges pour leur propre usage³. En effet, comme on pourra le constater dans les chapitres suivants, les premières unités de cavalerie que l'on voit combattre sur le territoire japonais ne sont pas constituées par des cavaliers montés sur des chevaux militaires appartenant à la cour, mais par des membres d'armées claniques, mobilisés par leur chef direct et montés sur des animaux privés.

¹HORI Tetsurō, *op. cit.*, 2016, p. 28-31.

²*Ibidem*, p. 31-37.

³HABUTA Yoshiyuki, *op. cit.*, 2018, p. 80-84.

En conclusion, bien que les détails de l'importation des chevaux restent vagues, il est certain qu'un nombre très important de familles du sud de la Corée se déplaça dans les îles japonaises suite au déclin de la première confédération de Kaya et à la victoire de Koguryō. Ces personnes apportèrent des outils, des techniques, mais aussi un nombre très important de chevaux. Il reste toutefois à déterminer avec certitude si le développement de la culture équestre japonaise fut le résultat d'un effort du pouvoir qui était en train de se structurer dans la région du Yamato, ou une initiative indépendante d'un nombre inconnu de chefs locaux. Il apparaît que le nord de Kyūshū et le Kinai furent les interlocuteurs principaux dans l'importation de la culture équestre. Cependant, il semble qu'ils n'étaient pas une étape obligatoire du circuit : d'autres régions pouvaient avoir des contacts directs avec les royaumes coréens¹. Les distinctions régionales que l'on constate déjà à cette époque montrent qu'il est fort probable que des notables locaux eurent suffisamment d'influence pour développer leurs propres haras.

HARNACHEMENTS AUX IV^e ET V^e SIÈCLES

Lors que l'on étudie les harnachements retrouvés au Japon, on constate la même variété et richesse qui caractérise les équipements dans la péninsule coréenne. En examinant ces objets, on remarque des influences provenant des royaumes Xianbei ou du royaume de Koguryō, de la confédération de Kaya, du royaume de Paekche ou de celui de Silla². Pour esquisser la complexité des styles que l'on peut constater dans un ensemble de harnachements, on peut citer le cas du *kofun* de Sakakiyama, mentionné auparavant. Momosaki considère que ces harnachements, ces décorations, ces grelots en bronze, ces boucles de ceinture en forme de cheval, rappellent beaucoup le style des artefacts de Kūmgwan Gaya. Il affirme d'ailleurs que cette dernière fut très probablement la source principale pour l'importation des premiers harnachements sur les îles japonaises. Un indice en faveur de cette interprétation nous est offert par les poteries retrouvées sur place, qui provenaient probablement de cette même région. Cependant, le site contenait aussi des éléments en fer de forme semi-circulaire, probablement des rivets de selle. À la différence du reste de l'ensemble, ces composantes ressemblent beaucoup à ceux trouvés dans le site Xianbei de Lujiazǐ 六家子, en Mongolie intérieure, dans les sépultures de Canglianjiao, ou dans les tombes 70 et 91 du site de Taesōng-dong. On n'a pas la certitude que ces objets soient dérivés directement de ces régions : après tout, les sites continentaux cités datent de la moitié du IV^e siècle, alors que Sakakiyama est daté d'environ 50 années après. Au contraire, il est probable que ces décorations aient été apportées, avec d'autres éléments de la culture équestre Xianbei,

¹CHANG Yoon Chung 張允禎, *Kodai bagukara mita Kan hantō to Nihon* 古代馬具からみた韓半島と日本 (La Péninsule coréenne et le Japon du point de vue des harnachements), Tōkyō, Dōsansha, 2008, p. 21-43.

²LEE Sangyul, *op. cit.*, p. 119-125.

par les habitants de Kaya fuyant la guerre de 404, mentionnée plus haut¹. Toutefois, si Kaya reste la zone de contact privilégiée, on constate d'autre part que des éléments de la tradition septentrionale arrivèrent bien sur les îles japonaises.

Un cas du même genre est représenté par le *kofun* de Gyōjazuka 行者塚古墳, dans le département de Hyōgo, près de la côte de la mer Intérieure². De nombreuses similitudes ont été trouvées parmi les mors de Gyōjazuka et les découvertes faites sur le continent (fig. 58). Horii cite comme correspondants possibles les exemplaires trouvés dans la sépulture 154 de Xiaomintun 孝民屯154号墓 en Anyang, dans la sépulture 96 en Qixingshan 七星山96号墓 près de Ji'an, dans la sépulture Ka-13 de Wolsōng-ri 月城路力-13号墳 en Kyōngju, ou encore dans la sépulture 41 de Taesōng-dong, en Kimhae. Au Japon, des mors aux rondelles similaires ont aussi été exhumés, comme c'est le cas pour le *kofun* de Kuratsuka 鞍塚古墳, près de Fujiidera³. De son côté, Momosaki considère qu'il y a des similitudes entre les mors de Gyōjazuka et celui retrouvé dans la sépulture 39 de Taesōng-dong, ou avec les exemplaires retrouvés dans la tombe 43 du site Kaya de Masanhŷon-dong 馬山縣洞43号墳, ou encore dans la tombe IB-1 du site Silla de Chungsan-ri 中山里 IB-1 号墳⁴. Il semble ainsi que, comme c'est le cas pour le Sakakiyama, les harnachements de Gyōjazuka présentent aussi plusieurs sources possibles sur la péninsule, certaines très éloignées géographiquement. Il apparaît cependant que ces différentes traditions furent acquises par l'intermédiaire de Kaya ou de Silla.

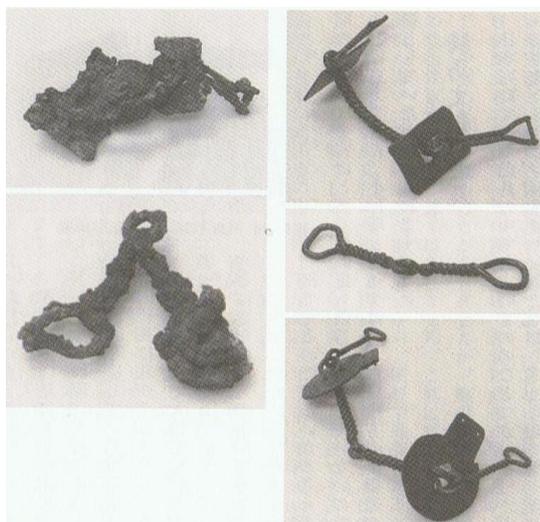


Fig. 58, Sur la gauche, mors découverts du Gyōjazuka, sur la droite, reconstitution moderne des mors,

¹MOMOSAKI Yūsuke, *op. cit.*, p. 176 – 182.

²SAKAMOTO Yoshio, *op. cit.*, p. 93-98.

³HORI Tetsurō, *op. cit.*, 2016, p. 20-22.

⁴MOMOSAKI Yūsuke, *op. cit.*, p. 205-209.

d'après KUJI Fujiō, 2016¹.

Il est certain que Kaya constitua un point de contact central dans le processus d'adoption de la culture équestre. Cependant, après le déclin de Kūmgwan Gaya, il est possible que ce style d'harnachements aient été fabriqués dans le royaume de Silla ou importés à partir de territoires qui étaient désormais sous le contrôle de Silla². Le rôle de Silla dans l'importation de la culture équestre japonaise est mentionné dans le *Nihon shoki* pour la 9^e année du règne de Jingū quand, suite à une expédition miraculeuse, le souverain de Silla lui-même se serait soumis et aurait promis un tribut annuel :

因以、叩頭之曰、從今以後、長与乾坤、伏為飼部。其不乾船
拖、而春秋獻馬梳及馬鞭。復不煩海遠、以每年貢男女之調。

Ensuite, il [le roi de Silla] se prosterna et dit :

« Dès maintenant et dorénavant, aussi longtemps que le ciel et la terre perdureront, nous obéirons et nous serons Vos palefreniers. Sans que le gouvernail de ces vaisseaux ne sèche, en automne et au printemps, nous enverrons des brosses et des fouets pour chevaux. De plus, sans nous soucier de la grandeur de la mer, nous enverrons des hommes et des femmes en tribut³.

Ce passage du texte, rempli de prodiges, ne doit évidemment pas être interprété comme une narration vraisemblable de faits réels. Après tout, en dehors du *Nihon shoki*, rien ne laisse supposer que, au IV^e siècle, le royaume de Silla ait été soumis par le royaume de Wa. Cependant, on a effectivement des traces archéologiques de l'arrivée de personnes et de harnachements. Le terme utilisé dans le texte, *umakai-be* 飼部, indiquait, au VIII^e siècle, les fonctionnaires concernés par la production, l'élevage et la gestion des chevaux du gouvernement. On ne peut traduire cela ainsi car, à cette époque, la structure bureaucratique n'existait pas. Ici le terme doit être donc compris non pas comme une fonction particulière, mais comme « ceux procurant des chevaux pour le roi ». En effet, dans ce passage, le roi de Silla semble s'engager à fournir des chevaux, des outils pour l'entretien et la conduite, et peut-être de la main-d'œuvre. Si on ne peut pas accepter que les chefs de Wa soumirent par la force le royaume de Silla, il est possible qu'à cette époque (première moitié du IV^e siècle), le royaume de Silla ait fourni des chevaux et du matériel dans le cadre des rapports

¹KUJI Fujiō, *op. cit.*, p. 91.

²LEE Sangyul, *op. cit.*, p. 126-131.

³*Nihon shoki, jō*, Jingū 9.9.10 (trad. 209, rev. 329), p. 338-339.

diplomatiques avec les chefferies des îles japonaises. Cependant cet apport de Silla à une époque si reculée n'est pas conforté par les données archéologiques. Au contraire, Kim Doo-Chul considère que, après l'occupation de la part de Silla de la région de Pusan dans la première moitié du V^e siècle, les harnachements découverts au Japon montrent une influence particulière provenant des régions de Hapch'ŏn et Koryŏng, c'est-à-dire la zone de Tae Kaya, centre politique de la seconde confédération de Kaya¹.

Masuda Seiichi a aussi étudié les harnachements japonais, plus précisément les composantes organiques (bois, cuir, etc.). On n'a quasiment pas de fragment originel, mais il est possible de reconstruire cette partie fondamentale de l'équipement par l'étude des sources iconographiques : les *haniwa* 埴輪, les sculptures en pierre *sekiba* 石馬, les objets conservés dans le Shōsōin, etc. Les sangles qui maintiennent en place le harnachement peuvent être divisées en trois ensembles : le filet (lanières attachées à la tête du cheval), les sangles de la selle (sangle ventrière et étrivière), les courroies sécurisant la selle en l'attachant à la poitrine de la bête (bricole) et à ses arrières (croupière). Selon Masuda, certaines représentations montrent l'animal avec un « filet sans mors », un système de lanières sans composantes métalliques importantes. Puisque ce genre d'objet ne pouvait pas survivre au terrain acide de l'Archipel, on ne peut pas savoir à quel point ils étaient diffusés ni depuis quand. Ceci signifierait qu'il est théoriquement possible que l'élevage, et même l'art de monter à cheval, ait été beaucoup plus ancien que ce que l'on croit, car le début de la « culture équestre japonaise » est daté sur la base de l'apparition des équipements en métal². Dans cette même veine, comme le fait remarquer Sakamoto, on peut techniquement chevaucher sans l'aide d'un set complet de harnachement³. Il s'agit bien d'une éventualité, mais même si on accepte que les premiers haras existaient déjà dès la fin du IV^e siècle, aucun indice ne suggère une diffusion significative de l'élevage et de la culture équestre avant le début du V^e siècle. Compte tenu des données dont on dispose, cela semble au contraire très peu probable.

Les éléments dont on dispose, principalement les parties métalliques des harnachements, présentent une grande variété de formes et techniques. Dans son compendium sur les composantes en métal du harnachement japonais, Sakamoto met en évidence 20 types différents de mors. Dans chaque catégorie, on trouve un mors articulé comme celui du filet, la variable étant principalement la forme des rondelles, *kagami* 鏡, (qui maintiennent le mors stable dans la bouche du cheval) et leur position (à l'intérieur ou à l'extérieur de la pièce à laquelle sont attachées les rênes)⁴.

Sakamoto identifie aussi cinq différents types d'étriers, qu'on peut davantage regrouper en deux

¹KIM Doo-Chul, *op. cit.*, p. 269-272.

²SAKAMOTO Yoshio, *op. cit.*, p. 18-29.

³*Ibidem*, p. 99-105.

⁴*Ibid.*, p. 30-92.

ensembles principaux : ceux en forme d'anneau, *waabumi* 輪鐙, et ceux en forme de vase, *tsuboabumi* 壺鐙

¹. Les étriers en anneau sont les plus anciens : si on ne considère pas des exemples incertains comme l'artefact découvert dans le *kofun* de Hashihaka, on peut affirmer que ce modèle se diffusa dès le début du V^e siècle. Il eut une vie très longue, qui a perduré (sous différentes formes) jusqu'à la moitié du VII^e siècle, et que l'on retrouve jusque dans l'est du pays. Bien qu'il y ait plusieurs modèles d'étrier en anneau (selon la forme de l'anneau, le nombre de rivets, la longueur de la tige à laquelle s'attachait l'étrivière, etc.), dans l'ensemble ces objets sont très proches de l'étrier adopté par les Chinois et qui a été retrouvé dans les fouilles en Corée. L'étrier en anneau continua d'ailleurs à être utilisé même après l'élaboration des étriers en forme de vase. Selon Masuda, la coexistence de ces deux formes peut être expliquée par la différente fonction de ces deux modèles : il est possible que, à l'origine, l'étrier en anneau ait été utilisé plus souvent dans un contexte militaire, alors que l'étrier en vase aurait fait partie d'ensembles de prestige².

La troisième pièce indispensable au harnachement est la selle et l'ensemble des sangles qui la maintiennent en place. Malheureusement, on a très peu d'informations précises sur les selles de cette époque. Les premiers restes remontent à la fin du IV^e siècle ou à la première moitié du V^e siècle. Le bois ayant souvent disparu, pour émettre des hypothèses, on doit se fier aux décorations en métal, aux rares fragments d'arçon ou aux sources iconographiques. En général, la selle japonaise est formée de trois éléments, comme ses homologues du continent : un arbre en bois posant sur le dos du cheval (dont la fonction est de protéger les processus épineux très délicats de la colonne vertébrale), connecté à l'arçon sur l'avant et à un troussequin sur l'arrière. Dans le cas des selles des *kofun*, le bord supérieur de ces deux derniers éléments était souvent décoré par un ruban en métal, le *fukurin* 覆輪³. Les selles de cette époque étaient probablement structurées avec l'arçon et le troussequin attachés perpendiculairement à l'arbre. Cette forme n'est pas très adaptée pour le combat : le fait que les pièces ne soient pas coupées d'un seul morceau peut fragiliser l'ensemble, et la forme s'avère peu confortable pour un guerrier. Il s'agissait sans doute de selles de parade⁴. Elles étaient munies d'étriers et un tapis de selle était aussi utilisé⁵.

Sakamoto analyse enfin les différents types de décoration liés aux harnachements. On peut constater l'existence de trois sortes de clochettes et grelots, six types de décorations de croupière, et enfin neuf types de pendentifs en métal à motif végétal (fleurs d'abricot, etc.). Grâce à ces éléments et à ceux listés plus haut, on peut formuler des hypothèses sur les sources d'influence qui touchent l'évolution du harnachement au

¹*Ibidem*.

²*Ibid.*, p. 18-29.

³*Ibid.*, p. 30-92.

⁴*Ibid.*, p. 18-29.

⁵YOKOYAMA Sadahira, *op. cit.*, p. 93-122.

Japon¹.

Sakamoto considère que, vers la seconde moitié du V^e siècle, les harnachements cessent d'être simplement importés et on voit se développer progressivement une production indépendante. Certaines formes anciennes perdurent, en continuité avec le IV^e siècle et le début du V^e siècle : on retrouve par exemple des mors archaïques, constitués par deux barres torsadées, articulées au centre et forgées de sorte que les extrémités sortant aux coins de la bouche du cheval soient fermées par de grands anneaux ayant la fonction de rondelles, dits *kotei-shiki kanjō kagami-ita-tsuki kutsuwa* 固定式環状鏡板付轡. D'autre part, on voit aussi de nouvelles typologies par rapport à la fin du IV^e siècle : des mors aux rondelles en forme de *f*, *f-ji-kei kagami-ita-tsuki kutsuwa* f 字形鏡板付轡. Ils sont souvent retrouvés avec des décorations en forme d'abricot et de losange. On voit aussi apparaître des mors dont les rondelles présentent une forme en ellipse, très simples, en fer. Cette forme est souvent retrouvée accompagnée d'accessoires décoratifs, avec la forme d'ellipses décorées par trois pétales, *mitsuba-mon daen-keigyōyō* 三葉文橢円形杏葉, attribuées à la fin de la période en question². Ce type de rondelles et de décorations semble inspiré par le style de la région de Tae Kaya, et on en retrouve des similaires dans les sites archéologiques de Hapch'ŏn et Koryŏng vers la moitié du V^e siècle³.

Au V^e siècle les harnachements se diffusent aussi dans les sites funéraires de l'Est de Honshū. Le département de Nagano en particulier offre plusieurs exemples, dont un des plus anciens est un fragment d'étrier en anneau en bois couvert par des pièces en métal découvert dans le *kofun* d'Izunasha 飯綱社古墳, près de la ville de Nagano et daté du milieu du V^e siècle. Il était accompagné par d'objets précieux dont deux petits miroirs ou des perles en jade et en talc. Dans la même région on trouve aussi le *kofun* n.1 de Hayashikuro 林畔古墳 1 号墳 et le *kofun* n. 5 de Kamiikenotaira 上池ノ平 5 号墳, légèrement postérieurs à Izunasha et datés de la fin du V^e siècle. Dans Kamiikenotaira en particulier on a pu retrouver des mors avec rondelles, une forme de mors compatible avec l'usage pratique et très diffusée en Eurasie, et dont on a plusieurs exemples découverts en Corée. De la structure de ces sépultures on déduit qu'elles étaient très probablement liées à des ressortissants coréens ou à des individus ayant adopté des éléments culturels typiques de Corée. Des harnachements ont été excavés dans le sud du département aussi : on a par exemple ceux inclus dans le mobilier funéraire du *kofun* 1 de Beppu todomeki 別府トドメキ 1 号墳, près d'Iida, daté de la fin du V^e siècle. Dans ce cas aussi ces objets présentent des similitudes avec la tradition de Kaya. Ces

¹SAKAMOTO Yoshio, *op. cit.*, p. 30-92.

²*Ibidem*, p. 93-98.

³KIM Doo-Chul, *op. cit.*, p. 269-272.

découvertes montrent que le nord et le sud de la région étaient touchés de la même manière par l'influx de culture équestre coréenne¹.

L'évolution du harnachement de cette période est accompagnée en parallèle par un changement dans les armes et les cuirasses. On voit apparaître une nouvelle forme d'armure, la *keikō* 挂甲. À la différence des modèles précédents, celle-ci est constituée par des lamelles plus petites, ce qui offre une mobilité majeure et davantage d'aise si le guerrier devait se battre à cheval. La *keikō* ne se substitue pas brusquement aux formes plus anciennes : la coexistence avec celles-ci a duré très longtemps².

L'évolution des armes et des armures n'est pas le seul indicateur d'évolution sociale : comme on l'a brièvement mentionné auparavant, à partir de la première moitié du V^e siècle, dans la région du Kinai et ses alentours, on voit apparaître dans certaines sépultures des harnachements dorés. C'est le cas en particulier des *kofun* de Konda Maruyama 誉田丸山古墳, près d'Ōsaka, et Shinkai 1 新開1古墳, dans le département de Shiga. Dans la même région, on continue de trouver des harnachements simples en fer, comme dans le cas des *kofun* de Kurazuka et Shichikan 七観古墳, près d'Ōsaka, ou d'Uwanabe 5 ウワナベ5号墳, près de Nara. Il semble que, au V^e siècle, se met rapidement en place une hiérarchie entre les *kofun* ayant des harnachements précieux, et des *kofun* ayant des harnachements en fer³.

La stratification sociale parmi les participants de la culture équestre est par ailleurs confirmée par l'échelle des sépultures dans lesquelles les harnachements ou les chevaux sont découverts. Autrement dit, la culture équestre faisait partie de la culture des élites de la région centrale, mais elle n'était pas l'apanage des chefs. Au contraire, on peut trouver des *kofun* mineurs, certains d'un diamètre qui ne dépasse pas les 10 à 20 m, où on découvre des restes de chevaux sacrifiés. Le *kofun* 31 d'Ōsaku 大作31号墳, dans le département de Chiba, en est un exemple. Il s'agit d'un *kofun* rond entouré d'un fossé et ayant un diamètre d'une vingtaine de mètres environ. À côté du *kofun* se trouve un trou, où on a retrouvé les restes d'un cheval harnaché. Il semble que l'animal fut sacrifié et décapité avant d'être enterré avec l'ensemble de son équipement⁴. Il est intéressant de remarquer que, dans les *kofun* aristocratiques, on trouve souvent les harnachements inclus dans le mobilier funéraire, et les chevaux, plus rarement, à l'extérieur, souvent dans le fossé. Ici, l'animal

¹HABUTA Yoshiyuki, 土生田純之, *Kofun jidai no jitsuzō* 古墳時代の実象 (La vraie image de l'époque Kofun), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2008, p. 232-238.

²SAITŌ Tadashi 斎藤忠, *Buki baku to jōsaku* 武器・馬具と城柵 (Armes, harnachements et fortifications), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1987, p. 224-251.

La forme des harnachements et des armures sera examinée plus en détail dans la seconde partie de la thèse, en particulier dans le chapitre 3.a.

³HORI Tetsurō, *op. cit.*, p. 22-24.

⁴SHIRAISHI Taichirō, *op. cit.*, p. 90-101.

harnaché a été enterré à côté de la sépulture, un procédé qui peut rappeler le rituel des *kurgan* Pazyryk, où des chevaux harnachés étaient sacrifiés et placés à l'extérieur de la chambre funéraire. D'autre part, le démembrement de l'animal rappelle la pratique néolithique de l'enterrement du crâne et des pattes, comme on l'a mentionné dans les chapitres précédents.

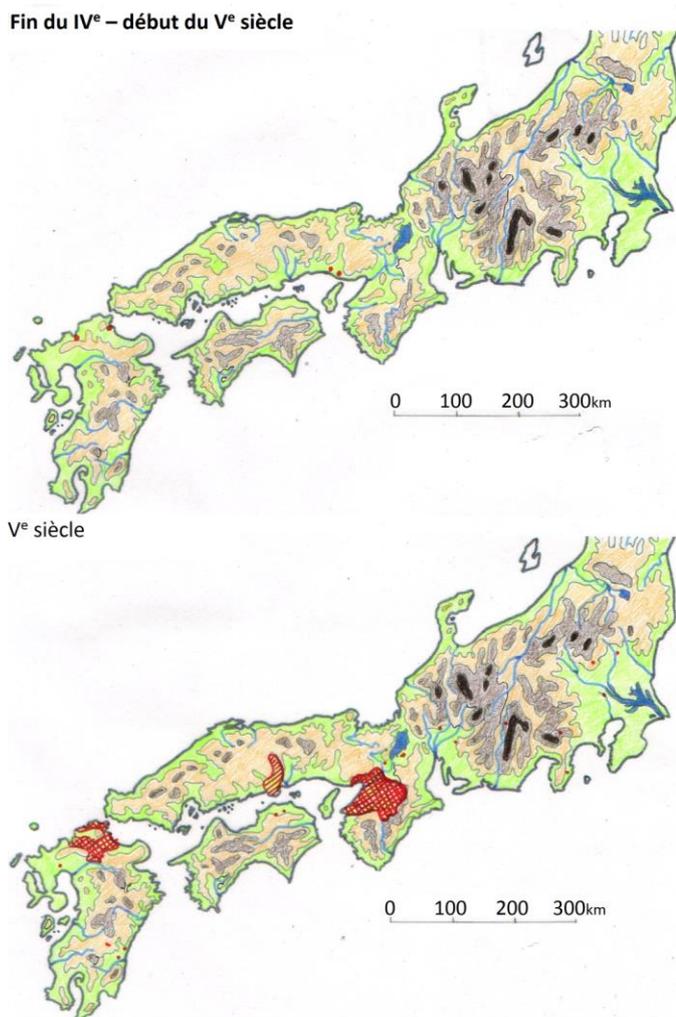


Fig. 59, En rouge, la distribution de sites funéraires incluant des harnachements jusqu'à la première moitié du V^e siècle.

La diffusion des harnachements dans le contexte funéraire semble mettre en évidence le développement de deux centres principaux de culture équestre : le Kyūshū et le Kinai. Cependant, il est important de considérer ces cartes avec précaution, car le contexte funéraire est très spécifique et ne reflète pas nécessairement la culture matérielle dans la vie ordinaire ou l'organisation économique. De plus, comme on l'a mentionné plus en haut, le déséquilibre dans le nombre de sites découverts peut être dû à une différence dans l'intensité et l'étendue des fouilles effectuées, plutôt qu'à une différence dans la culture équestre de l'époque. Il apparaît que le Kinai devint le centre principal de l'adoption de cette culture au

V^e siècle. En même temps, le Kinai reste à ce jour l'une des régions les plus peuplées du Japon, où la fréquence des travaux publics et privés signifie une probabilité accrue de découvrir des restes archéologiques par rapport à d'autres régions du Japon. Ces cartes sont donc tracées sur la base de nos connaissances au moment de l'écriture de la thèse et ne reflètent pas nécessairement la réalité de l'époque.

En revenant aux sources de cette première vague massive d'importations, Chang Yoon Chung a mené une étude comparée et en profondeur des différents types de harnachement en Corée et au Japon. Par exemple, Chang identifie quatre types de mors, non pas selon leur forme, mais selon leur structure et leur position dans l'ensemble du filet.

- 1- Mors dont les rondelles sont percées et insérées directement sur la barre du mors. Souvent, ils sont tenus en place par un anneau forgé à l'extrémité de la barre.
- 2- Mors dont les rondelles sont constituées par l'anneau à l'extrémité de la barre (autrement dit, une rondelle faisant pièce unique avec la barre du mors).
- 3- Mors dont les rondelles sont attachées à la barre du mors par un anneau.
- 4- Mors dont les rondelles sont insérées à l'intérieur de l'anneau qui se trouve à l'extrémité de la barre du mors¹.

Dans le royaume de Koguryō, entre le V^e et le VI^e siècle, on retrouve plusieurs exemples du type 3 et 4. Dans le sud de la péninsule, on en trouve trois sortes, le type 4 étant le plus ancien (II^e ou III^e siècle), suivi par le type 3 (III^e ou IV^e siècle) et finalement par le type 1 (V^e siècle). Le mors de type 4 serait une variation du mors scythe et on le retrouve en particulier dans la région septentrionale de la péninsule. Au Japon, les quatre typologies existent. Le type 1 a été retrouvé dans Gunma. Dans le même département, dans un site de la fin du VI^e siècle, on retrouve le type 2, qui pourtant n'apparaît pas en Corée. Selon Chang, cette typologie serait arrivée au Japon sans passer par le sud de la péninsule et serait anciennement originaire de la région iranienne du Lorestan. Le type 3 est très diffusé, même s'il présente des variations par rapport à la Corée. Selon Chang, les fragments les plus anciens de mors retrouvés au Japon pourraient être interprétés comme étant des mors de type 4 dont les rondelles étaient fabriquées en matériaux organiques (si bien qu'on n'en a pas retrouvé)². Il est très probable que des matériaux organiques aient été utilisés dans l'assemblage du mors. Malheureusement, le manque de découvertes complètes nous empêche de confirmer cette possibilité.

En conclusion, on peut donc constater qu'entre la fin du IV^e siècle et la première moitié du V^e siècle, le Japon put importer plusieurs éléments de la culture équestre du sud et du nord de la Corée. Il est possible que les chefs du nord-est de l'île de Honshū aient entretenu des liens directs avec le nord de la péninsule, mais d'une manière générale, il apparaît que cette première vague d'importation passa principalement par la région de Kaya, puis par les royaumes de Paekche et de Silla. Cela est cohérent avec les événements

¹CHANG Yoon Chung, *op. cit.*, p. 88-109.

²*Ibidem.*

historiques qui touchent la région : la disparition des commanderies Han, puis l'expansion de Koguryō, et finalement le déclin de la première confédération de Kaya.

L'ÉLEVAGE DANS LES RÉGIONS ORIENTALES

Comme on a pu le constater, les traces matérielles liées à l'adoption des harnachements comme objets de prestige, ou à un culte du cheval lié à la sphère mortuaire, remontent au IV^e siècle. Cependant, avec le V^e on peut trouver des indices concrets non seulement de la présence du cheval ou de son rôle magique et sacré, mais aussi de son élevage et sa gestion. Un nombre de sites de ce genre se trouve dans le Kinai : on a mentionné auparavant Shitomiya-kita, le plus célèbre des sites liés aux pâturages de Sarara. Selon Nojima ces derniers furent développés sous la direction du souverain de Wa, très probablement dans le but d'exploiter la mobilité des chevaux dans le système militaire¹. Il résume ainsi l'élevage dans la région : les animaux étaient gardés dans des pâturages entourés par des cours d'eau et leur alimentation était enrichie par le sel provenant de Naniwa. Aux pieds des collines, les habitants avaient organisé leurs nécropoles, où les *kofun* étaient construits. On en trouve de carrés et de ronds, mesurant d'habitude une vingtaine de mètres. La construction de ces tombes continua pour toute la phase finale de l'époque Kofun, et des restes de chevaux sacrifiés, des têtes et des dents, ont été découverts dans les fossés entourant certaines sépultures². Toutefois, si les plus anciennes traces d'élevage se trouvent dans Kawachi, Shiraishi remarque que, au long du V^e siècle, le plus grand nombre de sépultures contenant des chevaux sacrifiés se trouve dans deux régions particulières : celle qui sera par la suite partagée dans les provinces de Shinano, de Kōzuke et de Shimōsa dans l'est de Honshū, et celle qui sera considérée comme la province de Hyūga, dans le sud-est de Kyūshū. Les provinces de l'est de Honshū sont nommées dans les sources suivantes, et en particulier dans les *Engi-shiki*, comme étant les plus importantes productrices de chevaux. Il est fort possible que les haras mentionnés au X^e siècle aient leur origine à cette époque, 500 ans auparavant³.

Un aperçu important de l'élevage pratiqué dans le Japon orientale nous est offert par un groupe de sites archéologiques découverts dans le département de Gunma : Kuroimine 黒井峯遺跡, Shiroyama 白井遺跡, Kanai Shimoshinden 金井下新田遺跡 ou Ashidagaito III 芦田貝戸遺跡 III⁴ (fig. 60). Il s'agit d'un complexe comprenant des villages, des nécropoles, mais aussi des zones agricoles et des pâturages. L'ensemble se trouve dans les alentours du volcan Haruna, qui eut deux éruptions catastrophiques, une à la fin du V^e siècle (Hr-FA) et une dans la première moitié du VI^e siècle (Hr-FP). Ces deux explosions ont anéanti les villages voisins,

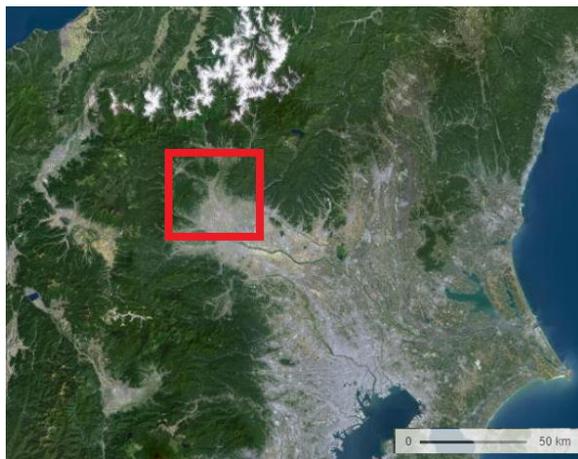
¹NOJIMA Minoru, *op. cit.*, p. 190-191.

²*Ibidem*, p. 194-197.

³SHIRAISHI Taichirō, *op. cit.*, p. 91-101.

⁴Gunma Prefectural Museum of History, *op. cit.*, p. 6-11.

qui ont été préservés dans la couche de cendres¹. La richesse des restes nous a permis de déterminer que ces lieux, comme leurs équivalents dans la région centrale, avaient des liens très étroits avec la péninsule coréenne et ils étaient probablement habités par une grande communauté de *toraijin*. La présence de tombes rondes associées aux Wa et de tombes carrées associées souvent aux étrangers suggère que la communauté n'était pas exclusivement composée de *toraijin*, mais qu'il s'agissait d'un centre mixte de familles Wa et familles arrivées de Corée². L'essor de ces centres de production, à la seconde moitié du V^e siècle, est contemporain du développement de la route du Tōsandō, ce qui semble suggérer qu'ils furent le résultat d'un effort planifié de la part de la cour du Kinai pour installer des haras dans des zones favorables, et pour mieux connecter ces endroits à son centre de pouvoir³. Il est fort probable que l'une des raisons de la création de la route du Tōsandō fut précisément celle de disposer d'une route terrestre fiable pour l'acheminement des chevaux élevés dans l'est vers le Yamato⁴. En 1992 des fouilles exécutées dans le site d'Ashidagaito III ont mis à découvert des traces de sabots. Ces dernières étaient très nombreuses sous la couche Fr-FP, mais elles étaient présentes aussi sous la couche plus ancienne, Hr-FA⁵. Cette découverte montre l'ancienneté de la pratique de l'élevage dans cette zone.



¹*Ibidem*, p. 68-83.

²WAKASA Tōru, *op. cit.*, p. 79-81.

³Gunma Prefectural Museum of History, *op. cit.*, p. 6-11.

⁴*Ibidem*, p. 36-67.

⁵MIGISHIMA Kazuo, « Gunma-hatsu 'Uma no kōkogaku' 群馬発「馬の考古学」 » (L'archéologie du cheval' provenant de Gunma), dans MIGISHIMA Kazuo (dir.), *op. cit.*, 2020, p. 3-5.

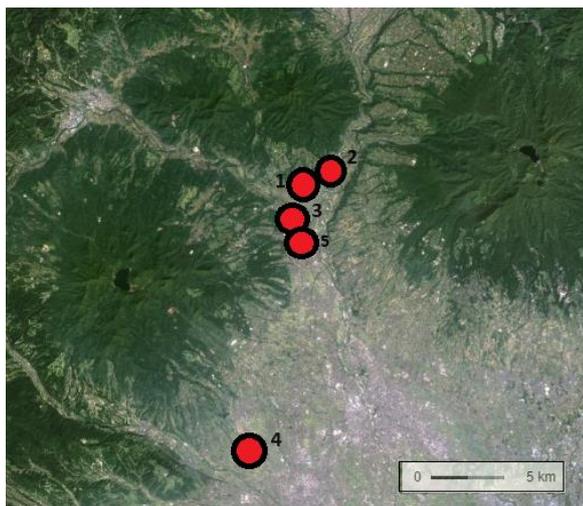


Fig. 60, Les sites de Kuroimine (1), Shiroy (2), Kanai Shimoshinden (3), Ashidagaito III (4), Kanai Higashiura (5).

Dans le nord-est de Haruna, dans les sites de Kanai Shimoshinden et Kanai Higashiura 金井東裏遺跡, on a trouvé plusieurs traces d'élevage : restes de chevaux, traces d'animaux et d'hommes marchant côte à côte, signes d'activité métallurgique, harnachements et décorations. Tout cela laisse imaginer que la culture équestre était le centre de la vie économique et sociale. Dans le site de Shimoshinden en particulier, on a découvert des chevaux tués par l'éruption. Il ne s'agit pas d'animaux sacrifiés, comme la plupart des restes de l'époque Kofun, mais d'animaux surpris dans leur quotidien. Deux de ces animaux ont laissé une empreinte assez claire pour permettre aux chercheurs de déterminer qu'il s'agissait d'un jeune de petite taille, 120 cm au garrot, et un spécimen adulte, très probablement une jument, de 135 cm au garrot¹.



¹Gunma Prefectural Museum of History, *op. cit.*, p. 36-67.

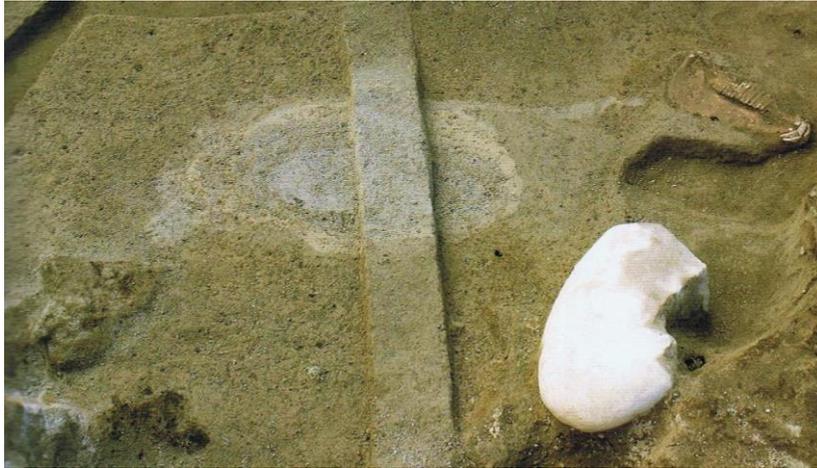


Fig. 61, Restes des chevaux tués dans l'éruption du volcan Haruna et découverts dans le site de Shimoshinden, d'après Gunma Prefectural Museum, 2017¹.

Dans le site de Higashiura, on a pu d'ailleurs trouver une forge, des armes et des armures : c'est dans ce site que fut découvert le célèbre « homme à l'armure », connu sous ce sobriquet car vêtu d'une armure lamellaire lourde lui protégeant le torse et les cuisses². L'homme aurait été surpris par l'éruption, il se serait écroulé sur les genoux avant de s'affaler et être recouvert par la couche volcanique. Des pointes de flèches et un fer de lance retrouvés éparpillés près du corps suggèrent qu'il était en train de transporter des armes et confirment la présence d'un potentiel militaire important au sein du village. L'armure, une *keikō*, est un modèle qui commençait à se diffuser à l'époque, en contraste avec la *tankō*, l'armure traditionnelle de l'Archipel. Selon Wakasa, ces armures étaient à cette époque importées de Corée par le souverain de Wa et utilisées ensuite comme des dons de prestige pour former des alliances avec d'autres chefs subalternes. Il est fort probable que l'Homme en armure appartenait à la même couche sociale que ceux enterrés dans les *kofun* en forme de trou de serrure de cette région, il était sans doute un membre de l'élite locale et il entretenait probablement des rapports avec le royaume de Wa³. Des analyses du squelette ont permis de déterminer que l'homme provenait du Kinai, ou du nord de Kyūshū, voire du sud de la péninsule coréenne, ou bien qu'il s'agissait d'un descendant de la deuxième génération d'habitants de ces régions. Non loin de l'homme, on a aussi trouvé le corps d'une femme. L'analyse de ses restes laisse penser qu'elle a grandi dans l'est. Ces deux personnes n'ont pas de lien de sang, mais il semble probable qu'ils aient tous deux passé leur enfance dans le même environnement, probablement la région où se trouve la vallée d'Ina. Cette circulation de biens et d'individus entre cette zone et la vallée d'Ina est probablement liée au développement, dans la deuxième

¹Gunma Prefectural Museum of History, *op. cit.*, p. 67.

²*Ibid.*, p. 36-67.

³WAKASA Tōru, *op. cit.*, p. 207-210.

moitié du V^e siècle, de l' « ancienne route du Tōsandō », *kotōsando* 古東山道¹. On a aussi trouvé la trace d'une palissade : une barrière de 3 m de haut à plan carré encerclant une vaste portion du site. L'image qui ressort est celle d'un centre important et prospère, où une société organisée pratiquait différentes activités économiques, dont la production de chevaux, d'armes, d'armures, de céramiques et d'objets en pierre².

On peut ainsi affirmer qu'au V^e siècle, les chefs locaux et l'aristocratie du Kinai en particulier dédièrent des ressources considérables au développement de l'élevage et à la création de centres de production dont les haras étaient une composante fondamentale. Cependant, bien que ce développement apparaisse comme étant étroitement lié à la sphère militaire, le rôle du guerrier à cheval sur le champ de bataille reste éluusif. Comme on vient de le voir et comme on pourra le constater encore plus en détail dans le chapitre 3.a, on ne dispose d'aucun indice suggérant la pratique de la guerre à cheval à cette époque sur l'Archipel. On peut cependant affirmer avec certitude que, à l'aube du VI^e siècle, les élites du Kinki encourageaient le développement de l'élevage, et le Honshū oriental était déjà une région de production très importante.

2.b

Le cheval au VI^e siècle

Dans le chapitre précédent, on a esquissé le contexte politique et diplomatique dans lequel la culture équestre fut importée au Japon. Cette acquisition fut d'un côté le résultat des phénomènes historiques qui se déroulaient sur le continent, et d'un autre le signe manifeste de l'évolution de la société japonaise vers une structure stratifiée plus complexe et institutionnalisée. Il est certain que, pendant la « période des Cinq Rois », les chefs de la région centrale firent un effort particulier pour participer au réseau diplomatique reliant les royaumes coréens et la Chine, et pour développer une influence plus vaste et efficace sur le reste des îles japonaises. L'adoption d'une culture équestre et les objets qui y sont liés doivent être considérés dans ce contexte : avant d'être un instrument de guerre, le cheval fut un élément du maintien du nouveau *statu quo*. Cependant, le VI^e siècle vit des changements radicaux dans l'équilibre international et dans la situation sociopolitique des élites de la région centrale et leurs voisins. Dans ce chapitre, nous allons analyser l'évolution de la culture équestre tout au long de ces changements et analyser les sites d'élevage dont on dispose, en espérant pouvoir esquisser une image aussi précise que possible de la réalité des haras et du statut éventuel du cheval militaire à cette époque.

¹HORI Tetsurō, *op. cit.*, 2016, p. 28-31.

²Gunma Prefectural Museum of History, *op. cit.*, p. 36-67.

LE CONTEXTE DU VI^e SIÈCLE ET LE RÔLE DIPLOMATIQUE DU CHEVAL

Comme nous avons pu le constater dans le chapitre précédent, la Corée fut la source principale de l'élevage au Japon. Bien qu'au V^e siècle on constate une émancipation grandissante de la part des chefs des îles japonaises, comme le développement de haras ou la fabrication autochtone de harnachements, les échanges avec Paekche, Tae Kaya et Silla restaient indispensables pour le développement de la culture équestre. Il est donc impossible d'étudier ces siècles sans tenir compte des événements qui touchèrent la péninsule coréenne : la culture et la politique équestre japonaises peuvent être comprises dans le contexte de l'évolution des rapports diplomatiques entre les différentes entités étatiques de l'Archipel et leurs homologues coréens.

On a pu constater que, pour les compilateurs des Annales au VIII^e siècle, la plus grande contribution à l'importation de l'élevage au Japon fut offerte par le royaume de Paekche. Ce dernier constituait sans doute l'un des partenaires principaux des princes de la région centrale, et, malgré une période de froid qui caractérisa la fin du V^e siècle, le VI^e siècle fut marqué par un renouveau de la collaboration¹. Cependant, à partir de cette même période, ce royaume, qui continuait de se trouver dans un état d'hostilité avec le royaume de Koguryō dans le Nord, commença à tourner son influence vers la Seconde Confédération de Kaya², qui constituait le second partenaire diplomatique de la région centrale et une source importante pour la culture équestre japonaise. Cette ingérence de Paekche à l'égard de Tae Kaya perturba donc de manière considérable l'acquisition d'éléments culturels de la Corée, au point que, dans le *Nihon shoki*, l'expansion du contrôle de Paekche est racontée comme une cession de la part du royaume de Wa au royaume de Paekche de différents districts de Kaya³. Autrement dit, les sources japonaises relatent cela comme une perte de contrôle de la part des Wa.

À partir de 510, Paekche réussit à freiner l'expansion de Koguryō dans le Nord et renforcer son contrôle sur les territoires de Kaya dans le Sud. Cependant, le pays fut touché par une période de sévère famine, ce qui poussa beaucoup de sujets à émigrer⁴. Le flux migratoire de la Corée vers le Japon augmenta entre le IV^e

¹MORI Kimiyuki 森公章, *Higashi Ajia no dōran to Wakoku* 東アジアの動乱と倭国 (Les conflits d'Asie Orientale et le Pays de Wa), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2006, p. 84-105.

²INOUE Mitsusada 井上光貞, SAKAMOTO Tarō 坂本太郎, IENAGA Saburō 家永三郎, ŌNO Susumu 大野晋, *Nihon shoki* 日本書紀 (Chroniques du Japon), *jō, ge*, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1968, *Nihon shoki, ge*, Keitai 6.12 (512), Keitai 23.3 (529), p. 26, 37.

³*Ibidem*.

⁴KUJI Fujiō 久慈藤男, *Nihonjin to uma no bunkashi* 日本人と馬の文化史 (Histoire culturelle des Japonais et du cheval), Tōkyō, Busindō, 2016, p. 77-83.

et le VII^e siècle. Selon Farris, ce mouvement de population pouvait atteindre des pics de milliers de personnes à l'année, issues de toutes professions et de toutes classes sociales. Ceci favorisa l'arrivée de nouvelles techniques et de nouveaux équipements¹. Durant la première moitié du VI^e siècle, Paekche devint ainsi l'une des sources principales dans l'adoption de biens et techniques provenant du continent.

Une autre source, comme on a pu le constater dans le chapitre précédent, était le royaume de Silla, qui avait resserré des liens d'alliance avec Paekche dès la fin du V^e siècle et qui, avec le VI^e siècle, connut une période de développement économique et technologique particulière. Le royaume atteint la forme d'une structure étatique aristocratique et centralisée avec la publication du Code administratif en 520². Tout comme Paekche, Silla aussi avait tourné son attention vers la région de Kaya, en occupant la région de Kimhae et en avançant dans la partie nord-occidentale du bassin de la Naktong à partir du 532. En 551, une alliance entre Silla et Paekche frappa Koguryō dans la région de la rivière Han, mais, suite à cette victoire, Silla chassa son allié Paekche des territoires obtenus. Ceci provoqua une guerre entre les deux royaumes, qui se solda par la défaite de Paekche en 554. En ayant conquis cette zone fertile et peuplée, Silla poussa davantage son influence dans les territoires de Tae Kaya³. L'une des sources majeures de biens et techniques pour les princes de la région centrale cessait ainsi d'exister.

Sur le plan intérieur, le *Nihon shoki* décrit cette période de l'histoire japonaise comme étant une phase d'instabilité. Le souverain Keitai 繼体天皇 (r. 507-531) monta au pouvoir après que la lignée de Buretsu 武烈天皇 (r. 498-506) s'était terminée sans héritiers : Keitai lui-même n'avait pas de parenté directe avec le souverain précédent et ne venait pas de la région centrale⁴. De plus, bien que le *Nihon shoki* présente l'ascension au trône de Keitai comme un événement unanimement soutenu par la cour, selon Shinokawa, on dispose de suffisamment d'indices pour penser que cette succession était, au contraire, rejetée par certains groupes et familles⁵. Malgré cela, Piggot souligne que le choix de Keitai marqua la fin des conflits déclenchés par le décès de Yūryaku, en 479. De plus, Keitai avait des liens importants avec la région au nord-est du Lac Biwa : la sphère d'influence de l'entité politique de la région centrale put ainsi s'agrandir vers l'Est⁶. D'autre part, du point de vue archéologique, on constate un déclin rapide des *kofun* géants en forme de trou de serrure, qui avaient été jusqu'alors la marque distinctive de la culture des élites centrales. En parallèle, on voit se développer des sépultures groupées, de taille plus réduite. Le mobilier aussi évolue vers des objets

¹FARRIS, William Wayne, *Sacred Texts and Buried Treasures*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 1998, p. 55-122.

²LEE, Ki-baik, *A New History of Korea*, Cambridge, Harvard University Press, 1984, p. 41-45.

³*Ibidem*.

⁴SHINOKAWA Ken 篠川賢, *Keitai-tennō 繼体天皇* (L'Empereur Keitai), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2016, p. 82-93.

⁵*Ibid.*, p. 109-120.

⁶PIGGOT, Joan R., *The Emergence of Japanese Kingship*, Stanford University Press, Stanford, 1997, p. 66-67.

d'usage personnel plutôt que des symboles de pouvoir politique, guerrier ou magique¹. L'abandon progressif des sépultures géantes a été interprété par certains comme un signe de « formation de l'État » au Japon : puisque la structure hiérarchique était désormais institutionnalisée par une entité étatique, il n'y avait plus besoin de ce type d'architecture pour maintenir la suprématie des élites du Yamato². Si on regarde les sources officielles, on y trouve effectivement la description d'un contexte où le roi du Yamato occupe déjà une position de suprématie par rapport aux autres chefs de l'Archipel. C'est d'ailleurs à cette époque que l'on trouve la première mention de « cheval d'État », datée à la 1^e année du règne de Buretsu³ :

太子欲往期所。遣近侍舍人、就平群大臣宅、奉太子命、求索官馬。大臣戲言陽進曰、官馬為誰飼養、隨命而已、久之不進。

Ainsi le prince héritier [Buretsu, NdT] décida de se rendre au lieu [convenu]. Il envoya l'un de ses suivants personnels les plus proches à la résidence de Heguri no Ō-omi, et il le somma de procurer des chevaux d'état [*kanme* 官馬] par ordre du prince. Le Ō-omi, répondit d'un ton moqueur :

« Pour qui d'autres aurait-on élevé ces chevaux, si ce n'est pour obéir les ordres [de sa majesté]. »

Mais pendant une longue période il ne les envoya point⁴.

En lisant le texte, il semblerait que ces animaux étaient sous l'autorité de Heguri no Ō-omi, mais qu'ils étaient réservés à l'usage privé du souverain. Ce passage semble suggérer qu'une première forme de gestion institutionnelle des chevaux existait déjà à la fin du V^e siècle. Cependant, compte tenu du contexte, cela semble très peu vraisemblable. Il est fort probable qu'il s'agit d'une anecdote fabriquée par les auteurs du texte afin de montrer Heguri comme un vassal désobéissant et Buretsu comme un souverain dépourvu de

¹ BARNES, Gina, *Protohistoric Yamato*, University of Michigan Center for Japanese Studies and the Museum of Anthropology, Ann Arbor, 1988, p. 24-37.

² NESPOULOUS, Laurent, *Une Histoire de la Protohistoire japonaise : De la genèse de l'agriculture à la formation des sociétés archaïques complexes, du V^e millénaire avant notre ère au VII^e siècle de notre ère*, vol. I et II, sous la dir. de DEMOULE, Jean-Paul et MACE, François, Inalco, Département Corée-Japon, Centre Études japonaises Ead 1441, Septembre 2007, p. 418-423.

³ La date marquée dans le *Nihon shoki* est plus précisément la 11^e année du souverain précédent, Ninken 仁賢天皇 (r. 488-498).

⁴ *Nihon shoki, ge*, Buretsu 1.8 (498), p. 8-9.

vertu. En effet, cette date semble bien trop reculée pour que l'existence de concepts comme « cheval d'état » soit crédible. Nespoulous considère qu'au VI^e siècle les données suggèrent une crise identitaire des élites plutôt qu'une structuration du pouvoir étatique¹. Dans le cas particulier du *kofun* monumental, Nespoulous considère qu'il entra en crise suite au succès même de cette pratique : le modèle du Kinai ayant été adopté par le reste des élites régionales, il avait perdu son exclusivité. Bien que la construction de tombes en style *kofun* continue jusqu'au VII^e siècle, selon Nespoulous, le VI^e siècle marque la fin de l'époque Kofun du point de vue idéologique².

Dans ce contexte, la région du Kantō se distingue du reste de l'île de Honshū : ici, armes et armures continuèrent à constituer une partie importante du mobilier funéraire. De plus, vers la moitié du VI^e siècle, on voit augmenter le nombre de tombes contenant des armures *keikō* 挂甲, étudiées plus en détail dans la section 3 et souvent considérées comme un monopole de la région centrale. Habuta interprète cela comme un signe de l'intégration progressive des chefs du Kantō dans le réseau d'alliances militaires des princes du Kinai. Il considère que cet effort d'intégration des chefs orientaux s'explique par une volonté de la part des chefs du Kinai d'élargir leur influence politique et militaire vers l'Est. Il affirme qu'avec le VI^e siècle, les élites du Kantō faisaient désormais partie du système militaire organisé autour de la région centrale³. Le caractère martial des sépultures des élites orientales est aussi interprété comme une conséquence de la proximité avec les Emishi, avec lesquels les rapports pouvaient être conflictuels⁴. Sakamoto remarque aussi que, à partir de la deuxième moitié du VI^e siècle, on constate une augmentation importante des harnachements dans les sépultures de la région. Il considère que cela pourrait être indicatif du rôle de plus en plus important que le guerrier monté jouait dans le maintien de l'ordre⁵. Cependant, dans les sources décrivant les conflits de cette époque, on ne trouve aucune référence claire à l'usage du cheval, ni lors d'un combat ni pour le déplacement de combattants. En effet, pour Habuta, on n'a aucune preuve substantielle que les tactiques de cavalerie furent adoptées de manière systématique à cette époque. Au contraire, il considère que le cheval était avant tout un moyen de transport : au lieu d'être un élément central sur le champ de bataille, il était fondamental dans le maintien des liens et des flux d'informations entre le Yamato et le Kantō⁶. Autrement dit, le rôle du

¹NESPOULOUS, Laurent, *op. cit.*, p. 418-423.

²*Ibid.*, p. 398-405.

³HABUTA Yoshiyuki 土生田純之, *Kofun jidai no jitsuzō* 古墳時代の実象 (La vraie image de l'époque Kofun), Tōkyō, Yoshikawa kobunkan, 2008, p. 238-246.

⁴AMINO Yoshihiko 網野善彦, MORI Kōichi 森浩一, *Uma, fune, jōmin* 馬・船・常民 (Chevaux, bateaux et gens du commun), Tōkyō, Kodansha, 1999, p. 12-19.

⁵SAKAMOTO Yoshio 坂本美夫, *Bagu* 馬具 (Harnachements), Tōkyō, New Science Co., 1985, p. 99-105.

⁶HABUTA Yoshiyuki, *op. cit.*, 2008, p. 238-246.

cheval dans la sphère militaire du VI^e siècle n'était pas tactique, mais stratégique : le cheval n'était pas utilisé dans les combats de manière significative, mais son exploitation permettait le développement d'un nouveau système militaire organisé et dirigé par le royaume de Yamato.

Comme on pourra le constater dans les chapitres suivants, cette supposition est confirmée par les sources écrites, dans lesquelles les chevaux sont mentionnés comme des éléments indispensables du réseau de poste, avant qu'ils ne soient mentionnés en tant qu'instruments de guerre. Le développement des routes et des messagers montés fut d'ailleurs un facteur important dans l'expansion de l'influence du royaume de Yamato. Comme on pourra le constater dans le chapitre suivant, la possibilité d'envoyer des ordres et de recevoir des informations de manière rapide et efficace fut au cœur des efforts d'unification et de centralisation de la cour. On remarque d'ailleurs que ce développement remarquable du flux de circulation d'individus et informations sur le territoire japonais coïncide avec la disparition de l'un des interlocuteurs principaux des élites de l'Archipel sur la péninsule coréenne : Tae Kaya. Il est possible que l'évolution des royaumes coréens et les politiques agressives adoptées par ces derniers fussent l'un des éléments qui encouragèrent les élites des îles japonaises à développer les réseaux d'échanges et de communication entre eux, ce qui fut possible grâce à la diffusion de l'élevage du cheval.

Par ailleurs, l'augmentation de harnachements dans les sépultures japonaises ne fut pas uniforme : certains groupements de *kofun* disposent d'une quantité très importante de ces objets par rapport à d'autres sites funéraires (fig. 62). Selon Habuta, cela indique que, au VI^e siècle, la culture équestre n'était pas commune à toute la couche des élites, mais qu'elle était caractéristique de certains groupes en particulier, pour lesquels elle devint un élément identitaire très important¹. On peut supposer que les groupements de sépultures incluant les harnachements correspondaient aux familles locales qui avaient adopté l'élevage comme activité centrale dans leur vie économique. Habuta remarque d'ailleurs une forte concentration de *kofun* dotés de harnachements dans les alentours de Takasaki, dans le département de Gunma, ou le long de la côte de la baie de Tōkyō, entre Futtsu et Ichihara, ou encore dans le district de Katori, dans le département de Chiba. La situation géographique de ces sites correspond au tracé de ceux qui seront, un siècle plus tard, les grands circuits du Tōkaidō et du Tōsandō².

¹*Ibidem.*

²*Ibid.*

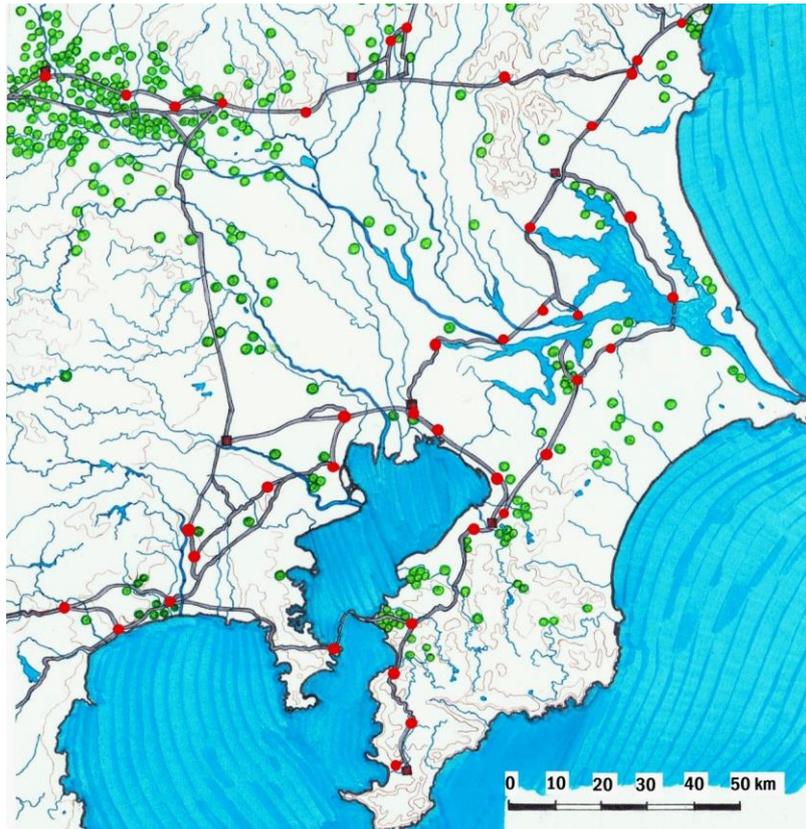


Fig. 62, Proximité entre les kofun contenant des harnachements (en vert), et le réseau des relais de Poste (en rouge)¹.

Il se pourrait ainsi que ces circuits eurent leur origine au VI^e siècle comme route d'échange entre les chefs locaux possesseurs de haras, et la région centrale. Il est fort probable que, en principe, au moins une partie des notables locaux basés dans des zones favorables aient adopté la culture équestre de manière indépendante, et que, ayant ainsi des chevaux à disposition, cela ait facilité les échanges avec la région centrale, permettant à cette dernière d'élargir sa sphère d'influence. De leur côté, les princes du Kinai encouragèrent la création de haras dans cette zone, ce qui avait le double avantage de développer l'élevage dans les zones favorables aux animaux et d'élargir leur réseau de communications et d'alliances.

Le développement des communications et des échanges entre chefs régionaux dans les îles japonaises ne signifia cependant pas l'abandon, de la part des princes de la région centrale, de leurs intérêts sur la péninsule coréenne. En effet, selon le *Nihon shoki*, les Wa prirent un rôle actif dans les conflits coréens

¹D'après HABUTA Yoshiyuki, *op. cit.*, 2008, p. 243 ; Département éditorial des éditions Shōbunsha 昭文社編集部, *Nihon rekishi chizu-chō* 日本歴史地図帳 (Cahier géographique de l'Histoire du Japon), Tōkyō, Shōbunsha, 2022, p. 105 ; SUZUKI Tetsuo 鈴木哲雄, *Taira no Masakado to Tōkoku bushidan* 平将門と東国武士団 (Taira no Masakado et les bandes guerrières des provinces orientales), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2012, p. 58.

mentionnés plus en haut, en offrant leur soutien à Paekche. La première mention de cette décision diplomatique et militaire est notée dans la 6^e année du règne de Keitai :

六年夏四月辛酉朔丙寅、遣穗積臣押山、使於百濟。仍賜筑紫國馬卅匹。

6^e année, été, jour du tigre de l'aîné du feu du 4^e mois du coq du cadet du métal [6^e jour], Hozumi no Omi no Oshima fut convoqué et envoyé au royaume de Paekche. Pour cela, il emporta en don 44 chevaux de la région de Tsukushi¹.

La présence des animaux est ici digne d'attention. Jusqu'à présent, le *Nihon shoki* nous a offert un seul exemple de don diplomatique constitué par des chevaux : il s'agit des deux chevaux envoyés avec Achiki et cités dans le chapitre d'Ōjin. Un don de 44 chevaux serait ainsi un événement sans précédent. Si ce nombre est exact, compte tenu de la taille réduite des bateaux de cette époque, on peut imaginer que cette mission requit la mobilisation d'une flottille assez importante. D'ailleurs, l'archéologie confirme la présence d'une culture équestre et d'un élevage florissants dans le nord de Kyūshū, comme le montre la découverte d'une vingtaine de sépultures pour chevaux dans cette région entre la moitié et la fin du VI^e siècle : un exemple est le site de Mikuni kyōryō 三国丘陵遺跡, dans le département de Fukuoka². Ces sites et le fait qu'il ait été possible de réunir 44 chevaux dont la qualité était digne d'un don diplomatique montrent bien que l'élevage dans cette région était désormais très développé.

Un envoi similaire à celui que l'on vient de citer est noté une génération plus tard, sous le règne de Kinmei 欽明天皇 (r. 539-571), en 546³ : il s'agit de la mission citée dans le chapitre précédent, où furent envoyés 70 chevaux sur dix vaisseaux⁴. La disponibilité croissante de chevaux confirme que l'entité étatique de la région centrale avait pu développer un nombre important de haras, ou qu'elle avait acquis la prérogative d'exiger des animaux de la part de producteurs subalternes.

¹*Nihon shoki, ge*, Keitai 6.4 (512), p. 26-27.

²SHIBATA Hiroko 柴田博子, « Kodai Minami kyūshū no maki to bagyū 古代南九州の牧と馬牛 » (Pâturages, chevaux et bœufs dans le sud du Kyūshū ancien), dans IRUMADA Nobuo 入間田宣夫, TANIGUCHI Kazuo 谷口一夫 (dir.), *Maki no kōkogaku* 牧の考古学 (Archéologie du pâturage), Tōkyō, Kōshi shoin, 2008, p. 35-36.

³Date offerte par le *Nihon shoki* : il est important de souligner que la source n'est pas encore complètement fiable et il se pourrait que l'année ne soit pas exacte.

⁴*Nihon shoki*, Kinmei 7.1.3 (546), p. 94-95.

L'envoi d'un nombre si important d'animaux requit sans doute une logistique complexe. Si on considère les circonstances troubles dans lesquelles Keitai arriva au pouvoir, il est possible que le but d'un envoi diplomatique si exceptionnel ait été non seulement de célébrer la puissance et la légitimité du roi de Paekche, mais aussi de montrer que le nouveau roi de Wa était tout aussi légitime et puissant que son homologue continental. Des opérations de propagande de ce type, visant à renforcer la position d'un nouveau souverain en organisant des voyages diplomatiques particulièrement opulents, ne sont d'ailleurs pas rares dans l'Histoire, un des exemples les plus célèbres étant sans doute les voyages exceptionnels de l'amiral Zheng He au début du XIV^e siècle¹. Il est possible que l'expédition diplomatique de Keitai, bien qu'à échelle infiniment plus réduite par rapport à la flotte de Zheng He, ait eu aussi pour but de montrer l'importance du royaume et de Keitai en particulier. Dans ce contexte, le cheval exerçait donc le rôle de symbole de légitimité, étant ainsi instrument politique et diplomatique.

L'engagement de Keitai aux côtés du royaume de Paekche ne fut pas purement diplomatique : la 9^e année de son règne, en 515, les Wa lancèrent la première campagne militaire en Corée après la défaite de 404 : un Mononobe no Muraji, dont le nom n'est pas spécifié, quitta la région centrale avec le général de Paekche Sami Monki 姐彌文貴. Selon la source, Sami Monki se dirigea vers Silla, alors que Mononobe no Muraji guida sa flotte de « 500 bateaux » à Tasa 帶沙江, lieu situé à l'embouchure de la rivière Sömjin, où il essuya une défaite définitive². Une deuxième expédition militaire fut lancée en 527 avec le but déclaré, selon le *Nihon shoki*, de reconquérir des territoires de Kaya occupés par Silla, mais elle fut déroutée par la révolte d'un chef de l'île de Kyūshū, événement connu sous le nom de « troubles d'Iwai », *Iwai no ran* 磐井の乱. Selon le *Nihon shoki*, le chef du territoire de Tsukushi s'appropriâ les impôts de la région et, encouragé par le royaume de Silla, il coupa le trafic naval entre la péninsule coréenne et la région centrale. La guerre pour assujettir la région prit, selon le *Nihon shoki*, « plusieurs années »³. On a mentionné dans le chapitre précédent le fait que la contribution de Silla au développement de la culture équestre japonaise est mentionnée très rarement et souvent de manière indirecte. Cependant, selon ce passage, il semblerait que le royaume était bien investi dans les échanges avec des chefs des îles japonaises. Il se peut que Silla ait utilisé son influence pour favoriser des chefs opposés à l'entité politique qui était en train de se former dans la région centrale.

¹TWITCHETT, Denis, FAIRBANK, John K., *The Cambridge History of China*, vol. 7, part I, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 232.

²*Nihon shoki, ge*, Keitai 9.2.4 (515) ; Keitai 9.4 ; Keitai 9.4.6 (515) ; Keitai 10.5 (516), p. 32-33.

³*Ibidem*, Keitai 21.6.3 (527), p. 34-37.

La révolte d'Iwai sera analysée plus en détail dans le chapitre 3.a.

Cette entente entre Silla et un concurrent de l'autorité de la région centrale pourrait expliquer la décision des princes du Kinai de lancer une troisième expédition militaire en Corée, contre le royaume, en 529. Cependant, selon le *Nihon shoki*, malgré un investissement de deux ans, l'armée de Wa ne put obtenir aucun résultat significatif et l'opération fut interrompue¹. Kuji remarque que la source mentionne la présence de Kawachi no Omonoki no Umakai no Obito Mikari 河内母樹馬飼首御狩 parmi les officiers sur la péninsule. Il suggère que la présence des Umakai pourrait indiquer la présence de guerriers montés parmi la force expéditionnaire de Wa². Malheureusement, les sources restent très vagues à ce sujet : si d'un côté l'équipement et les chevaux pour armer des combattants montés existaient bien, les sources ne les mentionnent pas ni ne font mention de mouvements ou actions qui laissent entendre la présence de troupes à cheval.

Une nouvelle mission Wa eut lieu en 537, avec le but officiel de protéger la région de Kaya contre l'influence de Silla, mais sans que cela ne produise de résultat digne d'être mentionné dans le *Nihon shoki*³, et encore en 554, quand le royaume de Wa envoya 1 000 hommes, 100 chevaux et 40 bateaux⁴. Une fois de plus, les sources manquent de détails pratiques pour déterminer les tactiques employées et savoir si les guerriers de Wa utilisèrent la cavalerie. Si on se fie aux chiffres donnés par le *Nihon shoki*, il est clair qu'un tel nombre de chevaux ne permet pas un usage tactique important, si ce n'est pour les commandants, compte tenu du fait que chaque guerrier nécessite plus d'un seul cheval pour pouvoir se battre monté. D'autre part, pourvu qu'on accepte le chiffre de 100 chevaux, si ce nombre apparaît trop réduit pour une armée dotée de cavalerie, il constitue néanmoins le plus grand envoi de chevaux effectué par les Wa jusqu'à présent. Il est possible que le pays de Wa ait envoyé plusieurs dizaines de chevaux à Paekche, mais il est probable qu'il s'agissait d'un don diplomatique plutôt que d'animaux de guerre.

Le *Nihon shoki* fait effectivement mention de troupes à cheval, mais il s'agit des guerriers de Silla. On trouve dans cette section une description détaillée qui montre un duel entre un guerrier de Silla et le chef du territoire de Tsukushi.

有能射人、筑紫国造。進而彎弓、占擬射落新羅騎卒最勇壯者。

発箭之利、通所乘鞍前後橋、及其被甲領会也。

²*Ibid.*, Keitai 23.3 (529) ; 23.4.7 (529) ; 24.2.1 (530) ; 24.9 (530) ; 24.10 (530), p. 37-39, p. 39-43, p. 42-43, p. 43-45, p. 45-47.

²KUJI Fujiō, *op. cit.*, p. 77-83.

³*Nihon shoki, ge*, Senka 2.10.1 (537), p. 59.

⁴*Ibid.*, Kinmei 15.1.7 (554), p. 108-109.

Il y avait un archer puissant, un chef de territoire de la région de Tsukushi. Il avança et tendit son arc, il fit une pause et visa, et il abattit d'une flèche le plus vaillant des archers montés de Silla. La vitesse de la flèche décochée était telle qu'elle perça le pommeau et le troussequin de la selle sur laquelle il était monté et elle atteint le côté de l'armure¹.

La richesse descriptive de ce passage offre en théorie une opportunité précieuse d'analyse permettant d'élucider la manière de combattre de cette époque. Cependant, cet épisode est sans doute une invention littéraire. L'image de la flèche perçant l'armure et l'homme est récurrente dans la littérature guerrière et doit sans doute être davantage interprétée dans un sens figuratif célébrant la puissance de l'archer que dans un sens littéraire où la flèche aurait vraiment traversé l'adversaire de part et d'autre. Par ailleurs, une description presque identique se trouve dans *Le dit de Hōgen*, *Hōgen monogatari* 保元物語, lorsque le célèbre guerrier Minamoto no Tametomo 源為朝 (1133-1170) tue Yamada no Kosaburō Koreyuki 山田小三郎惟行 (1128-1156) pendant l'attaque nocturne au palais de Shirakawa en 1156 :

[...] 少し差し下て、馬の頭に押し当てて、放たれたり。何かはたまるべき、鞍の前輪をはたと射破りて、草摺のたたなはりめを後へつと射貫き、尻つ輪よりあなたへ、矢崎長にぞ射出だしたる。

[...] [Tametomo] baissa un peu [son arc], il visa la tête du cheval et décocha. Comment aurait-on pu s'en protéger ? Ayant frappé et percé le pommeau, ayant frappé et transpercé jusqu'à l'arrière la jupe de fer aux bandes de lamelles superposées, la flèche ressortit de l'arrière du troussequin d'une bonne longueur².

Ainsi, le *Nihon shoki* ne peut pas être considéré ici comme absolument fiable : on assiste probablement là à l'origine d'un *topos* littéraire destiné à avoir une longue fortune dans la littérature. Du point de vue de

¹*Ibid.*, Keitai 15.12.27 (521), p. 112-113.

²YANASE Kiyoshi 柳瀬喜代志, YASHIRO Kazuo 矢代和夫, MATSUBAYASHI Yasuaki 松林靖明, SHIDA Itaru 信太周, INUI Yoshihira 犬井善寿, *Shōmonki, Mutsu waki, Hōgen monogatari, Heiji monogatari* 将門記. 陸奥話記. 陸奥話記. 平治物語, Tōkyō, Shōgakukan, 2002, p. 283-284.

notre thèse, bien que l'on dispose d'indices suggérant que certains individus, peut-être les commandants, se rendaient probablement à la guerre à cheval, il apparaît que, d'une manière générale, les tactiques de cavalerie restaient absentes de l'art militaire de Wa. Cependant, la présence de ces animaux lors de ces campagnes militaires suggère que le cheval jouait désormais un rôle important dans la sphère militaire, même s'il n'était que symbolique.

L'aide militaire offerte par l'Archipel ne suffit d'ailleurs pas à sauver le sort de l'armée de Paekche, ni de son roi. Le royaume de Silla prit le contrôle du territoire de Kaya et coupa les voies de communication entre Paekche et ses alliés de l'Archipel¹. Le soutien de Wa ne faiblit toutefois pas suite à ce revers, et on trouve une nouvelle mention d'une expédition pour la 17^e année du règne de Kinmei, où une fois de plus, le *Nihon shoki* mentionne clairement la présence de « bons chevaux » :

十七年春正月、百濟王子惠請罷。仍賜兵仗良馬甚多。亦頻賞祿。衆所欽歎。[...]於是、遣阿倍臣-佐伯連-播磨直、率筑紫国舟師、衛送達国。別遣筑紫火君[...] 率勇士一千、衛送弥弓。[...] 因令守津路要害之地焉。

17^e année, printemps, premier mois, Kei, fils du roi de Paekche, demanda de pouvoir retourner [dans sa patrie]. Par la suite, on lui octroya de nombreuses armes et de bons chevaux. [...] Sur ce, Abe no Omi, Saeki no Muraji et Harima no Atae furent envoyés, ils prirent la tête de la flotte en Tsukushi afin de l'escorter vers son pays. On envoya le seigneur de Hi en Tsukushi séparément [...], il conduisait 1 000 gaillards pour le protéger le long de sa route vers Mite [...] [près de l'embouchure de la Somjin, NdT]. Ensuite, on lui ordonna de protéger les positions stratégiques le long de la route du port².

Les chevaux sont ici mentionnés avec les armes et il paraît clair que les compilateurs les listent ici en tant que ressources militaires offertes au prince. Il est clair que ces dons (les chevaux et les armes) étaient des objets précieux destinés au prince et à son entourage. Si l'on croit ce passage, cela pourrait suggérer que, à cette époque, les chefs avaient intégré la pratique du combat à cheval dans leur identité. Il semble probable que, vers la moitié du VI^e siècle, les commandants étaient bien montés en cas d'affrontement. Cependant, les données énumérées jusqu'à présent montrent que, même si cela était le cas, le rôle tactique et stratégique

¹KUJI Fujiō, *op. cit.*, p. 77-83.

²*Nihon shoki, ge*, Kinmei 17.1 (556), p. 116-117.

du cheval en cas de guerre restait très limité.

Malgré les efforts diplomatiques du Yamato, en 562, le royaume de Silla acheva l'occupation de ce qui restait des territoires de Tae Kaya, et ceci poussa le royaume de Wa à lancer une nouvelle campagne militaire sur la péninsule. Le *Nihon shoki* décrit un succès initial de la mission, mais, même si ce fut le cas, l'expédition ne parvint pas à restaurer Tae Kaya ou à promouvoir les intérêts de Paekche dans la région¹. Si lors de ces campagnes coréennes le *Nihon shoki* mentionne parfois l'existence de chevaux sur le champ de bataille, ces animaux restent absents des affrontements ayant eu lieu dans les îles japonaises. Le *Nihon shoki* n'en parle pas, et, lors de la révolte de Mononobe no Moriya no Ōmuraji 物部守屋大連 (?-589), en 589, aucune mention de cavalerie n'est faite². En effet, la première mention d'un homme avec armure et à cheval que l'on voit apparaître dans le *Nihon shoki* lors d'un épisode se déroulant sur le territoire japonais ne concerne pas une guerre ou une bataille, mais l'arrivée d'un homme politique. Cet événement se déroule pendant la 12^e année du règne de Bidatsu 敏達天皇 (r. 572-585). À cette époque, Tae Kaya avait cessé d'exister depuis plusieurs années, et il semble que les élites de Wa entretenaient un projet de restauration de la confédération. Dans ce but, ils convoquèrent Nichira 日羅, célèbre bureaucrate de haut rang qui servait à la cour de Paekche³.

Le *Nihon shoki* décrit ainsi l'arrivée de Nichira à la cour de Bidatsu :

是時、日羅被甲乘馬、到門底下。

À ce moment, Nichira arriva au seuil de la porte [du palais], revêtu d'une armure et chevauchant⁴.

Cette description peut être interprétée de plusieurs manières, mais il est probable qu'il s'agisse simplement d'une autre indication du fait que, comme on a pu le voir quelques paragraphes auparavant, les hauts personnages de la seconde moitié du VI^e siècle pouvaient se présenter équipés en guerrier monté. Il s'agit d'un possible indice du fait que la guerre à cheval était désormais un élément important dans l'identité des élites.

Malgré l'investissement diplomatique des Wa, aucune tentative réelle pour la restauration de Kaya ne fut effectuée à cette période, très probablement à cause du manque de confiance entre les élites du Yamato et le royaume de Paekche. De plus, la contribution principale de Nichira à la politique du Yamato sera

¹*Ibid.*, Kinmei 23.7 (562), p. 122-127.

²*Ibid.*, Sushun 1.7 (588), p. 162-165.

Ces conflits seront analysés plus en détail dans le chapitre 3.a.

³MORI Kimiyuki, *op. cit.*, 2006, p. 181-203.

⁴*Nihon shoki, ge*, Bidatsu 12.10 (583), p. 144-145.

d'encourager le souverain à donner priorité à la prospérité économique du pays et à la défense avant de s'engager sur la péninsule¹. Ceci s'avéra une tâche ardue, car la 14^e année du règne de Bidatsu, une épidémie ravagea le pays². Bidatsu mourut quelque mois plus tard, ayant contracté la maladie. Il laissa le projet de la restauration de Kaya inachevé, et une cour déchirée par l'antagonisme des deux ministres principaux, Soga no Umako no Sukune 蘇我馬子宿禰 (551-626) et Mononobe no Moriya no Ōmuraji³. L'opposition politique entre hauts personnages ne fit qu'augmenter pendant le court règne de Yōmei 用明天皇 (r. 585-587), culminant avec l'assassinat de l'un des ministres du souverain précédent⁴. Suite au décès de Yōmei, il s'ensuivit une série de règlements de comptes et la révolte de Mononobe no Moriya no Ōmuraji⁵.

Avec la montée au pouvoir de Sushun 崇峻天皇 (r. 587-592), le projet de restaurer la Confédération de Kaya fut renouvelé, au point qu'une expédition militaire fut lancée en 591⁶. Cependant, cette armée ne quitta pas Tsukushi, et Mori considère que la vraie mission de ces troupes n'était pas une invasion de la péninsule, mais une précaution contre une possible attaque de la part de Silla⁷. Le règne de Sushun fut d'ailleurs aussi bref que celui de son prédécesseur, et le souverain fut assassiné par son ministre Soga no Umako avant la fin de la 5^e année de son règne. Le *Nihon shoki* spécifie que, lors de l'assassinat du souverain, Soga no Umako l'attira dans un guet-apens en prétextant vouloir lui présenter « les tributs venus des terres orientales », 今日進東国之調⁸. Selon Kuji, ceci se réfère très probablement aux haras dont on trouve les traces dans l'est de Honshū. Puisque les harnachements d'usage pratique apparaissent de façon plus commune dans l'Est (Gunma, Yamanashi, Shizuoka, Nagano), il est probable que cette région ait été celle où le cheval était le plus utilisé⁹. On pourra examiner en détail les sites archéologiques en question dans la section dédiée à l'élevage. Ce qui est digne d'attention ici est le fait que, si l'hypothèse de Kuji est correcte, vers la fin du VI^e siècle, le souverain de la région centrale exigeait des chevaux de la part des territoires orientaux. Cela signifierait un développement important du pouvoir politique que le chef de la région centrale pouvait exercer sur les élites de ces régions. De plus, l'envoi de chevaux, originellement utilisés pour

¹MORI Kimiyuki, *op. cit.*, 2006, p. 181-203.

²*Nihon shoki, ge*, Bidatsu 14.3 (585), p. 150-151.

³*Ibid.*, Bidatsu 14.8.15 (585), p. 152-153.

⁴*Ibid.*, Yomei 1.5 (585), p. 156-159.

⁵*Ibid.*, Yomei 2.5 (586), Sushun 1.7 (588), p. 162-165, 160-164.

⁶*Ibid.*, Sushun 4.8.1 (591), p. 169-171.

⁷MORI Kimiyuki, *op. cit.*, 2006, p. 204-227.

⁸*Nihon shoki, ge*, Sushun 5.11.3 (592), p. 170-171.

⁹KUJI Fujiō, *op. cit.*, p. 77-83.

renforcer les liens diplomatiques avec des souverains étrangers, est maintenant un élément des échanges entre élites de l'Archipel. Il est probable que cela soit dû non seulement au statut de bien de prestige du cheval, mais aussi à la volonté du chef du Yamato de se procurer un nombre important d'animaux, qui pouvaient ensuite être utilisés comme dons diplomatiques ou pour faciliter la circulation d'informations et d'envoyés.

En conclusion, au VI^e siècle, les chevaux occupent bien un rôle important dans la vie diplomatique et politique des îles japonaises : ils constituent des dons pour les souverains étrangers, ils servent à renforcer les alliances entre les chefs locaux et le souverain de la région centrale, ils servent à la chasse et aux déplacements. L'image de la guerre à cheval fait désormais partie de l'identité d'au moins une partie des élites, et il est fort probable que les chefs d'armée se présentaient en tant qu'archers montés. Cependant, malgré ces développements, dans le combat, le cheval semble avoir une présence insignifiante. Ce thème sera analysé de manière plus approfondie dans le chapitre 3.a : ici, il suffit de constater que, si on peut affirmer que très probablement les chefs étaient montés lors des affrontements, il semblerait que le cheval n'ait pour l'instant aucun rôle tactique important dans la guerre au Japon.

Il est toutefois important de noter que cette image de la guerre au Japon nous vient principalement des sources écrites : les données archéologiques nous montrent simplement que l'équipement nécessaire à la guerre à cheval existait, mais ne nous informent guère sur l'utilisation réelle de ces tactiques. Comme on pourra le constater dans les chapitres suivants, le *Nihon shoki* et les autres sources écrites sont fortement centrées sur la réalité du Kinai. On trouve par exemple très peu d'informations sur les habitants des régions semi-indépendantes de l'Est et du Nord-est, si ce n'est lors de guerres entre ces gens et la cour du Kinai. Comme on pourra le voir, ces gens devinrent renommés en tant que guerriers montés, mais aucun détail ne nous est offert concernant leur culture équestre avant les campagnes d'expansion de la cour. Compte tenu de la présence certaine de haras, il est fort probable que les gens de l'Est développèrent rapidement leurs propres usages. Malheureusement, la mémoire de ces usages a été définitivement perdue. Ainsi, quand on affirme que le cheval de guerre n'eut pas de rôle important dans le champ de bataille au Japon, ce qu'on entend vraiment est qu'il ne fut pas utilisé de manière systématique par le roi du Yamato.

LA CULTURE ÉQUESTRE AU VI^e SIÈCLE

Comme on a pu le constater, les chefs du nord de Kyūshū adoptèrent la culture équestre très vite. Avec le VI^e siècle, on constate son impact aussi dans le sud de l'île : en 2004, on a pu recenser 71 tombes contenant des harnachements dans le département de Miyazaki, en particulier près des villes de Saito, Miyazaki et Ebi. Quinze de ces tombes étaient des *kofun*, mais les autres, à l'exception d'un site incertain, étaient des sépultures typiques du sud de Kyūshū : 25 étaient des sépultures à entrée latérale, *yokoanabo* 横穴墓, et 30 étaient des tombes souterraines à entrée latérale, *chika-shiki yokoanabo* 地下式横穴墓. On constate donc

l'achèvement de l'intégration de cette culture continentale dans les coutumes et le rituel des élites de la région, et cela en dehors de l'influence directe des seigneurs de la région centrale. En effet, les premiers harnachements retrouvés dans le département de Miyazaki remontent au V^e siècle et ils montrent une filiation claire avec ceux utilisés dans la région de Kaya et le royaume de Paekche. Cependant, à partir de la moitié du VI^e siècle, malgré la présence de certains exemplaires présentant une forme proche du style de Silla, le modèle qui devint graduellement dominant fut celui de Paekche. De plus, dans cette région, les sépultures rituelles de chevaux sont très nombreuses, ce qui indique que l'élevage était bien développé dans la région de l'actuelle Hyūga. Selon Shibata, les données archéologiques suggèrent fortement que cette activité était organisée et pratiquée par des groupes d'éleveurs¹.

Dès le VI^e siècle la symbolique du cheval est d'ailleurs intégrée dans l'art iconographique des sépultures décorées de Kyūshū : des chevaux, des bateaux, mais aussi des boucliers et des carquois deviennent rapidement des éléments picturaux importants dans le rituel funéraire des élites locales². Le *kofun* d'Ōzuka 王塚古墳 (fig. 63) est l'un des exemples les plus anciens dans le département de Fukuoka et l'un des plus connus : il s'agit d'un *kofun* en forme de trou de serrure à entrée latérale construit dans la première moitié du VI^e siècle. Il était partiellement détruit au moment de sa découverte, mais on estime qu'il devait avoir une longueur entre 75 m et 82 m, un diamètre de la partie circulaire de 50-55 m, et une hauteur de 8-9 m. En son intérieur, un vestibule et une chambre funéraire richement peints, des structures qui montrent des points communs avec les sépultures découvertes dans le département de Kumamoto³. Une autre sépulture montrant des éléments similaires est la tombe 1 du site de Kyōngsal-li 景山里1号墳, dans le sud de Kyōngsang, dans le sud de la Corée, ce qui témoigne des échanges que cette région entretenait avec la Péninsule⁴. À l'intérieur du *kofun* d'Ōzuka, sur le mur séparant le vestibule de la chambre mortuaire proprement dite, à gauche et à droite du passage cinq chevaux noirs et rouges sont peints, deux à droite et trois à gauche (fig. 63). Les animaux sont richement équipés, avec des harnachements décorés, et des figures humaines esquissées de manière très stylisée sont peintes sur les selles. L'espace autour de ces figures est saturé par des motifs géométriques abstraits tels des triangles, des spirales, des cercles⁵.

¹SHIBATA Hiroko, *op. cit.*, p. 39-43.

²YANAGISAWA Kazuo 柳沢一男, *Kakareta yomi no sekai - Ōtsuka kofun 描かれた黄泉の世界-王塚古墳* (L'Outre-tombe illustré - Le *kofun* d'Ōtsuka), Tōkyō, Shinsensha, 2004, p. 36-39.

³*Ibidem*, p. 4-19.

⁴*Ibid.*, p. 20-28.

⁵*Ibid.*, p. 42-55.



Fig. 63, Chevaux représentés sur les peintures funéraires du *kofun* d'Ōzuka, d'après YANAGISAWA Kazuo, 2004¹.

Cette représentation rappelle les chevaux peints dans les sépultures en Chine et dans le royaume de Koguryō². Mori remarque cependant que le *topos* du cheval était une particularité de l'art funéraire de Koguryō et un motif peu commun dans les contextes de Paekche, Silla ou Kaya. Cependant, même dans le nord de la Corée, ce type de représentation, ayant connu son pic entre le IV^e et le V^e siècle, était en train de disparaître rapidement. De plus, si on compare l'art mural des tombes des îles japonaises avec celui des tombes de Koguryō, on constate de nombreux points communs, mais aussi de nombreuses différences³. Par

¹YANAGISAWA Kazuo, *op. cit.*, p. 48

²*Ibid.*, p. 42-55.

³MORI Kōichi 森浩一 (dir.), *Nihon kodai bunka no tankyū – Uma* 日本古代文化の探求-馬 (Investigation dans la culture ancienne du Japon – Le cheval), Tōkyō, Shakai Shakai shisousha, 1974, p. 43-70.

exemple, dans le cas d'Ōzuka, les chevaux montrent une attitude particulièrement statique et stylisée par rapport aux homologues continentaux¹. Ces peintures présentent cependant beaucoup de détails : les animaux sont représentés de manière beaucoup plus minutieuse que les cavaliers, à peine reconnaissables. On constate aussi que seulement trois des cinq chevaux sont visiblement des étalons. Comme on pourra le constater, le Japon montra vite une prédilection très marquée pour les mâles. Peut-être dans cette région la coutume de monter des étalons entiers n'était pas aussi rigoureuse. Cela pourrait conforter l'idée que, avant l'unification sous l'autorité de la région centrale, des traditions équestres diverses s'étaient développées dans différentes régions. Dans la chambre proprement dite, on a découvert un mobilier funéraire constitué par des éléments traditionnels, comme miroirs et poteries, mais aussi par ces attributs militaires que l'on associe désormais à la légitimité de l'autorité : armes, des lamelles faisant partie d'une armure *keikō*, des harnachements dont un mors, des parties de selle, des décorations, des étriers en anneau et en vase. On considère que ces éléments, dont un certain nombre sont précieux et enrichis par des décorations en or, faisaient partie de trois ensembles complets².



Fig. 64, Les sites d'Ōzuka (1), Takehara (2), Dokida Higashi 1 (3), Yamasaka Shimonohara 1 et 2 (4) et Aoki 5 et 6 (5).

À 16 Km au nord d'Ōzuka, on trouve le *kofun* de Takehara 竹原古墳, dans le département de Fukuoka³. Cette peinture montre, parmi d'autres symboles, l'arrivée en bateau d'un personnage vêtu de pantalons bouffants, de bottes et d'un haut couvre-chef, sans doute une stylisation de vêtements continentaux, qui

¹YANAGISAWA Kazuo, *op. cit.*, p. 42-55.

²*Ibidem*, p. 28-31.

³MORI Kōichi, *op. cit.*, p. 70-86.

emmène avec lui un cheval (fig. 65). Le sujet rappelle l'épisode d'Achiki mentionné dans le chapitre précédent et semble célébrer l'arrivée des éleveurs sur l'Archipel. Il se pourrait ainsi que, dans la construction de l'identité du défunt dans la mort, les contemporains aient voulu célébrer ses liens avec l'importation de la culture équestre au Japon.



Fig. 65, Représentation de cheval sur la peinture murale du *kofun* de Takehara, d'après le site officiel de la ville de Miakawa¹.

Dans le département de Miyazaki, en plus des sites mentionnés auparavant, on trouve d'autres exemples remarquables, comme la tombe 1 de Dokida Higashi 土器田東1号横穴墓, construite entre la seconde moitié du VI^e siècle et la première moitié du VII^e siècle dans le département de Miyazaki (fig. 64), qui présente sur la voûte de la chambre mortuaire des motifs figuratifs dont 24 chevaux, deux figures humaines et d'autres animaux. Des harnachements étaient aussi inclus dans le mobilier funéraire, aux côtés de céramiques, de pointes de flèche en fer et de lames de couteau². Dans le département de Kagoshima, on a répertorié sept tombes contenant des harnachements, quatre étant des tombes souterraines à entrée latérale, et trois étant des sépultures typiques du sud de l'île, dites tombes souterraines à dalles empilées avec chambre en pierre, *chika-shiki itaishi-zumi sekkanbo* 地下式板石積石室墓³. Ainsi, si les élites du sud de

¹<https://www.city.miyawaka.lg.jp/kiji003446133/index.html>, consulté le 17/12/2022.

²SHIBATA Hiroko, *op. cit.*, p. 39-43.

³*ibidem*.

l'île gardent beaucoup d'éléments de leur identité dans le rituel, ils s'approprièrent la culture équestre au même titre que les élites de la région centrale.

Ce développement d'une culture équestre du sud de l'île s'épanouit dès la seconde moitié du siècle : la quantité de harnachements dans le contexte funéraire augmente de manière sensible¹ et dans le sud de Kyūshū les sépultures de chevaux se diffusent, souvent associées à des haras ou des pâturages. Shibata cite comme premiers exemples les sites 1 et 2 de Yamasaki Shimonohara, 山崎下ノ原第1遺跡 et 山崎下ノ原第2遺跡 (fig. 64). L'endroit se situe à 6 km au nord de l'embouchure de la rivière Ōyodo et à 1,5 km à l'ouest de la côte actuelle, et il a été utilisé comme cimetière pendant environ 100 ans, entre la fin du V^e siècle et la fin du VI^e siècle. On y trouve six sépultures de chevaux, dont une dans le fossé des *kofun* ronds Aoki 5 et 6, 櫛5号墳 et 櫛6号墳 (fig. 64), et cinq dans les fossés de trois *kofun* ronds dont ne subsistent que des vestiges. Le cheval enterré dans la fosse numéro 16 était accompagné d'un ensemble de harnachements en bronze doré. Le site numéro 2 est un centre habité qui apparaît à la seconde moitié du V^e siècle, se développe jusqu'à la seconde moitié du VI^e siècle et décline ensuite pour disparaître vers la seconde moitié du VII^e siècle. On y retrouve huit maisons semi-souterraines contenant des dents de cheval. De plus, on a constaté des traces d'activité agricole et de production d'outils en fer². Selon Shibata, les sources écrites et les données archéologiques confirment le fait que l'élevage arriva dans le sud de Kyūshū par la Corée et que, au plus tard au V^e siècle, on pouvait trouver dans cette région des familles puissantes pratiquant cette activité et entretenant des rapports étroits avec la région centrale³.

Si, comme on a pu le constater, le VI^e siècle semble caractérisé par une crise des valeurs et des symboles typiques des élites (par exemple la tombe monumentale en forme de trou de serrure), d'un autre côté, la symbolique du cheval reste durablement attachée au statut hiérarchique. Cette tendance n'est pas limitée au Kyūshū ou à la région centrale, mais concerne aussi les régions orientales. Un exemple est le *kofun* de Kannon-yama 観音山古墳, dans le département de Gunma (fig. 67). Il s'agit d'un *kofun* en forme de trou de serrure, d'une longueur totale de 97 m et d'une hauteur de 9,6 m, entouré par un fossé et construit probablement vers la moitié du VI^e siècle. Sur la surface, on a pu retrouver des nombreuses *haniwa* représentant des boucliers, des guerriers et des chevaux. À l'intérieur, malgré les ravages provoqués par des pilliers, on a pu trouver le sarcophage du défunt et une partie du mobilier funéraire, dont des miroirs, des ornements précieux, un casque, une armure *keikō*, des sabres, des pointes de flèches, ainsi qu'une quantité très importante de pièces de harnachements, dont un mors en bronze doré, des accessoires de croupière et

¹*Ibidem.*

²*Ibid.*, p. 43-51.

³*Ibid.*, p. 55-56.

des décorations en forme de cœur ou de feuille d'abricotier¹. Si le style de ces éléments présente ses particularités, on remarque néanmoins les grandes similitudes dans le contenu du mobilier funéraire et l'art figuratif des *kofun* de Kannon-yama et d'Ōzuka, et cela malgré la grande distance et les différences profondes entre le contexte du nord du Kyūshū et celui du centre de la région orientale. Il semblerait que, à cette époque, une uniformité culturelle importante se développe au sein des élites, malgré la distance et les différences contingentes, et cette uniformité est centrée sur le cheval et les armes.

Un autre *kofun* situé aussi près de la ville de Takasaki dans le département de Gunma et construit très probablement entre la seconde moitié du VI^e siècle et le début du VII^e est le *kofun* de Kannon-zuka 観音塚古墳, un *kofun* en forme de trou de serrure qui contenait un mobilier funéraire très riche et de très bonne qualité (fig. 67). On y a retrouvé des miroirs, des épées, des pointes de flèche, une armure *keikō*, des décorations pour harnachements, un mors en fer avec des rondelles en anneau typiques de la région, une décoration pour croupière et des étriers en fer. En plus de cela, le mobilier incluait aussi des outils, des bijoux et des poteries. On considère que la sépulture contenait au moins deux ensembles complets de harnachements, l'un en bronze doré et l'autre en fer et bronze doré². Les sites de ce genre suggèrent l'évolution dans la région d'une couche sociale aisée, pouvant amasser une quantité importante d'objets précieux et auprès de laquelle l'affiliation à la culture militaire et la culture équestre occupaient une place très importante dans la construction de l'identité du groupe. Ces chefs et éleveurs entretenaient d'ailleurs des liens étroits avec la région centrale et le roi du Yamato, comme en témoignent les miroirs et la forme des sépultures.

Le développement de la symbolique du cheval dans la sphère funéraire des élites se développe et se répand aussi dans la région de la mer du Katori. L'un des exemples les plus célèbres dans ce sens est le *kofun* de Sanmaizuka 三昧塚古墳, construit entre la fin du V^e siècle et le début du VI^e siècle dans le département d'Ibaraki, près de la ville de Namegata (fig. 67). Il s'agit d'un *kofun* en forme de trou de serrure, d'une longueur de 85 m et d'une hauteur maximale de 6 m, entouré par un fossé en forme de bouclier, considéré comme l'un des *kofun* les plus imposants de la région³. Dans un espace rectangulaire près du sarcophage, on a pu retrouver une armure *tankō* 短甲⁴, une armure *keikō*, un casque riveté, des armes, pointes de flèche et

¹La feuille d'abricotier, arbre non originaire du Japon, est typiquement un motif décoratif importé du Continent.

Gunmaku-shi hensan iinkai 群馬県史編さん委員会, *Gunma-shi – shiryō-hen* 群馬県史-資料編 (Histoire de la Préfecture de Gunma – recueil des documents), vol. 3, Département de Gunma, 1981, p. 245-253.

²*Ibidem*, p. 288-302.

³Ibaraki-kenritsu rekishi-kan 茨城県立歴史館, *Sanmaizuka-kofun to sono jidai* 三昧塚古墳とその時代 (Le *kofun* de Sanmaizuka et son époque), Mito, Ibaraki-kenritsu rekishi-kan, 2016, p. II-IV.

⁴Les armures seront analysées en détail dans le chapitre 3.a.

une pierre à aiguiser, ainsi qu'un mors aux rondelles en fer décoré de bronze doré et portant des rondelles en forme de f, accompagné de boucles en fer, faisant très probablement partie d'une têtère en cuir¹. Le défunt était placé dans un sarcophage en pierre, accompagné de nombreux ornements, d'armes, d'un miroir, mais l'objet le plus remarquable était une couronne en bronze doré posée sur son front² (fig. 66). Sa circonférence est de 60 cm et elle semble représenter deux collines, sur lesquelles sont alternés huit chevaux sans harnachements et sept décorations à caractère floral³. Si les décorations florales rappellent un *topos* figuratif diffusé sur la péninsule coréenne, la procession des chevaux sous cette forme ne connaît pas d'équivalent⁴. Le style de la représentation pourrait cependant suggérer un écho du cheval représenté sur la lame de l'épée du *kofun* d'Etafunayama 江田船山古墳, dans le département de Kumamoto⁵. À la différence des autres *kofun* en forme de trou de serrure que l'on trouve dans cette région, le Sanmaizuka se trouve isolé et placé à quelques centaines de mètres de la baie de Kasumi. Le défunt exerçait très probablement un contrôle important sur le trafic fluvial et maritime. La présence d'une armure *keikō* indique d'ailleurs que ce souverain local entretenait des rapports étroits avec le souverain de la région centrale, où ces armures étaient fabriquées. La couronne cependant est unique, et ne ressemble pas aux rares exemplaires de couronne (une dizaine en tout) retrouvés au Japon, si bien qu'il est difficile d'interpréter cet objet. D'un côté, il semble indiquer un lien important du défunt avec la culture équestre et l'élevage. D'autre part, ces activités n'étaient pas aussi répandues dans cette région qu'elles l'étaient dans la région centrale ou le Japon occidental. Ainsi, tout comme l'armure, cette couronne aussi semble suggérer une relation politique très étroite avec le Yamato. Il est possible que le défunt enterré dans le Sanmaizuka ait poussé le développement, dans son territoire, de l'élevage, qu'il avait peut-être adoptée grâce à ses rapports avec la région centrale⁶. Il est possible que les chefs de la région centrale aient utilisé la culture équestre pour développer leur influence sur les petits souverains qui étaient en train d'émerger dans le reste des îles japonaises. Le cheval aurait dans ce sens transporté l'autorité des élites de la région centrale dans les régions orientales, en jouant un rôle de premier plan dans le phénomène de coagulation politique ayant comme centre le Yamato.

¹*Ibidem*, p. IV.

²*Ibid.*, p. V-VI.

³Ibaraki-kenritsu rekishi-kan 茨城県立歴史館, *Ibaraki-ken shiryō – kōko shiryō-hen – kofun jidai* 茨城県史料-考古資料編-古墳時代 (Documents historiques du département d'Ibaraki – compendium des documents archéologiques – époque *kofun*), vol. 3, Mito, (1975) 1984, p. 123-127.

⁴MORI Kōichi, *op. cit.*, p. 70-86.

⁵Ibaraki-kenritsu rekishi-kan, *op. cit.*, 2016, p. VI-VIII.

⁶*Ibidem*, p. VIII.



Fig. 66, Couronne décorée par une procession de chevaux découverte dans le *kofun* de Sanmaizuka, d'après Ibarakikenritsu rekishi-kan, 1984¹.

Le Sanmaizuka se situe parfaitement dans la période de transition entre la phase moyenne et la phase tardive de l'époque Kofun : la plupart des grands groupements de *kofun* de ce département furent construits après la moitié du VI^e siècle. Les *kofun* en forme de trou de serrure de cette période sont de taille modeste par rapport à ceux construits dans la région centrale auparavant, mais ils occupent souvent une position importante au sein des groupements de sépultures et ils présentent souvent des objets précieux, parmi lesquels on voit l'inclusion fréquente de harnachements. Ceci pourrait être un signe indicatif du développement, entre le V^e et le VI^e siècle, d'une élite locale², élite très probablement liée à l'élevage du cheval. La diffusion de harnachements et d'équipement militaire dans les sépultures confirme du moins que, au long du VI^e siècle, l'acte de chevaucher et de porter des armes était désormais une partie centrale de l'identité des couches supérieures dans la région du Kantō et de la mer de Katori. On peut citer comme

¹Ibaraki-kenritsu rekishi-kan, *op. cit.*, 1984, p. 7

²*Ibidem*, p. 34-38.

exemples le *kofun* 1 de Nishi Ōtsuka 西大塚 1 号墳¹, dans le département d'Ibaraki, le *kofun* 1 de Jōyama 城山 1 号墳, le *kofun* de Zenshōjiyama 禅昌寺山古墳², le *kofun* de Hōōtsuka 法皇塚古墳 et le *kofun* d'Ekoda kinkazuka 江子田金環塚古墳 dans le département de Chiba³, et le *kofun* de Mashiko Tennōzuka 益子天王塚古墳 dans le département de Tochigi⁴ (fig. 67). Cette même région fut après tout l'un des centres les plus importants pour l'élevage des chevaux jusqu'au-delà du X^e siècle. Des découvertes telles que celle de la couronne de Sanmaizuka montrent la relation étroite qui se développa dans l'Est entre élevage, stratification économique et sociale, et pouvoir politique.

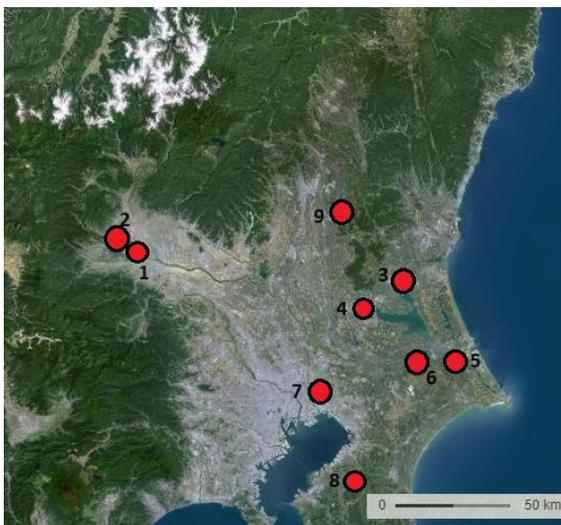


Fig. 67, Les sites de Kannon-yama (1), Kannon-zuka (2), Sanmaizuka (3), Nishi Ōtsuka 1 (4), Jōyama 1 (5), Zenshōjiyama (6), Hōōtsuka (7), Ekoda kinkazuka (8) et Mashiko Tennōzuka (9).

Sur la côte de la mer du Japon, les indices de culture équestre dans le Nord sont bien plus rares, mais on voit apparaître soudainement des harnachements dans le sud du département d'Aomori vers le VII^e siècle. Ces exemples, surtout des mors en fer, apparaissent en même temps que la diffusion de nombreux objets de luxe et de prestige dans cette région pendant la fin de l'époque Kofun⁵. Comme on l'a mentionné dans le

¹Ibaraki-kenritsu rekishi-kan, *op. cit.*, 2016, p. 49-50.

²*Ibidem*, p. 56-59.

³*Ibid.*, p. 61-62.

⁴*Ibidem*, p. 69-72.

⁵HORI Tetsurō 堀哲郎, « Nihon rettō-he no kiba bunka dōnyū to sono tenkai – higashi Nihon wo chūshin ni 日本列島への騎馬文化導入とその展開-東日本を中心に » (Introduction et diffusion de la culture équestre dans l'Archipel japonais, le cas de l'Est du Japon), dans Center for Historical Studies -East Eurasia, Senshu University, Mars 2016, p. 39-42.

chapitre précédent, il y a une forte disparité dans la recherche effectuée pour le Kinai et pour le Nord-est, ce qui rend toute comparaison ou hypothèse sur la diffusion de la culture équestre compliquée. Cependant, on peut affirmer avec certitude que, au plus tard durant le VI^e siècle, l'élevage fut adopté dans l'ensemble de l'île de Honshū.

Dans la région centrale, en continuité avec les traditions établies au V^e siècle, le cheval continue à occuper un rôle important dans la sphère rituelle des villages habités par les ressortissants coréens. Un exemple est le cimetière de Saraokayama 更良岡山古墳群 (fig. 48), situé dans la région d'Ōsaka, dans la même zone découpée par les rivières Sara au nord et Okabe au sud, où se trouve aussi le site de Shitomiya-kita, cité dans le chapitre précédent. Là, on a retrouvé une sépulture circulaire du VI^e siècle ayant un diamètre de 19 m et entourée d'un fossé. En dehors de ce fossé, on a trouvé un trou de 1,5 m x 2,4 m où on avait enterré la tête d'un cheval¹. On a trouvé des dents de cheval aussi dans le fossé qui entoure la tombe n° 2 du site de Kiyotaki 清滝古墳群, situé non loin de Saraokayama et au sud de la rivière Kiyotaki. Il s'agit d'une sépulture ronde d'un diamètre de 23,5 m datée du début du VI^e siècle. Il apparaît que le cheval fut sacrifié et sa tête placée dans le fossé². Dans les deux cas, le sacrifice du cheval n'est pas associé à des sépultures monumentales ou réservées aux élites, comme ce fut le cas par exemple dans les sites continentaux. Au contraire, il s'agit de *kofun* circulaires de taille modeste, construits dans une région importante pour ses haras. Il est fort probable que les défunts enterrés dans ces *kofun* étaient des éleveurs. Cela signifie que ces professionnels, bien que de rang inférieur à ceux enterrés dans des *kofun* plus importants ou en forme de trou de serrure, profitaient néanmoins d'un statut social assez élevé par rapport aux autres sujets : ils semblent constituer une sorte de couche moyenne et relativement prospère. De plus, alors que dans le cas de Saraokayama les restes sont clairement associés à des indices suggérant la présence de ressortissants coréens à cet endroit, le même constat n'est pas nécessairement vrai pour le site de Kiyotaki, ce qui pourrait indiquer soit que les éleveurs descendants des *toraijin* coréens étaient en train d'être assimilés dans la culture locale, soit que l'élevage était en train de se diffuser en dehors du groupe de spécialistes arrivé de Corée un demi-siècle auparavant. Tout comme les descendants des familles arrivées au V^e siècle, l'élevage était en train d'être assimilé et intégré à la culture du lieu.

Le contexte funéraire n'est pas le seul contexte dans lequel le cheval jouait un rôle rituel important : au sud-est, dans la zone délimitée par la rivière Okabe au nord et Kiyotaki au sud, se trouve le site de Narai 奈良井 (fig. 48). On a découvert à cet endroit un fossé de 5 m de largeur qui entourait un terrain carré d'environ 40 m de côté, datable entre la fin du V^e siècle et le début du VI^e siècle et dédié à des activités

¹SASAKI, Ken'ichi, « Adoption of the Practice of Horse-Riding in Kofun Period Japan : With Special Reference to the Case of the Central Highlands of Japan », dans *Japanese Journal of Archaeology*, vol. 6, 2018, p. 23-32.

²*Ibidem*.

religieuses. Dans le fossé, on a retrouvé sept chevaux : l'un d'eux avait été allongé sur une planche d'une longueur de 2 m, d'autres avaient été probablement décapités et seules les têtes ont pu être récupérées. De plus, dans la partie occidentale du fossé, on a trouvé six figurines en terre cuite représentant des chevaux et une douzaine représentant des êtres humains. Il est possible que les figurines soient devenues une substitution de l'animal vivant lors des rituels plus récents. Comme dans le cas de Shitomiya-kita, on a trouvé dans les environs des indices liés à la production de sel, ainsi qu'un certain nombre de fragments de poterie fabriquée avec des techniques coréennes¹. Bien que dans ce cas il ne s'agisse pas d'un rite célébré sur un site funéraire, on constate que, avec l'exception du cheval enterré en entier, le rituel semble prévoir que la tête seule soit détachée et enterrée sur une berge ou dans un bras de mer entourant le lieu sacré. Il est possible que cette coutume ait des motivations économiques en plus des motivations religieuses, car l'enterrement de la tête laisse le corps disponible : viande, peau, etc. D'autre part, cette mutilation rappelle les pratiques rituelles d'Eurasie où le crâne et les pattes étaient coupés et enterrés. Le pouvoir sacré et magique accompagne le cheval domestique dans toute sa diffusion en Asie et survit jusque dans les îles japonaises.

Le sacrifice du cheval est attesté aussi dans le nord-est de Honshū : la tombe 186 du site d'Ōmuro 大室遺跡, dans le département de Shinano, est une sépulture circulaire de la fin du VI^e siècle, d'un diamètre mesurant entre 12,5 et 13,5 m. Sur le côté ouest de l'entrée du couloir horizontal, on a trouvé des dents de cheval, très probablement une indication que la tête de l'animal avait été déposée à cet endroit. De plus, le défunt était accompagné d'une armure en fer et la surface de la chambre principale était comparable à celle des *kofun* des élites de la région d'Ōsaka. Sasaki considère que, malgré la taille apparemment modeste de la tombe 186, le défunt devait être un membre de l'élite locale, sans doute actif dans l'élevage de chevaux. Il remarque d'ailleurs que, dans le sud de Shinano, les tombes des élites contiennent des armures, mais on n'y trouve aucune trace de sacrifice équestre. Ceci pourrait indiquer une différence régionale dans la culture équestre du nord du département et la vallée d'Iida dans le sud. Sasaki considère d'ailleurs que l'usage de décapiter les chevaux sacrifiés, qui semble se généraliser durant le VI^e siècle, pourrait être un signe de l'hégémonie croissante exercée par le royaume de Yamato sur les régions limitrophes, voire un indice du fait que le royaume avait réussi à imposer une forme de contrôle sur les haras de l'Est². En effet, dès le début du siècle et l'accession au pouvoir de Keitai, l'élevage eut un essor particulier. On constate par exemple la création de nouveaux pâturages le long de la rivière Yodo et sur les îles de ce qui était, à cette époque, le lac de Kawachi. Ici, comme dans les provinces de Yamato et Ōtsu, on voit apparaître le nom d'un clan subalterne aux maisons princières et spécialisé dans la gestion des pâturages : le clan Umakai, Umakai-be, 馬飼部³.

¹*ibid.*

²*ibid.*, p. 39-43.

³KUJI Fujiō, *op. cit.*, p. 58-77.

L'importance stratégique de ces éleveurs et du cheval peut être devinée à travers le rôle de confiance que le *Nihon shoki* attribue au chef du *be*, Umakai Arako 馬飼荒籠, dans la succession délicate qui caractérise le début du règne de Keitai¹. Tout comme le cheval semble être symbole de légitimité au IV^e et au V^e siècle, il semblerait que certaines familles d'éleveurs aient hérité ce rôle fondamental dans la protection du pouvoir royal. On pourrait en effet y déceler un écho du mythe fondateur de Koguryō, dont le premier souverain légendaire, Chumong, était le gardien des chevaux du roi de Puyō².

Des organisations telles que celle des Umakai furent des éléments incontournables du développement de l'hégémonie Yamato. D'un point de vue politique, le nombre et la qualité de *be* sous l'emprise d'un clan étaient la mesure du pouvoir et du prestige de ce dernier. La création de nouveaux *be* permettait par ailleurs au clan l'exploitation de nouvelles ressources : de nouveaux ateliers, de nouvelles terres cultivables, ou des pâturages...³ Ce modèle d'organisation fut très probablement inspiré par le royaume de Paekche, qui disposait de groupes similaires, dont notamment des *be* pour la gestion des chevaux. On ne connaît pas avec exactitude la genèse de ce système, mais on peut en trouver mention dès la période où le royaume fut forcé à déplacer sa capitale dans le Sud, entre 475 et 538. Selon Shinokawa, il est fort probable que la cour de Keitai s'inspira directement de celle de Paekche⁴. La création de nouveaux *be* fut d'ailleurs l'un des moyens privilégiés pour organiser l'encadrement et l'exploitation des immigrants coréens : ces derniers tendaient à se remettre à la cour de Yamato à leur arrivée, ce qui facilitait leur conversion en nouveaux *be*, dépendant de l'aristocratie centrale. Ce mécanisme s'inscrivait dans une tendance générale de centralisation et de rationalisation de l'autorité administrative, d'essor du pouvoir du Yamato et de plus grande ingérence, de sa part, dans les affaires locales des clans subalternes⁵.

D'un autre point de vue, la diffusion de l'élevage conduisit à une remise en valeur de nouveaux territoires et à l'émergence de nouvelles familles. Un exemple peut être la région du Genkai sur l'île de Kyūshū. Cette zone de plaine était en déclin vers la première moitié du V^e siècle, mais elle connut un nouvel essor grâce à l'élevage de chevaux, concentré en particulier près de la baie d'Ariake. Ceci fit la fortune de certaines

¹*Nihon shoki*, Keitai 1.1.4 (507), p. 20-21.

²KWON O-jung 権五栄, « Kudara shakai ni okeru bahitsu no shiiku to shiyō 百済社会における馬匹の飼育と使用 » (Usages et élevage du cheval dans la société de Paekche), dans MIGISHIMA Kazuo 右島和夫 (dir.), *Uma no kōkogaku* 馬の考古学 (L'Archéologie du Cheval), Tōkyō, Yūzankaku, 2020, p. 72-73.

³HALL, John Whitney, *Government and Local Power in Japan, 500 to 1700*, Center for Japanese Studies University of Michigan, 1999, p. 18-44.

⁴SHINOKAWA Ken, *op. cit.*, p. 121-126.

⁵HALL, John Whitney, *op. cit.*, p. 45-65.

familles¹. Un site fondamental sur l'île de Kyūshū est sans doute le *kofun* d'Iwatoyama 岩戸山古墳, situé dans le département de Fukoka. Il y a consensus sur le fait qu'il s'agit de la sépulture du rebelle d'Iwai, cité auparavant. En effet, le *Fudoki* de Tsukushi décrit ainsi la tombe :

上妻県。

県南二里、有筑紫君磐井之墓墳。高七丈、周六十丈、墓田南北各六十丈、東西各卅丈。石人石盾各六十枚、交陣成行、周匝四面。当東北角、有一別区。号曰衙頭。

District de Kamitsuyame.

Deux *ri* au sud du centre de district, il y a la tombe d'Iwai sire de Tsukushi. La hauteur de la tombe est de sept toises [20 m, NdT], son périmètre de 60 toises [180 m, NdT], la surface est de 60 toises au sud et au nord, 40 toises à l'est et à l'ouest [120 m, NdT]. S'y trouvent 60 statues en pierres d'hommes et 60 de pavois, en alternance, qui entourent le périmètre, disposées comme une armée rangée. Dans l'angle nord oriental se trouve une section séparée. Son nom est *gatō*².

Iwatoyama est un *kofun* en forme de trou de serrure situé dans la zone indiquée, construit dans la première moitié du VI^e siècle, dont la taille et la forme (avec l'enceinte rituelle dans l'angle) correspondent à la description donnée par le *Fudoki*. Il fait partie du site funéraire de Yame 八女古墳群, où on trouve 300 *kofun* ronds de taille modeste et dix *kofun* en forme de trou de serrure, parmi lesquels celui d'Iwatoyama est le plus imposant. Il s'agit en effet de l'un des *kofun* les plus grands de Kyūshū, avec une taille similaire à ceux bâtis dans le Kinai à cette même époque. On a par ailleurs retrouvé des statues d'hommes, de carquois et de chevaux équipés, placées autour du site³. L'équipement des chevaux sera analysé plus en détail dans le chapitre 3.a. Ici, il est intéressant de remarquer l'adoption du symbole du cheval par le seigneur d'Iwai. Ce dernier était sans doute à la tête d'une coalition de chefs locaux en compétition avec les chefs du Yamato, ce qui lui permettait d'imposer son autorité sur une région vaste et prospère. Ainsi, tout comme le plan en forme de trou de serrure, il apparaît que dans le nord de Kyūshū aussi le cheval sellé a été symbole de pouvoir et de légitimité, du moins dans le contexte funéraire. Par ailleurs, les statues équestres ont été retrouvées mutilées,

¹KUJI Fujiō, *op. cit.*, p. 77-83.

²UEGAKI Setsuya 垣節也, *Fudoki* 風土記 (Notes sur le climat et les sols), Tōkyō, Shōgakkan, 1997, p. 522-524.

³SHINOKAWA Ken, *op. cit.*, p. 141-155.

leurs têtes détachées. Le *Fudoki* nous informe à ce sujet : après avoir infligé une défaite décisive aux rebelles, l'armée du royaume de Wa se lança à la poursuite du seigneur d'Iwai lui-même. Lors de cette chasse à l'homme, les soldats de Keitai arrivèrent à la sépulture que le rebelle avait fait ériger pour lui-même.

於是、官軍追尋失蹤。士怒未泄、擊折石人之手、打墮石馬之頭。

Les troupes de la cour, en poursuite, perdirent sa trace à cet endroit. Les guerriers débordaient de rage, ils se déchaînèrent en brisant les mains des statues d'hommes et en frappant la tête des statues de chevaux¹.

Il est intéressant de noter que l'armée de Keitai s'en prit au tombeau de l'ennemi : après avoir défait ses guerriers sur le champ, ils démolirent le symbole de son autorité. Le fait que les chevaux sellés furent parmi les objets détruits confirme leur importance symbolique pour la légitimation du pouvoir. Le fait que les têtes aient été brisées pourrait être simplement lié à des soucis pragmatiques (le cou étant peut-être le point le plus fragile de la sculpture), mais d'autre part cela rappelle le sacrifice équestre. Symboliquement, les guerriers de Wa s'approprièrent le sacrifice qui était destiné au seigneur d'Iwai. Dans une profanation complète du rite destiné à perpétuer la lignée du chef, ils décapitèrent les chevaux qui étaient censés garder le mausolée. En détruisant les mains de ses guerriers et en volant les têtes de ses chevaux, ils voulaient peut-être infliger une défaite spirituelle et symbolique qui couronne définitivement leur succès militaire. Peut-on y lire un lien avec la légende du cheval rouge relaté par le *Nihon shoki* et cité dans le chapitre 2.a ? Alors que le cheval gardien du *kofun* du souverain légitime est si empli de pouvoir qu'il peut être confondu avec un animal vivant, les chevaux du rebelle gisent en morceaux, vidés de tout pouvoir.

Dans la sphère des vivants aussi, l'utilisation du cheval et de son harnachement semble se systématiser au cours de cette époque, devenant un élément central dans l'imposition d'une hiérarchie au sein de la classe dominante elle-même. L'infraction à ces règles pouvait entraîner des conséquences. On a un exemple de cela dans la 23^e année du règne de Kinmei (562), lorsqu'un homme accusa la femme d'Umakai no Obito Utayori 馬飼首歌依 d'avoir utilisé le tapis de selle de la reine pour se rendre à un rendez-vous clandestin dans la province de Sanuki. Cette accusation fut suffisante pour que la famille soit poursuivie, Utayori tué sous torture et ses enfants réduits en servitude dans un sanctuaire². La limitation et le contrôle de la culture équestre comme moyen d'imposer une hiérarchie au sein même des élites ne sont pas un phénomène

¹UEGAKI Setsuya, *op. cit.*, p. 522-524.

²*Nihon shoki*, Kinmei 23.6 (562), p. 120-123.

spécifique à l'Archipel : le royaume de Silla notamment imposait des règles précises sur le nombre de chevaux et la qualité du harnachement selon le rang et le sexe de la personne¹. Dans le cas spécifique des harnachements, par exemple, les selles ou tapis de selle fabriqués avec certains matériaux prisés étaient strictement interdits à tous sauf aux membres de la caste la plus élevée, les *song'gol*². Comme on a pu le mentionner auparavant, le rôle de Silla dans l'importation et le développement de la culture équestre au Japon est presque invisible dans les sources écrites, mais on peut deviner son influence sous-entendue dans des anecdotes similaires et en analysant les données archéologiques.

L'essor apparent de la culture équestre à cette époque a attiré l'attention des chercheurs. Selon Naoki Kōjirō en particulier, les revers tactiques en Corée et la nécessité de soumettre les chefs locaux de l'ancienne aristocratie clanique furent deux forces qui poussèrent les chefs de la région centrale à encourager l'élevage du cheval. La deuxième moitié du VI^e siècle serait un moment pivot dans l'établissement des centres de production des animaux, aussi bien que dans le développement du style d'équipement³. Les données archéologiques offrent désormais des indices suggérant l'existence de haras dans l'ensemble du territoire allant du département actuel de Gunma au sud de Kyūshū.

L'ÉLEVAGE AU VI^e SIÈCLE

L'un des sites les plus connus liés à l'élevage dans la partie orientale de l'île de Honshū est sans doute celui de Kuroimine, situé dans le département de Gunma et déjà mentionné rapidement dans le chapitre précédent. Il s'agit d'un centre habité construit au pied du col Komochi, près du volcan Haruna, volcan qui connut deux éruptions majeures, l'éruption nommée Hr-FA vers l'année 500, et celle nommée Hr-FP, vers la moitié du VI^e siècle. Les fouilles montrent que, avant Hr-FA, des *kofun* s'étaient multipliés dans cette zone. Malgré le fait qu'entre le IV^e et le V^e siècle les sépultures soient pour la plupart de taille modeste. Ces nouvelles sépultures sont groupées, souvent rondes, mais aussi carrées et en forme de cairn carré. Un nombre considérable de poteries de style coréen témoigne de l'arrivée d'un nombre important de *toraijin* à cette époque. On trouve des traces d'élevage, mais la rareté des restes implique que l'échelle de cette activité était relativement réduite. En ce qui concerne la couche suivante, celle couverte par l'éruption Hr-FP, on remarque un site constitué par une zone occidentale, où on trouve plusieurs « unités », groupements de constructions entourés par des clôtures, à l'intérieur desquels on remarque des maisons semi-enterrées, des constructions au ras du sol et des bâtiments sur pilotis. Des potagers et des espaces vides étaient présents à l'intérieur et à l'extérieur de ces unités clôturées. Le nombre et la taille des constructions indiquent sans

¹NELSON, Sarah M., « Horses and Gender in Korea – The Legacy of the Steppe on the Edge of Asia », dans LINDUFF, Kathryn M., RUBINSON Karen S. (dir.), *Are All Warriors Male?*, Lanham, Altamira press, 2008, p. 111-112.

²NELSON, Sarah M., *op. cit.*, p. 112-116.

³SAKAMOTO Yoshio, *op. cit.*, p. 99-105.

doute le statut social de la famille habitant l'unité (fig. 68). Dans l'unité la plus grande, l'unité VI, on trouve une maison semi-enterrée particulièrement spacieuse, quatre habitations au ras du sol, un atelier, quatre entrepôts et cinq écuries. L'espace contenait aussi un atelier en plein air et des zones dédiées à la culture de légumes et d'arbres fruitiers, ainsi que des espaces dédiés au traitement des produits tels que le riz, ou encore à l'accumulation des déchets. En comparaison, l'unité la plus compacte, VII, était constituée d'une maison semi-enterrée, de six constructions au ras du sol et d'un bâtiment sur pilotis. Ces unités et les champs qui se trouvaient entre deux clôtures étaient reliés par des ruelles d'une trentaine de centimètres de large, aux croisements desquelles on a pu retrouver des dépôts rituels de céramiques¹. Jusqu'à présent on a pu fouiller sept groupements, mais les archéologues considèrent que l'ensemble du village pouvait en compter jusqu'à 23. Sur le modèle du lot plus grand, le lot VI, on considère que ces enclos pouvaient héberger jusqu'à dix-sept chevaux. Au sud de cette zone habitée, en contrebas, on trouve le site de Shiroi, mentionné brièvement dans le chapitre précédent et constitué d'un espace d'environ 2 Km d'est en ouest qui suit le cours de la rivière Tone. Ici on a pu identifier d'innombrables traces de sabots, aussi bien que des signes que le terrain était aussi utilisé pour la culture de rizières ou de potagers². Cela nous rappelle le site de Songsan-tong, mentionné dans le chapitre 1.c : ce site, lié au contexte de Mahan et puis de Paekche, combine aussi des traces d'agriculture et d'élevage³, ce qui suggère une pratique économique similaire. Les traces préservées par Hr-FP sont particulièrement lisibles et elles se trouvent sur un espace d'environ 5,8 Km². Il apparaît que, comme dans le cas de Songsan-tong, les animaux étaient exclus de certaines portions du territoire pour permettre l'agriculture. Une fois les récoltes terminées, ces zones étaient à nouveau laissées en pâturage. Les rivières Azuma et Tone offraient des limites naturelles aux hardes. Si on considère qu'il faut environ un hectare pour l'entretien d'un chef, on estime que Kuroimine pouvait maintenir jusqu'à environ 5 800 chevaux⁴.

¹WAKASA Tōru 若狭徹, *Tōkoku kara yomitoku kofun jidai 東国から読み解く古墳時代* (Analyser la période des Tombeaux Monumentaux dans le contexte des provinces orientales), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2015, p. 8-19.

²MIGISHIMA Kazuo, *op. cit.*, p. 5-7.

³KWON O-jung, *op. cit.*, 2020, p. 73-75.

⁴MIGISHIMA Kazuo, *op. cit.*, p. 5-7.

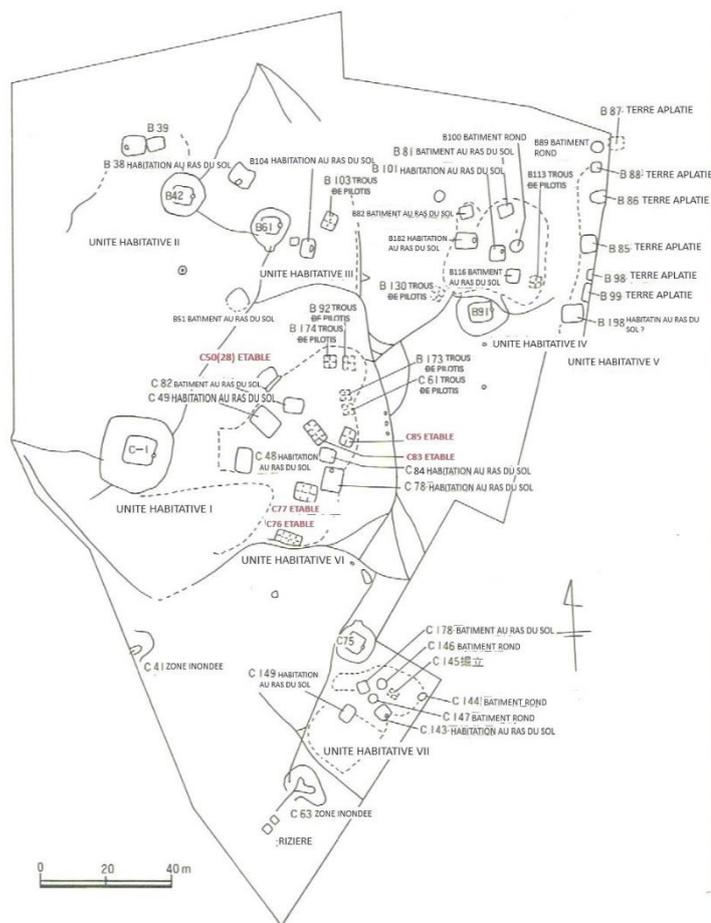


Fig. 68, Le village d'éleveurs découvert dans le site de Kuroimine, d'après ISHII Katsumi, UMEZAWA Shigeaki, 1994¹.

Selon Wakasa, l'ensemble de Kuroimine et Shiroyama était probablement très commun dans la région, et cela pendant longtemps : un village exhumé dans le site de Nakagumi 中組遺跡, près de Shibukawa, présente une structure très similaire, tout en étant beaucoup plus récent, car datant de l'époque de Heian, *Heian jidai* 平安時代 (794-1185)². Ce site nous offre ainsi l'occasion d'esquisser l'image de ce qui fut, dans cette région, un village d'éleveurs, et cela à partir de l'époque Kofun et durant plusieurs siècles. La plupart des constructions à Kuroimine étaient des constructions au ras du sol. Un certain nombre étaient très probablement des habitations pour la période estivale (en hiver, les habitants se déplaçaient dans les maisons semi-enterrées), mais d'autres ont été identifiées comme étant des distilleries, des forges, des entrepôts ou des écuries. Ces dernières sont d'habitude entourées par un petit fossé dont la fonction était probablement

¹ISHII Katsumi 石井克己, UMEZAWA Shigeaki 梅沢重昭, *Kuroimine iseki - Nihon no Pompei* 黒井峯遺跡-日本ポンペイ (Le site de Kuroimine, le Pompei du Japon), Tōkyō, Yomiuri shinbun, 1994, p. 75.

²WAKASA Tōru, *op. cit.*, p. 8-19.

de recueillir les déjections. On en trouve non seulement dans Kuroimine, mais aussi dans le site voisin de Nishigumi 西組遺跡¹ (fig. 70). Selon Wakasa, à cette époque, la région était parsemée de nombreux villages similaires à celui de Kuroimine. Les habitants exploitaient les zones près des rivières pour la riziculture, et les zones collinaires pour l'élevage de chevaux. Ces derniers étaient laissés libres dans les pâturages jusqu'au moment où ils étaient capturés et remis entre les mains des chefs locaux ou acheminés vers la région centrale. En effet, on a pu retrouver des traces de sabots non seulement dans les pâturages près du site, mais aussi dans le groupement de *kofun* associé à Kuroimine : les chevaux ont laissé des traces de leurs pas sur les sépultures et sur les monticules².

Dans le lot VI (fig. 69) on peut facilement reconnaître 5 étables/écuries : C-76, C-83, C-77, C-50 et C-85. Comme on peut le voir, ces bâtiments ne se distinguent pas seulement par leur taille, mais aussi par leur emplacement : C-76 est attenante à la clôture, C-83 est proche d'un lot agricole, et C-77 se situe près du bâtiment principal du site archéologique. On ne connaît pas les raisons qui existèrent derrière ce plan, il se peut que les différentes écuries aient hébergé des chevaux séparés en fonction de leur utilisation, ou en fonction de leur âge³. Comme on pourra le constater dans le chapitre sur le gouvernement régi par le Code administratif, la plupart des chevaux étaient normalement gardés sur des pâturages : seuls les chevaux personnels du propriétaire ou les chevaux utilisés dans la journée étaient enfermés dans les écuries. Il se peut que les habitants de Kuroimine aient eu une approche similaire, et que les différents bâtiments hébergeaient des chevaux appartenant à différents individus. Il se peut aussi que l'écurie était utilisée en cas de besoin, par exemple pour des femelles proches du poulinage, des animaux nécessitant des soins, ou d'autres situations qui dépassaient l'administration ordinaire.

On a pu reconnaître trois constructions, C-48, C-49 et C-78, comme étant des habitations construites au ras du sol, à l'intérieur desquelles on a découvert la trace de foyers et un nombre de fragments de poteries d'usage quotidien. Dans la partie méridionale du site se trouvaient des sources et au moins deux points d'eau. Près de ces points d'eau (C-41 et C-63), on a retrouvé des pots et des digues en bois, ce qui laisse supposer qu'il s'agissait peut-être d'un point où l'on pouvait recueillir de l'eau et laver les chevaux. La clôture qui entourait le site n'était pas une installation militaire, mais plutôt une clôture de branches d'une hauteur de 1 à 1,3 m, et son but était très probablement de contrôler les chevaux plutôt que de décourager les attaques. On ne dispose pas de restes complets de chevaux que l'on puisse examiner, mais sur une terrasse fluviale à environ 2 km de ce site, on a retrouvé des traces de sabots d'une dizaine de centimètres de diamètre et d'une

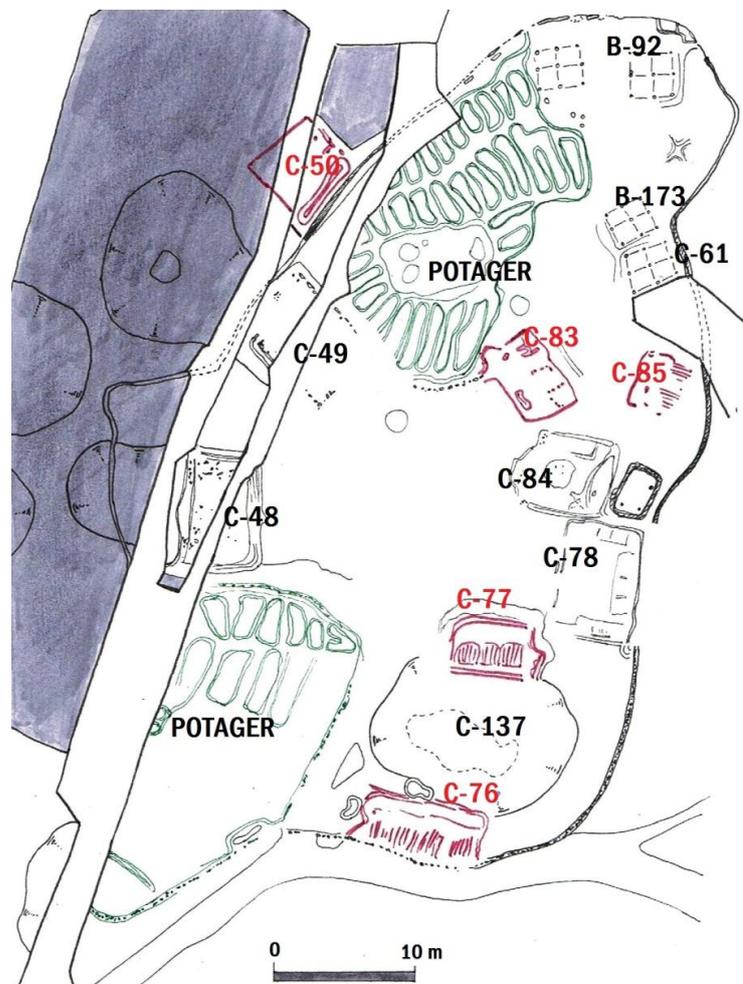
¹*Ibid.*, p. 22-26.

²*Ibid.*, p. 52-54.

³Gunma Prefectural Museum of History, *Umi wo watatta uma bunka* 海を渡った馬文化 (La culture équestre qui traversa la mer), 93^{ème} exposition commémorative de la grande ouverture, Gunma Prefectural Museum of History, 29 Septembre 2017, p. 68-83.

profondeur de 0,5 à 1,5 cm, ce qui laisse supposer qu'elles ont été faites par un animal de la taille d'un poney de Kiso : 125 à 135 cm au garrot¹.

En ce qui concerne les éleveurs qui vivaient ici, plusieurs éléments matériels, dont des céramiques, nous indiquent qu'il s'agissait au moins en partie de familles d'origine coréenne. De plus, la présence de *kofun* de taille modeste, mais contenant un riche mobilier funéraire tels que des perles et des armes, indique l'existence de familles assez aisées. Un aperçu tragique du quotidien du village nous est offert par la maison semi-enterrée B-91, où on a pu trouver deux victimes de l'éruption. La catastrophe eut lieu au début du printemps, et il semblerait que ces deux personnes cherchèrent un abri dans l'habitation, où elles furent ensevelies. Une étude détaillée des restes a révélé qu'au moment de leur mort, elles portaient des décorations de perles et d'autres ornements, ce qui laisse supposer que pendant la journée, alors que la majorité des habitants était sans doute occupée dans les champs, des gens d'un certain rang restaient au village².



¹*Ibidem.*

²*Ibid.*, p. 54-56.

Fig. 69, Détail du site de Kuroimine, lot VI, d'après Gunma Prefectural Museum, 2017¹.

Le site de Nishigumi, que l'on vient de mentionner, se trouve à une courte distance au nord, et il faisait très probablement partie du centre habité qu'était Kuroimine. Les fouilles ont permis de trouver une construction, B-93 (fig. 70), une écurie dont la structure peut être assez clairement reconstituée. Il s'agissait d'un bâtiment à même le sol, à plan rectangulaire 8,4 m sur 4 m. Des traces d'érosion pluviale autour de la base des murs laissent supposer que la construction était couverte par un toit à double versant. En examinant les habitations du site, on a souvent trouvé des signes de matériel végétal tressé pour mieux maintenir des murs en terre, mais rien de tout cela n'est présent dans B-93, ce qui laisse supposer que cette écurie n'avait peut-être pas de murs complets. Cependant, sous l'un des versants du toit, on a trouvé une dépression creusée dans le terrain sur toute la longueur du bâtiment et qui mesure 1,2 m de large².

¹D'après Gunma Prefectural Museum of History, *op. cit.*, p. 74-77.

²Gunma Prefectural Museum of History, *op. cit.*, P. 68-83.

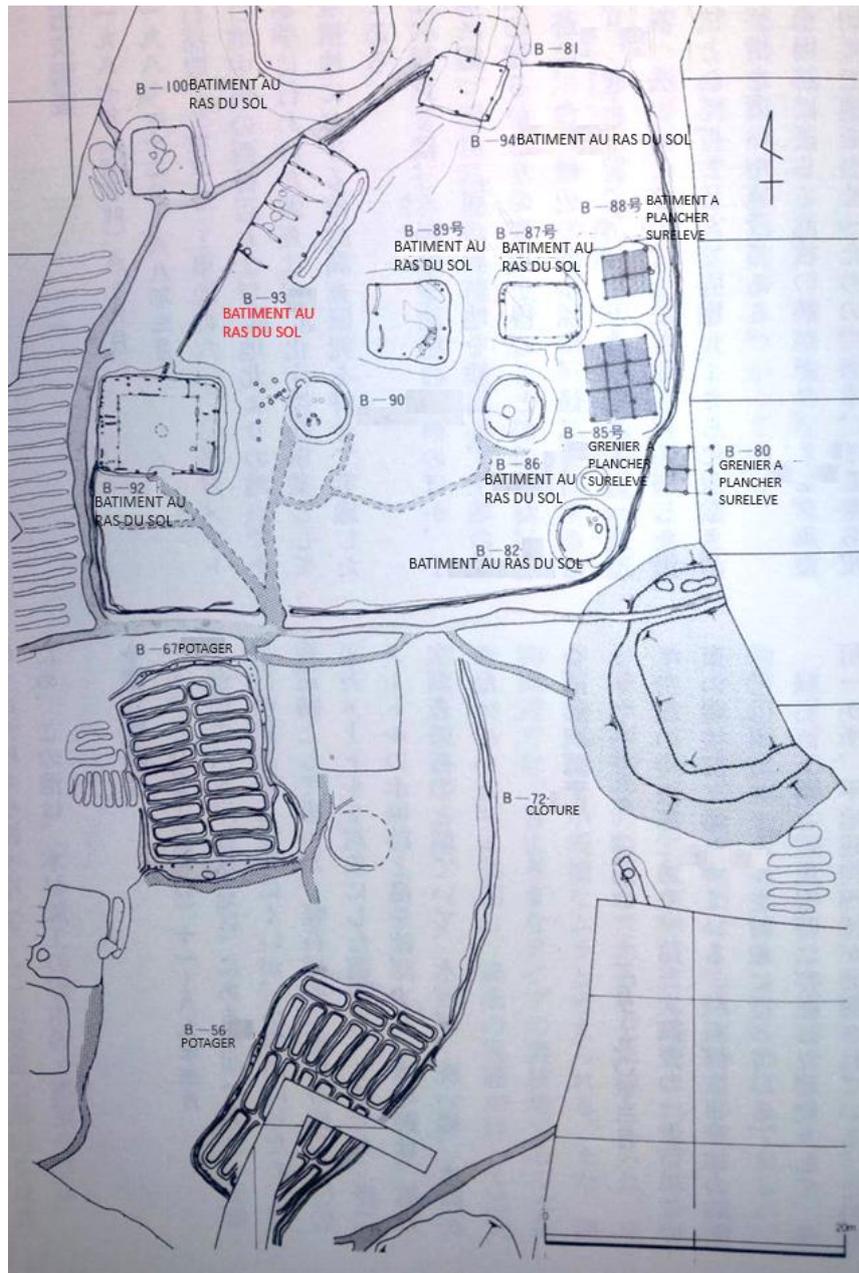


Fig. 70, Centre habité dans le site de Nishigumi, d'après ISHII Katsumi, UMEZAWA Shigeaki, 1994¹.

La disparité dans la taille des unités habitées associée à la présence d'écuries, la différence dans la richesse du mobilier funéraire et la présence d'individus comme les deux victimes mentionnées auparavant suggèrent une société villageoise stratifiée, où la production et/ou la gestion de hardes de chevaux étaient associées à une prospérité économique accrue et une position sociale relativement élevée. La capacité et les moyens d'entretenir des haras n'étaient donc pas l'apanage des élites ou des souverains locaux tels que l'homme enterré dans le Sanmaizuka, mais ils étaient aussi à la portée des couches subalternes. Wakasa observe que les tombes plus grandes appartiennent à la tradition locale et celles avec des caractéristiques

¹ISHII Katsumi, UMEZAWA Shigeaki, *op. cit.*, p. 47.

coréennes sont normalement de taille moyenne ou réduite, ce qui suggère que ces nouveaux venus étaient d'une position inférieure par rapport aux chefs locaux¹. La pratique de l'élevage permettait toutefois à ces familles d'éleveurs (ou du moins à certaines d'entre elles) d'avoir un accès privilégié aux ressources et à l'espace, aussi bien qu'à des symboles de statut, tels une tombe relativement plus riche ou des ornements précieux. Il apparaît d'ailleurs que les chevaux étaient laissés dans un état semi-sauvage la plupart du temps, ce qui signifie que, lorsque le moment arrivait de capturer les poulains et de les remettre aux chefs de territoire, il était nécessaire de les poursuivre et de les dompter, ce qui implique une maîtrise de l'art de chevaucher de la part de ces éleveurs. Il se peut par ailleurs que les écuries présentes dans le village aient été utilisées pour la domestication et l'entraînement des animaux. En effet, une méthode « douce » qui est encore utilisée pour dompter des chevaux récalcitrants est celle de la privation sociale : comme l'explique Budiansky, le cheval est un animal sociable, qui a un fort besoin de compagnie. Si un cheval rejette obstinément son cavalier, une manière de le forcer à changer d'attitude est de le séparer des autres et de le priver de tout autre contact que celui du cavalier. N'ayant pas de meilleure compagnie, le cheval pourrait finir par s'attacher à l'humain².

Selon Wakasa, ces communautés étaient encouragées par les élites de la région centrale à s'installer dans la région du Kantō dans le but précis de produire des chevaux³. Il observe d'ailleurs que les tombes carrées et constituées de pierres empilées, typiques de la tradition coréenne, ne se trouvent pas distribuées de manière uniforme sur le territoire appartenant à la sphère d'influence Wa. Elles seraient majoritairement concentrées dans le nord de Shinano, à Kōzuke, à Kai, dans l'ouest de Tōtōmi et dans l'est de Mikawa. L'exemple le plus ancien de ce type de sépulture peut être daté du IV^e siècle, mais c'est à partir de la seconde moitié du V^e siècle qu'on constate la diffusion de ces tombes, ce qui les rend contemporaines avec le développement de l'élevage du cheval⁴. Motomura interprète ces tombes carrées en pierres empilées comme un indice de possibles rapports directs entre la région et le royaume de Koguryō⁵. Selon Wakasa, cette nouvelle tradition funéraire pourrait cependant être expliquée non pas par une importation directe de Koguryō, mais par une tentative, de la part de familles émigrées, de créer une identité commune inspirée de la péninsule. Une autre interprétation possible est que ce style de sépulture ait été imposé par les élites pour décourager l'assimilation des nouveaux venus⁶. Qu'il s'agisse d'un élan spontané ou d'une contrainte, au

¹WAKASA Tōru, *op. cit.*, p. 68-69.

²BUDIANSKY, Stephen, *The Nature of Horses*, Londres, Phoenix Illustrated, 1998, p. 85.

³WAKASA Tōru, *op. cit.*, p. 68-69.

⁴*Ibidem*, p. 69-72.

⁵MOTOMURA, Ryōji 本村凌二, *Uma no sekaishi 馬の世界史* (Histoire mondiale du cheval), Tōkyō, Chūōkōron-shinsha, 2013, p. 241-307.

⁶WAKASA Tōru, *op. cit.*, p. 69-72.

VI^e siècle, on constate plusieurs formes de tombes carrées, qui sont souvent interprétées comme un signe de diversification et de stratification sociale au sein du groupe de ressortissants coréens¹.

Kuroimine et les sites limitrophes ne sont pas les seuls exemples de la pratique de l'élevage dans le Nord-est du Japon. L'exemple le plus ancien de présence de chevaux dans le Nord vient du site de Nakanhanyū 中半入遺跡, dans le département d'Iwate. Là, on a trouvé une maison semi-enterrée datant de la fin du V^e siècle contenant des dents et des ossements de chevaux². Bien que des fouilles ultérieures soient nécessaires afin d'esquisser une image claire du cheval dans le Tōhoku dans la seconde partie de l'époque Kofun, on a pu déterminer de manière certaine que le cheval était connu dans la région et que des villages de ressortissants coréens étaient présents³. Ces preuves directes confirment que, vers la fin du siècle, la culture équestre était bien connue sur le côté pacifique de l'île. On peut donc considérer cette époque comme l'achèvement du processus d'adoption de ces pratiques sur l'ensemble du territoire, bien que de manière non uniforme.

LES HARNACHEMENTS AU VI^e SIÈCLE

Vers la fin du V^e siècle, deux zones présentent la plus haute concentration de *kofun* liés à l'élevage : le nord de Kyūshū et la région de Kawachi. Avec le VI^e siècle, on peut isoler trois zones à très haute concentration de tombeaux de ce type : dans le département d'Okayama (entre la rivière Takahashi et la rivière Yoshii), dans le département de Nara et dans la partie méridionale du département de Gunma. D'autres zones à haute concentration se trouvent dans le nord de Kyūshū, dans le département d'Ōsaka et dans la zone côtière du département de Shizuoka (fig. 71). Si on doit résumer l'arc de développement de la culture équestre du point de vue du mobilier funéraire présent dans les *kofun*, on voit que, avant 425, seulement 1 % des sépultures comprenaient des harnachements, et la plupart de ces sites se trouvent dans le Kinai. Avec le VI^e siècle, 10 % des tombeaux présentent des éléments de ce genre, et les 2/3 de ces sites se trouvent à l'est du lac Biwa⁴. Entre la fin du V^e siècle et le VI^e siècle, la diffusion de *kofun* portant des harnachements connaît son apogée en termes de nombre de sites et de distribution sur le territoire. La variété de ces objets augmente aussi, avec l'apparition de nouvelles décorations de croupière en forme de croix (élément métallique croisé en forme de + combinée, *kumiawase jūji-kei tsujikanagu*, 組合せ十字形辻金具 et élément métallique croisé en forme de planche en +, *banjō jūji-keitsujikanagu* 板状十字形辻金具), d'étriers à anneau en fer forgé *tessei wa-abumi*

¹*Ibidem*, p. 77-78.

²HORI Tetsurō, *op. cit.*, 2016, p. 39-42.

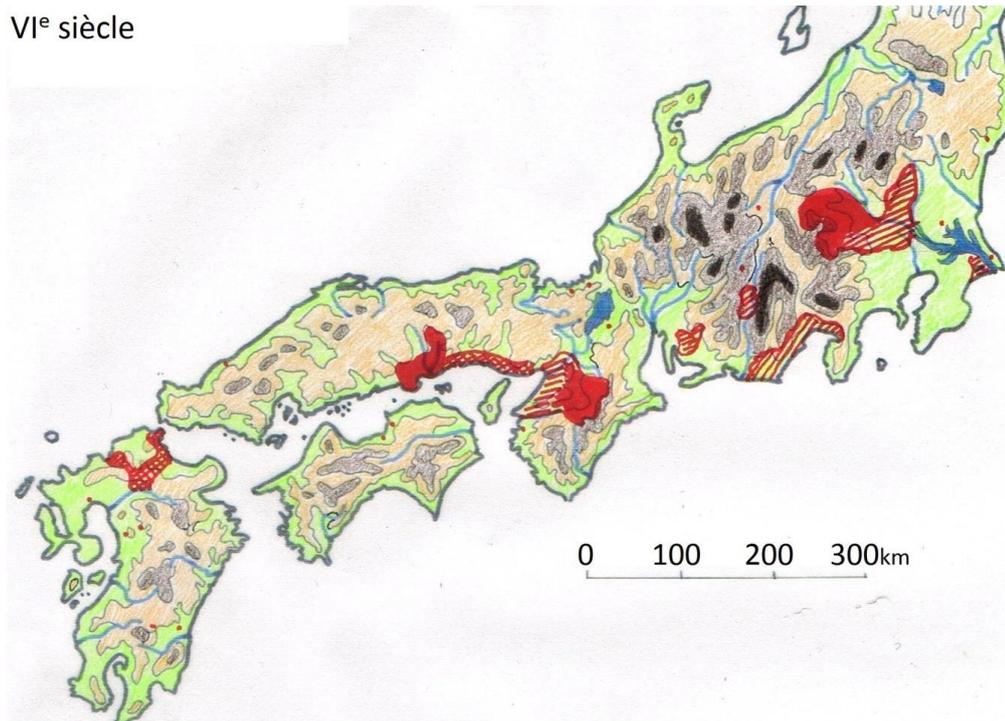
³HORI Tetsurō 堀哲郎, « Minami Tōhoku no uma bunka 南東北の馬文化 » (La culture équestre dans le sud du Tōhoku), dans MIGISHIMA Kazuo (dir.), *op. cit.*, 2020, p. 235-237.

⁴FARRIS, William Wayne, *op. cit.*, p. 55-122.

鉄製輪燈, d'étriers en vase en bois renforcé par du métal *mokushin teppan-bari tsubo-abumi* 木心鉄板張壺
燈. Ces derniers se trouvent surtout dans le nord de Kyūshū et la région de Kawachi. Il s'agit d'objets en forme
de louche ou de pyramide. Comme les autres, ils restent en usage jusqu'à la fin du VII^e siècle. Une forme
fabriquée totalement en métal apparaît au début du VII^e siècle, mais elle ne se diffusa pas, restant typique
des régions à l'est du lac Biwa¹.

¹SAKAMOTO Yoshio, *op. cit.*, p. 30-92.

VI^e siècle



VII^e siècle

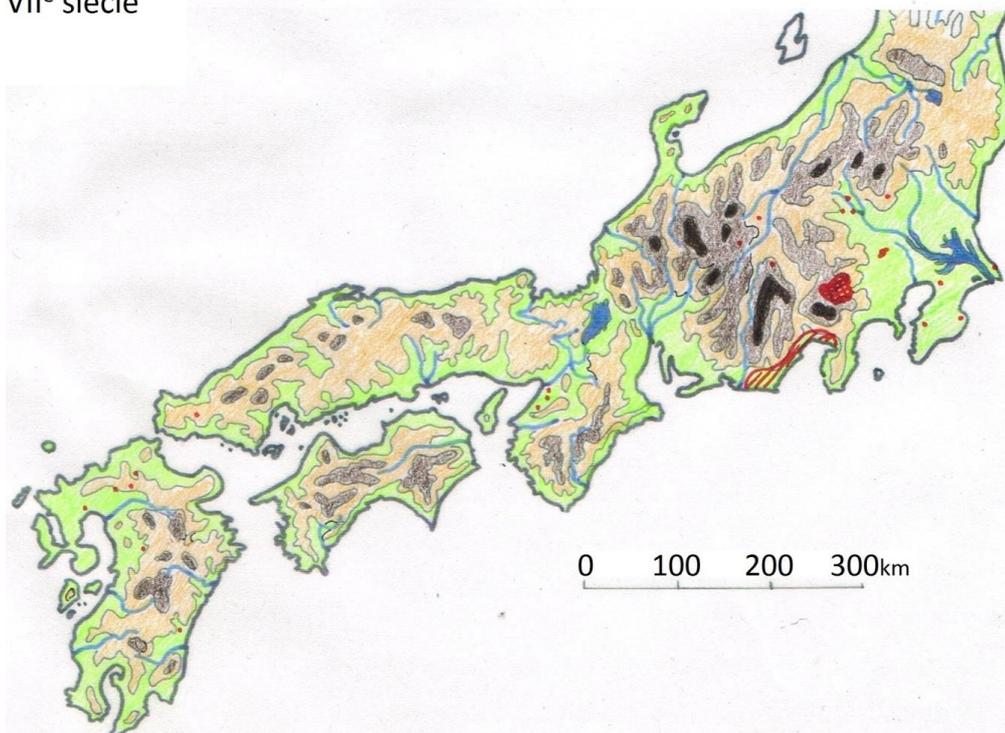


Fig. 71, En rouge, la distribution de sites funéraires incluant des harnachements.

Cette variation des formes n'est pas uniforme : on remarque le développement de tendances régionales dans le style de harnachements adoptés. Un exemple est celui de la vallée d'Ina, dans le département de Nagano, où, avec le VI^e siècle, on voit le développement de mors en fer avec des rondelles

en anneau, ce qui indique une préférence pour des mors en fer à usage pratique dans cette zone¹. La distribution de ces objets dans cette région est aussi digne d'attention : si jusqu'au V^e siècle les harnachements funéraires étaient concentrés dans un nombre limité de *kofun*, eux-mêmes situés le plus souvent dans le bas de la vallée, avec le VI^e siècle, leur présence augmente dans le contexte funéraire et se répand dans les zones limitrophes. Ceci pourrait indiquer une évolution du rôle joué par la culture équestre, qui fut adoptée en tant qu'activité réservée aux élites pour des raisons rituelles et de prestige, et se popularisa graduellement à des fins plus pratiques, en atteignant à fur et à mesure des buts militaires, économiques et sociaux². Dans cette même période, on voit apparaître dans le bas de la vallée d'Ina des décorations pour harnachements dites en « feuille d'abricotier elliptique avec décoration en trèfle modifié », *henkei san.yō-mon daen-kei gyōyō* 変形三葉文楕円形杏葉. On ne dispose pas de décorations similaires en dehors de cette région³ : l'évolution de styles particuliers montre l'achèvement du procès d'acquisition de la culture équestre.

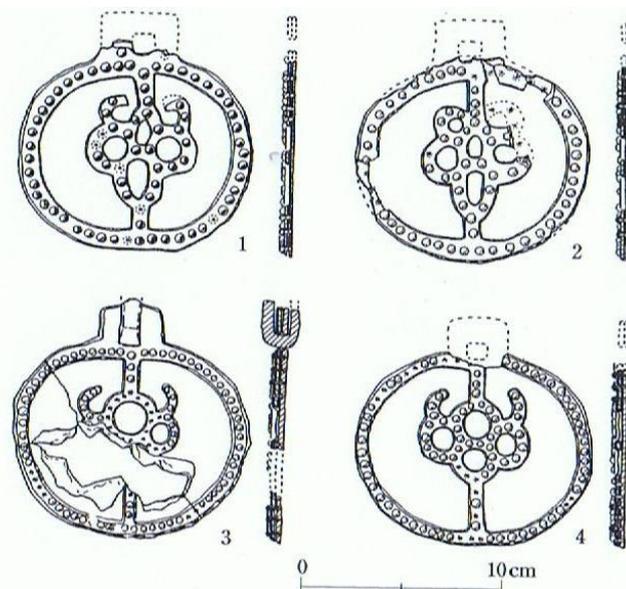


Fig. 72, Décorations en feuille d'abricotier elliptique avec décoration en trèfle modifié retrouvés dans le *kofun* n.1 d'Azechi 畦地 1 号墳 (1), dans le *kofun* n.9 d'Araibara 新井原 9 号墳 (2), et dans le *kofun* de Shōseiji 正清寺古墳 (3 et 4), d'après HABUTA Yoshiyuki, 2008⁴.

¹HORI Tetsurō, *op. cit.*, 2016, p. 37-38.

²ANAZAWA Wakō 穴沢和光, MANOME Junichi 馬目順一, « *Buki-bugu to bagu* 武器・武具と馬具 » (Armes, armures et harnachements), dans SHIRAIISHI Taichirō 白石太一郎 (dir.), *Kofun* 古墳, Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1989, p. 171-188.

³HABUTA Yoshiyuki, *op. cit.*, p. 232-238.

⁴*Ibidem*, p. 235.

En effet, Habuta considère que la présence de ces harnachements est le signe que, vers la fin du V^e et le début du VI^e siècle, les éleveurs de la vallée d'Ina produisaient eux-mêmes leurs propres harnachements. On n'a pas de preuve certaine qu'il existait ici une industrie locale, mais on dispose de nombreux indices, comme les traces occasionnelles de harnachements réparés, ce qui indique bien qu'il devait y avoir dans les différentes régions des ateliers avec un certain type d'expertise sur le sujet. Ainsi, si ces données n'offrent pas de preuve certaine de l'existence de ces ateliers en dehors du Kinai, la probabilité de leur existence est très élevée. De plus, avec le VI^e siècle, on retrouve dans cette vallée une quantité importante de rondelles de mors en forme de f, ce qui pourrait indiquer la présence sur place de nombreux groupes d'artisans. Ina semble ainsi devenir un centre de production de harnachements, mais, vers la fin du siècle, on ne trouve pas dans cette zone des formes devenues classiques ailleurs, comme des rondelles en forme de fleur. On en retrouve cependant dans la partie supérieure de la vallée d'Ina, comme dans le cas du *kofun* de Mishaguji 御社宮司古墳, près de la ville de Tatsuno, ou le *kofun* G-1 d'Uehara 上原 G-1 号墳, près de la ville de Hotaka. Habuta constate que les motifs de distribution des harnachements et des armes en milieu funéraire de cette région changent dans la seconde moitié du VI^e siècle et, avant la fin du siècle, les *kofun* en forme de trou de serrure déclinent rapidement dans la partie basse de la vallée d'Ina. Tout cela suggère un changement assez rapide et important dans la classe dirigeante du lieu, ce qui s'explique probablement par une ingérence croissante de la part des princes du Yamato¹.

Dans la région de Tōtōmi, on a trouvé au moins huit exemples de mors avec un modèle récurrent de rondelle elliptique en fer, ce qui suggère l'existence dans cette région d'une culture équestre diffusée et partagée entre la seconde moitié du V^e siècle et le début du VI^e siècle². La popularité de la forme elliptique des rondelles pourrait indiquer le développement d'un goût local ou, d'autre part, la présence d'un nombre limité d'ateliers fabriquant des harnachements.

Selon Hori, l'un des mors les plus communs dans la région du Tōhoku est celui possédant des œillets aux extrémités, auxquels sont directement forgées des boucles pour la têtère munies d'un ardillon, *kōguzō-tsuki kanjō kagamiita-tsuki kutsuwa* 鉸具造付環状鏡板付轡³. Cette forme est très commune dans le Tōhoku, mais elle n'y est pas limitée : selon Sakamoto, il s'agit de l'une des formes de mors dont on a trouvé le plus grand nombre d'exemples, mis à part l'autre forme de ce modèle, qui a des boucles sans ardillons, *hansōtachigi sokanjō kagamiita-tsuki kutsuwa* 板状立聞素環状鏡板付轡. Hori remarque que la forme des *hikide* de ce modèle de mors est très stéréotypée, ce qui pourrait suggérer que ces équipements étaient

¹*Ibidem*.

²HORI Tetsurō, *op. cit.*, 2016, p. 37-38.

³*Ibidem*, p. 39-42.

fabriqués par un nombre limité d'ateliers¹. Ce modèle de mors typique de l'Est est pauvre en décorations et retrouvé souvent en association avec des bols bouddhistes en bronze. Il serait indicatif de la naissance d'une nouvelle classe dirigeante locale dans l'Est, une classe touchée par l'influence bouddhiste et porteuse d'une culture équestre pragmatique et militaire².

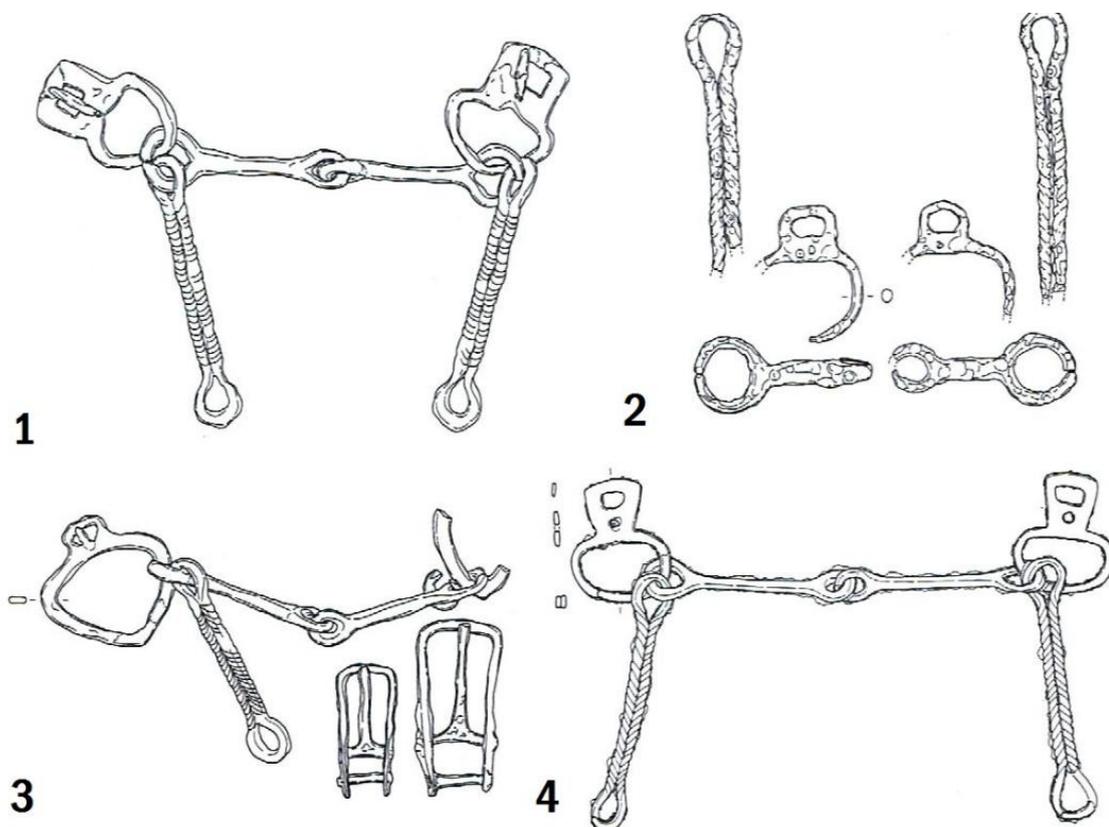


Fig. 73, Exemples de mors retrouvés dans le site de Bōnosawa IV 房の沢 IV 遺跡 (1, 2, 3) près de Yamada, et dans le site de Suwamae 諏訪前遺跡 (4) près de Ninohe, dans le département d'Iwate, d'après HORI Tetsurō, 2016³.

Les étriers aussi montrent une variation très importante au VI^e siècle, période à laquelle on retrouve des exemplaires en vase où la planche du pied s'allonge légèrement vers le talon. Un exemple peut en être les étriers en forme de louche du *kofun* de Kōmori コウモリ古墳 en Okayama, dotés d'une « longue » de 3 cm environ. La même forme peut être constatée dans un ensemble de selle et étriers de l'époque de Nara (dont la fabrication suit le modèle de la fin de l'époque Kofun) conservé au Shōsōin⁴. Selon Yamada, on voit

¹SAKAMOTO Yoshio, *op. cit.*, p. 35-57.

²*ibidem*, p. 99-105.

³HORI Tetsurō, *op. cit.*, 2016, p. 40.

⁴MORI Kōichi, *op. cit.*, p. 13-41.

ici les ancêtres d'un des modèles les plus répandus au Japon et les plus utilisés dans l'histoire militaire de l'Archipel : l'étrier en « longue allongée » *nagajita* 長舌, typique de l'époque médiévale¹.

La selle enfin connaît aussi une évolution. On ne dispose pas d'exemplaire complet, le plus ancien étant daté du début de l'époque Nara et conservé au Shōsōin, mais il est fort probable que cet exemple relativement tardif soit très proche des modèles utilisés vers la fin de l'époque Kofun. La selle du Shōsōin présente un arbre et un troussequin sculptés dans une seule pièce, ce qui les rend très solides. De plus, le troussequin est incliné, ce qui permettrait des mouvements plus aisés lors du combat². Selon Anazawa et Manome, le troussequin incliné serait une innovation du VI^e siècle et la version japonaise serait proche des selles utilisées dans le royaume de Silla. Les premières traces de ce nouveau modèle se trouveraient en Tsukushi, dans le site d'Iwai, où elle est aussi visible sur une statue du *kofun* d'Iwatoyama³.

Kidder remarque que dans de nombreux cas, les harnachements retrouvés ne sont pas des objets créés pour un usage pratique. Non seulement ils sont excessivement somptueux et précieux, mais, selon Kidder, ils présentent une taille et un poids trop importants pour qu'ils soient utilisables. Il semblerait ainsi que ces équipements étaient créés spécifiquement comme des objets funéraires⁴.



Fig. 74, Pommeau de la selle découverte dans le *kofun* de Fujinoki 藤ノ木古墳, photo prise au Musée Archéologique de Kashihara, 14/12/2022.

¹SAITŌ Tadashi 斎藤忠, *Buki baku to jōsaku* 武器・馬具と城柵 (Armes, harnachements et fortifications), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1988 (1987), p. 224-251.

²*Ibidem*, p. 212-273.

³SHIRASHI Taichirō, *op. cit.*, 1989, p. 171-206.

⁴KIDDER, Edward J., « The Fujinoki Tomb and Its Grave-Goods », dans *Monumenta Nipponica*, vol. 42 n. 1, printemps 1987, p. 57-87.



Fig. 75, Troussequin de la selle découverte dans le *kofun* de Fujinoki, photo prise au Musée Archéologique de Kashihara, 14/12/2022.¹

L'un des ensembles les mieux conservés pour cette période est sans doute le *kofun* Fujinoki (fig. 74-75). Il s'agit d'un *kofun* rond d'un diamètre d'environ 40 m et d'une hauteur de 8 m, daté de la fin du VI^e siècle dans le département de Nara. On y a retrouvé les restes de deux individus, ainsi qu'un nombre très important d'objets. Parmi les artefacts se trouvent des lamelles d'armure, des pointes de flèche et des objets de prestige, mais il est particulièrement remarquable et connu pour la richesse des harnachements². Il s'agit de deux ensembles en bronze doré finement décorés qui le rendent unique en Asie orientale. Ces ensembles sont constitués d'étriers en forme de vase, de nombreux ornements équestres et d'une selle avec une ornementation d'exception³. On a pu reconstituer cette dernière grâce à la quantité de décorations en métal : le troussequin mesurait 57 cm de longueur pour 43 cm de hauteur, il était un peu plus grand que le pommeau, qui faisait 51 cm sur 41,5 cm. On ne connaît pas avec certitude la longueur de l'arçon : les décorations du tapis de selle indiquent que ce dernier faisait probablement 88 cm de longueur, mais il est fort probable que le tapis ait été beaucoup plus long que la selle, à la manière coréenne. Le style des décorations rappelle des motifs typiques de l'art coréen. D'autres similitudes avec les harnachements de prestige coréens se retrouvent pour la croupière, qui était couverte de décorations en bronze doré utilisées aussi dans la péninsule et réservées aux plus hauts personnages. Des décorations de ce genre sont rares au Japon. Elles ont seulement été trouvées dans cinq autres *kofun*. Ce qui rend le Fujinoki exceptionnel est cependant la quantité de ces

¹Photo prise au Musée Archéologique de Kashihara, 14/12/2022.

²KIDDER, Edward J., *op. cit.*, 1987, p. 57-87.

³Institute for archaeological research of Kashiwara Nara prefecture, *Fujinoki kofun to sono jidai-ten* 「藤ノ木古墳とその時代」展 (Exhibition « the Fujinoki Tomb and its time »), Ōtsuka kōgeisha, 1989, p. 112-115.

objets : alors que dans les autres *kofun* on en a trouvé un ou deux, le Fujinoki en contenait 34¹.

On a retrouvé aussi une partie de mors, tout aussi décorée que le reste des équipements. Les rondelles sont en forme ovale avec une pointe saillant vers le bas, ce qui lui confère vaguement une forme de cœur. La boucle du *tachigi* où étaient attachées les lanières de la têtère est encore en place. Sur l'extérieur de la rondelle est accroché un *hikide* formé par deux barrettes parallèles et se terminant en boucle. Malheureusement, le reste du mors a été perdu. L'étrier retrouvé dans le *kofun* est d'un intérêt particulier : un anneau en bois offre la structure principale, des décorations et des rivets en métal attachaient à ce dernier une coque en cuir qui constituait la partie bombée d'un étrier en vase. La partie métallique, qui présente un motif en palmettes comme le reste de l'ensemble, offrait un élément décoratif aussi bien que structurel. Il est le seul exemple d'étrier de ce type, et il se pourrait que cette composition en bois, métal et cuir constitue un passage intermédiaire entre la forme en anneau et la forme en vase. Cependant, on a des exemples d'étrier en vase en bois qui remontent au moins à un demi-siècle avant la création du Fujinoki, donc il se peut que cette forme atypique soit simplement le résultat de différences régionales².

Harnachements retrouvés dans la tombe de Fujinoki	
Mors et rondelles de mors	
Rondelle en bronze doré en forme de cœur	1
Mors en fer avec rondelle en anneau	1
Etriers	
Grand étrier en forme de vase en bois avec renforts en bronze doré	1
Boucle de chaîne en bronze doré	4
Chaîne en fer	2
Boucle d'étrivière en bronze dorée	10
Selle	
Pommeau décoré en bronze doré	1
Troussequin décoré en bronze doré	1
Boucles en fer et bronze doré	6
Décorations de bordure de tapis de selle en bronze doré	1
Ornements en forme d'arc en fer et bronze doré	2
Ornements pour les flancs	
Décorations en feuille d'abricotier en bronze doré	17
Décorations en forme de cœur en bronze doré	4
Grandes décorations en forme de cloche en bronze doré	4
Ornements pour têtère ou croupière	
« Moulinet » en bronze doré	34
Boucles des sangles	
Boucle de têtère en bronze doré	3
Boucle de croupière en fer et bronze doré	1
Grande boucle de croupière en fer et bronze doré	1
Boucle de têtère en fer et bronze doré	11
Ornements d'harnachements	
Plaques en fer et bronze doré	9
TOTAL	114

¹KIDDER, Edward J., *op. cit.*, 1987, p. 57-87.

²Institute for archaeological research of Kashiwara Nara prefecture, *op. cit.*, p. 112-115.

Table 1, Harnachements retrouvés dans le Fujinoki, d'après KIDDER, Edward J., printemps 1987¹.

On ne connaît pas l'identité des personnes enterrées dans le Fujinoki. Selon Kidder, la datation et la richesse exceptionnelle suggèrent que le défunt principal était le souverain Sushun². Une autre théorie propose que l'individu le plus grand serait Mononobe no Ōmuraji no Okoshi 物部大連尾輿 (?- ?)³ : Celui-ci est mentionné dans le *Nihon shoki* pendant le règne de Kinmei comme étant proche du souverain, il est convoqué pour discuter de la possibilité d'une attaque contre le royaume de Silla⁴. En tant qu'homme expert sur le sujet, on peut supposer qu'il entretenait des rapports fréquents avec le royaume, ce qui peut expliquer le style continental des harnachements retrouvés dans le *kofun*. En effet, à partir du V^e siècle, on peut constater la diffusion de harnachements dans le style de Silla : les *kofun* de Kuratsuka et Oshishizuka 御獅子塚古墳 dans la région d'Ōsaka (fig. 76) contenaient des décorations dont les caractéristiques semblent suggérer une origine de ce type. Des harnachements provenant de Silla ont été retrouvés aussi dans les départements de Gifu et Shiga. Il semblerait que ce royaume eut une influence particulière sur la forme des harnachements de prestige à partir de la fin du V^e siècle⁵. Des exemples comme le Fujinoki montrent que, encore au VI^e siècle et malgré l'indépendance croissante de la production de harnachements japonais, la culture équestre de l'Archipel était influencée par les usages et l'esthétique coréennes. La tradition équestre japonaise a donc des racines variées et plurielles. Les différences de tradition sur la péninsule ont été traduites sur l'Archipel, créant ici aussi des particularités régionales.



¹KIDDER, Edward J., *op. cit.*, 1987, p. 85.

²KIDDER, Edward J., « Saddle Bows and Rump Plumes-More on the Fujinoki Tomb », dans *Monumenta Nipponica*, vol. 45, no. 1, 1990, p. 75–85.

³KIDDER, Edward J., *op. cit.*, 1987, p. 57-87.

⁴*Nihon shoki, ge*, Kinmei 1.9.5 (539), p. 65-67.

⁵KUJI Fujiō, *op. cit.*, p. 23-58.

Fig. 76, Les *kofun* de Fujinoki (1), Oshishizuka (2), Ōtani (3) et Shōgunyama (4).

Si on doit résumer brièvement l'évolution du harnachement à cette période, on constate que le début du VI^e siècle peut être considéré comme une période de transition entre les styles ancien et nouveau : tout au long des décennies, la variété de formes et de décorations augmente, en révélant des particularités sociales et régionales. À titre d'exemple, on trouve désormais sept types de mors, presque le double par rapport au siècle précédent. Selon Sakamoto, à cette époque, la production locale de harnachements se développe. L'étrier en vase devient le plus commun, soit en bois renforcé dans sa version pyramidale, soit en bois simple, *mokusei tsubo-abumi* 木製壺鐙 (fig. 77). Cette évolution continue au début du VII^e siècle : on voit apparaître de nouvelles formes et modèles, et les sites mortuaires contenant des harnachements se répandent désormais jusque dans le département d'Aomori. Cependant, dans la deuxième moitié du siècle, le déclin de cet usage funéraire commence : de nouvelles coutumes religieuses se répandent, un nouveau pouvoir politique se met en place, la société subit une restructuration sévère¹. Il est clair que ce n'est pas la fabrication de harnachements en elle-même qui s'amenuise, mais la culture funéraire typique de l'époque Kofun. Dans cette période de maturité de la fabrication des harnachements, il devient évident que l'élaboration de nouveaux modèles n'est plus simplement le fruit d'échanges entre les îles japonaises et la péninsule coréenne, mais aussi d'un dialogue interne parmi les usages et les formes qui s'étaient développés dans les différentes régions.



Fig. 77, étrier en bois en forme de vase, découvert dans le site d'Ebisuda 蛭子田遺跡, dans le département de Shiga, conservé au Musée archéologique du château d'Azuchi du département de Shiga.

Photo prise par l'auteur le 8/10/2023.

¹SAKAMOTO Yoshio, *op. cit.*, p. 93-98.

D'autre part, avec l'aboutissement de l'adoption de la culture équestre, on remarque des différences importantes entre la culture coréenne originale et celle acquise dans les îles japonaises. L'une des plus marquantes est sans doute l'absence, au Japon, d'armure pour cheval. Cet objet était présent sur l'ensemble de la péninsule : on a cité les exemples figuratifs des peintures murales de Koguryō, ainsi que des pièces retrouvées dans les sépultures des élites, dans le royaume de Silla et dans la région de Kaya. Au Japon, on n'a pas d'exemple de barde complète, et même le chanfrein est presque complètement absent. Une exception célèbre étant celui du *kofun* d'Ōtani 大谷古墳, dans le département de Wakayama (fig. 76), daté entre la fin du V^e siècle et le début du VI^e siècle¹. C'est dans ce *kofun* que l'on trouve un rare exemple de chanfrein et un exemple unique de barde en bronze doré. La barde semble conçue pour protéger la poitrine du cheval et elle est constituée par des lamelles rattachées entre elles par des lanières en cuir, sur un modèle qui ressemble à celui adopté en Chine ou dans le royaume de Koguryō². Park Cheun-Soo considère toutefois que l'exemplaire d'Ōtani semble inspiré des modèles de Tae Kaya. Un autre exemple de chanfrein a été trouvé dans le *kofun* de Shōgunyama 将軍山古墳, dans le département de Saitama (fig. 76), datant de la seconde moitié du VI^e siècle. Selon Park Cheun-Soo, ce deuxième exemple se rapproche de la tradition de Silla³. Ces objets sont exceptionnellement rares au Japon et ils sont retrouvés dans des *kofun* en trou de serrure de taille moyenne (les deux exemples cités font moins de 100 m de longueur). Leur rareté nous pousse à croire que ces pièces étaient des objets personnels du défunt, importés en tant qu'objets de prestige.

En parallèle aux changements des harnachements, l'équipement militaire aussi connaît une évolution, avec le type d'armure dit *keikō* supplantant définitivement la forme plus ancienne de *tankō*. Ce modèle se prête au combat monté et il est fort probable que vers la moitié du VI^e siècle, la pratique du combat à cheval devint l'une des activités propres des élites⁴. Comme on pourra le constater dans la section de la thèse dédiée à l'analyse de la guerre au Japon, on ne trouve à cette date aucune mention claire de l'utilisation systématique

¹SAHARA Makoto 佐原真, *Kiba minzoku ha konakatta* 騎馬民族ほ来なかった (Le peuple de cavaliers ne vint pas), Tōkyō, Nihon hōsōshuppan kyōkai, 1997, p. 17-19.

²YAMADA Ryōzō 山田良三, « Kofun shutsudo no bagu 古墳出土の馬具 » (Les harnachements découverts dans les *kofun*), dans MORI Kōichi (dir.), *op. cit.*, 1974, p.13-33.

³LEE Sangyul 李尙律, « Kodai higashi Ajia to Nihon rettō no bagu 古代東アジアと日本列島の馬具 » (Harnachements de l'Archipel Japonais et l'Asie Orientale), dans SHIRAISHI Taichirō 白石太一郎, SUZUKI Yasutami 鈴木靖民, TERASAWA Kaoru 寺澤薫 (dir.), *Kiba bunka to kodai no inobe-shon* 騎馬文化と古代のイノベーション (L'innovation de l'Age Ancien et la Culture Equestre) Tōkyō, Kadokawa, 2016, p. 126-131.

⁴ANAZAWA Wakō, MANOME Junichi, *op. cit.*, p. 171-188.

d'une force de cavalerie ni de son existence. Cependant, le fait que le modèle d'armure qui s'affirme en cette période soit un modèle utilisable à cheval est à notre avis une indication claire de la forte probabilité que le guerrier monté existait déjà à cette époque, bien que son rôle fût encore marginal du point de vue tactique.

2.c

Le cheval de guerre et l'État Régi par le Code – du VII^e siècle au VIII^e siècle

L'évolution de la société japonaise d'une coalition de potentats à un État centralisé fut graduelle et complexe. Il n'y a d'ailleurs pas un consensus absolu sur la période à laquelle on peut affirmer que les processus de formation de l'État se manifestent. Cependant, une date peut servir de repère à ce sujet : 646, promulgation « Réformes de l'ère Taika » *Taika kaishin* 大化改新. Bien que l'on ne puisse considérer cette suite d'articles cités dans le *Nihon shoki* comme étant une transcription *verbatim* des décisions prises à l'époque, elle offre néanmoins une image du début du processus de centralisation et structuration de l'État au Japon. Dans ce chapitre, nous allons analyser la période précédant immédiatement les Réformes et examiner l'impact que l'évolution du contexte diplomatique et politique eut sur l'élevage, la gestion des hardes et le rôle du cheval au sein de l'Archipel. Nous allons ensuite nous pencher sur la période qui suit l'application de ces dispositions, les réformes adoptées après le coup d'état de 672, pour pouvoir finalement examiner en détail le système mis en place par le Code administratif au début du VIII^e siècle. Autrement dit, nous allons étudier la période de formation d'une structure étatique, en nous concentrant sur l'effet qu'elle eut sur la culture équestre et le rôle que la culture équestre joua au sein de ce processus de genèse étatique.

Si on reprend le modèle de Fried, cité par Cohen dans le premier chapitre de *Origins of the State : The Anthropology of Political Evolution*, cette période de l'Histoire japonaise peut être décrite comme une période de *secondary state formation*, où l'évolution d'une structure étatique est liée aux contacts avec les états voisins¹. Inoue Mitsusada confirme l'importance fondamentale des rapports diplomatiques dans l'évolution du royaume de Yamato dans son chapitre pour *The Cambridge History of Japan* : suite aux contacts avec le continent, l'aristocratie du Yamato poussa activement pour des réformes inspirées du

¹COHEN, Ronald et SERVICE, Elman R., *Origins of the State: The Anthropology of Political Evolution*, Philadelphia, Institute for the Study of Human Issues, 1978, p. 5-20.

système chinois et visant à renforcer le gouvernement¹. Dans le chapitre qui suit, une attention particulière sera portée à l'évolution du phénomène guerre, au changement des pratiques et des structures lors du passage d'une société clanique à une armée centralisée et institutionnelle.

CONTEXTE HISTORIQUE : ENTRE VI^e ET VII^e SIÈCLE

Comme on a pu le constater dans le chapitre précédent, le VI^e siècle est une période de contrastes : d'un côté, il y a une montée en puissance de l'entité politique du Yamato. Son accès privilégié aux échanges avec la Corée fut l'un des facteurs permettant à ce centre de développer une influence culturelle et politique remarquable sur l'ensemble des îles japonaises. C'est aussi grâce à ces liens diplomatiques que le royaume put mettre en place une production importante de chevaux, ce qui rendit à son tour possible le développement de communications et alliances avec d'autres centres de pouvoir au sein de l'Archipel. On constate que, dès le règne de Keitai le souverain du Yamato disposait des moyens nécessaires pour subjuguier la compétition par la force, comme ce fut le cas pour le chef Iwai. D'un autre côté, la péninsule coréenne fut submergée par de nombreux conflits armés, qui bouleversèrent la carte des alliances du royaume de Yamato. Sur le plan interne, le déclin du modèle culturel établi pendant l'époque Kofun privait la nouvelle autorité du Yamato d'une base solide : tout au long du siècle, la succession du souverain fut souvent troublée par les luttes internes des différents groupes, chacun poussant son propre candidat. Dans les dernières décennies du VI^e siècle, ces conflits débouchèrent en hostilité armée : en 587 on voit la Bataille du Mont Shigi entre le clan Soga, en faveur du prince Hatsusebe 泊瀬部皇子 (futur Empereur Sushun), et le clan Mononobe, en faveur du prince Anahobe 穴穂部皇子 (?-587). Le parti de Sushun eut gain de cause, mais en 592 Sushun fut à son tour éliminé, ce que le *Nihon shoki* impute au chef de clan Soga Umako 蘇我馬子 (551-626). Sa successeuse, Suiko 推古天皇 (r. 592-628), hérita ainsi d'un royaume qui se trouvait isolé politiquement et économiquement, et dont l'instabilité interne menaçait l'autorité du clan Yamato². Une réforme essentielle de la structure du pays était indispensable. C'est dans ce contexte que l'on doit interpréter l'ambassade organisée par Suiko auprès des Sui 隋 (581-618), en 600. Le *Livre des Sui*, *Sui shu* 隋書, mentionne cette visite du pays de Wa. Dès 603, le gouvernement de Suiko lança une série de réformes, inspirées très probablement du savoir acquis en Chine³.

¹INOUE, Mitsusada, dans BROWN, E. Delmer (dir.), *The Cambridge History of Japan vol. 1*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 163-164.

²MORI Kimiyuki 森公章, *Higashi Ajia no dōran to Wakoku* 東アジアの動乱と倭国 (Les conflits d'Asie Orientale et le Pays de Wa), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2006, p. 181-203.

³*Ibidem*, p. 204-227.

On ne peut connaître avec certitude le projet politique de longue durée envisagé par Suiko et sa cour. Cependant, le *Nihon shoki* nous en communique une version en citant un texte connu sous le nom de « Constitution en dix-sept articles », *Jūshichi-jōkenpō* 十七条憲法, attribué au prince Shōtoku-taishi 聖德太子 (574-622) et daté de 604. Cette datation n'est pas certaine et le texte pourrait être postérieur, mais il offre néanmoins un aperçu intéressant dans ce qui pouvait être la direction politique des élites du début du VII^e siècle. L'article 12 en particulier est particulièrement intéressant pour notre recherche :

十二日、国司国造、勿斂百姓。国非二君。民無兩主。率土兆民、以王爲主。所任官司、皆是王臣。何敢與公、賦斂百姓。

Article 12, « Administrateurs de province et chefs de territoire, ne prélevez pas d'impôts arbitraires sur le peuple. Dans le pays, il n'y a pas deux seigneurs, le peuple n'a pas deux maîtres. Tous les habitants de toutes les provinces reconnaissent le souverain pour leur maître. Les fonctionnaires investis de charges ne sont que les serviteurs du souverain, comment pourraient-ils s'emparer de l'impôt à la manière du prince ? »¹.

À cette époque, le souverain du Yamato n'avait pas de pouvoir direct sur le pays : il siégeait à la tête de chefs de territoire, les *kuni no miyatsuko* 国造, qui exerçaient un contrôle direct sur leur région en concentrant en eux le pouvoir administratif, religieux et militaire. C'est par le biais de ces chefs de territoire que la cour obtenait les ressources nécessaires. Dans le cas spécifique du développement de l'élevage, c'était aussi par l'intermédiaire de ces chefs de territoire que le souverain de Yamato encourageait l'établissement de haras et pâturages. En parallèle, les *kuni no miyatsuko* eux-mêmes développaient aussi leurs propres pâturages, leurs propres écuries et leurs propres unités d'archers montés². Cette situation créait une fragmentation du pouvoir et rendait la position du souverain du Yamato vulnérable. En lisant la Constitution en 17 articles, on constate la volonté de la cour de centraliser l'autorité et consolider la position de primauté du souverain. L'article 12 cité ici fait clairement référence à l'obtention et gestion des ressources. Il affirme

¹INOUE Mitsusada 井上光貞, SAKAMOTO Tarō 坂本太郎, IENAGA Saburō 家永三郎, ŌNO Susumu 大野晋, *Nihon shoki* 日本書紀 (Chroniques du Japon), *jō, ge*, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1968, *Nihon shoki, ge*, Suiko 12.1.1 (604), p. 184-185. Voir aussi la traduction de HERAIL, Francine, *Histoire du Japon*, Aurillac, POF, 2006a, p. 60-61.

²KUJI Fujiō 久慈藤男, *Nihonjin to uma no bunkashi* 日本人と馬の文化史 (Histoire culturelle des Japonais et du cheval), Tōkyō, Busindō, 2016, p. 77-141.

de manière directe la volonté, de la part de la cour, de s'assurer du monopole des ressources et de la main d'œuvre.

L'élan de renouveau institutionnel fut encouragé non seulement par les conflits internes de l'Archipel, mais aussi par les bouleversements politiques sur le continent : en 608 le royaume de Silla fut attaqué par les troupes de Koguryŏ et dut demander de l'aide aux Sui de Chine et, selon Mori, aux Yamato de Wa. Il n'y eut pas de campagne militaire pour l'armée de Wa, mais cet épisode montre deux aspects importants de la situation politique de la région : la nécessité d'une force militaire capable d'intervenir dans le théâtre international, et le rôle central joué par la Chine dans le maintien de l'équilibre en Asie de l'Est. Ces deux facteurs ne passèrent sans doute pas inaperçus à la Cour de Yamato. Dix ans après, en 618, la dynastie de Sui fut remplacée par les Tang (618-907). L'influence militaire, politique et culturelle du nouvel empire sur la péninsule coréenne et sur les îles japonaises ne peut être sous-estimée : le royaume de Koguryŏ (37 av. J. C. - 668), qui avait déjà repoussé une attaque des Sui en 612, se lia très vite à la nouvelle puissance chinoise. Cette entente diplomatique rendait le royaume de Koguryŏ d'autant plus menaçant et mettait dans une position politiquement délicate le royaume coréen de Paekche (18 av. J. C. – 660), allié historique de Wa. Suiko lia des rapports officiels avec la nouvelle dynastie, ce qui permit au Yamato d'étudier de nouveaux « systèmes de lois » du pays des Tang. Cependant, malgré le succès de ces échanges, Suiko n'établit pas d'ambassade régulière avec le nouvel empire et l'apport culturel et technique eut lieu surtout par l'intermédiaire de Paekche¹.

En 641 la situation politique du continent fut encore une fois bouleversée : à partir de 632 les rapports entre les Tang et Koguryŏ s'étaient refroidis et l'Empire des Tang se trouva touché par des conflits à ses frontières, en particulier avec la frontière occidentale qui les opposait au Tibet. En 641 les Tang avaient mis fin à leurs luttes avec l'Empire Tibétain et ils avaient tourné leur attention vers la péninsule coréenne². Cette même année le trône de Paekche passa au roi Ŭija 義慈王 (r. 641-660), qui lança une guerre victorieuse contre le royaume de Silla pour la reprise des territoires contestés qui avaient jadis fait partie de la confédération de Kaya. La campagne fut arrêtée quand la reine Sŏndŏg de Silla 善德女王 (r. 632-647) demanda l'intervention des Tang. L'année suivante le royaume de Koguryŏ fut secoué par la révolte de Yŏn Gaesomun 泉蓋蘇文 (603-666), qui tua le souverain et établit à sa place son neveu Pojang 寶藏王 (r. 642-668). Pojang sera le dernier roi de Koguryŏ³.

La situation sur la péninsule était donc très chaotique. D'autre part, l'état du royaume de Yamato n'était guère meilleur : le règne du souverain Jomei 舒明天皇 (r. 629-641) fut caractérisé par l'instabilité

¹MORI Kimiyuki, *op. cit.*, p. 204-227.

²*Ibidem*.

³*Ibid.*, p. 227-249.

économique et politique, ainsi que par les premières frictions avec les Emishi à l'Est¹, et par une opposition croissante au pouvoir du clan Soga. La domination Soga sur les affaires de la Cour fut brisée dans le sang avec l'Incident de l'année d'Isshi (645), où le prince Naka no Ōe 中大兄皇子 (futur souverain Tenji 天智天皇, r. 661-672) tua Soga no Iruka 蘇我入鹿 (?-645) devant la souveraine Kōgyoku 皇極天皇 (r. 642-645). Suite à cet attentat, la famille impériale reprit un rôle central dans la gestion des affaires et reprit les principes énoncés dans la Constitution en Dix-sept articles : consolidation du pouvoir central de la Cour, augmentation du prestige du clan Yamato, réforme du système administratif, économique et militaire².

LES PREMIÈRES RÉFORMES DE KŌTOKU

Une des premières actions de Kōtoku, dès la première année de l'ère Taika (645), concerna la gestion des provinces orientales. L'Est était clairement une priorité : dans cette région la frontière, le contrôle de la Cour était encore en évolution et il était contrôlé militairement par les Emishi. De plus, cette région constituait le cœur de la production équestre japonaise, comme on a pu le constater dans les chapitres 2.a et 2.b. L'envoi de représentants directement de la Capitale fut une décision politique concrète vers une centralisation effective de l'autorité et l'établissement d'un contrôle direct du centre vis-à-vis des différentes régions des Iles. Dans le *Nihon shoki* on énumère les prérogatives de ces nouveaux fonctionnaires : ils doivent établir des cadastres de la population et y inscrire les surfaces des rizières pour chaque foyer. Les gouverneurs détenaient le pouvoir administratif mais n'avaient pas d'autorité dans le domaine judiciaire, et il leur était interdit d'accepter des dons³. En ce qui concerne les moyens de déplacements de ces représentants du souverain, on lit :

但以公事往来之時、得騎部內之馬、得食部內之飯。

Quand ils arrivent pour une mission officielle, ils peuvent chevaucher les chevaux du gouvernement, ils peuvent manger le riz du gouvernement⁴.

Si on exclut l'épisode de Buretsu cité dans le chapitre 2.b et dont l'historicité est douteuse, on voit dans ce passage la première mention officielle de chevaux du gouvernement. L'emploi de ces animaux est

¹TAKAHASHI Takashi 高橋崇, *Emishi* 蝦夷, Tōkyō, Chūkō shinsho, 1989, p. 76-80.

²MORI Kimiyuki, *op. cit.*, p. 227-249.

³*Nihon Shoki, ge*, Taika 1.8.5 (645), p. 273-277.

Les provinces en question ne sont pas nommées dans le *Nihon shoki*, mais lors des troubles de Jinshin l'expression « provinces orientales » indique clairement celles situées à l'est du Lac Biwa, jusqu'à la province de Hitachi.

⁴*Ibidem*.

aussi exprimé sans ambiguïtés : la fonction des chevaux du gouvernement est de transporter les gouverneurs vers leur lieu de fonction. Comme pour le passage concernant le règne de Buretsu, il est possible qu'ici aussi on soit face à un anachronisme fabriqué *a posteriori* par les compilateurs du *Nihon shoki* au VIII^e siècle. Cependant la nomination des gouverneurs de l'Est et la mention des chevaux publics datent de 645, vingt-deux ans après le retour des envoyés de Suiko en Chine (623) et quinze ans après l'ambassade officielle auprès des Tang (630). Autrement dit, presque une génération s'était écoulée entre un premier flot d'informations sur le système administratif Sui et Tang, et ces réformes. Il est donc vraisemblable que, entre 623 (date de retour des envoyés japonais en Chine) et 645, date des réformes, la cour ait mis en place le premier système de chevaux d'Etat. Cependant aucune institution spécialisée n'est nommée par le *Nihon Shoki* : on emploie le terme générique de « *bunai* 部内 ». Il y a deux interprétations possibles à ce terme. Il peut indiquer les chevaux « du département », autrement dit des chevaux qui sont vaguement décrits comme appartenant au gouvernement. D'autre part, *bunai* pourrait indiquer la région centrale.

Deux cas de figure sont possibles :

- Les chevaux publics se trouvent seulement dans la région centrale, une caravane est créée et les mêmes animaux accompagnent le gouverneur à sa province et le ramènent à la fin de la mission.
- Le gouvernement exige des chefs de clan et des aristocrates locaux propriétaires de haras qu'ils mettent une partie de leurs animaux à disposition de la cour et du gouvernement provinciale, en créant ainsi une première gestion centralisée des animaux. Dans ce cas, le gouverneur se déplace en changeant de monture aux différentes étapes du parcours, et les chevaux en service ne quittent pas leur territoire.

Dans le premier cas, une caravane nécessite un certain nombre de chevaux par personne, pour permettre aux voyageurs de changer de monture et ne pas épuiser l'animal. Les chevaux d'une caravane endurent un long parcours, ce qui veut dire qu'ils auront besoin de nourriture appropriée, et notamment de sel, d'eau, des céréales. Une caravane est obligée de prévoir ces rations, ce qui signifie qu'elle va devoir employer des chevaux de bât, ce qui rend le nombre d'animaux mobilisés encore plus important. Enfin, même si on élimine le problème des réserves en supposant que peut-être la caravane pouvait se reapprovisionner au long du parcours, ce système présuppose que les chevaux de la caravane vont rester dans les régions orientales jusqu'à la fin du mandat du gouverneur.

Si, au contraire, le fonctionnaire a le droit de réclamer des chevaux au long du parcours, le fardeau logistique du voyage n'est pas concentré sur la cour du Yamato, mais distribué sur les éleveurs au long du trajet. La cour maintient de cette manière la disponibilité des chevaux de la région centrale, les voyageurs ne doivent pas s'encombrer de céréales, de sel ou d'eau, et les chevaux exigés au long de parcours ne couvrent

qu'une étape. Ceci signifie que les propriétaires des haras vont pouvoir les récupérer relativement vite et que les animaux risquent moins d'être surexploités ou blessés lors d'un long parcours. Finalement, ce système permet l'emploi d'un plus petit équipage de chevaux, ce qui réduit l'érosion routière. Pour ces raisons, la seconde hypothèse est à privilégier : *bunai* indiquerait ainsi, de manière très générique, des chevaux « du gouvernement », entendu ici comme gouvernement provincial. Il est possible que les propriétaires des haras des provinces aient mis à disposition du gouvernement local un certain nombre d'animaux pour les déplacements des fonctionnaires. Si cette hypothèse est correcte, il en découle que, en 645, quatre mois avant la promulgation des Grandes Réformes de l'ère Taika, la cour avait mis en place une première amorce de gestion publique de chevaux, mais n'avait pas encore créé une institution centrale chargée de s'en occuper ou de les produire en grand nombre.

Il est aussi possible qu'au moins une partie de ces chevaux mis à disposition des fonctionnaires étaient le résultat des premiers haras d'Etat : un cheval peut entrer en service à partir de cinq ans, ce qui signifie que, après 623, date du retour des ambassadeurs envoyés auprès des Sui, la cour avait eu tout le temps d'expérimenter des haras publics sur le modèle chinois et produire une première génération d'animaux d'Etat. Cependant, comme on a pu voir dans les chapitres précédents, les haras contrôlés directement par la cour se situaient dans la région centrale de Kawachi et Yamato, près de la base de pouvoir du souverain. Ainsi leur emploi pour le déplacement des fonctionnaires vers des provinces plus lointaines aurait présenté tous les problèmes logistiques dont nous venons de parler. De plus, comme on pourra le constater en lisant les Grandes Réformes, la cour exigeait des chevaux en tant que tribut. Ceci suggère que les haras d'état, s'ils existaient, ne produisaient pas un nombre d'animaux suffisant pour le gouvernement. Il est fort probable que les élevages créés dans cette période par la cour étaient gérés comme une possession privée de la famille royale. Ce qui est certain est que, en 645, des animaux employés en tant que biens publics existaient bien (qu'ils soient prélevés par impôt ou élevés par l'état), et leur seule mission, pour le moment, était de permettre les déplacements officiels des fonctionnaires. Il n'y a aucune référence à un système de relais proprement dit. Ceci malgré le fait que l'envoi de messagers à cheval dans le cas de communications officielles soit une pratique établie depuis longtemps : ils sont nommés par exemple au lendemain de l'assassinat de Sushun¹, et en 603, pour prévenir Suiko que le prince chargé de mener une expédition punitive en Corée venait de décéder dans la région de Tsukushi². Il est possible que des relais aient existé déjà au début du VII^e siècle, mais il est aussi possible que les messagers officiels se soient appuyés sur les chefs de territoire basés au long du parcours pour changer de monture.

¹*Ibidem*, *jō*, Sushun 5.11.3 (592), p. 170-171.

²*Ibidem*, *ge*, Suiko 11.2.4 (603), p. 178-179.

Le *Nihon shoki* spécifie d'ailleurs qu'un gouverneur a droit à une suite de neuf personnes, son second à une suite de sept, et le commis aux écritures à une suite de cinq¹. Il n'est pas dit si tous ces hommes avaient le droit de voyager sur les chevaux publics, ou si ceux-ci étaient réservés aux fonctionnaires. Cette dernière possibilité semble la plus vraisemblable : il est probable que les membres de la suite voyageaient soit sur des animaux privés soit à pied. Comme on le verra plus tard dans le Code administratif, le nombre de chevaux prévus pour les relais de poste et pour les districts n'était pas suffisant pour un groupe de vingt-quatre personnes (les fonctionnaires et leur suite).

On constate que le *Nihon shoki* consacre ici beaucoup d'attention aux moyens de déplacement des fonctionnaires. D'autre part, il n'y a pas mention d'autres fonctions des animaux d'état, ni en tant que chevaux de bât ni en tant que chargeurs² pour les gardes ou l'armée. Comme on pourra le voir dans la section 3 de cette thèse, on peut affirmer avec certitude que, à cette époque, le cheval faisait bien partie de la pratique guerrière dans les îles japonaises, car il aura un rôle tactique indéniable lors des Troubles de Jinshin, *Jinshin no ran* 壬申の乱, moins de trente ans après les réformes. On en conclut ainsi que, malgré le fait que le cheval de guerre ait été une ressource disponible, la priorité absolue pour la cour de Kōtoku était la communication. Cela n'est point surprenant : une communication rapide entre la Cour et les provinces était indispensable pour le contrôle du territoire. Ainsi on peut constater que le cheval public joua dès ses origines un rôle central dans la mise en place d'un gouvernement centralisé. D'autre part on constate qu'à cette époque les chevaux militaires *stricto sensu* étaient des animaux privés. La cour ne montre pour le moment aucune intention de changer cet état de fait. Elle inaugure cependant d'autres politiques visant à mettre sous contrôle le potentiel militaire des différents chefs de territoire et notables locaux : lors de la nomination des gouverneurs des provinces de l'Est, Kōtoku leur ordonna de construire des armureries et d'y concentrer les armes et armures des habitants. Une exception est faite pour les territoires exposés à la menace Emishi, où les gouverneurs doivent se limiter à examiner et enregistrer les équipements, avant de les rendre aux propriétaires³. Autrement dit, les habitants des provinces qui ne se trouvaient pas face à une menace militaire immédiate devaient soumettre leur équipement à la supervision du gouvernement central. Le contrôle des armes et des ressources militaires avait le double but de renforcer l'emprise de la cour de Yamato sur les

¹*Ibid.*, Taika 1.8.5 (645), p. 273-277.

²On adopte ici le terme médiéval français de « chargeur », qui indiquait de manière spécifique le cheval de combat (à la différence de ceux préférés pour la course, le voyage, etc.). Un terme plus courant en Français serait « destrier », mais ce mot à une très forte connotation historique et régionale, car il indique en particulier le cheval que l'écuyer conduisait de la main droite (le cheval de combat du chevalier), en opposition aux animaux de bât et d'autres chevaux, que l'écuyer conduisait de la main gauche. On a préféré éviter un terme avec un rappel si fort et immédiat aux coutumes françaises du XII^e siècle.

³*Nihon shoki, ge*, Taika 1.8.5 (645), p. 273-277.

provinces qui, elles, contrôlaient les communautés locales, mais aussi de développer l'autorité de la cour, et ce sur la région orientale en particulier. On ne peut pas savoir avec certitude le succès de ces saisies : en effet, comme on pourra le constater par la suite, il semble douteux que la Cour ait réussi effectivement à désarmer complètement les élites locales. Cependant l'ordre de Kōtoku de concentrer les équipements militaires dans des entrepôts contrôlés par les gouverneurs marque une volonté politique d'évoluer envers un système militaire sous l'autorité directe du gouvernement central. Les armées privées ne sont toutefois pas abolies et elles continuèrent de jouer un rôle fondamental dans l'histoire militaire de cette période.

En effet, on constate une coïncidence intéressante dans le *Nihon shoki* : la collecte générale des armes eut lieu dans les différentes provinces au 9^e mois de la 1^e année de l'ère Taika (645). Le même mois l'incident du prince Furuhiito eut lieu¹. Il est possible que l'effort de désarmer les notables locaux n'ait pas eu comme objectif d'éliminer complètement les armées claniques, mais plutôt l'objectif plus modeste et à court terme d'empêcher dans l'immédiat une révolte armée ou toute action militaire qui ne soit pas approuvée par le souverain. À l'exception des animaux transportant les fonctionnaires, les chevaux sont exemptés de cette manœuvre politique de réquisition et centralisation : sans doute le cheval avait désormais un rôle très important dans la vie de la province et il aurait été impossible d'en interdire la possession ou l'élevage. À cette époque, la Cour n'essaie pas de limiter l'emploi privé du cheval, ni de le contrôler : il est permis d'en élever, d'en avoir, d'en vendre et d'en acheter. Seuls les chevaux de voyage pour les fonctionnaires sont publics et donc réglementés.

Cependant ceci ne signifie pas que la cour se désintéressât complètement du sujet : au contraire, il y eut un effort remarquable pour protéger les haras privés de la rapacité des bureaucrates. Ceci émerge clairement lors de l'évaluation des gouverneurs orientaux, effectuée un an à peine après leur nomination. Le 2^e jour du 3^e mois de la 2^e année de Taika (646) le souverain constata que tous les gouverneurs n'avaient pas respecté les consignes : Le gouverneur Kose no Tokone no Omi 巨勢德禰臣 est le premier à être nommé parmi les transgresseurs.

巨勢德禰臣所犯者、於百姓中每戶求索、仍悔還物、而不尽与、復取田部之馬。

Kose no Tokone no Omi est un criminel, il demanda des biens des maisons des sujets, et étant plein de remords il les rendit, mais il ne restitua pas tout, et il prit les chevaux des *tabe*².

¹*Ibidem*.

²*Ibidem*, Taika 2.3.19 (646), p. 286-290.

Les *tabe* étaient des communautés de cultivateurs d'avant le Code administratif, souvent liées aux domaines de l'aristocratie. Le fait que le *Nihon shoki* prenne soin de spécifier le vol de cheval indique qu'il s'agissait de biens prisés. Les individus dépouillés par Kose no Tokone no Omi étaient des agriculteurs prospères, et on constate que désormais la culture équestre est bien intégrée dans la vie quotidienne des régions orientales. Malheureusement, ce passage ne nous offre guère de précision concernant l'usage que ces *tabe* faisaient de leurs chevaux. Les seconds du gouverneur, E no I no Muraji 朴井連 et Oshisaka no Muraji 押阪連, sont eux aussi mentionnés par le *Nihon shoki* :

其介朴井連、押阪連、闕名。二人者、不正其上所失、而翻共求己利、復取国造之馬。

Le second E no I no Muraji et Oshisaka o Muraji (nom absent), ces deux ont échoué à corriger leur supérieur, et avec lui ils renchérirent dans la poursuite du profit, et ils prirent les chevaux des *kuni no miyatsuko*¹.

On peut suspecter que ces fonctionnaires usèrent de leur position d'envoyés de la Capitale pour s'enrichir. Il semble que les subalternes s'en prirent en particulier aux chevaux. On a un aperçu de la manière dont ces larcins pouvaient se dérouler dans le passage suivant :

其紀麻利耆拖臣所犯者、使人於朝倉君、井上君、二人之所、而為牽來其馬視之。

Ki no Marikita no Omi est un criminel, Il envoya un messenger à Asakura no Kimi et Inoue no Kimi, à leur résidence, et les fit venir avec leurs chevaux pour les admirer².

Le *Nihon shoki* ne spécifie pas si le gouverneur a par la suite volé les animaux, mais il est possible que, une fois les animaux obtenus, le fonctionnaire ait refusé de les renvoyer. Il est aussi possible que le crime de Ki no Marikita no Omi se soit limité à abuser de son propre pouvoir et de forcer les locaux à l'entretenir en lui montrant leurs chevaux, en soustrayant ainsi les animaux aux travaux habituels. On sait par ailleurs que Asakura no Kimi est un armurier, car il est forcé par Ki no Marikita no Omi de lui forger des épées et de lui fournir des arcs et du tissu. Ceci nous montre que dans l'Est existait bien une manufacture d'armes

¹*Ibidem.*

²*Ibid.*

sophistiquées telles que les épées. On remarque d'ailleurs qu'il s'agit ici d'un propriétaire d'un haras privé ayant aussi les moyens et l'expertise de fabriquer et de stocker différentes armes. L'aristocratie militaire locale et les communautés de cultivateurs n'étaient cependant pas les seules à exploiter les chevaux : le gouverneur Azumino Muraji 阿曇連 est coupable d'avoir pris les chevaux du *be* de l'eau chaude, *tōbe* 湯部¹. Cette formulation exacte n'apparaît pas ailleurs dans le *Nihon shoki*, mais on trouve mention de « préposés aux ablutions », *tōmokuryō* 湯沐令, dans le chapitre concernant les Troubles de Jinshin. Deux fonctionnaires de ce type sont nommés, Ō no Omi Honji 多臣品治 et Tanaka no Omi Tarimaro 田中臣足麻呂. Le premier, fidèle au prince Ōama 大海人皇子 (futur Empereur Tenmu 天武天皇, r. 673-689) dès le début de la révolte, rallie les guerriers de son district² et on le voit par la suite à la tête de « 3 000 hommes » lors des affrontements. Le deuxième apparaît la première fois à la suite du gouverneur d'Ise, allié du prince Ōama, et une deuxième fois le 2^e jour du 7^e mois, où il est chargé de défendre la route de Kurafu³. Il peut paraître étrange que des fonctionnaires dont la mission était de gérer des bains soient choisis comme commandants d'armée. Cependant un autre passage de ce chapitre du *Nihon shoki* nous offre une clé d'interprétation : lors de leur fuite de Yoshino, le prince Ōama et sa suite se trouvèrent sans chevaux et furent forcés de voyager à pied. Arrivés au lieu nommé Uda no Aki, ils rencontrèrent une caravane de 50 « chevaux de bât » 馱 de la province d'Ise qui transportaient « le riz pour les ablutions » 湯沐之米, probablement le riz destiné aux bains⁴. Cette rencontre, présentée comme une coïncidence par le *Nihon shoki*, n'en était probablement pas une, comme on pourra le voir dans la section 3 de cette thèse. Malgré cela, nous pouvons déduire de cette anecdote que la gestion des bains nécessitait un nombre considérable de chevaux. On peut ainsi supposer que les fonctionnaires responsables de ce domaine étaient choisis parmi les familles ayant des haras privés et une tradition équestre, autrement dit les familles de l'aristocratie militaire provinciale. En conclusion, en 645 le cheval était désormais employé dans de nombreux domaines de la vie économique et occupait une place centrale dans la société japonaise. Cela peut expliquer la réticence de la cour à imposer sur sa possession les mêmes restrictions que sur la possession d'armes et armures : le rôle du cheval étant une partie intégrale de la vie des provinces, en limiter la production ou l'usage aurait pu perturber sérieusement la société, en particulier la couche des notables locaux sur lesquels la cour se reposait pour maintenir le contrôle du Pays. D'autre part, la punition des fonctionnaires ayant volé des chevaux avait le double but d'empêcher ces nouveaux gouverneurs d'accumuler trop de richesses et de ressources, surtout dans une

¹*Ibidem.*

²*Ibid.*, Tenmu 1.6.22 (672), p. 386.

³*Ibid.*, Tenmu 1.7.2 (672), p. 396-398.

⁴*Ibid.*, Tenmu 1.6.24 (672), p. 386-389.

période de tensions politiques internes, et de protéger la base économique et militaire du royaume : l'aristocratie provinciale.

Le même paragraphe nous offre d'autres détails curieux :

介膳部臣百依所犯者、草代之物収置於家、復取国造之馬、而換他馬来。

L'adjoint Kashiwade no Omi Momoyori est un criminel, il prit les biens échangés pour l'herbe et les plaça dans sa maison, il prit les chevaux des *kuni no miyatsuko*, il les échangea pour d'autres chevaux¹.

Dans la première partie de ce passage il semble que le gouverneur ait échangé de l'herbe par d'autres produits, qu'il aurait par la suite gardés pour lui. Cela implique d'un côté une production d'herbe soumise à l'autorité des gouverneurs, d'un autre l'existence d'un réseau où cette herbe pouvait être troquée contre d'autres produits. Cela pourrait indiquer l'existence de prés gérés directement par les gouverneurs, probablement des terres appartenant directement à la famille royale. Dans ce cas, les biens acquis avec le surplus de production devraient aussi appartenir au souverain, ce qui explique pourquoi l'appropriation du fruit de ce commerce par Kashiwade no Omi Momoyori est perçue comme un vol. Il est cependant aussi possible qu'il s'agisse d'un premier exemple de bien « public », appartenant non pas au souverain, mais au gouvernement central. Dans le Code administratif, des pâturages publics dédiés à l'élevage du cheval furent créés dans toutes les provinces et ils étaient sous la surveillance des gouverneurs provinciaux. Il est possible qu'avant ces « haras publics » le gouvernement de Kōtoku ait créé des prés pour la production d'herbe et de foin. Ensuite, on remarque que Kashiwade s'approprie des chevaux des notables locaux et qu'il les échange avant de les emporter. Au VIII^e siècle, les Japonais marquaient leurs animaux au fer rouge, comme on pourra le constater, ce qui les rendait immédiatement reconnaissables. Il est possible que cette pratique ait existé dès la première moitié du VII^e siècle (du moins dans l'Est) et que Kashiwade ait échangé les chevaux volés pour cette raison.

D'autres fautes sont reprochées à d'autres gouverneurs et fonctionnaires, mais le vol de chevaux semble être l'un des crimes les plus communs. Compte tenu de la place importante que cet animal avait dans la vie des provinces orientales, il était dans l'intérêt du gouvernement de limiter ce type d'abus. L'interdiction de s'approprier des chevaux et la punition des coupables précédèrent l'établissement des chevaux publics lors des Grandes Réformes.

¹*Ibid.*, Taika 2.3.19 (646), p. 286-290.

En ce qui concerne spécifiquement la sphère militaire, les sources écrites du début du VIII^e siècle n'offrent aucune information sur une possible évolution de la gestion ou emploi du chargeur de guerre à cette époque. L'archéologie nous permet toutefois de constater une évolution des équipements militaires en cette période, en particulier on peut déceler une influence chinoise et coréenne dans la forme des armes, des armures et des harnais. Dans son ouvrage, *Armes, armures et affaires militaires du Japon ancien, Nihon kodai no buki, bugu to gunji* 日本古代の武器・武具と軍事, Tsuno Jin affirme qu'entre la deuxième moitié du VII^e siècle et la première moitié du VIII^e siècle, armes et armures montrent une continuité importante avec l'époque Kofun. Cependant on peut voir aussi des apports provenant du continent, avec un perfectionnement graduel des techniques et des formes, rendant la fabrication d'armes et armures plus efficace, et l'usage de ces instruments sur le champ de bataille plus pratique. Tsuno spécifie que les armes semblent évoluer selon un style chinois, alors que les selles, les mors et les équipements équestres montrent un style très proche de celui du royaume de Paekche¹.

LES GRANDES RÉFORMES : 646

Les Reformes furent lancées officiellement le 1^e mois de la 2^e année du règne de Kōtoku (646). Dans le deuxième article énoncé par le souverain il est dit :

[...] 初修京師、置畿内国司、郡司、関塞、斥候、防人、駅馬、伝馬、及造鈴契、定山河。[...] 凡給駅馬、伝馬、皆依鈴伝符剋數。凡諸国及関、給鈴契。並長官執。無次官執。

[...] Pour la première fois, nous inaugurons notre administration [centrale] à la Capitale et nous établissons les gouverneurs des provinces du Kinai, les chefs de district, les barrières [*sekibo* 関塞] ; les explorateurs [*sekikō* 斥候], les gardes des côtes [*bōjin* 防人], les chevaux de poste [*ekima* 駅馬], et les chevaux de poste auxiliaires [*denma/tenma* 伝馬]. On fabriquera des grelots de poste [*suzu* 鈴], des décrets de réquisition [pour les messagers] [*tenpu* 伝符], et on placera des gardes aux limites des montagnes et des rivières. [...] L'allocation de chevaux du réseau de poste [*ekima* 駅馬] et de chevaux

¹TSUNO Jin 津野仁, *Nihon kodai no buki, bugu to gunji* 日本古代の武器・武具と軍事 (Armes, armures et équipements militaires du Japon Ancien), Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan, 2011, p. 139-146.

auxiliaires [*denma* 伝馬] dépendra du nombre de marques sur les grelots [*suzu* 鈴]¹ du réseau de poste. Dans toutes les provinces et les barrières, les grelots seront gardés par le chef de relais de poste ou, en cas d'absence, par son assistant².

Ce passage confirme l'importance conférée par la cour du Yamato à la circulation de fonctionnaires et informations. Il ne s'agit pas simplement de la création d'un réseau permettant de communiquer rapidement : ce réseau, et ainsi ses utilisateurs et les informations qui y circulent, était strictement contrôlé par le gouvernement central grâce à l'octroi de grelots officiels, *ekirei* 駅鈴. L'importance du réseau de poste est d'ailleurs confirmée dans le chapitre concernant l'Empereur Tenmu : selon le *Nihon shoki*, l'une des premières mesures prises par ce dernier, à l'époque encore nommée prince Ōama, fut celle de demander au gouverneur de la province de Yamato les grelots permettant l'usage des chevaux du réseau de poste. Ensuite, lors de leur fuite vers la province d'Ise, le *prince* et ses compagnons brûlèrent les réseaux de poste de Nabari et d'Iga³, sans doute pour retarder la nouvelle de la révolte⁴. En revenant aux Réformes, comme dans le passage précédent, il n'y est point mention de chevaux de guerre, qui restent donc des animaux privés : en 645 il n'y a pas d'armée d'état, le souverain peut plutôt faire appel aux armées privées des différents clans. Ce qui signifie que les archers montés de cette période étaient soit des membres de l'aristocratie (centrale ou locale) ayant des pâturages où ils produisaient et entraînaient leur propre chargeurs et animaux de bât, soit des individus subordonnés à ces éleveurs, à qui on fournissait les chevaux nécessaires.

Les chevaux apparaissent ensuite dans le quatrième article de la Réforme de Taika. Il est spécifié qu'il revient à la population de fournir les animaux au service de l'état :

凡官馬者、中馬每一百戸輸一疋、若細馬每兩百戸輸一疋、其買馬直者、一戸布一丈二尺。

Concernant les chevaux d'État [*kanme* 官馬], 100 foyers doivent fournir un cheval de qualité moyenne [*chūme* 中馬]. 200 foyers doivent fournir un

¹On ignore la forme de ces « grelots » ou « cloches » et aucun exemplaire ne nous est parvenu. Hérial suppose qu'il s'agissait peut-être de plaquettes de bois en forme de cloche avec un nombre d'entailles défini, voir HERAIL, Francine, *Recueil des décrets des trois ères méthodiquement classés, livres 8 à 20*, Paris, DROZ, 2008, p. 766-792.

²*Nihon shoki, ge*, Taika 2.1.1 (646), p. 280-283.

³*Ibidem*, Tenmu 1.6.24 (672) p. 386-389.

⁴Ces événements seront analysés en détail dans la section 3 de la thèse.

cheval de haute qualité [*saimé* 細馬]. Si les chevaux sont achetés, leur prix sera de un *jō* et deux *shaku* [3,55 m NdT] de toile de chanvre [*nuno* 布] pour chaque foyer¹.

Ce passage n'apparaît pas dans le Code administratif du VIII^e siècle. Selon Inoue, il est fort probable que cet article ait été inspiré des lois des Wei du Nord 北魏 (386-534)² : Les premiers empereurs des Wei du Nord avaient créé de vastes zones de pâturage officielles dans les régions du Heixi 河西 (aujourd'hui les zones du Shanxi, Ningxia et Gansu) et de l'arc septentrional de la Rivière Jaune appelé Monan 漠南 (situé dans le nord du Shanxi et le sud de la Mongolie Intérieure). Ils exigeaient de plus un tribut de chevaux de guerre des groupes nomades qui se trouvaient dans leur territoire, notamment un animal par 20 foyers. Dans le cas où un foyer possédait plus de 100 brebis, les Wei exigeaient un cheval pour chaque foyer³. Si ceci fut effectivement la source d'inspiration pour l'article des Réformes, peut-on supposer que les chevaux exigés par la cour de Kōtoku étaient des chevaux de guerre ? Comme on a pu le constater, les chevaux publics sont employés dans le réseau de poste, et à ce stade la cour n'a montré aucun intérêt dans le contrôle de la production des chevaux militaires privés. Serait-ce le premier signe d'un changement, d'un intérêt de la part de la cour de se constituer des hardes de chevaux militaires sous le contrôle direct de l'état ? Il s'agit d'une possibilité, mais pour l'instant les documents ne font pas mention de « chevaux de guerre » proprement dits, et le passage examiné ici n'offre guère de détail sur l'emploi prévu pour ces animaux. Il est possible que ce passage prône un système où les chevaux sont levés dans des haras privés et ensuite envoyés aux haras publics à l'âge approprié pour être employés dans le réseau de poste, les gardes ou la future armée centralisée, mais cette tentative ne dut pas donner de résultats remarquables, car ce mécanisme de prélèvement de chevaux auprès des privés ne fut pas inclus dans le Code administratif.

Si les usages de ces chevaux du tribut ne sont pas spécifiés, les qualités nécessaires ne nous offrent guère plus de précision : dans cet article du *Nihon shoki* les chevaux sont décrits simplement comme « de bonne qualité » ou « de qualité moyenne ». Cette distinction sera reprise dans le Code administratif au début du VIII^e siècle. Malheureusement aucune explication ne nous est offerte sur le sens de ces qualificatifs : qu'est-ce que signifie « de haute/moyenne qualité » dans ce contexte ? D'autres sociétés anciennes nous ont

¹*Nihon shoki, ge*, Taika 2.1.1 (646), p. 282.

²INOUE Mitsusada 井上光貞, *Asuka no chōtei* 飛鳥の朝廷 (La cour d'Asuka), Tōkyō, Kōdansha, 1974, p. 360-361.

³MULLER, Shing, « Horses of the Xianbei, 300-600 AD: a brief survey », dans FRAGNER, Bert G., KAUZ, Ralph, PTAK Roderich, SCHOTTENHAMMER, Angela, *Pferde in Asien: Geschichte, Handel und Kultur/ Horses in Asia: History, Trade and Culture*, Vienne, Osterreichische Akademie der Wissenschaften, 2009, p. 181-193.

laissé une trace écrite de ce que l'on considérait comme étant un « bon cheval » : ils sont mentionnés par Varron (116-27 av. J. C.), dans le troisième livre des *Géorgiques*, ou par les écrivains chrétiens du I^{er} siècle Calpurnius Siculus (I^{er} siècle) et Columelle (4-70 ap. J. C.). Le IV^e siècle ap. J. C. offre aussi les écrits de deux vétérinaires à ce sujet, Apsyrtos (IV^e siècle), hippiatre à la cour de Constantin I^{er}, et Pelagonius (IV^e siècle), chargé de soigner la santé des chevaux du cirque¹. La littérature musulmane est aussi riche en descriptions de chevaux et de leurs qualités². En Chine, le *Qiminyaoshu* 齊民要術, écrit par Jia Sixie (vers 530), est l'un des premiers essais sur l'agriculture et l'élevage dont on dispose. Il décrit ce que les chinois considéraient un « bon » ou « mauvais » cheval³. Malheureusement rien de tel ne nous est resté pour le contexte japonais du VII^e siècle. Si on se tient aux sources des VII^e et VIII^e siècles, on peut seulement constater que le cheval de haute qualité valait le double d'un animal de qualité moyenne.

On pourrait supposer que « haute qualité » sous-entendait un cheval destiné aux dignitaires de la cour, alors qu'un cheval de qualité moyenne allait être employé dans des échelons plus bas du gouvernement (gardes, poste, etc.). Cependant les chevaux de cour pouvaient exercer plusieurs fonctions et, comme on pourra le constater plus tard, au VIII^e siècle l'Office des chevaux ne se limitait pas à gérer les animaux les plus prisés. Il est possible que ces qualificatifs de « bonne » ou « mauvaise » qualité soient si vagues parce qu'il n'existait pas un vrai « standard qualitatif » pour les chevaux, et leur qualité variait peut-être selon la région. Il semble en effet qu'il y eut des différences de qualité selon les provinces : dans le *Notes sur le climat et les sols, Fudoki* 風土記⁴, de la province de Hitachi, concernant le district de Namekata 行方⁵ (fig. 78), les auteurs prennent soin de noter que, au temps de l'Empereur Tenmu, un noble du nom de Takerube no Okoro no Mikoto 建部袁許呂命 s'empara des chevaux du district et les emporta comme tribut à la cour. La source prend aussi soin de souligner qu'il est incorrect d'appeler ces animaux « chevaux d'Ubaraki 茨城⁶ », car il s'agit de « chevaux de Namekata »⁷.

¹Pour plus d'informations, voir HYLAND, Ann, *Equus, the Horse in the Roman World*, Londre, B. T. Batsford, 1990, p. 5-10.

²Pour plus d'informations, voir HYLAND, Ann, *The medieval warhorse*, Gloucester, Sutton Publishing, 1996a, p. 106-123.

³MULLER, Shing, *op. cit.*, p. 181-193.

⁴Les *Fudoki* furent compilés au début du VIII^e siècle suite à un ordre de la cour de 713.

⁵UEGAKI Setsuya 垣節也, *Fudoki* 風土記 (Notes sur le climat et les sols), Tōkyō, Shōgakkan, 1997, p. 372-388.

⁶La lecture courante de ce toponyme est Ibaraki, on a respecté ici la lecture offerte par Uegaki.

⁷UEGAKI Setsuya, *op. cit.*, p. 372-388.

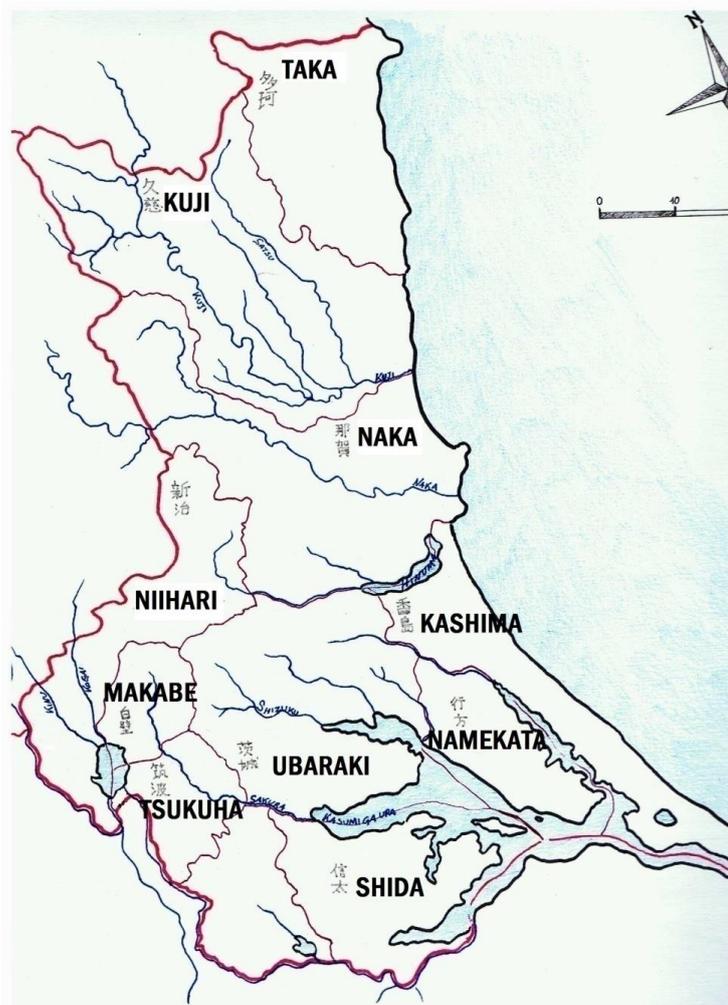


Fig. 78, La province de Hitachi au VIII^e siècle, d'après UEGAKI Setsuya, 1997¹.

Il est possible que le district de Namekata ait élevé une race de chevaux particulièrement prisés, ce qui explique l'empressement de la part de la cour pour s'en emparer et les intégrer dans les haras impériaux. Ce passage semble par ailleurs confirmer qu'il y avait bien des différences régionales dans les races et la qualité des animaux. Malheureusement, ce type de commentaire sur la provenance et la qualité des hardes est très rare. D'autre part, si la qualité des chevaux changeait de région en région, peut-être chaque gouverneur devait établir des standards de qualité adaptés à la province qu'il administrait. Ainsi un cheval pouvait être de « bonne » ou « mauvaise » qualité selon les standards attendus de la province de provenance.

Une autre interprétation possible est que le « standard qualitatif » des chevaux était simplement très bas. Notre lecture des décrets émis à partir du VIII^e siècle montre qu'il n'était pas rare que les chevaux publics (ou même ceux destinés à la Famille impériale) aient eu de graves défauts : trop vieux, trop malades, trop maigres. En définitive, on peut penser qu'un cheval « de haute qualité » signifiait simplement un cheval en bonne santé, ni trop jeune ni trop vieux, bien nourri et en forme passable. Le cheval de « qualité moyenne »

¹*Ibidem*, p. 622.

était peut-être un animal avec des défauts importants, mais néanmoins utilisable. Il est également possible que la « bonne » ou « moyenne » qualité soit en rapport simplement avec la taille de l'animal : un cheval ne peut pas supporter un poids trop important par rapport à sa taille, ce qui signifie que les chevaux plus petits ne peuvent que supporter des charges inférieures par rapport à des animaux plus grands. Ceci est particulièrement problématique pour les chargeurs de guerre, car ils doivent tolérer le poids d'un homme en armure, tout en participant au combat. Le poids des armes, de la selle et de l'homme, même dans le cas d'un guerrier peu imposant, peut facilement excéder les 100 kg. C'est un souci aussi pour les chevaux du réseau de poste, qui doivent transporter sains et saufs les fonctionnaires du gouvernement ou permettre aux messagers de circuler rapidement. Les chevaux utilisés au Japon, en Corée ou en Chine étaient généralement des poneys¹ de taille modeste, et la préoccupation d'améliorer la qualité des animaux a été une constante dans l'histoire chinoise. Dès le IV^e siècle les Chinois sélectionnaient leurs chevaux militaires sur la base de trois variables : la taille, l'endurance et la rapidité². La Chine n'était pas le seul pays à tenter d'augmenter la taille de ses chevaux. Au contraire, il s'agit d'un sujet très répandu parmi les sociétés faisant usage de ces animaux. Compte tenu de l'universalité de cet élément, il est très probable que le Japon aussi ait eu une prédilection pour les chevaux de taille supérieure à la moyenne.

Si on reprend les sources du monde romain étudiées par Ann Hyland, on remarque un certain consensus parmi les auteurs sur les caractéristiques qu'un « bon cheval » devait posséder, même dans un cadre géographique et temporel différent. En général, le cheval devait avoir une tête fine, des oreilles petites, des narines amples, un cou flexible et proportionné, une poitrine large et musclée, des épaules solides, un dos épais avec des muscles saillants au long de la colonne vertébrale, un ventre de dimensions réduites, des jambes droites, des arrières bien développés et des sabots noirs³. Ces descriptions sont remarquablement similaires à celle que le *Qiminyaoshu* offre pour le « bon » et le « mauvais » cheval : un bon cheval devait avant tout être grand, il devait avoir la tête lourde mais fine, avec peu de chair, des grands yeux brillants, des oreilles petites et rapprochées, des narines amples et des flancs serrés. Le cou devait être long mais léger, le dos devait être court et carré, la colonne vertébrale devait être charnue avec les muscles saillants sur ses côtés, il devait avoir une poitrine ample, un ventre suffisamment large et des arrières bien musclés. Un « mauvais » cheval avait une grosse tête, un cou peu flexible, une colonne vertébrale faible, un grand ventre, des jambes courtes et des gros sabots⁴.

¹Comme on a pu voir dans le chapitre sur le cheval, un poney est un cheval dont la hauteur au garrot est inférieure à 14hh (environs 140 cm).

²MULLER, Shing, *op. cit.*, p. 181-193.

³HYLAND, Ann, *op. cit.*, 1990, p. 5-10.

⁴MULLER, Shing, *op. cit.*, p. 181-193.

Au Japon on ne dispose pas de texte exhaustif dédié au cheval, mais des brèves mentions des caractéristiques physiques désirables apparaissent parfois dans la littérature. C'est le cas par exemple dans le poème « Panégyrique sur les bons chevaux », *Ryōma no san*, de Miyako no Yoshika 都良香 (834-879), contenu dans le *Honchō monzui* 本朝文粹, *Textes choisis de notre cour*, un recueil de poésies chinoises compilé au XI^e siècle. Le poème mentionne les « oreilles pointues et le grand nez » (耳尖鼻大), puis « la poitrine convexe et le ventre plat » (胸凸腹平). Ses yeux sont brillants, son tempérament est courageux, et « dix-mille *ri* sont légers pour ses sabots » (万里蹄輕。)¹. On peut supposer que la mention des oreilles pointues, la poitrine proéminente et le ventre plat soient des citations inspirées aux sources chinoises, mais même si on considère le poème de Yoshika comme un exercice d'érudition littéraire plutôt qu'une description réaliste, force il est de reconnaître que les descriptions d'un « bon cheval » se ressemblent dans des sociétés si différentes et lointaines. À quelque détail près, ces caractéristiques sont encore aujourd'hui indicatives d'un cheval pouvant endurer un effort physique et sportif important tel que la chasse ou l'endurance. Une tête petite est souvent signe d'un cheval proportionné ; des grandes narines sont importantes pour la respiration et la dispersion de la chaleur ; une colonne vertébrale flexible et un cou proportionné jouent un rôle dans l'équilibre et dans l'habileté du cheval pour travailler au maximum de l'efficacité ; une poitrine ample signifie une cage thoracique assez grande pour les poumons et le cœur, et donc pour une bonne circulation et respiration ; des épaules solides sont indispensables pour un cheval d'endurance car c'est sur les épaules que tombe le poids du cavalier ; un dos charnu protège la colonne vertébrale des chocs de la selle, qui pourraient facilement endommager les processus épineux des vertèbres, avec des conséquences désastreuses pour l'animal ; un ventre détendu est souvent signe d'une conformation grossière ; des jambes droites sont fondamentales car toute malformation rendra vite le cheval boiteux et donc inutilisable ; les arrières musclés sont importants en particulier pour un cheval de guerre, car ce sont les pattes arrières qui donnent la propulsion et l'élan à l'animal ; finalement, des sabots noirs indiquent souvent un sabot particulièrement dur, ce qui est d'importance capitale si la bête n'est pas ferrée (ce qui était le cas au Japon), puisque des fissures aux sabots peuvent facilement causer des infections et rendre l'animal boiteux². Le consensus à travers le temps et l'espace sur ce qui fait un « bon cheval » (autrement dit un cheval apte à tolérer un effort physique important) montre bien que ces caractéristiques sont appréciées de manière virtuellement universelle. Un bon cheval, et en particulier un cheval de guerre ou un cheval

¹ŌSONE Shōsuke 大曾根章介, KINPARA Tadashi 金原理, GOTŌ Akio 後藤昭雄, *Honchō monzui* 本朝文粹 (Textes choisis de notre cour), Tōkyō, Iwanami Shoten, 1992, p. 330.

²HYLAND, Ann, *op. cit.*, 1990, p. 5-10.

Pour plus d'informations concernant l'anatomie du cheval, se référer au premier chapitre.

employé dans des sports d'endurance, doit posséder les qualités dont il est question dans les paragraphes précédents. On peut donc supposer que les japonais partageaient cette vision : à savoir que le « bon cheval » dont parle le *Nihon shoki* est le même « bon cheval » dont parlent Varron, Columelle, ou Jia Sixie. Cependant ceci n'exclut pas la possibilité que par « bon cheval » les japonais sous-entendaient d'autres caractéristiques encore, dont il ne nous est pas resté la mémoire. On se demande d'ailleurs avec quelle fréquence les chevaux de l'Archipel japonais bénéficiaient des qualités énumérées. Bien que certains facteurs soient communs chez les poneys (des sabots très durs, des arrières puissants, des jambes robustes, etc.), d'autres éléments tels que la tête fine ou le ventre petit, sont moins fréquents, et d'autres attributs tels que le dos charnu étaient probablement rares à cause de la malnutrition ou du travail excessif.

En revenant au tribut en chevaux prévu par le quatrième article des Réformes de Taika¹, on ne sait pas si la cour put obtenir un nombre significatif de chevaux sous forme de tribut. Il y a en effet peu de passages faisant référence à des tributs de ce type : une exception est encore une fois tirée du *Fudoki* de la province de Hitachi, dans l'histoire du district de Kashima (fig. 78). Selon le texte, un cheval sellé était partie d'une offrande, avec une quantité d'armes, armures, un miroir et des robes de cour².

其後、至初国所知美麻貴天皇之世、奉幣、大刀十口、鉾二枚、鉄弓二張、鉄箭二具、許呂四口、枚鉄一連、練鉄一連、馬一疋、鞍一具、八咫鏡二面、五色絁一連。

[...] Après cela, lors du commencement du règne de l'Empereur Mimaki [Sujin, NdT] sur notre pays, les produits respectueusement offerts furent : dix long sabres [*tachi* 大刀], deux hallebardes [*hoko* 鉾], deux arcs en fer [*kanayumi* 鉄弓], deux ensembles de flèches en fer [*kanaya* 鉄箭], quatre *koro* [許呂] [un type d'arme non identifié, NdT], une série de lamelles en fer [*hiragana* 枚鉄], une série [de lamelles ?] en fer forgé [*nerigana* 練鉄], un cheval [馬], une selle complète [*kura* 鞍], un miroir de huit pieds [*yata no kagami* 八咫鏡], une série de vêtements de cinq couleurs [*itsuiro no futokinu* 五色絁]³.

¹*Nihon shoki, ge*, Taika 2.1.1 (646), p. 282.

²UEGAKI Setsuya, *op. cit.*, p. 389-402.

³*Ibidem*, p. 390-391.

Ce don est noté comme ayant eu lieu sous le règne de Sujin (97 av. J. C.-30 av. J. C.), donc à une période préhistorique. Cette anecdote relève du mythe et ne doit pas être lue comme la description réaliste d'un événement historique. Il est toutefois intéressant de noter que ce don soit fait à Sujin, souverain légendaire associé à l'« ancienne lignée impériale »¹ et à la reine Himiko², autrement dit, un souverain qui apparaît fondamental dans les origines de la cour et de son rituel. Les armes, le fer, l'armure, le miroir et les robes de cour sont tous des marqueurs de légitimité et pouvoir régalien dont on a découvert des spécimens matériels dans les *kofun* (voir chapitre précédent). Le cheval sellé y est ici directement associé. On a pu constater dans les chapitres précédents comment le cheval a pu jouer un rôle rituel important pendant l'époque Kofun, lors de la naissance d'une première forme de monarchie sur les îles japonaises. On remarque qu'au début du VIII^e siècle, date de composition du *Hitachi fudoki*, cet animal continuait à incarner la légitimité impériale. La portée symbolique du cheval sellé est d'ailleurs confirmée dans le *Nihon shoki* quand le futur Empereur Tenmu offre un cheval sellé 鞍馬 au Prince Impérial Takechi 高市皇子 en faisant de lui le général principal de son armée³.

DES RÉFORMES AU RÈGNE DE TENJI – 645-668

La mise en œuvre des Réformes de Taika ne fut pas immédiate. Comme on a pu le voir, de nombreux fonctionnaires envoyés dans les provinces orientales ne furent pas à la hauteur de la situation ou abusèrent de leur pouvoir au détriment des travailleurs dépendants et des notables locaux. Comme on pourra le constater, les abus ne furent pas limités aux premiers mois de Taika. Malgré cela, le 646 marque la fondation d'une nouvelle administration centralisée, capable de contrôler les conflits internes et de gérer la situation diplomatique externe⁴. Sous ce nouveau système, l'ancienne structure clanique fut abolie et une nouvelle organisation territoriale, fiscale et administrative fut mise en place. Les Registres d'état civil, *koseki* 戸籍, furent inaugurés sur l'ensemble du territoire, un système d'allocation de surfaces rizicoles, *handen* 班田, fut introduit pour tous les foyers du pays, la vente des terres rizicoles fut formellement interdite et on procéda à un effort remarquable de redistribution de celles-ci (sans doute dans un effort d'encourager la croissance et de démanteler la structure sociale et économique de l'ancienne société clanique)⁵.

¹BARNES, Gina L., *State formation in Japan*, Oxon, Routledge, 2007, p. 20-25.

²*Ibidem*, p. 90-94.

³*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.27 (672), p. 392-396.

⁴HALL, John Whitney, *Government and Local Power in Japan, 500 to 1700*, Center for Japanese Studies University of Michigan, 1999, p.66-140.

⁵*Nihon shoki, ge*, Taika 2.1.1 (646), p.280-283.

Selon Inoue, la capacité de défendre le Japon contre une attaque extérieure était l'une des finalités centrales des Réformes¹ : Comme on a pu le voir en début de chapitre, au VII^e siècle la péninsule coréenne traversait une grave crise politique et la Chine se présentait comme une puissance aux ambitions expansionnistes². Le royaume de Yamato prônait à ce stade une diplomatie de l'équilibre, visant à entretenir des échanges cordiaux avec les royaumes du continent et à maintenir le *statu quo*³, tout en continuant son expansion vers les territoires du Nord-est de l'île de Honshū⁴. Cependant entre 645 et 654 les tensions persistaient parmi les royaumes coréens et entre ces royaumes et l'Empire des Tang⁵. En 660, l'Empire des Tang et le royaume de Silla s'allièrent contre le royaume de Paekche, forçant le roi Ūija de Paekche (641-660) à se rendre. Entre 661 et 663 le royaume de Yamato essaya à plusieurs reprises de favoriser une restauration du royaume de Paekche, sans succès. Les ambitions de Yamato et de l'héritier du trône de Paekche furent finalement anéanties dans la bataille de Paekgang 白村, le 27 et 28 du 8^e mois de 663⁶. Après cette défaite, la possibilité d'une attaque aux Iles japonaises de la part de Silla devint très réelle pour la classe dirigeante du Yamato. De plus, s'ajoutant à la menace étrangère, pendant le deuxième règne de Saimei 齊明天皇 (r. 655-661) les conflits s'étaient enchaînés sur la frontière orientale, opposant la cour et son expansion vers le Tōhoku aux Emishi de la région⁷.

La crainte d'une attaque du continent est lisible dans le *Nihon shoki* dans le chapitre concernant le règne de Tenji (r. 661-671⁸) : les campagnes contre les Emishi furent interrompues et la cour semble poursuivre activement une politique de conciliation avec les populations orientales⁹. Cette attitude amicale vis-à-vis ces dernières continua sous le règne de l'Empereur Tenmu¹⁰. En revanche, les efforts se concentrèrent dans la fortification du nord de Kyūshū, les îles près de la Corée, la région de Nagato et la région centrale près de Nara¹¹. La possibilité d'une invasion devint encore plus immédiate après la défaite de Koguryō en 668, défaite qui laissa la cour de Yamato comme le dernier pouvoir non lié aux Tang dans la

¹INOUE Mitsusada, *op. cit.*, p. 193-201.

²KITAYAMA Shigeo 北山茂夫, *Ōchō seiji shiron* 王朝政治史論, Tōkyō, Iwanami shōten, 1970, p.2-14.

³MORI Kimiyuki, *op. cit.*, p. 227-249.

⁴NIINO Naoyoshi 新野直吉, *Tamuramaro to Aterui* 田村麻呂と阿曇流為 (Tamuramaro et Aterui), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2007, p. 43-64.

⁵MORI Kimiyuki, *op. cit.*, p. 227-249.

⁶*Ibidem*, p. 249-251.

⁷*Nihon shoki, ge*, Saimei 4.4 (658), Saimei 5.3 (659), 6.3 (660), p. 330-331, p. 342-343.

⁸Tenji ne devint officiellement Empereur qu'en 668, jusqu'alors il administra la cour en tant que Prince héritier.

⁹*Nihon shoki, ge*, Tenji 7.7 (668), *Nihon Shoki*, Tenji 10.8.3 (671), p. 378.

¹⁰*Ibidem*, Tenmu 11.3.2 (683), p. 450-451.

¹¹*Ibid.*, Tenji 3.12 (664), Tenji 4.8 (665), Tenji 4.10.11 (665), Tenji 9.2 (670), p. 362, p. 363, p. 364, p. 374.

région¹. Selon Inoue, la menace constituée par l’alliance entre Silla et la Chine provoqua deux courants historiques : d’une part un renouveau militaire encouragé par la crainte d’une invasion, de l’autre un renouveau administratif, nourri par l’arrivée et l’emploi d’immigrés et de techniques du continent². Dans le *Nihon Shoki* on peut distinguer deux vagues d’immigration de la Corée au Japon : après 663 on voit arriver un nombre important de gens de Paekche ; après 668 on voit arriver un nombre important de gens de Koguryō³. Ces réfugiés amenèrent avec eux savoir et techniques qui furent employés par la cour pour renforcer sa défense, réformer son système militaire et améliorer son armement.

La situation peut rappeler celle du début du VII^e siècle, avec la cour de Yamato prise entre la débâcle de ses alliés sur la péninsule et la colonisation compliquée de la région nord-orientale. Cependant, la défaite de Paekgang constitue une différence fondamentale : si la possibilité d’un envoi de troupes en Corée s’était finalement réalisée, la cour de Yamato avait essuyé une défaite catastrophique, ce qui mit fin à toute velléité d’intervention sur le continent. À partir de cette date, Silla et les Tang restèrent les seuls pouvoirs dominants dans la région. La nécessité d’élaborer un système administratif efficace et une armée centralisée puissante devinrent ainsi d’autant plus urgentes et essentielles pour le royaume de Yamato.

VERS UN ÉLEVAGE D’ÉTAT – LES RÈGNES DE TENJI (661 - r. 668-671), TENMU (r. 672-686) ET JITŌ (r. 686-697)

On a pu constater que le premier emploi répertorié des chevaux d’état au Japon fut au sein du réseau de poste et visait à faciliter le contrôle de la Cour sur les différentes régions, avec un intérêt particulier pour l’Est de Honshū. Après la défaite de Paekgang, la Cour de Tenji inaugura des pâturages et des haras d’état dans la région centrale près de la Capitale⁴ dont le caractère était clairement militaire :

于時近江国講武。又多置牧而放馬。

À cette époque⁵, on organisait des opérations d’entraînement militaire dans la province d’Ōmi, et plusieurs pâturages furent établis et les chevaux y furent libérés⁶.

¹MORI Kimiyuki, *op. cit.*, p. 251-257.

²INOUE Mitsusada, *op. cit.*, p. 201.

³*Ibidem*, p. 210-213.

⁴Entre 656 et 667 la Capitale se trouva à Asuka no Okamoto.

⁵Le décompte des années officiellement continue depuis la fin du règne de Kōgyoku, l’épisode est donc daté de la 7^e année, mais il s’agit bien de la 1^e année du gouvernement officiel de Tenji, en 668.

⁶*Nihon shoki, ge*, Tenji 7.7 (668), p. 369.

La défaite semble avoir déclenché une vraie course aux armements dans le royaume de Yamato : dès 664, date précédant l'intronisation officielle de Tenji mais date à laquelle Tenji exerçait déjà son contrôle sur la cour, le futur souverain avait chargé son frère, le prince Ōama, de réformer le système de rangs et d'armer les chefs de clan¹. Cette décision s'avéra fatale pour la descendance de Tenji, car c'est grâce au soutien des chefs de clan qu'Ōama put effectuer son coup d'état en 672. Parmi les provinces qui fournirent un support militaire à Ōama, le *Nihon shoki* nomme en particulier celle d'Owari, dont le gouverneur Chiisakobe no Muraji Sahichi 小子部連鉏鉤 se présenta au prince accompagné de « 20 000 hommes »². D'autres provinces orientales apparaissent : Inoue souligne en particulier Shinano et Kai³, deux régions avec une production de chevaux très importante. Le fait que le prince Ōama ait recherché le support des zones d'élevage montre à quel point le cheval de guerre jouait désormais un rôle central dans la tactique et la stratégie japonaises. Cependant à l'époque de ce coup d'état, les guerriers et les chevaux concernés faisaient partie d'armées privées.

Selon Takashima, le règne de Tenmu (r. 673-686) fut particulièrement significatif dans l'évolution de l'élevage⁴. Il apparaît de manière claire que, sous l'autorité du nouvel empereur, la cour changea drastiquement d'attitude envers les chevaux de guerre. Tenmu effectua des très nombreuses réformes dans tout domaine : l'économie, la fiscalité, le choix des fonctionnaires, l'armée... Il s'efforça de centraliser le pouvoir du royaume et renforcer l'emprise de la cour sur la totalité du territoire. Ses décisions ne concernèrent pas seulement les échelons les plus hauts de l'administration : dès le début, la nouvelle politique impériale toucha aussi les activités économiques et culturelles de l'aristocratie provinciale et des simples sujets. Un exemple dans ce sens est une proclamation du 17^e jour du 4^e mois de la 4^e année du règne de Tenmu, en 676, dans laquelle sont énoncées toutes les pratiques de chasse et de pêche qui sont dorénavant bannies. Dans ce passage il est dit qu'il est désormais interdit de manger la viande de plusieurs animaux domestiques, dont le cheval⁵. Cela est particulièrement intéressant car, d'une manière générale, si un animal est élevé, sauf interdit religieux, cet animal sera éventuellement dépecé et mangé par les éleveurs. On en a d'ailleurs des traces dans les données archéologiques de l'époque Kofun, comme on a pu le constater dans les chapitres précédents. Pourquoi donc cette interdiction ? À qui est-elle adressée ? Peut-on effectivement considérer que dès 676 la viande de cheval ne fut plus consommée ? Il est difficile de croire

¹INOUE Mitsusada, *op. cit.*, p. 213-216.

²*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.27 (672), p. 392-396.

³INOUE Mitsusada, *op. cit.*, p. 216-220.

⁴TAKASHIMA Hideyuki 高島英之, *Kodai Tōkoku chiikishi to shutsudo bungaku shiryō* 古代東国地域史と出土文学資料 (Documents excavés et histoire géographique des provinces orientales du temps ancien), Tōkyō, Tōkyōdō shuppan, 2006, p. 33-77.

⁵*Nihon shoki, ge*, Tenmu 4.4.17 (676), p. 418-419.

que cette interdiction fut vraiment appliquée. Cependant, le cheval semble bel et bien absent des sources concernant le régime alimentaire, surtout en ce qui concerne la table des fonctionnaires de la Capitale. Une des rares notations à ce sujet vient d'une tablette, un *mokkan* daté 14^e jour du 4^e mois de la 8^e année de l'ère Tenpyō (736), trouvé dans la section SD 5300 des fouilles de la Capitale Heijō-kyō et cité par Sahara Makoto : ce document témoigne de l'envoi de plusieurs ingrédients à la famille royale de Paekche, en exil au Japon. On lit dans la liste un poulet, trois unités de viande de cheval, deux moineaux et seize rats¹. Selon Sahara, il s'agit non pas de nourriture, mais d'ingrédients pour fabriquer les appâts destinés aux faucons lors des chasses. En effet le manuel de fauconnerie *Shinshūyōkyō* 新修鷹經, écrit par l'Empereur Saga (r.809-823), nous apprend que les œufs de poule et la viande de cheval étaient utilisés dans ce but². Il est toutefois possible que l'interdit énoncé dans la proclamation du *Nihon shoki* ne soit pas adressé à l'ensemble des sujets, mais qu'il vise seulement l'aristocratie. On verra d'ailleurs que, dans le Code administratif de 718, la carcasse des chevaux était réclamée par le gouvernement. Il est ainsi possible que l'interdiction de consommer les chevaux morts ou abattus ait été adressée spécifiquement à la classe des notables locaux et des éleveurs de province, et ceci dans le but d'assurer au gouvernement un monopole sur l'exploitation de la carcasse (cuir, viande, etc.). Finalement, comme le remarque Manieri, cette interdiction pouvait aussi avoir une motivation religieuse et être soit le résultat des influences Bouddhiques et Taoïstes provenant du Continent, soit le fruit d'une préoccupation de pureté (rituelle) liée à la légitimité du souverain³.

La volonté de développer une armée puissante sous le contrôle direct de la cour, déjà constatée sous Tenji, est évidente tout au long du règne de Tenmu. Un an après la proclamation limitant les emplois des chevaux morts, l'Empereur ordonna une inspection générale des soldats dans la région centrale.⁴ En 680 il s'intéressa en particulier aux chevaux, en intimant aux princes et aux ministres de réserver leurs meilleures bêtes à la disposition de l'empereur :

「乘馬之外、更設細馬、隨召出之。」

即自泊瀨還宮之日、看群卿儲細馬於跡見駅家道頭、皆令馳走。

« En plus des chevaux que l'on chevauche, procurez-nous de fins destriers, qu'on puisse les sortir dès qu'on y fait appel. »

¹SAHARA Makoto 佐原真, *Shoku no kōkogaku* 食の考古学 (Archéologie de la nourriture), Tōkyō, Tōkyō daigaku shuppansha, 1996, p. 108-110.

²*Ibidem*, p. 179.

³MANIERI, Antonio, « The Law on Stables and Pastures : an Annotated Translation of the Kyūmōkuryō », dans *Etudes Asiatiques*, vol. 73, n. 2, 2019, p. 283

⁴*Nihon shoki, ge*, Tenmu 5.9.10 (677), p. 425-426.

De suite, le jour où il rentrait du palais de Hatsuse, il inspecta les fins chevaux préparés par les ministres réunis au bord de la route du relai de poste de Tomi et les fit tous courir¹.

Il semble que, en réclamant l'usage et la disponibilité des meilleurs exemplaires des haras de ses ministres, Tenmu ait ici voulu assurer son contrôle et son emprise sur la haute aristocratie. On peut voir dans cette prélation du souverain sur les meilleurs animaux du royaume un écho de la valeur symbolique du cheval en tant que preuve de légitimité, déjà constaté pendant l'époque Kofun. Cela ne s'arrêta cependant pas aux ministres et aux nobles : l'année suivante, en 681, Tenmu inspecta les chevaux des fonctionnaires du rang de *daisen* 大山位 et en dessous, et leur fit faire une démonstration d'archerie montée². Une autre inspection générale des chevaux de l'aristocratie eut lieu à Karunoichi 軽市 en 682, où les animaux furent sellés et ensuite examinés.

唯親王以下及群卿皆居于軽市、而檢校裝束鞍馬。小錦以上大夫、皆列坐於樹下。大山位以下者、皆親乘之。共隨大路、自南行北。

Cependant les ministres réunis en dessus du rang de prince impérial, tous se trouvèrent au marché de Karu, et on inspecta les équipements et les chevaux sellés. Les fonctionnaires du rang de *shōkin* et supérieur, tous s'assirent alignés sous les arbres. Ceux du rang de *daisen* et inférieur, tous montèrent eux-mêmes. Ensemble au long de la grande route, ils défilèrent du sud au nord³.

Ces passages ne sont pas simplement un témoignage de l'importance de la culture équestre au sein des élites de la région centrale : par ces démonstrations d'adresse à cheval, il se peut que, dans un contexte où une guerre avec un voisin semblait fort possible, le souverain ait voulu encourager le développement d'une identité militaire au sein de ses subalternes. D'autre part, en tant que souverain à la légitimité douteuse, il est aussi possible que Tenmu ait imposé ces inspections dans le but de surveiller les nobles et renforcer son emprise sur la cour. La tradition d'examiner les chevaux des hauts fonctionnaires fut d'ailleurs maintenue par l'Impératrice Jitō 持統天皇 (r. 686-690-697), comme en témoigne le *Nihon shoki* à la date des 4^e et 5^e

¹*Ibidem*, Tenmu 8.8.11 (680), p. 436-437.

²*Ibid.*, Tenmu 9.9.9 (681), p. 442.

³*Ibid.*, Tenmu 10.10 (682), p. 450-451.

⁴*Ibid.*, Jitō 4.2.5 (690), p. 501.

années de son règne¹. Selon Inoue, les réformes de Tenmu et Jitō constituèrent la base pour la création d'une armée unie sous le contrôle du trône, à la différence des coalitions d'armées claniques typiques du passé². Enfin, il semble que Tenmu ait voulu encourager la pratique de l'art équestre parmi les fonctionnaires de moyen rang de sa cour, en plus que d'imposer des inspections des chevaux privés de l'aristocratie. En effet, depuis 676 le souverain avait encouragé l'entraînement aux armes des fonctionnaires en dessous du rang de prince³, et encore en 685 il ordonna des entraînements collectifs :

「凡政要者、軍事也。是以文武官諸人、務習用兵及乘馬。則馬、兵、並当身装束之物、務具儲足。其有馬者為騎士、無馬者為步卒。並当試練、以勿障於聚會。若忤詔旨、有不便馬、兵、亦装束有闕者、親王以下、逮于諸臣、並罰之。[...]」

« L'essentiel du gouvernement réside dans les affaires militaires. Les fonctionnaires civils et militaires, tous doivent donc être capable d'utiliser les armes et de chevaucher. Ainsi ils doivent s'entraîner à la monte et au port des armes. Ceux qui ont des chevaux seront cavaliers, ceux qui n'en ont pas seront fantassins, ils s'entraîneront ensemble de manière à ce qu'il n'y ait pas d'interférences lors de la mobilisation. Ceux qui ne respectent pas cet ordre, qui ne se procurent pas de cheval et qui ne portent pas d'armes, en dessous des princes impériaux et jusqu'aux différents fonctionnaires, seront punis. [...] »⁴.

Cette détermination à entretenir une cour de fonctionnaires adeptes de la guerre à cheval était probablement liée, du moins en partie, à la crainte d'une confrontation possible avec Silla, voire avec l'Empire des Tang. En lisant le *Nihon shoki*, les rapports diplomatiques avec Tang et Silla apparaissent cordiaux à ce stade, mais la nécessité de défendre le territoire était sans doute très présente dans l'esprit de l'élite japonaise. De plus, la situation politique interne n'était pas des plus stables : le 10^e mois de la première année de l'administration de Jitō, peu après la mort de Tenmu, la cour fut secouée par un complot attribué au Prince Impérial Ōtsu 大津皇子 (663-686), l'un des fils du souverain défunt⁵. Ayant surmonté l'incident, l'Impératrice

¹*Ibid.*, Jitō 5.3.5 (691), p. 508.

²INOUE, Mitsusada, *op. cit.*, p. 224-226.

³*Nihon shoki, ge*, Tenmu 4.10.20 (676), p. 420.

⁴*Ibid.*, Tenmu 13.4int.5 (685), p. 462-463.

⁵*Ibid.*, Jitō *shōsei zenki*.10.2 (687), p. 486-487.

Jitō continua la politique de son mari, en encourageant l'œuvre de centralisation et d'accroissement du pouvoir de la cour, aussi bien que le développement de l'armée : dès l'année suivante, elle prêta une attention particulière au développement des provinces orientales, en installant des communautés d'origine coréenne dans la région du Bandō. Le *Nihon shoki* spécifie qu'il s'agit de gens « naturalisés », *tōka* 投化, donc probablement des communautés déjà présentes sur le territoire. Ces épisodes sont assez réguliers : le 3^e mois de la 1^e année (687) 56 personnes originaires de Koguryō furent envoyées en Hitachi¹ ; une semaine plus tard, quatorze individus de Silla furent envoyés en Shimotsuke² ; le 4^e mois de la même année le gouverneur de Tsukushi envoya à la cour 22 individus originaires de Silla, qui furent transférés en Musashi³ ; le 8^e mois de la 4^e année des ressortissants de Silla furent transférés dans la province de Shimotsuke⁴. La régularité de ces envois suggère qu'il s'agissait là d'une politique planifiée de la part de la cour afin d'installer dans la région de communautés fiables et de la main d'œuvre spécialisée dans le but de développer la région. Compte tenu du fait que ces provinces étaient parmi les principaux producteurs de chevaux, il est raisonnable de se demander si ces déplacements n'eurent pas la finalité précise d'améliorer la production des haras et l'efficacité de la cavalerie. On constate d'ailleurs que Jitō maintint des liens étroits avec les guerriers des provinces orientales : le *Nihon shoki* spécifie par exemple que, lors de son déplacement à Ise, le 3^e mois de la 6^e année de son règne (692), l'impératrice était accompagnée par des guerriers des provinces d'Ōmi, Mino, Owari, Mikawa et Tōtōmi⁵.

Cette époque semble représenter un tournant dans l'histoire militaire du Pays. Désormais l'empereur ne se limitait plus à employer les armées privées des chefs de clan : le gouvernement central adopta un rôle actif direct dans le contrôle des ressources militaires, la construction d'infrastructures d'entraînement, la préparation des soldats. C'est le début de l'armée d'état qui sera par la suite décrite dans le Code administratif. Jitō elle-même s'investit dans le développement militaire : dès la 3^e année de son règne, elle ordonna que les administrateurs de la Capitale et les gouverneurs de provinces construisent des terrains pour l'entraînement au tir à l'arc⁶. Quelques mois plus tard, les soldats des différentes provinces furent divisés en quatre groupes pour être entraînés à tour de rôle⁷. La 8^e année du règne de son règne, Jitō ordonna une inspection générale des armes de la noblesse et des fonctionnaires. Elle spécifia :

¹*Ibid.*, Jitō 1.3.15 (687), p. 488-489.

²*Ibid.*, Jitō 1.3.22 (687), p. 488-489.

³*Ibid.*, Jitō 1.4.10 (687), p. 488-489.

⁴*Ibid.*, Jitō 4.8.11 (690), p. 504-505.

⁵*Ibid.*, Jitō 6.3.29 (692), p. 514.

⁶*Ibid.*, Jitō 3.7.15 (689), p. 498-499.

⁷*Ibid.*, Jitō 3.8int.10 (689), p. 499-500.

「自今年、始於親王、下至進位、觀所儲兵。淨冠至直冠、人甲一領、大刀一口、弓一張、矢一具、陌一枚、鞍馬。勤冠至進冠、人大刀一口、弓一張、矢一具、陌一枚、如此預備。」

« À partir de cette année, les armes entreposées par les princes jusqu'à ceux avec le rang de *shin* seront inspectées. Ceux du rang de *jō* au rang de *jiki* auront une armure, un sabre long, un arc, un ensemble de flèches, une protection [le terme 陌 n'a pas de traduction claire, il semblerait qu'il s'agisse d'une pièce protectrice pour le bras, sans doute utilisé lors du tir à l'arc, NdT], des chevaux sellés. Ceux du rang de *kin* 勤 à *shin* 進 auront un sabre long, un arc, un ensemble de flèches, une protection pour le bras, il faudra se préparer ainsi. »¹.

Le texte spécifie le nombre demandé pour chaque composante de l'équipement, sauf en ce qui concerne les chevaux sellés. Il se peut que cela soit une lacune ou un oubli de la part du compilateur, mais, compte tenu du fait que ce passage décrit de manière claire l'équipement de base d'un guerrier monté, il est fort probable que plusieurs chevaux aient été requis. En effet, pour pouvoir se battre, un archer a besoin de changer de cheval à plusieurs reprises pour ne pas se trouver pénalisé par un animal épuisé. Comme on pourra le constater dans la section 3 de cette thèse, le souci d'avoir des chevaux reposés était très présent dans l'esprit des guerriers. Dans ce même passage on remarque d'ailleurs l'attention portée au potentiel militaire des princes : s'il est clair que Jitō, comme son mari, voulait cultiver les capacités militaires de l'aristocratie, ces contrôles avaient peut-être aussi la fonction de maintenir le potentiel guerrier des princes sous surveillance. En effet, le contexte de la fin du VII^e siècle présente, du point de vue de l'histoire militaire, deux tendances en contraste : d'un côté, les élites ressentaient la nécessité de développer une armée efficace avec une cavalerie puissante, ce qui comportait une classe dirigeante adepte de ce type de tactiques et capable de diriger des opérations face à des ennemis tout aussi compétents ; d'un autre côté, la famille royale poussait pour une centralisation de l'autorité et le développement d'un contrôle direct du souverain sur l'ensemble du Pays et ses activités, ce qui comportait une institutionnalisation de la sphère militaire et un démantèlement de l'ancienne structure clanique des armées. En ce qui concerne le premier point, l'impératrice suivit les dispositions citées plus en haut par l'envoi de tacticiens² dans les différentes provinces afin de partager leurs connaissances³. Cet envoi suggère un effort, de la part de la cour, d'imposer aux

¹*Ibid.*, Jitō 7.10.2 (693), p. 422-423.

²*Jinpō hakase*, 陣法博士, littéralement des maîtres dans l'établissement des camps et de positions lors d'une guerre.

³*Nihon shoki, ge*, Jitō 7.12.21 (693), p. 523.

provinces une nouvelle doctrine de la guerre, fondée sur une armée hautement centralisée. Cette possibilité semble d'autant plus vraisemblable si on considère que cette décision fut prise seulement quelques années avant l'achèvement du Code administratif.

Le développement d'une nouvelle forme de système militaire et l'encouragement de l'élevage de chevaux militaires se poursuivit sous le règne de l'Empereur Monmu 文武天皇 (r.697-707). En effet, la même année que l'achèvement du premier Code administratif, on constate la création de nouveaux pâturages dans un contexte d'entraînement et d'amélioration de l'armée :

丙寅、令諸国定牧地放牛馬。

Jour du tigre, aîné de feu, on décide d'établir des zones de pâturages dans les différentes provinces et y libérer les bœufs et les chevaux¹.

On voit désormais un système de production contrôlé directement par le gouvernement central et élargi au-delà du Kinai à tout le pays².

LE CODE ADMINISTRATIF – LE SYSTÈME MILITAIRE

Pour pouvoir comprendre le fonctionnement des haras d'état, il est d'abord nécessaire de se familiariser avec la nouvelle structure militaire mise en place par le Code administratif. Le premier Code administratif complet, le Code de l'ère Taihō 大宝, fut achevé en 701. Cependant ce texte originel ne nous est pas parvenu. Ainsi, par « Code administratif » on entend ici le Code de l'ère Yōrō 養老, complété en 718, et on se réfère en particulier à l'édition soignée par Inoue Mitsusada *et al.* en 1981. À la différence des ordonnances ponctuelles passées par la cour dans la période précédente, le Code administratif pose une fondation complète, détaillée et cohérente de l'ensemble du gouvernement. On trouve ici des sections spécialement dédiées à l'élevage et la gestion des haras publics et privés. Désormais la cour réclamait un contrôle direct sur l'armée, les armes et les chevaux de l'Empire.

Suite à cette réforme radicale du système politique, plusieurs mesures furent adoptées : le 23^e jour du 2^e mois de la 2^e année de l'ère Taihō (702) furent achevés pour la première fois les registres d'impôts, *taizei* 大税, ceux des armes, *heiki* 兵器, et ceux du riz pour des relais de poste, *ekikitō* 駅起稻. Ces registres furent

¹AOKI Kazuo 青木和夫 *et al.*, *Shoku Nihongi* 続日本紀, vol. 1, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1989, *Shoku Nihongi*, Monmu 4.3.17 (701), AOKI Kazuo 青木和夫 *et al.*, *Shoku Nihongi* 続日本紀, vol. 1, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1989, p.27.

²TAKASHIMA Hideyuki, *op. cit.*, p.33-77.

remis au Contrôle, *Benkan* 弁官, du ministère des Affaires suprêmes, *Daijōkan* 太政官. Le 28^e jour, les fonctionnaires reçurent les clés du gouvernement provincial, le nouveau symbole d'autorité¹. Ces deux dates, 23^e jour et 28^e jour, marquent symboliquement le passage d'un système fondé sur le pouvoir personnel des chefs de clan à un système fondé sur la fonction administrative publique. De plus, ce moment représente le début du contrôle direct d'un Gouvernement central sur l'activité des provinces et le commencement d'une production de chevaux d'Etat dans des pâturages publics.

Compte tenu du caractère éminemment militaire du cheval public, il est d'abord nécessaire de comprendre la nouvelle organisation de ce domaine. Comme on a pu le constater, jusqu'au règne de Tenmu, la cour s'était appuyée sur un réseau d'armées privées, entraînées et équipées par des aristocrates ou des chefs locaux. Dans le Code, ce domaine revint au Département des Affaires militaires, *Hyōbushō* 兵部省, qui avait la responsabilité de maintenir les archives concernant toutes les activités touchant à la sphère militaire, comme par exemple le registre des hommes inscrits dans les nouvelles organisations régimentaires constituant la base de la nouvelle armée, *gundan* 軍団², le registre des hommes en service actif, le registre des armes, le registre des fortifications et le registre des feux de signalisation³. Sous ce nouveau système, tout homme entre 20 et 59 ans (avec certaines exceptions) devait effectuer un service militaire. Ceci s'inspirait du système Tang de sujet-soldat organisé dans des régiments provinciaux facilement mobilisables en cas de nécessité. Au Japon, ces *gundan* étaient constitués sur une base territoriale, un dans chaque province. Ils n'étaient pas des unités tactiques, mais des groupements administratifs qui réunissaient les noms de tous ceux susceptibles d'être appelés pour un certain nombre de services : garde en province, aux

¹*Shoku Nihongi*, vol. 1, Taihō 2.2.23, 2.2.28 (702), 1989, p. 52-53.

²Hérald traduit *gundan* par « milice », mais nous sommes respectueusement en désaccord avec ce choix. « Milice » indique souvent une organisation paramilitaire, non officielle, et peut comporter une connotation négative. Une autre traduction utilisée est souvent « régiment ». Cette traduction est plus proche de la réalité japonaise, car « régiment » indique généralement une unité militaire de 1 000 hommes (ou plus).

Cependant, un régiment est constitué de membres actifs et regroupe une seule arme, alors que le *gundan* est, comme on pourra le voir, une institution administrative regroupant les hommes en service actif et la réserve. De plus, le *gundan* regroupe plusieurs armes : l'infanterie, la cavalerie, ce qu'on appellerait aujourd'hui le génie, etc. Ainsi, « régiment » aussi pose des soucis au niveau de la traduction. Le problème insoluble est que le *gundan*, à notre connaissance, ne présente pas de vrai équivalent dans l'Histoire militaire Européenne.

On a donc décidé de traduire par « organisation régimentaire » et ensuite employer le terme japonais pour plus de simplicité.

³INOUE Mitsusada 井上光貞, SEKI Akira, TSUCHIDA Naoshige, AOKI Kazuo 青木和夫, *Ritsuryō* 律令, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1981, *Ritsuryō, Shokuin*, art.24, p. 172.

frontières, maintien des infrastructures, garde à la Capitale, etc.¹. Ces organisations régimentaires étaient sous l'autorité des fonctionnaires provinciaux et d'une hiérarchie de fonctionnaires militaires dont la mission était de contrôler les soldats, préparer les armes, organiser les entraînements d'archerie montée, évaluer les performances et inspecter les troupes². Le nombre d'hommes faisant partie du *gundan* provinciale pouvait varier de 500 à 1000 personnes selon les provinces. L'unité tactique utilisée selon le Code était le peloton de 50 hommes, *ittai* 一隊. Selon le Code sur la Défense, *Gunbôryô* 軍防令, un peloton était sous l'autorité d'un officier de V^e rang, *taishô* 隊正. Le peloton était à son tour organisé en dix équipes, *go* 伍, de cinq hommes chacune. Parmi les hommes mobilisés pour le service, il était nécessaire de reconnaître les soldats ayant des habilités d'archer monté et les organiser en équipes de cavalerie : selon le Code, il est strictement interdit de mélanger dans un même groupe des unités d'infanterie et des troupes montées³. Il est évident que seuls ceux qui avaient déjà une pratique équestre et accès aux chevaux avant leur inscription au *gundan* pouvaient être employés en tant qu'archers montés. Autrement dit, dans le Code apparaît clairement l'intention du Gouvernement de ne pas former des archers montés, mais de perfectionner l'entraînement d'hommes ayant déjà appris les rudiments par leurs propres moyens. Dans la pratique, il s'agissait souvent de notables provinciaux, membres de l'ancienne classe des *kuni no miyatsuko*, éleveurs et hommes faisant partie de la classe des magistrats de district. Un fois conscrits dans le *gundan*, les hommes étaient organisés autour de « feux », dix hommes constituant un feu. Chaque feu avait la disponibilité et la responsabilité de six chevaux de bât, *daba* 駄馬. En temps de paix comme en temps de mobilisation, les hommes du feu devaient prendre soin des animaux, et les remplacer de leurs propres deniers en cas de perte⁴. Le Code fait une liste des rations accordées à chaque homme et à l'équipement que chaque soldat, équipe ou peloton devait fournir. Cependant, dans cette section on ne trouve aucun détail sur les rations et les outils nécessaires aux soins des chevaux de bât mentionnés plus en haut. Il est possible que les hommes du feu aient dû y subvenir eux-mêmes. L'entraînement avait lieu auprès du gouvernement provincial : un jour sur deux, la moitié des conscrits servaient une journée *makare* 下, où ils devaient participer à un entraînement avec différents types d'armes et de tactiques, dont celles de cavalerie. À l'heure du Cheval (11h00-13h00), les participants étaient congédiés un par un. Ils étaient ensuite examinés et soumis à des épreuves pour constater leur niveau et leurs progrès⁵.

¹FRIDAY, F. Karl, *Hired swords, the rise of private warrior power in Early Japan*, Stanford, Stanford University Press, 1992, p. 8-32.

²*Ritsuryô, Shokuin*, art. 79, p. 195-196.

³*Ibidem, Gunbôryô*, art. 2, p. 319.

⁴*Ibid., Gunbôryô*, art. 5, p. 319-320.

⁵*Ibid., Gunbôryô*, art. 11, p. 321-322.

L'habileté en tant qu'archer monté était un facteur décisif dans la sélection des Gardes de la Capitale. Pour la Garde des Gendarmes, par exemple, le Code est très clair : les militaires devaient être pris parmi les enfants et les cadets des fonctionnaires provinciaux et des magistrats de district. De plus, ces hommes devaient être forts et habiles en tant qu'archers montés. En théorie, chaque district devait envoyer au moins un homme¹. Il s'agissait souvent d'individus issus de l'ancienne noblesse locale, des jeunes gens ayant la possibilité de devenir des archers professionnels et qui ne disposaient pas d'une carrière administrative assurée à cause de leur condition de cadets. Cette mesure permettait au Gouvernement non seulement d'enrôler des gens ayant déjà une familiarité avec les chevaux, mais aussi d'absorber le « surplus » de jeunes de l'ancienne aristocratie clanique. Un autre « réservoir » démographique où les futurs archers montés étaient puisés, était la petite noblesse entre le VI^e et le VIII^e rang. Chaque année, ceux parmi ces hommes qui n'avaient toujours pas de fonctions étaient examinés. Ceux en bonne condition physique et habiles avec arc et chevaux étaient sélectionnés et présentés au Département des Affaires militaires. Ce dernier, après un certain nombre d'épreuves et d'examens, les assignait aux différentes Gardes².

LE CODE ADMINISTRATIF – LES CHEVAUX PUBLICS

Le *gundan* administrait donc les hommes et les animaux dont le Gouvernement central et local disposaient, mais ce n'était pas la responsabilité des officiers du *gundan* d'assurer une production équestre suffisante. Tout comme l'armée, l'élevage et le rôle du cheval prirent une forme complètement nouvelle avec le Code. Une des sources d'inspiration de ce nouveau système fut sans doute les lois des Tang, qui apparaissaient à leurs contemporains comme un modèle de modernité et puissance militaire. On trouve ces lois citées en partie dans le *Seiji yōryaku* 政事要略, compendium de l'administration achevé en 1002. On remarque qu'elles portaient une attention particulière à l'élevage, la gestion et l'emploi des chevaux destinés au gouvernement. Ces animaux étaient considérés comme des ressources vitales de l'État et tout abus, dommage ou mauvaise gestion était un crime. Elles imposaient aussi des limitations très strictes sur les animaux privés : sauf certaines exceptions, tuer un animal, le blesser ou en ruiner la santé était un crime dont la peine variait d'un dédommagement, à des coups de bâton, à plus d'un an de travaux forcés³. L'emprise de la cour japonaise sur la production équestre n'atteignit jamais ce niveau, mais en lisant le Code il est clair que l'intention était d'établir un contrôle efficace sur les haras du Pays, dans la limite de ce qui était faisable dans le contexte du Japon.

¹*Ibid.*, *Gunbōryō*, art. 38, p. 329-330.

²*Ibid.*, *Gunbōryō*, art. 47, p. 332-333.

³KUROITA Katsumi 黒板勝美, *Seiji yōryaku* 政事要略, Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1936, p. 613-616.

On remarque dès le début que sous le nouveau système la possession de chevaux, à la différence de la possession d'armes, d'instruments de musique spécifiques et d'instruments de signalisation, ne fut pas interdite. Cependant chaque province devait compiler un registre des chevaux publics et privés, et le soumettre au Ministère des Affaires suprêmes, qui se réservait le droit de réquisitionner les bêtes privées en cas de besoin¹. Autrement dit, il n'était pas interdit à la population de produire des chevaux privés (comme c'était le cas, du moins en théorie, pour les armes), mais il était obligatoire de les déclarer. Ainsi l'État n'avait pas besoin d'imposer un monopole sur la production, mais se limitait à exiger un droit de réquisition. De plus, comme on vient de voir, à sa mort l'animal devenait une ressource strictement réservée à l'État, qui disposait de la carcasse : la peau et la cervelle² en particulier étaient propriété du Gouvernement³. Si le cheval décédé était le cheval public d'une province, le gouvernement local pouvait décider d'en vendre la peau et la chair pour enrichir les caisses provinciales⁴. Cette pratique fut maintenue longtemps, et elle est encore attestée dans le *Seiji yōryaku*⁵. Le fait que la viande était vendue par les autorités provinciales conforte l'idée que l'interdiction de consommer la chair de cheval, mentionnée plus en haut, était limitée aux fonctionnaires et aux nobles, et ne visait pas l'ensemble de la population.

On peut se demander à quel point ces registres de chevaux eurent du succès dans le contrôle des animaux : dans une notation du *Seiji yōryaku* daté au 7^e jour du 2^e mois de la 13^e année de l'ère Tenpyō (741), on fait référence à l'interdiction des Tang de tuer les chevaux sans permis. Ensuite on déplore le fait que les gens des provinces ne suivent pas ces interdictions et abattent leurs animaux sans demander d'autorisation. Ce fait est par ailleurs réitéré le 16^e jour du 9^e mois de la 10^e année de l'ère Enryaku (792)⁶. Ainsi, même si le Code prévoyait que la carcasse aille au gouvernement provincial, dans la pratique il semblerait que de nombreux éleveurs ne respectaient pas ces dispositions. Une autre différence fondamentale entre la situation des Tang et celle du Japon est le fait que, en Chine, le Gouvernement central élevait une grande variété d'animaux domestiques, tels que les ânes ou les chameaux. Les pâturages du Gouvernement japonais étaient spécialisés en chevaux et bœufs. Takashima Hideyuki estime que les chevaux étaient en fait le produit principal de ces infrastructures au Japon, en particulier les chevaux de guerre⁷.

Dans le Code, l'autorité sur les chevaux militaires revenait au Département des Affaires militaires de la cour impériale. Ce dernier avait aussi la fonction de gérer le registre des performances de ses employés, les registres des conscrits, les registres des hommes en service aux frontières ou mobilisés, le registre des

¹*Ritsuryō, Kumokuryō*, art. 25, p. 420.

²La cervelle était utilisée dans les premiers stades du tannage.

³*Ritsuryō, Kumokuryō*, art. 26, p. 420.

⁴*Ibid, Kumokuryō*, art. 27, p. 420.

⁵*Seiji yōryaku*, p. 366.

⁶*Ibid*, p. 613-616.

⁷TAKASHIMA Hideyuki, *op. cit.*, p. 33-77.

magasins militaires et le registre des fortifications¹. Il exerçait son autorité sur les chevaux à travers deux institutions en particulier : le Bureau des chevaux militaires, *heibashi* 兵馬司, et l'Office des chevaux (sections de gauche et de droite), *meryō* 馬寮². Ces deux institutions exerçaient deux missions différentes : le Bureau des chevaux militaires avait la responsabilité d'enregistrer et surveiller tout cheval ou bœuf élevé dans la province. Il était aussi responsable du maintien de ce vaste *corpus* d'archives comprenant le recensement des animaux. L'Office des chevaux, de son côté, était responsable de la pratique effective de l'élevage, l'entraînement, l'acheminement et l'entretien des chevaux³.

Le Bureau des chevaux militaires était sous la responsabilité d'un directeur, *kami* 正. Selon le Code, ce dernier était chargé :

- des pâturages d'État dans les provinces ;
- des chevaux des *gundan* provinciaux, du service de poste et de tous les chevaux publics ou privés⁴.

Puisque le côté pratique de l'élevage et de l'entraînement était une prérogative de l'Office des chevaux, le Bureau des chevaux militaires avait un rôle strictement administratif, de contrôle et de conservation des registres, éventuellement de proposer des nouvelles directives au Département des Affaires militaires. Le directeur du Bureau était assisté par un Fonctionnaire de troisième classe, *jō* 佑, un Fonctionnaire principal de quatrième classe, *daisakan* 大令史, un Fonctionnaire secondaire de quatrième classe, *shōsakan* 少令史, six employés subalternes, *shibu* 使部, et un homme de service, *jikitei* 直丁⁵.

L'Office des chevaux était constitué de deux sections, Gauche et Droite. Chaque section de l'Office des chevaux avait un directeur, *kami* 頭. Le Code spécifie ses missions :

- L'élevage et l'entraînement des chevaux élevés dans les provinces et assignés aux écuries de sa section ;

¹Ritsuryō, *Shokuin*, art. 24, p. 172.

²*Ibid*, *Shokuin*, art. 25 et 63, p. 172, 188.

³TAKASHIMA Hideyuki, *op. cit.*, p. 33-77.

⁴Ritsuryō, *Shokuin*, art. 25, p. 172.

⁵*Ibidem*.

- Assurer la fabrication de selles et d'autres équipements équestres¹ ;
- Décider et obtenir les quantités de fourrages nécessaires ;
- Entretenir le registre des foyers des palefreniers et d'autres hommes de service rattachés aux deux sections².

En plus du directeur, l'organigramme de l'Office des chevaux comprenait un Adjoint, *suke* 助, un Grand contrôleur, *daiben* 大弁, un Troisième contrôleur, *shōben* 少弁, un Fonctionnaire principal de quatrième classe, *daijō* 大尉, et un Fonctionnaire secondaire de quatrième classe, *shōjō* 少尉. En dessous de ces six fonctionnaires, se situaient deux vétérinaires, *bai* 馬医, 60 palefreniers, *mebu* 馬部, 20 employés subalternes, deux hommes de service et un nombre non spécifié d'hommes liés à l'élevage, *kaichō* 飼丁³. Le Code spécifie que l'emploi dans cet Office garantissait une exemption de l'impôt en produits variés, *chō* 調, et en corvées, *zōyō* 雜徭, pour ceux qui détenaient une fonction ; il garantissait une exemption des corvées pour ceux qui ne détenaient pas de fonction ; et il garantissait une exemption de l'impôt en produits variés et en corvées pour les artisans⁴. Les mêmes avantages n'apparaissent pas dans les articles concernant d'autres institutions, telles que le Bureau des chevaux militaires, le Magasin des armes du Palais ou l'Office des magasins des armes. Il se peut que le caractère très pratique des missions de l'Office des chevaux ait demandé une abnégation et une flexibilité majeures aux fonctionnaires et aux employés. Après tout, les chevaux sont des êtres vivants, et les entretenir présuppose un effort constant. Par exemple, il y avait probablement des périodes où les vétérinaires pouvaient se borner à des visites de routines, et des périodes où une épidémie demandait leur présence constante pendant des jours. Si des chevaux développaient de mauvaises habitudes, les palefreniers devaient redoubler leur attention. La santé des chevaux pouvait demander parfois un changement de nourriture ou de fournisseur, ce qui pouvait augmenter la charge habituelle de travail pour les fonctionnaires et les employés.

Selon un rapport du ministère des Affaires suprêmes du premier jour du 11^e mois de la 3^e année de l'ère Tenpyō (731), le choix des vétérinaires des chevaux, qui dépendait à l'origine du Département des

¹Les selles, étriers et les autres équipements n'étaient pas fabriqués directement par des artisans rattachés à l'Office, mais, selon les emplois des équipements, par les fonctionnaires du Ministère des Affaires de la Cour ou, s'il s'agissait d'objets d'usage ordinaire, par les fonctionnaires de l'Office des Magasins de la Cour.

²*Ritsuryō, Shikiinryō*, art. 63, p. 188.

³*Ibidem*.

Shitei : selon Inoue, il s'agit de gens ayant une fonction très proche ou identique aux palefreniers.

⁴*Ritsuryō, Shikiinryō*, art. 63, voir INOUE, p. 188.

règlements relatifs aux fonctionnaires civils, passa après cette date au Département des Affaires militaires¹. Est-ce un signe du monopole croissant que ce Département exerçait sur tout ce qui touchait aux chevaux ? Il est intéressant de remarquer que les vétérinaires dont il est question ici sont spécifiquement ceux s'occupant des chevaux : les bœufs sont donc exclus de l'affaire. Sans doute le rôle du cheval dans la sphère militaire est l'un des éléments qui détermina cette attention majeure dédiée au cheval.

Selon une annexe du Code, *Kan.inryō bekki* 官員令別記, cité par Inoue dans son édition du Code administratif, un nombre différent de foyers et de chevaux était assigné aux deux sections de l'Office des chevaux. La section de Gauche disposait des revenus et du travail de 236 foyers pour 202 chevaux. La Droite disposait de 230 foyers pour 260 chevaux². On remarque que la section de Droite avait droit à moins de revenus et de travailleurs conscrits, alors qu'elle disposait d'un nombre plus important de chevaux. Il est possible que l'emploi des animaux ait été différent, et que les animaux de la Droite aient besoin de soins ou d'entraînements moins importants par rapport aux animaux de la Gauche. Ceci pourrait être le cas si la section de Gauche s'occupait de préférence de chevaux de guerre ou de parade, alors que la section de Droite gérait les chevaux de bât ou les animaux ayant besoin d'un entraînement moins poussé. Le Code japonais ne donne pas d'explication, mais, dans le Code de la Chine des Tang, la section de Gauche de l'Office des chevaux gérait les chevaux de qualité supérieure, alors que la section de Droite gérait le reste des troupeaux³. Il est possible que le Japon ait hérité cette sorte de différenciation.

Le Code spécifie par ailleurs que chaque écurie devait héberger au moins un cheval de bonne qualité, *saime* 細馬, deux chevaux de qualité moyenne, *chūme* 中馬 et trois chevaux de qualité inférieure, *nume* 驚馬⁴. Dans la pratique, ce passage pourrait indiquer que les écuries des deux sections de l'Office des chevaux devaient avoir deux chevaux de qualité moyenne et trois chevaux de qualité inférieure pour chaque cheval de qualité supérieure. Autrement dit, la moitié des animaux devait être de qualité supérieure ou moyenne, l'autre moitié devait être de qualité inférieure. Comme on pourra le voir dans le chapitre concernant l'archéologie des écuries de la cour dans le site de Heijō-kyō (Nara), Capitale entre 710 et 784, à différentes périodes ces bâtiments avaient la place pour 28 ou 44 chevaux. Si notre interprétation est correcte, il est possible que ces écuries aient hébergé en réalité 24 chevaux (quatre de qualité supérieure, huit de qualité moyenne, douze de qualité inférieure) ou, lors de l'agrandissement du bâtiment, 44 chevaux (dont sept de qualité supérieure, quatorze de qualité moyenne, 21 de qualité inférieure). Chaque animal devait être soigné

¹HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 753.

²*Ritsuryō, Kumokuryō*, art. 63, p. 188.

³*Ibidem*.

⁴*Ibid, Kumokuryō*, art. 1, p. 413.

par un palefrenier, *metoneri* 馬舎. Ces hommes étaient souvent issus de lignées d'éleveurs ou de palefreniers qui remontaient à la période d'avant le Code¹.

Il est important de souligner que les dispositions énumérées ici font sans doute référence aux écuries du Gouvernement situées près ou à l'intérieur de la Capitale : elles ne décrivent pas les écuries privées. Tous les chevaux publics n'étaient pas sous le contrôle direct de l'Office des chevaux de la Capitale : comme on a pu le voir plus en haut, une partie significative des chevaux élevés sur des pâturages publics restait avec le *gundan* local et était employée par les fonctionnaires de la province. En ce qui concerne ces animaux, le Code administratif prévoyait de les confier aux résidents ayant les moyens et les capacités de prendre soin d'un ou plusieurs chevaux. Le soin des bêtes du *gundan* était considéré comme une prestation de service, et les conscrits responsables des chevaux accomplissaient ce devoir en échange du service actif à la capitale provinciale ou en tant qu'escorte aux fonctionnaires civils². Ces hommes étaient appelés *honju* 本主. Tout entraînement pour ou avec le cheval devait avoir lieu dans un rayon de 10 *ri* (5 km environ) maximum de son village, sans doute pour réduire les possibilités de vol, perte, mauvais usage ou épuisement de l'animal. Si le *honju* perdait le cheval dont il avait la responsabilité, il avait 60 jours pour le remplacer. Bien entendu, il y avait des exceptions si le *honju* était décédé ou s'il se retrouvait dans la pauvreté³. Un exemple possible d'habitation d'un homme ayant la responsabilité d'un animal du *gundan* se trouve dans le site de Minami Hiromaji 南広間地遺跡, dans la ville de Hino dans le département de Tōkyō et il s'agit de l'habitation 514 (fig. 79). Des trous de pilier délimitent deux rectangles adjacents avec le sol légèrement rabaissé : dans la section nord on a trouvé les restes d'un foyer indiquant une habitation, dans la section sud on a retrouvé un trou de récolte d'excréments et d'autres signes indiquant une écurie⁴.

¹*Ibidem*.

²*Ibid*, *Kumokuryō*, art. 13, p. 416.

³*Ibid*, *Kumokuryō*, art. 19, p. 418.

⁴SHINOZAKI Jōji 篠崎讓治, *Umagoya no kōkogaku* 馬小屋の考古学 (Archéologie des écuries), Tōkyō, Kōshishoin, 2010, p. 29-65.

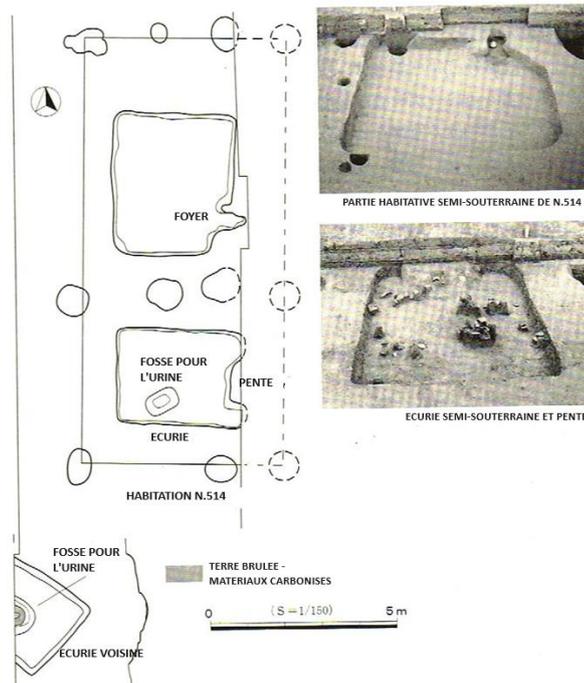


Fig. 79, Habitation 514 du site de Minami Hiromaji, l'écurie rattachée et une deuxième écurie près de la structure principale, d'après SHINOZAKI Jōji, 2010¹.

Shinozaki note que, d'un point de vue architectural, on trouve en général deux types de forme en ce qui concerne les petites écuries : les écuries faisant partie du même bâtiment que la maison d'habitation (tel l'exemple reconstruit au Musée du Cheval à Yokohama) et les écuries externes ou indépendantes². Dans le cas de l'habitation 514, il s'agit d'une résidence avec écurie rattachée et faisant partie de la même structure. Les deux parties, celle dédiée aux êtres humains et celles dédiée aux animaux, étaient très probablement séparées par un mur et elles remontent à la seconde moitié du X^e siècle. Le bâtiment est orienté du nord au sud et mesure 11,7 m pour 7,2 m d'est en ouest. L'écurie, sur le côté sud, mesure 3,3 m de nord à sud, avec l'entrée placée sur le côté est³. Selon Shinozaki, l'habitation 514 pourrait être la maison d'un *honju*, un homme du *gundan* à qui on avait confié un ou deux chevaux⁴. L'animal devait être maintenu en bonne santé et en bonnes conditions physiques pour pouvoir être en service en cas de besoin. On peut supposer que l'animal était placé dans les pâturages du village ou emmené brouter sous la surveillance de l'homme responsable ou d'un membre de sa famille.

LES FOURRAGES ET LA NOURRITURE DES CHEVAUX

¹*Ibid.*, p. 55.

²*Ibid.*, p. 1-6.

³*Ibidem*, p. 29-65.

⁴*Ibid.*

En ce qui concerne le traitement réservé aux animaux hébergés dans les écuries du Gouvernement, le Code administratif établit des différences claires sur la base de la qualité des animaux, soit-elle « bonne », « moyenne » ou « inférieure », sans offrir d'explication particulière sur ces catégories. Il nous offre cependant des informations concernant la quantité de nourriture prévue pour chacune d'entre elles.

Selon le 1^{er} article du *Kumokuryō*, le Code sur l'élevage, les chevaux de qualité dite supérieure recevaient :

- 1 *shō* de millet (0,8 l).
- 3 *shō* de riz (2,4 l).
- 2 *shō* de haricots (1,6 l).
- 2 *shaku* (14,4 ml) de sel.

Les chevaux de qualité moyenne avaient droit à :

- 2 *shō* (1,6 l) de riz ou de haricots.
- 1 *shaku* (7,2 ml) de sel.

Les chevaux de qualité inférieure n'avaient droit qu'à :

- 1 *shō* (0,8 l) de riz¹.

De plus, on prévoyait pour tous les chevaux les fourrages suivants :

- 5 *kakoi*² de foin (gerbes pour un diamètre total de 4,64 m).
- 2 *kakoi* de feuilles (gerbes pour un diamètre total de 1,85 m).
- 10 *kakoi* d'herbe fraîche (gerbes pour un diamètre total de 9,29 m)³.

¹*Ritsuryō, Kumokuryō*, art. 1, p. 413.

²Selon le *Kōjien* 1 *kakoi* 𠔁 = 177,6 cm.

Selon le *Kanwajiten* 1 *kakoi* 𠔁 = 92,94 cm.

S'agissant dans mon opinion de gerbes, autrement dit d'une « brassée » de foin, la mesure donnée par le *Kanwajiten* semble la plus probable. Il s'agissait donc d'une gerbe dont le diamètre, une fois bien serrée et liée était d'1m environs.

³*Ritsuryō, Kumokuryō*, art. 1, p. 413

Le riz n'est pas souvent utilisé dans l'élevage du cheval en Occident et n'apparaît généralement pas dans les manuels de gestion lus dans le contexte de cette thèse. Cependant une étude sur la digestibilité du riz cassé a été effectuée en 2014 Par De Marco *et al.*¹. Selon cette étude, le riz (*Oryza sativa*) est un aliment apprécié par les chevaux, riche en énergie et très digeste. Il est relativement pauvre en protéines, mais il s'agit de protéines de haute qualité, étant riches en lysine par rapport à celles d'autres céréales. De plus, on note que le riz cassé est utilisé depuis longtemps en Australie pour les chevaux sujets à des taches physiques importantes². Le riz cassé est du riz blanc, et il est peu probable que les rations des chevaux au Japon ancien aient contenu un mets aussi raffiné : il s'agissait sans doute de riz complet. Cependant, comme le note l'étude de De Marco, le son du riz est aussi très digeste. L'énergie est fournie par l'amidon : le contenu d'amidon est de 88,2% (matière sèche) dans le riz blanc, et 86,8% (matière sèche) dans le riz complet. L'étude note aussi que l'amidon du riz blanc est résistant aux enzymes : il peut s'accumuler dans le caecum, ce qui peut porter à une baisse du pH dans les viscères, avec des conséquences négatives pour la performance et la santé de l'animal³. Cependant ce risque d'acidification de l'environnement intestinal devait être bien bas pour le cheval japonais, étant donné que le riz ingéré était certainement complet ou brut, et donc plus riche en fibre.

Compte tenu de la taille des chevaux japonais, les quantités données sont aussi dignes d'attention. Concernant l'herbe, les feuilles et le foin, les données sont difficiles à utiliser car les japonais mesuraient ces matériaux en volume alors que nous les mesurons en poids. Il est théoriquement possible de faire des équivalences, mais pour cela il faudrait savoir de manière certaine quelles sortes d'herbe, de graminée et de feuilles composaient une gerbe. À ce propos, nous avons fait une comparaison théorique : tout en sachant que cela n'a pas une valeur scientifique rigoureuse, le 14 juillet 2019 nous avons fait un essai pratique avec du foin de la commune de Bourg-Lastic en Auvergne (fig. 80). Bien que les espèces herbacées soient différentes de celles du Japon ancien, il s'agissait néanmoins pour la plupart de graminées sauvages comparables. N'ayant pas d'éléments pour déterminer ce que l'on entend par « feuilles » ou « herbe fraîche », nous avons limité cet essai au foin.

¹DE MARCO, M., PEIRETTI, Pier Giorgio, MIRAGLIA, Nicoletta, BERGERO, Domenico, « Apparent digestibility of broken rice in horses using in vivo and in vitro methods », dans *Animal: an international journal of animal bioscience*, n.8, Février 2014, p. 245-249.

²*Ibidem*, p. 245-249.

³*Ibidem*, p. 245-249.



Fig. 80, Gerbe de foin rassemblée le 14/07/2019.

Une gerbe de 92-94 cm de diamètre pesait environ 5 kg. Autrement dit, chaque cheval de qualité supérieure recevait, selon cette expérience, 25 kg de foin, ce qui semble raisonnable pour un poney si on considère le foin nécessaire pour sa nourriture et pour sa litière. Il est par ailleurs intéressant de remarquer que, dans les *Règlements de l'ère Engi, Engi-shiki* 延喜式, complétés en 927, la quantité de foin journalière pour un cheval est donnée en poids : 1 boisseau, équivalent à 10 livres et 2 onces¹. Traduit en unités modernes, ceci équivaut à environ 6,83 Kg, ce qui se rapproche du résultat obtenu en 2019.

En revenant à l'article 1 du Code administratif, son étude est davantage compliquée par le manque de détails : comme on pourra le constater plus bas, la plupart des animaux de l'Office des chevaux ne se trouvait pas dans les écuries au cœur de la Capitale, mais elle était distribuée dans les pâturages limitrophes, toutefois l'article ne spécifie pas si les quantités de fourrages prescrites sont à prévoir pour les chevaux en service à la Capitale, enfermés dans les écuries, ou pour ceux dans les pâturages proches, qui avaient accès aux prés. S'agissait-il peut-être de chiffre total, un *budget* général que l'Office allouait ensuite parmi les écuries selon la nécessité ? Si on essaye de faire une moyenne, chaque écurie de six chevaux (un de qualité supérieure, deux de qualité moyenne, trois de qualité inférieure) nécessitait 30 gerbes d'herbe et de foin par jour, autrement dit 10 950 gerbes par an. En poids, cela fait 150 kg de foin par jour, ou 60 t par an. Etant donné que, selon le *Kan.inryō bekki* cité plus haut, l'Office des chevaux disposait de 462 chevaux, si ces quantités étaient destinées à chaque animal de l'Office, cela nous laisse avec une consommation annuelle de 4 620 t par an. Il est cependant possible que les rations indiquées dans le Code ne concernent que les animaux enfermés en écurie, ou les animaux qui se trouvaient au pâturage mais à qui on augmentait la nourriture en

¹TORAO Toshiya 虎尾俊哉, *Engi-shiki* 延喜式 (Règlements de l'ère Engi), *ge*, Tōkyō, Dainihon insatsuka bushiki kaisha, 2017, chap. 48, art. 7, p. 798-801.

vue d'un emploi futur. Autrement dit, il est possible que les animaux au repos dans les prés n'aient pas bénéficié de ces rations.

Mis à part le volume d'herbes et de foin, la quantité de céréales aussi présente un intérêt. Le cheval de haute qualité reçoit 6 *shō* (4,8 l) de céréales par jour, alors que le cheval de qualité moyenne ne reçoit que 2 *shō* (1,6 l) et celui de qualité médiocre ne reçoit que 1 *shō* (0,8 l) seulement. Comme on pourra le voir plus en bas, il est possible que l'expression « cheval de haute qualité » ait signifié simplement « cheval en bonne santé, sain et bien nourri », et probablement « cheval de grande taille ». Si 6 *shō* étaient la ration des chevaux « de grande taille », « sains et bien nourris », il en découle que ceux de qualité moyenne devaient être très mal nourris et ceux de mauvaise qualité sous-nourris, la différence de volume de graines était effectivement très importante. On pourrait essayer d'expliquer ceci par les différents emplois de ces animaux : peut-être les chevaux de bonne qualité étaient-ils le plus souvent enfermés dans les écuries de la Cour et devaient donc être nourris par des céréales, alors que les autres chevaux étaient peut-être employés près de la Ville, ce qui leur permettait de brouter et se nourrir sur le territoire. Il est possible que le travail demandé aux chevaux de bonne qualité fût bien plus dur que le travail demandé aux chevaux de moyenne et mauvaise qualité, ce qui expliquerait pourquoi les animaux de bonne qualité étaient mieux nourris. Si les chevaux de bonne qualité étaient ceux employés dans le cérémoniel de Cour, comme les concours de tir à l'arc ou la course, ils étaient, d'un point de vue strictement pratique, des chevaux de sport de compétition, ce qui pourrait expliquer une activité physique particulièrement intense. Les chevaux de bât étaient sans doute aussi soumis à une charge de travail importante (probablement excessive), mais les chevaux dédiés au cérémoniel devaient présenter un aspect sain et opulent, ce qui n'était pas le cas du cheval de bât. Il est aussi possible que les chevaux de bonne qualité aient été réservés pour les cortèges, les processions et les rituels. Peut-être, dans un contexte rituel, ces animaux devaient être en surpoids, soit parce que on n'appréciait pas la maigreur, soit pour des raisons symboliques liées à l'opulence et à la prospérité.

En Occident, les manuels de gestion des chevaux modernes touchent à la nourriture, et les quantités sont souvent indiquées en poids (grammes ou kilogrammes), alors que les sources japonaises donnent les quantités en volume (litres). Il est délicat de convertir les volumes notés par le Code en poids, mais, si on tolère un certain manque de rigueur scientifique et on mesure les variétés domestiques disponibles en Europe, on peut supposer qu'un litre de riz complet pèse environ 1,2 kg, qu'un litre de haricots pèse environ 800 gr, et qu'un litre de millet pèse environ 1 kg. Les portions qu'on obtient sont :

- Pour le cheval de bonne qualité, 1 kg de millet, 3,6 kg de riz complet et 1,6 Kg environ de haricots. Total de céréales : 6,2 kg.
- Pour le cheval de qualité moyenne, 2,4 kg de riz complet ou 1,6 kg de haricots. Total de céréales : 2,4 kg-1,6kg.
- Pour le cheval de qualité inférieure, 1,2 kg de riz complet. Total de céréales : 1,2 kg.

Dans son livre *Riding Long Distance*, l'historienne et spécialiste d'équitation Ann Hyland dédie un chapitre à la nourriture des chevaux. Elle offre un tableau mettant en rapport le type d'effort demandé à l'animal et la quantité de nourriture dont il va avoir besoin. Les quantités suggérées sont pour 100 lb de poids de l'animal (45,36Kg)¹. Le « travail » dans le livre de Hyland est voué à préparer l'animal à des tâches sportives importantes, comme des courses compétitives (entre 30 km et 97 km dans la journée) ou des courses d'endurance (jusqu'à 160 km dans la journée).

<i>Travail journalier</i>	<i>Céréales</i>	<i>Foin</i>
Maintien de la forme et travail léger d'environ 1h par jour	0,50 lb [227gr]	1,50 lb [680gr]
2h de travail moyen à rythme régulier	0,80 lb [363gr]	1,50 lb [680gr]
3h-4h de travail régulier ou 2h de travail dur	1,00 lb [454gr]	1,50 lb [680gr]
Travail moyen-dur, jusqu'à 6h de travail régulier et jusqu'à 3h de travail dur	1,25 lb [567gr]	1,25 lb [567gr]
Stade final d'entraînement physique pour tâches très rudes	1,50 lb [680gr]	1,25 lb [567gr]

Table 2, Quantités de nourriture recommandée en relation au poids du cheval et type d'exercice demandé, d'après HYLAND, Ann, 1989².

Il est important de souligner que Hyland est en train de parler de céréales comme l'avoine ou l'orge. La comparaison des fourrages anglais contemporains et des fourrages japonais du VIII^e siècle ne peut donc pas être prise à la lettre. Toutefois, si on considère ces quantités et le fait qu'un poney de Kiso moderne (très similaire dans la forme et la taille aux chevaux anciens japonais) pèse d'habitude autour de 450 kg, on obtient que, selon les conseils de Hyland, les animaux tombent dans les catégories suivantes :

- Cheval de bonne qualité : travail moyen-dur, jusqu'à 6h de travail régulier et jusqu'à 3h de travail dur ou stade final d'entraînement physique pour tâches très rudes.
- Cheval de qualité moyenne : Maintien de la forme et travail léger d'environ 1h par jour.
- Cheval de qualité inférieure : ce cheval ne reçoit pas suffisamment de graine pour travailler

¹HYLAND, Ann, *Riding Long Distance*, Londres, J. A. Allen, 1989, p. 34.

²*Ibidem*.

sans maigrir.

Il faut bien entendu considérer que les animaux du VIII^e siècle (et des siècles successifs) n'étaient sans doute pas traités avec le soin, l'affection et les connaissances scientifiques que Hyland conseille. Il est fort probable que la plupart des chevaux, tout comme les hommes du commun, étaient sous-alimentés et surexploités. On remarque d'ailleurs que la quantité de foin que Hyland conseille est environ un quart de celle que le Code prévoit pour les besoins journaliers des chevaux. De plus, alors que le Code prévoit une différence dans les quantités de grain qu'un cheval reçoit, tous les animaux avaient droit à la même quantité de foin et d'herbe. Ceci confirme que dans ce volume était comprise la litière. Compte tenu de ces données, on peut formuler des hypothèses sur les fonctions de ces trois types de chevaux, bon, moyen et inférieur :

- Le cheval de bonne qualité était sans doute réservé aux tâches plus complexes de la sphère rituelle (courses, tir à l'arc à cheval, etc.) ou de la sphère militaire (cheval de combat pour les Gardes, pour les généraux en mission, etc.). Il est aussi possible que la nourriture fut excessive afin de faire grossir à l'excès les animaux à des fins rituelles ou esthétiques.
- Le cheval de qualité moyenne était sous-alimenté. Il était probablement une bête employée pour des tâches moins spécialisées, telles que transport des messagers, des fonctionnaires militaires de bas rang, etc. Il était très probablement surexploité, maltraité et avec une espérance de vie plutôt courte.
- Le cheval de qualité inférieure était probablement utilisé comme animal de bât pour transporter des cargaisons dans la Capitale et près de la Capitale. Il se nourrissait probablement en route, au bord des chemins ou lors des pauses. Comme le cheval de qualité moyenne, il menait probablement une vie courte et brutale, mourant d'épuisement, de froid ou de maladie après peu d'années.

En ce qui concerne les autres ressources fourragères de l'Office des chevaux, l'herbe nécessaire aux chevaux de l'écurie était fournie par des « foyers chargés des chevaux » *meko* 馬戸, familles descendant des anciens *be* voués à élever les chevaux pour le Roi de Wa avant la Réforme de Taika en 646. Le Code ne spécifie pas si ces foyers se trouvaient près de la Capitale ou dans les provinces. Puisqu'ils devaient fournir du foin, ils se situaient certainement dans la région centrale, pas trop loin de la Capitale. Comme on a pu le voir, 236 foyers de *meko* étaient rattachés à l'Office des Chevaux section de gauche, et 230 à la section de droite. Ces foyers *meko* devaient servir aux écuries et fournir leur impôt *chō* en herbe. Selon le Code, les hommes entre 21 et 60 ans devaient fournir 200 gerbes par an, les hommes partiellement exemptés 100 et les jeunes gens

âgés de dix-sept à 20 ans devaient en fournir 50 par an¹. Si on reprend le poids hypothétique de 5 kg par gerbe, cela nous donne un tribut annuel respectivement de 1 t, 0,5 t et 0,25 t. Selon le *Kan.inryō bekki*, les deux sections avaient un total de 462 chevaux et un total de 466 foyers de *meko*. Ce qui signifie qu'il y avait environ un foyer par cheval. Cela correspond à nos calculs selon lesquels un cheval demandait 1 t de foin par an : chaque foyer devait donc fournir la quantité de foin nécessaire à un cheval tout au long de l'année.

On a peu de données en ce qui concerne les infrastructures dédiées aux chevaux des Capitales au VII^e siècle², cependant les fouilles archéologiques à Nara ont révélé les écuries de l'Office des chevaux de Heijō-kyō, qui fut Capitale à l'époque de Nara de 710 à 784. Ces fouilles sont d'un intérêt particulier car elles montrent les écuries de l'Office des chevaux après l'établissement du Code administratif. Elles seront traitées dans le chapitre suivant, centré sur l'archéologie.

ORGANISATION DES PÂTURAGES D'ÉTAT

Les premiers pâturages, *maki* 牧, à vocation militaire, établis à partir du règne de Tenji, étaient situés en particulier dans la région centrale : Ōmi, Kawachi, etc.³. Après le Code, des haras d'État pour l'élevage des chevaux de l'Office des chevaux furent établis dans les différentes provinces, et en particulier dans les provinces orientales. Le Code parle de ces haras publics avec beaucoup de détails : ils étaient sous la responsabilité d'un Préposé au pâturage, *bokuchō* 牧長, responsable d'organiser l'élevage et de maintenir les archives concernant la production. Sa fonction était très pratique, et le Code spécifie que le Préposé au pâturage devait être un homme précis, fiable, et physiquement fort. Il devait être d'un rang inférieur au VI^e, et détenir le VII^e rang militaire *kun.i* 勲位⁴, ce qui implique une expérience militaire et donc une certaine connaissance des chevaux de guerre. Il était assisté par un secrétaire, *bokuchō* 牧帳, responsable des registres des chevaux, et par deux employés, *bokushi* 牧子⁵.

On ne spécifie ni les surfaces, ni la structure des haras. On peut toutefois trouver des indices parsemés dans les sources : un passage du *Seiji yōryaku* mentionne à la 5^e année de l'ère Yoro (721) un pâturage transformé en rizière de fonction, *kugeden* 公廩田, pour le Préposé aux pâturages de la province de Kōzuke. Ce pâturage transformé en *kugeden* avait une surface de 6 *chō*, environs 6 hectares. Des sujets du lieu seront

¹*Ritsuryō, Kumokuryō*, art.2, p. 413.

²Naniwa (645-656), Asuka no Okamoto (656-667), Ōtsu (667-672), Asuka no Kiyomihara (672-694), Fujiwara-kyō (694-710).

³TAKASHIMA Hideyuki, *op. cit.*, p. 33-77.

⁴*Ritsuryō, Kumokuryō*, art. 4, p. 414.

⁵*Ibidem, Kumokuryō*, art. 4 et 5, p. 413-414.

employés pour les travaux agricoles et le rendement de ces rizières est estimé à 120 boisseaux de riz par an par hectare (autrement dit l'équivalent de 510 Kg de riz tamisé par an par hectare, pour un total de 3 t environ de riz par an)¹. Un autre indice peut être trouvé dans le *Nihon kōki*, qui mentionne un pâturage de 300 *chō* dans la province de Settsu accordé au Goin 後院, l'organe gérant les biens privés de l'empereur². Il existait donc des pâturages de taille très variable. Compte tenu qu'il faut de préférence un hectare par chef, il existait des petites exploitations qui devaient avoir une dizaine de chevaux au plus, et des structures de grande envergure, avec des dizaines ou des centaines d'animaux. Satō Kentarō cite à ce sujet les travaux d'Isshi Shigeki et Yamaguchi Hideo. Selon Isshi, les pâturages n'étaient pas simplement des prés où les animaux broutaient : il s'agissait au contraire d'infrastructures organisées, avec des sections vouées à différentes activités, notamment des zones où les chevaux étaient laissés libres, des zones où ils étaient attachés ou confinés et des zones bâties avec les bureaux, les résidences, les magasins, et toutes les structures nécessaires à la gestion et à la vie des employés du haras. Yamaguchi élabore encore davantage cette idée, en proposant une structure avec des zones où les chevaux étaient libres, d'autres où les chevaux étaient semi-libres, d'autres où ils étaient confinés, des zones agricoles pour le maintien du personnel et la production des céréales pour les animaux, et enfin les bâtiments consacrés à la gestion administrative ainsi que les logements du personnel³. On a un exemple de la pratique de l'élevage grâce à un décret du ministère daté du 22^e jour du 2^e mois de la 5^e année de l'ère Kōnin (811). Le document affirme qu'il est important que les chevaux puissent s'accoupler librement dans les pâturages⁴.

À l'état sauvage⁵, la structure sociale des chevaux est déterminée par la situation économique. Dans une abondance d'espace et de ressources, les chevaux ont tendance à être solitaires et s'accoupler sur base géographique sans créer des liens permanents. Si toutefois ces animaux se trouvent dans une situation où les ressources ne sont pas abondantes, ils ont tendance à créer des *harems* de deux-trois femelles liées à un mâle dominant. Les jeunes poulains sont tolérés jusqu'à leur maturité sexuelle, ils sont alors chassés par le

¹*Seiji yōryaku*, Yōrō 10.6.5 (721), p. 288.

²KUROITA Katsumi, *Nihon kōki, Shoku Nihon kōki, Montoku-tennō jitsuroku* 日本後紀・續日本後紀・日本文徳天皇實録 (Chroniques postérieures du Japon, Suite aux chroniques postérieures du Japon, Les Chroniques véridiques du règne de l'empereur Montonku), Tōkyō, Kokushi taikai kankōkai, 1935, *Nihon kōki*, Jōwa 8.12.2 (841), p. 126.

³SATŌ Kentarō 佐藤健太郎, *Nihon kodai no maki to basei kanshi* 日本古代の牧と馬政官司 (Administration des chevaux dans le Japon ancien), Tōkyō, Hanawa shobo, 2016, p. 5-29.

⁴*Ruijū sandai kyaku*, livre 18, Kōnin 5.2.22 (811), dans HERAIL Francine, *op. cit.*, 2008, p. 584.

⁵On souligne que par « cheval sauvage » on entend ici les chevaux domestiques retournés à l'état sauvage ou élevé en liberté : le cheval sauvage d'avant la domestication a disparu et même le Przewalski, considéré pendant longtemps comme le « dernier cheval sauvage », est probablement issu d'une harde domestiquée et puis retournée à l'état sauvage.

chef de famille. Ces groupes sont souvent caractérisés par des liens sociaux et affectifs très forts¹. Le pâturage japonais était une parcelle de pré souvent fermée par une clôture. Des ressources indispensables telles que le sel, les céréales ou l'eau étaient probablement délivrées une fois par jour. Ce contexte encourageait sans doute les chevaux à former des *harems* aux liens très étroits. Il est possible que les Japonais de cette époque aient laissé le mâle dans le pré avec son *harem*, en exploitant ainsi les dispositions éthologiques naturelles des animaux. Ceci porte des avantages d'un point de vue reproductif, comme on pourra le voir ci-dessous, mais aussi d'un point de vue sécuritaire. Un étalon peut être très agressif dans la protection de son *harem*. Laisser le mâle dans les prés avec les juments pouvait décourager des animaux nuisibles pour les jeunes poulains, tels que les chiens errants. Les étalons peuvent d'ailleurs être agressifs envers des humains qu'ils ne connaissent pas : leur présence pouvait ainsi décourager le vol. Il est aussi possible que les étalons et les juments aient été normalement élevés séparément et réunis dans un même enclos seulement pendant la période de l'accouplement. Comme le dit Hyland dans son manuel contemporain *Foal to Five Years*, les cycles reproductifs des juments peuvent être irréguliers. Ils se présentent d'habitude dès le printemps ou au début de l'été. Cependant, le moment le plus propice pour saillir une jument est le dernier jour de son cycle, ce qui peut être difficile à déterminer. De plus, les spermatozoïdes de l'étalon ont une vie moyenne de 48 heures, ce qui signifie que, dans l'absence de médecine moderne capable de vérifier la situation hormonale de l'animal, une jument saillie une seule fois ne restera probablement pas gravide. Il est par contre possible de laisser les juments avec l'étalon pendant la durée de la période reproductive, qui dure environ six semaines². Les éleveurs de l'époque ancienne ne disposaient pas de moyens pour déterminer avec certitude l'état hormonal des animaux ; ils devaient donc se fier aux animaux eux-mêmes. Par ailleurs, sept-neuf jours après la mise bas, la jument peut avoir une nouvelle chaleur, ce qui permet de la faire saillir une deuxième fois et enchaîner une deuxième grossesse dans l'année³.

En revenant au décret de 811 cité plus haut, le document poursuit, en déplorant le fait que les Préposés aux pâturages ont la mauvaise habitude de perturber ce ménage en faisant attacher les étalons reproducteurs, nommés ici *chichiuma* 父馬, et en les employant pour leurs propres affaires⁴. On ignore quelles étaient ces « affaires ». Peut-être étaient-ils utilisés comme reproducteurs en dehors des haras d'Etat. L'élevage privé était bien pratiqué, donc il est possible que des éleveurs locaux aient exploité les services des reproducteurs impériaux pour améliorer la qualité de leurs poulains privés. L'implication sous-entendue dans ce document est la sélection artificielle au sein de l'élevage : il est tout à fait probable que certains mâles étaient gardés avec le but précis de la reproduction, et cela sans doute pour perpétuer

¹BUDIANSKY, Stephen, *op. cit.*, p. 79-108.

²HYLAND, Ann, *Foal to Five Years*, Londres, Ward Lock, 1996b, p. 6-12.

³*Ibidem*, p. 49.

⁴HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 584.

certaines caractéristiques génétiques appréciées. Le document de 811 continue en interdisant de chevaucher les étalons, qu'ils soient des pâturages publics ou privés¹. On apprend ainsi que les chevaux employés par l'État (soit en tant qu'animaux de guerre soit en tant qu'animaux du réseau de poste) étaient de préférence des mâles. Cette information n'est pas anodine, d'autres sociétés ayant une cavalerie n'utilisait pas des étalons : les Seldjoukides, par exemple, avaient une prédilection pour les femelles, plus petites mais plus calmes et plus faciles à gérer en groupe, ou pour des mâles castrés². Dans le Japon ancien la préférence était bel et bien pour l'étalon entier. Normalement dans un élevage il y a une fréquence légèrement plus élevée de naissances de femelles par rapport aux mâles. Si on considère l'emploi plus nombreux du cheval mâle au Japon par rapport à la femelle, il semble évident que l'État ait eu intérêt à préserver les mâles, en particulier les reproducteurs. Par ailleurs, le document de 811 nous montre aussi que la préférence pour le mâle entier ne concernait pas seulement les militaires, mais elle était partagée par les gérants des pâturages. Peut-être la taille réduite du cheval japonais jouait-elle un rôle dans cette préférence, les femelles étant souvent plus petites que les mâles.

Le quotidien de la vie d'un pâturage nous est connu, par ailleurs, grâce à un décret du 28^e jour du 1^e mois de la 18^e année de l'ère Jōgan (876), qui cite un décret précédent, daté du 28^e jour du 6^e mois de la 7^e année de l'ère Jōgan (865). Ce document mentionne des barrières en bois qui entourent les pâturages et qui nécessitaient un entretien régulier. Cette tâche revenait à des corvéables venant de loin et installés provisoirement sur l'exploitation³. Ceci nous confirme d'abord que les pâturages étaient entourés d'un enclos et qu'ils étaient bien équipés pour nourrir et loger des travailleurs temporaires. De plus, cela confirme l'existence de zones fermées où les animaux étaient laissés semi-libres. Cette description concerne le domaine public et non pas nécessairement l'élevage privé. Il est fort possible que, selon les zones, les éleveurs aient adopté des moyens moins imposants. Dans son livre sur les chevaux en France, Jacques Mulliez écrit que la plupart des élevages dans le pays étaient sauvages : les animaux étaient placés dans des zones compatibles à leur survie et ils y étaient laissés à leurs propres moyens pour la plus grande partie de l'année. Il s'agissait d'une façon d'exploiter des terrains vagues qui se prêtaient mal à l'agriculture des céréales⁴. Dans le *Hitachi fudoki* il est noté que les terrains vagues, *no* 野, de cette région étaient riches en eau et d'autres ressources, mais que la province était sous-développée d'un point de vue agricole car les rizières y étaient souvent de qualité moyenne⁵. Cette conjonction entre des terrains vagues riches mais non exploités du point

¹*Ibidem*.

²TRENCH, Charles Chenevix, *A history of horsemanship*, Londres, Longman, 1970, p. 72-100.

Les Japonais ne pratiquèrent pas la castration jusqu'au XVIII^e siècle.

³*Ruijū sandai kyaku*, livre 18, Jōgan 28.1.18 (876), dans HERAIL Francine, *op. cit.*, 2008, p. 586-587.

⁴MULLIEZ, Jacques, *Les Chevaux du Royaume*, Montalba, Mayenne, 1983, p. 15-22.

⁵UEGAKI Setsuya, *op. cit.*, p. 354-357.

de vue agricole ressemble beaucoup à la condition française dont Mulliez parle concernant les élevages sauvages. On sait par ailleurs que la province de Hitachi produisait des chevaux bien avant l'établissement des pâturages d'état : dans le *Hitachi fudoki* il est même spécifié que le cheval était le moyen de déplacement privilégié par les hommes et les femmes se rendant dans le district de Tsukuba de cette province pour y admirer la floraison ou l'automne¹. Le même document décrit le district de Namekata (comme on a pu le constater, lieu d'importante production de chevaux très appréciés) comme étant doté de terrains vagues peu fertiles mais avec un bon accès à l'eau, et de plages avec une bonne production de sel². Namekata n'est pas le seul district avec ces caractéristiques : Hitachi était une province productrice de sel³, très important dans l'élevage de chevaux et faisant partie de l'alimentation journalière prévue pour les animaux dans le Code Administratif.

Les pâturages d'Etat et les grands haras privés présentaient donc des formes et des structures complexes. Nous en avons ci-dessus esquissé quelques caractéristiques, mais l'élevage tant public que privé présentait bien sûr des formes diverses et des pratiques variées, selon les régions, le climat et les mœurs des populations locales. Il est fort possible que dans des endroits tels que Hitachi l'élevage ait aussi pris la forme d'élevage sauvage, exploitant ainsi la conformation naturellement favorable de la région.

Du point de vue de la production, les pâturages publics étaient organisés en « districts ». Il ne s'agit pas dans ce cas d'unités géographiques : dans ce contexte un district indique un ensemble de 100 animaux, qui étaient sous la responsabilité de l'employé subalterne *bokushi*. Il y avait deux *bokushi* par district. Les animaux qui n'avaient pas encore atteint les deux ans n'étaient pas comptés parmi les chevaux du district⁴. On a pu constater qu'il y avait des haras comptant des centaines d'hectares, mais aussi des pâturages de taille modeste avec une dizaine d'animaux. Dans ce cas ces employés subalternes avaient la responsabilité de s'occuper de plusieurs exploitations à différents endroits. La charge de travail devait être imposante, surtout si on tient compte du temps de déplacement. Le *bokushi* s'occupait d'amener l'eau là où il n'y avait pas de point d'eau naturel, de surveiller les animaux, de vérifier l'état des clôtures, d'apporter le foin et la nourriture (ceci est particulièrement important en hiver, quand le cheval a besoin d'énergie pour maintenir sa température corporelle), ramasser le fumier, ou déplacer les animaux pour laisser reposer le pré. Une visite journalière était sans doute nécessaire, aussi pour empêcher que les animaux perdent l'habitude de la présence humaine.

Le poulain restait dans le haras jusqu'au moment où sa taille lui permettait de supporter le poids d'un

¹*Ibidem*, p. 359-363.

²*Ibid.*, p. 372-388.

³*Ibid.*, p. 364-367.

⁴*Ritsuryō, Kumokuryō*, art. 5, p. 414.

cavalier¹. Ce qui signifie que la première éducation des animaux était aussi de la responsabilité des *bokushi* et des Préposés au pâturage. Comme le dit Hyland, les premiers mois d'un poulain sont importants, car c'est le moment où l'éleveur peut mieux s'assurer qu'il grandisse sain, sans peur, ayant confiance dans les humains et ayant une certaine discipline². Il se peut que cette première préparation du cheval ait été effectuée par le *bokushi*, comme il est possible que le processus n'ait pas été aussi graduel et attentif que la méthode de Hyland. Il est en effet plus probable que les chevaux publics aient été laissés à l'état semi-sauvage, pour être domptés de manière brutale sur une période très brève juste avant la remise au *gundan*. Ceci ne vaut pas nécessairement pour les chevaux de guerre privés, mais il est très probable que les animaux, en particulier ceux destinés à devenir des chevaux de bât, n'aient pas bénéficié de la ferme douceur recommandée par les manuels contemporains.

D'autre part, des visites fréquentes de la part des responsables étaient sans doute nécessaires pour s'assurer de la santé des animaux. En particulier, le soin des sabots est très important : des sabots laissés incrustés de boue plusieurs jours d'affilée peuvent se ramollir, provoquant des fissures qui seront vite infectées en laissant l'animal boiteux et inutilisable. De même, tout caillou ou détritrus oublié dans un recoin de la plante peut causer une inflammation. Sans accès à la médecine vétérinaire moderne, un cheval boiteux est un cheval dont le seul emploi possible est l'emploi alimentaire. Il revenait très probablement aux *bokushi* de s'assurer que cette éventualité ne survienne pas. Une autre mission du *bokushi* était certainement celle de surveiller les juments gravides, qui nécessitent une attention particulière au niveau de la nourriture et de l'exercice. De plus, les juments peuvent normalement mettre bas sans assistance, mais la présence humaine est néanmoins nécessaire, car le nouveau-né peut éveiller la curiosité du reste de la harde et causer des disputes parmi les membres, parfois avec des conséquences très graves³. Une fois que le poulain avait atteint la taille appropriée pour travailler, le reste de la préparation de l'animal revenait aux officiers et aux hommes du *gundan* ou à l'Office des chevaux si le poulain était envoyé à la Capitale.

Le Code stipule que les pâturages du gouvernement avaient l'obligation de remplir un certain quota de production. Les femelles étaient couvertes à l'âge de quatre ans et commençaient à mettre bas dès l'âge de cinq ans. La production ne devait pas être inférieure à 60 poulains pour 100 femelles⁴. Il est important de remarquer que l'on parle ici de 100 femelles et non pas d'un district, qui indique 100 animaux de sexes variés. Il est pourtant très probable que la majorité de chevaux présents sur un pâturage aient été des femelles et des jeunes, avec une petite minorité de mâles. La plupart des mâles adultes étaient employés à la Capitale, dans les régiments provinciaux, ou dans le système de poste. L'importance de la production de chevaux pour

¹*Ibidem*, *Kumokuryō*, art. 13, p. 416.

²HYLAND, Ann, 1996b, p. 46-49.

³HYLAND, Ann, 1996b, p. 31-33.

⁴*Ritsuryō*, *Kumokuryō*, art. 6, p. 414.

l'État est soulignée par deux paragraphes, qui déterminent les récompenses pour une production particulièrement riche, mais aussi les punitions pour les fonctionnaires dont les pâturages n'atteignaient pas le quota établi. À chaque fois que la production d'un district excédait de deux poulains, les *bokushi* étaient récompensés par 20 boisseaux ou un *koku* de riz (80 l). Le Préposé au pâturage et le Secrétaire étaient récompensés selon les résultats de l'ensemble des districts qu'ils géraient¹. On apprend ainsi que ces deux fonctionnaires pouvaient être responsables d'un ou plusieurs districts. Il ne faut donc pas les imaginer comme rattachés à un haras en particulier, mais plutôt à plusieurs haras de taille variée et parsemés sur le territoire. Il y avait aussi des pénalités économiques au cas où un nombre trop important d'animaux mourrait. Chaque année le Gouvernement concédait un taux de mortalité de 10%. Dans le cas d'une épidémie, le Code prévoyait une enquête pour comparer l'effet de la maladie sur les élevages publics et ceux privés. Si un nombre similaire d'animaux était mort, les chevaux tués par la maladie n'étaient pas inclus dans le décompte du 10%². S'il y avait des décès excessifs non justifiés, les fonctionnaires responsables devaient remplacer la bête. Si des chevaux disparaissent de leurs pâturages, les fonctionnaires du haras avaient 100 jours pour les retrouver. S'ils n'arrivaient pas à les récupérer, ils devaient rembourser le prix des animaux perdus : 70% de la charge tombait sur les *bokushi*, 30% sur le Préposé et le Secrétaire. Si l'une de ces positions était vacante, sa partie était divisée parmi les fonctionnaires en charge³. Le fait que le *bokushi* soit le plus pénalisé confirme qu'il était le principal responsable de la surveillance et l'inspection des animaux.

Si un haras se trouvait dépourvu de fonctionnaires, l'Office des chevaux envoyait un officier de bas rang pour faire office de Préposé, et un homme d'une famille d'éleveurs pour faire office de *bokushi*⁴. On constate ainsi que l'Office des chevaux s'occupait principalement des animaux de la Capitale et des pâturages limitrophes, mais intervenait directement en province pour gérer les haras publics si nécessaire. Ceci signifie que ces haras n'étaient pas sous l'autorité des fonctionnaires provinciaux, qui n'avaient donc qu'un rôle de garants. Les haras publics dépendaient directement du Gouvernement central et du Département des Affaires militaires. Les fonctionnaires provinciaux devaient toutefois surveiller les élevages : chaque année au 9^e mois les fonctionnaires du gouvernement provincial, accompagnés par les Préposés aux pâturages, examinaient les poulains. Ceux qui avaient atteint les deux ans d'âge étaient marqués au fer rouge sur la cuisse gauche avec le symbole « 官 ». Ils étaient ensuite inscrits sur un registre où on notait leur couleur, leur âge et leurs dents. Une copie de ces registres était gardée dans les bureaux du gouvernement provincial, une deuxième copie était envoyée au ministère des Affaires suprêmes à la Capitale⁵.

¹*Ibidem*, *Kumokuryō*, art. 7, p. 414.

²*Ibidem*, *Kumokuryō*, art.8, p.414-415.

³*Ibidem*, *Kumokuryō*, art. 9, p.415.

⁴*Ibidem*.

⁵*Ibidem*, *Kumokuryō*, art. 10, p. 415.

Le marquage à feu, responsabilité du *bokushi* ou d'un corvéable¹, était une pratique très diffusée dans l'Archipel, autant pour les animaux que pour les biens, publics ou privés. Des marques ont été trouvées sur le site de Nakabori 中堀遺跡, dans la municipalité d'Ueno, dans le département de Saitama, dans celui qui était anciennement le district de Kami 加美郡 dans la province de Musashi. Ce site, actif du IX^e au X^e siècle, est découpé par des routes et des fossés, et présente les traces d'un temple, de résidences, d'habitations semi-souterraines et de petits bâtiments sur pilotis. Ce site fut détruit par un incendie à la fin du IX^e siècle ou début du X^e, ce qui a porté à la formation d'une couche carbonisée. De cette couche, on a pu tirer trois types de marques. Le premier était brisé, mais sur les autres deux on pouvait lire respectivement « 石 » et « 令 ». Selon Tanaka Hiroaki, le premier serait la marque indiquant le pâturage d'Ishida 石田牧, dans le district de Chichibu 秩父郡, et l'autre serait la marque du Reizen-in 令然院. Tanaka remarque qu'Ishida et le site de Nakabori se trouvent à 14 km en ligne droite l'un de l'autre. Peut-être les chevaux étaient élevés à Nakabori pour le pâturage d'Ishida, marqués et donc envoyés à l'établissement principal. Ou bien les chevaux étaient élevés à Ishida et emmenés à Nakabori pour être marqués. La deuxième option nous semble la plus probable. Le marquage des poulains correspondait avec leur inscription dans les registres du *gundan*. L'inspection des animaux, l'inscription et la tenue des registres devaient avoir lieu dans un centre administratif local avec les infrastructures nécessaires, autrement dit, à Nakabori. De nombreux ossements et dents ont par ailleurs été excavés des fossés et des maisons semi-souterraines de Nakabori, confirmant que ce site était un endroit central dans l'« économie équestre » de la zone. Selon Tanaka, Nakabori (et des endroits similaires) étaient le lien intermédiaire entre le pâturage et le *gundan* ou la Capitale. Sa fonction était de réunir et acheminer les chevaux vers leur destination finale².

Le marquage au fer devait en théorie empêcher les vols. Cependant il semble que le vol de chevaux publics était assez fréquent. Ceci apparaît dans un rapport de la province de Kōzuke, cité dans un décret du ministère du 25^e jour du 2^e mois de la 15^e année de l'ère Enryaku (796) : tous les animaux publics étaient marqués au fer, mais les voleurs arrivaient à cacher l'origine de la bête en couvrant la marque originelle avec une marque plus grande, les faisant ainsi passer pour des animaux privés. La Cour mit donc une limite aux marques au fer privées : 2 pouces pour 1 pouce (environ 6 cm X 4,5 cm), autrement dit plus petites que celles d'État (6 cm x 6 cm)³. Une fois que les poulains étaient assez grands pour pouvoir supporter le poids d'un

¹*Ibidem*, *Kumokuryō*, art. 12, p. 416.

²TANAKA Hiroaki 田中広明, « Maki no kanri to chiiki kaihatsu 枚の管理と地域開発 » (Gestion du pâturage et développement du territoire), dans IRUMADA Nobuo 入間田宣夫, TANIGUCHI Kazuo 谷口一夫 (dir.), *Maki no kōkogaku* 枚の考古学 (Archéologie du pâturage), Tōkyō, Kōshishoin, 2008, p. 9-32.

³HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 509.

cavalier, ils étaient remis au régiment provincial et confiés aux *honju*¹.

ORGANISATION DU RÉSEAU DE POSTE

Les chevaux des *gundan* n'étaient pas que des animaux de bât ou des chevaux de combat : un de leurs emplois principaux était auprès des relais de poste, priorité majeure du Gouvernement japonais. L'importance du réseau nous apparaît d'abord dans la section *Shokuseiryō*, où on établit les conséquences en cas de mauvais fonctionnement du système. Selon l'article 33, pour chaque jour de retard, l'émissaire impérial *ekishi* 駅使 recevait 30 coups de bâton. Si le retard était de deux jours, la peine était augmentée d'un degré. Si l'émissaire s'était arrêté sans justification ou avait refusé de partir, il recevait un an de travaux forcés, et, si le message était lié à une nécessité militaire, la peine était augmentée de trois degrés². Pour comprendre à quel point la négligence était considérée comme un crime grave, il suffit de le comparer aux peines prévus pour une erreur dans la consigne des clés des barrières ou l'ouverture irrégulière des portes, un acte qui pouvait mettre en péril la sécurité de la Capitale : cette effraction était punie par 40 coups de bâton³ ; la peine pour l'officier de garde d'une barrière qui aurait laissé passer des criminels par négligence et la peine des fonctionnaires qui refusaient de participer à la recherche des dits criminels était un an de travaux forcés⁴. Comme on peut le constater par la similitude de ces punitions, la circulation des messages était considérée comme ayant la même importance que la sécurité des barrières protégeant la Capitale. La préoccupation militaire est d'ailleurs bien présente dans l'article : si la négligence de l'émissaire causait un souci au Gouvernement, il était condamné à trois ans de travaux forcés, et la peine était augmentée d'un degré pour chaque jour de retard ultérieur. Finalement, si cette négligence portait préjudice aux sujets, aux militaires ou aux fortifications, la peine était la pendaison⁵. L'émissaire pouvait confier son message à un tiers qui le portait à sa place, mais ceci était possible seulement en cas de maladie ou de deuil d'un parent. En dehors de ces cas, donner ou recevoir un message officiel était puni par 100 coups de bâton, ce qui pouvait provoquer la mort du condamné. Par ailleurs, si le message arrivait en retard, le tiers à qui il avait été confié avait une culpabilité supérieure à celle de l'émissaire originel⁶.

Il y avait aussi des règles très strictes concernant qui et de quelle manière pouvait profiter du réseau. Pour pouvoir utiliser les chevaux du réseau il était nécessaire obtenir des grelots (voir début du chapitre), dont le nombre d'entailles indiquait le nombre d'animaux auquel le fonctionnaire en déplacement avait droit.

¹*Ritsuryō, Kumokuryō*, art. 13, p. 416.

²*Ibidem, Shokuseiryō*, art. 33, p. 74-75.

³*Ibidem, Egonritsu*, art. 24, p. 55-56.

⁴*Ibidem, Egonritsu*, art. 32, p. 59.

⁵*Ibidem, Shokuseiryō*, art. 33, p. 74-75.

⁶*Ibidem, Egonritsu*, art. 34, p. 75.

Si le fonctionnaire souhaitait employer les chevaux auxiliaires mis à disposition par le district, il devait obtenir un *tenpu* 伝符, un décret de réquisition émis par le ministère des Affaires suprêmes¹. La décision du ministère donnant droit à l'utilisation des chevaux de poste était transmise par un petit référendaire, *shōnagon* 少納言, et l'autorisation devait être validée par un cachet impérial, gardé par le Département des affaires de la cour, *Nakatsukasashō* 中務省, et confié pour l'occasion à un préposé aux grelots, *shurei* 主鈴². Le bureau des Préposés aux grelots dépendait du Département des affaires de la cour et il était composé de deux Préposés principaux et deux mineurs, les quatre étant des fonctionnaires très subalternes³. Les grelots et les décrets devaient être restitués aux autorités après deux jours, soit au ministère des Affaires suprêmes soit au gouverneur provincial. Les grelots étaient par la suite récupérés par un *shurei*, envoyé par le ministère⁴.

Le Code établit le nombre de grelots et de décrets qu'un voyageur pouvait recevoir sur la base de son rang :

- Prince Impérial ou dignitaire du I^e rang : 10 grelots et 30 décrets.
- Dignitaire entre le III^e et le I^e rang : 8 grelots et 20 décrets.
- Dignitaire de IV^e rang : 6 grelots et 12 décrets.
- Dignitaire de V^e rang : 5 grelots et 10 décrets.
- Fonctionnaire entre VIII^e et V^e rang : 3 grelots et 4 décrets.
- Envoyé au dessus du VIII^e rang : 2 grelots et 4 décrets⁵.

Les chevaux des postes étaient destinés à être chevauchés, mais des doutes subsistent en ce qui concerne l'usage des chevaux auxiliaires. Il est possible qu'ils fussent employés en tant que chevaux de bât pour les bagages du voyageur. On peut d'ailleurs constater que, à l'exception des caravanes des Princes Impériaux, les voyageurs avaient en moyenne deux chevaux auxiliaires par cheval de poste, ou deux chevaux de bât par homme voyageant à cheval.

Sur tous les circuits, le Code demandait un relai de poste chaque 30 *ri* 里, environ quinze km. En cas d'urgence, un envoyé pouvait couvrir dix étapes (150-160 km) en un jour. Dans le cas d'un message moins urgent il était possible de couvrir huit étapes (environ 130 Km) en un jour. Cependant sur le voyage de retour,

¹*Ibidem*, *Kōshiki*, art. 42, p. 392-393.

²HERAIL, Francine, *La cour et l'administration du Japon à l'époque de Heian*, DROZ, Genève, 2006b, p. 124.

³*Ibidem*, p. 153.

⁴*Ritsuryō*, *Kōshiki*, art. 42, p. 392-393.

⁵*Ibidem*.

après avoir délivré le message, l'envoyé était tenu de ne pas dépasser les quatre-six étapes (environ 64-95 km) en un jour, sans doute pour ne pas surcharger le réseau et laisser les chevaux en priorité à ceux ayant une mission urgente. Chaque messenger faisant usage des chevaux de poste devait être accompagné par un palefrenier, *ekishi* 駅子¹, sans doute chargé de ramener l'animal au relai d'origine.

Le Code décrit les relais en détail : chaque étape devait être équipée pour subvenir aux besoins des voyageurs officiels, avec le nécessaire pour chevaucher (brides, selles, etc.) et pour voyager (manteaux et couvre-chefs en paille). L'équipement pour chevaucher était fourni par le Gouvernement central². À chaque relai le Gouvernement rattachait des foyers pour son entretien. On choisissait parmi ces individus un Chef de relai, *ekichō* 駅長, et des employés, sélectionnés parmi les hommes compétents des familles ayant de l'expérience avec les chevaux³. Il fallait qu'ils soient forts et résistants⁴. Une fois qu'on avait sélectionné les hommes habiles pour le travail, le Gouvernement les employait le plus longtemps possible, ne changeant de Chef de relai que quand l'ancien était trop faible, trop malade, ou décédé. Les fonctionnaires gérant le relai étaient responsables du matériel et des animaux : si lors du changement de gestion il y avait des manques, ceux-ci étaient réparés aux dépens de fonctionnaires sortants. Ceci, bien évidemment, ne s'appliquait pas aux relais de frontière, qui pouvaient être touchés par l'activité de brigands ou d'ennemis⁵. Sur les grands parcours (San.yōdō, jusqu'au Dazaifu) chaque relai disposait de 20 chevaux ; sur les parcours moyens (Tōkaidō, Tōsandō) il y en avait dix, sur le reste du réseau il y en avait cinq. En cas de trafic important, si le relai se trouvait sans chevaux, le Chef de relai devait mettre ses chevaux privés à disposition des envoyés. Le fait de confier les relais aux familles ayant une tradition équestre était donc un choix dicté par deux raisons principales : pouvoir exploiter le travail d'individus compétents avec les chevaux, et pouvoir exploiter leurs hardes privées en cas de nécessité. Cette notion est davantage renforcée par le fait que chaque cheval du relai devait être maintenu et entretenu par un des foyers rattachés⁶, ce qui montre que ces sujets devaient avoir non seulement les connaissances, mais aussi les moyens et les infrastructures nécessaires pour prendre soin des animaux. De plus, près des relais le Gouvernement avait établi des rizières dédiées au réseau de poste. Sur les grands circuits elles avaient à disposition 4 *chō* (près de 4 hectares), sur les circuits moyens 3 *chō* (3 hectares) et sur les petits circuits 2 *chō* (2 hectares)⁷. Le riz ainsi produit devait couvrir certaines

¹*Ibid.*

²*Ibidem, Kumokuryō*, art. 14, p. 416.

³*Ibidem, Kumokuryō*, art. 15, p. 416-417.

⁴*Ibidem, Kumokuryō*, art. 16, p. 417.

⁵*Ibidem, Kumokuryō*, art. 15, p. 416-417.

⁶*Ibidem, Kumokuryō*, art. 16, p. 417.

⁷*Ibidem, Denryō*, art. 33, p. 147.

dépenses, comme le rachat des animaux dans le cas un ou plusieurs chevaux venaient à manquer¹.

On n'a pas de commentaire concernant la qualité de ces terrains ni le profit qu'ils pouvaient rapporter. Cependant un document de l'ère Kōnin (810-824), cité dans *Rice, agriculture and the food supply in premodern Japan*, offre des estimations sur la productivité des rizières sur la base de leur qualité. Selon ce texte, la production moyenne annuelle était ainsi :

- Rizières supérieures : 500 *soku* de riz par *chō* par an (40 m³).
- Rizières moyennes : 400 *soku* de riz par *chō* par an (32 m³).
- Rizières inférieures : 300 *soku* de riz par *chō* par an (24 m³).
- Rizières mauvaises : 50 *soku* de riz par *chō* par an (4 m³)².

Von Verschuer note que les rizières publiques étaient souvent de qualité médiocre, avec une production inférieure à 300 *soku* par an³. Si on prend ceci comme référence, on peut ainsi formuler une hypothèse sur la production annuelle des rizières des relais de postes en m³ par an :

- Relais des grands circuits : 96 m³ (115,2 t).
- Relais des circuits moyens : 72 m³ (86,4 t).
- Relais des petits circuits : 48 m³ (57,6 t).

On ne peut savoir si les chevaux des relais de poste avaient droit à des portions de riz ou non. Le riz était réservé en particulier aux chevaux de qualité supérieure, ensuite pour les chevaux de qualité moyenne. Malheureusement on n'a aucune information sur la qualité des animaux du réseau de poste. D'un certain point de vue on peut imaginer que les meilleurs chevaux aient été réservés pour le service à la Capitale ou utilisés en tant que chargeurs de guerre. Le cheval de poste était donc peut-être un cheval de qualité moyenne. D'un autre point de vue l'attention dévouée que la cour avait pour le bon fonctionnement du réseau de poste est confirmée dans les sources et de manière répétée sur des décennies. Si le réseau était si important, se peut-il que les meilleurs chevaux étaient réservés pour ce domaine ? On peut supposer que les chevaux du réseau n'étaient pas, en principe, des chevaux de qualité inférieure. Il est probable qu'ils étaient de qualité moyenne. Ils avaient donc droit à 1 *shō* de riz par jour, que l'on a supposé peser environ 1,2 kg. Un cheval de qualité moyenne consommait donc environ 0,44 t de riz par an.

¹*Ibidem*, *Kumokuryō*, art. 16, p. 417.

²VON VERSCHUER, Charlotte, *Rice, Agriculture, and the food supply in premodern Japan*, New York, Routledge, 2016, p. 231-237.

³*Ibidem*.

Si ces calculs sont corrects, la consommation de chaque relai, sur la base du nombre de chevaux attribués était :

- Relai de grand circuit : 20 chevaux : 8,8 t de riz par an.
- Relai de moyen circuit : 10 chevaux : 4,4 t de riz par an.
- Relai de petit circuit : 5 chevaux : 2,2 t de riz par an.

Si on compare ces estimations à la production de riz que ces relais devaient avoir, on constate que les rizières suffisaient à couvrir l'alimentation des chevaux selon les prescriptions du Code. Le surplus était sans doute dédié à l'entretien des employés, l'acquisition des matériaux nécessaires, et un fond de sécurité pour quand un cheval devait être remplacé. En plus des chevaux du réseau, chaque district devait fournir au moins cinq chevaux auxiliaires, *denma* 伝馬, qui, tout comme les chevaux du réseau, appartenaient au *gundan* local. Alors que les chevaux postaux étaient gardés par les foyers du relai, les chevaux auxiliaires étaient confiés à des foyers d'éleveurs capables de les entretenir¹.

Les chevaux postaux étaient strictement réservés à des missions officielles, pour le déplacement des fonctionnaires ou des messagers impériaux. Le Code spécifie que les utilisateurs devaient changer de monture à chaque relai, ou, par cas exceptionnel, chaque deux relais². De plus, tout fonctionnaire faisant usage des chevaux du réseau devait être accompagné par un homme de corvée faisant partie d'un foyer rattaché à la station de poste à laquelle appartenait l'animal³. Dans le cas où il n'y aurait pas eu de cheval public disponible, les fonctionnaires avaient le droit de réquisitionner des chevaux privés. Si ces derniers mouraient en service, le Gouvernement remboursait les propriétaires⁴. Pour assurer la coordination entre relais, le Code prévoyait d'ailleurs un envoyé utilisateur des postes, *ekishi* 駅使. Ces hommes se trouvaient au nombre de un tous les trois relais, ou un à chaque relai sur les routes de montagne, ou là où les étapes étaient espacées⁵. Leur rôle était probablement de maintenir une communication et coordination entre relais. Chaque année les fonctionnaires provinciaux devaient inspecter l'état des animaux et les faire changer s'ils étaient trop vieux, malades, maigres ou inutilisables. En cas de dépense importante, on utilisait le riz du relai⁶. Le Code prévoyait enfin la possibilité qu'un cheval tombe malade pendant un déplacement. Si l'animal ne pouvait poursuivre, il fallait le consigner au centre administratif le plus proche. Les soins et la nourriture

¹*Ritsuryō, Kumokuryō*, art. 16, p. 417.

²*Ibidem, Kumokuryō*, art. 18, p. 418.

³*Ibidem, Kumokuryō*, art. 20, p. 418.

⁴*Ibidem, Kumokuryō*, art. 21, p. 418-419.

⁵*Ibidem, Kumokuryō*, art. 22, p. 419.

⁶*Ibidem, Kumokuryō*, art. 20, p. 418.

nécessaires à le remettre en état étaient aux frais du gouvernement. L'animal était ensuite restitué au relai ou district d'origine, ou, en cas de maladies ou blessures incurables, il était dépecé et sa carcasse revenait ainsi au gouvernement provincial¹.

Sous ce nouveau système, le Gouvernement central développa un élevage de chevaux de guerre à l'échelle nationale et imposa un contrôle général sur tous les animaux privés, de leur naissance à leur mort. Le caractère strictement militaire de l'élevage d'Etat est apparent dans l'organigramme des haras : le Département des Affaires militaires représente l'autorité ultime sur l'élevage et l'emploi des chevaux d'Etat. Il exerce son pouvoir à travers le Bureau des chevaux militaires, qui gère les archives et la documentation liée aux haras, et l'Office des chevaux, qui contrôlait l'élevage et garantissait le bon fonctionnement des pâturages et de l'entraînement des chevaux de guerre. Dans la pratique, l'élevage avait lieu dans des haras en province, sous la supervision de fonctionnaires provinciaux. Les animaux produits dans ces haras étaient envoyés à la Capitale, ou confiés au *gundan* provincial, qui les employait dans les deux domaines de la sphère militaire : le réseau de poste (en tant que chevaux de relai ou chevaux auxiliaires) et la guerre (en tant que chargeurs ou chevaux de bât).

L'armée du début du VIII^e siècle était une armée centralisée, gérant des pâturages publics et produisant des chevaux d'Etat. En parallèle, la classe des notables provinciaux, des magistrats de district et de la petite noblesse continuèrent de jouer un rôle fondamental dans le fonctionnement des affaires militaires : c'était à ces individus que les chevaux publics étaient confiés, c'étaient ces individus qui étaient choisis pour gérer les relais de poste, et, surtout, c'étaient ces individus qui, grâce à leur position sociale, pouvaient devenir des archers montés et servir dans l'armée ou en tant que Gardes. Sous le règne de Kōtoku l'archer monté était un membre de l'aristocratie militaire, issu d'une famille d'éleveurs et capable de s'entraîner et de s'armer de manière privée. La même chose peut être dite de l'archer monté du début du VIII^e siècle. Il y a toutefois une différence fondamentale entre ces deux guerriers : le premier obéissait aux ordres d'un chef de clan en se basant sur un système de liens de parenté et d'alliances personnelles. Le deuxième obéissait à des officiers du gouvernement en se basant sur un système de lois officielles. Cette évolution de la manière d'exercer le pouvoir et d'organiser la guerre se reflète dans le rapport des élites envers le cheval, et en particulier le cheval militaire, qui, partant d'un simple moyen de la cour de surveiller et communiquer sa volonté aux élites locales, devient un bien public et contrôlé, un élément intégré dans le nouveau système de lois, une partie structurelle de l'État Régi par le Code.

¹*Ibidem*, *Kumokuryō*, art. 28, p. 420.

2.d

Le cheval de guerre et l'État Régi par le Code - VIII^e-IX^e siècle

Dans le chapitre précédent on a pu suivre l'institution des chevaux publics, la création des pâturages d'Etat et, finalement, l'achèvement d'un Code administratif fournissant le cadre d'une armée et d'une cavalerie centralisées. Dans les décennies qui suivirent l'achèvement de cette œuvre, de nombreux décrets et décisions vinrent modifier les dispositions prévues par le Code, en adaptant ces lois aux contingences des Iles japonaises. On rencontre dans cette section les mêmes obstacles que dans le chapitre précédent, autrement dit le manque de documentation complète et exhaustive sur le sujet du cheval militaire, sa gestion et son emploi. Cependant, comme on pourra le remarquer, l'influence de cet animal peut être tracée à travers les sources, son rôle dans le fonctionnement de l'État étant désormais un élément structurel et indispensable.

PREMIÈRE MOITIÉ DU VIII^e SIÈCLE : CONTEXTE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE

Les premières trois décennies du VIII^e siècle furent marquées par la volonté, de la part du Gouvernement central, d'appliquer de manière stricte le nouveau système prévu par le Code administratif, tout en traversant, en même temps, une période politiquement et économiquement instable. L'Empereur Monmu 文武天皇 (r. 697-707), qui régnait lors de l'achèvement du premier Code administratif, mourut de manière inattendue à 25 ans, en laissant un fils de six ans seulement. Pour éviter une intensification des

conflits internes à la cour, la mère de Monmu prit sa place sur le trône avec le nom de Genmei 元明天皇 (r. 707-715). Trois ans après son ascension, elle déplaça la Capitale de Fujiwara-kyō à Nara (Heijō-kyō), en inaugurant ainsi ce que l'on appelle aujourd'hui l'époque Nara, *Nara jidai* 奈良時代 (710-794). D'un point de vue politique, cette période est marquée par une influence croissante de la maison Fujiwara dans les affaires de la cour à travers une politique de mariages avec la maison impériale. Cette influence des Fujiwara les mit parfois en opposition aux princes de la famille impériale : dans les décennies qui suivent la mort de Monmu, on assiste à une alternance politique entre les fils de mère Fujiwara et la lignée de Tenmu, les deux étant à la fois alliés et en compétition pour le contrôle de la cour. Un exemple nous est offert par Fujiwara no Fuhito 藤原不比等 (659-729), chef de la famille, qui devint l'un des hommes les plus influents au sein du Gouvernement¹. Après son décès, les princes impériaux de la lignée de Tenmu s'emparèrent des fonctions principales et, entre 721 et 729, les affaires de la cour furent dominées par l'influence du prince Nagaya 長屋王 (684-729), au point que Naoki appelle cette période le « régime du Prince Nagaya ».

Le prince dut faire face non seulement à l'opposition des Fujiwara, mais aussi à une forte crise économique, qui se prolongea sous les règnes de Genshō 元正天皇 (r. 715-724) et de Shōmu 聖武天皇 (r. 724-749)². En effet, von Verschuer constate que, dans la première moitié du VIII^e siècle, le Kinai enregistra 24 mauvaises récoltes³. La situation était par ailleurs aggravée par les dépenses liées à l'avancement de la frontière orientale, qui causait des frictions croissantes avec les Emishi. Kumagai remarque en effet une augmentation sensible du nombre de colons, *sakko* 柵戸, envoyés dans le nord-est par la cour⁴. Si d'un côté cette dernière avait adopté un nombre de mesures conciliatoires envers les Emishi qui se soumettaient volontairement, la colonisation violente faisait aussi partie de la stratégie générale⁵ : à titre d'exemple, en 709 Kose no Maro 巨勢麻呂 (? – 717) et Saeki no Iwayu 佐伯石湯 (? - ?) furent envoyés dans l'Est pour repousser les Emishi qui attaquaient les villages des colons dans les provinces de Mutsu et d'Echigo. Cette mission eut lieu un an après la création du district de Dewa dans la province d'Echigo et dans un contexte de

¹NAOKI, Kōjirō, trad. BOCK, Felicia, « Nara and Tōdai-ji », dans BROWN, E. Delmer (dir.), *The Cambridge History of Japan*, vol. 1, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p.241-245.

²*Ibidem*, p.247-248.

³VON VERSCHUER, Charlotte, *Rice, Agriculture, and the food supply in premodern Japan*, New York, Routledge, 2016, p. 236-237.

⁴KUMAGAI Kimio 熊谷公男, *Emishi to jōsaku no jidai* 蝦夷と城柵の古代 (L'Age des Emishi et des fortifications), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2015, p. 1-14.

⁵TAKAHASHI Takashi 高橋崇, *Emishi* 蝦夷, Tōkyō, Chūkōshinsho, 1989, p. 86-103.

construction de barrières et colonisation progressive des régions nord-orientales¹. En 720 une autre révolte Emishi se déclencha dans la province de Mutsu, où les ennemis attaquèrent et tuèrent l'inspecteur impérial, *azechi* 按察使. De nombreux colons prirent la fuite, et la cour dut octroyer des concessions fiscales sur trois ans pour les convaincre de retourner dans leurs villages². En 724 les Emishi se rebellèrent une nouvelle fois, en tuant le fonctionnaire de troisième classe supérieure de la province de Mutsu. Une autre expédition militaire fut montée par la cour, qui envoya 30 000 hommes dans la région, tirés surtout des provinces du Bandō³. La même année on construisit le fort de Taga 多賀城⁴ et les sources mentionnent pour la première fois l'existence de *fushū* 俘囚, Emishi « soumis » qui étaient par la suite déportés dans d'autres provinces⁵. Le gouvernement provincial fut installé dans le nouveau fort, le territoire fut réorganisé et cinq barrières secondaires, telles celle de Tamazukuri 玉造, furent bâties pour assurer la protection de Taga. La « pacification » de la frontière orientale pesait sans doute de manière importante sur le bilan de l'État. Shōmu suspendit les opérations majeures dans la région, mais les activités reprurent après sa mort⁶. L'arrêt des grandes campagnes militaires ne signifia d'ailleurs pas l'arrêt de la colonisation : la construction du fort d'Akita 秋田城 fut commencée la 5^e année de l'ère Tenpyō, en 733. D'autres expéditions de taille plus réduite et visant à maintenir l'ordre eurent aussi lieu pendant cette période, telles l'expédition d'Ōno no Azumabito 大野東人 (?-757) et Fujiwara no Maro 藤原麻呂 (695-737) en 737⁷. Cette expédition montre bien que, même lors d'une trêve, cette région représentait un intérêt prioritaire pour la cour.

Alors que les campagnes de « pacification » dans le Nord-est s'éternisaient, dans la région centrale le gouvernement de Nagaya lança plusieurs mesures pour limiter la détérioration de l'économie⁸. Le Gouvernement central investit dans la riziculture et le développement de vastes réseaux d'irrigation. En 720 von Verschuer note la construction de 800 digues et canaux, et le développement de ces infrastructures continua au long du VIII^e siècle⁹. Selon Morris, on peut effectivement constater, au long du VIII^e siècle, une augmentation de la population et des surfaces cultivées. Cependant, en dehors du Kinai, les vastes projets visant à augmenter les rizières humides furent un échec. Ailleurs, le développement d'activités alternatives

¹*Ibidem*, p. 117-123.

²KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 1-14.

³*Ibidem*, p. 34-41.

⁴*Ibid.*, p. 1-14

⁵TAKAHASHI Takashi, *op. cit.*, p. 86-113.

⁶KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 1-14.

⁷*Ibid.*, p. 34-41.

⁸NAOKI, Kōjirō, *op. cit.*, p. 247-248.

⁹VON VERSCHUER, Charlotte, *op. cit.*, p. 32-35.

à la riziculture favorisa la diffusion de l'élevage et l'emploi des animaux en agriculture. Ceci porta, au long du VIII^e siècle, au développement d'une couche de paysans aisés et notables locaux ayant les moyens d'entretenir les animaux et de développer les terres non exploitées, aussi bien que d'exercer leur influence localement. En parallèle, on assiste au développement de l'exploitation des landes, terres communes non développées et utilisées pour la cueillette, le pâturage, la chasse et d'autres types de culture non permanente¹. Ces terres communes et non soumises à imposition de la part du Gouvernement central jouaient sans doute un rôle important dans la vie économique des provinces et leur emploi finit par faire l'objet d'attentions de la part de la cour.

L'influence du prince Nagaya fut brutalement interrompue en 729, quand le prince lui-même fut accusé de rébellion. Une armée sous le commandement de Fujiwara no Umakai 藤原宇合 (694-737) attaqua la résidence du prince : Nagaya fut poussé au suicide et sept de ses alliés politiques furent exilés. Umakai était le frère de dame Asukabe 安宿 (701-760), elle-même la fille de Fujiwara no Fuhito, épouse de l'Empereur Shōmu et connue comme impératrice douairière Kōmyō 光明皇后 (701-760). À cette époque l'Empereur avait deux enfants : le prince Asaka 安積親王 (728-744), dont la mère ne faisait pas partie de la famille Fujiwara, et la princesse Abe 阿倍 (718-770), fille d'Asukabe et future impératrice Kōken 孝謙天皇 (r. 749-758)². Ce coup de force rétablit l'emprise des Fujiwara et inaugura celui que Naoki définit le « régime des Quatre Fujiwara », où la cour fut dominée par les quatre frères Muchimaro 藤原武智麻呂 (680-737), Fusasaki 藤原房前 (681-737), Umakai et Maro, à la tête du clan entre 729 et 737³. Cette victoire des Fujiwara eut lieu dans un contexte de crise économique et environnementale. Le nouveau gouvernement se devait donc de calmer le mécontentement causé pas les mauvaises récoltes et les bouleversements politiques.

Une des causes structurelles des difficultés économiques était la crise progressive du système du *handen* prévu par le Code administratif et qui constituait la base même du système économique et fiscal. En particulier, le contrôle des registres et la redistribution des rizières d'Etat (en principe prévue tous les six ans) étaient de plus en plus difficiles. En 729 on essaya de lancer une redistribution générale, ce qui s'avéra être une mesure à l'efficacité douteuse et un fardeau considérable pour le Gouvernement et les fonctionnaires. En effet, il semble que les lots n'étaient pas suffisants au maintien des familles d'agriculteurs (en particulier dans les régions qui ne se prêtaient pas à la riziculture), et la situation était aggravée par les demandes très lourdes en impôts, tributs, corvées et service militaire, que le Code administratif imposait à la population. De

¹MORRIS, Dana, « Land and society », dans SHIVELY, Donald, MC COLLOUGH, William (dir.), *The Cambridge History of Japan*, vol. 2, Cambridge, Cambridge University press, 1999, p. 183-191.

²NAOKI, Kōjirō, *op. cit.*, p. 247-248.

³*Ibidem*, p. 248-251.

plus, à partir de 720, plusieurs réformes avaient eu lieu pour permettre de manière graduelle une privatisation de la terre (en particulier des rizières nouvellement défrichées), ce qui était en nette rupture avec l'idéal du Code, qui voyait la terre comme un bien d'Etat¹. Il ne s'agissait pas encore d'une pleine propriété, et les réformes prévoyaient toujours que, après une certaine période, ces terrains soient inclus dans le patrimoine des terres publiques. Cependant il s'agissait bien d'une première transgression par rapport à la philosophie de centralisation du Code administratif.

En 737, le Pays fut touché par une épidémie de variole catastrophique. Selon Kumagai, la maladie pourrait avoir causé la mort de 25% à 35% de la population². Selon Friday, certaines régions perdirent jusqu'à 70% de leur population³. Les quatre frères Fujiwara eux-mêmes furent emportés, en marquant une fin très brusque de la prééminence de leur famille à la cour⁴. Tachibana no Moroe 橘諸兄 (684-757) devint par la suite le personnage le plus influent à la Capitale. Ce nouveau régime perdura pour plus de dix ans, de 737 à 749, mais ce ne fut pas sans opposition de la part de la famille Fujiwara. Selon Naoki, c'est à cause de cette opposition que la cour changea plusieurs fois de Capitale pendant ces années⁵. Ainsi le Pays, qui traversait déjà une période économiquement délicate et qui avait été touché par plusieurs années de mauvaises récoltes, dut faire face à une épidémie exceptionnellement destructrice et aux dépenses causées par plusieurs transferts de Capitale, aussi bien que par la construction de nouveaux temples.

CONFLITS INTERNES DE LA MOITIÉ DU VIII^e SIÈCLE : LA RÉFORME MILITAIRE ET LE RÔLE DU SYSTÈME DE COMMUNICATION

Au sein même de la cour, les tensions politiques qui déchiraient le Gouvernement central sous le règne de Shōmu prirent une connotation violente en 738, quand Fujiwara no Hirotsugu 藤原広嗣 (715-740), nommé fonctionnaire auprès du Dazaifu, organisa une révolte armée. L'Empereur envoya une expédition de 17 000 hommes et mit fin à la révolte. Par la suite, Shōmu quitta la Capitale pour effectuer un tour dans les provinces orientales⁶. Ce qui est remarquable dans cet incident est le fait que, malgré la situation, la cour fut en mesure d'être prévenue de la révolte et de lever un nombre important de troupes dans un délai très

¹TOSHIYA, Torao, « Nara economic and social institutions », trad. FARRIS, W. Wayne, dans BROWN, E. Delmer (dir.), *op. cit.*, 1993, p. 423-425.

²KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 48-50.

³FRIDAY, F. Karl, *Hired swords, the rise of private warrior power in Early Japan*, Stanford, Stanford University Press, 1992, p. 45-49.

⁴KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 48-50.

⁵NAOKI, Kōjirō, *op. cit.*, p. 251-254.

⁶*Ibidem.*

réduit, ce qui fut possible sans doute grâce au bon fonctionnement du réseau postal. On remarque d'ailleurs la décision de Shōmu de renforcer sa présence dans les provinces de l'Est, où Tenmu avait puisé ses alliés lors de son coup d'état. Il s'agit de provinces qui constituent un réservoir indispensable de chevaux et de combattants professionnels, mais aussi des régions qui échappaient à un contrôle direct et solide de la part de la cour. Certainement Shōmu était conscient du fait que la loyauté de l'Est envers la personne de l'empereur était indispensable.

Pendant le régime de Moroe, la cour promulgua plusieurs réformes pour alléger le fardeau imposé sur les sujets par les épidémies, les nombreux transferts de Capitales, et la construction d'importants temples bouddhistes tels que le Daian-ji ou le Yakushi-ji. On réduisit le nombre de fonctionnaires de district et on simplifia le découpage territorial pour alléger la bureaucratie locale et réduire les dépenses. De plus, à partir de 743, les rizières nouvellement défrichées devinrent héréditaires. Auparavant, ce type de travaux étaient pour la plupart autorisés par les autorités provinciales et réalisés sous la direction des fonctionnaires de district. L'intervention privée des aristocrates ou des notables locaux était limitée. Dès 743 les nouvelles rizières devinrent propriété privée à perpétuité¹. Cette décision en particulier était en rupture nette avec la vision postulée dans le Code administratif, où la propriété privée de la terre était interdite. Avec cette réforme, le Gouvernement central cessa d'être la seule source des moyens de production, et la tendance de création de propriétés privées de la part des individus ayant les moyens de développer des nouvelles rizières fut sensiblement accélérée². Il ne s'agit cependant pas d'une « libéralisation » de la terre : l'étendue des terres pouvant faire partie du patrimoine privé d'un individu était limitée par son rang, les hommes de rang supérieur ayant droit à cumuler des propriétés d'une étendue plus vaste³. Comme on pourra le constater, le nombre de chevaux qu'un individu pouvait posséder fut aussi encadré par le même type de limitations. Tout comme le cheval, la terre était une source de pouvoir et de prestige, elle était utilisée pour légitimer et confirmer la hiérarchie, mais aussi pour limiter le pouvoir et les moyens que les familles aristocratiques pouvaient accumuler.

Dès 749, la cour limita fortement le développement des propriétés privées, que Morris définit *early shōen*. Cette première forme de propriété nécessitait le soutien du gouvernement pour exister, ce qui en limitait la croissance et fit en sorte que la plupart de ces anciens *latifundia* ne survécurent pas au siècle. De plus, la plupart de ces *shō* se trouvaient dans le Kinai⁴, ce qui signifie que le Bandō, la principale région productrice de chevaux et dépendante des pâturages sauvages, ne subit pas l'influence de ces premiers champs privés. Dans les années qui suivirent, les membres de la maison impériale, les familles aristocratiques

¹TOSHIYA, Torao, *op. cit.*, p. 423-425.

²NAOKI, Kōjirō, *op. cit.*, p. 251-254.

³TOSHIYA, Torao, *op. cit.*, p. 423-425.

⁴MORRIS, Dana, *op. cit.*, p. 224-235.

et les institutions religieuses de la Capitale reçurent de vastes zones de terre non cultivée pour y développer des rizières. Vers la fin du siècle cette politique avait porté à une diminution sensible des aires communes que la population rurale utilisait pour la cueillette, l'élevage ou la chasse¹.

Le système militaire subit aussi un nombre important de changements, et en particulier en ce qui concerne les Gardes de la Capitale. Le système prévu dans le Code administratif prévoyait plusieurs corps spécialisés :

- Office des suivants, *Ōtoneri-ryō* 大舍人寮, composé de 800 hommes choisis et sous la responsabilité d'un directeur, dont la responsabilité principale était d'assurer la protection de l'empereur².
- Gardes des Portes, *Emonfu* 衛門府, 200 hommes dont les responsabilités principales, comme leur nom l'indique, était de surveiller les portes, contrôler le passage des biens et des individus, maintenir le registre des Hayato³.
- Gardes de l'Enceinte, *Ejifu* 衛士府, constituées par 400 hommes divisées en deux sections, Gauche et Droite, choisis parmi les hommes faisant leur service auprès du *gundan*, et dont les missions principales étaient la protection du Palais, l'entretien des armes et des armures, l'escorte à l'empereur lors de ses déplacements, et le maintien de l'ordre dans la Capitale⁴.
- Gardes des gendarmes, *Hyōefu* 兵衛府, 400 hommes organisés en deux sections, Gauche et Droite, dont les missions principales étaient de protéger l'empereur lors de ses déplacements, assurer la garde nocturne du Palais, le maintien de l'ordre au sein du Palais, et l'ouverture et la fermeture des portes du Palais le matin et le soir⁵.

Dès son accès au trône, en 707, Genmei créa un nouveau corps de gardes, l'Office des suivants porteurs de sabre, *jutō toneri ryō* 授刀舍人寮⁶. Leur fonction n'est pas spécifiée, mais il semble évident qu'il s'agissait de gardiens armés de sabre et dont la mission principale était de protéger la résidence et la personne du souverain⁷. Friday considère qu'il s'agissait d'hommes au profil très proche de ceux choisis pour devenir

¹*Ibidem*, p. 183-191.

²*Ritsuryō, Shikiinryō*, art. 5, p. 162.

³*Ibidem, Shikiinryō*, art. 59, p. 186.

⁴*Ibidem, Shikiinryō*, art. 61, p. 187.

⁵*Ibidem, Shikiinryō*, art. 62, p. 187-188.

⁶*Shoku Nihongi*, vol. 1, Kyōun 4.7.21 (707), p. 124-125.

⁷*Ibidem*, vol. 1, p. 385.

Gardes des gendarmes, mais avec une particularité : alors que les Cinq Gardes citées plus en haut étaient sous le contrôle des familles Saeki et Ōtomo, les Porteurs de sabre étaient sous l'influence de la famille Fujiwara¹. Si l'interprétation de Friday est correcte, cela serait symptomatique d'une extrême méfiance au sein des différents groupes composant la haute aristocratie, aussi bien que d'une ingérence politique en contraste net avec la vocation purement institutionnelle des Gardes prévues dans le Code administratif. La structure des gardes fut modifiée encore en 728, avec la création des Gardes du Palais, *chūefu* 中衛府, connus aussi comme *azuma no toneri* 東舍人, les suivants de l'Est, 300 hommes tirés du même bassin démographique et professionnel que leurs prédécesseurs, les Porteurs de sabre. Encore une fois, leur mission était de protéger la personne de l'empereur².

En 739 le service militaire auprès des *gundan* fut temporairement suspendu à l'exception des provinces de Mutsu et Dewa³. Une décision d'une telle portée montre que le Gouvernement était en train d'adapter son système et ses attentes aux vraies possibilités militaires du Pays. Comme on a pu le constater, la suite de mauvaises récoltes et les épidémies récurrentes rendaient le service militaire difficile à supporter pour la grande majorité des familles des provinces. De plus, les tensions qui déchiraient la cour faisaient en sorte que les priorités de la famille impériale évoluèrent : il est évident que le souci de protéger la vie du souverain et sa famille hantait la Maison impériale pendant ces années. En 740 on trouve mention de 400 guerriers à cheval, *kihyō* 騎兵, protégeant l'avant et l'arrière du cortège du souverain lors des pèlerinages et déplacements. Ils sont sous le contrôle de deux généraux : Ki no Maro 紀麻路 (?-757) et Fujiwara no Nakamaro 藤原仲麻呂 (706-764)⁴. En 746, ces archers montés préposés à la protection du souverain furent reformés dans un nouveau corps des *jutō toneri*⁵. Ils furent réunis aux Gardes du Palais en 756, tout en conservant un nom distinct pour les anciens Porteurs de sabre⁶. Quelques mois auparavant, Tachibana no Moroe avait donné sa démission⁷, ce qui fit de Nakamaro la figure politique dominante au sein de l'aristocratie, et en charge des gardes dédiés à la protection du souverain.

¹FRIDAY, Karl, *op. cit.*, p. 57-65.

²AOKI Kazuo 青木和夫 *et al.*, *Shoku Nihongi* 続日本紀, vol. 2, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1990, *Shoku Nihongi*, vol. 2, Jinki 5.8 (728), p. 200-201.

³KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 48-50.

⁴*Shoku Nihongi*, vol. 2, Tenpyō 12.10.23 (740), p. 374-375.

⁵AOKI Kazuo 青木和夫 *et al.*, *Shoku Nihongi* 続日本紀, vol. 3, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1992, *Shoku Nihongi*, vol. 3, Tenpyō 18.2.7 (746), p. 20-21.

⁶*Ibid.*, Tenpyō shōhō 8.7.17 (756), p. 166-167.

⁷*Ibid.*, Tenpyō shōhō 8.2.2 (756), p. 156-157.

Un premier aperçu du fonctionnement du système militaire de la Capitale en cas de crise nous est offert en 757. Selon le *Shoku Nihongi*, à cette date le fils de Moroe, Tachibana no Naramaro 橘奈良麻呂 (721-757), voulut organiser un complot pour éliminer Nakamaro¹. Ono no Azumabito, l'un des participants présumés, fut capturé et interrogé et soumis à la torture². Au bout de quelques jours, il décrit ainsi le plan :

以七月二日間頭、發兵圍內相宅、殺劫、即圍大殿、退皇太子。次傾皇太后宮而取鈴璽。

[...] La nuit du 2^e jour du 7^e mois, on allait lever des soldats, encercler la résidence du Grand ministre [Nakamaro, NdT], on l'aurait tué et immédiatement encerclé le Palais, et on aurait délogé le Prince héréditaire. Ensuite, on allait retourner la résidence du Prince héréditaire et on allait prendre les grelots du réseau de poste et les sceaux officiels. [...]³

Ce passage présente un intérêt particulier : on y trouve clairement établie l'importance des grelots. Si les sceaux permettaient de faire fonctionner la machine gouvernementale, les grelots permettaient de faire circuler les ordres de cette machine. Il apparaît ainsi que, si le système militaire faisait à cette époque l'objet de nombreuses modifications, le système de communications officielles fonctionnait de manière efficace. Cependant on reste sceptique face à ces aveux : non seulement il s'agit d'aveux extorqués par la torture, mais le plan lui-même semble peu vraisemblable. Comment les conjurés comptaient-ils « lever des soldats » sans s'être préalablement emparés des grelots ? Comme on pourra le constater plus en bas, le contrôle de ces grelots était absolument fondamental pour communiquer ou se déplacer.

Ayant purgé la cour de ses ennemis, Nakamaro poursuivit son œuvre de réforme, en relançant en même temps des projets imposants : en 758 il poussa pour une nouvelle campagne de « pacification » des Emishi et pour une expédition militaire contre le royaume de Silla (cette dernière n'eut jamais lieu). Les campagnes dans l'Est étaient un fardeau économique considérable et pesaient surtout sur la région du Bandō, d'où étaient levées la plupart des troupes. Malgré ces politiques d'envergure et sa position nouvellement renforcée par l'élimination de ses concurrents, l'emprise de Nakamaro sur les affaires de la cour se trouva en danger dès 760, suite à la mort de dame Asukabe. Sa fille, l'Impératrice Kōken/Shōtoku 孝

¹KILEY, Cornelius, « Provincial Administration and land tenure in Early Heian », dans SHIVELY, Donald et MC CULLOUGH, William (dir.), *op. cit.*, 1999, p. 259-262.

²*Shoku Nihongi*, vol. 3, Tenpyō hōji 1.6.28 (757), 1.7.3 (757), p. 200-201.

³*Ibid.*, Tenpyō hōji 1.7.4 (757), p. 202-203.

謙天皇/称徳天皇 (r. 749-758/764-770), était déterminée à exercer directement son pouvoir¹. À ce stade, Nakamaro contrôlait le Gouvernement et les Gardes du palais. Cependant, en 759, un corps de Porteurs de sabre avait à nouveau été créé. Bien que le *Shoku Nihongi* ne le spécifie pas, on comprendra par la suite que ces nouvelles gardes dépendaient directement de Kōken.

Cet antagonisme entre la souveraine retirée, le souverain en titre, Junnin 淳仁天皇 (r. 758-764) et le Premier ministre se déroulait dans un contexte de grave crise économique : la 8^e année de l'ère Tenpyō hōji (764), année à laquelle l'opposition entre l'Impératrice et le ministre dégénéra dans la violence, avait commencé par une vague de famines et d'épidémies, notamment dans les provinces de Bicchū et Bingo², Iwami³, Shima⁴, Settsu, Harima, Bizen⁵, et Izumo⁶, puis, avec l'été, Mimasaka, Awaji⁷, Awa, Sanuki, Iyo⁸. *De facto*, la presque totalité du Honshū occidental et de l'île de Shikoku était ravagés par des famines et des maladies. La Capitale vit vite l'arrivée d'une foule de rescapés appauvris, en quête de nourriture⁹.

C'est dans ce contexte de catastrophe humanitaire et sociale, que, selon le *Shoku Nihongi*, Nakamaro commença des préparatifs pour pouvoir déloger Kōken de sa position de pouvoir au sein de la Capitale. Le 2^e jour du 9^e mois, il se fit nommer Commandant militaire des soldats des provinces et Général en chef des trois barrières du Kinai en Ōmi, Tanba et Harima¹⁰. Il obtint ainsi le contrôle des armées des provinces et des fortifications bloquant l'accès à la Capitale. Peut-être était-il inspiré par le précédent de Tenmu, qui avait pu vaincre son neveu en s'emparant de la barrière de Fuwa, bloquant la route pour les provinces orientales. En contrôlant les trois barrières du Kinai, Nakamaro pouvait ainsi empêcher toute communication avec cette région. Cependant, si on se fie au *Shoku Nihongi*, Kōken fit preuve d'une compréhension bien plus aigüe du fonctionnement du Gouvernement central, et en particulier de la manière dont les différentes parties se coordonnaient :

¹KILEY, Cornelius, *op. cit.*, p. 259-262.

²AOKI Kazuo 青木和夫 *et al.*, *Shoku Nihongi 続日本紀*, vol. 4, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1995, *Shoku Nihongi*, vol. 4, Junnin 8.1.28 (764), p. 8-9.

³*Ibid.*, Junnin 8.2.14 (764), p. 8-9.

⁴*Ibid.*, Junnin 8.3.6 (764), p. 8-9.

⁵*Ibid.*, Junnin 8.3.14 (764), p. 8-9.

⁶*Ibid.*, Junnin 8.3.19 (764), p. 8-9.

⁷*Ibid.*, Junnin 8.4.4 (764), p. 10-11.

⁸*Ibid.*, Junnin 8.4.16 (764), p. 10-11.

⁹*Ibid.*, Junnin 8.3.22 (764), p. 8-9.

¹⁰*Ibid.*, Junnin 8.9.2 (764), p. 18-19.

乙巳、太師藤原惠美朝臣押勝逆謀頗泄。高野天皇、遣少納言山村王、取中宮院鈴・印。押勝聞之、令其男訓儒麻呂等邀而奪之。天皇遣授刀少尉坂上苺田麻呂・將曹牡鹿嶋足等射而殺之。押勝又遣中衛將監矢田部老、被甲騎馬、且劫詔使。授刀紀船守亦射殺之。

勅曰、太師正一位藤原惠美朝臣押勝并子孫、起兵作逆。仍解免官位、并除藤原姓字已畢。其職分・功封等雜物、宜悉收之。即遣使、固守三関。

Jour du serpent cadet du bois [2^e jour, NdT], la trahison du Grand Ministre Fujiwara no Emi Ason Oshikatsu apparut au grand jour. La souveraine Takano [Kōken, NdT] envoya le Petit conseiller le Prince Yamamura au Palais Intérieur [où résidait le souverain en titre, l'Empereur Junnin, NdT] et fit saisir les grelots du réseau de poste et les sceaux. Oshikatsu apprenant cela, il convoqua Onokoku Sumaro¹ et lui intima l'ordre de les voler. La souveraine envoya le Fonctionnaire de troisième classe mineur des Porteurs de sabre Sakanoue no Karitamaro et le lieutenant Oshika no Shimatari, qui le tuèrent à coups de flèches. Oshikatsu envoya donc le capitaine des Gardes du Palais Yatabe no Oyu, il lui fit revêtir une armure et l'envoya à cheval menacer à nouveau l'envoyé impériale [Yamamura, NdT]. Le Porteur de sabre Ki no Funamori le tua lui aussi à coups de flèche. Un décret dit ainsi :

« Le grand Ministre de premier rang majeur Fujiwara no Emi Ason Oshikatsu, avec ses enfants et petits-enfants, a levé les soldats et tramé une révolte. Aussi, il est dépouillé de son rang, et privé du nom de Fujiwara, cela est tout de suite terminé. Ses rizières de fonction et tous les biens et ressources liés à ses foyers et ses serviteurs officiels sont pareillement saisi. »

Immédiatement des messagers furent envoyés verrouiller les trois barrières².

On constate en premier lieu que, malgré leur nom, les Porteurs de sabre étaient avant tout des archers. Chose encore plus importante : les grelots officiels ont à ce point une telle valeur, que le fait de les soustraire paralyse complètement Nakamaro. En s'emparant, par un coup de main brutal, de ces objets, Kōken obtient

¹Probablement un auditeur fidèle à Nakamaro. *Shoku Nihongi*, vol. 3, note 57, p. 527.

²*Shoku Nihongi*, vol. 4, Junnin 8.9.11 (764), p. 20-21.

de facto le contrôle du gouvernement, les différentes branches étant incapables de communiquer entre elles et avec les institutions militaires provinciales. La centralisation effective du système est ainsi démontrée par le fait que, à la différence de son ancêtre le prince Ōama, l'Impératrice ne dut pas se rendre dans les provinces orientales pour obtenir un soutien militaire : elle put obtenir son contrôle en s'appropriant d'emblée des chevaux qui constituaient le moyen de communication officiel et le seul moyen de communication légitime. Malgré le fait que Nakamaro soit officiellement responsable des trois barrières, ne possédant pas les grelots nécessaires à la communication des ordres, c'est Kōken qui prit immédiatement le contrôle de ces trois institutions.

Selon le *Shoku Nihongi*, au soir, le Grand ministre réussit à fuir dans la province d'Ōmi avec des sceaux officiels obtenus lors de sa nomination au grade de grand Général¹, mais sans les grelots il ne put ni mobiliser les soldats ni fuir la région. Le jour suivant, Kōken envoya un message pour prévenir les provinces du district du Hokuriku de ne pas obéir aux sceaux du ministère des Affaires suprêmes². Cela offre un aperçu du pouvoir représenté par ces grelots, et l'efficacité du réseau postal dans les mains du souverain : malgré le fait que Nakamaro ait été jusqu'au jour précédent l'un des hommes les plus puissants du Pays, il se retrouva *de facto* impuissant. Il fut tué cinq jours après, par le Fonctionnaire militaire Iware no Suguri Iwatate de la section Gauche de la Capitale, sa tête fut ensuite ramenée à la Capitale³. Il apparaît que Kōken put exécuter son coup avec succès grâce à un usage très rapide et brutal d'une petite force d'archers, en mettant au point une attaque extrêmement précise sur une fonction clé du Gouvernement central. Au-delà du caractère remarquable de l'Impératrice, très similaire à celui montré par son ancêtre, on constate que le cheval était désormais un engrenage absolument indispensable dans le fonctionnement du Pays, aussi bien dans le contexte de l'administration ordinaire que dans un contexte militaire.

Une fois qu'elle eût écrasé la révolte, Kōken, sous le nom de Shōtoku, réforma encore une fois le système des Gardes, en élaborant huit corps : elle renomma les Porteurs de sabre en Gardes du corps, *Konoefu* 近衛府, et elle créa les Gardes de l'extérieur, *Geefu* 外衛府⁴, ce qui porta le total des corps à 8. Ce nouvel arrangement quelque peu hypertrophique fut modifié de nouveau en 772, quand les Gardes de l'extérieur furent abolies et les hommes redistribués entre les Gardes du corps, les Gardes du Palais et les deux sections des Gardes des gendarmes⁵. Ce ne fut pas le seul grand changement du début des années '70 : en 770 Shōtoku mourut sans successeur et le trône passa à la lignée de Tenji avec la nomination du prince Shirakabe 白壁 (709-782), qui devint l'Empereur Kōnin 光仁天皇 (770-781). Ce changement fut accompagné

¹*Ibid.*, Junnin 8.9.11 (764), p. 22-23.

²*Ibid.*, Junnin 8.9.12 (764), p. 22-23.

³*Ibid.*, Tenpyō hōji 8.9.17 (764), p. 24-25.

⁴*Ibid.*, Tenpyō jingo 1.2.3 (765), p. 70-71.

⁵*Ibid.*, Hōki 3.2.16 (772), p. 368-369.

par des réformes remarquables du système, visant à réduire la dépense publique. Dans la pratique, la cour élimina des nombreux offices hors-code, diminua le nombre de fonctionnaires, interdit l'emprunt d'argent privé sans autorisation et essaya de réduire de manière significative le mouvement des individus¹. Le passage de la lignée de Tenmu à celle de Tenji ne fut pas pacifique : en 782 le prince Hikami no Kawatsugu 氷上川繼 (?-?) fut accusé d'avoir planifié un coup d'état et ensuite exilé. Deux ans plus tard, en 784, la Capitale fut déplacée de Nara à Nagaoka, sans doute dans le but d'éloigner la cour d'une région où la lignée de Tenmu était puissante et où l'on subissait l'influence des temples de Nara².

Le temps compris entre l'achèvement du Code et l'abandon de Nara comme Capitale est une période charnière entre l'idéal établi par la Réforme de Taika et le système aristocratique, adaptant le Code aux réalités japonaises. C'est au long de ces décennies que l'on voit apparaître les éléments qui seront fondamentaux dans le système militaire et postal de l'époque de Heian.

ÉVOLUTION DES CHEVAUX PUBLICS

Comme on a pu le constater, les premières décennies du VIII^e siècle furent caractérisées par l'application du système prévu dans le Code administratif. Ceci passait avant tout par le système des réseaux de poste, qui furent employés de manière immédiate : la 2^e année de l'ère Taihō on eut recours aux chevaux des relais pour convoquer les gouverneurs de province à la Capitale. On leur demanda de soumettre au Contrôle, *Benkan* 弁官, les registres concernant le capital public en riz, *kantō* 官稻, issu des impôts, *taizei* 大税, ceux concernant le riz dédié au maintien du réseau de poste, *ekikitō* 駅起稻, les documents sur l'état des greniers prévus pour les temps de disette, *gisō* 義倉, et enfin les registre des armes, *heiki* 兵器³. En cette occasion on ne demanda pas de registre concernant les chevaux publics ou privés. Cependant on constate grâce aux Annales que le cheval restait un symbole de prestige très prisé. Une note intéressante du *Shoku Nihongi* nous informe que cette même année un homme nommé Miwahito no Ōki 人神人大, du district d'Ōno dans la province de Mino, envoya à la cour huit chevaux, pour lesquels il reçut 1 000 boisseaux de riz.

美濃国大野郡人神人大、献八蹄馬。給稻一千束。

Miwahito no Ōki, du district d'Ōno dans la province de Mino, présenta huit sabots de chevaux [deux chevaux, NdT] à la cour. On lui octroya 1 000

¹KILEY, Cornelius, *op. cit.*, p.265-267.

²*Ibid.*

³*Shoku Nihongi*, vol. 1, Taihō 2.2.1 (702), p. 52-53.

boisseaux de riz¹.

Ces animaux ne sont pas décrits dans le *Shoku Nihongi*. On peut supposer que, s'agissant d'un don envoyé à la cour, ce devaient être des chevaux de qualité supérieure. On est surtout frappé par la réponse très généreuse de la cour : 1 000 boisseaux pour deux chevaux sont un prix exorbitant. Pour point de repère, on peut se tourner vers un décret de la 6^e année de l'ère Tenpyō (734), cité par Matsuo Hikaru dans *Tenpyō no seiji to sōran*, qui stipule le prix d'onze chevaux auxiliaires (vendus car en surplus) à 560 boisseaux : dix chevaux sont vendus à 50 boisseaux par tête, un cheval est vendu à 60². Il s'agit sans doute de chevaux de qualité moyenne, mais on constate que les chevaux de Miwahito furent estimés comme dix fois plus précieux. Ces chiffres se rapprochent cependant de l'amende prévue pour les fonctionnaires de pâturage coupables d'avoir perdu un animal public : en 802 cette amende s'élevait à 400 boisseaux par tête³. Ce prix ne reflétait peut-être pas vraiment la valeur économique de l'animal, mais il avait une fonction punitive envers des fonctionnaires négligents. Autrement dit, la pénalité pour un fonctionnaire médiocre ou mauvais était de payer les chevaux au prix maximal prévu par la coutume.

En revenant à l'élevage sous le Code administratif, peu après la mort de Monmu, en 707, la cour envoya des marques à bétail aux provinces de Settsu, Ise et 23 autres, avec l'ordre de marquer au fer rouge les poulains et les veaux publics :

給鉄印于摂津・伊勢等廿三国。使印牧駒・犢。

La marque en fer est octroyée aux provinces de Settsu, Ise et 23 autres.

La marque sert pour les poulains et les veaux des pâturages⁴.

Le marquage au fer rouge était prévu par le Code administratif. On peut considérer cette date comme le début symbolique de l'élevage d'Etat. Cependant on note que ces marques sont envoyées à 25 provinces. Si le Code demandait de créer des pâturages dans chaque province, dans la réalité moins de la moitié pouvaient s'acquitter de ce devoir en 707. Compte tenu de cet état des choses, le Gouvernement central ne pouvait pas se passer des élevages privés, ni du potentiel militaire représenté par l'ancienne aristocratie clanique et les notables locaux. Il était donc nécessaire de trouver un compromis entre le besoin d'exploiter la tradition militaire provinciale et la nécessité d'imposer un contrôle centralisé sur le territoire.

¹*Ibidem*, Taihō 2.7.10 (702), p. 57-59.

²MATSUO Hikaru 松尾光, *Tenpyō no seiji to sōran* 天平の政治と争乱 (Politique et conflits de l'époque Tenpyō), Tōkyō, Kasama shoin, 1995, p. 52-54.

³HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 580-581.

⁴*Shoku Nihongi*, vol. 1, Keiun4.3.26 (707), p. 111.

Il est hors de doute que le contrôle sur la province était une des priorités de la cour. Un indice en ce sens nous est communiqué par le *Shoku Nihongi*, qui nous informe que les *azechi* avaient droit d'utiliser les chevaux du réseau postal des provinces traversées :

按察使向京。及巡行属国之日。乘伝給食。因給常陸国十剋、遠江国七剋。伊豆出雲二国鈴各一。

Chaque jour lors de son retour à la Capitale et dans ses tournées dans les provinces, l'inspecteur peut chevaucher des chevaux auxiliaires et recevoir la nourriture. Par conséquent il reçoit dix grelots pour Hitachi, sept grelots pour Tōtōmi, un pour les deux provinces d'Izu et Izumo¹.

D'un premier abord, on peut constater ici la volonté du Gouvernement de faciliter les déplacements de ses inspecteurs et la circulation des informations. On reste toutefois perplexe par le fait que l'*azechi* n'ait droit qu'à des chevaux auxiliaires, *denma*, au lieu des chevaux du réseau de poste, comme cela était le cas pour les autres fonctionnaires. De plus, l'accès à ces chevaux n'est pas offert par un *tenpu*, comme stipulé dans le Code administratif, mais par des grelots, normalement utilisés pour des chevaux des relais et non pas pour des chevaux auxiliaires. En ce qui concerne la première problématique, il se peut que le choix de chevaux auxiliaires plutôt que chevaux de relai ait été fait sur la base de la fonction particulière de l'inspecteur : les relais de poste étaient établis au long des routes principales, alors que l'*azechi* pouvait devoir se rendre dans des districts plus périphériques pour exercer sa fonction, d'où l'usage des chevaux de district plutôt que ceux des relais, réservés à la circulation habituelle des fonctionnaires exerçant l'administration ordinaire, ou aux messagers impériaux. Cependant cela n'explique pas pourquoi l'*azechi* aurait l'usage des grelots plutôt que des *tenpu*. Il est donc possible qu'il y ait une erreur ici et que par *denma* on ait voulu indiquer de manière générale un cheval appartenant au réseau de poste, qu'il soit d'un relai ou d'un district. Finalement, on se demande pour quelle raison le voyage jusqu'à Izu n'a donné droit qu'à un seul grelot. Izu se trouvant à une distance supérieure à Tōtōmi par rapport à Nara, on attendrait un nombre plus significatif d'*ekirei*. Peut-être la nature périphérique d'Izu impliquait que le déplacement pouvait avoir lieu avec une coterie réduite, en diminuant ainsi le besoin d'utiliser les chevaux publics ?

Izu réapparaît d'ailleurs deux mois après, dans un passage qui nous informe que la province, avec Suruga et Hōki, va recevoir trois grelots supplémentaires pour ses fonctionnaires provinciaux². Ceci semble confirmer le fait qu'Izu était une région politiquement et économiquement périphérique et qu'il y avait une hiérarchie selon laquelle la cour établissait une priorité dans les échanges et les déplacements vers certaines

¹*Ibidem*, vol. 2, Yōrō 4.3.23 (720), p. 71.

²*Ibid.*, vol. 2, Yōrō 4.5.23 (720), p. 73.

provinces plutôt que d'autres. Cette hiérarchie était sans doute décidée en combinant l'aspect politique, économique et la position géographique de la province en question. Par exemple, ces grelots furent octroyés aux provinces d'Echizen, Ecchū, Sado, Izumo, Iwami et Iyo pour la première fois la 2^e année de l'ère Tenpyō hōji (759), et seulement un grelot par province¹.

Des limitations furent aussi imposées sur les chevaux et les ressources que les fonctionnaires pouvaient utiliser en se rendant à leur poste auprès du gouvernement provincial : en 732, les fonctionnaires d'Iga, Ise, Ōmi, Tanba, Harima et Kii n'avaient pas le droit de profiter des chevaux du réseau de poste ou du riz d'Etat pour se rendre à leur office, ceux nommés aux provinces de Shima, Owari, Wakasa, Mino, Mikawa, Echizen, Tango, Tajima, Mimasaka, Bizen, Bicchū, Awaji avaient droit au riz public, et les fonctionnaires nommés aux autres provinces pouvaient aussi profiter des chevaux auxiliaires². Certainement la position très proche d'Iga, Ise, Ōmi, Tanba, Harima et Kii faisait en sorte que les fonctionnaires n'avaient pas besoin d'exploiter le réseau public pour s'y rendre. Pour les autres, on observe la même hiérarchisation : plus de ressources sont employées pour faciliter les déplacements des fonctionnaires envers certaines provinces plutôt que d'autres. Il est aussi possible que certaines provinces aient eu un nombre insuffisant de chevaux de poste : comme on a pu le constater, la majorité du territoire n'est pas favorable à l'élevage ou à l'entretien des animaux. Ainsi il est possible que l'octroi des grelots ne soit pas simplement lié à l'importance que la cour attachait aux communications avec certaines provinces, mais qu'il soit aussi lié aux réalités pratiques de la région. Si certaines provinces avaient un nombre réduit de chevaux et, par conséquence, un réseau postal sous-développé, il aurait été inutile d'octroyer un nombre important de grelots. On pourra effectivement constater dans la section concernant le réseau de poste que, selon les *Engi-shiki*, ces provinces étaient dotées d'un nombre de chevaux de poste et auxiliaires assez bas.

Un autre aspect du cheval qui intéressait la cour au début du VIII^e siècle était son rôle dans l'établissement du pouvoir et du prestige du propriétaire. On remarque la volonté, de la part de la cour, de renforcer son contrôle sur sa propre aristocratie, en particulier en imposant des limites aux patrimoines et à l'étalage de richesse et pouvoir de la part de princes et aristocrates. Par exemple, la cour prit soin de limiter la possession et l'emploi des chevaux par les membres de la haute aristocratie : la 5^e année de l'ère Yōrō (721), un édit impérial solennel, *shō* 詔, établit une limite aux nombres de chevaux qu'un sujet pouvait accumuler. Le but de ces restrictions était de limiter l'étalage de richesse et la compétition entre nobles.

依官品之次、定畜馬之限。親王及大臣不得過廿疋。諸王諸臣三位
已上二駟。四位六疋。五位四疋。六位已下至于庶人三疋。

On veut fixer des limites à l'élevage des chevaux en suivant les rangs de

¹*Ibid.*, vol. 3, Tenpyō hōji 2.9.28 (759), p. 291.

²*Ibid.*, vol. 2, Jinki 3.8.30 (732), p. 171.

Cour. Les princes impériaux et le ministre des Affaires suprêmes ne peuvent pas dépasser les 20 animaux. Les autres princes et les autres ministres de rang supérieur au troisième [peuvent en posséder] huit. [Les individus] de quatrième rang peuvent en posséder six. [Les individus] de cinquième rang [peuvent en posséder] quatre. [Les individus] de rang inférieur au sixième, jusqu'aux gens du commun, [peuvent en posséder] trois¹.

Ce décret réagissait à ce qui devait être une situation commune : une compétition parmi les propriétaires de chevaux, dont la virulence pouvait sans doute exploser en rivalité ou désordres. En même temps, ce décret réaffirme le contrôle du Gouvernement sur toutes les bêtes (publiques ou privées)². Toutefois, si d'une part ces restrictions posaient des limites, d'autre part elles étaient structurées de manière à confirmer la hiérarchie entre les rangs : les échelons les plus hauts avaient droit de posséder le nombre plus élevé de chevaux, symbole de prestige et d'autorité. Dans ce sens, cet édit confirme le lien profond entre ces animaux et la représentation du pouvoir au Japon. D'autre part, le fait que tous les échelons de la société aient droit de posséder des chevaux suggère que, même parmi les gens sans rang, cet animal jouait un rôle important dans la vie de tous les jours. Il était sans doute central dans la vie des élites locales, comme on pourra le voir. Doit-on interpréter ce décret à la lettre et en conclure que ceux qui n'appartenaient pas à l'aristocratie ne pouvaient pas posséder plus de trois chevaux ? S'il avait été réellement imposé, cet ordre aurait provoqué l'effondrement de l'élevage privé. Il est ainsi difficile d'interpréter ce document comme étant une interdiction adressée au Pays entier : plus probablement, il fut conçu pour la Capitale et ses alentours. On pourra constater dans la section concernant l'armée que la cour encourageait l'entraînement à l'archerie montée des élites provinciales et des cadets des grandes maisons pour s'en servir dans l'armée. Cela n'aurait eu donc aucun sens d'anéantir les élevages privés.

Si on considère que cette règle ne concernait que la Capitale et la zone immédiatement adjacente, on peut supposer que ce décret avait eu effectivement comme objectif de décourager les élevages privés pour favoriser le développement des pâturages publics prévus dans le Code administratif. Tout au long du VI^e et VII^e siècles, l'aristocratie de l'archipel avait développé ses propres troupeaux et ses propres troupes d'archers montés. On a pu constater que l'un des objectifs de la Réforme de Taika était de mettre sous contrôle cette aristocratie armée en faveur d'un gouvernement bureaucratique. Décourager le développement de grands haras privés semble donc cohérent avec cette politique. Cependant il est très douteux que cette décision ait

¹*Ibid.*, Yōrō 5.3.9 (721), p. 91-93.

²TAKASHIMA Hideyuki 高島英之, *Kodai Tōkoku chiikishi to shutsudo bungaku shiryō* 古代東北地域史と出土文学資料 (Découverte de documents littéraires et l'histoire ancienne de la région du Tōhoku), Tōkyō, Tōkyōdō shuppan, 2006, p. 33-77.

eu des conséquences réelles. Une autre possibilité est que ce décret ait été adressé à l'aristocratie plutôt qu'aux gens du commun. Comme on a pu le voir dans l'introduction de ce chapitre, cette décision eut lieu lors d'une période de conflits avec les Emishi. Il est donc possible que ces limitations posées à l'étalage et aux dépenses des élites aient été dictées par la nécessité de montrer une attitude sobre pendant une période d'expéditions militaires et de difficultés économiques. De plus, la plupart des troupes concernées par les campagnes étaient puisées dans le Bandō, qui était aussi une des régions productrices de chevaux, donc il est possible que la cour ait voulu éviter que l'élevage de chevaux pour l'aristocratie entre en compétition avec l'élevage de chevaux militaires, bien plus nécessaires. Finalement, la place privilégiée accordée aux princes dans cet édit peut être interprétée comme un signe de la compétition qui s'était développée entre Nagaya, les princes impériaux de la lignée de Tenmu, et les Fujiwara.

D'autres limitations furent clairement une conséquence directe du contexte politique troublé de la Capitale, ainsi le décret de la 1^e année de l'ère Tenpyō hōji (757), promulgué quelques semaines à peine avant l'affaire de Tachibana no Naramaro, où on trouve réitérée la loi selon laquelle les nobles devaient respecter des limites dans le nombre de chevaux privés et les hommes de leur escorte, *zuijin* 隨身, aussi bien que d'autres limitations :

制勅五条。諸氏長等、或不預公事。恣集己族。自今以後。不得更然。

〈其一〉王臣馬數。依格有限。過此以外。不得蓄馬。

〈其二〉依令。隨身之兵。各有儲法。過此以外。亦不得蓄。

〈其三〉除武官以外。不得京裏持兵。前已禁斷。然猶不止。宣告所司固加禁斷。

〈其四〉京裏廿騎已上不得集行。

〈其五〉宣告所司嚴加禁斷。若有犯者。科違勅罪。

Réception de l'arrêt du décret en cinq articles :

Plusieurs nobles parfois ne prennent pas soin des affaires publiques, et réunissent leur propre famille pour leur intérêt. Dorénavant ils ne pourront plus le faire.

Point 1 : Les princes et les ministres ont chacun des limites au nombre des chevaux. On ne peut en élever en dépassant ces limites.

Point 2 : Dans le Code, chacun bénéficie selon la loi de soldats d'escorte. On ne peut en engager en dépassant ces limites.

Point 3 : À l'exception du Département des Affaires Militaires, personne ne peut retenir des soldats à l'intérieur de la Capitale. Ceci est interdit depuis le

passé. Pourtant ceci n'a pas encore cessé. Les fonctionnaires locaux doivent appliquer ces interdictions de manière ferme.

Point 4 : On ne peut réunir dans la Capitale plus de vingt cavaliers.

Point 5 : Les fonctionnaires locaux doivent appliquer ces interdictions de manière stricte. S'il y a des transgresseurs, on infligera la peine pour transgression à un décret impérial¹.

Ces interdictions, passées en période de graves tensions politiques, confirment le rôle militaire du cheval et montrent que, malgré les dispositions du Code administratif visant à interdire les armées privées et constituer une armée d'Etat avec des régiments d'infanterie et cavalerie nettement séparés, dans la pratique les familles nobles continuaient d'entretenir des hommes armés à cheval, qu'ils armaient grâce à des élevages privés. Autrement dit, s'il était formellement interdit de mobiliser plus de 20 guerriers sans un mandat officiel, il semble que certains hauts personnages amassaient néanmoins des escortes importantes et composées en bonne partie par des archers à cheval. Au-delà du caractère politique et dangereux d'une telle pratique, on peut aussi imaginer que la production, l'acheminement et la concentration de nombres croissants de chevaux privés près de la Capitale aient présenté des problèmes de logistique considérables. La haute concentration de population et d'animaux devait provoquer des inconvénients et une compétition pour les ressources. Les routes étant en terre battue, un trafic important de chevaux privés en plus des chevaux publics avait sans doute un impact très négatif sur le réseau routier.

En ce qui concerne la province, la cour ne renonça point au contrôle sur les chevaux et les armes publics et privés : dans un passage du *Shoku Nihongi*, daté de la 4^e année de l'ère Tenpyō (733), le Gouvernement central s'en prend au commerce que les provinces des circuits du Tōkaidō, Tōsandō et San.indō ont l'habitude de faire en dehors de leurs frontières :

勅。東海・東山二道及山陰道等国兵器・牛馬、並不得売与他处。
一切禁断、勿令出界。其常進公牧繫飼牛馬者。不在禁限。但西海道依恒
法。 [...]

Décret impérial. Il est interdit aux provinces des circuits du Tōkaidō, Tōsandō et San.indō de faire commerce d'armes, de bœufs et de chevaux avec d'autres endroits. C'est entièrement interdit, par loi on ne doit dépasser les frontières. Cet interdit n'est pas limité aux bœufs et aux chevaux destinés au gouvernement et élevés sur les pâturages publics. Toutefois, en ce qui concerne

¹*Shoku Nihongi*, vol. 3, Tenpyō hōji 1.6.9 (757), p. 191.

le circuit du Saikaidō, la loi reste inchangée. [...]¹

Cette décision nous informe non seulement qu'il y avait un commerce inter-provincial d'armes et de chevaux, mais elle nous indique aussi que les provinces qui produisaient un surplus dans ce domaine faisaient partie des circuits du Tōkaidō, Tōsandō et San.indō. Il apparaît d'ailleurs que certains gérants de haras publics pratiquaient le commerce des animaux en dehors du contrôle de la province et en contravention aux lois du Code administratif. On peut se demander pourquoi le Gouvernement central décida de limiter ce commerce illicite sans inclure dans l'interdiction le circuit du Saikaidō. Les provinces du San.indō étaient celles au long de la côte de la Mer du Japon et elles étaient touchées par la piraterie. Elles nécessitaient donc des armes et des chevaux pour pouvoir assurer une bonne défense. Le circuit du Tōsandō comprenait Mutsu et Dewa et une partie du Bandō, alors que le circuit du Tōkaidō comprenait le sud du Bandō. Autrement dit, il s'agit de circuits où l'on peut trouver une frontière en expansion et d'où on puise les troupes pour pousser ladite frontière. Ce n'est probablement pas un hasard si cette décision limitant le commerce de chevaux et d'armes survient en 733, l'année du début des travaux au fort d'Akita. Il est donc possible que ce décret ait eu pour but d'empêcher le commerce de chevaux et d'armes pour que le Gouvernement central puisse s'assurer ces ressources dans des territoires sensibles.

Le Gouvernement central ne se préoccupait pas seulement du commerce des chevaux, mais aussi de leur emploi et abattage : dans une note de la 13^e année de l'ère Tenpyō, le *Shoku Nihongi* remarque que, bien qu'il soit interdit de tuer les chevaux et les bœufs sans autorisation, cette pratique était répandue :

詔曰。馬牛代人。勤勞養人。因茲。先有明制。不許屠殺。今聞。
国郡未能禁止。百姓猶有屠殺。宜其有犯者。不問蔭贖。先決杖一百。然
後科罪。又聞。国郡司等、非緣公事。聚人田獵。妨民産業。損害実多。
自今以後。宜令禁断。更有犯者、必擬重科。

Ordre impérial solennel. Les chevaux et les bœufs remplacent les hommes. Leur labeur nourrit les hommes. Ainsi lors des règnes précédents il était clairement établi de ne pas permettre de les tuer et dépecer. Aujourd'hui on entend qu'on n'a pas encore pu l'interdire dans les provinces et les districts. Les sujets pratiquent encore la boucherie. Il faut que cela soit un crime. Il n'y aura pas de questions brumeuses ou de compensation, tout d'abord il y aura les cent coups [de bâton, NdT], ensuite le crime sera poursuivi. De plus on entend que les fonctionnaires de province et de district, bien qu'il ne soit pas une

¹*Ibid.*, vol. 2, Tenpyō 4.8.22 (733), p. 261-262.

question d'intérêt public, se réunissent en grand nombre et chassent en perturbant le travail du peuple. Les pertes et les dégâts sont en vérité importants. Dorénavant, cela doit être interdit. Quand il y a un transgresseur, il est nécessaire qu'il soit puni lourdement¹.

Dans sa thèse présentée auprès de l'Université de Kitakyūshū, Sun Hang considère que cet ordre solennel eut très probablement une motivation religieuse, la boucherie et la chasse étant des activités contraires au Bouddhisme². L'Empereur Shōmu, qui promulgua cet ordre, était en effet très dévoué à la foi Bouddhique. Toutefois, au-delà de l'intérêt spirituel, cet ordre est riche en informations sous-entendues : dans la première partie on nous informe que le dépeçage de bœufs et chevaux était une pratique très répandue dans les provinces. Ceci malgré le fait que, selon le Code administratif, le gouvernement avait droit de préemption dans l'usage des chevaux morts³. On comprend que les efforts faits auparavant pour faire respecter cette règle ont échoué face au manque de collaboration de la part des fonctionnaires locaux. Un autre détail intéressant est que la chasse est ici décrite comme une activité très appréciée par les gens de la classe des fonctionnaires de province et de district. Il s'agit sans doute de chasse à cheval, ce qui continua d'être un passe-temps très apprécié par les notables et les aristocrates locaux, et qui, on le verra, jouait un rôle important dans l'entraînement militaire des archers montés. La raison apportée par la cour pour interdire la chasse est qu'elle perturbe les travaux agricoles et cause des dégâts aux paysans. Il y a deux interprétations possibles à ce passage : la chasse causait des dégâts de manière directe car elle se déroulait dans des zones cultivées ; la chasse causait des dégâts de manière indirecte en éloignant les paysans de leurs champs et en perturbant le calendrier des travaux agricoles. Si on prend la première possibilité, il est à exclure sans hésitation que les champs en question aient été des rizières : il est très peu vraisemblable que les fonctionnaires se soient amusés à chevaucher dans des rizières, si importantes dans l'économie locale, surtout si on considère qu'il n'est pas particulièrement sain pour les sabots des chevaux de tremper longtemps dans l'eau ou la boue (l'ongle pouvant se ramollir et casser, après quoi le cheval devient boiteux et totalement inutilisable). Les terrains agricoles en question étaient probablement des champs secs, des champs non permanents ou des landes. Il n'est pas impossible que, lors d'une partie de chasse, des cavaliers ou des animaux en fuite puissent avoir endommagé des champs de ce type. Il est aussi possible que les notables locaux se soient réservé l'accès à la lande pour chasser, en empêchant aux paysans de s'y rendre

¹*Ibid.*, Tenpyō 13.2.7 (742), p. 387.

²SUN Hang 孫航, *Sesshō kindan wo meguru nichū ryōkoku no Bukkyō bunka hikaku* 殺生禁断をめぐる日中両国の仏教文化比較 (Comparaison de la culture Bouddhique en Chine et au Japon en ce qui concerne l'interdiction d'ôter la vie), Thèse doctorale, Université de Kitakyūshū, 3 mars 2020, p. 132-133.

³*Ritsuryō, Kumokuryō*, art.26, p. 420.

pour ramasser du bois, chasser, pêcher, ou exploiter le territoire d'autre manière. D'autre part il est possible que, lors d'une partie de chasse, les fonctionnaires et notables locaux aient exigé la participation des paysans locaux pour les assister. Ces paysans locaux pouvaient être soumis à des liens de dépendance envers les notables. Il arrivait aussi, comme on le verra, que les fonctionnaires utilisent des conscrits de manière inappropriée, pour des buts personnels. Dans la pratique, cela signifiait soustraire de la force travail aux champs. Selon la période et les circonstances, ceci pouvait être très problématique : l'agriculture est soumise aux saisons et au temps atmosphérique, et un retard d'un jour peut avoir des graves conséquences sur le rendement de la parcelle. Cet ordre ne dit pas si les chevaux utilisés dans la chasse étaient des animaux publics ou pas. Cette omission me pousse à supposer qu'il s'agissait de bêtes privées. Après tout, la chasse étant une activité assez dangereuse sur terrain difficile, il est raisonnable que les participants aient préféré leurs animaux personnels plutôt que se fier aux chevaux du *gundan*.

ÉVOLUTION DES PÂTURAGES AU VIII^e SIÈCLE

Tout comme le reste de l'administration, les pâturages aussi furent organisés selon le Code administratif dans les premières décennies du VIII^e siècle. On a vu comment, au début du siècle, des pâturages d'Etat furent ouverts dans 25 provinces. Selon Takashima, il est probable que dans plusieurs cas ces *maki* n'étaient pas des terres nouvellement ouvertes, mais des pâturages privés préexistants, appartenant à l'aristocratie locale, qui furent expropriés par le Gouvernement central¹. On a exploré le fonctionnement des pâturages publics dans le chapitre concernant le Code administratif, et on a pu constater, en examinant les pénalités encourues en cas de chevaux morts ou disparus, à quel point ce secteur était important pour la cour. Ceci est aussi confirmé par le fait que leur administration et les faits divers les concernant étaient l'objet des attentions du Gouvernement central. Dans un décret du 28^e jour du 1^e mois de la 2^e année de l'ère Jingo Keiun (768) on trouve par exemple un rapport de l'administrateur principal du district d'Ina dans la province de Shinano. Les fonctionnaires de ce pâturage, ne pouvant pas respecter le quota, demandèrent de pouvoir compenser les animaux manquants. Cependant le ministère décida de refuser cette possibilité et d'appliquer les punitions du Code Pénal². La suite de l'histoire où les peines infligées ne sont pas consignées, mais il est fort probable que, si cette décision fut appliquée, les fonctionnaires fautifs perdirent leur fonction. On ne sait pas s'ils subirent aussi une punition corporelle.

À la génération suivante, le 14^e jour du 8^e mois de la 21^e année de l'ère Enryaku (802), un décret établit que les fonctionnaires du pâturage devaient payer 400 boisseaux de riz (1 700 l) pour chaque animal manquant lors du bilan annuel. Cependant, l'année suivante, on constata que la pénalité était trop élevée et que les arriérés s'accumulaient. Ainsi, le prix fut réduit de moitié (850l), et ces dispositions furent répétées

¹TAKASHIMA Hideyuki, *op. cit.*, p. 33-77.

²HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 580-581.

dans un décret du 8^e jour du 12^e mois de la 3^e année de l'ère Kōnin (813)¹. Dans les *Engi-shiki* le prix sera encore plus bas, avec 70 boisseaux (298l) par poulain². On peut constater qu'on se rapproche désormais du prix de 50-60 boisseaux dont on a parlé plus en haut. Dans ce document on trouve aussi un rappel particulier à la nécessité du respect des quotas pour les provinces de Tōtōmi, Kai, Musashi, Mino, Shinano, Kōzuke, Mutsu et le Dazaifu³. On ne sait pas si ces provinces présentaient un degré particulier du non-respect des quotas, ou si les fonctionnaires locaux y abusaient de la production plus qu'ailleurs. Cependant on remarque encore une fois le rôle central des provinces orientales dans la production de chevaux.

Comme on a pu le lire dans le chapitre précédent, les haras étaient sous l'autorité de préposés aux pâturages, qui devaient se rendre à la Capitale régulièrement. Chaque province avait un préposé pour tous les haras d'Etat présents sur le territoire. La seule exception était la province de Shinano, qui en avait deux. C'est peut-être à cause de cela que, en 797, la cour décida de convertir le *maki* de Hanihara, d'une surface de 6 *chō*, en rizières vouées à l'entretien de ces deux fonctionnaires. La productivité annuelle fut estimée à 20 boisseaux par an⁴. Selon des estimations faites pendant l'ère Kōnin (810-824), les rizières au plus bas rendement pouvaient produire 50 boisseaux de riz par an⁵. Autrement dit, on attendait des rizières de Hanihara un rendement très inférieur à celui des rizières les plus pauvres répertoriées lors des estimations de l'ère Kōnin. La seule manière d'expliquer ceci est que l'emploi du terme « rizière » dans ce contexte ne doit pas être pris à la lettre. Probablement les prés de Hanihara ne se prêtaient pas à la création de 6 *chō* de rizières. Cette parcelle fut probablement exploitée de manière différente : champs secs, cultures temporaires, ou pâturage pour le bénéfice des deux fonctionnaires. Après tout, ces hommes étaient choisis parmi ceux ayant des connaissances en matière d'élevage : autrement dit, ils étaient choisis parmi les éleveurs privés. De plus, à près d'un siècle de distance depuis l'achèvement du Code administratif, on constate une différenciation dans ce qu'on considérait la base de l'économie de l'État : le riz et les rizières ne sont plus nécessairement la seule unité de mesure économique.

Comme on a pu le voir dans le Code administratif, les pâturages d'Etat devaient soumettre des registres sur la production et l'état des animaux de manière régulière. Cependant, au long du siècle, faire respecter cet aspect s'avéra de plus en plus problématique. Un décret de 789 nous informe par exemple que les registres de Kyūshū étaient lacunaires ou manquants⁶. La période en question est caractérisée par des

¹*Ibidem*.

²TORAO Toshiya 虎尾俊哉, *Engi-shiki* 延喜式 (Règlements de l'ère Engi), *ge*, Tōkyō, Dainihon insatsu kabushiki kaisha, 2017, *Engi-shiki, ge*, chap. 48, art. 6, p. 798-799.

³HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 580-581.

⁴*Ibid.*, p. 375-376.

⁵VON VERSCHUER, Charlotte, *op. cit.*, p. 235.

⁶HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 508-509.

efforts remarquables pour repousser les Emishi dans le nord-est du Pays, ce qui signifie peut-être une attention plus grande portée aux haras du Bandō, au détriment de ceux des régions occidentales. Ceci ne signifia cependant pas un abandon de l'élevage dans Kyūshū : à la 11^e année de l'ère Hōki (792), le *Shoku Nihongi* spécifie que le Gouvernement militaire de Kyūshū était considéré comme le dernier rempart de la frontière occidentale, et qu'il devait donc prêter une attention particulière aux chevaux militaires¹. Le fait qu'il fût nécessaire de rappeler l'importance des chevaux militaires dans la protection de la frontière occidentale est un indice qui laisse supposer que le Dazaifu avait peut-être négligé les haras d'Etat à cette époque.

Au cours du VIII^e et IX^e siècles, les pâturages furent touchés par la tendance générale et graduelle à la privatisation des biens et des fonctions. Tout comme d'autres entreprises agricoles, de nombreux pâturages d'État se transformèrent lentement en *shōen*. Selon Shimada, la complexité économique de ces infrastructures pourrait être l'un des facteurs qui encouragèrent cette évolution. Le processus se serait articulé ainsi : un terrain adapté à la production des chevaux est sélectionné et un *maki* est construit, avec toutes les structures nécessaires (prés, champs, entrepôts, bureaux, etc.). Les gens de la région sont donc employés dans le *maki* ou gravitent autour de lui en tant que centre économique et industriel. Ces gens se lient aux gestionnaires du *maki* au long des années, ce qui favorise le développement, de la part de la famille gestionnaire, de liens très étroits sur les territoires. Ainsi, la famille gérant le *maki* commence à administrer cette institution de façon de plus en plus privée, jusqu'à en déposséder, parfois, le seigneur éminent ou l'institution de la Capitale. De même, un fonctionnaire nommé par la Cour pouvait s'enraciner sur le territoire et finir par soustraire le bien à l'État, en le réclamant comme possession privée. Ce processus est facilité par le potentiel économique que le *maki* représente². Un exemple de pâturage d'État finissant par se développer en *shōen* se trouve cité dans l'essai de Friday *Hired Swords* : vers 770 Fujiwara no Kuromaro fut envoyé dans la province de Kazusa en tant que gouverneur. Là il établit les pâturages de Kurihara. Cette propriété passa ensuite à son fils Harutsugu, qui y résida tout en étant vice-gouverneur de Hitachi, où il s'était lié par mariage à la famille d'un propriétaire terrien du lieu. Le fils de Harutsugu, Yoshinao, maintint sa base dans Kazusa, tout en cumulant des fonctions dans d'autres gouvernements provinciaux. Ainsi, au fil des générations, ces fonctionnaires s'approprient des biens, qui deviennent héréditaires. Tous ces hommes gardaient d'ailleurs une présence à la Capitale, où se trouvait leur résidence principale et où ils participaient à la vie politique³. La création ou l'appropriation de bases économiques dans la région orientale était très importante pour les aristocrates de la Capitale. L'élevage de chevaux leur permettait d'armer et entraîner les hommes de leur

¹*Shoku Nihongi*, vol. 5, Hōki 11.7.26 (792), p. 149-161.

²SATŌ Kentarō 佐藤健太郎, *Nihon kodai no maki to basei kanshi* 日本古代の牧と馬政官司 (Administration des chevaux dans le Japon ancien), Tōkyō, Hanawa shobo, 2016, p. 5-29.

³FRIDAY, F. Karl, *op. cit.*, p. 70-121.

escorte et assurait la disponibilité d'animaux, très importants dans les échanges de dons. De plus, ceci permettait aux fonctionnaires de la Capitale de s'insérer dans le réseau social de la province et de se lier aux notables locaux. Le *maki* servait donc le double but d'entreprise économique et entreprise socio-politique et diplomatique.

En ce qui concerne les haras d'Etat qui restèrent publics, au milieu du VIII^e siècle la cour opéra des réformes radicales qui brisèrent la continuité avec le Code administratif : en 749 on créa le Shibichūdai 紫微中台, une expansion du Service de la Maison de l'Impératrice. Il servait directement l'impératrice Kōken et sa mère Kōmyō. Ce nouvel organe hors-code gérait les pâturages voués à l'approvisionnement des Gardes du corps en chevaux. Ce qui est remarquable c'est que le Shibichūdai administrait ces territoires comme s'ils étaient une propriété privée de la Famille impériale. Ceci fut à l'époque une fracture remarquable avec le système du Code. Comme noté plus en haut, la production de chevaux aussi fut touchée par la privatisation croissante de l'administration¹. Ces nouveautés s'accompagnent de la prolifération des *chokushi maki* 勅旨牧, « pâturages créés par décret ». À la différence des pâturages d'Etat, ces *maki* étaient dédiés à la production de chevaux pour l'usage direct de la Famille impériale. L'intérêt de la cour était en train de se déplacer graduellement du développement des pâturages d'Etat et d'une armée institutionnelle, au développement d'un élevage et de Gardes sous le contrôle direct de l'empereur. L'importance de cette emprise directe est évidente lors de la révolte de Fujiwara no Nakamaro, en 764. Comme on a pu le constater dans les paragraphes précédents et comme on pourra lire plus en détail lors de notre analyse de l'application tactique du cheval, c'est grâce au contrôle du réseau de poste et des Gardes que Kōken put paralyser l'armée rebelle.

La révolte de Nakamaro provoqua une série de réformes dans la structure de l'armée et dans la gestion des chevaux. Le 3^e jour du 2^e mois de la 1^e année de l'ère Tenpyō jingo (765), le Gouvernement créa le Bureau des écuries de la cour, *Uchi no umaya no tsukasa* 内厩寮². Ce bureau était responsable des pâturages créés par décret, les *chokushi maki*, et sa mission principale était de fournir les chevaux nécessaires aux fonctionnaires et aux Gardes du corps dans l'exercice de leur fonction ou lors des rituels. On remarque que, à ce moment, les pâturages créés par décret étaient assez nombreux pour nécessiter un bureau spécial, au lieu d'être administrés par la Maison de l'Empereur ou par le Shibichūdai. Les terrains sous l'autorité de ce Bureau étaient traités comme des possessions privées. Un exemple remonte à la 2^e année de l'ère Jingo keiun (768) : le responsable des *chokushi maki* du district d'Ina dans la province de Shinano contacta le Bureau des

¹SATŌ Kentarō, *op. cit.*, p. 5-29.

²*Shoku Nihongi*, vol. 4, Tenpyō jingo 1.2.3 (765), p. 70-71.

écuries de la Cour sans passer par les fonctionnaires de la province¹. Le Bureau était d'ailleurs indépendant de l'Office des chevaux et lié directement à l'empereur, ce qui visait à éviter toute influence politique qui n'était pas celle de la maison impériale². Or, comme on l'a vu, selon le Code les fonctionnaires provinciaux étaient responsables de l'élevage et du contrôle de production des chevaux destinés à la cour. Le fait que les fonctionnaires des *chokushi maki* d'Ina se soient adressés directement au Bureau montre un changement radical de gestion : il ne s'agit plus de pâturages publics soumis à la hiérarchie officielle, mais de terrains privés gérés par un organe hors-code créé par décret.

Selon Kameda, la création du Bureau des écuries de la cour s'explique avant tout par le contexte historique : après la révolte de Fujiwara no Nakamaro, l'importance d'une force de cavalerie sous le contrôle direct de la maison impériale était devenue évidente. Ainsi, la mission du Bureau des écuries de la cour était avant tout militaire et stratégique : cette institution devait assurer une bonne production de chevaux de guerre pour la cour et la maison impériale. Yoshikawa semble soutenir ce point de vue, quand elle souligne que le but central du Bureau était celui de fournir des chevaux aux Gardes du corps, qui assuraient la protection de la personne de l'empereur. Pour Yamaguchi il s'agissait d'une manœuvre plus politique que tactique, visant à assurer à la famille impériale un monopole sur les terrains et l'élevage de chevaux. Ces animaux auraient servi à armer principalement les Gardes de Palais. Selon Sonoda, au contraire, ce Bureau serait né non pas *pour* développer un réseau de *chokushi maki* mais parce qu'un réseau de *chokushi maki* était en train de se développer. Le Bureau ne serait donc qu'une manière de contrôler le tropisme vers la privatisation qui touchait le Gouvernement³. Aucune de ces interprétations n'exclut l'autre.

Le Shibichūdai administrait la Maison de l'Impératrice Kōmyō, une institution qui n'avait pas de vocation militaire particulière et qui fut abolie en 760 avec la mort de l'Impératrice. En 762, les *chokushi maki* de la maison de l'impératrice Kōken étaient administrés par un Département spécial, *Chokushiboku-shō* 勅旨牧省, administré via décrets impériaux et très proche, dans son fonctionnement, du Shibichūdai. La nouvelle manière d'exploiter et gérer la terre et la production de chevaux n'est donc pas une mesure temporaire adoptée sous Kōmyō : elle s'est transmise à la génération suivante. S'il est fort probable que ce changement ait été déclenché par des circonstances exceptionnelles, il fit vite partie de l'administration ordinaire. Ces institutions hors-code s'ajoutent à celles établies en 701. Compte tenu du fait que le Code administratif traitait en détail des modalités de fourniture de chevaux de guerre aux Gardes, le Shibichūdai et le Bureau des écuries de la cour paraissent redondants. Ils se complétaient pourtant : le département des *chokushi maki* était dédié à l'acquisition de nouveaux pâturages ; la gestion et l'élevage des chevaux étaient

¹SATŌ Kentarō, *op. cit.*, p. 5-29.

²TAKASHIMA Hideyuki, *op. cit.*, p. 33-77.

³SATŌ Kentarō, *op. cit.*, p. 5-29.

le domaine du Bureau des écuries de la cour¹. La nouvelle gestion privée semble donc suivre, dans son fonctionnement, le système élaboré par le Code, avec un bureau dédié aux aspects administratifs et bureaucratiques, et un autre dédié à la gestion pratique des animaux. Ce n'est donc pas une révolution dans la manière d'exploiter les pâturages ou produire les chevaux. Il s'agit plutôt d'une gestion parallèle différente dans l'essence (privée et non publique) mais très proche dans la forme du Code.

Les chevaux élevés sur ces *chokushi maki* étaient appelés *mima* 御馬, « chevaux de cour ». On sait qu'ils étaient élevés dans des haras de la région centrale, mais aussi dans les provinces orientales. Un document de 768, par exemple, nous informe que certains *maki* de la province de Shinano étaient désormais à considérer comme des *maki* privés de la famille impériale et dépendants du Bureau des écuries de la cour². On serait tenté d'imaginer ces *maki* impériaux comme des haras supérieurs, produisant des chevaux de qualité particulièrement prisée pour l'empereur. Cependant, ils souffraient des mêmes problèmes que les *maki* d'Etat. Un décret de 772 nous informe par exemple que les chevaux qui se trouvaient dans les pâturages de Yamato, Kawachi, Settsu, Yamashiro, Ise, Ōmi, Mino, Tanba, Harima et Kii étaient souvent faibles ou malades³. Ce problème s'avéra récurrent : en 796, un décret du ministère déplorait le fait que les *mima* étaient souvent trop laids, vieux, maigres ou faibles, ou qu'ils étaient emmenés au mauvais moment. Il souligne que les chevaux ne devaient pas avoir plus de cinq ou six ans⁴. Le cheval est généralement considéré comme adulte à cinq ans. À cet âge un animal doit déjà être habitué au contact humain, à l'obéissance et aux harnais, mais c'est vers cet âge que le cheval est normalement soumis à l'entraînement proprement dit, qui va en faire une bête professionnelle. Ce document nous apprend donc deux éléments : il y avait souvent des soucis de qualité concernant les *mima* ; les *mima* étaient acheminés vers la Capitale et c'est là qu'ils étaient entraînés. Les chevaux du Bureau des écuries de la cour étaient gardés, du moins dans certaines circonstances, près des offices de la Trésorerie, *Ōkura* 大蔵. On peut le déduire d'une note du *Shoku Nihongi* datée à la 1^e année de l'ère Enryaku (782), qui nous informe d'un incendie survenu dans la Trésorerie qui tua deux chevaux du Bureau⁵.

En ce qui concerne l'Office des chevaux établi par le Code administratif, en 779 les deux sections furent unies pour former un seul Office des chevaux, le *Shumeryō* 主馬寮⁶. Les raisons et les conséquences de ce changement ne sont pas claires. La gestion des chevaux de la cour fut réformée à nouveau et de manière

¹*Ibidem.*

²*Ibid.*

³HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 578-579.

⁴*Ibid.*, p. 579.

⁵*Shoku Nihongi*, vol. 5, Enryaku 1.7.3, p. 242.

⁶TAKASHIMA Hideyuki, *op. cit.*, p. 33-77.

plus organique au début du IX^e siècle, comme on pourra le voir. Ces dernières modifications et la préoccupation de la cour pour une production de chevaux sous le contrôle direct de la Famille impériale eurent lieu pendant une nouvelle vague de campagnes militaires contre les Emishi. Dans ce contexte, la possibilité de communiquer rapidement via le réseau de poste et la possibilité d'employer un nombre suffisant de chevaux lors des expéditions militaires étaient fondamentaux. Comme on pourra le constater dans la partie du chapitre dédiée au système militaire, le cheval devint de plus en plus un élément central dans la vie politique et économique des élites provinciales.

LE SYSTÈME MILITAIRE ET LES CHEVAUX DU RÉGIMENT

Tout comme la gestion de la terre et l'élevage, le système militaire fut touché par les réformes de l'époque de Nara. Comme on a pu le voir dans ce chapitre, au long des premières décennies du VIII^e siècle on constate l'évolution de la situation politique et diplomatique, et un glissement des priorités militaires d'une possible guerre avec Silla à des conflits internes et au développement de la frontière orientale. La possibilité de mobiliser un nombre significatif d'archers montés était donc une priorité pour le Gouvernement central. On a pu constater dans le chapitre précédent que le Code administratif prévoyait des entraînements avec des chevaux du *gundan* pour effectuer à une certaine distance de la résidence du *honju*. On en déduit ainsi que l'on prévoyait une certaine prise en charge, de la part de l'armée, de l'entraînement d'archers montés ou de chevaux de combat. Cependant il est apparent, dans le Code même, que la majorité de ces combattants n'étaient pas formés par le *gundan*, mais qu'il s'agissait d'individus semi-professionnels ayant acquis leur équipement, chevaux et expertise de manière privée. De plus, le système du *gundan* provinciaux établi dans le Code supposait des milices composées surtout de paysans : elles ne pouvaient pas fournir un nombre significatif d'archers montés. Ces hommes faisant partie de l'ancienne aristocratie clanique, qui avaient une tradition équestre et militaire bien établie, étaient ainsi fortement encouragés à cultiver leurs capacités de combat à cheval, aussi bien que la production et l'entretien des animaux. Ceci créait une tension entre le pragmatisme favorisant le maintien de professionnels et de bêtes entraînés et équipés de façon privée, et les principes fondateurs du Gouvernement du Code, qui postulait l'existence d'une armée centralisée et sous le contrôle exclusif d'institutions bureaucratiques. Dans la pratique, l'entraînement et le maintien d'un archer monté constituent des charges très lourdes, et il était absolument irréaliste de penser de transformer un nombre significatif de conscrit en combattants à cheval : les archers montés devaient être entraînés et équipés (du moins partiellement) de façon privée¹.

Une preuve nous en est offerte par le *Shoku Nihongi* : un décret de la 5^e année de l'ère Jinki (728) demande que les fonctionnaires de district sélectionnent les meilleurs lutteurs et archers à cheval pour les envoyer à la Capitale.

¹FRIDAY, F. Karl, *op. cit.*, p. 8-32.

勅曰。如聞。諸国郡司等。部下有騎射・相撲及膂力者。輒給王公・卿相之宅。 [...]

Décret du ministère. Ainsi écoutez, « Les différents fonctionnaires des provinces et des districts, s'ils ont parmi leurs subordonnés des archers montés, des lutteurs, des hommes physiquement puissants, qu'ils les envoient sur le champ aux résidences des princes et des nobles ou des directeurs des Huit départements. » [...]¹

Une note de l'édition d'Aoki Kazuo suggère que cette convocation avait été faite à l'occasion d'une cérémonie de tir à l'arc qui devait avoir lieu le 5 du 5^e mois². On constate ici que la cour n'essaya pas d'obtenir des participants parmi les conscrits entraînés au sein du *gundan*, mais demanda directement aux fonctionnaires de district de choisir des hommes ayant déjà une expérience équestre et martiale (acquise donc de manière privée).

Les archers montés étaient particulièrement nécessaires dans le contexte de l'expansion orientale. Dans les premières décennies du siècle, la cour investit beaucoup de ressources dans la région, en modifiant le système de *gundan* prévu par le Code administratif pour mieux l'adapter à la situation orientale. Comme on pourra le constater dans la section 3, le cheval jouait un rôle central dans les tactiques des Emishi, et la région permettait un élevage florissant. Les animaux étaient d'ailleurs utilisés comme dons diplomatiques entre les chefs Emishi et la cour. Le *Fusō ryakki* nous informe par exemple que la 2^e année de l'ère Yōrō (718) 87 Emishi de Dewa et Watarishima se présentèrent avec un riche don en chevaux :

出羽并渡嶋蝦夷八十七人来。貢馬千疋。

87 *emishi* de Dewa et Watarishima vinrent. Ils apportèrent 1.000 chevaux en tribut³.

Une autre note intéressante concernant la région nous parle de l'envoi de six fonctionnaires du port de Watarishima auprès des Malgal (Makkatsu) pour « apprendre leur coutumes » :

¹ *Shoku Nihongi*, vol. 2, Jinki 5.4.25 (728), p. 192-195.

² *Ibidem*, Jinki 5.4.25 (728), p. 192-195.

³ KUROITA Katsumi 黒板勝美, *Fusō ryakki* 扶桑略記 (Histoire abrégée du Japon), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1933, Yōrō 2.8.14 (718), p. 82.

遣渡嶋津輕津司從七位上諸君鞍男等六人於靺鞨国。觀其風俗。

Six fonctionnaires du port de Tsugaru en Watarishima du VII^e rang inférieur majeur furent envoyés au pays des Makkatsu. Ils observèrent leurs coutumes¹.

Les Malgal ou Mohe étaient une population pastorale du nord-est asiatique². On les trouve cités parmi d'autres ethnies dans les neuf divisions *sodang* instituées sous le règne de Sinmun de Silla (681-692)³. Selon Lee Ki-baik, un nombre très restreint de chefs Malgal de Balhae bénéficiait d'une fonction, alors que la plupart de la population était de condition servile⁴. Ce passage du *Shoku Nihongi* est d'abord intéressant car il semblerait que, bien que Tsugaru n'ait pas fait partie du territoire de l'empire en 720, la cour avait apparemment assez d'influence dans la région pour demander que des « fonctionnaires » locaux exécutent une mission diplomatique de sa part. Puisque ces six hommes étaient de rang élevé, on peut en déduire qu'ils avaient de bons rapports avec la cour du Yamato. Un autre point digne d'attention est le fait que ce passage fait référence à une route et des échanges directs entre le nord de Honshū et le nord-est de la péninsule coréenne. Selon Kim Chang-Seok, les Malgal étaient très actifs dans les échanges maritimes et eurent des contacts réguliers avec les Emishi depuis la disparition de Koguryō en 668. Après les avoir incorporés dans son territoire au début du VIII^e siècle, le royaume de Balhae continua de préférer la route septentrionale et d'entretenir des contacts avec les Emishi de Dewa indépendamment de la cour de Yamato⁵. Il est ainsi bien probable que la tradition équestre des Emishi et de la région du Nord-est en général ait reçu des influences directes des Malgal. Ce n'est d'ailleurs pas le seul passage du *Shoku Nihongi* où on peut constater un lien entre ces derniers et la cour japonaise. On trouve par exemple mention d'un Saeki no Sukune Makkatsu 佐伯宿禰靺鞨, lors de l'inauguration du Tōdai-ji en 749⁶. Il est possible que la culture équestre du Nord-est fût influencée par la tradition de l'Asie du Nord-est arrivée via les rapports avec les Malgal et Balhae, et qu'elle ait eu une influence sur la culture équestre des Japonais de la région centrale suite aux échanges et aux guerres avec les Emishi. Il se peut d'ailleurs que la possibilité d'élever un grand nombre de chevaux et

¹*Shoku Nihongi*, vol. 2, Yōrō 4.1.23 (720), p. 67.

²KIM, Chang-Seok, « Koguryo Society and its Economy », dans *The Review of Korean Studies* Vol. 7, No. 4, Décembre 2004, p. 35-56.

³LEE, Ki-baik, trad. WAGNER, Edward W. et SHULTZ, Edward J., *A New History of Korea*, Cambridge, Harvard University Press, 1984, p. 73-81.

⁴*Ibidem*, p. 88-91.

⁵KIM, Chang-Seok, « Parhae's Maritime Routes to Japan in the Eighth Century », dans *Seoul Journal of Korean studies*, Vol. 23, No. 1, Juin 2010, p. 1-22.

⁶*Shoku Nihongi*, vol. 3, Tenpyō-shōhō 1.4 (749), p. 65.

d'exploiter le savoir-faire des locaux en termes de haras et archerie montée fut l'une des motivations derrière l'investissement de la cour dans l'expansion de la frontière orientale.

Les Malgal ne furent pas la seule influence étrangère dans la région nord-orientale à cette époque. Des communautés de Koguryō étaient aussi installées dans le Nord-est : le *Shoku Nihongi* nous informe que, en 716, 1 799 ressortissants de Koguryō qui se trouvaient dans le Bandō furent déplacés dans la province de Musashi dans un nouveau district.

駿河。甲斐。相摸。上総。下総。常陸。下野七国高麗人千七百九十九人。遷于武蔵国。始置高麗郡焉。

1 799 ressortissants du royaume de Koguryō se trouvant dans les sept provinces de Suruga, Kai, Sagami, Kazusa, Shimōsa, Hitachi et Shimotsuke sont déplacés dans la province de Musashi. On y établit le nouveau district de Koguryō¹.

Par ailleurs, Kumagai remarque que dans les fouilles des colonies japonaises en Mutsu on constate une présence importante de céramiques du nord de la province de Musashi. Selon lui, les colons de cette époque étaient choisis surtout dans cette zone, et surtout parmi les ressortissants étrangers². Si c'est le cas, on peut supposer que la tradition équestre élaborée dans la région du Tōhoku avait probablement subi des influences de la tradition des cultures situées au nord de la péninsule coréenne et le sud-est de la Mandchourie, alors que la tradition équestre du Kinai avait probablement hérité davantage de la tradition équestre de Paekche, Kaya et Silla.

Deux ans après la mission des fonctionnaires de Watarishima auprès des Malgal, la cour passa un décret réformant la situation fiscale et militaire des provinces de Mutsu et Dewa, en octroyant une réduction d'impôt très significative et des mesures vouées d'un côté à faciliter la situation des foyers des hommes prêtant assistance militaire à la Capitale, et d'un autre côté à encourager certaines activités telles l'archerie à cheval :

太政官奏曰。邇者。辺郡人民。暴被寇賊。遂適東西。流離分散。若不加矜恤。恐貽後患。是以、聖王立制。亦務実辺者。蓋以安中国也。望請。陸奥按察使管内。百姓庸調浸免。勸課農桑。教習射騎。

¹*Ibidem*, vol. 2, Reiki 2.5.16 (716), p. 15.

²KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 81-86.

Il est dit dans le décret du ministère des Affaires suprêmes : « En ce moment, les sujets des régions frontalières sont brutalement submergés par les barbares, et finalement ils sont pourchassés d'est et d'ouest, ils errent dispersés. Si on ne leur montre pas de la compassion, ils sont laissés dans la crainte des malheurs futurs. Le bon souverain établit la règle, quand on prend soin de la frontière cela porte des fruits, cela apporte la tranquillité au cœur du Pays. On veut et on demande que, dans la juridiction de l'inspecteur de Mutsu, les sujets soient soulagés du fardeau des impôts substitutifs des corvées et du tribut. On les encourage à cultiver les muriers, à pratiquer le tir à l'arc à cheval¹.

Il est hors de doute que la région du Nord-est était une priorité militaire. Déjà en 729, le Code administratif qui prévoyait un *gundan* par province fut modifiée : on créa un nouveau *gundan* dans le Michinoku, le *gundan* de Shirakawa 白河. Celui de Nitori 丹取 devint le *gundan* de Tamazukuri 玉造². En parallèle, en 731 le service à la frontière en tant que *sakimori* prévu dans le Code administratif fut supprimé :

停諸国防人。

Les *sakimori* des différentes provinces sont abolis³.

Les *sakimori* seront reformés par la suite. En théorie tout conscrit pouvait être sélectionné pour le service à la frontière, mais dans la pratique ces troupes étaient choisies prioritairement dans les huit provinces du Bandō⁴. Il est donc probable que l'abolition de ce corps soit interprétable comme la volonté, de la part de la cour, de suspendre son investissement sur la frontière occidentale pour pouvoir déplacer les troupes sur celle de l'est. Une note intéressante datée du jour suivant l'annulation du service des *sakimori* marque des nouvelles interdictions limitant les pratiques liées à la chasse. En particulier, on déclare qu'il est désormais interdit d'utiliser les soldats du *gundan* et les « chevaux militaires » lors des chasses :

詔曰。[...]又造陸多捕禽獸者。先朝禁斷。擅發兵馬・人衆者。当今不聽。而諸国仍作陸籬。擅發人兵。殺害猪・鹿。計無頭数。非直多害生命。實亦違犯章程。宜頒諸道並須禁斷。

¹*Shoku Nihongi*, vol. 2, Yōrō 6.4int. (722), p. 115-117.

²*Ibidem*, Jinki 5.4.11 (729), p. 192-195.

³*Ibidem*, Tenpyō 2.9.28 (731), p. 238-239.

⁴KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 48-50.

Un ordre impérial solennel dit : « [...] Construire des trappes pour capturer de nombreux oiseaux et bêtes sauvages fut interdit par les souverains du passé. Le Souverain actuel ne tolérera pas que l'on utilise arbitrairement les chevaux de guerre et différentes personnes. Et cependant dans plusieurs provinces, on construit encore des trappes et des barrières, on mobilise de manière arbitraire les gens et les soldats et on tue et on blesse les sangliers et les cerfs. On n'en connaît pas le nombre. Ce n'est pas seulement les dégâts portés à des nombreuses vies. En vérité ce sont des crimes contre la loi. Il faut absolument que cette interdiction soit distribuée dans les différents circuits. »¹.

Ceci peut être interprété de deux manières : il est possible que ce passage décrive l'abus, de la part des gouverneurs de province, des ressources de la province. Comme on a pu le constater dans le chapitre précédent, on a plusieurs traces dans les sources de gouverneurs et fonctionnaires s'appropriant de manière illégale des chevaux de la province. Il se peut donc que les gouverneurs aient abusé des ressources militaires (chevaux et soldats) pour leur propre agrément. Cependant, il est aussi possible que le Gouvernement central ait interdit la chasse en tant que forme d'entraînement non conforme aux pratiques standardisées prévues par le Code, ou pour des raisons religieuses. Comme on a pu le constater, d'un côté, le Code administratif prévoyait un nombre précis de jours « actifs » et « passifs », et des entraînements de groupe auprès du gouvernement provincial. On a aussi pu constater que, avec l'essor du Bouddhisme, des pratiques comme la chasse pouvaient être considérées comme « impures ». En effet, cette interdiction coïncide avec le règne de Shōmu et correspond à une dévotion particulière de la part de la cour au Bouddhisme. Il est donc possible que cette décision ait eu des motivations religieuses. Cependant, le fait que ce passage n'interdise pas la chasse en général mais le détournement des moyens du *gundan* pourrait indiquer que le motif religieux n'était pas prioritaire. D'autre part, il est fort probable que, dans la pratique, la chasse ait joué un rôle bien plus important dans l'entraînement des bandes de combattants : elle est bénéfique pour le cavalier et développe l'habileté du cheval à parcourir des différents types de terrain et à faire face à des situations stressantes. De plus, elle développe la coordination entre hommes montés et hommes à pied et permet aux archers d'entraîner leur précision, leur endurance et leur équilibre. Il est donc fort probable que, dans la pratique, les troupes provinciales aient mélangé plaisir et devoir en pratiquant la chasse en guise de préparation militaire. Ceci, bien entendu, était en contraste avec l'idéal d'un corps de cavalerie et d'infanterie séparés prévu dans le Code administratif. Finalement, il est possible que cette décision sous-entende les deux options : le fait que les fonctionnaires provinciaux abusaient des ressources militaires pour leur propre plaisir,

¹*Shoku Nihongi*, vol. 2, Tenpyō 2.9.29 (731), p. 238-239.

et le fait que la chasse formait des hommes habitués à opérer en bandes mixtes et non pas en régiments séparés.

C'est aussi à cette époque que l'on voit apparaître dans les sources le terme *chinpei*, 鎮兵. Ils n'apparaissent pas dans le Code administratif, donc ils font partie des innovations qui eurent lieu au long des années '20 et '30 du VIII^e siècle. Il s'agit de troupes dédiées spécialement à la frontière orientale. Leur apparition correspond, à quelques années près, à la création du Chinjufu 鎮守府, le Gouvernement militaire pour la pacification de l'Est qui contrôlait les *chinpei*. Comme on a pu le remarquer auparavant, pendant ces décennies et avant la grande épidémie de 737, la cour renouvela ses efforts pour développer la frontière orientale¹. Ces innovations se produisirent après la révolte des Emishi de 724, que la cour put réprimer grâce à l'envoi de 30 000 hommes².

Le Code administratif prévoyait que chaque homme éligible à la conscription fasse son service militaire près des frontières. Cependant, dans la pratique, la plupart des troupes de la frontière orientale étaient puisées parmi les locaux ou les provinces du Bandō³. Le *gundan* fut même aboli en 739 sauf dans les provinces de Mino, Ise, Echizen, Mutsu, Dewa, Echigo, Nagato et au Dazaifu⁴. Cette décision avait sans doute pour but d'alléger le fardeau imposé par le Gouvernement central sur le peuple, en particulier les paysans. On rappelle qu'en 737 le Pays avait été ravagé par une épidémie qui avait coûté la vie à un tiers de la population : il se peut qu'il n'y ait plus eu un nombre suffisant d'individus pour maintenir le *gundan*. La conséquence logique de cette décision était l'abandon, pour une bonne portion du Pays, de l'idée d'une armée rapidement mobilisable prévue par le Code administratif. Les hommes nécessaires à garder les frontières devaient donc être choisis parmi les locaux⁵. Un nouveau type de militaire fut créé : les *kondei* 健児. *Kondei* peut être traduit littéralement par « jeune gaillard », même s'ils n'étaient pas nécessairement des « jeunes ». Depuis 738, un homme par famille devait faire son service militaire en tant que *kondei*⁶. Ces derniers bénéficiaient par ailleurs de réductions sur les impôts fonciers et les corvées dans les provinces des circuits du Tōkaidō, Tōsandō et San.yōdō⁷.

Cependant en 740, suite à la rébellion de Fujiwara Hirotsugu dans le Kyūshū, une levée générale fut mise en œuvre dans les circuits du Tōkaidō, Tōsandō, San.yōdō, San.indō et Nankaidō. Le 10^e jour du 12^e mois de la 18^e année de l'ère Tenpyō (747) le système du *gundan* fut récréé. Malgré la restauration du système,

¹FRIDAY, F. Karl, *op. cit.*, p. 20-30.

²KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 36-40.

³FRIDAY, F. Karl, *op. cit.*, p. 20-30.

⁴HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 511.

⁵FRIDAY, F. Karl, *op. cit.*, p. 22-39.

⁶NAOKI, Kōjirō, *op. cit.*, p. 251-254.

⁷*Shoku Nihongi*, vol. 2, Tenpyō 6.4.23 (735), p. 279.

on remarque un investissement particulier dans le développement militaire de la région du Nord-est : un rapport du ministère des Affaires Suprêmes du 15^e jour du 12^e mois de la 18^e année de l'ère Tenpyō (747) nous informe en effet que dans la province de Mutsu il y avait six *gundan* de 1 000 hommes avec six colonels et six lieutenants colonels. Dans une deuxième province, dont on n'a pas le nom mais qui est probablement Dewa, on trouve un *gundan* de 200 hommes avec un colonel et un lieutenant colonel¹. Si on considère comme toujours valable l'organisation du *gundan* prévue par le Code, Mutsu aurait dû avoir 3 600 chevaux de bât, sans considérer les chargeurs et les chevaux personnels des troupes montées. De plus, les *gundan* de la région avaient la mission précise de favoriser la colonisation du Tōhoku et repousser ou soumettre les Emishi. La tactique de ces derniers se basait en bonne partie sur une *guerrilla* montée, ce qui laisse supposer que les hommes choisis pour leur service à Mutsu ou Dewa étaient familiers des chevaux et, une portion significative d'entre eux au moins, devaient être des archers montés. Comme on a pu le voir dans le chapitre précédent, le *gundan* était une structure administrative et non pas tactique : les hommes du *gundan* n'étaient pas tous en service actif. Selon Kumagai, un *gundan* signifiait 160-170 soldats actifs à tout moment². Parmi ceux-ci un certain nombre faisaient leur service en tant qu'archer monté, ce qui signifie que chaque cavalier en service actif et en réserve ou en congé devait disposer de plusieurs chevaux. Ceux-ci viennent s'ajouter aux chevaux de bât mentionnés plus en haut.

Les chevaux étaient sans doute un élément important de l'expansion dans l'est. Un décret de 759, qui traite de la fuite des colons des forteresses de l'est, nous informe aussi du nombre d'employés et fonctionnaires des forts de Monou 桃生城 et Okachi 雄勝城, et spécifie la présence de palefreniers avec le personnel militaire :

勅。造陸奥国桃生城。出羽国雄勝城。所役郡司。軍毅。鎮兵。馬子。合八千一百八十人。從去春月至于秋季。既離郷土。不顧産業。朕每念茲。情深矜憫。宜免今年所負人身拳税。

Il est dit dans le décret : « Dans le fort Monou construit dans la province de Mutsu et le fort d'Okachi dans la province de Dewa il y avait en tout 8.180 personnes parmi fonctionnaires de district, colonels de *gundan*, *chinpei* et palefreniers. Ils partaient au printemps et ils revenaient en automne, ils ont subitement abandonné le village et ne sont pas revenus. Quand on pense à cela, notre cœur est emplis de douleur. Cette année les impôts en riz imposés sur les gens sont suspendus. »³.

¹HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p.511.

²KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 188-195.

³*Shoku Nihongi*, vol. 3, Tenpyō-hōji 3.9.26 (759), p. 329.

L'archerie à cheval était l'un des éléments centraux de la tactique japonaise de cette époque, que ce soit au long de la frontière ou au sein de la Capitale. Son rôle prépondérant nous est confirmé en 757, quand le Gouvernement central décida de créer des champs dédiés à l'apprentissage du tir à l'arc à cheval, *shakiden* 射騎田, pour les six Gardes de la Capitale.

勅曰。[...]今故六衛置射騎田。每年季冬。宜試優劣以給超群。令興武芸。其中衛府卅町。衛門府。左右衛士府。左右兵衛府各十町。

Décret du ministère. « Les grands principes qui gouvernent le Pays sont les lettres et les armes. [...] Cependant, il n'y a pas de protocole pour maîtriser les armes. On établit maintenant des champs pour le tir à l'arc à cheval dédiés aux six Gardes, chaque année en hiver, il faut examiner leurs habilités et considérer ceux qui excellent par rapport aux autres. L'ordre est de cultiver les arts martiaux. Les Gardes du Palais disposent de 30 hectares, les Gardes des portes, les sections de gauche et de droite des Gardes de l'enceinte et les sections de gauche et de droite des Gardes des gendarmes disposaient de 10 hectares chacun. »¹.

La création de ces « champs de tir » correspond à l'arrivée au pouvoir de Fujiwara no Nakamaro et à la révolte de Tachibana no Naramaro. Il n'est donc pas surprenant qu'en période d'instabilité et de violence politique la cour ait voulu investir dans l'amélioration des archers faisant partie des Gardes.

Comme on l'a remarqué, l'archer monté est avant tout un guerrier professionnel ou semi-professionnel armé et entraîné de manière privée. Ces hommes avaient leur place dans le Code administratif, mais au long du siècle la cour eut la tendance de se reposer de plus en plus sur ces militaires issus de la petite noblesse ou des notables des provinces, et de moins en moins sur les conscrits². Ils étaient davantage nécessaires suite à l'effort renouvelé dans l'Est : un décret de la 3^e année de l'ère Tenpyō hōji (769) mobilisa 8 180 hommes entre *gunji*, *gunki*, *chinpei* et autres pour maintenir le fort de Monou dans la province de Mutsu et celui d'Okachi dans la province de Dewa. Parmi les gens mobilisés dans cet effort, le décret note aussi les *meshi*, 馬子 ou 馬丁, dont la fonction était de s'occuper des chevaux de bât. Des familles attachées au réseau de poste furent aussi établies dans la région³, en confirmant le rôle central que ce secteur jouait

¹*Ibidem*, Tenpyō-hōji 1.8.25 (757), p. 228-229.

²FRIDAY, F. Karl, *op. cit.*, p. 22-40.

³*Shoku Nihongi*, vol. 3, Tenpyō-hōji 3.4.26 (760), p. 328-331.

dans le contrôle du territoire et la coordination des opérations politiques et militaires. Le jour suivant on établit que 2 000 sujets sans résidence fixe devaient être choisis dans les huit provinces du Bandō, Echizen, Noto et Echigo pour les employer en tant que colons, « foyers de la barrière » auprès du fort d'Okachi. Le fort de Monou, de son côté, avait déjà 1 000 colons. Dans ces deux forts furent ensuite stockées les armes réquisitionnées des provinces de Sagami, Kazusa, Hitachi, Kōzuke, Shimotsuke et Musashi¹. Le Gouvernement central se préparait à renouveler ses efforts pour soumettre la région, en s'appuyant sur une structure militaire différente par rapport à celle prévue par le Code administratif.

Un an après, en 770, avec l'accession au pouvoir l'Empereur Kōnin de la lignée de Tenji, la cour s'efforça davantage de réduire la dépense publique². Un exemple en est le décret, en 773, selon lequel les *gundan*, qui avaient été récréés, ne pouvaient intervenir qu'en cas de danger urgent ou en cas d'incendie³. Ceci nous laisse entendre que le maintien de l'ordre public et l'administration ordinaire ne revenaient plus aux hommes du *gundan*. Autrement dit, le travail de police et maintien de l'ordre reposait sur d'autres hommes d'armes, très probablement des notables locaux et des bandes privées. Les incendies faisaient partie des prérogatives du *gundan* compte tenu de leur potentiel à réagir en cas de situation catastrophique et du fait qu'un incendie pouvait s'avérer un acte hostile de la part des Emishi.

L'idée à la base du système militaire établi dans le Code administratif était celle d'une armée non permanente, formée pour la plupart de milices paysannes de fantassins. Ce type d'armée fut élaboré dans un contexte de menace étrangère pressante et répondait à la nécessité de priver les chefs locaux de leurs armées privées et offrir à la cour des dizaines de milliers de soldats rapidement mobilisables et sous son contrôle direct. Le contexte politique et diplomatique de la seconde moitié du VIII^e siècle était très différent et demandait une structure militaire originale. Une exploration en détail du système militaire japonais du Code aux Règlements de l'Engi dépasse l'objectif de cette thèse. Cependant, si on peut simplifier le sujet et résumer la situation, on peut affirmer que la cour de cette époque n'avait plus comme priorités le démantèlement des bases militaires des *kuni no miyatsuko* ou la défense contre une invasion étrangère, mais le maintien de l'ordre public et l'expansion de la frontière orientale. Pour ces buts, des dizaines de milliers de fantassins conscrits dans les différentes provinces n'étaient pas la meilleure stratégie, particulièrement après la terrible épidémie de 737. Déjà dans la première moitié du siècle on a pu constater que la participation militaire n'était pas égale parmi les provinces, mais que la région du Bandō était la plus représentée. Cette tendance ne fit qu'augmenter au long du siècle. La cour se reposait de moins en moins sur des troupes conscrites, et de plus en plus sur des militaires professionnels appartenant à la couche des paysans aisés, les notables locaux, les fonctionnaires de district ou de province, et la petite aristocratie.

¹*Ibidem*, Tenpyō-hōji 3.4.27 (760), p. 328-331.

²NAOKI, Kōjirō, *op. cit.*, p. 265-267.

³HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 723.

Après la longue trêve provoquée par l'épidémie, les affrontements armés dans l'Est recommencèrent en 770, avec la révolte du chef Emishi, Ukame Ukuhau 宇漢迷宇屈波宇¹. En 774 on rentre dans une période d'intenses campagnes militaires, une guerre entre la cour et les Emishi qui durera 38 ans². Cette période fut caractérisée par une réorganisation des fortifications dans la région, par des campagnes militaires d'envergure, et par une réorganisation structurelle de la sphère militaire. On trouve confirmée la tendance à investir dans la cavalerie : un édit impérial de 780, constate que Kyūshū entraînait des chevaux et des archers montés excellents, bien meilleurs que ceux que l'on pouvait trouver dans les provinces du Hokurikudō. On comprend que la côte était ciblée par les pirates, et la cour encouragea la région à importer le modèle de Kyūshū pour profiter de combattants meilleurs et plus rapides³. L'innovation peut-être la plus remarquable eut lieu en 792, avec l'abolition définitive du système du *gundan*. Les raisons proposées pour cette décision sont que les commandants et les fonctionnaires provinciaux exploitaient les conscrits et les utilisaient pour leur propre profit. Les *gundan* furent maintenus seulement dans les provinces de Mutsu, Dewa, Sado et celles sous l'autorité du Dazaifu⁴. On sait que les fonctionnaires abusaient souvent de leur pouvoir. Il est aussi possible que la cour ait voulu supprimer le service militaire dans la plus grande partie du Pays pour maintenir un nombre suffisant de paysans dans les champs et financer la guerre des 38 Ans. La volonté de la part de la cour de tout investir dans les campagnes orientales nous est confirmée dans un décret de 783 où l'on note que, à cause des guerres avec les Emishi, on n'arrivait plus à assurer la relève des *sakimori*. Il fut donc décidé de les choisir parmi des hommes ayant l'intention de rester sur place et, si nécessaire, compléter les nombres en utilisant les conscrits du *gundan* local. En 795 on décida d'abolir les *sakimori* (sauf pour Iki et Tsushima) et de créer un corps de gardiens permanents en choisissant parmi les hommes inscrits dans le registre du *gundan*⁵. Ce rapport ne spécifie pas les critères de choix, mais il est fort probable que le profil de ces nouveaux gardiens ait été le même qu'ailleurs : issus de la couche moyenne-haute de la société provinciale, habiles tant qu'archers montés, nés dans des familles d'éleveurs à tradition militaire.

Une fois de plus on voit réapparaître les *kondei*. En principe ils devaient être habiles en tant qu'archers montés et être choisis parmi les riches paysans ou la classe des magistrats de district. Leurs nombres ne sont absolument pas comparables à ceux prévus par le Code administratif pour les conscrits du *gundan* : en 792 il y en avait environ 3 200 dans tout le Pays. Selon Friday leur rôle était principalement de surveiller les bâtiments provinciaux⁶. Il est clair qu'ils n'étaient pas conçus comme une « substitution » du *gundan* car ils

¹TAKAHASHI Takashi, *op. cit.*, p. 151-186.

²KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 110-112.

³HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 519-520.

⁴*Ibid.*, p. 521-522.

⁵*Ibid.*, p. 523-524.

⁶FRIDAY, F. Karl, *op. cit.*, p. 49-57.

servaient un but fonctionnel et stratégique différent. On a très peu d'informations à leur sujet, mais il semblerait que leur mission était le maintien de l'ordre. On peut donc constater le changement d'une vaste armée d'infanterie rapidement mobilisable à une armée temporaire levée lors de campagnes militaires spécifiques, et un corps réduit de militaires professionnels ou semi-professionnels, de préférence des archers montés, dont le rôle était le maintien de l'ordre. Ceci porta la cour à se reposer sur ces paysans aisés, ces notables locaux, cette noblesse provinciale et cette petite aristocratie. D'autre part, ceci encourage la militarisation de ces couches et renforça le cheval comme un élément déterminant de leurs activités et de leur culture.

ÉVOLUTION DU RÉSEAU DE POSTE AU VIII^e SIÈCLE

Comme on a pu le constater, le réseau de poste joua toujours un rôle absolument central dans l'histoire du Japon. Le contrôle et le maintien du réseau furent une priorité tout au long du VIII^e siècle. Comme on a pu le voir en début de chapitre, le riz dédié au fonctionnement des relais, *ekikitō* 駅起稻, ou *yakutō* 駅稻, était séparé du reste du budget provincial et demandait un registre spécifique, que la cour exigeait de vérifier. De plus, on a pu constater l'importance des grelots déjà à la fin du VII^e siècle. Le rôle des décrets autorisant l'usage des chevaux auxiliaires est moins clair. Sous le règne de Monmu, en 705, on trouve l'un des premiers emplois de ces décrets : lors de la nomination des fonctionnaires des provinces, la cour envoya huit grelots et dix décrets au Dazaifu, et deux grelots à la province de Nagato.

給大宰府飛駅鈴八口。伝符十枚。長門国鈴二口。

Le Dazaifu reçut dix grelots du réseau postal et dix décrets de réquisition des chevaux auxiliaires. La province de Nagato reçut deux grelots du réseau postal¹.

Comme on a pu le constater dans la première partie de ce chapitre, toutes les provinces n'avaient pas le même nombre de grelots et de décrets de réquisition, et n'avaient donc pas le même accès au système de poste. On a pu voir que la cour investissait davantage de ressources dans les provinces moins accessibles et plus importantes d'un point de vue politique et stratégique. Ceci était sans doute dicté par le contexte : certaines provinces, à cause de leur position, conformation, environnement et histoire, avaient moins de chevaux, de haras, de pâturages. Ainsi, moins de familles d'éleveurs, qui étaient les seuls ayant les compétences et les moyens de gérer un relais.

¹*Shoku Nihongi*, vol. 1, Keiun 2.4.22 (705), p. 87.

En plus de son rôle dans la circulation d'informations et contrôle du Pays, le réseau de poste était aussi concerné par l'acheminement des impôts et des tributs. Le maintien de la cour et des dizaines de milliers de bureaucrates employés auprès du Gouvernement central faisait en sorte qu'il y avait un trafic très important de ressources de la province à la Capitale. Dès les premières décennies du VIII^e siècle, on trouve mention des problèmes liés à ce flux de biens, hommes et animaux. Les sources mentionnent à plusieurs reprises les difficultés et le mécontentement de ceux qui étaient chargés des transports¹. Le *Shoku Nihongi* nous informe par exemple qu'une révision générale de l'impôt en riz destiné au maintien des relais de postes devint nécessaire la 2^e année de l'ère Wadō (710)². Il est important de souligner que les chevaux du réseau de poste n'étaient pas des chevaux de bât, et les nombres prévus par le Code administratif ne permettaient pas de les employer pour l'acheminement des produits du tribut ou des impôts. Ils étaient employés par les fonctionnaires chargés d'emmener les caravanes de porteurs et bêtes de bât. Dans son essai *Tenpyō no seiji to sōran*, Matsuo Hikaru a examiné un registre annuel des impôts, *shōzei-chō* 正税帳, daté à la 9^e année de l'ère Tenpyō (738) et provenant de la province de Tajima. Il a déterminé que 40,4% du *budget* provincial était consommé pour récolter, organiser et envoyer les biens à la Capitale, 10,5% pour les dépenses d'expédition et 10,4% pour l'achat de chevaux pour le réseau de poste³. On constate ainsi qu'un peu plus de la moitié du *budget* provinciale était dévolu à nourrir la Capitale et le Gouvernement central. Le fait que l'achat des chevaux du réseau de poste représente 10,4% du *budget* est aussi intéressant. Il nous indique avant tout que la production des haras d'Etat n'était pas suffisante à Tajima et que la province devait se procurer les animaux nécessaires via le commerce. Ceci nous confirme que l'élevage privé continuait à être indispensable pour satisfaire une demande croissante de chevaux. Ensuite cela nous suggère qu'il devait y avoir un taux de remplacement assez haut au sein du réseau de poste de Tajima. S'il était nécessaire d'acheter des chevaux chaque année, c'est parce que chaque année des chevaux mouraient, étaient perdus ou volés. Il est fort probable que, sans des selles adaptées à leur conformation et des fers pour protéger leurs sabots, les animaux aient développé des plaies de selle et des fissures ou infections des pieds assez rapidement une fois entrés en service. Il est par ailleurs possible que le réseau de poste ait eu le même problème que la cour concernant la qualité des chevaux : il est fort probable que les animaux livrés au service n'étaient pas dans la meilleure santé dès le début. Le traitement qu'ils subissaient était sans doute bien différent des soins attentifs que les manuels actuels recommandent, et il est fort probable qu'un cheval postal n'ait pas eu une espérance de vie supérieure à trois-quatre ans. Il n'y a aucune raison de croire que les gens de Tajima traitaient leurs chevaux de manière particulièrement mauvaise par rapport aux gens des autres provinces. Il

¹NAOKI, Kōjirō, *op. cit.*, p. 245-245.

²*Shoku Nihongi*, vol. 1, Wadō 2.6.21 (710), p. 151.

³MATSUO Hikaru, *op. cit.*, p. 54-62.

est raisonnable de croire que cet état de choses était commun à travers le Pays et qu'un remplacement annuel était donc nécessaire dans les autres provinces aussi.

Très tôt, des décrets vinrent modifier et perfectionner le système. Un document du 29^e jour du 8^e mois de la 6^e année de l'ère Yōrō (722) nous informe que, avant cette date, l'usage des chevaux de poste était en réalité interdit aux fonctionnaires d'Ise, Shima, Owari, Miwākawa, Tōtōmi dans le circuit du Tōkaidō, Mino et Hida dans le circuit du Tōsandō, Wakasa et Echizen dans le circuit du Hokurikudō, Tango, Tajima et Inaba dans le circuit du San.indō, Harima, Mimasaka, Bizen et Bicchū dans le circuit du San.yōdō, et Awaji, Awa et Sanuki dans le circuit du Nankaidō. Ces fonctionnaires devaient utiliser les chevaux de leur province pour se rendre à la Capitale et emporter leur propre nourriture de voyage. Ceci fut modifié : les seuls fonctionnaires coupés du service de postes restèrent ceux de Tanba, Iga, Ōmi et Kii¹, trois provinces très proches de la région de la Capitale.

Le système fut concerné par le renouveau et les réformes qui caractérisèrent la fin des années '20 et le début des années '30. Le *Shoku Nihongi* nous informe que la 1^e année de l'ère Tenpyō (729) des foyers dédiés à l'entretien et le fonctionnement des relais furent créés, avec un financement de 50 000 boisseaux de riz réservé au réseau de poste.

為造山陽道諸国駅家。充駅起稻五万束。

Des foyers liés au relais de poste sont créés dans les différents provinces du circuit du San.yōdō [Harima, Mimasaka, Bizen, Bicchū, Bingo, Aki, Suō, Nagato NdT]. On leur assigne 50 000 boisseaux de riz sous forme de fond spécifique dédié au réseau de poste².

Dans l'essai *Rice, Agriculture, and the food supply in premodern Japan*, von Verschuer établit qu'un boisseau de riz (*soku*) équivaut à 4,25 l de riz décortiqué³, ce qui donne une quantité totale de 237 500 l de riz. Si on considère une estimation de l'ère Kōnin concernant la productivité par hectare de rizières, pour obtenir 50 000 *soku* de riz il aurait fallu 500 hectares de rizières de qualité supérieure. Cependant, comme le remarque von Verschuer, la plupart des rizières publiques étaient de qualité inférieure, avec une production estimée à 300 *soku* de riz par hectare⁴. Ceci signifie que le *budget* prévu pour ces nouveaux foyers demandait la production d'environ 167 hectares de rizières. Les *Engi-shiki*, qu'on analysera plus en détail, nous offrent

¹HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 591-592.

²*Shoku Nihongi*, vol. 2, Tenpyō 1.4.3 (729), p. 211.

³VON VERSCHUER, Charlotte, *op. cit.*, p. 48.

⁴*Ibid.*, p. 235.

une liste du nombre de relais du circuit du San.yōdō : 56 en tout¹. Ceci signifie un investissement de 4 241 l de riz par reliai. Sur l'année, cela revient à 11,6 l de riz par jour. Si on suit les quantités de fourrage fournies par le Code administratif, on prévoit 2,4 l de riz par jour pour le cheval de qualité supérieure, 1,6 l pour le cheval de qualité moyenne, et 0,8 l pour le cheval de qualité inférieure². Si le riz octroyé aux foyers était destiné aux chevaux, il en découle que la quantité était suffisante pour nourrir environ cinq chevaux de qualité supérieure par reliai, ou sept de qualité moyenne, ou quatorze de qualité inférieure. On ne connaît pas la qualité des chevaux employés dans le réseau de poste mais, compte tenu de l'importance extrême que ce secteur avait pour le Gouvernement central, on peut imaginer qu'il s'agissait, du moins en principe, soit de chevaux de qualité supérieure, soit de chevaux de qualité moyenne.

On ne connaît pas non plus le nombre exact de chevaux dans chaque reliai à cette époque : selon le Code administratif, il pouvait y en avoir entre 20 et cinq selon que le reliai se trouvait sur une route grande, moyenne ou mineure³. Dans les *Engi-shiki*, les relais du circuit du San.yōdō ont dix-sept chevaux en moyenne⁴. Ainsi, si ce riz était destiné à nourrir les chevaux, il était insuffisant, même dans le cas où tous ces relais ne donneraient à leurs animaux que 0,8 l par jour. On pourrait aussi imaginer qu'il s'agissait de riz dont le but était de nourrir le foyer lié au reliai. Dans son essai, von Verschuer estime que pour nourrir une famille paysanne de dix personnes (taille moyenne du foyer paysan au VIII^e siècle selon Takigawa Masajirō) il aurait fallu environ 6,12 l de riz par jour au moins⁵. L'investissement fait par la cour couvrait donc de manière plus que suffisante les besoins alimentaires des foyers, surtout si on considère que le riz ne constituait pas la totalité du régime. Cependant il est difficile de croire que ce riz ait eu le simple but de nourrir les employés de reliai. En tenant compte des quantités, il est possible que ces boisseaux n'étaient pas destinés à nourrir les chevaux : ils sont bien trop peu pour cela. Au contraire, il se peut qu'ils furent octroyés avec l'intention de soulager les foyers des relais, leur permettre de mieux développer les champs qui leur étaient confiés et le réseau lui-même, pour pouvoir mieux s'acquitter de leur mission.

Une des fonctions principales du réseau de poste était celle d'assurer la circulation des fonctionnaires de la Capitale vers la province et *vice versa*. Un décret du ministère daté de la 5^e année de l'ère Tenpyō (734) établit que les fonctionnaires de retour à la Capitale avaient le droit de demander des chevaux auxiliaires en plus de ceux prévus pour les grelots.

¹TORAO Toshiya, 2017, *Engi-shiki, ge*, chap. 28, art. 83, p. 51-53.

²*Ritsuryō, Kumokuryō*, art. 1, p. 413.

³*Ibidem, Kumokuryō*, art. 16, p. 417.

⁴TORAO Toshiya, 2017, *Engi-shiki, ge*, chap. 28, art. 83, p. 51-53.

⁵VON VERSCHUER, Charlotte, *op. cit.*, p. 241-242.

太政官奏。遷替国司等。赴任之日、官給伝駟。入京之時、何乗来
歸。望請。給四位守馬六疋。五位五疋。六位已下守四疋。介・掾各三疋。
目・史生各二疋。放去。 [...]

Décret du ministère des Affaires suprêmes : « Les fonctionnaires de province en déplacement, le jour où ils vont prendre leur service, reçoivent de la part du Gouvernement les décrets pour les chevaux auxiliaires et les grelots pour les chevaux du relai. Quand ils rentrent à la Capitale, ils peuvent chevaucher n'importe quel cheval. On demande : les gouverneurs du IV^e rang reçoivent six chevaux, ceux de V^e rang en reçoivent cinq, les gouverneurs du VI^e et mineurs en reçoivent quatre, l'adjoint et le fonctionnaire de troisième classe en reçoivent trois chacun. Les fonctionnaires de quatrième classe et le commis aux écritures en reçoivent deux chacun. Ils doivent les laisser partir. [...] »¹.

Il est clair que quand le passage parle de « libérer » ou « laisser partir » les chevaux, on n'entend pas par là qu'ils allaient être lâchés dans les campagnes : cela signifie qu'on devait permettre leur retour au relai d'origine. Cette tâche était sans doute exécutée par les employés des relais, qui accompagnaient le fonctionnaire jusqu'à l'étape suivante. De plus, le fait que le décret prenne soin de spécifier cette obligation suggère qu'il devait arriver qu'un fonctionnaire décide de garder certains animaux une fois rentré à la Capitale. Quand on parle du nombre de chevaux que chaque fonctionnaire peut réclamer, on parle ici non pas des bêtes privées que ces fonctionnaires emmenaient avec eux (ou pas), mais des animaux publics qu'ils réquisitionnaient. Comme on a pu le constater dans le chapitre précédent, ces chevaux devaient être changés à chaque étape en règle générale. Il faut donc interpréter ces nombres de la manière suivante : un cheval était utilisé par le fonctionnaire pour se déplacer, et les autres étaient utilisés en tant qu'animaux de bât pour transporter ses bagages. Tout comme pour les dignitaires et leurs animaux privés, l'emploi des chevaux publics était limité et devait renforcer la hiérarchie sociale prévue par le Code administratif.

Un décret du 10^e jour du 10^e mois de la 8^e année de l'ère Tenpyō hōji (764) clarifie ultérieurement l'emploi des chevaux et la situation du réseau :

- Lorsqu'un fonctionnaire provincial était nommé, il recevait une enseigne qui montre le nombre de chevaux du réseau qu'il pouvait utiliser au long de son voyage vers son poste. Selon le document, les fonctionnaires partaient souvent en retard et souvent utilisaient un nombre

¹*Shoku Nihongi*, vol. 2, Tenpyō 5.2.7 (734), p. 267.

de chevaux plus important que celui qui leur était accordé¹.

- Les chevaux du réseau de poste étaient souvent maltraités et en mauvais état. Ils étaient trop maigres, faibles ou ils avaient des plaies sur le dos². Ces plaies sont une conséquence fréquente de selles de mauvaise qualité ou non adaptés à la morphologie de l'animal. Elles sont aussi causées par le manque de soin et propreté, la surexploitation ou le poids excessif du cavalier. Étant donné que la plupart des chevaux étaient petits et (si on en croit la source) maigres, un homme lourd pouvait facilement être une charge excessive pour l'animal.

Malgré la réglementation détaillée, l'emploi des chevaux du réseau de poste était souvent excessif et irrégulier. Un décret du 19^e jour du 11^e mois de la 1^e année de l'ère Enryaku (782) nous informe que les envoyés circulant entre les provinces et la Capitale faisaient souvent mauvais usage des chevaux, profitant du manque de zèle des fonctionnaires provinciaux³. Le fait que cette affaire ait attiré l'attention du ministère des Affaires suprêmes montre que le problème devait être très répandu et que le bon fonctionnement du réseau de poste était considéré comme de première importance pour l'État.

Finalement, une des questions qui se posent à propos du système des réseaux à la fin du VIII^e siècle concerne le *gundan* : comme on l'a vu dans le chapitre précédent, les chevaux élevés dans les haras publics qui n'étaient pas remis au Gouvernement central étaient gérés par le *gundan*⁴. Les sources ne spécifient pas quelle sorte de changement survint avec l'abolition de cette institution dans la plupart des provinces en 792. On a pu voir que, d'un point de vue militaire, le Gouvernement se reposait de plus en plus sur des bandes privées qui, on peut le supposer, fournissaient leurs propres armes et chevaux, du moins en partie et du moins en ce qui concerne les chargeurs. On a aussi pu constater que la famille impériale elle-même fournissait au moins une partie des chevaux des Gardes à la Capitale grâce aux pâturages créés par décret. Cependant qu'en était-il des chevaux du réseau de poste ?

Les haras publics ne disparurent pas avec le *gundan*. On est ainsi porté à penser que, après la réforme de 792, ils restèrent sous le contrôle des fonctionnaires provinciaux. Les chevaux élevés dans les *maki* publics devinrent une ressource gérée entièrement par le gouvernement provincial. À la fin du VIII^e siècle il est probable que les emplois principaux des chevaux issus des haras publics étaient : cheval de bât à l'usage de la province, cheval de poste, ou cheval auxiliaire confié aux soins des magistrats de district. Puisque les foyers responsables des relais étaient choisis parmi des familles d'éleveurs, il se peut que le réseau de poste aussi ait subi le tropisme général tendant à une contamination entre les sphères publique et privée. Autrement

¹HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 588-590.

²*Ibidem*.

³*Ibidem*, p. 592-593.

⁴*Ritsuryō, Kumokuryō*, art. 16, p. 417.

dit, que les chefs de relai aient eu la tendance de gérer les chevaux du réseau comme leurs propres biens, ou qu'ils aient utilisé des chevaux élevés dans leurs haras privés pour le réseau. Je doute cependant de cette éventualité car, bien que la tendance à confondre le secteur public et la gestion privée se soit beaucoup diffusée à cette époque, le contrôle et le fonctionnement du réseau de poste semblent avoir été une grande priorité pour la cour. Je crois que, parmi les secteurs analysés dans cette thèse, celui des communications fut le plus conservateur et un de ceux qui resta le plus sous le contrôle du Gouvernement central comme l'avait établi le Code administratif en début de siècle.

2.e

L'archéologie des haras et des pâturages : VIII^e – X^e siècle

Les sources écrites nous offrent beaucoup d'informations concernant la gestion des haras et l'administration des chevaux militaires. Cependant elles ne nous communiquent aucun détail pratique sur la manière dont ces chevaux étaient élevés ou soignés. Jusqu'aux *Engi-shiki*, on ne trouve aucune description d'écurie, aucune précision sur l'entretien des animaux. Il est clair que les bureaucrates qui compilèrent le Code administratif et les Histoires officielles ne se préoccupaient pas de cet aspect de la vie économique et militaire. L'archéologie nous offre ainsi un apport fondamental pour mieux connaître la réalité de l'époque et reconstruire le quotidien des chevaux, des palefreniers, des éleveurs et des archers montés. Dans ce chapitre nous allons donc présenter la contribution archéologique, en espérant pouvoir tracer un portrait plus concret du cheval militaire à la Capitale, dans la province, ou au pâturage.

LES FOUILLES DE HEIJŌ-KYŌ À NARA

Les fouilles du Palais de Nara commencèrent en 1953, sous la Direction du Nara Cultural Properties Research Institute (Nabunken), créé l'année précédente. En 1959 le site archéologique couvrait déjà 35 hectares. Suite à ce vaste effort, on put constater que le Palais était structuré de trois secteurs encadrés l'un dans l'autre : au centre se situait la résidence impériale, autour de celle-ci se trouvaient les offices et les ateliers au service de la Famille impériale, et ensuite, en dehors de cette enceinte, se trouvaient les bureaux et les offices du Gouvernement central¹. En 1965 les archéologues étaient en train d'exécuter des fouilles près du grand mur occidental qui entourait les bureaux du Gouvernement. Près de la porte du milieu, aussi connue sous le nom de Saeki-mon 佐伯門, on constata la présence de trous de poteau signalant l'existence de bâtiments. L'hypothèse fut formulée qu'il s'agissait probablement des écuries, étant donné que dans le palais de Heian les bâtiments de l'Office des chevaux se trouvaient dans la partie occidentale de l'enceinte².

Plusieurs fouilles eurent lieu entre 1968 et 1980, qui confirmèrent la présence du bloc administratif

¹TSUBOI, Kiyotari et TANAKA, Migaku, *The Historic city of Nara*, Paris, The Center for East Asian Studies, 1991, p. 10-16.

²Nara kokuritsu bunkazai kenkyūsho 奈良国立文化財研究所, *Heijō-kyō hakkutsu chōsa hōkoku XII* 平城京発掘調査報告 XII (Rapport sur les résultats des fouilles à la capitale de Heijō), Shin.yōsha, Kyōto, 1985, p.0.

des chevaux du Gouvernement. Il est situé le long du grand mur occidental et s'étend de la porte centrale à la porte septentrionale¹. Le bloc mesure 280m du nord au sud et 110 m d'est en ouest. Pendant l'époque de Nara on peut constater une évolution dans la structure et l'organisation de ce bloc, les bâtiments ayant été démantelés et rebâti à plusieurs reprises². On peut distinguer cinq phases de construction et restructuration au long du VIII^e siècle, à travers lequel les infrastructures liées à la gestion des chevaux du Gouvernement changèrent de manière importante.

FOUILLES DE NARA : PHASE I

La phase I concerne le début de construction du centre administratif de Heijō-kyō. On ne distingue pas de bâtiments, mais on a pu identifier un fossé et deux murs³ : SD6980 est un fossé qui se trouve dans la partie sud de celui qui sera le bloc administratif de l'Office des chevaux, il est orienté d'est en ouest et s'étire sur une longueur d'au moins 85 m. Il fait une largeur entre 7 m et 2 m, et une profondeur de 60 cm. Il est probable qu'il n'ait pas eu de fonction pratique mais qu'il ait servi comme sillon de fondation pour organiser la ville⁴.

On a aussi trouvé un mur, SA3680, qui court dans la partie occidentale du bloc du nord au sud. Il est séparé de 10 m du fossé originel du grand mur occidental⁵. Son extrémité sud se trouve près de l'angle de la fondation de la porte Saeki, il s'étire vers le nord sur une longueur d'au moins 211 m. Cette première barrière fut démolie et les piliers qui la constituaient furent extraits. Il est fort probable qu'il s'agissait d'une première enceinte pendant le chantier de construction de la Capitale⁶. On ne sait pas si, pendant cette première phase, cet espace hébergeait déjà des chevaux. Il est probable que, pendant la période des grands travaux, les animaux étaient gardés dans les pâturages proches. Si les bâtiments administratifs existaient déjà à cette époque, ils étaient des constructions provisoires car on ne trouve pas de traces de fondations clairement identifiables.

FOUILLES DE NARA : PHASE II

On trouve à ce stade des traces du bloc de l'Office des chevaux proprement dit, avec six bâtiments et un fossé. On remarque celle qui sera la structure fondamentale de ce bloc : un groupement de bâtiments administratifs au nord et des bâtiments réservés aux chevaux et au matériel dans la partie sud, avec un ample espace vide entre les deux. Autrement dit, il y a une zone administrative et une zone dédiée à l'entretien des

¹*Ibidem.*

²*Ibid.*, p.6-7

³*Ibid.*, p. 129-130.

⁴*Ibid.*, p. 30.

⁵*Ibid.*, p. 12.

⁶*Ibid.*, p. 30.

animaux, séparées de celle qui était probablement une zone dédiée à leur entraînement ou exercice quotidien. Il est difficile de déterminer des dates exactes pour le début et la fin de cette phase. Cependant la découverte d'une tablette *mokkan* datée à la 5^e année de l'ère Wadō (712) semble montrer que le bloc était utilisé du moins à partir de cette date, autrement dit il est fort probable que cette section du bloc administratif ait été opérationnelle au plus tard deux ans après le transfert officiel de la Capitale. En ce qui concerne la fin de cette phase, elle est placée vers 740. Il semblerait que dans cette phase le bloc n'était pas entouré de barrières et ne possédait pas de puits, ce qui semble très étrange pour une institution qui avait la charge d'animaux nécessitant un apport d'eau important. S'il y avait un système spécial d'apport d'eau à ce secteur, il n'est pas mentionné dans les sources. On remarque cependant que les bâtiments furent modifiés et agrandis à un certain moment, ce qui laisse supposer que l'on peut diviser cette phase en phase IIa et phase IIb¹.

À la limite méridionale du bloc, à la hauteur de la porte de Saeki, on trouve un empierrement, SX7000, probablement une partie de la fondation de la route qui traversait la porte de Saeki et continuait vers l'ouest. L'empierrement est précédé par le fossé SD6980, qui en trace la limite avec une largeur entre 7 m et 2 m et une profondeur de 60 cm sur une longueur d'au moins 85 m. Il s'agit probablement d'un sillon repère lors de la construction de Heijō-kyō². Sur le côté ouest du bloc, on trouve la trace d'un fossé orienté nord-sud, SD5960. On constate une longueur d'au moins 160m, une largeur de 3-4 m et une profondeur de 60cm. C'est dans ce fossé qu'on a pu trouver le *mokkan* daté de la 5^e année de l'ère Wadō, ensemble avec des tuiles de l'ancienne capitale Fujiwara-kyō et des fragments de céramiques du début de l'époque Nara. Il semblerait que ce fossé fut partiellement rempli au long de la première moitié de l'époque Nara³. On remarque des similitudes entre ce bloc de l'Office des chevaux et celui repéré dans les fouilles de Fujiwara-kyō : l'espace dédié à cet office se situait à l'ouest du Palais et il mesurait environs 900 *shaku* (272 m environ) nord-sud. À l'intérieur, il y avait une partie construite, avec des bâtiments longs, et un espace vide au centre. Il n'y a pas de barrières découpant le bloc et on y trouve un fossé rectangulaire. Ces éléments furent repris pour la construction du nouveau bloc, à Nara, cependant d'autres caractéristiques diffèrent : le bloc de Fujiwara-kyō se trouve dans le sud-ouest de l'enceinte, alors que celui de Heijō-kyō se trouve dans le nord-ouest, et la longueur du bloc diffère⁴.

En revenant au bloc de Nara, la partie nord est caractérisée par cinq bâtiments : le premier, SB6450, se situe dans la partie nord-est. Il est orienté est-ouest et il mesure 20,5 m d'est en ouest et 11,7 m du nord au sud. Il présente deux avant-toits sur ses côtés nord et sud et on pense que c'était le bureau central de

¹*Ibid.*, p. 129-130.

²*Ibid.*, p. 30.

³*Ibid.*, p. 31-32.

⁴*Ibid.*, p. 129-130.

l'Office des chevaux¹. Ce bâtiment est construit en bois de pin parasol du Japon (*Sciadopitys verticillata*), sauf l'avant-toit nord, qui est construit en cyprès du Japon (*Chamaecyparis obtusa*), ce qui laisse penser que cette partie fut rajoutée en phase IIb².

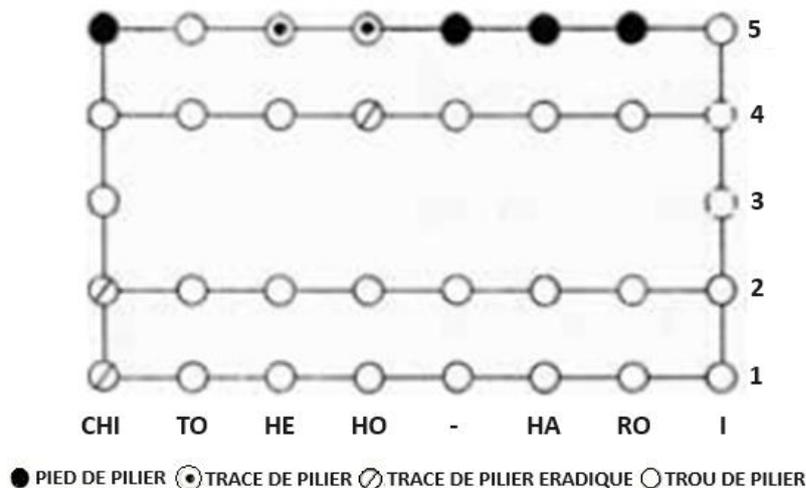


Fig. 81, Bâtiment SB6450 du site archéologique de Heijō-kyō, probablement le bureau central de l'Office des chevaux, d'après Nara kokuritsu bunkazai kenkyūsho, 1985³.

À l'ouest de SB6450, on trouve un long bâtiment orienté nord-sud, SB6425. Il mesure 5,9 m d'est en ouest et 38,4 m du nord au sud. On considère qu'il s'agit du *wakidono* 脇殿, un bâtiment secondaire qui servait en tant que binôme au bâtiment principal. On remarque une différence entre la partie sud, construite en pin parasol et avec des trous de poteaux plus grands et profonds, et la partie nord, qui est construite en cyprès et avec des trous de poteaux plus réduits. Puisque le cyprès devint un matériel de construction privilégié après le pin parasol, il est fort probable que la moitié nord du bâtiment ait été construite dans la phase IIb. Au sud de SB6450 et à l'est de SB6425, on trouve SB6180, un bâtiment de taille réduite mesurant 12 m d'est en ouest et 4,4 m du nord au sud. Le fait que son côté ouest soit aligné avec ce côté ouest de SB6450 laisse supposer qu'il y avait une relation étroite entre ces deux structures. Il est possible que SB6180 ait été construit en premier en tant que siège provisoire des bureaux de l'Office des chevaux⁴.

Sur le côté ouest de la partie nord du bloc, parallèle au grand mur occidental, on trouve un fossé rectangulaire, SK6350 (fig. 82), mesurant 6,5 m d'est en ouest, 45 m du nord au sud, et avec une profondeur de 50 cm. Un fossé similaire a été aussi découvert dans les fouilles de Fujiwara-kyō, SK1140. Au fond de ce

¹*ibid.*, p. 32-33.

²*ibid.*, p. 129-130.

³*ibid.*, p. 32.

⁴*ibid.*, p. 33-34.

fossé on a trouvé une couche d'argile marron où se mêlent des fragments de tuiles et de céramiques. Dans la partie méridionale on a aussi découvert des pierres noircies, des fragments de soufflets, des scories et d'autres déchets de forge. Les chercheurs s'accordent sur le fait qu'il s'agit sans doute d'une infrastructure dédiée à l'entretien des chevaux. Selon le rapport de 1985, il pourrait s'agir d'un fossé qui était rempli d'eau pour laver les animaux¹. Cependant Shinozaki remarque que l'on ne trouve trace d'aucun canal de drainage. Comment donc changeait-on l'eau, si le but était de laver les chevaux ? À son avis, il s'agissait plutôt d'un dépôt de fumier², ce qui pourrait en effet expliquer la présence des autres déchets. Shinozaki observe d'ailleurs qu'un cheval de taille moyenne produit environs 10 t de déchets par an, entre fumier et litière usée. On ne connaît pas la physiologie des chevaux hébergés dans les écuries de Heijō-kyō, mais on peut supposer que, compte tenu de leur taille, ils devaient produire environ 230 t de déchets par an. La structure SK6350 a une capacité de 146 m³, autrement dit un volume de 224 t. Selon Shinozaki, on peut supposer que SK6350 pouvait contenir le fumier annuel des écuries voisines³.

¹*Ibidem*.

²SHINOZAKI Jōji 篠崎讓治, *Umagoya no kōkogaku* 馬小屋の考古学 (Archéologie des écuries), Tōkyō, Kōshi shoin, 2010, p. 76-80.

³*Ibidem*, p. 116-127.

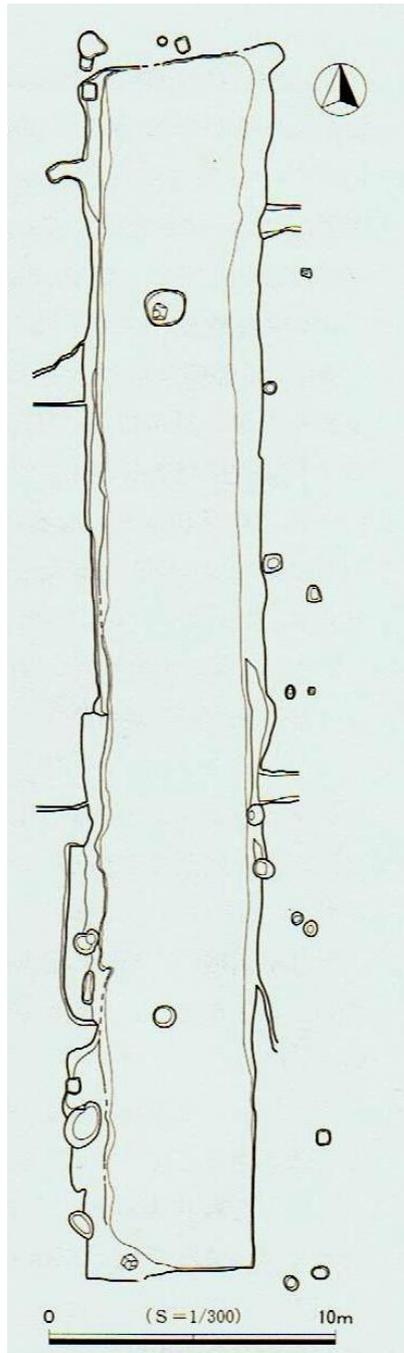


Fig. 82, fossé SK6350 découvert dans l'ensemble administratif de l'Office des chevaux, d'après Nara kokuritsu bunkazai kenkyūsho, 1985¹.

À l'est de SK6350 et aligné au sud de SB6425, on trouve un bâtiment de petite taille, SB6330, qui mesure 5,7 m sur 6,3 m. La présence d'une grille de trous de poteaux suggère que le sol était surélevé et qu'il s'agissait probablement d'un entrepôt. Ici on gardait probablement les graines et les médicaments prévus pour les chevaux, mais aussi les harnachements et les outils nécessaires à l'entretien des animaux (brosses, lames pour couper les sabots, etc.). À l'est de SB6330, sur l'extrémité est du lot, on trouve SB6170 (fig. 83), un

¹Nara kokuritsu bunkazai kenkyūsho, *op. cit.*, PLAN 13.

bâtiment orienté nord-sud, avec un avant-toit sur le côté oriental. Il mesure 8,8 m d'est en ouest et 24,8 m du nord au sud. Les trous de piliers de l'avant-toit sont différents en taille par rapport à ceux du corps principal. En plus, l'avant-toit semble s'arrêter avant la dernière travée septentrionale et présente des petits trous de piliers intermédiaires entre chaque travée externe. Il est possible qu'il s'agisse d'une écurie¹.

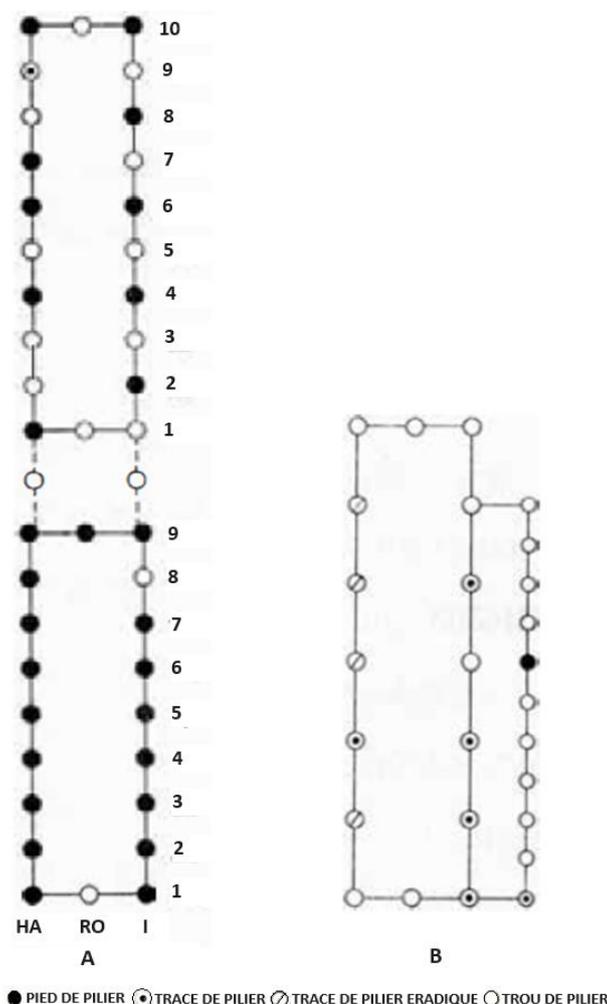


Fig. 83, (A) les bâtiment SB5956 (nord) et SB5955 (sud), les écuries de l'Office des chevaux ; (B) le bâtiment SB6170, peut-être une écurie, d'après Nara kokuritsu bunkazai kenkyūsho, 1985².

La partie méridionale du bloc ne présente que deux bâtiments alignés sur un axe nord-sud et placés sur l'extrémité orientale du lot : SB5956 et SB5955 (fig. 83). SB5956, au nord, mesure 5,5 m d'est en ouest et 21,3 m du nord au sud. SB5955, au sud, mesure 5,9 m d'est en ouest et 19,2 m du nord au sud. La présence de trous de piliers entre les deux bâtiments nous laisse supposer qu'ils étaient reliés par un couloir couvert. On remarque que dans les deux bâtiments on utilisa des piliers à section octogonale. Cependant dans SB5956

¹*Ibidem*, p. 33-34.

²*Ibid.*, p. 34, 33.

on utilisa du pin parasol, alors que le bois de SB5955 est du cyprès. La dimension du *shaku* utilisé dans les deux structures est aussi différente, ce qui suggère que SB5956 fut construit en premier et SB5955 serait un agrandissement de la phase IIb. Le consensus concernant ces deux bâtiments est qu'il s'agissait d'écuries¹.

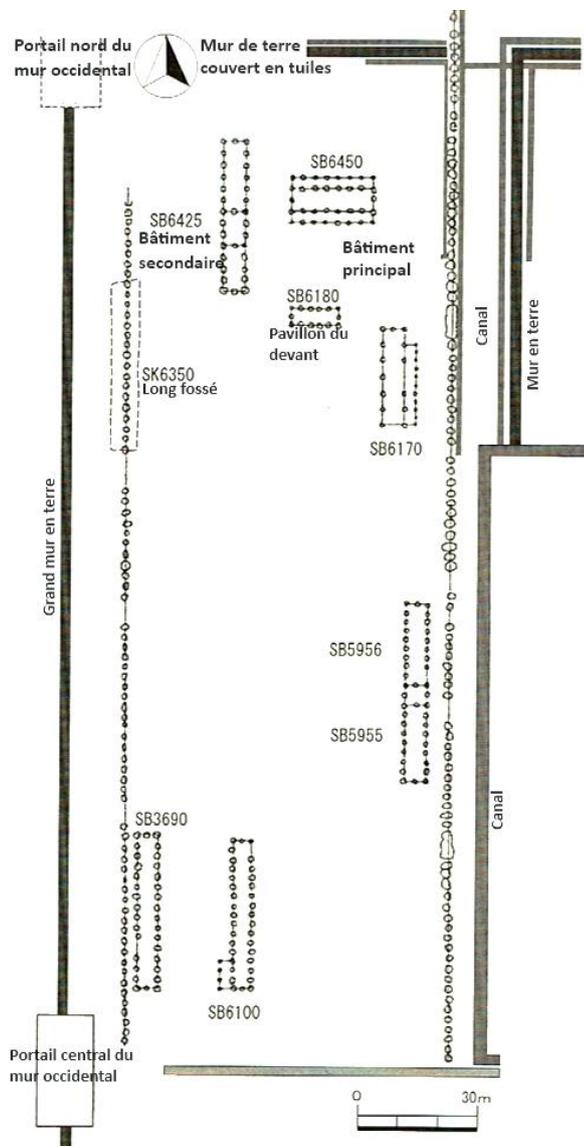


Fig. 84, Le bloc de l'Office des chevaux de Heijō-kyō dans la phase II, d'après SHINOZAKI Jōji, 2010².

Selon Shinozaki, il est fort probable que les écuries SB5955 et SB5956 aient hébergé dix-sept chevaux et que le site SB6170 en ait hébergé onze, pour un total de 28 chevaux présents à ce moment dans les écuries

¹*Ibid.*, p. 33-34.

²SHINOZAKI Jōji 篠崎讓治, *Umagoya no kōkogaku* 馬小屋の考古学 (Archéologie des écuries), Tōkyō, Kōshi shoin, 2010, p. 118.

de l'Office des chevaux¹. 28 chevaux ne sont qu'une petite fraction des animaux que le Code attribue à l'Office. Il aurait été illogique de garder un troupeau de centaines de bêtes au milieu de la Ville, compte tenu de la charge logistique que cela comporterait. Cela confirme que la plupart des animaux ne se trouvaient pas dans les écuries au milieu des bureaux du Gouvernement, mais dans les pâturages proches de la Capitale, prêts à être mobilisés en cas de nécessité. Si on considère qu'un cheval devait recevoir en moyenne 25 Kg de foin par jour, ceci suppose un apport de 0,7 t de foin par jour pour les 28 chevaux en service à la Capitale, 255,5 t par an. On constate enfin que l'une des écuries était dans le secteur nord, séparée du bâtiment plus long, dans le secteur deux. Les sources ne mentionnent pas la raison qui sous-tendait le placement d'un cheval dans un endroit plutôt qu'un autre, mais on peut supposer que les chevaux gardés près du bureau administratif étaient ceux destinés aux cortèges et autres usages protocolaires, alors que la majorité des bêtes en service était gardée dans la section sud, soit pour subir un entraînement soit pour être employée dans des tâches plus courantes.

En revenant aux fouilles, Murai Fumihiko souligne le fait que les écuries de Heijō-kyō n'étaient pas simplement des abris pour chevaux. S'agissant d'animaux utilisés dans des événements officiels, il était important de pouvoir les observer et les choisir pour les cérémonies ou les rituels. Ils étaient probablement disposés dans des box individuels, où la paille était changée fréquemment et transportée hors de la Ville².

¹Nara kokuritsu bunkazai kenkyūsho, *op. cit*, p. 116-127.

²*Ibidem*.

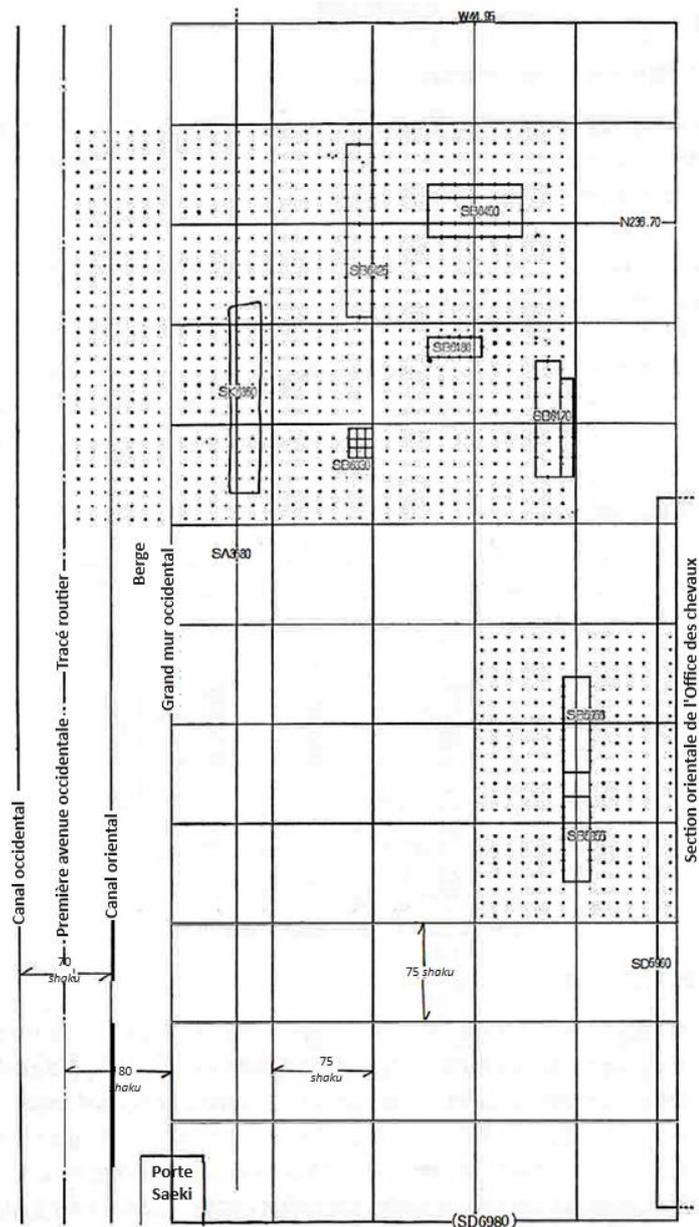


Fig. 85, Bloc administratif de l'Office des chevaux de Heijō-kyō lors de la phase I et II, d'après Nara kokuritsu bunkazai kenkyūsho, 1985¹.

On peut conclure que l'Office des chevaux gardait normalement une trentaine d'animaux dans la Capitale, qu'ils étaient placés dans le secteur administratif et que leur fumier était accumulé dans une tranchée près des écuries. Des convois réguliers ramenaient foin, paille et graines, et évacuaient les excréments et la litière usée, qui était réutilisée sans doute comme engrais dans les alentours. On ne sait à quelle époque les bâtiments SB6450, SB6425, SB5955 et SB5956 furent agrandis. Dans les fouilles concernant d'autres sections du Palais, on peut voir des changements dans les structures datables de l'ère Jinki (724-728), il est donc possible que les modifications survenues dans le bloc de l'Office des chevaux soient de la

¹*Ibid.* p. 131.

même époque¹. Il se peut que ces changements aient été dictés par une augmentation significative des chevaux sous le contrôle direct du Gouvernement central. Le Code établissant un élevage d'Etat était en vigueur depuis une génération, il se peut que vers l'ère Jinki le nouveau type de production ait commencé à acheminer vers la Capitale un nombre de chevaux supérieur par rapport au passé. On ne peut conclure avec certitude que la production augmenta en cette période, mais l'agrandissement des écuries semble être une suggestion dans ce sens. On a pu voir dans la partie introductive du chapitre 2.c que cette période correspond aussi avec une phase d'expansion et réorganisation des provinces du Nord-est. Il est donc aussi possible que l'augmentation du nombre des chevaux soit liée à ces processus et aux échanges avec les Emishi soumis.

FOUILLES DE NARA : PHASE III

Vers le second quart du VIII^e siècle, de nombreuses modifications furent apportées au bloc administratif. On continue de voir un groupement de bâtiments administratifs dans la partie nord et des écuries et une zone vide dans la partie sud, mais plusieurs infrastructures furent modifiées². Les écuries SB5955 et SB5956 subirent une restructuration. Le fossé SK6350 resta en place, mais il semblerait qu'il fut par la suite utilisé principalement comme dépôt de déchets de forge. On y trouve des fragments de céramique, dont le plus tardif est daté de la 5^e année de l'ère Tenpyō hōji (761), ce qui suggère que ce fossé fut rempli à la fin de la phase III³. L'un des changements les plus importants fut cependant la construction de deux murs qui découpaient le nouveau groupement administratif dans la partie nord du bloc. Du côté ouest, à l'est du fossé SK6350, on trouve le mur SA6341. Il court du nord au sud sur une longueur de 29,4 m⁴. Plus à l'ouest, entre SK6350 et le grand mur occidental, on trouve le bâtiment SB6360, orienté nord-sud et mesurant 5,2 m - 5,6 m d'est en ouest et 19,3 m du nord au sud⁵. Il présente des trous de pilier petits et ronds, typiques des constructions de taille réduite. À l'intérieur, on a trouvé de nombreux trous en écuelle, probablement des foyers. On a aussi trouvé trace de feu, morceaux de soufflets et scories de métal. Tout ceci nous porte à croire qu'il s'agissait d'une forge⁶.

Au nord de SB6360, il y a le bâtiment SB6403, lui aussi orienté nord-sud. Il mesure 6 m d'est en ouest et 17,8 m du nord au sud. Tout comme la forge, ce bâtiment est coupé du groupement administratif et il est davantage séparé par une barrière, SA6402, qui se relie directement à l'extrémité nord du fossé SK6350 et

¹Nara kokuritsu bunkazai kenkyūsho, *op. cit.*, p. 130-132.

²*Ibidem.*

³*Ibid.*, p. 133-134.

⁴*Ibid.*, p. 39-40.

⁵*Ibid.*, p. 36-37.

⁶*Ibid.*, p. 12-11.

s'étire vers le nord en 5 travées irrégulières pour une longueur de 12,5 m¹. Il semblerait que SA6341 et SA6402 ait eu comme fonction principale de séparer les bureaux de l'Office des chevaux. La position de cette forge suggère d'ailleurs que son fonctionnement était lié à l'Office des chevaux. Comme on a pu le constater, selon le Code administratif les selles et les équipements équestres pour l'Office étaient fournis par le Département des affaires de la cour, *Nakatsukasashō*, alors que les selles et les équipements équestres d'usage courant étaient fournis par le Département du trésor, *Ōkurashō* 大蔵省². Ce département en particulier gérait les produits du tribut, dont fer, cuivre, fourrure, et les biens emmagasinés dans les entrepôts de la Capitale. Il contrôlait aussi de nombreux techniciens et artisans, tels des tanneurs, des magasiniers, des cordonniers etc.³. De plus, le Code prévoyait l'existence d'un Bureau des forgerons, *Kanuchishi* 鍛冶司, qui gérait la fabrication des objets en métal et 20 forgerons, en plus du personnel administratif et d'autres travailleurs. Il fut supprimé lors des réformes de l'ère Daidō en 808⁴. La position de la forge SB6360 suggère que son rôle principal était la réparation ou la fabrication des composants métalliques des équipements équestres ou des instruments nécessaires à l'entretien des chevaux. Comme on a pu voir dans le chapitre 2.d et comme on pourra le constater plus avant, vers la fin du VIII^e siècle on constate une tendance à la décentralisation : les Offices eux-mêmes géraient directement leurs rizières et leurs ateliers, sans en référer à l'administration centrale. On pourrait ainsi interpréter cette forge comme un signe de ce tropisme, l'Office des chevaux s'étant doté de son propre atelier pour l'entretien et le renouvellement des équipements nécessaires. Le fait que SB6403 se trouve aussi à l'ouest des barrières et près de SK6350 nous laisse supposer qu'il s'agissait peut-être d'un autre atelier. L'entretien des chevaux demande beaucoup d'équipements : brosses, cordes, sandales en paille, cuir, etc. Il est possible que dans SB6403 il y ait eu la manufacture de l'un de ces produits périssables.

À l'est des barrières, on trouve un nombre de bâtiments groupés au centre de la zone nord du bloc. Elle est refermée sur le côté oriental par le mur SA5950A, qui longe le bloc du nord au sud⁵. Au centre de la partie nord du bloc on remarque des nombreuses structures de taille relativement réduite. À la limite septentrionale, on trouve le bâtiment SB6419, une construction orientée est-ouest de 8,1 m sur 2,7 m. Au sud de cette construction on trouve trois bâtiments construits sur le même axe et alignés est-ouest : SB6385, au nord, mesure 20,9 m sur 6 m ; SB6195, au centre, qui mesure 20,9 m sur 5,4 m ; SB6185 au sud, construit probablement en dernier, mesurant 20,9 m sur 10,2 m et doté d'un avant-toit sur son côté nord. Il est fort probable que ces trois structures, si proches dans l'espace et les proportions, aient formé une sorte

¹*Ibid.*, p. 36-37.

²Voir note *Ritsuryō, Shokuin-ryō* art. 63, p. 188.

³HERAIL, Francine, *Histoire du Japon*, Aurillac, POF, 2006, p. 328.

⁴*Ibidem*, p. 379.

⁵Nara kokuritsu bunkazai kenkyūsho, *op. cit.*, p. 14.

d'ensemble faisant fonction de l'ancien pavillon principal. C'est probablement dans ces trois bâtiments que l'on trouvait le centre administratif de l'Office des chevaux. À l'est de ce groupe, on trouve une construction orientée nord-sud : SB6172, mesurant 6,6 m sur 28,6 m. Il est possible qu'il s'agisse du nouveau pavillon secondaire. Au sud de cet édifice, sur le même axe, il y a un autre bâtiment orienté nord-sud, mesurant 8,1 m sur 40,6 m. Il est séparé en deux parties par des trous de pilier marquant trois travées. Il est très probable qu'il s'agissait d'une écurie¹. On constate ainsi que le plan du bloc, malgré des modifications importantes à sa structure, inclut toujours une écurie. Cependant, cette dernière a désormais une taille plus importante par rapport aux infrastructures présentes dans la partie méridionale, ce qui suggère un changement dans la gestion pratique du quotidien des chevaux. Malheureusement, les sources ne spécifient pas comment les chevaux étaient abrités dans ces écuries, ni de quelle manière ils étaient traités. Comme on a pu le constater dans le chapitre précédent, à partir de 749 les chevaux de certaines gardes, telles les Gardes du corps, étaient gérées par le Shibichūdai. Il est possible que cette écurie ait été utilisée pour les chevaux destinés aux autres corps.

Dans la partie sud du bloc, à l'ouest, on trouve la deuxième écurie, SB6120, orientée nord-sud, mesurant 7,9 m sur 23,3 m. Son côté occidental marque le même tracé du mur provisoire SA3680². Selon Shinozaki, il est possible que l'écurie SB5951 (fig. 86) ait hébergé 28 chevaux et que l'écurie SB6120 en ait hébergé seize. Autrement dit, vers le milieu du VIII^e siècle l'Office des chevaux gardait 44 chevaux dans les écuries du bloc administratif³. Comme on a pu le constater, les différentes Gardes comptaient plusieurs centaines d'individus : même si on tient compte du fait que les effectifs n'étaient pas tous en service en même temps, le nombre de chevaux gardés dans ces écuries semble bien trop léger pour subvenir aux besoins des soldats dans la ville. Il est possible que les chevaux gardés dans ces bâtiments au cœur du bloc administratif ne fussent pas utilisés dans les opérations de routine effectuées par les Gardes. Il est possible que l'office ait logé dans ces écuries des animaux destinés aux communications des fonctionnaires ou ceux qui devaient être employés dans des activités telles des rituels ou des déplacements officiels.

¹*Ibid.*, p. 36-37.

²*Ibid.*, p. 36-37.

³SHINOZAKI Jōji, *op. cit.*, p. 116-127.

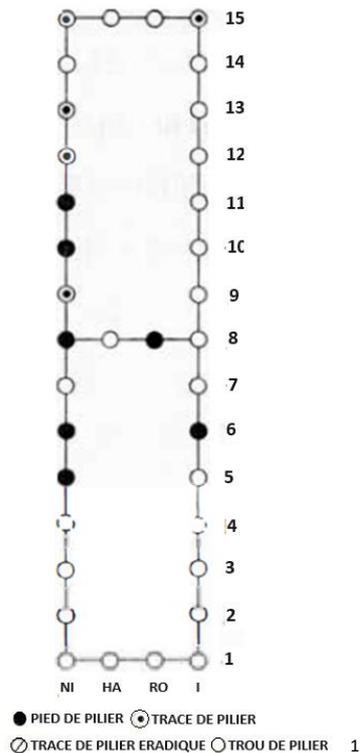


Fig. 86, Ecurie SB5951 de l'Office des chevaux de Heijō-kyō, d'après Nara kokuritsu bunkazai kenkyūsho, 1985².

Finalement, à l'ouest de SB6120 on trouve un bâtiment mesurant 4,5 m d'est en ouest et 5,4 m du nord au sud. La présence de trous de poteaux suggère la présence d'un sol surélevé comme pour le bâtiment SB6330 de la Phase II. Comme ce dernier, SB6140 était aussi probablement un entrepôt³. 2,9 m au sud de ce bâtiment on a retrouvé le mur SA6138, une barrière à travées irrégulières et d'une longueur vérifiée de 12,5 m. Il est possible qu'à cette époque on ait voulu séparer les bâtiments de l'espace vide consacré aux entraînements et à l'exercice. Dans cette phase on constate aussi la présence d'un puits, SE6166, au sud-ouest de SB5951. Il présente un diamètre de 2,7m et une forme carrée⁴. Il est difficile de croire qu'avant cette phase le bloc administratif n'avait pas d'accès direct à l'eau, compte tenu du fait que les chevaux ont besoin d'un apport d'eau propre important et régulier. Il se peut que, avant cette phase, l'Office ait apporté l'eau de la rivière ou d'autres puits à cause de la présence du fossé SK6350 : s'il était effectivement utilisé pour tasser le fumier, il y avait risque de contamination de la nappe phréatique. Il est possible qu'ils aient préféré apporter l'eau d'un peu plus loin plutôt que de mettre en danger la santé des chevaux. Après tout, les chevaux sont souvent difficiles avec leur eau et peuvent refuser de boire si la qualité ne leur convient pas. De ce point

¹Nara kokuritsu bunkazai kenkyūsho, *op. cit.*, p. 37.

²*Ibidem.*

³SHINOZAKI Jōji, *op. cit.*, p. 116-127.

⁴Nara kokuritsu bunkazai kenkyūsho, *op. cit.*, p. 39-40.

Capitale, ce qui rendit nécessaire de le rebâtir. Dans les années '40 du VIII^e siècle¹.

FOUILLES DE NARA : PHASE IV

Le bloc administratif de l'Office des chevaux se développe davantage, avec la construction de quinze bâtiments, quatre murs en terre couverts de tuiles, cinq murs en terre, douze fossés et le puits SE6166 qui continua d'être en fonction². Les murs principaux entourent le bloc : sur le côté nord se trouve le mur en terre et tuiles SA6475, qui s'étire d'est en ouest sur une longueur d'au moins 252 m. Dans l'angle nord-est, la barrière se rattache au mur SA5950B, qui, par rapport à SA5950A, présente une structure plus imposante et une couverture en tuiles³.

Encore une fois on peut identifier une partie administrative dans le nord, des écuries et un vaste espace vide au sud. Le bâtiment plus au nord est une vaste structure orientée est-ouest et doté de deux avant-toits au nord et au sud : SB6430. Il mesure au moins 33,3 m d'est en ouest et 10,8m du nord au sud. Il est possible que la fonction principale de ce bâtiment ait été celle de substituer les pavillons SB6185, SB6195 et SB6385. Au sud-ouest, on trouve SB6400, un autre bâtiment ayant deux avant-toits, mais orienté nord-sud. Il est bâti en partie sur l'emplacement de l'ancien fossé SK6350, qui fut probablement rempli pour permettre la construction de SB6400. On constate qu'il mesure 11,8 m d'est en ouest et plus de 33 m du nord au sud. Au sud-est de SB6430 on trouve un deuxième édifice de taille importante, orienté nord-sud et doté de deux avant-toits sur ses côtés longs, SB6175. Il mesure 10,8 m d'est en ouest et 52,8 m du nord au sud. À la 10^e travée en partant du sud, on trouve un trou de pilier au centre du corps principal, ce qui nous laisse penser que SB6175 était en réalité formé de deux parties, une méridionale et une septentrionale. Etant donné qu'on remarque une différence dans la base des piliers, il est possible que la partie du nord soit un agrandissement. Au centre de ces trois bâtiments, on trouve un groupement entouré sur les quatre côtés des barrières SA6317, SA6456, SA6318, SA6455 et SA6186, d'une longueur respective de 14,6 m, 11,5 m, 16,5 m, 14 m et 15 m. Il semble fort probable que les bureaux qui se situent au cœur de cette enceinte intérieure étaient le siège principal de l'administration de l'Office des chevaux⁴.

Entourés par cette enceinte on trouve quatre bâtiments. Trois sont orientés est-ouest et construits sur le même axe du nord au sud. En partant du nord, on trouve SB6420, qui mesure 17,9 m sur 7,8 m avec un avant-toit sur le côté sud, et qui croise en deux points l'ancienne fondation de SB6425. Au centre on trouve SB6381, qui mesure 15 m sur 3 m et croise l'ancien tracé de SB6385. Le dernier bâtiment au sud est SB6190, qui mesure 15 m sur 4,8 m. Un trou de pilier se trouve entre SB6120 et SB6381 au long leur côté oriental, et

¹Nara kokuritsu bunkazai kenkyūsho, *op. cit.*, p. 134-135.

²*Ibid.*, p. 136-138.

³*Ibid.*, p. 13.

⁴*Ibid.*, p. 43-44.

il est ainsi possible que ces deux constructions étaient reliées. Comme on peut le constater, ce groupe se situe exactement au même endroit que l'ancien bureau, ce qui pourrait signifier que SB6420 était le siège de l'office principal et les deux bâtiments au sud des dépendances. Sur le côté oriental de cette enceinte interne se trouve SB6451, orienté nord-sud et mesurant 5,2 m sur 14,9 m. C'est clairement un bâtiment administratif construit en partie sur l'ancien tracé de SB6450. Au sud de ce groupement, on trouve quatre bâtiments placés de manière longitudinale d'est en ouest. Le plus proche du grand mur occidental est SB6345, il est orienté du nord au sud et il mesure 7,1 m sur 21,1 m. À l'est de celui-ci, il y a SB6340, au plan presque carré, qui mesure 4 m sur 5,4 m. La présence de traces de poteaux et donc d'un sol rehaussé signifie qu'il s'agissait probablement d'un entrepôt. Dans la moitié est du bloc, on trouve SB6177, un bâtiment de petite taille orienté nord-sud, mesurant 4,5 m sur 12,6 m. Son caractère peu imposant a poussé les archéologues à se demander s'il s'agissait d'un bâtiment temporaire, ou même s'il ne s'agissait pas plutôt d'un enclos pour chevaux. Finalement, sur le côté plus oriental, on trouve SB6165, un autre édifice de taille réduite, mesurant 8,1 m d'est en ouest et 5,4 m du nord au sud¹. On peut ainsi interpréter la moitié nord du bloc comme la partie administrative. À l'ouest, on trouve des ateliers, au centre, les bureaux administratifs et les archives, au sud l'entrepôt, peut-être un enclos. Il est possible que les autres constructions de cette partie aient servi aux soins particuliers de chevaux, lors de maladies ou pour les préparer avant une cérémonie.

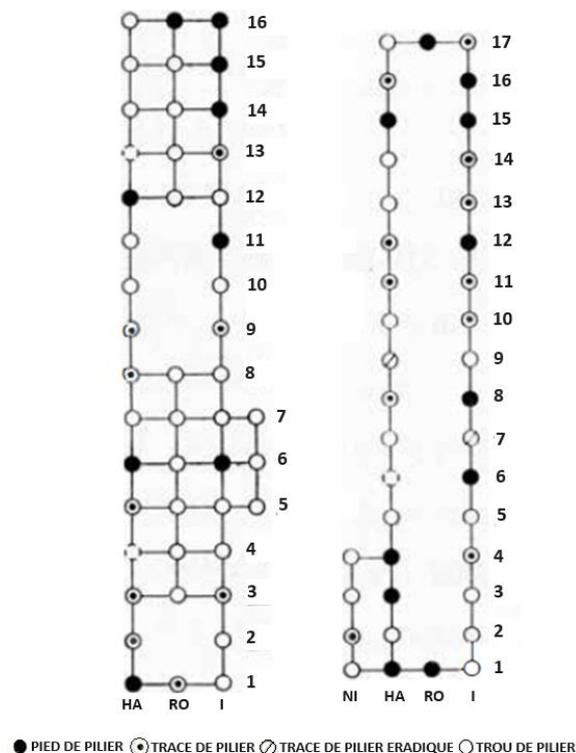


Fig. 88, Ecuries SB3690 et SB6100 de l'Office des chevaux de Heijō-kyō, d'après Nara kokuritsu

¹*ibid.*, p. 42-44.

La majorité de la moitié sud du bloc est constituée par un vaste espace vide. Les écuries de cette époque, SB3690 et SB6100 (fig. 88), se trouvent dans le coin sud-ouest du bloc, les deux orientées nord-sud et construites sur le même axe est-ouest. SB3690 mesure 5,3 m sur 39,7 m. Des traces de poteaux dans les quatre dernières travées de la partie septentrionale suggèrent que dans cette partie du bâtiment il y avait un plancher. Une situation similaire concerne la portion sud du bâtiment, qui présente aussi un petit avant-toit de deux travées sur son côté est. Il est possible que cette construction ait été utilisée pour abriter les chevaux dans les parties à même le sol, et pour entreposer du matériel ou du fourrage dans les parties dotées de plancher². Il est aussi possible que certains chevaux aient été abrités dans la partie à même le sol, et que au moins l'une des deux parties avec plancher ait servi comme écurie pour des chevaux jouissant d'un traitement spécial : soit les chevaux de qualité supérieure, soit ceux qui allaient être utilisés dans des parades ou des cérémonies. Les abriter sur un plancher rehaussé permettait peut-être de garder le sol plus propre et protéger leurs sabots de la boue. Le fait de pouvoir garder les jambes et les sabots propres pourrait être particulièrement intéressant si les animaux devaient être employés dans des cérémonies publiques. En effet, comme on pourra le constater, les *Engi-shiki* prévoyaient un plancher en bois pour les écuries de la cour.

L'autre écurie, SB6100, mesure 4,8m sur 38,2m, et possède un petit avant-toit sur son côté occidental. Le *shaku* de référence utilisé dans ce bâtiment est légèrement différent de celui utilisé pour SB3690, ce qui pourrait suggérer que les deux écuries furent construites à deux moments différents et non pas en même temps. À l'ouest de SB6100 se trouve le puits SE7110³. En le fouillant, on a pu trouver des fragments de céramique de la moitié de l'époque Nara, ce qui a permis de dater cette phase du bloc administratif⁴. Shinozaki estime que les écuries de cette phase avaient une capacité de seize chevaux pour SB6390 et de quinze pour SB6100, pour un total de 31 animaux à disposition de l'Office⁵.

¹*Ibidem*, p. 45.

²*Ibid.*, p. 42-44.

³*Ibid.*

⁴*Ibid.*, p. 138-140.

⁵SHINOZAKI Jōji, *op. cit.*, p. 116-127.

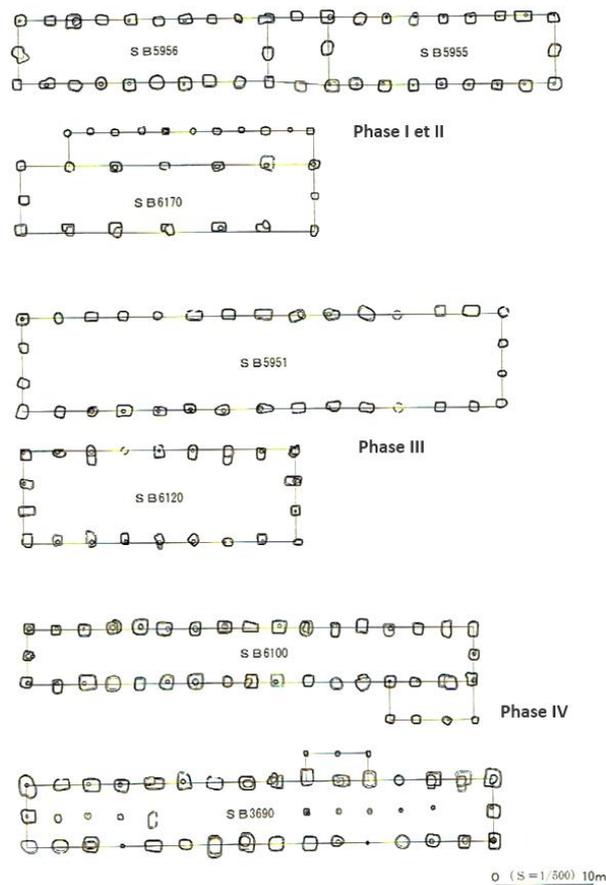


Fig. 89, Différente structure des écuries selon les différentes phases : d'en haut en bas, phase I et II, phase III et phase IV, d'après SHINOZAKI Jōji, 2010¹.

FOUILLES DE NARA : PHASE V

Vers la fin de la période de Nara, le bloc administratif de l'Office des chevaux fut à nouveau réorganisé et la division en deux parties entre le nord administratif et le sud peu construit est davantage marquée par la création du fossé SD5961, qui court d'est en ouest. Il s'agit d'un sillon de 1,2 m de largeur, 20 cm de profondeur et une longueur d'au moins 70 m. Des pierres de fondation sur les deux côtés à 20 m de l'extrémité ouest suggèrent la présence d'un pont. Ce fossé croise le mur SA5950B et le traverse à la base par des conduites en bois. Dans le nord de la section administrative on trouve deux bâtiments de taille réduite orientés est-ouest et construits sur le même axe : SB9552, qui mesure 6,4 m sur 4,2 m, et SB6469, qui mesure 16,6 m sur 4,8 m. Sur la partie est de la section, deux bâtiments orientés nord-sud et dotés d'avant-toits sur les côtés est et ouest sont construits sur le même axe. Il s'agit de SB6460, qui mesure 10,8 m sur 13,6 m, et SB6173, qui mesure 12,7 m sur 18,9 m. Au centre du secteur administratif on trouve une nouvelle structure, SB6386, orientée est-ouest, qui mesure 17,6 m sur 6 m. On a trouvé traces de poteaux dans les trois travées

¹*Ibidem*, p. 120.

orientales, ce qui suggère la présence d'un plancher¹. Sa position centrale indique qu'il s'agissait probablement d'un bâtiment principal de l'Office, mais ses dimensions modestes font qu'il est peu probable qu'il s'agisse vraiment du bureau principal. Au sud-ouest de SB6386 on trouve SB6401, une construction orientée nord-sud avec deux avant-toits sur ses côtés est et ouest. Elle mesure 12,4 m sur 17 m et ici on a pu extraire céramiques qui ont servi à dater cette phase. Au sud de SB6386, près du fossé, se trouve finalement SB5945, un bâtiment de petite taille orienté nord-sud avec un avant-toit sur son côté oriental et mesurant 8 m sur 10,8 m².

Au sud du fossé mais toujours dans la moitié nord du bloc, on trouve le bâtiment SB6130, placé au centre du secteur et orienté est-ouest avec un avant-toit particulièrement ample sur son côté nord. Il mesure 15 m sur 10,2 m. À l'intérieur, on a constaté la présence d'onze trous en écuille. Ceux-ci ont initialement été interprétés comme des traces de poteaux, mais il semble plus probable qu'il s'agissait de trous réalisés pour y encaisser des grands conteneurs en céramique. Il est possible que cet édifice ait joué un rôle de bâtiment principal de l'Office, ce qui suggère que le centre administratif fut déplacé du centre-nord au centre. Cependant il est aussi possible qu'il s'agissait d'un entrepôt. Peut-être les vases gardés à l'intérieur contenaient les graines prévues pour les chevaux. SB6130 est côtoyé par un autre bâtiment plus petit, SB6141, qui mesure 4,2 m d'est en ouest et 10,4 m du nord au sud. Il fonctionnait probablement en tant que dépendance de SB6130³.

Lors des fouilles, on a pu récupérer une quantité importante de vestiges, surtout des fragments de céramique et des *mokkan*. En particulier, on a retrouvé des céramiques avec le nom *Uchi no umaya*, 内廐, mais aussi des coupes portant le mot *shume* 主馬 marqué à l'encre⁴. Ceci nous confirme qu'il s'agit bien du bloc de l'Office des chevaux et que ce lot fut le siège de l'Office et des écuries tout au long de la période de Nara, à l'exception de l'abandon temporaire de la Capitale dans la première moitié du VIII^e siècle. On comprend aussi que les offices de ce bloc disposaient de leur vaisselle propre. Il est probable que tout le matériel nécessaire au fonctionnement de ce secteur ait été une dotation spécifique de l'Office.

Les écuries de l'Office des chevaux apparaissent très différentes des petites écuries retrouvées en province. Non seulement les bâtiments de la Capitale sont bien plus grands, mais le sol ne présente pas de rabaissement, comme dans le cas des écuries de province. Ceci suggère un changement de litière très fréquent, au moins une fois par jour. Si cela demandait un effort plus important et un investissement majeur

¹Nara kokuritsu bunkazai kenkyūsho, *op. cit.*, p. 47-48.

²*Ibid.*, p. 138-140.

³*Ibid.*

⁴*Ibid.*, p. 0.

en paille, ça permettait aussi de maintenir les sabots plus au sec¹.

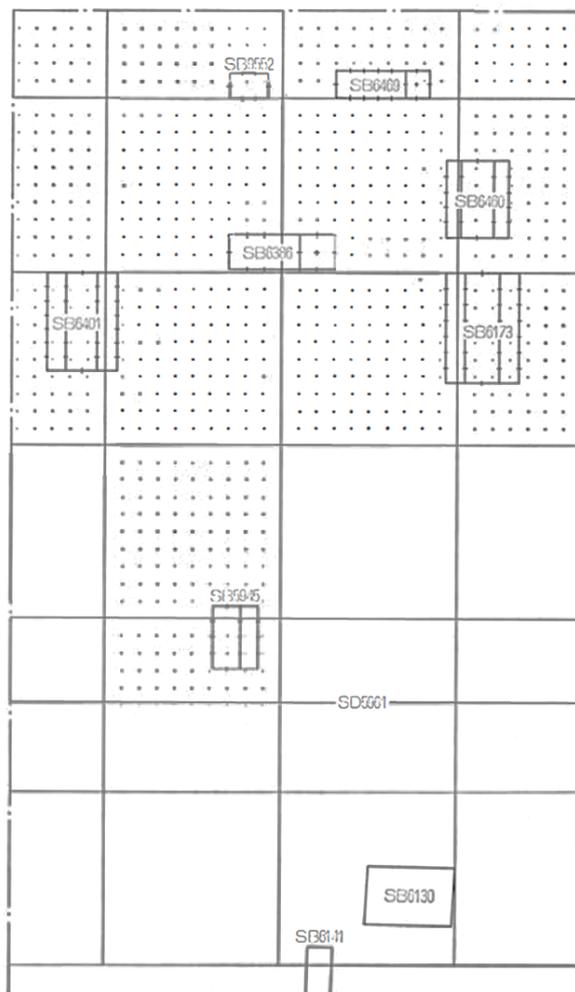


Fig. 90, Secteur septentrional du bloc de l'Office des chevaux de Heijō-kyō, phase V, d'après Nara kokuritsu bunkazai kenkyūsho, 1985².

En conclusion, les chevaux que le Code attribue aux deux sections de l'Office des chevaux étaient gardés dans des pâturages aux alentours de la Capitale, où ils étaient nourris, soignés et entraînés. Au cours du siècle, entre 28 et 44 chevaux étaient à chaque fois « en service », dans les écuries de l'Office. Il est fort probable que les animaux en service étaient changés régulièrement. On sait que le service des conscrits était partagé en jours de service actif, *jōban* 上番, et passif, *geban* 下番. Selon cette division, on leur demandait d'effectuer des prestations différentes : des tours de garde et maintien de l'ordre, entraînement et soin de l'armurerie provinciale. Il est possible que le temps des chevaux de l'Office ait été organisé de façon similaire, avec des périodes actives dans la Capitale, où les animaux étaient utilisés, et des jours passifs (consacrés

¹SHINOZAKI Jōji, *op. cit.*, p. 116-127.

²Nara kokuritsu bunkazai kenkyūsho, 1985, p. 139.

probablement à l'entraînement et aux soins éventuels). On sait d'ailleurs que, si la majorité des chevaux publics étaient gardés hors de la Ville, les chevaux privés étaient traités de la même manière. Selon le *Nihon shoki*, la pratique commune était, pour ceux se rendant à la Capitale avec des montures privées, de les laisser aux soins de gens des provinces d'Owari ou Mikawa. Le prix payé était de deux *hiro* (4,74 m) de tissu et deux *taba* ballots de chanvre (4,25 l). Une fois que les visiteurs avaient réglé leurs affaires à la Capitale, ils reprenaient leurs chevaux et, rentrés chez eux, ils envoyaient un fer de houe comme paiement final. Il semblerait qu'il y avait beaucoup d'abus dans ce secteur, surtout de la part des gens de la province de Mikawa. Les chevaux que les gens de passage leur confiaient étaient souvent affamés, négligés ou volés. On établit donc que ce type de transaction devait se faire en une seule fois et par l'intermédiaire du chef de village de l'endroit où l'on laissait le cheval. Le chef du village gardait le paiement jusqu'à la fin de la transaction et retenait la somme si le cheval avait été mal traité ou s'il avait disparu¹.

On a malheureusement moins de données archéologiques pour l'Office des chevaux de la ville de Heian par rapport à celui de la ville de Heijō. Même en tenant compte des nombreux changements survenus dans le bloc de Nara au long des différentes phases, on peut remarquer certains caractères de continuité : il y avait une partie nord plutôt occupée par des édifices administratifs et une partie sud où on pouvait trouver des entrepôts, un vaste espace vide, et les écuries de l'Office, bâties en longueur et orientées nord-sud. On peut supposer que l'organisation du bloc de Heian se présentait selon ces caractéristiques de base. Les *Engi-shiki* nous offrent aussi des détails concernant la structure des écuries : le sol devait être en poutres de bois d'une largeur de un pied (29,64 cm), une longueur de une toise et un pied (3,26 m) et une épaisseur de six pouces (14,76 cm). Le fait que l'on insiste sur le fait que les chevaux étaient abrités sur un plancher et non pas sur de la terre battue pourrait confirmer mon hypothèse concernant l'écurie SB3690, autrement dit que, déjà à l'époque de Nara, au moins certains chevaux étaient gardés dans des bâtiments au sol en bois. Les Règlements établissent aussi que chaque cheval avait droit à un espace de dix poutres, autrement dit 2,96 m sur 3,26 m. De plus, pour chaque paire de chevaux, on avait une mangeoire d'une longueur de une toise et six pieds (4,74 m)². On a un exemple détaillé d'écurie mentionné dans le chapitre : l'écurie de Mizu 美豆, dans la province de Yamashiro. En plus de sa structure, elle dispose de dix *chō* (10 hectares) de champs secs (probablement pour la culture du foin) et 50 *chō* (50 hectares) de lande. Il s'agit d'une écurie qui sert pour les deux sections et où les *mima* sont envoyés en hiver pour grossir³. Il est important de souligner que cette

¹INOUE Mitsusada 井上光貞, SAKAMOTO Tarō 坂本太郎, IENAGA Saburō 家永三郎, ŌNO Susumu 大野晋, *Nihon shoki* 日本書紀 (Chroniques du Japon), *jō, ge*, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1968, *Nihon shoki*, Taika 2.3.22 (646), *ge*, p. 296-299.

²TORAO Toshiya 虎尾俊哉, *Engi-shiki* 延喜式 (Règlements de l'ère Engi), Tōkyō, Dainihon insatsuka bushiki kaisha, 2017, *Engi-shiki, ge*, chap. 48, art. 42, p. 816-817.

³*Ibidem*, art. 57, p. 822-823.

écurie n'est pas significative pour la situation normale de ce type d'établissement : pour mériter une mention spéciale dans les règlements, l'écurie de Mizu devait être particulière. Enfin, les écuries étaient équipées par l'Office en torches, balais, houes, louches et seaux d'eau¹. On a pu le constater que le matériel utilisé par l'Office était marqué avec le nom de l'Office et très probablement gardé dans les entrepôts du bloc administratif.

ARCHÉOLOGIE DES MAKI

Dans les différentes sociétés qui adoptèrent la culture équestre, on constate plusieurs stratégies de gestion des hardes. Comme on a pu le mentionner dans les chapitres 2.a et 2.b, on a des exemples de chevaux enfermés, ou de chevaux laissés à l'état presque-sauvage jusqu'au moment où leur usage est requis. Au Japon, on trouve la trace archéologique d'un usage extensif des enclos : un exemple nous est offert par le site de Kiso Morino 木曾森野遺跡 (fig. 91), dans la région de Tōkyō, dans la municipalité de Machida. Ici les archéologues ont trouvé des fossés qui découpent le plateau au sud de la rivière, en délimitant une surface qui mesurait peut-être 300 m est-ouest et 200 m nord-sud, pour une surface d'environ 6 hectares. Le fossé n° 1 (fig. 91) avait une largeur de 1,80 m et une profondeur d'environ 1 m. Sur la berge interne, des traces de poteaux laissent supposer l'existence d'une structure, très probablement des barrières².

¹*Ibid.*, art. 43, p. 816-817.

²MATSUZAKI Motoki 松崎元樹, « Musashi no kuni Tama-gun chi no maki wo saguru 武蔵国多摩郡域の牧をさぐる » (Investigation dans les pâturages du district de Tama dans la province de Musashi), dans IRUMADA Nobuo 入間田宣夫, TANIGUCHI Kazuo 谷口一夫 (dir.), *Maki no kōkogaku 牧の考古学* (Archéologie du pâturage), Tōkyō, Kōshishoin, 2008, p. 147-160.

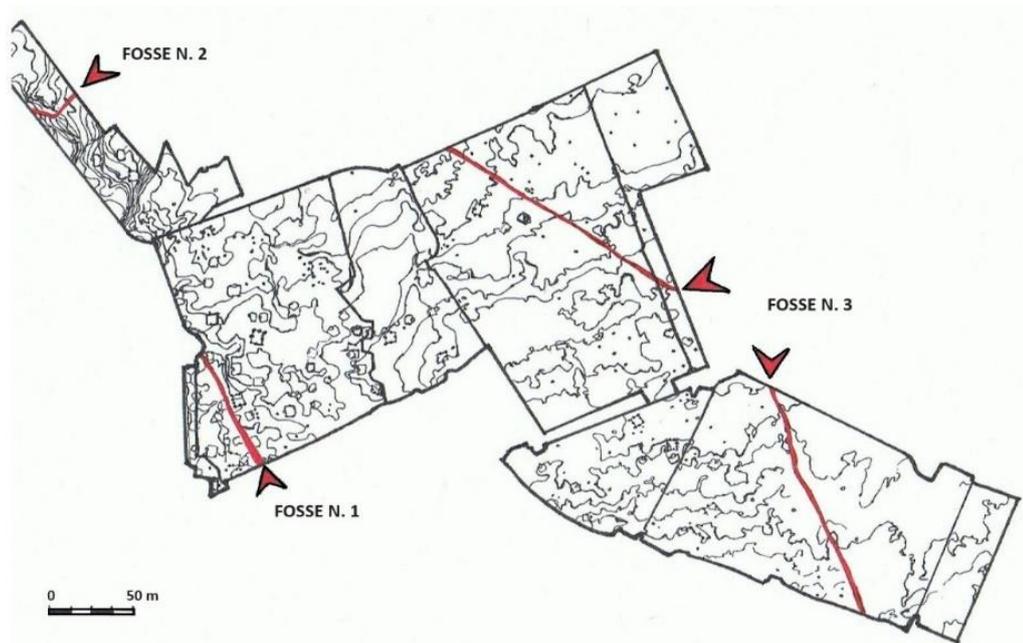
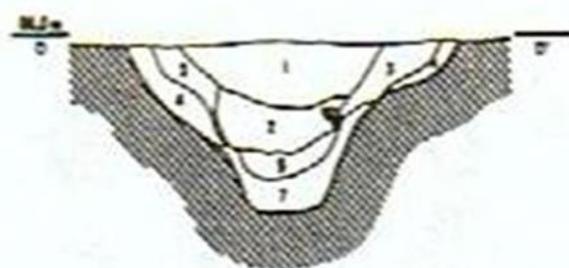


Fig. 91, Fossé découpant un *maki* dans le site de Kiso Morino, d'après MATSUZAKI Motoki, 2008¹.

Ces installations furent modifiées à plusieurs reprises, mais il semblerait que les restes en question appartenaient à un pâturage en usage au IX^e siècle². Si on considère qu'il faut un hectare par cheval, on peut imaginer que ce site était le pré d'un étalon et de son *harem* de femelles. On peut donc imaginer que, du moins dans certaines régions, des portions du territoire étaient découpées et entourées de la sorte, pour que les chevaux puissent y être libérés sans besoin d'une supervision attentive.

¹*Ibidem*, p. 149.

²*Ibid.*, p. 147-160.



FOSSE N. 1 DU SITE DE KISO MORINO



FOSSE N. 3 DU SITE DE KISO MORINO

Fig. 92, Section des fossés de Kiso Morino, d'après MATSUZAKI Motoki, 2008¹.

Un autre exemple archéologique est celui du site de Handa Nakahara 半田中原遺跡 et de Minamibara 南原遺跡, dans la municipalité de Shibukawa au cœur du département de Gunma (fig. 93). Il s'agit d'une plaine près du volcan Haruna, située entre les rivières secondaires Takisawa et Yoshioka, avec une pente légère vers le sud-est. Cette pente se trouve à 155-166 m d'altitude sur une terrasse fluviale donnant sur la rivière Tone. Les fouilles faites entre 1990 et 1991 ont déterminé la présence d'activité humaine dès l'époque Jōmon, une activité funéraire avec l'époque Kofun, et finalement d'une zone habitée à la période de Nara. Le village ne présente pas de zone agricole importante. Un long fossé découpe une zone de plus de 6 hectares. Il s'agit d'une excavation en section à U, large 1,50 m et d'une profondeur de 60 cm. La terre en excès avait été entassée sur le côté externe. Du fond du fossé au sommet du terre-plein on peut atteindre une hauteur de 2 m. En dehors de cela, on avait érigé une barrière en bois. Il s'agit d'une installation remarquable pour l'époque et la zone².

¹*Ibid.* p. 150.

²TAKASHIMA Hideyuki 高島英之, « Kōzuke no maki 上野国の牧 » (Les pâturages de Kōzuke), dans IRUMADA Nobuo 入間田宣夫, TANIGUCHI Kazuo 谷口一夫 (dir.), *Maki no kōkogaku 牧の考古学* (Archéologie du pâturage), Tōkyō, Kōshishoin, 2008, p. 161-176.

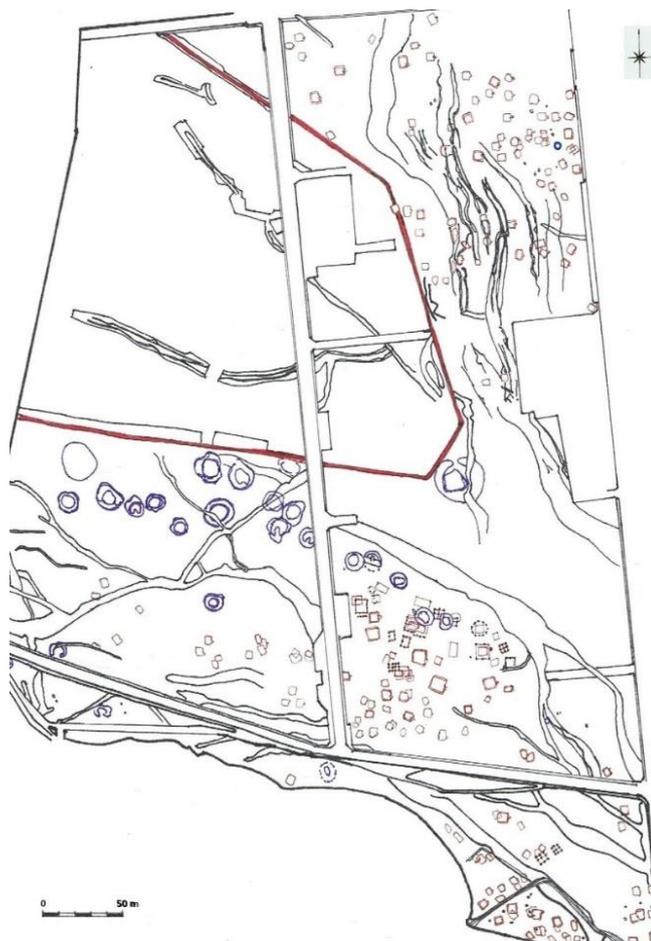


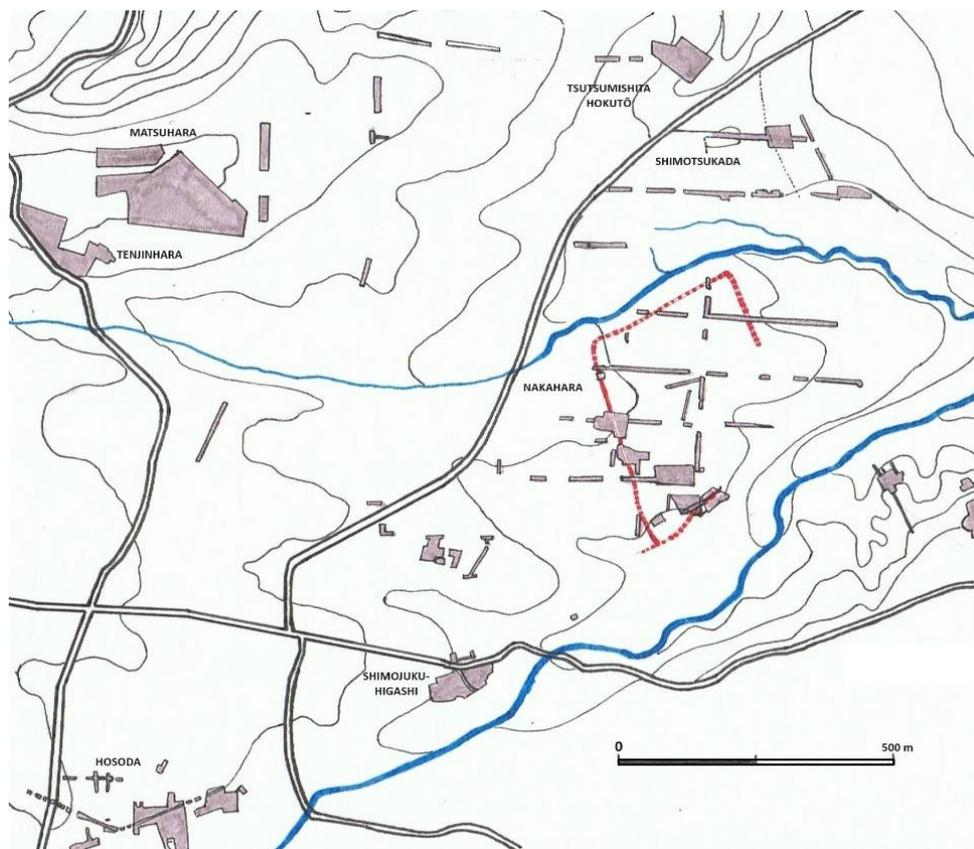
Fig. 93, Les sites archéologiques de Handa Nakahara et Minamihara, d'après TAKASHIMA Hideyuki, 2008¹.

À l'intérieur de cette barrière, le terrain apparaît dépourvu d'activité : pas de champs, rizières ou habitations. Il est possible qu'il s'agisse d'un *maki*. Etant donné la conformation du territoire refermant cette portion du terrain, il est possible qu'il ait été utilisé comme pâturage libre ou comme terrain d'entraînement pour les chevaux. À l'est de cette installation, on remarque la présence de nombreux bâtiments. Takashima Hideyuki note que les constructions de la partie septentrionale sont pour la plupart des maisons semi-souterraines, alors que les bâtiments méridionaux sont pour la plupart des structures sur pilotis. Il est probable que la partie nord ait été une zone d'habitation pour les employés ou les hommes de peine, alors que les greniers et les bâtiments administratifs se concentraient dans la partie sud. Dans les maisons semi-souterraines de la partie nord on a retrouvé des dents de chevaux, des objets en fer, des boucles, des flèches en fer, des poteries Sue. Tout ceci nous confirme le lien entre le site et l'élevage. Cet endroit resta actif au long de l'époque de Heian, et Takashima estime qu'il est fort possible que ce pâturage figure dans les *Engi-*

¹*Ibidem*, p. 165.

shiki avec le nom d'Arimashima-boku 有馬島牧¹. Si c'est le cas, ceci témoigne de la continuité dans les techniques d'élevage dans cette région.

Un autre site très important de la région est le district archéologique de Nakanotani 中野谷遺跡群, dans la municipalité d'Annaka, dans le département de Gunma (fig. 94). Le district se trouve sur une terrasse fluviale sur la rive droite de la rivière Usui, à une altitude de 230 m. Les fouilles entre 1988 et 1993 ont mené à la découverte de quinze sites archéologiques sur une surface de 1,5 km² environ. Sept de ces sites sont considérés comme liés aux pâturages établis sous le Code. Il s'agit des sites de Nakahara 中原遺跡, Shimojuku-higashi 下宿東遺跡, Hosoda 細田遺跡, Shimotsukada 下塚田遺跡, Tenjinbaru 天神原遺跡, Matsuhara 松原遺跡 et Tsutsumishita hokutō 堤下北東遺跡. Cette partie du district archéologique comporte une centaine d'hectares entourés par les rivières Tenjin et Nekosawa, et découpés par des fossés artificiels. Dans la partie septentrionale on trouve ce qu'on croit être les restes de forges, bâtiments pour la gestion et un système de puits et canalisations².



¹TAKASHIMA Hideyuki, *op. cit.*, p. 161-176.

²*Ibid.*

Fig. 94, Le district archéologique de Nakanotani, d'après TAKASHIMA Hideyuki, 2008¹.

Si on prend en exemple le site de Nakahara, on voit une zone de forme vaguement trapézoïdale d'une surface de 8-9 hectares environ (fig. 95), coupée du reste par un fossé. Ce fossé mesure 3 m de largeur dans son point le plus large et 1 m dans son point plus étroit, a une profondeur d'environ 1,20 m et la terre en excès a été empilée sur le côté extérieur pour créer un terre-plein. Il y avait une palissade, mais on n'a pas repéré d'autres constructions. Un pont de terre d'une largeur de 5 m relie le site à l'extérieur. Dans la pointe sud-est de cette zone il y avait une portion d'environ 40x50 m de terrain humide, utilisé probablement comme point d'eau pour les animaux. Des fragments de céramique trouvés au fond du fossé nous ont permis de déterminer que ce site était actif au IX^e siècle².

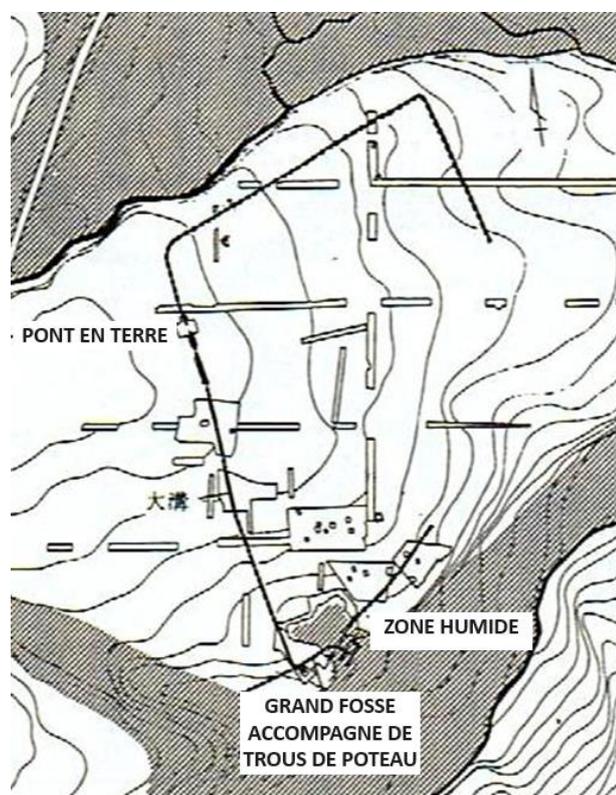


Fig. 95, Le pâturage de Nakahara, d'après TAKASHIMA Hideyuki, 2008³.

Ces sites nous permettent de constater la similitude structurelle des élevages orientaux et leur continuité dans les siècles. Ils nous permettent aussi de donner plus de détail et de profondeur à l'image offerte plus en haut d'un *maki* constitué de zones bâties, zones agricoles, et zone où les animaux pouvaient

¹TAKASHIMA Hideyuki, *op. cit.*, p. 167.

²*Ibid.*, p. 161-176.

³*Ibidem*, p. 168.

brouter en semi-liberté, retenus, du moins dans les centres officiels et plus importants, par des palissades et des fossés. Ces barrières permettaient sans doute d'épargner sur la main d'œuvre des employés, car les chevaux n'avaient pas la liberté complète de s'enfuir. Toutefois, même là où des vastes portions de pré pouvaient être entourées de barrières, la surveillance était nécessaire. Le décret de la 18^e année de l'ère Jōgan, cité plus en haut, nous informe que les chefs de pâturages ne surveillent pas avec zèle les barrières, qui finissent par brûler¹. Il paraît étrange que des palissades aient risqué d'être incendiées. Cependant ceci est plus compréhensible si on considère le contexte de l'agriculture sur brulis pratiquée à l'époque : le Code nous informe que les pâturages étaient brûlés entre le 1^e et le 2^e mois, pour encourager la croissance d'herbe nouvelle². Cette pratique avait peut-être aussi pour but de purifier les prés de vieux fumier et parasites. Comme le fait remarquer Hyland dans *Foal to Five Years*, les déjections des chevaux doivent être récoltées de manière régulière car le cheval ne mange pas d'herbe sale et parce que la présence d'excréments facilite la prolifération de parasites³. Brûler le pré était probablement une manière de libérer le pâturage des parasites et favoriser l'herbe nouvelle.

C. E. G. Hope note d'ailleurs que dans un pré de dimensions réduites, il est important de ne pas laisser les chevaux sur le même terrain trop longtemps, pour empêcher le déclin de l'herbe et la prolifération des parasites. Il recommande au propriétaire d'un poney de compagnie de déplacer son animal et laisser le pré reposer au moins trois mois par an⁴. Ceci doit être encore vrai pour les prés hébergeant un groupe de chevaux et non pas un seul. Il explique ensuite que le pré doit être :

- Bien drainé et sec ;
- Bien entouré d'une barrière ;
- Doté d'un point d'eau, si possible un point d'eau naturel tel qu'une source. Si ceci n'est pas possible, il est absolument impératif de fournir de l'eau fraîche tous les jours, car le cheval au pré aura besoin de boire de l'eau propre au long la journée ;
- Il devrait y avoir un abri. Les poneys ne craignent nullement le froid, mais ils auront besoin d'ombre dans les périodes de canicule ;

¹ *Ruijū sandaikyaku*, livre 18, Jōgan 28.1.18 (876), dans HERAIL, Francine, *Recueil des décrets des trois ères méthodiquement classés, livres 8 à 20*, Paris, DROZ, 2008, p. 586-587.

²INOUE Mitsusada 井上光貞, SEKI Akira 関晃, TSUCHIDA Naoshige 土田直鎮, AOKI Kazuo 青木和夫 青木和夫, *Ritsuryō 律令* (Code Administratif), Tōkyō, Iwanami Shoten, 1981, *Ritsuryō, Kumokuryō*, art. 11, p. 415-416.

³HYLAND, Ann, *Foal to Five Years*, Londres, Ward Lock Limited, 1996b, p. 49.

⁴HOPE, C. E. G., *The perfect pony owner*, Bristol, London Museum Press Limited, 1968, p. 43-46.

- Le pré devrait être inspecté pour s'assurer de l'absence de plantes potentiellement toxiques pour le cheval¹. Effectivement les chevaux ne peuvent pas vomir, ce qui signifie que le propriétaire doit prêter une attention particulière au moment de le nourrir ou l'abreuver, car toute erreur peut devenir un souci impossible à résoudre sans médecine vétérinaire moderne.

Comme on pourra le constater dans la section dédiée à l'archéologie des *maki*, cette description se rapproche beaucoup de l'image qu'on a pu reconstruire des *maki* japonais. On ne trouve pas trace d'abris, mais il est possible qu'il s'agissait de cabanes temporaires qui n'ont pas laissé de trace, ou il se peut que l'abri ait été constitué simplement par quelques arbres. On a pu trouver des exemples avec des points d'eau naturels, et plusieurs cas de *maki* entourés d'une clôture.

En revenant au décret de la 18^e année de l'ère Jōgan (876), celui-ci explique que la courte vie des barrières comporte la nécessité de les rebâtir souvent, ce qui provoque des litiges autour du bois nécessaire. Ce détail possède un intérêt particulier, car l'exploitation des bois n'est guère un sujet de débat dans le Code. Il apparaît toutefois que c'était bien un sujet sensible sur place. Sans doute la coutume locale déterminait les droits sur les ressources de l'endroit, dont le bois. Par ailleurs, la valeur du bois (ou du moins des planches travaillées) est confirmée plus tard, quand le décret dit que ces barrières pouvaient être volées². Le bois, et en particulier les planches et les poutres, était donc une ressource d'une certaine valeur dont les *maki* réclamaient l'usage.

¹*Ibidem*.

²HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 586-587.

2.f

Le cheval de guerre et l'État Régi par la cour : du IX^e siècle aux Règlements d'Engi

Dans ce chapitre, qui marque la fin de la partie dédiée à l'administration des haras et la gestion des chevaux militaires, nous allons examiner la période qui va du début du IX^e siècle au début du X^e siècle. En 927 le Gouvernement central publia les *Règlements de l'ère Engi*, qui consolidèrent les modifications apportées jusqu'à ce moment au Code Administratif. Les *Règlements* restèrent officiellement la base légale du fonctionnement du Gouvernement jusqu'à la fin de l'époque de Heian, *Heian jidai* 平安時代 (794-1185). Ainsi, même si des modifications mineures intervinrent suite à leur compilation, on peut considérer les *Règlements* comme la forme aboutie de la gestion du cheval militaire japonais de la part du Gouvernement central.

Comme on a pu le remarquer jusqu'à présent, l'élevage du cheval militaire au Japon démarre de façon privée. Avec les Réformes de l'ère Taika et la compilation du Code administratif, il y eut une tentative de centraliser la production, la gestion et l'usage de cette ressource stratégique. Cependant on a pu aussi constater que les haras privés ne furent jamais interdits, au contraire, ils furent intégrés dans la structure

administrative, qui imposa un contrôle sur l'animal plutôt qu'un monopole total sur sa production. Au long du IX^e siècle on pourra constater que le secteur privé joua à nouveau un rôle important dans la production et gestion des chevaux du royaume. En général, à cette époque on remarque que les limites entre public et privé se firent de moins en moins nettes. Dans le contexte du cheval militaire, ceci est encore compliqué par l'évolution d'une couche guerrière qui se démarqua progressivement de l'élite civile, en élaborant ses propres moyens de production et sa propre culture. Notre étude s'arrête à l'aube de celle qu'on pourrait définir comme l'ascension des guerriers. De plus notre étude de la gestion des haras privés et du développement des bandes armées professionnelles est compliquée par un manque de littérature originelle spécifique.

Cependant, en étudiant les documents dont on dispose et la littérature ultérieure, on pourra peut-être élaborer des hypothèses concernant les aspects de l'élevage et de la gestion du cheval militaire au Japon qui ne sont pas décrits par les sources administratives. Tout comme dans les chapitres précédents, l'administration du cheval militaire évolua en fonction du contexte historique. On va donc tracer un portrait essentiel de la période étudiée, et ensuite analyser en détail le rôle du cheval.

CADRE HISTORIQUE DES IX^e ET X^e SIÈCLES

Le IX^e siècle s'ouvrit sous le règne de l'Empereur Kanmu 桓武天皇 (r. 781-806). Son prédécesseur, l'Empereur Kōnin (r. 770-781), avait été le premier souverain n'appartenant pas à la lignée de Tenmu depuis les Troubles de Jinshin (672). Sa succession fut fortement contestée et le choix du Prince Yamabe 山部 (futur Empereur Kanmu) comme Prince héritier détermina l'exclusion définitive de la lignée de Tenmu et le retour au pouvoir de la lignée de Tenji. Kanmu devint donc empereur dans un contexte de forte opposition de la part de l'ancienne lignée et du clergé Bouddhique de Nara, qui avait été fortement soutenue par celle-ci¹. De plus, depuis 774 les guerres contre les Emishi avaient repris : il s'agit de la Guerre des 38 Ans². Ces affrontements forçaient les colons à assumer une position défensive, ce qui eut un impact très négatif sur les travaux agricoles et avait nécessité des exemptions fiscales pour les provinces touchées par les troubles³. En 784 Kanmu décida d'abandonner Heijō-kyō et installa sa résidence dans le site de Nagaoka. Nara était le territoire du Tōdai-ji et de la lignée de Tenmu, et il est fort probable que Kanmu ait préféré transférer sa cour

¹TOBY, Ronald P., « Why Leave Nara? : Kammu and the Transfer of the Capital », dans *Monumenta Nipponica* 40, no. 3, 1985, p. 331-347.

²KUMAGAI Kimio 熊谷公男, *Emishi to jōsaku no jidai* 蝦夷と城柵の古代 (L'Age des Emishi et des fortifications), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2015, p. 108-110.

³TAKAHASHI Takashi 高橋崇, *Emishi* 蝦夷, Tōkyō, Chūkō shinsho, 1989, p. 151-186.

dans un territoire plus proche des bases économiques de sa famille maternelle¹. Le transfert fut fortement troublé par une série de conflits internes à la haute aristocratie², suivis par des inondations, des famines et des épidémies, ce qui ralentit les travaux de la nouvelle Capitale : dix ans après le transfert de la résidence de l'empereur, le chantier de Nagaoka était loin d'être achevé. Kanmu fut ainsi encouragé à déplacer à nouveau le siège du gouvernement, en choisissant cette fois-ci le site de Heian-kyō. Le nouveau site semblait bien plus propice, mais le Gouvernement central était désormais confronté à une situation économique très précaire³.

En ce qui concerne la frontière orientale, en 796 Sakanoue no Tamuramaro 坂上田村麻呂 (758-811), qui avait déjà participé aux expéditions militaires dans le Nord-est, fut nommé gouverneur de la province de Mutsu ainsi qu'*azechi* de Mutsu et Dewa. Il fut par la suite nommé Général surnuméraire chargé de la pacification du Nord et on lui confia plusieurs fois la tâche de stabiliser la frontière orientale. En appliquant une politique combinant répression, déportation, conciliation et réforme des infrastructures défensives, Sakanoue no Tamuramaro remporta apparemment du succès, et en 805, Kanmu décida de suspendre les opérations militaires⁴. En réalité, la région était loin d'être complètement pacifiée. Cependant les revers climatiques et les affrontements fréquents des dernières décennies avaient laissé le pays appauvri, et la région de Mutsu et Dewa en particulier se trouvait dans un état économique et social très difficile⁵.

Le règne de Kanmu fut suivi en 806 par celui de l'Empereur Heizei 平城天皇 (r. 806-809), soutenu par sa belle-mère Fujiwara no Kusuko 藤原薬子 (?-810), de la branche Shikke du clan. Malgré son succès dans l'élimination de ses ennemis politiques au sein de la cour, Heizei ne put pas profiter de son nouveau pouvoir, car en 809 il tomba malade et il abdiqua en faveur de son frère le Prince Kamino 神野親王 (786-842), qui devint ainsi l'Empereur Saga 嵯峨天皇 (r. 809-823). Heizei essaya de reprendre le trône en 810, comme l'avait fait Kōken en 764, mais son coup d'Etat échoua. Il essaya de fuir dans les provinces orientales pour lever une armée comme Tenmu avant lui, mais il fut intercepté⁶. Suite à cela, Saga créa la Chancellerie privée, *Kurōdo-dokoro* 藏人所, un organe hors code par lequel l'empereur pouvait gérer directement les affaires

¹TOBY, Ronald P., *op. cit.*, p. 331-347.

²SHIVELY, Donald H., MC COLLOUGH, William H., *Cambridge History of Japan*, vol. 2, 1999, p. 1-19.

³MC COLLOUGH, William, « The Heian court, 794-1070 », dans SHIVELY, Donald et MC COLLOUGH, William, *op. cit.*, 1999, p.20-37.

⁴NIINO Naoyoshi 新野直吉, *Tamuraamaro to Aterui* 田村麻呂と阿弋流為 (Tamuramaro et Aterui), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2007, p. 187-200.

⁵TAKAHASHI Takashi, *op. cit.*, p. 172-182.

⁶MC COLLOUGH, William, *op. cit.*, p.20-37.

d'état, recevoir les rapports et communiquer ses ordres. La Chancellerie permettait à Saga de gérer de manière directe et confidentielle les questions liées au gouvernement¹. Cette innovation marque une date charnière dans la gestion du pouvoir au sein du Gouvernement central : désormais, l'autorité de l'empereur ne passe plus par les institutions prévues par le Code administratif, mais elle s'exerce à travers un office en dehors de l'administration ordinaire et qui ne répond pas à l'empereur en tant qu'institution mais en tant que personne.

On a pu constater dans les chapitres précédents comment la Réforme de Taika au VII^e siècle poussa le Japon d'un contexte où le pouvoir était personnel, à un contexte où le pouvoir était abstrait, réalisé non pas dans des chefs de clan, mais dans des institutions bureaucratiques. Au IX^e siècle la tendance semble s'inverser : la société paraît prendre ses distances vis-à-vis de l'autorité abstraite du siège impérial pour revenir à un pouvoir lié à la personne même du souverain. Comme on pourra le constater, cette tendance à « personnaliser », « privatiser » l'exercice du pouvoir ne sera pas limitée à Saga ni à ce moment historique, mais elle sera caractéristique du siècle et elle finira par toucher tous les aspects de la vie politique, économique et sociale, dont notamment la gestion des haras et l'emploi des chevaux militaires.

En 810 Bun.ya Watamaro 文屋綿麻呂 (765-823) fut nommé *azechi* pour le Nord-est, et l'année suivante, en 811, Saga déclara officiellement terminée la « pacification » des Emishi². En réalité, la cour ne contrôlait pas entièrement la région, et les désordres et tensions avec les populations locales, qu'elles soient « barbares » ou *fushū*, continuèrent tout au long de l'époque de Heian. Cependant, la longue guerre avait épuisé les caisses de l'État et fragilisé la stabilité sociale dans les régions à l'est du lac Biwa. Ces guerres et la déportation des Emishi soumis à travers le Pays eurent pour effet d'encourager le développement d'une classe guerrière, et la diffusion d'une culture équestre et martiale centrée sur l'archerie montée³.

La situation économique du pays s'aggrava quand une épidémie se déclencha en 814, suivie par une série d'inondations et mauvaises récoltes⁴. En 818, un tremblement de terre particulièrement sévère dévasta le Bandō. Le nombre de morts fut incalculable, la destruction et les glissements de terrains endommagèrent les cultures de manière permanente, et les provinces plongèrent dans une crise telle que la cour décida de les exempter des impôts annuels⁵. Si d'un côté cela réduisit de nombreuses familles paysannes à la misère, de l'autre cela encouragea le développement de liens personnels de dépendance, et ainsi le rôle des élites

¹HERAIL, Francine, *Histoire du Japon*, Aurillac, POF, 2006, p. 616-643.

²TAKAHASHI Takashi, *op. cit.*, p. 176-186.

³MC COLLOUGH, William, *op. cit.*, p.20-37.

⁴KITAYAMA Shigeo 北山茂夫, *Ōchō seiji shiron* 王朝政治史論 (Essai historique sur la politique de la Cour Impériale), Tōkyō, Iwanami shōten, 1970, p. 42-46.

⁵KAWAJIRI Akio 川尻秋生, *Yureugoku kizoku shakai : Heian jidai* 揺れ動く貴族社会: 平安時代 (Société noble tremblante : l'époque Heian), Tōkyō, Kogakukan, 2008, p. 105-110.

provinciales et la diffusion d'un nouveau type de *shōen*¹. Malgré le fait que la plupart des rizières restèrent sous le contrôle des gouvernements provinciaux, les *shōen* devinrent progressivement la source principale de revenus fiscaux pour le Gouvernement et l'aristocratie. On abandonna officiellement les redistributions des *handen* et le système centralisé de collecte des impôts et octroi des salaires. Au contraire, on prit l'habitude de conférer des rizières directement aux différents offices, qui ainsi tiraient directement des lots de quoi couvrir leurs dépenses et maintenir leurs employés. Ces rizières étaient donc gérées comme des propriétés privées de l'office. Les princes et les hauts dignitaires recevaient ce type de lots, et se reposèrent de plus en plus sur les ressources obtenues de manière privée plutôt que par un salaire obtenu du Gouvernement. Cette tendance à gérer de manière privée la terre de l'état ou à cumuler des *latifundia* personnels continua au long du IX^e siècle. Avec le X^e siècle, les *shōen* furent progressivement exemptés d'impôt. À cette époque, l'autorisation de créer un *shōen* n'était plus demandée au Gouvernement central, mais pouvait être octroyée par le gouverneur provincial. Le Gouvernement central chercha tout au long du siècle à limiter la diffusion des *shōen*, mais ils devinrent de plus en plus centraux dans la vie économique du Japon du X^e siècle².

À partir du règne de Saga, on chercha aussi à réduire les dépenses publiques en rationalisant l'apparat bureaucratique. De nouveaux organes furent créés, d'autres, établis par le Code, furent réformés ou supprimés. En général, le nombre de fonctionnaires fut drastiquement réduit. Cette réduction encouragea un exode de la Capitale vers l'administration provinciale et la sphère privée³. Les empereurs eux-mêmes favorisèrent la carrière des princes « sécularisés » dans les administrations provinciales, en particulier dans les provinces du Bandō⁴. De cette manière les rejetons rayés des registres des princes pouvaient se lier aux notables locaux, créer des bases économiques dans les provinces, et maintenir un rapport personnel entre les familles de l'aristocratie locale et la noblesse de la Capitale.

On constate par ailleurs une tendance de plus en plus marquée de « spécialisation » des familles de la Cour dans certaines fonctions et carrières. Au long du siècle IX^e siècle, on constate le développement de la maisonnée, *ie* 家 : les familles principales, telles les Fujiwara ou les Tachibana ou les Wake, créent des « écoles » pour les membres du même *ie* pour les préparer à la carrière traditionnellement associée à la lignée. Cette tendance toucha éventuellement les couches plus basses de l'administration centrale : certains offices devinrent *de facto* héréditaires, ce qui eut comme effet, au cours des IX^e et X^e siècles, une « privatisation » des fonctions. Dans les provinces aussi, on remarque que les résidences privées des fonctionnaires des districts ou de la province devinrent des centres d'activité politique, économique et

¹KITAYAMA Shigeo, *op. cit.*, p. 42-46.

²SHIVELY, Donald H., MC COLLOUGH, William H., *op. cit.*, p. 1-19.

³*Ibidem*.

⁴KITAYAMA Shigeo, *op. cit.*, p. 36-40.

administrative, en parallèle aux centres administratifs locaux bâtis sous le régime du Code. Aux IX^e et X^e siècle on assiste ainsi à une certaine fusion entre la sphère privée et publique, entre une gestion personnelle et institutionnelle¹.

Du point de vue de la politique extérieure, on remarque une diminution dans la fréquence des échanges diplomatiques. Les ambassades auprès des Tang continuent au long du IX^e siècle, mais l'investissement important qu'elles constituaient poussa la Cour à en réduire le nombre et la fréquence. La dernière, qui aurait dû avoir lieu en 894, fut annulée. Par la suite les échanges se firent par l'intermédiaire de marchands privés, jusqu'à l'effondrement des Tang en 907. Les rapports officiels avec Silla s'étaient interrompus en 799, mais ceci n'arrêta pas le flux d'immigration de la Péninsule vers le Japon : de nombreux immigrants coréens furent installés dans les provinces orientales dans des conditions très difficiles. Cette politique mena notamment à la révolte d'une communauté coréenne en 820 dans les provinces de Suruga et Tōtōmi. En ce qui concerne le troisième partenaire étranger de l'Empire, le royaume de Balhae, les rapports restèrent cordiaux jusqu'à la disparition de ce dernier en 926². Dans le milieu diplomatique aussi on constate donc un changement où l'on passa de missions officielles dirigées par le Gouvernement central, à des rapports directs privés.

Une autre tendance que l'on constate, à partir du règne de l'Empereur Junna 淳和天皇 (r. 823-833), successeur de Saga, consiste en une distance croissante entre l'administration de la Capitale et l'administration de la province. On en voit les premiers signes dans un décret sur les principes du bon gouvernement, énoncé par Junna peu après son accession au pouvoir, où on remarque une attention particulière pour les provinces. On sait en effet que les élites locales et les magistrats de district manifestaient un mécontentement croissant envers l'agissement des gouverneurs de province. Malgré le décret de Junna, ce problème ne fut pas résolu, au contraire, le mécontentement des provinciaux ne fit que devenir plus intense et fréquent en atteignant un pic sous le règne de Montoku 文徳天皇 (r. 850-858)³. L'administration provinciale n'était pas la seule source de conflit politique : Montoku lui-même était arrivé au pouvoir suite à une lutte entre la descendance de l'Empereur Saga et la branche Hokke des Fujiwara, qui avait eu finalement gain de cause. Son chef, Fujiwara no Yoshifusa 藤原良房 (804-872), devint l'un des hommes les plus puissants de la cour⁴.

Avec la seconde moitié du siècle, la situation politique, économique et sociale de la province évolua : on constate un accroissement du banditisme et une multiplication des disputes entre les notables locaux et

¹KAWAJIRI Akio, *op. cit.*, 2008, p. 45-51.

²MC COLLOUGH, William, *op. cit.*, p. 80-96.

³KITAYAMA Shigeo, *op. cit.*, p. 42-46.

⁴KAWAJIRI Akio, *op. cit.*, 2008, p. 58-62.

les gouverneurs provinciaux envoyés de la Capitale, aussi bien que l'apparition de la figure du *dogō* 土豪, un paysan aisé ou notable local qui possédait une certaine influence politique et militaire¹. Cette couche était celle sur laquelle se reposait le gouverneur pour l'organisation des travaux de la province et la récolte des impôts. En conséquence de cela, elle était aussi celle qui se trouvait souvent en conflit avec les fonctionnaires de la Capitale. Selon Morris Dana, cette catégorie sociale et économique acquit une importance croissante dans l'administration locale². Entre les IX^e et le X^e siècles, une série d'édits en faveur des notables provinciaux, *fugō* 富豪, permit à cette classe de s'insinuer entre les exacteurs fiscaux du Gouvernement central et les sujets, en se chargeant du fardeau fiscal face à ce dernier³.

Ces *dogō* étaient aussi les interlocuteurs privilégiés pour les aristocrates de la Capitale visant à se lier à des familles locales et établir des bases dans les provinces. Ces propriétés pouvaient être vastes et dispersées dans plusieurs provinces : le Grand conseiller Tomo no Yoshio 伴善男 (811-868) possédait de nombreuses rizières, mais aussi des terrains non cultivés en montagne, des forêts et des terrains sur la cote où il produisait du sel. Il avait pu créer les bases d'alliances locales en exploitant sa position à la Capitale et ses nombreuses fonctions surnuméraires dans les provinces. Il est fort probable qu'il ait pratiqué le prêt privé en riz, et cela grâce à la collaboration des notables de la classe des *dogō* et des magistrats de districts⁴. Un rapport de l'adjoint au gouverneur de la province de Bizen daté de 881 nous informe que ces ex-fonctionnaires ou descendants de nobles de la Capitale étaient une source de conflit et d'instabilité dans l'exercice de l'autorité du gouvernement provincial : ils s'approprièrent des terres publiques, refusaient de payer les impôts, et ils interféraient avec les travaux publics lors de la période des récoltes⁵. Ces frictions avec les autorités provinciales pouvaient évoluer en conflit armé : les sources parlent de bandes armées privées qui perturbaient le fonctionnement normal de la vie provinciale. Les gouverneurs eux-mêmes prirent l'habitude d'avoir recours à des bandes privées pour combattre ce fléau⁶. Cette évolution vers une société basée sur des liens de dépendance privée était facilitée par l'appauvrissement des certaines régions⁷. Les épidémies s'ajoutaient aux mauvaises récoltes et favorisaient la fuite des paysans et le développement des domaines privés.

¹KITAYAMA Shigeo, *op. cit.*, p. 61-64.

²MORRIS, Dana, « Land and society », dans SHIVELY, Donald, MC COLLOUGH, William (dir.), *The Cambridge History of Japan*, vol. 2, Cambridge, Cambridge University press, 1999, p. 183-191.

³KILEY, Cornelius, « Provincial Administration and land tenure in Early Heian », dans SHIVELY, Donald et MC CULLOUGH, William (dir.), *The Cambridge History of Japan*, vol. 2, Cambridge, Cambridge University press, 1999, p. 236-254.

⁴KITAYAMA Shigeo, *op. cit.*, p. 65-68.

⁵KILEY, Cornelius, *op. cit.*, p. 272- 282.

⁶KITAYAMA Shigeo, *op. cit.*, p. 68-71.

⁷*Ibidem*, p. 73-77.

En 857 l'Empereur Montoku, constatant que sa santé se détériorait, abdiqua en faveur de son fils, le Prince Korehito 惟仁親王 (850-881), qui devint ainsi l'Empereur Seiwa 清和天皇 (r. 858-877)¹. Compte tenu du jeune âge de l'enfant, Montoku confia les affaires de l'Etat à Fujiwara no Yoshifusa, qui fut ainsi nommé régent, *sesshō* 摂政². L'avènement de Seiwa marque la fin de l'hégémonie de l'empereur dans la gestion directe des affaires de l'État : avec Seiwa, le rôle de l'empereur se restreint de plus en plus au rituel et au cérémoniel, et le pouvoir effectif étant progressivement géré par sa famille maternelle : en l'occurrence, Fujiwara no Yoshifusa³.

Morris note qu'au long des IX^e et X^e siècles, le Gouvernement central se désengagea progressivement de la gestion directe des affaires provinciales. Alors que sous le régime du Code administratif il y avait un rapport direct entre le Gouvernement central et les sujets, tout au long de l'époque de Heian les institutions de la Capitale délèguèrent de plus en plus contrôle, distribution et collecte aux gouverneurs provinciaux. Ainsi, le rapport n'était plus entre les sujets et la Capitale, mais entre la Capitale et la capitale provinciale. Si d'un certain point de vue, ce système était plus efficace pour assurer l'apport de ressources à la Capitale, d'autre part il créait une fracture entre le Gouvernement central et les sujets, en encourageant l'indépendance des fonctionnaires provinciaux⁴. Malgré l'augmentation du pouvoir effectif des gouverneurs, l'afflux de ressources à la disposition de la noblesse centrale continua de diminuer, ce qui encourageait les aristocrates à se lier personnellement aux fonctionnaires locaux pour obtenir la possibilité d'établir des *shōen* et s'assurer ainsi une source directe de revenus⁵. Il semblerait que cette époque était figée dans un cercle à *feedback* positif où le développement de domaines privés de plus en plus exemptés et des liens de dépendance personnelle entre aristocratie centrale et provinciale diminuait le capital imposable par le gouvernement provincial, ce qui causait un manque de ressource pour les aristocrates de la cour, qui donc s'engageaient dans le développement de domaines et de réseaux de liens personnels. Ceci ne signifie pas que le Code administratif cessa d'exister, mais signale sans doute une évolution remarquable par rapport au VIII^e siècle. Le nouveau rôle des élites locales et le gouffre croissant entre l'administration centrale et provinciale furent parmi les variables qui poussèrent à la naissance d'un nouveau type de gouverneur provincial : un fonctionnaire qui arrivait accompagné de son propre staff et sa propre escorte, et qui correspondait moins à l'idéal confucéen de fonctionnaire bienveillant, et plus à une idée de négociateur

¹KAWAJIRI Akio, *op. cit.*, 2008, p. 63-66.

²HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2006, p. 555-560.

³KAWAJIRI Akio, *op. cit.*, 2008, p. 63-66.

⁴MORRIS, Dana, *op. cit.*, p. 183-191.

⁵*Ibidem*, p. 224-235.

habile, capable de convaincre (ou forcer) les élites locales à se conformer aux directives du Gouvernement central¹.

Cette nouvelle société fondée à la fois sur l'héritage du Code administratif et des liens de dépendance, sur des institutions bureaucratiques et une gestion de type privé, toucha aussi l'organisation de l'armée, la gestion des haras et le rôle du cheval militaire. En effet, on constate un retour des armées privées dans le maintien de l'ordre et dans la sphère militaire en général². Le contrôle sur la terre et sur les obligations des habitants dépendait désormais des élites locales, qui pouvaient être légitimées par des fonctions officielles. La société provinciale de Heian évoluait donc vers une structure qui valorise un pouvoir basé localement³.

L'Empereur Seiwa 清和天皇 (r. 858-877) abdiqua en 877, en laissant le trône à son fils Yōzei 陽成天皇 (r. 877-884). Peu après la montée au pouvoir du jeune empereur, les *flushū* de Dewa se révoltèrent, en inaugurant une nouvelle période d'affrontements dans le Nord-est. À la différence de la Guerre des 38 Ans, à ce moment les *flushū* étaient bien établis et en force, et les *dogō* locaux étaient devenus progressivement plus indépendants et agressifs, alors que l'apparat militaire officiel des provinces était fortement affaibli⁴. Sans les ressources nécessaires et devant se servir de troupes découragées issues du Bandō, la cour réussit à trouver un accord avec les *flushū*. Cependant, les désordres et les tensions créés par la déportation de ces groupes dans les provinces du Bandō n'arrêtèrent pas⁵. Le banditisme était entretemps devenu un problème endémique⁶. Dans le Bandō en particulier on voit apparaître les premières mentions de *shūba no tō* 倭馬の党, bandes qui combinaient le vol de chevaux et le transport de produits vers le Kinai⁷. La fréquence des incidents violents fut l'un des facteurs qui poussa à la création des *kebiishi* 檢非違使 dans les différentes provinces⁸. Ces gardiens étaient en principe un corps de gardes non prévus par le Code administratif, dont le rôle se limitait initialement à celui de police au sein de la Capitale⁹, mais qui acquirent vite les fonctions d'enquête, de détention, de jugement. Leurs missions devinrent de plus en plus variées, en condensant dans

¹KILEY, Cornelius, *op. cit.*, p. 265-272.

²SHIVELY, Donald H., MC COLLOUGH, William H., *op. cit.*, p. 1-19.

³KILEY, Cornelius, *op. cit.*, p.236-254.

⁴KITAYAMA Shigeo, *op. cit.*, p. 80-82.

⁵*Ibidem*, p. 80-85.

⁶*Ibid.*, p. 96-98.

⁷*Ibid.*, p. 120-126.

⁸*Ibid.*, p. 96-98.

⁹SHIVELY, Donald H., MC COLLOUGH, William H., *op. cit.*, p. 1-19.

une seule institution un secteur juridique, que le Code avait articulé en plusieurs bureaux et offices. L'essai fut considéré comme un succès, car vers la moitié du IX^e siècle ils furent établis aussi dans les provinces¹.

Le règne de Yōzei fut bref et troublé, et en 884 il fut forcé d'abdiquer sous la pression des Fujiwara. Il fut remplacé par l'Empereur Kōkō 光孝天皇 (r. 884-887), mais son règne, lui aussi, ne dura que trois ans. Ce fut finalement Uda 宇多天皇 (r. 887-897) qui arriva au pouvoir. Par rapport à ses prédécesseurs, Uda adopta une attitude plus active dans la gestion des affaires d'Etat et il favorisa la carrière de fonctionnaires (lettrés) qui ne faisaient pas partie de la famille Fujiwara, comme dans le cas de Sugawara no Michizane 菅原道真 (845-903), nommé Ministre de la droite². En 897, Uda abdiqua en faveur de son fils, l'Empereur Daigo 醍醐天皇 (r. 897-930) âgé de neuf ans (à qui il recommanda Fujiwara no Tokihira et Michizane, qui furent respectivement nommés Ministre de gauche et de droite). En 901, Tokihira 藤原時平 (871-909) réussit à faire exiler Michizane, en prenant ainsi le contrôle du Gouvernement et en excluant l'Empereur retiré Uda de la politique³. Ce triomphe de la famille Fujiwara fut cependant suivi par une série de difficultés politiques et économiques pour la Capitale et la province. D'un côté, une situation économique précaire contribuait aux phénomènes de banditisme et de piraterie dans la Mer Intérieure. Dans la Capitale même on enregistra plusieurs incidents criminels, voire des incendies fréquents. Entre 909 et 913, de nombreux hauts dignitaires, dont Fujiwara no Tokihira lui-même, moururent, et leur décès fut attribué à l'esprit vengeur de Sugawara no Michizane. En 913, plusieurs provinces furent touchées par une sécheresse et une famine si sévère que la cour dut envoyer des aides alimentaires. En 925 une épidémie de variole s'ajouta aux mauvaises récoltes et aux famines. En 929 le Pays fut touché par des inondations importantes, et l'année suivante, en 930, la foudre frappa la Capitale, provoquant un incendie très imposant qui tua et blessa gravement plusieurs hauts dignitaires⁴. C'est durant cette période que l'on constate le développement de révoltes armées de grande envergure, telles la révolte du pirate Fujiwara no Sumitomo 藤原純友 (893-941) ou celle du guerrier Taira no Masakado 平将門 (903 ?-940), analysée plus en détail dans la section 3.

Confronté à ces nombreuses crises, dès 905 l'Empereur ordonna la création d'une commission pour la rédaction d'un *corpus* de lois qui soient adaptées au nouveau contexte du Pays. La mission fut confiée à Fujiwara no Tokihira et douze autres, mais les travaux ne commencèrent qu'en 912, sous la direction de (de son frère) Fujiwara no Tadahira 藤原忠平 (880-949). Les Règlements de l'ère Engi furent complétés en 927,

¹MC COLLOUGH, William, *op. cit.*, p. 37-45.

²KITAYAMA Shigeo, *op. cit.*, p. 86-89.

³*Ibidem*, p. 97-99.

⁴KITAYAMA Shigeo, *op. cit.*, p. 126-129.

ce qui correspond à la date à laquelle se termine notre étude. En réalité, ces règlements ne furent pas mis en œuvre avant 967, et Hérail remarque que même après cette date, leur application ne fut que partielle¹. Cependant ils représentent un effort de réécriture d'un système législatif cohérent et ils constituent, dans le domaine du cheval militaire géré par l'État, une des dernières sources écrites de l'époque de Heian. Elle décrit de manière organique et complète la gestion centralisée de l'animal : ces règlements représentent ainsi la forme « mûre » du cheval militaire de l'État japonais avant la Guerre de Genpei.

PÂTURAGES ET CHEVAUX D'ÉTAT AUX IX^e ET X^e SIÈCLES

Dans le chapitre précédent nous avons pu voir que, à l'époque de la rédaction du Code, les chevaux élevés dans les haras privés étaient souvent laissés libres ou semi-libres dans des pâturages et des landes. L'élevage d'Etat, au contraire, se faisait dans des haras publics composés de différentes infrastructures (pâturages, écuries, centre administratif, etc.). Ces deux techniques d'élevage évoluèrent au long des décennies, reflétant le changement du contexte historique, social et économique du Japon. En ce qui concerne l'élevage privé, et en particulier l'élevage à petite échelle, il fut influencé par l'évolution du statut de la terre et de la propriété privée. Ce type d'activité était fondé de manière particulière sur l'exploitation des landes, des terres non cultivées, sortes de « gâtines »² à usage commun où les habitants du lieu pouvaient chasser, faire de la cueillette ou de l'élevage. Au long du VIII^e siècle, le statut de ces territoires évolua et fut touché par le processus graduel de privatisation de la terre. Vers la fin du VIII^e siècle, ces « gâtines » pouvaient être octroyées pour usage privatif, les bénéficiaires principaux de ces concessions étant les temples, les sanctuaires et la Famille impériale. Morris remarque que l'aristocratie japonaise était moins centrée sur la chasse par rapport à la noblesse européenne de la même période, et une bonne partie des landes furent converties en terrains agricoles. Ceci eut pour résultat de limiter la disponibilité de ce type de terrain, en particulier au long du IX^e siècle, ce qui limita de manière importante la possibilité, de la part de paysans, de profiter de pâturages sauvages. Au cours de l'époque de Heian, on constate donc un changement dans les pratiques de gestion des animaux privés, qui ne sont plus libérés, mais plutôt gardés dans des enclos et écuries tout au long de l'année, conséquence de la diminution des espaces disponibles³. Alors que les chevaux lâchés sur une gâtine sont pour la plupart du temps autosuffisants (pourvu qu'ils aient accès à un point d'eau et un apport de sel suffisant), les animaux gardés dans l'écurie ont besoin d'être nourris, abreuvés et exercés de manière régulière tous les jours, plusieurs fois par jour. Ceci n'est possible que si l'on dispose des ressources et de la main d'œuvre nécessaires. La diminution de la disponibilité des gâtines publiques eut

¹HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2006, p. 17-18.

²Terme du XII^e siècle indiquant des terres non cultivées, sauvages, non habitées, parfois terres ruinées, abandonnées ou pillées.

³MORRIS, Dana, *op. cit.*, p. 183-191.

probablement comme effet de décourager l'élevage pour les couches plus basses de la population. Une production significative de chevaux devint ainsi une activité pratiquée surtout par les aristocrates ou par les *dogō* et notables, qui constituaient aussi la couche qui vint à supporter le fardeau militaire du Pays.

Cette évolution ne toucha cependant pas les haras publics ou les élevages créés par décret : au contraire, en lisant les sources, l'impression qu'on en tire est d'une forte continuité. Au IX^e siècle, la manière dont le haras était géré et les techniques d'élevage et reproduction nous apparaissent très similaires à celles du VIII^e. Un exemple de cette uniformité de gestion nous est offert par le *Seiji yōryaku* 政事要略, *Essentiels des affaires politiques* : comme mentionné auparavant, en 721, 6 hectares de pré avaient été transformés en *kugeden* pour dédommager le Préposé aux pâturages de la province de Kōzuke, le service aux haras de la province étant considéré comme pénible¹. À la fin du siècle, en 797, le même privilège fut accordé au Préposé aux pâturages de la province de Kai². Si d'un côté cette information nous laisse supposer que pendant près de trois générations les fonctionnaires des pâturages de Kai n'avaient pas les mêmes bénéfices de leurs homologues à Kōzuke, d'autre part on est frappé par la similitude et la continuité de ces deux décisions. On remarque que, en 721 comme en 798, il y avait des *maki* dont la surface était de 6 hectares, et que parmi les lots composant le haras, ils étaient le choix privilégié pour convertir le pré en rizières.

Un autre élément de continuité avec le VIII^e siècle est le conflit entre agriculture et élevage. Comme nous l'avons pu constater, les pâturages d'Etat et les *chokushi maki* se trouvaient souvent près de zones agricoles, et ceci dut s'accroître avec l'augmentation de la population et des terrains cultivés. Avec le IX^e siècle, les sources signalent ponctuellement des conflits entre l'activité agricole et les pâturages de chevaux. Encore une fois, c'est le *Seiji yōryaku* qui nous offre un exemple de la compétition pour les ressources : un règlement du Censurat interdit de couper les jeunes pousses d'orge, *ōmugi* 大麦 (*Hordeum vulgare*), et froment, *komugi* 小麦 (*Triticum aestivum* L.), pour en faire du foin pour l'Office des chevaux. On sait, grâce à un autre passage daté du 16^e jour du 4^e mois de la 7^e année de l'ère Jōwa (841), que le « foin d'orge et froment » était bien une composante du régime des chevaux de la Cour et que l'Office des chevaux avait le devoir d'acheter les quantités nécessaires³. Les graminées sauvages sont une constituante normale du foin, mais il s'agit dans ce cas de variétés domestiques, bien plus prisées et bien plus riches d'un point de vue nutritionnel. L'emploi indiscriminé de ces pousses pouvait porter préjudice à la récolte et aux réserves alimentaires de la population locale.

¹KUROITA Katsumi 黒板勝美, *Seiji yōryaku* 政事要略, Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1936, *Seiji yōryaku*, Yōrō 5.6.10 (721), p. 288.

²*Ibidem*, Enryaku 16.6.7 (797) p. 288.

³*Ibidem*, Jōwa 7.4.16 (841), p. 288.

On a une preuve ultérieure de ce difficile rapport entre éleveurs et paysans dans le *Chroniques postérieures du Japon, Nihon kōki* 日本後紀, dans un passage daté du 799 :

停大和国宇陀肥伊牧。以接民居損田園也。

Les pâturages d'Uda et Hii dans la province de Yamato sont supprimés. Ceci car ils sont près des habitations et ils causent des dégâts aux champs¹.

Le même texte nous rapporte une décision similaire prise dans la province de Settsu en 808 :

廢摂津国河辺郡畝野牧。為牧馬逸出損害民稼。

Le pâturage d'Uneno dans le district de Kawabe dans la province de Settsu est supprimé. Ceci est parce que les chevaux s'enfuient [de leurs enclos] et ils provoquent des pertes et des dégâts aux travaux du peuple².

Un autre exemple daté de la 2^e année de l'ère Jōgan (860) nous vient du *Sandai jitsuroku* :

廢大隅国吉多。野神二牧。緣馬多蕃息百姓之作業也。

Les deux pâturages de Kita et Nogami dans la province d'Ōsumi sont supprimés. Les nombreux chevaux n'arrêtent pas d'augmenter et causent des pertes aux activités du peuple³.

¹KUROITA Katsumi 黑板勝美, *Nihon kōki, Shoku Nihon kōki, Montoku-tennō jitsuroku* 日本後紀・續日本後紀・日本文徳天皇實録 (Chroniques postérieures du Japon, Suite aux chroniques postérieures du Japon, *Les Chroniques véridiques du règne de l'empereur Montonku*), Tōkyō, Kokushi taikei kankōkai, 1935, *Nihon kōki*, Enryaku 18.7.28 (799), p. 23.

²*Ibidem*, Daidō 3.7.4 (808), p. 74.

³FUJIWARA Tokihira 藤原時平, KUROITA Katsumi 黑板勝美, *Nihon Sandai jitsuroku* 日本三代實録 (Chroniques véridiques des Trois Règnes), Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan, 1934, *Nihon Sandai jitsuroku*, Jōgan 2.10.8 (860), p. 55.

D'autres exemples de suppression de pâturages sont présentés par le *Sandai jitsuroku* en 864¹ et 865². Un règlement rédigé en 866 pour le Enryaku-ji ne concerne pas spécifiquement les chevaux militaires (dont la gestion et l'emploi ne concernent jamais les monastères dans la période étudiée par cette thèse), mais dans l'un de ces articles il nous offre un aperçu intéressant des troubles qui pouvaient se produire suite à la présence d'un nombre trop important de chevaux :

廿一日甲午。為延曆寺。立式四條。[...] 其三。禁制寺裏養馬
曰。太政官去貞觀元年九月十七日牒稱。伽藍之風。潔淨為本。況
深山絕頂。豈有損穢乎。今聞。或「人」妄養乘馬。踏汚仏壇。食
損庭花。自今以後。莫令更然。若乘此制。有濫犯者。一度教諭。
返與其主。再有犯者。須捉其馬送於左右馬寮。而愚昧僧等。猶致
違犯。雖捉其馬送於寮家。各有所託。隨即返請。寺司徒有送馬之
煩。僧徒都無慎制之意。今須「令」捉馬送寮之日。申請上宣。令
寮勤守。若其馬主改心懺悔者。寺家申官。令寮返與。若不觸寺司。
請返之類。勿齒僧中。

21^e jour, aîné du bois du cheval, on a dressé un règlement en quatre articles pour le Enryaku-ji.

[...]

« Point numéro 3 : il est interdit d'élever des chevaux derrière le temple :

« Il est dit dans un article du décret du ministère émis la 1^e année de l'ère Jōgan au 9^e mois au 17^e jour [659, NdT] : « l'essence du monastère se base sur la pureté. Certainement même sur les hauteurs des montagnes il n'y a nulle souillure. Maintenant on entend que certains individus élèvent des chevaux de selle [*jōba* 乘馬] de manière irréfléchie, ils piétinent en souillant les champs monastiques, ils font des dégâts en mangeant les fleurs des jardins. Dorénavant, ceci est absolument interdit. Si, suite à cette décision, il y a des gens qui désobéissent à ce règlement, la première fois ils seront sermonnés et admonestés puis [le cheval] sera

¹*Ibidem*, Jōgan 6.11.4 (864), p. 142.

²*Ibid.*, Jōgan 7.12.9 (865), p. 167.

restitué à son maître, s'il y a une récidive, leur cheval sera saisi et envoyé à l'Office des chevaux, sections de Gauche et de Droite. »

Toutefois des moines stupides et ignorants commettent encore ces fautes, et même si leurs chevaux sont saisis et envoyés aux fonctionnaires de l'Office, il y a des endroits où ils sont remis, par la suite ils sont notamment redemandés par derrière, et il y a la gêne de renvoyer vainement les chevaux aux fonctionnaires du temple, les moines n'ont en vérité aucune intention de montrer de la considération pour le règlement. Maintenant il faut absolument que le jour où les chevaux sont saisis pour être envoyés à l'Office, un ordre indépendant [*jōsen* 上宣] soit appliqué et que l'Office mette en charge un directeur surnuméraire. Si l'état d'esprit du propriétaire du cheval a changé et qu'il se repent, que les fonctionnaires du temple soient prévenus, et que l'Office rende [le cheval]. Si les fonctionnaires du temple ne sont pas concernés et qu'il y a eu des demandes de restitution similaires, on ne s'alignera pas sur l'opinion des moines »¹.

Dans ce passage on peut constater que l'élevage de chevaux pouvait littéralement empiéter sur les champs voisins. On peut supposer que ces incidents étaient dûs soit à un manque d'entretien régulier des enclos, soit à un manque de considération et d'attention de la part des propriétaires. Dans le contexte du monastère, ceci était aggravé par la contamination portée par les animaux. Il est aussi intéressant de remarquer que les chevaux saisis étaient remis à l'Office des chevaux. Comme on pourra le constater dans ce chapitre, l'Office avait été réformé par rapport à sa structure et sa fonction originelles. Il est clair qu'il avait désormais une vocation militaire dans certaines circonstances, mais les chevaux en question ne sont clairement pas des chargeurs de combat : le texte même nous dit qu'il s'agit de simples chevaux de selle. Il est donc intéressant qu'ils soient affectés à l'Office plutôt qu'intégrer au réseau de Poste, ce qui semblerait l'emploi le plus simple pour des animaux n'ayant pas eu un entraînement particulier. Cela donc semble confirmer l'hypothèse formulée dans le chapitre précédent, c'est-à-dire que certains des chevaux gardés dans le bloc administratif de la Capitale n'étaient ni des animaux dédiés aux cérémonies ou aux rituels, ni des animaux réservés aux Gardes, mais des animaux désignés pour les déplacements des fonctionnaires et la circulation de messages. Il est aussi possible que ces chevaux aux origines douteuses n'étaient pas assez fiables ou leur qualité pas assez constante pour les employer dans le réseau de Poste, réseau qui, comme on l'a pu constater à plusieurs reprises, constituait une priorité pour le Gouvernement central.

¹*Ibid.*, Jōgan 8.6.21 (866), p. 188-189.

Une autre entrée du *Sandai jitsuroku* nous montre un autre risque lié à la présence de pâturages : l'incendie.

十五日丁巳。牧童放火烧北野。延及山嶺。炎燎乱熾。不可撲滅。勅遣六府官人已下滅之。

15^e jour, cadet du feu du serpent, le feu des apprentis des haras [*bokudō* 牧童] s'est échappé et il a brûlé la lande du nord, il s'est étiré en englobant le pied de la montagne, on ne put étouffer les flammes déchainées et le chaos brûlant. Par décret, qu'on envoie les hommes des six gardes ne faisant pas partie de l'administration pour l'éteindre¹.

Selon le Code administratif, chaque année entre le 1^e et le 2^e mois les prés devaient être brûlés pour faciliter la pousse de l'herbe au printemps. Le texte spécifie cependant qu'il fallait porter une attention particulière aux conditions climatiques et s'abstenir là où la situation géographique s'avérait dangereuse pour les incendies². Le texte du *Sandai jitsuroku* est daté précisément du 2^e mois, il y a donc peu de doute sur l'origine du feu initial. Il est intéressant de remarquer que la pratique de brûler les prés était restée inchangée pendant près de deux siècles.

La proximité entre zones agricoles et zones d'élevage est confirmée enfin dans un décret du 13^e jour du 4^e mois de la 8^e année de l'ère Kanpyō (896), où on interdit la création de rizières près des pâturages pour éviter les dommages causés par les animaux³. Le document continue en expliquant que la courte vie des barrières comporte la nécessité de les rebâtir souvent, ce qui provoque des litiges autour du bois nécessaire⁴. Ce détail est particulièrement intéressant, car l'exploitation des bois n'est guère un sujet de débat dans le Code administratif. Il apparaît toutefois qu'il était bien un sujet sensible dans les coutumes locales. Sans doute la coutume déterminait les droits sur les ressources du lieu, dont le bois.

Les techniques d'élevage des chevaux d'Etat ou de la cour semblent ainsi rester très constantes depuis le VIII^e siècle. Cependant, dans les dernières décennies du VIII^e siècle, la gestion des haras et des chevaux publics au niveau du Gouvernement central fut modifiée. Comme on a vu dans le chapitre précédent, en 779, l'Office des chevaux avait été réformé sous le nom de Shumeryō, mais la 3^e année de l'ère Daidō (808) cette

¹*Ibid.*, Gangyō 1.2.15 (877), p. 394.

²INOUE Mitsusada 井上光貞, SEKI Akira 関晃, TSUCHIDA Naoshige 土田直鎮, AOKI Kazuo 青木和夫 青木和夫, *Ritsuryō* 律令 (Code Administratif), Tōkyō, Iwanami Shoten, 1981, *Ritsuryō, Kumokuryō*, art. 11, p. 415-416.

³HERAIL, Francine, *Recueil de décrets des trois ères méthodiquement classés, livres 8 à 20*, Genève, Droz, 2008, p. 26-29.

⁴*Ibidem*, p. 586-587.

institution fut à nouveau remaniée, avec l'abolition du Bureau des écuries de la cour et avec la réorganisation d'un nouvel Office des chevaux, encore une fois articulé en deux sections. Sous cette nouvelle forme, les haras d'Etat passèrent sous le contrôle direct du Département des affaires militaires, alors que les pâturages créés par décret, les *chokushi maki*, qui étaient précédemment sous l'autorité du Bureau des écuries de la cour, devinrent de la compétence du nouvel Office des chevaux, qui acquit aussi la gestion des *mima* 御馬, les chevaux élevés sur les *chokushi maki*. Le Département des affaires militaires devint *de facto* l'institution qui décidait la « politique équestre » du Pays. Cependant, il ne se chargeait pas directement des aspects pratiques de l'élevage ou de l'entraînement des animaux, mais se limitait à gérer l'aspect administratif : le Département gardait et contrôlait les registres des animaux et, surtout, il surveillait l'état des chevaux de poste, leur nombre et leur santé. Selon Satō, la mission prioritaire du Département était celle d'assurer le bon fonctionnement du réseau de Poste¹.

On peut ainsi supposer que les chevaux produits dans les haras provinciaux étaient destinés en priorité à ce secteur. On peut même supposer que, en dehors des provinces où le *gundan* continuait d'exister, la production des haras publics était désormais entièrement vouée à fournir les chevaux postaux. Si cette hypothèse est correcte, on comprend aussi l'apparent vide institutionnel en ce qui concerne l'entraînement militaire des chevaux publics : les chevaux des haras publics servaient bien une nécessité d'ordre militaire (les communications), mais n'étaient pas des chargeurs de combat. Il n'était donc pas nécessaire de leur apprendre plus que le calme, l'endurance et l'obéissance. Des institutions telles que le *honju*, mentionné par le Code administratif, devinrent désuètes.

Morita considère que les chevaux de combat nécessaires au maintien de l'ordre à la Capitale, spécifiquement ceux utilisés par les Gardes, devinrent le domaine exclusif du nouvel Office des chevaux. En effet, ceux qui montraient du talent lors des concours officiels de tir à l'arc organisés par la cour pouvaient être choisis pour intégrer l'Office en tant que fonctionnaires². Cependant, en lisant les sources du VIII^e au IX^e siècle, on ne trouve que peu d'exemples où l'Office apparaît comme un participant actif dans le maintien de l'ordre. Notamment, on dispose de deux références dans la *Chronique véritable de l'Empereur Montoku*, *Montoku-tennō jitsuroku* 文徳実録. La première date de 857 :

遺左右近衛左右兵衛及檢非違使左右馬寮於京南捕群盜。

Les sections de Gauche et de Droite de la Garde du corps, les sections de Gauche et de Droite de la Garde des gendarmes, ensemble

¹SATŌ Kentarō 佐藤健太郎, *Nihon kodai no maki to basei kanshi* 日本古代の牧と馬政官司 (Administration des chevaux dans le Japon ancien), Tōkyō, Hanawa shobo, 2016, p. 5-29.

²*Ibidem*, p. 263-290.

avec le Bureau de Police et les sections de Gauche et de Droite de l'Office des chevaux sont envoyés dans le sud de la Capitale pour capturer des bandes de brigands¹.

Comme on l'a noté dans notre paragraphe introductif, les années 50 su IX^e siècle furent touchées par de fréquentes épidémies et famines, donc il est fort probable qu'en 857 on ait enregistré un pic dans l'activité criminelle à la Capitale, en particulier dans la partie du sud où se trouvait la terrible porte de Rashō. On constate ici que l'Office est bien concerné lors d'opérations de répression du banditisme au sein de la ville.

Le deuxième exemple tiré du *Montoku-tennō jitsuroku* date de l'année suivante, 858 :

左近衛少将從五位下坂上大宿祢当道。右近衛少将從五位上藤原朝臣有貞等。左右馬寮官人并近衛。搜捕京中群盜。

Le général en troisième du cinquième rang supérieur de la Garde des gendarmes section de Gauche Sakanoue Ōsukune Masamichi et le général en troisième du cinquième rang supérieur de la Garde des gendarmes section de Droite Fujiwara Ason Arisada, avec les fonctionnaires de l'Office des chevaux section de Gauche et de Droite et les hommes de la Garde des gendarmes sont envoyés chercher et capturer des bandes de brigands au sein de la Capitale².

Ainsi, le *Montoku-tennō jitsuroku* ne nous offre pas de détails, mais il nous informe que, du moins à deux occasions, l'Office participa à une rafle dans un contexte urbain où la rapidité et la mobilité, aussi bien que la coordination entre les différents participants, étaient d'importance fondamentale. Cependant on ne sait pas dans quelle mesure ou de quelle manière cette participation se déroula, si l'Office fournit seulement les chevaux des officiers, ou si un nombre important de militaires utilisèrent les chevaux du gouvernement. Comme on a pu le constater dans le chapitre précédent en étudiant le bloc administratif de la ville de Heijō (très probablement similaire à celui de la ville de Heian), les écuries de la Capitale ne pouvaient héberger qu'un nombre relativement limité de chevaux. Puisque on ne connaît pas la taille des bandes de criminels auxquelles s'en prirent les Gardes, il se peut que seulement quelques dizaines de guerriers montés aient été suffisants pour achever la mission. Il se peut d'ailleurs que, pour cette occasion, l'Office ait réuni exceptionnellement un nombre supérieur de chevaux venus des pâturages situés près de la ville. En tout cas,

¹*Montoku-tennō jitsuroku*, Ten.an 1.3.16 (857), p. 96.

²*Ibidem*, Ten.an 2.2.22 (858), p. 111.

il s'agit de deux exemples isolés où l'Office semble avoir un rôle auxiliaire de complément aux Gardes et aux *kebiishi*. Il est possible que l'Office ait été directement concerné car, dans ces deux occasions, le Gouvernement réquisitionna un nombre particulièrement important de chevaux, plus que ceux que les Gardes des gendarmes ou le Bureau de Police avaient normalement à disposition.

Finalement, on a un exemple particulièrement intéressant dans le *Sandai jitsuroku*, daté de 867 :

廿七日丁酉。[...]左右近衛。左右兵衛。分結四番。夜行京内。

賜左右馬寮未調御馬而騎焉。

27^e jour, cadet du feu du coq [...], décret adressé aux sections de Gauche et de Droite des Gardes du corps et aux sections de Gauche et de Droite des Gardes des gendarmes, qu'ils soient partagés et reliés en quatre tours, et qu'ils patrouillent la Capitale pendant la nuit, qu'on leur accorde les *mima* des sections de Gauche et de Droite de l'Office des chevaux qui n'ont pas encore été entraînés pour qu'on les fasse chevaucher¹.

L'année avant cette entrée du *Sandai jitsuroku*, en 866, la Capitale et la cour avaient été secouées par l'incendie de la porte Ōtenmon. L'incident avait été suivi par des calomnies et des accusations qui avaient impliqué certains parmi les hommes les plus puissants du Gouvernement. Il aboutit finalement à l'exil du Grand conseiller Tomo no Yoshio 伴善男 (811-868), ce qui marqua le début du déclin du clan Tomo. Le Ministre de la gauche Minamoto no Makoto 源信 (810-869) fut d'abord accusé par Tomo no Yoshio, puis acquitté par l'enquête menée par la cour, mais il se retira tout de même de la politique après cette affaire. La seule personne qui bénéficia de l'incident fut Fujiwara no Yoshifusa, qui devint l'homme fort de la cour². Il est fort possible que, un an après l'incendie, les tensions politiques entre les Fujiwara et leurs adversaires politiques aient été toujours très vives, ce qui justifie une crainte de désordres ou de violences au sein de la Capitale. Encore une fois, l'Office semble être impliqué dans des circonstances assez exceptionnelles, où un déploiement hors du commun avait été nécessaire. On constate d'ailleurs que les chevaux mis à disposition pour les gardes sont spécifiquement ceux qui « n'ont pas encore été entraînés ». Autrement dit, il ne s'agit pas de chargeurs de guerre opérationnels. Ces chevaux servirent très probablement au transport des soldats rapidement d'un point à un autre, mais ne pouvaient pas être employés pour un combat, ni pour des efforts tactiques coordonnés complexes. Cela laisse supposer que le but de ces patrouilles était de montrer une

¹*Sandai jitsuroku*, Jōgan 9.2.27 (867), p. 212.

²KAWAJIRI Akio, *op. cit.*, 2008, p. 61-63.

présence, plutôt que d'exécuter des opérations militaires, ce qui demanderait l'emploi d'animaux entraînés. Il faut en effet tenir compte du fait que le cheval, de par sa nature, est un animal tendanciellement craintif et qui peut réagir de manière imprévue s'il est confronté à une situation violente sans y être proprement préparé. Un exemple tiré de l'Histoire Française montre bien le type d'incident auquel on peut s'attendre lors de l'emploi de chevaux non entraînés dans un contexte violent : selon les mémoires du colonel De Gonneville, lors de la Campagne d'Allemagne en 1813, l'armée organisa un entraînement de régiment pour des hommes et des chevaux n'ayant pas encore eu une préparation adéquate. Le régiment fut aligné et on donna l'ordre de dégainer le sabre. Ce geste déclencha une panique générale auprès des chevaux, dont plusieurs s'enfuirent avec leur cavalier impuissant sur le dos. Un escadron entier fut entraîné sur un mile, plus de 200 hommes furent désarçonnés et il fallut plus de deux heures pour regrouper tout le monde¹. Une opération en milieu urbain la nuit demande une préparation solide et soignée, et il est très probable que les chevaux fournis par l'Office à cette occasion furent utilisés pour transporter les patrouilles et non pas pour des poursuites. Compte tenu de la participation de la Garde des gendarmes (qui avait une fonction plus cérémonielle que tactique), la chose la plus probable est que le but de l'opération ait été psychologique ou de propagande, avec l'intention de décourager les criminels potentiels en remplissant les routes de gardes à cheval.

Si on considère les nombreuses mentions où l'Office est associé aux cérémonies de cour, le passage concernant les chevaux des moines, et ces derniers exemples, la sphère de compétence de l'Office des chevaux et les secteurs d'emploi de ces animaux au IX^e siècle nous apparaissent un peu vagues. Satō aussi remarque que l'Office n'offrit qu'un soutien occasionnel aux autres Gardes jusqu'au règne de l'Empereur Suzaku 朱雀天皇 (r. 930-946)². Il est possible que l'Office des chevaux ait géré des animaux différents pour des fonctions distinctes. Il se peut qu'il ait aussi fourni des chevaux militaires et des chargeurs aux Gardes et au Bureau de Police, mais il apparaît que, en général, il gérait les *mima*, qui étaient souvent employés dans les rites, les cérémonies, pour le transport des messagers ou pour des dons de la part de l'empereur. L'Office gérait et préparait les chevaux qui devaient être à disposition du bon vouloir du souverain. C'était donc l'empereur qui, à travers l'Office, décidait si et comment employer ses *mima*. Si on peut affirmer que l'Office gérait aussi des chevaux de combat, ces animaux étaient sélectionnés parmi les *mima* : bien qu'un tribut annuel en chevaux continuât de subsister, une bonne partie des animaux sous le contrôle de l'Office n'étaient plus élevés dans un haras public, comme le prévoyait dans le Code administratif, mais dans des haras créés par décret, des haras qui étaient, dans le principe, une propriété privée de l'empereur et sa famille.

Cette gestion personnelle et adaptable est typique de la période et s'inscrit dans l'évolution générale du système administratif : sous le système du Code administratif, les chevaux des haras publics qui n'étaient

¹CHADWICK, Charles William Oman, *Studies in the Napoleonic Wars*, Oxford, Pickle Partners Publishing, 2014, p. 152-168.

²SATŌ Kentarō, *op. cit.*, p. 263-290.

pas envoyés à la Capitale étaient confiés au *gundan*. C'était le *gundan*, en suivant les directives du Département des affaires militaires et des fonctionnaires provinciaux, qui déterminait l'emploi des animaux, que ce soit en tant que chevaux de bât, chargeurs de combat ou chevaux du réseau de Poste. On sait que, selon le Code, certains chevaux du *gundan* étaient destinés à devenir des chargeurs de combat car il était prévu qu'il fût possible de s'entraîner avec eux dans les alentours de la maison du *honju* qui en avait la charge. Cependant, déjà sous le Code, les archers montés étaient choisis parmi ceux qui possédaient déjà une certaine attitude et capacité au combat. On peut donc en déduire qu'au moins une partie des chargeurs étaient, déjà au VIII^e siècle, des chevaux privés appartenant à l'archer lui-même. On voit donc dans la production et la gestion du cheval militaire, et en particulier du chargeur de guerre, le même tropisme à la « gestion privatisée » qu'on a décrit dans le paragraphe introductif. L'Office des chevaux du IX^e siècle n'est plus une institution purement bureaucratique, ni une institution purement privée liée à un souverain en particulier, comme pouvait l'être le *Shibichūdai* : il s'agit d'une institution intermédiaire, où la démarcation entre appartenance à l'État et l'appartenance à la Famille impériale, entre le public et le privé, est floue.

La séparation des compétences entre le Département des affaires militaires et l'Office des chevaux montre d'ailleurs la division croissante qu'on remarque, au fil des décennies, entre la gestion de la Capitale et la gestion des provinces. Les pâturages d'État servaient surtout à produire des chevaux pour les gouvernements provinciaux et le réseau de Poste, alors que les *chokushi maki* servaient à fournir des chevaux de guerre et de selle directement à la cour et aux Gardes de la Capitale¹. Le corollaire de ce postulat est que, dans la province, le maintien de l'ordre et le devoir militaire, où cela nécessitait l'intervention d'hommes montés, revenaient aux éleveurs et aux propriétaires : les *dogō*, les magistrats de districts, les notables locaux, les clients des propriétaires de *shōen*.

Satō considère que le Département des affaires militaires d'après les réformes de *Daidō* gérait 39 pâturages dans dix-huit provinces, et qu'il continuait de fournir un tribut annuel de 105 chevaux et 122 bœufs. L'Office des chevaux, en plus des haras créés par décret, gérait six pâturages dans quatre provinces du *Kinai*, à proximité de la Capitale, où les chevaux des *chokushi maki* étaient gardés et entraînés². Comme on l'a constaté dans l'analyse des sites archéologiques de *Heijō-kyō*, les chevaux employés à la Capitale n'étaient pas tous gardés en ville, mais ils s'y trouvaient à tour de rôle et en cas de nécessité³. Au IX^e siècle on peut compter 32 *chokushi maki* dans les provinces de *Kai*, *Musashi*, *Shinano* et *Kōzuke*. Ces pâturages

¹SATŌ Kentarō, *op. cit.*, p. 5-29.

²*Ibidem*, p. 291-299.

³TAKASHIMA Hideyuki 高島英之, *Kodai Tōkoku chiikishi to shutsudo bungaku shiryō* 古代東北地域史と出土文学資料 (Découverte de documents littéraires et l'histoire ancienne de la région du Tōhoku), Tōkyō, Tōkyōdō shuppan, 2006, p. 33-77.

envoyaient chaque année 240 chevaux à la capitale¹. On constate ainsi que moins d'un tiers des chevaux de la Capitale venaient des haras publics. Ceci peut en partie s'expliquer par le fait que les *chokushi maki* étaient peut-être plus amples et productifs, mais la raison la plus probable est que la majorité des *mima* produits par les *chokushi maki* étaient envoyés à la Capitale, alors que la majorité des chevaux produits dans les haras publics restait dans la province.

On connaît la manière d'acheminement de ces animaux vers la Capitale grâce aux décrets listés dans le *Ruijū sandaikyaku*. Un décret du ministère du 11^e jour du 2^e mois de la 3^e année de l'ère Tenchō (826) spécifie qui peut monter les *mima* des provinces de Kai, Musashi, Shinano et Kōzuke lors de leur transfert vers la Capitale. Cette liste énumère un préposé aux pâturages, un vétérinaire et un cavalier, pour six chevaux². On voit ici apparaître les mêmes fonctions qu'on a trouvées citées, au VIII^e siècle, pour ce qui concerne les haras d'Etat. Autrement dit, il semblerait que les haras créés par décret et ceux publics étaient gérés de la même manière par le même type de fonctionnaire, la seule différence remarquable étant l'institution centrale dont ils dépendaient.

On est aussi informés que les responsables des haras avaient tendance à abuser de leur position et à traiter les animaux comme s'ils étaient les leurs³. Ces pratiques continuèrent de toute évidence : dans un Décret du ministère du 13^e jour du 6^e mois de la 13^e année de l'ère Jōgan (871) on lit à nouveau que les fonctionnaires des pâturages avaient la fâcheuse habitude d'utiliser les *mima* comme leurs animaux privés. Le décret cite en particulier une communication du ministre des Affaires suprêmes aux provinces de Kai et Musashi, daté du 5^e jour du 11^e mois de la 12^e année de l'ère Jōgan (870). Dans cette communication, on se réfère à un « rapport de la province de Mikawa » où l'on constate que les *mima* n'étaient pas les seuls animaux dont les fonctionnaires faisaient un usage impropre : les chevaux de poste étaient aussi exploités sans justification. Lors du déplacement pour emmener les *mima* à la Capitale, les Préposés à l'administration du pâturage avaient le droit d'utiliser les chevaux du réseau de Poste. Cependant ce privilège était souvent exigé aussi par les chefs de pâturages, les vétérinaires, les copistes, les devins, les hommes soignant les sabots et les cavaliers. Le décret établit une punition de 60 coups de bâton lourd pour les subalternes qui ne respectaient pas les règles. Le document signale aussi que, alors que Kai et Musashi appliquèrent l'interdiction, Shinano et Kōzuke firent preuve de laxisme en ce domaine⁴.

Grâce à ces deux décrets on peut avoir une idée assez claire de la composition des caravanes qui portaient les *mima* à Heian. On y trouve les préposés aux pâturages, les vétérinaires, mais aussi des « cavaliers », *kishi* 騎士. Cette fonction n'apparaît pas dans le Code administratif et n'est pas décrite dans les

¹SATŌ Kentarō, *op. cit.*, p. 291-299.

²HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 375-376.

³*Ibidem*.

⁴*Ibidem*, p. 596-599.

décrets. Il s'agit sans doute d'éleveurs dont la fonction était de gérer et conduire les chevaux au long du voyage. Les chefs de pâturages mentionnés dans le document sont probablement présents pour contrôler et diriger les cavaliers. On remarque d'ailleurs que les fonctionnaires administratifs sont accompagnés par des copistes, dont la fonction était de présenter les registres et répondre aux questions à la Capitale, et par des devins. On constate enfin la présence de « maréchaux » (au sens plus ancien du terme), hommes spécialisés dans le soin des sabots des chevaux, *ashi no tsukasa* 足工. Les routes à cette époque étaient en terre battue, et elles étaient donc probablement très souvent boueuses. L'humidité n'est pas favorable aux sabots, qui ne sont rien d'autre que des ongles épais. L'eau peut les ramollir et le voyage causer des fissures ou des petites blessures. Tous ces éléments devaient contribuer à un contexte très favorable pour infections et inflammations, d'où la nécessité d'avoir des spécialistes.

Selon un décret du 17^e jour du 8^e mois de la 1^e année de l'ère Tenchō (824), un cortège de *mima* destinés à la cour prévoyait normalement deux hommes par cheval. Il y avait exception à l'automne et pendant la moisson : pour ne pas priver les champs de trop de main d'œuvre, un seul homme par bête était la règle¹. La caravane qui escortait les chevaux prévoyait donc un nombre important d'hommes qui ne sont pas listés parmi les fonctionnaires du haras ou les cavaliers. À la différence des individus dont il est question dans les décrets de 826 et 871, ici on ne parle pas de professionnels du secteur (cavalier, éleveurs, fonctionnaires, vétérinaires, etc.) mais de main d'œuvre non spécialisée dont le rôle était sans doute l'entretien ordinaire du cheval (nourriture, abreuvement, brossage, etc.). Il est possible qu'ils étaient de préférence deux par cheval pour pouvoir s'occuper de l'animal à tour de rôle.

La tendance des fonctionnaires des haras à traiter les animaux comme leurs propres bêtes privées fut probablement l'un des facteurs qui portèrent, dans certain cas, à l'appropriation et à la privatisation de pâturages qui étaient à l'origine des *chokushi maki*. Satō remarque que les familles de fonctionnaires de ces *maki* pouvaient se développer et devenir à leur tour des familles aisées d'éleveurs, des notables locaux. Ils pouvaient ainsi élargir leur influence économique et politique sur ceux qui étaient employés dans le haras et sur les paysans des alentours, en créant des liens de dépendance personnelle avec eux. Au long des décennies, ces familles pouvaient finir par s'approprier le haras².

Selon Satō, en analysant les sources, on peut estimer que la 4^e année de l'ère Tenchō (827) les *chokushi maki* de Kai hébergeaient 1 000 chevaux. La 17^e année de l'ère Jōgan (875) les *chokushi maki* de Shinano en comptaient 2 274³. Il est certain qu'une bonne partie de ces animaux étaient des femelles, et on sait que les Japonais avaient une prédilection pour les étalons entiers, si bien que seuls les mâles étaient envoyés à la Capitale. On a vu précédemment qu'il est très probable que la reproduction des chevaux était obtenue en

¹*Ibidem*, p. 593-594.

²SATŌ Kentarō, *op. cit.*, p. 5-29.

³*Ibidem*, p. 291-299.

laissant l'étalon au pré avec son *harem* de femelles. En formulant une hypothèse sur le nombre de juments qu'un étalon peut couvrir dans ces conditions, on serait tenté d'utiliser ces données pour faire une estimation du nombre d'étalons et de juments, et donc sur ce qui devait être la production annuelle de poulains. Malheureusement ceci n'est pas possible : les sources n'offrent aucun détail précis sur le sexe des animaux. De plus, on ne peut savoir si dans ce nombre on compte seulement les adultes mis à reproduction ou si on inclut les jeunes. Comme on a pu le constater, les chevaux étaient inscrits dans les registres officiels à l'âge de deux ans, mais les pouliches n'étaient mises à reproduction qu'à l'âge de quatre ans, et de même les poulains n'étaient mis au travail qu'au même âge. Il se peut que les chiffres ici cités incluent les poulains et les pouliches entre deux et cinq ans. La possible présence de cette population non productive rend tout calcul impossible.

En tout cas les nombres suggèrent qu'une production si importante n'était pas réservée seulement aux cérémonies ou aux Gardes de la Capitale. Comme on l'a vu, selon les documents la Capitale recevait environ 350 chevaux par an entre ceux envoyés en tribut et ceux envoyés par les *chokushi maki*. La production devait être plus importante que cela. Ce qui signifie qu'une partie des animaux restaient dans la province, probablement en tant que « capital militaire » mobilisable en cas d'expédition armée importante. Si pour le maintien de l'ordre et les petites interventions locales la cour se reposait sur les chevaux privés des notables locaux, elle était néanmoins en mesure de mobiliser des centaines d'animaux en cas de campagne militaire. Ceci semble être suggéré aussi par l'emplacement de ces grands haras, qui se trouvaient dans la région du Bandō, qui devait fournir le gros des troupes lors des affrontements avec les gens du Nord-est. L'entraînement et l'entretien de ces animaux était une responsabilité de l'Office des chevaux et elle retombait très probablement sur les fonctionnaires des haras et leur maisonnée. Satō remarque en effet que ces *chokushi maki* sont placés dans une région clé dans la politique d'expansion et colonisation de la cour. Au IX^e siècle la frontière orientale était toujours active. Même après la fin des guerres à large échelle, en 811, les Emishi et les *flushū* continuèrent de constituer une menace pour les colons de la cour. Il était ainsi impératif, pour les provinces orientales, de pouvoir mobiliser un nombre important de cavaliers en cas de besoin, compte tenu de l'adresse légendaire des Emishi en tant qu'archers montés. Selon Satō, le nombre de *chokushi maki* et de chevaux dans ces provinces servait comme soutien direct à l'effort de frontière de la cour dans l'Est¹. On retrouve ainsi dans les *maki* les grands facteurs de la politique et de la diplomatie de l'Empire. Le cheval militaire, dans tous ses emplois, fut un microcosme de la grande évolution qui eut lieu entre le VII^e et le X^e siècle.

ARMÉE ET CHEVAUX DE GUERRE AUX IX^e ET X^e SIÈCLES

¹*Ibidem*.

Comme on a pu le voir dans les chapitres précédents, la sphère militaire est celle qui montre la plus grande évolution par rapport au système décrit par le Code administratif. L'un des changements le plus important fut sans doute l'abolition du *gundan* dans la plupart des provinces en 792¹. Les causes principales de cette décision furent d'un côté le fardeau insoutenable que le service militaire représentait pour les paysans, de l'autre l'abus et la mauvaise gestion perpétrés par les fonctionnaires provinciaux. Un exemple évident de ce type de comportement nous est offert par un rapport de Nagato, daté de 792, qui nous informe que les commandants utilisaient les soldats du *gundan* et les chevaux du réseau de Poste pour s'enrichir. Ce rapport est cité dans un décret du ministère de 803, où on décida que le *gundan* de la province pouvait continuer d'exister, mais avec un nombre d'effectifs inférieur à 500 hommes². Au début du IX^e siècle on trouve donc une situation où les deux frontières du Pays, le nord de Kyūshū et le nord du Tōhoku, continuaient d'avoir une présence militaire stable et importante, alors que le reste des provinces (à l'exception de Nagato) se fiaient de plus en plus aux notables locaux pour le maintien de l'ordre, et qu'à la Capitale le maintien de la paix était confié aux Gardes et au Bureau de Police.

Peu de temps avant la fin officielle de la Guerre des 38 Ans, en 809, on trouve dans la province de Mutsu quatre *gundan*, sous les ordres d'un colonel, deux lieutenants colonels et un préposé aux écritures. Ils étaient stationnés au fort d'Isawa³. La fin des campagnes militaires n'aboutit pas à la démilitarisation de la zone : un décret du ministère du 3^e jour du 8^e mois de la 6^e année de l'ère Kōnin (816) nous offre un regard assez précis sur la situation militaire de la province de Mutsu. Il établit que la province devait se doter de 6 000 hommes, recrutés parmi les gens du peuple et ceux ayant le IX^e rang militaire⁴. La note sur le rang militaire implique une préférence marquée pour les hommes ayant déjà une expérience militaire et ayant déjà fait des preuves de leur compétence sur le champ. La grande majorité des titulaires des rangs de mérite étaient sans doute des archers montés et des propriétaires de chevaux de guerre. En même temps, on remarque que la nécessité demandait pour un nombre important d'hommes armés, et donc la possibilité de recruter des gens sans rang parmi le peuple.

Le décret établi d'ailleurs les lieux de stationnement des soldats :

- 1 000 hommes à Natori.
- 1 000 hommes à Tamazukuri.
- 1 000 hommes à Shirakawa.
- 1 000 hommes à Asaka.

¹Les exceptions étaient Mutsu, Dewa, Sado, Nagato et les provinces sous le contrôle du Dazaifu.

²HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 525.

³*Ibidem*, p. 373.

⁴*Ibidem*, p. 529-532.

- 1 000 hommes à Namekata.
- 1 000 hommes à Ota¹.

Selon le moment, entre 1 000 et 2 000 hommes armés devaient être prêts à intervenir dans la province. Il y avait donc des rotations, chaque troupe de 1 000 étant tenue de faire une rotation de dix jours. Ces hommes devaient par ailleurs subvenir eux-mêmes à leurs propres besoins. Le décret établit aussi qu'il fallait mettre en place des troupes de « soldats d'élite », *kenshi* 健士, pour un total de 2 000 hommes. 1 500 devaient posséder le VIII^e rang militaire, 500 devaient posséder le IX^e rang. Ils devaient être divisés en quatre groupes avec des rotations d'un mois². Ces nombres suggèrent l'intention de créer un corps de soldats d'élite avec 25% des effectifs de rang inférieur constituant peut-être une « réserve ». Il est hors de doute que le « soldat d'élite » était un archer monté. Si on suppose que seulement la moitié des soldats du *gundan* étaient des archers montés, on conclut que la province de Mutsu pouvait compter sur la présence stable d'environ 5 000 combattants à cheval. Pour encore une fois faire un parallèle avec l'Histoire Française, cela équivaut à 20% des hommes faisant partie du corps principal de cavalerie sous les ordres de Murat lors de la Campagne de Russie en 1812³. Selon Dupâquer, en 1789 la France comptait environ 28 millions de personne⁴. Au VIII^e siècle le Japon avait probablement une population d'environ 5 millions, Mutsu étant particulièrement peuplée en proportion aux autres provinces, avec un nombre d'habitants estimé à 186 000⁵. Farris estime qu'au long du IX^e siècle il avait eu une contraction de la population, avec un nombre d'habitants se situant entre 4,4 et 5,6 millions en 950⁶. On constate ainsi que le niveau de militarisation du Tōhoku était tel que, en proportion, il peut être comparé au niveau de militarisation de la France au pic de son développement politique, territorial et militaire. La vie militaire devait dominer la culture et l'économie de la région.

Si les sources nous communiquent le nombre d'hommes sous les armes à Mutsu, elles sont bien moins précises sur le nombre de chevaux. On n'a malheureusement pas de source exacte sur la pratique de l'archerie à cette époque, ni des données détaillées sur le nombre de chargeurs de guerre qu'un archer possédait. Comme on a pu voir en introduction, dans le *Heike monogatari* Saitō bettō Sanemori affirme, en décrivant les guerriers du Bandō :

¹*Ibidem*.

²*Ibid*.

³CHADWICK, Charles William Oman, *op. cit.*, p. 152-168.

⁴DUPAQUIER, Jacques, *Histoire de la population française, tome 3 : De 1789 à 1914*, Paris, Presse Universitaire de France, 1988, p. 1.

⁵KILEY, Cornelius, *op. cit.*, p. 254-265.

⁶FARRIS, William Wayne, *Japan to 1600, a social and economic study*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2009, p. 59.

何なる又郎等も独りしてつよき馬四五疋つ々乗替に持ぬ者候
わす。

Chaque vassal dispose de quatre ou cinq étalons puissants par
homme, qu'ils chevauchent à tour de rôle¹.

Cependant le caractère hyperbolique de la description que le vieux guerrier fait dans ce passage nous empêche d'accepter cette information sans nous poser davantage de questions. Si on prend la liberté de comparer les japonais avec un autre peuple pratiquant ce type de combat avec un niveau technologique comparable, l'un des exemples les mieux documentés de ce point de vue est celui de l'Empire Mongol. Le guerrier Mongol du XIII^e siècle avait à sa disposition généralement cinq chevaux², ce qui se rapproche au passage du *Heike monogatari*. Si on considère cinq chevaux par guerrier, les troupes d'élite de Mutsu comptaient environ 25 000 chevaux de combat, plus 3 600 chevaux de bât, pour un total de 28 600 chevaux militaires, sans compter les chevaux du réseau de poste. Selon le décret, la province disposait de 33 290 adultes susceptibles d'être soumis à la conscription, dont 5 064 qui avaient entre le VII^e et le XII^e rang militaire. Il spécifie par ailleurs que, parmi ces derniers, on pouvait trouver plusieurs familles ayant les moyens de s'armer et des bons chevaux de guerre³. Si on reprend notre hypothèse précédente de 28 600 chevaux militaires, ceci nous donne une moyenne de cinq-six chevaux à disposition de chaque adulte susceptible d'être soumis à la conscription titulaire d'un rang militaire, ce qui semble confirmer notre estimation.

En ce qui concerne l'élevage de ces animaux, s'agissant très probablement de mâles, ceci nous laisse supposer la présence d'un nombre encore plus important de femelles de reproduction. Si on reprend les quotas du Code administratif, ce dernier exigeait 60 mises à bas pour 100 femelles. On peut s'attendre à ce que environs la moitié de ces poulains aient été des mâles, ce qui en fait 30 pour 100 femelles. On peut supposer que, pour produire 28 600 chevaux cela nécessitait environ 95 femelles, sans compter les étalons de reproduction, les chevaux du réseau de poste, les juments et les étalons nécessaires à produire les chevaux du réseau de Poste, les chevaux de selle ou de transport utilisés en dehors de la sphère militaire, et les chevaux des Emishi et des *flushū*. Il nous semble peu vraisemblable que plus de 128 000 chevaux se soient trouvés concentrés dans la seule province de Mutsu. Il est donc très probable que les chevaux prévus pour

¹YOSHIZAWA Yoshinori 吉沢義則, *Ōei shosha Engyō-bon Heike monogatari* 応永書写延慶本-平家物語 (Le dit des Heike du manuscrit Engyō copié à l'ère Ōei), Tōkyō, Hakuteisha, 1961, p. 440-441.

²MAY, Timothy, *The Mongol Art of War*, Yardley, Westholme Publishing, 2007, p. 54-57.

³HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 529-532.

cette vaste armée provenaient de haras situés dans l'ensemble du Pays, avec une concentration probable dans la région du Bandō. Bien entendu, tout cela se base sur des données fort incomplètes : il n'y pas moyen, aujourd'hui, de déterminer le nombre exact d'animaux présents. Cependant on peut affirmer avec certitude que Mutsu devait rassembler des dizaines de milliers d'animaux. Tout comme la vie militaire, l'élevage et la culture équestre devaient être des éléments absolument dominants dans la sphère économique, sociale et culturelle du nord du Tōhoku.

Le décret du 816 nous offre aussi un aperçu des difficiles conditions de vie dans cette province quand il parle de l'abolition du corps des *chinpei* 鎮兵, les troupes pour la pacification de Mutsu. Il y en avait 1 000 à Izawa et 500 à Tokutan. Le décret explique que ces conscrits arrivaient avec leurs familles, ne pouvaient pas demander des prêts et ils n'avaient pas le temps de cultiver, se trouvant vite dans la plus abjecte pauvreté. Ainsi, une fois le service terminé, ils n'avaient pas les moyens de rentrer dans leurs provinces d'origine, ni de rester. Les *chinpei* étaient souvent des hommes des provinces de Kōzuke, Shimotsuke, Musashi et Sagami, des hommes déplacés. Les soldats des nouveaux *gundan*, au contraire, étaient des hommes du lieu, ce qui allégeait la charge sur Mutsu et sur les provinces du Bandō. De plus, le décret prévoyait pour ces nouveaux conscrits une exemption de la moitié du tribut. Ils devaient prêter service 60 jours chaque année par rotation de dix jours. Les soldats d'élite étaient exemptés de l'impôt sur les lots viagers, du tribut et des corvées. Ils devaient servir 90 jours par an mais ils étaient maintenus par le gouvernement local et pouvaient être récompensés par des rangs de mérite. De plus, on ne leur demandait pas d'exercer des missions triviales comme la garde aux places fortes¹. Il y avait donc des avantages fiscaux et sociaux, pour les élites locales pouvant se permettre de s'entraîner à l'archerie montée, s'ils s'investissaient dans la carrière militaire. Ceci encouragea cette couche à se spécialiser graduellement dans l'élevage et le métier des armes. Ceci nous confirme le fait que le soldat d'élite fournissait son propre équipement et (au moins en partie) ses propres chevaux.

L'autre pôle militaire du Pays était le nord de Kyūshū : ici aussi l'abus des ressources militaires de la part des commandants et fonctionnaires était une source de préoccupation pour le Gouvernement central. Dans un rapport du Dazaifu cité dans un décret de 826, on nous informe que les fonctionnaires civils et militaires de Kyūshū exploitaient les corvéables pour leur bénéfice privé, causant de nombreuses désertions. Il y eut donc proposition d'abolir le *gundan* et de recruter seulement les enfants de riches familles locales. Le décret spécifie clairement qu'il était important de choisir comme guerrier d'élite des hommes habiles à cheval, en particulier ceux provenant des districts d'Ōno et Naori dans la province de Bungo, situés à cinq jours de voyage du siège du Dazaifu. Les hommes ainsi recrutés avaient quatre corvéables à disposition pour subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs chevaux². Bien que l'île de Kyūshū n'ait pas été confrontée à une

¹HERAIL Francine, *op. cit.*, 2008, p. 529-532.

²*Ibidem*, p. 534-537.

frontière en évolution ni à un effort colonial comme le Tōhoku, on peut constater à quel point, au IX^e siècle, l'archer à cheval était considéré comme le cœur même de l'armée.

Le document nous informe par ailleurs que le Dazaifu disposait de 1 720 soldats d'élite, partagés en quatre groupes et faisant des rotations de 30 jours pour un total de 90 jours de service par année. 400 hommes étaient assignés à la protection du siège du Dazaifu, les 1 320 restants étaient distribués dans les neuf provinces et les deux Iles. Ils étaient aux ordres de 42 commandants spéciaux *tōryō* 統領. Le décret mentionné prévoit d'ailleurs 200 valets, *eisotsu* 衛卒, dont la mission était de faucher le foin pour les chevaux, fabriquer du papier, réparer les armes, réparer la forteresse d'Ōno, et d'autres fonctions qui puissent permettre le maintien efficace d'unités de cavalerie professionnelle¹. De nouveau, si on considère une moyenne de cinq chevaux militaires par homme, on obtient un chiffre de 8 600 chevaux environ pour les soldats d'élite du Dazaifu. Selon les mêmes critères, ceci nous porte à considérer la présence d'environ 1 000 chevaux de bât, ce qui présuppose la présence d'environ 32 000 femelles et quelques milliers d'étalons de reproduction, ce qui signifie la présence d'au moins 41 600 animaux sans compter les étalons des haras et les chevaux du réseau de Poste. Si ces chiffres n'approchent pas ceux du Tōhoku, il est cependant indéniable que l'archer et le cheval devaient constituer un élément important de la vie économique, sociale et culturelle du nord de Kyūshū.

Ces réformes eurent des effets sociaux et culturels remarquables. À partir du 780, on voit que dans les cas où une intervention armée apparaissait nécessaire, la Cour tendait à employer non pas les troupes levées selon le Code administratif, mais des bandes privées souvent liées aux magistrats de district. Ceci encouragea le maintien des anciennes familles de notables locaux, en les poussant à se spécialiser dans l'administration locale et la carrière militaire. On peut retrouver les racines de ce développement dès le début des Réformes au VII^e siècle, quand les grandes familles aristocratiques de la Capitale pouvaient recommander des hommes pour des postes parmi les Gardes². Cependant le nouveau contexte économique et social du IX^e siècle encouragea sans doute une évolution vers des bandes armées organisées sur base privée et familiales plutôt qu'institutionnelle.

Cette tendance permit aussi le développement du clientélisme entre familles militaires de la province et grandes familles de la cour, et, comme corollaire, une certaine « politisation » des bandes et en particulier des Gardes. Les patrons aristocratiques avaient une influence sur leurs protégés, ce qui créait une situation dans laquelle les Gardes (en principe des corps publics) se retrouvaient, *de facto*, sous le contrôle de certains groupes ou familles. Ce problème s'était présenté déjà au VIII^e siècle, ce qui avait entraîné de nombreux changements. En 811 finalement la cour élaborait la structure qui devint permanente pour les six Gardes :

¹*Ibid.*

²FRIDAY, F. Karl, *Hired swords*, Stanford, Stanford University Press, 1992, p. 33-70.

Gardes des portes, Gardes des gendarmes et Gardes du corps, chacune articulée en section de Gauche et de Droite¹.

Les Gardes des portes comptaient 600 hommes, ils venaient des provinces et ils étaient nourris et équipés par leur circonscription d'origine. Leur service durait trois ans renouvelables, mais on a souvent mention d'absences, ce qui laisse supposer qu'ils retournaient sporadiquement dans leur résidence. Ils sont souvent identifiés comme une source de désordre dans les provinces, refusant l'autorité et les impositions du gouvernement provincial car souvent protégés par des liens de clientèle avec des nobles de la Capitale ou des propriétaires de *shōen*. Leur mission principale à la Capitale était de surveiller les Portes, mais ils étaient employés aussi dans d'autres domaines tels l'escorte à la Princesse consacrée de Kamo, l'éclairage du Palais ou l'entretien des enclos du champ de course².

Le personnel des *kebiishi*, ou Bureau de Police, était entièrement choisi parmi les Gardes des Portes³. Comme on a pu le voir en début du chapitre, les *kebiishi* furent créés au début du IX^e siècle et se développèrent en englobant petit à petit toutes les fonctions d'enquête, appréhension, punition, détention et répression des désordres. Leur champ d'action était principalement la Capitale, mais ils pouvaient être envoyés en mission ailleurs. Eventuellement, les provinces se dotèrent aussi de *kebiishi*⁴.

Les Gardes des gendarmes apparaissent déjà dans le Code administratif, et à l'origine elles étaient choisies parmi des membres de l'ancienne aristocratie provinciale d'avant Taika, des cadets de la classe des fonctionnaires de district ou de la petite noblesse entre le VI^e et le VIII^e rang. Leur mission originelle était celle de protection de la Famille impériale⁵ Au IX^e siècle ils apparaissent souvent en doublure de la Garde du corps, mais il semble que ses fonctions étaient plus cérémonielles et rituelles que militaires. Ils participaient aux séances de tir à l'arc et à d'autres célébrations, et ils servaient en tant qu'escorte de parade⁶.

La Garde du corps comptait 300 hommes par section et ils étaient choisis par un examen parmi ceux qui étaient adroits à l'archerie à pied ou à cheval. Un tiers des effectifs était choisi parmi les sujets, deux tiers parmi les enfants de la petite noblesse entre le VI^e et le VIII^e rang ou parmi ceux ayant reçu un rang militaire. Ils avaient la mission de protéger la personne de l'empereur et surveillaient le Palais. Ils étaient aussi choisis pour des tours d'inspection dans la Ville, mission pour laquelle ils recevaient des chevaux de l'Office des chevaux. Ils participaient aussi au cérémoniel de cour : les courses de chevaux ou les concours de tir à l'arc⁷.

Les changements apportés au système du Code au long VIII^e siècle furent liés au contexte japonais,

¹*Ibidem*.

²HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2006, p. 414-430.

³*Ibidem*.

⁴*Ibidem*, p. 430-445.

⁵FRIDAY, F. Karl, *op. cit.*, p. 8-32.

⁶HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2006, p. 445-453.

⁷*Ibidem*, p. 389-414.

mais aussi aux changements diplomatiques : du point de vue de la politique extérieure, les Tang avaient épuisé leur élan expansionniste. Sur le plan intérieur, à l'exception de la frontière orientale, les îles japonaises étaient pacifiées et ne nécessitaient plus que des forces de maintien de l'ordre public. Autrement dit, à l'exception de l'Est, le Pays avait besoin de bandes de guerriers petites, pratiques et rapides, et non pas de grandes armées de fantassins. La privatisation de l'armée et de la sphère militaire s'inscrit dans la tendance générale de privatisation des fonctions et spécialisation de lignées familiales dans les domaines dont ils gardèrent un monopole *de facto*. Au IX^e siècle, on était en train de passer d'une société du Code à une société de cour, où le clientélisme et les liens personnels venaient s'ajouter aux rapports officiels établis par le Code administratif¹.

Le rôle du cheval dans la sphère militaire eut une importance non seulement tactique et sociale, mais économique et culturelle. Comme on a pu le constater, une partie importante de ces animaux, au Dazaifu comme à Mutsu, étaient des animaux privés. Autrement dit, ces familles de notables locaux, de petite noblesse et branches mineures de lignées aristocratiques étaient en train de se spécialiser professionnellement dans l'art militaire et dans l'élevage de chevaux. Le cheval, qui arriva au Japon en tant qu'animal magique apanage de souverains, était désormais le symbole d'une couche intermédiaire et d'une sous-culture guerrière naissante.

L'OFFICE DES CHEVAUX DANS LES *ENGI-SHIKI*

La première chose que l'on remarque, lorsque l'on lit le 48^e chapitre des *Engi-shiki*, qui s'ouvre avec L'Office des chevaux, est le fait que, dès le commencement du texte, tous les pâturages concernés sont listés. Ce détail, ces énumérations, ces listes de toponymes sont un élément caractéristique de l'ouvrage, qui se démarque ainsi du Code administratif, composé de lois concises et générales. Comme le fait remarquer Bock dans sa traduction, les *Engi-shiki* ne s'imposent pas en contraste avec le Code administratif, mais ils ont pour but de porter plus de clarté, plus de précision aux lois du VIII^e siècle². Ils nous offrent ainsi une fenêtre dans la pratique qui s'était élaborée en 927.

Dès le premier article du chapitre, on sait que l'Office des chevaux contrôle directement trois *maki* en Kai, quatre en Musashi, seize en Shinano, et neuf en Kōzuke. Les haras de Kai et Shinano dépendaient de la section de Gauche de l'Office des chevaux, alors que ceux de Musashi et Kōzuke dépendaient de la section de Droite. Finalement, les haras de Kai, Shinano et Kōzuke étaient sous la responsabilité d'un Préposé aux pâturages, *bokugen* 牧監, alors que les haras de la province de Musashi étaient sous la responsabilité d'un

¹FRIDAY, F. Karl, *op. cit.*, p. 33-70.

²BOCK, Felicia Gressitt, *Engi-shiki: procedures of the Engi era*, Tōkyō, Monumenta Nipponica, 1970, p. v-vii.

Directeur, *bettō* 別当¹. Les raisons pour cette différence ne sont pas données et les deux types de fonctionnaires semblent exécuter le même rôle avec les mêmes missions.

En lisant la liste, on remarque que certains haras de Shinano et Kōzuke présentent le mot « sel » dans le toponyme : Shiobaha 塩原牧 et Shiono 塩野牧 pour Shinano, Ōshio 大塩牧 et Shioyama 塩山牧 pour Kōzuke. Les deux provinces n'ont pas d'accès à la mer et ne disposaient pas de mines de sel. Cependant le sel est un élément fondamental de l'élevage du cheval et, comme on a pu le constater, il était même prévu dans le Code administratif pour le régime des chevaux de qualité supérieure². Compte tenu de l'importance du sel dans la vie humaine et animale, il est hors de doute que les provinces n'ayant pas une production domestique s'en procuraient auprès de celles sur la côte. Il est possible que ces toponymes correspondent à des centres provinciaux de collecte ou stockage de sel, et il est possible que ces haras aient été installés dans ces endroits pour profiter de la proximité de ces dépôts.

Chaque année, le 10 du 9^e mois, les fonctionnaires provinciaux, avec le Préposé aux pâturages ou avec le Directeur du pâturage, examinaient et marquaient au fer rouge les poulains, qui étaient ensuite inscrits dans les registres. Les chevaux élevés dans les *mimaki* étaient, en théorie, les animaux privés de la Famille impériale. On pourrait attendre à une gestion nettement séparée par rapport aux haras provinciaux, sous le contrôle direct et exclusif de l'empereur. Cependant, comme on a pu le voir, il n'y a pas vraiment de séparation nette, et les gouverneurs de province étaient ainsi appelés à garantir la production de *mima* de la même manière qu'ils étaient appelés à inspecter les haras d'Etat. Les *Engi-shiki* rapportent d'ailleurs que, à partir de l'âge de quatre ans, les chevaux étaient attachés et entraînés³. Ce passage répète presque *verbatim* l'article équivalent du Code administratif, ce qui confirme la grande continuité dans les techniques de production et entretien de ces chevaux au long des siècles.

Ensuite, le texte spécifie que les juments n'étaient plus comptées parmi les animaux productifs à partir de 20 ans⁴. Bien que 20 ans soit la durée de vie naturelle d'un cheval, il est très peu probable que beaucoup des juments aient survécu jusqu'à cet âge. D'une part, la médecine vétérinaire n'était pas assez développée pour assurer une bonne prise en charge, de plus, il est peu probable qu'elles aient été traitées avec l'attention et la douceur qu'Ann Hyland et d'autres passionnés recommandent dans leurs manuels, et, finalement, une jument (comme tout mammifère) devient de moins en moins fertile avec l'âge. Il est fort probable qu'après quelque saison sans gestation elles aient été abattues ou employées dans d'autres secteurs qui ne

¹TORAO Toshiya 虎尾俊哉, *Engi-shiki* 延喜式 (Règlements de l'ère Engi), *ge*, Tōkyō, Dainihon insatsu kabushiki kaisha, 2017, *Engi-shiki, ge*, chap. 48, art. 1, p. 796-797.

²*Ritsuryō, Kumokuryō*, art. 1, p. 413.

³*Engi-shiki, ge*, chap. 48, art. 1, p. 796-797.

⁴*Ibidem*, art. 2, p. 796-797.

concernaient pas la reproduction. Il n'est cependant pas impossible qu'il y eût des exceptions et des juments particulièrement résistantes et fertiles qui arrivaient à l'âge de 20 ans.

L'article ne décrit pas l'entraînement des poulains, mais il est probable que, à quatre ans, les jeunes mâles étaient réunis et domptés dans des corrals, laissant dans les près les femelles, les petits et l'étalon de reproduction. Malheureusement on n'a pas d'informations précises en ce qui concerne les techniques utilisées pour débourrer les jeunes et leur apprendre à tolérer un cavalier. On sait que ce premier entraînement demandait environ un an, car les jeunes étaient envoyés à la Capitale le 8^e mois de l'année suivante, accompagnés par le Préposé aux pâturages, qui était autorisé à se servir des chevaux du réseau de Poste au long du parcours¹.

Un détail intéressant dans ce premier article nous confirme d'ailleurs la séparation floue entre le domaine privée de la Maison impériale et le domaine public des institutions étatiques :

若有売却混合正税²。

Si ces chevaux sont vendus, le prix obtenu sera inclus dans les caisses provinciales³.

Le passage suivant renforce ce caractère hybride des *mima* :

其貢馬、路次之國各充秣藟并牽夫、遞送前所、其國解者、主當付外記進大臣經奏聞。

En ce qui concerne les chevaux présentés à la Capitale, il faut que chaque province au long du parcours leur attribue du fourrage et les travailleurs pour les conduire [*kenbu* 牽夫], et que ceux-ci soient envoyés systématiquement aux lieux à l'avance. Le compte rendu de la province à ce sujet [*kokuge* 國解] doit être transmis à l'Office responsable [la section de l'Office des chevaux concernée, NdT], il doit être consigné au

¹*Ibid.*, art. 1, p. 796-797

²*Shōzei*, 正税, impôt annuel en riz qui était entreposé dans les greniers publics de la province et constituait la base du patrimoine liquide du gouvernement.

³*Engi-shiki, ge*, chap. 48, art. 1, p. 796-797.

secrétariat du ministère des Affaires suprêmes [*geki* 外記] et présenté au Ministre, pour en informer Sa Majesté¹.

L'acheminement des *mima* vers la Capitale se faisait donc aux dépens des provinces (ce qui explique pourquoi la vente des *mima* était au bénéfice du bilan provincial), et le bon déroulement de l'affaire était vérifié par le ministère. Enfin, les *Engi-shiki* nous informent que les activités des fonctionnaires des *mimaki* et le bilan de ces haras créés par décret étaient soumis au Département des affaires militaires². Une copie des bilans était aussi communiquée à l'Office des chevaux, qui, après avoir examiné et évalué les pertes et les gains, soumettait le tout à l'Office des comptes, *Shukeiryō* 主計寮³. Ainsi, si d'une part, les haras créés par décret étaient considérés comme étant apanage de la Famille impériale, d'une autre, on constate que les institutions publiques gardaient un certain contrôle sur les registres et les comptes-rendus de ces centres. Il est évident que dans ce contexte la privatisation de l'élevage ne doit pas être interprétée comme une séparation entre la production des chevaux de l'empereur et la production des chevaux publics, mais comme une confusion entre ce qui pouvait être considéré le domaine privé du souverain et le domaine public des institutions gouvernementales. On remarque d'ailleurs que les *mima*, malgré leur emploi privilégié dans le contexte cérémoniel et rituel, étaient néanmoins considérés comme un élément participant de la sphère militaire, d'où l'archive du Département des affaires militaires.

L'*Engi-shiki* liste une estimation de la production des *mima* selon les provinces :

凡年貢御馬者、甲斐国六十疋《真衣野牧-柏前牧卅疋、穂坂牧卅疋》、武蔵国五十疋《諸牧卅疋、立野牧卅疋》、信濃国八十疋《諸牧六十疋、望月牧廿疋》、上野国五十疋。

Concernant le tribut annuel de *mima*, Kai [fournit] 60 chevaux (30 des haras de Makino et Kashiwaki, 30 des haras de Hosaka), Musashi [en fournit] 50 (30 des différents haras, 20 du haras de Tachino), Shinano [en fournit] 80 (60 des différents haras, 20 du haras de Mochizuki), Kōzuke [en fournit] 50⁴.

¹*Ibidem.*

²*Ibid.*, art. 46, p. 818-819.

³*Ibid.*, art. 47, p. 818-819.

⁴*Ibid.*, art. 3, p. 798-799.

Si on adopte la méthodologie qu'on a utilisée plus en haut en reprenant le quota de 60 poulains pour 100 juments, on peut proposer une hypothèse sur le nombre de juments de reproduction qui étaient présentes sur les différents pâturages (sans compter les jeunes et les étalons). On obtient :

- Pour la province de Kai, au moins 100 juments dans les pâturages de Makino, 100 juments distribuées entre Hosoka et Kashiwaki ;
- Pour la province de Musashi, au moins 67 juments dans les pâturages de Tachino, 100 distribuées dans les autres haras (Ishikawa 石川牧, Okawa 小川牧 et Yui 由比牧), pour un total d'au moins 167 juments, sans compter les pouliches et les étalons ;
- Pour la province de Shinano, au moins 67 juments dans le pâturage de Mochizuki, 200 distribuées dans les autres haras (Yamaga 山鹿牧, Shiobara 塩原牧, Okaya 岡屋牧, Hiraide 平井手牧, Kasahara 笠原牧, Takai 高位牧, Miyako 宮処牧, Haibara 埴原牧, Ōno 大野牧, Ōmuro 大室牧, Ika 猪鹿牧, Hagikuna 萩倉牧, Niihari 新治牧, Nagakura 長倉牧, Shiono 塩野牧), pour un total d'au moins 267 juments, sans compter les pouliches et les étalons ;
- Pour la province de Kōzuke, au moins 167 juments sans compter les pouliches et les étalons, distribuées dans les 9 haras de la province (Tokari 利刈牧, Arima no shima 有馬島牧, Numao 沼尾牧, Hayashi 拝志牧, Kuno 久野牧, Ichishiro 市代牧, Ōshio 大塩牧, Shioyama 塩山牧, Niiya 新屋牧).

Ceci nous permet de tracer un tableau sommaire de la forme des haras dans ces provinces, sur la base des *mima* mentionnés dans cet article :

- Kai possédait un grand haras, Makino, avec une population d'animaux qui atteignait probablement les 200 têtes, ce qui présuppose une surface d'au moins 200 hectares de pré, et deux haras de taille plus réduite mais qui, combinés entre eux, devaient aussi comporter environ 200 têtes et 200 hectares de pré.
- Musashi possédait un haras principal, Tachino, avec probablement 100-150 têtes et d'une étendue de 100-150 hectares, et trois haras mineurs mais qui, tous ensemble, faisaient la même taille du haras de Makino en Kai.
- Shinano possédait un haras principal de la taille de Tachino en Musashi, mais le gros de sa production, bien importante, était distribuée sur une quinzaine de haras mineurs, qui cumulaient probablement plus de 300 têtes et plus de 300 hectares de pré.

- Kōzuke organisait sa production sur 9 haras, qui cumulaient probablement 300-350 têtes et donc 300-350 hectares de pré.

Dans les provinces de Kai et Musashi la production était concentrée dans de grands haras, dans Shinano et Kōzuke elle était répartie parmi de nombreux haras de taille moyenne ou réduite. On peut donc supposer que les fonctionnaires responsables de l'élevage dans les provinces de Shinano et Kōzuke devaient être bien plus mobiles que leurs collègues de Kai et Musashi s'ils voulaient surveiller l'activité des haras qui se trouvaient sous leur autorité. Est-ce là la raison pour laquelle, selon le décret de 870 cité plus en haut, Shinano et Kōzuke se montrèrent plus laxistes dans l'application des punitions visant les fonctionnaires qui utilisaient de manière impropre les *mima* dont ils étaient responsables¹ ? Il est possible que, en raison de la nature fragmentée de l'élevage dans cette zone, les autorités provinciales avaient du mal à surveiller les bonnes pratiques au sein des haras.

Il faut souligner que ces estimations ne concernent pas la totalité des animaux présents sur le territoire, mais qu'elles se bornent strictement aux chevaux de reproduction (surtout des juments) présents dans les *chokushi maki* et nécessaires à remplir le quota demandé par la cour : comme on a pu le voir dans les paragraphes précédents, il est fort probable que la plupart des *mima* n'étaient pas envoyés à Heian, mais gardés dans les provinces. Il faut donc considérer que les estimations que l'on vient de faire sont sans doute très inférieures par rapport à ce que devaient être les chiffres réels.

L'article 4 des *Engi-shiki* concerne les « chevaux et les bœufs élevés de manière confinée et envoyés en tribut par les différentes provinces », 諸国所貢繫飼馬牛者². Ces animaux ne sont pas inclus dans l'article sur les chevaux des *mimaki*, et ils ne sont pas appelés « *mima* ». Il s'agit sans doute de chevaux élevés dans des haras publics, ceux qui, depuis le début du IX^e siècle, se trouvaient sous la responsabilité du Département des affaires militaires. On a vu dans les paragraphes précédents que, au IX^e siècle, la plupart des chevaux élevés dans ces haras restaient dans la province et ils étaient employés de préférence dans le réseau de Poste. Cependant on constate ici qu'une partie de la production, sans doute les exemplaires les plus beaux, étaient envoyée à la Capitale. Le fait que le document spécifie qu'il s'agit d'animaux « élevés attachés » laisse supposer que ces bêtes étaient sélectionnées assez tôt et élevées spécifiquement pour servir à la cour. Il est possible que ces chevaux fussent gardés dans l'écurie la plupart du temps pour les rendre plus dociles et habitués au contact humain. L'isolement est en effet une méthode qui peut exploiter le fort besoin de lien social du cheval pour le forcer à s'attacher aux êtres humains³. Pour citer Stephen Budiansky : *They bond with*

¹HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 596-599.

²*Engi-shiki, ge*, chap. 48, art. 4, p. 798-799.

³BUDIANSKY, Stephen, *The Nature of Horses*, Londres, Phoenix Illustrated, 1998, p. 84-85.

*us only for lack of better company*¹. Cette méthode serait aujourd'hui considérée par les passionnés de chevaux comme une *extrema ratio*, à n'utiliser que dans le cas d'un animal particulièrement agressif ou désobéissant. Cependant il est fort probable que, pour les standards japonais du X^e siècle, elle était considérée comme une méthode particulièrement douce et peu traumatisante. Ces chevaux étaient remis à la cour, où ils allaient être probablement utilisés par les dignitaires lors des courses, des parades, ou d'autres cérémonies. Les animaux devaient donc être particulièrement dociles, capables de rester calmes et élégants au milieu de la foule, de la musique et du mouvement. Ceci peut être obtenu plus facilement si l'entraînement de l'animal n'est pas violent.

En revenant aux *Engi-shiki*, les chevaux des provinces étaient remis à l'Office des chevaux, puis ils étaient examinés et un rapport détaillé était transmis au Département des affaires militaires, comme dans le cas des *mima*. Les animaux étaient ensuite gardés dans les pâturages proches². L'article fournit ensuite la liste des provinces et le nombre des chevaux qu'elles envoyaient :

- Ōmi : 4.
- Sagami : 4.
- Musashi : 10.
- Kazusa : 10.
- Shimōsa : 10.
- Hitachi : 10.
- Kōzuke : 45.
- Shimotsuke : 4.
- Suō : 4.
- Sanuki : 4.
- Iyo : 6³.

On remarque que les provinces de Shinano et Kai, les deux provinces qui fournissaient le nombre le plus important de *mima*, ne contribuaient aucunement au tribut de chevaux issus des haras publics. Il se peut que dans ces provinces les *chokushi maki* étaient dominants et que les haras d'Etat produisaient seulement assez de chevaux pour le service Postal et le gouvernement provincial. Ceci devait être le cas surtout dans Shinano, où la nature morcelée des *chokushi maki* suggère que la plupart des pâturages disponibles étaient ainsi occupés. La province de Musashi, qui présentait des haras impériaux assez concentrés, fournit un

¹*Ibidem*, p. 85.

²*Engi-shiki, ge*, chap. 48, art. 4, p. 798-799.

³*Ibidem*.

nombre moyen de chevaux. Cependant c'est la province de Kōzuke qui offre le détail le plus frappant, en fournissant à elle seule presque la moitié des animaux. L'élevage des *mima* dans cette province était très morcelé pour une production relativement basse : 50 animaux pour neuf haras. Peut-être les pâturages les plus vastes étaient-ils ceux des chevaux publics. Se trouvant au cœur de la partie orientale de Honshū, Kōzuke était effectivement dans une position parfaite pour exporter des chevaux dans les régions politiquement instables du Bandō et du Tōhoku.

Chaque animal du tribut devait être accompagné par deux sortes de brosses (probablement une pour le pelage et une pour la crinière), une faucille pour couper de l'herbe et une têtère¹. Il est intéressant de remarquer qu'aucun instrument pour le soin des sabots n'est prévu. Cependant on trouve mention de pierres pour le polissage dans la section qui touche aux médicaments vétérinaires². Il se peut que les peignes et les brosses étaient considérés comme une part du tribut et restaient à la Capitale avec les chevaux, alors que les instruments des maréchaux étaient personnels et fournis directement par l'artisan. Cette interprétation semble confirmée par l'article 39 des *Engi-shiki* :

凡櫪飼馬籠頭鑠、若有破損者、取諸国貢馬籠頭鑠充用。

Concernant la chaîne des têtères des chevaux gardés dans les écuries, si elle est endommagée, il faut prendre et utiliser la chaîne des têtères des chevaux envoyés en tribut par les différentes provinces³.

Ceci montre bien que ces objets faisaient partie du tribut et ne servaient pas simplement à l'entretien des chevaux au long du voyage. De plus, l'article 51 nous informe que ces têtères étaient achetées par l'Office même grâce aux rentes des rizières de la Section de gauche en Shinano. C'était donc l'Office qui payait en partie les équipements nécessaires à l'acheminement des chevaux⁴.

L'article 27 parle d'un troisième type de cheval demandé par la Capitale : des *mima* qui ne sont toutefois pas élevés sur les *chokushi maki* de Kai, Musashi, Shinano ou Kōzuke. À la différence des autres *mima* qui étaient présentés au 9^e ou au 8^e mois selon les périodes, ceux-ci sont ramenés le 5^e jour du 5^e mois⁵. L'article liste les provinces concernées, le nombre de chevaux et la section de l'Office des chevaux à laquelle ils sont destinés :

¹*Ibid.*, art. 5, p. 798-799.

²*Ibid.*, art. 35, p. 814-815.

³*Ibid.*, art. 39, p. 816-817.

⁴*Ibid.*, art. 51, p. 819-821.

⁵*Ibid.*, art. 27, p. 810-811.

- Yamashiro : six chevaux, pour la section de Gauche.
- Yamato : cinq chevaux, pour la section de Droite.
- Kawachi : six chevaux, pour la section de Droite.
- Settsu : dix chevaux, pour la section de Droite.
- Ise : dix chevaux, pour la section de Droite.
- Ōmi : dix chevaux, pour la section de Gauche.
- Mino : dix chevaux pour la section de Gauche.
- Tanba : dix chevaux, pour la section de Gauche¹.

Comme on peut le constater, il s'agit de provinces centrales, près de la Capitale, où se trouvaient aussi les « pâturages proches » où les *mima* de l'est étaient gardés. Bien que ces haras n'apparaissent pas dans la liste officielle de *chokushi maki*, il s'agit sans doute de pâturages propriétés de la Famille impériale, très probablement des pâturages qui faisaient partie du patrimoine de la famille depuis l'ancien temps et qui restaient sous son contrôle direct. Le fait que les animaux qui y étaient élevés soient définis comme « *mima* » ne doit donc pas surprendre. L'article 49 spécifie par ailleurs que dans la province de Harima, au pâturage d'Ieshima 家島牧, chaque section de l'Office des chevaux gardait 30 chevaux, qui étaient gardés libres au pré à partir du 10^e mois et gardés attachés à partir du 3^e mois². Ceci semble contraire à ce qu'on a pu voir jusqu'à présent, où les chevaux sont libres en été et confinés à partir de l'automne. Il se peut que les animaux gardés à Ieshima fussent spécialement choisis pour être employés dans des cérémonies et des parades à partir du 3^e mois, et devaient ainsi être prêts à être prélevés par les fonctionnaires et amenés rapidement à la Capitale.

L'article 50 nous parle plus en détail des pâturages près de la Capitale où les chevaux des tributs sont installés et gardés en cas de besoin. L'article liste trois *maki* pour la province de Settsu, un *maki* pour la province d'Ōmi, un dans la province de Tanba et un dans la province de Harima³. Le pâturage de Harima n'est pas Ieshima, mais Tarumi 垂水牧, ce qui montre que la cour contrôlait plusieurs *maki* dans les provinces proches et les utilisait pour stationner les chevaux selon ses besoins. Les *Engi-shiki* nous offrent ensuite un aperçu de l'entretien des chevaux une fois arrivés à la Capitale et mis sous le contrôle direct de l'Office des chevaux : 80 chevaux étaient gardés dans les écuries de chaque section, dont dix chevaux de qualité supérieure, *saime* 細馬, 50 chevaux de qualité moyenne, *chūme* 中馬, et 20 chevaux de qualité médiocre, *geba* 下馬. À partir du 4^e mois, ces animaux étaient nourris à l'herbe fraîche, *aokusa* 青草, jusqu'au 11^e jour

¹*Ibidem.*

²*Ibid.*, art. 49, p. 818-819.

³*Ibid.*, art. 50, p. 818-819.

du 10^e mois, quand on commençait à les nourrir avec du foin, *hoshikusa* 乾草. Plus précisément, chaque jour chaque cheval devait recevoir deux boisseaux et demi d'herbe, le poids d'un boisseau étant établi à dix livres et deux onces¹, ce qui correspond à 6,83 kg. Dans le Code administratif la quantité d'herbe et de foin était offerte en volume et non pas en poids. Dans notre expérimentation, une gerbe de foin décrite par le Code avait un poids d'environ 5 kg, donc une quantité très proche de celle ici décrite. Par ailleurs, 6,8 kg de foin est la quantité que le tableau offert par Ann Hyland (proposé une deuxième fois plus bas) prévoit pour un cheval de la taille d'un poney de Kiso.

Selon l'article du *Engi-shiki*, 74 travailleurs puisés parmi les corvéables s'occupaient de recueillir le foin et d'entretenir les bœufs qui faisaient aussi partie des troupeaux de l'Office des chevaux. Ensuite le document détaille la quantité de céréales accordée aux chevaux pendant l'hiver et selon leur qualité. La conversion du volume en poids suit l'estimation du chapitre 2.c selon laquelle 1 l de riz équivaut à environ 1,2 Kg et 1 l de haricots à environs 800 gr.

Le cheval de qualité dite supérieure recevait :

- 3 *shō* de riz (2,4 l – 2,88 Kg).
- 2 *shō* de haricots (1,6 l – 0,96 Kg).

Le cheval de qualité moyenne recevait :

- 1 *shō* (0,8 l – 0,96 Kg) de riz et 1 *shō* (0,8 l – 0,64 Kg) de haricots.

Le cheval de qualité inférieure recevait :

- 1 *shō* (0,8 l – 0,96 Kg) de riz et 1 *shō* (0,8 l – 0,64 Kg) de haricots².

En été, les chevaux de qualité inférieure ne recevaient pas de céréales, les autres avaient des portions réduites :

- Le cheval de qualité supérieure recevait 2 *shō* de riz (1,6 l – 1,92 Kg).
- Le cheval de qualité moyenne recevait 1 *shō* de riz (0,8 l – 0,96 Kg)³.

La première chose que l'on remarque par rapport au Code administratif est que le fourrage du cheval de qualité supérieure est réduit d'1/6 dans les *Engi-shiki*, et il ne reçoit plus de millet ni de sel. Il est possible que, compte tenu des périodes de famine qui s'étaient succédé, le millet était de préférence réservé aux êtres humains. Le manque de sel apparaît plus étrange, car ce minéral est absolument nécessaire à la bonne

¹*ibid.*, art. 7, p. 798-799.

²*ibidem*.

³*ibidem*.

santé des animaux. Ensuite, on remarque que le cheval de qualité moyenne et celui de qualité inférieure sont nourris de la même manière, avec un volume de céréales équivalent à ce qui était réservé aux chevaux de qualité moyenne selon le code administratif. De plus, les règlements prennent soin de spécifier la différence entre les céréales d'hiver et celles d'été, ce que le Code ne faisait pas. Le Code prévoyait d'ailleurs des quantités bien supérieures d'herbe, de foin et de feuilles, une quantité dans laquelle était incluse, comme on l'a vu, la litière du cheval. Ceci n'est pas prévu par les *Engi-shiki*.

Comment doit-on interpréter des lacunes évidentes comme le sel ou la litière ? Il se peut que cet article ait été conçu comme une mise à jour de l'article du Code, et non pas une substitution : il faudrait ainsi supposer que l'article du Code était toujours respecté, sauf là où l'article des *Engi-shiki* mentionnait clairement une modification. Autrement dit, il est possible que le changement le plus important ne fût que la quantité de céréales incluse dans le fourrage. On peut reprendre le tableau proposé par Ann Hyland, en rappelant que les quantités suggérées sont pour 100 lb de poids de l'animal (45,36Kg) et que les poneys de Kiso, très similaires aux chevaux anciens, pèsent normalement autour de 450 Kg :

<i>Travail journalier</i>	<i>Céréales</i>	<i>Foin</i>
Maintien de la forme et travail léger d'environ 1h par jour	0,50 lb [227gr]	1,50 lb [680gr]
2h de travail moyen à rythme régulier	0,80 lb [363gr]	1,50 lb [680gr]
3h-4h de travail régulier ou 2h de travail dur	1,00 lb [454gr]	1,50 lb [680gr]
Travail moyen-dur, jusqu'à 6h de travail régulier et jusqu'à 3h de travail dur	1,25 lb [567gr]	1,25 lb [567gr]
Stade finale d'entraînement physique pour tâches très rudes	1,50 lb [680gr]	1,25 lb [567gr]

Table 2, Quantités de nourriture recommandée en relation au poids du cheval et type d'exercice demandé, d'après HYLAND, Ann, 1989¹.

Comme on peut le constater, la nourriture du cheval de qualité supérieure est appropriée pour 2h de travail moyen à rythme régulier, alors que les chevaux de qualité moyenne et inférieure semblent mal nourris. L'article des *Engi-shiki* spécifie par ailleurs que chaque cheval devait avoir un palefrenier et être assigné aux Gardes². Les quantités offertes par les *Engi-shiki* sont suffisantes pour l'entretien des chevaux de

¹HYLAND, Ann, *Riding Long Distance*, Londres, J. A. Allen, 1989, p. 34.

²*Engi-shiki*, *ge*, chap. 48, art. 7, p. 798-799.

parade, ou pour des chevaux de patrouille auxquels on demande un effort limité et régulier. Pour tout autre exercice plus important, ces quantités semblent insuffisantes. Il est probable que, même si les chevaux des Gardes pouvaient être utilisés dans un contexte militaire de répression du brigandage et défense du complexe administratif, ils n'étaient pas des chargeurs de guerre, ni des chevaux qui pouvaient être employés avec succès dans une situation de combat ou d'effort important et prolongé.

Avec 80 chevaux, il fallait fournir chaque jour 546,4 kg de foin, 150,5 kg de céréales (67,2 kg en été). Le fourrage était procuré par tribut : la section de Gauche de l'Office des chevaux recevait 250 *koku* de riz de la province d'Ōmi et 80 *koku* de haricots de la province de Bizen, ce qui équivaut à 20 000 l (24 t) de riz et 6 400 l (5,12 t) de haricots ; la section de Droite recevait des quantités bien mineures, avec 150 *koku* de riz de la province de Harima et 80 *koku* de haricots de la province d'Awa¹, pour un total de 12 000 l (14,4 t) de riz et 6 400 l (5,12 t) de haricots. L'article n'explique pas les raisons d'une telle différence. Il se peut que l'emploi des animaux des deux sections ait été différent, ou peut-être que les chevaux de la section de Droite étaient plus souvent au pré, ce qui diminuait leur besoin de céréales. Si on considère les quantités offertes par l'article 7 pour 80 chevaux et on fait une moyenne générale sans distinction de saison ou de type d'animal, on obtient que, pour les 80 chevaux que l'Office devait garder à tout moment à l'écurie, il fallait 0,72 kg de riz et 0,76 kg de haricots par jour par cheval. On vient de voir que les deux sections recevaient 38,4 t de riz et 10,24 t de haricots par an. Si on divise pour les 365 jours d'un an, cela donne une disponibilité de 105 kg de riz et 28 kg de haricots par jour. Autrement dit, le capital annuel fourni par l'impôt permettait de fournir 53 333 portions de riz et 13 474 portions de haricots par jour en moyenne. Si on prend comme modèle l'article 7, l'impôt annuel permettait à l'Office des chevaux d'entretenir plus de 10 000 chevaux près de la Capitale. Cependant il faut considérer la fréquence des mauvaises récoltes et des famines : il est fort probable que le quota prévu par l'article 53 n'était pas atteint chaque année, voire qu'il y ait eu des manques pendant plusieurs saisons d'affilée selon les périodes. L'Office ne consommait sans doute pas tout ce capital, mais constituait certainement des fonds d'urgence pour les périodes de disette.

L'article 54 détaille la quantité de foin demandée annuellement par l'Office des chevaux. Le foin n'était pas géré directement par l'Office, mais par les différentes Gardes et il était probablement cultivé sur des champs secs assignés aux Gardes². L'article détaille les quantités prévues pour chaque corps :

- Gardes du corps : 4 000 *kin* (2,7 t) par section.
- Gardes des Portes : 8 000 *kin* (5,4 t) par section.
- Gardes des gendarmes : 3 000 *kin* (2,03 t) par section³.

¹*Ibid.*, art. 53, p. 820-821.

²*Ibidem.*

³*Ibid.*, art. 54, p. 821-823.

Si on considère que dans l'article 7 la quantité journalière de foin par cheval était de 1 boisseau (6,83 Kg), on obtient qu'une section de la Garde du corps pouvait procurer environ 11 boisseaux journaliers, une section de la Garde des Portes pouvait en procurer environ 22, et une section de la Garde des gendarmes pouvait en procurer environ 8. Ce qui signifie que le bilan annuel de foin des Gardes leur permettait d'entretenir 81 chevaux. Comme on a pu le voir, l'Office des chevaux gardait 80 chevaux en service dans les écuries à tout moment. On a ainsi la certitude que 80 était bien le nombre de chevaux normalement en service et que le foin pour leur maintenance était procuré par les Gardes qui les utilisaient. Le foin était probablement fourni en tant que tribut par des foyers proches de la Capitale et consigné directement à l'Office des chevaux, comme c'était le cas sous le Code.

L'article 54 spécifie aussi que 6 833 *kin* (4,68 t) de foin venaient du Yamashiro (dont 5 800 *kin* de champs secs et 1 033 *kin* de landes), et 1 000 *kin* (675 kg) venaient de Settsu¹. Ces deux provinces étaient donc responsables pour la moitié du foin nécessaire pour maintenir les chevaux des Gardes. Les champs de foin appartenant aux Gardes étaient cultivés au 2^e mois et fauchés au 7^e². D'autres champs secs dédiés à l'Office des chevaux se trouvaient dans le Kinai, et plus précisément :

- 14 *chō* 6 *tan* et 180 *bu* (environs 15 hectares) par section dans le Yamashiro.
- 2 *chō* 5 *tan* (2,5 hectares) par section dans le Yamato³.

L'article spécifie que ces champs sont une sorte d' « assurance » contre le manque, étant dédiés à fournir de l'herbe et d'autres produits au cas où les tributs n'arrivaient pas à respecter les quotas⁴. L'Office des chevaux disposait aussi de rizières. La section de Gauche disposait de :

- 2 *chō* dans la province de Settsu.
- 185 *chō* 5 *tan* et 253 *bu* dans la province de Shinano.
- 1 *chō* dans la province de Harima.

Dans la province de Yamato, elle disposait des revenus de deux *shōen* : Kyōnan-shō 京南 et Izakawa-shō 率川, réalisés sur des terres nouvellement défrichées. Ils avaient une surface cultivée de 24 *chō* 1 *tan* et 125 *bu*, dont 16 *chō* 1 *tan* et 253 *bu* de rizière. Enfin, la province d'Echizen disposait des revenus du *shōen*

¹*Ibidem*.

²*Ibid.*, art. 56, p. 822-823.

³*Ibid.*, art. 58, p. 822-823.

⁴*Ibidem*.

d'Usuna 少名, qui avait une surface cultivée de 35 *chō* 8 *tan* et 296 *bu*. Les terrains en question n'étaient pas cultivés directement par la section de Gauche, mais ils étaient loués à des privés et la rente qui en découlait était investie pour l'achat de fourrage et le salaire des employés. Dans le cas de terrains loin de la Capitale, comme par exemple Shinano, la rente devait être échangée sur place avec des produits légers et facilement transportables qui étaient par la suite envoyés à l'Office des chevaux. Le coût de l'acheminement était couvert par la rente¹. De la même manière, la section de Droite profitait de rizières :

- 184 *chō* 5 *tan* 253 *bu* dans la province de Shinano.
- 35 *chō* 8 *tan* 296 *bu* dans la province d'Echizen (dont 8 *chō* de rizières).
- 1 *chō* dans la province de Harima.

Elle profitait aussi de la rente d'un *shōen* qui s'appelait Kyōnan, comme celui de la Gauche, mais dont la surface était de 24 *chō* 1 *tan* et 135 *bu* (dont 16 *chō* 1 *tan* et 135 *bu* de rizières), et du *shōen* de Nezukurusu 鼠栗栖, où il y avait 15 *chō* de terres cultivées et 1 *chō* de châtaigner². On peut apprécier dans cet article l'évolution que connut la gestion de ressources : sous le système prévu par le Code administratif, les ressources étaient concentrées par le Gouvernement central, qui ensuite les redistribuait en fournissant du capital aux différents Bureaux et Offices. Désormais, des terres, voire même des *shōen*, étaient assignés directement à l'Office, qui gérait ce patrimoine comme pouvait le faire un propriétaire absentéiste, en louant et en tirant une rente, avec laquelle acheter les produits dont il avait besoin.

Les *Engi-shiki* spécifient aussi les médicaments nécessaires, à renouveler à chaque saison. En plus des pierres pour limer les sabots, dont on a déjà parlé, le texte énumère :

- 2 *to* 2 *shō* et 5 *gō* (environs 3 l) d'huile de sésame.
- 6 *to* 2 *gō* et 5 *shaku* (environs 14,5 l) d'huile de *Zanthoxylum schinifolium*.
- 3 *shō* 2 *gō* et 5 *shaku* (environs 0,8 l) de graisse de sanglier.
- 1 *shō* et 6 *gō* (environs 0,4 l) de soufre.
- 4 *daikin* de cire d'abeilles (environs 2,7 kg).
- 10 *shōkin* de gingembre séché (environs 2 kg)³.

¹*Ibid.*, art. 51, p. 819-822.

²*Ibid.*, art. 52, p. 820-822.

³*Ibid.*, art. 35, p. 814-815.

L'huile de sésame est encore aujourd'hui utilisée en tant que supplément alimentaire dans l'élevage, l'huile essentielle de *Zanthoxylum schinifolium* possède des qualités antibactériennes, le soufre est souvent utilisé en tant qu'antiparasitaire, la graisse et la cire d'abeilles étaient probablement utilisées pour rendre imperméables les sabots, et le gingembre a de nombreux usages médicamenteux. Ces ingrédients devaient être fournis par les provinces à l'Office des chevaux. En particulier, l'huile de *Zanthoxylum schinifolium* ne pouvait être produite que dans certaines régions, et elle était spécialement envoyée par les provinces de Chikugo, Bungo et Ise¹.

Le fourrage et les médicaments n'étaient pas les seules nécessités d'une écurie. Les *Engi-shiki* spécifient que pour la fabrication des cordes des licols, on avait besoin de 3 *kin* (environ 2 kg) de chanvre cuit par an, plus 1 *kin* (675 gr) de chanvre cuit par animal. En plus du nécessaire pour cordes et licols, comme on a pu le voir plus en haut, chaque cheval était doté d'une brosse et un peigne pour la crinière, plus une faucille pour couper l'herbe pour deux chevaux².

Finalement, les *Engi-shiki* désignent les rizières exemptées d'impôts et dont la production devait servir à couvrir les dépenses des fonctionnaires de l'Office des chevaux. Il s'agit de 3 *chō* dans la province de Yamashiro et 7 *chō* dans la province de Yamato, qui devaient être cultivées par des hommes fournis par les notables locaux sans fonction³. On peut constater ici non seulement le fait que les fonctionnaires étaient payés par des rizières gérées directement par l'Office des chevaux, mais que la responsabilité de leur entretien et de trouver des cultivateurs incombait aux élites locales.

L'Office des chevaux employait aussi des éleveurs, *shiko* 飼戸. Pour ces hommes aussi le nouveau système prévoyait une rente prélevée directement sur des champs. La production de ces lots devait être notifiée par les provinces intéressées et remise au Département de la population qui, après avoir examiné les documents, les transmettait à l'Office des chevaux. La section de Gauche disposait pour ses éleveurs de 166 champs secs situés dans les provinces de Yamashiro, Yamato, Kawachi, Mino, Owari ; la section de Droite disposait de 124 champs secs dans les provinces de Yamashiro, Yamato, Kawachi, Settsu et Mino⁴.

Il y avait ensuite dix cavaliers dépendants de l'Office des chevaux. Ils étaient choisis parmi ceux dont le talent avec les animaux avait été reconnu et qui étaient officiellement dépendants du Département des

¹NAKAMURA Akiko 中村亜希子, JINNO Megumi 神野恵, « Kodai no sanshō 古代の山椒 » (Le *Zanthoxylum piperitum* du temps ancien), dans Nara National Research Institute for Cultural Properties, *Kōshinryō riyō kara mita kodai Nihon no shokubunka no seisei ni kansuru kenkyū* 香辛料利用からみた古代日本の食文化の生成に関する研究 (Recherche sur la culture culinaire du Japon ancien du point de vue de l'usage d'épices), Nara, 2014 p. 23-29.

²*Engi-shiki, ge*, chap. 48, art. 40, p.816-817.

³*Ibidem*, art. 59, p. 823-825.

⁴*Ibid.*, art. 60, p. 824-825.

affaires militaires¹. Leur fonction n'était pas militaire, ils devaient assister dans la gestion des chevaux pendant la préparation et le déroulement des parades et des cérémonies. Finalement, l'Office avait à sa disposition 30 corvéables en guise de palefreniers, souvent choisis parmi ceux ayant déjà de l'expérience dans le transport des tributs, et donc de l'expérience avec les chevaux².

Les *Engi-shiki* montrent clairement que la fonction principale des *mima* était de participer aux nombreux rituels, cérémonies et parades de la cour. Le cheval était encore un symbole de légitimité et pouvoir. Cependant, comme on a pu le voir plus en haut, un certain nombre d'animaux était à la disposition des Gardes et d'autres fonctionnaires militaires : les surveillants, *kado* 看督, des Gardes du corps avaient à disposition deux chevaux, un dans l'écurie et un en réserve sur les pâturages proches ; les Gardes des gendarmes avaient deux chevaux disponibles pour le tour de nuit, les deux étant des animaux d'écurie³. Les *Kebiishi* avaient à disposition quatre chevaux. En hiver, le foin pour leurs chevaux était fourni par les Gardes des portes⁴. Finalement, tout fonctionnaire allant du directeur au commis aux écritures avait le droit de demander un cheval se trouvant sur les pâturages proches⁵. On constate que la séparation entre sphère rituelle, militaire et civile n'était pas nettement définie. Ceci était probablement dû en partie à une conception philosophique du pouvoir exécutif perçu comme complémentaire du pouvoir sacré des cérémonies, et en partie au fait que les membres des Gardes faisaient partie des rituels de la cour.

Après la mort, les chevaux ne cessaient pas de servir la cour : la peau était réservée pour la fabrication d'équipements équestres ou d'objets rituels tel le sabre utilisé pour le rite de la Grande Purification. Les Gardes du corps et les Gardes des gendarmes utilisaient le cuir de cheval pour la fabrication de cibles pour le tir à l'arc⁶.

En conclusion, la différence fondamentale que l'on remarque entre les *Engi-shiki* et le Code administratif, au-delà de la différente gestion des ressources, est l'attention portée aux emplois cérémoniels des *mima* et, plus précisément, le peu de détail que le texte nous offre sur les usages militaires de ces chevaux. On sait qu'ils étaient utilisés dans le maintien de l'ordre dans la Capitale, et on comprend qu'un certain nombre d'entre eux restaient dans la province, très probablement pour servir en cas de campagne militaire. Cependant on peut déjà remarquer, au début du X^e siècle, une distance croissante entre la gestion du cheval à la Capitale et dans les provinces. L'emploi du cheval apparaît comme un indicateur du gouffre culturel qui est en train de s'élargir entre l'aristocratie de cour et la noblesse militaire provinciale.

¹*Ibid.*, art. 44, p. 816-819.

²*Ibid.*, art. 45, p. 818-819.

³*Ibid.*, art. 31, p. 812-815.

⁴*Ibid.*, art. 32, p. 814-815.

⁵*Ibid.*, art. 33, p. 814-815.

⁶*Ibid.*, art. 38, p. 816-817.

L'ARMÉE ET LE CHEVAL MILITAIRE DANS LES *ENGI-SHIKI*

L'article 51 du chapitre 28 des *Engi-shiki* parle du *gundan*. Le texte propose une structure très proche de celle décrite par le Code administratif, mais, à la différence de ce dernier, il ne discute pas de l'organisation des hommes en campagne militaire, ni ne fait mention de chevaux de bât¹. Ces omissions sont d'autant plus significatives que, à l'époque de la rédaction de cet article, le *gundan* avait cessé d'exister dans la plupart du Pays depuis plus d'un siècle, et le système de corvées et conscriptions sur lequel il se basait avait été profondément modifié. Chose encore plus importante, la structure même de l'armée du X^e siècle, constituée de bandes armées mixtes d'hommes à pied et à cheval, était on ne peut plus éloignée de l'idéal de régiments de cavalerie et d'infanterie strictement séparés décrit par le Code administratif. Ainsi, à cette occasion, on ne peut interpréter le silence du texte comme confirmation tacite que les lois du Code étaient appliquées. On est ainsi devant une lacune d'information. Il est possible que, compte tenu du caractère flexible et non standardisé des groupes armés à cette époque, les rédacteurs aient jugé qu'il était superflu de vouloir imposer une structure centralisée. Cela en effet s'inscrit dans un contexte administratif où la responsabilité de gestion des conflits et des désordres était laissée de plus en plus aux gouverneurs, comme on a pu le constater en début de chapitre. L'absence d'informations détaillées dans cet article montre ainsi la différence entre l'ambition d'un État centralisé exprimée par la cour au début du VIII^e siècle, et le pragmatisme que cette dernière avait fini par élaborer au début du X^e.

Cet abandon d'une armée standardisée et sous le contrôle direct des institutions centrales ne doit cependant pas être interprété comme un désinvestissement du Gouvernement central dans la sphère militaire : au contraire, le Gouvernement central continua d'encourager l'exercice de l'archerie, et en particulier de l'archerie montée. L'article 60 parle en particulier du Dazaifu : dans chaque district des provinces sous le contrôle du Gouvernement militaire, on réserva deux *chō* pour l'apprentissage du tir à l'arc : un *chō* pour le tir à l'arc à pied, un *chō* pour le tir à l'arc à cheval. L'adresse des militaires devait être évaluée régulièrement et les noms des hommes habiles devaient être transmis au Département des affaires militaires. De même, dans la région centrale, et en particulier dans les provinces d'Ōmi, Tanba et Bizen, on établit 20 *chō* de terrains pour l'exercice du tir à l'arc à cheval. Cependant, ces terrains étaient spécialement conçus pour l'entraînement des personnes situées entre le V^e rang et le rang de prince², ce qui laisse supposer que l'archerie pratiquée dans ces champs était vouée plus au rituel et au cérémoniel qu'à la guerre.

Les *Engi-shiki* prévoyaient aussi des contributions de la part du Gouvernement central pour l'entretien des chevaux : ces revenus, calculés en pièces de monnaie, étaient prévus en particulier pour les membres des Gardes et de l'Office des chevaux, et ils étaient destinés à compenser des rondes d'activité diurne et

¹*Engi-shiki, ge*, chap. 28, art. 51, p. 20-21.

²*Ibidem*, art. 60, p. 22-25.

nocturne se déroulant entre le 1^e et le 6^e mois de l'année. L'article spécifie que ces rondes nécessitaient 125 personnes, qu'elles impliquaient des hommes du III^e au VIII^e rang et appartenant aux Gardes du corps, aux Gardes des Portes, aux Gardes des gendarmes, et à l'Office des chevaux. Une contribution était aussi prévue pour deux Gardiens des portes, *kadobe* 門部, rattachés à l'Office de la Princesse consacrée du sanctuaire d'Ise, et à un palefrenier¹. L'article ne spécifie pas la nature de ces rotations, ni la raison pour laquelle seuls certains membres des Gardes bénéficiaient de ces revenus, mais la mention de la Princesse consacrée laisse entendre qu'il s'agissait d'activités liées à la cour et au cérémoniel plutôt qu'au maintien de l'ordre ou à la guerre. Cela témoigne néanmoins du rôle constant du cheval dans le contexte rituel, et de la participation des Gardes de la Capitale dans ce même contexte.

Les *Engi-shiki* mentionnent ouvertement le « cheval militaire », *heiba* 兵馬, en référence aux haras de province qui étaient placés sous la gestion conjointe de l'Office des chevaux et du Département des affaires militaires. Le texte liste les noms de 27 haras distribués dans dix-huit provinces, dont celle de Shimōsa occupe une place particulière, avec quatre haras, suivie par Hizen et Hyūga. Les chevaux se trouvant dans ces pâturages pouvaient être remis à l'Office des chevaux, mais les registres détaillant la production et l'activité des pâturages étaient remis directement au Département. Le haras de Nijō, 二重牧, dans la province de Higo, devait être particulièrement ample et productif, car les *Engi-shiki* spécifient que les animaux en excès élevés ici devaient être utilisés en tant que chevaux de guerre pour le Dazaifu ou en tant que chevaux du réseau postal dans la province². Ce qui est assez intéressant ici est que ces chevaux semblent en principe interchangeables entre l'armée et le réseau de Poste. Il se peut que par « cheval militaire » le texte indique des chevaux de bât et non pas des chargeurs de combat. Mais il est aussi possible que le choix d'emploi pour l'animal était effectué lors de l'examen annuel des poulains sur la base de la constitution de l'animal et des nécessités contingentes. Il est intéressant de remarquer que la province de Hitachi, parmi les premières à se démarquer pour une riche production de chevaux, n'apparaît pas dans la liste. Il se peut que, au long des siècles, la production ait diminué, mais, comme on pourra le voir dans la section 3, on peut trouver de nombreux exemples de bandes armées pouvant compter sur un nombre important de chevaux. Il est donc possible que cette province ait été omise car ici l'élevage était à ce stade privatisé.

On constate finalement que les *Engi-shiki* semblent concernés principalement par la fourniture d'un nombre suffisant de chevaux à la Capitale, leur entretien et leur emploi, sans se soucier autant des institutions militaires des provinces. La priorité, pour les rédacteurs, n'était pas la possibilité de lever de grandes armées en peu de temps, mais d'assurer des chevaux de qualité pour le maintien de la paix à la Capitale et pour le déroulement en bonne et due forme des cérémonies, parades et rituels. Le cheval militaire

¹*Ibid.*, art. 67, p. 24-29.

²*Ibid.*, art. 70-72, p. 30-33.

reflète ainsi le nouveau contexte historique, social et culturel du Japon du X^e siècle : un contexte où la Capitale s'éloigne de la réalité provinciale et où les frontières entre une gestion purement publique et institutionnelle et une gestion purement directe et privée deviennent de moins en moins claires.

ÉVOLUTION DU RÉSEAU DE POSTE AUX IX^e ET X^e SIÈCLES

Comme on a pu le voir dans les chapitres précédents, le Code demandait la création d'un relais chaque 30 *ri* (environ 15 km), et établissait le nombre de chevaux du réseau à 20 par relais sur les grandes routes, dix par relais sur les routes de taille moyenne, et cinq par relais sur les routes mineures. Le bon fonctionnement du réseau de poste représentait une priorité pour la cour dès le VII^e siècle, et le secteur continua à être adapté et modifié pour mieux faire face au contexte historique. À la différence des institutions gérant les chevaux d'État, comme l'Office des chevaux ou le Département des affaires militaires, les modifications au réseau de Poste ne prenaient pas la forme de grandes réformes organiques, mais étaient plutôt des ajustements ponctuels. Le *Nihon kōki* nous offre plusieurs exemples de ces modifications, comme dans le cas de la 16^e année de l'ère Enryaku (797), où on supprima des foyers du réseau dans la province d'Awa, et on ordonna que la province d'Iyo en ait onze et la province de Tosa douze, dont deux relais nouveaux¹.

Parfois la création de nouveaux relais avait un but clairement tactique, en particulier dans les régions du Nord-est de l'île de Honshū. Les routes et les relais étaient indispensables pour maintenir l'échange d'informations entre les avant-postes, et le Gouvernement central prit soin de développer le réseau au fur et à mesure que la frontière évoluait. Par exemple, la 15^e année de l'ère Enryaku (796) un nouveau relais fut établi entre la forteresse d'Iji et celle de Tamazukuri dans la province de Mutsu car, bien qu'elles soient séparées seulement de 35 *ri*, la dangerosité et la difficulté du parcours nécessitaient une étape à mi-chemin². Un autre changement dicté par l'évolution de la frontière apparaît pour l'année 804 :

陸奥国言。斯波城与胆沢郡。相去一百六十二里。山谷嶮口。

往還多艱。不置郵駅。恐闕機急。伏請准小路例置一駅。許之。

Rapport de la province de Mutsu. La distance entre le fort de Shiba et le district d'Isawa est de 162 *ri*. Les montagnes et les vallées sont raides [lacune] et aller et venir comporte de nombreuses difficultés. On craint

¹*Nihon kōki*, Enryaku 16.1.27 (797), p. 9.

²*Ibidem*, Enryaku 15.11.2 (796), p. 6.

qu'il n'y ait pas d'opportunité d'un parcours rapide. On demande que l'on suive les précédents des routes mineures et qu'on y établisse un relai¹.

Trois autres relais furent créés dans le district de Kurihara six mois plus tard². La création de ces nouvelles étapes indique une intensification de la circulation d'informations et de fonctionnaires dans la région, ce qui est un indicateur de l'évolution de la frontière. D'autre part, la suppression de relais peut aussi nous informer du changement de la situation politique : en 805, trois relais dans la province de Shimōsa furent jugés superflus et supprimés³. Les provinces du Bandō avaient été celles qui avaient dû fournir le gros des troupes et des ressources pendant la Guerre des 38 Ans. En 805 le Gouvernement central avait clairement l'intention de suspendre définitivement les campagnes militaires, ce qui signifiait qu'il était possible d'opérer des coupes dans l'infrastructure publique du Bandō et réduire ainsi la charge de dépenses et de travaux demandés aux habitants de la région.

En 807, lors des réformes qui touchèrent l'organisation de l'élevage d'État, un décret du ministère vint modifier le nombre de stations de réseau et d'animaux :

- Yamashiro : 1 relais avec 10 chevaux, au lieu des 30 établis auparavant.
- Settsu : 5 relais et 75 chevaux, au lieu des 175 prévus précédemment.
- Harima : 9 relais et 45 chevaux.
- Bizen : 4 relais et 20 chevaux.
- Bicchū : 5 relais et 25 chevaux.
- Bingo : 5 relais et 25 chevaux.
- Aki : 13 relais et 65 chevaux.
- Suō : 10 relais et 50 chevaux.
- Nagato a 5 relais et 25 chevaux, au lieu des 125 prévus sous le Code.
- Les provinces du San.yōdō : 5 chevaux par relais⁴.

Le dernier point, « les provinces du San.yōdō », ne fait que réitérer la décision de ne garder que cinq chevaux par relais, car, à l'exception de la province de Mimasaka, toutes les autres provinces du circuit (Harima, Bizen Bicchū, Bingo, Aki, Suō et Nagato) sont listées individuellement comme ayant cinq chevaux par relais. En revanche, la province de Settsu vit le nombre des chevaux du réseau drastiquement réduit. De

¹*Ibid.*, Enryaku 23.5.10 (804), p. 32.

²*Ibid.*, Enryaku 23.11.7 (804), p. 37.

³*Ibid.*, Enryaku 24.10.25 (805), p. 46-47.

⁴HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 599-601.

même, la province de Yamashiro aussi vit une réduction dans les animaux employés. Ces provinces étant proches de la Capitale, il est fort probable que, au début du IX^e siècle, il n'y eut plus eu de nécessité de maintenir un nombre si important de chevaux de poste dans la zone, surtout si on considère l'état précaire des finances d'État à la fin de la Guerre des 38 Ans. La même chose peut être dite des provinces du San.yōdō, où Nagato vit la plus forte réduction en chevaux. Comme on a pu le constater plus haut, un rapport de 792 nous informe que les fonctionnaires de la province avaient la mauvaise habitude d'exploiter les chevaux du réseau de Poste pour s'enrichir¹. Il n'est donc point surprenant que la cour ait décidé de réduire de manière importante le nombre des animaux. De plus, le développement du trafic nautique au long la côte de la mer Intérieure rendait probablement la route de terre du San.yōdō moins rentable.

Un rapport du Dazaifu cité dans le même décret de 807 nous informe d'ailleurs qu'il y avait neuf stations dans la province de Chikuzen et deux dans la province de Buzen. En principe, le Code prévoyait 20 chevaux par station, pour un total de 220 unités, mais, suite à la diminution des charges fiscales et l'augmentation des transports maritimes, le gouvernement militaire avait constaté un surplus d'hommes et animaux. Les chevaux furent donc réduits à quinze par station, pour un total de 165. La même réduction fut appliquée aux autres provinces en direction de la Capitale².

Dans le cas de réductions comme celles-ci, on ne sait pas clairement de quelle manière le Gouvernement disposait des chevaux en surplus. Parfois les sources spécifient le destin des animaux, comme ce fut le cas pour la suppression du relais de Yamashina dans la province de Yamashiro en 804 :

停山城国山科駅。加近江国勢多駅数。

Le relais de Yamashina dans la province de Yamashiro est supprimé.

Les effectifs seront ajoutés à ceux du relais de Seta dans la province d'Ōmi³.

Dans d'autres cas, les chevaux du réseau de Poste pouvaient être vendus : dans une entrée datée de la 8^e année de Jōgan (866), le *Sandai jitsuroku* nous informe que dans le district de Watarahi 度会, dans la province d'Ise, le prix des chevaux du réseau de Poste avait chuté. Les animaux avaient par la suite été confiés aux fonctionnaires des grands sanctuaires pour être achetés⁴. Dans le cas du décret de 807, puisque on ne spécifie pas si les chevaux furent redistribués auprès des autres relais, il est fort possible que les animaux

¹HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 525.

²*Ibidem*, p. 599-601.

³*Nihon kōki*, Enryaku 23.6.26 (804), p. 34.

⁴*Sandai jitsuroku*, Jōgan 8.5.29 (866), p. 184.

encore utilisables aient été vendus et le gain versé aux caisses publiques. Toutefois, le traitement des chevaux de poste était sans doute mauvais, et il est fort possible qu'un bon nombre ait simplement été supprimé.

Les années 807 et 808 furent caractérisées par une réduction assez significative du réseau de Poste. Plusieurs relais furent fermés, comme ce fut le cas pour trois relais dans la province de Tajima¹ et six relais dans la province de Noto², jugés superflus en 808. Parfois le Gouvernement se limitait à réduire le nombre de chevaux, comme ce fut le cas pour deux relais de la province de Harima, qui restèrent avec deux chevaux chacun³. Avec la fin des campagnes dans l'Est, le Tōhoku aussi fut touché par cette contraction du secteur : en 811, l'année de la fin officielle de la Guerre des 38 Ans, dix relais de la route côtière de Mutsu furent supprimés et deux nouveaux relais furent créés dans la province de Hitachi⁴, peut-être en absorbant une partie des chevaux des relais fermés. La même année trois autres relais furent supprimés dans la province de Kii⁵.

Le *Nihon kōki* offre de nombreux exemples à ce sujet. Sans vouloir lister tous les changements apportés sur le réseau au cours des premières décennies du IX^e siècle, il paraît clairement qu'il y eut une réorganisation du secteur avec la fin des campagnes militaires. Les facteurs jouant un rôle dans cette réorganisation furent d'un côté la nécessité d'assurer des communications plus efficaces dans les régions sensibles, d'un autre côté le besoin de limiter la dépense publique et le fardeau imposé aux populations provinciales. Au long de ce siècle, on remarque en général une diminution sensible du nombre des stations et des chevaux. Il est possible que cette tendance ait été causée, du moins en partie, par le développement de transports privés. On remarque en particulier un désinvestissement dans la région de la région centrale, dans les provinces proches de la Capitale.

En plus des pertes économiques liées aux campagnes orientales, au début du siècle le Gouvernement devait aussi faire face à la difficulté des transports de terre et à la fuite des palefreniers. Un décret de la 1^e année de l'ère Daidō (806) nous informe par exemple que la route entre les provinces du circuit du San.yōdō et la Capitale était trop montagneuse et difficile pour les chevaux et pour les employés du réseau de Poste. On imposa donc aux fonctionnaires de voyager par la mer⁶. Quand un fonctionnaire employait les chevaux du réseau, il était accompagné par un employé chargé de ramener l'animal au relais d'origine. Sur les routes de montagnes, dans un contexte de brigandage de plus en plus endémique, la mission pouvait être extrêmement pénible. Les difficultés rencontrées par les employés du réseau étaient déjà connues à la fin du

¹*Nihon kōki*, Daidō 3.5.2 (808), p. 69-70.

²*Ibidem*, Daidō 3.10.19 (808), p. 77-78.

³*Ibid.*, Daidō 3.6.21 (808), p. 73.74.

⁴*Ibid.*, Kōnin 2.4.22 (811), p. 99-100.

⁵*Ibid.*, Kōnin 2.8.15 (811), p. 104.

⁶HERAIL, Francine, 2008, p. 592.

VIII^e siècle. En 799 le Gouvernement central intervint pour soulager le foyer du district d'Ina dans la province de Shinano :

信濃国伊那郡阿智駅々子。永免調庸。以道路劍難也。

Les employés du relais d'Achi dans le district d'Ina dans la province de Shinano sont à toujours exemptés du tribut en nature [*chō* 調] et de l'impôt en produits remplaçant la corvée [*yō* 庸]. Ceci est dû à la difficulté des routes¹.

Déjà au VIII^e siècle, la condition des foyers du réseau de Poste était rendue précaire par le développement des domaines des grandes familles et des temples. C'est ce que l'on constate dans le *Shoku Nihongi* à la 4^e année de l'ère Hōki (773) : les rizières des foyers du relais de Kusanokami 草上駅, dans le district de Shikama 飾磨, de la province de Harima, furent expropriées et données au Shitennōji. Des rizières de compensations avaient été prévues, mais elles se trouvaient trop loin du relais et les familles ne purent pas les cultiver². Dans un effort d'améliorer les conditions de ces foyers, parfois le Gouvernement allégea leur charge en créant des nouveaux relais, comme ce fut le cas en 804 dans le nord de Kyūshū :

太宰府言。大隅国桑原郡蒲生駅与薩摩国薩摩郡田尻駅。相去遙遠。遞送艱苦。伏望置駅於薩摩郡櫟野村。以息民苦。許之。

Rapport du Dazaifu : La distance du relais de Gamō du district de Kuwabara dans la province d'Ōsumi à celui de Tajiri dans le district de Satsuma dans la province de Satsuma est très grande. Les envois au loin sont difficiles et pénibles. Notre plus grand espoir, est que l'on installe un relais dans le village de Rakuya dans le district de Satsuma, afin de soulager la souffrance du peuple.

Ceci est accordé³.

¹*Nihon kōki*, Enryaku 18.9.13 (799), p. 24.

²AOKI Kazuo 青木和夫 *et al.*, *Shoku Nihongi* 続日本紀, vol. 4, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1995, *Shoku Nihongi*, Hōki 4.2.14 (773), p. 401.

³*Nihon kōki*, Enryaku 23.3.25 (804), p. 31.

La vie d'un palefrenier auprès d'une station de poste pouvait être aussi mauvaise que celle des chevaux. Un décret du 5^e jour du 1^e mois de la 13^e année de l'ère Kōnin (822) donne un aperçu de ce qu'était le travail de ces hommes, en expliquant qu'ils devaient s'occuper des animaux et accompagner les fonctionnaires au long de l'étape. En plus de son travail à la station, avec les animaux ou sur la route, le palefrenier devait par ailleurs subvenir à ses propres besoins en cultivant les rizières qui lui étaient confiées. Le décret reconnaît les difficultés de la catégorie, suite à quoi les palefreniers furent exemptés de l'impôt en tissu et des corvées. Ils devaient prêter service 70 jours par an et on leur assigna des rizières viagères près de leur station de poste. De plus, un revenu en riz fut donné aux familles des stations : 200 boisseaux (850 kg) pour celles des stations ayant plus de dix chevaux, 100 (425 kg) pour les autres¹. Dans l'essai *Rice, Agriculture, and the food supply in premodern Japan*, on estime que, si on présuppose le riz comme la base de l'alimentation, une famille paysanne de taille moyenne du VIII^e siècle avait besoin d'environ 26,28 *koku* (2 234 kg) de riz par an². Il est possible que le riz n'ait pas été l'aliment le plus important des familles du réseau de Poste, mais même en considérant cela, ce revenu devait être à peine suffisant pour soulager ces foyers. Cependant il est fort probable qu'en 822 le Gouvernement n'avait pas les moyens d'investir davantage dans le secteur.

En 850 la situation des foyers liés aux relais ne semble pas meilleure : un décret du 5^e mois de la 3^e année de l'ère Kashō nous informe que l'étape entre les relais de Toki et Sakamoto, dans la province de Mino, était si difficile et dangereuse que les palefreniers s'enfuyaient plutôt que de s'y rendre. Ils se réfugiaient auprès de notables locaux, qui les protégeaient vis à vis des fonctionnaires³. On peut d'ailleurs voir ici le rôle ambigu des élites provinciales, qui contribuaient à la stabilité de l'État en se chargeant des responsabilités militaires et économiques au niveau local, mais qui en même temps déstabilisent les institutions en créant des réseaux de clientélisme qui soutiraient de la main d'œuvre à l'État.

Le *Shoku Nihon kōki* nous offre un aperçu du réseau de Poste vers la moitié du IX^e siècle :

安芸国言。管駅家十一処。駅家別駅子百廿人。山路險阻。送
迎繁多。良倍他国。勞逸不等。始自今年減公廩穎。加拳三万一千
二百束。以彼息利。充給駅子芋食。許之。

Rapport de la province d'Aki. Il y a onze relais de poste qui
emploient séparément 120 personnes. Les routes de montagne sont très

¹HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2008, p. 233-234.

²VON VERSCHUER, Charlotte, *Rice, Agriculture, and the food supply in premodern Japan*, New York, Routledge, 2016, p. 238-241.

³HERAIL, Francine, 2008, p. 601-602.

raides, les allées et venues se font à travers de denses forêts. Les autres provinces sont deux fois meilleures, la peine et le repos ne sont pas égaux. Cette année de manière indépendante les épis de riz des caisses publics ont diminué. Qu'on y ajoute 31 200 boisseaux, qu'ils soient utilisés comme aide pour assigner du *taro* pour la nourriture des employés de relai¹.

La province d'Aki faisait partie du San.yōdō et se situait sur la côte de la Mer Intérieure. Selon le décret de 807, elle comptait treize relais et 65 chevaux, ce qui signifie que dans chaque relais on pouvait trouver en moyenne cinq chevaux et une dizaine d'employés. La cour mobilise ici 31 200 boisseaux pour nourrir les employés, autrement dit 260 boisseaux par personne. 1 boisseau de riz équivalait à 4,25 l de riz écossé², ce qui signifie un fonds de 1 105 l (environs 1 326 Kg) de riz par personne. Le fait qu'il ait été nécessaire de la part du Gouvernement d'intervenir avec des investissements si importants donne une mesure de la fragilité de l'économie paysanne sur laquelle reposaient les relais.

La pauvreté n'était pas un problème limité aux relais d'Aki : un rapport de la province de Mino daté de 840 nous informe que certains relais étaient laissés vacants, que les fonctionnaires de district étaient appauvris et que les chevaux du réseau étaient surexploités et épuisés³. En 845, un rapport de la province de Mino constata que le fardeau sur le réseau de Poste était excessif et qu'il provoquait la mort d'hommes et de chevaux. On proposa ainsi que, à l'exception d'envois particulièrement fondamentaux pour le fonctionnement du Gouvernement, tels les envoyés portant les registres fiscaux et de la population, *shido no tsukai* 四度使, le trafic de biens et d'informations soit confié aux enfants et aux cadets de ceux qui se trouvaient en dessous du rang initial. Ceci en particulier dans les provinces de Mutsu et Dewa et celles du circuit du Tōsandō (dont Mino faisait partie)⁴. Ainsi, malgré une grande continuité dans la structure et l'organisation du réseau, on constate que, à la moitié du IX^e siècle, ce domaine aussi fut touché par la tendance, de la part du Gouvernement central, de se reposer de plus en plus sur la sphère privée.

Un autre aperçu des conditions difficiles dans lesquelles pouvaient sombrer les relais nous est offert par le *Sandai jitsuroku*, pour la 6^e année de l'ère Jōgan (864) :

¹*Shoku Nihon kōki*, Jōwa 5.5.9 (838), p. 76.

²VON VERSCHUER, Charlotte, *op. cit.*, p. 48.

³*Shoku Nihon kōki*, Jōwa 7.4.23 (840), p. 100-101.

⁴*Ibidem*, Jōwa 12.1.25 (845), p. 175.

駿河国言。駿河郡帯三駅二伝。横走。永倉。柏原駅家は也。
惣差点丁駅子四百人。伝子六十人。年来疫旱荐臻。課丁欠少。因
而駅伝子等不能満数。郡民凋残。莫甚於此。望請。廢柏原駅。富
士郡蒲原駅遷立於富士河東野。然則蒲原駅与永倉駅。行程自均。
民得息肩。從之。

Il est dit concernant la province de Suruga : « Le district de Suruga contient trois relais et deux relais auxiliaires : les relais sont Yokobashiri, Nagakura et Kashiwabara. Ils emploient 400 individus en tant qu'employés de relais et 60 individus en tant qu'employés de poste auxiliaire. Pendant longtemps les épidémies et les sécheresses se sont souvent succédé, et il y a pénurie de contribuables corvéables. À cause de cela on ne peut remplir les nombres d'employés de relais ou de relais auxiliaire. Le peuple du district dépérit, ceci est inacceptable. On demande que le relais de Kashiwabara soit supprimé et que l'on déplace le relais de Kanbara du district de Fuji sur la lande à l'est de la rivière Fuji. De cette manière notamment les relais de Kanbara et celui de Nagakura seront naturellement sur le même parcours, ce qui sans doute soulagera le fardeau du peuple. »¹.

Les trois relais de Suruga apparaissent dans le *Shoku Nihon kōki* pour la 7^e année de Jōwa (840), où on apprend que leur fonctionnement représentait un fardeau lourd pour la population locale². Une génération après, et chacun de ces relais était censé embaucher plus de 130 employés, ce qui en faisait des relais dix fois plus imposants de ceux nommés plus en haut pour la province d'Aki. Sachant que selon le Code administratif les relais plus importants entretenaient 20 chevaux, on comprend que dans Suruga le système exigeait environ sept employés par cheval. Cette situation posait problème en 840 et il semblerait que, une génération après, elle n'avait fait qu'empirer, au point qu'il fut nécessaire de restructurer complètement le réseau de poste dans la région. C'est bien à cette époque, comme on a pu le voir, que l'on voit se développer le transport privé et les *shūba no tō*. Comme dans les autres domaines, l'institution du réseau établie par le Code ne cessa pas d'exister, mais elle fut adaptée aux circonstances. Dans ce domaine aussi, la petite noblesse et les notables locaux occupaient la niche laissée vide par la contraction des institutions publiques.

¹*Sandai jitsuroku*, Jōgan 6.12.10 (864), p. 143.

²*Shoku Nihon kōki*, Jōwa 7.12.1 (840), p. 113.

Selon Aoki, pendant la période de Nara (710-784), un messenger pouvait couvrir la distance entre le siège du Dazaifu et Nara en quatre-cinq jours, et la distance entre la forteresse de Taga et Nara en sept-huit jours¹. Le *Shoku Nihon kōki* nous offre plusieurs exemples d'échanges de messagers entre la Capitale Heian et le siège du Dazaifu. Dans un passage de la 3^e année de l'ère Jōwa (836), un messenger envoyé de Kyūshū à Heian avec la nouvelle de l'arrivée de bateaux d'envoyés chinois part le 2^e jour du 7^e mois et arrive à la Cour le 15 du même mois². Si les estimations d'Aoki sont correctes, cela signifie un ralentissement très important du potentiel de communication du Gouvernement central, ce qui est cohérent avec une diminution importante des chevaux de poste. Ceci fut probablement à la fois un facteur et une conséquence de l'abandon progressif du contrôle institutionnel direct et centralisé de la part de la Capitale.

On peut finalement connaître la forme du réseau de poste au début du X^e siècle grâce aux *Engi-shiki*. En 927, les relais étaient sous le contrôle des fonctionnaires provinciaux et des magistrats de district. Leurs noms et les noms des envoyés officiels qui pouvaient profiter du réseau devaient être notés et transmis au Département des affaires militaires. Comme au temps du Code administratif, les fonctionnaires provinciaux et de district étaient responsables du maintien du nombre prévu d'animaux en service, et il leur était interdit d'utiliser les chevaux de manière arbitraire ou d'en octroyer l'usage à ceux n'ayant pas ce droit³. Les *Engi-shiki* nous offrent aussi une liste complète des relais de poste, les relais auxiliaires, et les nombre de chevaux qui y étaient gardés⁴.

CIRCUIT	RELAIS	RELAIS AUXILIAIRES	CHEVAUX DE POSTE	CHEVAUX AUXILIAIRES	TOTAL CHEVAUX
KINAI	9	0	93	0	93
TOKAIDO	55	36	465	205	670
TOSANDO	86	44	831	221	1.052
HOKURIKUDO	40	12	203	66	269
SAN'INDO	37	15	230	75	305
SAN'YODO	56	0	954	0	954
NANKAIDO	22	0	110	0	110
SANKAIDO	97	31	605	165	770

Table 3, Tableau général du réseau de poste selon les *Engi-shiki*.

¹*Shoku Nihongi*, Vol. 1, p. 333-335.

²*Shoku Nihon kōki*, Jōwa 3.7.15 (836), p. 56.

³*Engi-shiki, ge*, chap. 28, art. 86-87, p. 56-57.

⁴*Ibidem*, art. 78-85, p. 42-55.

Les cinq provinces du Kinai avaient un nombre réduit de relais, et un nombre moyen de chevaux correspondant à ce que le Code aurait considéré comme un relais de taille moyenne. Sans doute la proximité avec la Capitale et l'usage croissant d'animaux privés de la part des aristocrates déterminèrent le nombre de relais. Le circuit du Tōkaidō comptait quinze provinces et 55 relais, avec une moyenne de trois-six relais par province et huit-neuf chevaux par relais. Cependant, par rapport au Kinai, le Tōkaidō disposait de postes auxiliaires, avec une moyenne de cinq-six chevaux par poste. Le circuit du Tōsandō était le deuxième circuit pour le nombre de relais et le premier circuit pour le nombre de postes auxiliaires. En nombre absolu, il s'agit du deuxième circuit pour le nombre de chevaux de relais, et le premier pour le nombre de chevaux auxiliaires, ce qui implique que, sur la base de la totalité des animaux dépendants du réseau de poste, il s'agissait du circuit le plus développé. Cependant, si on considère ces chiffres en proportion des relais, on remarque que le Tōsandō avait huit-neuf chevaux par relais en moyenne. Le circuit du Hokurikudō comportait sept provinces, ce qui signifie une moyenne de cinq-six relais par province et environ cinq chevaux par relais. Le nombre de postes auxiliaires est aussi assez bas, avec moins de deux postes par province. Il semblerait que cette région fût peu touchée par le trafic de gens et de biens, et donc ne nécessitait pas un réseau de Poste particulièrement développé. Le circuit du San.indō était constitué de huit provinces, avec une moyenne de quatre-cinq relais et moins de deux postes auxiliaires par province. Le nombre de chevaux était aussi moyen-bas, ce qui laisse supposer que le trafic officiel ne devait pas être très développé.

Le circuit du San.yōdō présente un intérêt particulier car on peut le mettre en relation avec le décret de 807. Ce document listait les provinces du circuit (à l'exception de Mimasaka) et déterminait un total de 51 relais avec cinq chevaux chacun, pour un total de 255. On peut constater que, un siècle après, le nombre de relais n'a pas changé (on peut assurer que la différence de quatre relais est explicable avec la province de Mimasaka), mais le nombre de chevaux a triplé, avec une moyenne de dix-sept animaux par relais. Le San.yōdō est en absolu le circuit avec le plus grand nombre de chevaux par rapport au nombre de relais. Le circuit n'a cependant aucun cheval auxiliaire. Il semblerait que la circulation de messagers était très fréquente : après tout, ce circuit reliait la province de Nagato et le nord de Kyūshū à la ville de Heian.

Le Nankaidō, avec ses six provinces, ne possédait que trois-quatre relais par province et cinq chevaux par relais, sans chevaux auxiliaires. Ce circuit, et l'île de Shikoku en particulier, apparaît rarement, avec peu de mentions dans les sources par rapport à d'autres régions du Pays. La structure minimale du réseau de Poste semble confirmer la nature marginale de ces provinces. Le Saikaidō, qui correspondait aux neuf provinces de l'île de Kyūshū, avait un nombre de relais assez important, dix-onze par province de moyenne, mais un nombre de chevaux moyen-bas, environ six par relais. Dans la réalité, Kyūshū présentait une situation très compartimentée, avec certaines provinces dotées d'un nombre très important d'animaux et d'autres plus marginales.

La totalité des relais présents au Japon en 927 était de 402, et la totalité des chevaux dans le réseau, sans compter les bêtes auxiliaires, était de 4 223. Si on se penche sur les provinces individuellement, on

constate que Mutsu, Shinano, Harima, Aki, Suō et Chikuzen étaient les provinces ayant le plus grand nombre de chevaux du réseau de Poste : plus de 150 par province. Ceci signifie qu'elles devaient être aussi les provinces avec le plus grand nombre de prés dédiés à l'entretien de ces animaux. Elles sont suivies par Higo, Hyūga, Mino, Tōtōmi, Suruga et Dewa, qui avaient entre 100 et 150 chevaux. Quand on observe ceci sur une carte, on a l'impression de voir se dessiner une route reliant les trois grands centres d'activité de l'époque : le nord de Kyūshū, Heian, et le Nord-est.

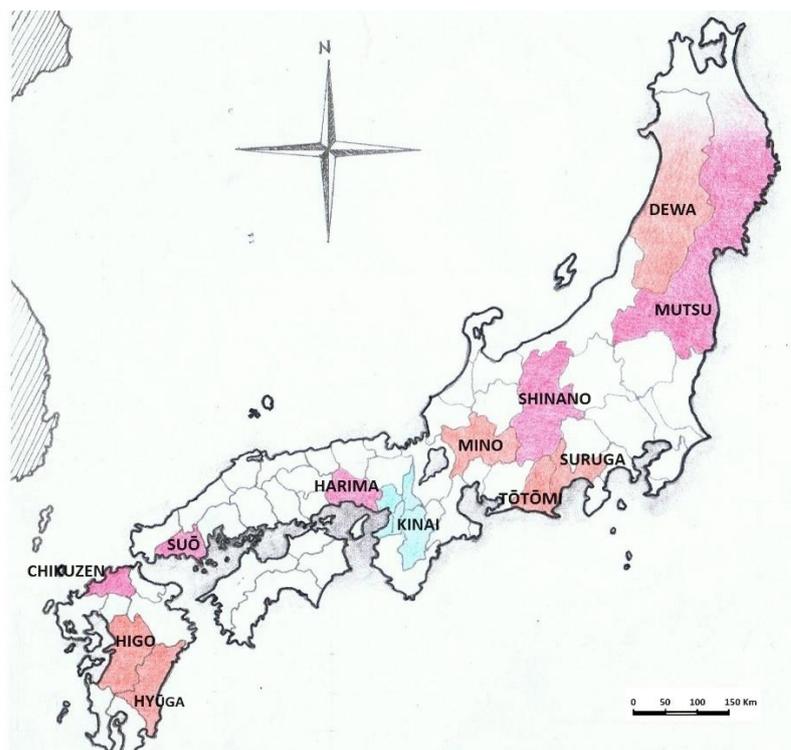


Fig. 96, La région du Kinai, et les provinces avec le plus grand nombre de relais de poste.

Si on considère les postes auxiliaires, on constate que leur nombre était beaucoup moins important, voire complètement absent dans la plus grande partie du Pays. Les provinces d'Ōmi et Higo sont celles qui comptaient le plus grand nombre de postes, entre dix et quinze, suivies par Dewa, Mutsu, Shimotsuke, Shinano, Tōtōmi, Mikawa, Mino, Hōki, Bungo et Hyūga. À l'exception de Hōki, Bungo et Hyūga, ce type de cheval se trouvait seulement dans les provinces à l'est de la Capitale. Était-ce lié au type de caravanes de fonctionnaires qui se dirigeaient dans l'Est ? Y avait-il un besoin majeur de bêtes auxiliaires au long de ce parcours ? La région orientale fut celle qui fut la plus touchée par les activités commerciales et criminelles des *shūba no tō*. Il est possible que ces pratiques peu fiables aient poussé le Gouvernement à maintenir un système de bêtes auxiliaires. Malheureusement, le manque de détails ne permet pas de formuler des hypothèses précises. Une étude détaillée des moyens de voyage et de transport des fonctionnaires à cette époque dépasse malheureusement les limites de cette thèse.

III

Le cheval de guerre au Japon

3.a

Le cheval et la guerre à l'époque Kofun

Dans cette portion de la thèse, nous allons analyser l'impact et le rôle du cheval militaire dans l'Histoire japonaise du point de vue de son emploi tactique. Autrement dit, comment le cheval a participé à la guerre

et dans quelles circonstances. Le premier obstacle qui se pose est celui de la définition du champ d'étude : si le but est d'observer le cheval en guerre, qu'appelle-t-on une guerre ?

Dans son essai *Le phénomène guerre*, Gaston Bouthoul observe :

[La guerre] paraît tellement évidente à tous, des plus civilisés aux plus frustes, tellement mêlée à la vie des peuples et des individus, liée à leurs préoccupations, évoquée à chaque instant par leurs légendes et leur histoire, que l'on ne songe guère à la définir¹.

Les individus semblent avoir une connaissance intuitive de ce qu'est la guerre. Cependant, si on veut en analyser les aspects particuliers, force est de délimiter de manière précise ce phénomène. Il n'y a pas une seule définition universelle de la guerre. Si on peut facilement déterminer que la guerre est un conflit, tout conflit ne peut pas être défini comme une guerre. On sait que la guerre est un conflit spécial, mais on ne trouve pas de consensus dans ce qui rend la guerre si différente par rapport à d'autres formes d'opposition ou de violence. Est-ce le nombre de morts qui rend la guerre remarquable ? Pendant la « drôle de guerre », il n'y eut que peu d'affrontements et très peu de pertes, mais il s'agissait néanmoins d'une guerre. On aurait la tentation de définir la guerre en termes « légaux » : une guerre est un acte violent déclaré par un État. Cependant ceci sous-entend qu'il n'y a pas de guerre proprement dite s'il n'y a pas d'État, ce qui serait une position absurde à tenir car les êtres humains ont guerroyé pendant des millénaires avant que le premier État ait vu le jour.

Selon Bouthoul, il est possible de séparer le phénomène guerre des autres situations de conflit. Selon lui, la guerre est avant tout un phénomène collectif. Autrement dit, la guerre est un phénomène de groupe, différent des actes de violence individuelle. Elle est par ailleurs un phénomène intentionnel : elle n'est pas une explosion spontanée de violence, elle est déclenchée dans un but, avec une finalité. Le concept de « groupe » est ici volontairement vague : le type d'organisation, les modalités ou la taille du groupe peuvent varier de manière considérable. Cependant c'est dans son côté intentionnel, dans ses finalités, que la guerre peut être distinguée des autres formes de violence (meurtre, brigandage, pillage etc.). La grande différence entre la guerre et le crime, selon Bouthoul, est donc de type politique : la guerre est la violence déclenchée pour les intérêts d'un groupe, le crime pour des intérêts privés². Ceci aussi est toutefois sujet à interprétation, puisque la définition même de « publique » ou « privé » est contingente ou subjective. Parfois la distinction entre une armée hostile ou une bande de pillards ne revient qu'au point de vue de la source relatant les faits. Cette approche aussi nous laisse donc sans critères sûrs.

¹BOUTHOU, Gaston, *Le phénomène guerre*, Paris, Edition Payot, 2006 (1962), p. 41.

²*Ibidem*, p. 47-50.

Une caractéristique objective que l'on peut cependant reconnaître à la guerre est l'emploi d'instruments, souvent d'instruments spécifiques : la guerre est une lutte à main armée¹. Du point de vue de notre thèse, ceci implique que le cheval de guerre est un cheval dont la mission principale est d'être employé lors d'un conflit ou dans la gestion ou prévention des conflits. Ainsi, un cheval de bât, un cheval du réseau de poste ou un chargeur de combat sont des chevaux de guerre.

La guerre a ensuite un caractère juridique : il ne s'agit pas d'une explosion incohérente de violence, la guerre est une violence organisée et régie par un système de règles spécifiques ou coutumes plus ou moins détaillées, plus ou moins précises. On passe littéralement d'un état de paix, régi par certaines lois, à un état de guerre où, souvent, un nombre d'actes violents normalement interdits est permis dans certaines circonstances. Ce passage d'un état de paix à un état de guerre (ou *vice versa*) est davantage mis en avant du fait que souvent il est marqué par des cérémonies ou des actes rituels (religieux ou non religieux)². Par exemple, comme on a pu le voir dans la première partie de la thèse, à l'époque de Heian la guerre commençait officiellement quand les épées du commandement étaient remises au général chargé de la mission.

Bien entendu, même après toutes ces qualifications, la réponse à la question « qu'est-ce qu'une guerre » reste assez vague. De nombreux auteurs se sont penchés sur le problème de définition de la guerre. Bouthoul offre la définition suivante : « lutte armée et sanglante entre groupements organisés ». Il s'agit bien de violence meurtrière, mais ayant la caractéristique d'être méthodique et organisée dans les groupes qui combattent et dans la manière dont ces combats sont menés. Elle est d'ailleurs limitée dans le temps et dans l'espace³.

En ce qui concerne l'Histoire japonaise, les mentions d'actes violents sont nombreuses et fréquentes dans les sources. Il est donc impossible d'analyser en détail tout incident. On considère donc que l'approche de Bouthoul peut nous aider à élaborer une définition de guerre qui soit adaptée à la réalité japonaise et au contexte de cette thèse. Comme on a pu le constater dans la première partie de cette recherche, le cheval de guerre est un élément assez récent dans l'histoire militaire de l'Archipel, voire même de l'Asie orientale : le cheval fut parmi les derniers animaux à être domestiqués, et la guerre est bien plus ancienne que toutes les formes de domestication. Ceci est particulièrement vrai au Japon, où le cheval a été adopté très tard par rapport aux régions voisines. Pendant de nombreux siècles, les habitants des Iles et les premières *politiques* de l'Archipel ont guerroyé sans se servir de chevaux. Ces animaux semblent attirer l'attention des élites de manière assez subite et dans une période particulière de l'Histoire des Iles : celle correspondant au développement d'un pouvoir royal.

¹*ibid.*

²*ibid.*, p. 50-58.

³*ibidem.*

On a pu constater que la cour de la région centrale n'obtint jamais le monopole de l'élevage : ce dernier fut développé en parallèle par de nombreux chefs de clan ou notables basés dans différentes régions des Iles. Cependant, les données archéologiques indiquent que le développement de ces haras prit de l'essor dans de nombreuses régions des Iles à partir du début du V^e siècle. La contemporanéité suggère que cette introduction ne fut pas simplement une décision politique de la part des élites de la région centrale, mais qu'elle s'inscrit dans une évolution générale de la culture. Autrement dit, l'introduction du cheval ne doit probablement pas être considérée de manière isolée : elle est l'un des éléments participant de l'évolution étatique. On n'a guère des traces de chevaux de guerre, soient-ils privés ou publics, avant la naissance d'une forme d'État.

Notre analyse tient compte de cet aspect en voulant définir le phénomène guerre pour le Japon, dans le contexte de cette thèse. Comme on pourra le constater, la tactique au Japon évolue vers une forme de guerre très mobile et menée par des bandes non standardisées, ce qui peut compliquer la tâche de distinguer la guerre du crime : d'un point de vue purement tactique, on arriva à un stade de développement où il n'y avait parfois aucune différence fonctionnelle entre l'« armée du souverain » ou une bande de brigands. Comme on le verra lors des troubles du X^e siècle, parfois les similitudes ne se bornaient pas seulement aux moyens et aux méthodes : les mêmes hommes étaient parfois jugés comme des criminels ou des combattants légitimes *a posteriori*, comme ce fut le cas pour Fujiwara no Hidesato.

D'autre part, des limitations d'espace, de temps et de moyens rendent impossible une analyse de tout épisode de violence ayant eu recours aux chevaux, voire des phénomènes chroniques où les chevaux jouaient un rôle central, comme par exemple les pillages perpétrés par les bandes de hors la loi connus sous le nom de *shūba no tō*. Ainsi, nous avons sélectionné des épisodes majeurs de violence meurtrière, armée et organisée, où les institutions furent directement concernées. Ce qui suit ne se veut pas une liste exhaustive ou une analyse complète de la violence au Japon, mais plutôt un choix d'épisodes significatifs dans le but de mettre en avant et d'analyser l'évolution du rôle du cheval sur le champ de bataille, de sa première introduction, à son emploi dans le royaume de Yamato, à sa codification dans le Code Administratif, son évolution lors des campagnes orientales et finalement son emploi au sein des bandes de guerre du X^e siècle.

LE CHEVAL DE GUERRE À L'AUBE DE L'ÉLEVAGE : LA FIN DU IV^e SIÈCLE ET LE DÉBUT DU V^e SIÈCLE

Compte tenu de la définition de guerre adoptée dans ce chapitre, le premier obstacle est de déterminer à quel moment on peut parler de violence menée par des institutions. Il y a consensus sur le fait qu'un processus de stratification sociale et institutionnalisation du pouvoir se développe dès la fin de l'époque Yayoi, mais le débat persiste en ce qui concerne la période de formation de l'État proprement dite.

Selon Allen, au IV^e siècle on peut déjà parler d'une amorce de royaume dans la région du Yamato¹. Selon Brown, l'histoire de Yamato-Takeru no Mikoto racontée dans le *Kojiki* et dans le *Nihon shoki* est en réalité une réminiscence de la première expansion militaire du proto-royaume de Wa². Selon certains chercheurs, on trouve donc des mentions de conflits armés organisés par des institutions de type proto-étatique au début du IV^e siècle, une période à laquelle on constate déjà les premières traces de culture équestre mais qui précède une diffusion significative de l'élevage. Il serait très intéressant de pouvoir analyser en détail la logistique et les tactiques employées dans l'Archipel avant l'introduction du concept même d'archer monté. Malheureusement les sources nous racontant cette époque ne peuvent pas être considérées comme fiables.

De plus, même après l'introduction des chevaux, les détails concernant les affrontements aux IV^e, V^e et VI^e siècle sont très rares. Qui plus est, comme on pourra le constater plus bas, il n'y a presque pas mention de forces de cavalerie avant le règne de Tenmu (673-686). Puisque l'on a la trace archéologique d'équipements militaires spécialisés pour le combat à cheval bien plus anciens, cela nous pose un dilemme : on découvre les traces du guerrier monté, mais il est presque complètement absent des sources écrites. On va donc essayer d'effectuer une analyse la plus complète possible des différentes sources dont on dispose pour pouvoir offrir une interprétation à cette dichotomie.

D'un point de vue archéologique, la culture équestre apparaît en premier lieu dans le contexte funéraire des élites. Les premiers exemples, initialement peu nombreux, peuvent être relevés dans le nord de Kyūshū et le Kinai à partir des III^e-IV^e siècles³. Ainsi on peut affirmer avec certitude que, au moins jusqu'à la moitié du IV^e siècle, les élites de ces régions connaissaient les chevaux, mais la culture équestre n'était pas encore devenue un élément central de leur identité et l'élevage, s'il existait, n'avait toujours pas eu d'impact remarquable sur la culture matérielle de l'époque.

Du point de vue des sources écrites, c'est à cette même époque que l'on trouve l'une des premières mentions claires d'une bataille concernant spécifiquement l'emploi de cavalerie : le *Nihon Shoki* place cet événement à la 53^e année du règne de Nintoku (traditionnellement r. 313-399). Lors d'une campagne militaire contre le royaume de Silla, il est écrit :

¹ALLEN, Chizuko, « Empress Jingū: a shamaness ruler in early Japan », dans *Japan Forum*, vol. 15:1, Routledge, Londres, 2003, p. 81-83.

²BROWN, Delmer, « The Yamato Kingdom », dans BROWN, E. Delmer (dir.), *The Cambridge History of Japan*, vol. 1, Cambridge University Press, New York, 2008 (1993), p. 118-122.

³CHANG Yoon Chung 張允禎, *Kodai bagukara mita Kan hantō to Nihon* 古代馬具からみた韓半島と日本 (La Péninsule coréenne et le Japon du point de vue des harnachements), Tōkyō, Dōsansha, 2008, p. 136-140.

新羅起兵而距之。爰新羅人、日々挑戰。田道固塞而不出。時新羅郡卒一人、有放于營外。則掠俘之。因問消息。對曰、有強力者、曰百衝。輕捷猛幹。每為軍右前鋒。故伺之擊左則敗也。時新羅空左備右。於是、田道連精騎擊其左。新羅軍潰之。因縱兵乘之、殺數百人。即ち虜四邑之人民以歸焉。

Silla leva une armée et résista. Chaque jour, les hommes de Silla lançaient un assaut. Cependant Tamichi renforça ses défenses et ne sortit point. Un jour un guerrier de Silla sortit [de son] camp. Il fut capturé. Ainsi il fut interrogé sur la situation. En répondant, il dit :

« Il y a des hommes puissants. Ils sont nommés les « Cent coups » [*momotsuki* 百衝]. Ils sont agiles et rapides, ils sont formidables en combat. Ils forment toujours l'avant-garde de l'aile droite. En sachant cela, si tu attaques la gauche ils seront détruits. »

À cette occasion, Silla laissa l'aile gauche vide et renforça l'aile droite. À ce moment-là, Tamichi aligna ses excellents cavaliers et il attaqua leur flanc gauche. Les troupes de Silla furent déroutées. Ainsi, laissant ses hommes se déchaîner, il en tua des centaines. Ensuite il captura les habitants de quatre villages et il retourna [au Japon] avec eux¹.

L'exactitude de cet épisode est très douteuse : la chronologie du *Nihon Shoki* n'est vraiment fiable qu'à partir du règne de Suiko (593-628). Le souverain Nintoku est considéré comme légendaire, et il semble effectivement peu probable qu'au IV^e siècle le royaume de Wa ait pu disposer de chevaux de guerre, encore moins de guerriers montés fougueux. Comme on a pu le constater dans le chapitre 2.a, il est fort possible que des combattants Wa se soient trouvés dans la Péninsule à la moitié du IV^e siècle, mais il s'agissait sans doute de guerriers à pied. On peut ainsi interpréter ce passage comme une fiction littéraire élaborée à l'époque de l'écriture du *Nihon shoki*, plus de trois siècles après les faits racontés. Cependant il y a plusieurs éléments remarquables dans ce passage. Tout d'abord la scène ne se passe pas au Japon, mais dans la Péninsule Coréenne, où la culture équestre était intégrée et développée, et où le cheval de guerre était à cette époque un élément tactique important. De plus, s'il est possible de considérer cet épisode comme une

¹INOUE Mitsusada 井上光貞, SAKAMOTO Tarō 坂本太郎, IENAGA Saburō 家永三郎, ŌNO Susumu 大野晋, *Nihon shoki* 日本書紀 (Chroniques du Japon), *jō, ge, Tōkyō*, Iwanami Shoten, 1968, *Nihon shoki, jō*, Nintoku 53.5 (365), p. 411.

fiction, une autre interprétation est aussi plausible : le *Nihon Shoki* ne spécifie pas si ces troupes montées venaient directement de Wa, il pourrait donc s'agir de troupes locales fournies par un allié tel Kaya. En effet, des objets comme l'Épée à Sept Branches conservée au sanctuaire d'Isonokami et datée de l'année 369 montrent bien un engagement important des entités politiques des Iles dans le sud de la Péninsule. Cette participation est d'ailleurs confirmée par la stèle du Roi Kwanggaet'o, témoignant de l'agression de Wa envers le royaume de Silla en 399¹. Il est donc possible que la bataille décrite dans la chronique de Nintoku soit basée sur des faits réels, autrement dit une attaque conjointe des Wa et de leurs alliés de Kaya. De plus, ce passage semble décrire une expédition rapide et d'envergure réduite dont le but était de piller et de capturer un certain nombre d'habitants. Si on interprète ce passage comme une expédition Wa en collaboration avec Kaya, il en découle que les tactiques de cavalerie que les commandants Wa eurent occasion d'observer de plus près furent les tactiques adoptées par la Confédération. Il est donc fort probable que la tactique équestre de Kaya ait servi comme modèle pour la première cavalerie Wa.

Jusqu'au V^e siècle l'entité politique dominante de la Confédération fut Kūmgwan Gaya, située dans la région de l'actuel Kimhae². Les fouilles dans le site funéraire de Taesōng-dong, déjà cité dans le chapitre 1.c, montrent que, à partir du III^e siècle, les élites locales pouvaient exiger des sépultures monumentales accompagnées de sacrifices humains et de riches trésors funéraires composés de lingots, équipement équestres et armes en fer³. Ce même site nous offre par ailleurs la preuve matérielle des échanges avec les îles japonaises : dans les sépultures de Taesōng-dong on a pu retrouver des cylindres en bronze fabriqués dans la région du Kinai, ou des pointes de flèches en pierre identiques à celles retrouvées dans le complexe archéologique de Mozu-Furuichi 百舌鳥古墳群⁴. L'archéologie confirme ainsi un lien matériel étroit entre les élites de la région d'Ōsaka et celles de la Première confédération de Kaya, et ceci pendant une période de centralisation et militarisation de la classe dirigeante coréenne. On a pu esquisser les liens entre ces deux centres dans les chapitres 1.c et 2.a : dans ce chapitre, on se penchera avec plus d'attention sur la culture matérielle de la guerre.

¹BROWN, Delmer, *op. cit.*, p. 118-122.

²KIM, Daesik, « Koguryo and Gaya, Contacts and Consequences », dans *Journal of Northeast Asia*, vol. 4 no.1, Institute for Northeast Asia Research, 2007, p. 51-57.

³PARK, Cheun Soo, « Kaya and Silla in Archaeological Perspective », dans BYNGTON, Mark E. (dir.), *op. cit.*, 2008, p. 113-124.

⁴MIZUNO Toshinori 水野敏典, « Kofun jidai chūki no buki to Higashi Ajia sekai 古墳時代中期の武器と東アジア世界 » (Armes du Kofun moyen et le monde d'Asie orientale), dans Sakai-shi bunka Kankō-kyoku bunka-bu bunkazai-ka 堺市文化観光局文化財課, *Shikkoku no bugu, hakugin no buki 漆黒の武具・白銀の武器* (Armures noires et armes argentées), Sakai-shi bunkazai kōken kairoku n.6, Sakai, 2013, p. 116-130.

Malheureusement on ne possède guère de document direct et précis venant des entités politiques de Kaya et nous donnant des informations directes sur la cavalerie à cette époque. Il est fort probable que les différentes entités politiques de Kaya compilèrent des annales, mais aucun de leurs documents n'a survécu¹. L'archéologie offre ainsi le seul aperçu direct de la réalité de la confédération. Park remarque en effet que l'on a trouvé une quantité importante d'artefacts associés à la guerre à cheval dans la zone de Pusan-Kimhae, ce qui montre qu'au IV^e siècle ces tactiques furent grandement développées par les élites de Kūmgwan Gaya. Même si certains mettent en doute le fait que la Confédération ait pu compter sur des corps de cavalerie proprement dits, il est certain que les élites s'étaient appropriées de cette culture et qu'elles pratiquaient le combat à cheval². Selon Kim, la zone entre Pusan et Kimhae fut le berceau de la culture équestre de Kaya. En analysant la forme des mors, étriers et décorations retrouvés dans la région il détermine que cette culture s'inspirait directement des cultures équestres de Puyō et des Xianbei. Cependant au IV^e siècle elle présente aussi des caractères originaux qui montrent comment la guerre à cheval avait été assimilée et élaborée par les élites de Kūmgwan Gaya³.

Selon Kim, dans la deuxième moitié du IV^e siècle, Kaya entreprit d'exporter ses armements et ses équipements équestres vers le royaume de Wa, qui en échange offrait un support militaire contre l'influence de Silla dans le bassin du Naktong⁴. Si on revient au passage du *Nihon Shoki* concernant un affrontement à cheval ayant eu lieu en 365, il est ainsi possible que, lors d'un affrontement entre Kaya et Silla, des guerriers Wa aient participé aux combats. L'épisode serait ainsi historique, mais la tactique de combat montée décrite, attribuée à Tamichi et aux siens, serait en réalité celle adoptée par les élites de Kaya. Il est d'ailleurs fort probable que des missions de ce genre aient contribué à promouvoir la culture équestre auprès des élites japonaises.

Comme on a pu le constater, l'équipement complet nécessaire au combat monté est construit de plusieurs pièces, elles-mêmes constituées de différents matériaux : métal, cuir, bois, tissu, etc. Par souci de brièveté et de simplicité, dans l'étude des équipements on ne tiendra compte que de trois composantes fondamentales de l'ensemble : mors, étrier et selle.

De manière générale, les étriers du IV^e et du début du V^e siècle retrouvés dans le territoire de Silla et de Kaya sont à cette époque en anneau, fabriqués en bois parfois renforcé par du métal. En 1989, Shin a

¹KIM, Daesik, « Sources for the Study of Kaya History », dans BYINGTON, Mark E. (dir.), *Early Korea 3*, Cambridge, Harvard University Press, 2012, p. 18-20.

²PARK, Cheun Soo, *op. cit.*, 2008, p. 113-124.

³KIM Doo-Chul 金斗喆, « Gaya to Wa no Bagu 加耶と和の馬具 » (Harnachements de Kaya et de Wa), dans SHIRAISHI Taichirō 白石太一郎 et UENO Yoshifumi 上野祥史 (dir.), *Bulletin of the National Museum of Japanese History*, vol. 110, National Museum of Japanese History, Février 2004, p. 263-266.

⁴KIM, Daesik, *op. cit.*, 2007, p. 51-57.

examiné en particulier les étriers retrouvés en Koryŏng, qui fut le centre de la deuxième confédération de Kaya au V^e siècle. Les étriers présentent des spécificités régionales dans la forme, mais il s'agit bien d'étriers en anneau de bois recouverts en métal, et en particulier en fer. Ils présentent une épaisseur majeure par rapport à d'autres exemples de la même époque. Selon Kim Do-Cheol, l'épaisseur de l'étrier et le nombre de rivets furent augmentés progressivement pour permettre un meilleur appui et réduire le risque que le pied du cavalier puisse glisser de l'anneau¹. Le site funéraire de Pokch'ŏn-dong nous offre plusieurs exemples d'étriers de Kŭmgwan Gaya (fig. 97). Chang remarque que les renforts de fer sur les côtés de l'anneau avaient pour but de permettre à l'étrier de tolérer un poids important². Ceci confirme le rôle fondamental de la cavalerie lourde au sein des élites de Kaya.

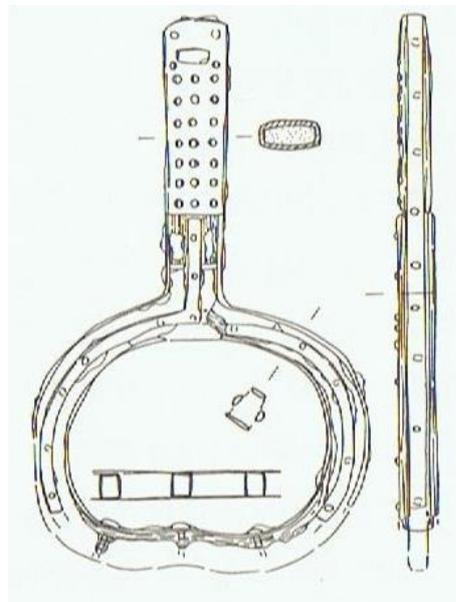


Fig. 97, Etrier typique du style de Kŭmgwan Gaya découvert dans le site de Pokch'ŏng-dong, d'après CHANG Yoon Chung, 2008³.

Des étriers similaires ont été excavés au Japon. Par rapport aux étriers retrouvés en Corée, Chang remarque que les rivets utilisés sont souvent de taille inférieure par rapport à ceux utilisés en Corée. De plus, plus souvent qu'en Corée, les protections latérales en métal ne couvrent pas l'intégralité de l'anneau. Il en conclut que la couverture en métal des étriers japonais avait une fonction plus décorative que militaire⁴. Ainsi il semble que les Japonais étaient au courant des tactiques équestres de Kaya, mais ils ne les pratiquaient encore pas de manière systématique. Selon Chang, les plus anciens étriers retrouvés dans la région du Kinai

¹CHANG Yoon Chung, *op. cit.*, p. 3-12.

²*Ibid.*, p. 20-27.

³CHANG Yoon Chung, *op. cit.*, p. 24.

⁴*Ibidem.*

montrent un lien très fort avec Kaya et la région de Pokch'ŏn en particulier¹. Il est d'accord à ce sujet avec Kim Do-Cheul². Cependant, au Japon ce type d'étrier est souvent retrouvé associé avec des objets tels que des selles dorées, ce qui n'est pas le cas en Kaya. Il est donc important de considérer que, bien que la culture équestre de Kūmgwan Gaya ait eu un rôle incontournable dans l'adoption de la cavalerie par les Japonais, elle ne fut pas la seule source. Selon Chang, les éléments de culture équestre retrouvés au Japon au IV^e siècle montrent en effet des traditions multiples³.

Par ailleurs, si d'un côté on peut trouver plusieurs éléments que la culture équestre japonaise emprunta à celle de Kaya, d'un autre côté on peut aussi constater que de nombreux aspects faisant partie de la tradition militaire de Kaya ne furent pas du tout adoptés. Par exemple, ceci peut être constaté en observant la célèbre double coupe du guerrier à cheval.



¹*ibid.*, p. 27-36.

²KIM, Doo-Chul, *op. cit.*, p. 269-272.

³CHANG Yoon Chung, *op. cit.*, p. 136-140.

Fig. 98, Double coupe avec guerrier en équipement lourd à cheval, National Museum of Korea, d'après Exposition *Kaya Spirit: Iron and Tune*, 3 décembre 2019 – 1 mars 2020.

Il s'agit d'une coupe cérémonielle retrouvée dans la région de Kimhae et datée du V^e ou VI^e siècle. Cet objet, désigné comme Trésor National n. 275 et conservé au Musée National de Kyōngju, a fait partie récemment d'une exposition au National Museum of Korea : « Kaya Spirit: Iron and Tune »¹. Comme on peut le voir, l'objet montre un cheval paré d'une armure lamellaire et un guerrier armé de bouclier et d'une arme qui ressemble à une lance ou à une javeline. On sait que cet objet constitue une représentation réaliste de l'accoutrement des guerriers du V^e siècle car on a pu retrouver des armures de la même forme et une lamellaire pour chevaux, aussi bien que de nombreux fers de lance.

Rien de tel n'a été retrouvé au Japon, et les rares pièces d'armure équestre, dont on parlera un peu plus bas, sont généralement postérieures à cette période. On ne trouve pas un seul exemple dans les sources écrites ou iconographiques de ce style de combat au Japon. On peut ainsi conclure que le Japon adopta la culture équestre militaire de manière graduelle à partir de la seconde moitié du IV^e siècle, que Kūmgwan Gaya fut parmi les sources principales de cette culture à cette époque. Le royaume de Wa entretenait aussi des échanges avec d'autres cités de la confédération, comme par exemple Aragaya 阿羅加耶², mais il est important de souligner que la tradition équestre de ces entités étatiques était elle-même complexe et subissait l'influence de ses voisins tels Paekche ou Silla, mais aussi des régions septentrionales ou de la Chine. De plus, on constate que les élites japonaises ne s'approprièrent pas la totalité des usages et techniques. Ainsi, dès le début, même si les élites japonaises étaient dépendantes des artisans et des matériaux coréens, la culture équestre des Iles se structurait comme différente par rapport à celle de la péninsule.

Il est raisonnable de penser que, lors de ces expéditions coréennes, la *polity* de Wa ne disposait pas de cavalerie et elle se fiait à la cavalerie de Kaya, dont elle tirait la majorité de ses influences. Ceci dut avoir un impact particulier car ces missions sur le continent furent probablement parmi les premières opérations d'envergure entreprises par la *polity* de Wa en dehors de son territoire. Cependant un événement en particulier semble avoir constitué un moment pivot dans l'histoire militaire japonaise : la guerre contre le royaume de Koguryō à la fin du IV^e siècle. C'est après cette défaite que l'on voit l'élevage augmenter de manière rapide, c'est après cette défaite que le cheval acquiert un rôle de plus en plus important au sein de la culture japonaise.

Comme on a pu le voir dans le chapitre 2.a, cette corrélation chronologique entre la défaite en Corée et la prolifération des haras a poussé plusieurs chercheurs à supposer un but militaire derrière l'adoption

¹Exposition 3 décembre 2019 – 1 mars 2020, l'exposition est encore disponible en virtuel sur le site du National Museum of Korea.

²PARK Cheun Soo 朴天秀, *Gaya to Wa 加倭と倭 (Kaya et Wa)*, Tōkyō, Kodansha, 2009, p. 41-42.

enthousiaste de la culture équestre de la part des élites des Iles. Malheureusement, quand on veut tester cette hypothèse, on est confronté à l'un des problèmes majeurs de cette section : le manque de sources. Cet épisode si important n'est pas mentionné de manière claire dans le *Nihon shoki*. La source principale concernant cet événement est la stèle funéraire du roi Kwanggaet'o, qui se trouve actuellement dans la région de Jilin. Ce document relate en particulier deux affrontements avec les Wa : le premier en 400, quand les Wa attaquèrent Silla et Koguryō les défit avec les alliés de Paekche, et en 404, quand Koguryō repoussa une invasion Wa¹.

Malheureusement le texte de la stèle n'est pas lisible dans son intégralité et ne semble pas offrir de détail concernant ces deux batailles. Selon la stèle du roi Kwanggaet'o, Koguryō attaqua avec 50 000 hommes, des fantassins et des cavaliers. Les « brigands Wa » 倭賊, qui se trouvaient entre Sillasōng et Namkōsōng, se retirèrent dans « Imna Kara », où ils furent poursuivis et défaits². L'historiographie nationaliste japonaise a parfois lu « Imna Kaya » 任那加羅, comme « Mimana », l'hypothétique colonie Wa dans la péninsule Coréenne. Kim Daesik estime qu'il s'agit plutôt de Kūmgwan Gaya³. Selon Kim, le terme « brigands Wa » doit être interprété comme un mot vague décrivant des troupes mixtes des *polities* de Kaya et de Wa. Les hommes de Kaya étaient selon lui armés de lances et boucliers et protégés par des armures à bandes verticales, alors que les Wa avaient un équipement bien inférieur et ils étaient armés d'épées courtes et de flèches aux pointes légères⁴. Cet épisode apparaît aussi dans les Annales de Paekche, dans le *Samguk sagi* : le 8^e mois de la 8^e année du règne d'Asin 阿莘王 (r. 392-405), le roi lança un vaste enrôlement d'hommes et chevaux dans le but d'attaquer Koguryō, ce qui causa beaucoup de mécontentement⁵. On peut ainsi être certain que les gens de Koguryō et de Paekche disposaient d'une cavalerie, mais aucune donnée n'est offerte pour l'armée Wa. Ces affrontements surviennent après des décennies d'échanges entre Wa et Kūmgwan Gaya, et l'importation, de la part de Wa, de nombreux éléments matériels de la culture militaire de Kaya. Il est donc raisonnable de penser que, à la fin du IV^e siècle, les élites de Wa devaient être familiarisées avec la guerre à cheval. Cependant, compte tenu de l'absence de traces remarquables d'élevage à cette époque au Japon, il est vraisemblable de supposer que les chevaux, si présents, étaient très rares et utilisés seulement par les chefs en tant que marque de rang et statut.

¹HATADA, Takashi et MORRIS, V. Dixon. « An Interpretation of the King Kwanggaet'o Inscription », dans *Korean Studies* 3, Honolulu, University of Hawai'i Press, 1979, p. 1-3.

²KIM, Daesik, *op. cit.*, 2007, p. 58-65.

³*Ibidem*, p. 26-29.

⁴KIM, Daesik, *op. cit.*, 2007, p. 58-65.

⁵BEST, Jonathan W., *A History of the Early Korean Kingdom of Paekche*, Harvard University Press, 2006, *Samguk Sagi*, chap. 25, Asin 8.8, p. 271.

Cette guerre n'eut pas de grande bataille Clausewitzienne décisive, et elle fut très probablement constituée de plusieurs affrontements de petite envergure où les guerriers de Paekche, Kaya et Wa se retirèrent face à une armée dont les moyens étaient clairement supérieurs. Après cela, l'influence de Kūmgwan Gaya déclina rapidement et la frontière avec Silla s'établit par la suite le long du cours de la Naktong. C'était la fin de la première confédération de Kaya¹. Comme on a pu le constater dans le chapitre 2.a, suite à cet épisode on constate un essor particulier de la culture équestre dans l'Archipel, mais, à ce stade, rien sauf cette corrélation chronologique ne nous permet d'affirmer que cet essor eut un caractère militaire.

ESSOR DE LA CULTURE ÉQUESTRE : LE V^e SIÈCLE

Selon le *Nihon shoki*, le premier souverain du V^e siècle fut Richū (traditionnellement r. 400-405), et le début de son règne fut marqué par une guerre interne entre le souverain et le prince Nakatsu². Aucun combattant monté n'est mentionné dans ce passage et la seule référence à un cheval survient quand le souverain Richū s'enfuit vers Kawachi. Même si l'on considère ce chapitre avec prudence, car la source n'est pas tout à fait fiable pour cette époque, on ne trouve aucune référence à un possible emploi militaire du cheval. Cependant on trouve bien mention d'une activité qui différencie, par son importance, le chapitre de Richū de ceux de Jingū, Ōjin ou Nintoku : la chasse à cheval³. Cette activité est mentionnée de nombreuses fois par la suite, surtout lors du règne de Yūryaku, et elle deviendra très appréciée et pratiquée par les souverains successifs. L'adoption de la part de l'élite de cette activité équestre indique un développement et une appropriation de la culture guerrière liée au cheval. Comme on a pu le remarquer précédemment, la chasse était sur le continent un entraînement à la guerre et aux tactiques de groupe. Le *Nihon shoki* nous révèle ainsi que la culture équestre commença à être assimilée par la classe dirigeante de Wa dans la première moitié du V^e siècle. Toutefois, à l'exception de cet aspect, le cheval de guerre semble absent du théâtre japonais à cette époque. Les détails concernant la manière dont on menait la guerre sont aussi assez rares.

L'archéologie nous offre cependant plusieurs éléments matériels à ce sujet : on dispose en effet d'une quantité importante d'armes, armures et harnachements. Du point de vue des armes utilisées par les Wa, Kobayashi résume ainsi les typologies dont disposait le royaume à cette époque : sabres, épées, lances, arc et flèches. Pour se protéger, ils disposaient de casques, armures et boucliers ou pavois. Il est possible que les

¹*Ibidem*.

²*Nihon Shoki*, Nintoku 87 (400), *jō*, p. 418-424.

³*Ibidem*, Richū 5.9.18 (405), *jō*, p. 426-427.

Wa aient eu des boucliers pour le combat rapproché, mais, comme on pourra le constater, les exemplaires dont on dispose se rapprochent plus du pavois fixé au sol que du bouclier de bras¹.

L'armure emblématique de l'époque Kofun est appelée *tankō* 短甲. *Tankō* est en réalité un terme assez générique pour indiquer une cuirasse qui protège le torse et qui est constituée par des plaques ou des lamelles. La forme et la manière dont ces lamelles ou plaques sont assemblées différencie les différents types d'armure. Les premiers exemples de *tankō* remontent au IV^e siècle et on peut en distinguer deux types : la *tatehagi-ita kawatoji tankō* 盾矧板革綴短甲, constituée de lamelles longues et fines rattachées sur le côté par une lanière en cuir ; la *hōkei-ita kawatoji tankō* 方形板革綴短甲, où les composantes ne sont pas de longues lamelles mais des plaques rectangulaires, elles aussi rattachées par des lanières en cuir. Il est important de souligner qu'on n'a pas deux exemplaires exactement identiques et que ces armures étaient probablement assemblées selon les nécessités en partant de pièces détachées produites en masse².

Vers la fin du IV^e siècle, une nouvelle forme d'armure apparaît : la *chōhō-ita kawatoji tankō* 長方板革綴短甲. Il s'agit d'une forme plus raffinée, avec des pièces supplémentaires pour la protection de la poitrine, du dos, et des longues plaques rectangulaires s'ajoutant autour de la taille. Cette forme aussi était assemblée grâce à des lanières en cuir. Des gorgerins et spalières s'ajoutèrent à l'ensemble. Un peu plus tardif par rapport à la *chōhō-ita kawatoji tankō*, on trouve aussi un modèle appelé *sankaku-ita kawatoji tankō* 三角板革綴短甲, constitué de plaques triangulaires assemblées par des lanières en cuir³.

Les exemplaires de casque dont on dispose sont légèrement plus tardifs par rapport aux premières armures. Un des modèles les plus anciens est appelé *shōkaku-tsuki kabuto* 衝角付冑. Un des premiers exemplaires de ce type est un *kabuto* formé par des plaques triangulaires rattachées par de lanières, ce qui laisse supposer qu'il était utilisé avec l'armure à plaques triangulaires ou avec celle à plaques rectangulaires rattachées par des lanières⁴.

Avec le V^e siècle, le nombre d'armures retrouvées dans le Kinai augmente de manière remarquable. La région semble devenir le cœur de la production⁵. On remarque encore à cette époque de fortes similitudes

¹KOBAYAHSI Kenichi 小林謙一, « Hohei to kihei 歩兵と騎兵 » (Soldats à pied et soldats à cheval), dans SHIRAIISHI Taichirō 白石太一郎 (dir.), *Kofun jidai no kōgei* 古墳時代の工芸 (Artisanat de l'époque Kofun), Tōkyō, Kodansha, 1990, p.141-142.

²*Ibidem*, p.142-149.

³*Ibid.*

⁴*Ibid.*

⁵*Ibid.*

avec les armures coréennes. Selon Azuma, on peut cataloguer les armures de Silla, Kaya et Wa dans les typologies suivantes :

- A- Lamelles verticales rattachées par des lanières, *tatehagi-ita kawatoji tankō* 豎矧板革綴短甲, comme celles trouvées dans le tombeau 3 du cimetière de Gujeong-dong 九政洞三号 dans la région de Kyōngju, ou dans le *kofun* d'Ōmaruyama 大丸山古墳 dans le département de Yamanashi.
- B- Plaques rectangulaires rattachées par des lanières en cuir, *hōkei-ita kawatoji tankō* 方形板革綴短甲, comme celle excavée du *kofun* de Sukisaki 鋤崎古墳 en Fukuoka.
- C- Lamelles assemblées avec des lanières en cuir, *kozane kawatoji tankō* 小札革綴短甲, comme celle excavée du *kofun* Shiroyama 2 城山二号墳, dans le département de Nara.
- D- *Kabuto* de lamelles rattachées par des lanières en cuir, *kozane kawatoji kabuto* 小札革綴冑, comme celui retrouvé dans le *kofun* de Tsukai Ōzuka 春井大塚古墳 près de Tōkyō¹.

La technique du laçage via lanières en cuir ne fut pourtant pas abandonnée : en parallèle à l'armure rivetée, un nouveau modèle d'armure lamellaire apparut dans la seconde moitié du siècle, nommée *kozane yoroi* 小札甲², aussi connue sous le nom de *keikō* 挂甲. Les lamelles de la *keikō* sont attachées par des lanières et le haut et le bas de l'armure sont ourlés par du cuir, le tout rendant l'ensemble flexible et pratique à porter³. Selon Hashimoto, la *kozane yoroi*, destinée à avoir un succès absolu dans l'histoire militaire japonaise, aurait ses origines dans le nord-est de la Chine et serait arrivée à travers la Corée⁴. On a plusieurs exemples de *keikō* utilisées par des guerriers montés en Corée et en Chine, en particulier grâce aux peintures funéraires. Des exemples remarquables et situables entre la moitié du IV^e siècle et la fin du V^e siècle nous viennent des peintures du royaume de Koguryō, en particulier celles retrouvées dans le tombeau de

¹AZUMA Uchio 東潮, « Higashi Ajia sekai to no kōryū 東アジア世界との交流 » (Echanges avec le monde d'Asie Orientale), dans SHIRAIISHI Taichirō (dir.), *op. cit.*, 1990, p. 169-170.

²HASHIMOTO Tatsuya 橋本達也, « Wa-ō busō 倭王の武装 » (Les armes du Roi de Wa), dans Sakai-shi bunka kankō-kyoku bunka-bu bunkazai-ka, *op. cit.*, 2013, p. 41-50.

³KOBAYASHI Kenichi, *op. cit.*, p. 142-149.

⁴HASHIMOTO Tatsuya, *op. cit.*, p. 56-67.

Samsilchong 三室塚, en Jin'an (fig. 99). Dans ces images on voit des hommes à pied aussi bien qu'à cheval se battre, les guerriers et les animaux sont protégés par des armures lamellaires¹.

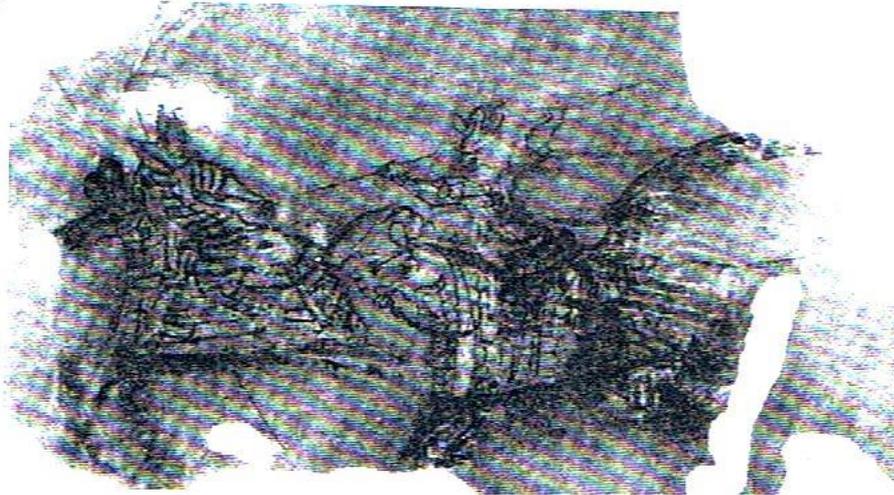


Fig. 99, Fragment des peintures de Samsilchong montrant des guerriers en équipement lourd, d'après KOBAYASHI Kenichi, 1990².

On remarque que les personnages et leurs chevaux sont équipés dans un style qui rappelle beaucoup la double coupe retrouvée dans le territoire de Kaya. Or, on n'a pas trouvé de barde complète pour cheval au Japon. On a des exemples très rares de chanfrein. Un exemple du V^e siècle fut retrouvé dans le *kofun* d'Ôtani 大谷古墳, dans la préfecture de Wakayama³. La rareté de cet objet et son absence des sources iconographiques et littéraires laisse entendre que la barde n'était pas utilisée par les Japonais. Le chanfrein était très probablement un objet de prestige et non pas une pièce utilisée dans des situations de vie réelle.

Tout comme le combat à la lance et bouclier, il semblerait que la barde fut l'une des traditions coréennes qui ne furent jamais adoptées par les Japonais. Ceci peut être expliqué de plusieurs manières. Avant tout, un cheval doit être spécialement entraîné pour pouvoir porter une barde sans être pris de panique, puis pour pouvoir supporter le poids de la barde et du cavalier pour un temps raisonnable. Le poids excessif peut effectivement s'avérer un problème insurmontable. Trench attribue au poids excessif les performances douteuses de la cavalerie de sir Arthur Haselrig en 1643, lors de la Guerre Civile Anglaise. Il s'agit d'une des dernières cavaleries lourdes de l'Histoire Européenne, et bien que la taille des animaux soit calculée à 15-15.2 hh (bien plus imposants qu'un cheval japonais), les bêtes étaient apparemment trop

¹KOBAYASHI Kenichi, *op. cit.*, p. 149-152.

²KOBAYASHI Kenichi, *op. cit.*, p. 149.

³*Ibidem*, p. 149-152.

accablées par le poids et la chaleur pour s'avérer efficaces¹. Le manque d'entraînement de la part des chevaux est par ailleurs cité par le Marquis d'Anglesey comme l'une des raisons de la défaite des *London lobsters* à Roundway Down².

Une autre raison, et peut-être la raison principale, était la rareté du fer au Japon. Comme on l'a mentionné plus haut, au V^e siècle l'industrie du fer dépendait encore des importations et de la main d'œuvre coréenne. Or, à cette époque le Japon connaît un flux important d'immigrés coréens, mais la région de Kūmgwan Gaya, première productrice de fer de la région, venait de passer sous le contrôle de Silla, un royaume hostile. Il est ainsi possible que les armuriers coréens, porteurs de la nouvelle culture équestre militaire, aient abandonné la barde pour économiser sur les matériaux. De plus, puisque la tactique préférée restait le combat à pied, il est fort probable que le royaume de Wa et les autres entités politiques de la région aient priorisé la fabrication d'armures pour les guerriers plutôt que d'extravagantes bardes sans application pratique.

Après le déclin rapide de Kūmgwan Gaya, on remarque un changement dans la provenance des produits étrangers dans le Kinai : au long de la première moitié du siècle on constate une augmentation des artefacts provenant d'entités politiques jusque là mineures, telles Sogaya, 小加耶, ou du royaume de Silla³. Selon le *Nihon shoki*, les rapports entre le royaume de Wa et celui de Silla furent souvent froids ou ouvertement hostiles. Cependant Park Cheun Soo remarque que les échanges avec Silla sont très anciens et fréquents, et la présence importante de culture matérielle provenant de Silla, surtout après le déclin de Kūmgwan Gaya, témoigne plutôt d'une entente assez cordiale entre les deux élites⁴. Dans le cas spécifique des harnachements, Chiga Hisashi observe le développement de deux styles à partir du V^e siècle, l'un qu'il appelle « type Silla », qui indique des selles provenant de Silla ou de Koguryō, et l'autre étant une typologie autre que celle de Silla et qui inclut les selles fabriquées dans Kaya et Paekche⁵.

L'une des sources archéologiques les plus remarquables en ce qui concerne la culture militaire du V^e siècle est constituée par le *kofun* de Nonaka 野中古墳 (fig. 100). Il s'agit d'un *kofun* carré situé dans le

¹TRENCH, Charles Chenevix, *A history of horsemanship*, Londres, Longman, 1970, p. 145.

²PAGET, George Charles Henry Victor, *A History of the British Cavalry, 1816-1850*, vol. 1, Leo Cooper, Barnsley, 1998 (1973), p. 10-12.

³PARK Cheun Soo, *op. cit.*, 2009, p. 54-58.

⁴*Ibidem*, p. 130-132.

⁵CHIGA Hisashi 千賀久, « Nihon shutsudo no 'Hi-Shiragi-kei' basougu no keifu 日本出土の「非新羅系」馬装具の系譜 » (Généalogie des harnachements du type « autre que Silla » excavés au Japon), dans SHIRAIISHI Taichirō 白石太一郎 et UENO Yoshifumi 上野祥史 (dir.), *Bulletin of the National Museum of Japanese History*, vol. 110, National Museum of Japanese History, Février 2004, p. 283-291.

complexe archéologique de Mozu-Furuichi, tout près du *kofun* Konda-Gobyōyama 誉田御廟山古墳, un *kofun* monumental en trou de serrure attribué par la tradition à l'Empereur Ōjin¹.

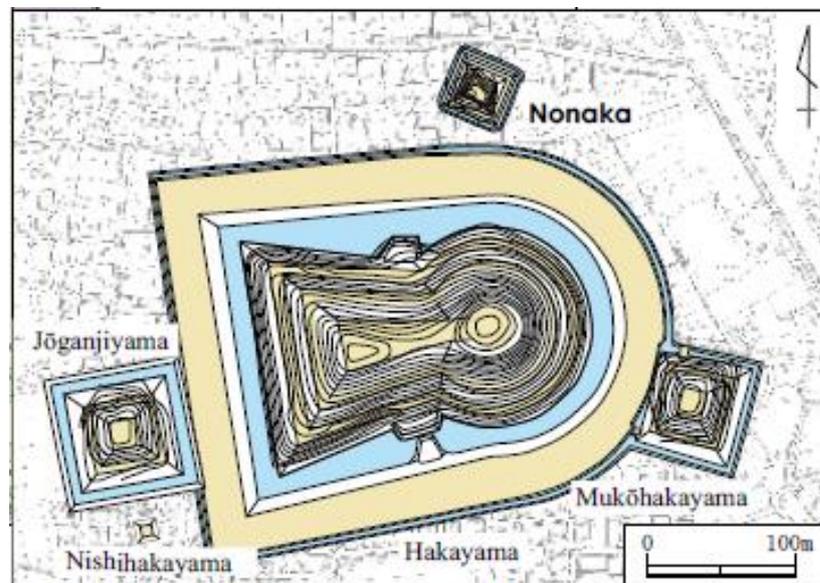


Fig. 100, Le *kofun* de Nonaka, d'après TAKAHASHI, Teruhiko, NAKAKUBO, Tatsuo, RYAN, Joseph, UEDA, Naoya, 2016².

Nonaka est un *kofun* de taille moyenne, 37 m de côté, avec une portion plate au sommet. Une partie a été détruite ou pillée, mais les fouilles menées en 1964 ont permis de retrouver quatre rangées contenant des ensembles complets d'armes et armures (fig. 101). En particulier, deux styles d'équipement émergent : l'armure rivetée et l'armure lacée à col relevé³.

On sait que des matériaux organiques étaient utilisés tout au long de l'époque Yayoi pour façonner des armures, mais l'armure en fer devient un élément important de la culture matérielle japonaise seulement avec l'époque Kofun, et elle ne devient un élément central de l'apparat funéraire des élites qu'à partir de la fin du IV^e siècle⁴. Les élites Wa semblent donc suivre la même tendance à la militarisation qu'on a constatée auprès des élites de Kaya. Cette tendance sera confirmée au long du V^e siècle, qui est parfois considéré comme « le siècle de l'armure »⁵. À cette époque, il n'y avait pas de production importante de fer au Japon : les armures retrouvées à Nonaka furent très probablement produites à partir de lingots coréens et par des

¹TAKAHASHI, Teruhiko, NAKAKUBO, Tatsuo, RYAN, Joseph, UEDA, Naoya, *Nonaka Kofun and the Age of the Five Kings of Wa: The Government and Military of 5th-Century Japan*, Ōsaka, Ōsaka University Press, 2016, p. 8-10.

²*Ibid.*, p. 7.

³*Ibid.*, p. 8-10.

⁴*Ibid.*, p. 11-25.

⁵*Ibid.*, p. 8-10.

armuriers coréens qui travaillaient sous le contrôle de la cour de Wa. Des armures de la même époque retrouvées dans le Kantō ou dans le Kyūshū sont d'ailleurs très similaires à celles de la région du Yamato, et ceci peut être expliqué par le fait que les rois de Wa étaient les seuls à pouvoir assurer une production importante d'armures, qu'ils utilisaient ensuite en tant que don diplomatique avec les élites d'autres régions¹.

On peut distinguer deux ensembles dans les fouilles de Nonaka :

1- *Tankō* de plaques, gorgerin, spalières et casque en acier avec visière droite. La cuirasse pouvait être accompagnée par une jupe de plaques en fer, *kusazuri* 草摺. Les plaques sont assemblées par des rivets, qui, au V^e siècle, étaient une technique très novatrice importée de Corée. Cet ensemble est souvent associé avec des sabres². On a retrouvé 153 lames de sabre à Nonaka, dont la majorité était des sabres longs mesurant 80-90 cm³.

2- Cuirasse remontante aux épaules pour protéger la nuque, connue sous le nom d'*eritsuki-tankō* 襟付短甲⁴, casque en fer et cuir en forme de quille de bateau. Les plaques de cette armure ne sont pas rivetées mais lacées par des lanières en cuir. Ce modèle est souvent associé à des épées à double tranchant⁵. Il y a seize épées à double tranchant à Nonaka, d'une longueur moyenne de 64 cm⁶.

Il est possible que les armures du type 1 aient représenté des armures plus modernes et employées lors de vrais conflits, alors que celles de type 2, en nombre inférieur, étaient des réminiscences d'un style d'armure plus ancien et elles étaient portées plutôt dans des occasions rituelles ou cérémonielles⁷. La méthode d'assemblage par des lanières en cuir fut remplacée dans les années '30 et '40 du V^e siècle par la méthode du rivetage. Selon Kobayashi, le rivetage permet une protection majeure par rapport au tressage par des lanières en cuir, car cela permet un seul trou par lamelle et une fixation plus stable. D'autre part l'usage de rivets pourrait rendre l'armure plus rigide, ce qui en rend le port moins confortable⁸.

À la même période, le casque connut une évolution similaire des lanières aux rivets. Dans le cas du casque, ce n'est pas simplement la méthode d'assemblage qui change, mais aussi la forme des composantes,

¹HASHIMOTO Tatsuya, *op. cit.*, p. 64-70.

²TAKAHASHI, Teruhiko et al., *op. cit.*, p. 8-10.

³*Ibidem*, p. 28-31.

⁴HASHIMOTO Tatsuya, *op. cit.*, p. 64-70.

⁵*Ibidem*, p. 8-10.

⁶*Ibid.*, p. 28-31.

⁷*Ibid.*, p. 8-10.

⁸KOBAYASHI Kenichi, *op. cit.*, p. 142-149.

et on voit le casque évoluer d'un type constitué de plates liées, à un autre avec des lamelles *kozane* rivetées. La forme du couvre-nuque, constitué par des bandes de métal courbées et attachées à l'horizontal au bord de la calotte, change aussi : dans la forme la plus ancienne du *kabuto*, ces plaques sont au nombre d'une ou deux, assez épaisses pour protéger la nuque du guerrier. Cependant, après l'introduction des rivets le couvre-nuque est constitué par quatre plaques, plus fines que leurs prédécesseurs. En plus de cela, un nouveau modèle de *kabuto* apparaît, le *mabisashi-tsuki kabuto* 眉庇付冑, le *kabuto* à visière. Il est fort probable que l'usage de ce dernier ait été purement décoratif ou de parade, ainsi on ne va pas l'examiner trop en détail¹, mais on remarque que, selon Park Cheun Soo, il s'agit d'un style de casque très influencé par le style de Silla², ce qui témoigne encore une fois de la variété des sources d'importation dans la culture militaire des Iles.



¹*Ibidem.*

²PARK Cheun Soo, *op. cit.*, 2009, p. 141-143.

Fig. 101, Armures découvertes dans le *kofun* de Nonaka, d'après TAKAHASHI, Teruhiko, NAKAKUBO, Tatsuo, RYAN, Joseph, UEDA, Naoya, 2016¹.

Parmi les armes de Nonaka on a aussi trouvé trois fers de lance. Ces armes sont extrêmement populaires dans le nord de l'Asie et sont souvent utilisées lors du combat à cheval. Comme on a pu le voir dans le vase, cette manière de combattre est aussi représentée dans la Péninsule coréenne. Cependant, il est très peu probable que ce style de combat ait été pratiqué chez les Wa, sauf peut-être à des rares exceptions. Par ailleurs, l'arme la plus présente dans le *kofun* de Nonaka est la flèche : on a 740 pointes de différentes sortes². Il est clair que l'archerie était une des formes de combat les plus diffusées et les plus estimées. Malheureusement arc et flèches sont constitués pour la plupart de matériaux organiques, et le terrain japonais ne conserve pas bien ce type de matériel. Cependant on a pu excaver des exemples qui avaient été laqués. Dans le *kofun* de Doboyama 土保山古墳, dans la ville de Takatsuki près d'Ōsaka, et dans le *kofun* de Nanamawari-kagamizuka 七廻り鏡塚古墳, dans le département de Tochigi, on a pu trouver des arcs longs de 2 m³. Ceci s'approche de l'exemplaire rituel et fabriqué en métal qui a été excavé dans le *kofun* de Mesuriyama メスリ山古墳, à Furuichi, d'une longueur de 2m⁴. Au contraire, l'arc excavé dans le *kofun* d'Uzusunayama 産土山古墳, près de Tōkyō, a une longueur de seulement 130 cm. Il s'agit d'arcs à section ronde façonnés dans une pièce unique de bois⁵. Ainsi, si on peut affirmer que l'archerie était la forme de combat préférée au Japon, il est possible qu'au V^e siècle il y ait eu des différences régionales dans la forme et les matériaux des arcs et des flèches.

Tout comme les arcs, il est très difficile de trouver des flèches complètes, mais on considère qu'elles avaient généralement une longueur entre 65 cm et 85 cm. Une flèche longue était probablement décochée à la hauteur de l'épaule, alors qu'une flèche courte était décochée à la hauteur de la joue. Leur forme différente venait sans doute de l'emploi différent qu'on leur réservait à la bataille. Kobayashi observe qu'une flèche courte peut être décochée plus rapidement une fois encochée. De plus, elle serait plus simple à manipuler en chevauchant, ce qui pourrait en faire la flèche préférée d'un archer monté. Vers les années '30 et '40 du V^e siècle les pointes de flèche deviennent plus lourdes, sans doute une évolution liée à l'amélioration des armures⁶.

¹TAKAHASHI, Teruhiko, NAKAKUBO, Tatsuo, RYAN, Joseph, UEDA, Naoya, *op. cit.*, 2016, p. 4.

²TAKAHASHI, Teruhiko et al., *op. cit.*, p. 28-31.

³KOBAYASHI Kenichi, *op. cit.*, p. 142-149.

⁴MIZUNO Toshinori, *op. cit.*, p. 116-117.

⁵KOBAYASHI Kenichi, *op. cit.*, p. 142-149.

⁶*Ibidem*.

Le *kofun* de Nonaka ne contient pas d'équipement équestre, cependant cet équipement est bien présent dans le *kofun* Konda-Maruyama 誉田丸山古墳, un *kofun* rond qui, tout comme Nonaka, est aussi un satellite du grand Konda-Gobyōyama¹. Puisqu'une partie de Nonaka a été pillée ou autrement endommagée, il est possible que l'équipement équestre ait été simplement perdu au cours des siècles. Tanaka remarque d'ailleurs que la diffusion de *kofun* de taille moyenne ou réduite et caractérisés par des trésors funéraires constitués d'armes et armures indique le développement d'une couche sociale subalterne aux occupants des *kofun* monumentaux, dont l'identité était fortement définie par la pratique du combat. Autrement dit, une couche d'individus armés, en paix comme en guerre. Ces hommes seraient une première armée permanente au service du roi de Wa².

La présence de ce qui apparaît comme deux types distincts d'équipement pourrait suggérer l'existence de deux types distincts de combat : à pied et à cheval. Cela semble d'ailleurs davantage soutenu par le fait que ces nouveaux styles d'armures, très similaires à celles retrouvées dans le sud de la Corée, coïncide avec le développement massif de l'élevage au Japon. Il est raisonnable d'interpréter ces indices dans le contexte diplomatique de l'époque et en conclure que la culture équestre fut encouragée à cette époque dans un but militaire. Il est cependant important de ne pas confondre l'adoption du combat à cheval avec l'adoption de la guerre à cheval : il est fort probable que certains éléments de l'élite adoptèrent, à cette époque, le combat à cheval ; cela ne signifie pas pour autant que la guerre à cheval devint un élément significatif dans la tactique de l'Archipel ou que le cheval ait eut un rôle éminemment militaire dans ce contexte.

Avant de déterminer si la guerre à cheval était un phénomène significatif à cette époque, on va commencer par admettre qu'il est fort possible que, dans la première moitié du V^e siècle, on peut trouver dans l'Archipel les premiers exemples de combat monté au niveau individuel et au sein des élites. Si on prend Nonaka comme exemple d'ensemble d'armes et armure porté par un guerrier de la première moitié du V^e siècle, qu'en était-il de son cheval ? Quelle forme prenaient les équipements équestres ?

On dispose de deux sources principales concernant l'équipement équestre : les fragments et parties métalliques retrouvés dans les *kofun*, et l'apport iconographique, tels les *haniwa*. En ce qui concerne la typologie à partir des données archéologiques, le problème principal est le fait qu'on ne dispose pas d'un ensemble complet. En ce qui concerne les sources iconographiques, on dispose de nombreux *haniwa* de guerrier ou de cheval équipé, mais non pas de guerrier monté³ ou de scènes de vie réelle, comme c'est par exemple le cas pour les peintures funéraires de Koguryō : on y trouve des chevaux sellés et des guerriers en armures, il semble naturel d'imaginer que ces derniers vont monter en arçon et charger l'ennemi, mais cela

¹TAKAHASHI, Teruhiko et al., *op. cit.*, p. 48-59.

²TANAKA Shinsaku 田中晋作, *Kofun jidai ni okeru gunjisoshiki-nitsuite* 古墳時代における軍事組織について (Sur l'organisation militaire à l'époque Kofun), dans SHIRAIISHI Taichirō et UENO Yoshifumi (dir.), *op. cit.*, p. 169-173.

³KOBAYASHI Kenichi, *op. cit.*, p. 142-149.

n'arrive pas. Chevaux et guerriers sont figés et toujours séparés. On serait tenté d'expliquer cela par la difficulté technique de créer un *haniwa* aussi complexe et délicat qu'un guerrier monté, mais, bien que rares, il y a des exemples de cheval avec cavalier : un exemple connu est le groupe provenant du *kofun* de Yatano Ejiri 矢田野エジリ古墳, dans le département d'Ishikawa¹. On peut voir dans ce groupe un personnage avec un haut couvre-chef, montant à califourchon un cheval sellé et conduit par une figure la tête découverte. Le personnage monté porte des braies appropriées pour chevaucher, alors que le palefrenier semble vêtu d'une tunique ample ou une jupe.



Fig.102, *Haniwa* du Yatano Ejiri kofun montrant un haut personnage montant un cheval conduit par un palefrenier, première moitié du VI^e siècle, d'après TAKAHASHI Katsuhisa, 1996².

Les quelques exemples de personnage à cheval dont on dispose n'incluent toutefois pas de guerrier armé : on ne dispose pas d'un exemple équivalent à la double coupe de Kimhae. Selon Kobayashi, les armes pour cavaliers furent importées dans les années '30 et '40 du V^e siècle, mais l'art du combat à cheval ne le fut pas, du moins pas de manière systématique³. Il est possible que l'art du combat à cheval fut bien importé au Japon au V^e siècle, ne fût-ce que par les rescapés de Kūmgwan Gaya qui le pratiquaient dans leur lieu d'origine. Cependant il ne s'agit pas d'un savoir qui fut intégré dans la culture générale, et il resta

¹TAKAHASHI Katsuhisa 高橋克寿, *Haniwa no seiki* 埴輪の世紀 (Le siècle des *haniwa*), Tōkyō, Kodansha, 1996, p. 58-59.

²*Ibidem*, p. 59.

³KOBAYASHI Kenichi, *op. cit.*, p. 142-149.

probablement une pratique individuelle, peut-être partagée seulement par les élites militaires venues de Corée ou ayant des liens étroits avec le monde coréen. Pour le reste de la classe dirigeante, le cheval restait un signe de prestige. Cependant la passion croissante de la noblesse pour la chasse montre bien que l'art de chevaucher, même si elle n'avait pas d'emploi militaire significatif, était bien en train de s'enraciner parmi les élites.

Avec le VI^e siècle, on dispose aussi de peintures murales dans les *kofun*, elles présentent des chevaux, ou des guerriers, ou des cavaliers, mais encore une fois on n'a pas d'exemple certain d'un cheval monté par un guerrier en armure¹. Finalement, ces données nous viennent du contexte funéraire. Une sépulture n'est pas une reproduction fidèle et spontanée de la vie quotidienne, mais une mise en scène à des fins religieuses et/ou politiques. Malheureusement on ne peut être sûr que les objets déposés dans les *kofun* et ceux utilisés par les vivants étaient équivalents, et on doit garder à l'esprit que notre aperçu dans la culture équestre de cette époque est très limité.

Même en ayant tout cela en mémoire, la première question qui se pose est de savoir lequel, des deux ensembles de Nonaka, était utilisé pour combattre à cheval. Un indice intéressant de ce point de vue peut être trouvé dans les *haniwa* du *kofun* de Miyayama 宮山古墳, un tombeau du début du V^e siècle situé dans la ville de Gose. Un des *haniwa* du *kofun* est façonné dans la forme d'un grand pavois surmonté par un casque à quille².

¹*Ibidem*.

²Nara-ken Kashihara kōkogaku kenkyūsho fuzoku hakubutsukan 奈良県橿原考古学研究所附属博物館, *Haniwa hito to dōbutsu-tachi* はにわ人と動物たち (*Haniwa* humaines et animales), Nara, Kansai bijutsu insatsu kabushiki shakai, 2008, p. 34-35.



Fig. 103, *Haniwa* du *kofun* de Miyayama montrant un ensemble armure-casque-pavois, d'après Nara-ken Kashihara kōkogaku kenkyūsho fuzoku hakubutsukan, 2008¹.

Si on accepte que ce type de casque ait été associé à l'armure à collier, il semblerait que ce type d'ensemble était complété par un pavois, ce qui exclut le combat à cheval : bien que l'art du combat soit parmi les secteurs où la créativité humaine a déchaîné le plus grand potentiel d'invention, un pavois ne peut pas être utilisé à cheval. Bien sûr, le fait que le pavois soit ici associé à cet ensemble ne signifie pas que cette armure n'ait pas eu d'autres emplois. D'ailleurs, elle ressemble beaucoup aux armures coréennes qui, elles, étaient bien utilisées à cheval. Un guerrier peut après tout maîtriser plusieurs tactiques, qu'il soit à pied ou monté. Cependant, du fait que cette typologie apparaît comme plus ancienne par rapport aux armures rivetées du V^e siècle, il est possible qu'elle ait été utilisée par des combattants à pied de préférence. Après tout, les tactiques traditionnelles des Wa étaient des tactiques d'infanterie.

On peut ainsi supposer que le guerrier monté de la première moitié du V^e siècle était protégé par un *tankō* et un casque à visière, et il était armé de sabre, d'arc et de flèches. Il était monté sur un cheval trapu de taille modeste, entre 120 et 140 cm au garrot, doté d'une crinière hirsute qui se dressait sur le cou, parfois décorée par un nœud sur leur front, et une queue aux crins coupés et attachés. Le profil des *haniwa* montre par ailleurs des animaux caractérisés par un front légèrement convexe, ou profil romain. Cette caractéristique est commune à plusieurs races de poneys contemporains comme les Shire ou les Kiso.

Le cheval était équipé avec un mors. La forme des mors de l'époque Kofun est variée, mais tous sont constitués par deux tiges connectées qui passent dans la bouche du cheval, se posant sur la « barre », la

¹*Ibidem*, p. 35.

partie située entre les canines et les prémolaires. En sortant des coins des lèvres, ces tiges se rattachent à des rondelles de mors. Une des formes les plus anciennes est le *toritsuki-shiki kagami-itatsuki* 取付式鏡板付轡, le « mors initial » (fig. 104). Un exemple de ce type a été retrouvé dans le *kofun* de Rōji 老司古墳 dans le département de Fukuoka, daté de la fin du IV^e ou du début du V^e siècle. Les rondelles de ce type de mors semblent être constituées par de simples pièces en forme de U, mais selon Sakamoto il est fort probable que les rondelles étaient originellement en matériaux organiques¹.

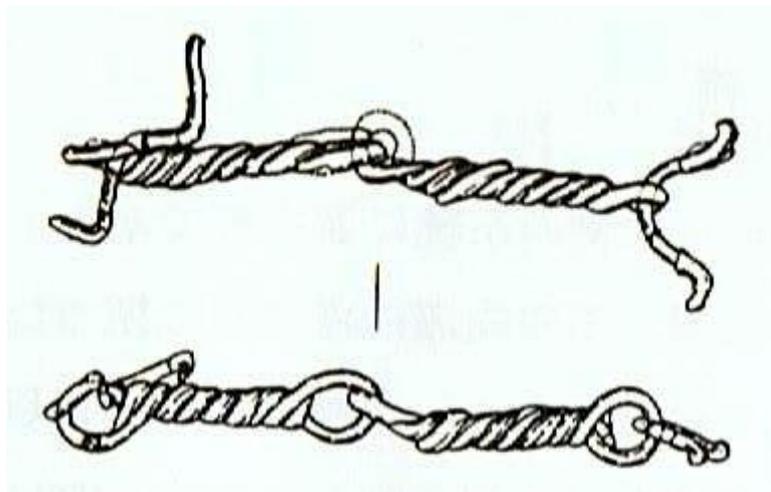


Fig. 104, Exemples de « mors initial », *Toritsuki-shiki kagami-itatsuki*, découverts dans le *kofun* de Rōji, d'après SAKAMOTO Yoshio, 1985².

Cette forme rappelle le « mors de filet », ou *snaffle bit* (fig. 103). Il s'agit de la forme la plus commune, utilisée aujourd'hui encore pour le loisir : quand le cavalier tire les rênes, le mors plie au niveau de l'articulation centrale, en pinçant le coin des lèvres du cheval. Cependant on ne peut être sûrs de la forme originelle de cet objet, compte tenu de la perte des possibles composants organiques.



Fig. 105, Mors de filet contemporain en vente chez Decathlon.

¹SAKAMOTO Yoshio 坂本美夫, *Bagu* 馬具 (Harnachements), Tōkyō, New Science Co, 1985, p. 31-37.

²*Ibidem*, p. 32-33.

Comme on a pu le constater dans les chapitres 2.a et 2.b, le modèle qui s'affirma au long de l'époque Kofun est celui qu'on appelle aujourd'hui un « mors de bride », ou *curb bit* : un mors où les rênes ne s'attachent pas aux coins de la bouche du cheval, mais au bout de tiges plus ou moins longues, *hikide* en Japonais. Ceci est considéré aujourd'hui comme un mors plus « dur » que d'autres formes, car la tige inférieure presse contre la mâchoire et la tige supérieure (ou la rondelle) presse sur le cartilage du nez du cheval, un endroit particulièrement sensible¹.



Fig. 106, Mors de bride contemporain.

Il est possible que cette forme plus sévère de mors se soit affirmée comme la conséquence des étriers courts : il se peut que, ayant moins de liberté de communication via les jambes, les Japonais aient favorisé le mors comme moyen de contrôle. En effet, on considère qu'un usage bien maîtrisé de la part du cavalier de ce type de mors permet une communication beaucoup plus nuancée et précise par rapport à d'autres modèles.

La deuxième composante du harnachement était la selle. On ne possède pas de selle entière de cette époque mais seuls des fragments en métal. Il s'agit en particulier des fibules pour accrocher les sangles en cuir, et les décorations qui revêtaient le pommeau et le troussequin. Ainsi, la forme du pommeau et du troussequin sont les seules choses dont on peut être certain : jusqu'au troisième quart du V^e siècle la forme privilégiée fut en U inversé². Pommeau et troussequin étaient d'ailleurs tout-à-fait perpendiculaires par rapport à l'arbre de la selle et le dos du cheval. Selon Matsuda, cette forme n'était pas adaptée au combat à cheval³. Cependant le guerrier de Kaya représenté dans le vase cité plus en haut est monté sur une selle ayant un pommeau et un troussequin perpendiculaires. La selle exposée par le National Museum of Korea (fig. 107) apparaît aussi comme ayant le pommeau et le troussequin perpendiculaires. Ainsi, il est possible

¹HYLAND, Ann, *Foal to Five Years*, Londres, Ward Lock Limited, 1996b, p. 1-17.

²*Ibid.*, p. 87-89.

³SAKAMOTO Yoshio, *op. cit.*, p. 18-29.

que cette selle pouvait être utilisée par des guerriers montés. La selle était attachée au dos du cheval par la sangle, le poitrail et la croupière. Entre la selle et la peau de l'animal se trouvait sans doute un tapis de selle. Enfin, à la selle étaient suspendus des étriers.



Fig. 107, Mors et selle de la Confédération de Kaya, conservés dans National Museum of Korea, exposition *Kaya Spirit: Iron and Tune*, 3 décembre 2019 – 1 mars 2020.

De plus, s'il est vrai que la selle qui s'affirma finalement comme selle militaire au Japon présentait un troussequin oblique par rapport à l'arbre de la selle, des selles au pommeau et troussequin perpendiculaires peuvent être utilisées au combat. C'est effectivement le cas d'autres contextes historiques et culturels, et notamment en Europe.



Fig. 108, Représentation d'une selle de guerre européenne, dans une miniature de la *Bible de Maciejowski*, 1250 env., MS M.638, fol. 9r, Morgan Museum¹.

Comme on peut le constater dans l'enluminure, le pommeau et le troussequin sont bien perpendiculaires à l'arbre de la selle. On note d'ailleurs qu'ils se courbent pour entourer les reins du guerrier. Les selles qu'on a pu trouver dans les sépultures de cette époque en Corée ou au Japon ne présentent pas cette courbe, mais il n'est pas exclu que la selle des *kofun* ait servi comme selle de combat. Sa différence par rapport aux selles japonaises médiévales pourrait indiquer une différence de technique équestre plutôt que d'emploi.

Par ailleurs, les sources iconographiques semblent suggérer qu'il y avait plusieurs formes de selle. Par exemple, si on observe le *haniwa* en forme de cheval retrouvé sur le Daisenryō kofun 大仙陵古墳, attribué à Nintoku et daté de la moitié du V^e siècle, on remarque que le pommeau de la selle apparaît légèrement incliné vers l'arbre et non pas parfaitement perpendiculaire. Cependant, le troussequin reste vertical². D'autre part, si on observe le *haniwa* de cheval conservé dans le même musée de Kashihara et provenant du Yonjō kofun 四条古墳, on remarque que le troussequin aussi présente une inclinaison vers l'arrière, plus

¹https://www.themorgan.org/collection/crusader-bible/17_05/06/2021.

²Le cheval en question est conservé à l'Institut Archéologique de Kashihara.

similaire aux selles militaires que l'on peut voir dans des sources très postérieures telles que le *Ban dainagon emaki*.¹



Fig. 109, Exemple de harnachement représenté par le *haniwa* du Yonjō *kofun*, d'après Nara-ken Kashihara kōkogaku kenkyūsho fuzoku hakubutsukan, 2008².

Il ne s'agit pourtant pas d'une simple évolution chronologique de la forme de la selle : si on observe le cheval de Sasa-hokoyama *kofun* 笹鉾山古墳 (fig. 110), qui date du VI^e siècle, le pommeau et le troussequin sont à nouveau perpendiculaires.

¹Idemitsu Museum of Art 出光美術館, *Ban dainagon emaki* 伴大納言絵巻 (Rouleau illustré du grand chancelier Ban), Tōkyō, Kabushiki kaisha benridō, 1994, p. 16-18, 78-81, 90-93

²Nara-ken Kashihara kōkogaku kenkyūsho fuzoku hakubutsukan, *op. cit.*, p. 61.



Fig. 110, Exemple d'harnachements représentés par une *haniwa* de Sasa-hokoyama *kofun*, d'après Nara-ken Kashihara kōkogaku kenkyūsho fuzoku hakubutsukan, 2008¹.

Il se peut que cette manière de représentation ait été un choix artistique ou une simplification, et non pas un rendu naturaliste de la forme effective des selles. Il est toutefois possible que, à la moitié du V^e siècle et pour des décennies encore, les élites disposaient de différentes selles selon l'occasion. Les selles des *haniwa* et les fragments retrouvés dans les *kofun* appartiennent à la sphère funéraire, et on n'a pas moyen de savoir si des modèles différents existaient pour l'usage pratique, ou quelle forme ils avaient.

Comme on peut le remarquer en observant ces *haniwa*, mis à part le tapis de selle qui couvrait le dos du cheval, les flancs étaient protégés par un *auri* 障泥, une pièce de tissu, parfois ourlé avec des décorations en métal, et suspendue à la selle entre le ventre du cheval et l'étrier. Une autre caractéristique que l'on peut fréquemment observer est la longueur de l'étrier : l'anneau est suspendu aux deux tiers de la hauteur du ventre. Autrement dit, les Japonais chevauchaient court. Ce style, qui est désormais très répandu dans le

¹*Ibidem*, p. 63.

monde, fut pendant de longs siècles l'une des différences marquantes entre le style asiatique et le style européen. Cette différence est encore très visible dans des manuels relativement récents, comme par exemple *Reitlehre*, de Wilhelm Müseler, publié pour la première fois en 1936 (et toujours réédité de nos jours). La longueur de l'étrivière a une influence directe sur la manière dont le cheval est conduit par le cavalier. En restant avec Müseler, ce dernier affirme qu'un cavalier accompli n'utilise les rênes que pour arrêter le cheval : toute autre direction est communiquée par le dos, le bassin et les jambes, qui doivent rester souples mais en contact permanent avec le cheval, le cavalier devant être capable de chevaucher en gardant un bout de papier entre la cheville et le ventre de l'animal. Il précise par ailleurs que si, lorsque le cavalier se penche, son bassin glisse vers l'arrière de la selle, les sangles des étriers sont trop courtes¹. Pour Müseler, les étriers japonais seraient bien trop courts.

On constate que ce style caractérisera toujours la culture équestre japonaise. Cette différence marquée entre le style asiatique et le style occidental est sans doute liée au style de combat développé dans différents contextes. En effet, l'archer monté n'eut pas grande fortune en Europe et il est souvent considéré comme un combattant typiquement asiatique. L'étrier court, en particulier dans sa forme à coupe ou à longue, comme on verra dans la suite de cette section, permet à l'archer de se soulever sur la selle et mieux ajuster son tir. De plus, compte tenu de la taille réduite des poneys japonais, la possibilité de se hausser sur les étriers était sans doute un avantage lors des combats au sabre.

D'autres détails des selles de cette époque peuvent être supposés en connaissant l'anatomie du cheval : on sait que l'apophyse épineuse des vertèbres est particulièrement délicate et que des chocs répétés peuvent facilement causer des inflammations. Ainsi, la structure de la selle est normalement conçue de manière à ne pas appuyer sur la colonne vertébrale, mais sur les muscles et le thorax. Cette caractéristique est bien présente dans les selles successives, et il est certain qu'elle était déjà là lors de la première arrivée du cheval au Japon. D'autres caractéristiques peuvent être déduites par voie comparative. En particulier, Hyland cite un statut de la corporation des selliers de Limoges daté du 1403, qui nous informe que la structure de la selle devait être protégée du contact avec la peau du cheval, car la sueur acide de l'animal pouvait endommager la structure. En France ceci était fait par un revêtement de cuir et de lin. Hyland remarque que dans l'Europe médiévale la fabrication d'un ensemble de harnachements pouvait prendre jusqu'à un an². Il est fort possible que la fabrication de selles au Japon ait demandé un temps similaire et des précautions comparables vis-à-vis des dégâts possibles causés par la sueur de l'animal.

L'étrier de cette époque ressemble beaucoup aux étriers coréens que l'on a mentionnés en début de chapitre, et il s'agit d'étrier en anneau. Leurs caractéristiques peuvent changer dans les détails, mais la forme préférée à cette époque est le 木心鉄板張輪鐙 *mokushinteppan-bari wa-abumi*, étriers en forme d'anneau

¹MUSELER Wilhelm, *Riding Logic*, Londres, Methuen & Co. LTD., 1937 (1936), p. 28-33.

²HYLAND, Ann, *op. cit.*, 1996b, p. 1-17.

fabriqués en bois (souvent du mûrier) et recouverts avec des plaques en fer. On peut trouver cette forme dans des *kofun* du V^e siècle, comme le Kokuzuka *kofun* 穀塚古墳 dans la région de Kyōto¹. Ainsi le guerrier lourd dont on esquissait le portrait plus haut montait un cheval équipé d'un mors en filet, une selle au pommeau en U inversé et des étriers en anneau recouverts en fer, qui pouvaient être enrichis par des rivets.

Cependant la présence de ce guerrier sur le champ de bataille reste si rare qu'il ne mérite aucune mention dans les sources. L'essor de la culture équestre et l'absence de l'archer monté peuvent s'expliquer si on considère que le développement du cheval ne fut pas une réaction politique de la cour de Yamato, déterminée à se doter d'une armée à la hauteur de celle de Koguryō, mais fut plutôt lié à l'arrivée consécutive de réfugiés de Corée.

La culture équestre devint ainsi la marque de prestige de cette nouvelle couche moyenne-haute de la société. Des tombeaux, il ressort que l'identité de ces individus était bien militaire, mais le cheval de cette époque reste un symbole de prestige et pouvoir plus qu'un instrument de guerre. Il est difficile d'élaborer des hypothèses sur la réalité des régions indépendantes comme le Nord-est, mais il semble clair que le royaume de Yamato n'altéra pas de manière significative sa tradition militaire d'archerie à pied.

L'archéologie montre une évolution dans la culture matérielle militaire dans la seconde moitié du V^e siècle. L'armure rivetée eut une influence particulière tout au long du siècle, avec la diffusion de modèles comme l'armure rivetée à plaques triangulaires, *sankaku-ita byoudome tankou* 三角板鋌留短甲. On la trouve dans le Kinai, mais aussi dans le Kantō, dans la région de Yamagata, Nagao et Niigata, et au sud dans le Kyūshū².

LA CAVALERIE DANS LA SECONDE MOITIÉ DU V^e SIÈCLE

On a mentionné le fait que, après les guerres citées par la stèle de Kwanggaet'o, Kūmgwan Gaya connut un déclin rapide : la construction de tombeaux monumentaux s'arrête dans la région de Kimhae, les régions de Pusan, Sōngju et Ch'ang'wŏn passent sous le contrôle de Silla³. Par la suite, on voit un développement important des régions situées à l'ouest de la Naktong, en particulier Haman, Hapch'ŏn et Koryōng. L'entité politique de Banpa-guk 伴跛国, qui avait été secondaire pendant la première confédération de Kaya, devint le nouveau centre de la deuxième confédération, prenant le nom de Tae Kaya 大伽倻 vers la moitié du V^e siècle⁴. Le site symbole de Tae Kaya est la nécropole de Jisan-dong, 池山洞古墳群, dans la région de Koryōng.

¹*Ibid.*, p. 70-74.

²KOBAYASHI Kenichi, *op. cit.*, p. 142-149.

³KIM, Daesik, *op. cit.*, 2012, p. 26-29.

⁴*Ibidem*, p. 29-41.

Avec le V^e siècle, armes, armures et harnachements deviennent une partie importante du matériel funéraire des tombeaux monumentaux de Jisan-dong. Ces mêmes objets se diffusent au Japon vers la moitié du siècle, en prenant la place occupée auparavant par les importations de Kŭmgwan Gaya. Ces échanges étaient mutuels : on peut trouver une armure de fabrication japonaise dans le tombeau 32 de Jisan-dong¹. Park souligne d'ailleurs que la diffusion de la culture matérielle de Tae Kaya ne se limite pas à la région centrale, mais elle concerne l'Archipel dans son ensemble : des céramiques ou des objets de prestige tels des boucles d'oreilles en or provenant de Tae Kaya ont été trouvés dans les départements d'Ehime, Yamagata, Fukuoka, Shiga, Shimane, Ōsaka, Gifu et Fukuyama, mais aussi dans la région orientale de l'île de Honshū. Dans le département de Nagano, le *kofun* Araibara 2 新井原 2 号墳, contenait des harnachements très similaires à ceux excavés du tombeau M3 du site d'Okchŏn 玉田 M3 号墳, dans la région de Hapch'ŏn, dans l'ancien territoire de Tae Kaya. Dans tous ces cas il s'agirait d'objets importés. D'autres fouilles ont révélé des harnachements ou des objets de prestige comme des couronnes dans les départements de Chiba, Fukui ou Tochigi. Park Cheun Soo estime qu'il est très probable que Tae Kaya n'entretenait pas des rapports exclusifs avec le roi de Wa basé dans le Kinai, mais aussi avec les élites du Nord-est de l'île de Honshū².

L'apport de Tae Kaya et le changement dans le contexte diplomatique entraînerent une évolution dans la culture matérielle militaire dans la seconde moitié du V^e siècle. L'armure rivetée eut une influence particulière au long du siècle, avec la diffusion de modèles telle l'armure rivetée à plaques triangulaires, *sankaku-ita byoudome tankō* 三角板鋌留短甲. On la trouve dans le Kinai, mais aussi dans le Kantō, dans la région de Yamagata, Nagano e Niigata, et au sud dans le Kyūshū³.

Le développement de Tae Kaya correspond d'ailleurs avec une deuxième vague d'importations de harnachements de la part du royaume de Wa. En particulier Kim Do-Cheul remarque la diffusion de rondelles de mors en forme ovale ou en forme de f (fig. 111), typiques des régions de Koryŏng et Hapch'ŏn⁴. Cette forme, qui sera utilisée très longtemps, constitue un mors plus complexe par rapport au mors de filet : à travers les rondelles, les tiges se connectent parfois à une nouvelle pièce, le *tachigi* 立聞, une fibule en métal à laquelle sont fixées les sangles de la tête⁵.

¹PARK Cheun Soo, *op. cit.*, 2009, p. 53-58.

²*Ibidem*, p. 58-64.

³KOBAYASHI Kenichi, *op. cit.*, p. 142-149.

⁴KIM, Do-Cheol, *op. cit.*, p. 269-272.

⁵SAKAMOTO Yoshio, *op. cit.*, p. 30-37.

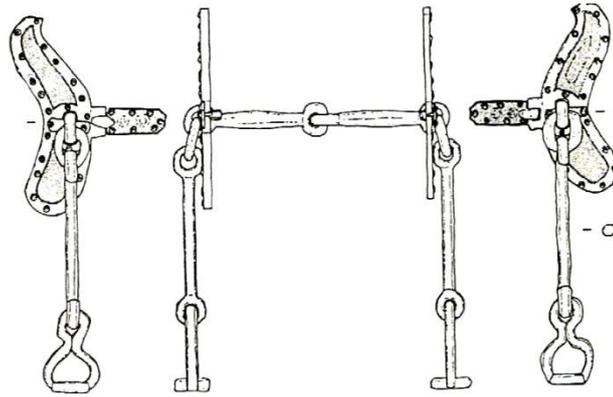


Fig. 111, Exemple de mors avec rondelle en f et *hikide*, d'après SAKAMOTO Yoshio, 1985¹.

La rondelle en forme de f peut être observée sur le *haniwa* de Sasa-hokoyama que l'on vient de citer. Elles sont répandues dans l'ensemble de l'Archipel, un exemple notable étant celles retrouvées dans le fossé SK64 du site de Miyagaito SM03 宮垣外 SM03 号墳, dans le département de Nagano. Le fait que l'on puisse trouver ce type d'objet dans des régions qui échappaient au contrôle direct de la cour de Yamato suggère l'existence de routes directes entre la côte occidentale japonaise et l'embouchure de la Naktong². Il apparaît que la confédération de Kaya resta l'une des sources importantes de culture équestre pour les différentes régions japonaises.

Kim note aussi que les liens diplomatiques entre Kaya et Silla s'améliorèrent après la moitié du siècle, suite à un déclin des relations entre Koguryō et Silla. Ceci porta à la constitution d'un bloc formé par Kaya, Silla, Paekche et Wa, en opposition à l'expansion agressive du royaume de Koguryō³. Il est ainsi possible que Wa ait pu bénéficier de la tradition de Silla par l'intermédiaire de Tae Kaya. Selon le *Nihon shoki*, cette alliance se traduisit par une intervention militaire : la 8^e année du règne de Yūryaku (465), Silla fut attaquée par Koguryō et demanda l'aide de Kaya et de Wa. Selon le *Nihon shoki*, des troupes furent envoyées, et parmi les combattants il y avait des cavaliers⁴. Kim considère que le *Nihon shoki* exagère le rôle des troupes Wa, et qu'ils étaient présents seulement en tant qu'auxiliaires de l'armée de Kaya⁵. Cependant le *Nihon shoki* offre des rares détails concrets concernant la tactique Wa.

Selon la source, après une dizaine de jours d'impasse entre l'armée Wa et celle de Koguryō, le commandant Wa, Kashiwade no Omi, fit croire à une retraite et attira les troupes Koguryō à le poursuivre, les guidant dans une gorge où il avait prédisposé une embuscade :

¹*Ibidem*, p. 36.

²PARK Cheun Soo, *op. cit.*, 2009, p. 58-64.

³KIM, Do-Cheol, *op. cit.*, p. 269-272.

⁴*Nihon Shoki, jō*, Yūryaku 8.2 (465), p. 476-479.

⁵KIM, Daesik, *op. cit.*, 2012, p. 29-41.

会明、高麗謂膳臣等為遁也。悉軍來追。乃縱奇兵、步騎來攻、大破之。

À l'aube, [le commandant de] Koguryō crut que Kashiwade no Omi et les siens étaient en train de se retirer. Il lança toute son armée à leur poursuite. Ainsi les troupes qui attendaient en embuscade, à pied ou à cheval, les attaquèrent et les défirent complètement¹.

Dans ce passage, les Wa exploitent la mobilité offerte par les chevaux, ils attirèrent l'ennemi dans un théâtre dont la conformation était favorable, et attaquèrent avec des combattants montés et à pied. Il est intéressant de noter que, selon ce court passage, hommes à cheval et hommes à pied combattaient ensemble. Comme on a pu le voir dans la première partie de cette thèse, le Code administratif au VIII^e siècle essaya d'interdire cette pratique et d'imposer une tactique séparant les corps de cavalerie et d'infanterie. On a aussi constaté que cette tentative n'eut pas de succès, et que les Japonais élaborèrent une tactique basée sur des bandes de guerre mixtes. Il est possible que la bande mixte ait été utilisée déjà au V^e siècle, ce qui signifie que, à l'époque du Code, elle était déjà la nouvelle forme de combat traditionnelle.

Un autre épisode de cette expédition est noté pour la 9^e année du règne (465), et il concerne une tentative d'assassinat de la part d'un des commandants des forces Wa :

是以、韓子宿禰等、並轡而往。及至於河、大磐宿禰、飲馬於河。
是時、韓子宿禰從後而射大磐宿禰鞍几後橋。大磐宿禰愕然反視、射墮韓子宿禰。於仲流而死。

À ce moment, Karako no Sukune et les autres vinrent, les mors alignés. Ils arrivèrent à la rivière, et Oiwa no Sukune laissa boire son cheval. À ce moment, Karako no Sukune tira une flèche contre Oiwa no Sukune par derrière, et il frappa le troussequin. Oiwa no Sukune se retourna surpris et tira sur Karako no Sukune. Il tomba au milieu des flots, où il mourut².

Par rapport à l'exemple de Tamichi, en début de chapitre, le passage concernant la campagne de Yūryaku montre de manière claire les généraux de Wa comme étant non seulement à la tête d'un corps de cavalerie, mais comme étant clairement eux-mêmes des guerriers montés. Le texte spécifie d'ailleurs que

¹*Nihon Shoki, jō*, Yūryaku 8.2 (465), p. 478-479.

²*Nihon Shoki, jō*, Yūryaku 9.5 (466), p. 482-483.

Karako attaque Oiwa avec un arc et il est ensuite tué d'une flèche décochée par ce qu'on appellerait en Occident un *partian shot*, où le cavalier se retourne sur la selle et tire en l'arrière. Le détail montrant la flèche de Karako se figer dans le troussequin d'Oiwa est aussi intéressant : comme on a pu le voir, les selles *kofun* sont caractérisées par un pommeau et un troussequin perpendiculaires à l'arbre de la selle. Il est donc vraisemblable qu'une flèche tirée par l'arrière reste figée dans le troussequin. Il est cependant important de souligner que les faits et les dates proposés par le *Nihon shoki* à ce moment doivent être considérés avec prudence : comme le remarque Aston dans sa traduction, les sources coréennes parlent d'attaques Wa en 459, 463 et 476, alors que le *Nihon shoki* place cet épisode en 465¹. Il y a clairement des contradictions entre les sources et tout apport du *Nihon shoki* doit être lu avec du recul.

Un autre passage du règne de Yūryaku nous offre une description possible de la manière dont cavalier et combattant à pied pouvaient collaborer lors d'un affrontement. Il s'agit d'un épisode lié à la bataille d'Aohaka 青墓 dans la province d'Iga, menée contre Ise no Asake no Iratsuko 伊勢朝日郎. Ise no Asake no Iratsuko est présenté dans le texte comme un guerrier exceptionnel, dont l'adresse avec arc et flèches était suffisante pour tenir en échec l'armée du souverain, menée par Mononobe no Ushiro no Sukune 物部菟代宿禰 et Mononobe Me no Muraji 物部目連. Au bout de deux jours d'impasse, Mononobe no Me no Muraji décide d'affronter l'ennemi :

於是、物部目連、自執大刀、使筑紫聞物部大斧手、執盾叱於軍中、俱進。朝日郎乃遙見、而射穿。大斧手二重甲。□入身肉一寸。大斧手以盾翳物部目連。々々即獲朝日郎斬之。

Ainsi Mononobe Me no Muraji empoigna son long sabre et il appela Kiku no Mononobe no Ō-onote de la province de Tsukushi qu'il prenne son pavois et que du centre de l'armée il avance avec lui. Asake no Iratsuko les vit de loin et décocha une flèche à travers le pavois d'Ō-onote et les deux couches de son armure. Il perça sa chair un pouce en profondeur. Ō-onote protégea avec son pavois Mononobe no Me no Muraji. Me no Muraji captura et tua ainsi Asake no Iratsuko².

On a traduit ici le terme *tate* 盾 par « pavois » car l'objet utilisé au Japon, tout en n'ayant pas d'équivalent exact en Europe, se rapproche bien plus du pavois que du bouclier. De plus, la manière dont il

¹ASTON, W. G., *Nihongi*, New York, Cosimo Classics, 2008 (1896), p. 352.

²*Nihon Shoki, jō*, Yūryaku 18.8.10 (474), p. 494-495.

est utilisé ici suggère qu'il ne s'agissait pas d'un bouclier suspendu au bras, mais d'un pavois de dimensions importantes que le subalterne pousse en avant pour permettre à Mononobe no Me no Muraji d'approcher son adversaire malgré la portée exceptionnelle des flèches de ce dernier. Cette description rappelle les tactiques postérieures où des cavaliers galopaient vers l'ennemi, décochaient leurs volées de flèches et se repliaient derrière des lignes de pavois. Toutefois on peut voir que ce passage ne fait aucune mention explicite de chevaux. De plus, Mononobe no Me no Muraji n'est pas armé d'arc, mais de sabre. Si la dynamique de ce duel semble suggérer de manière implicite l'emploi d'un cheval de guerre, à la différence de l'épisode de Karako, aucune mention explicite n'est faite à ce sujet et la description est insuffisante pour déterminer avec certitude si l'un des protagonistes était effectivement monté.

D'un point de vue archéologique, les données confirment que la culture équestre était bien en train de se développer dans les îles japonaises, et il est vraisemblable que les élites aient pratiqué l'archerie à cheval, l'ayant acquise dans les décennies qui suivirent la destruction de la première confédération de Kaya. Les harnachements retrouvés dans les *kofun* montrent une évolution dans la seconde moitié du V^e siècle : on en trouve de particulièrement riches et raffinés, mais on en découvre aussi d'autres adaptés à l'usage pratique, dépourvus de décorations superflues, tels les mors ayant des rondelles en anneau simple, *sokan kagami-ita tsuki kutsuwa* 素環鏡板轡¹. On constate aussi que le royaume de Wa put mettre en place une production en masse d'armures rivetées en utilisant des plaques plutôt que des lamelles de taille réduite. On en retrouve de nombreux exemplaires surtout dans les *kofun* du Kinai : le *kofun* de Kurohime 黒姫古墳, par exemple, en contient 24².

En ce qui concerne la manière dont ce type de combat et de tactiques était appliqué, la seule source dont on dispose est le *Nihon shoki*, qui semble décrire une situation où seuls les chefs étaient montés et où les guerriers à cheval se battaient en se coordonnant avec des combattants à pied. De plus, la même source ne fait aucune mention explicite de ce style de combat dans les affrontements ayant lieu sur l'Archipel : toute description claire de guerre à cheval est strictement limitée aux expéditions en Corée.

De plus, on aura remarqué que ces données et ces hypothèses décrivent surtout la culture équestre dans le royaume de Wa et la région centrale, en délaissant les autres entités politiques présentes sur l'Archipel. Ceci est dû principalement au manque presque total de sources écrites concernant les autres régions. Lors de notre lecture des *Fudoki*, on a pu constater que, au VIII^e siècle, la culture équestre était bien implantée et développée dans d'autres zones, comme le nord de Kyūshū ou l'est de Honshū. Cependant cette culture est mentionnée sans être décrite. Le chapitre de Yūryaku nous offre néanmoins deux détails qui nous permettent de constater que l'élevage et le combat à cheval étaient bien en train de se développer en dehors

¹KOBAYASHI Kenichi, *op. cit.*, p. 149-152.

²*Ibidem*, p. 142-149.

du royaume de Wa, en particulier dans l'Est. La première mention se trouve à la 13^e année du règne (469), quand Yūryaku décide de condamner à mort un charpentier, mais finit par le grâcier. Le messenger portant la grâce est envoyé avec un « cheval noir de Kai »¹. Comme on a pu le constater dans la partie précédente, la province de Kai fut l'une des productrices majeures de chevaux. Il est possible que cette réputation d'excellence soit datable au V^e siècle et aux origines de la culture équestre japonaise. Il est aussi possible que Kai ait adopté la culture équestre avant le royaume de Wa, ce qui la positionnait donc à la pointe du domaine déjà en 469.

Un autre passage digne d'intérêt concerne la fin du règne de Yūryaku : en 479, lors de la 23^e année de son règne, le souverain décéda.

是時、征新羅將軍吉備臣尾代、行至吉備國過家。後所率五百蝦夷等、聞天皇崩、乃相謂之曰、領制吾國天皇既崩。時不可失也。乃ち相聚結、侵寇傍郡。於是、尾代從家來、會蝦夷於娑婆水門、合戰而射。蝦夷等、或踊或伏。能避脫箭。終不可射。是以、尾代空彈弓弦。於海浜上、射死踊伏者二隊。二囊之箭既盡。即喚船人索箭。船人恐而自退。 [...]

自斬數人。更追至丹波國浦推水門、盡逼殺之。

À cette époque le Général chargé de la pacification de Silla, Kibi no Omi Oshiro, voyageait à travers la province de Kibi et il passa chez lui. Les 500 Emishi qui étaient à sa suite, ayant entendu la nouvelle de la mort du souverain, immédiatement se dirent :

« Le souverain qui régnait sur notre Pays est mort subitement. Il ne faut pas perdre un moment. »

Ainsi, s'étant regroupés, ils envahirent les districts des alentours. À ce moment, Oshiro arriva de sa maison, il rencontra les Emishi au port de Saba², il les attaqua et les cibra avec ses flèches. Certains Emishi esquivèrent, d'autres se jetèrent au sol. Ils réussirent à éviter les flèches. Finalement, il ne put les atteindre avec ses flèches. De ce fait, Oshiro fit résonner son arc à vide. Au bord de la mer, les deux groupes qui esquivèrent et se jetaient par terre furent

¹*Nihon shoki, jō*, Yūryaku 13.9 (469), p. 488-491.

²Il s'agit des villages de Saba, 佐波村, ou Sanba, 山波村, dans le district de Numakuma dans la province de Bingo, près de celle qui est aujourd'hui la ville de Matsunaga dans la province de Hiroshima.

atteints et tués¹. Deux carquois avaient été vidés d'un coup. Aussi [Oshiro] appela les gens des bateaux et leur réclama des flèches. Les gens des bateaux eurent peur et se retirèrent de leur propre accord.

[...]

[...] Il tua de ses propres mains de nombreux hommes. Encore il les poursuivit jusqu'au port d'Uragake² dans la province de Tanba, où ils furent tous massacrés³.

Il est clair que le récit du fonctionnaire héroïque qui déjoue de ses propres mains une attaque de brigands Emishi ne peut être pris à la lettre. De plus, le peu de détails qui nous est offert par ce passage sont fantastiques, telle l'habileté d'Oshiro à frapper les ennemis du souverain avec le simple son de son arc. Cependant il est intéressant de relever l'implication derrière ce passage, c'est-à-dire le fait que, en 479, le roi de Wa pouvait apparemment engager des Emishi pour ses missions en Corée. Malgré le ton fantastique de cette anecdote, il est possible que le roi de Wa ait pu faire appel à des combattants de l'Est : comme on a pu le constater, les régions orientales développèrent une culture militaire équestre remarquable et les cavaliers issus de ce contexte furent appréciés en tant qu'archers montés tout au long de l'époque de Heian. Il est possible que les Emishi nommés dans ce passage aient été embauchés comme troupes de cavalerie. Si cela est le cas, cela signifierait que les régions orientales développèrent le combat à cheval et les tactiques de cavalerie bien avant les élites des régions centrale et occidentale. Cependant cette possibilité est dictée surtout par des considérations *a posteriori* : ici, comme dans le cas de Mononobe Me no Muraji, aucune mention explicite n'est faite de combattants montés. Dans ce cas aussi, aucun élément n'indique de manière claire la présence de chevaux de guerre au Japon.

DÉVELOPPEMENT INTERNE : LES GUERRES DU VI^e SIÈCLE

Entre la fin du V^e siècle et le début du VI^e siècle, d'importantes innovations furent introduites dans la culture équestre japonaise. En particulier, on voit apparaître les étriers en coupe, une forme radicalement différente par rapport aux premiers étriers japonais mentionnés dans le chapitre 2.b. Sakamoto les définit comme *mokushin teppan-bari tsubo abumi* 木心鉄板張壺鐙, étriers en forme de vase fabriqués en bois et recouverts par des plaques en fer. Il observe qu'on peut en trouver en forme de louche, *shakushi* 杓子, ou

¹Ce passage n'est pas tout à fait clair : il implique que les hommes furent tués par le son de l'arc, mais dans la seconde moitié il semble affirmer qu'ils furent abattus par des flèches.

²Probablement il s'agit d'Urake, dans le quartier de Kumihama dans la circonscription de Kyōto.

³*Nihon Shoki, jō*, Yūryaku 23.8.7 (479), p. 500-501.

en forme pyramidale, *sankaku-sui* 三角錐 (fig. 112). Le modèle en forme de louche pourrait remonter au dernier quart du V^e siècle, alors que celui en forme triangulaire est légèrement plus récent, apparaissant au début du VI^e siècle et restant en usage jusqu'à la fin du siècle¹. Un modèle proche de l'étrier en forme de louche a été retrouvé à la même période dans la région de Tae Kaya, comme par exemple celui excavé du tombeau 3 du site de Hangmiri 鶴尾里古墳 3².

Il existe de nombreuses variantes de ce nouveau type d'étrier, et il est impossible de déterminer si cette innovation est née en Corée ou au Japon. Certains exemples, comme celui du *kofun* d'Inariyama 稻荷山古墳, où ce type d'étrier était accompagné de rondelles de mors en forme de f, ou du *kofun* d'Ōtani, où ils étaient accompagnés d'une armure équestre, semblent suggérer une origine coréenne. Cependant les différences entre le modèle de Tae Kaya et le modèle japonais et la rareté des données ne permettent pas d'atteindre un consensus à ce sujet³. Yamada considère par exemple que le modèle japonais reste assez différent des restes retrouvés en Chine ou en Corée pour affirmer que ce type d'étrier représente le premier signe d'émancipation de la culture équestre japonaise par rapport à la culture équestre du Continent⁴. Chiga remarque que des prototypes de l'étrier en vase fabriqués simplement en bois étaient peut-être créés au Japon déjà au troisième ou quatrième quart du V^e siècle. Il cite en particulier les artefacts retrouvés dans le site d'Enokida 榎田遺跡, dans le département de Nagano. Ces exemples montrent d'ailleurs un léger prolongement du soulier, une sorte de « langue » offrant un meilleur appui au cavalier. Selon Chiga il est possible que cette typologie trouve son origine vers la moitié du V^e siècle et qu'elle ait été élaborée en partant des étriers en anneau, dont la partie inférieure était légèrement plus épaisse⁵.

L'étrier en anneau ne fut pas abandonné, et il continua d'être inclus dans le mobilier funéraire, et à être reproduit dans les *haniwa*⁶. On voit même apparaître des modèles faits entièrement en fer : parmi les exemples les plus anciens, datables de la fin du V^e siècle, Sakamoto cite ceux excavés du *kofun* de Jūnitenzuka 十二天古墳, dans le département de Tochigi⁷. L'étrier *tsubo* aussi connaît une version en fer. On en a

¹SAKAMOTO Yoshio, *op. cit.*, p. 74-75.

²CHIGA Hisashi, *op. cit.*, 2004, p. 297-299.

³*Ibidem*.

⁴YAMADA Ryōzo 山田良三, « Kofun shutsudo no abumi no keitaiteki hensen 古墳出土の鐙の形態的変遷 (Changements formels dans les étriers excavés dans les *kofun*) », dans SAITÔ Tadashi 齋藤忠 (dir.), *Gunki bagu to jōsaku* 武器・馬具と城柵 (Armes, harnachements et fortifications), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1988, p. 224-226.

⁵CHIGA Hisashi, *op. cit.*, 2004, p. 291-301.

⁶YAMADA Ryōzo, *op. cit.*, p. 229-235.

⁷SAKAMOTO Yoshio, *op. cit.*, p. 75-76.

retrouvé par exemple dans le *kofun* de Koumorizuka コウモリ塚古墳, dans le département de Nagano. Un exemple en bronze a été retrouvé dans le *kofun* de Sukumozuka スクモ塚古墳, dans le département de Yamaguchi (fig. 113)¹.

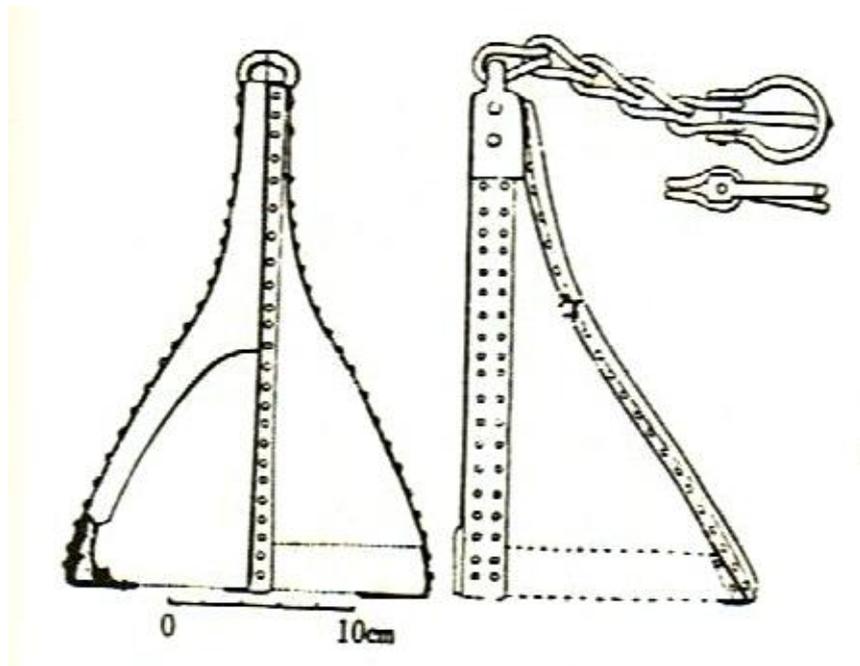


Fig. 112, Etrier pyramidale découvert dans le Jumei-ōzuka kofun 寿命王塚古墳, d'après YAMADA Ryōzo, 1988².

¹YAMADA Ryōzo, *op. cit.*, p. 229-235.

²*Ibid.*, p. 234.

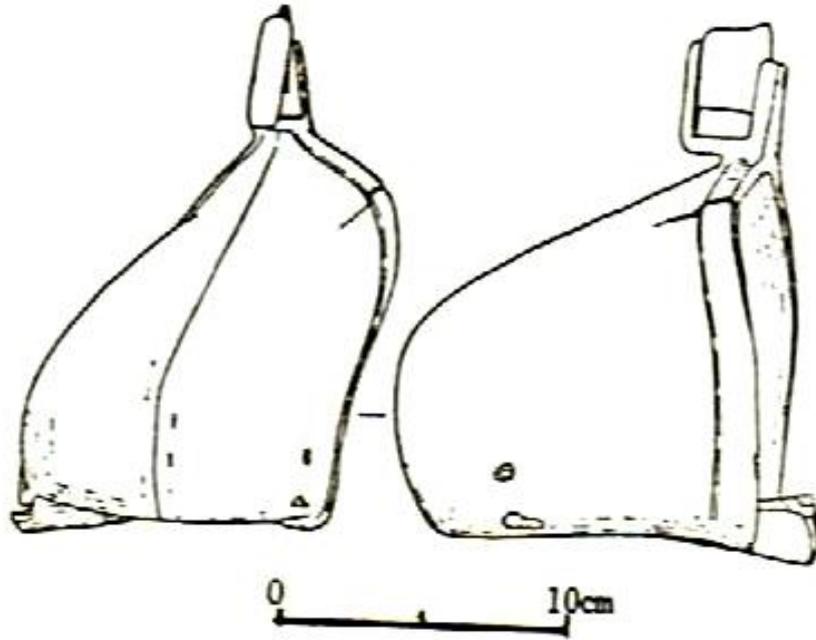


Fig. 113, Etrier en forme de louche découvert dans le Sukumozuka *kofun*, d'après YAMADA Ryôzo, 1988¹.

C'est sans doute cette forme qui donnera lieu à l'élaboration de l'étrier typique de la période médiévale, le *nagashita abumi* 舌長鐙, l'étrier en forme de « longue langue ». Les étriers *tsubo* furent d'ailleurs utilisés très longtemps : on a pu retrouver des étriers de ce type dans le site de Shima 嶋遺跡, dans le département de Yamagata, ensemble avec une selle et des fragments de poterie datables du VII^e ou VIII^e siècle².

Ces nouvelles formes, qui offrent en théorie un appui plus stable et donc plus pratique pour un archer monté, pourraient suggérer un essor de la guerre à cheval. Deux incidents majeurs nous permettent de tester cette possibilité. Le premier est l'Incident d'Iwai, *Iwai no ran* 磐井の乱. Selon le *Nihon shoki*, la 21^e année du règne de Keitai, la cour de Yamato décida d'envoyer des troupes en aide à « Mimana » 任那 contre le royaume de Silla.

二十一年夏六月壬辰朔甲午、近江毛野臣-率衆六萬、欲住任那、為
得興建新羅所破南加羅-口己吞、而合任那。

¹*Ibid.*

²*Ibid.*, p. 235-246.

L'été, le jour du cheval aîné du bois [3^e jour] (le premier jour du mois étant le jour du dragon de l'aîné de l'eau) du 6^e mois de la 21^e année [527, NdT], Ōmi no Kena no Omi, à la tête d'une multitude de 60 000 [hommes], reçut l'ordre de partir pour Mimana, reprendre et reconstruire Arihishi no Kara [南加羅, Nakara en Coréen, NdT] et Tokukoton [喙己吞, Takgitan en Coréen, probablement un lieu situé dans Kyōngsan, dans le nord de Kyōngsang, NdT] détruit par Silla, et faire jonction avec [les troupes de] Mimana¹.

Il est possible que « Mimana » indique ici Kūmgwan Gaya et que cet épisode fasse référence à une tentative de restauration poussée par la seconde confédération de Kaya avec l'appui du royaume de Wa. Le *Nihon shoki* n'offre guère de détails, si ce n'est pour le nombre des effectifs, 60 000, un nombre qui n'est probablement pas exact. On ne sait pas d'où ces troupes furent levées, ou quelle route elles empruntèrent pour se rendre en Corée. On peut supposer qu'elles furent levées en Yamato et dans les régions proches, et qu'elles partirent en bateau. Si des chevaux faisaient partie de cette expédition, il est très probable qu'ils étaient en très petit nombre, probablement seulement les chevaux personnels de certains commandants.

L'expédition de Kena fut détournée par le *kuni no miyatsuko* de Tsukushi, Iwai 磐井.

於是、筑紫国造磐井、陰謀叛逆、猶頂經年。恐事難成、恆伺間隙。新羅知是、密行貨賂于磐井所、而勸防遏近江毛野臣軍。於是、磐井掩據火豐二国、勿使修職。

Alors, le *kuni no miyatsuko* de Tsukushi, Iwai, méditait secrètement une rébellion, patiemment et en cachette depuis des longues années. En craignant que les choses ne deviennent difficiles, toujours il guettait le moment propice.

Silla, ayant su cela, en secret envoya des présents pour le corrompre à la résidence d'Iwai et lui conseilla d'arrêter l'armée de Kena. Ainsi, Iwai occupa les deux territoires de Hi-no-kuni [Hizen et Higo, NdT] et de Toyo-no-kuni [Buzen et Bungo, NdT] et il ne se soumit pas [à la cour]².

¹*Nihon Shoki, ge*, Keitai 21.6.3 (527), p. 34-35.

²*Ibidem*, Keitai 21.6.3 (527), p. 34-35.

Iwai se trouve dans la plaine de Chikugo, au long de la rivière Chikugo, dans l'actuel département de Fukuoka. Il s'agissait à l'époque de l'une des régions les plus fertiles et prospères de l'Ile¹. On connaît avec certitude l'emplacement car on a pu identifier le tombeau d'Iwai. Le *fudoki* de Tsukushi contient une section spécifiquement sur cette sépulture, qui se trouve dans le sud de la région de Kamitsuyame 上妻県. Selon la source, il s'agit d'un *kofun* imposant et décoré de statues d'hommes, pavois et chevaux, que le défunt a pu construire après une vie de cruauté et banditisme. Ce *kofun* a été identifié avec le *kofun* d'Iwatoyama 岩戸山古墳, un *kofun* en trou de serrure qui correspond à la description et représente un des *kofun* le plus imposants de la région².

Selon le *Nihon shoki*, Iwai agit suite aux présents offerts par le royaume de Silla. Tamura considère cependant qu'il pouvait y avoir d'autres motivations derrière la révolte du nord de Kyūshū. Il considère que le royaume de Yamato avait aidé ses alliés de Kaya et Paekche contre l'influence de Silla et de Koguryō. Cet effort fut probablement soutenu surtout par les habitants de Tsukushi, ce qui, au fil des années, dut engendrer du ressentiment auprès des élites locales³. En effet, le message que dans le *Nihon shoki*, Iwai envoie à Kena pourrait être interprété dans ce sens :

今為使者、昔為吾伴、摩肩觸肘、共器同食。安得率爾為使、俾余自伏你前 [...]。

« Tu es maintenant un envoyé officiel, autrefois on était amis, nos épaules se frottaient, on se tenait coude à coude, on mangeait dans le même plat. Comment d'un coup es-tu devenu un envoyé, qu'il me faut me prosterner devant toi ! »⁴.

Tamura remarque aussi que l'archéologie du nord de Kyūshū présente de nombreux éléments matériels originaux par rapport au Kinai : un exemple directement relié à notre cas est constitué par les

¹TAMURA Enchō 田村円澄, « Yamatai ronsō to Iwai no ran no mondai 邪馬台論争と磐井の乱の問題 » (La controverse de Yamatai et le problème des Troubles d'Iwai), dans TAMURA Enchō 田村円澄, ODA Fujio 小田富士雄, YAMAO Yukihiisa 山尾幸久 (dir.), *Kodai saidai no naisen-Iwai no ran* 古代最大の内乱-磐井の乱 (Les plus grandes troubles internes, les Troubles d'Iwai), Tōkyō, Yamato shobō, 1985, p. 13-15.

²UEGAKI Setsuya 垣節也, *Fudoki* 風土記 (Notes sur le climat et les sols), 1997, p. 522-523.

³TAMURA Enchō, *op. cit.*, p. 21-23.

⁴*Nihon Shoki, ge*, Keitai 21.6.3 (527), p. 34-35.

statues funéraires en pierre, dont on ne trouve pas d'équivalent pour le Kinai. Il semble ainsi que la culture matérielle du nord de Kyūshū et celle de la région centrale étaient encore remarquablement différentes. Tamura suppose que, à cette époque, le nord de Kyūshū jouissait encore d'une grande autonomie¹. Oda remarque aussi que des sculptures similaires à celles du *kofun* d'Iwatoyama peuvent se retrouver sur d'autres *kofun* en trou de serrure dans les départements de Kumamoto et d'Ōita, ce qui suggère que le territoire sous l'influence d'Iwai s'étendait bien au-delà de la région de Yame. Ceci expliquerait en effet comment un chef basé sur la rivière Chikugo ait pu empêcher le passage d'une flotte à travers le détroit de Shimonoseki. Oda suggère par ailleurs que l'émergence d'une culture matérielle distincte et les liens étroits entre l'aristocratie du nord de Kyūshū et Silla pourraient être une conséquence de l'expansion du pouvoir du royaume de Yamato vers l'Ouest. Il est possible que les élites de cette région aient voulu affirmer leur indépendance par l'élaboration de formes artistiques originelles et l'établissement de liens directs avec un royaume hostile à celui de Yamato, et qui contrôlait désormais l'une des régions productrices de fer en Corée du sud². Après la défaite d'Iwai, l'établissement d'un *miyake* sur le territoire marque la fin de l'indépendance de Kyūshū et le début du contrôle direct du royaume de Yamato sur la région³.

L'incident d'Iwai coupa complètement les routes entre le Japon et la Corée et empêcha le départ de Kena vers Kūmgwan Gaya. Selon le *Nihon shoki*, Kena ne tenta pas de forcer le passage mais essaya sans succès de négocier avec Iwai que, semble-t-il, il connaissait personnellement⁴. Ayant constaté l'impasse, la cour lança une campagne militaire contre le nord de Kyūshū, sous le commandement de Mononobe no Ōmuraji Arakai 物部大連麿鹿火⁵. L'affrontement eut lieu l'année suivante :

¹TAMURA Enchō, *op. cit.*, p. 23-27.

²ODA Fujio, « Kōkogaku kara mita Iwai no ran 考古学から見た磐井の乱 » (Les Troubles d'Iwai du point de vue de l'archéologie), dans TAMURA Enchō, ODA Fujio, YAMAO Yukihiisa (dir.), *op. cit.*, p. 48-57.

³TAMURA Enchō, *op. cit.*, p. 23-27.

⁴*Nihon Shoki, ge*, Keitai 21.6.3 (527), p. 34-35.

⁵*Ibidem*, Keitai 21.8.1 (527), p. 36-37.

Un détail remarquable dans ce passage du *Nihon Shoki* est le fait que, au moment de charger officiellement Arakai de sa mission, le souverain lui confie « 斧鉞 », *fuochi*, ou *ono to masakari*, mot qui peut se traduire par « sa hache (斧) et sa hache de bataille (鉞) ». L'octroi d'armes rituelles lors du départ d'un général chargé d'une mission officielle est une coutume que l'on retrouve encore au X^e siècle. Cependant à l'époque de Heian il ne s'agit pas de haches, mais d'épées. Les têtes de hache faisaient bien partie du mobilier funéraire des chefs de l'époque Kofun, mais ce passage ne suffit pas à affirmer que ces outils étaient utilisés en guerre.

二十二年冬十一月甲寅朔甲子、大將軍物部麿鹿火大連、親与賊帥
磐井、交戰於筑紫御井郡。旗鼓相望、埃塵相接。次機兩陣之間、不避萬
死之地。遂斬磐井、果定疆場。

L'hiver, le jour du rat aîné du bois (11^e jour) (le premier jour du mois étant
le jour du tigre de l'aîné du bois), onzième mois de la 22^e année, le grand général
Mononobe no Ōmuraji Arakai et le chef des brigands Iwai se livrèrent bataille
dans le district de Mii en Tsukushi. Les gonfalons et les tambours se firent front,
la poussière [levée par les deux armées] se mélangea. Le moment fut décidé
parmi les deux armées, la mort de dix-mille était inévitable. Finalement il tua
Iwai, et il établit définitivement la frontière¹.

Comme on peut le voir, ce passage suggère que les Japonais utilisaient des moyens de signalisation
visuels et auditifs pour diriger les opérations. On ne peut prendre au pied de la lettre la mention de
« gonfalons et tambours », mais il est effectivement très vraisemblable qu'ils se soient servis d'instruments
équivalents. Cependant il n'y a aucune mention de troupes montées. La seule source iconographique qui
peut être rattachée à cet événement sont les statues funéraires du Iwatoyama-kofun. Elles représentent de
nombreux exemples de guerrier, dont une montre des détails d'armure particulièrement bien conservés.



Fig. 114, Statue de guerrier découverte près du Iwatoyama-kofun, conservée au Yame-ichi
Iwatoyama rekishi bunka kōryūkan².

¹*Ibidem*, Keitai 22.11.11 (528), p. 36-37.

²https://www.city.yame.fukuoka.jp/iwatoyama/collections/tennijihin_syuuuzouhin/1485415259288.html 13/05/2021.

Comme on peut le remarquer, le personnage semble équipé d'une armure *tankō* rivetée, et coiffé d'un casque en quille de bateau. On a vu en début de chapitre que ces casques peuvent souvent être associés aux armures de plaques à lanières en cuir, mais ici ce n'est pas le cas. Il se peut que cette représentation, comme toute représentation iconographique, ne soit pas fidèle ou naturaliste, mais que le sculpteur ait ajouté des traits originaux ou archaïsants qui ne correspondaient pas aux usages réels de la moitié du VI^e siècle.



Fig. 115, Statue de cheval découverte près du Iwatoyama-*kofun*, conservée au Yame-ichi Iwatoyama rekishi bunka kōryūkan¹. Selon le *Fudoki* de Tsukushi, les têtes des chevaux furent cassées par les envoyés du souverain, en un élan de rage et frustration².

Les chevaux du Iwatoyama-*kofun* ne sont pas aussi bien conservés que les *haniwa* cités plus haut, mais on peut facilement distinguer une selle tenue en place par un poitrail et une croupière desquelles pendent des décorations, un tapis de selle et un étrier en anneau. L'étrier est particulièrement intéressant car il présente des rivets sur la partie d'appui, exactement comme dans l'exemple coréen cité au début du chapitre. On peut affirmer que, à cette époque, les élites disposaient bien d'équipements et harnachements adaptés au combat monté et que, lors de ces affrontements à Kyūshū, les commandants étaient bien à cheval. Cependant, une fois de plus, le *Nihon shoki* ne fait aucune mention de troupes montées. De plus, les représentations iconographiques citées ici ne peuvent pas être prises comme preuve certaine que les élites de Tsukushi employaient des harnachements de ce type. Là aussi, on ne dispose donc pas d'éléments suffisants pour affirmer que des troupes de cavalerie participèrent à cette guerre.

¹https://www.city.yame.fukuoka.jp/iwatoyama/collections/tennijihin_syuuuouhin/1485415259288.html 13/05/2021.

²UEGAKI Setsuya, *op. cit.*, p. 522-523.

Après l'élimination d'Iwai, l'expédition de Kena put partir pour la Corée, avec deux ans de retard¹. Cette expédition n'obtint cependant aucun résultat significatif². Dans ce cas aussi, on ne dispose pas de détails sur les tactiques utilisées. La rébellion de Kyūshū et l'échec de la campagne en Corée marquent le début d'une période d'instabilité politique au sein de la Cour de Yamato, où l'influence des clans aristocratiques se fit de plus en plus importante. En particulier, l'élite du royaume de Yamato se trouva partagée au sujet de la succession de Kinmei, et à propos de la politique à adopter vis-à-vis de la situation coréenne. À partir de 540, le royaume de Wa se désengagea militairement de la Péninsule, tout en restant un allié du royaume de Paekche. Sous l'influence des clans Soga 蘇我氏 et Mononobe, la cour donna priorité au développement de son autorité sur l'Archipel. Le VI^e siècle est par ailleurs aussi caractérisé par une compétition croissante entre ces deux clans³.

Le clan Mononobe était un très ancien clan militaire lié au roi de Wa, leur nom apparaissant déjà dans la chronique de Jingū dans le *Nihon Shoki*. À plusieurs reprises, un Mononobe est nommé dans la chronique comme étant un haut chef de guerre qui jouit d'une relation très proche avec le souverain, un exemple étant justement la révolte d'Iwai que l'on vient de mentionner. Les Soga émergent au VI^e siècle. Ils se revendiquaient comme les descendants du clan Katsuraki 葛城氏, mais leurs origines ne sont pas certaines. Ce qui peut être considéré comme sûr est le fait qu'ils devaient leur fortune et influence à leur rôle dans les échanges avec la Corée et dans l'importation de biens, techniques et idées. Le conflit entre les Mononobe et les Soga devint particulièrement aigu à la mort de Bidatsu (r. 572-585), qui laissait trois successeurs possibles : le prince Anahobe, fils de Kinmei et d'une femme Soga ; le prince Takeda 竹田皇子 (?-587), fils de Bidatsu et de la future souverain Suiko, qui était aussi une femme Soga, et le prince Oshisaka no hito 押坂彦人大兄皇子 (?-?), fils de Bidatsu et de sa première épouse principale, qui n'était pas du clan Soga. Le conflit armé éclata en 589, entre Mononobe no Moriya 物部守屋, et Soga no Umako 蘇我馬子⁴.

秋七月、蘇我馬子宿禰大臣、勸諸天子与群臣、謀滅物部守屋
大連。泊瀨部皇子-竹田皇子-厩戸皇子-難波皇子-春日皇子-蘇我馬
子宿禰大臣-紀男麻呂宿禰-巨勢臣比良夫-膳臣賀陀夫-葛城臣烏那

¹*Nihon Shoki, ge*, Keitai 23.3 (529), p.38-39.

²*Ibid.*, Keitai 23.3 (529), p. 40-42.

³BROWN, Delmer, *op. cit.*, p. 154-156.

⁴*Ibidem*, p. 160-162.

羅、俱率軍旅、進討大連。大伴連嚙-阿部臣人-平群臣神手-坂本臣糠手-春日臣、闕名字。俱率軍兵、從志紀郡、到澁河家。大連親率子弟与奴軍、築稻城而戰。於是、大連昇衣揩朴枝間、臨射如雨。其軍強盛、填家溢野。皇子等軍与群臣衆、怯弱恐怖、三回却還。 [...] 爰有迹見首赤禱、射墮大連於枝下、而誅大連并其子等。由是、大連之軍、忽然自敗。

Automne, 7^e mois, Soga no Umako no Sukune no Ō-omi, ensemble avec de nombreux princes et une foule de sujets, conspira pour abattre Mononobe no Moriya no Ōmuraji. Le prince Hatsusebe, le prince Takeda, le prince Umayado [Shôtoku-taishi], le Prince Naniwa, le prince Kasuga, Soga no Umako no Sukune no Ōmi, Ki no Omaro no Sukune, Kose no omi Hirabu, Kashiwade no omi Katabu et Katsuraki no Omi Onara, tous à la tête d'une troupe se réunirent et attaquèrent l'Ōmuraji. Ōtomo no Muraji Kui, Abe no Omi Hito, Heguri no Omi Kamute, Sakamoto no Omi Arate, Kasuga no Omi (le nom ne nous est pas parvenu), tous à la tête d'une troupe, ils arrivèrent du district de Shiki jusqu'à la résidence de Shibunokawa.

L'Ōmuraji, à la tête d'une troupe faite de ses enfants et frères, et de ses dépendants, bâtit un fortin de gerbes de riz et livra bataille. Ici, l'Ōmuraji grimpa parmi les branches d'un magnolia et d'en haut il décocha une pluie de flèches. Son armée était puissante, elle remplissait la résidence et déferlait sur la lande. L'armée des princes et la multitude des sujets étaient affaiblies et apeurées, par trois fois ils se retirèrent.

[...]

Or, il y avait un homme du nom de Tomi no obito Ichihi, il atteignit l'Ōmuraji et le fit tomber des branches, et tua l'Ōmuraji et ses enfants. Après cela, l'armée du Ōmuraji se défit immédiatement d'elle-même¹.

En lisant ce passage, il apparaît que, à la fin du VI^e, siècle les armées étaient des institutions privées composées par les membres de la famille et les esclaves du chef. On remarque aussi que le combat est absolument dominé par l'arc et la flèche. On note aussi le mot *inaki* 稻城 : le *Nihon shoki* n'offre guère

¹*Nihon Shoki, ge*, Sushun 2.7 (589), p. 162-165.

d'explications à ce sujet, mais il pourrait s'agir d'une sorte de palissade ou obstacle temporaire constitué par des ballots de paille de riz. Les Mononobe ne se limitent pas à chercher refuge derrière ce type de protection, mais en profitent pour effectuer une sorte de « tir de barrage », empêchant aux ennemis de s'approcher. On ne dispose que de peu de détails, mais cette fois aussi les chevaux n'apparaissent pas dans la source. On a mentionné plus en haut la prolifération des *kofun* militaires de taille moyenne au long du V^e siècle, interprétée par Tanaka comme l'apparition d'une couche sociale militaire constituant une sorte d'armée permanente du roi de Wa¹. Du point de vue archéologique, on constate aussi que la pratique de chevaucher se diffuse de manière sensible au Japon pendant cette période². Cependant dans cette bataille, comme lors des troubles d'Iwai, les sources ne font aucune mention de cavalerie.

Il est important de souligner que les sources écrites touchent presque exclusivement l'histoire de l'ouest du Japon. Il est fort probable que dans les régions orientales, à cette même période, les élites locales étaient en train de développer leurs propres armées et une culture équestre indépendante. Cependant il semblerait que dans le Japon occidental l'essor de la culture équestre ne révolutionna pas la manière de faire la guerre. De plus, si on peut admettre que, à la fin du VI^e siècle, il est fort probable que certains membres des élites militaires étaient effectivement des combattants montés, on ne sait pas en quoi consistait l'entraînement d'un cavalier à cette époque. On a pu voir que la chasse à cheval était pratiquée, mais on ne dispose malheureusement pas de sources claires sur le sujet. Dans son essai sur le cheval de guerre au Moyen-Âge, Hyland cite les sources du monde musulman à ce sujet. Bien que le contexte soit très lointain dans le temps et l'espace, ces sources sont néanmoins intéressantes car dans leur contexte, comme au Japon du VI^e siècle, le cavalier montait avec des étriers en anneau et chevauchait court. De plus, il s'agit d'un *corpus* de sources extrêmement riche et complet. Ali ibn Abd al-Rahman Ibn Hudhayl al-Andalusi (XIV^e siècle), par exemple, écrit qu'un jeune homme devait apprendre à chevaucher à cru avant de pouvoir maîtriser le cheval harnaché. De plus, tout comme Müseler, il insiste pour que le cavalier garde un contact continu entre ses jambes et le cheval. Compte tenu de la différence dans la longueur de l'étrier, il ne s'agit pas ici de garder la cheville contre le ventre de l'animal, mais le mollet contre la sangle de l'étrier. Dans son célèbre *Le Nâceri*, Abū Bakr ibn Badr al-Dīn ibn al-Mundhir al-Baytār (?-1340 ?) conseille de coincer une pièce entre l'étrier et le soulier du jeune cavalier, pour lui apprendre à ne pas perdre contact. Pendant le combat, le guerrier était encouragé à déplacer son poids vers l'avant, dans le but de s'appuyer davantage sur les épaules et soulager l'arrière-train du cheval, ce qui permettait un élan majeur³. L'entraînement comprenait, en plus de l'arc, la lance et la javeline, l'épée : les novices s'entraînaient en découpant en passant une perche plantée dans le

¹TANAKA Shinsaku, *op. cit.*, p. 169-173.

²KOBAYASHI Kenichi, *op. cit.*, p. 149-152.

³HYLAND, Ann, *The Medieval Warhorse, From Byzantium to the Crusades*, Stroud, Sutton Publishing, 1996a, p. 115-117.

terrain. Il semble que les blessures étaient fréquentes lors de ce type d'activité, les parties les plus touchées étant l'oreille du cheval et le pied du novice¹.

Le cheval même devait sans doute soutenir un entraînement spécifique avant de pouvoir être monté au combat. Il devait ne pas présenter de mauvaises habitudes, comme tirer sur le mors ou jeter la tête en arrière, ni s'arrêter et faire volte-face de sa propre initiative. Anne Blunt témoigne des techniques utilisées pour apprendre au chargeur de guerre de s'arrêter et attendre au cas où son cavalier venait de tomber². Les Mongols aussi prenaient soin d'habituer leurs chevaux aux armes avant de les employer dans une situation hostile. En particulier, avant même de les utiliser dans la chasse, les poulains étaient maintenus à l'arrêt et habitués aux mouvements et aux sons d'un arc³. Les sources telles que *La Parure* ou *Le Nâceri* offrent de nombreux conseils et commentaires concernant la préparation du cheval de guerre, comme le fait qu'un usage disproportionné du fouet peut pousser le cheval à réagir de manière instinctive même lorsque le guerrier est en train de se battre avec une épée. Hyland remarque que ces manuels montrent une profonde connaissance de l'éthologie et la psychologie du cheval⁴.

Ces sources ne doivent être considérées ici que comme un élément de comparaison : on n'a pas de moyen de savoir si les combattants montés du VI^e siècle partageaient la même approche modérée et patiente décrite par les auteurs Musulmans. Il est toutefois certain que, au VI^e siècle, la culture équestre faisait désormais partie de la culture des élites japonaises : parmi les objets symboles du mobilier funéraire de cette période on trouve des sabres précieux et des harnachements décorés. Ces objets se trouvent dans des *kofun* à entrée latérale et chambre en pierre, qui se sont répandus dans l'ensemble des Iles et constituent la sépulture de choix des élites locales⁵. Un apport archéologique remarquable est constitué par le Fujinoki kofun, mentionné dans le chapitre 2.b. Parmi les objets contenus dans la tombe, on remarque armes et armures, dont une lamellaire *keikō*, et un chanfrein pour cheval. Il se situe de ce point de vue en continuité avec les biens de prestige inclus dans le mobilier funéraire de la deuxième moitié du V^e siècle⁶. Les objets les plus remarquables sont toutefois des harnachements en bronze doré très bien conservés, et un ensemble en fer et bronze doré. On y retrouve de nombreux pendentifs de décoration, des étriers *tsubo*, des rondelles de mors en forme de cœur. Une partie de selle a aussi été excavée, le troussequin et le pommeau richement décorés avec des motifs de phénix, dragons et bêtes fantastiques. Le pommeau présente deux boucles pour

¹*Ibidem*, p. 120-122.

²*Ibidem*.

³*Ibid.*, p. 133-134.

⁴*Ibid.*, p. 118-120.

⁵AZUMA Uchio, *op. cit.*, p. 183-184.

⁶Institute for archaeological research of Kashiwara Nara prefecture, *Fujinoki kofun to sono jidai-ten* 「藤ノ木古墳とその時代」展 (Exhibition « the Fujinoki Tomb and its time »), Ōtsuka kōgeisha, 1989, p. 28-29.

le poitrail et une plaque centrale manquante. Le troussequin d'autre part est complet. Il porte quatre boucles pour la croupière, constituée donc d'au moins deux sangles principales, et une plaque centrale munie de poignée. Il est probable que la plaque absente du pommeau portait aussi une poignée similaire. Croupière et poitrail étaient décorés par des pendentifs en métal qui ont été retrouvés en superbes conditions. On a aussi retrouvé le bord décoré du *aori*, un élément du harnachement qui peut être trouvé aussi dans les ensembles typiques de Silla ou de Koguryō¹.

Chiga remarque que les harnachements du Fujinoki se rapprochent de la tradition Chinoise dans les motifs, de celle de Silla dans les formes, et de celle de Paekche dans les techniques de fabrication. Park Cheun Soo considère que l'ensemble fut probablement importé de Silla, qui était en train de devenir l'une des principales sources de culture équestre dans la seconde moitié du VI^e siècle². De manière générale, avec la seconde moitié du VI^e siècle et le déclin de la deuxième confédération de Kaya, les royaumes de Paekche et de Silla devinrent les partenaires diplomatiques principaux pour les notables des îles japonaises³, aussi bien que les fournisseurs principaux de connaissances et harnachements.

En conclusion, on ne trouve aucune preuve ou mention claire de la présence de tactiques de cavalerie lors des conflits sur les îles japonaises. Cependant, la présence d'armes et armures accompagnant les harnachements dans les tombeaux monumentaux indique bien que le combat à cheval était désormais un élément faisant partie de l'identité des élites. Il est donc très probable que, à la fin du VI^e siècle, le cheval de guerre existait bien au Japon, mais il s'agissait d'un animal privé dont la présence était très limitée sur le champ de bataille. On ne possède pas de description détaillée de combattant monté de cette époque, mais on peut supposer qu'il était protégé par un casque en forme de quille et une armure *keikō*, qu'il était armé d'arc, flèches et sabre, et qu'il chevauchait à l'aide d'un mors de bride, d'une selle au pommeau et au troussequin perpendiculaires à l'arbre, et d'étriers en anneau ou, plus probablement, en forme de louche avec une légère « longue » se projetant sous le pied.

3.b

¹*ibidem*, p. 112-115

²PARK Cheun Soo, *op. cit.*, 2009, p. 132-133.

³AZUMA Uchio, *op. cit.*, p. 183-184

Analyse des conflits majeurs de l'époque d'Asuka, 592-710

Au VII^e siècle, les sources écrites deviennent plus détaillées et plus fiables, et nous permettent d'analyser plus aisément d'aise les conflits majeurs qui touchèrent les îles japonaises. Le *Nihon shoki* est sans doute la source la plus importante à ce sujet, et c'est sur ce dernier que repose la plus grande part de notre analyse. La richesse en informations qui caractérise cet ouvrage est en même temps un avantage et un problème : le *Nihon shoki* est malgré tout une source très partielle. Par exemple, parmi les conflits majeurs qui concernèrent cette époque, il y eut deux campagnes militaires contre les habitants du Nord-est. Comme on pourra le constater, le *Nihon shoki* n'offre pas de définition précise des communautés opposées à la cour de Yamato, ni d'information particulière sur leur mode de vie ou stratégies de guerre. Le terme qui désigne ces habitants, « emishi », est lui-même vague et n'offre aucun élément, sinon le fait que ces groupes n'obéissaient pas au roi de Yamato.

L'absence totale de curiosité ethnographique des Annales n'est pas le seul inconvénient : le *Nihon shoki*, bien qu'achevé en 720, fut initialement commandité par l'Empereur Tenmu (r. 673-686)¹, l'un des grands architectes de l'État japonais. Tenmu prit le pouvoir suite à un coup d'État contre son propre neveu et opéra de nombreuses réformes pour centraliser le Pays et assurer la position du souverain à la tête d'un gouvernement bureaucraté. Même si l'on considère que le *Nihon shoki* est généralement une source fiable, sa compilation avait un but politique bien clair, et sa version des faits demeure profondément partisane.

L'un des conflits majeurs qu'il nous faut ici analyser pour cette période est précisément le coup d'État de Tenmu, nommé Prince Ōama avant sa victoire. Le *Nihon shoki* est tellement transparent dans son soutien pour la cause d'Ōama que, dans le texte, le prince est mentionné comme « empereur » dès le début des troubles. Il est clair que la source veut montrer que Tenmu était le souverain légitime et prédestiné. Or, si l'on considère que les compilateurs devaient légitimer un prince devenu roi après avoir assassiné le fils unique de son frère aîné, on peut supposer que les faits rapportés sont très biaisés, voire partiellement fabriqués.

Ainsi, toute information offerte par le *Nihon shoki* doit être analysée en sachant que cette source présente ces données non pas simplement pour préserver le passé, mais pour défendre la lignée de Tenmu. De plus, il nous offre très peu d'informations en ce qui concerne l'organisation, les activités et les décisions prises par les ennemis de Tenmu. Ainsi, notre analyse ne peut qu'être partielle.

¹PIGGOT, Joan et al. (dir.), *Dictionnaire des Sources du Japon Classique*, Paris, Collège de France, 2006, p. 282-283.

LES PREMIÈRES GUERRES CONTRE LES EMISHI

L'un des conflits les plus durables et récurrents de l'histoire de la cour japonaise jusqu'au IX^e siècle est celui qui opposa le pouvoir de la région centrale aux habitants du Nord-est de l'île de Honshū, les Emishi. Il existe peu d'informations certaines concernant ces groupes, qui n'ont pas laissé de documents écrits. Ils sont décrits de manière très sommaire dans les sources de la région centrale. Celles-ci emploient d'ailleurs plusieurs termes pour décrire les habitants du Nord-est¹. En effet, jusqu'à la moitié du VI^e siècle, le mot « emishi » et ses synonymes semblent avoir été utilisés comme termes génériques, afin de désigner tous les habitants du Nord-est qui ne se soumettaient pas à l'autorité de la cour du Kinai. Il s'agissait, autrement dit, d'une catégorie politique et non pas ethnographique ou culturelle².

Une des premières mentions de ces « barbares » apparaît dans le *Nihon shoki* dans le chapitre dédié au règne de l'Empereur légendaire Keikō 景行天皇 (traditionnellement r. 71-130).

廿七年春二月辛丑朔壬子、武内宿禰自東国還之奏言、東夷之中、有日高見国。其国人、男女並椎結文身、爲人勇悍。是總曰蝦夷。亦土地沃壤而曠之。擊可取也。

27^e année [103, NdT], printemps, 2^e mois, 1^{er} jour du mois étant celui du bœuf cadet du métal, jour de la souris de feu, aîné de l'eau [12^e jour, NdT]. Takeshiuchi no Sukune revint des terres orientales et dit :

« Parmi les barbares orientaux, il y a un pays nommé Hidakami. Les gens de ce pays, hommes et femmes de la même manière, attachent leurs cheveux en corne de *shii* [*Castanopsis cuspidata*, NdT] et ils décorent leur corps de motifs. Ils sont vaillants et terribles. Tous ces gens s'appellent Emishi. La terre est fertile et vaste. Si on attaque, elle sera sans doute conquise »³.

Il s'agit ici de la première mention des Emishi dans les sources japonaises. Le règne de Keikō se situe encore dans la période légendaire, et ce récit ne peut absolument pas être considéré comme fiable. Le *Nihon*

¹TAKAHASHI Takashi 高橋崇, *Emishi* 蝦夷, Tōkyō, Chūkō shinsho, 1989, p. 2-3.

²KUMAGAI Kimio 熊谷公男, *Emishi to jōsaku no jidai* 蝦夷と城柵の古代 (L'Age des Emishi et des fortifications), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2015, p. 5-10.

³INOUE Mitsusada 井上光貞, SAKAMOTO Tarō 坂本太郎, IENAGA Saburō 家永三郎, ŌNO Susumu 大野晋, *Nihon shoki* 日本書紀 (Chroniques du Japon), *jō, ge*, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1968, *Nihon shoki, jō*, Keikō 12.2.27 (103), p. 296-297.

shoki place ces événements au début du II^e siècle, mais l'archéologie suggère que l'expansion de l'influence de la cour centrale sur ces régions ne devint substantielle qu'à partir du IV^e siècle¹. En effet, l'un des *kofun* les plus anciens du Tōhoku est celui d'Aizu Ōtsukayama 会津大塚古墳. Il date de la seconde moitié du IV^e siècle et se situe dans le sud du département de Fukushima. Fouillé en 1964, ce *kofun* a révélé de forts liens avec le Kinai, comme sa forme en trou de serrure ou son mobilier funéraire qui contenait des miroirs à bord triangulaire et à motifs de bêtes fantastiques, fabriqués sans doute dans la région du Kinai².

Il est fort probable que le récit de cette citation soit une création des compilateurs du VII^e siècle. Il est toutefois intéressant de remarquer que, dès l'apparition des Emishi dans les sources japonaises, les relations entre les habitants du Kinai et ceux de l'Est s'annoncent hostiles. Une étude détaillée et complète de la très longue histoire qui lia ces territoires orientaux et les pouvoirs de la région centrale est compliquée en raison du manque de sources, et cela dépasse largement l'ambition de cette thèse. De manière intermittente et sur une échelle variable, les relations entre les deux régions ont été souvent belliqueuses, et ceci jusqu'au XII^e siècle.

Il est ici nécessaire de réduire le champ d'analyse aux incidents majeurs, en espérant déceler les tendances générales de la tactique et des moyens employés au fil des siècles. En effet, l'opposition armée entre les Emishi et la cour centrale semble déjà établie au VII^e siècle. Avant la réforme de Taika, la 9^e année du règne de Jomei (r.629-641), le *Nihon shoki* relate que les Emishi refusèrent de se présenter à la cour et une expédition punitive fut lancée :

即拜大仁上毛野君形名、爲將軍令討。還爲蝦夷見敗、而走入壘。

遂爲賊所圍。軍衆悉漏城空之。將軍迷不知所如。

Ainsi le *dainin* Kamitsukeno no Kimi Katana fut nommé général et on lui ordonna de les battre. Cependant, il fut vaincu par les Emishi. Il dut fuir et se réfugier dans une forteresse. Ensuite, il fut encerclé par les ennemis. Les soldats désertèrent dans tous les sens et la forteresse se trouva vide. Le général était désemparé et ne savait point où se tourner³.

Selon le *Nihon shoki*, c'est la femme de Kamitsukeno no Kimi Katana et d'autres femmes qui, s'étant armées, réussirent à mettre au point une ruse qui rapporta finalement la victoire⁴. Il s'agit d'un épisode sans

¹TAKAHASHI Takashi, *op. cit.*, p. 7-12.

²*Ibid.*, p. 49-52.

³*Nihon shoki, ge*, Jomei 9.3.2 (637), p. 232-233.

⁴*Ibid.*

doute très romancé. Si toutefois on peut douter du déroulement des événements, il est intéressant de voir les équipements mentionnés :

而親佩夫之劍、張十弓、令女人數十俾鳴弦。

Elle boucla l'épée de son mari, elle banda dix arcs, elle donna l'ordre à des dizaines de femmes de faire retentir les cordes¹.

Tsurugi indique généralement l'épée à double tranchant. Ce type de lame n'était pas utilisé au VII^e siècle, le sabre s'étant déjà établi comme arme dominante. De plus, comme on vient de le mentionner, ce passage est probablement romancé et ne doit pas être pris à la lettre. On peut cependant considérer comme vraisemblable que les soldats de cette expédition aient été armés de sabres, d'arcs et de flèches. Comme on peut le voir, la cavalerie n'est point mentionnée, ni en ce qui concerne les troupes de Katana, ni en ce qui concerne les ennemis.

Selon Takahashi, il est fort probable que Katana appartenait à une famille du Kantō. Il semblerait donc que la cour, à cette époque, engageait des locaux pour combattre les Emishi². Si c'est le cas, il est possible qu'au moins les commandants aient été accompagnés par leurs chevaux personnels, car le Kantō était déjà à cette époque un des centres de la culture équestre. Cependant, la source n'en fait pas mention, et on ne dispose pas de descriptions fiables pour déceler la présence des chevaux dans le déroulement des opérations.

Cette expédition semble avoir été lancée dans le but d'effectuer une démonstration de force et de pousser les chefs Emishi à avoir une attitude de révérence vis-à-vis du roi de Yamato. Une autre expédition de ce type eut lieu sous le règne de Saimei 齊明天皇 (r. 655-661). Il s'agit de la célèbre campagne d'Abe no Hirafu 阿部比羅夫 (?- ?).

夏四月、阿部臣、闕名。率船師一百八十艘、伐蝦夷。鰐田・淳代、二郡蝦夷、望怖乞降。於是、勒軍、陳船於鰐田浦。鰐田蝦夷恩荷、進而誓曰、不為官軍故持弓矢。但奴等、性食肉故持。若為官軍、以儲弓矢、鰐田浦神知矣。將清白心、仕官朝矣。仍授恩荷、以小乙上、定淳代・津輕二郡々領。遂於有馬浜、召聚渡島蝦夷等、大饗而歸。

¹*ibid.*

²TAKAHASHI Takashi, *op. cit.*, p. 78-82.

[4^e année, 658] Été, 4^e mois. Abe no Omi (nom absent) [il s'agit d'Abe no Hirafu, NdT] prit la tête de 180 bateaux et attaqua les Emishi. Les Emishi des deux districts d'Akita et Nushiro les virent de loin et, pris de frayeur, firent soumission. Ensuite, ayant déployé sa flotte, Abe no Omi aligna ses bateaux dans le port d'Akita. L'Emishi Oga d'Akita s'avança, il prononça ce serment :

« Ce n'est pas à cause de l'armée du souverain que l'on empoigne arcs et flèches. Au contraire, on a des arcs et flèches car par nature, nos gens se nourrissent de viande. Si on avait obtenu arcs et flèches pour l'armée du souverain, le dieu du port d'Akita le saurait. On a l'intention de servir la cour avec des cœurs purs et immaculés. »

Après cela, on conféra à Oga le rang de *sō-otsu* supérieur en récompense, et on créa des fonctionnaires de district pour les deux districts de Nushiro et Tsugaru. Ensuite, on convoqua les Emishi de l'île de Watari sur la plage d'Arima, et après un grand festin, ils furent congédiés¹.

Akita réapparaît dans les sources successives comme l'emplacement d'un camp fortifié de la cour lors des campagnes de pacification. Nushiro 渟代 se trouvait probablement dans les alentours de ce qui est aujourd'hui la ville de Noshiro 能代市. Les deux endroits se situaient sans doute au long de la côte occidentale de ce qui est actuellement le département d'Akita². L'île de Watari est habituellement interprétée comme désignant l'île de Hokkaidō³.

Ainsi, la première mission de Hirafu se déroula par bateau, les troupes du Yamato ne pénétrèrent pas à l'intérieur du territoire ennemi. Selon le *Nihon shoki*, une solution fut trouvée de manière pacifique après ce qui apparaît comme une démonstration de force de la part de Hirafu et de sa flotte. Le gouvernement du Kinai établit ces deux points de débarquement sans combat. On ne possède pas de données particulières sur la composition de l'armée de Hirafu, on ne sait s'il avait des chevaux avec lui dans le cas où un débarquement aurait été nécessaire, on ne connaît même pas le port de départ de la flotte. Si on présume que l'expédition partit de Naniwa, il est très peu probable qu'ils transportèrent des animaux, compte tenu de la longueur du voyage.

¹*Nihon shoki, ge*, Saimei 4.4 (658), p. 330-331.

²*Ibid.*

³SASAKI Kaoru 佐々木馨, *Ainu to « Nihon » アイヌと「日本」* (Les Ainu et le « Japon »), Tōkyō, Yamakawa shuppansha, 2001, p. 16-19.

Cet événement n'était d'ailleurs que le début de l'expansion de l'autorité du roi de Yamato dans cette région. Une autre expédition, toujours sous la direction d'Abe no Hirafu, fut montée la 6^e année :

三月、阿部臣、闕名。率船師二百八十艘、伐肅慎国。阿部臣、以陸奥蝦夷、令乘己船、到大河側。於是、渡島蝦夷一千餘、屯聚海畔、向河而營。々中二人、進而急叫曰、肅慎船師多来、將殺我等之故、願欲濟河而仕官矣。阿部臣遣船、喚至兩箇蝦夷、問賊隱所與其船数。兩箇蝦夷、便指隱所曰、船廿餘艘。即遣使喚。而不肯来。

[6^e année] 3^e mois. Abe no Omi (nom absent) fut envoyé, et à la tête de 200 bateaux pour attaquer le pays de Mishihase. Abe no Omi fit voyager les Emishi de Michinoku sur son bateau, et il arriva sur la rive d'une grande rivière. Ici, plus de 1 000 Emishi de l'île de Watari se rassemblèrent au bord de la mer, ils firent face à la rivière et établirent leur camp.

Deux hommes de l'intérieur du camp s'avancèrent et immédiatement, ils crièrent : « Les Mishihase vont arriver avec de nombreux bateaux, ils vont nous tuer. On vous demande, on aimerait traverser la rivière et servir la cour. »

Abe no Omi envoya immédiatement un bateau, il fit venir ces deux Emishi et leur demanda où se cachaient les rebelles et combien ils avaient de bateaux. Les deux Emishi indiquèrent immédiatement leur cachette et dirent : « ils ont plus de 20 bateaux ».

Ainsi [Abe no Hirafu] envoya un messenger [pour les convoquer]. Mais ils ne vinrent point¹.

Les Mishihase apparaissent pour la première fois dans le *Nihon shoki* dans le chapitre dédié au règne de Kinmei (r. 539-571), et leur description est très peu flatteuse :

越国言。於佐渡嶋北御名部之碕岸、有肅慎人、乘一船舶而淹留。春夏捕魚充食。彼嶋之人、言非人也。亦言鬼魅、不敢近之。

« Sur le promontoire de la côte de Minabe, au nord de l'île de Sado, il y a des gens nommés Mishihase, ils montent en bateau et y restent au printemps et en été, ils capturent des poissons et ils en font leur nourriture. Les habitants

¹*Nihon shoki, ge*, Saimei 6.3 (659), p. 342-343.

de l'île disent qu'ils ne sont pas des êtres humains, ils disent qu'ils sont des démons, et ils ne s'en approchent pas¹.

Les Mishihase nous sont représentés ici comme des marins, des pilleurs, des démons, un fléau qui, du jour au lendemain, s'abattit sur les habitants de Sado. Pour certains, il s'agirait d'un groupe provenant de Sibérie et appartenant à l'ethnie Toungouse, qui aurait attaqué le nord de Sado avant de s'y installer. Une autre explication est que ce mot ait été simplement emprunté au vocabulaire chinois et qu'il indique simplement des barbares ou des brigands². Dans un cas comme dans l'autre, pour les compilateurs du VII^e siècle, les Mishihase étaient une source de conflit et des ennemis du pouvoir de Yamato. On remarque d'ailleurs que, lors de son expédition, Hirafu était accompagné par des Emishi qui voyagèrent dans son bateau personnel. La stratégie d'utiliser des habitants de la région fidèles au Kinai pour combattre ceux qui restaient indépendants deviendra une stratégie très utilisée par la cour du Kinai. Malheureusement, on ne dispose pas de beaucoup de détails et on ne sait si ces Emishi se trouvaient dans la région centrale, ou si Hirafu fit escale dans le nord-est pour les embarquer.

Selon le *Nihon shoki*, Hirafu chercha à appâter les ennemis par des dons d'armes, sans beaucoup de succès :

阿部臣遣数船使喚。不肯来、復於弊賂辨嶋。食頃乞和。遂不肯聽。
弊賂辨、度嶋之別也。據己柵戰。于時、能登臣馬身龍、為敵被殺。猶戰
未倦之間、賊破殺己妻子。

Abe no Omi envoya plusieurs bateaux pour les convoquer, mais ils ne vinrent pas. Ils allèrent sur l'île de Herobe (Herobe est différente de l'île de Watari). Après un certain temps, ils demandèrent la paix, mais Abe no Omi refusa. Il combattit lui-même près de leurs palissades. À ce moment-là Noto no Omi Mamutatsu fut tué par l'ennemi. Néanmoins ils combattirent, et bien que l'affrontement ne fût pas long, les rebelles furent vaincus et ils tuèrent eux-mêmes leurs propres femmes et enfants³.

¹*Ibidem*, Kinmei 5.12 (544), p. 90-93.

²*Ibid.*

³*Ibidem*, Saimei 6.3 (659), p. 342-343.

On ne sait pas avec exactitude où se trouvait l'île de Herobe, mais Inoue estime qu'il devait s'agir de l'un des îlots créés par le delta de la grande rivière¹. Kumagai Kimio remarque que l'on ne peut accepter ces textes comme étant des reportages exacts, mais que les données rapportées (la date des expéditions, le nombre de bateaux, etc.) sont probablement proches de la réalité².

Comme on peut le constater, cette campagne, qui semble s'être terminée dans une extrême violence, n'est pas racontée de manière très détaillée par le *Nihon shoki*. On ne sait pas si ces affrontements eurent lieu sur l'eau ou sur la plage de Herobe. Cependant, si on considère le théâtre de l'action comme étant le delta d'une rivière, il est très peu probable que la cavalerie ait joué un rôle. De plus, comme on a pu le voir dans le passage tiré du règne de Kinmei, les Mishihase sont décrits comme des gens de la mer, vivant sur leurs bateaux. Il est donc fort probable que les affrontements se firent sur l'eau.

Les deux premières campagnes contre les Emishi furent donc des expéditions navales contre des centres côtiers ou des îles. Le but semble avant tout d'établir des avant-postes dans le territoire Emishi en s'assurant le contrôle des routes maritimes et des ports. On a constaté que la cour japonaise avait commencé à développer une première institution de chevaux publics lors des réformes de Kōtoku, et que l'élevage tenait déjà une place importante dans la vie dans les provinces. Cependant, il est possible que l'emploi du cheval de guerre sur le champ de bataille ait été très marginal encore à cette date. Il se peut aussi que cette expédition ne se prît simplement pas à un emploi de la cavalerie.

La même chose peut être dite des Emishi : bien que l'adresse à cheval soit destinée à devenir l'une des qualités célèbres des guerriers Emishi, ici on ne trouve aucune trace de chevaux. Une explication pourrait être que l'élevage n'était pas encore répandu dans cette région côtière. En effet, il est fort probable que derrière le mot « emishi » se cache en réalité une grande variété culturelle, si bien que, même si l'élevage était un aspect central de la vie de certaines communautés, il n'était peut-être pas pratiqué par d'autres groupes.

Une des premières traces de la présence du cheval dans cette région nous est offerte par le site de Naka Han.nyu 中半入遺跡, dans le département d'Iwate, site qui fut utilisé de l'époque Jōmon à l'époque de Heian. On a pu y retrouver des dents de cheval³. Cependant Naka Han.nyu se trouve près de la ville d'Ōshū, dans le département d'Iwate, au cœur de la vallée de la Kitakami et à plus de 100 km d'Akita. Il est donc possible, voire très probable, qu'il y ait eu des différences dans la vie et la culture des habitants de ces deux zones.

¹*Ibid.*

²KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, 2015, p. 23-27.

³KUMAGAI Kimio 熊谷公男, *Emishi no chi to kodai kokka* 蝦夷の地と古代国 (La terre des Emishi et l'État Ancien), Tōkyō, Yamakawa shuppansha, 2012 (2004), p. 37-43.

D'autres découvertes ont été faites dans les *kofun* situés dans le nord de la région et datant du VII^e ou VIII^e siècle. Il s'agit des composantes en fer de mors et d'harnachements. Kumagai affirme que ces objets sont des exemples typiques du style de harnachement funéraire du Kofun Final, ce qui pourrait indiquer que l'élevage fut importé à partir du sud avec la diffusion de la culture de la région centrale¹. Il est ainsi possible que les Emishi n'aient pas disposé d'une cavalerie au moment de ces premiers affrontements avec la cour. À la différence des autres conflits dont on a parlé jusqu'ici, où l'on pouvait supposer une présence marginale du cheval de guerre, lors de ces expéditions, il semble bien que le cheval de guerre fût complètement absent.

Comme on pourra le constater, la cavalerie apparaît comme l'un des éléments cardinaux de la tactique lors de la guerre de succession qui suivit la mort de Tenji (r. 668-672). Cependant, comme on s'apprête à le voir, cette guerre eut lieu dans la région centrale. Si on ne peut faire de généralisations sur un territoire aussi vaste que le Nord-est, on peut affirmer que, selon les données dont on dispose, les communautés de la côte nord-occidentale de l'île de Honshū ne pratiquaient pas le combat à cheval. Il apparaît par ailleurs que la cour du Kinai, tout en disposant de chevaux de guerre, ne mobilisa pas de cavalerie lors de ses affrontements avec ces communautés. Sans doute la distance considérable que les animaux auraient dû supporter, et la nature du terrain, rendaient la cavalerie inutile.

LES TROUBLES DE JINSHIN (672) - CONTEXTE

Comme on a pu le constater dans les chapitres précédents, le coup d'État du Prince Ōama (futur Empereur Tenmu) survint à un moment délicat de l'histoire japonaise : sur le plan de la politique extérieure, une alliance liait la Chine des Tang et le royaume de Silla, deux pays avec lesquels le royaume de Yamato entretenait des rapports difficiles. Le royaume de Koguryō, après la crise déclenchée par le coup d'État du général Yōn Gaesomun, avait été soumis par les Tang en 668. Le royaume de Paekche, qui était alors le partenaire diplomatique principal du royaume de Yamato, avait été anéanti par l'alliance Silla-Tang en 663. De surcroît, le royaume de Yamato avait participé au conflit, mais l'envoi de 30 000 soldats s'avéra vain et la guerre s'acheva par la défaite de Paekgang le 8^e mois de 663². Sur le plan interne, la centralisation et le renouveau qui faisaient suite aux Réformes de l'ère Taika (646), et en particulier l'importance croissante de la maison royale, exacerbèrent le conflit entre les grands clans de la région centrale et les clans moyens ou mineurs des anciennes provinces³.

¹*Ibid.*

²Pour plus de précisions sur le contexte diplomatique de ces décennies, se référer au chapitre 2.b.

³NAOKI Kōjirō 直木孝次郎, *Kodai no dōran* 古代の動乱 (Les troubles du temps ancien), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2009, p. 1-3.

Cette situation était aggravée par la succession contestée de Tenji, qui laissait deux héritiers potentiels : son frère cadet le Prince Ōama, et son fils unique le Prince Ōtomo 大友皇子. En 671, à l'aube des troubles, le royaume faisait donc face à plusieurs complications : la défaite de Paekgang, le transfert de la capitale d'Asuka en Yamato à Ōtsu en Ōmi, les tensions liées à la centralisation du système, et la succession royale¹. Avant la mort de Tenji, Ōama quitta le palais et se retira à Yoshino avec sa suite. Le Prince Ōtomo devint ainsi l'héritier officiel². Avant que son règne ait pu commencer, Ōama et Ōtomo en vinrent aux armes et, grâce à la participation d'alliés des régions orientales, une courte guerre porta Ōama au pouvoir et força Ōtomo au suicide.

Cette guerre civile au sein de la région centrale est connue sous le nom de Troubles de Jinshin, *Jinshin no ran* 壬申の乱. Il s'agit d'un événement majeur de l'histoire japonaise, et cela marque une date repère dans le développement de l'État³. Du point de vue de notre thèse, elle présente une importance particulière car il s'agit du premier affrontement majeur ayant eu lieu sur le territoire japonais, et pour lequel les sources parlent clairement de guerriers montés et de l'importance des déplacements à cheval. Dans les chapitres précédents, nous avons concentré l'analyse sur le réseau de poste et le rôle des chevaux messagers. Ici est mis en avant le rôle joué par les troupes montées.

Au moment des troubles, la cour d'Ōtomo se trouvait à Ōtsu (fig. 116), sur la rive occidentale du Lac Biwa, dans la province d'Ōmi, alors que le futur Empereur Tenmu se trouvait dans le palais de Yoshino, 100 kilomètres plus au sud, dans la province de Yamato. Dans le *Nihon shoki*, le Prince Ōama avait choisi de s'éloigner d'Ōtsu par crainte d'un complot contre sa personne, et il le fit avec la permission du souverain Tenji, son frère aîné⁴. Kuramoto suggère que, au contraire, le prince quitta la capitale sans prévenir la cour. Le palais de Yoshino se trouvait à une quinzaine de kilomètres de l'ancienne capitale Asuka, qui avait été l'une des résidences de la reine Saimei, mère de Tenji et Ōama. De plus, le palais était protégé sur le côté nord par une chaîne de collines, ce qui favorisait une retraite rapide de Yoshino en cas d'attaque de la part de la cour d'Ōmi⁵.

¹*Ibid.*, p. 197-202.

²*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1 (672), p. 382-385.

³NAOKI Kōjirō, *op. cit.*, p. 168-171.

⁴*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1 (672), p. 382-385.

⁵KURAMOTO Kazuhiro 倉本一宏, *Jinshin no ran* 壬申の乱 (Les Troubles de Jinshin), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2007, p. 34-44.

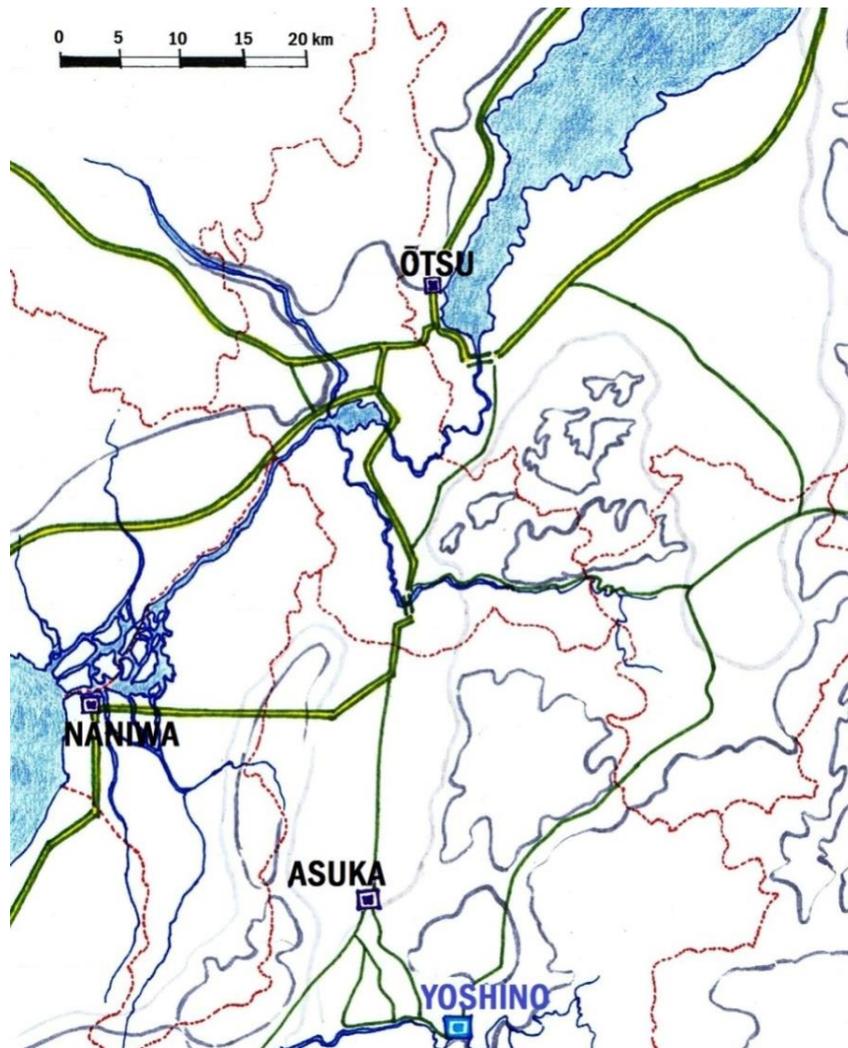


Fig. 116, Théâtre des Troubles de Jinshin¹.

Selon le *Nihon shoki*, le Prince Ōama se rendit à Yoshino le 19^e jour du 11^e mois. Le 12^e mois, Tenji décéda, et le 3^e mois de l'année suivante, Ōama reçut la nouvelle qu'Ōtomo avait placé des piquets de surveillance sur la route qui allait de la capitale Ōtsu à l'ancienne capitale d'Asuka, dans la province de Yamato, et que le pont d'Uji avait été bloqué dans le but d'arrêter tout ravitaillement destiné au palais de Yoshino². De plus, un suivant du Prince Ōama, s'étant rendu dans la province de Mino, avait remarqué que

¹D'après KODAMA Kōta 児玉幸多, *Nihonshi chizu* 日本史地図 (Cartes de l'Histoire du Japon), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1994 (1956), p. 7 ; SHIRAHAMA Mutsuo 白浜睦男, *Chizu de tazuneru rekishi no butai, Nihon* 地図で訪ねる歴史の舞台-日本 (Visite sur la scène de l'Histoire à travers les cartes : Le Japon), Tōkyō, Teikoku shoin, 2000 (1999), p.41-42, 45-46 ; NISHIOKA Toranosuke 西岡虎之助, *et al., Nihon rekishi chizu* 日本歴史地図 (Cartes de l'Histoire du Japon), Tōkyō, Zenkoku kyōiku tosho kabushiki kaisha, 1950, p. 83, 132-137.

²*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1 (672), p. 382-385.

les conscrits mobilisés par les gouverneurs d'Ōmi et d'Owari dans le but officiel de construire le *kofun* de Tenji étaient armés, ce qui était inhabituel¹. Convaincu que son neveu préparait une attaque, le prince Ōama aurait ainsi décidé de passer à l'action.

Selon Kuramoto, Ōama avait pris sa décision déjà au moment de quitter la capitale. Ces mois de résidence dans le palais de Yoshino auraient donc été dédiés à la préparation du coup d'État². En effet, comme on pourra le constater, le déroulement du coup d'État dépendait avant tout de la coordination entre les différentes bandes, et du soutien des chefs provinciaux, en particulier ceux d'Iga, d'Ise et de Yamato. Ainsi, ces mois furent probablement employés par Ōama dans le développement d'un réseau d'alliances. Kuramoto remet aussi en cause le passage du *Nihon shoki* selon lequel Ōtomo aurait été le premier à préparer une action violente contre son oncle. Il argumente que si les chroniques étaient correctes, et qu'Ōama était vraiment occupé par une vie de prière et de méditation à Yoshino, Ōtomo n'aurait eu nul besoin de mobiliser les soldats des provinces pour éliminer son rival. En effet, lorsque Soga no Iruka décida de tuer le prince Yamashiro et sa famille, peu avant l'incident d'Isshi, *Isshi no hen* 乙巳の変, en 645, la troupe qui se rendit à la résidence du prince ne comptait que quelques dizaines de membres. Comme on pourra le constater, l'information selon laquelle des troupes provinciales avaient été mobilisées semble correcte. Cependant, selon Kuramoto, il est plus probable que cette mobilisation ait eu pour but une guerre avec Silla. Il est aussi possible que Ōtomo ait eu vent des préparatifs d'Ōama et ait pris des mesures de précaution à son égard. Dans son ensemble, le but de ce passage du *Nihon shoki* semble avoir la finalité politique de justifier le coup d'État d'Ōama³.

Suite à l'arrivée des informateurs, Ōama laissa passer encore trois mois avant d'agir. Ainsi, lors du début des troubles, on trouve Ōtomo installé dans le palais d'Ōtsu dans la province d'Ōmi, les soldats des provinces prêts à être employés, et le prince Ōama résidant dans le palais de Yoshino, dans la province de Yamato.

LES TROUBLES DE JINSHIN (672) - LE DÉPART DE YOSHINO

Le commencement des troubles se situe le 22^e jour du 6^e mois, quand le prince Ōama envoya secrètement Murakuni no Muraji Oyori 村国連男依, Wanibe no Omi Kimite 和珥部臣君手 et Mugetsu Kimihiro 身毛君廣 dans la province de Mino pour convoquer Ō no Omi Honji 多臣品治, directeur des bains chauds du district d'Awachima 安八磨, pour qu'il mobilise ses guerriers. Par la suite, ils devaient occuper un

¹*Ibidem*, Tenmu 1.5 (672), p. 384-385.

²KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 33-44.

³*Ibidem*, p. 46-55.

endroit nommé Fuwa 不破¹. Fuwa se trouvait près de l'actuelle ville d'Ōgaki 大垣市, dans le département de Gifu. Il se situait à la limite entre la province de Mino et celle d'Ōmi et à proximité de la rivière Kiso, qui constituait la frontière de la province d'Owari².

En plus de se trouver à la croisée des provinces de Mino, d'Ōmi et d'Owari, Fuwa se situait sur la Tōsandō, qui traversait Shinano, Kōzuke et Shimotsuke. Il s'agit de trois provinces parmi les provinces productrices de chevaux. On peut supposer que dans cette région, on avait déjà développé des tactiques équestres et des unités de combattants montés. Cependant, tout au long de ces troubles, Ōama ne semble pas se servir directement de guerriers provenant de la région du Bandō. Les deux provinces qui contribuèrent le plus à son armée furent Mino et, encore plus, Owari, qui faisait partie du circuit de la Tōkaidō. Il est possible que le but stratégique derrière l'occupation de ce passage si important de la Tōsandō ait été non pas de gagner l'accès aux provinces de ce circuit, mais d'en barrer l'accès à Ōtomo. En effet la cour d'Ōmi se trouvait en ce moment dans une position militaire délicate. Alors qu'Ōama avait une forte influence dans les provinces orientales, la base militaire d'Ōtomo était constituée principalement des provinces de Kibi et de Chikuzen. Cependant, ces deux provinces avaient fourni une partie importante des troupes lors de la guerre contre l'empire des Tang et le royaume de Silla, ce qui avait épuisé et appauvri leurs ressources militaires³.

Ayant envoyé ses messagers, le 24^e jour, Ōama demanda au prince Takasaka 高坂王, fonctionnaire responsable de la protection de l'ancien palais d'Asuka, de lui remettre les grelots du réseau de poste, ce que le prince Takasaka refusa⁴. Le fait de réclamer au prince Takasaka les grelots des relais peut paraître étrange, car une action de ce genre ne pouvait que révéler l'intention d'Ōama de se rebeller contre la cour d'Ōmi. Dans le *Nihon shoki*, on croit comprendre qu'Ōama avait l'intention, dans un premier temps, d'emprunter la Tōsandō en utilisant les chevaux du relais. Cette route était effectivement la plus rapide pour rejoindre Fuwa, qui se situait à environ 200 kilomètres du palais de Yoshino (fig. 117). Il est cependant improbable qu'Ōama ait vraiment eu l'intention de parcourir cette route au cœur d'Ōmi. En effet, comme on pourra le constater, Ōama avait donné rendez-vous à ses alliés le long de la route qui traversait les provinces d'Iga et d'Ise. Ōama n'avait aucune intention de traverser Ōmi. On doit donc supposer que soit ce passage est inexact, soit la demande visait non pas à obtenir vraiment ces grelots, mais à tester la position politique de Takasaka.

En effet, il apparaît que la loyauté du prince était quelque peu douteuse : comme on le verra plus tard, Takasaka commença la guerre du côté de la cour d'Ōmi, mais il la termina du côté de l'armée d'Ōama. De

¹*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.22 (672), p. 386-387.

²HAYAKAWA Mannen 早川万年, *Jinshin no ran wo yomitoku 壬申の乱を読み解く* (Lire et comprendre les Troubles de Jinshin), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2009, p. 36-46.

³KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 109-112.

⁴*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.24 (672), p. 386-387.

plus, à ce moment, le prince Takasaka avait établi son camp près du temple d'Asuka 飛鳥寺, à une quinzaine de kilomètres au nord de Yoshino. Comme on pourra le constater, il se trouvait là un arsenal important, qui avait pour but de réquisitionner les armes de la région et de les remettre à la cour d'Ōmi¹. Ainsi, le soutien de Takasaka aurait d'un côté ralenti le trafic d'informations pour la cour d'Ōmi, et de l'autre fourni un soutien logistique important à la faction d'Ōama.

Après le refus de Takasaka, Ōama et sa suite partirent donc à pied².

是日、癸途入東国。事急不待駕而之。儻遇縣犬養連大伴鞍馬、因以御駕。乃皇后載輿從之。逮于津振川、車駕始至。便乘馬。

Ce jour-là [24^e, NdT] ils partirent vers les provinces orientales. La situation étant urgente, ils partirent sans attendre les chevaux. Soudain, ils trouvèrent le cheval sellé du *agata* Inukai no Muraji Ōtomo, et suite à cela, le souverain monta à cheval. La reine suivait dans un palanquin. Quand ils arrivèrent sur la rivière Tsufuri, les chevaux du souverain arrivèrent. Il les monta immédiatement³.

Il est intéressant de considérer que, lors de son départ, Ōama ne disposait pas de cheval pour voyager. Il se peut que le fait de ne pas entretenir de monture ait été un choix visant à éloigner tout soupçon d'une possible fuite de Yoshino. Cependant, cela n'est évidemment que de la spéculation, car aucun élément ne permet d'élaborer une hypothèse solide : les détails et les motivations particulières ne sont pas expliqués par le *Nihon shoki*.

¹*Ibidem*, p. 394-399.

²*Ibid.*, Tenmu 1.6.24 (672), p. 386-387.

³*Ibid.*

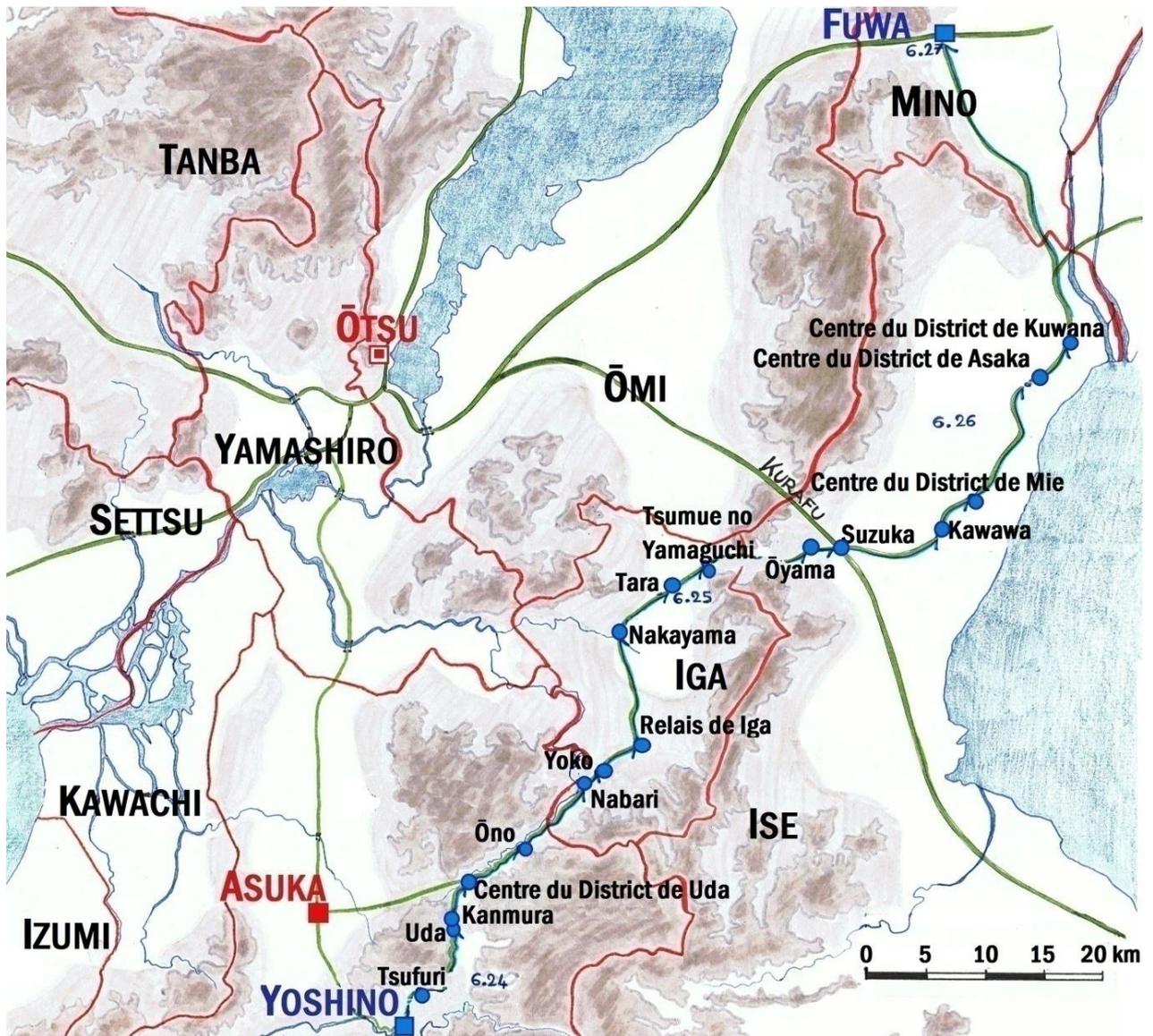


Fig. 117, Le parcours du prince Ōama¹.

La première étape du groupe d'Ōama, constitué d'une trentaine de personnes, des hommes et des femmes, dont ses deux jeunes fils et ses *toneri*, se fit à Aki (marqué 吾城 par le *Nihon shoki* et 阿騎 par le poème 45 du *Man.yōshu*) en Uda 菟田². On considère que cet endroit se situe près de l'actuelle ville d'Ō.uda

¹D'après KODAMA Kōta, *op. cit.*, p. 7 ; SHIRAHAMA Mutsuo, *op. cit.*, p.41-42, 45-46 ; NISHIOKA Toranosuke, *et al.*, *op. cit.*, p. 83, 132-137.

²*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.24 (672), p. 386-387.

大宇陀町, dans le département de Nara, à 16 kilomètres du palais de Yoshino¹. Selon Shiiya, le groupe suivit le parcours de l'actuel chemin de fer Kintetsu vers Nagoya et le cours de la rivière Uda².

Là, le groupe d'Ōama fut rejoint par deux de ses suivants qui étaient restés à Yoshino, et par le prince Mino 美濃王, le fils du prince Kurikuma 栗隈王, qui était gouverneur de la province de Chikuzen. Ils furent nourris par le fonctionnaire chargé des champs de Mita, des rizières dédiées à la production de riz pour le souverain, et, comme mentionné dans les chapitres précédents, ils s'approprièrent des chevaux qui, selon le *Nihon shoki*, transportaient le riz des bains chauds de la province d'Ise³. Kuramoto observe que le bât pour le transport du riz ne permet pas de chevaucher, et il considère que l'arrivée de ces animaux, présentée comme une sorte de coïncidence par le *Nihon shoki*, était en réalité planifiée : il s'agirait de chevaux de Mino envoyés dans le but précis de fournir au groupe des montures⁴.

Le *Nihon shoki* spécifie que les membres du groupe durent décharger les animaux et « se débarrasser du riz »⁵, mais on peut supposer que le transport du riz n'ait été qu'une excuse pour faire parvenir les animaux à cet endroit sans éveiller les soupçons. Il est d'ailleurs vrai que le bât ne se prête absolument pas au transport d'êtres humains. Cependant, on ne peut exclure de manière certaine la possibilité que l'entourage d'Ōama fût capable de monter à cru. Après tout, on peut considérer que, à cette époque, la culture équestre était une partie très importante de la vie des élites. Toutefois, comme on pourra le constater, la rapidité remarquable avec laquelle le groupe put poursuivre sa route au cœur de la nuit suggère que ces chevaux étaient bien sellés. Qu'il s'agisse d'une coïncidence ou d'une rencontre planifiée, on remarque qu'Ōama obtint une cinquantaine de chevaux pour un groupe qui comptait une vingtaine d'hommes et une dizaine de femmes. Il est raisonnable de supposer que les animaux furent organisés ainsi : un cheval par femme et deux chevaux par homme. Cela permettait aux *toneri* d'Ōama de garder un cheval frais prêt à l'usage, ce qui pouvait s'avérer décisif en cas d'affrontement. Cette coïncidence bien pratique rend encore plus vraisemblable l'hypothèse que cette appropriation était planifiée. Le responsable des bains ne disposait donc pas seulement d'un nombre important de chevaux, mais plus précisément, il disposait d'un nombre assez important de chevaux aptes à combattre.

¹ KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 59-73.

² SHIYA Kihō 椎屋紀芳, « Jinshin no ran no chimei wo aruku 壬申の乱の地名を歩く » (Arpentant les lieux mentionnés lors des Troubles de Jinshin), dans MORI Kōichi 森浩一, KADOWAKI Teiji 門脇禎二 (dir.), *Jinshin no ran 壬申の乱* (Les Troubles de Jinshin), Tōkyō, Taikō-sha, 1996, p. 177-185.

³ *Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.24 (672), p. 386-389.

⁴ KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 59-73.

⁵ 皆棄米, *Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.24 (672), p. 388-389.

Finalement, lors de cette étape, le prince recruta des chasseurs du village de Kanmura 甘羅¹.

過甘羅村、有狩者廿餘人。大伴朴本連大國-為狩者之首。

En passant par le village de Kanmura, il y avait une vingtaine de chasseurs.

Le chef des chasseurs était Ōtomo Enomoto no Muraji Ōkuni².

S'agissant de chasseurs, on peut supposer que ces hommes étaient à cheval, armés d'un arc et de flèches. Comme pour les 50 chevaux de bât, cette heureuse coïncidence apparaît aussi quelque peu suspecte. Il semblerait en effet que, avant son départ, Ōama se soit arrangé pour trouver, après quelques heures de marche et à la première étape, de la nourriture, des montures et une escorte armée.

Ayant repris la route, le groupe d'Ōama arriva à Ōno 大野 à la tombée de la nuit³. Ce lieu correspond à l'endroit identifié comme étant le village de Murō 室生村, dans le district d'Uda. Il se situe à environ 32 kilomètres de Yoshino, après deux montagnes⁴. Trente-deux kilomètres par jour est la distance que Clausewitz estime faisable lors d'une marche forcée sur plusieurs jours⁵. Il faut évidemment considérer que le groupe d'Ōama était à ce point très restreint, ne comptant qu'une trentaine d'individus au départ de Yoshino et une cinquantaine au départ de Kanmura. Il faut aussi considérer que, à partir d'Uda, tout le monde était monté. Comme le remarque encore Clausewitz, les groupes de petite taille se déplacent bien plus rapidement que ceux qui sont plus importants⁶. Enfin, comme on l'a constaté, la route empruntée par le groupe disposait de relais de poste. Il ne s'agissait donc pas d'un sentier ou d'une piste accidentée, mais d'une route suffisamment importante et probablement raisonnablement entretenue, ce qui facilita davantage le déplacement.

Ayant fabriqué des torches, le groupe d'Ōama atteignit le district de Nabari 隱郡, dans la province d'Iga, où le relais fut brûlé. Par la suite, ils traversèrent la rivière Yoko 横河 et arrivèrent au relais d'Iga, qui fut aussi brûlé⁷. Ce relais se trouvait au cœur du district, sans doute là où se trouve actuellement la ville

¹*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.24 (672), p. p. 388-389.

²*Ibid.*

³*Ibid.*, Tenmu 1.6.24 (672), p. 388-389.

⁴KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 59-73.

⁵VON CLAUSEWITZ, Carl, trad. HOWARD Michael et PARET Peter, *On War*, Princeton, Princeton University Press, 1989 (1976), p. 319.

⁶*Ibidem*, p. 315.

⁷*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.24 (672), p. 388-389.

d'Ueno dans le département de Mie, sur la rive orientale de la rivière Kizu. Cependant, aucune trace archéologique de ce relais n'a été trouvée¹.

Ensuite, alors qu'ils traversaient un lieu nommé Nakayama, la bande d'Ōama fut rejointe par d'autres alliés :

逮于伊賀中山、而当国郡司等、率数百衆歸焉。

Ils arrivèrent à Nakayama d'Iga, les fonctionnaires de district de cette province les rejoignirent en conduisant avec eux plusieurs centaines d'hommes².

Selon Kuramoto, le *Nihon shoki* exagère les nombres : à ce stade, le groupe d'Ōama ne devait pas compter plus d'une centaine d'hommes³. En ce qui concerne la position de Nakayama, il existe plusieurs théories à ce sujet. Il est cependant intéressant de remarquer qu'à l'Est de cette zone se trouve le village d'Ōyamata, dans le district d'Ayama. Il s'agit du village natal de la mère d'Ōtomo, Iga no Uneme Yakako 伊賀采女宅子⁴. Il se peut que la destruction des relais ait eu comme objectif d'empêcher les partisans d'Ōtomo, basés dans cette zone, de donner l'alarme concernant les mouvements d'Ōama. Effectivement, la bande comptait alors au moins une centaine d'hommes et le double ou le triple de chevaux : ils étaient très repérables. C'est sans doute pour éviter d'être découvert trop tôt qu'Ōama décida d'effectuer sa première jonction dans la province d'Iga et non pas dans celle de Yamato.

À l'aube du jour suivant, le groupe fit étape dans la lande de Tara 荊萩野⁵. Au total, Ōama et sa suite parcoururent 70 kilomètres en 24 heures. En tenant compte des arrêts effectués le long du parcours, Kuramoto considère que le groupe avança à une vitesse moyenne de 4 km/h⁶, ce qui signifie un total de dix-sept à dix-huit heures de marche. Ce n'est pas inconcevable si les voyageurs sont montés et peuvent changer de monture, et s'ils voyagent avec un bagage très léger. On a pu constater que le groupe est nourri par des tiers tout au long du parcours, on peut donc assumer qu'ils ne portaient pas de vivres avec eux, si ce n'était de l'eau. Cela reste en tout cas un exploit remarquable, surtout si l'on considère qu'il ne s'agissait que de la première partie du voyage. Comme élément de repère, une compétition de randonnée équestre est souvent

¹SHIYA Kihō, *op. cit.*, p. 177-185.

²*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.24 (672), p. 388-389.

³KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 59-73.

⁴SHIYA Kihō, *op. cit.*, p. 177-185.

⁵*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.24 (672), p. 388-389.

⁶KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 59-73.

constituée d'un parcours qui peut aller de 32 à 96 km¹. De manière plus précise, selon le *Nihon shoki*, le groupe arriva au district de Nabari vers minuit, ce qui signifie que le groupe d'Ōama n'eut que cinq ou six heures pour brûler le relais, arriver à Iga, brûler le deuxième relais, faire jonction avec ses alliés à Nakayama et arriver à l'aube à la lande de Tara. Le tout en se déplaçant dans l'obscurité. Une rapidité de ce genre et un effort prolongé depuis le matin précédent impliquent la présence de chevaux capables de faire face à du terrain vallonné dans le noir, et la capacité d'exercer une coordination remarquable entre groupes. On peut supposer que le fonctionnaire d'Iga avait apporté ses propres chevaux et chevaux de renforts, mais il est aussi fort probable qu'un certain nombre d'animaux furent pris aux relais de poste. Les attaques aux relais avaient sans doute pour but de terroriser les familles des gérants et interrompre le flux d'informations vers Ōtsu, mais aussi de fournir davantage de chevaux à la bande d'Ōama.

Après une pause, la bande d'Ōama repartit vers l'est et s'arrêta à Tsumue no Yamaguchi 積殖の山口², où ils furent rejoints par le prince Takechi, l'aîné d'Ōama, accompagné de ses hommes³. Ce lieu se trouve aujourd'hui près de la ville d'Iga dans le district d'Ayama 阿山町, dans le département de Mie. Il s'agissait d'un croisement de routes important entre Ōmi et Ise⁴. La Capitale Ōtsu, où se trouvait Takechi, est à environ 55 km. Pour que le prince ait pu rejoindre son père à cet endroit le matin du 25, il aurait fallu quitter Ōtsu au plus tard le 24 au soir. Il semble ainsi certain que le point de rendez-vous et le parcours prévu avaient été définis à l'avance. Avant que la cour d'Ōmi pût se rendre compte de la fuite d'Ōama, le prince et son fils étaient déjà très loin⁵.

Après avoir fait la jonction avec Takechi et les siens, le Prince Ōama traversa les collines qui séparaient Iga et Ise par le col d'Ōyama 大山 et il arriva à Suzuka 鈴鹿, dans la province d'Ise. Là, il fut rejoint par le gouverneur de la province, le gouverneur adjoint et le directeur des bains chauds, accompagnés de leurs hommes⁶.

¹HYLAND, Ann, *Riding Long Distance*, Londres, J. A. Allend & Co. Ltd, 1993 (1989), p. 15.

²Ce toponyme signifie littéralement « le *tsuge* de Yamaguchi », *tsuge* étant le nom vulgaire du *Buxus microphylla*, une variété japonaise de buis

³*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.24 (672), p. 388-389.

⁴SHIYA Kihō, *op. cit.*, p. 177-185.

⁵KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 73-81.

⁶HYLAND, Ann, *op. cit.*, p. 15.

則且發五百軍、塞鈴鹿山道。到川曲坂下、而日暮也。以皇后病之、暫留輿而息。然夜曠欲雨。不得淹息而進行。於是、寒之雷雨已甚。從駕者、衣裳濕、以不甚寒。乃到三重郡家、焚屋一間、而令燴寒者。

Ensuite, on rassembla une troupe de 500 hommes et on leur ordonna de barrer la route de Suzuka. Ils atteignirent Sakamoto, dans le district de Kawawa à la tombée de la nuit. Puisque la reine était épuisée, pendant un moment, on arrêta le palanquin. Cependant, dans la nuit, des nuages se massèrent et il se mit à pleuvoir. Cela ne s'arrêta pas et ils poursuivirent. Il faisait froid, les éclairs et la pluie étaient accablants. Finalement, ils arrivèrent à la résidence du chef de district de Mie, ils mirent le feu à l'un des bâtiments et laissèrent les hommes transis se réchauffer¹.

La barricade temporaire de Suzuka se trouvait, selon Shiiya, sur le côté sud de la divergence des actuelles autoroutes 1 et 25, et le centre du district se situait peu éloigné, sur la rive sud de la rivière Suzuka, là où se trouve actuellement Furumaya 古厩². Le centre du district de Mie, où la bande d'Ōama s'arrêta finalement, se trouverait, selon Shiiya, près de Higashisakabe 東坂部町, dans la circonscription de Yokkaichi. En 1968, des fouilles mirent au jour les restes d'un village daté du VII^e ou VIII^e siècle. Malheureusement, les recherches furent brèves pour ne pas ralentir les projets de développement de la ville. Il n'a été hélas pas possible de déterminer s'il s'agissait bien du centre du district de Mie, ou s'il s'agissait simplement d'un village du début du VIII^e siècle³.

On peut constater qu'à ce moment-là, l'armée d'Ōama comptait plusieurs centaines d'hommes. L'utilisation des chevaux a été fondamentale dans la diffusion rapide des messages, la coordination et le déplacement des troupes. Il y a environ 120 kilomètres entre le palais de Yoshino et le centre du district : de l'aube du 25 à la nuit du 25, le groupe d'Ōama parcourut donc presque le double de ce que Clausewitz considérait comme la distance maximale pour une marche forcée⁴. Ceci est encore plus remarquable si l'on considère que la route traversait des collines et qu'un mauvais orage se déchaîna pendant les dernières heures. Il est évident que, sans un nombre adéquat de chevaux, le plan d'Ōama n'aurait jamais pu être

¹*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.24 (672), p. 388-389.

²SHIYA Kihō, *op. cit.*, p. 177-185.

³*Ibid.*

⁴VON CLAUSEWITZ, Carl, *op. cit.*, p. 319.

réalisé. La rapidité et l'organisation de l'action d'Ōama sont telles que Shiiya n'hésite pas à les définir « guerre éclair », *dengeki sakusen* 電撃作戦, *blitzkrieg*¹.

Le 26^e jour, Ōama fut rejoint par son autre fils, le prince Ōtsu, accompagné de ses hommes². Il reçut d'ailleurs la nouvelle provenant de la province de Mino :

将及郡家、男依乘馱来奏曰、発美濃師三千人、得塞不破道。

Une fois arrivé au centre administratif du district [d'Asake, 朝明郡, dans la province d'Ise], [Murakuni no Muraji] Oyori arriva sur un cheval du réseau de poste et dit :

« On a levé une bande de 3 000 hommes dans la province de Mino, ils ont réussi à fermer la route de Fuwa »³.

Comme on a pu le voir, selon le *Nihon shoki*, Ōama envoya ses messagers à Mino le 22 du mois. Il n'aurait donc fallu que quatre jours pour que le message arrive à Mino, que 3 000 hommes soient mobilisés et la route de Fuwa bloquée. Selon Hayakawa, cette rapidité et cette efficacité sont une preuve qu'Ōama avait préparé à l'avance ses plans, et que ces troupes étaient prêtes à l'action avant le départ du prince, n'attendant qu'un signe de sa part⁴. L'habileté d'Ōama à organiser ces actions avec tant de précision témoigne d'ailleurs du soutien qu'il avait dans les provinces orientales. Naoki estime que, alors qu'Ōama exerçait son influence dans les provinces à l'est d'Ōmi, la base militaire d'Ōtomo était constituée principalement par les provinces de Settsu, d'Izumi et de Yamato⁵.

Le *Nihon shoki* ne nous offre pas de précisions concernant l'équipement des soldats qu'Ōama recruta au long de son parcours. On constate cependant que la rapidité de déplacement ne change pas. On peut donc conclure avec certitude qu'au moins une grande partie de ces hommes étaient à cheval, mais sans affirmer avec certitude s'il s'agissait de guerriers montés amenant leurs chargeurs de combat, ou de combattants à pied se déplaçant à cheval. De même, les 3 000 hommes mobilisés en quelques heures dans la province de Mino se déplaçaient très probablement à cheval. Il est peu probable qu'un nombre important d'hommes armés ait campé au même endroit pendant plusieurs jours en l'attente d'un signe de la part

¹SHIYA Kihō, *op. cit.*, p. 184.

²*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.24 (672), p. 390-391.

³*Ibidem*, Tenmu 1.6.24 (672), p. 390-391.

⁴HAYAKAWA Mannen, *op. cit.*, p. 48-60.

⁵NAOKI Kōjirō 直木孝次郎, *Kodai no dōran* 古代の動乱 (Révolution du temps ancien), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2009, p. 190-196.

d'Ōama : même si l'on considère que la majorité des notables locaux étaient complices d'Ōama, la réunion d'un nombre important de soldats aurait sans doute attiré l'attention de la cour d'Ōmi. Il est donc vraisemblable que ces soldats se tenaient prêts, mais qu'ils étaient éparpillés à différents endroits. La rapidité avec laquelle cette armée put se rassembler et prendre position atteste que des chevaux furent sans doute employés. Malheureusement, dans ce cas aussi, on ne dispose pas de détails suffisants pour déterminer s'il s'agissait de simples chevaux de selle ou de chargeurs de combat. En conclusion, deux jours après son départ, on constate qu'Ōama a réussi à couper la voie principale qui reliait Ōmi et la région du Nord-est, et, en tenant la passe de Suzuka, il a réussi à empêcher une avancée des troupes d'Ōtomo dans la province d'Ise, lui barrant ainsi l'accès au Tōkaidō. La rapidité de coordination, communication et exécution fut centrale dans l'aboutissement de cette stratégie.

Avant de poursuivre son voyage, Ōama mit son fils Takechi à la tête des guerriers de Fuwa, il envoya des suivants sur les routes Tōsandō et Tōkaidō pour lever d'autres troupes, et il s'installa finalement dans le district de Kuwana 桑名郡¹, situé près de l'embouchure des rivières Kiso 木曾川, Ibi 揖斐川 et Nagara 長良川. On estime que le centre du district se trouvait sur une colline boisée sur la rive occidentale de la rivière Ibi, non loin du pont du chemin de fer². Inoue remarque que, dans la version annotée du XIII^e siècle du *Nihon shoki*, une notation tirée des écrits d'Anto no Chitoko 安斗智徳 spécifie que la province du circuit du Tōsandō d'où Ōama espérait obtenir des soldats était la province de Shinano³. Comme on a pu le voir dans les chapitres précédents, parmi les provinces orientales, Shinano était l'une des principales provinces productrices de chevaux, même si, comme nous le verrons plus loin, il apparaît que la majorité des troupes d'Ōama provenait de la province d'Owari.

Ainsi, en trois jours seulement et en anticipant toute action de la part de la cour d'Ōmi, Ōama réussit à quitter Yoshino, à se retirer dans une position de force, positionner ses forces à Suzuka et Fuwa, et couper l'accès aux provinces orientales. La vitesse joua un rôle important dans cette première phase, et elle fut possible grâce à l'emploi d'un nombre considérable de chevaux. Il s'agit ici du premier exemple documenté d'un emploi tactique de ces animaux.

Shoffner définit le niveau tactique de la guerre comme l'emploi des unités de combat, ce qui inclut le mouvement organisé des différentes unités par rapport les unes aux autres, par rapport au terrain, et par

¹*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.26 (672), p. 390-391.

²SHIYA Kihō, *op. cit.*, p. 177-185.

³*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.26 (672), note 25 p. 391.

rapport à l'ennemi¹. Si l'on adopte cette définition, on peut affirmer que, en 672, les chevaux jouèrent bien un rôle tactique important. Si l'on analyse cette première phase à travers la célèbre équation de Maxwell-Taylor, l'importance de ces animaux apparaît encore plus marquée. L'équation se décline ainsi :

$$\text{Stratégie} = \text{Fin} \times \text{Approche} \times \text{Moyens}^2$$

« Fin » étant l'objectif désiré (bloquer l'accès aux provinces orientales), « approche » (ou « méthode ») étant l'organisation et l'emploi des ressources visant à l'obtention de la fin, et « moyens » étant les ressources à disposition. Il faut une cohérence entre les trois piliers de la stratégie, car le manque d'un des éléments rend le résultat nul³. Dans le cas examiné ici, sans la rapidité de communication, de coordination et de mouvement assurée par un nombre important de chevaux, la stratégie adoptée par Ōama n'aurait pas été concevable.

LES TROUBLES DE JINSHIN (672) - LA RÉACTION DE LA COUR D'ŌMI

Il est fort probable que la Cour d'Ōmi se soit rendu compte d'un coup d'État imminent, soit suite à une alerte du prince Takasaka, soit suite au départ du prince Takechi. Selon le *Nihon shoki*, une fois informé des actions de son oncle, Ōtomo hésita à le poursuivre avec sa propre cavalerie et il opta pour renforcer d'abord sa position. Il envoya des émissaires dans l'Est, aussi bien que dans le Yamato, le nord de Kyūshū et à Kibi, pour demander davantage de troupes. Il ordonna aussi l'assassinat des deux fonctionnaires en charge de Tsukushi et Kibi, soupçonnés d'être des alliés d'Ōama⁴.

Ce dernier passage, concernant Chikuzen et Kibi, apparaît quelque peu étrange. Comme on l'a mentionné auparavant, Kibi avait fourni le gros des troupes pour la mission en Corée, et la province était restée appauvrie suite à la débâcle de Paekgang. Elle était donc dans l'incapacité de lever un nombre important de troupes. De plus, le centre administratif de la province de Kibi se trouvait à plus de 180 kilomètres de la capitale Ōtsu⁵. Si on reprend les estimations de Clausewitz, il y avait au moins quatre à cinq jours de marche entre les deux centres, et ceci sans considérer le temps nécessaire pour mobiliser un nombre suffisant de soldats. Même si Ōtomo soupçonnait son oncle d'avoir des alliés prêts à lui venir en aide, il était

¹SHOFFNER, Thomas A., *Napoleon's cavalry: A key element in decisive victory*, Mémoire présenté à Faculty of the U.S. Army Command and General Staff College, Master of Military Art and Science, New York, United States Military Academy, 1990, p. 5-6.

²SANFELICE DI MONTEFORTE Ferdinando, *La Strategia*, Catanzaro, Rubbettino, 2010, p. 57.

³*Ibidem*, p. 56-58.

⁴*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.26 (672), p. 390-391.

⁵KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 109-112.

sans doute au courant que la suite initiale d'Ōama comptait une trentaine de personnes sans chevaux, dont une dizaine de femmes, son épouse et ses enfants en bas âge. Il aurait donc eu intérêt à envoyer une bande petite et rapide, plutôt que de lever une armée proprement dite.

Pourquoi la cour d'Ōmi a-t-elle décidé de ne pas envoyer des hommes immédiatement, mais plutôt d'investir plusieurs jours dans l'ouest, tout en connaissant la situation précaire de cette région ? Ceci ne pouvait avoir comme résultat que de laisser à Ōama le temps de mobiliser ses alliés et de renfoncer sa position. Ces doutes se posent plus encore par rapport à la demande envoyée dans le nord de Kyūshū. À la différence du fonctionnaire de Kibi, qui selon le *Nihon shoki* fut assassiné par l'envoyé d'Ōtomo lors de leur rencontre, le gouverneur de Chikuzen, le Prince Kurikuma, échappa à son assassin car il se présenta accompagné par ses fils. Il refusa d'envoyer tout soutien militaire à la cour d'Ōmi¹.

「筑紫國者、元戎邊賊之難也。其峻城深隍、臨海守者、豈爲內賊耶。今畏命而發軍、則國空矣。若不意之外、有倉卒之事、頓社稷傾之。然後、雖百殺臣、何益焉。豈敢背德耶、輒不動兵者、其是緣也。」

« Depuis le début, la province de Tsukushi a été une protection contre les troubles étrangers. Ces remparts sont hauts, ces fossés sont profonds, ils font face à la mer et veillent, comment seraient-ils donc destinés à un ennemi interne ? Si maintenant j'avais obéi à ces ordres et levé une armée, j'aurais laissé le pays sans défense. Si quelques imprévus, si à l'improviste quelque chose arrivait, le pays serait violemment renversé. Même si on me tue cent fois après cela, quelle utilité ? Comment vais-je désobéir à mon devoir ? Ainsi, pour cette raison, je ne vais pas mobiliser les soldats. »².

Le refus de Kurikuma est bien compréhensible si l'on considère que, comme on l'a souligné plus en haut, la crainte d'une attaque de la part de Silla ou des Tang (ou des deux) était très vive à cette époque. Cependant, les mêmes questions qu'avec Kibi se posent ici : pourquoi demander un soutien militaire à une province lointaine, en sacrifiant ainsi le seul élément dont Ōama pouvait se servir au début de sa révolte : le temps ? Dans l'ensemble, la relation des événements touchant à la cour d'Ōmi reste douteuse. En effet, selon Kuramoto, on ne peut exclure la possibilité que ce passage du *Nihon shoki* soit une mystification, une pièce de propagande politique visant à décrire Ōtomo comme un despote illégitime, tyrannique et obtus³. Ce qui

¹*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.26 (672), p. 391-393.

²*Ibidem*, Tenmu 1.6.26 (672), p. 391-393.

³KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 109-112.

est certain, c'est que, lors de la découverte de la révolte d'Ōama, la cour d'Ōmi ne pouvait compter ni sur les soldats des provinces occidentales ni sur ceux de Kyūshū. Il est ainsi vraisemblable que Ōtomo ait vraiment essayé d'envoyer un message dans les provinces orientales. Cependant, les messagers envoyés au long de la Tōsandō trouvèrent la route barrée à Fuwa¹.

東方驛使磐鋏等、將及不破、磐鋏独疑山中有兵、以後之緩行。時、伏兵自山出、遮藥等之後。磐鋏見之、知藥等見捕、則返逃走、僅得脱。

Le groupe de [Ina no Kimi] Iwasuki, qui avait été envoyé en tant que messagers montés dans l'Est, se rapprochait de Fuwa. À ce moment, seul Iwasuki, qui se doutait de la présence de soldats dans les montagnes, restait à l'arrière et procédait calmement. Sur ce, les soldats cachés en embuscade sortirent des montagnes, et les arrières de [Fumi no Atae] Kusuri et les siens furent coupés. Iwasuki vit cela, et il sut que Kusuri et les siens allaient être capturés. Il se retourna et s'enfuit au galop, il réussit à peine à se sauver².

Le 27^e jour, le prince Takechi rapporta cet événement à son père en spécifiant qu'il s'était passé « la veille au soir », *sakuya* 昨夜³. Ces détails nous laissent voir à quel point la rapidité fut un facteur décisif dans la guerre, et à quel point la marge d'erreur d'Ōama était réduite : Takechi fut envoyé à Fuwa dans la journée, et le soir même il captura les envoyés d'Ōtomo. Quelques heures de retard, et celui-ci aurait eu la possibilité de mobiliser les soldats des provinces orientales et de prendre Ōama à revers. Par ailleurs, malgré le fait que le *Nihon shoki* nous montre, comme on a pu le voir, un souverain hésitant à passer à l'action, on constate que la cour d'Ōmi devait être très consciente de l'importance de la rapidité : la route entre Ōtsu et Fuwa, d'environ 90 km, constituait une distance que les envoyés du souverain parcoururent en moins d'un jour, sans doute grâce à l'usage du service de poste.

Ayant bloqué avec succès la route du Tōsandō, Ōama fut rejoint par le gouverneur de la province d'Owari, accompagné par un nombre considérable de soldats :

比及郡家、尾張国司守小子部連鉏鉤、率二万衆歸之。天皇即美之、分其軍、塞処々道也。

¹*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.26 (672), p. 392-393.

²*Ibidem*, Tenmu 1.6.26 (672), p. 393.

³*Ibid.*, Tenmu 1.6.27 (672), p. 393.

Au moment où [Ōama et les siens] arrivaient au centre du district [de Fuwa], le gouverneur de la province d'Owari, Chiisakobe no Muraji Sahichi, arriva en conduisant une armée de 20 000 hommes. Le souverain [Ōama] immédiatement le loua, il partagea ces troupes et les différentes routes furent ainsi fermées¹.

Même si on considère le chiffre de 20 000 comme largement exagéré, le fait qu'Owari ait pu mobiliser une armée de plusieurs milliers d'hommes donne de la crédibilité à la thèse selon laquelle les provinces orientales étaient déjà en état de mobilisation pour une possible guerre contre le royaume de Silla. Il se peut même qu'Ōama soit passé à l'acte une fois la mobilisation terminée, pour pouvoir s'approprier ces troupes². De plus, même si dans ce passage le *Nihon shoki* laisse entendre que Chiisakobe no Muraji Sahichi épousait pleinement la cause d'Ōama, après la victoire de ce dernier, on est informés que Saichi s'enfuit dans les montagnes, où il mit fin à ses jours³. Dans le *Nihon shoki*, Ōama exprime surprise et chagrin par rapport à la mort de Saichi, mais d'autre part on remarque que, pendant la guerre, Saichi n'obtint aucune position de commandement : son armée fut démembrée et assignée à d'autres hommes proches d'Ōama et ses fils. Ceci laisse penser que la fidélité de Saichi à la cause d'Ōama n'était pas tout à fait solide. Kuramoto se demande même si Saichi n'avait pas en principe l'intention de se rendre à Ōmi en prévision d'une guerre contre Silla, avant d'être intercepté par Ōama. Ayant été arrêté, ce à quoi il ne s'attendait pas, il est possible qu'il ne sût comment réagir et que le commandement lui ait été enlevé en profitant de la confusion du moment⁴. Il est donc fort possible que cette même armée qui constitua le gros des troupes d'Ōama aurait pu être employée pour le poursuivre si les messagers d'Ōmi étaient passés par Fuwa avant que Ōama ait pu barrer la route. De plus, même si on doute de l'exactitude du chiffre « 20 000 », il est peu probable que la province d'Owari ait pu, à elle seule, offrir une armée de grande envergure. Selon Hayakawa, cette armée était plus probablement une armée composite de nombreuses provinces orientales. Il souligne aussi le fait que les « dizaines de milliers » mentionnées dans le *Nihon shoki* ne sont pas vraisemblables. En effet, à en juger par les affrontements décrits et par les temps de parcours, il estime que les armées étaient de l'ordre de plusieurs milliers plutôt que de dizaines de milliers⁵.

Pendant que ces événements se déroulaient dans la province de Mino, un deuxième front s'ouvrit dans la province de Yamato, grâce à l'initiative d'Ōtomo no Muraji Fukei 大伴連吹負, le frère cadet d'Ōtomo no

¹*Ibid.*

²KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 34-44.

³*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.8.25 (672), p. 406-407.

⁴KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 95-108.

⁵HAYAKAWA Mannen, *op. cit.*, p. 107-110.

Muraji Makuta 大伴連馬來田, qui avait répondu à l'appel d'Ōama et avait voyagé à ses côtés dès le départ de Yoshino. À la différence de Makuta, Fukei avait décidé de se faire une réputation par une action indépendante et avait essayé de lever une bande à travers ses connaissances personnelles. Toutefois, selon le *Nihon shoki*, il n'avait réussi qu'à assembler « quelques dizaines de personnes »¹. Malgré la taille réduite de sa troupe, avec la collaboration d'un fonctionnaire laissé à la garde du Palais d'Okamoto, Fukei élaborait une attaque-surprise sur l'ancienne capitale d'Asuka, et en particulier au camp du Prince Takasaka² :

是日、大伴連吹負[...]既而繕兵於百濟家、自南門出之。先秦造熊、令犢鼻而乘馬馳之、俾唱於寺西營中曰、高市皇子、自不破至。軍衆多從。爰留守司高坂王、及興兵使者穗積臣百足等、拋飛鳥寺西槻下爲營。唯百足居小墾田兵庫、運兵於近江。時營中軍衆、聞熊叫声、悉散走。仍大伴連吹負、率數十騎劇來。則熊毛及諸直等、共與連和。軍士亦從。乃奉高市皇子之命、喚穗積臣百足於小墾田兵庫。爰百足乘馬緩來。逮于飛鳥寺西槻下、有人曰、下馬也。時百足下馬遲之。便取其襟以引墮、射中一箭。因拔刀斬而殺之。乃禁穗積臣五百枝・物部首日向。俄而赦之置軍中。且喚高坂王・稚狹王、而令從軍焉。既而遣大伴連安麻呂・坂上直老・佐味君宿那麻呂等於不破宮、令奏事狀。天皇大喜之。因乃令吹負拜將軍。

En ce jour [le 27, NdT] Ōtomo no Muraji Fukei [...] réunit ses troupes à la maison de Kudara et partit du portail sud. Tout d'abord, il ordonna à Hada no Miyatsuko Kuma de s'habiller en sous-vêtements, de monter à cheval et de galoper au cœur du campement situé à l'ouest du temple et de clamer : « Le Prince Takechi est arrivé de Fuwa, suivi par des troupes nombreuses ! »

Ainsi, le protecteur du palais, le prince Takasaka, et l'envoyé chargé de lever une armée, Hozumi no Omi Momotari, tous se rapprochèrent de l'arbre *tsuki* à l'ouest du temple d'Asuka et campèrent là.

Cependant, Momotari se trouvait à l'arsenal d'Owarida, d'où les soldats étaient acheminés vers Ōmi. À cet instant, les soldats rassemblés dans le camp entendirent les cris de Kuma et ils se dispersèrent en fuyant de tous côtés. Après

¹*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.26 (672), p. 392-393.

²*Ibidem*, Tenmu 1.6.27 (672), p. 394-397.

cela, Ōtomo no Muraji Fukei arriva à grande vitesse à la tête de quelques dizaines de guerriers montés. Kumage et les Atae [les autres fonctionnaires chargés de la garde du palais [avec Takasaka, NdT] l'accueillirent. Les soldats suivirent.

Ainsi, en disant qu'il s'agissait d'ordres du prince impérial Takechi, il convoqua Hozumi no Omi de l'arsenal d'Owarida. Après cela, Momotari enfourcha son cheval et arriva calmement. Quand il arriva au pied de l'arbre *tsuki* à l'ouest du temple d'Asuka, il y eut un homme qui dit : « Descends de ton cheval ! »

À ce moment, Momotari fut lent à descendre. Immédiatement, on le saisit par le col de sa veste, on le traîna au sol et lui tira une flèche. Puis on dégaina les sabres et on le frappa, et tua. Ensuite, Hozumi no Omi Ioe et Mononobe no Obito Himuka furent capturés. Peu de temps après, ils furent libérés et placés avec le reste de la troupe. Ensuite, on convoqua le prince Takasaka et le prince Wakasa, et on leur fit suivre l'armée. Quand ceci fut accompli, Ōtomo no Muraji Yasumaro, Sakanoue no Atai Okina, Sami no Kimi Sukunamaro et d'autres furent envoyés au palais de Fuwa pour rapporter ce qui s'était passé. Le souverain [Ōama] s'en réjouit beaucoup. Par la suite, il donna des ordres à Fukei et le fit général¹.

On peut lire ce passage comme indicateur de l'instabilité politique de ce moment, en observant comment les soutiens politiques d'Ōtomo semblent se désintégrer au moment même où la nouvelle des actions d'Ōama se répand. Dans le contexte de la présente thèse, il est remarquable de voir comment, à en croire le *Nihon shoki*, un petit groupe de cavaliers put venir à bout d'un nombre bien plus important de soldats en exploitant la surprise. Si le plan détaillé d'Ōama fut possible grâce à la circulation efficace des informations et des déplacements, le coup de Fukei ne fut possible que par une action rapide et décisive. Il est fort probable que, à ce moment, la nouvelle de la capture des envoyés d'Ōmi à Fuwa, survenue le jour précédent, venait de parvenir en Yamato. Ainsi, Fukei put exploiter l'occasion et attaquer le camp de Takasaka.

Il est aussi intéressant de remarquer que la bande de Fukei était constituée d'hommes provenant de ses connaissances personnelles. En particulier, le *Nihon shoki* spécifie que ses compagnons venaient de « une ou deux familles » parmi ses proches. Il s'agit donc d'un exemple d'armée privée, construite sur une base familiale et comptant quelques dizaines de combattants montés. On remarque d'ailleurs que le prince Ōama

¹*Ibid.*, Tenmu 1.6.27 (672), p. 394-397.

récompensa Fukei en lui octroyant un poste de confiance, et ne semble pas troublé du fait que le commandant ait prétendu être le prince Takechi. Il semblerait donc que, pour Ōama, l'initiative et l'indépendance des chefs de bande étaient non seulement tolérées, mais activement encouragées.

Tous ces événements peuvent être interprétés comme *façonnage*¹, normalement défini comme les actions effectuées à tout échelon pour créer et maintenir les conditions nécessaires à une opération décisive. Le façonnage peut être légal ou non légal, et avoir pour but de contrer les capacités de l'ennemi ou d'influencer ses décisions².

LES TROUBLES DE JINSHIN (672) - SECONDE PHASE DE LA GUERRE

Le 2^e jour du 7^e mois, Ōama envoya « plusieurs dizaines de milliers » d'hommes vers la province de Yamato, à travers le col d'Ōyama 大山 (fig. 118). De plus, il ordonna encore à « des dizaines de milliers d'hommes » d'avancer de Fuwa vers la province d'Ōmi³. Comme on vient de le mentionner, ces nombres sont sans doute exagérés, mais on peut retenir qu'Ōama procéda sur deux fronts : l'un le long de la Tōsandō, vers la Capitale Ōtsu, et l'autre en rebroussant le chemin que lui-même avait emprunté pour quitter le Yamato, sans doute pour protéger ses arrières. Le *Nihon shoki* spécifie que, parmi les troupes envoyées en Yamato, 3 000 hommes sous les ordres d'Ō no Omi Honji 多臣品治 reçurent l'ordre de se positionner sur la plaine de Tara, et Tanaka no Omi Tarimaro 田中臣足麻呂 fut envoyé avec l'ordre de protéger la route de Kurafu 倉歷道⁴. Selon Shiiya, la « route de Kurafu » courait entre les localités actuelles de Tsuge 柘植, dans la circonscription de la ville d'Iga, et Aburahi 油日, dans la circonscription de Kōka 甲賀市 dans le département de Shiga. Elle représentait donc une route importante entre Ōmi et Iga⁵.

De son côté, Ōtomo envoya des troupes, « plusieurs dizaines de milliers », pour briser le blocus de Fuwa. Cependant, pendant que l'armée d'Ōmi campait sur la rivière Inugami 犬上川, une dispute éclata entre les généraux. L'un d'eux fut assassiné et un autre se suicida. L'armée se trouva ainsi dans la confusion, incapable d'avancer vers l'ennemi. De surcroît, un autre général fit défection et rejoignit Ōama⁶ :

¹eng. *Shaping operations*.

²SHOFFNER, Thomas A., *op. cit.*, p. 5-6.

³*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.7.2 (672), p. 396-397.

⁴*ibid.*

⁵SHIYA Kihō, *op. cit.*, p. 179-185.

⁶*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.7.2 (672), p. 396-397.

是時、近江將軍羽田公矢国、其子大人等、率己族來降。因授斧鉞、拜將軍。即北入越。

À ce moment-là, le général d'Ōmi Hata no Kimi Yakuni, avec son fils Ushi et les siens, vint faire soumission avec ses gens. Pour cela, on lui octroya la hache de guerre [*fuetsu* 斧鉞] et on le nomma général. Ensuite, il fut envoyé dans le nord de Koshi¹.

Cette section du *Nihon shoki* présente la cour d'Ōmi comme étant déchirée par la rivalité entre hauts personnages. Il est ici intéressant de souligner que Hata no Kimi Yakuni était à la tête d'une bande constituée par « ses gens », *ono ga yakara* 己族, littéralement des « membres de sa propre famille ». Comme dans le cas de Fukei, il semble ainsi que les chefs locaux et les hauts personnages disposaient de leur propre armée privée. Sans doute ces unités étaient elles de taille et de composition variables, et elles étaient armées, entraînées et entretenues par le chef. Par « Koshi », on entend ici les provinces situées au nord et nord-est du Lac Biwa, autrement dit les provinces du Hokurikudō. Avec l'acquisition de Yakuni, Ōama put donc barrer complètement à Ōtomo tout accès à la moitié orientale de l'île de Honshū.

Le *Nihon shoki* n'est malheureusement pas très éloquent en ce qui concerne la stratégie adoptée par la cour d'Ōmi. Un court passage nous informe par exemple que cette dernière avait attaqué un village de Tamakurabe :

先是、近江放精兵、忽衝玉倉部邑。則遣出雲臣狛、擊追之。

Avant cela, Ōmi avait déchaîné des troupes d'élite, qui avaient immédiatement attaqué le village de Tamakurabe. Ainsi, Izumo no Omi Koma fut envoyé, et il les défit et chassa².

Selon Inoue, Tamakurabe se trouvait probablement dans la localité actuelle de Samegai 醒井, dans le département de Shiga³. Cet endroit se situait dans la province d'Ōmi, à une quinzaine de kilomètres de Fuwa. On peut ainsi supposer que la cour d'Ōtsu avait placé des troupes à cet endroit afin d'attaquer les rebelles installés à Fuwa. La source précise qu'il s'agit de troupes d'élite, donc on peut supposer qu'il s'agissait de

¹*Ibidem*, Tenmu 1.7.2 (672), p. 397.

²*Ibid.*, Tenmu 1.7.2 (672), p. 398-399.

³*Ibid.*, Tenmu 1.7.2 (672), p. 398.

guerriers montés, mais le texte n'offre aucun détail à leur sujet, ni même la date à laquelle ils arrivèrent à Tamakurabe.

Dans la province de Yamato, Fukei mit en sécurité la région où se situaient les palais des souverains d'Asuka, qu'il avait arrachée à Takasaka, et établit son camp sur le col de Nara 乃樂山. Le *Nihon shoki* offre une description très brève des fortifications temporaires érigées à Asuka¹ :

解取道路橋板、作楯、堅於京邊衢以守之。

[...] Ils délièrent et enlevèrent les planches des ponts des routes [menant à la ville], ils les façonnèrent en pavois, ils les dressèrent dans les rues des alentours de la capitale et ils commencèrent leur garde².

Le démantèlement des ponts et la création de barricades de pavois en bois rappellent les défenses adoptées des siècles plus tard lors de la guerre de Genpei, sur la rivière Uji³. C'est le premier exemple, dans cette guerre, d'une tentative de maintenir le contrôle sur une position aussi complexe qu'un complexe de bâtiments tel Asuka. Comme on a pu le remarquer, la stratégie d'Ōama ne visait pas à conquérir des centres, mais à bloquer les communications, diviser l'ennemi et acquérir des ressources militaires. Ōama attaque en utilisant le mouvement et sa priorité est d'empêcher le mouvement de l'adversaire. Le *Nihon shoki* ne décrit pas le camp de Takasaka, mais on peut déduire du déroulement des faits que ce n'était pas une position fortifiée (du moins pas complètement), et surtout il ne comprenait pas l'ensemble de la ville, ni le palais d'Okamoto. Il est vrai qu'Asuka représentait un symbole important dans la légitimité du souverain. De plus, on trouvait ici l'arsenal d'Owarida, mentionné plus haut, qui était probablement une source importante pour la logistique de la cour d'Ōmi⁴.

Ces fortifications temporaires avaient aussi la fonction de décourager une attaque : le 4^e jour, le général d'Ōmi, Ōno no Kimi Hatayasu 大野君果安 délogea Fukei de son camp sur le col de Nara et continua sa route jusqu'à Asuka, mais en voyant les barricades et les ponts détruits, il n'osa pas s'approcher⁵. Le col de Nara était un point de passage important entre l'Ōmi, le Yamato et le Yamashiro⁶, et il se situe à une

¹*Ibid*, Tenmu 1.7.3 (672), p. 398-399.

²*Ibid*.

³ICHIKO Teiji 市古貞次, *Heike monogatari* 平家物語 (Le dit des Heike), vol. 1, chap. 4, Tōkyō, Shōgakkan, 1994, p. 315-321.

⁴HAYAKAWA Mannen, *op. cit.*, p. 40-60.

⁵*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.7. 4 (672), p. 398-399.

⁶*Ibidem*, Tenmu 1.7. 3 (672), p. 398.

vingtaine de kilomètres de distance d'Asuka¹. Si le *Nihon shoki* est correct dans le déroulement de ces événements, Hatayasu arriva à Asuka avant la tombée de la nuit, car il put voir les barricades. Même si l'on considère que la bataille sur le col Nara fut brève et eut lieu très tôt le matin, il est fort possible que les troupes de Hatayasu aient pu couvrir une telle distance en quelques heures, car elles disposaient de chevaux de rechange. De plus, Hatayasu avait de bonnes raisons pour s'attendre à une attaque-surprise en s'enfonçant dans le Yamato, et il est peu probable qu'il ait poussé au cœur de la province sans avoir à sa disposition des chevaux reposés en cas de bataille. On peut ainsi supposer que chaque combattant monté de cette troupe disposait d'au moins deux ou trois chevaux.

Le jour suivant, les troupes d'Ōama essuyèrent un autre revers dans la province de Yamato, sur le col de Kōka 鹿深山, le col à travers lequel le Prince Takechi rejoignit son père lors de son départ de Yoshino².

甲子、近江別將田辺小隅、越鹿深山、而卷幟抱鼓、詣于倉歷。以夜半之、銜梅穿城、劇入營中。則畏己卒与足摩侶衆難別、以每人令言金。仍拔刀而毆之、非言金乃斬耳。於是、足摩侶衆悉乱之。事忽起不知所爲。唯足摩侶聰知之、独言金以僅得免。

Jour du Cheval aîné du Feu [5^e jour], le général adjoint de la province d'Ōmi, Tanabe no Osumi, traversa le col de Kōka, ses gonfalons enroulés et ses tambours enveloppés, il arriva à Kurafu. À minuit, il bâillonna les soldats³ et pénétra dans les fortifications, il fit soudainement irruption au cœur du camp. En fait, puisqu'il craignait qu'il ne soit difficile de distinguer ses hommes et ceux de [Tanaka no Omi] Tarimaro, chaque homme devait dire le mot « métal ».

Après cela ils dégainèrent leurs sabres et ils frappèrent, en tuant tous ceux qui ne disaient pas « métal ». Sur ce, les troupes de Tarimaro furent plongées dans la confusion. Dans cette situation survenue à l'improviste, ils ne savaient pas quoi faire.

¹KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 122-129.

²*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.7. 5 (672), p. 398-399.

³Le *Nihon shoki* écrit « 銜梅 », ce que Inoue lit *kuraki wo kukumite*. *Kuraki* serait l'équivalent de *bai* « 枚 », une ficelle ou baguette placée en travers de la bouche du soldat pendant une attaque nocturne à la façon d'un mors, pour l'empêcher de parler ou de faire du bruit. Mention de ce procédé se retrouve aussi dans la littérature chinoise.

Cependant, Tarimaro comprit l'astuce et, en disant « métal », lui seul réussit de justesse à s'enfuir¹.

On comprend de ce passage que Tarimaro avait doté son camp de défenses provisoires, probablement des barricades et des barrières de pavois. Cependant, les installations ne devaient pas être complètes, car il semble qu'Osumi arrive à les contourner sans trop de difficulté et à déclencher une attaque-surprise au sein même du camp. Si cette attaque imprévue eut effectivement lieu, on peut supposer qu'Osumi réussit à s'approcher rapidement de la position de Tarimaro. Bien que l'attaque décrite soit clairement une opération menée avec des soldats à pied, il est fort probable qu'Osumi couvrit la distance entre Ōtsu et Kurafu à cheval. La rapidité et l'effet surprise n'étaient donc pas le monopole de la stratégie d'Ōama, mais des tactiques bien établies et maîtrisées par l'élite militaire japonaise.

Malgré le succès de cette attaque nocturne, l'armée d'Ōmi fut par la suite repoussée le 6^e jour, quand elle essaya de déloger les guerriers campés à Tara. Bien que le général d'Ōtomo ait réussi à tomber sur l'ennemi « de manière inattendue », le camp d'Ōama ne fut pas brisé². Le jour suivant, le camp d'Ōama défit encore les troupes d'Ōmi le long de la rivière Yoko 横河 dans le district d'Okinaga 息長, le long de la Tōsandō, et encore le 9^e jour sur le col Toko 鳥籠山, les repoussant davantage vers le palais d'Ōtsu³. Le col Toko est une colline à environ 56 kilomètres du palais d'Ōtsu⁴.

¹*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.7. 5 (672), p. 399.

²*Ibidem*, Tenmu 1.7.6 (672), p. 398-399.

³*Ibid.*, Tenmu 1.7.7, 9 (672), p. 398-399.

⁴KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 166-173.

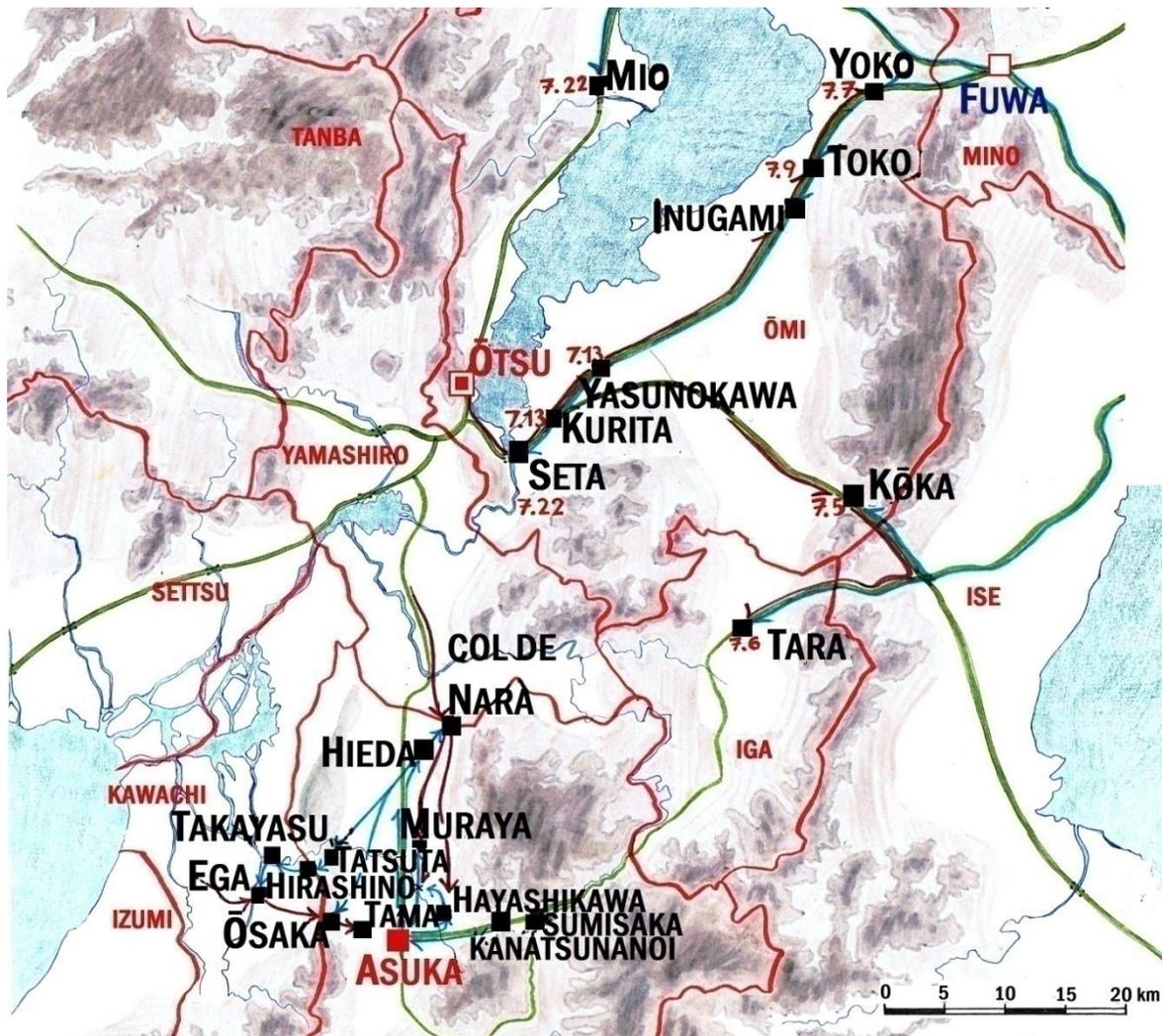


Fig.

Fig. 118, La seconde phase des Troubles de Jinshin.¹

On peut ainsi constater trois théâtres d'opérations : le Yamato, Iga et la Tōsandō vers le palais d'Ōtsu. Ces combats semi-simultanés eurent lieu à des dizaines de kilomètres de distance, ce qui confirme l'organisation décentralisée des armées : les différentes troupes n'étaient pas sous le contrôle direct d'Ōama ou d'Ōtomo, mais agissaient de manière indépendante, unies par un objectif commun. Comme le fait remarquer Kuramoto, les batailles sur la route de Kurafu et la lande de Tara eurent lieu peu avant la bataille sur la Yoko. Compte tenu du fait que la troupe qui avançait le long de la Tōsandō en direction d'Ōtsu était l'armée principale d'Ōama, il est fort probable que l'idée des généraux d'Ōtomo ait été de serrer Ōama en tenaille, en lui opposant une résistance sur la Tōsandō et en tombant sur ses arrières en passant par Ise. Il

¹D'après KODAMA Kōta, *op. cit.*, p. 7 ; SHIRAHAMA Mutsuo, *op. cit.*, p.41-42, 45-46 ; NISHIOKA Toranosuke *et al.*, *op. cit.*, p. 83, 132-137.

est probable que l'armée d'Ōmi ait engagé bataille sur la Yoko car elle n'avait pas connaissance de la défaite subie à Tara¹.

La liberté de décision des généraux semble être confirmée par la rapidité avec laquelle l'armée d'Ōama avançant sur la Tōsandō réagit à la nouvelle de la défaite de Fukei au col de Nara :

是日、東道將軍紀臣阿閉麻呂等、聞倭京將軍大伴連吹負爲近江所敗、則分軍、以遣置始連菟、率千餘騎、而急馳倭京。

Le même jour [9^e], le général Ki no Omi Abemaro et les siens, qui avançaient sur la Tōsandō, furent informés du fait que le général affecté à la capitale de Yamato, Ōtomo no Muraji Fukei, avait été défait par les troupes d'Ōmi. Il divisa son armée et il envoya Okisome no Muraji Usagi à la tête de plus de 1 000 cavaliers, leur ordonnant d'accourir à toute vitesse à la capitale de Yamato².

On remarque premièrement qu'Abemaro ne semble pas consulter le prince Takechi ou son père Ōama avant de prendre une importante décision concernant l'affectation de ses forces. Ceci confirme l'impression exposée auparavant, où l'armée était dirigée par des chefs ayant un contrôle direct sur leurs troupes et agissant en grande autonomie en poursuivant des objectifs préétablis. On constate aussi que la nouvelle de la défaite mit cinq jours à arriver du col de Nara à Toko, qui sont distants d'une centaine de kilomètres environ. Il s'agit d'un temps de parcours particulièrement long pour un message, si on considère la rapidité de mouvements dont les participants ont fait preuve jusqu'à présent. Il se peut que les dates rapportées par le *Nihon shoki* ne soient pas exactes, ou il est possible qu'Abemaro ait reçu le message avant, mais que, en prévision d'affrontements sur la rivière Yoko et sur le col Toko, il ait attendu jusqu'au 9^e jour avant d'envoyer des renforts. Si c'est le cas, cela montrerait que le théâtre de la Tōsandō était prioritaire pour Ōama, et que le théâtre du Yamato n'était qu'un front secondaire voué à faciliter la mission de l'armée de la Tōsandō. Les combats du Yamato seraient donc aussi une opération de façonnage, vouée à amenuiser et diviser les forces d'Ōmi. Il est difficile de connaître, à ce point, le nombre de guerriers concernés, particulièrement si on considère que des chefs ou des bandes pouvaient changer de camp à tout moment. Shiiya considère que l'armée d'Ōama arriva à compter 30 000 ou 40 000 hommes³, mais le *Nihon shoki* n'offre pas de chiffre global exact et, comme on a pu le voir plus haut, une estimation si élevée ne fait pas l'unanimité.

¹KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 154-161.

²*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.7.9 (672), p. 399.

³SHIYA Kihō, *op. cit.*, p.189-197.

L'armée d'Ōama continua d'avancer le long de la Tōsandō, et après une première défaite le 13^e jour du mois sur la Yasunokawa 安河¹, ils réussirent à avancer le long de la route et repoussèrent l'armée d'Ōmi qui gardait le district de Kurita 栗太 le 17^e jour². Les troupes d'Ōama se trouvaient désormais à une vingtaine de kilomètres du palais d'Ōtsu³. Jusqu'à présent, les affrontements ont été de courte durée : en quelques heures, un des adversaires abandonne le camp. Comme on a pu le voir, les affrontements sont résolus assez rapidement pour que le gagnant puisse parcourir par la suite des distances parfois importantes. Ceci est dû à la nature mobile de la guerre au Japon, où le mouvement et la surprise sont souvent préférés aux batailles rangées. L'avancement le long de la Tōsandō apparaît donc relativement ralenti. Le *Nihon shoki* ne donne pas de détails sur ces batailles, mais on peut conclure que Ōtomo et son gouvernement disposaient d'une base de support solide au cœur de la province d'Ōmi, surtout dans la zone proche de la capitale, et furent capables d'opposer une résistance aux troupes d'Ōama.

Cette résistance fut néanmoins insuffisante et la victoire du 17^e jour permit aux troupes d'Ōama d'avancer jusqu'à la rivière Seta 瀬田 :

辛亥、男依等到瀬田。時、大友皇子及群臣等、共營於橋西、而大成陣。不見其後。旗幟蔽野、埃塵連天。鉦鼓之聲、聞數十里、列弩亂發、矢下如雨。其將智尊、率精兵、以先鋒距之。仍切断橋中、須容三丈、置一長板。設有搦板度者、乃引板將墮。是以、不得進襲。於是、有勇敢士、曰大分君稚臣。則棄長矛、以重擲甲、拔刀急蹈板度之。便断着板綱、以被矢入陣。衆悉乱而散走之。不可禁。時將軍智尊、拔刀斬退者。而不能止。因以、斬智尊於橋邊。則大友皇子、左右大臣等、僅身免以逃之。男依等即軍于栗津岡下。是日、羽田公矢國、出雲臣狛、合共攻三尾城降之。

Jour du sanglier cadet du métal [22^e jour], [Murakuni no] Oyori arriva à Seta. À ce moment, le prince Ōtomo et ses ministres avaient placé leur camp à l'ouest du pont, et ils avaient amassé une imposante armée. On ne pouvait pas voir leur arrière-garde. Leurs gonfalons cachaient la terre, leur poussière atteignait le ciel. On entendait le son de leurs gongs à des dizaines de *ri* à la

¹*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.7.13 (672), p. 400-401.

²*Ibidem*, Tenmu 1.7.17 (672), p. 400-401.

³KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 162-165.

ronde. Leurs balistes alignées lançaient des volées confuses, les flèches descendaient telle une pluie. Le général de cette armée, Chison, était à la tête de soldats d'élite, il était la première ligne de défense. Ainsi, il coupa net le pont au milieu sur une largeur de trois planches, et il posa une seule longue planche. Si quelqu'un marchait dessus pour traverser, la planche pouvait être immédiatement retirée et l'homme précipité dans le vide. À cause de cela, on ne pouvait avancer et attaquer.

À ce moment se présenta un guerrier de valeur. Son nom était Ōkida no Kimi Wakami. Il abandonna sa longue lance, il revêtit double armure, il dégaina son sabre et il monta vite sur la planche et traversa. Immédiatement, il coupa la corde attachée à la planche et, sous les volées de flèches, il fonça dans l'armée ennemie. L'armée dans son ensemble fut plongée dans la confusion et se dispersa en courant. On ne pouvait les arrêter. À ce moment, le commandant Chison dégaina son sabre et frappa ceux qui fuyaient. Mais il n'arriva pas à les arrêter. Par la suite, Chison fut tué près du pont. Le prince Ōtomo et les ministres de gauche et de droite et d'autres réussirent à peine à s'enfuir. Oyori et les siens marchèrent jusqu'au pied du col d'Awazu.

Ce même jour, Hata no Kimi Yakuni et Izumo no Omi Mikoma firent jonction et ensemble, ils attaquèrent et prirent le fort de Mio¹.

Selon le *Nihon shoki*, Ōtomo était présent dans le campement sur la rive occidentale de la rivière Seta le jour où Oyori mena son attaque à travers le pont saboté. Si le récit est ici correct, cela ferait d'Ōtomo une rareté : un souverain présent en première ligne. Cependant, compte tenu de l'orientation politique du récit, on ne peut accepter sans réserve les informations concernant le rival d'Ōama. En outre, le récit du guerrier traversant le pont apparaît romancé. Kuramoto remarque que Wakami n'est pas mentionné parmi les hommes récompensés à la fin de la guerre², car il se peut qu'il soit décédé pendant la bataille ou peu après. D'autre part, il est aussi possible qu'il n'ait jamais existé³. De même, comment doit-on interpréter la description des combats ? Peut-on vraiment se fier aux sources ? Selon le *Nihon shoki*, l'avant-garde d'Ōtomo était sous les ordres d'un homme qui n'apparaît pas ailleurs, portant le nom de Chison, un nom peu commun, et dont les soldats étaient armés de balistes, *ōyumi* 弩. On a traduit ici par baliste, car dans les sources

¹*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.7.22 (672), p. 401.

²KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 176-186.

³C'est peut-être ce passage du *Nihon shoki* qui inspira les célèbres exploits décrits dans le *Heike monogatari* lors de la bataille sur la rivière Uji.

successives il semble qu'il s'agisse effectivement de cette arme, plutôt que d'une arbalète. On sait grâce au Code que le Japon disposait effectivement d'*ōyumi*, bien qu'elles n'aient jamais vraiment été utilisées. S'agit-il ici du rare exemple d'*ōyumi* en action ?

Si on interprète *ōyumi* comme baliste, ce passage est très peu vraisemblable : la baliste est une arme de siège, qui n'est pas vraiment efficace sur des lignes d'infanterie (ou même de cavalerie). Il pourrait donc s'agir d'arbalètes, ce qui serait plus sensé dans ce contexte. Cependant, aucun exemple d'arbalète n'est connu à cette époque ou plus tard, et les *ōyumi* mentionnées dans les documents semblent indiquer des armes de siège ou de défense. De plus, il apparaît que les combattants étaient tous à pied, armés d'une longue lance (ou pique) et d'un sabre. Il semblerait donc que les chevaux ne jouèrent aucun rôle dans cet épisode en particulier.

Finalement, le château de Mio était une forteresse de montagne de style coréen que Tenji avait fait construire pour la défense du palais d'Ōtsu. Il semblerait ainsi que la bataille sur le pont fut soutenue par une autre attaque, portée à une forteresse qui menaçait l'armée principale. Encore une fois, on note l'habileté remarquable des troupes d'Ōama pour se coordonner.

La rivière Seta s'écoule du Lac Biwa, à quelques kilomètres seulement du palais d'Ōtsu. À environ 80 km en aval de l'actuel pont de Seta no Karahashi, on a pu exhumer les traces d'un pont daté de la moitié du VII^e siècle, probablement le pont mentionné dans ce passage. On estime qu'il devait avoir une largeur de 9 m, des piliers placés à une quinzaine de mètres les uns des autres, et environ huit travées¹. Le jour suivant, de nouveaux affrontements eurent lieu sur la place du marché à Awazu, mais la guerre était terminée : Ōtomo se suicida le jour même à Yamazaki². Si on inclut la fuite de Yoshino, la guerre entre Ōtomo et le prince Ōama, le futur Empereur Tenmu, eut lieu à la fin de l'été et dura un mois, du 22 du 7^e mois au 23 du 7^e.

LES TROUBLES DE JINSHIN (672) - LA GUERRE EN YAMATO

Pendant que les affrontements se déroulaient sur la Tōsandō, dans le Yamato, Fukei retourna vers le col Nara. Arrivé à Hieda 稗田 et ayant appris l'existence d'une armée imposante en provenance de Kawachi, il envoya 300 soldats sous les ordres de Sakamoto no Omi Takara 坂本臣財 à Tatsuta 龍田 sur la route qui menait à Kawachi, et « plusieurs centaines » de soldats à Ōsaka 大坂, aujourd'hui le col d'Ōsaka 逢坂 dans la ville de Kashiba 香芝町, dans le département de Nara. Cet endroit aussi était un point de passage important entre Yamato et Kawachi. Finalement, un dernier groupe de « plusieurs centaines d'hommes » fut

¹KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 176-186.

²*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.7.23 (672), p. 400-401.

envoyé surveiller la route d'Iwate 岩手道, une autre voie d'accès à la province de Kawachi¹. La bande de Takara fit une pause à la lande de Hirashino 平石, dans les alentours de Tatsuta. Pendant ce temps, ils furent informés que les troupes d'Ōmi étaient en train d'occuper le fort de Takayasu 高安城². La forteresse de Takayasu avait été construite pour la défense de Naniwa en cas d'attaque par la mer³.

Une fois arrivés à la forteresse, ils découvrirent que l'armée d'Ōmi, les ayant vus, avait brûlé les greniers et les magasins et avait abandonné les lieux. Après une nuit passée sur place, les hommes de Fukei virent s'approcher des bandes de l'ouest, dans la direction d'Ōtsu et Tajihi 丹比. Ils décidèrent de livrer bataille :

財等自高安城降以渡衛我河、与韓国戦于河西、財等衆少不能距。

[Sakamoto no Omi] Takara et les siens descendirent du fort de Takayasu et ils traversèrent la rivière Ega, et ils se battirent contre [le général d'Ōmi Iki no Fubito] Karakuni sur la rive ouest. Les hommes de Takara étaient en nombre inférieur et ils ne purent se défendre⁴.

Il est intéressant de voir que Takara, qui occupait une position que l'on pourrait imaginer facile à défendre, décida d'attaquer les ennemis en camp ouvert, après avoir traversé une rivière. Ceci signifie que la rivière devait se trouver dans le dos de la bande de Takara lors de l'affrontement, une position qui est généralement déconseillée. Vu la rapidité avec laquelle la forteresse de Takayasu fut abandonnée, d'abord par les hommes d'Ōmi, puis par ceux de Takara, il semblerait que le fort n'était pas tenable. On a pu constater dans le chapitre précédent que, lors de la guerre contre les Mononobe, ces derniers se retranchèrent et affrontèrent un siège. Cependant, ces forteresses ou résidences étaient souvent vite abandonnées, voire brûlées par le maître avant de les abandonner. Lors de ces Troubles de Jinshin, on a aussi l'exemple de la forteresse de Mio, dont le siège dura moins d'un jour. Il se peut qu'ici on ait un simple exemple de mauvaise tactique (après tout, Takara aurait, semble-t-il, décidé de s'en prendre à une armée supérieure en nombre, et cela avec une rivière à ses arrières). Cependant, il est plus raisonnable de lire cela comme une confirmation de l'importance que le mouvement joue dans l'histoire militaire japonaise, et ceci après une introduction significative de chevaux dans la sphère militaire.

¹*Ibid.*

²*Ibid.*

³KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 122-129.

⁴*Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.7.23 (672), p. 402-403.

Takara et les siens se retirèrent dans le camp de Ki no Omi Ōto 紀臣大音, dont la mission était de garder la route de Kashikon Ōsaka 懼坂道, mais après une journée, l'armée d'Ōmi approcha en grand nombre de plusieurs directions, si bien que Takara et Ōto levèrent le camp et se retirèrent vers différentes directions. Le même jour, Fukei aussi subissait une défaite de la part des troupes d'Ōmi et réussit à s'enfuir à grand peine, avec seulement un ou deux compagnons à cheval. Il rencontra toutefois Usagi, envoyé après la bataille du col Toko. Ils campèrent à Kanatsunanoi 金綱井, où ils regroupèrent les rescapés et se préparèrent à faire face à l'armée d'Ōmi, qui avançait le long la route d'Ōsaka¹.

於是、聞近江軍至自大坂道、而將軍引軍如西。到當麻衢、與壹伎史韓國軍、戰葦池側。時有勇士來目者、拔刀急馳、直入軍中。騎士繼踵而進之。則近江軍悉走之。追斬甚多。

Alors, [Fukei] apprit que l'armée d'Ōmi s'approchait par la route d'Ōsaka, et il guida ses troupes vers l'ouest. Arrivé au croisement de Taima, il donna bataille à Iki no Fubito Karakuni dans les alentours du lac d'Ashi. À ce moment, il y avait un guerrier courageux du nom de Kume, il dégaina son sabre, chargea vite et s'enfonça au cœur de l'armée [ennemie]. Les cavaliers avancèrent en le suivant de près. L'armée d'Ōmi s'enfuit dans toutes les directions. Plusieurs furent poursuivis et tués².

On ne connaît pas avec certitude l'emplacement de ces toponymes, mais on suppose que le camp de Fukei, Kanatsunanoi, devait se trouver dans les alentours d'Imai-chō 今井町, à Katsuraki, alors que Taima était probablement situé à l'emplacement actuel du village de Taima, dans le district de Kita-Katsuraki 北葛木郡³. On ne connaît pas l'emplacement du lac Ashi, mais Imai-machi et Taima se trouvent à une dizaine de kilomètres l'un de l'autre, une distance assez proche surtout si on considère que les deux armées étaient montées. Les affrontements précédents s'étaient aussi déroulés à une quinzaine de kilomètres dans les alentours, ainsi les distances parcourues ne furent pas assez importantes pour présumer un épuisement des hommes ou des animaux.

¹*ibid.*

²*Ibidem*, Tenmu 1.7.23 (672), p. 402-403.

³*ibid.*

Il en est autrement des troupes d'Usagi, qui, elles, arrivaient du col Toko, qui se situait à 130 kilomètres environ d'Imai-chō. Selon le *Nihon shoki*, un jour à peine s'écoula entre l'arrivée d'Usagi et la bataille du lac Ashi. On ne connaît pas la date exacte de l'arrivée d'Usagi, mais selon le *Nihon shoki*, les combats en Yamato étaient conclus le 22^e jour du 7^e mois¹. La succession des combats avant cette date est aussi très serrée, avec généralement un affrontement par jour sur une durée de quatre à cinq jours entre l'incendie de la forteresse de Takayasu et la victoire finale. On peut donc supposer que la bataille au pied du col de Takayasu eut lieu le 16^e ou le 17^e jour. Usagi arriva trois ou quatre jours après, ce qui signifie qu'il arriva autour du 20^e jour et deux ou trois jours plus tard, la guerre sur le front du Yamato était gagnée.

Si on concède aux troupes d'Usagi une nuit de repos après la bataille du col Toko, cela signifie qu'ils partirent le 10^e jour et mirent une dizaine de jours pour rattraper Fukei. Compte tenu de la rapidité avec laquelle Fukei était en train de se retirer au moment de rencontrer Usagi, on peut imaginer que, arrivés en Yamato, Usagi et les siens durent investir deux ou trois jours pour trouver Fukei (qui, selon le *Nihon shoki*, n'était désormais accompagné que d'un ou deux compagnons). Le voyage entre le col Toko et Kanatsunanoi prit donc environ une semaine, ce qui représente environ 18 km par jour. Si on considère que le territoire à traverser est vallonné, ce temps de parcours n'est pas surprenant. Il ne s'agit cependant pas de marches forcées et il est fort probable qu'Usagi, en s'attendant à devoir combattre dès son arrivée, ait ménagé ses hommes et ses chevaux.

Le récit du guerrier héroïque réussissant avec une charge individuelle à briser la première ligne ennemie est probablement romancé. Cependant, si on laisse ces détails à part, le *Nihon shoki* rapporte que Fukei réussit à disperser l'armée d'Ōmi grâce à une charge de cavalerie. Il ne s'agit pas d'un affrontement décisif dans le contexte général des Troubles de Jinshin, mais il apparaît que, dans le contexte spécifique de cette bataille, les chargeurs de guerre jouèrent un rôle décisif. On a donc notre premier exemple où des chevaux employés spécifiquement dans le combat exercent un rôle clairement actif, direct et central pour la tactique.

Après la victoire du lac Ashi, Fukei et Usagi apprirent qu'une nombreuse « armée orientale » était en train d'approcher². On ne sait pas à qui appartenait cette armée. Était-elle la bande laissée à Tara, ou peut-être d'autres renforts envoyés par Abemaro depuis sa position sur la Tōsandō ? Il semble peu probable qu'il puisse s'agir d'une armée hostile, car, selon le *Nihon shoki*, l'avancée des troupes d'Ōmi dans la province d'Iga avait été arrêtée à Tara le 6^e jour du 7^e mois. Puisque Ōtomo disposait probablement d'alliés dans la province d'Iga, il est possible qu'il s'agisse d'une bande privée assemblée pour porter secours à la cause du souverain. Cependant, il est difficile de croire que les chefs locaux de la province d'Iga aient pu rassembler une armée « nombreuse ». Il est plus probable qu'il s'agissait de renforts pour Fukei.

¹*Ibid.*, Tenmu 1.7.22 (672), p. 406-407.

²*Ibid.*, Tenmu 1.7.23 (672), p. 402-403.

Selon le *Nihon shoki*, ce dernier divisa son armée en trois sections et les fit avancer le long des trois routes qui sillonnaient le bassin de Nara du sud au nord. Il définit ainsi une Route Supérieure (probablement celle qui courait entre les villes actuelles de Sakurai et de Tenri, au pied des collines), une Route du Milieu (probablement sur le tracé qui mène du village d'Asuka, dans le district de Takechi, au Daian-ji de Nara), et une Route Inférieure (probablement celle qui mène du quartier de Yagi à Kashiwara au Hokke-ji de Nara, au centre du bassin). Fukei prit la tête du groupe qui devait avancer le long de la Route du Milieu, Usagi prit la Route Supérieure¹.

則分軍、各当上中下道而屯之。唯將軍吹負、親当中道。於是、近江將犬養連五十君、自中道至之、留村屋、而遣別將廬井造鯨、率二百精兵、衝將軍營。當時麾下軍少、以不能距。爰有大井寺奴名德麻呂等五人從軍。即德麻呂等爲先鋒、以進射之。鯨軍不能進。是日、三輪君高市麻呂・置始連菟、当上道、戰于箸陵。大破近江軍、而乘勝、兼斷鯨軍之後。鯨軍悉解走、多殺士卒。

À ce moment, le commandant d'Ōmi, Inukai no Muraji Ikimi arriva le long de la Route du Milieu et s'arrêta à Muraya. Il envoya son commandant adjoint Ioi no Miyatsuko Kujira, à la tête de 200 soldats d'élite, attaquer le camp du général [Fukei]. À cette heure, les soldats sous son gonfalon personnel étaient peu nombreux, et il ne put garder sa position. À cet instant, un serf du temple Ōi-dera du nom de Tokumaro, avec cinq autres, suivit l'armée. Immédiatement, Tokumaro et les autres formèrent une avant-garde, ils avancèrent et décochèrent leurs flèches. L'armée de Kujira ne réussit pas à avancer.

Ce jour même, Miwa no Kimi Takechimarō et Okisome no Muraji Usagi étaient sur la Route Supérieure, et ils se battirent au pied du tombeau de Hashihaka. Ils infligèrent une grande défaite à l'armée d'Ōmi, et remportèrent la victoire, ils tombèrent sur les arrières de Kujira. Toute l'armée de Kujira se désagrégea et s'enfuit, de nombreux soldats furent tués².

¹*Ibid.*

²*Ibid.*, Tenmu 1.7.23 (672), p. 403-405.

On estime que Muraya se trouvait dans les alentours de ce qui est aujourd'hui la ville de Tawaramoto 田原本町, dans le district de Shiki du département de Nara¹. L'intervention des hommes du temple, qui réussirent à bloquer les troupes de Kujira assez longtemps pour qu'Usagi puisse arriver à ses arrières, n'apparaît pas très fiable. La Route du Milieu courait sur la plaine. En l'absence de structures de défense artificielles, l'orographie ne présente pas d'opportunités pour un petit nombre d'hommes d'en bloquer un nombre plus important. Si ces six hommes et Fukei exploitèrent des constructions déjà présentes ou s'ils créèrent un mur de pavois, le *Nihon shoki* n'en fait pas mention. Il est d'ailleurs peu probable que ce soit le cas : plus tard, le *Nihon shoki* décrit la fuite de Kujira, qui, à grand peine, dut traverser une rizière boueuse à cheval. Il semblerait donc que la route courait au milieu des champs. De plus, le nom de Tokumaro n'apparaît pas ailleurs dans la source, donc, si cet homme existait, soit il mourut au combat soit il ne fut pas récompensé. Il est cependant vraisemblable qu'Usagi ait pu courir en soutien à Fukei, en tombant sur les arrières de Kujira. En effet, le déploiement en trois sections, avec le chef d'expédition qui prenait souvent le commandement du centre, permettait, entre autres, aux ailes droite et gauche de pouvoir manœuvrer en faveur du centre en cas de besoin.

Lors de cet épisode, on trouve par ailleurs une mention directe aux provinces du Bandō : pendant la fuite difficile de Kujira, l'ordre est donné de l'abattre d'une flèche.

則將軍吹負、謂甲斐勇者曰、其乘白馬者廬井鯨也、急追以射。

於是、甲斐勇者馳追之。比及鯨、鯨急鞭馬、馬能拔以出溼、即馳之得脱。

Immédiatement, le général Fukei appela un vaillant guerrier de Kai et il lui dit :

« L'homme qui monte ce cheval blanc, c'est loi no Kujira. Vite, poursuis-le et abats-le d'une flèche ! »

À l'instant, le vaillant guerrier de Kai se lança à sa poursuite. Il rejoignit Kujira, Kujira fouetta furieusement le cheval. Le cheval réussit heureusement à s'extraire de la boue et sortir [de la rizière]. Immédiatement, il se lança au galop et réussit à s'enfuir².

Comme on a pu le constater, jusqu'à présent, les provinces orientales ouvertement mentionnées ont été Mino et Owari, Shinano si on considère les documents d'Anto no Chitoko. Ici, on trouve la seule mention

¹*Ibid.*

²*Ibid.*, Tenmu 1.7.23 (672), p. 404-405.

directe de Kai. De plus, du fait que ce guerrier rattrape un homme à cheval, on peut assurer qu'il s'agissait d'un guerrier monté. On pourrait ainsi interpréter ce passage comme une preuve de la présence de guerriers du Bandō du côté d'Ōama. Cependant, ce guerrier apparaît sur un théâtre secondaire de la guerre, et Fukei s'adresse de manière directe à lui comme s'il s'agissait d'un de ses guerriers personnels. Naoki observe que la rapidité de mobilisation des armées montre que la plupart des combattants venaient des provinces d'Ise, de Mino ou d'Owari. Cet homme de Kai n'était pas parti de sa province à la fin du 6^e mois pour servir Ōama : il se trouvait déjà sous les ordres de Fukei quand les troubles éclatèrent¹.

LES TROUBLES DE JINSHIN (672) – COMPOSITION DES ARMÉES ET DES ARMEMENTS

Les Troubles de Jinshin se prolongèrent environ un mois après la fuite d'Ōama de Yoshino, jusqu'au suicide d'Ōtomo et la défaite des dernières troupes d'Ōmi dans le bassin de Nara. À partir de la fin du 6^e mois, on peut isoler une quinzaine d'affrontements dans trois théâtres différents : le théâtre principal, la province d'Ōmi et la route du Tōsandō ; le nord d'Iga et la route de Kurafu ; le Yamato, entre les villes d'Asuka et Nara. On ne dispose pas de détail en ce qui concerne une partie de ces affrontements, mais on peut constater que les deux armées s'engagèrent dans des batailles rangées, sans doute par la création de lignes de pavois et échanges de volées de flèches, le long de la route du Tōsandō. Sur les deux théâtres mineurs, au contraire, on remarque une grande incidence de tactiques d'embuscade, surprise ou évaison.

D'une manière générale, il n'y eut pas d'établissement d'un front : une bataille semble durer de quelques heures à une journée, après quoi les deux adversaires changeaient de position de plusieurs kilomètres. On a des exemples où l'un des deux a essayé de défendre sa position de manière plus stable, en démantelant un pont ou en érigeant des barricades, mais cette tactique ne semble efficace que dans le cas de Fuwa, où l'armée de Takechi réussit effectivement à empêcher le passage des envoyés d'Ōtomo. Les autres cas où les attaquants durent surmonter des barrières architectoniques, soit un pont démantelé comme dans le cas du pont sur la Seta, ou des remparts comme dans le cas des forteresses de Mio ou Takayasu, ces obstacles furent franchis en moins d'un jour. Le blocus de Fuwa semble une exception de ce point de vue, mais si on analyse la situation plus attentivement, on remarque que le blocus de Fuwa ne fit jamais l'objet d'une attaque de la part d'une armée : la seule fois où Takechi eut à faire avec des ennemis, il s'agissait de messagers. En effet, Ōama avança sur la route du Tōsandō avant qu'Ōtomo ait pu arriver à Fuwa avec ses soldats.

Aussi bien dans la guerre de mouvement sur les collines que dans la bataille rangée sur la rive du lac Biwa, les chevaux furent employés de manière systématique, soit pour déplacer les guerriers ou assurer la communication, soit dans le combat proprement dit. Même si on considère la narration du *Nihon shoki*

¹NAOKI Kōjirō, *op. cit.*, p. 229-232.

comme n'étant pas totalement fiable, on peut affirmer avec certitude que, en 672, le cheval faisait partie intégrante de la stratégie japonaise. Les Troubles de Jinshin représentent un premier exemple documenté de cavalerie employée de manière systématique sur le sol japonais. Malheureusement, le *Nihon shoki* n'offre pas de description particulièrement détaillée sur l'organisation de ces armées, leur milieu ou leurs armements. Bien que ce chapitre soit plus développé par rapport aux missions d'Abe no Hirafu, ni le texte ni l'archéologie ne nous permettent d'esquisser une image nette de cette guerre et de ses modalités. Cependant, on peut avancer des hypothèses à ce sujet.

Par exemple, comment doit-on interpréter le texte quand il parle de « guerriers d'élite » ou de « cavaliers » ? S'agit-il de guerriers privés ou conscrits ? Quel était leur milieu et comment se battaient-ils ? Toute hypothèse à leur sujet est compliquée en raison du moment historique, qui se situe dans une zone grise entre l'ancien système clanique et le système centralisé. Les armées concernées étaient-elles donc des bandes privées armées par les clans, ou des armées publiques déjà standardisées ?

Ienaga considère qu'il s'agissait d'hommes privés armés et entraînés par les chefs de clan, et cela en particulier en ce qui concerne l'armée d'Ōama. Kitayama et Inoue, au contraire, considèrent que la plupart de ces troupes avaient été levées par des fonctionnaires grâce à leur fonction, ce qui en fait des conscrits publics proches des soldats du *gundan* de la génération suivant¹. Naoki remarque que 30 ans seulement s'étaient écoulés entre les Réformes de Taika et les Troubles de Jinshin : peut-on vraiment considérer qu'un système de conscription proche du *gundan* existait déjà dans les différentes provinces ? Selon Naoki, il est plus probable que la mobilisation ait eu lieu grâce aux notables locaux, les chefs des clans moyens et mineurs. C'est avec l'aide de cette couche sociale, et en particulier ceux basés en Mino, Owari et Ise, que Tenmu put mobiliser une armée importante et effectuer ses mouvements avec rapidité². Kuramoto considère que la plupart des troupes étaient constituées par des paysans conscrits dans les provinces orientales par les gouverneurs en prévision d'une guerre entre la cour d'Ōmi et le royaume de Silla³. Il considère que la plupart des soldats venaient effectivement des provinces d'Ise, d'Owari et de Mino. Bien que la majorité des hommes se soit battu à pied, il y avait aussi une forte présence de guerriers montés, qui n'appartenaient sans doute pas à la même couche sociale que les conscrits paysans, mais plutôt à celle des chefs de clan et notables locaux⁴. En ce qui concerne les conscrits paysans, Kuramoto suggère que, pour une bonne partie, on peut supposer qu'ils fournissaient eux-mêmes leur propre équipement, si bien qu'ils n'avaient souvent ni armures

¹NAOKI Kōjirō, *op. cit.*, p. 229-232.

²*Ibid.*

³KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 206-219.

⁴*Ibid.*

L'image ci-présente est une reconstruction de l'équipement d'un conscrit paysan proposée par le Fukushima-ken bunkazai senta-, dans KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 2015.

proprement dites, ni entraînement formel, ni une idée précise de la situation politique dans laquelle le conflit se déroulait¹.

Trente ans après les Troubles, le Code administratif établit que le soldat du *gundan* devait fournir son propre équipement, mais il établissait aussi une liste standardisée des pièces à fournir. L'hypothèse de Kuramoto concernant les Troubles de Jinshin présuppose une certaine hétérogénéité parmi les troupes d'Ōama. Cependant, pour qu'un combat de ligne ait du succès, un certain degré d'entraînement est nécessaire, surtout en ce qui concerne la manœuvre de groupe, la compréhension de signaux sonores, etc. On a pu voir que sur la route d'Ōtsu, plusieurs affrontements de ce genre eurent lieu. On doit donc en tirer la conclusion que soit le *Nihon shoki* n'est pas fiable à ce sujet et que la guerre se déroula de manière complètement différente ; soit les troupes d'Ōama avaient suivi une préparation au combat de ligne, et étaient donc capables de comprendre et obéir aux ordres, avec un équipement suffisamment standard pour qu'elles puissent effectuer des manœuvres de groupe.

En ce qui concerne les troupes d'Ōmi, on dispose d'encore moins de détails. Selon Kuramoto, elles étaient composées de soldats provenant surtout des provinces proches de Kawachi, de Settsu, de Yamashiro ou de Harima. Dans leur composition et armement, elles ne devaient pas être bien différentes des troupes d'Ōama². On a cependant vu ces troupes exécuter des tactiques complexes comme des attaques-surprises ou des attaques nocturnes, ce qui montre que, si on accepte le *Nihon shoki* comme fiable sur ces points, elles devaient avoir réalisé un entraînement d'un certain niveau. Une attaque nocturne en particulier, avec une visibilité très réduite et l'impossibilité de se repérer par signaux sonores, ne peut pas être effectuée avec des troupes mal préparées.

Il est possible qu'il y ait eu de grandes différences d'équipement et de qualité parmi les différents groupes ou bandes qui composaient les deux armées. De plus, on a pu constater que certains chefs avaient sans doute leurs petites armées privées : c'est le cas de Fukei, mais aussi de Hata no Yakuni et d'autres. Il est ainsi possible que les attaques demandant de la rapidité ou des compétences plus spécialisées aient été confiées à des bandes privées semi-professionnelles, alors que des affrontements plus « classiques » ont été effectués en employant des conscrits paysans dont la préparation et l'équipement étaient moins développés. Il est d'ailleurs certain que ces Troubles virent un emploi sans précédent de troupes montées. Kuramoto estime même que l'un des avantages d'Ōama fut un nombre particulièrement important de guerriers montés par rapport aux troupes d'Ōtomo³. Il n'y a pas de doute que ces guerriers jouèrent un rôle important tout au long des troubles. Malheureusement, les sources sont très vagues à leur égard, et on ne peut qu'avancer des hypothèses concernant leur équipement et leurs chevaux.

¹KURAMOTO Kazuhiro, *op. cit.*, p. 206-219.

²*Ibid.*

³*Ibid.*

Comme on a pu le constater, vers la fin de l'époque Kofun, c'est l'armure lamellaire suspendue aux épaules, *keikō*, qui s'imposa comme modèle dominant au Japon. De cette dernière, on voit évoluer deux typologies principales, l'armure *dōmaru* 胴丸甲, qui entoure le corps et se referme sur le sternum, et l'armure *ryōto* 両当甲, qui est constituée d'une partie avant et une partie arrière, attachées sur les côtés¹.

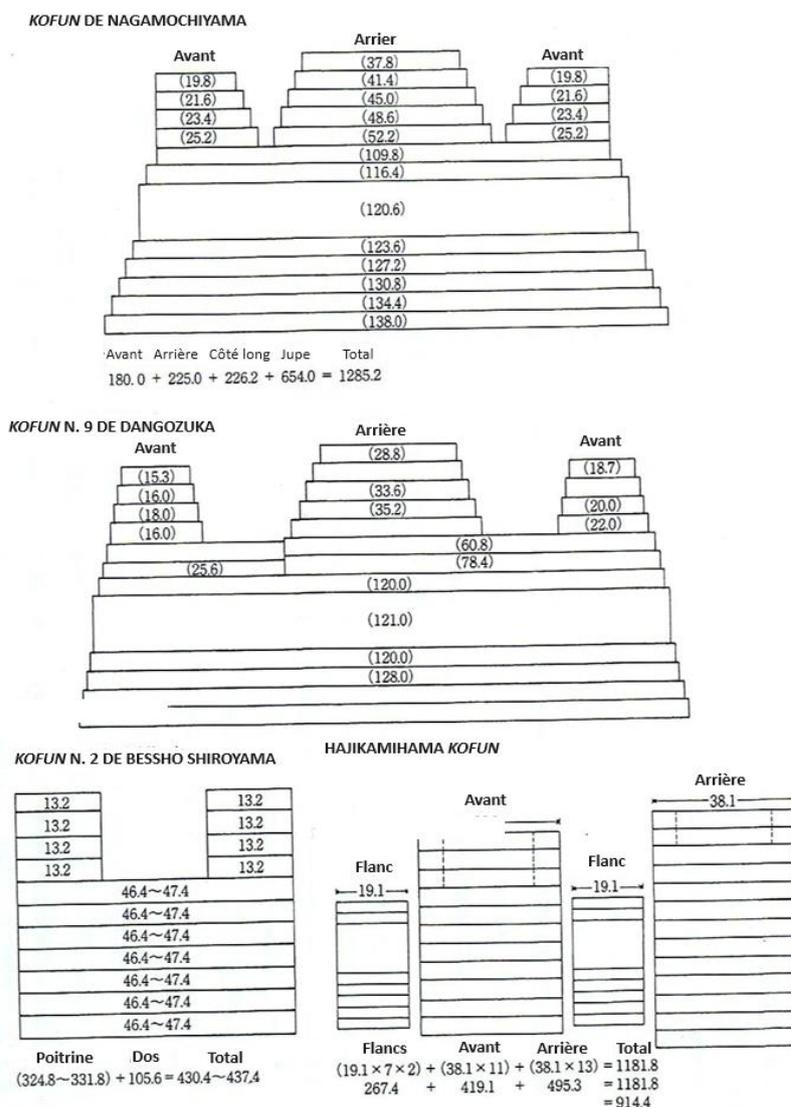


Fig. 119, Schéma de différentes armures découvertes dans les *kofun* avec les longueurs respectives (en cm), d'après TSUNO Jin, 2011².

¹TSUNO Jin 津野仁, *Nihon kodai no buki, bugu to gunji* 日本古代の武器・武具と軍事 (Armes, armures et équipement militaires du Japon Ancien), Tōkyō, Yoshikawa Kobunkan, 2011, p.12-15.

²*Ibidem*, p. 14.

Tsuno remarque la tendance, du VII^e siècle et jusqu'à la moitié ou aux ¾ du VIII^e, à préférer des lamelles étroites, entre 1,5 et 3 cm. En particulier vers la moitié du VII^e siècle, leur taille devint particulièrement réduite et la technique de laçage perfectionnée : en assurant le chevauchement entre une lamelle et l'autre, les armuriers assuraient que le combattant était à tout moment protégé par une double couche d'acier, tout en gardant une armure très mobile. Si la valeur défensive tend toutefois à augmenter, cela implique une quantité de travail hautement spécialisé et un volume de matériaux très importants¹.

Ces armures pouvaient être complétées par des composantes spéciales et accessoires. En particulier, au niveau de la taille, elles pouvaient présenter une rangée de *koshi-zane* 腰札, des lamelles plus longues et de forme concave². Ce resserrement de l'armure au niveau de la taille permettait très probablement de distribuer le poids non seulement sur les épaules, mais aussi sur le bassin et les hanches, ce qui rend le port de l'armure bien plus aisé, les muscles des cuisses étant souvent parmi les plus développés du corps humain. Les mains du guerrier étaient protégées par des lamelles rectangulaires aux angles arrondis ou ovales, légèrement convexes, appelées *tekkō* 手甲, fixées sur le revers de la main. Elles pouvaient être accompagnées par une protection du poignet, *kote* 籠手, qui resta en usage et peut même être vue aux poignets des guerriers dans le *Rouleau du Grand Conseiller Ban*, *Ban Dainagon emaki* 伴大納言絵巻. Bien que des protections aux poignets et aux mains restent un atout de l'armure japonaise à travers le siècle, ces formes particulières cessèrent d'être la norme dans la première moitié du IX^e siècle. L'armure pouvait être complétée par un gorgerin, ou *eri-yoroi* 襟甲, qui protégeait le cou et le haut de la poitrine. Des variantes de cette forme d'accessoire furent employées de l'époque Kofun jusqu'au début de l'époque de Heian³. Le guerrier lourd portait enfin un casque, qui à cette époque était très probablement du type *shōkaku-tsuki*⁴.

Les armes offensives du guerrier étaient l'arc et les flèches, mais aussi le sabre. Il est probable que le sabre de cette époque était droit, avec une épaisseur de la poignée de 2,5 à 3 cm et une longueur de la lame de 40 à 47 cm⁵. De manière générale, Tsuno remarque une grande continuité avec l'équipement Kofun mentionné dans le chapitre précédent, mais il note que, à partir de la seconde moitié du VII^e siècle, il y a une amélioration dans la qualité des armes, et une influence remarquable de la part de la Chine et de la Corée. En particulier, la forme des armures et des sabres se prête mieux au combat monté. Les harnachements présentent à cette époque un style fortement influencé par la tradition de Paekche⁶. En effet, ceci n'est guère

¹*Ibid.*, p. 15-30.

²*Ibidem*, p. 31-33.

³*Ibid.*, p. 33.

⁴*Ibid.*, p. 44-49.

⁵*Ibid.*, p. 88-89.

⁶*Ibid.*, p. 140-141.

surprenant car, suite à la destruction du royaume par l'alliance Tang-Silla, de très nombreux habitants de Paekche avaient traversé la mer pour s'installer dans les îles japonaises, et dans le Kinai en particulier.



Fig. 120, Reconstitution d'un guerrier d'élite de l'époque des Troubles de Jinshin élaborée par le Nara bunkazai kyūsho pour l'exposition *Asuka-Fujiwara-kyō* (2002), image prise de la couverture de KURAMOTO Kazuhiro, 2007¹.

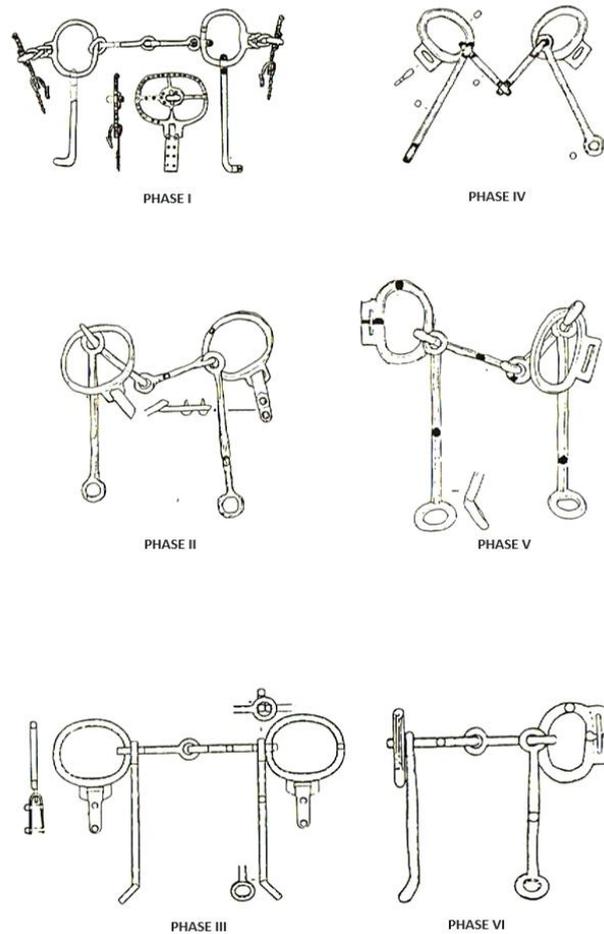
Ce type d'équipement ne concerne bien évidemment que les militaires montés, les combattants d'élite. Cependant, il semblerait que l'armure, strict apanage de la classe la plus haute pendant le milieu de l'époque Kofun, ait connu une certaine diffusion dans la seconde moitié du VII^e siècle. Harnachements et sabres, d'autre part, restent réservés aux couches supérieures².

Le mors reste une partie fondamentale du harnachement, et l'on continue d'en trouver des exemples avec des rondelles en forme de *ff* 字形棒状鏡板付轡, comme celles du *kofun* 99-1 de Kyūchūno 宮中野 99

¹KURAMOTO Kazuhiro 倉本一宏, *Jinshin no ran* 壬申の乱 (Les Troubles de Jinshin), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2007.

²TSUNO Jin, *op. cit.*, p. 200-207.

号-1 号墳, dans le département d'Ibaraki¹. D'autres formes apparaissent, comme les rondelles rectangulaires, souvent décorées, comme celles trouvées dans le *kofun* de Higashi Ippon Yanagi 東一本柳古墳, dans le département de Nagano². Cependant, la forme de mors la plus répandue semble être celle ayant les rondelles en anneau et le *tachigi* en baguette 板状立聞素環鏡板付轡 (fig. 121). On en retrouve plusieurs formes, mais ce modèle semble apparaître vers le premier quart du VI^e siècle et la première moitié du VII^e. Selon Sakamoto, entre la fin du VII^e et le début du VIII^e siècle, entre 30 % et 20% des mors retrouvés étaient des mors de ce type. Il cite comme exemple les exemplaires trouvés dans le *kofun* de Kashiwagi 柏木古墳, dans le département de Nagano³.



¹SAKAMOTO Yoshio 坂本美夫, *Bagu 馬具 (Harnachements)*, Tōkyō, New Science Co., 1985, p. 34-35.

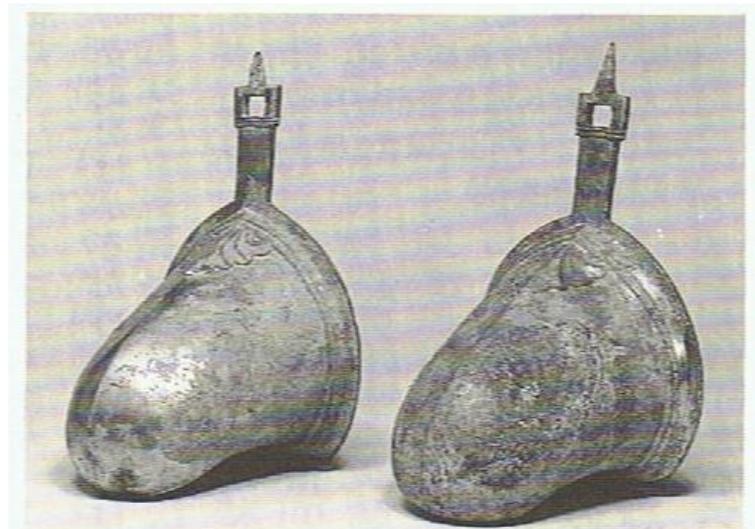
²*Ibidem*, p. 44-45.

³*Ibid.*, p. 52-54.

Fig. 121, Evolution de mors avec des rondelles en anneau et le *tachigi* en baguette, d'après SAKAMOTO Yoshio, 1985, p. 51¹.

La rondelle en anneau est d'ailleurs un élément de nombreuses autres formes de mors employées au VII^e siècle, comme par exemple celui avec les rondelles en anneau et le *tachigi* en ciseaux 鋏具立聞環鏡板付轡, ou le mors sans *tachigi*, où les rênes sont attachées à un anneau de sécurité relié à la rondelle, elle aussi en anneau 双環式轡².

L'étrier en anneau continue d'exister, mais il commence à décliner. D'autre part, l'étrier en louche ou en pyramide se diffuse, en particulier parmi les guerriers les plus importants. Au cours du VII^e siècle, on peut en trouver en métal 金属製壺鐙 (fig. 122), comme par exemple dans le *kofun* de Koumorizuka コウモリ塚古墳, dans le département de Nagano³. Selon Itō, les harnachements utilisés lors des troubles de Jinshin furent des mors aux rondelles en anneau, et des étriers en anneau ou, pour les chefs plus importants, en louche ou en pyramide⁴.



¹*Ibidem*, p. 51.

²*Ibid.*, p. 55-58.

³*Ibid.*, p. 75-77.

⁴ITŌ Akio 伊藤秋男, « Tōron 討論 » (Débat), dans MORI Kōichi 森浩一, KADOWAKI Teiji 門脇禎二 (dir.), *Jinshin no ran 壬申の乱* (Les Troubles de Jinshin), Tōkyō, Taikō-sha, 1996, p. 270-278.

Fig. 122, Étriers en louche, retrouvés dans le *kofun* de Miyajidake 宮地嶽古墳. L'étrier gauche mesure 26,1 cm de hauteur, le droit 27 cm. Conservés au Musée National de Tōkyō, d'après ITŌ Akio, 1996¹.

Sakamoto observe que, dans la première moitié du VII^e siècle, on voit apparaître de nouvelles formes de harnachements qui se diffusent dans toutes les îles japonaises, jusque dans l'actuel département d'Aomori. Cependant, dans la seconde moitié du siècle, la quantité de harnachements excavés des *kofun* diminue de manière importante. Le déclin de ces objets dans l'art funéraire survient en parallèle avec le déclin du *kofun* comme forme de sépulture des élites².

On voit donc que, vers la fin de l'époque Kofun, le guerrier monté est armé d'une lamellaire, d'un casque riveté, d'un sabre, d'arc et de flèches, et il chevauche à l'aide d'étriers en anneau ou en louche. Tsuno remarque d'ailleurs des différences de style régional, par exemple dans la forme des pointes de flèches dans le Kinai, le Kantō, le Tōhoku ou le nord de Kyūshū³. L'apport du royaume de Wa dans l'élaboration d'armes et armures pendant l'époque Kofun est fondamental. Bien que des variantes soient reconnaissables selon la région et la période, Tsuno affirme que l'équipement militaire qui finit par s'affirmer est clairement un héritage de celui qui fut élaboré par le royaume de Wa. Selon Shimizu Kazuyuki, ceci est particulièrement vrai pour la forme de l'armure, qui fut élaborée dans le Kinai par le royaume de Wa, et ensuite adoptée par les ateliers des chefs de province et notables locaux vers la moitié du VII^e siècle⁴.

Le sabre aussi connut un changement radical à cette époque, en évoluant d'un pommeau en anneau à un pommeau à tête carrée. Comme dans le cas de l'armure lamellaire, c'est encore une fois cette forme qui sera destinée à s'imposer, malgré les nombreuses variantes. L'arc de cette époque est taillé dans une seule pièce de bois. On en a retrouvé de longs, faisant 200 cm, et de plus courts, faisant 100 à 160 cm, ces derniers ayant été retrouvés surtout dans des sites d'habitats. Il est possible que les arcs longs aient été utilisés par les chefs de l'époque Kofun comme symbole d'autorité et objet rituel, et qu'ils aient été, par la suite, adoptés comme armes rituelles dans l'apparat du souverain de Yamato. Les arcs courts présentent une grande variété de formes, mais d'une manière générale, ils avaient une fabrication plus simple et une section semi-circulaire⁵.

LES TROUBLES DE JINSHIN (672) - ANALYSE

¹*Ibidem*, p. 274.

²SAKAMOTO Yoshio, *op. cit.*, p. 95-98.

³TSUNO Jin, *op. cit.*, p. 263-265.

⁴*Ibidem*, p. 265-266.

⁵*Ibid.*

Les Troubles de Jinshin eurent lieu environ 30 ans après les réformes de Taika, et environ 30 ans avant l'achèvement du Code Taihō, qui établit une armée d'État sous contrôle direct de l'empereur. Ils se situent donc exactement à mi-chemin entre la génération qui lança les grandes réformes de centralisation et la construction de l'État, et la génération qui les acheva. Le premier élément qui marque ces événements est la rapidité remarquable avec laquelle Tenmu réussit à mobiliser et réunir son armée et se placer dans une position favorable. Naoki remarque que, d'un point de vue politique, ceci fut possible seulement grâce au soutien des chefs moyens et petits des provinces de Mino, d'Ise et d'Owari. Ces individus, qui souvent détenaient des fonctions mineures dans le gouvernement naissant, constituaient une base de contrôle dans la province¹.

Les Troubles de Jinshin sont, comme on a pu le constater, la première guerre sur le territoire japonais où la cavalerie apparaît comme jouant un rôle important. Ceci amène à se demander si on peut utiliser l'année 672 comme symbolique du « début » de la cavalerie au Japon. Itō s'oppose à cette notion. Il observe que la cavalerie japonaise emprunta beaucoup à Kaya, et ensuite à Paekche. Après la destruction de Kaya, au VI^e siècle, une vague d'immigration intéressa le Japon, et la technologie de la confédération fut transportée de manière massive dans l'Archipel. Le même cas de figure se présenta après la destruction de Paekche. Selon Itō, dès le VI^e siècle, la production de chevaux au Japon était assez importante pour pouvoir soutenir une cavalerie². Pour expliquer l'absence de cavalerie dans les sources, Kadowaki estime probable que, si la cavalerie ou le combat à cheval au Japon étaient bien établis dès le VI^e siècle, ils n'étaient pas employés lors d'opérations à grande échelle³. Plusieurs raisons peuvent expliquer cela, dont la raison économique. D'une manière générale, une troupe de cavalerie « coûte » plus cher qu'une troupe de fantassins. Clausewitz note même qu'un excès de troupes montées peut porter préjudice à une armée de manière indirecte, car « pour une force de 10 000 cavaliers, on pourrait maintenir une force de 50 000 fantassins »⁴.

Il est par ailleurs fort probable que le développement de troupes de cavalerie ait été très différent d'une région à l'autre⁵. Toutefois, si on peut se demander quel pourcentage de guerriers se battit effectivement à cheval en 672, il n'y a pas de doute sur le fait que la tactique équestre était désormais connue et pratiquée. D'un point de vue stratégique, l'objectif d'Ōama et de ses alliés était de détruire l'armée d'Ōtomo. Pour parvenir à ce but, un certain nombre et une certaine typologie de forces furent employés au niveau opérationnel. De ce point de vue, le cheval fut utilisé pour agréger rapidement une armée, acquérir une position avantageuse, et couper tout accès aux provinces orientales, vrai réservoir de ressources

¹NAOKI Kōjirō, *op. cit.*, p. 229-232.

²ITŌ Akio, *op. cit.*, p. 270-278.

³KADOWAKI Teiji, « Tōron », dans MORI Kōichi, KADOWAKI Teiji (dir.), *op. cit.*, p. 270-278.

⁴VON CLAUSEWITZ, Carl, *op. cit.*, p. 287.

⁵ITŌ Akio, *op. cit.*, p. 270-278.

équestres et militaires à cette époque. Les chevaux furent utilisés pour le mouvement, pour maintenir une communication efficace, et ils furent soustraits aux alliés d'Ōtomo par le biais du pillage des relais, afin de l'empêcher de contrer ces opérations. Même si les détails rapportés par le *Nihon shoki* ne sont pas fiables, il n'y a aucun doute que lors des Troubles, les chevaux jouèrent un rôle de premier plan du point de vue opérationnel.

Du point de vue tactique, autrement dit de l'emploi des unités lors d'un combat, la présence des chevaux est documentée : Usagi est envoyé en soutien à Fukei avec « 1 000 cavaliers », le guerrier Kume était suivi de près par de nombreux cavaliers lors de la bataille du lac Ashi, etc. Aucune précision n'est offerte, mais on peut supposer, à partir de leur équipement, que ces combattants échangeaient des volées de flèches ou employaient des techniques de choc en se battant au sabre.

Bien qu'on ne puisse être certain que la cavalerie ait joué un rôle central lors de la bataille sur la Seta, qui fut la dernière grande bataille s'avérant décisive pour le parti d'Ōama, on peut sans doute affirmer qu'elle fut indispensable dans les opérations de soutien pour le maintien des communications, et dans les opérations de façonnage, en permettant à Ōama de prendre le col de Fuwa, à Fukei de capturer Asuka, et à Usagi d'engager et de défaire les troupes d'Ōtomo dans le Yamato, en laissant ainsi le front principal dépouillé face au reste de l'armée d'Ōama.

3.c

Analyse des conflits majeurs de l'époque de Nara, 710-794

Comme on a pu l'étudier dans la section précédente de cette thèse, l'époque Nara (710-784) voit la mise en œuvre du système centralisé et bureaucratisé prévu par le Code administratif. Ce dernier prévoit avec beaucoup de détails la manière dont une guerre est lancée, l'organisation des armées, et les victuailles dédiées à chaque individu ou animal concerné. Ce chapitre nous permet ainsi d'analyser avec autant de précision que possible de quelle manière ces lois se réalisent dans des situations réelles. Cette période et le début de l'époque Heian présentent plusieurs cas d'étude possibles. En particulier, deux fronts nous semblent significatifs : un front interne, qui voit une opposition parfois armée parmi différentes cliques au sein du gouvernement central, et un front externe sur la frontière orientale, autrement dit un conflit entre les armées de l'empereur et les habitants de la région de l'Est pendant l'expansion et la colonisation de la région.

Comme on pourra le constater, le manque de détails concrets pose des limites à l'analyse de ces conflits, et cela est particulièrement vrai pour ce qui concerne les troubles qui déchiraient la classe dirigeante. Un exemple marquant est sans doute la révolte de Fujiwara no Nakamaro : tout en étant l'un des conflits les plus connus de cette période, cette révolte, mentionnée dans la section précédente, correspond sans doute aux critères établis par cette thèse pour isoler le phénomène guerre, car il s'agit d'un épisode de violence meurtrière, armée et organisée, où les institutions furent directement concernées. Cependant, malgré cela, le *Shoku Nihongi* n'offre aucune description utilisable du déroulement pratique de ces troubles, si ce n'est le

fait qu'au moins certains des hommes concernés étaient armés et montés par moments, que Nakamaro chercha à obtenir par la force les grelots du réseau de poste¹ et qu'il mourut de mort violente suite à des affrontements². Si, comme on l'a mentionné dans la section précédente, il est clair que l'accès aux chevaux du réseau de poste fut décisif dans le déroulement de la révolte, le peu de détails dont on dispose ne nous permet pas d'apprécier les différentes sortes de tactiques qui étaient utilisées dans la région centrale parmi les nobles, ni d'établir avec certitude le rôle joué par les chargeurs de guerre.

Cependant, on possède quelques éléments concernant la révolte précédant le célèbre incident de Nakamaro et concernant un autre noble de la cour, bien que de statut très inférieur par rapport à Nakamaro : la révolte de Fujiwara no Hirotsugu (?-740), survenue dans le Kyūshū sous le règne de l'Empereur Shōmu (r. 724-749). Ces troubles présentent non seulement l'avantage d'être relativement bien documentés, mais ils constituent un exemple opposé aux campagnes orientales : si ces dernières furent un effort de longue durée et à grande échelle contre un ennemi étranger, la révolte de Hirotsugu fut orchestrée par un membre de la haute aristocratie centrale, elle fut épisodique et de courte durée, elle se déroula dans le Kyūshū et elle resta sur une échelle bien plus réduite par rapport aux guerres d'expansion dans le Tōhoku. Ainsi, ces deux événements nous permettent d'étudier la mise en pratique du Code administratif et du système militaire du VIII^e siècle dans des conditions variées et différentes.

LA RÉVOLTE DE FUJIWARA NO HIROTSUGU

La révolte de Hirotsugu est très symptomatique des conflits qui caractérisaient la classe dirigeante de cette époque. Fils aîné de Fujiwara no Umakai 藤原宇合 (694-737), Hirotsugu s'était trouvé en opposition avec d'autres hommes politiques puissants de son époque, tels Kibi no Makibi 吉備真備 (695-775) et le moine Genbō 玄昉 (?-746)³. En 737, il avait vu son rang diminué au cinquième inférieur⁴, et en 738, il avait été nommé à un poste subalterne, *shōni* 少弐, dans le gouvernement militaire de Kyūshū⁵. Deux ans après, Hirotsugu accusa ses deux ennemis dans une lettre adressée à la cour, en blâmant leur mauvaise politique concernant les catastrophes naturelles qui touchaient le pays en cette période⁶. Cinq jours après, il se

¹AOKI Kazuo 青木和夫 *et al.*, *Shoku Nihongi* 続日本紀, vol. 4, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1995, *Shoku Nihongi*, vol. 4, Tenpyō Hōji 8.9.11 (764), p. 20-21.

²*Ibidem*, Tenpyō Hōji 8.9.18 (764), p. 24-25.

³AOKI Kazuo 青木和夫 *et al.*, *Shoku Nihongi* 続日本紀, vol. 2, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1990, vol. 2, p. 583.

⁴*Ibidem*, Tenpyō 9.9.28 (737), p. 328-329.

⁵*Ibid.*, Tenpyō 10.12.4 (738), p. 344-345.

⁶*Ibid.*, Tenpyō 12.8.28 (740), p. 364-371.

révolta¹. Aoki *et al.* remarquent qu'une interprétation possible de la lettre de Hirotsugu est qu'il avait l'intention de marcher sur la capitale pour en découdre avec ses ennemis². Malheureusement, le *Shoku Nihongi* n'offre aucun détail concernant les troupes de Hirotsugu, se limitant à écrire :

広嗣遂起兵反。

Hirotsugu finalement leva une armée et se révolta³.

La cour chargea de l'armée de pacification Ōno no Ason Azumabito 大野朝臣東人 (?-742), avec la fonction de « grand général », *taishōgun* 大將軍, et Ki no Ason Iimaro 紀朝臣飯麻呂 (690-762), avec la fonction de général adjoint, *fukushōgun* 福將軍. Les deux étaient assistés de quatre *gunken* 軍監 et quatre *gunsō* 軍曹. Selon le *Shoku Nihongi*, Azumabito put lever une armée de 17 000 soldats, tirés des provinces des cinq circuits du Tōkaidō, Tōsandō, San.indō, San.yōdō et Nankaidō⁴. Ce passage s'avère assez difficile à interpréter. Avant tout, le chiffre de 17 000 hommes semble excessif, et cela est encore plus étrange, car selon le *Recueil des décrets des Trois ères, Sandai jitsuroku* 日本三代實錄, le système du *gundan* avait été aboli une année auparavant, sauf dans les provinces de Mino, Ise, Echizen, Mutsu, Dewa, Echigo, Nagato et au Dazaifu⁵. D'où viennent donc ces troupes ? S'agit-il d'une dérogation exceptionnelle ? S'agit-il de mercenaires ou de bandes privées ? Même avant la mise en place du système du *gundan*, le potentiel militaire de l'Archipel, et en particulier des provinces orientales, est mentionné dans les sources : un exemple déjà cité remonte à près d'un siècle auparavant quand, selon le *Nihon shoki*, le gouverneur d'Owari aurait été capable de rassembler une armée de « 20 000 hommes »⁶. Cependant, depuis le coup d'État de Tenmu, les armées claniques du VII^e siècle avaient été démantelées. Comme on pourra le constater plus bas, en fin de siècle, les armées rassemblées pour les grandes campagnes militaires contre les Emishi pouvaient atteindre, selon les sources, 50 000 hommes. Cependant, les combattants effectivement employés dans les batailles sont beaucoup moins nombreux : la bataille de la rivière Kitakami, dont on parlera en détail, ne rassembla que 12 000 guerriers au plus. Il faut donc considérer ce chiffre avec précaution. De même, plus

¹*Ibid.*, Tenpyō 12.9.3 (740), p. 364-371.

²*Ibid.*, p. 592-593.

³*Ibid.*, Tenpyō 12.9.3 (740), p. 364-365.

⁴*Ibidem.*

⁵HERAIL Francine, *Recueil des décrets des trois ères méthodiquement classés, livres 8 à 20*, Paris, DROZ, 2008, p. 511.

⁶INOUE Mitsusada 井上光貞, SAKAMOTO Tarō 坂本太郎, IENAGA Saburō 家永三郎, ŌNO Susumu 大野晋, *Nihon shoki* 日本書紀 (Chroniques du Japon), *jō, ge*, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1968, *Nihon shoki, ge*, Tenmu 1.6.27 (672), p. 393.

tard dans le *Shoku Nihongi*, Hirotsugu est décrit comme étant à la tête de « plusieurs dizaines de milliers de guerriers montés »¹, ce qui est tout à fait invraisemblable. Malheureusement, aucun détail clair dans les sources ne permet d'éclaircir ces zones d'ombre.

Deux jours après la nomination d'Azumabito, la cour convoqua Saeki no Sukune Tsunehito, directeur des Gardes des portes, et Abe no Ason Mushimaro, et les chargea aussi des « affaires militaires »². Compte tenu du fait que l'expédition punitive avait déjà des officiers d'état majeur, il est fort probable que les « affaires militaires » désignent ici la défense de la Capitale ou du Palais, ce qui semble d'ailleurs prêter foi à l'interprétation selon laquelle Hirotsugu avait l'intention (ou que l'on craignait qu'il eût l'intention) de marcher sur la ville.

Dans un passage daté du 24^e jour, le *Shoku Nihongi* rapporte que des campements avec un total de 1.767 soldats se trouvaient dans les districts de Tomi 登美, Itahitsu 板櫃 et Miyako 京都, dans la province de Buzen, dotés de « dix-sept armes », *kijō jūshichi-ji* 器仗十七事. Comme le remarquent Aoki *et al.*, il est difficile de traduire ce dernier passage, car le caractère « 事 » peut être utilisé pour compter les arcs ou les faisceaux de 50 flèches. Quelle que soit l'interprétation de ce passage, il semble très peu probable que les rebelles aient eu si peu d'armes. En ce qui concerne Tsunehito et Mushimaro, le *Shoku Nihongi* affirme qu'ils étaient accompagnés de 24 guides Hayato et 4 000 hommes. Le 22^e jour, ils arrivèrent dans le Kyūshū et s'emparèrent du camp situé dans le district d'Itahitsu, où ils devaient faire jonction avec l'armée d'Azumabito. Un espion les informa d'ailleurs que Hirotsugu avait constitué un camp pour ses rebelles dans son propre district, à Oka 遠珂. Là, ils auraient dressé une *ōyumi* 弩³. On ne sait pas avec exactitude de quelle arme il s'agit : la première mention de cet objet se trouve dans le *Nihon shoki*, et elle apparaît comme un présent offert à la souveraine Suiko lors d'une ambassade du royaume de Koguryō⁴. Il s'agirait donc d'une arme d'origine coréenne, mais elle fut adoptée au Japon, car on la trouve citée dans le Code administratif, où il est spécifié que les conscrits des organisations régimentaires provinciales devaient apprendre à manier l'objet⁵, et que sur chaque peloton (50 hommes), il était nécessaire d'en choisir deux spécialement forts pour leur confier cette arme⁶. On ne connaît pas la forme d'une *ōyumi*, car aucun exemplaire ni représentation n'ont survécu. Certains interprètent ce mot comme indiquant une sorte d'arbalète, probablement similaire

¹*Shoku Nihongi*, vol. 2, Tenpyō 12.10.9 (740), p. 370-371.

²*Ibidem*, Tenpyō 12.9.3 (740), p. 365-367.

³*Ibid.*, Tenpyō 12.9.24 (740), p. 365-369.

⁴*Nihon Shoki, ge*, Suiko 26.8 (618), p. 201-202.

⁵INOUE Mitsusada 井上光貞, SEKI Akira 関晃, TSUCHIDA Naoshige 土田直鎮, AOKI Kazuo 青木和夫 青木和夫, *Ritsuryō* 律令 (Code Administratif), Tōkyō, Iwanami Shoten, 1981, *Ritsuryō, Gunbōryō*, art.9, p. 321.

⁶*Ibidem, Gunbōryō, art. 10, p. 321.*

au gastrophète grec, mais le consensus semble interpréter ce terme comme une baliste¹. Si c'était le cas, il s'agirait d'artillerie, normalement utilisée dans un siège plutôt qu'en défense contre des hommes à pied ou à cheval, bien qu'on ait des exemples de ce dernier usage dans l'histoire militaire occidentale². On sait avec certitude que Kyūshū disposait de ces armes, mais malheureusement dans ce cas aussi les données sont insuffisantes pour dresser un portrait précis de la situation. On peut observer l'emploi de ces armes dans la description d'un affrontement reporté dans le *Shoku Nihongi* :

逆賊藤原広嗣率衆一万許騎、到板櫃河。広嗣親自率隼人軍為前鋒
鋒。即編木為船、將渡河。于時、佐伯宿禰常人。安倍朝臣虫麻呂、發弩
射之。広嗣衆却、到於河西。常人等率軍士六千餘人、陳于河東。

Le rebelle Fujiwara no Hirotsugu était à la tête de plusieurs dizaines de milliers de cavaliers, ils se sont dirigés vers la rivière Itahitsu. Il conduisait lui-même le corps des Hayato, devenu l'avant-garde. Ainsi, avec des radeaux, il entreprit de traverser la rivière. À ce moment, Saeki no Sukune Tsunehito et Abe no Ason Mushimaro dressèrent les *ōyumi* et ils tirèrent. Hirotsugu retira son armée et s'aligna sur la rive ouest de la rivière. Tsunehito commandait 6 000 hommes et les aligna sur la rive est³.

Il est certain que la mention de « plusieurs dizaines de milliers de cavaliers » dans le camp des rebelles doit ici être interprétée comme étant hyperbolique : en effet, quelques lignes plus loin, le nombre d'hommes composant l'armée rebelle est estimé à 5 000⁴, ce qui paraît beaucoup plus vraisemblable. L'emploi de balistes ou de machines de siège à l'encontre d'un ennemi monté rappelle l'usage rapporté dans le *De Bello Gallico*, lors de la première invasion de la Bretagne. Le texte latin laisse entendre que ce qui poussa les ennemis à se retirer quelque peu de la côte fut l'effet psychologique ([...] *inusitato genere tormentorum permoti barbari* [...])⁵, ce qui pourrait être le cas aussi à cette occasion. Cependant, si on accepte la description

¹FRIDAY, Karl, *Samurai, warfare and the state*, Oxford, Routledge, 2004, p. 75-78.

²Gaio Giulio Cesare, trad. MANZONI, Franco, *De Bello Gallico – La guerra gallica*, Livre IV, Milano, Mursia, 2001 (1989), p. 176-179.

³*Shoku Nihongi*, vol. 2, Tenpyō 12.10.9 (740), p. 370-371.

⁴*Ibidem*, Tenpyō 12.10.9 (740), p. 372-373.

⁵Gaio Giulio Cesare, *op. cit.*, p. 178-179.

de cet épisode, la portée de ces armes ne devait pas être très importante : quelques lignes plus loin, un dialogue a lieu entre le rebelle et les généraux¹, à travers la rivière, qui devait donc être relativement étroite.

Finalement, le texte laisse entendre que Hirotsugu n'était pas accompagné par la totalité de ses forces, mais était à la tête d'un groupe de Hayato à cheval. Cela pourrait suggérer qu'il s'agissait d'une mission de reconnaissance, ce qui indiquerait que le cheval était bien utilisé dans des opérations de mise en place, autrement dit des missions de préparation en support de l'opération décisive. L'importance du cheval dans ces affrontements semble confirmée dans un autre passage, remontant au 25^e jour du 9^e mois, quand Azumabito annonça que l'armée impériale avait atteint la province de Buzen et avait fait jonction avec ses alliés :

豊前国京都郡大領外従七位上楯田勢麻呂將兵五百騎、仲津郡擬少領无位膳東人兵八十人、下毛郡擬少領无位勇山伎美麻呂-筑城郡擬少領外大初位上佐伯豊石兵七十人、来歸官軍。

Dans la province de Buzen, le chef du district de Miyako, Shimotota no Semaro, du VII^e rang mineur supérieur, à la tête de 500 cavaliers ; le chef adjoint en voie de nomination du district de Nakatsu, Kashiwade no Azumabito, sans rang, à la tête de 80 soldats ; le chef adjoint en voie de nomination du district de Shimotsuke, Isayama no Kimimaro, sans rang, et le chef de district en voie de nomination de Tsuiki, Saeki no Toyoiwa, du I^e rang extérieur supérieur, à la tête de 70 soldats, se sont unis à l'armée du gouvernement².

On peut interpréter l'usage du caractère « 兵 » ici comme un terme vague pouvant inclure hommes à pied ou à cheval, mais la source est claire sur le fait que le corps principal, le plus nombreux, était entièrement constitué de cavaliers. Un autre passage du *Shoku Nihongi* offre un aperçu intéressant à ce sujet. Suite à un échange peu fructueux entre le Hirotsugu et Tsunehito, de nombreux Hayato faisant partie de l'armée du premier se rendirent :

仍降服隼人二十人、広嗣之衆十許騎、来歸官軍。

¹*Shoku Nihongi*, vol. 2, Tenpyō 12.10.9 (740), p. 370-371.

²*Ibidem*, Tenpyō 12.9.25 (740), p. 368-369.

Subitement, 20 Hayato qui s'étaient rendus, des dizaines de cavaliers de Hirotsugu, rejoignirent l'armée du gouvernement¹.

La manière dont le texte est formulé semble indiquer qu'un bon nombre d'hommes montés au service du rebelle étaient en réalité des Hayato. En effet, comme on a pu le constater dans les chapitres précédents, l'île de Kyūshū fut la première région à adopter l'élevage du cheval, et il est fort probable que les Hayato aient développé une culture équestre militaire particulièrement efficace, comme c'est le cas pour les régions de l'Est et du Nord-est. Il apparaît que la participation de ces minorités fut centrale lors de ce conflit. La participation active des Hayato lors de ces troubles pourrait d'ailleurs indiquer un conflit politique entre les chefs Hayato et la cour de la région centrale. La disponibilité de haras et de chevaux semble d'ailleurs être ce qui rendit possible la participation de ces groupes, qui sont mentionnés dans cette section en jonction avec la guerre à cheval.

L'un des prisonniers offre d'ailleurs un résumé des mouvements des rebelles :

從三道往。即広嗣自率大隅-薩摩-筑前-豊後等国軍合五千人、從鞍手道往。綱手率筑後-肥前等国軍合五千人許人、從豊後国往。多胡古麻呂、〈不知所率軍数。〉從田河道往。但広嗣之衆、到来鎮所、綱手-多胡古麻呂未到。

« Il a avancé le long des trois routes [de Kyūshū, NdT]. Immédiatement, Hirotsugu leva une armée et avança le long de la route des provinces d'Ōsumi, Satsuma, Chikuzen et Buzen à la tête de 5 000 hommes, il poursuivit vers le district de Kurate [la route que du Dazaifu va vers l'est]. Tsunate [le petit frère de Hirotsugu, NdT] leva une armée des provinces de Chikugo et Bizen et, à la tête de 5 000 hommes, il poursuivit vers la province de Bungo. Tago no Komaro (l'effectif de son armée n'est pas connu). Il se dirigea vers Takawaji. » dit-il. Cependant, malgré le fait que Hirotsugu arriva à sa base retranchée [probablement le district d'Oka cité plus en haut, NdT] Tsunate et Tago no Komaro n'y parvinrent pas².

Comme on pourra le constater lors des campagnes militaires dans le Nord-est, la division de l'armée en trois sections est une pratique habituelle de la tactique japonaise. Cette formation est censée protéger

¹*Ibid.*, Tenpyō 12.10.9 (740), p. 372-373.

²*Ibid.*, Tenpyō 12.10.9 (740), p. 372-375.

une armée en mouvement en forçant l'ennemi à cibler plusieurs objectifs en même temps. Elle est typiquement efficace lors d'une supériorité numérique, car elle force l'ennemi à concentrer ses efforts sur une ou deux sections, en laissant au reste de l'armée la liberté de manœuvrer et de venir en aide à la section attaquée. En effet, même une armée ayant la supériorité numérique peut être mise en difficulté sur un terrain défavorable : sa route peut être barrée, ou elle peut être harcelée sans pour autant réussir à forcer l'ennemi dans une bataille rangée¹. Cette tactique est particulièrement efficace lorsqu'un nombre suffisant de messagers à cheval permettent la coordination entre les différents corps d'armée. Autrement dit, cette formation est d'autant plus efficace si des chevaux peuvent être utilisés dans les opérations de soutien. Cependant, il semble que l'armée rebelle n'ait pas réussi l'épreuve de la coordination. Cet échec survient après le changement de camp de plusieurs Hayato : il est possible que Hirotsugu ait perdu son crédit auprès des chefs de famille locaux, ce qui aurait eu un impact négatif sur sa capacité à communiquer et coordonner.

Hirotsugu fut capturé le 23^e jour du 10^e mois dans le village de Chikanoshima Nagano 値嘉嶋長野, dans le district de Matsura 松浦, dans la province de Bizen². Si la date d'arrivée des troupes du gouvernement dans Kyūshū est correcte, la révolte ne dura qu'environ un mois. Mis à part l'épisode à cheval de la rivière cité précédemment, les sources ne nous communiquent pas de détails sur les possibles affrontements entre les deux factions. Si on considère les affrontements cités dans le chapitre 3.a, on constate l'abandon du siège comme tactique : Hirotsugu ne cherche pas à maintenir ses positions. Au contraire, la guerre semble très mobile, le mouvement de grandes armées rendu possible par la présence de chevaux et le développement de routes. Cependant, la source mentionne les problèmes de coordination et de communication des rebelles, ce qui laisse supposer soit une incompetence de la part de Hirotsugu et de ses co-conspirateurs, soit une insuffisance de chevaux, ce qui est très probable si Hirotsugu n'avait pas le soutien d'un nombre significatif de fonctionnaires provinciaux ou de notables locaux. Puisqu'aucun affrontement décisif n'est mentionné, on ne peut être certain que la cavalerie fut utilisée dans ce sens, mais cela confirme que le cheval était bien utilisé dans des opérations de mise en place et de soutien.

ÉVOLUTION DE LA RÉGION NORD-ORIENTALE AVANT LA GUERRE DE 38 ANS

Le premier grand obstacle que l'on rencontre en analysant les nombreux affrontements entre les troupes japonaises et les Emishi est la partialité totale des sources : les seules informations écrites dont on dispose se trouvent dans les documents officiels de la cour. Ceci est particulièrement frustrant en ce qui concerne l'étude de la culture équestre au Japon, car les Emishi eurent une influence indéniable sur le

¹Le *De Bello Gallico* offre une fois de plus des exemples dans ce sens, en particulier lors de la seconde invasion de la Bretagne. Voir Gaio Giulio Cesare, *op. cit.*, p. 204-209.

²*Shoku Nihongi*, vol. 2, Tenpyō 12.11.3 (740), p. 376-377.

développement de cette dernière, en particulier dans la sphère militaire. En effet, si les sources japonaises manquent de détails concernant ces ennemis orientaux, elles nous informent sans ambiguïté du fait que ces derniers étaient des cavaliers et des guerriers montés redoutables. Il est certain que les tactiques de la cour du Yamato furent profondément influencées par l'expérience orientale : on sait que déjà au VII^e siècle, le royaume employait des combattants Emishi dans ses rangs, non seulement dans le contexte japonais, mais aussi lors d'expéditions à l'étranger. On connaît par exemple le cas de Mibu no Iwatari 壬生五百足, habitant de la province de Mutsu, qui fit partie de l'expédition désastreuse de 663 contre Silla et l'empire des Tang, et qui resta prisonnier en Chine jusqu'à sa libération, en 704¹. La contribution Emishi court ainsi à travers l'histoire militaire japonaise, mais les sources ne la mentionnent que rarement.

Il est d'ailleurs important de souligner que l'antagonisme entre la cour et les habitants des régions orientales ne peut pas être réduit à une guerre entre deux entités étrangères l'une à l'autre : la présence de *kofun* en forme de trou de serrure et d'objets de prestige typiques de la région centrale nous indique que, dès l'époque protohistorique, les chefs du nord-est entretenaient des échanges fréquents avec les Wa. Cependant, cette influence culturelle ne se traduisait pas par un contrôle politique : on estime que, encore à la seconde moitié du VII^e siècle, la cour du Yamato ne contrôlait que la zone s'étendant jusqu'au nord de l'actuel département de Miyagi². Au début du VIII^e siècle, le Code administratif souligne le danger potentiel des zones frontalières, où il est spécifié que les habitats exposés aux attaques des Emishi ou des Hayato devaient être protégés par des fortifications, afin de pouvoir se retirer en bon ordre si la position devenait trop vulnérable³. Tout au long du VIII^e siècle, la mention de fortifications augmente dans les sources, ce qui laisse supposer un investissement, de la part de la cour, dans le développement des frontières, en particulier la frontière orientale⁴. Ce processus graduel de création d'une frontière fortifiée sous le contrôle politique direct de la cour centrale fut sans doute l'une des causes principales derrière la genèse des guerres avec les Emishi. Cependant, celles-ci ne se manifestèrent qu'après plus d'un siècle d'échanges entre le royaume et ces régions indépendantes.

Un autre problème lié à l'étude détaillée des affrontements entre le gouvernement japonais et les « barbares » est l'ampleur du sujet : l'histoire de la conquête des régions orientales est très longue, et les faits de violence très nombreux. Une étude précise de chaque incident dépasserait l'espace disponible dans cette thèse. Ainsi, ce chapitre sera principalement dédié aux événements caractérisant la fin du VIII^e siècle et le début du IX^e siècle, autrement dit celle qu'on appelle la « Guerre de 38 Ans », qui marque la fin officielle des campagnes de « pacification ». Concrètement, avant le commencement de cette guerre, on constate au

¹TAKAHASHI Takashi 高橋崇, *Emishi* 蝦夷, Tōkyō, Chūkō shinsho, 1989, p. 112-115.

²*Ibid.*, p. 51-73.

³*Ritsuryō, Gunbōryō*, p. 319-341.

⁴TAKAHASHI Takashi, *op. cit.*, p. 86-92.

moins une douzaine d'événements violents et de révoltes dans la région, certains de nature très grave, comme la révolte qui a éclaté dans la province de Mutsu le 9^e mois de la 4^e année de l'ère Yōrō (720), où l'inspecteur impérial, *azechi* 按察使, fut assassiné¹. De plus, après la fin officielle des campagnes, la cohabitation entre les locaux, les fonctionnaires du gouvernement et les colons envoyés dans l'est continua à être caractérisée par des désordres et des tensions. Cependant, comme on pourra le constater dans ce chapitre, le début de cette guerre marque effectivement un point de rupture définitif entre les Emishi locaux et la politique d'expansion systématique menée par la cour. En effet, malgré les désordres récurrents, jusqu'à cette date, le gouvernement avait adopté une politique d'absorption graduelle qui souvent comportait la construction d'un avant-poste fortifié, la création d'exploitations agricoles et l'installation de colons recrutés dans le Bandō ou de la région centrale, le développement d'un réseau routier reliant ce nouveau centre aux autres établis précédemment, et des politiques d'apaisement visant à convaincre les chefs de famille locaux à passer volontairement sous l'administration de l'Empire. Après l'incident déclencheur, dont on parlera plus bas, la cour adopta une approche clairement agressive de répression militaire et de conquête violente de territoire. La fin officielle de la guerre, bien qu'elle n'indiquât point la fin des violences, marqua à nouveau un changement radical dans l'approche politique de la cour vis-à-vis des Emishi : le gouvernement central abandonna les grandes campagnes militaires et l'ambition de conquérir militairement le reste de l'île. Takahashi considère que la Guerre de 38 Ans peut être subdivisée en plusieurs phases :

- I^e phase : la guerre est localisée, menée principalement par le Chinjufu Shōgun, la 7^e année de Hōki (776), on considère que le nombre total d'hommes mobilisés était de 20 000, dont 4 000 de Dewa et 3 000 de Mutsu.
- II^e phase : suite à l'échec de la première phase, la cour perd une partie de son contrôle sur la région. Un général est envoyé de la capitale et des soldats sont levés dans les provinces du Kantō, ce qui indique que la guerre n'est plus localisée, mais généralisée.
- III^e phase : caractérisée par une opposition totale entre le système de gouvernement poussé par la cour et les Emishi.
- IV^e phase : phase de pacification, la cour réduit sa présence militaire et se concentre sur des politiques d'apaisement et de consolidation de l'autorité des fonctionnaires locaux².

On considère que la signification politique de cette guerre et la quantité relativement riche de données en font un événement parfait pour analyser les tactiques employées par l'armée impériale entre la fin du VIII^e et le début du IX^e siècle. D'autre part, le manque d'informations concernant la culture et le contexte

¹*Shoku Nihongi*, vol. 2, Yōrō 4.9 (720), p. 79.

²TAKAHASHI Takashi, *op. cit.*, p. 160-175.

Emishi complique notre compréhension de ce conflit. L'archéologie a pu combler en partie ces lacunes. Grâce à cette dernière, on constate que, pendant la période d'expansions « non agressives » de la cour, tout au long du VII^e siècle, de grands changements avaient concerné les groupes habitant dans la région : on trouve la trace d'une augmentation importante des sites habités et villages, ce qui peut s'expliquer par la sédentarisation d'une population précédemment nomade, une augmentation de la population, ou l'arrivée d'un nombre important de familles provenant d'autres régions¹. La distribution de ces sites, dont un nombre important se situe dans la région de la ville de Hachinohe, dans le département d'Aomori (fig. 123), correspond d'ailleurs à la distribution des premières traces archéologiques du cheval dans le nord-est de Honshū². L'exemple le plus ancien dans ce sens est le site funéraire de Tangotai 丹後平古墳群, utilisé entre la seconde moitié du VII^e siècle et la première moitié du VIII^e siècle, et constitué d'une centaine de tombes rondes. Là, on a retrouvé un fossé sacrificiel contenant des dents : en extrapolant des sépultures datables avoisinantes, la mort de l'animal a été située entre la moitié du VII^e siècle et le début du VIII^e siècle. D'autres fossés ont été découverts dans la même zone, similaires à la tombe équestre par la taille et la forme, ce qui pousse des chercheurs tels que Kobayashi Kazuhiko à supposer que dans ces tombes aussi se trouvaient, en principe, des animaux sacrifiés. Des harnachements ont aussi été retrouvés dans les *kofun* du site, dont des mors remontant à la même période que les dents du cheval. Ces traces semblent suggérer que les hommes ici enterrés pratiquaient l'élevage ou, du moins, participaient de la culture équestre³.

¹MATSUMOTO Takehashi 松本建速, *Emishi no kōkogaku* 蝦夷の考古学 (Archéologie des Emishi), Tōkyō, Dōseisha, 2006, p. 1-3.

²*Ibidem*, p. 29-34.

³*Ibidem*, p. 19-24.



Fig. 123, Sites Emishi liés à la culture équestre et datables entre le VII^e et la première moitié du VIII^e siècle (Tangotai, Akōbō 阿光坊遺跡, Kashimazawa 鹿島沢古墳群), d'après MATSUMOTO Takehashi, 2006¹.

On a déjà examiné la diffusion, au V^e siècle, de l'habitude de placer un ou plusieurs chevaux sacrifiés près d'une sépulture. Ce rite se retrouve dans la région centrale, comme on a pu le voir dans le chapitre 2.a, dans des sites tels que Narai, Kamada et Shitomiya-kita, dans le département d'Ōsaka, mais aussi dans l'est, comme dans le cas du site de Kenzaki Nagatoronishi, dans le département de Gunma. Dans tous les sites cités, ces sépultures étaient associées à d'autres objets typiques de la culture matérielle coréenne, en

¹*ibid.*

particulier Silla ou Kaya. On constate d'ailleurs que, à partir du V^e siècle, des ressortissants coréens furent bien installés dans des régions orientales telles que l'actuel département de Gunma. Tangotai présente d'ailleurs des similitudes avec la nécropole de Kiyotaki, dans le département d'Ōsaka, et datable du VI^e siècle. Comme on a pu le voir dans le chapitre 2.b, ce site n'est pas associé à des signes clairs de la culture matérielle coréenne, et les chevaux sacrifiés sont associés à des sépultures rondes de taille moyenne. Si, comme on l'a supposé dans le chapitre 2.b, cela est un signe de l'intégration de la culture équestre dans la culture japonaise, la structure de Tangotai pourrait suggérer un lien entre la culture de la région centrale et l'adoption de l'élevage dans le Nord-est. En effet, l'apparition de l'élevage dans cette région semble coïncider avec le développement de l'État central et du réseau de poste. Avec la diffusion des relais, il est possible qu'un certain nombre de chevaux se soient enfuis, ils se seraient ainsi intégrés à la grande faune du nord de l'île et auraient été par la suite adoptés par les locaux. Il est cependant plus probable que l'adoption de l'élevage dans le nord soit plutôt liée à l'arrivée de familles d'éleveurs migrant de régions plus méridionales vers le Nord-est¹. Les Emishi n'auraient donc pas importé le cheval de manière indépendante directement depuis la Corée, ni élaboré une culture équestre complètement originelle en domestiquant des chevaux féroces, mais ils auraient développé l'élevage grâce aux échanges entretenus avec les colons et les fonctionnaires du gouvernement central, en particulier à partir du VIII^e siècle. En effet, à cette époque, on remarque que les transactions entre locaux et migrants de la région centrale portaient en particulier sur les armes et les harnachements². La corrélation chronologique entre la diffusion et l'augmentation des centres habités et la diffusion et le développement de l'élevage, ainsi qu'une correspondance géographique entre les sites portant des traces de culture équestre et les sites habités, suggèrent par ailleurs que ces deux phénomènes furent liés. Il est fort possible que les nouveaux habitants sédentarisés dans cette région étaient des éleveurs³. Un exemple significatif du VIII^e siècle est le site de Sumodai Shimoyasuhara 李平下安原遺跡, près d'Onoe, dans le département d'Aomori. Là, on a découvert les restes de quatre ou cinq chevaux et de nombreux poulains, ce qui confirme l'existence d'un ou plusieurs haras dans cette zone. Des restes similaires sont aussi présents dans le site fortifié de Hayashinomae 林ノ前遺跡, situé près de Hachinohe, où on trouve

¹*Ibid.*, p. 26-28.

²KUMATA Ryōsuke 熊田亮介, SAKAI Hideya 坂井秀弥, *Nihon kaiiki rekishi taikai* 日本海域歴史大系 (Compendium d'histoire de la mer autour du Japon), vol. 2, Ōsaka, Seibundō, 2006, p. 14-18.

³MATSUMOTO Takehashi, *op. cit.*, p. 29-34.

une dizaine de chevaux datables de la période de Heian, parmi eux un exemplaire dont la hauteur au garrot est estimée à 140,2 cm, ce qui en fait l'un des chevaux les plus imposants découverts pour cette époque¹.

C'est aussi à partir du VIII^e siècle que les sources japonaises commencent à faire mention des chevaux des Emishi. Un exemple se trouve dans le chapitre de l'impératrice Genmei 元明天皇 (r. 707-715) du *Fusō ryakki* 扶桑略記, *Brève histoire du Japon* :

八月乙亥日。出羽并渡嶋蝦夷八十七人来。貢馬千疋。則授位祿。

[Deuxième année de l'ère Yōrō] [715] 8^e mois, jour du sanglier aîné du bois [14], 87 Emishi de Dewa et de Watarishima sont venus [à la cour]. Ils ont présenté en tribut 1 000 chevaux. Ils ont reçu des rangs en récompense².

Dans ce passage, il semblerait ainsi que le cheval ait conservé dans le nord son rôle de cadeau diplomatique qui a caractérisé les débuts de la culture équestre dans la région centrale et méridionale. Si on peut douter de l'exactitude du nombre de têtes offert, le texte s'accorde avec les données archéologiques, montrant l'adoption de l'élevage à cette époque. En effet, la région de Hachinohe ne se prête pas à la riziculture humide, mais le sol est propice aux graminées, ce qui en fait une zone idéale pour le développement de pâturages et l'élevage³. De plus, si on considère le nombre de sites incluant des éléments de culture équestre sur l'ensemble des sites archéologiques d'avant le XI^e siècle étudiés jusqu'à présent, le cheval semble avoir eu un rôle très important dans la vie de cette région. Miura observe même que la fréquence de ces éléments suggère un élevage très prospère, peut-être même plus développé que celui pratiqué dans la région centrale⁴. Cela semble d'ailleurs confirmé par un décret de la 6^e année de l'ère Enryaku (787) qui dénonce le commerce de chevaux que les nobles et les fonctionnaires entretenaient avec les barbares. Selon Takahashi, ce commerce illégal comprenait chevaux, faucons, esclaves et poudre d'or fournis par les Emishi en échange de tissus, d'outils agricoles et d'armes⁵.

On constate donc que, à l'aube de la Guerre de 38 Ans, les Emishi avaient adopté la culture équestre avec un succès remarquable, leur élevage était particulièrement productif, et ils avaient eu la possibilité

¹MIURA Keisuke 三浦圭介, « Kita Nihon kodai no shūroku, seisan, ryūtsū 北日本古代の集落-生産-流通 » (Villages, produits et circulation dans le nord du Japon ancien), dans KUMATA Ryōsuke *et al.* (dir.), *op. cit.*, vol. 2, Ōsaka, Seibundō, 2006, p. 369-372.

²KUROITA Katsumi 黒板勝美, *Fusō ryakki* 扶桑略記, Yoshikawa kōbunkan, Tōkyō, 1933, p. 82.

³MATSUMOTO Takehashi, *op. cit.*, p. 25-27.

⁴MIURA Keisuke, *op. cit.*, p. 369-372.

⁵TAKAHASHI Takashi, *op. cit.*, p. 160-175.

d'entretenir des échanges (parfois amicaux, parfois hostiles) avec les autorités provinciales dans les décennies précédentes. Malheureusement, ceci laisse plusieurs zones d'ombre en ce qui concerne leur équipement et leur manière de combattre. Une source ultérieure offre une image quelque peu plus détaillée :

況復弓馬戰鬥。夷獠之生習。平民之十不能敵其一。然至于弩戰。

雖有万方之獷賊。不得對一弩之飛鏃。

Le combat d'archerie monté fait partie de la vie quotidienne des barbares. Dix de nos sujets ne peuvent rien contre l'un des leurs. Si on se bat avec des balistes, même les dix mille barbares ne peuvent résister contre une seule de ses flèches¹.

Si on se fie à ce passage du *Shoku Nihon kōki* daté de 837, il apparaît que le combattant Emishi est avant tout un archer monté, et que cette adresse martiale est avant tout la conséquence de la vie quotidienne menée par ces gens. Il n'est pas tout à fait clair si « vie quotidienne » désigne ici la chasse, l'élevage ou le pillage. Il est fort probable que le quotidien des Emishi ait comporté un peu des trois.

Une autre description des tactiques des Emishi nous vient du *Shoku Nihongi* :

但彼夷俘之為性也、蜂屯蟻聚、首為乱階。攻則奔逃山藪、放則侵掠城塞。

La nature de ces barbares est telle que comme des bourdons, ils se ressemblent, comme des fourmis, ils se réunissent, sur cette base, ils se révoltent. Si on les attaque, ils courent immédiatement se réfugier dans leurs repères de montagne ; si on les laisse aller, ils pillent immédiatement nos forts².

Cette notation, bien que très vague, évoque une image de petits groupes mobiles et capables de se coordonner et se rassembler très rapidement, ce qui n'est possible que si on dispose d'un nombre suffisant de chevaux. Comme on pourra le vérifier plus bas, cela est aussi confirmé par les sources, et en particulier

¹KUROITA Katsumi 黑板勝美, *Shoku Nihon kōki* 續日本後紀 (Suite aux chroniques postérieures du Japon), Tōkyō, Kokushi taikai kankōkai, 1956, *Shoku Nihon kōki*, Jōwa 4.2.8 (837), p. 64.

²AOKI Kazuo 青木和夫 *et al.*, *Shoku Nihongi* 續日本紀, vol. 5, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1998, *Shoku Nihongi*, vol. 5, Tenō 1.6.1 (781), p. 194-195.

par les rapports décrivant les tactiques Emishi en action. En ce qui concerne l'équipement de l'archer monté oriental, bien que la métallurgie ait été pratiquée par les Emishi, ils disposaient de peu de fer. Dans une étude menée en 1996 par Yagi Mitsunori, on constate que 40 à 50 % des objets en fer découverts dans la région sont concentrés près des sites de Hachinohe, et ils sont beaucoup plus rares plus au sud, dans la zone au nord de la Kitakami ou dans le nord de l'actuelle préfecture de Miyagi. Cela était en train de changer à l'époque de la Guerre de 38 Ans, mais, comme on le constate dans l'édit sur le marché noir, le commerce d'objets en fer était toujours pratiqué et la culture matérielle du nord-est était influencée par celle du gouvernement impérial¹.

Si on dispose de peu de détails sur l'équipement du guerrier Emishi, une différence qui apparaît comme marquante entre la pratique de la guerre des habitants du Nord-est et de l'armée impériale est l'usage que cette dernière faisait de ses positions fortifiées (fig. 124). En effet, le conflit qui caractérise la fin du VIII^e siècle et le début du IX^e siècle semble s'articuler autour des nouveaux forts qui constituaient la frontière. Comme nous l'avons mentionné auparavant, au VIII^e siècle, la colonisation de cette région procédait par la création d'un réseau de positions fortifiées autour desquelles étaient organisés de nouveaux villages. Ces centres fonctionnaient comme centre administratif et hébergeaient les garnisons locales, prêtes à intervenir en cas de crise ou d'affrontement avec les Emishi². Un exemple de fort administratif est offert par le site de Myōdate 名生館遺跡, dans le département de Miyagi. Il s'agit d'un site actif entre la seconde moitié du VII^e siècle et le IX^e siècle. Dès le VIII^e siècle, Myōdate est entouré par une enceinte de 52,5 m est-ouest et 60,6 m nord-sud. Il est clair que ce centre n'avait pas simplement pour but de défendre les colons face aux Emishi, mais aussi de gérer ces familles, d'entretenir des liens avec les « barbares » et d'absorber ces derniers dans le gouvernement régi par le Code³.

¹KUMAGAI Kimio 熊谷公男, *Emishi to jōsaku no jidai* 蝦夷と城柵の古代 (L'Âge des Emishi et des fortifications), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2015, p. 121-133.

²TAKAHASHI Takashi, *op. cit.*, p. 86-92.

³*Ibidem*, p. 96-101.



Fig. 124, Etat des fortifications avant 737.¹

L'un des centres principaux dans la coordination de l'expansion du gouvernement japonais était le fort de Taga, achevé en 724². L'ensemble était constitué d'une enceinte extérieure partiellement bâtie en terre et partiellement en palissade de bois, mesurant entre 870 m et 1.050 m d'est en ouest, et entre 600 m et 780 m du nord au sud, entourée d'un fossé et dotée de tours de garde. À l'intérieur étaient bâtis les bureaux administratifs. La différence marquante entre le plan de Myōdate et celui de Taga offre un aperçu de

¹D'après Département éditorial des éditions Shōbunsha 昭文社編集部, *Nihon rekishi chizu-chō* 日本歴史地図帳 (Cahier géographique de l'Histoire du Japon), Tōkyō, Shōbunsha, 2022, tables 9-23 ; KINOSHITA Ryō 木下良, *Jiten Nihon kodai no michi to eki* 事典日本古代の道と駅 (Dictionnaire des routes et des relais de poste du Japon ancien), Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan, 2009, p. 170-171, 178-179 ; KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 17.

²KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 1-15.

Pour plus d'informations concernant le Chinjufu et les *chinpei*, se référer au chapitre 2.e.

l'importance militaire et politique de Taga, siège du Chinjufu, le gouvernement militaire pour la pacification de l'Est chargé de diriger les *chinpei*. Le système militaire du Tōhoku était constitué de deux branches parallèles : le *gundan* provincial et ses officiers, et le Chinjufu et les *chinpei*. Le *gundan* était chargé de l'entretien et du maintien des barrières et fortifications répartis dans la région¹, tandis que les *chinpei* étaient des troupes professionnelles spécialement créées pour la protection de la frontière².

Dans le but de mieux analyser le fonctionnement de ce système, on peut citer un exemple de mobilisation d'envergure avant le commencement des grandes campagnes de pacification rapporté par le *Shoku Nihongi*. Il s'agit de la mission d'Ōno no Ason Azumabito 小野朝臣東人 (?-757), *azechi* de la province de Mutsu, chargé en 737 d'ouvrir une route directe entre la province de Mutsu et la barrière de Dewa (fig. 126)³. Le deuxième mois, Azumabito fut rejoint à Taga par l'envoyé impérial Fujiwara no Ason Maro 藤原朝臣麻呂 (?-?), qui se présenta avec « 1 000 cavaliers » venus des six provinces de Hitachi, Kazusa, Shimōsa, Musashi, Kōzuke et Shimotsuke⁴. On remarque que, déjà à cette époque, les provinces du Bandō jouaient un rôle important dans la gestion des affaires militaires du nord-est, surtout en ce qui concerne le rassemblement de troupes montées. En effet, comme on a pu le constater dans la section précédente, cette région était celle où l'élevage connut un succès particulier et prolongé : dans les *Engi-shiki*, la province de Kōzuke est la seconde par le nombre de pâturages impériaux avec neuf *mimaki*, dépassée seulement par la province de Shinano, qui en possédait seize⁵. De plus, la production des haras de Kōzuke était proportionnellement supérieure à ceux de Shinano : cette dernière fournissait un total de 80 chevaux par an, alors que la première en produisait 50⁶. D'autre part, Kōzuke était la province qui fournissait le plus grand nombre de chevaux militaires au département des affaires militaires, avec 45 animaux par an, Kazusa, Musashi et Hitachi étant à la deuxième place avec dix chevaux pour chaque province⁷. Il est évident que la production de chevaux dans cette région était déjà remarquable au VIII^e siècle. En effet, si on accepte comme fiable le chiffre de 1 000 cavaliers donné par le *Shoku Nihongi*, et si on considère la nécessité pour chaque combattant de disposer d'environ cinq chevaux, le nombre d'animaux nécessaires s'élève probablement à

¹KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 34-41.

²*Ibidem*, p. 1-15.

Pour plus d'informations concernant le Chinjufu et les *chinpei*, se référer au chapitre 2.e.

³*Shoku Nihongi*, vol. 2, Tenpyō 1.2, Tenpyō 1.2.12 (729), p. 308-309.

⁴*Ibidem*, Tenpyō 9.4.14, Tenpyō 9.4.14 (737), p. 314-315.

⁵TORAO Toshiya 虎尾俊哉, *Engi-shiki* 延喜式 (Règlements de l'ère Engi), *ge*, Tōkyō, Dainihon insatsuka bushiki kaisha, 2017, art. 1, p. 796-797.

⁶*Ibidem*, art. 3, p. 798-799.

⁷*Ibid.*, art. 4, p. 798-799.

5 000. Il est difficile de déterminer la charge logistique de ces animaux car les sources ne spécifient pas leur qualité. Cependant, si on suppose que cette vaste harde était composée par moitié d'animaux de qualité supérieure, et par moitié de chevaux de qualité moyenne, on peut imaginer une demande journalière de 25 *koku* de millet, 125 *koku* de riz et 50 *koku* de haricots par jour. Le riz en particulier aurait nécessité la récolte annuelle d'environ 4 *chō* de rizière médiocre par jour. Cela ne tient d'ailleurs pas compte du foin et de l'herbe fraîche, qui étaient aussi prévus dans le Code et qui sont indispensables pour le cheval, qui ne peut survivre qu'avec des graines. Bien sûr, cette nécessité est souvent satisfaite par la nature, mais selon la source, il s'agit là du deuxième mois : le nord de l'île est plongé dans l'hiver.

Cette opération montre les difficultés logistiques rencontrées par la cour lors du lent développement de la frontière orientale : la nécessité de ne pas perturber les travaux agricoles pouvait être contournée si ces grands chantiers étaient exécutés avant le printemps. D'autre part, un chantier routier comme celui-ci nécessitait une surveillance sur un parcours étendu, chose qui ne pouvait être effectuée que par des hommes armés à cheval. D'autre part, le cheval devait être nourri et maintenu en bonne santé dans des conditions qui ne lui permettaient pas de se nourrir efficacement sur le territoire, si bien que les denrées devaient être acheminées. Le cheval fut donc en même temps le moteur et le frein de la colonisation orientale, comme on pourra le voir plus bas.

Après l'arrivée de Fujiwara no Ason Maro, deux Emishi, Tōta no Kimi Obito 遠田君雄人 (?-?), chef du district de Tōta, et l'Emishi soumis Emishiwaga no Kimi Kearui 狄和我君計安墨 (?-?), sont envoyés surveiller les routes côtières et montagneuses pour dénicher des ennemis éventuels¹. Le premier est défini par le *Shoku Nihongi* comme étant un *taemishi* 田夷, un Emishi s'étant sédentarisé et ayant adopté un style de vie agricole². Du second, il est dit simplement qu'il est *kifuku* 帰服, « soumis ». Si on n'a aucune information par rapport à ce dernier, il est fort probable que le premier ait été un éleveur, un homme se rapprochant du portrait esquissé par les sources archéologiques un peu plus haut.

仍抽勇健一百九十六人、委將軍東人。四百五十九人分配玉造等五
柵。麻呂等、帥所餘三百卅五人、鎮多賀柵。遣副使從五位上坂本朝臣宇
頭麻佐鎮玉造柵。判官正六位上大伴宿禰美濃麻呂鎮新田柵。国大掾正七
位下日下部宿禰大麻呂鎮牡鹿柵。自余諸柵、依旧鎮守。

¹*Shoku Nihongi*, vol. 2, Tenpyō 9.4.14, Tenpyō 9.4.14 (737), p. 314-315.

²TAKAHASHI Takashi, *op. cit.*, p. 4-9.

Ensuite, on choisit 196 guerriers vaillants et on les mit sous les ordres directs du général Azumabito. 459 hommes furent répartis parmi les cinq barrières de Tamazukuri. Les 345 restants furent mis sous les ordres de Maro, et ils gardèrent le fort de Taga. L'envoyé surnuméraire de V^e rang inférieur majeur Sakamoto no Ason Uzumasa fut convoqué et on lui confia la garde du fort de Tamazukuri. Le fonctionnaire de troisième classe du VI^e rang supérieur majeur Ōtomo no Sukune Minomaro fut chargé de garder le fort de Nitta. Le fonctionnaire provincial de troisième classe majeure du VII^e rang supérieur mineur Kusakabe no Ason Ōmaro fut chargé de garder le fort d'Oshika. Les autres fortifications furent protégées comme auparavant¹.

Ce passage décrit de manière assez claire le fonctionnement du système militaire mis en place par le gouvernement central dans la région (fig. 125) : les troupes montées levées exceptionnellement des provinces du Bandō sont divisées en trois, un groupe suivant le général et la majorité étant chargée d'apporter une protection exceptionnelle à deux points jugés comme sensibles, Taga et Tamazukuri. Taga était le centre administratif principal de la province de Mutsu, et Tamazukuri était le fort le plus occidental, situé à quelques dizaines de kilomètres de la frontière orientale de la province de Dewa. Tamazukuri bénéficia d'ailleurs d'une protection supplémentaire exécutée par Uzumasa. Aucun guerrier du Bandō n'est octroyé à Uzumasa, ses troupes étaient donc locales. Étant donné que la source précise que seulement les forts de Tamazukuri, Nitta et Oshika bénéficièrent d'une protection particulière, alors que le reste des barrières devaient être gardées « comme auparavant », il est possible de penser que la surveillance ordinaire fut exécutée par les hommes du *gundan*, alors que les tours supplémentaires furent confiées aux *chinpei*. Comme on pourra le constater, ces dispositions constituent une phase préliminaire à la mobilisation proprement dite et au départ d'Azumabito.

¹*Shoku Nihongi*, vol. 2, Tenpyō 9.4.14, Tenpyō 9.4.14 (737), p. 314-315.

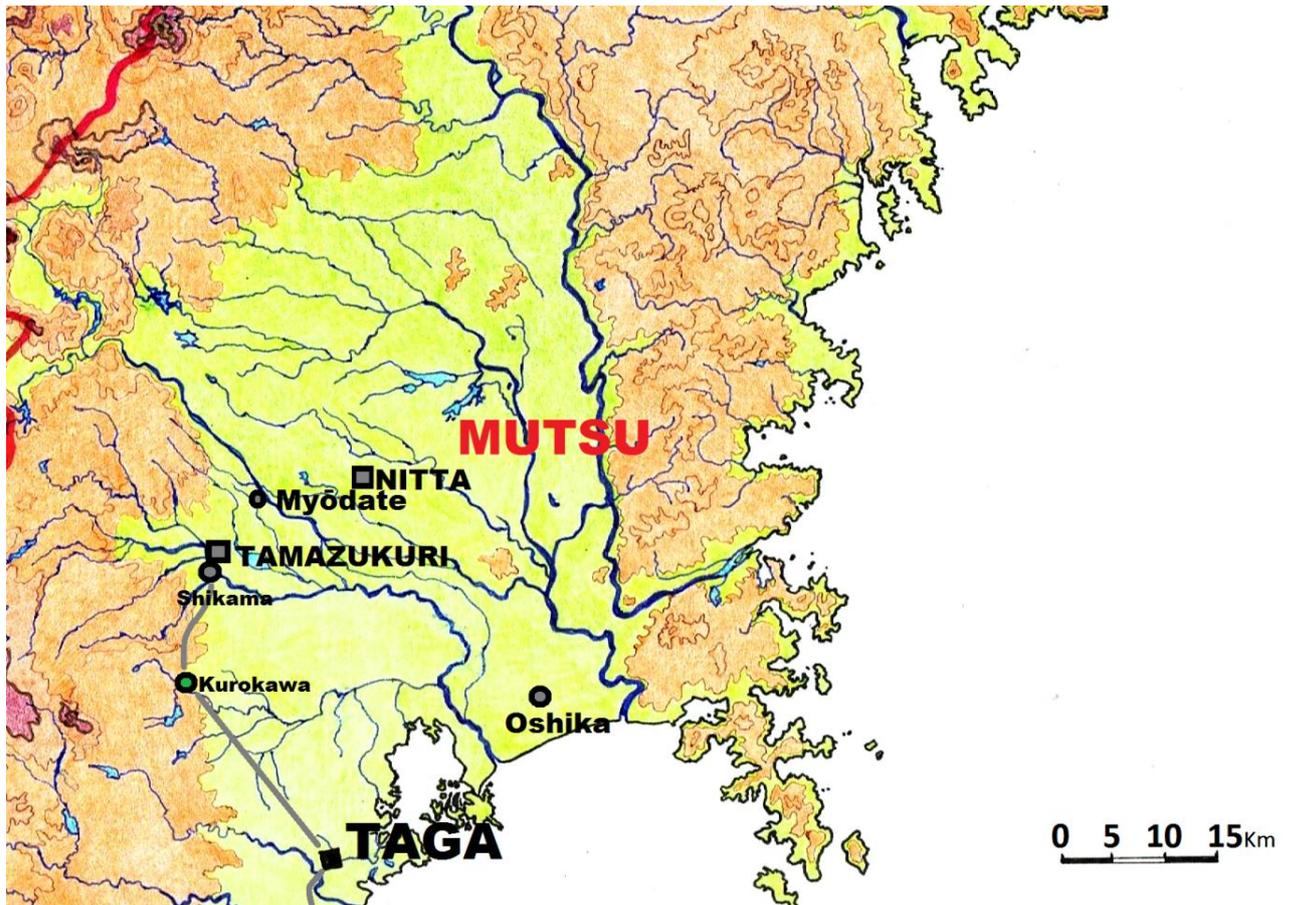


Fig. 125, Réseau de relais et de fortification mises en place par la Gouvernement central dans le Nord-est. En gris, les forts et barrières, en vert les relais du réseau de Poste¹.

On ne connaît pas le nombre exact de soldats actifs en Mutsu lors de la mission d'Azumabito, mais un rapport du ministère des Affaires suprêmes à l'empereur daté de la 18^e année de l'ère Tenpyō (747) nous informe que, à l'époque, l'armée de Mutsu comptait six *gundan*, six colonels, six lieutenants-colonels, pour un total de 6 000 hommes². Si on s'en tient aux dispositions du Code³, cela signifie que la province de Mutsu comptait 600 « feux » et 3 600 chevaux de bât. Étant donné que cette catégorie d'animaux, bien qu'indispensable en logistique, n'était pas prisée, et si on se réfère aux denrées inférieures établies par le Code administratif⁴, on peut en conclure que seuls les chevaux de bât coûtaient à la province 36 *koku* de riz par jour, soit environ 13 140 *koku* de riz par an. Si on considère que la province disposait aussi d'un nombre

¹D'après Département éditorial des éditions Shōbunsha, *op. cit.*, tables 16-17, 19-20, 22-23 ; KINOSHITA Ryō, *op. cit.*, p. 168-177.

²HERAIL Francine, *op. cit.*, p. 511.

³Ritsuryō, *Gunbōryō*, art.5, p. 319-320.

⁴*Ibidem*, *Kumokuryō*, art.1, p. 413.

important de chevaux de guerre et du réseau de poste, il est clair qu'une partie importante des revenus provinciaux devait être consacrée à l'entretien et au développement de ces troupeaux.

廿五日、將軍東人從多賀柵發。四月一日、帥使下判官從七位上紀朝臣武良士等及所委騎兵一百九十六人、鎮兵四百九十九人、當國兵五千人、歸服狄俘二百卅九人、從部内色麻柵發。

Le 25^e jour [du deuxième mois], le général Azumabito quitta le fort de Taga. Le premier jour du quatrième mois, il quitta la barrière de Shikama dans le même territoire à la tête des hommes de l'envoyé mineur et fonctionnaire de troisième classe mineur du VII^e rang inférieur majeur Ki no Ason Muraji et les siens, les 196 cavaliers qu'il conduisait lui-même, 499 *chinpei*, 5 000 soldats de la province [de Mutsu] et 249 barbares soumis¹.

Ce passage ne précise pas la date à laquelle Azumabito arriva à la barrière de Shikama, mais, comme on peut le voir de la carte, il se situait à une quarantaine de kilomètres de Taga : il semble ainsi raisonnable de penser que le voyage ne dut durer que deux ou trois jours au plus. Le mois qui s'écoule entre les dispositions du passage cité auparavant et le départ effectif d'Azumabito vers la province de Dewa doit être interprété comme le temps nécessaire à mobiliser les ressources militaires de la région. Les dispositions détaillées pour la défense des forts pendant cette mobilisation indiquent qu'Azumabito craignait des attaques des Emishi pendant cette phase délicate. On constate d'ailleurs que, si on se réfère au rapport de 747, Azumabito mobilisa environ 83 % des effectifs du *gundan*. On doit en conclure que le rôle des guerriers du Bandō, à l'exception de ceux sélectionnés pour suivre le général, était de protéger les forts pendant que la quasi-totalité du potentiel militaire de la province était engagée ailleurs. On peut supposer que ces combattants montés étaient des militaires semi-professionnels, issus des familles notables provinciales, et possédants des haras. On constate d'ailleurs qu'environ ¼ des membres de l'escorte sont des Emishi, une proportion presque identique à la troupe accompagnant le gouverneur de Dewa, comme on pourra le constater ultérieurement. On peut ainsi formuler l'hypothèse que, dans cette région, l'entretien et la surveillance ordinaire des fortifications étaient une mission du *gundan*, mais dans des situations potentiellement dangereuses, les fonctionnaires embauchaient des guerriers du Bandō, voire des Emishi.

Puisque la mission était d'ouvrir une nouvelle route et qu'aucune mention n'est faite de travailleurs ni d'artisans, on doit en déduire qu'une bonne partie de ces « soldats » étaient réquisitionnés en tant que main d'œuvre. Finalement, si on considère que les soldats du *gundan* étaient très probablement à pied et que les

¹*Shoku Nihongi*, vol. 2, Tenpyō 9.4.14, Tenpyō 9.4.14 (737), p. 314-315.

chinpei et les Emishi étaient très probablement montés, on peut conclure que l'expédition était composée de 5 000 fantassins et 941 guerriers montés, ce qui signifie que, à cette époque, pour une mission en territoire non urbanisé et sans routes établies, le général en charge se servait d'une armée où environ 18 % des effectifs étaient constitués par des archers à cheval.

En ce qui concerne les chevaux, on peut supposer la présence de 3 000 chevaux de bât pour le *gundan*, et au moins 4 700 chevaux de guerre si on considère une moyenne de cinq chevaux par guerrier monté, comme on l'a vu dans le chapitre 2.f. On peut ainsi conclure que, lors de cette mission, on mobilisa au moins 7 700 chevaux. On ne sait pas quelle était la qualité des animaux concernés, mais si on suppose que les chevaux de bât étaient en proportion uniforme de qualité inférieure ou moyenne, et que les chevaux de combat étaient en proportion uniforme de qualité moyenne ou supérieure, on peut faire des estimations sur la quantité de nourriture nécessaire en nous basant sur le Code administratif. Cela signifie une quantité d'environ 45 *koku* de riz par jour pour les chevaux de bât ; 23,5 *koku* de millet, 117 *koku* de riz, 47 *koku* de haricots et 0,70 *koku* de sel pour les chevaux de guerre. Cela comporte un total d'au moins 232,5 *koku* de céréales par jour, sans tenir compte du besoin en foin et en feuilles.

Si on se base sur l'estimation de Harada sur la productivité des rizières, on en conclut que, pour fournir la quantité de riz nécessaire pour un jour aux chevaux de cette armée, la production de 5 *chō* de rizières de qualité supérieure était suffisante. Cependant, comme le spécifie von Verschuer, ces rizières étaient rares, la plupart étant classées au VIII^e siècle comme étant de qualité médiocre. La plupart des rizières, et en particulier dans des provinces telles que Hitachi, étaient considérées comme inférieures en productivité¹. Dans ce cas, il fallait une production annuelle d'environ 8 *chō* pour maintenir les chevaux dénombrés ici pour un jour, tout en tenant compte du fait que le nombre d'animaux était sans doute supérieur et que ce calcul exclut le coût de l'acheminement.

Enfin, tout cela ne tient pas compte des besoins des chevaux en fibres et en nourriture fraîche : herbe, feuilles, foin². Comme on a pu le voir dans la section précédente, on peut estimer la quantité de foin nécessaire par cheval à environ 25 kg, ce qui signifie environ 192 t par jour pour les animaux dénombrés, en plus des 232,5 *koku* (18 600 l) de céréales mentionnés auparavant. Cela sans considérer les feuilles et l'herbe fraîche prévues par le Code administratif.

即日、致出羽国大室駅。出羽国守正六位下田辺史難波将部内兵五百人、帰服狄一百冊人、在此駅相待。以三日、与将軍東人共入賊地。且

¹VON VERSCHUER Charlotte, *Rice, Agriculture, and the food supply in premodern Japan*, New York, Routledge, 2016, p. 231-236.

²*Ritsuryō, Kumokuryō, art.1, p. 413.*

開道而行。但賊地雪深、馬芻難得。所以、雪消草生、方始發遣。同月十一日、將軍東人廻至多賀柵。自導新開通道惣一百六十里。

Le même jour [le 1^{er} jour du 4^e mois, NdT] il atteignit le relais d'Ōmuro dans la province de Dewa. Le gouverneur de Dewa du VI^e rang supérieur mineur Tanabe no Naniwa alla le rencontrer au relais accompagné par 500 soldats de la province et 140 barbares soumis. Le troisième jour, le général Azumabito entra dans le territoire des barbares. D'emblée, il procéda en ouvrant la route. Cependant, dans le territoire des barbares, la couche de neige était épaisse, et trouver de l'herbe pour les chevaux était difficile. À cause de cela, on ordonna de reparti une fois la neige fondue et l'herbe germée. Le 11^e jour du même mois, le général Azumabito s'en retourna et arriva au fort de Taga.

« On a tracé la route de Niibari sur 160 *ri* en tout. [...] »¹.

La mission d'Azumabito s'acheva ainsi, incomplète, après seulement une semaine. Le *Shoku Nihongi* ne mentionne aucun affrontement avec les ennemis ni aucune difficulté dans la gestion de la main d'œuvre : l'impossibilité de nourrir les chevaux est, selon la source, la seule cause de cet échec. Le trajet employé par le gouverneur de Dewa n'est pas spécifié, mais il est possible qu'il ait suivi la côte occidentale jusqu'à l'embouchure de la rivière Mogami, pour ensuite se diriger vers le sud-est en remontant la vallée. En ce qui concerne Azumabito, une fois de plus on ne sait la direction exacte qu'il entreprit, si ce n'est qu'il ne put poursuivre que sur une distance de 160 *ri*, environs 85-86 Km, dans le « territoire des barbares ». Il est possible qu'il ait essayé d'ouvrir une route directe entre Taga et Akita, les deux capitales provinciales, en remontant vers le nord parallèlement au cours de la rivière Sake, pour traverser les hauteurs à l'est du Mont Chōkai.

¹*Shoku Nihongi*, vol. 2, Tenpyō 9.4.14, Tenpyō 9.4.14 (737), p. 314-317.

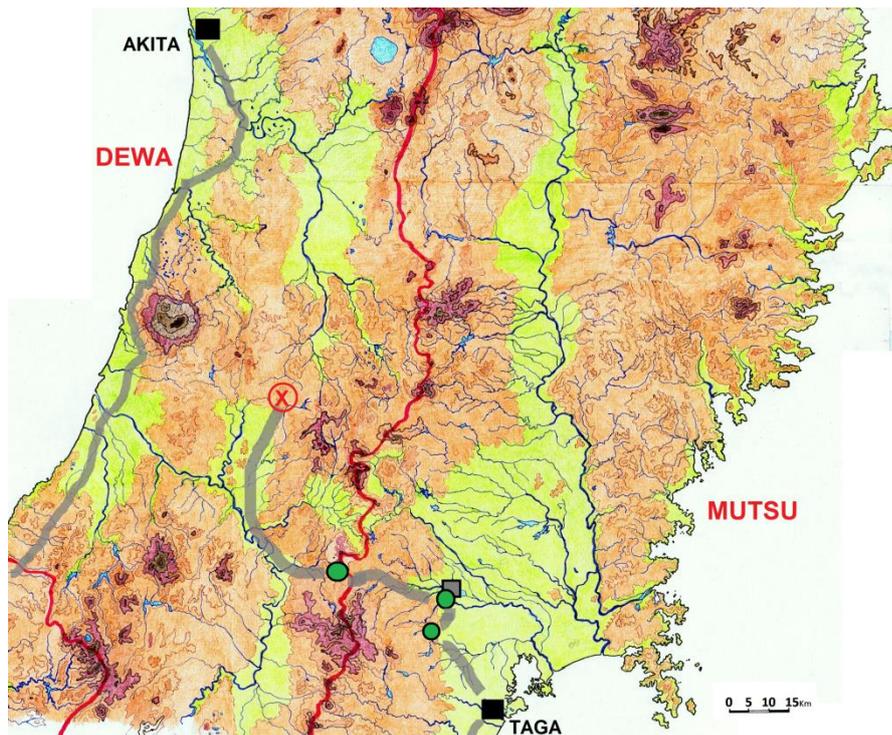


Fig. 126, Possible tracé de la mission d'Azumabito en 737¹.

Cette mission nous offre un aperçu des problèmes logistiques que l'utilisation de ces animaux pouvait comporter. D'autre part, il paraît évident que la tâche n'était pas envisageable sans la participation d'un nombre sans doute très important de chevaux. En particulier, on remarque la présence de troupes montées de « barbares soumis ». Ces alliés récents ou mercenaires avaient la réputation d'être des archers montés très adroits, comme on a pu le constater auparavant. Ils connaissaient le territoire et ils entretenaient très vraisemblablement des liens personnels avec d'autres habitants et chefs locaux. Il apparaît clair, sur la base des préparatifs et des précautions prises par Azumabito, que le Chinjufu s'attendait à une opposition armée de la part des Emishi à l'ouverture de la nouvelle route. Une force hautement mobile était ainsi nécessaire pour explorer les alentours et surveiller un chantier qui, de toute évidence, devait se développer en longueur sur des distances importantes. Ainsi, même si cet événement ne constitue pas un fait d'armes proprement dit, il nous permet d'évaluer le temps et les manières de la mobilisation, la logistique, et le rôle désormais indispensable de l'archer monté. On peut considérer que, dans ce cas, les troupes montées accompagnant Azumabito et celles tirées du Bandō furent utilisées dans des opérations de soutien : surveillance et garde du corps principal, utilisé dans l'ouverture de la route, mais aussi protection des forts et barrières dans la province de Mutsu. Il s'agit d'un rôle incontournable au niveau opérationnel, et le contexte géographique ainsi que la nature des ennemis rendirent le cheval indispensable. D'autre part, l'utilisation de l'animal

¹D'après Département éditorial des éditions Shōbunsha, *op. cit.*, tables 15-27 ; KINOSHITA Ryō, *op. cit.*, p. 168-187.

comporte une charge logistique imposante, ce qui, comme dans le cas présent, pouvait pénaliser les opérations de l'armée impériale.

CONTEXTE MILITAIRE AVANT LA GUERRE DE 38 ANS

L'étude de la mission d'Azumabito nous offre un exemple très détaillé d'une mobilisation officielle en vue d'une mission en territoire Emishi présentant une forte possibilité de conflit armé. Cet épisode, pour lequel on dispose de nombreux détails, nous permet d'approcher avec un regard plus informé la Guerre de 38 Ans. Il est cependant important de tenir compte du fait que le contexte évolua dans les décennies écoulées entre cette mission et le début des grandes campagnes. Un décret de 759 nous offre par exemple un aperçu de l'envergure des effectifs militaires rattachés aux forts de frontière dans la seconde moitié du siècle :

造陸奥国桃生城-出羽国雄勝城所役郡司-軍毅-鎮兵-馬子、合八千一百八十人、從去春月至于秋季、既離郷土、不顧産業。朕每念茲、情深矜憫。宜免今年所負人身拳税。

Afin de servir à la construction des forts de Monou dans la province de Mutsu et d'Okachi dans la province de Dewa [on y a placé] 8 180 hommes parmi des fonctionnaires de district, commandants de *gundan*, *chinpei*, palefreniers. Ils y sont restés du printemps à l'automne. Ils sont ainsi loin de leurs villages, ils ne se rappellent plus des travaux agricoles. En pensant à cela, notre cœur est empli de pitié. Cette année, les hommes concernés seront exemptés des impôts en riz¹.

On constate que l'effort pour développer une frontière fortifiée est maintenu par la cour, qui continue d'investir un nombre important d'individus dans ce processus. On voit aussi confirmée la nécessité de chevaux et de spécialistes pouvant s'en occuper. On peut donc conclure que la nécessité tactique et stratégique du cheval, mentionnée dans la section précédente, perdue à cette époque.

¹AOKI Kazuo 青木和夫 *et al.*, *Shoku Nihongi* 続日本紀, vol. 3, Tōkyō, Iwanami shoten, 1992, *Shoku Nihongi*, Tōkyō, Tenpyō hōji 3.9.26 (759), p. 328-329.

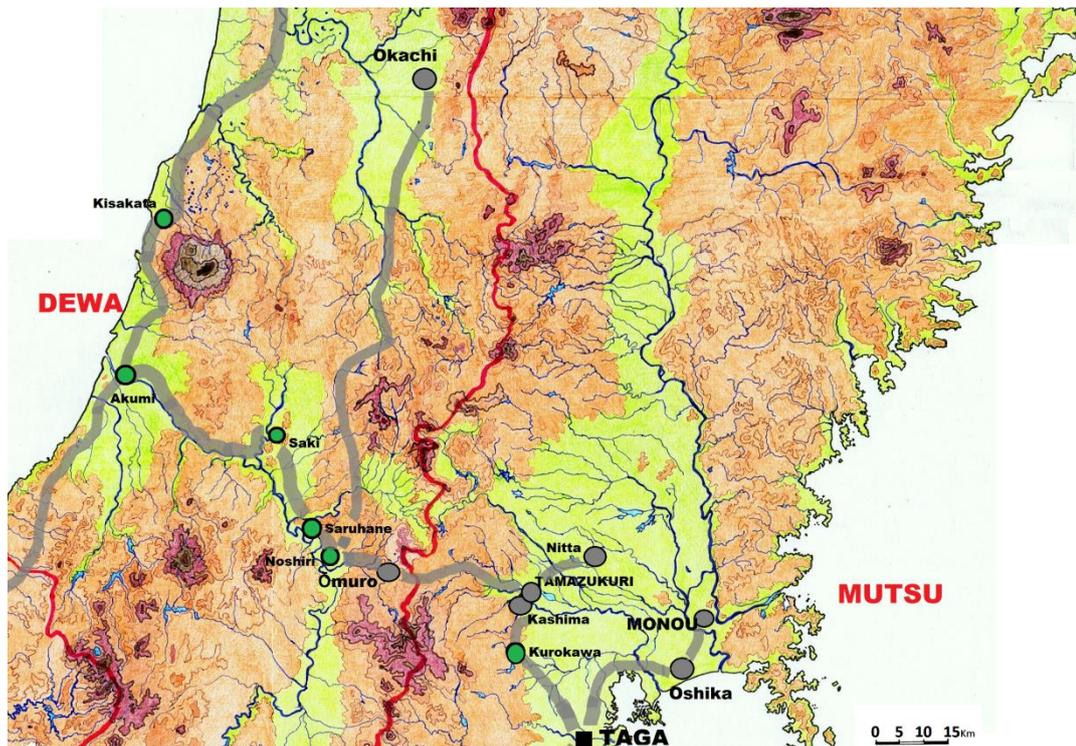


Fig. 127, Développement de la frontière orientale¹.

En 768, suite à la remise en cause de l'efficacité des *chinpei* comme corps, 2 500 postes de *chinpei* furent supprimés, ne laissant que 500 hommes. En parallèle, l'effectif des soldats du *gundan* fut augmenté de 4 000 à 10 000². Compte tenu du fait que la plupart des conscrits du *gundan* étaient typiquement des hommes à pied, ceci semble indiquer une approche différente de la réalité de la frontière. Dans un décret du 29^e jour du 8^e mois de la 4^e année de l'ère Hōki (773), la cour spécifie d'ailleurs que les *gundan* devaient intervenir seulement en cas d'urgence ou en cas d'incendie³. Ceci nous laisse entendre que, à cette époque, l'administration ordinaire et le développement de la frontière ne revenaient probablement pas aux hommes du *gundan*, mais à d'autres hommes d'armes. En effet, comme on pourra le constater plus bas, il semble que les fonctionnaires se reposèrent de manière particulière sur les militaires provenant des provinces du Bandō, voire sur des groupes d'Emishi alliés. En ce qui concerne les chevaux, si on se fie aux dispositions du Code administratif, la diminution des *chinpei* ou le désengagement dans la sphère militaire active du *gundan* n'engendrèrent nullement une diminution du rôle ou du nombre de chevaux. Au contraire, si on maintient la nécessité de six chevaux par feu, cela indique que le nombre d'animaux de bât, sans compter les chargeurs de guerre, était de 6 000. Cela représente un besoin journalier d'environ 90 *koku* de riz, sans tenir compte

¹D'après Département éditorial des éditions Shōbunsha, *op. cit.*, tables 15-27 ; KINOSHITA Ryō, *op. cit.*, p. 168-187 ; KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 42-47.

²KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 237-242.

³HERAIL Francine, *op. cit.*, p. 723.

de l'herbe, du foin ou du sel. Si on applique les mêmes critères qu'auparavant, cela signifie que l'entretien des chevaux de bât du *gundan* de Mutsu demandait annuellement la production de 1 095 *chō* de rizières de qualité inférieure. Il est possible que la nécessité de disposer d'un nombre important de chevaux et celle d'ouvrir de nouvelles rizières pour leur entretien aient constitué une sorte de *feedback* positif, où l'envoi de colons et la création de nouvelles exploitations étaient nécessaires pour le maintien de hardes importantes, indispensables pour garantir la sécurité et les communications auprès des colons eux-mêmes.

En conclusion, peu avant le commencement des grandes campagnes militaires, les deux provinces de Mutsu et Dewa disposaient d'un nombre limité d'archers montés en service permanent, mais elles pouvaient mobiliser plusieurs milliers de soldats en peu de temps. Ces derniers étaient choisis de préférence au sein de la couche des notables locaux, mais la plupart étaient sans doute des hommes se battant à pied. De plus, une armée si nombreuse de conscrits posait le problème de la logistique et de la saisonnalité du conflit. Il est fort probable que cette structure militaire ait eu une valeur de dissuasion aussi bien qu'une fonction strictement tactique.

LA GUERRE DE 38 ANS

Comme on a pu le constater, au VIII^e siècle, la cour développait la frontière orientale en construisant un système de forts et de barrières reliés entre eux par des routes officielles et fonctionnant en tant que base administrative pour les villages de colons et d'Emishi soumis installés dans la région (fig. 127). Cela fut la source de tensions croissantes avec les populations indépendantes de la région, et c'est dans les dernières décennies du siècle que cet antagonisme évolua en guerre proprement dite, poussant la cour à changer sa politique d'occupation graduelle pour une politique agressive de conquête. Celle-ci commença officiellement en 774, sous le règne de l'Empereur Kōnin 光仁天皇 (r. 770-781) :

庚申。以河内守從五位上紀朝臣広純為兼鎮守副將軍。勅陸奥国按察使兼守鎮守將軍正四位下大伴宿禰駿河麻呂等曰、將軍等、前日奏征夷便宜。[...]今得將軍等奏、蠢彼蝦狄、不悛野心、屢侵边境、敢拒王命。[...]一依來奏、宜早發軍、宐時討滅。

23^e jour, le gouverneur de Kawachi du V^e rang inférieur majeur Ki no Ason Hirosumi fut nommé général surnuméraire du Chinjufu. On confia un décret à l'envoyé impérial dans la province de Mutsu et général surnuméraire du Chinjufu du IV^e rang inférieur mineur Ōtomo no Sukune Surugamaro, qui disait :

« Jadis, les généraux avaient pour mission la pacification des barbares. [...] Ils reçoivent maintenant l'ordre impérial : les barbares, louches et fuyants, ne

renoncent pas à leurs ambitions, ils attaquent fréquemment la frontière et ils ne se conforment pas à l'autorité du souverain. [...] Il faut qu'ensemble les généraux partent, lèvent vite une armée, et rapidement les frappent et les terrassent. »¹.

Cette déclaration officielle est suivie, deux jours plus tard, d'un communiqué officiel de la province de Mutsu.

海道蝦夷、忽発徒衆、焚橋塞道、既絶往来。侵桃生城、敗其西郭。
鎮守之兵、勢不能支。国司量事、興軍討之。但未知其相戦而所殺傷。

Les Emishi de la côte [au nord de Taga, NdT] ont soudainement levé un nombre de bandes, ils ont brûlé le pont et bloqué la route, en bloquant d'un coup le passage. Ils ont attaqué le fort de Monou et détruit sa barrière occidentale. Les soldats du Chinjufu ne purent résister. Les fonctionnaires de la province ont considéré cet événement, ont levé une armée et puni cela. Toutefois, on ne connaît toujours pas l'étendue des combats ni le nombre de morts et de blessés².

Le fort de Monou (fig. 128) se trouvait entre la rivière Kitakami et la rivière Kyūkitakami, à environ 40 km du fort de Taga. Les « Emishi de la côte », dont il est questions ici, étaient sans doute des groupes résidents dans la vallée de la Kitakami ou dans les collines situées à l'est de cette dernière, vers la côte Pacifique. Il est probable qu'ils soient descendus au long de la vallée et qu'un groupe ait coupé un pont sur la rivière Naruse, en empêchant à la garnison de Taga de venir en aide du fort de Monou. La source n'offre pas de détails, mais compte tenu de la proximité des autres forts impériaux, il est probable que l'attaque aux voies de communication et celle à l'enceinte de Monou aient été simultanées. Le déroulement semble d'ailleurs suggérer que les occupants de Monou furent pris à dépourvu, ce qui indique que les Emishi avancèrent de manière très rapide et par petits groupes pour maintenir l'effet surprise. Cela signifie non seulement une disponibilité importante de chevaux, mais aussi un grand savoir-faire dans le maintien des communications entre bandes.

¹AOKI Kazuo 青木和夫 *et al.*, *Shoku Nihongi* 続日本紀, vol. 4, Tōkyō, Iwanami shoten, 1995, *Shoku Nihongi*, vol. 4, Hōki 5.7.23 (774), p. 436-437.

²*Ibidem*, Hōki 5.8.2 (774), p. 436-437.

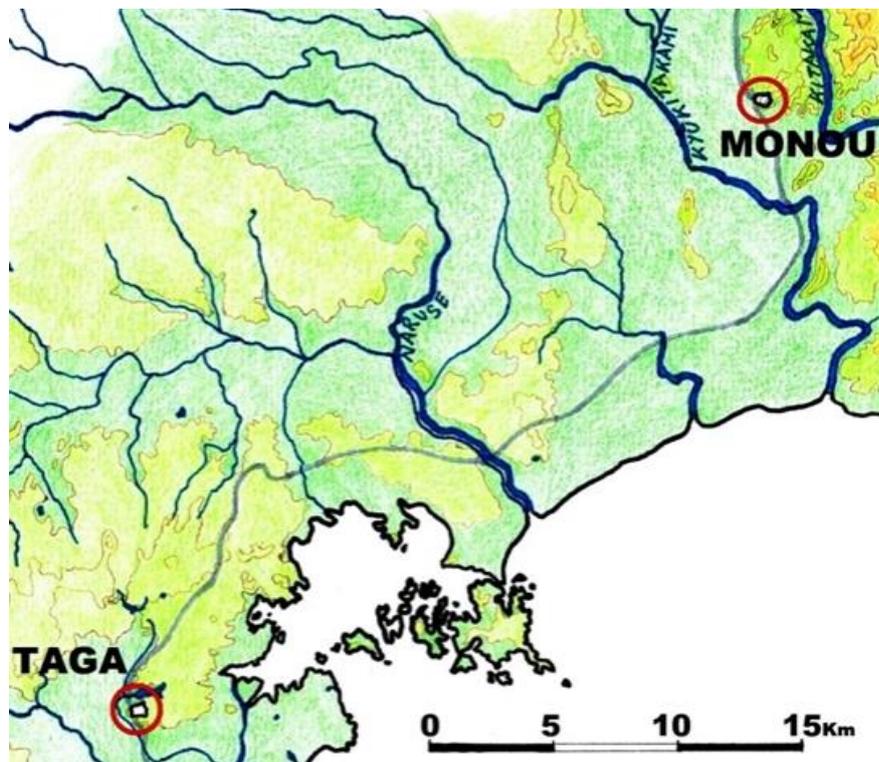
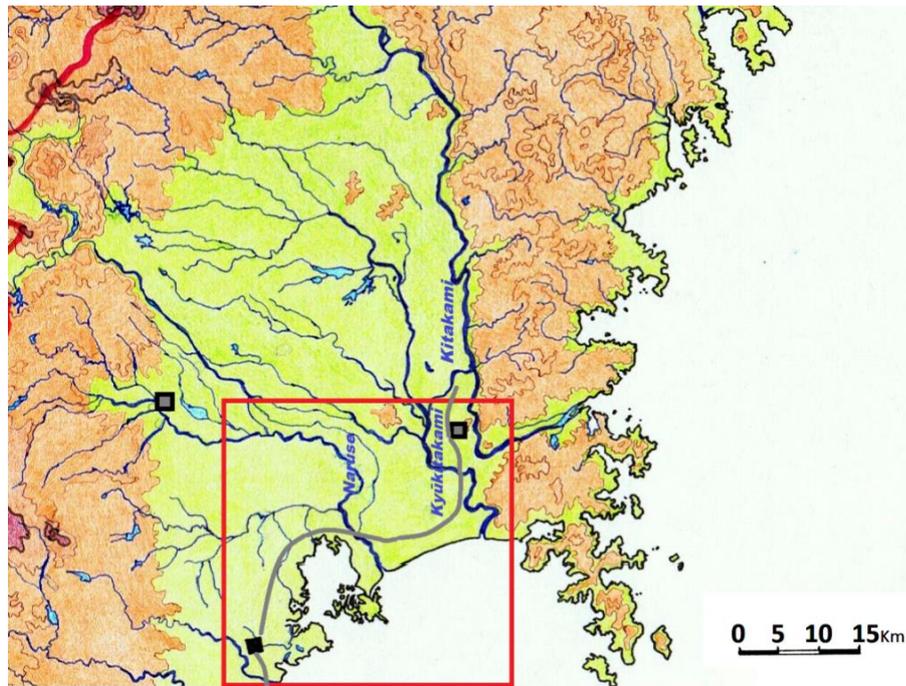


Fig. 128, Plan de l'attaque Emishi aux forts impériaux en 774.¹

¹D'après Département éditorial des éditions Shōbunsha, *op. cit.*, tables 15-27 ; KINOSHITA Ryō, *op. cit.*, p. 168-187 ; KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 42-47, TAKAKURA Toshiaki 高倉敏明, *Taga-jō ato* 多賀城跡 (Vestiges du Fort de Taga), Tōkyō, Dōseisha, 2008, p. 59-64.

Sept jours plus tard, la cour ordonna aux fonctionnaires des huit provinces du Bandō de lever des soldats pour une contre-offensive dans la province de Mutsu, demandant entre 2 000 et 500 hommes selon le statut démographique de la province¹. Cela signifie que Shimōsa, Kazusa, Kōzuke, Musashi et Hitachi fournirent 2 000 hommes, alors que Shimotsuke, Kai et Sagami en fournirent 500, pour un total de 11 500 soldats. Si on suppose la même proportion d'archers montés prévue par la mission d'Azumabito, on peut imaginer que l'armée du Bandō comptait au moins 2 070 guerriers montés, autrement dit un total non inférieur à 10 350 chevaux de guerre, auxquels s'ajoute le nombre d'au moins 6 900 chevaux de bât, pour un total d'environ 17 250 chevaux. Cette estimation est d'ailleurs très prudente, car il est fort probable que dans cette mission, le pourcentage de guerriers montés était supérieur à celui de la mission d'Azumabito. Cela signifie un apport journalier d'environ 362,25 *koku* de riz, 51,75 *koku* de millet et 10,35 *koku* de haricots, pour un total de 424,35 *koku* de céréales, sans compter les autres victuailles prévues par le Code. Pour le ravitaillement du riz, on avait besoin chaque jour de la production annuelle d'environ 12 *chō* de rizières de qualité inférieure.

Le 4^e jour du 10^e mois, l'armée impériale, sous le commandement de l'*azechi* Ōtomo no Sukune Surugamaro 大友宿禰駿河麻呂 (?-?), qui cumulait sa fonction avec celle de gouverneur de Mutsu et général du Chinjufu, attaqua avec succès le village de Tōyama, décrit par le *Shoku Nihongi* comme étant un repaire de rebelles². Le village de Tōyama se trouvait très probablement sur les collines au sud-ouest du fort de Tamazukuri, non loin du cours supérieur de la Naruse³. Surugamaro s'en prit donc à un village situé dans le territoire contrôlé par le gouvernement. Il est possible que les habitants aient aidé d'une manière ou d'une autre les rebelles, ce qui explique une telle punition. Toutefois, cela pourrait aussi indiquer la réticence, de la part du *azechi*, de risquer une mission au cœur de la vallée de la Kitakami pendant l'automne. Comme on a pu constater auparavant, la difficulté de nourrir les chevaux pendant la mauvaise saison limitait fortement la liberté de mouvement de l'armée impériale. Ce passage montre d'ailleurs que, comme dans le cas de la mission d'Azumabito, dans ce cas aussi le temps s'écoulant entre la déclaration officielle de début de la mission (23^e jour du 7^e mois) et le commencement des opérations (4^e jour du 10^e mois) est d'environ deux mois. Il est raisonnable de supposer qu'il s'agit du temps généralement nécessaire à mobiliser et rassembler les combattants du Bandō. Si on considère le temps de parcours, cette période de mobilisation semble brève. Le parcours bureaucratique pour le rassemblement de l'armée était sans doute simplifié. Il est vraisemblable que cela était dû au fait que ces armées étaient principalement constituées par des groupes semi-professionnels privés d'archers montés et leurs hommes personnels.

¹*Shoku Nihongi*, vol. 4, Hōki 5.7.25 (774), p. 436-437.

²*Ibidem*, Hōki 5.10.4 (774), p. 442-443.

³KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 88.

Le *Shoku Nihongi* ne détaille pas les conséquences de ce qui semble être une mission punitive, et, pendant un laps de temps, on ne trouve pas de référence claire à des affrontements entre les armées impériales et les Emishi. On serait tenté de croire que les troupes du Bandō furent congédiées après cette opération démonstrative. Cependant, un rapport de la province de Dewa semble contredire cette hypothèse :

蝦賊餘燼、猶未平殄。三年之間、請鎮兵九百九十六人、且鎮要害、
且遷國府。

Les braises des barbares ne sont pas encore complètement éteintes. Pendant trois ans, on a demandé 996 *chinpei* pour pacifier les avant-postes et pour déplacer le gouvernement provincial¹.

Ce rapport indique un état de conflit chronique depuis l'attaque au village de Tōyama, au point que des *chinpei* supplémentaires sont requis. Comme on a pu le constater dans notre analyse de la mission d'Azumabito, les armées punitives levées dans le Bandō ne se prêtent pas à un affrontement de longue durée, mais sont souvent employées en cas de besoin pour des interventions rapides et limitées. Cette hostilité prolongée est ainsi un défi nouveau pour le gouvernement, qui pourtant semble réagir comme dans le passé, en ordonnant de mobiliser des troupes dans les provinces de Sagami, Musashi, Kōzuke et Shimōsa². À la fin de l'année, la cour semble néanmoins très optimiste sur la réussite de la pacification : la cérémonie de récompense pour Surugamaro et les 1 790 personnes ayant pris part à la mission fut organisée le 15^e jour du 11^e mois³. Le *Shoku Nihongi* ne précise pas le rôle de ces 1 790 individus, mais on constate que le nombre d'hommes envoyés est très proche de l'armée d'Azumabito. Il semble donc que, en 774, la cour continuait de suivre une routine dans ses actions militaires dans l'Est.

L'envergure des expéditions changea radicalement en 776 :

陸奥国言、取來四月上旬、發軍士二万人、当伐山海二道賊。於是、
敕出羽国、發軍士四千人、道自雄勝而伐其西邊。

Rapport de la province de Mutsu : « En profitant de la première décade du quatrième mois qui approche, il faut lever une armée de 20 000 hommes et frapper les rebelles de la route de montagne et de la route côtière. »

¹*Shoku Nihongi*, vol. 4, Hōki 5.10.4 (774), p. 460-463.

²*ibidem*, Hōki 5.10.4 (774), p. 462-463.

³*ibidem*.

Ainsi, on envoya l'ordre à la province de Dewa, on leva 4 000 soldats pour qu'ils prennent la route et, en partant d'Okachi, frappent les rebelles sur leur flanc occidental¹.

La route de montagne et la route côtière mentionnées dans le texte font référence aux routes reliant le fort de Taga et les barrières de Shikama et Iji du côté de la montagne, et au fort de Monou du côté de la mer². Le chiffre de 20 000 dépasse de loin les moyens militaires du *gundan* de Mutsu, ce qui pourrait indiquer que le gouverneur comptait remplir ses rangs avec des mercenaires ou des barbares soumis, comme avait pu le faire Azumabito 40 ans plus tôt. Ceci signifierait cependant que plus de la moitié de l'armée serait constituée par des Emishi. De plus, on constate que le théâtre des opérations n'est pas en « territoire ennemi » comme c'était le cas pour Azumabito, mais au cœur même du territoire théoriquement contrôlé par la province. Puisque les fortifications sont encore aux mains des fonctionnaires impériaux, on doit en déduire que les Emishi effectuaient des razzias fréquentes, sans cependant établir d'avant-poste stable. Cela ne peut qu'indiquer une tactique basée sur la mobilité, ce qui nécessite l'emploi systématique du cheval de guerre. On a d'ailleurs une brève description d'une attaque Emishi dans le *Shoku Nihongi* :

去正月廿六日、賊入長岡、焼百姓家。官軍逆討、彼此相殺。

Le 26^e jour du premier mois [de 780, NdT], les ennemis entrèrent dans le village de Nagaoka et brûlèrent les maisons des sujets impériaux. Ils se retournèrent contre l'armée provinciale et ce fut un carnage³.

Nagaoka se trouvait à moins de 10 km à l'est de Tamazukuri⁴, un territoire qui aurait dû profiter de la protection de la garnison : il semble évident que les Emishi réussirent à s'en prendre au centre avant que les soldats du fort aient eu la possibilité d'intervenir. Cette supposition est soutenue par la description des affrontements en Dewa, trois mois plus tard :

出羽国志波村賊叛逆、与国相戦。官軍不利。瓮下総、下野、常陸等国騎兵伐之。

¹AOKI Kazuo 青木和夫 *et al.*, *Shoku Nihongi* 続日本紀, vol. 5, Tōkyō, Iwanami shoten, 1998, *Shoku Nihongi*, vol. 5, Hōki 7.2.6 (776), p. 6-7.

²*Ibidem*, Hōki 7.2.6 (776), p. 6.

³*Ibid.*, Hōki 11.2.11 (780), p. 128-130.

⁴KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 75.

Les rebelles de Shiwa dans la province de Dewa se révoltèrent et se battirent contre l'armée provinciale. L'armée provinciale ne put gagner. On leva des guerriers montés des provinces de Shimōsa, Shimotsuke et Hitachi comme protection¹.

Le site de Shiwa se trouve en réalité dans la province de Mutsu, dans l'extrémité septentrionale de la vallée de la Kitakami, à 120 Km environs du fort d'Iji et à une trentaine de kilomètres à l'est de la frontière provinciale de Dewa (fig. 129). L'acquisition de guerriers montés du Bandō pour protéger la province de Dewa semble indiquer que, dans ce cas aussi, les villages et les forts étaient l'objet de razzias rapides. Une armée constituée principalement par des fantassins est mal équipée pour intervenir, poursuivre ou prévenir. Face à cette guerre asymétrique, les fonctionnaires de la cour décidèrent donc de faire appel aux guerriers du Bandō, qui pratiquaient des techniques similaires à celles des Emishi.

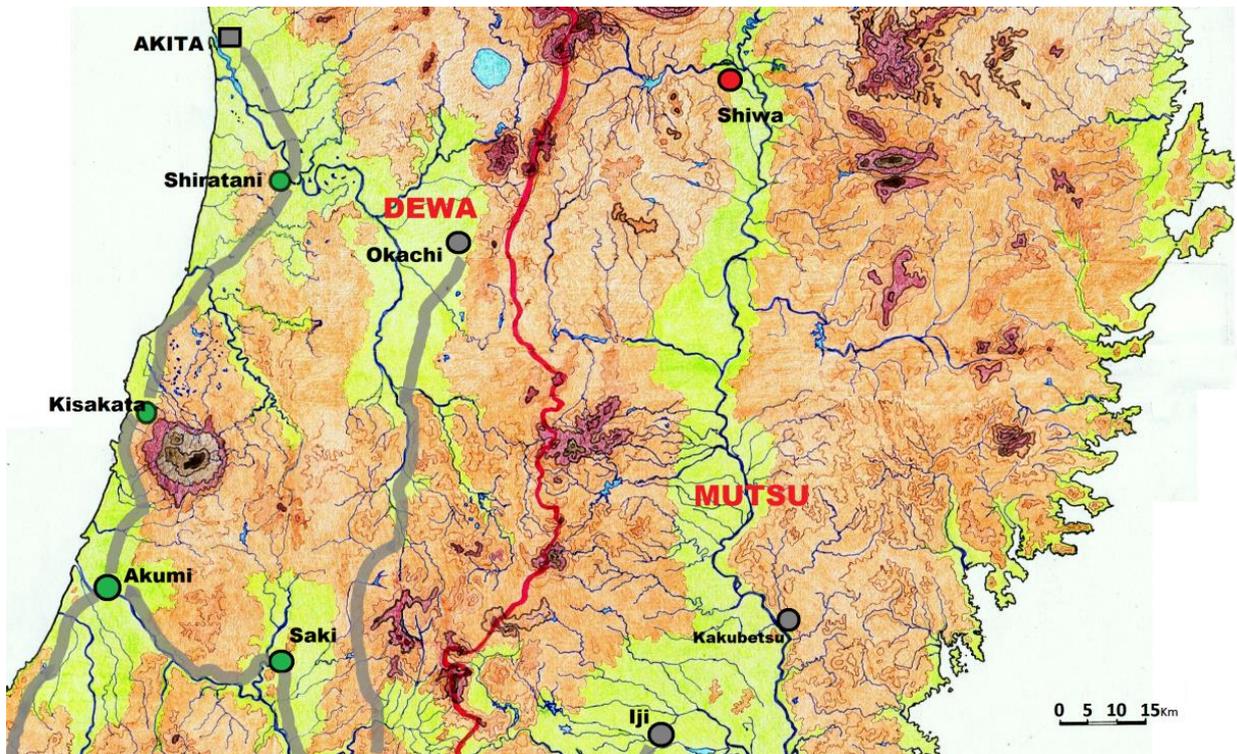


Fig. 129, La vallée de la rivière Kitakami, théâtre des événements².

¹*Shoku Nihongi*, vol. 5, Hōki 7.5.2 (776), p. 14-15.

²Département éditorial des éditions Shōbunsha, *op. cit.*, tables 15-27 ; KINOSHITA Ryō, *op. cit.*, p. 168-187 ; KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 87-97.

D'autres affrontements eurent lieu en Dewa en 777, ce qui se solda à nouveau par un échec des troupes provinciales, qui perdirent aussi une quantité non spécifiée d'armes¹. Malgré cela, une cérémonie de compensation pour les hommes ayant pris part à la guerre fut organisée en 778 : 2 267 individus bénéficièrent de ces récompenses². Cette décision fut probablement liée au moins en partie à une sécheresse terrible qui frappa le pays sous forme d'un hiver sans neige³, mais elle ne concerna que les grandes expéditions : des affrontements de petite envergure continuèrent dans les provinces.

陸奥国言、欲取船路伐撥遺賊、比年甚寒、其河已凍、不得通船。
今賊來犯不已。故先可塞其冠道。仍須差發軍士三千人、取三四月雪消、
雨水汎濫之時、直進賊地、固造覺別城。

Dans un rapport de la province de Mutsu, il est dit :

« En prenant la route navale, on fait des attaques de petite envergure contre les rebelles, mais chaque année, il fait extrêmement froid, la rivière [Kitakami, NdT] gèle d'un coup et les bateaux ne peuvent plus passer. Désormais, les barbares n'arrêtent pas de venir et de commettre des crimes. Ainsi, il faudrait avant tout fermer les routes de l'ennemi. Ensuite, il faut lever une armée de 3 000 hommes, profiter du moment où la neige fond et les eaux débordent au troisième ou quatrième mois, procéder immédiatement dans le territoire des rebelles et renforcer le fort de Kakubetsu. »⁴.

On a bien confirmation dans ce paragraphe du fait que la tactique Emishi se basait sur une grande mobilité, leur permettant d'effectuer des attaques rapides et de se retirer hors de portée avant que les troupes du *gundan* aient pu les rattraper. Cette tactique semble d'ailleurs efficace en défense aussi : malgré les missions répétées au-delà de la rivière, le Chinjufu semble incapable d'arrêter ou de décourager l'hostilité Emishi, ce qui laisse supposer que ces derniers étaient en mesure de se retirer rapidement et de fuir les attaques impériales avec un minimum de pertes. La solution proposée par les fonctionnaires de la province est ici de créer une position fortifiée dans le territoire ennemi. Un fort dans cette position aurait l'avantage de protéger le territoire sous contrôle de la cour, et ce projet se situe en continuité parfaite avec la stratégie de fortification et décolonisation systématique adoptée tout au long du siècle. D'autre part, l'impossibilité

¹*Shoku Nihongi*, vol. 5, Hōki 8.12.26 (777), p. 52-53.

²*Ibidem*, Hōki 9.6.25 (778), p. 68-69.

³*Ibid.*, Hōki 8.12.28 (777), p. 54-55.

⁴*Ibid.*, Hōki 11.2.2 (780), p. 128-129.

manifeste de la part du *gundan* de Mutsu de décourager les attaques Emishi sur le territoire déjà colonisé et l'emploi répété des guerriers montés du Bandō laissent penser que le gouvernement militaire ne disposait pas d'une force de cavalerie suffisante. On a constaté que le commerce avec les Emishi était une source de pénurie de chevaux pour le *gundan*, cependant, on a aussi pu voir que la région se vantait d'une riche production d'animaux. Cette lacune dans le système défensif doit donc s'expliquer non seulement par un manque d'animaux, mais aussi par un manque de guerriers entraînés pour ce type de combat. On a pu voir que ce type de militaire se développe avec l'élevage privé. Si dans la région l'élevage privé était pratiqué surtout par des Emishi soumis, cela pourrait expliquer le manque d'archers montés dans l'armée impériale. En effet, comme on peut facilement le remarquer dans ces passages, aucune mention n'est faite de ces individus, alors qu'ils sont cités comme participants lors de la mission d'Azumabito. Cela pourrait indiquer une division politique nette, même au sein de la population soumise, et le développement d'une méfiance de la part du gouvernement vis-à-vis de ces nouveaux sujets.

Suite au rapport, la cour décida de suivre les suggestions des fonctionnaires de la province et de construire Kakubetsu pour assurer le contrôle de la zone d'Isawa¹. 3 000 hommes furent d'ailleurs mobilisés pour l'expédition punitive suivant l'attaque contre le village de Nagaoka². Il est d'ailleurs possible que des attaques de ce type aient été exploitées pour justifier le développement de la frontière, ce qui générerait de plus en plus de résistance de la part des locaux. En effet, environ un mois après l'affaire de Nagaoka, le grand fonctionnaire du district d'Iji dans la province de Mutsu, Korehari no Kimi Azamaro 伊治公皆麻呂 (?- ?) se rebella et, ayant mobilisé ses suivants, tua l'*azechi* de la province. Le *Shoku Nihongi* indique la construction de Kakubetsu comme l'une des causes principales qui poussèrent Azamaro à prendre les armes contre les fonctionnaires de la province³.

Seulement, l'adjoint du gouverneur de Mutsu, Ōtomo no Sukune Matsuna 大伴宿禰真綱 (?- ?), réussit à fuir l'encerclement d'Azamaro et à rentrer à Taga :

其城久年国司治所、兵器-糧蓄不可勝計。城下百姓競入欲保城中、
而介真綱、掾石川浄足、潜出後門而走。百姓遂無所拠、一時散去。後数
日、賊徒乃至、争取府庫之物。尽重而去。其所遺者放火而燒焉。

Pendant de longues années, ce fort avait été le siège politique des fonctionnaires provinciaux, les armes et les denrées entreposées étaient

¹*ibid.*, Hōki 11.2.2 (780), p. 128-129.

²*ibid.*, Hōki 11.2.11 (780), p. 130-131.

³*ibid.*, Hōki 11.3.22 (780), p. 138-140.

innombrables. Les sujets des alentours se bousculaient pour rentrer, cherchant la protection au sein du fort, mais l'adjoint Matsuna et le fonctionnaire de troisième classe Ishikawa no Kiyotari sortirent par le portail arrière et s'enfuirent. Les sujets n'ayant nulle part où aller, d'un coup, ils se dispersèrent. Le jour suivant arrivèrent les rebelles, qui pillèrent les magasins gouvernementaux. Tous les objets de valeur furent emportés. Ce qui restait fut détruit par les flammes¹.

Selon le *Shoku Nihongi*, il semblerait que Taga, le siège du gouvernement militaire, centre administratif de la province et fort principal de la cour dans la région, fut abandonné précipitamment sans combattre. Ceci est particulièrement étrange, car, comme on a pu le constater, le *gundan* de Mutsu comptait plusieurs milliers d'hommes pouvant être mobilisés. Cette débâcle laisse supposer que le nombre d'hommes en service actif était en réalité moins important, et que le gouvernement provincial avait besoin d'un certain laps de temps pour pouvoir convoquer ceux qui étaient en service. Il se peut que la révolte d'Azamaro et sa course poursuite vers Taga aient été si soudaines et rapides que les fonctionnaires n'eurent pas le moyen de mobiliser les soldats. Cette situation suggère d'ailleurs que les attaques Emishi, si elles étaient aussi fréquentes que la source le dit, devaient être de petite envergure et cibler des individus ou villages, non pas des institutions symboliques de l'autorité de la cour. Il est apparent que, si le Chinjufu s'attendait à des violences avec les Emishi, il ne s'attendait pas à ce que les rebelles s'en prennent à la capitale provinciale elle-même. En effet, la cour semble avoir considéré cette fuite comme une décision justifiée, car Matsuna ne fut pas réprimandé : au contraire, il fut nommé général adjoint du gouvernement militaire de Mutsu².

Une mission punitive fut décidée dès le 28. La cour nomma un Grand envoyé pour la pacification de l'Est, *Seitōdaishi* 征東大使, deux envoyés adjoints, *fukushi* 副使, quatre fonctionnaires de troisième classe, *hangan* 判官, et quatre de quatrième classe, *sakan* 主典³. En parallèle, elle nomma aussi un général adjoint du Chinjufu (Matsuna), un général pour la pacification des barbares dans la province de Dewa, *Dewa chinteki shōgun* 出羽鎮狄將軍, deux *gunken* 軍監 et deux *gunsō* 軍曹⁴. Pour financer la campagne, les provinces du Bandō aussi bien que Noto, Echū et Echigo durent livrer 30 000 *koku* de riz précuit⁵. L'ordre de rassembler

¹*Ibid.*, Hōki 11.3.22 (780), p. 140-141.

²*Ibid.*, Hōki 11.3.29 (780), p. 140-141.

³*Ibid.*, Hōki 11.3.28 (780), p. 140-141.

⁴*Ibid.*, Hōki 11.3.29 (780), p. 140-141.

⁵*Ibid.*, Hōki 11.5.14 (780), p. 144-145.

une armée fut prononcé officiellement le 16 du 5^e mois¹, un peu moins de deux mois après l'attaque du fort de Taga.

Selon un rapport de Matsuna, les fonctionnaires militaires avaient pu regagner l'enceinte de Taga et préparer la contre-offensive dès la dernière dizaine du 5^e mois. Matsuna affirme d'ailleurs que, deux mois après les préparatifs, ils attendaient l'action suivante des rebelles, sans que ces derniers n'offrent aucun indice sur leurs intentions². À la différence de l'action contre Nagaoka, il semble que la cour n'ait pas eu l'intention d'effectuer une simple mission punitive en territoire Emishi : l'armée impériale était désormais sur la défensive, dans une optique d'action de guerre prolongée. En effet, Matsuna présenta plusieurs demandes au gouvernement central : 1 000 armures³, 4 000 *ao* 襖, et des guerriers issus des provinces du Bandō, qui devaient se rassembler au fort de Taga avant le 5 du 9^e mois. De plus, il demanda à ce que les denrées destinées à la mission soient envoyées et non pas levées sur place, et requit en particulier 6 000 *koku* de riz précuit de la province de Shimōsa, et 10 000 *koku* de riz précuit de la province de Hitachi, à faire parvenir avant le 20^e jour du 8^e mois. Ces denrées devaient être utilisées pour couvrir les dépenses des guerriers levés dans la région du Bandō avec un ordre de rassemblement au fort de Taga avant le 5 du 8^e mois⁴. Cette prise en charge est un changement radical par rapport à la règle établie dans le Code administratif, où chaque soldat mobilisé devait fournir son propre équipement⁵. Comme on a pu le constater, les guerriers du Bandō ont été mobilisés à plusieurs reprises : il se peut que cette décision ait comme but d'alléger le fardeau logistique que ces campagnes commençaient sans doute à imposer sur la classe des notables provinciaux. Il est toutefois probable que ces combattants durent malgré tout pourvoir à une bonne partie de leurs équipements et denrées.

Le 23 du 8^e mois, des ordres furent donnés pour la protection et le développement du fort de Taga et la barrière de Yuri, sur la côte nord-occidentale de la province de Dewa⁶. Cependant, malgré ces préparatifs, le *Shoku Nihongi* nous informe que le gouvernement central était loin d'être satisfait du travail du général de pacification : bien qu'ayant rassemblé « nombreuses dizaines de milliers » de soldats à pied ou à cheval, le temps s'écoula sans que les généraux organisent une mission en territoire ennemi⁷. La première intervention de l'armée impériale eut lieu le 10 du 12^e mois :

¹*Ibid.*, Hōki 11.5.16 (780), p. 144-145.

²*Ibid.*, Hōki 11.6.28 (780), p. 146-147.

³*Ibid.*, Hōki 11.7.21 (780), p.148-149.

⁴*Ibid.*, Hōki 11.7.22 (780), p.148-149.

⁵*Ritsuryō, Gunbōryō, art.7*, p. 320-321.

⁶*Shoku Nihongi*, vol. 5, Hōki 11.8.23 (780), p. 154-155.

⁷*Ibidem*, Hōki 11.10.29 (780), p. 158-161.

是以遣二千兵、經略鷲座-楯座-石沢-大棺屋-柳澤等五道、刊木塞徑、深溝作險、以断逆賊首鼠之要害。

On a envoyé 2 000 soldats pour attaquer de toute direction par les cinq routes de Washikura, Tatekura, Isawa, Ohosugaya et Yanagisawa. Ils ont coupé les arbres et bloqué les routes, ils ont creusé en profondeur les fossés pour en faire des obstacles, on leur a fait couper l'avant-poste des rebelles¹.

Il s'agit de toute évidence d'une opération de « mise en forme », dont le but est de réduire la capacité de nuire de l'ennemi et de préparer le contexte pour une opération décisive. Le premier objectif dans cette mise en forme est de priver les Emishi de leur atout principal : la mobilité. Il apparaît que cette mission se déroula sans aucun combat significatif. S'agissant d'opérations de sabotage, on peut exclure un rôle central d'archers montés lors de cette occasion. Cependant, la nécessité de coordination sur une longue distance et de rapidité d'exécution laisse penser que des chevaux furent effectivement indispensables pour la transmission des ordres et des informations, ainsi que pour le transport rapide des saboteurs.

Cette manœuvre visant à encercler les rebelles s'avéra être un échec : seulement dix-sept jours après le rapport cité, un deuxième communiqué explique que les soldats impériaux, épuisés et n'ayant plus de flèches, ne purent maintenir l'encercllement, vite brisé par les ennemis². Ce revers de situation n'est pas décrit en détail, mais en lisant le *Shoku Nihongi*, on remarque plusieurs décisions périphériques, comme la remise des impôts fonciers aux soldats mobilisés, à l'inauguration de l'ère Tenō³, ou l'octroi de 100 000 *koku* de riz levés des provinces de Sagami, Musashi, Awa, Kazusa, Shimōsa et Hitachi pour soutenir le Chinjufu⁴. On en déduit que, malgré l'absence d'informations concernant les campagnes militaires, celles-ci continuaient bien de se dérouler. Finalement, au sixième mois, un nouveau rapport vient faire le point sur la situation :

而伊佐西古-諸絞-八十嶋-乙代等、賊中之首、一以当千。竄迹山野、窺機伺隙、畏我軍威、未敢縱毒。今將軍等、未斬一級、先解軍士。事已行訖、無如之何。但見先後奏狀，賊衆四千餘人、其所斬首級僅七十餘人、則遺衆猶多。

¹*Ibid.*, Hōki 11.12.10 (780), p. 164-165.

²*Ibid.*, Hōki 11.12.27 (780), p. 166-167.

³*Ibid.*, Tenō 1.1 (781), p. 168-169.

⁴*Ibid.*, Tenō 1.2.30 (781), p. 172-173.

Isaseko, Morokuri, Yasoshima, Otoshiro et les leurs constituent la tête centrale de l'armée rebelle et arrivent à un effectif de 1 000 hommes. Ils se cachèrent sur la piste de montagne, et bien qu'ils aient guetté une occasion propice et qu'ils se soient renseignés sur les temps, craignant l'autorité de notre armée, ils n'osèrent pas encore s'adonner aux dévastations. À cette heure, les généraux n'ont toujours pas coupé un seul cou, ainsi ils ont dissous l'armée. Dès que cela fut accompli, il n'y avait plus aucun moyen d'agir. Cependant, comme on le voit avant et après le rapport officiel, le nombre de rebelles étant d'environ 4 000, puisque seulement 70 têtes ont pu être coupées, les restants sont en vérité nombreux. [...]¹.

Les noms de Morokuri, Yasoshima et Otoshiro n'apparaissent pas ailleurs dans le *Shoku Nihongi*, mais Isaseko est très probablement Kimiko no Isaseko 吉弥侯伊佐西古 (?-?), un chef Emishi qui, lors des affrontements contre les barbares dans la province de Dewa en 777, avait reçu le V^e rang externe inférieur mineur². Il s'agit d'un rang relativement élevé, et il est raisonnable de croire qu'Isaseko était à la tête d'un nombre important de foyers et qu'il était un personnage de relief au sein de la révolte. Le fait qu'il ait bénéficié d'un rang extérieur implique d'ailleurs une participation aux côtés des troupes impériales quatre ans avant les faits ici narrés, ce qui pourrait lui avoir permis d'étudier le fonctionnement de la hiérarchie impériale et les tactiques employées. Il est très probable que les chefs tels qu'Isaseko savaient que l'armée officielle ne pouvait pas soutenir une campagne trop longue. Si on se fie aux chiffres donnés par le *Shoku Nihongi*, le nombre de 4 000 rebelles est sans doute impressionnant, mais ils devaient néanmoins être en minorité contre les effectifs de l'armée impériale. Cependant, cette dernière ne réussit qu'à éliminer 70 opposants. Cela ne peut s'expliquer que par la capacité de l'armée rebelle à exploiter le territoire et par sa rapidité de mouvement. Autrement dit, la maîtrise de la culture équestre de la part des Emishi fut l'un des facteurs qui permirent à ces derniers de tenir tête à une armée ayant un effectif deux fois plus important. Il faut cependant considérer que ce succès apparent de la part des ennemis peut aussi être imputé à l'incompétence ou l'inefficacité de l'armée impériale. Sur ce point, un passage du *Shoku Nihongi* daté de 783 dénonce en effet la corruption du gouvernement militaire, dont les officiers s'approprièrent des fonds publics pour leurs propres commerces³. D'autre part, une chose n'en exclut pas une autre, et il se peut que la stagnation apparente des campagnes ait été provoquée par la difficulté de coincer un ennemi plus mobile et maître du territoire, et par une corruption rampante dans les rangs des fonctionnaires militaires.

¹*ibid.*, Tenō 1.6.16 (781), p. 194-197.

²*ibid.*, vol. 5, Hōki 8.12.1 (777), p. 52-53.

³*ibid.*, Enryaku 2.4.15 (783), p. 266-267.

L'importance de la maîtrise de l'archerie à cheval dans cette guerre nous est confirmée dans un décret de 783 :

坂東諸国、属有軍役、每多尪弱、全不堪戰。即有雜色之輩-浮岩之類、或便弓馬、或堪戰陣。每有徵發、未嘗差点。宜仰坂東八国、簡取所有散位子、郡司子弟、及浮岩等類、身堪軍士者、随国大小、一千已下五百已上。

Parmi les provinces du Bandō, certains ont une fonction militaire, mais souvent, nombre de leurs habitants sont faibles et ne tolèrent pas le combat. Ainsi, il y a des clans locaux et il y a des gens sans attaches. Soit ils ont l'opportunité de pratiquer l'archerie à cheval, soit ils peuvent supporter la vie au front. [...] Il faut ainsi que dans les huit provinces du Bandō, on choisisse et on appelle entre 1 000 et 500 hommes parmi les fils de rang mais sans fonction, les cadets des familles de fonctionnaires de district, les gens sans attaches et tous ceux qui peuvent supporter la vie militaire, selon qu'il s'agisse de provinces grandes ou petites¹.

On fait ici appel à des individus appartenant à la couche moyenne de la société provinciale et ayant acquis une maîtrise de l'archerie à cheval de manière indépendante : autrement dit, on cherche des individus ayant des capacités militaires et étant capables de fournir leurs propres chevaux. La maîtrise de l'archerie à cheval n'était pas une qualité prisée seulement parmi les guerriers simples, mais elle était recherchée aussi parmi les généraux : lors de la commémoration funéraire de Sakanoue no Sukune Karitamaro 坂上宿禰 苅田麻呂 (728-786), nommé général pour la pacification de l'Est en 770, il est spécifié que « depuis des générations, sa famille pratiquait l'art de l'arc et du cheval, c'était un archer renommé »^{2,3}. Contrairement aux combattants, pour lesquels l'adresse à cheval représentait une nécessité pratique pour pouvoir se battre avec un ennemi armé de manière similaire, il est peu probable que la maîtrise du combat à cheval de la part du général ait eu des implications aussi pratiques. Cependant, les vastes connaissances de Karitamaro au sujet de l'archerie montée lui permettaient probablement de mieux juger un ennemi qui employait de

¹*Ibid.*, Enryaku 2.6.6 (783), p. 272-273.

²家世事弓馬善馳射。

³*Shoku Nihongi*, vol. 5, Enryaku 5.1.7 (786), p. 358-359.

manière systématique ce style de combat. La connaissance des chevaux permettait ainsi au général de connaître, au moins en partie, son ennemi, ses besoins logistiques et ses capacités tactiques.

Les opérations furent relancées en 788, avec une levée exceptionnelle de denrées et de troupes :

軍糧三万五千餘斛、仰下陸奥国、運收多賀城。又糲二万三千餘斛并塩、仰東海-東山-北陸等国、限七月以前、轉運陸奥国。並爲来年征蝦夷也。下勅、調發東海-東山-坂東諸国歩騎五万二千八百餘人、限来年三月、会於陸奥国多賀城。其点兵者、先尽前般入軍經戰叙勲者[...]。然後、簡点餘人堪弓馬者。

30 000 *koku* de denrées militaires doivent être commandées et remises à la province de Mutsu, où elles seront transportées et entreposées dans le fort de Taga. De plus, 20 000 *koku* de riz précuit et du sel seront demandés aux provinces des circuits du Tōkai, Tōsan et Hokuriku. Ils devront être transportés dans la province de Mutsu avant le septième mois. Et cela pour frapper les barbares l'année prochaine¹. En suivant le décret, les provinces des circuits du Tōkai, Tōsan et du Bandō se préparèrent pour lever 52 800 hommes à pied et à cheval avant le troisième mois de l'année suivante, afin de les concentrer au fort de Taga. À cela s'ajoutèrent les hommes ayant reçu un rang de mérite pour avoir déjà combattu auparavant [...]. Toutefois, après cela, on choisit des hommes pouvant maîtriser l'arc et le cheval².

Le *Shoku Nihongi* offre ici une preuve certaine que cette guerre fut avant tout une guerre de cavalerie. Une analyse plus détaillée de ces forces nous est offerte au lendemain de la bataille de la Kitakami, dont on parlera plus tard : compte tenu des pertes subies dans la bataille, l'armée impériale disposait de 12 440 porteurs transportant 6 125 *koku* de riz précuit et de 27 470 combattants³. Cela laisse 12 890 individus, mais il faut considérer que ce rapport arrive six jours à peine après la bataille de la Kitakami, qui impliqua entre 4 000 et 12 000 hommes. Ce calcul tient donc compte du fait que ce corps n'avait pas encore réintégré le reste de l'armée.

¹*Ibidem*, Enryaku 7.3.2 (788), p. 398-399.

²*Ibid.*, Enryaku 7.3.2 (788), p. 398-401.

³*Ibid.*, Enryaku 8.6.9 (789), p. 432-433.

L'utilisation de ces 52 800 hommes n'est pas décrite en détail et, comme on pourra le voir, lors de la bataille sur la Kitakami, le *Shoku Nihongi* ne mentionne que quelques milliers de combattants du côté du gouvernement central. Si on se réfère à la mission d'Azumabito mentionnée auparavant, on peut supposer qu'un certain nombre de ces troupes furent affectées aux différents forts et barrières ponctuant la frontière, qui était bien plus développée et l'objet d'une pression militaire déclarée. En effet, Azumabito assigna 459 guerriers pour les cinq barrières de Tamazukuri et 345 pour le fort de Taga dans un contexte où l'hostilité des Emishi était simplement une possibilité. Dans ce cas, l'hostilité était ouverte et organisée. On peut donc supposer que les différentes fortifications demandèrent un nombre plus important de défenseurs. De plus, la société Emishi était, pour ce qu'on peut déduire des sources, une société décentralisée, constituée d'un réseau de villages et de familles liées par alliances. Si lors du coup d'État de Tenmu l'armée rebelle avait un objectif clair qui était à la fois tactique, politique et symbolique (la Capitale), cette fois l'objectif ultime de l'ennemi était bien plus difficile à deviner. De plus, si d'une part les sources indiquent un homme en particulier, Aterui 阿弋流爲 (?- 802), comme étant le chef principal important des forces ennemies, d'autre part il est fort probable qu'il n'ait pas été le seul. En effet, d'autres chefs sont nommés brièvement dans les années qui suivent, comme c'est le cas pour Hasesukabe no Kohirotojime et son mari Yugebe no Toramaro, en 799¹. De plus, comme on pourra le voir, les Emishi qui participèrent à la bataille de la Kitakami étaient 1 500, moins de la moitié des 4 000 mentionnés en 781 comme faisant partie des rebelles. Même si on considère qu'en huit ans la coalition Emishi connut des défections, il est fort probable qu'au moins la moitié des bandes rebelles ne se trouvait pas à cet endroit. Il est donc fort probable que l'armée impériale fut divisée en plusieurs corps pour poursuivre différents groupes, et que le *Shoku Nihongi* ne mentionne que la mission qui eut le résultat le plus marquant dans une campagne qui semble traîner sans pour autant obtenir de résultats décisifs.

¹KUROITA Nobuo 黑板伸夫, MORITA Tei 森田悌編, *Nihon kōki* 日本後紀 (*Chroniques postérieures du Japon*), Tōkyō, Dai Nippon Insatsu Kabushiki Kaisha, 2003, p. 156-157.

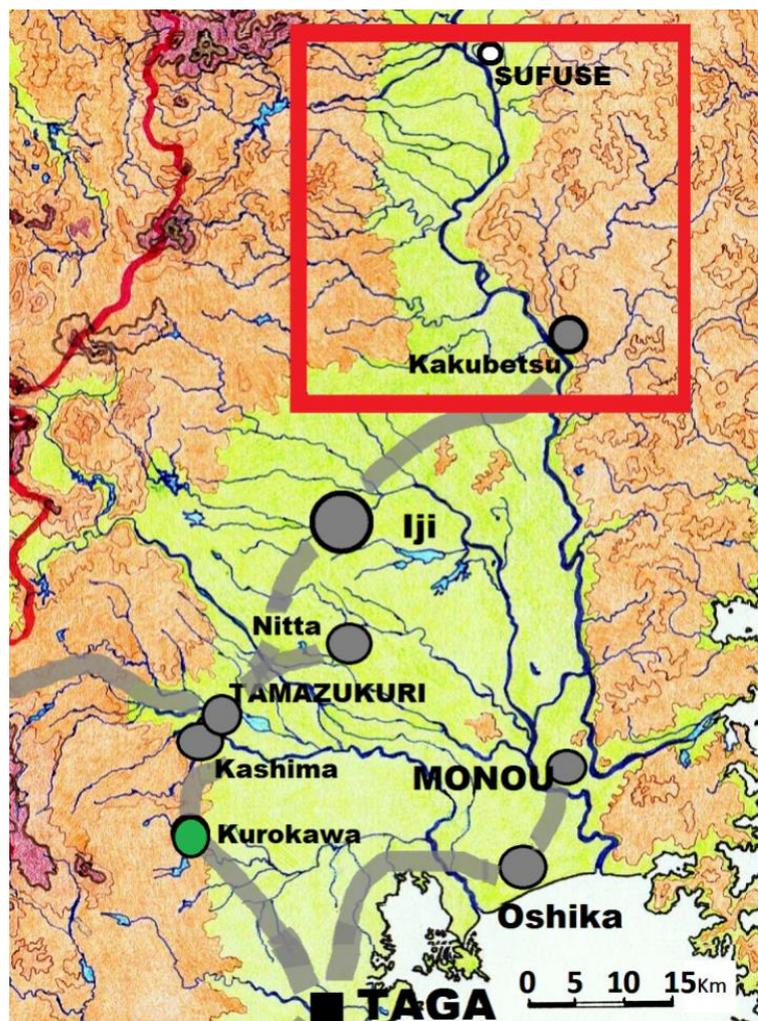


Fig. 130, Théâtre des opérations de l'expédition de Ki no Kosami¹.

Ki no Ason Kosami 紀朝臣古佐美 (733-797) fut nommé grand envoyé pour la pacification de l'Est le 7^e mois². Il reçut les épées du commandement et l'ordre officiel de départ le 7 du 12^e mois³. Selon la source, à ce stade, les denrées nécessaires à une nouvelle expédition étaient prêtes et entreposées dans le fort de Taga. Les groupes armés des différentes provinces se retrouvèrent au fort de Taga le 9 du 3^e mois de l'année suivante et entrèrent dans le territoire ennemi en empruntant des routes différentes⁴. Dans un rapport présenté au souverain, on lit :

¹Département éditorial des éditions Shōbunsha, *op. cit.*, tables 15-27 ; KINOSHITA Ryō, *op. cit.*, p. 168-187 ; KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 87-97 ; NIINO Naoyoshi 新野直吉, *Tamuramaro to Aterui* 田村麻呂と阿弋流為 (Tamuramaro et Aterui), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2007, p. 218.

²*Shoku Nihongi*, vol. 5, Enryaku 7.7.4 (788), p. 408-409.

³*Ibidem*, Enryaku 7.12.7 (788), p. 414-415.

⁴*Ibid.*, Enryaku 8.3.1 (789), p. 420-421.

三月廿八日、官軍渡河、置營三処。其勢如鼎足者。

Le 28 du troisième mois, l'armée impériale traversa la rivière [Kinu, tributaire de la Kitakami, NdT] et établit son camp retranché sur trois points. Cette force s'apparente aux pieds d'une théière sur trépied¹.

La formation « en trépied » est un classique de la tactique japonaise, constituée d'un centre, normalement placé sous le commandement direct du général en chef, d'une aile droite et d'une aile gauche. Après avoir ainsi déployé ses troupes, Kosami n'avança pas. On ne dispose d'aucune explication et le *Shoku Nihongi* nous dit que même à l'époque, cette immobilité laissa les contemporains perplexes, et en plus, avec le passage des jours, les denrées d'une armée si importante s'amenuisaient². Finalement, un autre rapport parvint à la cour le sixième mois :

副將軍外從五位下入間宿禰広成-左中軍別將從五位下池田朝臣真枚、
与前軍別將外從五位下安倍猿嶋臣墨繩等議、三軍同謀并力、渡河討賊。
[...]由是、抽出中後軍各二千人、同共凌渡。比至賊帥夷阿弓流為之居、
有賊徒三百許人、迎逢相戰。官軍勢強、賊衆引遁。官軍且戰且燒、至巢
伏村、将与前軍合勢。而前軍為賊被拒、不得進渡。於是、賊衆八百許人、
更來拒戰。其力太強、官軍稍退、賊徒直衝。更有賊四百許人、出自東山
絕官軍後。前後受敵。賊衆奮擊、官軍被排。別將丈部善理、進士高田道
成-会津壯麻呂-安宿戸吉足-大伴五百繼等並戰死。惣燒亡賊居、十四村、
宅八百許煙。器械-雜物如別。官軍戰死廿五人、中矢二百卅五人、投河
溺死一千卅六人、裸身游來一千二百五十七人。別將出雲諸上-道嶋御楯
等、引余衆還來。

Le général adjoint du V^e rang inférieur mineur Iruma no Sukune Hironari, le général second adjoint de la gauche du V^e rang inférieur mineur Ikeda no Ason Mahira, le précédent général adjoint du V^e rang externe inférieur mineur Abe no Sashima no Kimi Suminawa, débattirent entre eux. Ils dirent : « En combinant la stratégie des trois armées et en unissant nos forces, traversons la rivière

¹*Ibid.*, Enryaku 8.5.12 (789), p. 424-425.

²*Ibid.*, Enryaku 8.5.12 (789), p. 426-427.

[Kitakami, NdT] et attaquons l'ennemi ». [...] Grâce à cela, le centre et l'arrière de l'armée sélectionnèrent chacun 2 000 hommes et ensemble, ils réussirent à traverser la rivière. Pendant ce temps, le chef des rebelles, Aterui, était dans son camp, il réunit environ 300 de ses suivants, alla à la rencontre [des troupes impériales] et les attaqua. L'armée impériale était puissante et repoussa les rebelles. L'armée impériale, tantôt combattant, tantôt brûlant, arriva au village de Sufuse pour faire jonction avec l'avant-garde. Cependant, les bandits avaient fait barrage à l'avant-garde et celle-ci ne put continuer et traverser la rivière. À ce moment, 800 rebelles environ arrivèrent en renfort et se défendirent en combattant. Leur force était exceptionnelle, l'armée impériale se retira petit à petit, les bandits frappèrent immédiatement. Soudain, environ 400 rebelles sortirent des collines orientales et coupèrent l'arrière de l'armée impériale. L'avant et l'arrière étaient ciblés par les ennemis. Les hordes rebelles se réunirent et frappèrent, l'armée impériale fut défaite. Le *besshō* Hasetsukabe no Zenri, les soldats volontaires Takata no Michinari, Aizu no Takemaro, Asukabe no Yoshitari et Ōtomo no Ihotsugu moururent au combat. Au final, le camp des rebelles fut brûlé, quatorze villages et 800 foyers partirent en fumée. Les instruments de guerre et les différents outils subirent le même sort. L'armée impériale perdit 25 hommes, 245 furent touchés par des flèches, 1 036 se noyèrent en voulant traverser la rivière, 1 257 réussirent nus à passer à la nage. Le *besshō* Izumo no Morokami et Michishima no Mitate réussirent à rentrer avec les leurs¹.

Ce long passage est la description de bataille la plus détaillée dont on dispose, et elle nous permet d'en tirer plusieurs informations. La première chose que l'on doit considérer est que, même si l'armée impériale disposait d'un nombre suffisant de chevaux pour être raisonnablement mobile, les mouvements de milliers de combattants ne purent passer inaperçus. Il est vraisemblable qu'Aterui et les siens avaient une idée assez précise des mouvements des ennemis. En deuxième lieu, comme on l'a mentionné auparavant, il est très probable que la totalité de l'armée ne fut pas utilisée dans cette mission en particulier, mais il est difficile de déterminer le nombre de troupes effectivement concernées. On sait qu'environ 4 000 hommes traversèrent la Kitakami en direction de Sufuse, la base d'Aterui, et que leur plan prévoyait de faire jonction avec une avant-garde à cet endroit-là ou non loin. La rivière Kitakami étant très vaste, il est possible que l'avant-garde ait voulu traverser immédiatement au nord du tributaire Isawa, où la rivière se rétrécit quelque peu.

¹*Ibid.*, Enryaku 8.6.3 (789), p. 430-431.

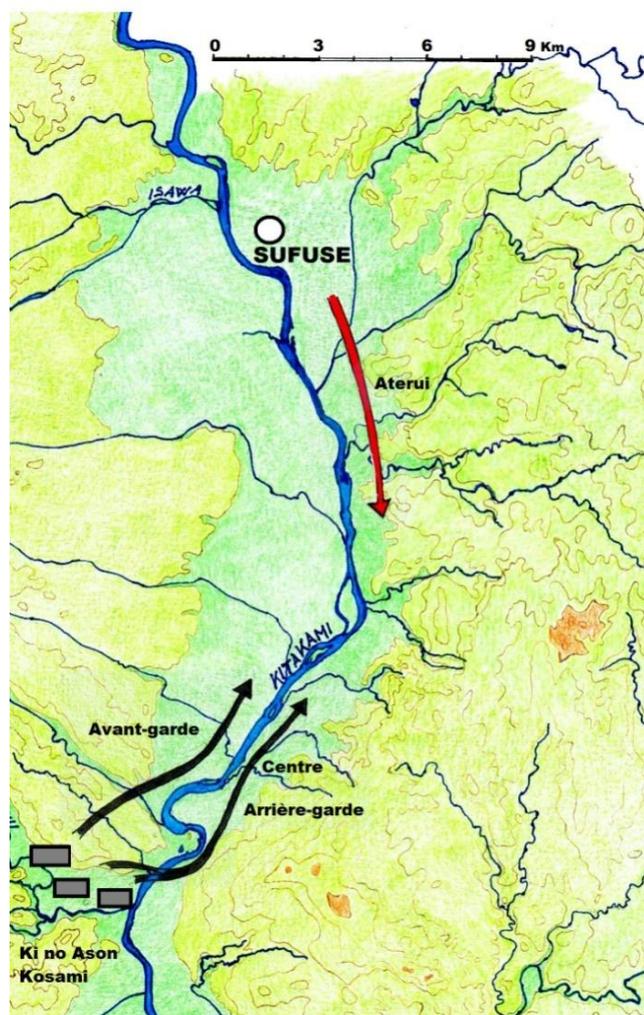


Fig. 131, Première phase de la bataille entre Ki no Kosami et Aterui¹.

On ne sait malheureusement pas combien d'hommes composaient l'avant-garde. Il est possible qu'il s'agisse d'un nombre équivalent, mais cela n'est qu'une supposition. De même, on peut supposer avec une bonne marge de certitude que le plan incluait une réserve, qui devait rester en retrait et intervenir en cas de besoin. Comme on a pu le voir un peu plus haut, dans le calcul général effectué par les généraux en mission six jours à peine après la bataille, 12 890 hommes manquent au nombre total amassé au fort de Taga avant l'expédition. Ceci porte à penser que le corps envoyé contre la base d'Aterui était composé de trois sections de 4 000 hommes chacune. Cette possibilité n'est malheureusement pas vérifiable. L'hypothèse concernant la disposition de l'armée impériale dérive du fait que la pratique de garder une réserve aux arrières a été extrêmement répandue dans le temps et l'espace, et du fait que cela suit la tradition japonaise de partager l'armée en trois formations. Ceci semble être confirmé dans le texte quand il est dit que, alors que l'armée

¹Département éditorial des éditions Shōbunsha, *op. cit.*, tables 19-20 ; KINOSHITA Ryō, *op. cit.*, p. 168-187 ; NIINO Naoyoshi, *op. cit.*, p. 218.

est en train de se retirer avec ordre du village de Sufuse, un groupe de 400 Emishi coupe sa route par l'arrière : autrement dit, les 400 Emishi s'interposent entre cette aile et la réserve, empêchant la première de se retirer en bon ordre et la deuxième de venir en renfort.

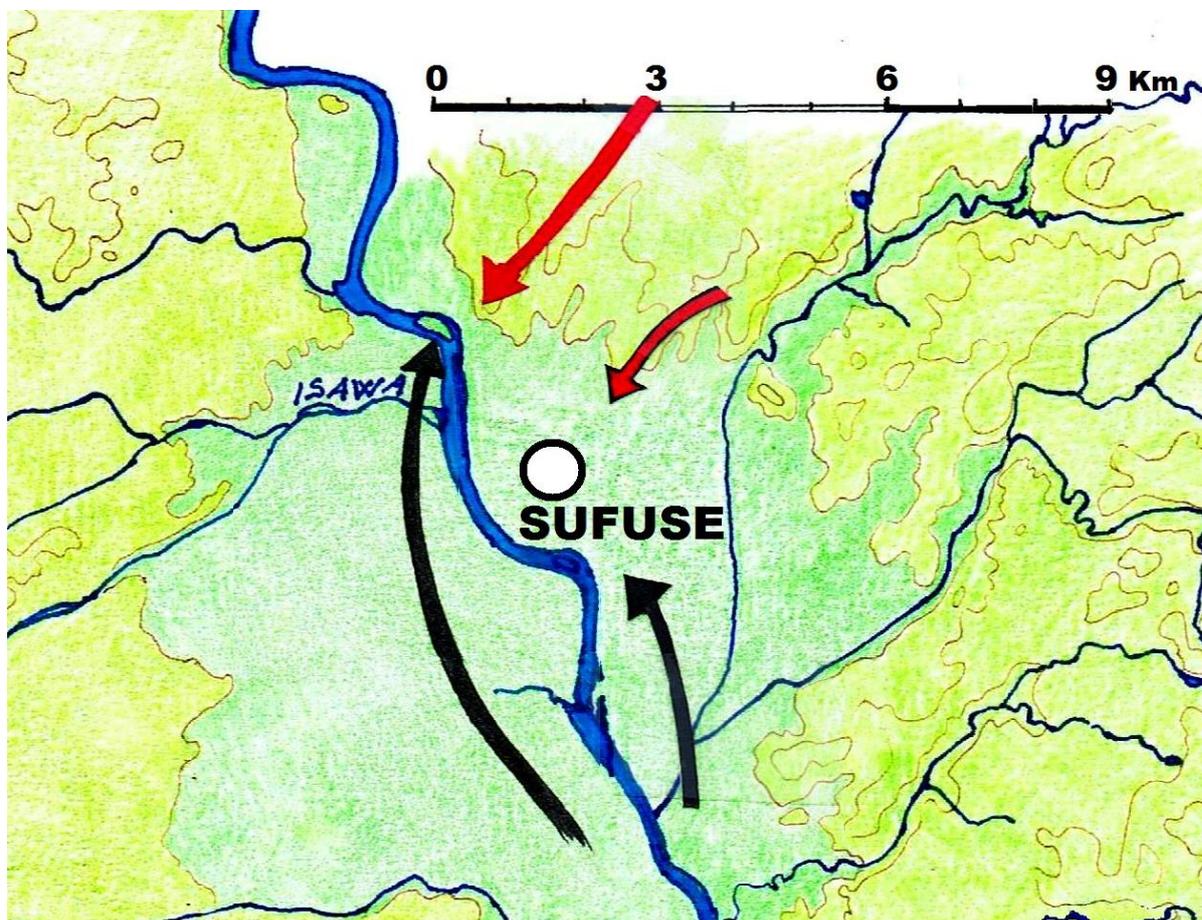


Fig. 132, Seconde phase de la bataille entre Ki no Kosami et Aterui¹.

En ce qui concerne les Emishi, leur nombre est estimé par le rapport à 1 500 hommes. Si les deux ailes qui devaient converger sur Sufuse étaient de la même envergure, les Emishi se trouvaient en désavantage de 1 contre 5. Il est important de noter que ces chiffres nous sont offerts par un rapport du général inscrit dans les annales officielles : il n'est pas impossible que ces chiffres soient inexacts, soit à cause d'erreurs dans les renseignements, soit pour des raisons politiques, car cette source est tout sauf impartiale. Cependant, tout en tenant compte du fait que ces informations doivent être considérées avec précaution, on ne dispose pas d'autres sources me permettant de faire des confrontations. Ainsi, on va pour le moment accepter les données du *Shoku Nihongi*, ou du moins le fait que les rebelles étaient en grand désavantage numérique par rapport à l'armée impériale.

¹*Ibidem*.

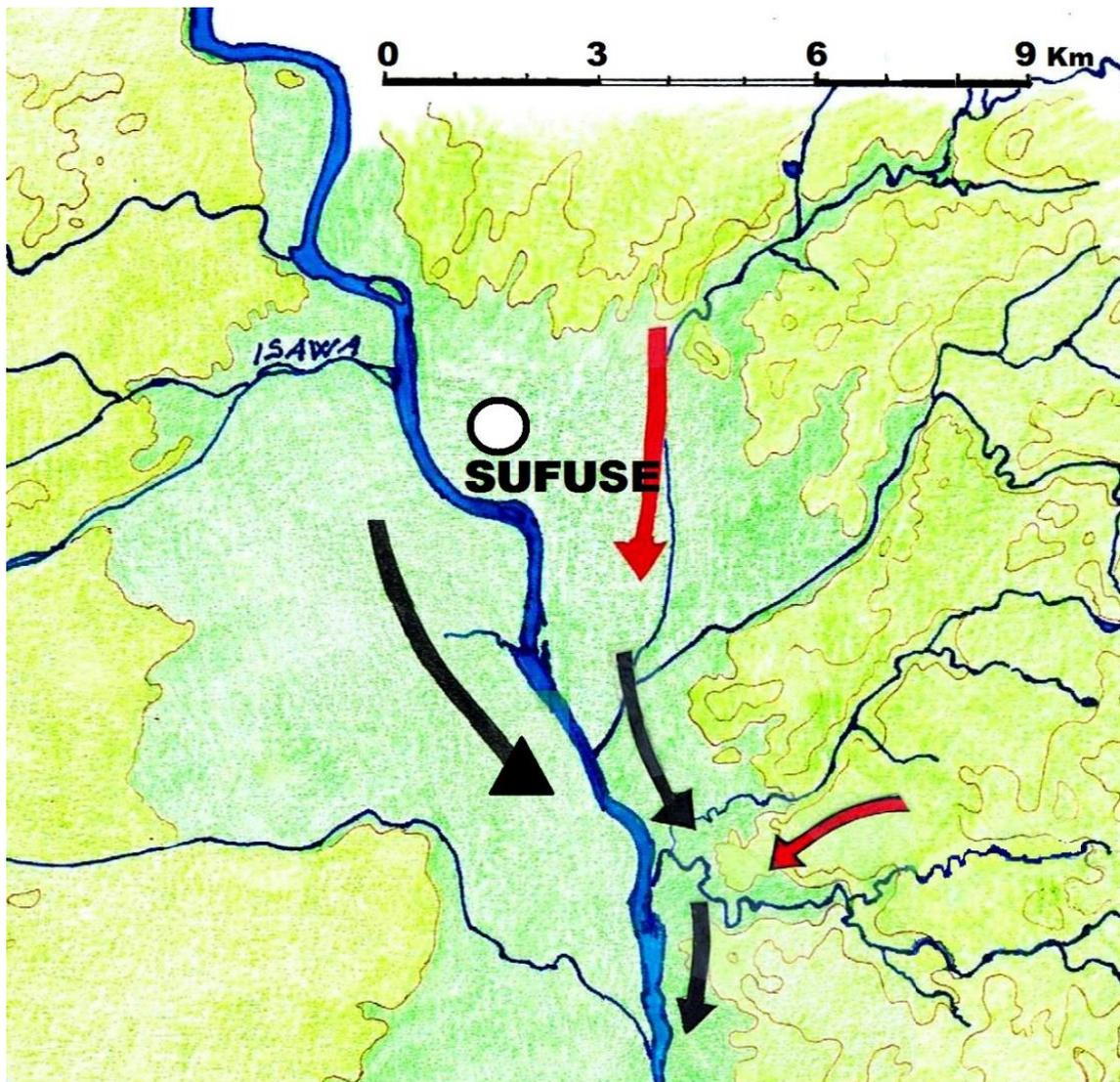


Fig. 133, Phase finale de la bataille entre Ki no Kosami et Aterui¹.

On a pu constater plus tôt que, selon les sources, une des tactiques préférées des rebelles était la fuite, autrement dit, ils harcelaient l'armée impériale sans offrir la possibilité d'une confrontation directe. Cependant, dans ce cas, Aterui oppose une résistance, bien qu'il se trouve en grave infériorité numérique. Le succès de cette tactique et la coordination avec ses alliés laissent entendre qu'il ne s'agit pas d'un coup de chance, mais d'une ruse : en permettant à une aile de l'armée de pénétrer à fond dans le territoire ennemi, alors que le gros des troupes Emishi bloquait le passage à l'autre aile, lui interdisant ainsi la traversée, Aterui réussit à faire en sorte que les troupes impériales, bien que beaucoup plus nombreuses, se trouvèrent complètement isolées. De plus, le texte ne précise pas combien de temps dura la bataille, mais il spécifie que l'armée impériale agit tantôt en se battant, tantôt en brûlant et pillant, si bien que quatorze villages furent détruits : les soldats impériaux et leurs chevaux avaient déjà dépensé une partie de leur énergie à leur arrivée

¹*Ibidem.*

à Sufuse. Ce choix est compréhensible si on considère qu'ils s'attendaient à des renforts à ce moment, et cela explique pourquoi ils furent arrêtés par une opposition de 400 hommes. Il est d'ailleurs fort probable que, se rendant compte que l'avant-garde ne serait pas au rendez-vous, le moral des soldats ait faibli de manière importante.

L'arrivée imprévue de 400 Emishi coupant la retraite fut très probablement le coup de grâce pour le moral des troupes après une longue période d'affrontements et une série de mauvaises surprises. Malheureusement, on ne connaît pas avec certitude plusieurs détails champ de bataille, comme l'endroit où l'avant-garde était censée traverser, mais on peut conclure que le fait qu'aucune précaution n'ait été prise contre une possible attaque des collines orientales indique une connaissance limitée du lieu de la part de l'armée de la cour. Ces reliefs ne sont pas très imposants, la plupart étant inférieurs à 400 m de hauteur, mais ils furent amplement suffisants à cacher les mouvements des ennemis, qui purent ainsi harceler l'armée. De plus, la rivière au sud de Sufuse est très ample, si fait que l'avant-garde n'avait aucun moyen de venir en aide au centre ou à l'arrière-garde. Cette gestion désastreuse du terrain pourrait être le fruit d'arrogance de la part des généraux impériaux, qui auraient sous-estimé leurs ennemis, ou un signe du manque de soutien de la part de la population locale, qui aurait rendu des missions de reconnaissance très difficiles à exécuter.

En ce qui concerne le rôle de la cavalerie lors de cet affrontement, on a pu établir dans les passages cités auparavant le fait que l'armée impériale reposait de manière particulière sur ses archers montés, et il est certain qu'ils constituaient un bon pourcentage de la force en mission. D'autre part, il est évident que les mouvements des Emishi sont tout à fait impensables dans un contexte où les combattants ne sont pas montés et ne disposent pas de chevaux de rechange. Quand bien même on accepterait le fait que les généraux japonais ne disposaient pas de reconnaissance efficace, il semble qu'ils furent pris totalement par surprise par l'arrivée des 800 hommes qui bloquèrent l'avant-garde et par les 400 autres qui coupèrent la route à l'aile principale. Ceci implique que les Emishi furent capables de se déplacer en groupes peu nombreux et à grande vitesse, devançant tout explorateur ou informateur ennemi. D'ailleurs, la coordination entre Aterui et les deux autres groupes est d'une efficacité magistrale et à elle seule inflige une retraite catastrophique à une armée beaucoup plus nombreuse. Cela aussi ne fut possible que par un contact efficace et continu entre les trois groupes, ce qui ne put être effectué que par des messagers à cheval. Il est évident que, dans ce contexte, le cheval fut indispensable dans les opérations de mise en forme : en bloquant l'avant-garde, il fut possible de poursuivre l'objectif principal, c'est-à-dire de repousser l'armée impériale au-delà de la Kitakami. Il fut aussi indispensable dans les opérations de soutien : il permit la circulation des informations et la coordination des différents groupes. Finalement, il fut absolument central dans l'opération décisive, en permettant à Aterui de surprendre l'armée impériale par l'arrière et de déclencher une panique meurtrière ainsi qu'une retraite désordonnée. Le cheval n'est pas simplement un élément de la stratégie, mais un sujet central sur lequel on a pu élaborer des tactiques raffinées, complexes et efficaces.

En effet, si on se fie au *Shoku Nihongi*, seule une petite minorité fut tuée par les flèches de l'ennemi : 25 personnes. On peut imaginer que parmi les 245 blessés, un nombre assez important perdit la vie dans les jours suivants suite à des infections et des contaminations. Cependant, la grande majorité des pertes fut provoquée par la fuite à travers la rivière : 1 036 hommes. L'arc japonais, à cette époque, était probablement un arc monoxyle, la première mention d'un arc laminé composite datant seulement du XII^e siècle. Il était probablement façonné en bois de catalpa, zelkova, sandale ou mûrier, et il avait sans doute une forme droite quand il n'était pas tendu par une corde. Selon Friday, ce type d'arc était probablement rapide à utiliser, mais sa puissance était réduite par rapport à d'autres arcs contemporains¹. Il remarque même que cette arme n'était dangereuse pour un homme en armure qu'à une distance de 10 ou 20 mètres tout au plus². Cependant, il est important de noter que les remarques de Friday concernent avant tout des guerriers protégés par une armure lourde médiévale, ce qui n'était pas nécessairement le cas lors de cette expédition. En effet, on trouve dans le *Shoku Nihongi* de nombreuses références à la fabrication d'armures en cuir, dont une particulièrement significative datée de 780 :

今聞、諸国甲冑、稍経年序、悉皆澁綻、多不中用。三年一度立例修理、随修随破、極費功役。今革之為甲、牢固經久、擲躬輕便。中箭難貫。計其功程、殊亦易成。自今以後、諸国所造年料甲冑、皆宜用革。即依前例每年進様。但前造鉄甲不可徒爛。每経三年依旧修之。

On entend récemment : « Concernant les armures des différentes provinces, pour certaines, les années s'écourent, toutes se rouillent et les lanières se déchirent, beaucoup ne peuvent pas être utilisées. Malgré la règle de l'inspection une fois tous les trois ans et les réparations effectuées selon les précédents, soit pour réparer soit pour démanteler, ces travaux de mérite sont vraiment gâchés. »

Désormais, on fera des armures en cuir, elles sont solides et durent longtemps, lors d'un fendage au corps elle est légère et pratique. Même si une flèche la frappe, il est difficile qu'elle la perce. En considérant le travail nécessaire, la fabrication sera bien plus rapide. Dorénavant, les armures des fournitures annuelles fabriquées par les différentes provinces devront toutes utiliser le cuir. Ainsi, chaque année, on avancera les modèles en suivant les

¹FRIDAY, Karl, *op. cit.*, p. 68-77.

²*Ibidem*, p. 106-110.

précédents. Cependant, il ne faut pas que les armures en fer que l'on fabriquait auparavant se gâchent pour rien. Il faut les réparer tous les trois ans¹.

Comme on peut le voir dans ce passage, il est fort probable qu'un certain nombre de guerriers de l'armée impériale n'était pas vêtu d'acier, mais de cuir. Bien que ce matériel soit effectivement résistant et très utilisé en tant que protection dans de nombreuses sociétés, il n'est pas aussi performant que le fer lors d'un impact, et cela doit être considéré quand on reprend les estimations de Friday. Il est en effet possible que le faible nombre de morts par flèche ne soit pas à imputer à la faible puissance des arcs Emishi, mais au manque de précision dans un contexte chaotique. En effet, le long arc japonais présente des contraintes que ses homologues plus courts n'ont pas, par exemple une difficulté particulière, pour l'archer, à tirer sur son côté gauche, car l'arc peut buter contre le cou du cheval². Si, lors d'un duel, un guerrier habile peut manœuvrer pour avoir son adversaire du bon côté, dans un contexte d'embuscade, cette subtilité n'était peut-être pas applicable. Par ailleurs, on ne connaît pas les distances exactes ni les durées des affrontements, mais il n'est pas à exclure que l'attaque eût lieu en fin de journée, ce qui aurait rendu encore plus difficile un combat de précision. En effet, même si on doute des chiffres fournis par le *Shoku Nihongi*, il est certain qu'il y avait une disproportion numérique très importante et il apparaît clair que la tactique d'Aterui se basait sur la panique plus que sur la précision. Cela expliquerait d'ailleurs le grand nombre de blessés par rapport aux morts, un nombre qui ne doit d'ailleurs pas être sous-estimé : en l'absence de désinfectant et d'antibiotiques, une blessure ouverte était extrêmement dangereuse, et les guerriers de cette époque en étaient très conscients. Finalement, sur 4 000 hommes, seulement 1 437 réussirent à faire un retour en bonne santé et avec leur équipement, grâce à l'habileté de leurs commandants : Izumo no Morokami, sur qui on ne connaît rien, et Michishima no Mitate, un guerrier de Mutsu qui, très probablement, avait une bonne connaissance du territoire et qui apparaît par la suite au fil des campagnes de pacification. Du côté des Emishi, selon un document de remontrance de la cour, Kosami n'aurait pu ramener que 89 têtes comme trophées de sa campagne, alors que les pertes générales de l'armée impériale furent estimées à 3 000 hommes³.

Comme on peut l'imaginer, ces nouvelles n'enthousiasmèrent pas la cour. De plus, bien que de nombreux villages aient été brûlés, selon un deuxième rapport, des Emishi continuaient de rôder dans la région, portant atteinte aux biens et aux personnes. Malgré les réprimandes de la cour, Kosami fut forcé de reconnaître le manque de moyens après trois mois de campagne, et la mission se conclut sans victoire

¹*Shoku Nihongi*, vol. 5, Hōki 11.8.18 (780), p. 152-153.

²FRIDAY, Karl, *op. cit.*, p. 106-110.

³*Shoku Nihongi*, vol. 5, Enryaku 8.7.17 (789), p. 438-439.

significative¹. Il rentra à la capitale et restitua l'épée du commandement le 8 du 9^e mois². L'année suivante, au troisième mois intercalaire, de nouvelles denrées furent commandées aux provinces des circuits du Tōkai et du Tōsan, 140 000 *koku* de riz précuit au total³. Sept mois plus tard, 4 840 hommes furent récompensés pour leurs efforts lors de la campagne militaire⁴. Selon Kumagai, cet événement fut fondamental pour le développement de familles éminentes locales⁵. Du point de vue de notre étude, il apparaît que la voie militaire offrait désormais aux familles provinciales disposant de haras privés une possibilité d'ascension sociale et politique. Le cheval de guerre est à cette époque un élément d'évolution sociale.

L'importance fondamentale du cheval de guerre privé est d'ailleurs confirmée par une demande ultérieure de 120 000 *koku* de riz précuit qui fut réitérée à la fin de l'année suivante, aux provinces du Bandō⁶. On constate que ces demandes sont spécifiquement des demandes de « riz précuit », *hoshii* 精, ce qui constituait la base des denrées réservées aux soldats mobilisés : aucune mention n'est faite pour les céréales nécessaires à l'entretien des chevaux. Cela peut interpeller, car, comme on vient de le constater, les chevaux étaient indispensables aux missions. De plus, il semble évident que le fardeau économique des campagnes était porté de manière presque exclusive par les provinces du Bandō. Il est ainsi clair que la cour n'utilisait désormais que des chevaux de guerre élevés, entraînés et entretenus par des haras privés.

Malheureusement, on ne dispose pas de descriptions aussi détaillées pour les affrontements qui suivirent. Voici un court texte qui rapporte une victoire importante pour la cour, survenue cinq ans après la défaite de Kosami :

征夷大將軍大伴弟麻呂奏、斬首四百五十七級、捕虜百五十人、獲馬八十五疋、燒落七十五處。

Ainsi rapporte le général pour la pacification des barbares, Ōtomo no Otomaro : « Têtes coupées 457, captifs 150, chevaux capturés 85, villages brûlés 75. »⁷.

Ce passage ne nous offre aucune information concernant le théâtre des opérations, les tactiques utilisées, le déroulement des affrontements, ou le nombre total d'individus concernés. On constate

¹*Ibidem*, Enryaku 8.6.9 (789), p. 432-437.

²*Ibid.*, Enryaku 8.9.8 (789), p. 440-441.

³*Ibid.*, Enryaku 9.3int.29 (789), p. 466-467.

⁴*Ibid.*, Enryaku 9.10.19 (790), p. 476-477.

⁵KUMAGAI Kimio, *op. cit.*, p. 231-237.

⁶*Shoku Nihongi*, vol. 5, Enryaku 10.11.3 (791), p. 510-511.

⁷*Nihon kōki*, Enryaku 13.10.28 (794), p. 44-45.

cependant que le cheval de guerre était désormais un instrument si important dans la sphère militaire que la capture d'un nombre assez significatif de chevaux mérite d'être mentionnée dans un communiqué officiel à la cour. On peut imaginer que les animaux mentionnés ici sont ceux qui furent acquis en bonnes conditions, car, tout comme pour les êtres humains, un cheval blessé ne survivait probablement pas aux jours suivant la bataille.

Si on se réfère à la bataille de la Kitakamigawa comme révélant les pratiques militaires de cette époque dans le nord-est, on peut finalement conclure que, du côté des Emishi, les chevaux étaient indispensables pour les opérations de mise en place : les guerriers bloquant une des ailes de l'armée de Kosami et l'empêchant de faire jonction avec le corps principal, au sein du territoire ennemi. Cette opération visait directement à neutraliser la capacité de nuire de l'adversaire et à créer le contexte nécessaire à l'embuscade au corps principal. Ils sont d'ailleurs également indispensables pour le déroulement de l'opération décisive, notamment pour repousser les envahisseurs dans la rivière afin d'en noyer le plus grand nombre possible. Il est évident que dans ces deux cas, la rapidité, et donc la disponibilité d'un nombre suffisant de chevaux entraînés, plusieurs par guerrier, fut centrale. On ne dispose pas de détail concernant ce qui est normalement considéré comme le troisième domaine de la tactique, les opérations de soutien, qui permettent de contrôler les mouvements, de gérer le terrain et généralement de soutenir et faciliter le déroulement des opérations décisives et de mise en place, mais il est raisonnable de penser que les chevaux furent indispensables dans ce contexte aussi. Autrement dit, à cette époque, le cheval de guerre est un élément central et incontournable de la manière de mener la guerre auprès des Emishi.

En ce qui concerne l'armée impériale, on sait que la communication était assurée grâce aux chevaux et qu'elle était considérée comme un élément capital par le gouvernement, qui s'efforça d'entretenir un système de routes et de relais de poste développé et fonctionnel. De plus, la mobilisation de milliers d'individus demandait sans doute un nombre important de chevaux de bât, bien que l'emploi de porteurs soit aussi répertorié. L'importance donnée aux guerriers montés lors des décrets visant à lever nouveaux soldats pour chaque campagne montre aussi que cet animal n'était pas simplement utilisé dans des opérations de soutien. Cependant, il semblerait que son rôle n'ait pas été aussi développé qu'auprès des Emishi. Dans plusieurs passages, on a l'impression que les opérations de mise en place avaient comme but principal de limiter la mobilité de l'ennemi, et elles étaient probablement menées pour la plupart par des hommes à pied. Il semble donc que le chargeur de guerre était probablement réservé aux opérations décisives. Cela peut s'expliquer par le fait que, proportionnellement, la culture équestre était moins répandue auprès des sujets impériaux qu'auprès des Emishi. En effet, la plupart des colons envoyés dans la province de Mutsu étaient des paysans déplacés, voire des individus sans attaches ou position, donc des gens qui, très probablement, n'avaient pas accès à la culture équestre. D'autre part, les Emishi semblent avoir développé un système économique très lié à l'élevage et à la chasse à cheval.

Effectivement, chaque fois qu'une opération demande un nombre significatif de guerriers montés, ces derniers sont demandés à la région du Bandō, et ils se présentaient sans doute accompagnés de leurs propres montures. Cela comportait, comme on a pu le constater auparavant, des contraintes logistiques importantes, ce qui explique au moins en partie le fait que l'armée impériale, tout en faisant de l'archer monté son atout, ne pouvait pas adopter les tactiques Emishi, basées presque exclusivement sur la mobilité et la guerre à cheval.

3.d

Analyse des révoltes du X^e siècle

La révolte de Taira no Masakado, connue sous le nom de « Troubles de l'Ère Jōhei et de l'Ère Tengyō », fut l'un des événements marquants du X^e siècle. S'étalant sur plusieurs années, ces désordres constituent une excellente opportunité pour étudier plusieurs aspects du contexte historique et social de cette période. Ils offrent un aperçu de la gestion des provinces par le gouvernement central, sur les liens personnels et sociaux qui caractérisaient la région du Bandō, et ils constituent un élément fondamental dans le développement des grandes lignées guerrières qui devinrent proéminentes dans l'histoire du pays. Dans le contexte de cette thèse, les troubles offrent un double intérêt : les hommes concernés étaient des notables dont l'élevage du cheval était l'une des activités économiques principales, et les troubles étant relativement bien répertoriés, on dispose d'un grand nombre de détails concernant le déroulement de la guerre dans la région, du niveau privé jusqu'à l'affrontement total.

En principe, une partie de ces affrontements ne tombe pas sous la définition de phénomène-guerre que nous avons choisie en début de section, autrement dit des épisodes majeurs de violence meurtrière, armée et organisée, où les institutions furent directement concernées. En effet, ces troubles s'articulent en deux phases principales : une première phase de vendetta privée, et une deuxième phase de révolte ouverte. Autrement dit, pendant un premier temps, il s'agit bien d'épisodes majeurs de violence armée et organisée, avec des centaines d'habitations paysannes et de résidences de notables détruites, mais les institutions ne sont pas directement concernées. On pourrait justifier l'inclusion de la première phase dans ce chapitre en mettant en avant des détails techniques, comme le fait que trois des participants principaux, Minamoto no Mamoru 源護 (?-?), Taira no Yoshikane 平良兼 (876?-939) et Taira no Sadamori 平貞盛 (917?-979?), étaient respectivement premier fonctionnaire de troisième classe de la province de Hitachi, gouverneur adjoint de la province de Kazusa, et fonctionnaire de troisième classe à l'Office des chevaux section de gauche à la capitale. Cependant, il est évident que ces hommes n'agissaient pas dans leur rôle de fonctionnaires. De plus, le protagoniste même de l'histoire, Taira no Masakado 平将門 (903?-940), prit initialement soin d'éviter toute action pouvant être interprétée comme une attaque aux institutions, comme lorsqu'il renonça à poursuivre ses ennemis dans l'enceinte du gouvernement provincial de Shimotsuke¹. Comme preuve de bonne foi vis-à-vis du gouvernement, Masakado se rendit même à la capitale pendant l'enquête qui suivit les premiers affrontements armés, en se mettant à la disposition du bureau des *kebiishi*². Ce n'est donc que la seconde phase de ces troubles qui concerne directement le sujet de cette thèse.

¹YANASE Kiyoshi 柳瀬喜代志, YASHIRO Kazuo 矢代和夫, MATSUBAYASHI Yasuaki 松林靖明, SHIDA Itaru 信太周, INUI Yoshihira 犬井善寿, *Shōmonki, Mutsu waki, Hōgen monogatari, Heiji monogatari* 将門記. 陸奥話記. 陸奥話記. 平治物語, Tōkyō, Shōgakukan, 2002, p. 27-30.

²*Ibidem*, p. 31-33.

Cependant, on considère que, pour comprendre le contexte de la révolte et pour analyser les tactiques et les contingences qui la caractérisèrent, une étude détaillée des faits d'armes précédents est indispensable : ces derniers nous permettent de constater l'évolution de la situation et offrent un aperçu très précis des pratiques effectives du champ de bataille. Ce n'est qu'en analysant l'ensemble de ces affrontements que l'on peut obtenir une image complète de la forme que la guerre avait prise dans cette région à cette époque.

CONTEXTE DES TROUBLES

Le cadre géographique dans lequel se développa ce conflit est la région du Bandō, mentionnée à maintes reprises tout au long de cette thèse. Au sein de ce territoire, les provinces de Kōzuke, Shimotsuke, Hitachi et Shimōsa étaient les plus développées et les plus densément peuplées. C'était une région de rizières, mais, comme on a pu le constater, les pâturages étaient sans doute l'une des activités économiques principales¹. En effet, les *Engi-shiki* énumèrent 32 *mimaki* dans les provinces orientales, dont seize en Shinano² ; parmi les 27 pâturages provinciaux soumis au contrôle de l'Office des Chevaux, onze se trouvaient dans le Bandō, dont quatre dans la province de Shimōsa³.

¹SOUYRI, Pierre-François, *Histoire du Japon médiéval – Le monde à l'envers*, Paris, Perrin, 2013, p. 21-47.

²TORAO Toshiya 虎尾俊哉, *Engi-shiki* 延喜式 (Règlements de l'ère Engi), *ge*, Tōkyō, Dainihon insatsu kabushiki kaisha, 2017, *Engi-shiki, ge*, chap. 48, art. 1, p. 796-797.

³*Ibidem*, chap. 28, art. 70, p. 30-33.

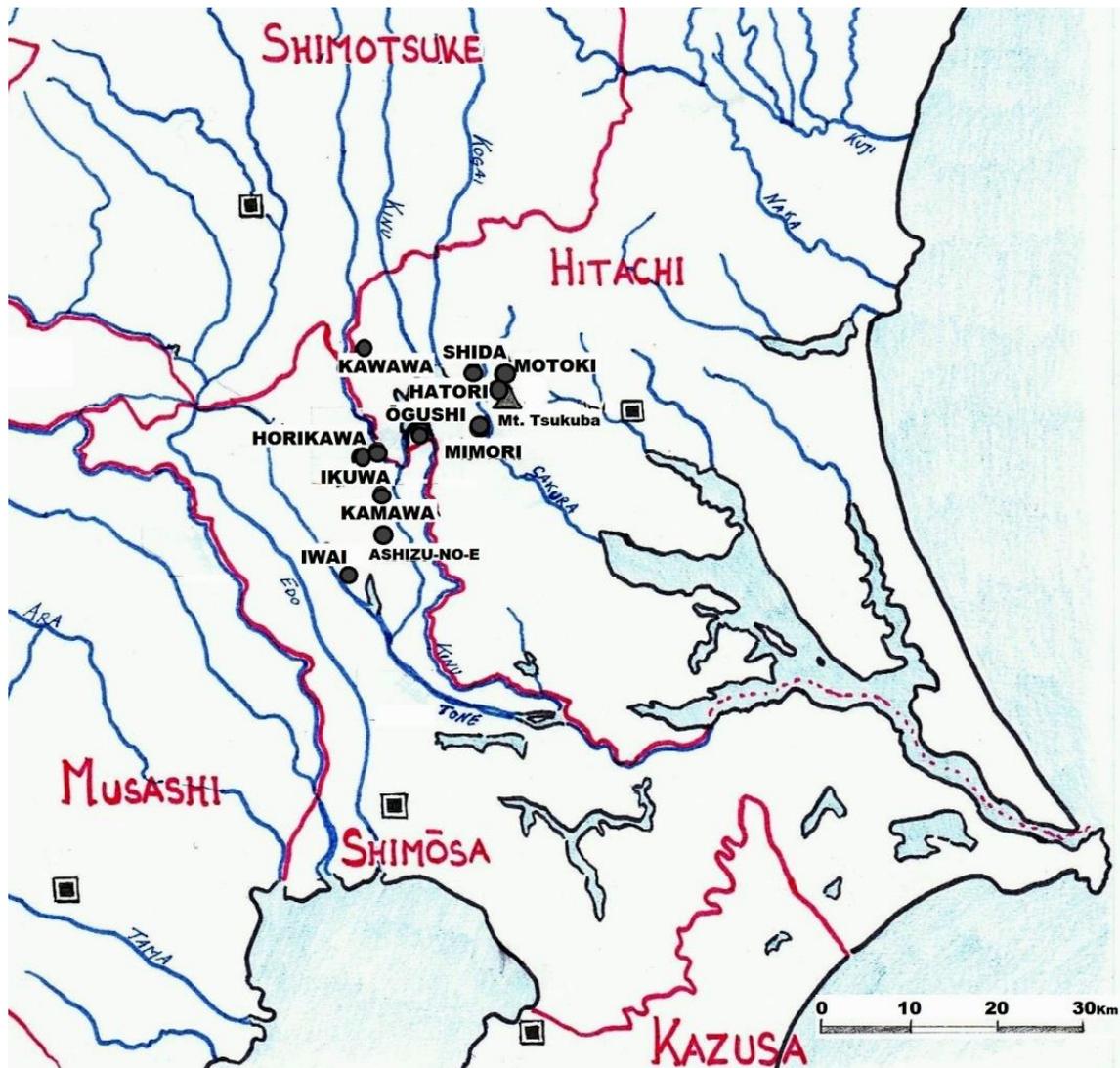


Fig. 134, Théâtre des troubles des ères Jōhei-Tengyō¹.

Plusieurs études ont confirmé à cette époque un réchauffement du climat et une hausse du niveau de la mer, ce qui signifie que le Kantō devait être une région plus marécageuse et humide qu'aujourd'hui. En 1989, Sakaguchi Yutaka conduit une série d'études dans la plaine qui se trouve entre le département de Gunma et celui de Fukushima pour vérifier, à chaque époque, la présence de pollen de *Pinus pumila* ou pin

¹Département éditorial des éditions Shōbunsha 昭文社編集部, *Nihon rekishi chizu-chō* 日本歴史地図帳 (Cahier géographique de l'Histoire du Japon), Tōkyō, Shōbunsha, 2022, tables 44-47, 52-54, 63-65, 74-75 ; KINOSHITA Ryō 木下良, *Jiten Nihon kodai no michi to eki* 事典日本古代の道と駅 (Dictionnaire des routes et des relais de poste du Japon ancien), Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan, 2009, p. 104-186 ; NISHIOKA Toranosuke 西岡虎之助, *et al.*, *Nihon rekishi chizu* 日本歴史地図 (Cartes de l'Histoire du Japon), Tōkyō, Zenkoku kyōiku tosho kabushiki kaisha, 1950, p. 133-140 ; YANASE Kiyoshi, 2002, p. 19-86.

nain de Sibérie. Son étude montre bien qu'un réchauffement a eu lieu entre les époques de Nara et Heian. Ces conditions climatiques devraient être favorables à la production agricole et coïncider avec une période d'opulence. En réalité, cette région ne semble pas bénéficier d'une période de prospérité à cette époque, ce que Kawajiri impute en premier lieu à la rapacité des fonctionnaires¹. D'autre part, la présence de zones humides et de nombreux cours d'eau est très favorable à l'élevage, comme on a pu le constater dans les chapitres précédents. Selon Friday, c'est bien l'élevage qui constituait l'activité principale du père de Taira no Masakado, Taira no Yoshimochi 平良持 (873 ?- ?)² : il calcule que les pâturages situés dans les alentours des deux bases de Masakado, Iwai 石井 et Kamawa 鎌輪 (fig. 132), pouvaient nourrir 600 chevaux et un nombre similaire d'autres têtes de bétail³.

Selon une tradition, après avoir servi un temps à la Capitale, Masakado était retourné dans le Bandō, où il se serait consacré à la gestion de pâturages impériaux dans le district de Sōma en Shimōsa. Fukuda souligne que les seules bases de Masakado mentionnées dans le *Shōmonki* sont celles situées dans les districts de Sashima et de Toyoda. Toutefois, le district de Sōma n'est pas éloigné de ces deux endroits ; cette théorie n'est donc pas impossible⁴. De plus, selon Friday, le grand-père maternel de Masakado venait d'une famille de magistrats du district de Sōma, ce qui expliquerait le lien de Masakado avec cet endroit⁵. Ces territoires étaient protégés par des résidences fortifiées : Iwai en Sashima et Kamawa en Toyoda, non loin de la rivière Kinu. On sait, grâce à la description d'une attaque nocturne contre Iwai, qu'au moins dix féaux y résidaient et que, dans l'enceinte, il y avait de quoi produire, entretenir et stocker des armes et des chevaux. C'était aussi bien un centre militaire et politique qu'agricole et d'échange⁶. Même s'il ne détenait aucun poste officiel, grâce à ses propriétés, ses capacités militaires et son prestige, Masakado avait *de facto* le même

¹KAWAJIRI Akio 川尻秋生, *Shōmonki wo yomu 将門記を読む* (Lire le *Shōmonki*), Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan, 2009, p.126-138.

²Le nom du père de Masakado apparaît aussi comme « Yoshimasa » 平良将, mais j'ai choisi la tradition Yoshimochi pour ne pas le confondre avec son oncle Yoshimasa 平良正.

KAWAJIRI Akio 川尻秋生, *Taira Masakado no ran 平将門の乱* (La révolte de Taira Masakado), coll. *Sensō no Nihonshi*, vol. 4, Yoshikawa Kōbunkan, Tōkyō, 2007, p.13.

³FRIDAY, Karl, *The first samurai, the life and legend of the warrior rebel Taira Masakado*, Hoboken, John Wiley&Sons, 2008, p. 35-40.

⁴FUKUDA Toyohiko 福田豊彦, *Taira no Masakado no ran 平将門の乱* (La révolte de Taira Masakado), Tōkyō, Iwanami shinsho, 1981, p. 13-29.

⁵FRIDAY, Karl, *op. cit.*, 2008, p. 35-40.

⁶KAWAJIRI Akio, *op. cit.*, 2007, p. 33-49.

poids politique qu'un fonctionnaire. Selon Fukuda, il est probable qu'il administrait des pâturages publics appartenant au ministère des Affaires militaires, ce qui pourrait expliquer la supériorité tactique de la cavalerie de Masakado¹.

Le père de Masakado avait sept frères, mais trois seulement sont cités dans le *Shōmonki* comme ayant participé aux troubles : Kunika 平国香 (872-935), père de Taira no Sadamori, Yoshikane, et Yoshimasa 平良正 (?-?). Ils marièrent les filles de Minamoto Mamoru, leurs bases se situaient dans les districts de Makabe, Niihari et Tsukuba dans la province de Hitachi. Yoshikane eut plusieurs enfants, dont une fille, qui devint l'épouse de Masakado². Yoshikane était ainsi l'oncle paternel et le beau-père de ce dernier.

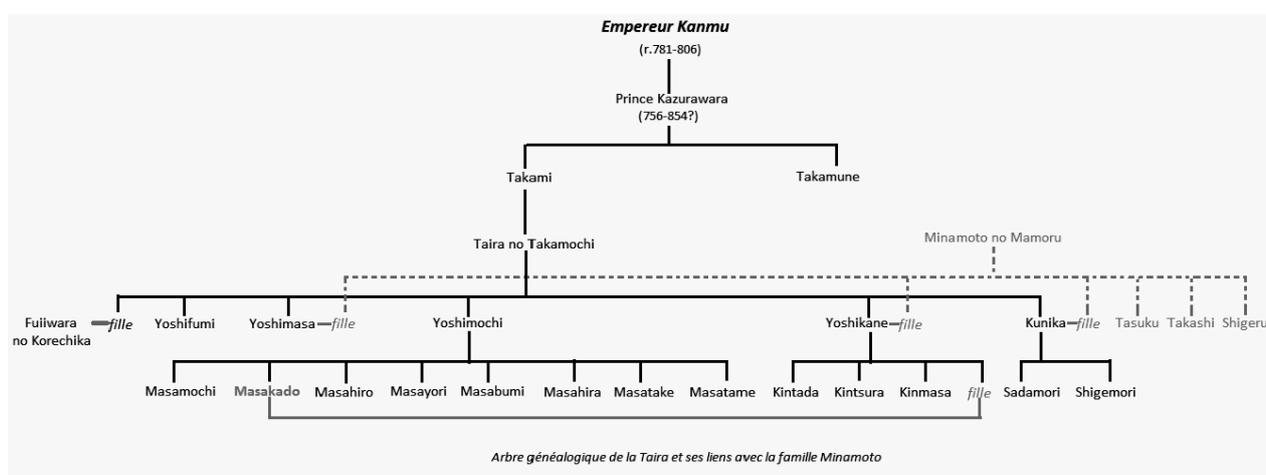


Fig. 135, Arbre généalogique de la famille de Taira no Masakado, d'après KAWAJIRI Akio, 2007³.

La source principale dans l'étude de ces troubles est sans doute le *Shōmonki*. L'année exacte de compilation et son ou ses auteurs ne sont pas connus. On dispose de deux manuscrits anciens : le manuscrit du Shinpukuji, souvent mentionné comme Shinpukuji-bon 真福寺本, daté de 1099, qui est presque complet, mais dont malheureusement on ne connaît pas les vicissitudes ; et le manuscrit ayant appartenu à Yang Shoujing (1839-1915), aussi connu comme le Yō Shūkei kyūzō-bon 楊守敬旧蔵本, ou le Katakura-bon 片倉本. Ce texte est lacunaire et la date de composition est inconnue. Généralement, les éditions modernes ont tendance à se baser sur le Shinpukuji-bon. Il y a de nombreuses possibilités par rapport à la genèse de ce document, mais il semble raisonnable de penser qu'il fut écrit pour la première fois entre quelques années et quelques décennies après la mort de Masakado. D'autre part, certains détails du texte portent à croire

¹FUKUDA Toyohiko, *op. cit.*, p. 54-68.

²KAWAJIRI Akio, *op. cit.*, 2007, p.13.

³*Ibidem*, p. 15.

qu'il fut compilé peu de temps après : par exemple, Minamoto no Tsunemoto (?-961) y est décrit comme n'ayant pas de talent guerrier particulier, malgré le fait que, un an après la mort de Masakado, il ait été le responsable principal de la suppression de la révolte de Fujiwara no Sumitomo (893 ?-941), ce qui pourrait indiquer que le texte original fut terminé avant cette date¹. De manière générale, l'origine de cette source est située dans un laps de temps allant des mois suivant directement la mort de Masakado au XI^e siècle². Malheureusement, comme on pourra le constater, la partie initiale du texte ne nous est pas parvenue, mais il semblerait que le conflit entre Masakado et ses oncles existait au moins depuis 931³.

ÉVOLUTION DE LA BANDE DE GUERRE

Comme on a pu le constater dans la section précédente, le X^e siècle est une période de changement dans l'organisation militaire au Japon. Comme on l'a vu dans le chapitre 3.c, le Bandō en particulier fut particulièrement exploité lors des campagnes militaires contre les Emishi, non seulement en tant que réservoir militaire, mais aussi en tant que région où étaient déplacés les *fushū*⁴. C'est aussi ici que l'on constate, à partir de l'ère Jōhei (931-938), le développement de *shūba no tō* 倭馬の党, groupes pratiquant le transport par animal de bât et le brigandage occasionnel, mentionnés plus en détail dans le chapitre 2.g⁵. En parallèle, durant la période examinée, la cour encourageait les gouverneurs et d'autres fonctionnaires provinciaux à intégrer des militaires qualifiés dans leurs équipes. Ces hommes étaient appelés de diverses façons, « bande de gaillards », *rōtō* ou *rōdō* 郎党, ou « suivants », *jūsha* 従者⁶. Un gouverneur qui partait pour l'est pouvait emmener avec lui jusqu'à 50 hommes, parmi lesquels se trouvaient ces individus, que Francine Hérial traduit par *valets d'armes*⁷. Ces facteurs, décrits plus en détail dans la section précédente, furent parmi ceux qui, sur la longue durée, encouragèrent le développement de *mononofu no ie* 武士の家, des maisons (familles) guerrières⁸. Si le clan avait été démembré par le Gouvernement du Code, au début du

¹KAWAJIRI Akio, *op. cit.*, 2009, p.1-8.

²*Ibidem*, p.26 -30.

³YANASE Kiyoshi *et. al.*, *op. cit.*, p. 19.

⁴FARRIS, Wayne William, *Heavenly warriors*, Cambridge, Harvard University Press, 1995, p. 120 -131.

⁵MORI Kimiyuki 森公章, *Kodai gōzoku to bushi no tanjō* 古代豪族と武士の誕生 (Les clans anciens et l'origine des *bushi*), Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan, 2013, p. 170-186.

⁶FRIDAY, Karl, *op. cit.*, 2008, p.70 -80.

⁷HERIAL, Francine, *Gouverneurs de province et guerriers dans les Histoires qui sont maintenant du passé (Konjaku monogatari-shū)*, Paris, Collège de France, *op. cit.*, 2004, p.30 -33.

⁸MOTOKI Yasuo 元木泰雄, *Bushi no seiritsu* 武士の成立 (La naissance des guerriers), Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan, 1994, p. 22-25.

X^e siècle la maisonnée (*ie*) était en train de prendre un rôle central. La pratique de la guerre dans l'est subit ainsi une même tendance vers une confusion entre la sphère publique et la sphère privée, tendance si caractéristique à cette époque¹. Lors de la révolte de Masakado, il existait désormais dans les provinces une élite locale militarisée et unie par des liens privés.

Une nouvelle terminologie fut élaborée pour décrire ces nouvelles organisations tactiques : aux susmentionnés *rōtō* et *jūsha*, s'ajoute *rōjū* 郎従, « suivant armé ». Les sources sont très sévères avec ces hommes, souvent décrits comme des individus dangereux². D'autres termes, normalement associés aux bandes privées, sont *jūru* 従類 et *banru* 伴類 : à la différence des noms cités jusqu'à présent, ceux-ci sont utilisés en opposition l'un avec l'autre et décrivent clairement deux types d'individus différents. Les sources ne donnent pas de définition, mais le contexte permet de comprendre leur fonction. Ceux appelés *jūru* restaient aux côtés de leur chef ; ils étaient, en d'autres termes, « ses hommes ». Les *banru*, au contraire, avaient tendance à désertir dès que le sort d'une bataille tournait en leur défaveur. Pour Kawajiri, les *jūru* étaient les membres de la bande personnelle du chef. Ils vivaient près de lui, ils étaient à sa disposition, ils lui étaient liés par un pacte personnel très solide et en étaient souvent dépendants économiquement. Bien que des membres de la famille du chef aient pu faire partie de la bande, les *jūru* au sens strict n'avaient pas de lien biologique avec leur maître. Les *banru* étaient attachés au chef par un lien d'alliance, accepté ou imposé³. Selon Kawajiri, les *banru* étaient de petits chefs indépendants, qui servaient le chef de l'alliance avec leurs propres *jūru* et ne se battaient que s'ils pouvaient obtenir quelque chose en retour. De ce point de vue, ils étaient proches des mercenaires. Ceux qui avaient recours à eux savaient qu'ils ne pouvaient pas compter sur leur soutien si la situation tournait mal⁴. Kitayama note que dans *banru*, à la différence de termes comme *jūru*, on ne trouve pas la notion de « suivre ». Selon lui, ces hommes seraient des paysans recrutés *obtorto collo*. Ils seraient bien des alliés, mais la relation entre eux et le chef serait beaucoup plus asymétrique que ce que suggère Kawajiri⁵. Fukuda et Kawajiri se rejoignent sur un point : les *jūru* étaient les compagnons personnels du chef, et se battaient généralement à cheval à ses côtés. Leur nombre pouvait varier d'une dizaine à une centaine pour les notables locaux tels que Masakado et ses ennemis. Quant aux *banru*, Fukuda estime qu'il s'agissait d'agriculteurs possédant une certaine indépendance économique, mais

¹KAWAJIRI Akio 川尻秋生, *Yureugoku kizoku shakai : Heian jidai* 揺れ動く 貴族社会 : 平安時代 (Société noble tremblante : l'époque Heian), Tōkyō, Shōgakukan, 2008, p. 17-53.

²FRIDAY, Karl, *op. cit.*, 2008, p. 70-121.

³KAWAJIRI Akio, *op. cit.*, 2009, p. 88-113.

⁴KAWAJIRI Akio, *op. cit.*, 2007, p. 38-41.

⁵KITAYAMA Shigeo 北山茂夫, *Ōchō seiji shiron* 王朝政治史論 (Essai historique sur la politique de la Cour Impériale), Tōkyō, Iwanami shōten, 1970, p. 130-143.

néanmoins englobés dans la sphère politique d'un chef. Selon lui, ils se battaient surtout à pied¹. La taille de ces bandes était très fluctuante selon le chef, mais, comme on pourra le constater, en ce qui concerne strictement les compagnons personnels du chef, les chiffres mentionnés varient entre la dizaine et 80. Pour chacun de ces compagnons, on doit compter un nombre variable de gens à pied. Pour une campagne importante, un guerrier pouvait mobiliser les cultivateurs et habitants qui vivaient sous sa dépendance économique. Il pouvait ainsi assembler rapidement une armée de plusieurs centaines d'hommes².

Il est difficile de déterminer quand la bande devint l'élément central du système militaire. Selon Friday, ces groupes existaient dès la fin du VIII^e siècle, au début sous la forme d'organisations hors-la-loi, de groupes de bandits. Il souligne que dans les décrets concernant les brigands, on remarque dans les dernières années du VIII^e siècle un changement de termes, passant du générique *tōzoku* 盜賊, « voleurs », à *guntō* 群盜, « bande de brigands »³. Le fait de s'organiser en groupes pour perpétrer des actions criminelles n'est pas étrange, il serait absurde de suggérer qu'avant le VIII^e siècle, la Cour n'avait pas eu affaire à des « bandes » nuisibles. Le changement de terminologie pourrait toutefois indiquer un changement dans la *nature* de ces groupes. Le choix du signe *gun* pourrait indiquer un degré plus élevé de cohésion au sein de la bande. Il s'agit bien entendu d'une supposition, mais il est possible que le type de pacte entre les membres ait été plus fort, le groupe mieux organisé, et les liens plus articulés par rapport au passé. Motoki décrit ces bandes en se basant sur un édit impérial datant du 7 du 12^e mois de la 9^e année de Tengyō (946) et faisant référence à des groupes actifs en Kyūshū : il s'agissait de bandes armées qui perturbaient la levée des impôts et qui étaient composées de clans, *tomogara* 輩, dissipés. Pour la plupart, il s'agissait plutôt de gens sans attaches que de notables locaux. Les membres étaient des combattants professionnels et le brigandage pouvait ne pas être leur seule activité. On a souvent suggéré que ces groupes pratiquaient aussi des métiers « légaux », comme l'exploitation d'animaux de bât⁴. Il est aussi possible qu'on ait utilisé le terme *guntō* pour désigner des groupes différents : bandes d'Emishi, bandes de notables locaux, ou encore bandes resserrées autour du client d'un grand personnage. Ces réalités pouvaient d'ailleurs se chevaucher⁵.

D'un point de vue tactique, on peut voir que la « bande » typique de ce X^e siècle est constituée de deux parties principales : l'archer lourd monté et l'homme à pied. Comme on l'a dit, le premier était le cœur même de la bande, et resta l'un des éléments décisifs du champ de bataille jusqu'à la guerre des Cours du Sud et du Nord (1336-1392). Pour les troupes non montées, on hésite à employer le terme de « fantassin », car il s'agissait d'une catégorie si hétérogène que le terme flou d'« homme à pied » nous semble plus à propos.

¹FUKUDA Toyohiko, *op. cit.*, p. 85-98.

²FRIDAY, Karl, *Samurai, warfare and the state*, New York, Routledge, 2004, p. 34-92.

³FRIDAY, Karl, *Hired swords*, Stanford, Stanford University Press, 1992, p. 70-121.

⁴MOTOKI Yasuo, *op. cit.*, p. 22-25.

⁵FRIDAY, Karl, *op. cit.*, 1992, p. 70-121.

Comme le remarque Kawajiri, on voit généralement ces hommes armés d'une lance, *hoko* 矛, et d'un arc. Ceci pourrait suggérer une division des rôles, une spécialisation de certains dans l'une de ces armes. Ces hommes à pied se protégeaient souvent derrière des *tate* 楯, des pavois fixés au sol¹.

PREMIÈRE PHASE : L'EMBUSCADE DE NOMOTO

Le texte du *Shōmonki* s'ouvre avec une bataille : le 4 du 2^e mois de la 5^e année de Jōhei (935), alors que Masakado et sa bande personnelle se trouvaient près du village de Nomoto, dans la province de Hitachi, ils tombent sur la bande d'un notable local, Minamoto no Tasuku².

裏等野本□□□扶等、張陣相待將門。遙見彼軍之体、所謂向燾嶮之神、靡旗擊鉦。 [...]

將門欲罷不能、擬進無由。然而勵身勸拋、交刃合戰矣。將門幸得順風、射矢如流、所中如案。扶等雖勵、終以負也。

Ura et les siens à Nomoto [lacune]³ [Minamoto no] Tasuku et les siens à la tête de l'armée attendaient ensemble Masakado. En apercevant sa bande de guerre au loin, ils se tournèrent vers le dieu du gonfanon dressé⁴, ils firent déployer les drapeaux et frapper les gongs. [...]

Sur ce, Masakado ne put penser à s'arrêter. Aurait-il voulu continuer, il n'aurait pas pu. Au contraire, en trouvant lui-même la force et en encourageant [les siens], il croisa la lame et se battit. Par chance, Masakado eut le vent favorable, en décochant des flèches comme un flot, il frappa l'ennemi. Malgré leurs efforts, Tasuku et les siens finirent par être défaits. Les disparus furent nombreux. Les survivants ne furent que peu⁵.

¹KAWAJIRI Akio, *op. cit.*, 2009, p. 88-113.

²YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 19-21.

³Le texte est incomplet et les quatre premiers caractères n'ont pas d'explication certaine. Puisque le caractère « 等 » est très souvent utilisé après le nom d'un chef de bande pour indiquer l'homme et la pluralité de ses compagnons, il est possible que le premier caractère soit le nom d'une personne, un guerrier accompagnant Tasuku. Ce nom ne réapparaît pas dans le reste du texte, mais c'est bien le cas pour les noms d'autres guerriers et cela n'invalide donc pas la possibilité qu'il s'agisse d'une personne.

⁴ La référence à cette divinité n'est pas claire.

⁵YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p.19-21.

On suppose que le village de Nomoto se trouvait à l'est de la rivière Gogyō, un affluent de la Kinu dans l'actuel département d'Ibaraki, à moins de 10 km au nord de la frontière avec la province de Shimōsa (fig. 134)¹. Comme la plus grande partie du Bandō, il s'agit d'une zone de plaine avec des reliefs très limités et très probablement exploitée en pâturages. L'une des bases de Masakado se trouvait au village de Kamawa en Shimōsa, sur la rive de la Kinu et à quelques kilomètres à peine de la frontière provinciale². On ne sait pas pourquoi Masakado se trouvait dans la province de Hitachi, mais on peut constater, en lisant la carte (fig. 132), que Nomoto se trouvait entre Kamawa et le village de Hatori 服織, sur le versant nord-occidental du mont Tsukuba, qui était très probablement une des bases de son oncle et beau-père Taira no Yoshikane³, avec lequel Masakado entretenait de très mauvais rapports⁴. Il est possible que Masakado ait été en route pour une confrontation avec ce dernier, avant d'être intercepté par Tasuku et les siens.

Ce passage présente des difficultés dues à son caractère lacunaire et à l'absence de contexte précis précédant cette bataille. De plus, en le lisant, on pourrait avoir l'impression que Masakado fut forcé à l'affrontement par une attaque-surprise de la part de Tasuku. Cependant, compte tenu de la nature du terrain et de la proximité de cette zone avec une des résidences de Masakado lui-même, il est très peu vraisemblable que Tasuku ait pu préparer un guet-apens. Bien que cette zone ne soit pas parfaitement plate, elle ne présente pas d'obstacles naturels pouvant cacher les mouvements d'une bande armée de taille considérable. De plus, Nomoto se trouve à une dizaine de kilomètres de Kamawa : Masakado devait très bien connaître cet endroit. On pourra constater plus bas que les chefs de bande effectuaient des opérations de surveillance et d'exploration, et il ne fait aucun doute que les positions respectives des contendants n'étaient pas un mystère. Il se peut que Tasuku ait essayé d'intimider Masakado et sa bande avec le fracas des gongs et des tambours pour les convaincre de rebrousser chemin, ce que Masakado refuse de faire. On ne sait d'ailleurs pas pourquoi Tasuku attendait Masakado près de Nomoto au lieu d'essayer de lui barrer le chemin le long de la rivière Kokai.

¹Département éditorial des éditions Shōbunsha, *op. cit.*, p. 53.

²YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 24-25.

³*Ibidem*, p. 38.

⁴*Ibid.*, 2002, p. 19.

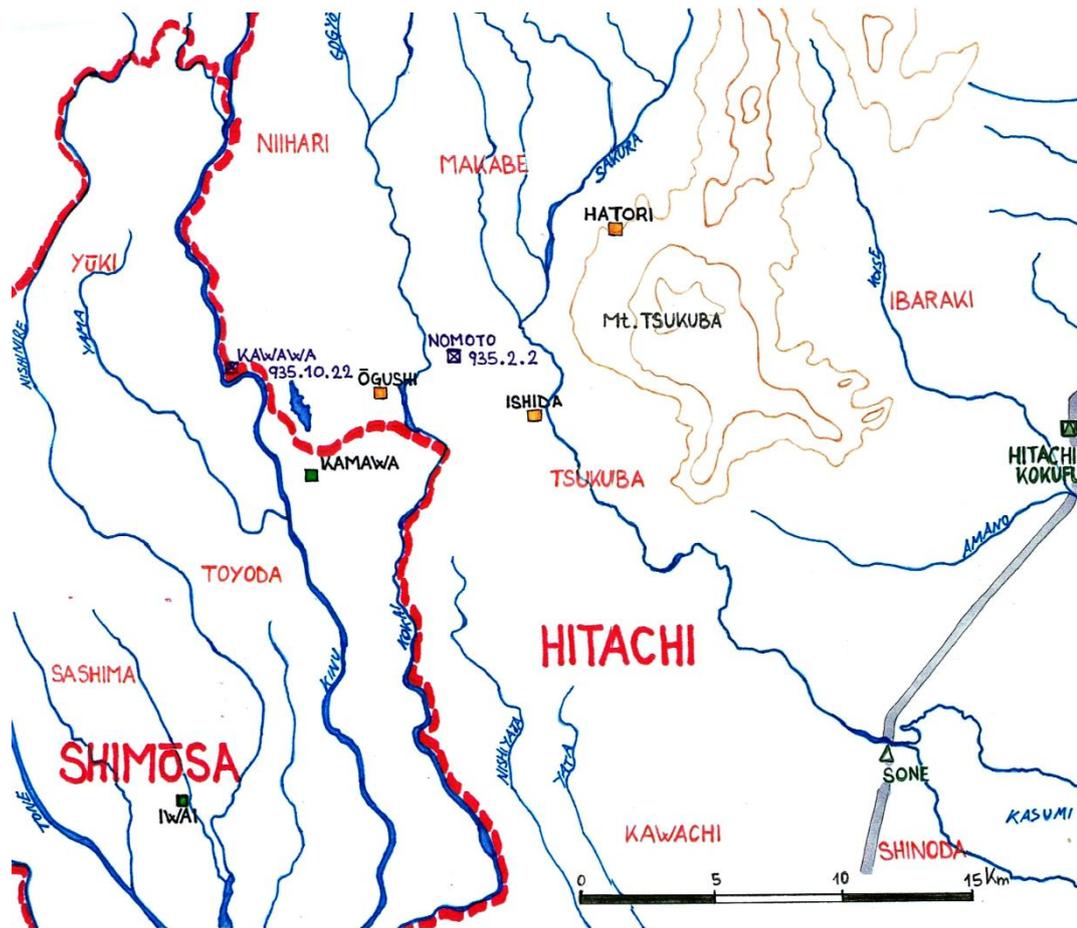


Fig. 136, Première vague d'affrontements dans le Bandō¹.

On ne connaît pas avec exactitude les ponts ou les gués présents à cette époque, mais on sait que le village d'Ōgushi était la base principale du père de Tasuku, Mamoru², qui était aussi un ennemi de Masakado. Malheureusement, le manque de contexte et les lacunes du texte ne nous permettent pas de formuler des hypothèses à ce sujet. Peut-être Masakado avait-il déjà défait Mamoru avant de traverser la rivière Kokai. Ou bien Masakado traversa-t-il la rivière Kokai au nord-est de Kamawa pour éviter de passer trop près de la résidence de ce dernier. Ou encore Tasuku ne disposait-il pas des forces nécessaires pour établir une défense efficace de la rive. Le fait de connaître ces informations nous aurait permis d'analyser les choix du chef de bande par rapport au contexte. Il est fort probable que tout cela était bien noté dans le texte original, car, comme on pourra le constater, le *Shōmonki* a tendance à décrire les déplacements avec beaucoup de précision.

Malgré les lacunes, ce passage offre néanmoins plusieurs éléments dignes d'intérêt. La date est avant tout significative : bien que le passage soit lacunaire, on comprend que l'attaque de Nomoto eut lieu le 4^e jour

¹Département éditorial des éditions Shōbunsha, *op. cit.*, tables 44-47, 52-54, 63-65, 74-75 ; KINOSHITA Ryō, *op. cit.*, p. 104-186 ; NISHIOKA Toranosuke, *op. cit.*, p. 133-140 ; YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 19-27.

²YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 20-21.

du 2^e mois. Ceci signifie que ces faits se déroulèrent dans une période de l'année où, selon le Code administratif, les pâturages étaient brûlés pour favoriser la pousse d'herbe nouvelle¹. Cette pratique comportait des risques d'incendie évidents et elle demandait très probablement la participation d'un nombre important d'éleveurs et de travailleurs. Il est possible que Masakado ait choisi cette période pour se déplacer, car il était fort probable qu'un nombre important de *banrui* ne serait pas mobilisable, car déjà pris par les travaux aux pâturages. Ainsi, même si la source ne nous offre pas de chiffre concernant les bandes en mouvement à ce moment, il est probable que le nombre d'hommes concernés ait été relativement réduit. Cependant, comme on pourra le constater après, il est possible qu'il se soit agi d'au moins quelques centaines d'individus. Cela constitue une rupture radicale avec la règle établie par le Code administratif, selon laquelle il était interdit de mobiliser plus de 20 hommes sans un ordre exprès du gouvernement central². On sait que se déplacer avec une bande armée pouvait attirer l'attention des autorités provinciales, car c'est bien ce qui arrive à Taira no Yoshikane quand il quitte sa base dans la province de Kazusa pour rejoindre son demi-frère Yoshimasa dans la province de Hitachi :

而間介良兼調兵張陣。以承平六年六月廿六日、指常陸国、如雲涌
出上下之國言上總下總也。雖加禁遏、稱問因緣、如遁飛者。

Entre-temps, le gouverneur adjoint Yoshikane rassembla ses guerriers et déploya son armée. Le 26 du 6^e mois de la 6^e année de Jōhei [936], ils pointèrent vers la province de Hitachi et, surgissant comme des nuages, ils sortirent dans la haute et basse province (c'est-à-dire les provinces de Kazusa et Shimōsa). Bien que [les fonctionnaires provinciaux] aient essayé de le lui interdire, il dit venir rendre visite à un parent, il disparaissait en s'envolant³.

Il semblerait que cette loi existait encore officiellement, mais les fonctionnaires ne l'appliquaient que de manière plutôt laxiste : aucune notification n'est envoyée au gouvernement provincial de Hitachi, aucune punition officielle n'est envisagée suite aux actions violentes de Yoshikane (dont on parlera plus loin). C'est sans doute cette sorte de tolérance envers les abus des hommes puissants locaux qui favorisa une fracture croissante entre les habitants des provinces et les bureaucrates de la capitale.

Pour revenir à la bataille de Nomoto, il apparaît évident que la bande de Tasuku était déployée et prête à une bataille proprement dite : en plus de la présence d'objets de signalement et de manœuvre tels les

¹*Ritsuryō, Kumokuryō*, art. 11, p. 415-416.

²*Ibidem*, *Gunbōryō*, art. 17, p. 323.

³YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 29-30.

drapeaux et les gongs, l'un des mots utilisés pour les décrire est *jin* 陣, souvent utilisé pour décrire un campement, ou une formation, un groupe prêt à l'engagement. Finalement, ce passage semble indiquer de manière claire que, grâce à l'élevage, des notables tels que Masakado pouvaient s'entourer de combattants entraînés malgré l'absence d'une fonction officielle les légitimant.

Dans les deux jours qui suivirent la victoire de Nomoto, Masakado et les siens procédèrent à la destruction des villages d'Ōgushi, Ishida 石田 et Toriki 取木. Ishida (fig. 134) se trouvait probablement près de l'actuelle ville d'Akeno, dans le district de Makabe en Ibaraki, et il s'agissait de la base principale de l'oncle de Masakado, Taira no Kunika, qui mourut lors des représailles. On ne sait pas avec certitude où se trouvait Toriki, mais il est possible qu'il se situât dans le nord du district de Makabe¹. Le *Shōmonki* fait référence surtout aux incendies provoqués par les vainqueurs, mais le fait que cette bande armée fut capable de ravager des villages dans un rayon de 5 à 6 km pendant deux jours suggère qu'elle procéda aussi à du pillage, et pas seulement à de la destruction. On peut imaginer que les chevaux constituèrent une partie importante du butin, ce qui permit sans doute à Masakado de remplacer les animaux perdus ou blessés.

En effet, le cheval, et le cheval de guerre en particulier, était devenu un objet central dans le développement de liens personnels de nature vassalique au sein du Bandō. On en a une illustration claire dans l'épisode du jeune Hasesukabe no Koharumaru 丈部子春丸. Dans ce passage, Yoshikane demande à un jeune ouvrier qui servait à la résidence de Masakado en Iwai de l'aider à introduire un de ses hommes à l'intérieur, pour pouvoir épier son neveu². Afin de convaincre le jeune homme d'accepter cette mission, il lui promet :

汝省荷夫之苦役、必為乘馬之郎頭。

« Tu quitteras le pénible métier de manouvrier, et tu seras sans aucun doute fait féal à cheval. »³

On constate finalement que, après avoir pillé et brûlé les bases de Mamoru et Kunika, Masakado rentra dans son territoire. Si notre hypothèse sur le fait que son objectif principal était Hatori est correcte, on pourrait se demander pourquoi il ne poursuivit pas sa route vers le nord. On doit considérer que les actions des derniers jours durent laisser aux hommes de Masakado un moral fort, mais fatigués et munis de chevaux

¹*Ibidem*, p. 20-21.

²*Ibid.*, p. 41.

³*Ibidem*.

épuisés. Si leur objectif initial était Hatori, il aurait été dangereux de vouloir poursuivre. De plus, comme on a pu le noter plus haut, cette saison était la saison du brûlis, ce qui signifie que l'herbe était peu nourrissante et éparse, ce qui joue en défaveur des combattants montés. Dans le *Shōmonki*, Masakado apparaît comme étant un chef avisé, et il est donc possible qu'il ait préféré se retirer après avoir infligé une défaite cuisante à ses adversaires, plutôt que de risquer un nouvel affrontement au résultat incertain.

LA BATAILLE DE KAWAWA

La réaction aux affrontements de Nomoto eut lieu le 21^e jour du 10^e mois, quand Yoshimasa, l'oncle de Masakado, chercha à venger les perdants.

仍企干戈之計、誅將門之身。干時良正之因緣、見其威猛之勵、雖
未知勝負之由、兼莞爾熙怡而已。任理負楯、依實立出。

將門、伝聞此言、以承平五年十月廿一日、忽向彼国新治郡川曲村。
則良正、揚声如案討合、棄命各合戰。然而將門有運既勝。良正無運遂負
也。射取者六十余人、逃隱者不知其数。然以其廿二日、將門歸於本郷。

Ainsi, il dressa ses plans de bataille pour châtier Masakado. À ce moment, la belle-famille de Yoshimasa [Mamoru, NdT], en voyant l'élan de son attitude farouche, avant même de savoir s'il allait gagner ou perdre, s'en réjouit infiniment. [...] En suivant les règles [de la tactique ?] ils chargèrent leurs pavois et partirent pour de bon.

Masakado, ayant entendu cela, le 21^e jour du 10^e mois de la 5^e année de l'ère Jōhei, se dirigea immédiatement vers le village de Kawawa dans le district de Niihari, dans la province des ennemis [Hitachi, NdT]. De suite, Yoshimasa éleva la voix, comme prévu attaqua, tous se jetèrent au combat au mépris de leur vie. Cependant, Masakado eut de la chance et finalement, il gagna. Yoshimasa n'eut pas de chance et finalement, il perdit. Les blessés par les flèches furent environ 60, le nombre de ceux qui fuirent et se cachèrent est inconnu. Par la suite, le 22, Masakado rentra chez lui¹.

Comme on peut le voir, le départ d'une bande armée était difficilement tenu secret : bien qu'aucune déclaration ou défi officiel ne soit envoyé, il est clair que les chefs concernés maintenaient un système de

¹*Ibid.*, p. 24-27.

renseignements efficace. La possibilité de coordonner et de communiquer de manière rapide était étroitement liée à la disponibilité et à la qualité des chevaux. C'est cette même disponibilité qui permet à Masakado de mobiliser « immédiatement » ses hommes et d'intercepter ses ennemis à Kawawa, un lieu probablement situé sur un gué de la rivière Kinu (fig. 134), là où se trouve actuellement la ville de Yachiyo, en Ibaraki¹, à environ 5 à 6 km de la base de Masakado en Kamawa.

En ce qui concerne les tactiques utilisées, le texte n'offre malheureusement pas de détails particuliers, si ce n'est que cette bataille fut livrée par des archers et que Yoshimasa disposait de pavois, *tate* 楯. On constate cependant que, à la différence de Tasuku dans le texte précédent, Masakado réussit à intercepter son oncle sur la rivière. Le *Shōmonki* nous dit aussi que ce dernier eut « de la chance », ce qui est très probable : d'une manière générale, aucune stratégie ou préparation matérielle ne peut égaler un vrai coup de bonne fortune. Cela dit, compte tenu du théâtre de cette bataille, il semblerait que la capacité d'être tenu au courant des mouvements de l'ennemi et la rapidité dans la mobilisation ainsi que le déplacement furent tout aussi importants dans le résultat de la bataille de Kawawa.

Finalement, la date de déroulement nous semble encore une fois significative : huit mois s'écoulent entre l'incident de Nomoto et celui de Kawawa. Le Code administratif établissait le 9^e mois comme étant la période où les fonctionnaires provinciaux examinaient les poulains élevés sur les pâturages d'État et procédaient au marquage et à l'enregistrement des animaux². Cela est d'ailleurs confirmé dans les *Engi-shiki*, qui précisent que les poulains issus des pâturages créés par décret et ayant été marqués devaient être acheminés vers la capitale le 8^e mois de l'année suivante³. Si les chefs concernés par ces affrontements étaient, comme il semblerait, des éleveurs importants et gérants de pâturages impériaux, il semble raisonnable qu'ils aient renvoyé ce règlement de comptes à la période qui suivait immédiatement la conclusion de la saison de production de chevaux pour le gouvernement. Il semblerait que, à ce moment, l'aptitude à respecter les quotas de production vis-à-vis de la cour était considérée comme prioritaire par rapport à la possibilité d'éliminer un ennemi local.

LA BATAILLE À LA FRONTIÈRE PROVINCIALE

Le premier affrontement entre Masakado et son oncle Yoshikane comporte un problème de chronologie : dans le texte, il est dit que Yoshikane partit de Kazusa le 26^e jour du 6^e mois de la 6^e année de l'ère Jōhei (936), qu'il prit une route secondaire à travers le district de Musa dans la province de Kazusa, puis il arriva à Kōzaki dans le district de Katori dans la province de Shimōsa, qu'il traversa et arriva dans le district

¹*Ibid.*, p. 24-25.

²*Ritsuryō*, Gunbōryō, art. 10, p. 415.

³TORAO Toshiya, 2017, *Engi-shiki, ge*, chap. 48, art. 1, p. 796-797.

de Shida dans la province de Hitachi. Le jour suivant, le 27, au petit matin, il arriva au camp fortifié de Mimori, où il rencontra son demi-frère Yoshimasa et convainquit son neveu Sadamori de s'unir à eux contre Masakado. Selon le *Shōmonki*, la nouvelle coalition partit le jour même pour la province de Shimotsuke. Dans ce même passage, il est cependant écrit que Masakado, ayant été informé de leurs mouvements, alla à leur rencontre le 26^e jour du 10^e mois¹. Cet enchaînement de faits présente clairement des problèmes : si les conspirateurs partirent de Mimori le 27^e jour du 6^e mois, pourquoi n'arrivèrent-ils à la frontière de Shimōsa que quatre mois plus tard ? Peut-être l'auteur du texte exagère-t-il un peu en décrivant le départ de Mimori, et en réalité le 27 ne marque pas la date du départ de l'armée, mais le début des préparatifs pour attaquer Masakado par le nord. En effet, une bataille ne peut être organisée en quelques heures, et si Yoshikane était arrivé avec sa bande prête au combat et si Yoshimasa était déjà préparé, Sadamori n'avait apparemment aucune intention de s'en prendre à son cousin avant la discussion de Mimori². Cependant, une autre date fournie par le *Shōmonki* complique cette chronologie : le texte nous informe que le 17^e jour du 10^e mois, Masakado dut partir pour la capitale afin de plaider sa cause suite aux événements de Nomoto³. S'il partit d'Iwai le 17^e jour, comment se trouvait-il à la frontière avec Shimotsuke le 26 ou 27 ?

Dans sa version annotée du *Shōmonki*, Kajihara Masaaki remarque que le manuscrit conservé dans la bibliothèque de Hōsa 蓬左文庫 présente une différence importante par rapport à celui du Shinpuku-ji : lors de la description des actions de Masakado (transcrites ci-après), au lieu de « 同年十月廿六日 », le 26^e jour du 10^e mois de la même année, le document comporte « 同月廿六日 », le 26^e jour du même mois, c'est-à-dire du 6^e mois⁴. L'explication la plus vraisemblable et la plus simple est donc que le 26, Yoshikane soit parti pour la province de Hitachi avec sa bande prête au combat. Masakado en fut averti, probablement au moment où son oncle traversa le district de Katori, et il mobilisa les siens. Il est fort probable qu'il se rendit avant tout à sa base de Kamawa. Le fait qu'il ait pu intercepter ses ennemis dans le nord du district suggère que Masakado était en mesure de surveiller ses opposants et de recevoir des informations sur leurs mouvements. Le *Shōmonki* relate ainsi la bataille de la frontière :

爰將門依在機急、為見実否、只率百余騎、同年十月廿六日、討向
於下野国之堺。依実、件有数千許。略見気色、敢不可敵対。其由何者、

¹YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 27-30.

²*Ibidem*, p. 22-24.

³*Ibid.*, p. 31-33.

⁴KAJIHARA Masaaki 梶原正昭, *Shōmonki* 将門記 (La Chronique de Masakado), vol. 1, Tōkyō, Heibonsha, 1975, p. 99-100.

彼介未費合戰之違。人馬膏肥、干戈皆具。將門彼摺度々之敵、兵具已乏、人勢府厚。

敵見之、如垣築楯、如切攻向矣。將門未到、先寄歩兵、略令合戦。且射取人馬八十余人也。彼介大驚怖、皆換楯逃還。

將門揚鞭称名、追討之時、敵失名方偪仄府下。

Sur ce, Masakado, ayant été mis au courant du danger, afin de vérifier la situation, prit la tête d'une centaine de cavaliers et, le 26^e jour du 10^e mois de cette même année [Jōhei 6, 936]¹, il se dirigea vers la frontière de Shimotsuke. Comme prévu, il y avait plusieurs milliers d'ennemis. Observant la scène, Masakado vit qu'il ne pouvait pas faire face aux ennemis. Et la raison en était que le gouverneur adjoint [Yoshikane, NdT] ne s'était pas encore dépensé en bataille, ses hommes et chevaux étaient bien gras, tous étaient munis de lances et de boucliers. Masakado avait été pressé par l'ennemi encore et encore, ses équipements étaient en piètre état, le moral des hommes était bas.

Les ennemis virent cela, ils érigèrent leurs pavois telle une haie, ils se préparèrent à une attaque rapide comme un fendant. Masakado ne s'approcha pas encore, il mit ses hommes à pied devant et les envoya au combat. Ainsi, environ 80 hommes et chevaux furent atteints par des flèches. Le gouverneur adjoint en fut grandement surpris et effaré, tout le monde s'enfuit en traînant son pavois.

Masakado leva son fouet, il déclama son nom. Dans la poursuite, les ennemis perdirent l'initiative et se réfugièrent dans le centre provincial [de Shimotsuke, NdT]².

Aucune précision géographique n'est donnée par rapport à cette bataille, hormis le fait qu'elle se déroula à la frontière entre Shimōsa et Shimotsuke (fig. 134). Puisqu'il n'y a pas de mention de traversée de rivière ou de difficulté dans la mise en place des pavois, on peut supposer qu'elle se déroula entre les rivières Kinu et Nishinire, dans l'extrême nord de Shimōsa. Comme on a pu le voir plus haut, Masakado était sorti vainqueur de la bataille de Kawawa et il est fort probable que la Kinu, en tant que frontière avec Hitachi, ait

¹En réalité le 26^e jour du 6^e mois de la 6^e année de Jōhei.

²YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 28-30.

été surveillée avec une attention particulière par le chef guerrier et ses alliés. Il est possible que, en passant par le nord, ses ennemis espéraient passer inaperçus et/ou éviter les difficultés d'une traversée.

Ce passage nous offre ensuite un aperçu pratique des contraintes logistiques de la guerre à cheval : malgré le fait qu'il ait été jusqu'à présent vaincu sur le champ, et malgré les possibles gains obtenus par le pillage, les hommes et les chevaux de Masakado sont fatigués, alors que ceux de Yoshikane sont gras et reposés ; les équipements de Masakado sont usés alors que ceux de Yoshikane sont en parfait état. Malheureusement, on n'a que très peu de données concernant le nombre de chevaux blessés ou tués lors des affrontements, mais on peut se douter qu'il devait être important. On doit aussi rappeler que les Japonais n'utilisaient que des mâles comme chevaux de guerre, et qu'il fallait attendre au moins cinq ans avant qu'un animal soit assez âgé pour pouvoir être d'une quelconque utilité. En effet, le cheval est l'élément tactique qui demande le plus de temps et d'investissement pour être remplacé, mis à part le guerrier lui-même. Ainsi, une guerre avait un impact négatif sur le potentiel militaire du guerrier, même si ce dernier était vainqueur. Même si une victoire ouvrait la possibilité du pillage en offrant ainsi l'occasion de recruter davantage de guerriers, sur le moment, les énergies des participants étaient épuisées. On peut dire que, si on exclut la variable d'une nouvelle alliance ramenant des bandes fraîches dans le jeu, un guerrier vainqueur voyait son potentiel militaire diminué, un guerrier vaincu voyait son potentiel militaire compromis.

Il est d'autre part remarquable que les chevaux de Yoshikane soient frais et reposés malgré le fait que ce dernier ait traversé une distance considérable les deux jours précédents. Le *Shōmonki* décrit ainsi son voyage :

不就所々関、自上総国武射郡之少道、到着於下総国香取郡之神前
。自厥渡着常陸国信太郡其崎前津。

以其明日早朝、着於同国水守營所。[...]貞盛依人口之甘、雖非本意、
暗為同類、指下毛野国、地動草靡、一列発向。

Ne se rendant pas aux différentes barrières, il arriva à Kōzaki dans le district de Katori dans la province de Shimōsa en passant par une petite route du district de Musa, dans la province de Kazusa. Il traversa ce point de passage et arriva au port d'Ezaki, dans le district de Shida, dans la province de Hitachi.

Le lendemain, au petit matin, il arriva au camp fortifié de Mimori en Hitachi. [...] Sadamori, même si cela n'avait pas été son intention originelle, grâce aux mots convaincants de Yoshikane, finit par rejoindre ses hommes, ils

se dirigèrent vers Shimotsuke et, faisant trembler la terre et foulant les herbes, ils se mirent en marche en formation de combat¹.

Comme on peut le constater, un déplacement sur une telle distance en 48 heures implique la présence de plusieurs chevaux pour chaque voyageur. De plus, le fait que les chevaux de Yoshikane soient gras et reposés le 27 montre que les guerriers de cette époque, quand ils en avaient la possibilité, ne voyageaient pas sur leurs chargeurs de guerre, mais utilisaient des chevaux réservés au déplacement. Cela n'était visiblement pas toujours possible, car, en lisant le passage précédent, il semblerait que Masakado, à la différence de son oncle, ait bien effectué son déplacement sur les mêmes chevaux qu'il dut par la suite utiliser durant le combat. Cela nous laisse entendre que, là où c'était possible, une coalition comme celle de Yoshikane, Yoshimasa et Sadamori avait à sa disposition plusieurs milliers d'animaux, que ce soit pour le déplacement ou pour le combat.

D'autre part, si le cheval eut sans doute un rôle important dans le développement de la bataille à la frontière de Shimotsuke, ce passage nous montre aussi que les hommes à pied, bien qu'étant totalement transparents la plupart du temps dans nos sources, étaient tout aussi importants lors d'un affrontement, en particulier s'il s'agissait d'une bataille en champ ouvert comme il semblerait que ce soit le cas ici. Le *Shōmonki* ne donne pas de chiffre pour les hommes à pied, ne mentionnant que la centaine de cavaliers à la suite de Masakado, mais leur présence est pourtant décisive. Si on considère qu'il devait y avoir deux ou trois hommes à pied pour chaque cavalier, cela nous laisse avec un nombre de 200 à 300 personnes environ, bien en dessous des « plusieurs milliers » mentionnés pour les ennemis. Les sources ont une tendance évidente à privilégier le rôle des guerriers montés, mais le combattant à pied disposait d'avantages certains, surtout s'il ne devait pas prendre l'initiative : à la différence du cavalier, l'homme à pied peut décocher ses flèches à l'abri du pavois. De plus, sa position est plus stable et permet un tir bien plus précis et aisé. Dans le cas de cette bataille, il apparaît que les hommes de Hitachi, en voyant le désavantage numérique et la fatigue évidente des hommes de Masakado, s'exposèrent avec trop d'enthousiasme, et environ 80 d'entre eux furent mis hors d'état de nuire.

Selon le *Shōmonki*, le moral des hommes de Yoshikane et Sadamori s'écroula rapidement et ils s'enfuirent vers le nord-ouest, se réfugiant dans les bâtiments du gouvernement provincial de Shimotsuke², situé à 65-70 km de la frontière avec Shimōsa³. Cela témoigne de la résistance et de l'endurance du cheval japonais malgré sa petite taille. En effet, on peut affirmer de manière raisonnable que les chargeurs de combat et les chevaux utilisés pour le voyage étaient également fatigués ou blessés à ce point de la journée.

¹*Ibidem.*

²*Ibid.*

³Département éditorial des éditions Shōbunsha, *op. cit.*, p. 46.

Néanmoins, ils réussirent à transporter le gros de la coalition à l'abri des murs du complexe provincial de Shimotsuke.

LES BATAILLES DU BAC DE KOKAI ET DE HORIKOSHI

Suite à l'affrontement sur la frontière, la situation semble se calmer pendant une certaine période. Comme on a pu le voir, Masakado dut se rendre à la capitale pour faire face aux accusations de Minamoto no Mamoru suite à l'affaire de Nomoto¹. Il paraît étrange que son oncle, qui clairement lui garde rancune, n'ait pas profité de son absence pour s'en prendre à son territoire. Il se peut qu'il ait espéré que la cour le condamne, résolvant ainsi son problème. Cependant, Masakado fut libéré et renvoyé chez lui le 11^e jour du 5^e mois de la 7^e année de l'ère Jōhei (937)². La réaction de Yoshikane ne se fit guère attendre :

便以八月六日、圉来於常陸、下総兩國之堺子飼渡也。[...]整精兵而襲攻將門。其日、明神有忿、慥非行事。隨兵少上、用意皆下、只負楯還。爰彼介、燒掃下総國豐田郡栗栖院常羽御厩及百姓舍宅。

Ainsi, le 6^e jour du 8^e mois, il [Yoshikane, NdT] alla encercler le bac de Kokai, à la frontière entre les deux provinces de Hitachi et Shimōsa. [...] Ayant organisé ses guerriers d'élite, il attaqua Masakado. Ce jour, les dieux étaient en colère, [Masakado] ne put absolument rien faire. Ses suivants étaient peu nombreux, leur préparation était mauvaise, ainsi ils s'en retournèrent en portant leurs pavois sur le dos. Alors, le gouverneur adjoint Yoshikane incendia les écuries de Kurusu-in Ikuwa dans le district de Toyoda de la province de Shimōsa, ainsi que les habitations des paysans³.

Selon Kajihara, l'expression finale sous-entend que Masakado et les siens se replièrent sans même livrer combat⁴, ce qui est fort possible s'ils étaient en fort désavantage numérique. En effet, Masakado venait de bénéficier d'une amnistie, il est possible qu'il ne s'attendait pas à être à l'attaque si peu de temps après être rentré de la capitale.

¹YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 31-33.

²*Ibidem.*

³*Ibid.*, p. 33-36.

⁴KAJIHARA Masaaki, *op. cit.*, p. 145-146.

Un détail intéressant est la mention des « écuries de Kurusu-in Ikuha ». Comme le remarque Kajihara, le Kurusu-in était un temple situé près de l'actuelle ville de Yachiyo. Une interprétation simple pourrait ainsi être « les pâturages du Temple de Kurusu ». Cependant, il observe que le toponyme « *ikuha* », noté dans le texte par les caractères « 常羽 », est probablement une déformation des caractères originaux. Il propose que ce Ikuha était originairement écrit « 的 ». Dans le *Nihon shoki*, dans la 23^e année du règne de Nintoku, ce caractère est utilisé avec cette lecture et indique la cible du tir à l'arc. Cela fait penser que, plutôt que des écuries, ce lieu était un pâturage ou haras dédié à l'entraînement du tir à l'arc monté. Plus tard dans le texte, on retrouve ce toponyme associé à l'un des subalternes de Masakado, Taji no Tsuneakira, intendant d'Ikuha 常羽御厩別当多治経明. Tout cela laisse supposer que, malgré la mention du temple, cet endroit était sous la sphère d'influence de Masakado¹. Si l'interprétation de Kajihara est correcte, cela semblerait indiquer que les chefs de bande tels que Masakado ne se limitaient pas à pratiquer la chasse et l'élevage comme préparation, mais ils disposaient d'infrastructures dédiées à l'entraînement des chevaux et des archers. C'est un fort indicateur d'une professionnalisation de la couche des notables locaux, et cela explique d'ailleurs pourquoi Yoshikane prit la peine de le détruire. D'autre part, l'usage de l'expression « écurie impériale », *mimaya* 御厩, et le fait que cet endroit soit nommé avec précision (à la différence des villages paysans, qui ne sont qu'énumérés et caractérisés par le district où ils se trouvaient), pourrait suggérer que la destruction de cette infrastructure fut remarquée à la capitale. Bien qu'il ne soit pas listé dans les *Engi-shiki*, il est possible que ce haras, en plus d'être un terrain d'entraînement, fournissait effectivement des poulains à la capitale comme les autres *mimaki* cités dans la section précédente. On sait d'ailleurs grâce au décret ministériel de 826, spécifiant les fonctionnaires ayant le droit de monter les *mima*, que les gérants des pâturages impériaux avaient la tendance à abuser de leur position et à utiliser les animaux à des fins personnelles². Il est donc fort possible qu'Ikuha était un haras impérial que Maki et Masakado utilisaient pour entraîner leurs hommes. Si c'était le cas, compte tenu de la date à laquelle se déchaînent les représailles de Yoshikane, on peut aussi supposer qu'on pouvait y trouver les poulains destinés à la capitale. Il se peut que le but de Yoshikane, en plus de priver son neveu d'un atout militaire, ait été d'infliger un dégât économique important à Masakado, en l'atteignant dans son activité principale : l'élevage.

Il apparaît ainsi que cette fois, Yoshikane réussit à surprendre Masakado, qui n'offrit aucune résistance. En lisant la suite du texte, comme on pourra le constater, il semblerait que Masakado s'était retiré dans sa base d'Iwai, dans le district de Sashima, à une quinzaine de kilomètres de la base de Kamawa (fig. 135). Il est possible que cela ait été dû à l'état d'épuisement de sa propre troupe, ce qui avait été déjà noté lors de la

¹*Ibidem*, p. 150-151.

²HERAIL, Francine, *Recueil de décrets des trois ères méthodiquement classés, livres 8 à 20*, Genève, Droz, 2008, p. 581-582.

bataille à la frontière provinciale. Il semble avoir laissé Kamawa démuni ce qui expliquerait pourquoi les troupes de Yoshikane ne trouvèrent guère d'opposition durant cette première journée. En effet, à l'exception de la bataille de Nomoto, les affrontements relatés jusqu'à présent montrent Masakado toujours en position de défense, ce qui suggère qu'il était clairement en désavantage par rapport à ses ennemis.

Masakado réagit néanmoins le jour suivant. Le *Shōmonki* nous offre ici des précisions concernant les troupes que Masakado réussit à lever et conduire au gué de Horikoshi (fig. 135) : 370 lances et pavois, le double de soldats, 鉾楯三百七十枚、兵士一倍¹. La rapidité avec laquelle Masakado réussit à rassembler plusieurs centaines d'hommes et la mention spécifique d'armes d'infanterie suggère qu'il n'eut pas le temps de rassembler sa bande de guerriers à cheval, ou que ces derniers avaient épuisé leur potentiel belliqueux, et qu'il fit appel à des *banrui* du lieu. Il suggère aussi que désormais, la bande de Masakado avait des difficultés importantes à se procurer un nombre suffisant de chevaux de guerre. Ce manque fut probablement un facteur dans l'échec des renseignements, jusqu'à présent si efficaces, et dans la lenteur relative de réaction de la part de Masakado.

以同月十七日、同郡下大方郷堀越渡固陣相待。件敵叶期、如雲立
出、如電響致。

其日、将門急勞脚病、每事朦朧。未幾合戦、伴類如算打散。

Le 17^e jour du même mois il établit son camp près du bac de Horikoshi au village de Shimo-Ōkata, dans le même district [Toyoda], et il attendit. Comme prévu, l'ennemi surgit comme un nuage, il approcha en grondant comme le tonnerre.

Ce jour-là, Masakado souffrait d'une maladie aux jambes et tout était brouillé pour lui. On n'avait même pas commencé à se battre, que ses *banrui* se dispersèrent comme des baguettes de divination que l'on étale².

Le consensus est que Masakado ait été atteint du Beri-beri, qui touche en particulier les jambes. On constate ici la faiblesse du lien qui rattachait un chef à ses *banrui* : bien que ces derniers constituent le gros de son potentiel militaire, ils se dérobent immédiatement si le chef en question montre des signes de faiblesse ou semble destiné à perdre son combat. Comme on a pu le voir auparavant, les *banrui* étaient la première cible des représailles en cas de défaite, et il est certain que, dès qu'ils constataient que

¹YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 34-36.

²*Ibidem.*

l'affrontement tournait mal, leur priorité était de retourner dans leurs villages pour protéger les leurs. Si on peut constater un embryon de lien vassalique entre les membres d'une bande personnelle, il est évident que les chefs de guerre de cette époque ne disposaient pas des moyens ou de la volonté d'élargir ce type de lien mutuel et asymétrique aux *banrui*.

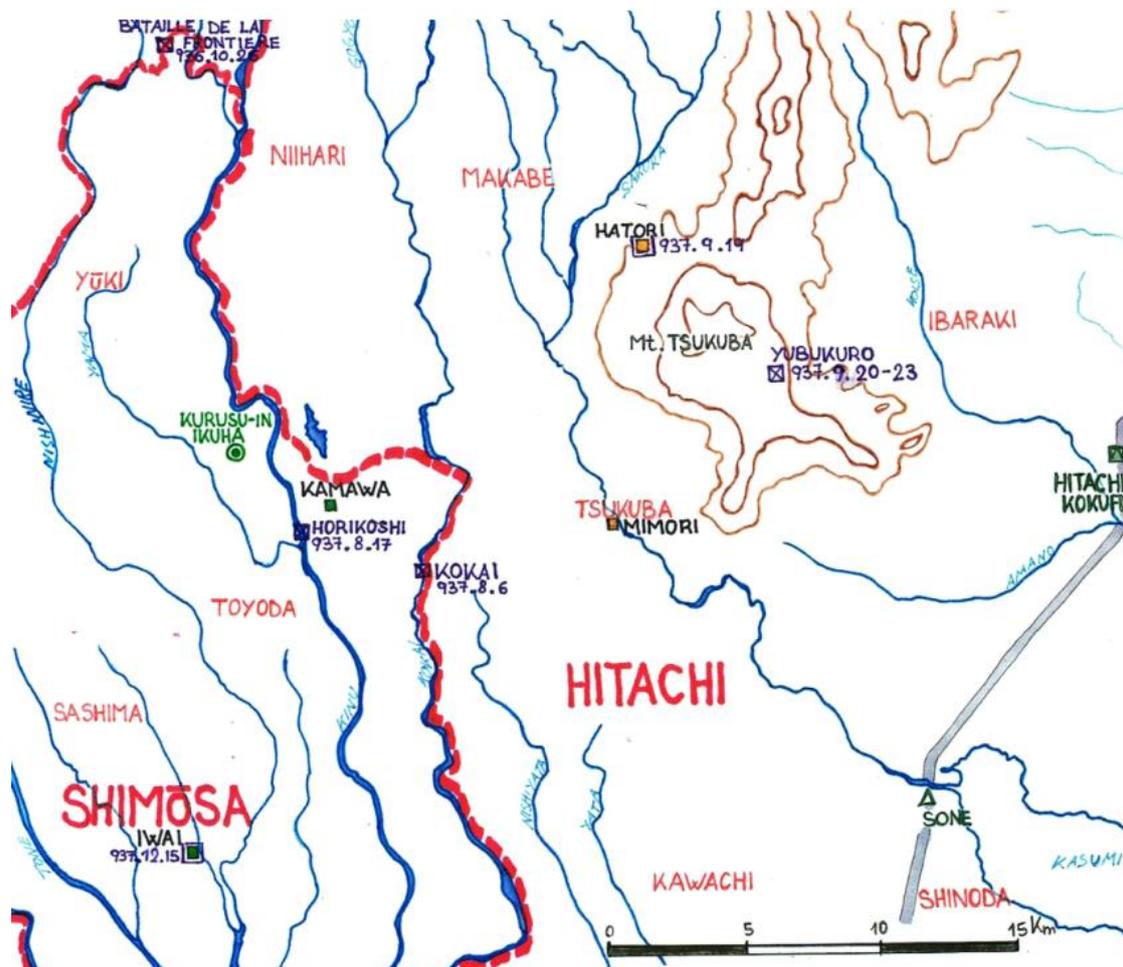


Fig. 137, Seconde vague d'affrontements dans le Bandō¹.

Les troupes de Yoshikane se dispersèrent deux jours après la victoire et ce dernier rentra en Kazusa le 19, non sans avoir capturé la femme et les enfants de Masakado². On se demande pour quelle raison Yoshikane, qui était en position très avantageuse à ce moment, a décidé de se retirer sans avoir pu tuer son neveu. On doit tenir compte du fardeau logistique que constitue le fait de maintenir une grande bande armée mobilisée : le pillage donne un grand volume de ressources dans une brève période, mais ce n'est pas une

¹Département éditorial des éditions Shōbunsha, *op. cit.*, tables 44-47, 52-54, 63-65, 74-75 ; KINOSHITA Ryō, *op. cit.*, p. 104-186 ; NISHIOKA Toranosuke, *op. cit.*, p. 133-140 ; YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 28-39.

²YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 34-36.

source durable. Les contraintes logistiques de ce type de guerre sont d'ailleurs bien illustrées dans le déferlement de violence qui constitue la contre-attaque de Masakado.

LA TRAQUE SUR LE MONT YUBUKURO

時介良兼、依有因縁、到着於常陸国也。将門僅聞此由、亦欲征伐。
所備兵士千八百余人、草木共靡。以十九日、発向常陸国真壁郡。乃始自
彼介服織乃宿、与力伴類舍宅、如眞掃焼。

À cette époque, le gouverneur adjoint Yoshikane arriva dans la province de Hitachi pour des affaires de famille. Masakado, ayant entendu cela, voulut prendre sa revanche. Il avait préparé environ 1 800 guerriers, de quoi faire fléchir les herbes et les arbres. Le 19^e jour [du 9^e mois] [ou, selon le manuscrit Yang, le 9^e jour du 10^e mois], il partit vers le district de Makabe dans la province de Hitachi. Immédiatement, en commençant par la résidence du gouverneur adjoint en Hatori, il rasa par le feu les habitations de tous ses *banru*¹.

Le manuscrit du Shinpuku-ji utilise le mot *heishi* 兵士, guerriers. Le manuscrit Yang utilise le mot *seihei* 精兵², guerriers d'élite. Dans les deux cas, cela indique normalement les archers montés. Il semblerait ainsi que, dans les semaines qui s'écoulèrent entre la défaite de Horikoshi et ce jour, Masakado réussit à rassembler les membres de sa bande personnelle et à attirer de nouveaux chefs de bande pour rejoindre sa cause. C'est d'ailleurs la première fois, hormis l'affaire de Nomoto, que l'on voit Masakado prendre l'initiative et envahir le territoire d'autrui. Il est possible que ce changement d'attitude, qui passe d'une simple position défensive à une position proactive, ait été l'un des facteurs qui lui firent gagner le soutien d'autant de guerriers. Non seulement cette mission donnait une possibilité de pillage, mais elle offrait aussi une occasion de vengeance pour tous ceux qui habitaient dans les districts de Yūki et Toyoda et qui depuis désormais deux ans étaient touchés par les attaques répétées de la bande de Hitachi. Il est d'ailleurs raisonnable de penser que, dans un premier temps, une bonne partie de cette nouvelle armée était constituée par des combattants montés, car il apparaît que Yoshikane fut pris totalement par surprise, ce qui signifie que le rassemblement et les mouvements de Masakado et des siens furent si rapides que Yoshikane n'eut pas le temps d'être alerté.

¹*ibid.*, p. 36-39.

²KAJIHARA Masaaki, *op. cit.*, p. 186.

Il est probable que Masakado soit parti à l'avance avec la cavalerie pour être rejoint par la suite par ses hommes à pied.

Pendant ces quelques jours de pillage, Masakado eut vent que son oncle s'était réfugié près du mont Tsukuba : le 23¹, guidés par le vacarme de la bande de Yoshikane, Masakado et les siens réussirent à déterminer qu'ils se cachaient quelque part sur le versant méridional du mont Yubukuro². Le mont Tsukuba est la seule montagne de cette zone (fig. 135). Bien que de hauteur assez modeste, s'élevant à 877 m, elle est raide et elle était très probablement boisée, ce qui en faisait un endroit idéal pour se cacher. De plus, le terrain montagneux et boisé est un contexte particulièrement désavantageux pour la cavalerie³, de sorte qu'il était idéal pour Yoshikane, qui voulait éviter un affrontement. En effet, cela faisait désormais quatre jours que la bande de Masakado sévissait dans la région, et une bande ne pouvait pas survivre au pillage pendant longtemps. Cela était particulièrement vrai dans le cas d'une bande munie d'un grand nombre de chevaux : ces affrontements eurent lieu au début de l'hiver, dans une période où l'herbe se faisait rare et de mauvaise qualité. Les attaquants devaient retourner à leurs bases quelques jours plus tard.

Selon le *Shōmonki*, une fois arrivé près de la montagne, Masakado réussit à deviner la position approximative de son ennemi grâce au bruit des hommes. Ses actions sont ainsi décrites par la suite :

將門固陣築楯、且送簡牒、且寄兵士。于時、律中孟冬、日臨黃昏。

因茲、各々挽楯、陣々守身。

[...] 其度軍行、頗有秋遺。敷稻穀於深泥、涉人馬於自然。飽秣斃牛者十頭、醉酒被討者七人。真樹陣人、其命不死。

Masakado mit en sécurité son camp et dressa les pavois, ensuite il envoya [à Yoshikane, NdT] une lettre [le défiant au combat, NdT], puis il fit avancer les guerriers. À cette époque, on était en début d'hiver, le crépuscule approchait. À cause de cela, chacun s'en retourna protéger son camp en traînant son pavois.

[...] Cette fois, ces mouvements de troupes avaient lieu parmi les restes [des récoltes] de l'automne. Des gerbes de riz jonchaient la boue profonde, hommes et chevaux passaient avec facilité. Il y eut dix bœufs qui moururent

¹Le 13 selon le manuscrit Yang.

KAJIHARA Masaaki, *op. cit.*, p. 192.

²YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 37-39.

³VON CLAUSEWITZ, Carl, trad. HOWARD, Michael et PARET, Peter, *On War*, Princeton, Princeton University Press, 1989 (1976), p. 348-351.

pour avoir mangé trop de fourrage¹, sept hommes furent tués pour s'être enivrés de vin de riz. (Dans la bande de Maki, ce type de décès ne survint pas)².

Le *Shōmonki* n'offre aucun détail par rapport à la lettre que Masakado envoya à son oncle. Selon Kajihara, il s'agit d'une sorte de déclaration de guerre, une lettre l'appelant à se présenter au combat. Il cite à ce sujet le chapitre 25 du *Konjaku monotagarishū* 今昔物語集, où, lors d'une dispute, les deux contendants prirent position en laissant environ 1 *chō* entre les deux lignes de pavois, et échangent des lettres avant de commencer l'affrontement³. Le combat décrit par le *Konjaku monotagarishū* est très ritualisé et ne ressemble que très peu aux batailles décrites jusqu'à présent dans le *Shōmonki*. De plus, compte tenu du fait que Masakado ne réussit pas à coincer son oncle, on se demande comment il aurait pu lui faire parvenir une lettre. Il est possible qu'il se soit servi d'un prisonnier, mais il se peut aussi que ce détail ait été ajouté ou mal interprété par l'auteur. Après tout, on ne trouve aucune mention de lettres de ce genre lors des batailles précédentes.

Au final, aucun affrontement décisif n'eut lieu sur la montagne et Masakado finit par se retirer, mais ce passage nous permet d'esquisser le portrait d'une bande en chasse : une bande importante pouvait être composée d'un millier d'individus ou plus, dont une partie montée et une partie à pied, transportant et utilisant les pavois. Le mont Yubukuro se trouve dans la province de Hitachi, qui était gérée par des notables et des fonctionnaires hostiles à Masakado. Il est raisonnable de penser que, malgré la courte distance géographique qui sépare cette zone du territoire de Masakado, ce dernier ne fréquentait pas cet endroit et n'avait pas de connaissance détaillée des lieux. Cela explique pourquoi il ne réussit pas à capturer son rival ou à exploiter le terrain, et pourquoi il prit la précaution d'apporter des pavois : bien que ces équipements aient sans doute un impact sur la rapidité et la mobilité, Masakado ne pouvait pas se permettre de camper sans protection dans un territoire hostile.

Un autre point notable est que, malgré la certitude que son oncle se trouvait dans les parages, Masakado ne resta pas plus de quelques jours et s'en retourna sans avoir pu tuer ce dernier. Un facteur dans

¹Le texte utilise le mot *magusa* 秣, qui indique normalement de l'herbe ou du foin. Cependant, il est peu crédible que dix bœufs aient pu ingérer de l'herbe ou du foin, surtout si on considère le contexte et la saison. Il est bien plus probable que les animaux aient reçu un régime constitué surtout de céréales, qui sont très riches en substances nutritives, mais très pauvres en fibres, et qui ne sont pas un élément naturel du régime des chevaux et des bœufs. Pour cela, les céréales sont connues pour présenter de grands risques pour les animaux, qui peuvent facilement régurgiter et faire une indigestion, ce qui a souvent comme résultat la mort de la bête. Il s'agit très probablement dans ce cas de bœufs volés aux *barnui* de Yoshikane, puis laissés sans surveillance ni soins près de graines amassées de manière négligente.

²YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 38-40.

³KAJIHARA Masaaki, *op. cit.*, p. 193.

l'abandon fut sans doute le terrain défavorable. Il est d'ailleurs fort probable que Masakado s'adonna à autant de destruction dans cette région d'une part pour compromettre la base économique de son ennemi, mais aussi pour essayer de le forcer à sortir du bois. De plus, comme on l'a remarqué, le pillage permet l'acquisition d'une quantité importante de ressources, mais ça ne permet pas de rester durablement en un seul lieu. En particulier, Clausewitz remarque que si le fourrage pour les chevaux est d'habitude la ressource la plus abondante et facile à obtenir, c'est aussi la première à s'épuiser dès que les champs alentour commencent à souffrir de l'exploitation imposée par une armée résidente¹. La bande de Masakado était sans doute très modeste par rapport aux divisions mentionnées dans l'essai de Clausewitz, mais le théâtre des opérations était aussi plus limité que celui souvent analysé dans *Vom Kriege*. On constate finalement l'effet négatif qu'un séjour prolongé avait sur l'ordre et l'efficacité de la bande : les gerbes de riz sont jetées dans la boue pour faciliter le passage des guerriers et protéger les sabots de leurs chevaux. Des bœufs sont abandonnés à la mort par négligence. Des hommes s'enivrent au point de s'entretuer. Le *Shōmonki* prend même la peine de spécifier que la seule troupe où ce genre d'incidents ne se vérifia pas fut celle de Maki, déjà mentionnée auparavant. Tout cela montre que la bande de guerre de cette époque était un type d'organisation qui devait rester mobile et qui ne pouvait rester opérationnelle que par intervalles brefs, quelques jours, avant d'entrer en crise.

L'ATTAQUE NOCTURNE D'IWAI

Ayant réussi à préserver ses guerriers, Yoshikane décida de préparer une attaque nocturne à la base principale de Masakado en Iwai. Il obtint la collaboration de Hasesukabe no Koharumarū, un jeune homme employé en tant que porteur et homme à tout faire par Masakado et, ayant acquis une connaissance détaillée des lieux, il lança son attaque (fig. 136) un mois environ après les faits du district de Makabe.

彼介良兼、々構夜討之兵、同年十二月十四日夕、発遣於石井營所。其兵類、所謂一人当千之限八十余騎、[...]如風徹征、如鳥飛着。即以亥尅、出結城郡法城寺之当路、打着之程、有将門一人当千之兵。暗知夜討之気色、交於後陣之從類徐行。更不知誰人。便自鵝鴨橋上、窃打前立、而馳来於石井之宿、具陳事由。主從惚忙、男女共囂。爰敵等、以卯尅押圍也。於斯、将門之兵十人不足。 [...]

¹VON CLAUSEWITZ, Carl, *op. cit.*, p. 334-340.

将門張眼嚼齒、進以擊合。于時、件敵等棄楯如雲逃散、将門羅馬、而如風追攻矣。遁之者、宛如遇貓之鼠失穴、追之者、譬如攻鷄之鷹離鞴。第一之箭射取上兵多治良利。其遺者不当九牛之一毛。其日被戮害者卅余人、猶遺者存天命以遁散。

Le vice-gouverneur Yoshikane organisa les guerriers pour une attaque nocturne. La nuit du 14^e jour du 12^e mois de la même année [937], il les envoya à la résidence fortifiée d'Iwai. Ces guerriers étaient 80 cavaliers choisis tels qu'un seul en valait mille [...], ils avançaient comme le vent, ils volaient comme les oiseaux.

Ensuite, à l'heure du sanglier [10h du soir, NdT], ils débouchèrent sur la route du Hōjōji dans le district de Yūki, et au moment où ils allaient frapper, survint un guerrier de Masakado qui à lui seul en valait mille. Dans l'obscurité, il reconnut l'allure d'une attaque nocturne, il s'infiltra parmi les suivants dans l'arrière-garde et procéda lentement. De plus, il ne savait pas qui étaient ces hommes. Ainsi, du pont de Kamo, il partit en cachette vers l'avant, il se précipita à Iwai, il relata en détail l'affaire. Seigneur et suivants furent pris de panique, hommes et femmes ensemble criaient.

Sur ce, les ennemis, arrivés à l'heure du Lièvre [6h du matin, NdT], avancèrent pour les encercler. À ce moment, Masakado n'avait que dix guerriers. [...]

Masakado, les yeux exorbités et grinçant des dents, avança et attaqua. À ce moment, ces mêmes ennemis abandonnèrent leurs pavois et s'enfuirent en se dispersant. Masakado, cramponné sur son cheval, les poursuivit en les attaquant tel le vent. Ceux qui fuyaient étaient tels des rats qui ont perdu le chemin de leur tanière face au chat. Ceux qui poursuivaient étaient tel le faucon qui s'élançe du gant à la poursuite du faisán. La première flèche tua le grand guerrier Taji no Yoshitoshi. Les survivants n'étaient qu'un poil de neuf vaches [une portion minuscule de l'ensemble originel]. Ce jour, les gens tués furent 40. Ceux qui gardèrent leur vie fuirent en se dispersant¹.

¹YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 41-44.

Fig. 138, L'attaque nocturne de Taira no Yoshikane à Iwai¹.

Le *Shōmonki* ne nous dit pas exactement d'où partit la bande de Yoshikane. L'hypothèse la plus probable est que Yoshikane lui-même ait donné l'ordre alors qu'il se trouvait dans sa base en Hatori, et que les différents guerriers et leurs compagnons se soient regroupés le long la route et non pas à Hatori. On ne sait d'ailleurs pas par où ces hommes passèrent pour entrer dans la province de Shimōsa. Il est possible qu'ils passèrent par le nord entre la Kinu et la Nishinire, comme cela avait été le cas le 25 du 10^e mois de l'année précédente. Cependant, le fait que le temple Hōjōji soit le premier toponyme cité pourrait suggérer que les différents guerriers de Yoshikane convergèrent ici par des routes indépendantes. Le Hōjōji se situe à une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau de la base de Hatori.

Il y a plusieurs hypothèses concernant la position du pont de Kamo, soit dans le quartier de Shinjuku 新宿, soit dans celui d'Ōki 大木 dans la ville de Yūki. La distance restante entre ce point et Iwai est estimée ainsi à 20 ou 25 km, que les hommes de Yoshikane sont capables de parcourir en quatre heures. Le maintien de cette allure confirme le fait que les guerriers eurent sans doute la possibilité de changer leurs montures durant leur voyage.

Il existe une disparité évidente entre le nombre de suivants de Yoshikane et ceux de Masakado qui, semble-t-il, ne retient auprès de lui qu'une dizaine de cavaliers. Cette disparité est expliquée par le statut différent des deux hommes : Masakado, bien qu'étant un notable important et un éleveur prospère, n'avait ni fonction ni protecteur, alors que Yoshikane avait été vice-gouverneur de Kazusa et était lié par le mariage aux Minamoto de Hitachi, une famille qui disposait d'un pouvoir considérable. De plus, cette attaque survient environ quatre mois après la défaite subie par Masakado et mentionnée plus haut. S'il est raisonnable de supposer que les membres de la bande de ce dernier furent capables de se disperser, comme c'est souvent le cas pour les bandes perdantes, il est aussi très probable que Masakado perdit un grand nombre de chevaux dans le pillage de son territoire et de l'écurie impériale. Il est donc fort possible que son pouvoir militaire et sa capacité d'armer des suivants étaient à ce point très diminués. D'autre part, il apparaît dans la source que Masakado disposait toujours d'alliés fidèles dans cette zone, des hommes capables de repérer et d'infiltrer une bande ennemie. Il est par ailleurs important de souligner que cette attaque survient en plein hiver : le fait qu'un nombre si important de combattants put parcourir la distance dans le noir complet témoigne de l'aisance que les guerriers du Bandō avaient à cheval.

Cet épisode est d'ailleurs une démonstration claire de l'importance de la communication et de la coordination entre le chef et les différentes unités : malgré le fait que Masakado n'ait pas le temps ou les moyens de réunir sa bande au complet ou d'intercepter les hommes de Yoshikane, il est néanmoins capable

¹Département éditorial des éditions Shōbunsha, *op. cit.*, tables 44-47, 52-54, 63-65, 74-75 ; KINOSHITA Ryō, *op. cit.*, p. 104-186 ; NISHIOKA Toranosuke, *op. cit.*, p. 133-140 ; YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 40-44.

de leur réserver la surprise en se trouvant prêt au combat, ce qui semble jeter un froid important sur ses ennemis. On a pu constater la fragilité du moral des bandes de cette époque et leur tendance à se désagréger si l'affrontement tournait mal. Cependant, il est important de souligner que, si le *Shōmonki* est correct dans la description des événements, les hommes de Yoshikane venaient d'endurer une marche nocturne au cœur de l'hiver. Ils étaient sans doute fatigués, frigorifiés et tendus, et il se peut que le fait de trouver leurs cibles prêtes au combat plutôt que dans leurs lits ait été suffisant pour déclencher la panique. De plus, toujours selon le *Shōmonki*, l'une des premières victimes de cette bataille fut l'un des guerriers renommés de Yoshikane. Comme on pourra le constater encore à plusieurs reprises, la mort du chef ou d'un membre éminent de la bande est l'un des éléments critiques dans le désagrégement rapide du groupe. Finalement, selon Fukuda, Masakado s'en sortit aussi car, dans le bref délai entre l'alarme et l'arrivée des ennemis, il réussit à faire appel à d'autres féaux vivant dans les alentours, et à prendre les assaillants à revers¹. Si ce fut le cas, cela est une démonstration ultérieure de l'habileté de ces groupes à se coordonner et à maintenir un flux d'informations très efficace, malgré les restrictions du contexte. Un tel degré de communication n'était d'ailleurs envisageable que grâce à la disponibilité d'un nombre important de chevaux.

SECONDE PHASE : LA RÉVOLTE

La révolte proprement dite de Masakado ne commença qu'en 939 : Selon le *Shōmonki*, Masakado avait évité, jusqu'à présent, de s'en prendre directement aux fonctionnaires ou aux sièges des offices provinciaux. Cependant, en 939, il rassembla son armée pour venir en aide à l'un de ses hommes, Fujiwara no Haruaki 藤原玄明 (?-?), qui était poursuivi par le nouveau gouverneur de Hitachi. Le *Shōmonki* peint un portrait très sombre de ce Haruaki : il s'agirait d'un voleur, d'un fraudeur fiscal et d'un notable qui opprimait les faibles. Il aurait insisté pour résoudre le problème avec le gouverneur en ayant recours à la violence, alors que Masakado aurait préféré la voie diplomatique. Il agressait aussi les voyageurs pour enrichir sa famille et récompenser ses *jūru*². Cette information nous dit non seulement qu'il avait une bande personnelle, mais que les *jūru* s'attendaient à un certain retour économique de la part du chef en échange de leurs services. Le fait qu'il emmena ses féaux avec lui est aussi un indicateur du lien qui l'attachait à eux.

集部内之干戈、発堺外之兵類、以天慶二年十一月廿一日、涉於常陸国。々兼備警固相待将門。々々陣云、件玄明等、令住国土、不可追捕之牒奉国。而不承引可合戦之由、示送返事。仍彼此合戦之程国軍三千人、

¹FUKUDA Toyohiko, *op. cit.*, p. 120-134.

²YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 54-57.

如員被討取也。將門隨兵一千余人。押塘府下、便不令東西。長官既伏於過契、詔使復伏弁敬屈。

Ils rassemblèrent les armes à l'intérieur de la province [Shimōsa, NdT], ils levèrent de nombreux guerriers en dehors, au 21^e jour du 11^e mois de la 2^e année de l'ère Tenkyō, ils traversèrent la province de Hitachi. La province avait depuis longtemps organisé sa défense et attendait Masakado de pied ferme. Masakado parla ainsi :

« J'ai apporté une lettre pour le gouvernement provincial demandant qu'on laisse le nommé Haruaki et les siens vivre dans cette province et que l'on ne le poursuive pas ». Puisque cela ne fut pas accepté et qu'il fallait se battre, une réponse contraire fut envoyée. Ainsi, parmi les combattants, les soldats de la province étaient 3 000, on les fit attaquer tous ensemble. Les guerriers de Masakado n'étaient qu'un millier. Ils poussèrent l'encerclement sous le centre provincial, et subitement, ils coupèrent l'est et l'ouest. Immédiatement, le gouverneur se rendit avec une lettre d'aveux, et l'inspecteur impérial dut se prosterner en admettant ses manquements¹.

Le nombre d'hommes mobilisés par Masakado est inférieur au chiffre mentionné par le *Shōmonki* lors de l'attaque à Yoshikane dans le district de Makabe : 1 000 au lieu de 1 800. Il est possible que cette participation mineure soit liée au fait que la mission de Masakado était cette fois non pas d'éliminer un rival dangereux, mais de protéger un chef de bande mineur et qui avait, semble-t-il, mauvaise réputation. Malheureusement, la source ne nous décrit pas ces combattants et on ne sait pas s'ils étaient montés, ou à pied, ou s'il s'agissait d'une troupe mixte. Puisqu'il s'agit de plus de la moitié de son entourage au complet, il est fort probable que Masakado ait rassemblé non seulement ses guerriers montés, mais aussi ses hommes à pied. Cela expliquerait d'ailleurs le fait que le gouverneur provincial eut le temps de mobiliser 3 000 soldats : on a constaté jusqu'à présent la grande mobilité des bandes de cette région et la rapidité de la guerre à cette époque. Il semble ainsi étrange que Masakado ait laissé à son adversaire le loisir de lever une armée. Il est possible que le gouverneur ait mobilisé les guerriers provinciaux de manière préalable, car il s'attendait à des interférences de la part de Masakado. Cela semble cependant peu probable, car on a pu constater dans le chapitre précédent les difficultés de maintenir des guerriers prêts à l'action sur une période de temps prolongée. Il est donc plus probable que Masakado se soit déplacé avec ses hommes à pied et ses pavois, ce qui a forcément ralenti ses déplacements et laissé le temps au gouvernement provincial de convoquer ses

¹*Ibidem*, p. 57-59.

guerriers. Cependant, il apparaît clair que cette levée de troupe fut aussi rapide qu'inefficace : le moral des défenseurs s'écroule dès que les ennemis encerclent le complexe provincial, malgré le fait que ce dernier ait sans doute protégé été par une muraille. Selon le *Shōmonki*, suite à la prise de la capitale provinciale de Hitachi, l'allié et confident de Masakado, le prince Okiyo 興世王 (? – 940), encouragea Masakado à poursuivre sa campagne. Selon Okiyo, Masakado aurait de toute façon été accusé de trahison, il convenait donc de ne pas s'arrêter et d'élargir le contrôle au Bandō tout entier. Masakado y consentit. Entre le 11 et le 15 du 12^e mois de la 2^e année de Tengen, les fonctionnaires de Shimotsuke et Kōzuke se soumirent aux rebelles sans combattre. Les suivants personnels des gouverneurs s'enfuirent, et les gouverneurs furent renvoyés à la Capitale avec une escorte¹.

À cette période, un nouvel acteur apparaît dans le *Shōmonki* : Fujiwara no Hidesato (891 ?-958 ?). Il s'agit d'un descendant de Fujiwara no Uona 藤原魚名 (721-783), ministre de la gauche issu de la branche dominante des Fujiwara, les Fujiwara du Nord. Selon le *Sonpi bunmyaku*, son grand-père et son père furent fonctionnaires de troisième classe dans la province de Shimotsuke. Ils se marièrent dans la même province avec des filles de fonctionnaires locaux de leur classe ou immédiatement subalternes². Hidesato est mentionné dans le *Nihon kiryaku* le 12 du 8^e mois de la 16^e année d'Engi (916) : lui et trois membres de sa famille, ainsi que quinze autres personnes, auraient été bannis de la province de Shimotsuke à cause de leurs activités criminelles. Le 20 du 5^e mois de la 7^e année d'Enchō (929), Hidesato apparaît à nouveau dans le *Fusō ryakki*, qui rapporte qu'il est l'objet de poursuites en raison de crimes violents, *rangyō* 亂行.³ Hidesato était probablement impliqué dans des activités de brigandage assimilables aux *shūba no tō*⁴. Selon Friday, Hidesato était un client et un suivant de Minamoto no Takaakira, l'un des fils de l'Empereur Daigo, mais après une période de services, il serait rentré en Shimotsuke sans avoir obtenu de fonction à la Capitale⁵. Selon Yanase, le père de Hidesato avait été *Chinjufu shōgun*, ce qui indique que c'était déjà un militaire professionnel⁶. Il apparaît ainsi que, au X^e siècle, les liens avec les notables locaux et la disponibilité d'un nombre important de chevaux étaient des caractéristiques importantes dans le choix d'un général chargé de la frontière. Cette nécessité absolue de fournir une quantité suffisante de chevaux est d'ailleurs confirmée

¹*Ibidem*.

²FUKUDA Toyohiko, *op. cit.*, p. 109-117.

³Comité Iwai Shishihen 磐井市史編さん委員会, *Taira no masakado shiryōshū ; Fujiwara no Sumitomo shiryō* 平将門資料集 - 藤原純友資料 (Recueil des matériaux concernant Taira no Masakado ; matériaux concernant Fujiwara no Sumitomo), Tōkyō, Shinjinbutsu ōraisha, 2002, p.109

⁴FUKUDA Toyohiko, *op. cit.*, p. 109-117.

⁵FRIDAY, Karl, *op. cit.*, 2008, p. 132-134.

⁶YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 77-79.

par le fait que Hidesato fut nommé *ōryōshi*¹ malgré son passé (et son présent) criminel. Hidesato est phénotypiquement très proche des ennemis de la cour : il est un guerrier à la tête d'une bande importante et doté de la possibilité de déployer un groupe conséquent de guerriers montés.

雖歷多日、無聆件敵。仍皆返遣諸国兵士等。僅所遺之兵不足千人。伝聞此事、貞盛并押領使藤原秀郷等、驚四千余人兵、忽欲合戦。新皇大驚、以二月一日、率隨兵超向於敵地下野之方。于時新皇將門前陣、以未知敵之所在、副將軍玄茂陣頭、經明、遂高等後陣以訪得敵之所在。為見実否、登高山之頂、遥見北方、依実有敵。略気色四千余人許也。

爰經明等、得既一人当千之名、不可見過件敵。今、不奏新皇、迫以合於押領使秀郷之陣。秀郷素有古計、如案討靡玄茂陣。其副將軍及夫兵等、迷於三兵之手、散於四方之野、知道之者如弦徹出。未知之者如車旋廻。僅存者少。遂亡者多。

Bien que plusieurs jours se soient écoulés, on n'entendit rien des ennemis susmentionnés. Ainsi [Masakado, NdT] renvoya les guerriers des différentes provinces. Il ne lui resta que 1 000 guerriers. Ayant entendu cela, Sadamori et le *ōryōshi* Fujiwara no Hidesato et les siens levèrent 4 000 guerriers et voulurent livrer bataille. Le Nouvel Empereur [Masakado, NdT] fut surpris, le 1^{er} jour du 2^e mois, il réunit ses suivants et partit vers le territoire de ses ennemis, la province de Shimotsuke. Puisque l'avant-garde de l'armée du Nouvel Empereur Masakado ne connaissait pas encore la position des ennemis, les chefs de la bande du général adjoint [Fujiwara no] Harumochi, Tsuneakira, Katsutaka et les leurs, étant à l'arrière-garde, enquêtaient sur la position de l'ennemi. Pour mieux voir la situation, ils montèrent au sommet d'une haute montagne. Quand ils regardèrent au loin vers le nord, ils virent qu'en vérité, l'ennemi approchait. Il semblait y avoir environ 4 000 hommes.

Sur ce, Tsuneakira, qui était connu comme un homme qui à lui seul en valait 1 000, ne pouvait rester à regarder ces ennemis. Alors, sans prévenir le Nouvel Empereur, s'approchant, il attaqua l'armée de l'*ōryōshi* Hidesato. Depuis le début, Hidesato avait la connaissance des anciennes tactiques, et comme

¹*Ibidem*, p. 77.

prévu, il attaqua et soumit l'armée de Harumochi. Son général adjoint et les guerriers restants perdirent leur structure en trois ailes, et ils se dispersèrent dans la lande dans les quatre directions. Ceux qui connaissaient la route s'envolèrent telles des grues. Ceux qui ne connaissaient pas encore la route tournaient en rond comme des chars. Seul un petit nombre de personnes survécurent. À la fin, les morts furent nombreux¹.

La « haute montagne » mentionnée dans la source est probablement le mont Mikamo 三毳山, une colline de 229 m située dans le sud de l'actuel département de Tochigi, à environ 25 km de la frontière avec la province de Shimōsa. Comme on peut le constater en observant la carte, au nord de cette dernière se développe la chaîne Ashio. Il semblerait que Sadamori et Hidesato optèrent pour concentrer leurs forces dans les montagnes avant de se diriger contre Masakado, sans doute pour ne pas être repérés. Comme on peut le constater, dès que l'armée se concentre en un seul point, elle est immédiatement aperçue. D'autre part, le terrain montagneux et boisé est très défavorable aux manœuvres, et une concentration de 4 000 guerriers ne put être possible que grâce à un réseau de communication très efficace. Il est certain que Hidesato, étant un notable de Shimotsuke, fut le responsable principal de la mise en place de ce réseau.

La débâcle de la bande de Tsuneakira est aussi un aperçu important du fonctionnement des armées à cette époque. On constate en effet que le *Shōmonki* mentionne la subdivision en trois ailes, comme on a pu le constater dans le chapitre précédent. Cependant, on remarque aussi que les bandes qui constituaient ces trois ailes pouvaient agir avec beaucoup d'indépendance. Dans ce cas, il apparaît que Tsuneakira et les siens étaient une bande de taille réduite (probablement quelques dizaines de combattants montés), dont la mission principale était la reconnaissance. Cependant, ayant repéré l'ennemi, Tsuneakira prend la décision d'exploiter l'élément de surprise. Bien qu'il semble absurde d'initier un affrontement face à une différence numérique si importante, il est important de tenir compte du fait que le terrain empêchait l'armée ennemie de réagir de manière organique dans son ensemble. De plus, le caractère instable de la bande de guerre et la facilité avec laquelle ces groupements se désagrégeaient peuvent quelque peu justifier le pari fait par Tsuneakira. D'autre part, ce dernier était un suivant de Harumochi, qui nous est décrit comme étant un Fujiwara du nord-est de la province de Hitachi². Ainsi, il n'était pas originaire de Shimotsuke et il ne connaissait très probablement pas bien les montagnes de la région. Une attaque en désavantage numérique dans un terrain montagneux mal connu et contre des combattants du lieu ne pouvait que se conclure en désastre, même avec l'élément de surprise. Il est d'ailleurs intéressant de noter que Tsuneakira prit cette décision sans prévenir Masakado, ce qui suggère que, malgré le fait que Harumochi soit mentionné comme

¹YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 77-79.

²FUKUDA Toyohiko, *op. cit.*, p. 109-117.

« général adjoint » et que Tsuneakira ait été lié à ce dernier, Masakado maintenait un contrôle direct des opérations, ce qui montre encore une fois l'importance de la circulation d'informations et d'ordres.

于時貞盛、秀郷等、就蹤征之程、同日未申剋許、襲到於川口村。
新皇、揚声已行、振劍自戰。[...]日漸過於未剋、臨於黄昏。各募李陵王之臆、皆成死生決之勵矣。桑弓快挽 [...] 蓬矢直中。公從者自常強、私賊者自例弱。所謂新皇折馬口於後、牽楯本於前。昨日之雄今日之雌也。故常陸国軍晒咲留宿。下総国兵忿愧早去。

Sur ce, Sadamori, Hidesato et les leurs, continuant la poursuite, vers l'heure du bélier et du singe [15h, NdT], se trouvèrent à combattre au village de Kawaguchi. Le Nouvel Empereur leva sa voix et s'y dirigea immédiatement, dégaina son épée et alla lui-même au combat. [...]

L'heure du bélier s'écoula petit à petit, le crépuscule approchait. Tout un chacun avait le cœur de Li Ling [général chinois des Han, NdT], tous étaient prêts à la vie, à la mort. L'arc en mûrier était tendu avec volonté, [...] les flèches d'armoise atteignaient leurs cibles. Les troupes du gouvernement étaient plus fortes que d'habitude, celles des rebelles étaient plus faibles qu'auparavant. Le soi-disant Nouvel Empereur tourna la bride et traîna ses pavois à l'avant. L'étalon d'hier devint la jument d'aujourd'hui. Ainsi, l'armée de Hitachi [sous le contrôle de Sadamori, NdT] rit avec mépris et établit son camp. Les guerriers de Shimōsa se dispersèrent, rapidement enragés et honteux¹.

Cette première bataille entre la coalition officielle Sadamori-Hidesato et le Nouvel Empereur montre un certain penchant pour l'expression poétique. On est particulièrement frappés par l'usage du mot « épée », *tsurugi* 劍, normalement utilisé pour indiquer une arme à lame droite et à double tranchant. Il est extrêmement peu probable que Masakado ait utilisé une telle arme, et il est bien plus plausible qu'il ait été équipé d'arc et de flèches comme ses autres guerriers. De même, l'expression de « flèches d'armoise », *yomogi no ya* 蓬矢, ne doit pas être prise à la lettre : il s'agit d'une expression littéraire, les flèches étant fabriquées en bambou. Sans doute le style plus soutenu de ce passage découle de l'importance symbolique de cette bataille : il s'agit du premier affrontement significatif entre l'armée rebelle et les troupes loyalistes que l'on sait, *a posteriori*, être les troupes qui rapportèrent la victoire décisive pour la cour avant l'arrivée de

¹YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 78-79.

l'armée impériale. D'autre part, ce passage nous offre des détails importants concernant le déroulement de ce genre de bataille : les pavois constituent deux lignes de défense, mais le gros des affrontements semble se dérouler à cheval, entre ces deux remparts. Ces échanges de flèches se déroulent pendant deux à trois heures au moins, ce qui montre encore une fois l'importance de disposer de chevaux frais.

LA BATAILLE DU MONT KITA

Après ce premier affrontement victorieux, l'armée loyaliste semble attendre une dizaine de jours avant de bouger à nouveau et se diriger dans la province de Shimōsa pour détruire les bases des rebelles. En réalité, le *Shōmonki* spécifie que Masakado se réfugia avec sa bande dans le district de Sashima, près du Lac Hiroe¹, ce qui laisse supposer que pendant ces jours-là, il évita toute confrontation directe avec les ennemis, comme Yoshikane le fit sur le mont Yubukuro. Il voulait sans doute attirer ses ennemis dans un terrain marécageux qu'ils ne connaissaient pas. Il est d'ailleurs très probable que la destruction prolongée des bases rebelles ait eu comme but principal de pousser Masakado hors de sa cachette. Ce qui effectivement survint le 14^e jour du 2^e mois.

今、貞盛追尋件仇。其日尋不逢。厥朝將門身擐甲冑、案飄序之遁處心懷逆惡、存衛方之亂行。[...]而恒例兵衆八千余人、未來集之間、營所率四百余人也。且帶幸島郡之北山張陣相待矣。 [...]

以十四日未申剋、彼此合戰。于時、新皇得順風、貞盛、秀鄉等不幸立於咲下。其日、暴風鳴枝、地籟運塊。新皇之南楯扞前自倒、貞盛之北楯覆面。因之、彼此、離楯各合戰之時、貞盛之中陣擊變、新皇之從兵羅馬討。且討取之兵類八十余人、皆所追靡也。爰新皇之陣、就跡追來之時、貞盛、秀鄉、為憲等之伴類二千九百人皆遁去。只所遺精兵三百余人也。此等、失方立巡之間、還得順風。

于時、新皇、歸本陣之間、立於咲下。貞盛、秀鄉等、棄身命而力限合戰矣。爰新皇着甲冑、疾駿馬而躬自相戰。于時現有天罰、馬忘風飛之步、人失梨老之術。新皇暗中神鑄、終戰於涿鹿之野、獨滅蚩尤之地。

¹*Ibidem*, p. 79-81.

À ce moment, Sadamori recherchait l'ennemi en question. Même s'il le chercha chaque jour, il ne put le trouver. Ce matin-là, Masakado revêtit son armure tel un tourbillon, se faisant du souci pour sa cachette, il portait la révolte dans le cœur et partit pour se révolter. [...] Malgré le fait qu'il avait précédemment réuni 8 000 hommes, parmi ceux qui étaient venus au rassemblement, au lieu de rendez-vous, il y en avait seulement 400. Rapidement, ils ceinturèrent le mont Kita dans le district de Sashima, alignèrent l'armée et attendirent. [...]

Le 14^e jour, à l'heure du bélier et du singe, ils livrèrent bataille. À un moment donné, le Nouvel Empereur eut le vent en sa faveur, Sadamori, Hidesato et les leurs se tinrent malheureux sous le vent. Ce jour, des rafales violentes sifflaient dans les branches, le vent arrachait les mottes de terre avec grand bruit. Les boucliers méridionaux de Masakado étaient poussés en avant et tombaient tout seuls, les boucliers nord de Sadamori couvraient son front. À cause de cela, quand l'un et l'autre, séparés par les pavois, à tour de rôle, se battaient, le centre de l'armée conduite par Sadamori attaquait et se repliait, les guerriers du Nouvel Empereur chargeaient à cheval et décochaient des flèches. Plus de 80 guerriers furent touchés, tous étaient forcés de fléchir. Sur ce, l'armée du Nouvel Empereur commença à les suivre sur la route, les 2 900 *banrui* de Sadamori, Hidesato et Tamenori s'enfuirent. Environ 300 guerriers d'élite restèrent. Ces derniers étaient désorientés et vacillaient, mais le vent tourna et leur devint favorable.

Ainsi, le Nouvel Empereur, ayant réintégré son corps principal, se tint sous le vent. Sadamori, Hidesato et les autres s'élancèrent à la vie, à la mort et se battirent à la limite de leurs forces. Le Nouvel Empereur portait une armure, chevauchait un bon destrier et se jeta rapidement dans la bataille. Il fut alors touché par le Jugement du Ciel, le cheval qui volait comme le vent trébucha, l'homme perdit l'art du vieux poirier. Le Nouvel Empereur fut frappé par une flèche divine. À la fin, il combattit dans la lande de Zhoulu et tomba dans la terre de Chiyou¹.

Il apparaît que la tactique de Sadamori de dévaster les bases de Masakado fonctionna, car après seulement un jour, ce dernier décida d'engager bataille. Le terrain dans le district de Sashima est caractérisé

¹*Ibid.*, p. 81-84.

par de la plaine, des rivières et des zones humides, des reliefs très doux. De plus, Shimōsa étant l'une des régions les plus peuplées de l'est¹, il est probable que les bois y fussent épars. Autrement dit, contrairement au mont Tsukuba, le terrain dans le district de Sashima ne se prêtait pas à une fuite prolongée. De plus, lors de la chasse infructueuse à Yoshikane, les récoltes venaient d'être achevées et l'hiver n'était pas encore arrivé. Au contraire, la bataille du mont Kita eut lieu au 2^e mois, dans des conditions sans doute extrêmement pénibles pour les hommes et les chevaux. Masakado n'avait donc pas le loisir d'attendre que son cousin épuise ses ressources. Il décida ainsi de choisir son terrain et d'établir sa ligne de défense, ce qui est compréhensible pour un parti en infériorité numérique.

Cette bataille semble s'être déroulée dans une vraie tourmente. Si le vent était assez puissant pour renverser les pavois de Masakado, on peut imaginer qu'il devait aveugler les adversaires et dévier leurs flèches. On se pose d'ailleurs la question de la raison pour laquelle Sadamori et Hidesato avaient accepté de s'aligner en contrevent de Masakado. À cette époque, Sadamori était encore jeune et il n'avait clairement pas l'expérience de son cousin Masakado, mais Hidesato avait plus ou moins le même âge et venait du même contexte que son adversaire. On doit en déduire que des détails manquent au tableau et que les commandants loyalistes n'eurent pas le choix, ou que le vent se déchaîna à l'improviste sans préavis. En effet, le *Shōmonki* note bien que Sadamori chercha à diriger ses hommes dans une position plus favorable, ce qui s'avéra dans un premier temps un désastre : c'est suite à cette manœuvre que 80 hommes furent massacrés et 2 900 *banrui* dispersés. On comprend que, malgré l'établissement de deux lignes, cet affrontement devint vite très mobile, les guerriers d'élite de Sadamori cherchant à se repérer et à faire face aux guerriers de Shimōsa dans les tourbillons de poussière.

Cependant, au moment où il apparaît que Masakado était sur le point de retourner la situation comme il l'avait fait lors de la bataille à la frontière de Shimōsa, le vent tourna. Le *Shōmonki* attribue la défaite de Masakado à un jugement divin. Son cheval trébuche, il perd sa vigueur et finalement, il est abattu par une flèche malgré le fait qu'il portait une armure et un casque, comme le texte nous le dit à deux reprises. La scène racontée semble décrire le malheur d'un animal épuisé et d'un guerrier assailli par la fatigue. En effet, Masakado partit à la recherche des ennemis le 1^{er} jour du mois, et ne réussit à les affronter que le 13, jour où il subit une première défaite. Le 14, après deux semaines en mouvement, les troupes de Masakado et les chevaux en particulier étaient sans doute au bout de leurs forces. Il est important de souligner qu'à cette saison, les réserves commençaient à s'épuiser et les pâturages étaient vides. Il est clair que les chevaux de Masakado, d'aussi bonne qualité soient-ils, n'eurent pas accès aux ressources nécessaires pour rester en bonne santé. De plus, Masakado venait de rentrer d'un long tour à travers les huit provinces. Ses animaux

¹SOUYRI, Pierre-François, *op. cit.*, p. 21-47.

n'eurent pas le temps de récupérer, et la défaillance des chargeurs de guerre fut clairement l'un des éléments décisifs dans la défaite du rebelle.

Finalement, Masakado fut achevé par une flèche « dans l'obscurité ». Cela peut être interprété de manière littéraire : la bataille se déroulant tard un après-midi d'hiver, au milieu de rafales chargées de poussière, il se peut que Masakado ait été abattu au crépuscule. Il se peut aussi que cela indique le fait que la provenance de cette flèche fatidique resta inconnue. La tradition n'a jamais établi avec certitude qui fut l'archer qui tua Masakado et qui gagna de fait la bataille. Selon les différentes légendes et œuvres qui suivirent, le mérite revient tantôt à Hidesato, tantôt à Sadamori. Quelle que soit l'interprétation, la révolte s'effondra avec la mort de Masakado. Le *Fusō ryakki* nous dresse une liste intéressante des armes récupérées après la bataille : 300 pavois, 199 carquois, 51 sabres (*tachi*) et des fameux « documents de trahison » qui ne sont pas décrits¹.

ANALYSE DES TROUBLES

Le 9^e jour du 3^e mois, le ministère des Affaires de la Cour récompensa Hidesato par le quatrième rang inférieur mineur et des terres « héréditaires pour sa descendance pour toujours »². De plus, le 16^e jour du 11^e mois, il fut nommé gouverneur de Shimōsa³. Par la suite, il devint *Chinjufu shōgun*, fonction que ses descendants purent monopoliser pendant presque un siècle. Les membres de la branche orientale de sa descendance sont connus comme les Fujiwara de l'Est : ils servirent dans plusieurs provinces, comme Shimotsuke, Sagami, Musashi et Mutsu⁴.

Minamoto no Tsunemoto, ex-fonctionnaire de Musashi ayant dénoncé Masakado en tant que rebelle avant même l'attaque de Hitachi, la 1^{re} année de l'ère Tenryō⁵, fut promu au cinquième rang inférieur mineur⁶. Suite à cela, il participa à la répression de la révolte du pirate Fujiwara no Sumitomo et il obtint la fonction de *keigoshi* (les *ōryōshi* occidentales)⁷ ainsi que celle d'adjoint mineur du gouvernement général de Kyūshū⁸. Il devint ainsi un personnage central dans la sphère militaire du pays, et sa descendance fut par la suite connue sous le nom de Seiwa-Genji⁹. Sadamori reçut le cinquième rang supérieur majeur et fut nommé

¹KAWAJIRI Akio, *op. cit.*, 2007, p. 150.

²FRIDAY, Karl, *op. cit.*, 2008, p. 146.

³KAWAJIRI Akio, *op. cit.*, 2007, p. 169.

⁴FRIDAY, Karl, *op. cit.*, 2008, p. 147-160.

⁵YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 49-55.

⁶*Ibidem*, p. 88-91.

⁷KAWAJIRI Akio, *op. cit.*, 2007, p. 169.

⁸FRIDAY, Karl, *op. cit.*, 2008, p. 146.

⁹KAWAJIRI Akio, *op. cit.*, 2007, p.71.

vice-directeur de l'Office des Chevaux section de droite¹. Par la suite, il fut nommé *Chinjufu shōgun* (947) et gouverneur de Tanba et Mutsu (en 972 et 974)². Ses descendants constituèrent la lignée des Ise-Heike³.

Les troubles de Jōhei et Tenryō ne sont donc pas simplement un « événement-loupe » nous permettant de mieux comprendre et étudier la vie des guerriers des provinces orientales, mais ils constituent une date charnière dans l'histoire militaire du Japon dans son ensemble. Il serait trompeur de considérer cette guerre comme la cause principale des développements successifs, toutefois, il est certain que ce qui se déroula dans cette région durant cinq années de désordres eut un impact profond non seulement sur des familles clés de l'horizon politique japonais, mais plus généralement sur la manière dont le gouvernement approcha par la suite le contrôle de ces régions et la gestion des conflits. De plus, ces faits sont indicatifs de l'évolution sociale et économique qui était en cours au sein des groupes guerriers, et qui constituera la base de la société militaire de Kamakura. On serait en effet tentés d'identifier les bandes concernées par ces troubles comme les premières organisations de *bushi* au sens « féodal » du terme : il s'agirait là de la naissance d'une classe guerrière. L'historiographie récente tend cependant à réfuter cette lecture, clairement influencée *a posteriori* par les événements des deux siècles suivants. En effet, plutôt qu'un groupe en conflit avec le pouvoir constitué, ces combattants de métier que l'on voit dans les troubles de Jōhei et Tenryō peuvent avoir leur origine au sein de l'appareil militaire du gouvernement central (les Gardes, les *takiguchi*, etc.). En effet, comme on a pu le constater, à l'exception de Hidesato, tous les hommes concernés avaient servi, à un moment ou à un autre, au sein des institutions. Ainsi, les *bushi* seraient dès leur origine non pas des enfants de l'anarchie et de l'affaiblissement du pouvoir central, mais les protecteurs de la cour. La victoire du gouvernement lors des révoltes de l'ère Tenryō et le fait que les vainqueurs donnèrent naissance aux grandes lignées guerrières confirmeraient cette théorie⁴. Les troubles ne révolutionnèrent pas le système militaire, ils le confirmèrent. Ils consolidèrent un système fait de deux composantes majeures : des aristocrates militaires de la Capitale et des combattants de la province, dont la plus grande partie était constituée de membres de maisonnées exerçant de façon héréditaire le métier des armes⁵. Si d'un côté la cour avait tendance à réserver l'application de la coercition armée à ces familles militaires, les pouvoirs conférés à ces chefs de bande n'étaient qu'occasionnels et limités par décret, à la différence des fonctions réservées à l'aristocratie civile⁶. Selon Kawajiri, l'octroi des quatrième et cinquième rangs aux gagnants

¹Mineur, selon le *Fusō ryakki* (cité dans YANASE Kiyoshi, *op. cit.*, p. 88).

²HERAIL, Francine, *op. cit.*, 2004, p. 80.

³KAWAJIRI Akio, *op. cit.*, 2007, p. 188-205.

⁴*Ibidem*.

⁵FARRIS, William Wayne, *op. cit.*, p. 120-162.

⁶JOUN DELONGRAIS, Frédéric, *L'Est et l'Ouest*, France, A. Bontemps, 1958, p. 167-214.

marque le moment où la cour permit aux militaires d'intégrer la haute aristocratie. Le décret officialisant ces récompenses marque, selon Kawajiri, la date charnière de la naissance des *bushi*¹.

En ce qui concerne le rôle du cheval dans la pratique de la guerre, il est évident que cet animal est désormais un élément central de la tactique. Si on reprend les critères utilisés jusqu'à présent, on constate que les chevaux étaient bien un élément central au niveau tactique : la rapidité de déplacement, la possibilité d'éviter ou de surprendre un adversaire, et la mobilité des combattants lors des affrontements sont des thèmes constants dans la chronique de cette révolte, aussi bien dans sa phase privée que lors de son évolution subversive. Lors de l'attaque nocturne à la résidence d'Iwai, on constate que des troupes montées étaient utilisées pour assurer la sécurité des bases et la surveillance du territoire, et étaient ainsi concernées par ce que l'on pourrait définir comme des « opérations de soutien ». On voit d'ailleurs lors de l'attaque de Tsunekira que des bandes pouvaient s'activer de manière indépendante pour contrer les actions des commandants ennemis. Lors de la traque sur le mont Yubukuro, l'habileté des bandes appartenant à la coalition de Yoshikane pour éviter tout affrontement avec Masakado fut aussi dépendante de la capacité des différents groupes à maintenir un contact rapide et efficace, contrant ainsi les tentatives de l'ennemi de forcer une bataille. On peut ainsi affirmer que le cheval fut un élément central dans les opérations de mise en place. Finalement, on constate que l'accès à des montures reposées et de bonne qualité était tout à fait crucial lors des affrontements rangés ou, en d'autres termes, lors des opérations décisives.

Il est important de souligner que le nombre de combattants montés était minoritaire par rapport aux troupes à pied. De plus, ces dernières, bien qu'ignorées par les sources la plupart du temps, étaient un élément fondamental de la tactique de l'époque. Cependant, il apparaît aussi que le type de guerre et de défense pratiqué au X^e siècle dans les provinces orientales était profondément influencé par l'usage du cheval. À la différence d'autres batailles étudiées jusqu'à présent, il est clair que la mobilité offerte par l'usage de cet animal était désormais une caractéristique centrale de la guerre, avec des coalitions pouvant se réunir avec grande rapidité et se disperser tout aussi vite. Pour subvenir au fardeau logistique imposé par la présence de plusieurs centaines, voire milliers, de chevaux, les opérations étaient très courtes, souvent organisées dans des périodes de basse activité agricole. On remarque d'ailleurs des similitudes entre les tactiques adoptées par les guerriers de l'est et celles pratiquées par les Emishi, près de 150 ans auparavant. Comme on a pu le constater dans les chapitres précédents, le Bandō avait participé de manière importante aux campagnes de « pacification », et de très nombreux *fushū* y avaient été installés par le gouvernement. Il est fort probable que cette pratique tactique fut le fruit d'une synthèse entre la tradition économique de la région, centre de production équestre dès le V^e siècle, et la science militaire Emishi des VIII^e et IX^e siècles.

¹KAWAJIRI Akio, *op. cit.*, 2007, p. 188-205.

Conclusion

Lors de notre introduction, nous avons cité le *Heike monogatari*, selon lequel l'incident déclencheur de la grande guerre civile entre les Taira et les Minamoto fut le vol d'un cheval prisé de la part d'un homme du clan Taira. Il est évident que cet acte ne fut pas la cause du conflit, ni l'un des facteurs décisifs : ce ne fut qu'un épisode où l'antagonisme politique vis-à-vis des Taira passa un cap de non-retour. Toutefois, il est certainement significatif de l'importance culturelle et sociale que le cheval avait pour un guerrier. On pourrait

comparer ce vol au rapt de Briséis : un acte de prévarication de la part d'un puissant qui touche un symbole si important pour l'honneur du guerrier, qu'une fracture insurmontable se crée, avec des conséquences catastrophiques. Il est hors de doute que, à ce stade, le cheval était un élément central dans la culture des guerriers, et un élément militaire incontournable dans l'art de la guerre de l'époque. On peut par exemple penser au rôle sans doute indispensable que cet animal joua dans les manœuvres et la coordination des différents groupes lors de la bataille de la rivière Chikuma, en 1181¹.

Comme on a pu le constater dans les premiers chapitres de cette thèse, le cheval n'est pas un animal originaire du Japon, et le Japon n'élabora pas de culture équestre complètement indépendante : la culture équestre arriva sur l'Archipel sous une forme déjà mûre, comportant des animaux domestiques, des harnachements, des techniques d'élevage, et un système narratif de symboles et attributs culturels liés à l'animal. Pour mieux comprendre les origines de cette culture et son évolution originelle dans le contexte des Iles, nous avons voulu retracer les origines de ces activités sur le continent, et la voie et les moyens par lesquels le cheval fut finalement adopté par les Japonais.

LE CHEVAL À TRAVERS L'ASIE

Le cheval fut l'un des derniers animaux à être domestiqué, bien après le chien, le mouton, le bœuf ou le cochon. Malgré le fait qu'il n'y ait pas de consensus concernant l'endroit exact de l'origine de la domestication ou de l'élevage du cheval, on sait que cela eut lieu dans la steppe Eurasiatique occidentale, entre l'Ukraine et le Kazakhstan. Il est fort probable que l'élevage équestre ne fut pas une innovation ponctuelle d'un groupe spécifique, mais une activité élaborée après un long processus de tentatives diverses. Cependant, même avant la naissance du cheval domestique proprement dite, on constate que, auprès de certains groupes, cet animal occupait une place culturelle qui le distinguait des autres bêtes sauvages. Anthony et Brown soulignent que le rôle accordé au cheval dans le domaine rituel dans des régions telles l'Ukraine orientale était symboliquement proche de celui réservé aux animaux domestiques, et qu'aucun autre animal sauvage n'était représenté de cette manière². Autrement dit, le rôle culturel du cheval, et sa place dans le religieux en particulier, précède sa participation dans tous les autres aspects de la vie économique ou militaire des sociétés humaines.

On constate les premiers signes d'une possible activité d'élevage à partir du IV^e millénaire av. J.-C., en particulier dans le contexte rituel et en tant que moyen de déplacement. En dehors de la religion, l'animal

¹UESUGI Kazuhiko 上杉和彦, *Genpei no sōran 源平の争乱* (La guerre de Genpei), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2007, p. 98-128.

²ANTHONY, David W., BROWN, Dorcas R., « Eneolithic Horse Rituals and Riding in the Steppes: New Evidence », dans LEVINE, Marsha, RENFREW, Colin, BOYLE, Katie (dir.), *Prehistoric steppe adaptation and the horse*, Cambridge, McDonald Institute for Archaeological Research, 2003, p. 58-59.

permet le déplacement des groupes et le développement des échanges sur de grandes distances. Il est d'ailleurs important de noter que, si l'art de chevaucher précède sans doute tout autre emploi de l'animal, la première technologie permettant d'exploiter de manière efficace la puissance du cheval fut le char. Les premiers chars tirés par des chevaux sont ceux retrouvés dans les sites archéologiques de la culture Sintashta, dans le sud-est de l'Oural, et datés entre 2100 et 1800 av. J.-C. Avant cela, un cheval ne pouvait être contrôlé que par des harnachements en matière organique et chevauché à cru, ce qui limitait fortement son potentiel économique et militaire. Cependant, dès l'invention du char, on constate une association narrative entre l'animal et la sphère militaire : en analysant les sites Sintashta, 66 % des tombes contenant un ou plusieurs chevaux contenaient aussi des armes. Autrement dit, on peut constater une corrélation très ancienne, bien que purement symbolique, entre la sphère militaire et le cheval. Si on ne peut pas affirmer que les chevaux étaient utilisés au combat, il apparaît qu'ils étaient culturellement associés à l'archétype du guerrier. Le combat à cheval fut probablement élaboré dans la steppe eurasiatique à partir du premier millénaire av. J.-C. Renfrew affirme que cette nouveauté tactique se répandit sur le continent dans une période de deux à trois siècles¹.

Le cheval domestique arrive dans le contexte chinois entre la fin du III^e millénaire et le début du II^e millénaire. L'un des points de diffusion fut sans doute la région du Gansu, où l'on trouve les cultures Qijia et Siba². Se prolongeant de 2500 à 1600 av. J.-C., la culture Qijia fut, selon Mair, indispensable dans l'introduction du cheval en Chine. Il s'agissait de groupes d'éleveurs et d'agriculteurs sédentarisés, aussi bien que l'une des premières cultures travaillant le métal en Asie centrale³. La culture Siba pratiquait le sacrifice animal, et en particulier celui du cheval, lors des funérailles. Il est fort probable que les innovations métallurgiques et la culture équestre entrèrent dans le Gansu par l'intermédiaire des habitants du Xinjiang⁴. Le cheval arrive donc dans le monde chinois déjà chargé d'un bagage symbolique et religieux lié au culte funéraire.

À partir de 1250 av. J.-C., la culture équestre est adoptée par les Shang, la dynastie fondatrice de ce que l'on peut considérer comme la première forme étatique de la région chinoise. On ne dispose pas de preuves certaines que ces animaux, attelés à des chars, étaient utilisés dans la guerre. Cependant, ils faisaient certainement partie du culte, non seulement funéraire, mais aussi dans les rites liés à la chasse et à la guerre⁵. Ainsi, en Chine, la culture équestre trouve son origine dans une subculture aristocratique strictement liée au

¹HANKS, Bryan, « Reconsidering Warfare, Statut, and Gender in the Eurasian Steppe Iron Age », dans LINDUFF, Kathryn M. et RUBINSON, Karen S. (dir.), *Are All Warriors Male?*, Lanham, Altamira Press, 2008, p. 16-18.

²*Ibidem*.

³MAIR, Victor H., « The Horse in Late Prehistoric China: Wrestling Culture and Control from the 'Barbarians' », dans LEVINE, Marsha, RENFREW, Colin, BOYLE Katie (dir.), *op. cit.*, 2003, p. 167-174.

⁴LINDUFF, Kathryn M., *op. cit.*, 2003, p. 141-149.

⁵*Ibidem*, p. 303-308.

pouvoir et à la sphère rituelle. De plus, elle fut adoptée lors d'une période de *pristine state formation*, une période de formation du pouvoir étatique qui devait par la suite influencer l'ensemble de cette région d'Asie orientale. Le cheval et sa symbolique sont étroitement liés à la création de ce nouveau modèle d'autorité.

Si la première fonction du cheval en Chine est réservée à la sphère de prestige et du rituel d'état, vers la fin du II^e millénaire le char fut aussi incorporé en tant qu'unité spécialisée dans l'armée. Dès que le pouvoir Zhou supplanta celui des Shang, le cheval apparaît dans le contexte funéraire non seulement de la Capitale, mais de l'ensemble du territoire¹. De plus, à la différence des Shang, dans les sources Zhou on trouve des mentions claires de l'utilisation du char pendant la guerre. Les Zhou développèrent aussi des institutions et des infrastructures dédiées à l'élevage et à la gestion des chevaux. Cette centralisation de l'élevage, possible grâce à l'élaboration d'une administration bureaucratique, fut reprise successivement et peut être constatée pour les dynasties Qin et Han². Au moment de l'essor la dynastie des Zhou, le cheval n'est plus simplement un bien de prestige, une créature de l'au-delà ou un symbole propre au chef : il devient une ressource de l'État.

Dès la période des Printemps et des Automnes les harnachements deviennent une composante importante du rituel funéraire aussi dans la zone comprenant la Mongolie orientale, le Liaoning occidental et la région d'Hebei. Bien que cela ne suffise pas à tirer des conclusions certaines sur la pratique effective de l'art de chevaucher, il est certain que cette activité devint commune dans cette région à partir du VI^e siècle av. J.-C. Cette zone septentrionale devança donc le monde chinois, qui n'adopta la guerre à cheval qu'au IV^e siècle av. J.-C.³, un style tactique que les sources chinoises attribuent ouvertement aux nomades septentrionaux. Malgré la décision officielle de se doter d'une cavalerie, tout au long de la période des Royaumes combattants, l'infanterie resta le corps principal des armées chinoises. On constate ainsi que la source principale d'innovation culturelle reste le nord-est, innovation qui est éventuellement adoptée et systématisée par les États faisant partie de l'écoumène chinois.

En effet, si le cheval resta marginal dans l'art de la guerre des royaumes chinois, on constate le développement d'institutions chargées de contrôler sa production et sa gestion, en parallèle avec un investissement croissant dans la création de relais routiers permettant une meilleure circulation des informations et des ordres. Ainsi, dans le contexte chinois, le rôle militaire du cheval ne survint que des siècles après son établissement en tant qu'élément lié à la sphère du culte et du prestige, puis en tant que moyen de circulation et communication.

Des efforts très importants pour l'amélioration des hardes de l'empire furent menés sous la dynastie des Han. Entre la fin du II^e et le début du I^e siècle av. J.-C., cette dernière fut souvent en conflit avec les

¹MAIR, Victor H., *op. cit.*, p. 166-167.

²WAN, Xiang, *The Horse in Pre-Imperial China*, Dissertation publique, University of Pennsylvania, 2013, p. 108-114.

³MAIR, Victor H., *op. cit.*, p. 163-164.

Xiongnu, qui faisaient un usage systématique de tactiques de cavalerie légère. L'Empereur Wu dédia des efforts particuliers à l'acquisition de chevaux prisés pour l'amélioration des hardes Han, en réussissant effectivement à rassembler une force de cavalerie remarquable et sélectionner des animaux très imposants pour l'époque et la région¹. Sous les Han occidentaux (206 av. J.-C.-8 ap. J. C.), on voit le développement de harnachements adaptés à la guerre à cheval, dont notamment, vers la fin de leur époque, des selles pour la guerre, dessinées pour soutenir les flancs et les cuisses du cavalier. Sans étrier, ce type de selle devait offrir une certaine prise et une certaine stabilité².

Une théorie veut que l'étrier fût une invention des Han de Chine qui, tout en ayant adopté l'art de chevaucher des peuples nomades, n'arrivaient pas à en égaler l'adresse. Cette théorie ne fait pas l'unanimité : au contraire, selon Sahara, l'étrier eut pour origine un anneau seul, suspendu sur le côté gauche du cheval, et sa fonction était d'aider le cavalier à monter en arçon, non pas de l'aider à chevaucher. La première représentation d'une paire d'étriers nous vient d'un tombeau des Jin orientaux (316-420 ap. J.-C.) et est datée de 322³.

Les tactiques de cavalerie virent un essor particulier au IV^e siècle ap. J.-C., en particulier grâce aux Murong 慕容, groupes appartenant aux Xianbei, qui fondèrent une série de « royaumes » dans les régions actuelles du Liaoning, Hebei et Shandong⁴. Pendant la même période, les Tuoba 拓跋, une autre branche des Xianbei, s'établirent dans la région d'Ordos, où ils inaugurèrent la dynastie des Wei du Nord (386-534). C'est aux Tuoba que l'on doit l'introduction de la cavalerie lourde en Chine. Les Wei élaborèrent un appareil administratif spécialement dédié à l'acquisition, l'entraînement et la gestion des chevaux de guerre.

Dans la région du Liaoxi, au nord-ouest de la péninsule coréenne, la culture équestre se diffusa dans le contexte de la Culture Xiajiadian supérieure, caractérisée par des groupes sédentaires dont l'économie était basée sur l'agriculture et l'élevage et qui se prolongea du IX^e au IV^e siècle av. J.-C., se diffusant jusqu'à la rivière Liao en Liaodong. L'élevage du cheval et l'art de chevaucher constituent des caractéristiques centrales de cette culture⁵. Si l'on a peu de détails concernant l'usage effectif du cheval à cette époque, les *Rites de Zhou*, du II^e siècle av. J.-C., décrivent les habitants de la région du nord-ouest de la péninsule, les Maek, comme étant des groupes de population pratiquant l'archerie et employant le char. Ils étaient souvent

¹MULLER, Shing, « Horses of the Xianbei, 300-600 AD: a brief survey », dans FRAGNER, Bert G., KAUZ, Ralph, PTAK, Roderich, SCHOTTENHAMMER, Angela (dir.), *Pferde in Asien: Geschichte, Handel und Kultur/ Horses in Asia: History, Trade and Culture*, Vienne, Osterreichische Akademie der Wissenschaften, 2009, p. 181-193.

²COOKE, Bill, *Imperial China – The Art of the Horse in Chinese History*, Lexington, Kentucky Horse Park, 2000, p.27-62.

³DIEN, Albert E., « The Stirrup and Its Effect on Chinese Military History », dans *Ars Orientalis*, vol. 16, Freer and Sackler, 1986, p. 33–42.

⁴MULLER, Shing, *op. cit.*, p. 181-193.

⁵DI COSMO, Nicola, *Ancient China and Its Enemies*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 59-68.

en conflit avec les royaumes de Yan et de Qi, dans l'extrémité nord-orientale du contexte chinois. Toutefois, il semblerait que dans ce contexte aussi le rôle du cheval ait été limité.

Cela évolua avec le développement de l'entité politique de Kojosŏn qui, à partir du IV^e siècle av. J.-C., entretenait des échanges fréquents avec le monde chinois et les Xiongnu. On sait que, lors de son déclin au II^e siècle av. J.-C., Kojosŏn disposait bien d'une riche production équestre et de troupes de cavalerie tout à fait efficaces. On constate une fois de plus une corrélation entre le pouvoir politique et l'exercice de la culture équestre : Kojosŏng est en effet le premier État prenant forme dans le nord de la péninsule coréenne.

Après la disparition de Kojosŏn et alors que la Chine des Han était en train d'étendre son contrôle dans la région du Liaoning, les sources chinoises mentionnent pour la première fois une autre entité étatique de la région : Puyŏ, située dans l'actuelle région de Jilin, à l'est du Liaoning¹. Dès le III^e siècle av. J.-C. on retrouve des ornements en métal, mais aussi des armes et des armures en fer ainsi que des équipements équestres dans le contexte funéraire de la région. Des fragments de crâne ou de dents montrent aussi que le sacrifice équestre continuait d'être pratiqué. Il semble ainsi que dans l'État de Puyŏ, prédécesseur du royaume de Koguryŏ, cette même corrélation entre le cheval, la guerre et la mort continue de caractériser les élites. Il est aussi important de noter que les données archéologiques permettent de constater que Puyŏ, entre le II^e siècle av. J.-C. et le I^e siècle apr. J.-C., entretenait des échanges non seulement avec les cultures septentrionales et le monde chinois, mais aussi avec les entités étatiques de la péninsule et, de manière indirecte, avec le Japon occidental. Il semblerait que le cheval fût introduit dans le territoire de Puyŏ au III^e siècle av. J.-C., introduction qui pourrait être liée au développement d'une structure étatique. Ce qui est certain, est que dès l'époque des Han orientaux (25-220 apr. J.-C.), Puyŏ disposait d'une cavalerie redoutable. L'adoption de ce type de combat ne dépend pas simplement des échanges avec le monde chinois, mais aussi des liens étroits que Puyŏ entretenait avec les Xianbei². Byington considère que les chevaux furent originellement importés grâce à ces rapports avec les nomades de l'ouest.

Le royaume de Koguryŏ, l'un des premiers royaumes centralisés à prendre forme dans le nord de la péninsule coréenne, fut profondément influencé par Puyŏ et par ses échanges avec le monde chinois. Le royaume se dota vite d'une cavalerie, qui apparaît dans les sources pendant la période des Han orientaux³. D'un point de vue archéologique, si les premiers harnachements apparaissent dans le contexte funéraire à partir du II^e siècle, c'est avec le IV^e siècle qu'ils deviennent communs, et ils resteront un élément important dans le contexte funéraire jusqu'au V^e siècle⁴. Koguryŏ semble avoir joué un rôle d'intermédiaire dans

¹BYINGTON, Mark E., *The Ancient State of Puyo in Northeast Asia*, Cambridge, Harvard University Press, 2016, p. 11-13.

²*Ibidem*, p. 145-152.

³BARNES, Gina L., *State formation in Japan*, Oxford, Routledge, 2007, p. 41-53.

⁴KANG, Hyun Sook, « New perspectives of Koguryo archaeological data », dans BYINGTON Mark E. (dir.), *Early Korea 1*, Cambridge, Harvard University Press, 2008, p. 45-53.

l'introduction de la culture équestre Xianbei dans la péninsule. Par ailleurs, à la différence d'autres exemples cités auparavant, il semble que dans la région de Koguryŏ les harnachements eurent dès leur origine une fonction guerrière très prononcée. D'ailleurs, leur diffusion dans le contexte funéraire survient dans une période d'expansion et développement de l'État.

Avant le IV^e siècle, ces états septentrionaux n'eurent qu'une influence limitée sur le développement des entités politiques du sud de la péninsule, leurs rapports étant compliqués par la création de commanderies Han dans la région, celle de Lelang jouant un rôle politique particulièrement important. Il apparaît que, en principe, ce furent les Han, grâce à ces commanderies, qui exercèrent l'influence principale sur le sud de la péninsule et sur les trois entités politiques de Mahan, Pyŏnhan et Chinhan, en apportant de nouveaux savoirs et techniques.

À Mahan, la culture équestre se développa de manière contemporaine au processus de formation de l'État qui portera à la création du royaume de Paekche. Le premier contexte où l'on peut trouver des traces de cette culture est celui funéraire, et en particulier le rituel des élites. Il est cependant important de souligner que cette présence d'éléments équestres (ossements, dents, harnachements, etc.) est bien moins importante dans Paekche que dans les sépultures de Pyŏnhan (puis Kaya) ou Chinhan (puis Silla). En effet, même après l'établissement d'un pouvoir étatique, le cheval, et le sacrifice équestre en particulier, semble être plutôt lié au monde des vivants et aux infrastructures du gouvernement en particulier, comme le montrent les animaux sacrifiés pour la construction de la muraille du P'ungnaptong, ou de celle de Mongch'on. Malgré son origine étrangère, on constate que, au moment du développement de l'État et lors du déclin de la présence Han dans la péninsule, la culture équestre de Paekche avait acquis des caractéristiques propres et originelles et elle avait été intégrée au rituel public.

Dans le sud de la péninsule, on peut vérifier la présence de harnachements équestres depuis au moins le I^e siècle av. J.-C., dont par exemple des grelots pour chevaux importés de la Chine Han, ou d'autres pièces de harnachement importées ou inspirées de la tradition de Lelang¹. Cependant, bien qu'il soit possible que le combat monté ait été pratiqué à Pyŏnhan et Chinhan, le *Sanguozhi* ne lui réserve pas un espace important dans sa brève description de la guerre parmi les Han coréens. En effet, il semble que l'adoption d'objets équestres ait commencé avant celle de l'élevage ou de l'art de chevaucher. La culture équestre dans le sud de la péninsule commença ainsi comme composante du système de biens de prestige. Cependant, à partir du III^e siècle, on constate un véritable essor de ces éléments parmi les villes constituant l'entité politique de Pyŏnhan, où on trouve les premiers harnachements. Selon Kim Doo-Chul, ces objets, et les mors en particulier, appartiennent à ce que l'on a appelé le « style altaïque ». Cela est particulièrement intéressant car, à cette époque, les commanderies existaient toujours et elles filtraient les contacts entre le sud et le

¹LEE, Jaehyun, « Interregional Relations and Development of Samhan Culture », dans BYINGTON Mark E. (dir.), *Early Korea vol. 2*, Cambridge, Harvard University Press, 2009, p. 71-72.

nord de la péninsule. Il semble évident que, vers la fin du siècle, un réseau d'échanges se mit graduellement en place malgré la présence Han.

Les commanderies cessèrent d'exister au début du IV^e siècle, ce qui provoqua une interruption des échanges avec la Chine et une réorganisation des réseaux régionaux. On constate non seulement une intensification des liens diplomatiques et commerciaux entre les Wa et Pyŏnhan¹, mais aussi le développement d'une route commerciale orientale entre Pyŏnhan, Koguryŏ et Puyŏ². Les commanderies et les royaumes du nord ne furent pas les seules influences dans cette région : en 309, les Murong Xianbei descendirent dans le Liaodong, où ils établirent le royaume des Yan Antérieurs. Dans la même période, le royaume de Koguryŏ lança une expansion agressive vers le sud, au détriment des commanderies. Au début du IV^e siècle cette région voit donc un afflux important de groupes de tradition septentrionale.

Cet apport culturel, commencé à la fin du III^e siècle, peut être constaté dans le mobilier funéraire de la première confédération de Kaya, entre Kimhae et Pusan. Kim Doo-chul considère que les harnachements constituent un élément central dans cette évolution, car c'est bien à cette époque que l'on voit apparaître les ensembles d'armes et armures propres au guerrier monté. Ces éléments connurent un véritable essor avec le IV^e siècle, date à laquelle ils furent adoptés par Silla aussi dans son rituel funéraire. Kaya semble ainsi avoir été à l'avant-garde dans l'intégration de ces ensembles militaires dans le rituel mortuaire de ses élites. On constate ainsi que la tradition équestre de Kaya, l'un des principaux interlocuteurs diplomatiques pour des entités étatiques Wa, était une tradition composite et complexe, où les éléments indigènes étaient fortement influencés par la tradition du nord.

Chinhan était aussi bien intégrée au sein d'un vaste réseau qui incluait les régions du nord et les îles japonaises. Les sources de la culture équestre de cette entité politique ne font pas l'unanimité parmi les chercheurs, certains y voyant des éléments très proches de la culture septentrionale, d'autres de grandes similitudes avec la culture de Pyŏnhan. L'évolution de Chinhan en forme étatique sous le nom de Silla est aussi sujet de débat, mais ce phénomène est généralement placé à partir de la moitié du IV^e siècle³. Les sources écrites affirment que le cheval fut un élément important dans l'établissement d'un gouvernement bureaucratique de Silla : le *Samguk sagi* cite par exemple, pour l'année 400, la création d'« écuries de l'intérieur » dont la fonction était de gérer les chevaux du souverain. Il semble que l'emploi du cheval dans

¹LEE, Sungsi, « The Samhan, Ye, and Wa in the Time of the Lelang and Daifang Commanderies », dans BYINGTON, Mark E. (dir.), *The Han Commanderies in Early Korean History*, Cambridge, Harvard University Press, 2013, p. 186-189.

²LEE, Jaehyun, *op. cit.*, p. 84-89.

³BARNES, Gina, *State Formation in Korea*, Richmond, Curzon, 2001, p. 40-44.

les déplacements fut un facteur remarquable dans l'établissement de l'état de Silla, bien qu'il n'eût pas un rôle militaire significatif avant la moitié du V^e siècle¹.

On peut affirmer ainsi que la culture équestre arriva en Corée grâce à l'apport des traditions septentrionales, mais aussi grâce à celui du monde chinois, en particulier pendant la période des commanderies. Comme dans d'autres exemples, il semble que le cheval fut avant tout un instrument du pouvoir dans la création d'une nouvelle forme d'autorité pyramidale, puis un moyen de transport permettant à cette nouvelle autorité d'établir des liens avec le reste du territoire. D'autre part, si l'emploi militaire du cheval est le dernier et plus récent, il paraît clairement qu'il devint vite l'un des emplois principaux.

L'ORIGINE DE LA CULTURE ÉQUESTRE AU JAPON

Il est difficile de déterminer avec exactitude à quel moment, de quelle manière, ou par quelle route la culture équestre arriva au Japon. On a avant tout un souci de définition : le terme « culture équestre » est intentionnellement vague et n'inclut pas simplement la pratique économique de l'élevage ou de l'exploitation de l'animal, mais aussi sa valeur symbolique, rituelle et religieuse, son rôle culturel en tant que prérogative du chef, les harnachements, etc. Le fait que le cheval fasse son apparition dans la représentation rituelle ne signifie pas qu'il faisait partie de la vie des individus en dehors du monde spirituel. Au Japon, en particulier, les premiers éléments de culture équestre que l'on voit apparaître sont des harnachements, voire de rares restes de sacrifice. Doit-on interpréter cela comme un principe d'adoption de la culture équestre, ou s'agissait-il simplement d'une manifestation de pouvoir et prospérité par le biais d'artefacts exotiques importés ? Il est certain que les habitants de l'Archipel étaient au courant de l'existence de la culture équestre grâce à leurs échanges avec le Sud de la Péninsule et, éventuellement, avec les Wei. Son importation apparaît ainsi non pas comme une adoption spontanée et graduelle, mais comme un choix délibéré à situer dans un contexte historique bien précis.

Si on met de côté les rares éléments incertains liés à l'époque Yayoi, les premières traces concrètes d'éléments connectés à la culture équestre remontent au début de l'époque Kofun. L'apparition de tombes monumentales en forme de trou de serrure est indicative d'une évolution majeure du contexte sociopolitique des îles japonaises, et elle coïncide avec l'apport massif d'idées et de techniques du continent². Elle se situe en continuité avec une évolution, au cours du Yayoi récent, d'un pouvoir politique lié à la personne du chef

¹LEE Hyungjung 李炫姪, « Shiragi Kaya no Uma bunka 新羅-加耶の馬文化 (La culture équestre de Gaya et Silla) », dans MIGISHIMA Kazuo 右島和夫 (dir.), *Uma no kōkogaku 馬の考古学* (L'Archéologie du Cheval), Tōkyō, Yūzankaku, 2020, p. 81-85.

²TSUDE Hiroshi, 都出比呂志, « Zempō-kōenfun no tanjō 前方後円の誕生 » (Origine des *kofun* en trou de serrure), dans SHIRASHI Taichirō 白石太一郎 (dir.), *Kofun 古墳*, Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1989, p. 1-15.

et du développement de puissances régionales. Le premier centre de cette nouvelle forme d'autorité se situe dans le sud-est de la région de Nara. Ces sépultures monumentales et isolées furent élaborées dans un effort de faire perdurer l'autorité après la mort du chef¹. Le *kofun* est indicatif de la naissance d'une forme de pouvoir transcendant, plus stable et durable de l'être humain qui l'incarnait. Cette évolution est en partie le résultat de l'influence exercée par d'autres entités politiques du continent. Le fait que les premiers harnachements, bien que rares, se trouvent en connexion avec ces premiers *kofun*, pourrait indiquer que, du point de vue de ces élites émergentes, qui ne disposaient pourtant pas de chevaux, ces éléments faisaient bien partie des prérogatives d'un souverain « moderne ».

On a des traces de présence équestre pouvant théoriquement remonter à la fin du III^e siècle ou au tout début du IV^e siècle, mais elles sont rares et présentent souvent des problèmes de datation. Les indices se font bien plus sûrs dès la seconde moitié du IV^e siècle. Il est certain que les événements politiques touchant la Péninsule coréenne eurent un grand impact sur ces développements, l'expansion méridionale du royaume de Koguryō en particulier. Les sources officielles telles le *Nihon shoki*, aussi bien que les données archéologiques telles que la célèbre Épée à Sept Branches, attestent d'une alliance politique et militaire entre les élites de la région centrale de Honshu, le royaume de Paekche et la Confédération de Kaya². Ces liens furent d'ailleurs un facteur dans le déplacement du centre de pouvoir, identifiable par la construction de *kofun* monumentaux, du bassin de Nara à la région de Kawachi, près d'Ōsaka, région ayant un accès direct à la Mer Intérieure et aux routes d'échange³. Il est raisonnable de croire que les rapports avec les royaumes coréens devinrent vite un élément central dans la création de l'identité spécifique des élites de Kawachi.

Entre la fin du IV^e siècle et le début du V^e siècle, l'intervention militaire des Wa sur le continent en soutien à Paekche et à la Confédération de Kaya se solda par un échec. Chronologiquement, c'est après ces défaites et le déclin de la première Confédération que l'on constate, d'un point de vue archéologique, une vraie prolifération de la culture équestre, non seulement en ce qui concerne la place prépondérante des harnachements dans le rituel funéraire des élites, mais aussi du point de vue du développement économique de haras et centres d'élevages rattachés aux centres de pouvoir des Iles. Cette adoption précipitée et enthousiaste de l'élevage, aussi bien que l'augmentation flagrante d'armes et armures dans le mobilier funéraire dans les sépultures des élites, ont été interprétées par de nombreux chercheurs comme étant un signe du caractère éminemment militaire de la culture équestre japonaise dès son origine. D'une manière générale, cette interprétation se déroule ainsi : défaites par les cavaliers du nord, les Wa auraient été motivés

¹SHIRAIISHI Taichirō 白石太一郎, *Kinki no kofun to kodaishi* 近畿の古墳と古代史 (Les *kofun* du Kinki et l'histoire ancienne), Tokyo, Yoshikawa kōbunkan, 2022, p. 15-21.

²MORI Kimiyuki 森公章, *Higashi Ajia no dōran to Wakoku* 東アジアの動乱と倭国 (Les conflits d'Asie Orientale et le Pays de Wa), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2006, p. 19-51.

³SHIRAIISHI Taichirō, *op. cit.*, p. 18-26.

à élaborer une cavalerie efficace à leur tour pour pouvoir participer de manière efficace aux guerres sur la Péninsule.

Une autre possibilité est que, suite au déclin de la première Confédération de Kaya, l'un des principaux exportateurs de fer dans la région, armes et armures se chargèrent d'une valeur particulière en tant que symboles de pouvoir et de richesse. Autrement dit, elles auraient rempli la niche culturelle précédemment remplie par les miroirs chinois. De même, le cheval et le harnachement seraient avant tout un symbole de distinction pour le chef. Les Wa n'auraient pas adopté le cheval pour combattre, mais pour consolider et améliorer leur pouvoir. Le cheval est lié à l'autorité : il ne portait pas le guerrier, il portait le roi. Cette symbolique rattachant le cheval et le souverain est d'ailleurs très répandue en Asie, comme on a pu le constater, et se retrouve de manière particulièrement évidente en Corée, où le souverain fondateur de Silla est annoncé par un cheval, et où le fondateur du royaume de Koguryō (auquel le royaume de Paekche se rattache dans ses mythes) était chargé de prendre soin des chevaux du roi de Puyō¹. Il est ainsi possible que l'adoption de la culture équestre ne soit pas à interpréter comme une volonté de se doter d'une force de cavalerie, mais plutôt comme une volonté de se doter d'équipements sacrés et prestigieux visant à augmenter le statut du roi de la région centrale vis-à-vis de ses pairs et compétiteurs. Comme on a pu le spécifier lors de notre introduction, l'étude de l'aspect rituel de la culture équestre japonaise dépasse le thème de cette thèse. On espère que, dans le futur, la recherche puisse développer de manière complète ce côté si important de la vie rituelle de l'époque Kofun.

Du point de vue des sources écrites, le *Nihon shoki* place l'introduction officielle de l'élevage sous le règne d'Ōjin (405 selon la nouvelle chronologie) et en attribue le mérite au royaume de Paekche. Si d'un côté cet épisode ne doit pas être pris au pied de la lettre, d'un point de vue archéologique on constate effectivement, au début du V^e siècle, un grand flux de population du sud de la Corée aux Iles, et en particulier d'éleveurs. Toutefois, tout en tenant compte de la grande importance que l'élevage joua dans l'évolution politique et économique du Japon, il est important de considérer que l'adoption et la diffusion de la culture équestre ne sont que l'un des éléments marquants dans un processus bien plus vaste où on constate la naissance d'une culture transrégionale des élites et l'émergence d'une classe dominante organisée hiérarchiquement².

La pluralité des centres émergents de pouvoir à cette époque se reflète d'ailleurs dans le développement de la culture équestre : bien que les haras les plus anciens découverts jusqu'à présent se

¹SHIRAISHI Taichirō, *op. cit.*, p. 26-30.

²NESPOULOUS, Laurent, *Une histoire de la protohistoire japonaise : De la genèse de l'agriculture à la formation des sociétés archaïques complexes, du V^e millénaire avant notre ère au VII^e siècle de notre ère*, vol. I et II, sous la dir. De DEMOULE, Jean-Paul et MACE, François, Inalco, Département Corée-Japon, Centre Études Japonaises Ead 1441, septembre 2007, p. 395-398.

trouvent dans la région de Kawachi, on constate vite la mise en place de plusieurs centres de production à différents endroits, à chaque fois liés à des potentats locaux : le roi de Yamato, les seigneurs de Katsuraki, etc. Ceci peut s'expliquer par le fait que seuls des groupes puissants avaient les ressources suffisantes pour attirer la main d'œuvre spécialisée nécessaire à la mise en place de ces activités, aussi bien que l'espace et les ressources indispensables à l'élevage. Cependant, cela comporte deux possibilités : soit les princes du Yamato avaient un monopole sur l'importation de la culture équestre et le développement de ces haras dans d'autres régions est un signe d'alliance politique avec le chef hégémonique de la région centrale ; soit ce dernier ne détenait pas de monopole et d'autres chefs émergents entretenaient des liens avec la Corée et importèrent la culture équestre de manière indépendante. Autrement dit, la question se pose de savoir si l'importation du cheval fut opérée par une seule entité politique, ou si elle fut plurielle. À l'heure actuelle, cette question ne réunit pas de consensus : si la route de Kyūshū fut sans doute la plus pratiquée, elle ne fut peut-être pas la seule. Par ailleurs, la prééminence archéologique de la région occidentale et centrale pourrait être expliquée par l'urbanisation extrême de cette partie du pays, ce qui a offert un nombre plus élevé d'opportunités de découvertes archéologiques par rapport à la région orientale. On peut cependant affirmer que, au V^e siècle, les chefs locaux et l'aristocratie du Kinai en particulier dédièrent des ressources considérables au développement de l'élevage. Au cours du siècle, l'entité politique du Yamato réussit finalement à imposer son hégémonie, et cela fut lié, entre autres causes, à sa capacité d'obtenir un nombre suffisant de chevaux pour les employer dans ses efforts diplomatiques et pour développer un réseau de transports efficace. Il est fort probable que, en principe, au moins une partie des notables locaux basés dans des zones favorables aient adopté la culture équestre de manière indépendante, et que, ayant ainsi des chevaux à disposition, cela ait facilité les échanges avec la région centrale, permettant à cette dernière d'élargir sa sphère d'influence. De leur côté, les princes du Kinai encouragèrent la création de haras dans cette zone, ce qui avait le double avantage de développer l'élevage dans les zones favorables aux animaux et d'élargir leur réseau de communications et d'alliances.

Avec le VI^e siècle on constate un déclin des sépultures monumentales, ce qui marque une évolution politico-culturelle importante et la fin de l'époque Kofun du point de vue idéologique. En ce qui concerne les données archéologiques en rapport à la culture équestre, on constate d'un côté une émancipation de la tradition japonaise et une diffusion importante des harnachements. D'autre part, cette diffusion n'est pas uniforme : certains groupements de *kofun* disposent d'une quantité très importante de ces objets par rapport à d'autres sites funéraires. Cela pourrait indiquer que, au VI^e siècle, la culture équestre n'était pas commune à toute la couche des élites, mais qu'elle était caractéristique de certains groupes en particulier, pour lesquels elle devint un élément identitaire très important. On peut supposer que les groupements de sépultures incluant les harnachements correspondaient aux familles locales qui avaient adopté l'élevage comme activité centrale dans leur vie économique. De plus, puisque les harnachements d'usage pratique

apparaissent de façon plus commune dans l'Est (Gunma, Yamanashi, Shizuoka, Nagano), il est probable que cette région ait été celle où le cheval était le plus utilisé¹.

Ainsi, au VI^e siècle, les chevaux occupent bien un rôle important dans la vie diplomatique et politique des îles japonaises : ils constituent des dons pour les souverains étrangers, ils servent à renforcer les alliances entre les chefs locaux et le souverain de la région centrale, ils servent à la chasse et aux déplacements. L'image de la guerre à cheval fait désormais partie de l'identité d'au moins une partie des élites, et il est fort probable que les chefs d'armée se présentaient en tant qu'archers montés. Cependant, malgré ces développements, le cheval maintient un rôle très marginal dans la tactique. Au contraire, le pouvoir symbolique du cheval dans la légitimation du pouvoir continue d'être tout aussi remarquable. Un exemple en est le traitement réservé par les troupes de Keitai aux statues décorant la sépulture du rebelle d'Iwai : les mains des guerriers furent brisées, les têtes des chevaux cassées.

D'un point de vue pratique, les éleveurs en vinrent à constituer une sorte de couche intermédiaire prospère, soumise à l'autorité des chefs mais ayant un accès privilégié aux ressources et à l'espace, aussi bien qu'à des symboles de *status*, tels une tombe relativement riche ou des ornements précieux. Quant aux chevaux, il apparaît qu'ils étaient laissés dans un état semi-sauvage la plupart du temps et ramenés dans les écuries en cas de nécessité. D'une manière générale, avant 425, seulement 1 % des sépultures comprenaient des harnachements, et la plupart de ces sites se trouvent dans le Kinai. Avec le VI^e siècle, 10 % des tombeaux présentent des éléments de ce genre, et les 2/3 de ces sites se trouvent à l'est du lac Biwa². Entre la fin du V^e siècle et le VI^e siècle, la diffusion de *kofun* portant des harnachements connaît son apogée en termes de nombre de sites et de distribution sur le territoire. Au début du VII^e siècle les harnachements se répandent désormais jusque dans le département d'Aomori. Cependant, dans la deuxième moitié du siècle, on constate un déclin de cet usage funéraire, ce qui survint en même temps que le développement de nouveaux usages religieux, la mise en place d'un nouveau pouvoir politique et une évolution importante de la structure de la société³.

À partir de la moitié du VI^e siècle la forme des harnachements et de l'équipement militaire évolue, en particulier le type d'armure dit *keikō* supplanta définitivement la forme plus ancienne de *tankō*. Ce modèle se prêtait au combat monté et il est fort probable que, à cette époque, la pratique du combat à cheval devint

¹KUJI Fujiō 久慈藤男, *Nihonjin to uma no bunkashi* 日本人と馬の文化史 (Histoire culturelle des Japonais et du cheval), Tōkyō, Busindō, 2016, p. 77-83.

²FARRIS, William Wayne, *Sacred Texts and Buried Treasures*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1998, p. 55-122.

³*Ibidem*.

l'une des activités propres des élites¹. Toutefois, on ne trouve à cette date aucune mention claire de l'utilisation systématique d'une force de cavalerie ni de leur existence.

Une évolution majeure eut lieu dès le début du VII^e siècle, et en particulier à partir des réformes de 646. Il s'agit du moment où les mouvements de formation de l'État amenèrent le royaume de Yamato à évoluer d'une monarchie basée sur des alliances claniques à un État bureaucraté. Au long de ce processus, le cheval joua un rôle de plus en plus central. L'existence de « chevaux d'état » est en effet mentionnée lors du premier envoi officiel de gouverneurs venus de la région centrale dans les provinces orientales, et on voit immédiatement que la première fonction du cheval au sein du nouveau gouvernement fut un moyen de communication : il servait à transporter les fonctionnaires du roi. En parallèle au développement d'un système de déplacement privilégié pour les représentants du gouvernement, on constate un effort, de la part de la cour, pour préserver et protéger l'élevage privé. En effet, malgré l'intention manifeste de la cour d'encourager la centralisation du pouvoir, par exemple en plaçant des restrictions importantes sur la possession d'armes, aucun effort ne fut fait pour restreindre ou contrôler l'élevage. Au moment où les Réformes furent passées, le cheval faisait partie de la vie des élites locales depuis de nombreuses générations : il était sans doute une partie centrale de la vie sociale, économique et culturelle des élites provinciales. Il est possible que le gouvernement ait préféré ne pas perturber cet état de choses pour ne pas déstabiliser la situation ou pour ne pas décourager la production de chevaux de guerre qui, tout en restant marginaux dans la tactique, étaient utilisés par l'aristocratie militaire.

Cette attitude changea de manière radicale à la suite de la Bataille de Paekgang, en 663, quand le royaume de Yamato fut défait par la coalition Tang-Silla et se trouva à être le dernier pouvoir hostile aux Tang dans la région. La crainte d'une possible attaque de la part de Silla ou de la Chine fit de l'élaboration d'un système administratif efficace et d'une armée centralisée puissante une priorité pressante. Après sa prise de pouvoir, en 672, l'Empereur Tenmu adopta une série de décisions qui visaient à encourager l'entretien de l'habiletés militaires au sein de la moyenne et de la petite aristocratie, et à mettre les haras et le potentiel militaire de la haute aristocratie sous le contrôle direct de la cour. Sa veuve, Jitō, poursuivit la politique de son défunt mari, en développant la sphère militaire, avec une attention particulière pour le Bandō, où les meilleurs chevaux étaient élevés. Elle ordonna aussi la création d'infrastructures militaires sous le contrôle direct de la cour, comme la création de terrains dédiés à l'entraînement au tir à l'arc, ou l'obligation d'entraînements réguliers pour les soldats des différentes provinces. Selon Inoue, les réformes de Tenmu et Jitō constituèrent la base de la création d'une armée unie sous le contrôle du trône, à la différence des

¹ANAZAWA Wakō 穴沢和光, MANOME Junichi 馬目順一, « *Buki-bugu to bagu* 武器・武具と馬具 » (Armes, armures et harnachements), dans SHIRAIISHI Taichirō 白石太一郎, *Kofun* 古墳, Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1989, p. 171-188.

coalitions d'armées claniques typiques du passé¹.

Le contexte de la fin du VII^e siècle semble présenter, du point de vue de l'histoire militaire, deux tendances contradictoires : la nécessité de développer une armée efficace avec une cavalerie puissante, ce qui supposait une classe dirigeante adepte de ce type de tactiques ; la volonté de centralisation de l'autorité et de développement d'un contrôle direct du souverain sur l'ensemble du Pays et ses activités, ce qui comportait l'institutionnalisation de la sphère militaire et le démantèlement de l'ancienne structure clanique des armées. C'est sous le règne de Tenmu et de Jitō que l'on constate un changement dans les priorités de la cour : d'un intérêt presque entièrement centré sur les communications et les déplacements, ils inaugurèrent une participation active du Gouvernement central dans la sphère militaire du Pays dans son ensemble.

La centralisation et l'institutionnalisation de l'autorité furent achevées par la rédaction du Code administratif, au début du VIII^e siècle. Ce nouveau *corpus* de lois établit une armée étatique, constituée par des conscrits placés dans des unités administratives, les *gundan*, elles-mêmes placées sous le contrôle des gouverneurs de province et du Département des Affaires militaires. Ce nouveau système était structuré de manière à pouvoir mobiliser, dans des temps très courts, un nombre très vaste de paysans-soldats. Les unités d'infanterie et de cavalerie devaient être strictement séparées, et ces dernières devaient être composées non pas de paysans entraînés par le gouvernement, mais par des individus ayant déjà les capacités nécessaires, aussi bien que des chevaux et l'équipement d'un guerrier monté. En ce qui concerne la possession de chevaux, à la différence de la possession d'armes, d'instrument de musique spécifiques et d'instrument de signalisation, cette dernière ne fut pas interdite. Cependant chaque province devait compiler un registre des chevaux publics et privés, et le soumettre au ministère des Affaires suprêmes, qui se réservait le droit de réquisitionner les bêtes privées en cas de besoin². Autrement dit, il n'était pas interdit à la population de produire des chevaux privés (comme c'était le cas, du moins en théorie, pour les armes), mais il était obligatoire de les déclarer. Ainsi l'État n'avait pas besoin d'imposer un monopole sur la production, mais se limitait à exiger un droit de réquisition³. Deux institutions en particulier étaient chargées de gérer les chevaux : le Bureau des chevaux militaires, et l'Office des chevaux (sections de gauche et de droite). Le premier avait un rôle principalement administratif, avec comme mission de gérer les registres des bêtes publiques (chevaux du réseau de poste et chevaux des organisations régimentaires), alors que le second s'occupait de manière pratique de la gestion et l'entretien des animaux produits dans les pâturages d'État et remis directement à l'administration.

¹INOUE Mitsusada, dans HALL, John Witney, JANSEN, Marius B., KANAI, Madoka, TWITCHETT, Denis (dir.), *The Cambridge History of Japan vol. 1*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 224-226.

²INOUE Mitsusada 井上光貞, SEKI Akira 関晃, TSUCHIDA Naoshige 土田直鎮, AOKI Kazuo 青木和夫 青木和夫, *Ritsuryō* 律令 (Code Administratif), Tōkyō, Iwanami Shoten, 1981, *Ritsuryō, Kumokuryō*, art. 25, p. 420.

³*Ibidem*, *Shokuin*, art. 24, p. 172.

Du point de vue de la production, les haras publics étaient situés dans les provinces, en particulier dans les provinces orientales, et il revenait aux fonctionnaires provinciaux de surveiller leur fonctionnement. Les pâturages eux-mêmes étaient gérés par des fonctionnaires spécialisés qui avaient l'obligation de remplir un certain quota de production. Les chevaux produits dans ces haras publics étaient remis aux *gundan* : certains étaient acheminés vers la Capitale, certains utilisés dans le réseau de poste, d'autres intégrés à l'armée en tant que chevaux de bât ou chevaux de guerre, ces derniers étant confiés à un conscrit qui en avait par la suite la charge.

L'armée du début du VIII^e siècle était une armée centralisée, gérant des pâturages publics et produisant des chevaux d'État. En parallèle, les notables provinciaux, les magistrats de district et la petite noblesse continuèrent de jouer un rôle fondamental dans le fonctionnement des affaires militaires : c'était à ces individus à qui les chevaux publics étaient confiés, c'était ces individus qui étaient choisis pour gérer les relais de poste, et, surtout, c'était eux qui, grâce à leur position sociale, pouvaient devenir des archers montés et servir dans l'armée ou en tant que Gardes. La différence principale entre l'archer monté issu de la petite noblesse dans la période des Grandes Réformes, et celui prévu par le Code administratif, est que le premier obéissait aux ordres d'un chef de clan en se basant sur un système de liens de parenté et d'alliances personnelles ; le deuxième obéissait à des officiers du gouvernement en se basant sur un système de lois officielles. Cette évolution de la manière d'exercer le pouvoir et d'organiser la guerre se reflète dans le rapport des élites au cheval, et en particulier le cheval militaire, qui, partant d'un simple moyen de la cour pour surveiller et communiquer sa volonté aux élites locales, devient un bien public et contrôlé, un élément intégré dans le nouveau système de lois, une partie structurelle de l'État Régi par le Code.

Dans les décennies qui suivirent l'achèvement du Code administratif, on constate un effort, de la part du Gouvernement central, d'appliquer ces nouvelles lois de manière organique. Cependant, cette même période est marquée par de nombreuses crises économiques et environnementales qui portèrent des famines et des épidémies récurrentes, et par des conflits internes au sein de l'aristocratie centrale, souvent réglés dans la violence. En parallèle, la conquête de l'Est de Honshu, qui avait été suspendue dans les dernières décennies du VII^e siècle, reprit : ce projet, au poids économique et humain très conséquent, n'aboutit pas à un résultat décisif. À partir de la moitié du siècle, la cour se trouva ainsi confrontée à la nécessité d'adapter les lois du Code administratif. La sphère militaire en particulier fit l'objet de nombreuses réformes, car le système du *gundan* s'avéra vite trop onéreux et peu fonctionnel pour la majorité du pays.

Un autre aspect du cheval qui intéressait la cour au début du VIII^e siècle était son rôle dans l'établissement du pouvoir et du prestige du propriétaire. La cour imposa des limites à l'étalage de richesse et pouvoir de la part des princes et des aristocrates, et en particulier au nombre de chevaux que ces derniers pouvaient posséder. Si l'effet réel de ce type de législation reste douteux, son existence suggère que le cheval restait un symbole de pouvoir et de légitimité important, et que le contrôle sur l'animal était considéré comme nécessaire par le Gouvernement central. De plus, si d'une part ces restrictions posaient des limites

aux membres des élites, d'autre part elles étaient structurées de manière à confirmer la hiérarchie entre les rangs. Dans ce sens, ces décisions confirment le lien profond entre ces animaux et la représentation du pouvoir au Japon. D'autre part, le fait que tous les échelons de la société ait le droit de posséder des chevaux suggère que, même parmi les gens sans rang, cet animal jouait un rôle important dans la vie de tous les jours. Il était sans doute central dans la vie des élites locales : un décret de 742¹ montre en effet que non seulement l'animal était utilisé comme force de travail, mais qu'il était un élément significatif dans des activités très chères aux élites locales, telles la chasse. Cette tradition n'avait pas simplement un rôle économique, mais aussi culturel et militaire, étant une activité incontournable dans l'entraînement de l'archer monté.

Au cours du VIII^e et IX^e siècle les pâturages publics furent touchés par la tendance générale et graduelle à la privatisation des biens et des fonctions. Tout comme d'autres entreprises agricoles, de nombreux pâturages d'État se transformèrent lentement en *shōen*. Il est possible que cela ait été facilité par la complexité économique de ces infrastructures, qui fonctionnaient comme des centres économiques importants et favorisaient l'emploi des habitants du lieu, ce qui favorisait le développement de liens personnels de dépendance entre les employés et les familles de gestionnaires. Ceci pouvait porter la famille gérant le *maki* à administrer cette institution de façon de plus en plus privée². Ce processus n'était d'ailleurs pas limité aux élites locales impliquées dans la gestion des haras publics : les aristocrates de la Capitale aussi faisaient en sorte de créer des liens personnels avec la province. La création ou l'appropriation de bases économiques dans la région orientale en particulier était très important pour les nobles : l'élevage de chevaux permettait aux nobles d'armer et d'entraîner les hommes de leur escorte et leur assurait la disponibilité d'animaux, très importants dans les échanges de dons. Le *maki* servait donc le double but d'entreprise économique et entreprise sociopolitique et diplomatique.

La tendance à mélanger la gestion publique et privée est bien représentée par l'évolution de la gestion des chevaux publics à la Capitale au long du VIII^e siècle. Dès 749 les pâturages voués à l'approvisionnement des Gardes du corps, normalement sous le contrôle de l'Office des Chevaux, passa au Shibichūdai, une expansion du Service de la Maison de l'Impératrice. En plus, on constate une prolifération de *chokushi maki*, « pâturages créés par décret ». À la différence des pâturages d'État, ces *maki* étaient destinés à produire des chevaux pour l'usage direct de la Famille impériale. L'intérêt de la cour était en train de se déplacer graduellement du développement des pâturages d'État et d'une armée institutionnelle, au développement d'un élevage privé et de Gardes sous le contrôle direct de l'empereur. Ceci s'explique par le contexte historique et économique de l'époque : d'un côté, le Pays traversait une période de famine et épidémies, ce

¹AOKI Kazuo 青木和夫 *et al.*, *Shoku Nihongi* 続日本紀, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1990, *Shoku Nihongi*, vol. 2, Tenpyō 13.2.7 (742), p. 387.

²SATŌ Kentarō 佐藤健太郎, *Nihon kodai no maki to basei kanshi* 日本古代の牧と馬政官司 (Administration des chevaux dans le Japon ancien), Tōkyō, Hanawa shobo, 2016, p. 5-29.

qui pouvait perturber la chaîne bureaucratique prévue pour l'envoi de chevaux à la cour. Cela put donc encourager une participation plus directe, de la part de la Famille impériale, dans la gestion des haras. De plus, les conflits politiques entre groupes et familles motivèrent la Famille impériale à élaborer un contrôle direct et personnel sur certains corps militaires au sein de la Capitale. L'importance de cette évolution apparaît de façon évidente en 764, quand l'Impératrice Kōken put déjouer le complot de Fujiwara no Nakamaro grâce aux Porteurs de sabre. La gestion des chevaux subit ainsi la même tendance vers une gestion privée parallèle aux institutions du Code que l'on constate dans de nombreux autres domaines.

Suite à la révolte de Nakamaro, l'Impératrice Shōtoku opéra une série de réformes dans la structure de l'armée et dans la gestion des chevaux : en 765, elle créa le Bureau des écuries de la cour, *Uchi no umaya no tsukasa*¹, responsable des pâturages créés par décret. Sa mission principale était de fournir les chevaux nécessaires aux fonctionnaires et aux Gardes du corps². Le Bureau était d'ailleurs indépendant de l'Office des chevaux et lié directement à l'empereur, ce qui visait à éviter toute influence politique qui n'était pas celle de la maison impériale³ : après la révolte, l'importance d'une force de cavalerie sous le contrôle direct de la maison impériale était devenue évidente. Ainsi, la mission du Bureau des écuries de la cour était avant tout militaire et stratégique⁴.

Le Shibichūdai fut aboli en 760, remplacé en 762 par un département spécial dédié à la gestion des pâturages impériaux, le *Chokushiboku-shō*, administré via des décrets impériaux, et très proche, dans son fonctionnement, du Shibichūdai⁵. Ces institutions hors Code reflètent l'organisation prévue par le Code administratif : le département des *chokushi maki* était dédié à l'acquisition de nouveaux pâturages ; la gestion et l'élevage des chevaux étaient de la compétence du Bureau des écuries de la cour. La nouvelle gestion privée semble donc suivre, dans son fonctionnement, le système élaboré par le Code, avec un bureau dédié aux aspects administratifs et bureaucratiques, et un autre dédié à la gestion pratique des animaux. Ce n'est donc pas une révolution dans la manière d'exploiter les pâturages ou de produire les chevaux. Il s'agit plutôt d'une gestion parallèle différente dans l'essence (privée et non publique) mais très proche dans la forme du Code. En ce qui concerne l'Office des chevaux établi par le Code administratif, en 779 les deux sections furent réunies pour former un seul Office des chevaux, le *Shumeryō*⁶.

¹*Shoku Nihongi*, vol. 4, Tenpyō jingo 1.2.3 (765), p. 70-71.

²*Ibidem*.

³TAKASHIMA Hideyuki 高島英之, *Kodai Tōkoku chiikishi to shutsudo bungaku shiryō* 古代東北地域史と出土文学資料 (Découverte de documents littéraires et l'histoire ancienne de la région du Tōhoku), Tōkyō, Tōkyōdō shuppan, 2006, p. 33-77.

⁴SATŌ Kentarō, *op. cit.*, p. 5-29.

⁵*Ibid.*

⁶TAKASHIMA Hideyuki, *op. cit.*, p. 33-77.

Ces réformes eurent lieu dans un contexte historique particulier : le renouveau des campagnes militaires contre les Emishi. La possibilité de communiquer rapidement via le réseau de poste et la possibilité d'employer un nombre suffisant de chevaux lors des expéditions militaires étaient ainsi fondamentales. En parallèle, le cheval devint un élément de plus en plus central dans la vie politique et économique des élites provinciales, responsable de la production équestre, qu'elle soit publique ou privée.

Tout comme la gestion de la terre et l'élevage, le système militaire fut réformé pendant l'époque de Nara. En effet, au long des premières décennies du VIII^e siècle il y eut un glissement des priorités militaires : alors qu'une guerre avec Silla devenait une éventualité de moins en moins probable, les conflits internes et le développement de la frontière orientale prirent un poids de plus en plus important. La possibilité de mobiliser un nombre significatif d'archers montés devint ainsi une priorité pour le Gouvernement central. Le Code administratif prévoyait une certaine prise en charge, de la part de l'armée, de l'entraînement d'archers montés ou de chevaux de combat. Cependant, dans le Code même il est clairement montré que la majorité de ces combattants n'étaient pas formés par le *gundan*, au contraire il s'agissait d'individus ayant acquis leur équipement, chevaux et expertise de manière privée¹. Ce type de combattant était particulièrement nécessaire dans le contexte de l'expansion orientale. Le cheval jouait un rôle central dans les tactiques des Emishi, et la région permettait un élevage florissant.

La question de la genèse et de l'évolution de la culture équestre dans les territoires non soumis du Nord-est n'est pas pleinement élucidée. On trouve des mentions d'échanges entre cette région et la péninsule coréenne, ce qui pousse certains chercheurs à penser qu'il y eut des contacts réguliers entre les Emishi et les populations Malgal depuis la disparition de Koguryō en 668. Au début du VIII^e siècle, le royaume de Balhae aurait continué à entretenir des contacts avec les Emishi de Dewa indépendamment de la cour de Yamato². Il est ainsi bien possible que la tradition équestre des Emishi ait reçu des influences directes des Malgal. Il est d'ailleurs concevable que la culture équestre du Nord-est, influencée par la tradition de l'Asie du Nord-est, ait eu à son tour une influence sur la culture équestre des Japonais de la région centrale suite aux échanges et aux guerres avec les Emishi.

La nécessité de lever un nombre suffisant d'archers montés fit que, déjà dans la première moitié du VIII^e siècle, on peut constater que la participation militaire n'était pas égale parmi les provinces, mais que la région du Bandō était la plus représentée. Cette tendance ne fit qu'augmenter au long du siècle. La cour se reposait de moins en moins sur des troupes de conscrits, et de plus en plus sur des militaires professionnels appartenant à la couche des paysans aisés, des notables locaux, des fonctionnaires de district ou de province, et de la petite aristocratie. Le *gundan* fut définitivement supprimé en 792 dans la plus grande partie du Pays,

¹FRIDAY, Karl, *Hired swords*, Stanford, Stanford University Press, 1992, p. 8-32.

²KIM, Chang-Seok, « Parhae's Maritime Routes to Japan in the Eighth Century », *Seoul Journal of Korean studies*, Vol. 23, No.1, Juin 2010, p. 1-22.

à l'exception des provinces de Mutsu, Dewa, Sado et celles qui étaient sous l'autorité du Dazaifu¹. Les haras publics ne disparurent toutefois pas : ils restèrent sous le contrôle des fonctionnaires provinciaux. À la fin du VIII^e siècle, il est probable que les emplois principaux des chevaux issus des haras publics aient été des chevaux de bât à l'usage de la province, des chevaux de poste, ou des chevaux auxiliaires confiés aux soins des magistrats de district.

Comme on a pu le remarquer jusqu'à présent, l'élevage du cheval militaire au Japon commença en tant qu'entreprise privée. Avec les Réformes de l'ère Taika et la compilation du Code administratif, il y eut une tentative de centraliser la production, gestion et usage de cette ressource stratégique en créant des haras publics et en intégrant les privés dans la structure administrative. Au long du IX^e siècle, le secteur privé joua à nouveau un rôle important dans la production et la gestion des chevaux du royaume. En général, à cette époque la limite entre public et privé se fit de moins en moins nette. Dans le cas du cheval militaire, l'évolution d'une couche guerrière compliqua davantage les choses. Elle se démarqua progressivement de l'élite civile, en élaborant ses propres moyens de production et sa propre culture.

Plusieurs événements historiques majeurs marquent le passage du VIII^e au IX^e siècle : le trône passa de la lignée de Tenmu à celle de Tenji, ce qui encouragea l'abandon de l'ancienne Capitale de Heijō en faveur de Heian ; la Guerre des 38 Ans contre les Emishi, commencée en 774, constituait un fardeau très important du point de vue économique, et la cour s'efforça de mettre un terme définitif aux campagnes orientales par une combinaison de missions militaires et une politique d'apaisement ; de nombreuses réformes institutionnelles en vinrent à modifier la structure établie par le Code administratif, dans une tentative d'adapter le système aux nouvelles contingences du Pays et à alléger la charge de l'administration.

Ce changement de contexte social et politique eut aussi un impact sur la pratique de l'élevage : à l'époque de la rédaction du Code administratif, les chevaux élevés dans les haras privés étaient souvent laissés libres ou semi-libres dans des pâturages et des landes. L'élevage d'Etat, au contraire, se faisait dans des haras publics composés de différentes infrastructures (pâturages, écuries, centre administratif, etc.). L'élevage privé, et particulièrement l'élevage à petite échelle, fut particulièrement influencé par l'évolution du statut de la terre et de la propriété privée qui caractérise la période. En effet, ce type d'activité était fondé de manière particulière sur l'exploitation des landes non cultivées à usage commun, où les habitants pouvaient chasser, faire de la cueillette ou, justement, de l'élevage. Au long du VIII^e siècle, le statut de ces territoires évolua et fut touché par le processus graduel de privatisation de la terre. Vers la fin du VIII^e siècle, ces terres pouvaient être octroyées pour usage privatif, les principaux bénéficiaires de ces concessions étant les temples, les sanctuaires et la Famille impériale. Le résultat en fut de limiter la disponibilité de ce type de terrain, en particulier au long du IX^e siècle, ce qui limita de manière importante la possibilité, de la part des

¹HERAIL, Francine, *Recueil de décrets des trois ères méthodiquement classés, livres 8 à 20*, Genève, Droz, 2008, p. 521-522.

paysans, de profiter de pâturages sauvages. Au long de l'époque de Heian, les animaux privés ne furent plus élevés libres, mais plutôt gardés dans des étables et écuries tout au long de l'année¹, ce qui eut donc comme effet probable celui de décourager l'élevage pour tous ceux qui se trouvaient en dessous de la classe des notables locaux et des magistrats de district. La production de chevaux devint ainsi une activité pratiquée surtout par les aristocrates ou par les *dogō* et les notables, qui constituaient aussi la couche qui vint à supporter le fardeau fiscal et militaire du Pays. Cette évolution ne toucha pas les haras publics ou les *chokushi maki* : au contraire, en lisant les sources, l'impression qu'on en tire est d'une forte continuité. La manière dont le haras était géré et les techniques d'élevage et reproduction nous apparaissent au IX^e siècle très similaires à celles du VIII^e.

Dans les dernières décades du VIII^e siècle, la gestion des haras et des chevaux publics au niveau du Gouvernement central fut encore une fois modifiée : en 808 on abolit le Bureau des écuries de la Cour et on organisa un nouvel Office des chevaux, articulé en deux sections². Sous cette nouvelle forme, les haras d'Etat passèrent sous le contrôle direct du Département des affaires militaires, alors que les *chokushi maki*, qui étaient précédemment sous l'autorité du Bureau des écuries de la cour, passèrent sous compétence du nouvel Office des chevaux, qui acquit aussi la gestion des *mima*, les chevaux élevés sur les *chokushi maki*. Le Département des affaires militaires devint *de facto* l'institution qui décidait de la « politique équestre » du Pays. Cependant, il ne se chargeait pas directement des aspects pratiques de l'élevage ou de l'entraînement des animaux, mais se limitait à gérer l'aspect administratif, avec comme priorité celle d'assurer le bon fonctionnement du réseau de Poste³.

En ce qui concerne les nécessités militaires de la Capitale, en particulier le maintien de l'ordre, selon certains chercheurs les chevaux de combat nécessaires aux Gardes étaient du ressort du nouvel Office des chevaux. Cependant, au VIII^e et IX^e siècle, on ne trouve que peu d'exemples où l'Office apparaît comme un participant actif dans le maintien de l'ordre, et ce jusqu'au X^e siècle⁴. Il est très probable que l'Office ait eu parmi ses missions principales celle de gérer les *mima*, qui étaient surtout employés dans les rites, les cérémonies, pour le transport des messagers ou pour des dons de la part de l'empereur. En dehors des situations ordinaires, c'était l'empereur qui, à travers l'Office, décidait si et comment employer ses *mima*. Cette gestion personnelle et adaptable est typique de la période et s'inscrit dans l'évolution générale du système administratif. Ce qui est certain est que, les chevaux militaires, ceux des Gardes aussi bien que ceux des guerriers des provinces, provenaient de pâturages privés. Autrement dit, on voit dans la production et la

¹MORRIS, Dana, « Land and society », dans SHIVELY, Donald, MC COLLOUGH (dir.), William, *The Cambridge History of Japan*, vol. 2, Cambridge, Cambridge University press, 1999, p. 183-191.

²SATŌ Kentarō, *op. cit.*, p. 5-29.

³*Ibid.*

⁴*Ibidem*, p. 263-290.

gestion du cheval militaire, et en particulier du chargeur de guerre, le même tropisme de « gestion privatisée » qui touche l'ensemble de l'administration. Ce tropisme n'est cependant pas absolu : l'Office des chevaux du IX^e siècle n'est plus une institution purement bureaucratique, ni une institution purement privée liée à un souverain en particulier comme pouvait l'être le Shibichūdai, mais une institution intermédiaire, où la démarcation entre appartenant à l'État et appartenant à la Famille impériale, public et privé, est floue.

Aussi bien dans la province qu'auprès des Gardes, et en particulier des Gardes des portes et des *kebiishi*, on constate que les archers montés étaient généralement choisis parmi les hommes ayant déjà des capacités dans ce domaine. La tendance de la Cour à encourager une certaine couche de la population à se spécialiser dans la vie militaire et l'abandon progressif des *gundan* d'agriculteurs conscrits eurent l'effet d'encourager le développement de la bande de guerre comme unité nucléaire de l'armée japonaise. Il ne s'agit pas d'organisations standardisées mobilisables en cas de besoin, mais de groupes de taille variable, où des hommes à cheval étaient accompagnés par des hommes à pied, et où les liens étaient personnels et privés¹.

La gestion des chevaux reflète d'ailleurs une seconde tendance qui semble caractériser l'époque : une distance croissante entre le monde de la Capitale et le monde de la province, le premier se procurant des chevaux militaires dans les haras créés par décret et le second s'en procurant auprès de notables et aristocrates locaux. Toutefois, comme dans le cas de la privatisation progressive de l'administration, dans ce cas aussi il ne s'agit pas d'un changement absolu. En effet, on remarque une différence importante entre le nombre d'animaux qui étaient remis à la Capitale chaque année, et la production estimée des *chokushi maki*. Il est fort probable qu'une partie des animaux produits dans les haras créés par décret restaient dans la province, probablement en tant que « capital militaire » mobilisable en cas d'expédition armée importante. Si pour le maintien de l'ordre et les petites interventions locales la cour se reposait sur les chevaux privés des notables locaux, elle était néanmoins en mesure de mettre en camp des centaines d'animaux en cas de campagne militaire. Ceci semble être suggéré aussi par l'emplacement de ces grands haras, qui se trouvaient dans la région du Bandō, qui devait fournir le gros des troupes lors des affrontements avec les gens du nord-est. L'entraînement et l'entretien de ces animaux était une responsabilité de l'Office des chevaux et elle retombait très probablement sur les fonctionnaires des haras et leur maisonnée.

Malgré la fin officielle des campagnes de « pacification » de l'Est dans la première décennie du IX^e siècle, la frontière orientale resta une source de conflit pour la cour, et c'est dans cette région que l'on voit survivre l'institution du *gundan*. Tout comme la vie militaire, l'élevage et la culture équestre devaient être des éléments absolument dominants dans la sphère économique, sociale et culturelle du nord du Tōhoku. Une situation similaire pouvait être constatée à l'Ouest : au Dazaifu comme à Mutsu, cette évolution militaire encouragea les familles de notables locaux, la petite noblesse, les branches mineures de lignées

¹FRIDAY, F. Karl, *op. cit.*, p. 33-70.

aristocratiques, à se spécialiser professionnellement dans l'art militaire et économiquement dans l'élevage de chevaux. Le cheval, qui arriva au Japon comme animal magique apanage des souverains de Wa, était désormais le symbole de la riche noblesse de province et d'une naissante sous-culture guerrière.

C'est dans ce contexte que furent compilés les *Engi-shiki*. Ces règlements représentent la date de conclusion de notre étude : ils représentent un effort de réécriture d'un système législatif cohérent et ils constituent, dans le domaine du cheval militaire géré par l'État, une des dernières sources écrites de l'époque de Heian décrivant de manière complète la gestion centralisée de l'animal : ces règlements représentent ainsi la forme « mûre » et idéalisée du cheval militaire de l'État japonais avant la Guerre de Genpei. Les Règlements ne s'imposent pas en opposition au Code administratif, mais ils ont pour but de porter plus de clarté, plus de précision aux lois du VIII^e siècle¹. Ils nous offrent ainsi une fenêtre sur la pratique qui s'était élaborée en 927. Dans ce texte, la nouvelle gestion des chevaux est codifiée. On constate avant tout que les gouverneurs de province étaient appelés à garantir la production de *mima* de la même manière qu'ils sont appelés à inspecter les haras d'État. On pourrait s'attendre à une gestion nettement séparée qui soit sous le contrôle direct et exclusif de l'empereur. Au contraire, on constate que, malgré la tendance à la privatisation mentionnée auparavant, auprès du souverain la distinction entre sphère personnelle et sphère publique n'était pas nette.

Par rapport à la période précédente, les priorités militaires du Gouvernement central avaient évolué, passant de la pacification de la frontière orientale au maintien de l'ordre dans un Pays où le banditisme et la piraterie étaient devenus des problèmes endémiques. La région du Bandō était particulièrement touchée, avec des troubles récurrents de la part des *fushū* et le développement d'une forme de criminalité particulière sous la forme des *shūba no tō*². Confrontée à ces phénomènes, la cour eut recours de plus en plus à des bandes privées de combattants liés entre eux par des liens personnels et souvent participants d'un réseau de clientélisme en liens de dépendance avec la noblesse centrale.

On constate aussi une importante évolution que connut la gestion de ressources : sous le système prévu par le Code administratif, les ressources nécessaires étaient concentrées par le Gouvernement central, qui ensuite les redistribuait dans les différents Bureaux et Offices. Désormais, des terres, voire des *shōen*, sont assignés directement aux différentes institutions. L'Office des chevaux ne fait pas exception, et il entretient ses animaux grâce à la gestion du patrimoine comme le ferait un propriétaire absentéiste, en louant et en percevant une rente, avec laquelle il pouvait acheter les produits dont il avait besoin.

Une autre différence fondamentale que l'on remarque entre les *Engi-shiki* et le Code administratif, au delà de la différence de gestion des ressources, est l'attention portée aux emplois cérémoniels des *mima* et,

¹BOCK, Felicia Gressitt, *Engi-shiki: procedures of the Engi era*, Monumenta Nipponica, Tōkyō, 1970, p. v-vii.

²KITAYAMA Shigeo 北山茂夫, *Ōchō seiji shiron* 王朝政治史論 (Essai historique sur la politique de la Cour Impériale), Tōkyō, Iwanami shōten, 1970, p. 120-126.

plus précisément, le peu de détail que le texte nous offre sur les usages militaires de ces chevaux. On sait qu'ils étaient parfois utilisés dans le maintien de l'ordre dans la Capitale, et on comprend qu'un certain nombre d'entre eux restaient dans la province, très probablement pour servir en cas de campagne militaire. Cependant on peut déjà remarquer, au début du X^e siècle, une différence croissante entre la gestion du cheval à la Capitale et dans les provinces. L'emploi du cheval apparaît comme un indicateur du gouffre culturel qui est en train de s'élargir entre l'aristocratie de cour et la noblesse militaire provinciale. D'autre part, l'espace et le détail dédié au rôle du cheval dans la sphère militaire dans les *Engi-shiki* par rapport au Code administratif sont inversement proportionnels à l'importance réelle que l'animal jouait désormais auprès des guerriers. Le fait que les sources officielles ne développent pas le sujet alors que l'emploi tactique du cheval devenait une caractéristique centrale de la pratique guerrière japonaise, pourrait s'expliquer par le fait que le Gouvernement avait cessé de gérer directement la guerre.

À la différence de la sphère militaire, le système de relais de poste, bien que faisant l'objet de modifications, resta structurellement très proche du modèle prévu par le Code administratif. Ce réseau, qui fut fondamental dans le développement de la cour du Yamato, était au VIII^e siècle l'expression de l'autorité légitime, au point que le contrôle des grelots officiels donnant accès à l'usage des chevaux des relais devint un élément politique et stratégique central. Un exemple particulièrement significatif est la révolte de Fujiwara no Nakamaro, où le contrôle des grelots détermina le gagnant. Au long du IX^e siècle et dans les *Engi-shiki*, on ne constate pas de grandes réformes comparables à celles qui touchèrent l'armée ou l'élevage d'État. On remarque néanmoins des modifications d'ordre quantitatif, avec une réduction significative d'animaux et de relais dans certaines régions. En particulier, il paraît clair qu'il y eut une réorganisation du secteur avec la fin des campagnes militaires dans les premières décennies du IX^e siècle. Derrière cette réorganisation on note d'un côté la nécessité d'assurer des communications efficaces dans les régions sensibles comme le Nord-est et le nord de Kyushu, et d'un autre côté le besoin de limiter la dépense publique et le fardeau imposé à la population provinciale. Au long de ce siècle on voit en général une diminution sensible du nombre des stations et des chevaux. Il est possible que cette tendance ait été causée, du moins en partie, par le développement de transports privés.

En effet, les conditions des foyers chargés du maintien des relais étaient souvent précaires, et on en trouve plusieurs mentions dans les sources. Suite à un rapport de 845, détaillant le fardeau excessif du réseau de Poste qui provoquait la mort d'hommes et de chevaux, le Gouvernement central réforma l'usage des relais. On proposa que, à l'exception d'envois particulièrement fondamentaux pour le fonctionnement du Gouvernement, le trafic de biens et informations soit confié aux enfants et aux cadets de ceux qui se trouvaient en dessous du rang initial. Ceci fut particulièrement remarquable dans les provinces de Mutsu et Dewa et celles du circuit du Tōsandō (dont Mino faisait partie)¹. C'est d'ailleurs à cette époque que l'on voit

¹*Shoku Nihon kōki*, Jōwa 12.1.25 (845), p. 175.

se développer le transport privé et les *shūba no tō*. Comme dans les autres domaines, l'institution du réseau établie par le Code ne cessa pas d'exister, mais elle fut adaptée aux circonstances. Dans ce domaine aussi, la petite noblesse et les notables locaux occupèrent la niche laissée vide par la contraction des institutions publiques.

Pendant la période de Nara (710-784), on estime qu'un messenger pouvait couvrir la distance entre le siège du Dazaifu et la Capitale en 4 ou 5 jours, et la distance entre la forteresse de Toga et Nara en 7 ou 8 jours¹. En 836, un messenger envoyé de Kyushu à Heian avec la nouvelle de l'arrivée de bateaux d'envoyés chinois mit 13 jours². Si les estimations sont correctes, cela signifie un ralentissement très important du potentiel de communication du Gouvernement central. Ceci fut probablement à la fois un facteur et une conséquence de l'abandon progressif du contrôle institutionnel direct et centralisé de la part de la Capitale.

Les *Engi-shiki* nous offrent une description complète des effectifs du réseau de Poste en 927 : à cette époque, les relais étaient sous le contrôle des fonctionnaires provinciaux et des magistrats de district, et leurs noms devaient être notés et transmis au Département des affaires militaires. Comme au temps du Code administratif, les fonctionnaires provinciaux et de district devaient maintenir le nombre prévu d'animaux en service, et il leur était interdit d'utiliser les chevaux de manière arbitraire ou d'en octroyer l'usage à ceux qui n'en avaient pas le droit³. Les *Engi-shiki* nous offrent aussi une liste complète des relais de poste, des relais auxiliaires, ainsi que le nombre de chevaux qui y étaient gardés⁴. On constate une diminution significative des animaux par rapport au projet esquissé dans le Code administratif.

En ce qui concerne la pratique de l'élevage, on a pu constater les nombreux changements apportés à la gestion des chevaux depuis le début du VIII^e siècle. Cependant, si on remarque de grands changements dans l'essence de l'administration et son exercice, on peut par contre constater une grande continuité dans les pratiques et les techniques de l'élevage. Si la manière d'établir et gérer les haras changea, la manière de produire, acheminer et enregistrer les chevaux conserva une grande continuité. On peut dire de même du réseau de Poste : avec toutes les difficultés qui paraissent évidentes en lisant les documents, et le développement de compagnies de transports privés, le réseau de Poste impérial ne fut pas aboli et continua de fonctionner jusqu'à l'époque de Kamakura selon la manière prévue par le Code administratif. Il faut penser que les mesures adoptées pour améliorer la vie des hommes et la qualité des chevaux, associé à un usage de plus en plus sélectif, contribuèrent à sauver le réseau de poste de l'effondrement.

¹*Shoku Nihongi*, Vol. 1, p. 333-335.

²*Shoku Nihon kōki*, Jōwa 3.7.15 (836), p. 56.

³TORAO Toshiya 虎尾俊哉, *Engi-shiki* 延喜式 (Règlements de l'ère Engi), *ge*, Tōkyō, Dainihon insatsu kabushiki kaisha, 2017, *Engi-shiki, ge*, chap. 28, art. 86-87, p. 56-57.

⁴*Ibidem*, art. 78-85, p. 42-55.

Le cheval militaire résume ainsi l'évolution de cette époque et ses continuités. À travers son emploi on peut déceler et analyser le changement dans la gestion des haras et la stabilité dans les techniques d'élevage. La privatisation du métier des armes, l'évolution d'une couche aisée et militarisée dans les provinces, au sein de laquelle le cheval représente un élément économique et culturel de plus en plus important, et un éloignement graduel de cette couche sociale de la culture dominante de la capitale. Au long de l'époque étudiée, le cheval reste, à notre avis, un indicateur excellent du changement social, politique, économique et culturel.

HISTOIRE DU CHEVAL MILITAIRE EN TEMPS DE GUERRE

La première question qui se pose lors de l'étude de l'introduction du cheval au Japon est une question de finalité : comme on a pu le constater, la culture équestre fut importée non pas par absorption graduelle suite à des contacts répétés, mais par un choix politique délibéré. Quelles étaient les motivations derrière ce choix ?

En étudiant l'introduction du cheval, on constate une apparente corrélation entre ce phénomène et les revers militaires essuyés par les Wa contre Koguryō à la fin du IV^e siècle. Ceci a poussé de nombreux chercheurs à proposer un lien causal : défaits par les cavaliers du nord, les Wa auraient été motivés à élaborer une cavalerie efficace à leur tour¹. Cette position est partagée par Sakamoto² et Farris³. En effet, comme on a pu le voir, pendant cette même période, on constate une prolifération importante d'armes, d'armures et de harnachements dans les sépultures des élites⁴. Sahara note d'ailleurs que la quantité de harnachements trouvée dans les tombes japonaises est nettement supérieure à celle trouvée dans les sépultures coréennes de la même époque⁵. Ce n'est d'ailleurs pas seulement la quantité d'armes et d'armures qui changea, mais leur qualité aussi : avant le V^e siècle, on trouve surtout des armes pour le combat à pied, alors qu'avec le V^e siècle, ce sont des équipements de cavalier qui se diffusent dans le mobilier funéraire⁶. Egami Namio

¹KUJI Fujiō, *op. cit.*, p. 23-58.

²SAKAMOTO Yoshio 坂本美夫, *Bagu* 馬具 (Harnachements), Tōkyō, New Science Co., 1985, p. 99-105.

³FARRIS, William Wayne, *Heavenly warriors*, Cambridge, Harvard University Press, 1995, p. 1-32.

⁴NESPOULOUS, Laurent, *op. cit.*, p. 257-262.

⁵SAHARA Makoto 佐原真, *Kiba minzoku ha konakatta* 騎馬民族ほ来なかった (Le peuple de cavaliers ne vint pas), Tōkyō, Nihon hōsōshuppan kyōkai, 1997, p. 194-195.

⁶SHIRAISHI Taichirō 白石太一郎, « Nihon rettō no kiba bunka ha dono yōnishite hajimattanoka 日本列島の騎馬文化はどのようにして始まったのか » (Comment la culture équestre a-t-elle commencé dans l'archipel Japonais ?), dans SHIRAISHI Taichirō 白石太一郎, SUZUKI Yasutami 鈴木靖民, TERASAWA Kaoru 寺澤薫 (dir.), *Makimuku hakken*

supposa même que le changement de style du mobilier funéraire et l'apparente contemporanéité avec les guerres coréennes pourraient indiquer une invasion de la part d'un « peuple de cavaliers » d'origine altaïque. Cette hypothèse quia été discutée et démentie, n'est désormais plus considérée comme probable, mais il est vrai que le caractère militaire du mobilier funéraire des élites au V^e siècle marqua une évolution inédite, et que cette évolution survint au lendemain d'une défaite militaire importante. Cela semble amener à supposer que l'adoption de la culture équestre se fit dans un contexte de guerre et pour des fins éminemment militaires : le cheval adopté au Japon était-il un cheval de guerre ?

Une analyse détaillée du phénomène guerrier à partir de l'apparition des premières traces de culture équestre est compliquée : d'un côté la plupart des données archéologiques nous viennent du contexte funéraire des élites, c'est-à-dire un contexte très spécifique et dont l'extrapolation présente des risques évidents. Deuxièmement, les sources écrites japonaises ne sont pas complètement fiables en ce qui concerne les faits survenus avant le VI^e siècle. Ceci signifie que pendant la période d'environ 150 ans où on sait que la culture équestre était importée et que les premiers haras se mettaient en place, on n'a aucune source fiable concernant le phénomène guerre. On a par exemple des références à la présence de troupe de cavalerie Wa sur la péninsule coréenne lors de guerres contre le royaume de Silla vers 365¹. Cependant, en l'absence de signes clairs d'une pratique d'élevage en 365 au Japon, ce passage demeure très douteux. De plus, la scène ne se passe pas sur les îles japonaises, mais sur la péninsule coréenne, où la culture équestre était intégrée et développée, et où le cheval de guerre était désormais un élément tactique important : il pourrait donc s'agir de troupes locales, de cavaliers coréens. Ainsi, si on peut admettre que les élites Wa adoptèrent les équipements de la culture équestre militaire de manière graduelle à partir de la seconde moitié du IV^e siècle, et que Kaya fut parmi les sources principales de cette culture à cette époque, aucun indice ne nous permet de supposer qu'à cette époque le combat monté était pratiqué au Japon.

En ce qui concerne le V^e siècle, selon le *Nihon Shoki*, le premier souverain du siècle fut Richū, et malgré le fait que le début de son règne fût marqué par une guerre interne, aucun combattant monté n'est mentionné². Même si l'on considère ce chapitre avec prudence, on ne trouve aucune référence à un possible emploi militaire du cheval. Du point de vue archéologique, on a mentionné la diffusion d'équipements militaires, ce qui pourrait indiquer une évolution dans la manière de faire la guerre au Japon. Une des innovations les plus significatives survient à la seconde moitié du V^e siècle avec le développement d'un

to *Yamatai koku no zenbō* 纏向発見と邪馬台国の全貌 (Portrait complet des fouilles de Makimuku et du pays de Yamatai), Tōkyō, Kadokawa, 2016, p. 91-101.

¹INOUE Mitsusada 井上光貞, SAKAMOTO Tarō 坂本太郎, IENAGA Saburō 家永三郎, ŌNO Susumu 大野晋, *Nihon shoki* 日本書紀 (Chroniques du Japon), *jō, ge*, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1968, *Nihon shoki, jō*, Nintoku 53.5 (365), p. 411.

²*Nihon Shoki, jō*, Nintoku 87 (400), p. 418-424.

nouveau modèle d'armure, nommée *kozane yoroi*¹, aussi connue sous le nom de *keikō*. On considère que l'armure *keikō* pouvait être utilisée à cheval, et cela pourrait être un élément en faveur de la thèse selon laquelle la culture équestre présentait dès son origine un caractère militaire. Malheureusement, mis à part l'existence d'une armure théoriquement compatible avec le combat à cheval, on ne dispose que de très peu de détails sur l'art de chevaucher à cette époque au Japon. On a pu retrouver des peintures murales dans les *kofun* datant du VI^e siècle, et elles présentent des chevaux, ou des guerriers, ou des cavaliers, mais on n'a pas d'exemple certain d'un cheval monté par un guerrier en armure. Les *haniwa* présentent un problème similaire : bien que l'on trouve un grand nombre de *haniwa* équestres entre la fin du V^e siècle et le VI^e siècle, aucune ne montre un guerrier monté² : il y a des chevaux sellés, il y a des individus désarmés chevauchant, et il y a des guerriers en armure à pied.

La seconde moitié du V^e siècle voit aussi d'autres références à la guerre à cheval dans les sources japonaises, mais, encore une fois, ces références sont toujours dans le contexte des missions en Corée. Par exemple, c'est le cas pour les faits recueillis pour la 8^e année du règne de Yūryaku (464), quand Silla fut attaquée par Koguryō et demanda de l'aide à Kaya et à Wa : le *Nihon shoki* relate que, après une dizaine de jours d'impasse entre l'armée Wa et celle de Koguryō, le commandant Wa, à la tête d'une troupe d'hommes à cheval et à pied, réussit à attirer les ennemis dans un guet-apens³. Un autre épisode de cette expédition est noté pour la 9^e année du règne, et il concerne une tentative d'assassinat de la part d'un des commandants des forces Wa. Ce passage montre de manière explicite les généraux de Wa comme étant non seulement à la tête d'un corps de cavalerie, mais comme étant clairement eux-mêmes des guerriers montés, plus précisément des archers montés⁴. Cependant, encore une fois, les seules références explicites à l'existence de chevaux de guerre sont limitées aux missions en Corée.

Il semble fort probable que, au V^e siècle, certains membres des élites militaires l'Archipel étaient des guerriers montés⁵. Cependant rien ne nous permet d'affirmer que la guerre à cheval était une tactique significative dans la stratégie générale des Iles. Il semblerait donc que, malgré le fait que le cheval de guerre

¹Sakai-shi bunka Kankō-kyoku bunka-bu bunkazai-ka 堺市文化観光局文化部文化財課, *Shikkoku no bugu, hakugin no buki* 漆黒の武具・白銀の武器 (Armures noires et armes argentées), Sakai-shi bunkazai kōken kairoku n.6, 2013, p. 41-50.

²KOBAYASHI Kenichi 小林謙一, « Hohei to kihei 歩兵と騎兵 » (Guerriers à pied et guerriers à cheval), dans SHIRAIISHI Taichirō 白石太一郎, *Kofun jidai no kōgei* 古墳時代の工芸 (Artisanat de l'époque Kofun), Tōkyō, Kodansha, 1990, p.142-149.

³*Nihon Shoki, jō*, Yūryaku 8.2 (464), p. 478-479.

⁴*Ibidem*, Yūryaku 9.5 (465), p. 482-483.

⁵KOBAYASHI Kenichi, *op. cit.*, p. 149-152.

soit en train de devenir un élément important de l'identité de certaines élites, il n'était pas encore un élément significatif dans l'art de la guerre au Japon. Si l'art du combat à cheval fut importé au Japon au V^e siècle, ne fût-ce que par les rescapés de Kūmgwan Gaya qui la pratiquaient dans leur lieu d'origine, il ne s'agit pas d'un savoir qui fut intégré dans la culture générale, et il resta probablement une pratique individuelle. Pour le reste de la classe dirigeante, le cheval restait un signe de prestige. Cependant la passion croissante de la noblesse pour la chasse montre bien que l'art de chevaucher, même si elle n'avait pas d'emploi militaire significatif, était bien en train de s'enraciner parmi les élites.

Cette absence du cheval dans les sources écrites ne se limite pas au V^e siècle : si on analyse l'un des conflits les plus significatifs du règne de Keitai, les troubles d'Iwai, on constate la même situation : aucune mention de chevaux de guerre¹. Le tertre d'Iwai comporte d'ailleurs plusieurs statues représentant de nombreux exemples de guerriers à pied et des chevaux harnachés, mais, encore une fois, on ne trouve aucune représentation de guerrier monté. On ne dispose donc pas d'éléments suffisants pour déterminer que des troupes de cavalerie jouèrent ici un rôle significatif.

Si on se penche sur le conflit suivant, la lutte entre les Soga et les Mononobe en 589, on remarque encore une fois l'absence totale de toute référence explicite à l'archer monté². Il est important de souligner que, au VI^e siècle, il est hors de doute que la culture équestre faisait désormais partie de la culture des élites japonaises : parmi les objets symboles du mobilier funéraire de cette période on trouve des sabres précieux et des harnachements décorés. Ces objets se trouvent dans des *kofun* à entrée latérale et chambre en pierre, qui sont très répandus dans l'ensemble des Iles et constituent la sépulture de choix des élites locales³. Cependant, si on peut supposer que certains individus de haut statut se battaient à cheval, on ne trouve aucun indice pouvant indiquer une présence significative du cheval sur le camp de bataille.

Une situation similaire peut être constatée encore dans la première moitié du VII^e siècle : en 638, lors de l'expédition de Kamitsukeno no Kimi no Katana contre les Emishi, aucune référence à la présence de troupes montées n'est faite, ni en ce qui concerne l'armée du roi, ni en ce qui concerne les Emishi⁴. Selon Takahashi, il est fort probable que Katana appartenait à une famille du Kantō. Il semblerait donc que la cour, à cette époque, engageait des locaux pour combattre les Emishi⁵. Si c'est le cas, il est possible qu'au moins les commandants aient été accompagnés de leurs chevaux personnels, car le Kantō était déjà à cette époque l'un des centres de la culture équestre. Cependant, la source n'en fait pas mention, et on ne dispose pas de

¹*Nihon Shoki, ge*, Keitai 21.6.3 (527), p. 34-37.

²*Nihon Shoki, ge*, Sushun 2.7 (589), p. 162-165.

³AZUMA Uchio 東潮, « Higashi Ajia sekai to no kōryū 東アジア世界との交流 » (Echanges avec le monde d'Asie Orientale), dans SHIRAIISHI Taichirō, *op. cit.*, 1990, p. 183-184.

⁴*Nihon shoki, ge*, Jomei 9.3.2 (637), p. 232-233.

⁵TAKAHASHI Takashi 高橋崇, Emishi 蝦夷, Tōkyō, Chūkō shinsho, 1989 p. 78-82.

descriptions fiables pour déceler la présence des chevaux dans le déroulement des opérations. D'autres expéditions eurent lieu sous le commandement d'Abe no Hirafu, et, une fois de plus, le cheval de guerre est complètement absent aussi bien dans la première campagne, en 658¹, que dans la deuxième, en 659².

En effet, si on s'en tient aux sources, le premier conflit où le cheval est mentionné en tant qu'élément actif du conflit, est le coup d'État de Jinshin, en 672, quand le prince Ōama réussit à s'imposer en tant qu'Empereur Tenmu. L'enjeu principal de cette guerre fut la prise de la barrière de Fuwa, qui marquait l'accès aux provinces orientales et se trouvait à environ 200 km du palais de Yoshino, où Ōama s'était retiré. Ce n'est que grâce à une grande coordination permettant au prince et aux siens de changer de montures à chaque étape que le fils d'Ōama, Takechi, put occuper la barrière avant les troupes envoyées par la cour d'Ōmi³. On peut affirmer que le sort de ce coup d'État se joua sur la capacité à communiquer et sur la rapidité de mouvement : autrement dit, pour la première fois le cheval fut intégré dans la planification d'un conflit en tant qu'élément structurel de la stratégie. En étudiant cette courte guerre, on comprend qu'à cette époque les chefs de clan disposaient des armées claniques, et qu'au moins une partie de ces guerriers étaient des combattants montés. On peut donc affirmer que la guerre à cheval existait bien au VII^e siècle, mais son évolution semble le fruit de mécanismes locaux encouragés par des élites régionales, plutôt qu'une priorité établie par la cour en prévision d'une guerre avec l'étranger.

Si on doit tirer des conclusions concernant cette première phase de l'histoire du cheval au Japon, force est de constater que, avant le coup d'Etat de Tenmu, on ne trouve aucun indice certain d'un usage stratégique du cheval de guerre sur le territoire japonais, et cela malgré le fait que les élites aient adoptée la culture équestre et la pratique de l'élevage dès les IV^e-V^e siècles. Même si on considère la diffusion d'armures adaptées comme le signe certain que l'archer monté était apparu dans l'histoire militaire japonaise, il apparaît que son rôle se limita à quelques individus ou à des conflits de petite envergure, et cela probablement jusqu'à la fin du VI^e siècle. Autrement dit, le cheval devint un élément important de la sphère rituelle et culturelle avec plus d'un siècle d'avance par rapport à la sphère militaire. Le fait que les seules mentions explicites de l'animal dans un contexte de guerre soient strictement réservées aux opérations sur le continent ne peut être une coïncidence et laisse à supposer que, d'une manière générale, cette tactique n'existait pas au Japon avant la fin du VI^e ou le début du VII^e siècle. Si la culture équestre fut adoptée suite à la défaite de 404 dans le but de créer des troupes montées pouvant faire le poids contre Koguryō, pourquoi cela n'apparaît-il pas dans les sources ? Et si les puissants des Iles pouvaient vraiment déployer des troupes de cavalerie en Corée, pourquoi sont-elles complètement absentes des conflits de l'archipel ?

¹*Nihon shoki, ge*, Saimei 4.4 (658), p. 330-331.

²*Ibidem*, Saimei 6.3 (659), p. 342-343.

³*Ibid.*, Tenmu 1 (672), p. 382-399.

Après avoir analysé les conflits majeurs survenus entre la fin du IV^e siècle et le VII^e siècle, on ne trouve pas d'indices certains qui puissent confirmer que la culture équestre fut adoptée à des fins prioritairement militaires. La coïncidence entre les revers militaires dans la péninsule et l'essor de l'élevage est plus facilement compréhensible dans le contexte de l'arrivée d'un nombre très important de ressortissants coréens fuyant le conflit sur le continent. La culture équestre n'est que l'un des savoirs que les élites japonaises purent acquérir suite à cette migration. Il apparaît qu'elle ne fut pas encouragée dans un but militaire, mais dans un but de développement de nouvelles formes d'autorité. Au moment de son introduction, le cheval était un symbole de prestige et de pouvoir plus qu'un instrument de guerre. Il est difficile d'élaborer des hypothèses sur la réalité de régions indépendantes comme le Nord-est, mais il semble évident que, pendant la longue période qui suit la guerre de 404, l'entité politique de la région centrale ne modifia pas de manière drastique sa tradition militaire d'archerie à pied.

L'idée que le cheval au Japon fut adopté en tant qu'élément militaire dérive du fait que la perte d'influence des Wa sur la péninsule coïncida avec l'adoption d'armes et de harnachements dans le rituel funéraire des élites. Cependant, comme le remarque Nespoulous, l'apparition des harnachements dans les sépultures des élites doit être interprétée comme un changement dans la forme plutôt que dans l'essence du pouvoir : les harnachements doivent être interprétés comme des biens de prestige qui viennent se substituer aux miroirs¹.

Par ailleurs, lors de la Réforme de Taika, en 645, le rôle principal du cheval pour le gouvernement qui était en train de se constituer dans la région centrale est clair : les « chevaux du gouvernement » ont comme fonction principale de permettre aux fonctionnaires de la Cour de se rendre dans les nouvelles provinces que l'on était en train de constituer, et communiquer avec le souverain². Ainsi, si le premier rôle institutionnel du cheval au Japon fut dans la sphère rituelle, son second emploi fut dans la circulation des informations et dans la diffusion de l'autorité centrale. Il apparaît que, dès son introduction, le cheval fut lié au Pouvoir : d'abord dans sa légitimation en tant qu'animal de prestige et élément rituel, puis dans l'exercice même de l'autorité, en tant que moyen de circulation des fonctionnaires, des ordres, des renseignements. Son usage sur le camp de bataille ne fut donc que le dernier, développé au niveau local par des clans qui élaborèrent leurs premières unités à petite échelle.

Il est fort probable que la raison qui explique ce délai soit à rechercher dans la difficulté du transport des premiers spécimens de la Corée au Japon : la taille réduite des bateaux et la santé délicate de la bête empêchèrent toute importation de masse. En effet, on considère que la plupart des bateaux transportant les migrants coréens ne pouvaient porter qu'un ou deux animaux à la fois³. Il est fort probable que pendant une

¹NESPOULOUS, Laurent, *op. cit.*, p. 384-395.

²*Nihon Shoki, ge*, Taika 1.8.5 (645), p. 273-277.

³Conversation eue le 27 novembre 2022 avec Mr NOJIMA Minoru 野島稔 lors de ma visite au Musée de Shijōnawate.

longue période le nombre de chevaux disponibles fut relativement réduit, surtout si on considère que les Japonais n'utilisèrent pour la guerre que des étalons. Si on tient compte du fait que pour pouvoir déployer des combattants montés chaque militaire avait besoin de plusieurs chevaux, la rareté de cette ressource empêcha probablement le développement d'une culture de la guerre à cheval pendant un long moment.

Le fait que le cheval soit avant tout un élément rituel et politique suit par ailleurs le modèle de cultures équestres du continent. En effet, bien que le style et les modalités de ces rites changent selon les régions et les périodes, cet aspect spirituel et politique du cheval est l'un des éléments les plus anciens et névralgiques de la culture équestre qui se diffusa en Asie orientale. Si la forme des équipements équestres et les modalités d'élevage changent selon les régions et la culture, l'association entre le cheval, la mort et le pouvoir semble commune à toutes les sociétés qu'on a pu étudier tout au long de notre recherche. Le Japon ne fait pas exception de ce point de vue. Sur le continent comme sur l'Archipel, le cheval jouait un rôle important dans la mort. Il est un animal de l'outre-tombe et du pouvoir.

En analysant les conflits majeurs qui se succédèrent après le coup d'État de Tenmu, la présence de troupes montées devient explicite. Les sources sont d'ailleurs très claires lorsque des groupes politiques ou ethniques particuliers sont concernés : dans le cas de la révolte de Fujiwara no Hirotsugu, par exemple, on nous informe que nombre d'hommes montés au service du rebelle étaient en réalité des Hayato. Selon les sources, ces derniers changèrent de camp, et, peu après, l'armée du rebelle fut défaite. En analysant les données dont on dispose, il apparaît que, après le départ des Hayato, Hirotsugu ait eu des grandes difficultés dans la coordination des différentes composantes de son armée, ce qui semble suggérer que les Hayato étaient centraux dans ce mécanisme. Cela implique qu'ils contribuaient à la stratégie par leur connaissance intime du territoire, ainsi que par leur capacité de mouvement, autrement dit leur capacité de servir en tant que troupes montées. En effet, comme on a pu le constater, l'île de Kyushu fut la première région à adopter l'élevage du cheval, et il est fort probable que les Hayato aient développé une culture équestre militaire particulièrement efficace, comme ce fut le cas pour les régions de l'Est et du Nord-est. Malheureusement, les sources ne décrivent pas leur culture équestre, mais il est clair qu'ils jouèrent un rôle incontournable au sein de l'armée rebelle.

De même, les sources spécifient que, lors du développement de la frontière nord-orientale, des Emishi faisaient partie des troupes impériales. Elles nous informent aussi, sans ambiguïté, du fait que ces derniers étaient des cavaliers et des guerriers montés redoutables. Il est certain que les tactiques de la cour du Yamato furent profondément influencées par l'expérience orientale : on sait que, déjà au VII^e siècle, le royaume employait des combattants Emishi dans ses rangs, non seulement dans le contexte japonais, mais aussi lors d'expéditions à l'étranger¹. Si on peut affirmer avec certitude que les Hayato et le Emishi avaient élaboré, au

¹TAKAHASHI Takashi, *op. cit.*, p. 112-115.

cours du VIII^e siècle, une culture équestre indépendante et prospère, les détails de leurs pratiques nous restent malheureusement inconnus.

Au contraire, en ce qui concerne le Gouvernement central, on trouve des références explicites aux tactiques adoptées par les armées. En particulier, dès les premiers grands conflits du VIII^e siècle, on trouve la description de la division d'une armée en mouvement en trois sections : cette formation est censée protéger les différents groupes en forçant l'ennemi à cibler plusieurs objectifs en même temps. Elle est typiquement efficace lors d'une supériorité numérique, car elle force l'ennemi à concentrer ses efforts sur une ou deux sections, en laissant au reste de l'armée la liberté de manœuvrer et de venir en aide à la section attaquée. Ceci s'avéra particulièrement efficace lorsqu'un nombre suffisant de messagers à cheval permettaient la coordination entre les différents corps. Autrement dit, cette formation était d'autant plus efficace si des chevaux pouvaient être utilisés dans les opérations de soutien. On retrouve cette manœuvre citée explicitement lors de la Guerre de 38 Ans, comme par exemple lors du passage de la rivière Koromo, en 789, où elle fut utilisée pour avancer en territoire hostile.

Au long du VIII^e siècle on constate aussi l'abandon du siège comme tactique : Hirotsugu ne cherche pas à maintenir ses positions. Au contraire, la guerre semble très mobile, le mouvement de grandes armées rendu possible par la présence de chevaux et le développement de routes. L'importance grandissante du mouvement dans la tactique au Japon s'illustre de manière particulièrement évidente lors de l'un des conflits le plus long de l'Histoire de l'Archipel : la Guerre de 38 Ans. Ici on voit une confrontation entre une armée d'État et une société non-étatique de groupes d'éleveurs. Il est hors de doute que ces campagnes militaires eurent un impact important sur la façon de diriger une guerre au Japon, et le manque de détails concernant les Emishi limite de manière tragique notre capacité à connaître et comprendre l'interaction entre le Gouvernement central et les « barbares ». Cependant les sources nous offrent bien des informations à ce sujet : les « barbares » se rassemblent comme des « bourdons » ou des « fourmis », ils s'attaquent aux forts et aux villages, mais ils se dispersent en un instant s'ils sont contrés par un nombre suffisant de soldats. La nature décentralisée de la société Emishi était clairement un problème insurmontable pour l'armée impériale : malgré le fait que cette dernière soit plus nombreuse et, très probablement, mieux armée, le manque d'objectifs décisifs en faisaient une organisation peu efficace. La métaphore entomologique est d'ailleurs très claire : le plus grand atout des Emishi était leur rapidité à se rassembler et à se disperser, et donc leur habilité à communiquer et à se coordonner. Autrement dit, l'adresse à cheval et une production importante d'animaux permirent à ces groupes de résister avec succès pendant des décennies face à une puissance militaire infiniment plus imposante.

On a d'ailleurs une idée de la taille des armées concernées et de leur composition. Par exemple, lors de sa mission en 737, Azumabito était accompagné par 1 000 cavaliers venus des six provinces de Hitachi,

Kazusa, Shimōsa, Musashi, Kōzuke et Shimotsuke¹. En effet, déjà à cette époque, les provinces du Bandō jouaient un rôle important dans la gestion des affaires militaires du Nord-est, surtout en ce qui concerne le rassemblement de troupes montées : ces troupes furent divisées en trois, un groupe suivant le général et la majorité étant chargée d'apporter une protection exceptionnelle à deux points jugés comme sensibles, Taga et Tamazukuri. On constate d'ailleurs qu'environ un quart des membres de l'escorte personnelle d'Azumabito étaient des Emishi. On peut ainsi formuler l'hypothèse que, dans cette région, l'entretien et la surveillance ordinaire des fortifications étaient une mission du *gundan*, mais dans des situations potentiellement dangereuses, les fonctionnaires embauchaient des guerriers du Bandō, voire des Emishi. Dans son ensemble, l'expédition était composée de 5 000 fantassins et 941 guerriers montés, ce qui signifie que, à cette époque, pour une mission telle que celle-ci, le général en charge se servait d'une armée où environ 18 % des effectifs étaient constitués par des archers à cheval.

Cette mission, se déroulant deux générations après le coup d'État de Tenmu, est significative de l'importance que le combattant monté avait désormais acquise. D'autre part, si l'archer monté devint un élément central dans la tactique japonaise, ceci comportait des contraintes logistiques très importantes, et cela est évident dès la mission d'Azumabito : le cheval devait être nourri et maintenu en bonne santé dans des conditions qui ne lui permettaient pas de se nourrir efficacement sur le territoire, si bien que les denrées devaient être acheminées. Le cheval fut donc en même temps le moteur et le frein de la colonisation orientale. La mission d'Azumabito s'acheva en effet de manière incomplète, après seulement une semaine. Le *Shoku Nihongi* ne mentionne aucun affrontement avec les ennemis ni aucune difficulté dans la gestion de la main d'œuvre : l'impossibilité de nourrir les chevaux fut la seule cause de cet échec.

Quarante ans environ après la mission d'Azumabito, en 774, les tensions croissantes entre les colons et les Emishi se transforma définitivement en conflit armé avec la Guerre de 38 Ans. Suite à une attaque de la part des « barbares », la cour lança la première grande campagne militaire. Une fois de plus, les troupes furent levées dans les huit provinces du Bandō qui durent envoyer entre 2 000 et 500 hommes selon la composition démographique de la province², pour un total de 11 500 soldats. Si on suppose la présence de la même proportion d'archers montés prévue que pour la mission d'Azumabito, on peut imaginer que l'armée du Bandō comptait au moins 2 070 guerriers montés, autrement dit un total d'au moins 10 350 chevaux de guerre, auxquels s'ajoutent au moins 6 900 chevaux de bât, pour un total d'environ 17 250 chevaux. Le temps entre la déclaration officielle du début de la mission et le commencement des opérations fut d'environ deux mois. La rapidité avec laquelle ces guerriers purent être rassemblés suggère que le parcours bureaucratique pour la mobilisation de l'armée avait été simplifié par rapport aux lois du Code administratif.

¹*Shoku Nihongi*, vol. 2, Tenpyō 9.4.14, Tenpyō 9.4.14 (737), p. 314-315.

²*Ibidem*, vol. 4, Hōki 5.7.25 (774), p. 436-437.

L'acquisition de guerriers montés du Bandō pour protéger la province de Dewa semble indiquer que la tactique d'élection des Emishi se basait sur la rapidité : des razzias ou des attaques fulgurantes suivies par une retraite tout aussi immédiate. Une armée constituée principalement par des fantassins est mal équipée pour intervenir, poursuivre ou prévenir. Cette tactique semble d'ailleurs efficace en défense aussi : malgré les missions répétées au-delà de la rivière, le Chinjufu semble incapable d'arrêter ou de décourager l'hostilité des Emishi, ce qui laisse supposer que ces derniers étaient en mesure de se retirer rapidement et de fuir les attaques impériales avec un minimum de pertes. La solution proposée par les fonctionnaires de la province fut de créer une position fortifiée dans le territoire ennemi. Face à cette guerre asymétrique, les fonctionnaires de la cour optèrent donc pour faire appel aux guerriers du Bandō, qui pratiquaient des tactiques similaires à celles des Emishi.

L'adresse et la capacité d'exploiter la rapidité du cheval en combinaison avec l'exploitation du terrain est particulièrement évidente lors de la victoire du chef Emishi Aterui contre l'armée impériale près de la rivière Kitakami, en 789. Il est évident que les chefs Emishi avaient les moyens et les capacités de maintenir l'ennemi sous surveillance, opérer des retraites stratégiques pour l'attirer dans une embuscade, tout en empêchant le reste de l'armée impériale de porter secours au corps bloqué sur l'autre rive. Le cheval n'est pas simplement un élément de la stratégie, mais un sujet central sur lequel on a pu élaborer des tactiques raffinées, complexes et efficaces. C'est l'emploi habile du cheval de guerre qui permit à Aterui et aux siens d'infliger une défaite cuisante à une armée considérablement plus nombreuse. Ainsi, du côté des Emishi, les chevaux étaient indispensables pour les opérations de mise en place, pour le déroulement de l'opération décisive, et pour les opérations de soutien. D'autre part, l'incapacité de l'armée impériale à maintenir un contact solide entre les différentes parties et à garder un réseau d'informations efficace par rapport à la position de l'ennemi fut un facteur important dans cette défaite. Il semblerait donc que l'emploi du cheval n'ait pas été aussi développé que chez les Emishi. Dans plusieurs passages, on a l'impression que les opérations de mise en place avaient comme but principal de limiter la mobilité de l'ennemi, et elles étaient probablement menées pour la plupart par des hommes à pied. Malgré la participation des guerriers du Bandō, il semble que le chargeur de guerre était probablement réservé aux opérations décisives. Cela peut s'expliquer par le fait que, proportionnellement, la culture équestre était moins répandue auprès des sujets impériaux qu'auprès des Emishi.

En effet, la plupart des colons envoyés dans la province de Mutsu étaient des paysans déplacés, voire des individus sans attaches ou position, donc des gens qui, très probablement, n'avaient pas accès à la culture équestre. D'autre part, les Emishi semblent avoir développé un système économique très lié à l'élevage et à la chasse à cheval. L'armée impériale s'appuyait beaucoup sur les guerriers du Bandō, qui étaient sans doute accompagnés de leurs propres montures. Cela comportait, comme on a pu le constater auparavant, des contraintes logistiques importantes, ce qui explique au moins en partie le fait que l'armée impériale, tout en

faisant de l'archer monté son atout, ne pouvait pas adopter les tactiques Emishi, basées presque exclusivement sur la mobilité et la guerre à cheval.

Les grandes campagnes militaires contre les Emishi furent suspendues définitivement au début du IX^e siècle. On peut douter du contrôle effectif que la cour exerçait sur le Nord-est, et en particulier sur la région au nord du fort d'Akita. Il est certain que ces campagnes militaires, et leurs résultats limités, eurent un impact sur l'approche adoptée par la cour vis-à-vis de la guerre. On a pu constater que, à ce stade, l'idée d'une armée provinciale de conscrits sous le contrôle direct du Gouvernement central avait été abandonnée depuis plusieurs décennies. Au lieu de s'acharner sur l'institution du *gundan*, le Gouvernement se reposa de plus en plus sur des bandes privées de professionnels ou semi-professionnels. Notamment, la cour encouragea progressivement les gouverneurs et d'autres fonctionnaires provinciaux à intégrer des militaires qualifiés dans leurs équipes¹. Un gouverneur qui partait pour l'Est pouvait emmener avec lui jusqu'à 50 hommes, parmi lesquels des combattants professionnels², ce qui encouragea le développement de familles guerrières³. Dans une sorte de vaste retour historique, après avoir démantelé les armées claniques d'avant le Code administratif, au X^e siècle l'armée privée de la maisonnée reprit un rôle central. La pratique de la guerre dans l'Est subit ainsi une tendance vers une confusion entre la sphère publique et la sphère privée, tendance si caractéristique à cette époque⁴. De plus, ayant renoncé à la conquête violente de l'Est, la cour adopta des mesures de déplacement plus ou moins imposées des « barbares soumis », qui furent installés en particulier dans les provinces du Bandō. L'emploi prolongé des combattants du Bandō dans les campagnes contre les Emishi, et la cohabitation avec ces mêmes Emishi, eurent un impact indéniable dans le développement de la culture équestre militaire de la région.

Il est difficile de déterminer quand la bande devint l'élément central du système militaire. Selon Friday, ces groupes existaient dès la fin du VIII^e siècle, au début sous la forme d'organisations hors-la-loi, de groupes de bandits⁵. Ces groupes se seraient développés, devenant une forme d'organisation régie par des liens personnels forts et articulés, puis une organisation légitimée par son utilité vis à vis le Gouvernement central. D'un point de vue tactique, on peut voir que la « bande » typique de ce X^e siècle était constituée de deux parties principales : l'archer lourd monté et l'homme à pied. Le premier était le cœur même de la bande, et

¹FRIDAY, Karl, *op. cit.*, p. 70 -80.

²HERAIL, Francine, *Gouverneurs de province et guerriers dans les Histoires qui sont maintenant du passé (Konjaku monogatari-shū)*, Paris, Collège de France, 2004, p.30 -33.

³MOTOKI Yasuo 元木泰雄, *Bushi no seiritsu 武士の成立 (La naissance des guerriers)*, Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan, 1994, p. 22-25.

⁴KAWAJIRI Akio 川尻秋生, *Yureugoku kizoku shakai : Heian jidai 揺れ動く貴族社会 : 平安時代 (Société noble tremblante : l'époque Heian)*, Tōkyō, Shōgakukan, 2008, p.17-53.

⁵FRIDAY, Karl, 1992, p.80-121.

il resta l'un des éléments décisifs du champ de bataille jusqu'à la guerre de la Cour du Sud et du Nord (1336-1392). Pour les troupes non montées, on hésite à employer le terme de « fantassin », car il s'agissait d'une catégorie si hétérogène que le terme flou d'« homme à pied » nous semble plus à propos. Ils étaient généralement armés d'une lance et d'un arc. Ils se protégeaient souvent derrière des *tate*, des pavois fixés au sol¹.

La révolte de Taira no Masakado constitue l'événement-loupe idéal pour l'étude des tactiques et de la culture équestre militaire dans le Bandō dans la première moitié du X^e siècle. On constate d'abord que tous les hommes concernés étaient des éleveurs qui disposaient de hardes considérables. De plus, ils étaient à la tête de bandes personnelles de « suivants », *jūruī*, des combattants montés semi-professionnels qui leur étaient attachés par des liens personnels extrêmement forts, qui étaient à la fois asymétriques mais réciproques. Cela leur donnait le pouvoir économique et militaire d'exercer une influence considérable sur d'autres habitants de la région, avec lesquels ils maintenaient des alliances. À la différence des *jūruī*, ces alliés, *banruī*, n'avaient pas de liens personnels avec ces chefs. Au contraire, les relations entre un chef et ses *banruī* étaient extrêmement instables, et on constate que ces derniers pouvaient se disperser avec une grande rapidité si la situation tournait en leur défaveur.

En lisant le *Shōmonki*, il semblerait qu'une bataille comportait généralement un lieu de rendez-vous, où les hommes à pied créaient des lignes de pavois se faisant face et laissant un vaste espace au milieu. Des groupes de cavaliers s'affrontaient au milieu de ces deux lignes de protection, en échangeant des volées de flèches et en essayant de manœuvrer en fonction du terrain et du vent. Cependant, si on analyse plus en détail les affrontements relatés par le *Shōmonki*, on constate que la guerre parmi les groupes armés du Bandō était le plus souvent extrêmement mobile, et basée sur la rapidité et l'effet surprise. En effet, la source indique que l'habileté de Masakado à gagner la plupart de ces affrontements était liée en bonne partie à sa capacité à se maintenir au courant des mouvements de ses ennemis de manière à les éviter ou les intercepter. Malgré le fait que Masakado soit souvent en désavantage numérique, sa capacité de voler l'initiative à ses oncles détermina souvent sa victoire. Cela était possible grâce à un réseau d'observateurs et de sentinelles montées patrouillant dans les points sensibles : cela est particulièrement évident quand Taira no Yoshikane chercha sans succès de surprendre son neveu Masakado par une attaque nocturne.

La disponibilité d'un grand nombre de chevaux était ainsi indispensable pour la survie d'un chef, ce qui explique les pillages particulièrement destructifs auxquels s'adonnaient les guerriers de cette époque s'ils arrivaient à mettre la main sur l'une des bases de leur rival. Le vol et la destruction par le feu sont pratiqués par Yoshikane et les siens, mais aussi par Masakado lui-même. Comme on a pu le constater dans le chapitre 3.d, cela pouvait avoir comme but celui de terroriser les *banruī* et les dissuader de prêter leur soutien au chef

¹KAWAJIRI Akio 川尻秋生, *Shōmonki wo yomu 将門記を読む* (Lire le *Shōmonki*), Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan, 2009, p. 88-113.

défait, mais parfois il s'agissait simplement de détruire les infrastructures nécessaires à la production et à l'entraînement des chevaux de guerre. Le cheval de guerre est désormais un élément militaire absolument indispensable.

D'autre part, comme on a pu le constater, le cheval représente un fardeau logistique considérable. En effet, les armées de cette époque pouvaient être rassemblées avec une grande rapidité et fréquence, mais pour une période très courte, quelques jours. Il est évident que les bandes armées n'avaient pas l'autonomie que pouvaient avoir les armées d'État de la période précédente, et à chaque jour passé sur le camp, le potentiel militaire de leurs chevaux diminuait. On a pu voir comment, lors de la chasse du mont Tsukuba, Yoshikane réussit à éviter son neveu Masakado assez longtemps pour que ce dernier retourne à ses bases sans avoir pu l'affronter. Malgré le théâtre relativement exigu du mont Tsukuba, Masakado ne pouvait évidemment pas se permettre de maintenir sa bande et ses alliés mobilisés pour une période prolongée.

De la même manière, après avoir franchi le pas de la révolte contre l'État, Masakado rassembla en quelques semaines une armée d'environ 8 000 hommes, avec lesquels il se lança à la recherche de son cousin Taira no Sadamori et ses alliés. Cependant ce dernier, soutenu par Fujiwara no Hidesato, parvint à se cacher dans les montagnes de Shimotsuke et, après plusieurs jours, Masakado fut forcé de congédier la quasi-totalité des combattants, ne restant qu'avec un millier d'hommes. Lors de la bataille finale du Mont Kita, il n'en avait que 400. Une fois la grande armée rebelle congédiée, Sadamori et Hidesato regroupèrent leurs propres bandes et alliés, environ 4 000 hommes selon le *Shōmonki*. Ils furent vite repérés par l'un des chefs de bande de la suite de Masakado, qui essaya de les attaquer malgré le désavantage numérique écrasant. Cette décision, qui s'avéra très mauvaise, offre un aperçu important du fonctionnement des armées à cette époque. On constate en effet que le *Shōmonki* mentionne la subdivision en trois ailes. Cependant, on remarque aussi que les bandes qui constituaient ces trois ailes pouvaient agir avec beaucoup d'indépendance.

Finalement, la dernière bataille de Masakado illustre de manière claire les risques encourus par une bande quand une mission se prolongeait trop longtemps : après avoir essayé sans succès d'attirer ses ennemis sur un terrain défavorable, Masakado fit planter ses pavois en provoquant un affrontement direct. Malgré un succès initial, qui provoqua la fuite précipitée de la grande majorité de l'armée loyaliste, le cheval de Masakado défaillit, sans doute affaibli par la mission prolongée. En effet, l'autonomie réduite de la bande de guerre était ici davantage réduite par le fait que cette bataille se déroula au cœur de l'hiver : les chevaux n'avaient ainsi aucun moyen de se nourrir. La défaillance du cheval de Masakado est présentée par le *Shōmonki* comme le moment critique qui fit basculer la bataille : le rebelle fut frappé d'une flèche, et son armée se désintégra rapidement.

Ce dernier fait d'arme des rebelles du Bandō n'est pas simplement une image poignante des conséquences de la fatigue et de la malnutrition sur les chevaux, il est aussi très révélateur du type de lien social qui régissait ces groupes : les membres de la bande personnelle d'un chef, à la différence d'un soldat régulier d'une armée institutionnelle, étaient liés à la personne du chef. On comprend, en lisant le *Shōmonki*,

que les hommes d'un chef lui apportent un soutien militaire stable en échange de protection politique et d'un retour économique. Ceci est explicitement dit dans l'épisode de Fujiwara no Haruaki, où la source nous informe qu'il agressait les voyageurs pour enrichir sa famille et récompenser ses suivants¹. Le cheval, et le cheval de guerre en particulier, jouait d'ailleurs un rôle très important aussi dans ce domaine : peu avant l'attaque nocturne à la résidence d'Iwai, Yoshikane réussit à convaincre Hasesukabe no Koharumaru de lui servir d'espion en lui offrant de le faire « suivant à cheval ». Le cheval joue ainsi un rôle central dans la création de liens d'homme à homme typiques de la sous-culture guerrière de la région. On peut ainsi affirmer que le cheval de guerre fut un élément culturellement et économiquement important dans le développement de ce qui sera la base du système vassalique japonais. Autrement dit, ces faits sont indicatifs de l'évolution sociale et économique qui était en cours au sein des groupes guerriers, et qui constituera la base de la société militaire de Kamakura.

Si on considère que cette révolte fut écrasée non pas par l'armée officielle envoyée de la Capitale, mais par des bandes privées de guerriers locaux, on peut conclure que ces troubles illustrent l'aboutissement d'un système fait de deux composantes majeures : des aristocrates militaires de la Capitale et des combattants de la province, dont la plus grande partie était constituée de membres de maisonnées exerçant de façon héréditaire le métier des armes². Si d'un côté la cour avait tendance à réserver l'application de la coercition armée à ces familles militaires, les pouvoirs conférés à ces chefs de bande n'étaient qu'occasionnels et limités par décret, à la différence des fonctions réservées à l'aristocratie civile³.

En ce qui concerne le rôle du cheval dans la pratique de la guerre, il est évident que cet animal était désormais un élément central de la tactique : la rapidité de déplacement, la possibilité d'éviter ou de surprendre un adversaire, et la mobilité des combattants lors des affrontements sont des thèmes constants dans la chronique de cette révolte, aussi bien dans sa phase privée que lors de son évolution subversive. Lors de l'attaque nocturne à la résidence d'Iwai, on constate que des troupes montées étaient utilisées pour assurer la sécurité des bases et la surveillance du territoire, et étaient ainsi concernées par ce que l'on pourrait définir comme des « opérations de soutien ». On voit d'ailleurs que des bandes pouvaient s'activer de manière indépendante pour contrer les actions des commandants ennemis. Lors de la traque sur le mont Yubukuro, l'habileté des bandes appartenant à la coalition de Yoshikane à éviter tout affrontement avec Masakado fut aussi dépendante de la capacité des différents groupes à maintenir un contact rapide et

¹YANASE Kiyoshi 柳瀬喜代志, YASHIRO Kazuo 矢代和夫, MATSUBAYASHI Yasuaki 松林靖明, SHIDA Itaru 信太周, INUI Yoshihira 犬井善寿, *Shōmonki, Mutsu waki, Hōgen monogatari, Heiji monogatari* 将門記. 陸奥話記. 陸奥話記. 平治物語, Tōkyō, Shōgakukan, 2002, p. 54-57.

²FARRIS, William Wayne, *op. cit.*, 1995, p. 120-162.

³JOUN DE LONGRAIS, Frédéric, *L'Est et l'Ouest*, France, A. Bontemps, 1958, p. 167-214.

efficace, frustrant ainsi les tentatives de l'ennemi de forcer une bataille. On peut ainsi affirmer que le cheval fut un élément central dans les opérations de mise en place. Finalement, on constate que l'accès à des montures reposées et de bonne qualité était tout à fait crucial lors des affrontements rangés ou, en d'autres termes, lors d'opérations décisives.

Il est important de souligner que le nombre de combattants montés était minoritaire par rapport aux troupes à pied. De plus, ces dernières, bien qu'ignorées par les sources la plupart du temps, étaient un élément fondamental de la tactique de l'époque. Cependant, il apparaît aussi que le type de guerre et de défense pratiqué au X^e siècle dans les provinces orientales était profondément influencé par l'usage du cheval. À la différence d'autres batailles étudiées jusqu'à présent, il est clair que la mobilité offerte par l'usage de cet animal était désormais une caractéristique déterminante de la guerre, avec des coalitions pouvant se réunir avec une grande rapidité et se disperser tout aussi vite. Pour subvenir au fardeau logistique imposé par la présence de plusieurs centaines, voire milliers, de chevaux, les opérations étaient très courtes, souvent organisées dans des périodes de basse activité agricole. On remarque d'ailleurs des similitudes entre les tactiques adoptées par les guerriers de l'est et celles pratiquées par les Emishi, près de 150 ans auparavant. Comme on a pu le constater dans les chapitres précédents, le Bandō avait participé de manière importante aux campagnes de « pacification », et de très nombreux *fushū* y avaient été installés par le gouvernement. Il est fort probable que cette pratique tactique fut le fruit d'une synthèse entre la tradition économique de la région, centre de production équestre dès le V^e siècle, et la science militaire Emishi des VIII^e et IX^e siècles.

CONCLUSION

L'histoire du cheval à travers l'Asie met en avant un certain nombre de motifs récurrents. Il semblerait que la longue collaboration des sociétés humaines et de ces animaux se base avant tout sur une grande compatibilité éthologique, une compréhension mutuelle et instinctive des deux populations qui n'existaient pas avec d'autres espèces sauvages. Une fois le pas de la domestication franchi, le cheval fournit à ces groupes une possibilité de mouvement jusqu'alors impossible à atteindre. Cette contraction de l'espace fut un facteur important dans l'évolution des sociétés d'éleveurs. On constate d'ailleurs que l'association entre l'animal et la guerre est très ancienne, déjà présente auprès de la culture Sintashta. Cependant, c'est avec l'adoption de la culture équestre de la part de la Chine que l'on remarque l'un des motifs les plus marquants dans la symbiose entre chevaux et humains : l'association du cheval à l'autorité royale.

Il apparaît que dans plusieurs cas la culture équestre se développa dans un contexte de formation de l'État : le cheval est l'animal du roi, il tire son char, annonce sa naissance, il l'accompagne dans la tombe. Cette association peut se remarquer en Chine, et dans la péninsule coréenne avec Kojosŏn, Puyŏ, Koguryŏ et Silla. L'élaboration d'un système étatique s'accompagne souvent de la création d'institutions vouées à une gestion, ou du moins un contrôle, de la production équestre de la part du Gouvernement central. Cette tendance n'est toutefois pas universelle : Kaya disposait d'une culture équestre militaire très accomplie, sans

pour autant suivre la même évolution en royaume centralisé que ses voisins. Au Japon l'adoption du cheval et l'essor de l'élevage ne correspondent pas à une période de formation de l'État, mais ils se situent néanmoins dans un contexte d'institutionnalisation de l'autorité et de stratification sociale. Il est fort probable que l'usage de cet animal, dans le contexte purement rituel ou symbolique, ou comme moyen de transport, est un facteur qui peut contribuer à des mécanismes de stratification et de centralisation du pouvoir. Toutefois il est important de considérer que la culture équestre, et en particulier la culture équestre militaire, s'est développée de manière différente et originelle auprès des différents groupes, et que des motifs récurrents ne doivent pas masquer la complexité du phénomène.

La culture équestre qui arriva au Japon est non seulement une culture mûre, mais elle est composite, réunissant les influences de plusieurs sources. Elle hérite de la tradition chinoise, mais aussi de celle de l'Asie nord-orientale et des apports originaux de la Péninsule coréenne. Les royaumes du sud de la Corée et la Confédération de Kaya furent sans doute les acteurs principaux dans l'importation de cette activité, eux-mêmes ayant déjà hérité d'une culture composite.

Au Japon, le cheval fut d'abord l'un des éléments employés, dans un contexte rituel, dans l'élaboration de nouvelles formes d'autorités. Dès son arrivée, il fut associé au pouvoir, et très vite il devint un moyen de distinguer le souverain. Dès les premières tentatives d'établir une forme étatique centralisée, au VII^e siècle, le cheval devient avant tout un moyen de transport, le vecteur qui permettait aux ordres du souverain et aux comptes rendus des fonctionnaires de circuler de manière efficace. Il est certain que, tout comme en Asie centrale, cette contraction soudaine de l'espace eut un impact important sur l'évolution de la société. Comme on a pu le constater, le système des chevaux de Poste resta une priorité pour la cour du Yamato au moins jusqu'au X^e siècle, où on commence à entrevoir un désengagement de la part du Gouvernement central, qui se reposa de plus en plus sur la sphère privée. Malgré cela, pendant près de trois siècles, le cheval fut le vaisseau de la volonté du souverain, le moyen avec lequel ce dernier put établir un contrôle politique direct sur le territoire, et pas seulement une influence culturelle.

Le cheval devint finalement un élément important de la stratégie pendant le VII^e siècle. Beaucoup d'aspects de l'histoire du cheval de guerre nous restent malheureusement inconnus ou flous, comme par exemple la genèse de la guerre à cheval auprès des Hayato ou des Emishi. Ce qui est certain, c'est que l'existence même du cheval de guerre nécessitait un investissement économique important et la mise en place d'infrastructures complexes. Pour avoir une idée de la charge économique qu'un guerrier monté représentait, Boutruche cite le capitulaire de Thionville (805), où on lit qu'il fallait au moins douze manses pour l'entretien d'un seul de ces combattants¹. Or, la taille d'une manse changeait de région en région, aussi bien que la rentabilité de la terre. Il est donc compliqué de deviner la surface de ces douze manses. Toutefois,

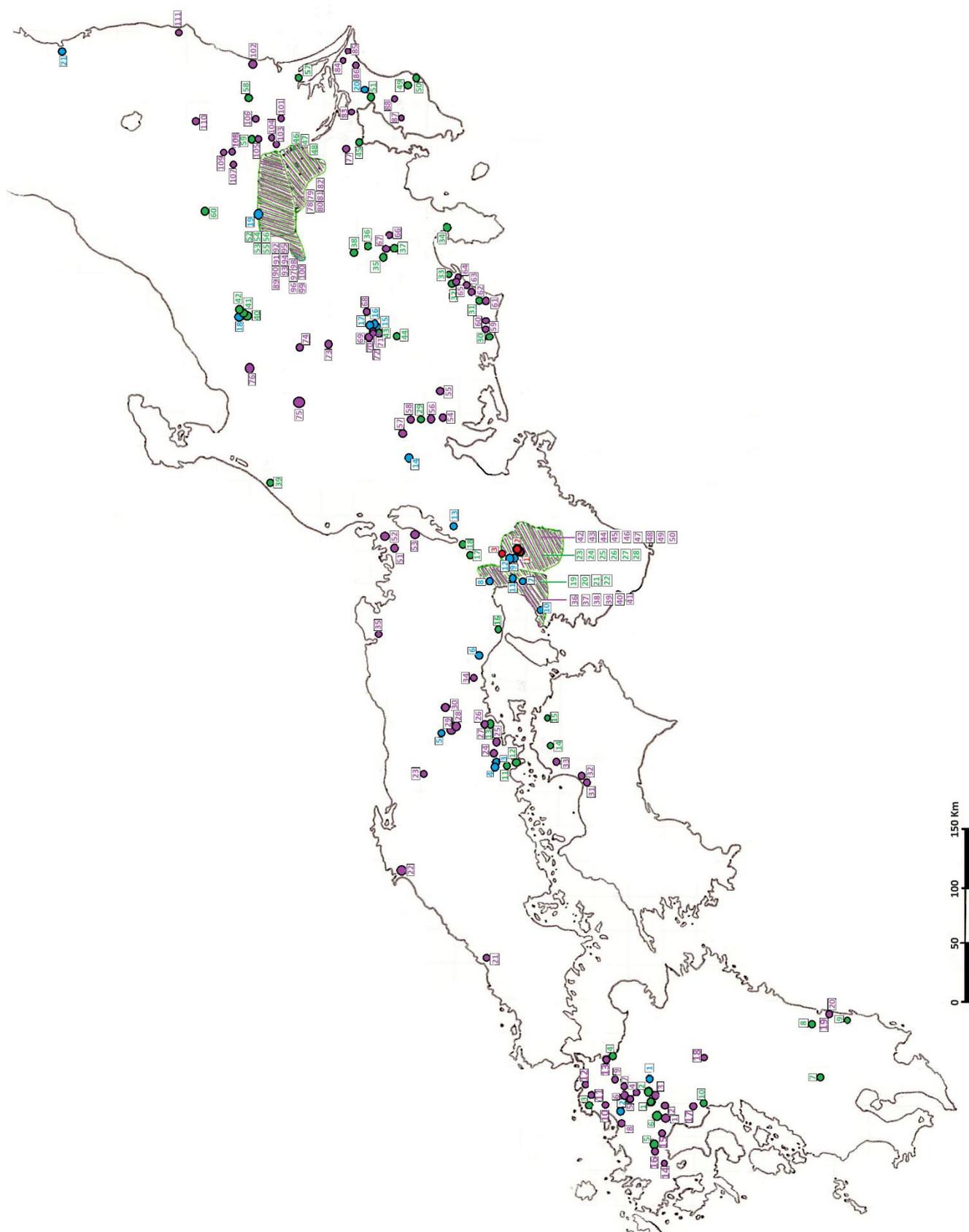
¹BOUTRUCHE, Robert, *Seigneurie et féodalité*, Paris, Aubier, 1968, p. 161-198.

si on fait une moyenne hypothétique, cela représente environ 130 hectares pour un cavalier. Les difficultés logistiques pour maintenir des troupes montées et la nécessité stratégique de disposer d'un nombre suffisant d'archers à cheval est évidente tout au long de la période étudiée.

Le cheval de guerre ne fut pas simplement une révolution du combat : il fut une révolution économique et sociale. On a souvent remarqué l'importance des *shōen* dans la naissance de réseaux de dépendances privées entre individus de différentes couches sociales, mais la même chose peut être affirmée en ce qui concerne les *maki* : ces centres, nécessaires aux besoins militaires de l'Empire, jouèrent un rôle important dans l'évolution de la société. Au X^e siècle, comme on a pu le voir, la guerre à cheval n'était pas simplement une manière de maintenir le contrôle sur le territoire, mais aussi la source d'un nouveau type de lien social caractéristique des groupes guerriers.

L'étude du cheval, et en particulier du cheval de guerre, offre d'innombrables occasions d'approfondissement. L'évolution de la manière dont ces animaux étaient produits, gérés et employés reflète les mécanismes plus amples qui touchent la gestion du pouvoir et de l'administration. En effet, l'étude du cheval de guerre est une fenêtre nous permettant de mieux analyser la manière dont différentes sociétés ont géré et exercé le pouvoir coercitif propre à l'autorité. Une compréhension développée de la manière dont ces animaux furent gérés peut nous aider à mieux comprendre l'évolution du pouvoir au Japon.

Annexe I : Liste chronologique des *kofun* contenant pièces de harnachements¹



¹ Cette liste n'est pas un catalogue complet de tous les sites funéraires contenant des harnachements, elle ne concerne que les sites étudiés par l'auteur lors de l'écriture de cette thèse.

LEGENDE

Rouge : IV^e siècle

- 1, Hashihaka 箸墓古墳
- 2, Kurotsuka 黒塚古墳
3. Tōdaiji-yama 東大寺山古墳

Bleu : Première moitié du V^e siècle

1. Tsuki-no-oka 月ノ岡古墳
2. Rōji 老司古墳
3. Tsukuriyama 造山古墳
4. Zuian 随庵古墳
5. Ikkan 3 一貫 3 号墳
6. Ikejiri 2 池尻 2 号墳
7. Shichikan-yama 七観山古墳
8. Kuratsuka 鞍塚古墳
9. Oshishizuka 御獅子塚古墳
10. Nishikoyama 西子山古墳
11. Konda-Maruyama 誉田丸山古墳
12. Uwanabe 5 ウワナベ 5 号墳
13. Shinkai 1 新開 1 号墳
14. Naka-Hachiman 中八幡古墳
15. Monomizuka 物見塚古墳 et de
16. Takaoka 4 高岡 4 号古墳
17. Araibara 新井原古墳群
18. Iizunasha 飯綱社古墳
19. Idefutagoyama 井出二子山古墳
20. Ōsaku 31 大作 31 号墳
21. Yoshinouchi 1 吉ノ内 1 号墳

Vert : Seconde moitié du V^e siècle

1. Odacha usuzuka 小田茶臼塚古墳
2. Tsukadō 塚堂古墳
3. Tsuyazaki 津屋崎古墳
4. Inadō 21 稲童 21 号墳
5. Maruyama 円山古墳
6. Higashio Ōtsuka 東尾大塚古墳
7. Kokibaru 小木原古墳
8. Mutsunobara 六野原古墳

9. Shimokitakata 5 下北方 5 号墳
10. Etafunayama 江田船山古墳
11. Tenguyama 天狗山古墳
12. Higashizuka 東塚古墳
13. Tsukiyama 築山古墳
14. Oka-no-midō 岡の御堂古墳
15. Kawakami 川上古墳
16. Inamino 2 印南野 2 号墳
17. Futakoyama 二子山古墳
18. Kokuzuka 穀塚古墳
19. Karatoyama 唐櫃山古墳
20. Nagamochiyama 長持山古墳
21. Minamizuka 南塚古墳
22. Tōzuka 塔塚古墳
23. Niizawasen 166 新沢千 166 号墳
24. Ushirodo 3 後出 3 号墳
25. Sekkōzan 石光山古墳
26. Mochida 49 持田古墳群
27. Uwanabe Yamato 5 ウワナベ大和 5 号墳
28. Koyagatani 小屋ヶ谷古墳
29. Shidami Ōtsuka 志段味大塚古墳
30. Ōmichinishi F5 大道西古墳 F5 号墳
31. Numagami 3 沼上 3 号墳
32. Nishinomiya 1 西ノ宮 1 号墳
33. Ikedayama 池田山古墳
34. Tada Ōtsuka 4 多田大塚 4 号墳
35. Kankanyama かんかん山古墳
36. Inariyama 稲荷山古墳
37. Teranomae 寺の前古墳
38. Shōzuka 莊塚古墳
39. Wadayama 2 和田山 2 号墳
40. Beppu todomeki 1 別府トドメキ 1 号墳
41. Hayashikuro 1 林畔古墳 1 号墳
42. Kamiikenotaira 5 上池ノ平 5 号墳
43. Araibara 新井原古墳
44. Ōtsuka 大塚古墳
45. Kamezuka 亀塚古墳
46. Inariyama 稲荷山古墳
47. Yōmeiji 永明寺古墳

48. Wakaōji 若王子古墳
49. Yokoyama 1 横山 1 号墳
50. Ōhara 大原古墳
51. Kitsune-zuka 39 狐塚 39 号墳
52. Sawanomura 63 沢野村 63 号墳
53. Shimoshiba yakkōfun 下芝谷ツ古墳
54. Shiroishi Inariyama 白石稻荷山古墳
55. Ebisumori 蛭子森古墳
56. Kamitaki 上滝古墳
57. Sanmaizuka 三味塚古墳
58. Tennōzuka 天王塚古墳
59. Suzumenomiya Ushizuka 雀宮牛塚古墳
60. Iitsunayama 10 飯綱山 10 号墳

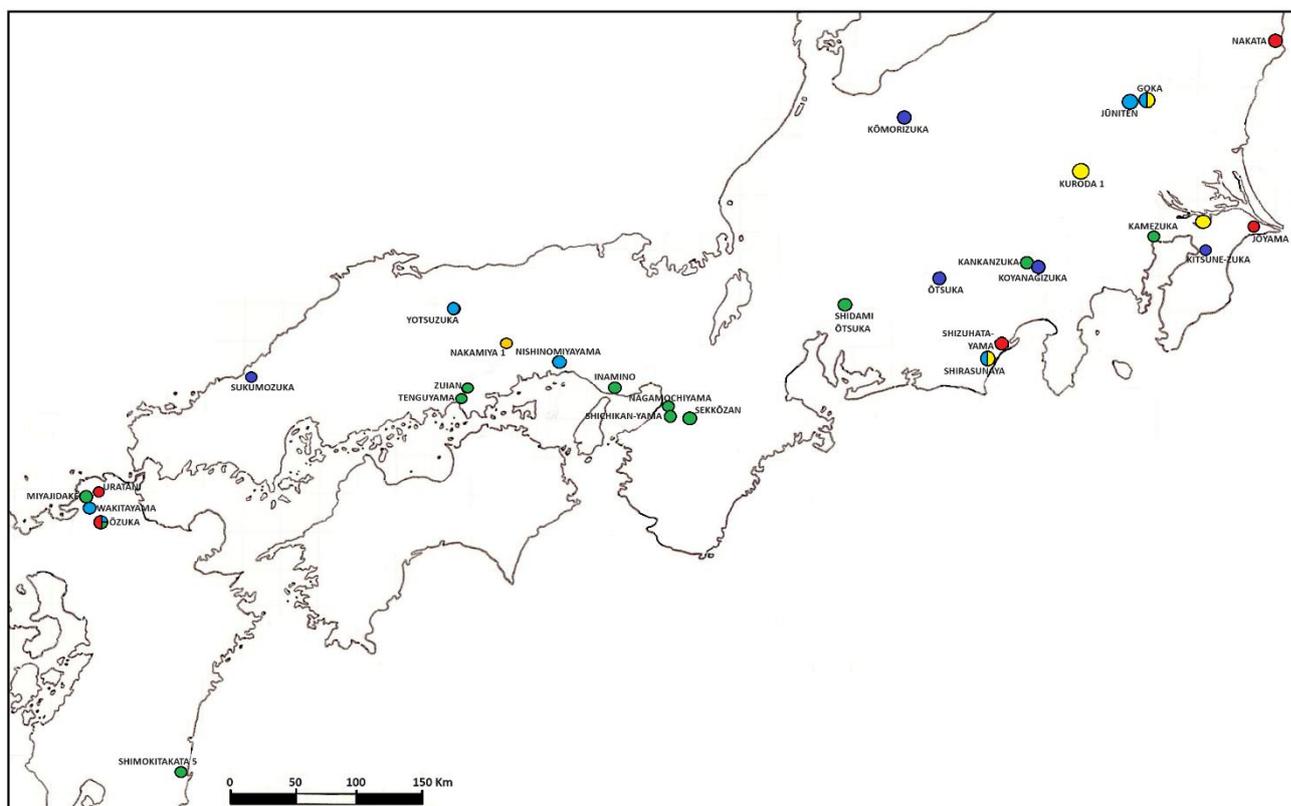
Violet : VI^e siècle

1. Iwatoyama 岩戸山古墳
2. Kugizaki 3 釘崎 3 号墳
3. Maehata 前畑古墳
4. Chausuzuka 茶臼塚古墳
5. Shingyōbō 新行坊古墳
6. Ōtsuka 王塚古墳
7. Ōtsuka 大塚古墳
8. Takazaki 2 高崎 2 号墳
9. Sesudono セスドノ古墳
10. Wakitayama 脇田山古墳
11. Uratani 浦谷 5 号墳
12. Takehara 竹原古墳
13. Banzuka 番塚古墳
14. Shiomi 潮見古墳
15. Ishizuka 石塚古墳
16. Ipponmatsu 一本松古墳
17. Eta-ana Kannon 江田穴観音古墳
18. Shiozuka 塩塚古墳
19. Aoki 5 櫛 5 号墳
20. Aoki 6 櫛 5 号墳
21. Sukumozuka スクモ塚古墳
22. Ageshima 上島古墳
23. Yotsuzuka 四ツ塚古墳
24. Ōbosan 王墓山古墳
25. Akai 赤井古墳
26. Iwata 14 岩田 14 号墳
27. Kitayama 2 北山 2 号墳
28. Nakamiya 1 中宮 1 号墳

29. Nagaune Yamakita 長畝山北古墳
30. Konaka 小中古墳
31. Tōgūsan 東宮山古墳
32. Kyōkaoka 経ヶ岡古墳
33. Ōhakayama 王墓山古墳
34. Nishimiyayama 西宮山古墳
35. Yubunesaka 2 湯舟坂 2 号墳
36. Kankōji 75 寛弘寺 75 号墳
37. Yamahata 22 山畑 22 号墳
38. Yamahata 33 山畑 33 号墳
39. Kaihokuzuka 海北塚古墳
40. Tomokigurumazuka 富木車古墳
41. Narutaki 鳴滝古墳
42. Nakatabe Kitsunezuka 額田部狐塚古墳
43. Tamaki 1 珠城 1 号墳
44. Tamaki 3 珠城 3 号墳
45. Futazuka 二塚古墳
46. Minamiada Ōtsukayama 南阿田大塚古墳
47. Fujinoki 藤ノ木古墳
48. Misato 三里古墳
49. Hirabayashi 平林古墳
50. Otsusaka 4 忍阪 4 号墳
51. Ōtani 大谷古墳
52. Maruyamazuka 丸山塚古墳
53. Inariyama 稻荷山古墳
54. Matsugahora 9 松ヶ洞 9
55. Toyoda Ōtsuka 豊田大塚古墳
56. Chausuyama 茶臼山古墳
57. Ōmachi 1 大待 1 号墳
58. Nishiorayama 西洞山古墳
59. Koshikizuka 籠塚古墳
60. Utōgaya 宇洞ヶ谷横穴
61. Tsurube Otoshi 7 釣瓶落 7 号墳
62. Shirasunaya C-2 白砂ヶ谷 C-2 号墳
63. Shinmei-yama 4 神明山 4 号墳
64. Shizuhata-yama 賤機山古墳
65. Mikoyahara 御小屋原古墳
66. Tenjinzuka 天神塚古墳
67. Koyanagizuka 古柳塚古墳
68. Tsuka-ana ichigō 塚穴一号墳
69. Kuruwa 2 郭 2 号墳
70. Azechi 1 畦地 1 号墳
71. Araibara 9 新井原 9 号墳

72. Shōseiji 正清寺古墳
73. Mishaguji 御社宮司古墳
74. Uehara G-1 上原 G-1 号墳
75. Kashiwagi 柏木古墳
76. Kōmorizuka コウモリ塚古墳
77. Ichiyazuka 一夜塚古墳
78. Shōgunyama 将軍山古墳
79. Dōmantsuka どうまん塚古墳
80. Kuroda 1 黒田 1 号墳
81. Miyanishi 宮西古墳
82. Suwayama 諏訪 1 号墳
83. Hōōtsuka 法皇塚古墳
84. Zensōji-yama 禅昌寺山古墳
85. Jōyama 1 城山 1 号墳
86. Sekimukai 関向古墳
87. Kinreizuka 金鈴塚古墳
88. Ekoda Kinkazuka 子田金環塚古墳
89. Watanuki Kannonyama 綿貫観音山古墳
90. Kinnanzuka 金冠塚古墳古墳
91. Dainichizuka 大日塚古墳
92. Kojō Inariyama 古城稻荷山古墳
93. Kannon-zuka 観音塚古墳
94. Raiden jinja 雷電神社古墳
95. Yanase Futagozuka 梁瀬二子塚古墳
96. Suwa jinja 諏訪神社古墳
97. Yamana Haraguchi II-2 山名原口 II-2 号墳
98. Hiraichiku 1 平井地区 1 号墳
99. Ege 恵下古墳
100. Hachiman Kannon 八幡観音塚古墳
101. Ueno 上野古墳
102. Nishiōzuka 1 西大塚 1 号墳
103. Onotankon 1 小野巢根 1 号墳
104. Atagoyama 愛宕山古墳
105. Nanamawari Kagamizuka 七廻鏡塚古墳
106. Mashiko Tennōzuka 益子天王塚古墳
107. Jūniten 十二天古墳
108. Goka 五箇古墳
109. Miyashita 宮下古墳
110. Ōtsuka shinden 大塚新田古墳
112. Nakata 中田横穴

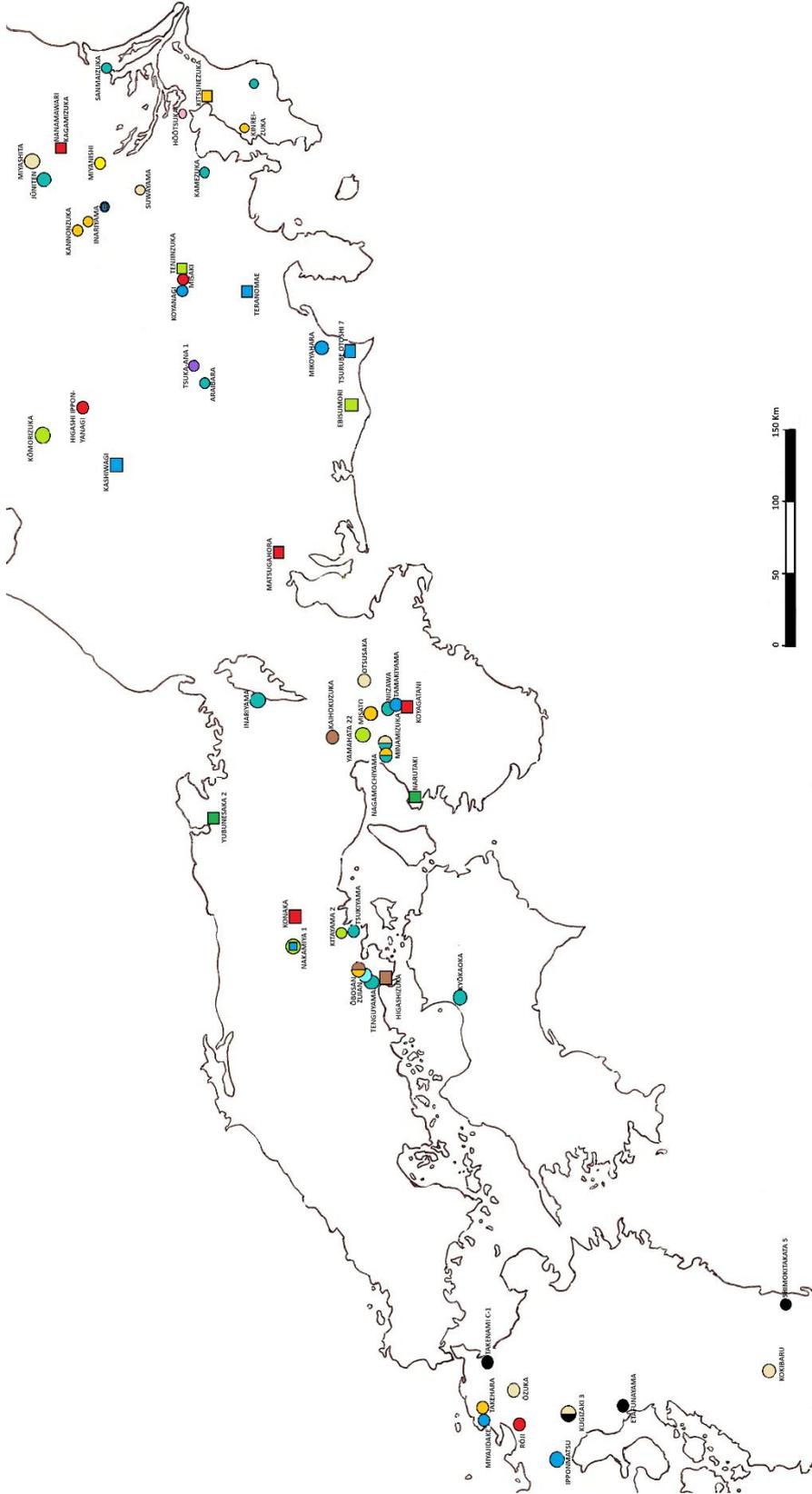
Annexe II : Distribution de différentes typologies d'étriers dans les *kofun* entre V^e et VII^e siècle¹



- 木心鉄板張輪鍔 *mokushinteppean-bari wa-abumi*, étriers en forme d'anneau fabriqués en bois et recouverts avec des plaques en fer
- 木心鉄板張壺鍔 *mokushinteppean-bari tsubo abumi*, étriers en forme de vase fabriqués en bois et recouverts avec des plaques en fer
- 鉄属製壺鍔 *kinzokusei tsubo abumi*, étriers en forme de vase fabriqués en métal
- 鉄製輪鍔 *tessei wa-abumi*, étriers en forme d'anneau fabriqués en fer forgé
- 木製壺鍔 *mokusei tsubo abumi*, étriers en forme de vase fabriqués en bois

¹ Cette liste n'est pas exhaustive, elle réunit les exemples étudiés par l'auteur lors de l'écriture de cette thèse.

Annexe III : Distribution de différentes typologies de mors dans les kofun entre V^e et VII^e siècle¹



-  立聞六運素環鏡板付轡 *tachigi sokanjō kagamiita-tsuki kutsuwa*, mors possédant des œillets aux extrémités, auxquels sont directement forgées des boucles pour la têtère sans ardillon.
-  鉄製楕円形鏡板付轡 *tessei daen-kei kagamiita-tsuki kutsuwa*, mors avec des rondelles elliptique en fer forgé.
-  透彫心葉形鏡板付轡 *sukashibori kokoroba-kei kagamiita-tsuki kutsuwa*, mors avec des rondelles ajourées en forme de cœur.
-  取付式鏡板付轡 *toritsuki-shiki kagamiita-tsuki kutsuwa*, mors initial.
-  花形鏡板付轡 *hanagata kagamiita kagamiita-tsuki kutsuwa*, mors avec rondelles en forme de fleur.
-  f字形鏡板付轡 *f-ji-kei kagamiita-tsuki kutsuwa*, mors aux rondelles en forme de f.
-  固定式環狀鏡板付轡 *kotei-shiki kanjō kagamiita-tsuki kutsuwa*, mors constitués par deux barres torsadées, articulées au centre et forgées de sorte que les extrémités soient fermées par de grands anneaux ayant la fonction de rondelles.
-  扇状兵庫鎖立聞素環鏡板付轡 *senjō hyōgogusari tachigi sokan kagamiita-tsuki kutsuwa*, mors de bride en éventail avec *tachigi* en anneau simple comme rondelle.
-  鈴形鏡板付轡 *suzukata kagamiita-tsuki kutsuwa*, mors aux rondelles en forme de cloche.
-  角状兵庫鎖立聞素環鏡板付轡 *kaku-jō hyōgogusari tachigi sokan kagamiita-tsuki kutsuwa*, mors de bride en forme de corne avec *tachigi* en anneau simple comme rondelle.
-  長方形透鏡板付轡 *chōhō-kei sukikagamiita-tsuki kutsuwa*, mors avec rondelles ajourées rectangulaires.
-  十字文心葉形鏡板付轡 *jūji-bun kokoroba-kei kagamiita-tsuki kutsuwa*, mors avec rondelles en forme de cœur.
-  板状立聞素環鏡板付轡 *hansōtachigi sokanjō kagamiita-tsuki kutsuwa*, mors avec *tachigi* en baguette avec rondelles en anneau sans ardillon.
-  瓠形素環鏡板付轡 *hisago-gata sokanjō kagamiita-tsuki kutsuwa*, mors avec rondelles en anneau sans ardillon en forme de gourde.
-  鉞具立聞素環鏡板付轡 *kōgu tachigi sokan kagamiita-tsuki kutsuwa*, mors avec les rondelles en anneau et le *tachigi* en ciseaux.
-  双環式轡 *sōkan-shiki kutsuwa*, mors sans *tachigi*, avec rondelles en anneau attachées à un anneau de sécurité.
-  複環式鏡板付轡 *fukukan-shiki kagamiita-tsuki kutsuwa*, mors avec rondelles en anneaux superposés.

¹ Cette liste n'est pas exhaustive, elle réunit les exemples étudiés par l'auteur lors de l'écriture de cette thèse.

GLOSSAIRE

- Ashi no tsukasa* 足工, maréchaux, hommes spécialisés dans le soin des sabots des chevaux, voir *shokoku*. p. 402.
- Azechi* 按察使, inspecteurs nommés pour surveiller les activités des provinces de certains circuits. p. 309, 383-384, 552, 560, 573, 578.
- Azuma no toneri* 東舍人, voir *Chūefu*.
- Bai* 馬医, vétérinaire. p. 285.
- Benkan* 弁官, Contrôle, organe du gouvernement de Heian. p. 279, 319.
- Banjō jūji-kei tsujikanagu* 板状十字形辻金具, décorations de croupière en forme de croix. p. 240.
- Biwa-gata dōken bunka* 琵琶形銅劍文化, Culture du Bronze du Poignard en Forme de Luth en Asie orientale. p. 109.
- Bokuchō* 牧長, chef de pâturages pour la gestion des pâturages du gouvernement. p. 249.
- Bokuchō* 牧帳, préposé aux écritures d'un pâturage. p. 294.
- Bokugen* 牧監, préposé aux pâturages. p. 411-412.
- Bokushi* 牧子, employé d'un pâturage. p. 294, 298-300.
- Bushi* 武士, guerrier. p. 636-637.
- Chichiuma* 父馬, étalons reproducteurs. p. 296.
- Chika-shiki yokoanabo* 地下式横穴墓, hypogée à entrée latérale. p. 217.
- Chika-shiki itaishi-zumi sekkanbo* 地下式板石積石室墓, sépultures souterraines avec chambre en pierre à dalles empilées. p. 221.
- Chinjufu* 鎮守府, Gouvernement militaire pour la pacification de l'Est. p. 340, 553, 559-560, 567, 570-571, 573, 577, 579, 581, 629, 635-636, 672.
- Chinjufu shōgun* 鎮守府將軍, Général en chef du Gouvernement militaire pour la pacification de l'Est. p. 629, 635-636.
- Chinpei* 鎮兵, troupes choisies dédiées spécialement à la frontière orientale et sous le contrôle du Chinjufu. p. 342-343, 407-408, 560, 564, 569, 574.
- Chō* 調, impôt en produits variés exigés par le gouvernement selon le Code Administratif. p. 293.

Chōhō-ita kawatoji tankō 長方板革綴短甲, armure à plaques rectangulaires liées par des lanières en cuir, modèle d'armure *tankō* avec des pièces supplémentaires pour la protection de la poitrine, du dos, et de longues plates rectangulaires s'ajoutant autour de la taille. p. 453.

Chōhō-kei sukikagamiita kutsuwa-tsuki 長方形透鏡板付轡, mors avec rondelles ajourées rectangulaires. p. 686.

Chūefu 中衛府, Gardes du Palais. p. 314.

Chūme 中馬, cheval de qualité moyenne. p. 264, 286, 419.

Daba 駄馬, chevaux de bât. p. 281.

Daijōkan 太政官, ministère des Affaires suprêmes. p. 279, 282, 285, 300, 302-303, 318, 338, 341, 349, 350, 394, 413, 563, 652.

Denma 伝馬, cheval auxiliaire du réseau de poste. p. 263, 300, 302-303, 306-307, 320-322, 345, 348-350, 398, 435-439, 657, 662.

Denpu 伝符, voir *tenpu*.

Dogō 土豪, paysan aisé ou notable local qui possédait une certaine influence politique et militaire. p. 387-389, 392, 401, 658.

Eisotsu 衛卒, valet pour la défense de Kyushu. p. 408.

Ekichō 駅長, chef d'un relai de poste. p. 263, 304.

Ekishi 駅使, messenger impérial. p. 302, 306.

Ekikitō 駅起稻, riz public utilisé dans la gestion des stations de poste. p. 279, 319, 345.

Ekirei 駅鈴, grelot du réseau de poste donnant à un fonctionnaire le droit d'utiliser les chevaux du réseau. p. 263, 302-303, 315-318, 321-322, 345, 348-349, 503, 544, 644, 661, 690.

Ekishi 駅子, palefrenier, homme de corvée employé dans un relais de poste et choisi parmi les familles rattachées au relai. p. 303.

Ejifu 衛士府, Gardes de l'enceinte. p. 314, 342.

Emonfu 衛門府, Gardes des portes. p. 313, 342, 409-410, 422, 425, 427, 546, 659.

F-ji-kei kagami-ita-tsuki kutsuwa f 字形鏡板付轡, mors aux rondelles en forme de f. p. 196, 223, 243, 472-473, 479, 538, 686.

Fugō 富豪, notables provinciaux. p. 3878.

Fudoki 風土記 (Notes sur les sols et les climats), recueils géographiques et ethnographiques sur les différentes provinces commandées par la Cour en 713. p. 229-230, 266, 269-270, 297, 476, 482, 486, 488.

Fukukan-shiki kagamiita-tsuki kutsuwa 複環式鏡板付轡, mors avec rondelles en anneaux superposés. p. 686.

Fukurin 覆輪, décoration en métal typique de l'arçon et/ou du troussequin de la selle de l'époque Kofun. p. 195.

Fukushōgun 副將軍, commandant adjoint. p. 546.

Fushū 俘囚, Emishi ayant choisi de se soumettre à la Cour. p. 309, 385, 389, 404, 407, 602, 638, 660, 677.

Gisō 義倉, riz non décortiqué gardé dans les greniers en cas de famine. p. 320.

Go 伍, équipe de 5 soldats selon l'organisation militaire prévue par le Code Administratif de 701. p. 281.

Goin 後院, organe gérant les biens privés de l'empereur. p. 295.

Gunbōryō 軍防寮, Code sur la Défense, section du Code Administratif de 701. p. 281-281, 608, 611.

Gundan 軍団, organisation régimentaire provinciale basée sur la conscription prévue par le Code Administratif de 701. p., 280-282, 284, 286-288, 299, 301, 306-307, 314, 328, 334-335, 338-345, 350, 397, 400, 404-406, 408, 426, 534, 546, 560, 562-565, 568-570, 575, 577-579, 652-653, 656-657, 659-660, 671, 673.

Gunji 郡司, magistrat de district. p. 281, 307, 343, 345, 387-388, 401, 409, 436, 600, 653, 657-658, 662.

Gunki 軍毅, commandant de *gundan*. p. 343.

Guntō 群盜, bande de brigands. p. 604.

Hanagata kagamiita kutsuwa 花形鏡板付轡, mors avec rondelles en forme de fleur. p. 686.

Handen 班田, système de distribution de rizières basé sur le monopole des lots imposables de l'État. Etabli dans le Code Administratif de 701. p., 270, 311, 385.

Haniwa 埴輪, cylindre en terre cuite placé sur un *kofun*, parfois surmonté de figure. p. 26, 36, 182, 194, 222, 461-464, 468-470, 473, 479, 486, 665.

Hansōtachigi sokanjō kagamiita-tsuki kutsuwa 板状立聞素環状鏡板付轡, mors communs dans la région du Tōhoku, possédant des œillets aux extrémités, auxquels sont directement forgées des boucles pour la têtère sans ardillon. p. 244, 686.

Heibashi 兵馬司, Bureau des chevaux militaires du Département des Affaires Militaires. p. 283-285, 306, 653.

Henkei san.yō-mon daen-kei gyōyō 変形三葉文楕円形杏葉, décorations pour harnachements dites en « feuille d'abricotier elliptique avec décoration en trèfle modifié ». p. 242, 686.

Hikide 引手, composante du mors, tige métallique à laquelle s'attachent les rênes. p. 135, 185, 244, 247, 465, 473.

Hiro 尋, mesure de longueur, environ 8 *shaku*, 2,37 m. p. 373.

Hisago-gata okanjō kagamiita-tsuki kutsuwa 瓠形素環鏡板付轡, mors avec rondelles en anneau sans ardillon en forme de gourde. p. 686.

Hōkei-ita kawatoji tankō 方形板革綴短甲, armure de plaques rectangulaires rattachées par des lanières en cuir. p. 453-454.

Hoko 鉾, hallebarde. p. 269, 469, 617.

Honju 本主, soldat du *gundan* ayant comme mission le soin d'un cheval du *gundan*. p. 286-288, 301, 334, 397, 400.

Hoshii 糲, ration base de l'armée en campagne, constituée de riz cuit et séchée. p. 594.

Hyōbushō 兵部省, Département des affaires militaires. p. 280, 282-285, 300, 306, 325, 396-397, 400-401, 413-414, 416, 425, 427-428, 436, 560, 652, 658, 662, 689.

Hyōefu 兵衛府, Gardes des gendarmes. p. 281, 314, 319, 342, 397-400, 409-410, 422, 425-427.

Hyōmashi ou *Tsuwamono no uma no tsukasa* 兵馬司, Bureau des chevaux militaires. Voir *heibashi*.

Ittai 一隊, peloton de 50 hommes selon l'organisation militaire prévue par le Code Administratif de 701. p. 281.

Ie 家, maisonnée, famille élargie ayant une tradition professionnelle et patrimoniale. p. 386, 606.

Jikitei 直丁, homme de peine, travailleur. p. 284.

Jinpō hakase 陣法博士, maîtres dans l'établissement des camps et de positions lors d'une guerre. p. 278.

Jō 掾, Fonctionnaire de troisième classe au sein du gouvernement provinciale. p. 309, 349, 578, 597.

Jōban 上番, tour de service où les conscrits devaient participer au service actif (tours de garde, etc.).
p. 281.

Jūhei 従兵, suivant armé, guerrier personnel d'un chef ou notable. p. 633.

Jūji-bun kokoroba-kei kagamiita-tsuki kutsuwa 十字文心葉形鏡板付轡, mors avec rondelles en forme de cœur. p. 686.

Jutō toneri ryō 授刀舎人寮, l'Office des suivants porteurs de sabre. p. 314-315.

Kabuto 冑, casque. p. 222, 452-453, 458-459, 463-464, 485, 490, 537, 541, 635.

Kado 看督, surveillants. p. 425.

Kadobe 門部, Gardiens des portes. p. 427.

Kagami 鏡, dans le contexte des harnachements, rondelles de mors. p. 177, 185-186, 188, 190, 192, 196, 199, 223, 242-243, 247, 464-465, 472-473, 476, 479, 490, 538-540.

Kaichō 飼丁, éleveur attaché à un pâturage d'Etat. p. 285.

Kaku-jō hyōgogusari tachigi sōkan kagamiita kutsuwa 角状兵庫鎖立間素環鏡板轡, mors de bride en forme de corne avec *tachigi* en anneau simple comme rondelle. p. 686.

Kami 守, Gouverneur de province. p. 28, 255-263, 267, 273, 277, 303, 319, 331, 339, 349, 383, 385, 387-389, 412, 426, 501, 506, 509, 513, 515, 534, 546, 564, 566, 570, 573, 575, 578, 597, 602, 608, 613, 616, 620, 623, 626-628, 635-636, 651-652, 660, 673.

Kan.inryō bekki 官員令別記, annexe du Code Administratif. p. 285, 290, 294.

Kanuchishi 鍛冶司, Bureau des forgerons. p. 363.

Kebiishi 檢非違使, fonctionnaires du Bureau de Police. p. 390, 398, 410, 425, 598, 659.

Keikō 挂甲, Armure se diffusant à partir du VI^e siècle. p. 196, 203, 207, 220, 222-224, 250, 454, 489-490, 492, 535, 651, 655, 665.

Kenshi 健士, soldat d'élite. p. 405.

Kenbishi gyōyō 劍菱形杏葉, décorations pour harnachements dites en « feuille d'abricotier et en losange ». p. 188.

Kifuku 帰服, voir *pushū*.

Kizami 剋, entailles sur les grelots du réseau des postes (*ekirei*) signifiant le nombre de chevaux qu'un fonctionnaire peut utiliser. p. 321.

Kofun 古墳, sépulture monumentale de terre ou de pierres empilées, de taille très variable, typique surtout de la période allant du III^e au VII^e siècle. p. 23, 26-27, 36, 140, 146-148, 150-157, 164-166, 168-170, 173-175, 180, 182, 185, 187-192, 194-197, 200, 202-203, 206-209, 217-232, 234-236, 240, 242-250, 252, 262, 270, 274-275, 441, 453-457, 459-465, 468-471, 475-476, 479-480, 482-486, 488-489, 493, 498, 501, 535-541, 551, 554, 488-489, 493, 498, 501, 535-541, 551, 554, 647-648, 650, 665-666, 680, 684-685.

Kōguzō-tsuki kanjō kagamiita-tsuki kutsuwa 鉸具造付環状鏡板付轡, mors possédant des œilletons aux extrémités, auxquels sont directement forgées des boucles pour la tête munies d'un ardillon. p. 243, 686.

Kondei 健児, soldat d'élite. p. 340, 345.

Konshi 健士, voir *kondei*.

Kotei-shiki kanjō kagami-ita-tsuki kutsuwa 固定式環状鏡板付轡, mors archaïques, constitués par deux barres torsadées, articulées au centre et forgées de sorte que les extrémités sortant aux coins de la bouche du cheval soient fermées par de grands anneaux ayant la fonction de rondelles. p. 196, 686.

Kozane kawatoji kabuto 小札革綴冑, *Kabuto* de lamelles rattachées par des lanières en cuir. p. 454.

Kozane kawatoji tankō 小札革綴短甲, lamellaire assemblée avec des lanières en cuir. p. 454.

Kugeden 公廨田, rizière de fonction. p. 294, 392.

Kumiawase jūji-kei tsujikanagu 組合せ十字形辻金具, décorations de croupière en forme de croix combinée. p. 240.

Kun.i 勲位, « rang de mérite », système de rangs militaires parallèle à celui des rangs de Cour. p. 294, 584.

Kuni no Miyatsuko 国造, anciens gouverneurs provinciaux pré-Taika. p. 213, 239, 252-253, 257-258, 260-261, 281, 343, 481, 482.

Mabisashi-tsuki kabuto 眉庇付冑, *kabuto* à visière. p. 459, 464.

Makare 下, tour de service où les conscrits devaient participer à un entraînement avec différents types d'armes et de tactiques. p. 281.

Maki 牧, pâturage. p. 272-273, 279-280, 283-284, 286, 288, 290-291, 294-301, 307-308, 310, 313, 320-321, 324, 326, 328-333, 346, 350, 352-353, 360, 372, 374-381, 391-398, 402-404, 411-412, 414-419, 425, 427, 556, 560, 598, 600, 605, 608, 611, 616-617, 635, 653-659, 679.

Mebu 馬部, palefrenier. p. 285.

Meko 馬戸, foyers chargés des chevaux de l'Office des chevaux. p. 293-294.

Meshi 馬子, ou 馬丁, travailleur se chargeant des chevaux de bât. p. 343.

Metoneri 馬舎, garçon d'écurie, palefrenier. p. 286.

Meryō 馬寮, Office des chevaux (sections de gauche et de droite). p. 265, 283-286, 290, 293-294, 299-300, 307, 332, 334, 352-355, 357-359, 361, 363-368, 370-373, 392-393 395-399, 400-401, 404, 410-411, 413, 416, 418-419, 421-425, 427-428, 597-598, 636, 653-656, 658-659, 661.

Mimaki 御牧, pâturage de la Cour Impériale. p. 412-413, 416, 560, 598.

Mitsuba-mon daen-keigyōyō 三葉文楕円形杏葉, accessoire décoratif en forme d'ellipses décorées par trois pétales. p. 196, 242.

Mokushin teppan-bari tsubo-abumi 木心鉄板張壺鐙, étriers en vase en bois renforcé par du métal. p. 240- 278.

Mokusei tsubo-abumi 木製壺鐙, étrier en vase en bois en forme pyramidale. p. 249, 480.

Mononofu no ie 兵ノイエ, maisonnée guerrière. p. 602.

Nagajita 長舌, étrier en « longue allongée », typique de la période médiévale. p. 245.

Nakatsukasashō 中務省, Département des affaires de la Cour. p. 302-303, 363.

Nume 驚馬, cheval de qualité inférieure, p. 286, 292-293, 348, 420.

Ōkura shō 大蔵省, Département du trésor. p. 363.

Ōryōshi 押領使, « envoyé pour soumettre », fonction hors Code conférée en cas de conflit. Son autorité ne concernait qu'une seule province. p. 629-630, 636.

Ōtoneri-ryō 大舎人寮, gardes chargées d'assurer la protection de l'empereur. p. 313.

Ōyumi 弩, selon le *Daijiten*, baliste ou catapulte. Selon le *Wamyōushū*, une arme défensive non spécifiée. p. 526-527, 547-548.

Saime 細馬, cheval de bonne qualité. p. 286, 291-293.

Sakko 柵戸, colons dans les provinces orientales. p. 309.

San.i 散位, individus ayant un rang mais pas de fonction. p. 583.

Sankaku-ita byoudome tankou 三角板鋌留短甲, armure rivetée à plaques triangulaires. p. 471-472.

Sankaku-ita kawatoji tankō 三角板革綴短甲, armure de plaques triangulaires assemblées par des lanières en cuir. p. 453.

Sekiba 石馬, statue funéraire en pierre représentant un cheval. p. 194.

Senjō hyōgogusari tachigi soka kagamiita kutsuwa 扇状兵庫鎖立聞素環鏡板轡, mors de bride en éventail avec *tachigi* en anneau simple comme rondelle. p. 686.

Sesshō 摂政, régent. p. 388.

Shakiden 射騎田, champs dédiés à l'apprentissage du tir à l'arc à cheval des 6 Gardes de la Capitale. p. 342.

Shibu 使部, employé subalterne du Bureau des chevaux militaires. p. 284.

Shido no tsukai 四度使, registres fiscaux et démographiques. p. 434.

Shiko 飼戸, éleveurs. p. 425.

Shitei 飼丁, palefrenier. p. 285.

Shō 詔, édit impérial solennel. p. 323, 344, 604.

Shokukou 足工, voir *ashi no tsukasa*.

Shōkaku-tsuki kabuto 衝角付冑, *kabuto* formé par des plaques triangulaires rattachées par de lanières. p. 453.

Shōjin 庶人, personne du commun. p. 323.

Shukeiryō 主計寮, Office des comptes. p. 413.

Shōzei 正税, impôt annuel en riz qui était entreposé dans les greniers publics de la province et constituait la base du patrimoine liquide du gouvernement. p. 413.

Shōzei-chō 正税帳, registre de l'impôt annuel en riz. p. 346.

Shūba no tō 僦馬の党, bandes orientales pratiquant le transport par animal de bât et le brigandage occasionnel. p. 390, 602.

Shurei 主鈴, préposé aux grelots. p. 303.

Sōkan-shiki kutsuwa 双環式轡, mors sans *tachigi*, avec rondelles en anneau attachées à un anneau de sécurité. p. 540.

Sukashibori kokoroba-kei kagamiita-tsuki kutsuwa 透彫心葉形鏡板付轡, mors avec des rondelles ajourées en forme de cœur. p. 686.

Suke 介, gouverneur adjoint d'une province. 509, 597, 608, 613, 616, 620.

Suzu 鈴, grelot du Réseau de poste. p. 263, 302-303, 315-318, 321-322, 345, 348-349, 503, 544, 661.

Suzukata kagamiita-tsuki kutsuwa 鈴形鏡板付轡, mors aux rondelles en forme de cloche. p. 686.

Suzu no tsukasa 主鈴, préposé aux grelots attaché au Département des Affaires de la Cour, voir *shurei*.

Tabe 田部, communautés de cultivateurs d'avant le Code Administratif, souvent liées aux domaines de l'aristocratie. p. 259.

Tachi 大刀, long sabre. p. 163, 269, 278, 458, 464, 475, 490, 494.

Taemishi 田夷, Emishi s'étant sédentarisé et ayant adopté un style de vie agricole. p. 561.

Taishōgun 隊正, lieutenant, dans la hiérarchie du *gundan*, il commande 50 hommes. p. 546.

Taizei 大税, riz du gouvernement issu des impôts. p. 279, 319.

Takiguchi 滝口, Sergent de la cascade, garde de l'empereur ; fonction établie par l'Empereur Uda en 890 pour sa garde personnelle. p. 636.

Tate 楯, pavois, grand bouclier fixé à terre pour former une sorte de barricade. p. 230, 452, 463-464, 475-476, 482, 520, 522, 531, 533, 604, 610, 611, 613, 615-617, 621-622, 624, 628, 632-635, 674-675.

Tatehagi-ita kawatoji tankō 盾矧板革綴短甲, armure constituée de lamelles longues et fines rattachées sur le côté par une lanière en cuir. p. 453.

Tenpu 伝符, décret émis par le ministère des Affaires suprêmes accordant la possibilité de réquisitionner des chevaux (publics ou privés). p. 263, 302.

Tessei wa-abumi 鉄製輪鐙, étriers à anneau en fer forgé. p. 240.

Toneri 舍人, suivants, serviteurs, pouvant signifier gardes du corps ou suivant armé selon le contexte. p. 505-506.

Toritsuki-shiki kagamiitatsuki kutsuwa 取付式鏡板付轡, mors initial. p. 464, 686.

Tōryō 統領, commandant des soldats d'élite de Kyushu. p. 408.

Tsubo abumi 壺鐙, étrier en forme de vase. p. 194-195, 246-247, 249, 478.

Yakutō 馱稻, riz issu des rizières confiées à un relais de poste pour couvrir les charges. p. 345.

Yō 庸, impôt destinée à équiper et nourrir les hommes et les femmes faisant leur service auprès du gouvernement selon le gouvernement du Code Administratif. p. 338, 432.

Yokoanabo 横穴墓, sépultures à entrée latérale. p. 217, 221.

Waabumi 輪鐙, étrier en anneau. p. 195-196, 471, 479, 486, 540.

Zōyō 雜徭, corvées. p. 285.

Zuijin 隨身, homme d'escorte. p. 324.

INDEX

Sites archéologiques sur le Continent

Achasan 峨嵋山, 120.

Anak 安岳 3 号墳, 119.

Baifu 白浮, 92.

Banpo 半坡, 86.

Bawangchao 霸王朝山城, 120.

Pogamni 伏岩里, 179-180.

Cangliangjiao 倉粮窖墓, 129.

Chinning 晋宁, 100.

Chungsan-ri 中山里, 192.

Hwangnam Daech'ong 皇南大塚, 136-137.

Taerŭngwŏn 大陵苑, 135-136.

Taesŏng-dong 大成洞, 120, 129, 131, 133, 152, 185, 191-192, 446.

Dongtuanshan 东团山, 114.

Erlitou 二里頭, 88-89.

Kuam-dong 鳩岩洞古墳, 186.

Kyŏngsal-li 景山里, 218.

Hangmiri 鶴尾里, 479.

Huangdui Laobuzi 黄堆老堡子, 90.

Huoshagou 火烧沟, 86.

- Jinpenling 金盆嶺, 104, 130.
- Jisan-dong 池山洞古墳群, 472.
- Jungmak-tong 竹幕洞, 185.
- Jundushan 軍都山, 95.
- Lamadong 喇嘛洞, 129.
- Laoheshen 老河深, 113.
- Linzi 臨淄, 94.
- Longtanshan 龍潭山, 114.
- Loulan 樓蘭, 104.
- Lujiazi 六家子, 191.
- Magap 馬甲塚, 133.
- Maoershan 帽兒山, 114.
- Masanhyön-dong 馬山縣洞, 192.
- Mongch'on t'osöng 夢村土城, 125, 644.
- Muyongchong 舞踊墓, 121.
- Nanshangen 南山根, 91.
- Okchön 玉田古墳群, 132, 472.
- P'ungnaptong t'osöng 風納洞土城, 125, 149, 644.
- Pyongri-dong 大邱坪里洞, 126.
- Qinweijia 秦魏家, 87.
- Qixingshan 七星山, 192.
- Samsilchong 三室塚, 454-655.
- Sara-ri 舍羅里, 133.
- Songsan-tong 松山洞遺跡, 125, 233.
- Such'öng-dong 水清洞, 124.
- Tabu-dong 多富洞古墳, 186.
- Taiwang 太王陵, 119.
- Tohang-ni 道項里, 133.
- Xiaomintun 孝民屯, 106, 192.
- Xishan 西山, 114.
- Yangdong-ni 良洞里, 185.
- Yinxu 殷墟, 29, 89.
- Yushan 禹山, 119-121.
- Wanbaoting 萬寶汀, 119.
- Wolsöng-ri 月城路, 192.
- Zhengjiawazi 鄭家洼子, 108.

Sites archéologiques au Japon

- Ageshima 上島古墳, 680, 682.
- Aizu Ôtsukayama 会津大塚古墳, 493.
- Akaii 赤井古墳 682.
- Akita 秋田城, 310, 326, 494, 498, 566, 673.
- Akōbō 阿光坊遺跡, 554.
- Aoki 櫛古墳群, 220, 222, 682.
- Araibara 新井原古墳群, 243, 472, 681-682.
- Asakawa-senjōchi 淺川扇狀地遺跡, 179.

Ashidagaito 芦田貝戸遺跡, 187.

Atagoyama 愛宕山古墳, 680, 683.

Azechi 畦地古墳群, 243.

Azechi 1 畦地 1 号墳, 243, 680, 682.

Banzuka 番塚古墳, 680, 682.

Beppu todomeki 別府トドメキ古墳群, 196, 680, 681.

Bōnosawa IV 房の沢 IV 遺跡, 244.

Chausuyama 茶臼山古墳, 680, 682.

Chausuzuka 茶臼塚古墳, 680, 682.

Dainichizuka 大日塚古墳, 680, 683.

Daisenryō 大仙陵古墳, 468.

Doboyama 土保山古墳, 460.

Dokida Higashi 土器田東, 220-221.

Dōmantsuka どうまん塚古墳, 680, 682.

Ege 恵下古墳, 680, 683.

Ekoda kinkazuka 江子田金環塚古墳, 226, 680, 683.

Enokida 榎田遺跡, 479.

Eta-ana Kannon 江田穴観音古墳, 680, 682.

Etafunayama 江田船山古墳, 224, 680, 681.

Fujinoki 藤ノ木古墳, 245-249, 489-490, 680, 682.

Fujita Shinden 藤田新田遺跡, 185, 187.

Furuichi 古市古墳群, 156, 160, 446, 456, 460.

Futakoyama 二子山古墳, 680, 681.

Goka 五箇古墳, 680, 683.

Gyōjazuka 行者塚古墳, 192.

Hachiman Kannon 八幡観音塚古墳, 680, 683.

Handa Nakahara 半田中原遺跡, 375-376.

Hashihaka 箸墓古墳, 151-154, 194, 531, 680, 681.

Hayashikuro 林畔古墳, 196, 680, 681.

Hayashinomae 林ノ前遺跡, 555.

Higashio Ōtsuka 東尾大塚古墳, 680, 681.

Higashiyama-kita 東山北, 20, 148.

Higashizuka 東塚古墳, 680, 681.

Hirabayashi 平林古墳, 680, 682.

Hiraichiku 1 平井地区 1 号墳, 680, 683.

Hokenoyama ホケノ山古墳, 151.

Hōōtsuka 法皇塚古墳, 226, 680, 683.

Hosoda 細田遺跡, 377.

Ichiyazuka 一夜塚古墳, 680, 682.

Idefutagoyama 井出二子山古墳, 190, 680, 681.

Iitsunayama 10 飯綱山 10 号墳, 680, 682.

Izunasha 飯綱社古墳, 196, 680, 681.

Ikedayama 池田山古墳, 680, 681.

Ikejiri 2 池尻 2 号墳, 680, 681.

Ikkkan 3 一貫 3 号墳, 680, 681.

Inadō 21 稲童 21 号墳, 680, 681.

Inamino 2 印南野 2 号墳, 680, 681.

Inariyama 稻荷山古墳, 479, 680-682.

Ipponmatsu 一本松古墳, 680, 682.

Isarago Kaizuka 伊皿子貝塚, 148.

Ishizuka 石塚古墳, 248-249, 680, 682.

Iwata 14 岩田 14 号墳, 680, 682.

Iwatoyama 岩戸山古墳, 229-230, 245, 482-486, 680, 682.

Jōyama 城山古墳群, 225-226, 680, 683.

Jumei-ōzuka 寿命王塚古墳, 480.

Jūnitenzuka 十二天塚古墳, 489.

Kaihokuzuka 海北塚古墳, 479, 680, 683.

Kamada 鎌田遺跡, 174-175, 555.

Kamei 亀井遺跡, 145.

Kamezuka 亀塚古墳, 680, 681.

Kami 加美遺跡, 144.

Kamiikenotaira 上池ノ平古墳群, 196, 680, 681.

Kamitaki 上滝古墳, 680, 682.

Kanai Higashiura 金井東裏, 201-202.

Kanai Shimoshinden 金井下新田遺跡, 200-202.

Kankanyama かんかん山古墳, 680, 681.

Kankōji 75 寛弘寺 75 号墳, 680, 682.

Kannon-yama 観音山古墳, 222-223, 226.

Kannon-zuka 観音塚古墳, 223, 226, 680, 683.

Karatoyama 唐櫃山古墳, 680, 681.

Kashimazawa 鹿島沢古墳群, 554.

Kashiwagi 柏木古墳, 539, 680, 682.

Kawakami 川上古墳, 680, 681.

Kenzaki Nagatoronishi 剣崎長瀬西遺跡, 186-187, 555.

Kinnanzuka 金冠塚古墳古墳, 680, 683.

Kinreizuka 金鈴塚古墳, 680, 683.

Kiso Morino 木曾森野遺跡, 374-375.

Kitsune-zuka 39 狐塚 39 号墳, 680, 681.

Kiyotaki 清滝遺跡, 174-175, 227, 555.

Kojō Inariyama 古城稻荷山古墳, 680, 683.

Kokibaru 小木原古墳, 680, 681.

Kokuzuka 穀塚古墳, 471, 680, 681.

Komaike-Hoppō 木間池北方遺, 174-175.

Kōmori コウモリ古墳, 244, 680, 682.

Konaka 小中古墳, 680, 682.

Konda-Gobyōyama 誉田御廟山古墳, 456, 460.

Konda-Maruyama 誉田丸山古墳, 460, 680, 681.

Kōmorizuka コウモリ塚古墳, 680, 682.

Koshikizuka 甕塚古墳, 680 682.

Koyagatani 小屋ヶ谷古墳, 680, 681.

Koyanagizuka 古柳塚古墳, 680, 682.

Kuboki Yakushi 窪木薬師遺跡, 173-174.

Kugizaki 3 釘崎 3 号墳, 680, 682.

Kuratsuka 鞍塚古墳, 192, 248, 680, 681.

Kuroda 1 黒田 1 号墳, 680, 682.

Kurohime 黒姫古墳, 476.

Kuroimine 黒井峯遺跡, 20, 200-201, 232-238, 240.

Kurotsuka 黒塚古墳, 152, 680, 681.

Kuruwa 2 郭 2 号墳, 680, 682.

Kyōkaoka 経ヶ岡古墳, 680, 682.

Kyūhōji 久宝寺, 144.

Maehata 前畑古墳, 680, 682.

Maruyama 円山古墳, 680, 681
Maruyamazuka 丸山塚古墳, 680, 682.
Mashiko Tennōzuka 益子天王塚古墳, 226,
680, 683.
Matsugahora 9 (100) 松ヶ洞 9, 680, 682.
Matsuhara 松原遺跡, 377.
Mesuriyama メスリ山古墳, 460.
Mikoyahara 御小屋原古墳, 680, 682.
Mikuni kyōryō 三国丘陵遺跡, 210.
Minamiada Ōtsukayama 南阿田大塚古墳,
680, 682.
Minamibara 南原遺跡, 375.
Minami Hiromaji 南広間地遺跡, 287.
Minami-Sage 南山下遺跡, 174-175.
Minamizuka 南塚古墳, 680, 681.
Misaki 御崎古墳, 680, 681.
Misato 三里古墳, 680, 682.
Mishaguji 御社宮司古墳, 243, 680, 682.
Misono 美園遺跡, 144-145.
Miyagaito 宮垣外古墳群, 473.
Miyajidake 宮地嶽古墳, 450.
Miyanishi 宮西古墳, 680, 683.
Miyashita 宮下古墳, 680, 683.
Miyayama 宮山古墳, 463, 680, 682.
Mochida 49 持田古墳群, 680, 681.
Monomizuka 物見塚古墳, 188, 680, 681.
Moza 百舌鳥古墳群, 156, 446, 456.
Mutsunobara 六野原古墳, 680, 681.
Myōdate 名生館遺跡, 558-559.
Nagamochiyama 長持山古墳, 680, 681.
Nagaune Yamakita 長畝山北古墳, 680, 682.
Nakabori 中堀遺跡, 300-301.
Nakagumi 中組遺跡, 234.
Naka-Hachiman 中八幡古墳, 680, 681.
Naka-hannyū 中半入遺跡, 240.
Nakahara 中原遺跡, 375-479.
Nakamiya 1 中宮 1 号墳, 680, 682.
Nakano 中野遺跡, 174-175, 377-378.
Nakanotani 中野谷遺跡群, 377.
Nakata 中田横穴, 680, 683.
Nakatabe Kitsunezuka 額田部狐塚古墳, 680,
682.
Nakayama Ōtsuka 中山大塚古墳, 152.
Nanamawari-kagamizuka 七廻り鏡塚古墳,
460.
Nangō 南郷遺跡, 184-185, 187.
Nangō Ōhigashi 南郷大東遺跡, 184.
Narai 奈良井遺跡, 174-175, 227, 555.
Niizawasen 166 新沢千 166 号墳, 680, 681.
Nishigumi 西組遺跡, 235.
Nishiorayama 西洞山古墳 680, 682.
Nishi Iwata 西岩田遺跡, 145.
Nishikoyama 西子山古墳, 680, 681.
Nishimiyayama 西宮山古墳, 680, 682.
Nishinomiya 西ノ宮古墳群, 190, 680, 681.
Nishi Ōtsuka 西大塚古墳群, 225-226.

Nishiura 西浦古墳, 680, 681.
 Nonaka 野中古墳, 456-463.
 Numagami 沼上古墳群, 190, 680, 681.
 Odacha usuzuka 小田茶臼塚古墳, 680, 681.
 Ōhakayama 王墓山古墳, 680, 682.
 Ōhara 大原古墳, 680, 681.
 Oka-no-midō 岡の御堂古墳, 680, 681.
 Ōkawa 大川遺跡, 186.
 Ōmachi 1 大待 1 号墳, 680, 682.
 Ōmichinishi 大道西古墳, 190, 680, 681.
 Ōmuro 大室遺跡, 228, 414, 566.
 Onotankon 1 小野巢根 1 号墳, 680, 683.
 Ōsaku 31 大作 31 号墳, 197, 680, 681.
 Oshishizuka 御獅子塚古墳, 248-249, 680, 681.
 Ōtani 大谷古墳, 249-250, 479, 680, 682.
 Ōtsuka 大塚古墳, 680, 681, 682.
 Otsusaka 4 忍阪 4 号墳, 680, 682.
 Ōtsuka shinden 大塚新田古墳, 680, 683.
 Ōzuka 王塚古墳, 218-220, 223, 680, 682.
 Raiden jinja 雷電神社古墳, 680, 683.
 Rōji 老司古墳, 464-465, 680, 681.
 Sado 佐堂遺跡, 144.
 Sakakiyama 榊山古墳, 187-188, 191-192.
 Sanmaizuka 三昧塚古墳, 223-226, 238, 680, 682.
 Saraokayama 更良岡山遺跡, 174-185, 227.
 Sasa-hokoyama 笹鉾山古墳, 469, 473.
 Sawanomura 63 沢野村 63 号墳, 680, 681.
 Sekimukai 関向古墳, 680, 683.
 Sekkōzan 石光山古墳, 680, 681.
 Sesudono セスドノ古墳, 680, 682.
 Shichikan 七観古墳, 197, 680, 681.
 Shidami Ōtsuka 志段味大塚古墳, 680, 681.
 Shima 嶋遺跡, 481.
 Shimojuku-higashi 下宿東遺跡, 377.
 Shimokitakata 5 下北方 5 号墳, 680, 681.
 Shimoshiba yakkōfun 下芝谷ツ古墳, 680, 681.
 Shimotsukada 下塚田遺跡, 377.
 Shingyōbō 新行坊古墳, 680, 682.
 Shinkai 新開古墳群, 197, 680, 681.
 Shinmei-yama 4 神明山 4 号墳, 680, 682.
 Shiobe 塩部遺跡, 145-148.
 Shiomi 潮見古墳, 680, 682.
 Shiozuka 塩塚古墳, 680, 682.
 Shirasunaya C-2 白砂ヶ谷 C-2 号墳, 680, 682.
 Shiroy 白井遺跡, 200-201, 133-134, 680, 681.
 Shiroishi Inariyama 白石稻荷山古墳, 680, 681.
 Shitomiya-kita 部屋北遺跡, 20, 174-175, 177-181, 184, 186, 200, 227-228, 550.
 Shizuhata-yama 賤機山古墳, 680, 682.
 Shōgunyama 将軍山古墳, 249-250, 680, 682.
 Shōseiji 正清寺古墳, 243, 680, 682.
 Shōzuka 莊塚古墳, 680, 681.
 Sukumozuka スクモ塚古墳, 479-480, 680, 682.
 Sumodai Shimoyasuhara 李平下安原遺跡, 555.

Suwa jinja 諏訪神社古墳, 680, 683.
 Suwamae 諏訪前遺跡, 244.
 Suwayama 諏訪 1 号墳, 680, 683.
 Suzumenomiya Ushizuka 雀宮牛塚古墳, 680, 682.
 Taga 多賀城, 309-310, 436, 559-562, 564, 566, 571, 575, 578-580, 584, 586, 589, 662, 671.
 Tada Ōtsuka 多田大塚古墳群, 190, 680, 681.
 Takaoka 高岡古墳群, 188, 680, 681.
 Takazaki 2 高崎 2 号墳, 680, 682.
 Takehara 竹原古墳, 220, 680, 681.
 Takenami 竹並横穴, 680, 682.
 Tamaki 1 珠城 1 号墳, 680, 682.
 Tamaki 3 珠城 3 号墳, 680, 682.
 Tamazukuri 玉造城, 310, 338, 405, 428, 561-562, 573, 475, 584, 671
 Tangotai 丹後平古墳群, 553-555.
 Tatetsuki 盾築墳墓, 151.
 Tenguyama 天狗山古墳, 680, 681.
 Tenjinbaru 天神原遺跡, 377.
 Tenjinzuka 天神塚古墳, 680, 682.
 Tennōzuka 天王塚古墳, 680, 682.
 Teranomae 寺の前古墳, 680, 681.
 Tōdaiji-yama 東大寺山古墳, 680, 681.
 Tōgūsan 東宮山古墳, 680, 682.
 Tomokigurumazuka 富木車古墳, 680, 682.
 Toribayama 鳥羽山洞窟, 186-187.
 Toyoda Ōtsuka 豊田大塚古墳, 680, 682.
 Tōzuka 塔塚古墳, 680, 681.
 Tsuka-ana ichigō 塚穴一号墳, 680, 682.
 Tsukadō 塚堂古墳, 680, 681.
 Tsuki-no-oka 月ノ岡古墳, 680, 681.
 Tsukuriyama 造山古墳, 173-174, 680, 681.
 Tsurube Otoshi 7 釣瓶落 7 号墳, 680, 682.
 Tsutsumishita hokutō 堤下北東遺跡, 377.
 Tsuyazaki 津屋崎古墳, 680, 681.
 Uehara 上原古墳群, 243, 680, 682.
 Ueno 上野古墳, 680, 683.
 Uratani 浦谷 5 号墳, 680, 682.
 Ushirodo 3 後出 3 号墳, 680, 681.
 Utōgaya 宇洞ヶ谷横穴, 680, 682.
 Uwanabe 5 ウワナベ 5 号墳, 197, 680, 681.
 Yamahata 22 山畑 22 号墳, 680, 682.
 Yamahata 33 山畑 33 号墳, 680, 682.
 Yamana Haraguchi II-2 山名原口 II-2 号墳, 680, 683.
 Yanase Futagozuka 梁瀬二子塚古墳, 680, 683.
 Yokoyama 1 横山 1 号墳, 680, 681.
 Yōmeiji 永明寺古墳, 680, 681.
 Yoshinouchi 1 吉ノ内 1 号墳, 185-187, 680, 681.
 Yotsuzuka 四ツ塚古墳, 680, 682.
 Yubunesaka 2 湯舟坂 2 号墳, 680, 682.
 Wadayama 2 和田山 2 号墳, 680, 681.
 Wakaōji 若王子古墳, 680, 681.
 Wakitayama 脇田山古墳, 680, 682.
 Watanuki Kannonyama 綿貫観音山古墳, 680, 683.
 Zensōji-yama 禅昌寺山古墳, 680, 683.

Noms personnels

Abe no Ason Mushimaro 安倍朝臣虫麻呂,
546-548.

Abe no Hirafu 阿部比羅夫, 494-497, 533, 667.

Abe no Omi 阿倍臣, 214.

Abe no Omi Hito 阿部臣人, 487.

Abe no Sashima no Kimi Suminawa 安倍猿嶋
臣墨繩, 587.

Achiki 阿直伎, 158-159, 210, 221.

Aizu no Takemaro 会津壯麻呂, 587.

Anahobe-kōshi 穴穗部皇子, 252, 486.

Ankō-tennō 安康天皇, 165.

Anto no Chitoko 安斗智德, 512, 532.

Asaka-shinnō 安積親王, 311.

Asakura no Kimi 朝倉君, 260.

Asin 阿莘王, 451.

Asukabe no Yoshitari 安宿戶吉足, 587.

Aterui 阿弋流爲, 585, 587-593, 672.

Azumino Muraji 阿曇連, 260.

Bidatsu-tennō 敏達天皇, 215-216, 436-487.

Pojang-wan 宝蔵王, 254.

Bu 武, 165.

Bun.ya Watamaro 文屋綿麻呂, 384.

Cao Cao 曹操, 102.

Chiisakobe no Muraji Sahichi 小子部連鋤鉤,
273, 515.

Chin 珍, 165.

Chison 智尊, 525-526.

Daigo-tennō 醍醐天皇, 34, 390, 629.

Dame Abe 阿倍, 311.

Dame Asukabe 安宿, 311, 316.

Duc Jing de Qi 齊景公, 94.

E no I no Muraji 朴井連, 259-260.

Emishiwaga no Kimi Kearui 狄和我君計安墨,
561.

Fujiwara no Ason Arisada 藤原朝臣有貞, 398.

Fujiwara no Ason Maro 藤原朝臣麻呂, 560-
561.

Fujiwara no Emi Ason Oshikatsu 藤原惠美朝臣
押勝, 317-318.

Fujiwara no Fuhito 藤原不比等, 308, 310.

Fujiwara no Fusasaki 藤原房前, 311.

Fujiwara no Haruaki 藤原玄明, 627, 675.

Fujiwara no Harumochi 藤原玄茂, 630-631.

Fujiwara no Hidesato 藤原秀郷, 34, 443, 628-
636, 675.

Fujiwara no Hirotsugu 藤原広嗣, 312, 341,
545-551, 669-670.

Fujiwara no Kusuko 藤原葉子, 384.
 Fujiwara no Maro 藤原麻呂, 310.
 Fujiwara no Muchimaro 藤原武智麻呂, 311.
 Fujiwara no Nakamaro 藤原仲麻呂, 41, 315-318, 331-332, 342, 544-545, 655, 661.
 Fujiwara no Sumitomo 藤原純友, 391, 601, 636.
 Fujiwara no Tadahira 藤原忠平, 38, 391.
 Fujiwara no Tokihira 藤原時平, 38, 390-391.
 Fujiwara no Tsunate 藤原綱手, 550.
 Fujiwara no Umakai 藤原宇合, 311, 545.
 Fujiwara no Uona 藤原魚名, 628.
 Fujiwara no Yoshifusa 藤原良房, 37, 387-388, 399.
 Fumi no Atae Kusuri 書直藥, 514.
 Fumi no Obito Karyō 書首加竜, 160.
 Genbō 玄昉, 545.
 Genmei-tennō 元明天皇, 308, 314, 556.
 Genshō-tennō 元正天皇, 36, 309.
 Gongsun Du 公孫度, 143.
 Kwanggaet'o Daewang 廣開土太王, 119, 156-157, 446, 451, 471.
 Hada no Miyatsuko Kuma 秦造熊, 517.
 Han Gaozu 漢高祖, 96.
 Hanzei-tennō 反正天皇, 165.
 Harima no Atae 播磨直, 214.
 Hasetsukabe no Koharumarū 丈部子春丸, 609, 623, 676.
 Hasetsukabe no Zenri 丈部善理, 587.
 Hata no Kimi Yakuni 羽田公矢国, 519, 526, 535.
 Hatsusebe-shinnō 泊瀨部皇子, 252, 487.
 Heguri no Omi Kamute 平群臣神手, 487.
 Heguri no Ō-Omi [Matori] 平群大臣[真鳥], 207.
 Hikami no Kawatsugu 氷上川繼, 319.
 Himiko 卑弥呼, 143, 148, 151-152, 154, 270.
 Homuda Wake 品陀和氣命, voir *Ōjin*.
 Hozumi no Omi Ioe 乃禁穗積臣五百枝, 517.
 Hozumi no Omi Momotari 穗積臣百足, 517.
 Iga no Uneme Yakako 伊賀采女宅子, 508.
 Ikeda no Ason Mahira, 池田朝臣真枚, 587.
 Iki no Fubito Karakuni 壹伎史韓國, 528-529.
 Ingyō-tennō 允恭天皇, 161, 165.
 Inoue no Kimi 井上君, 260.
 Inukai no Muraji Ōtomo 養連大伴, 504.
 Inukai no Muraji Ikimi 犬養連五十君, 531.
 Ioi no Miyatsuko Kujira 廬井造鯨, 531-532.
 Iruma no Sukune Hironari 入間宿禰広成, 587.
 Isayama no Kimimaro 勇山伎美麻呂, 549.
 Ise no Asake no Iratsuko 伊勢朝日郎, 475.
 Iwai 磐井, 229-231, 252, 482-484, 486.

Iware no Suguri Iwatate 石村村主石楯, 318.

Izumo no Omi Koma 出雲臣狛, 519.

Izumo no Omi Mikoma 出雲臣狛, 525-530.

Izumo no Morokami 出雲諸上, 587, 593.

Changsu-wang 長壽王, 156.

Jien 慈円, 18.

Jingū-kōgō 神功皇后, 155, 159, 167, 193, 452, 486.

Jitō-tennō 持統天皇, 8, 272, 276-278, 651-652.

Jomei-tennō 舒明天皇, 253, 493.

Junna-tennō 淳和天皇, 386-387.

Junnin-tennō 淳仁天皇, 316-317.

Kamino-shinnō 神野親王, 384.

Kamitsukeno no Kimi Katana 上毛野君形名, 493-494, 666.

Kamitsukeno no Tamichi 上毛野田道, 445, 447, 474.

Kanmu-tennō 桓武天皇, 383-384.

Karako no Sukune 韓子宿禰, 474-476.

Kashiwade no Azumabito 膳東人, 549.

Kashiwade no Omi Katabu 膳臣賀陀夫, 487.

Kashiwade no Omi Momoyori 膳部臣百依, 261-262.

Kasuga-kōshi 春日皇子, 487.

Kasuga no Omi 春日臣, 487.

Katsuraki (clan) 葛城氏, 184-185, 486, 646.

Katsuraki no Omi Onara 葛城臣烏那羅, 487.

Kawachi no Omonoki no Umakai no Obito Mikari 河内母樹馬飼首御狩, 212.

Kei 恵, 214.

Keikō-tennō 景行天皇, 492.

Ki no Ason Iimaro 紀朝臣飯麻呂, 546.

Ki no Ason Kosami 紀朝臣古佐美, 586, 588-590, 594-595.

Ki no Ason Muraji 紀朝臣武良士, 564.

Ki no Funamori 紀船守, 317.

Ki no Marikita no Omi 紀麻利耆拖臣, 260.

Ki no Maro 紀麻路, 315.

Ki no Omaro no Sukune 紀男麻呂宿禰, 487.

Ki no Omi Abemaro 紀臣阿閉麻呂, 524, 530.

Ki no Omi Ōto 紀臣大音, 528.

Kibi no Makibi 吉備真備, 545.

Kibi no Omi Oshiro 吉備臣尾代, 477.

Kiku no Mononobe no Ō-onote 聞物部大斧手, 475.

Kimiko no Isaseko 吉弥侯伊佐西古, 581-582.

Kinmei-tennō 欽明天皇, 211, 214, 231, 248, 286, 496, 498.

Kō 興, p. 165.

Kōgyoku-tennō 皇極天皇, 254.

Kōken-tennō 孝謙天皇, 311, 316-319, 331-332, 384, 655.

Kōkō-tennō 光孝天皇, 390.

Kōmyō-tennō 光明皇后, 311, 331-332.

Kōnin-tennō 光仁天皇, 319, 343, 383, 570.

Korehari no Kimi Azamaro 伊治公皆麻呂, 578-579.

Korehito-shinnō 惟仁親王, 388.

Kose no omi Hirabu 巨勢臣比良夫, 487.

Kose no Maro 巨勢麻呂, 309.

Kose no Tokone no Omi 巨勢德禰臣, 259.

Kōtoku-tennō 孝德天皇, 39, 255, 258, 262-264, 307, 498.

Kurikuma-ō 栗隈王, 506, 513-514.

Kusakabe no Ason Ōmaro 日下部宿禰大麻呂, 562.

Lu Wan 盧綰, 96.

Mencius 孟子, 90.

Mibu no Iwatari 壬生五百足, 551.

Michishima no Mitate 道嶋御楯, 587, 593.

Minamoto no Makoto 源信, 399.

Minamoto no Mamoru 源護, 597, 601, 607, 609-610, 615.

Minamoto no Nakatsuna 源仲綱, 18-19, 27.

Minamoto no Tametomo 源為朝, 213.

Minamoto Tasuku 扶等, 605-608, 611.

Minamoto no Tsunemoto 源經基, 34, 601, 635.

Minamoto no Yorimasa 源賴政, 18

Minamoto no Yoritomo 源賴朝, 19.

Mino-ō 美濃王, 506.

Miwahito no Ōki 人神人大, 320.

Miwa no Kimi Takechimaro 三輪君高市麻呂, 531.

Monmu-tennō 文武天皇, 279, 308, 320, 345.

Mononobe no Me no Muraji 物部目連, 475-476, 478, 524, 531.

Mononobe no Moriya no Ōmuraji 物部守屋大連, 215-216, 487.

Mononobe no Obito Himuka 物部首日向, 517.

Mononobe no Ōmuraji Arakai 物部大連麁鹿火, 484.

Mononobe no Ōmuraji no Okoshi 物部大連尾輿, 248.

Monobe no Ushiro no Sukune 物部菟代宿禰, 475.

Montoku-tennō 文德天皇, 37, 387-388, 397-398.

Morokuri 諸絞, 581-582.

Mugetsu Kimihiro 身毛君廣, 502.

Murakuni no Muraji Oyori 村国連男依男依, 502, 510, 525-526.

Naemul Isagūm 奈勿尼師今, 134.

Nagaya 長屋王, 309-310, 324.

Naka no Ōe-shinnō 中大兄皇子, 254.

Naniwa-kōshi 難波皇子, 487.

Nichira 日羅, 215.

Nintoku-tennō 仁德天皇, 165, 444-446, 452, 468, 616.

Noto no Omi Mamutatsu 能登臣馬身龍, 497.

Ō no Omi Honji 多臣品治, 260, 502, 518.

Ōama-jinnōshi 大海人皇子, 260-261, 263, 273, 318, 491, 499-505, 507-516, 518-520, 523-525, 527, 532-533, 543, 667.

Oiwa no Sukune 大磐宿禰, 162, 474-475.

Ōjin-tennō 応神天皇, 158-161, 165, 167, 210, 452, 456, 648.

Ōkida no Kimi Wakami 大分君稚臣, 526.

Okisome no Muraji Usagi 置始連菟, 524, 528-531, 542, 543.

Okiyo-ō 興世王, 628.

Ōmi no Kena no Omi 近江毛野臣, 481-483, 486.

Ōmono-nushi no kami 大物主神, 151.

Ōno no Ason Azumabito 大野朝臣東人, 310, 315, 546-548, 560-564, 566-568, 573-575, 578, 584, 670-671.

Ōno no Kimi Hatayasu 大野君果安, 521.

Onokoku Sumaro 男訓儒麻呂, 317.

Oshika no Shimatari 牡鹿嶋足, 317.

Oshisaka no Muraji 押阪連, 259.

Oshisaka no hito-kōshi 押坂彦人大兄皇子, 486.

Ōtomo-kōshi 大友皇子, 499, 500-503, 507-508, 511, 513-517, 519, 522-523, 525, 530, 532-533, 535, 542-543.

Ōtomo Enomoto no Muraji Ōkuni 大伴朴本連 大國, 507.

Ōtomo no Ihotsugu 大伴五百繼, 587.

Ōtomo no Muraji Fukei 大伴連吹負, 516-521, 524, 527-532, 535, 542-543.

Ōtomo no Muraji Kui 大伴連嚙, 487.

Ōtomo no Muraji Makuta 大伴連馬來田, 516.

Ōtomo no Muraji Yasumaro 大伴連安麻呂, 517.

Ōtomo no Otomaro 大伴弟麻呂, 595.

Ōtomo no Sukune Matsuna 大伴宿禰真綱, 578-580.

Ōtomo no Sukune Minomaro 大伴宿禰美濃麻呂, 561.

Ōtomo no Sukune Surugamaro 大伴宿禰駿河麻呂, 570, 573-574.

Otoshiro 乙代, 581-582.

Ōtsu 大津皇子, 277, 510.

Qin Shi Huangdi 秦始皇帝, 98.

Richū-tennō 履中天皇, 164-165, 452, 664.

Saga-tennō 嵯峨天皇, 37, 149, 274, 384-387.

Saeki no Iwayu 佐伯石湯, 309.

Saeki no Muraji 佐伯連, 214.

Saeki no Toyoiwa 佐伯豐石, 549.

Saeki no Sukune Tsunehito 佐伯宿禰常人, 546-549.

Saeki no Sukune Makkatsu 佐伯宿禰鞞鞞, 337.

Saimei-tennō 齊明天皇, 271, 494, 500.

Saitō bettō Sanemori 齋藤別当実盛, 18, 406.

Sakamoto no Ason Uzumasa 坂本朝臣宇頭麻佐, 561-562.

Sakamoto no Omi Arate 坂本臣糠手, 487.

Sakamoto no Omi Takara 坂本臣財, 527-528.

Sakanoue no Atai Okina 坂上直老, 517.

Sakanoue no Katsutaka 坂上遂高, 630.

Sakanoue Ōsukune Masamichi 坂上大宿禰当道, 398.

Sakanoue no Sukune Karitamaro 坂上宿禰苺田麻呂, 317, 583.

Sakanoue no Tamuramaro 坂上田村麻呂, 383.

Sami no Kimi Sukunamaro 佐味君宿那麻呂, 517.

San 讚, 165.

Sei 濟, 165.

Seinei-tennō 清寧天皇, 164.

Seiwa-tennō 清和天皇, 388-389.

Sōndōg-wang 善德王, 254.

Shima no Sukune 斯摩宿禰, 155.

Shimotota no Semaro 楮田勢麻呂, 549.

Shirakabe-ō 白壁王, 319.

Shōmu-tennō 聖武天皇, 309-312, 327, 339, 366, 545.

Shōtoku-taishi 聖德太子, 252.

Shōtoku-tennō 稱徳天皇, 316, 319, 655.

Soga no Iruka 蘇我入鹿, 254, 502.

Soga no Umako no Sukune no Ō-omi 蘇我馬子宿禰大臣, 216, 252, 487.

Sugawara no Michizane 菅原道真, 390.

Suiko-tennō 推古天皇, 252, 254-255, 257, 445, 486, 547.

Sujin-tennō 崇神天皇, 151, 167, 269-270.

Sun Zi 孫子, 100.

Sushun-tennō 崇峻天皇, 216, 248, 252, 257.

Suzaku-tennō 朱雀天皇, 400.

Tachibana no Moroe 橘諸兄, 312, 315.

Tachibana no Naramaro 橘奈良麻呂, 315, 324, 342.

Tago no Komaro 多胡古麻呂, 550.

Taira no Koremori 平維盛, 18.

Taira no Kunika 平国香, 601, 609.

Taira no Maki 平真樹, 617, 621, 623.

Taira no Masakado 平将門, 3, 34, 38, 41, 391, 597-598, 600-603, 605-624, 626-628, 630-635, 637, 674-676.

Taira no Munemori 平宗盛, 18-19.

Taira no Sadamori 平貞盛, 34, 597, 601, 611-612, 614-615, 630-636, 675.

Taira no Yoshikane 平良兼, 597, 601, 606, 608-609, 611-617, 619-621, 623-626, 628, 632, 634, 637, 674-676.

Taira no Yoshimasa 平良正, 601, 608, 610-612, 615.

Taira no Yoshimochi 平良持, 600.

Taji no Tsuneakira 多治経明, 616, 630-631, 637.

Taji no Yoshitoshi 多治良利, 624.

Takano-tennō 高野天皇, 317.

Takasaka 高坂王, 503-504, 513, 516-518, 520.

Takata no Michinari 高田道成, 587.

Takechi-kōshi 高市皇子, 270, 509, 511, 515, 517-518, 521, 524, 530-531, 533, 667.

Takeda- kōshi 竹田皇子, 486-487.

Takerube no Okoro no Mikoto 建部袁許呂命, 266.

Takeshiuchi no Sukune 武内宿禰, 492.

Tanabe no Fuhito Hakuson 田辺史伯孫, 160-161.

Tanabe no Naniwa 田辺史難波, 566.

Tanabe no Osumi 田辺小隅, 521.

Tanaka no Omi Tarimaro 田中臣足麻呂, 260, 518, 521-522.

Tenji-tennō 天智天皇, 254, 270-274, 294, 319, 343, 377, 383, 498-502, 527, 657.

Tenmu-tennō 天武天皇, 36, 39, 41, 159, 260, 263, 266, 270-276, 280, 308-309, 312, 317, 319, 324, 383-384, 444, 491-492, 499-500, 527, 534, 541, 546, 584, 651-652, 657, 667, 669, 671.

Tokumaro 德麻呂, 531.

Tomi no Obito Ichihhi 迹見首赤梶, 487.

Tomo no Yoshio 伴善男, 387, 399.

Tōta no Kimi Obito 遠田君雄人, 561.

Toyo 臺與, 154.

Uda- tennō 宇多天皇, 390, 694.

Ūija 義慈王, 254, 271.

Ujinowaki-iratsuko 菟道稚郎子, 158.

Ukame Ukuhau 宇漢迷宇屈波宇, 344.

Umakai Arako 馬飼荒籠, 228.

Umakai no Obito Utayori 馬飼首歌依, 231.

Umayado-kōshi 厩戸皇子, 487.

Wakasa-ō 稚狹王, 528.

Wanibe no Omi Kimite 和珥部臣君手, 517.

Wen wang 文王, 90.

Wu des Han 漢武帝, 101, 642.

Yamabe-shinnō 山部親王, 383.

Yamada no Kosaburō Koreyuki 山田小三郎惟行, 213.

Yamamura-ō 山村王, 317.

Yamato-totohi-momoso-hime 倭迹迹日百襲姫, 151.

Yasoshima 八十嶋, 581-582.

Yōn Gaesomun 泉蓋蘇文, 254, 499.

Yōmei-tennō 用明天皇, 216.

Yōzei-tennō 陽成天皇, 389-390.

Yūryaku-tennō 雄略天皇, 160-165, 189, 206,
452, 473-477, 665.

BIBLIOGRAPHIE

Sources anciennes

Ban dainagon emaki 伴大納言繪卷 (Rouleau illustré du grang chancelier Ban), sous la direction de Idemitsu Museum of Art 出光美術館, Tōkyō, Kabushiki kaisha benridō, 1994.

De Bello Gallico – La guerra gallica, Gaio Giulio Cesare, trad. MANZONI, Franco, Livre IV, Milano, Mursia, 2001 (1989).

Engi-shiki 延喜式 (Règlements de l'ère Engi), sous la direction de TORAO Toshiya 虎尾俊哉, ge, Tōkyō, Dainihon insatsu kabushiki kaisha, 2017.

Fudoki 風土記 (Notes sur le climat et les sols), sous la direction de UEGAKI Setsuya 垣節也, Tōkyō, Shōgakkan, 1997.

Fusō ryakki 扶桑略記 (Histoire abrégée du Japon), sous la direction de KUROITA Katsumi 黑板勝美, Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1933.

Gukanshō 愚管抄 (Modestes considérations), JIEN 慈円, Tōkyō, Iwanami shōten, 1968.

Han shu 漢書 (Livre des Han), sous la direction de BAN Gu 班固, YAN Shigu 顏師古, vol. 6, Pékin, Zhonghua book company, 1975 (1962).

Honchō monzui 本朝文粹 (Textes choisis de notre cour), sous la direction de ŌSONE Shōsuke 大曾根章介, KINPARA Tadashi 金原理, GOTŌ Akio 後藤昭雄, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1992.

Hou Hanshu 後漢書 (Livre des Han Postérieurs), sous la direction de FAN Ye 范曄, vol. 10, Pékin, Zhonghua shu ju, 1973 (1965).

Il Milione, POLO, Marco, Milano, Edizioni Alpes, 1939.

Kōtai-shiki, Kōnin-shiki, Engi-shiki 交替式、弘仁式、延喜式 (Règlements modifiés, Règlements de l'ère Kōnin, Règlements de l'ère Engi), sous la direction de KUROITA Katsumi 黑板勝美, Tōkyō, Kokushi taikai kankōkai, 1937.

Nihon kōki 日本後紀 (Chroniques postérieures du Japon), sous la direction de KUROITA Nobuo 黑板伸夫, MORITA Tei 森田悌編, Dai Nippon Insatsu Kabushiki Kaisha, Tōkyō, 2003.

Nihon kōki, Shoku Nihon kōki, Montoku-tennō jitsuroku 日本後紀・續日本後紀・日本文德天皇實錄 (Chroniques postérieures du Japon, Suite aux chroniques postérieures du Japon,

Les Chroniques véridiques du règne de l'empereur Montonku), sous la direction de KUROITA Katsumi 黒板勝美, Tōkyō, Kokushi taikei kankōkai, 1935.

Nihon Sandai jitsuroku 日本三代実録 (Chroniques véridiques des Trois Règnes), sous la direction de FUJIWARA Tokihira 藤原時平, KUROITA Katsumi 黒板勝美, Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan, 1934.

Nihon Sandai jitsuroku 日本三代実録 (Chroniques véridiques des Trois Règnes), sous la direction de FUJIWARA Tokihira 藤原時平, AOKI Kazuo 青木和夫, TAKEDA Yūkichi 武田祐吉, jō, Tōkyō, Ōkayama shoten, 1935.

Nihon shoki 日本書紀 (Chroniques du Japon), sous la direction de INOUE Mitsusada 井上光貞, SAKAMOTO Tarō 坂本太郎, IENAGA Saburō 家永三郎, ŌNO Susumu 大野晋, jō, ge, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1968.

Ōei shosha Engyō-bon Heike monogatari 応永書写延慶本-平家物語, sous la direction de YOSHIZAWA Yoshinori 吉沢義則, Tōkyō, Hakuteisha, 1961.

Ritsuryō 律令 (Code Administratif), sous la direction de INOUE Mitsusada 井上光貞, SEKI Akira 関晃, TSUCHIDA Naoshige 土田直鎮, AOKI Kazuo 青木和夫, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1981.

Sanguozhi 三國志 (Chroniques des Trois Royaumes), sous la direction de CHEN Shou 陳壽, vol. 3, Pékin, Zhonghua book company, 1959.

Seiji yōryaku 政事要略, sous la direction de KUROITA Katsumi 黒板勝美, Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1936.

Shoku Nihongi 続日本紀, sous la direction de AOKI Kazuo 青木和夫 *et al.*, vol. 1, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1989.

Shoku Nihongi 続日本紀, sous la direction de AOKI Kazuo 青木和夫 *et al.*, vol. 2, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1990.

Shoku Nihongi 続日本紀, sous la direction de AOKI Kazuo 青木和夫 *et al.*, vol. 3, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1992.

Shoku Nihongi 続日本紀, sous la direction de AOKI Kazuo 青木和夫 *et al.*, vol. 4, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1995.

Shoku Nihon kōki 續日本後紀 (Suite aux chroniques postérieures du Japon), sous la direction de KUROITA Katsumi 黒板勝美, Tōkyō, Kokushi taikei kankōkai, 1956.

KAJIHARA Masaaki 梶原正昭, *Shōmonki* 将門記 (La Chronique de Masakado), vol. 1, Tōkyō, Heibonsha, 1975.

--- *Shōmonki* 将門記 (La Chronique de Masakado), vol. 2, Tōkyō, Heibonsha, 1976.

Shōmonki, Mutsu waki, Hōgen monogatari, Heiji monogatari 将門記. 陸奥話記. 陸奥話記. 平治物語, sous la direction de YANASE Kiyoshi 柳瀬喜代志, YASHIRO Kazuo 矢代和夫, MATSUBAYASHI Yasuaki 松林靖明, SHIDA Itaru 信太周, INUI Yoshihira 犬井善寿, Tōkyō, Shōgakusan, 2002.

Tosa nikki, Kagerō nikki, Izumi Shikibu nikki, Sarashina nikki 土佐日記／かげろふ日記／和泉式部日記／更級日記, (Le journal de Tosa, Le journal d'une éphémère, Le journal d'Izumi Shikibu, Le journal de Sarashina), sous la direction de SUZUKI Tomotarō 鈴木知太郎, KAWAGUCHI Hisao 川口久雄, ENDŌ Yoshimoto 遠藤嘉基, NISHISHITA Kiyochi 西下経一, Tōkyō, Iwanami shoten, 1980 (1957).

Sources contemporaines

AIKENS, Melvin C., HIGUCHI, Takayasu, *Prehistory of Japan*, Londres, Academic Press, 1982.

ALLEN, Chizuko, « Empress Jingū: a shamaness ruler in early Japan », dans *Japan Forum*, vol. 15 no. 1, Abingdon, Taylor & Francis, 2003, p. 81-98.

AMINO Yoshihiko 網野善彦, *Uma no bunka sōsho 3* 馬の文化叢書 (Série sur la culture équestre 3), Tōkyō, Baji bunka zaidan, 1995.

AMINO Yoshihiko 網野善彦, MORI Kōichi 森浩一 (dir.), *Uma, fune, jōmin* 馬・船・常民 (Chevaux, bateaux et gens du commun), Tōkyō, Kodansha, 1999.

AMINO Yoshihiko 網野善彦, ISHII Susumu 石井進, INAGAKI Yasuhiko 稲垣泰彦, NAGAHARA Keiji 永原慶二, *Shōen no seiritsu to ryōyū* 荘園の成立と領有 (Développement et propriété du domaine privé), Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan, 1991.

ANTHONY, David, TELEGIN, Y. Dimitri, BROWN, Dorcas, « The Origin of Horseback Riding », dans *Scientific American*, Col. 265, n. 6, Décembre 1991, p. 94-101.

ANTHONY, Davis, BROWN, R. Dorcas, « The secondary products of Revolution, Horse-Riding and Mounted Warfare », dans *Journal of World Prehistory*, vol. 24 (2), Septembre 2011, p. 131-190.

Archaeological center of Yamanashi prefecture - archaeological research papers 山梨県埋蔵文化財センター発掘調査報告書, *Higashiyama-kita iseki* 東山北遺跡 (Le site de Higashiyama-kita), Yamanashi-ken kyōiku iinkai, n. 79, mars 1993.

--- *Shiobe iseki* 塩部遺跡 (Le site de Shiobe), Yamanashi-ken kyōiku iinkai, n. 123, mars 1996.

ASMOLOV, Konstantin, « The System of Military Activity of Koguryō », dans *Korea Journal*, vol. 32.2, Seongnam, English by the Academy of Korean Studies, 1990, p. 103-116.

ASTON W. G., *Nihongi*, New York, Cosimo Classics, 2008 (1896).

BAGLEY, Robert W., « Sacrificial Pits of the Shang Period at Sanxingdui in Guanghan County, Sichuan Province », dans *Arts Asiatiques*, vol. 43, EFEO, 1988, p. 78–86.

BARCLAY, Harold B., *The role of the horse in man's culture*, Londres, J.A. Allen & Co Ltd, 1981.

BARNES, Gina Lee, *Protohistoric Yamato*, Ann Arbor, University of Michigan Center for Japanese Studies and the Museum of Anthropology, 1988.

--- *State formation in Korea, Historical and Archaeological perspectives*, Londres, Curzon press, 2001.

--- « The Emergence and Expansion of Silla from an Archaeological Perspective », dans *Korean Studies*, vol. 28, University of Hawai'i Press, 2004.

--- *The rise of civilization in East Asia – The Archaeology of China, Korea and Japan*, Londres, Thames and Hudson, 1999.

--- *State formation in Japan*, Oxon, Routledge, 2007.

--- « A Hypothesis for Early Kofun Rulership », dans *Japan Review*, vol. 27, International Research Center for Japanese Studies, 2014, p. 3-29.

BATTEN, Bruce L., « Provincial Administration in Early Japan: From Ritsuryō Kokka to Ōchō Kokka », dans *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 53, no. 1, Cambridge, Harvard-Yenching Institute, 1993, p. 103–134.

BECKWITH, Christopher, *The language of Japan's continental relatives : An introduction to the historical-comparative study of the Japanese-Koguryōic languages with a preliminary description of Archaic northeastern Middle Chinese*, Boston, BRILL, 2007.

BEST, W. Jonathan, *A History of the Early Korean Kingdom of Paekche*, Cambridge, Harvard University Press, 2006.

BIYNGTON, Mark E., dir., *Early Korea vol. 1*, Cambridge, Harvard University Press, 2008.

--- *Early Korea vol. 2*, Cambridge, Harvard University Press, 2009.

--- *Early Korea vol. 3*, Cambridge, Harvard University Press, 2012.

--- *The Han Commanderies in Early Korean History*, Cambridge, Harvard University Press, 2013.

--- *The History and Archaeology of the Koguryŏ Kingdom*, Seoul, Harvard University Press, 2016.

BIYNGTON, Mark E., *The Ancient State of Puyŏ in Northeast Asia*, Cambridge, Harvard University Press, 2016.

BLIGNAULT, Karin, *Equine Biomechanics for Riders*, Londres, J. A. Allen & Co Ltd, 2009.

BOUTRUCHE, Robert, *Seigneurie et féodalité*, Paris, Aubier, 1968.

BROWN, E. Delmer (dir.), *The Cambridge History of Japan*, vol. 1, Cambridge, Cambridge University press, 1993.

BUDIANSKY, Stephen, *The Nature of Horses*, Londres, Phoenix Illustrated, 1998.

CARTIER, Michel, ELISSEEFF, Danielle, METALIE, Georges, *Anthropozoologica n° 18*, Société de Recherche interdisciplinaire, second semestre 1993.

Center for Historical Studies -East Eurasia, *Kodai higashi Yūrasia kenkyū senta- nenpō* 古代東ユーラシア研究センター年報 (Rapport annuel du centre de recherche sur l'Histoire ancienne d'Eurasie orientale), Kawasaki, Senshu University, Mars 2016.

Center for Historical Studies -East Eurasia, *Kodai higashi Yūrasia kenkyū senta- nenpō* 古代東ユーラシア研究センター年報 (Rapport annuel du centre de recherche sur l'Histoire ancienne d'Eurasie orientale), Kawasaki, Senshu University, Mars 2018.

Centre Educatif de la ville d'Ōsaka 大阪府教育委員会, *Shitomiya-kita iseki I* 葎屋北遺跡 I (Le site archéologique de Shitomiya-kita - I), Ōsaka, Ōsaka-fu maizō bunkazai chōsa hōkoku, Mars 2009.

CHANG, Chun-Shu, « The Continuing Quest for China's Origins II. The Shang Civilization », dans *Archaeology*, vol. 30, no. 3, Archaeological Institute of America, Boone, 1977, p. 186–193.

--- *The Rise of the Chinese Empire: Nation, State & Imperialism In Early China, ca. 1600 B.C.-A.D. 8*, Michigan, The University of Michigan Press, 2006.

CHANG Yoon Chung 張允禎, *Kodai bagukara mita Kan hantō to Nihon* 古代馬具からみた韓半島と日本 (La Péninsule coréenne et le Japon du point de vue des harnachements), Tōkyō, Dōsansha, 2008.

CHECHUSHKOV, Igor V., EPIMAKHOV, Andrei V., « Eurasian Steppe Chariots and Social Complexity During the Bronze Age », dans *Journal of World Prehistory* 31, 2018, p. 435-483.

CIESLAK, Michael, PRUVOST, Melanie, BENECKE, Norbert, HOFREITER, Michael *et al.*, « Origin and History of Mitochondrial DNA Lineages in Domestic Horses », dans *Public Library of Science ONE*, 5 (12), Décembre 2010, p. 1-14.

CLUTTON-BROCK, Juliet, *The Walking Larder : Patterns of Domestication, Pastoralism and Predation*, Londre, Unwin Hyman, 1989.

COHEN, Ronald et SERVICE, Elman R. (dir.), *Origins of the State : The Anthropology of Political Evolution*, Philadelphia, Institute for the Study of Human Issues, 1978.

Comité Iwai Shishihen 磐井市史編さん委員会, *Taira no masakado shiryōshū ; Fujiwara no Sumitomo shiryō* 平将門資料集-藤原純友資料 (Recueil des matériaux concernant Taira no Masakado ; matériaux concernant Fujiwara no Sumitomo), Tōkyō, Shinjinbutsu ōraisha, 2002.

COMO, M., « Horses, Dragons, and Disease in Nara Japan », dans *Japanese Journal of Religious Studies*, vol. 34 (2), Nanzan University, 2007, p. 393-415.

COOKE, Bill, *Imperial China – The Art of the Horse in Chinese History*, Lexington, Kentucky Horse Park, 2000.

CRAWFIRD, Gary W., « Advances in Understanding Early Agriculture in Japan », dans *Current Anthropology*, vol. 52, no. 4, University of Chicago Press, 2011, p. 331–345.

CREEL, H. G., « The Role of the Horse in Chinese History », dans *The American Historical Review*, vol. 70, no. 3, American Historical Association, 1965.

CRESCENTE, Nadia, « Il Nord del Giappone verso la conversione agraria », dans *Il Giappone*, vol. 40, Centro di cultura italo-giapponese, 2000, p. 5–36.

CRUMP, James Irving, *Legends of the Warring States – Persuasion, Romances, and Stories from Chan-kuo Ts'è*, Ann Arbor, Center for Chinese Studies, 1998.

CSORBA Mrea, « The Chinese Northern Frontier : Reassessment of the Bronze Age burials from Baifu », dans *Antiquity*, 70 (269), 1996, p. 564-587.

DAVEY, Jack Alexander, *Mortuary Ritual and Social Development in Iron Age Korea*, Dissertation doctorale, University of California, 2014.

DAVIS, J. M. Simon, *The Archaeology of Animals*, Londre, Batsford Ltd., 1987.

DEMOULE, Jean-Paul, « La société contre les princes », dans RUBY Pascal, *Les princes de la Protohistoire et l'émergence de l'État*, Naples, Publications de l'Ecole Française de Rome, 1999, p. 125-134.

--- « L'archéologie du pouvoir : Oscillations et résistances dans l'Europe protohistorique », dans DAUBIGNEY Alain, *Fonctionnement social de l'Age du Fer*, Table ronde internationale de Lons-le-Saunier, octobre 1990, p.259-273.

DENG, Tao, « The fossils of the Przewalski's horse and the climatic variations of the Late Pleistocene in China », dans MASHKOUR, Marjar *et al.*, *Equids in time and space*, Oxford, Oxbow Books, 2006, p. 12-19.

DI COSMO, Nicola, *Ancient China and Its Enemies*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

DIEN, Albert E., « A Study of Early Chinese Armor », dans *Artibus Asiae*, vol. 43, no. 1/2, Museum Rietberg Zurich, 1981, p. 5–66.

--- « The Stirrup and Its Effect on Chinese Military History », dans *Ars Orientalis*, vol. 16, Freer and Sackler, 1986, p. 33–56.

DREWS, Robert, *Early riders, the beginnings of mounted warfare in Asia and Europe*, New York, Routledge, 2004.

--- *The End of the Bronze Age : Changes in Warfare and the Catastrophe ca. 1200 B.C.*, Princeton, Princeton University Press, 1995.

DUPAQUIER, Jacques, *Histoire de la population française, tome 3 : De 1789 à 1914*, Paris, Presse Universitaire de France, 1988.

EDWARDS, Walter, « Event and process in the founding of Japan : the Horserider Theory in archaeological perspective », dans *The Journal of Japanese Studies*, vol. 9 n.2, The Society for Japanese Studies, Été 1983, p.265-295.

EGAMI Namio 江上波夫, *Kiba minzoku kokka 騎馬民族国家* (La nation du peuple de cavaliers), Tōkyō, Chukō shinsho, 1967.

FARRIS, Wayne William, *Heavenly warriors*, Cambridge, Harvard University Press, 1995.

--- *Population, Disease, and Land in Early Japan, 645-900*, Londres, Harvard University Press, 1995.

--- *Sacred Texts and Buried Treasures*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1998.

--- *Japan's medieval population: Famine, fertility and warfare in a Transformative Age*, Honolulu, University of Hawaii Press, 2006.

-- *Japan to 1600, a social and economic History*, Honolulu, University of Hawaii Press, 2009.

FRAGNER, Bert G., KAUZ, Ralph, PTAK, Roderich, SCHOTTENHAMMER, Angela, *Pferde in Asien: Geschichte, Handel und Kultur/ Horses in Asia: History, Trade and Culture*, Vienne, Osterreichische Akademie der Wissenschaften, 2009.

FRANK, Bernard, trad., *Histoires qui sont maintenant du passé*, Paris, Gallimard-Unesco, 1968.

FRIDAY, Karl, *Hired swords*, Stanford, Stanford University Press, 1992.

--- « Pushing beyond the Pale: The Yamato Conquest of the Emishi and Northern Japan », dans *Journal of Japanese Studies*, vol. 23, no. 1, The Society for Japanese Studies, 1997, p. 1–24.

--- *Samurai, warfare and the state*, Oxford, Routledge, 2004.

--- *The first samurai*, Hoboken, John Wiley & Sons, 2008.

FUKUDA Toyohiko 福田豊彦, *Taira no Masakado no ran* 平将門の乱 (La révolte de Taira Masakado), Tōkyō, Iwanami shinsho, 1981.

--- « Tetsu to uma to Taira Masakado 鉄と馬と平将門 » (Le fer, le cheval et Taira Masakado), dans *Gekkan hyakka*, no. 196, 1979, p. 6-11.

--- *Genpei kassen jiten* 源平合戦辞典 (Dictionnaire des batailles de la Guerre de Genpei), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2006.

FUNKE, Mark C., « Hitachi No Kuni Fudoki », dans *Monumenta Nipponica*, vol. 49, no. 1, Tōkyō, Sophia University, 1994, p. 1–29.

GERNET, Jacques, *Le monde chinois, de l'Age de bronze au Moyen Age*, Paris, Brodard & Taupin, 2008.

GRAFF, David A., HIGHAM, Robin, *A military History of China*, Lexington, University Press of Kentucky, 2012.

--- *Medieval Chinese warfare*, Oxon, Routledge, 2001.

Gunma Prefectural Museum of History, *Umi wo watatta uma bunka* 海を渡った馬文化 (La culture équestre qui traversa la mer), 93ème exposition commémorative de la grande ouverture, Gunma Prefectural Museum of History, 29 Septembre 2017.

Gunmaku-shi hensan iinkai 群馬県史編さん委員会, *Gunma-shi – shiryō-hen* 群馬県史-資料編 (Histoire de la Préfecture de Gunma – recueil des documents), vol. 3, Département de Gunma, 1981.

HABUTA Yoshiyuki 土生田純之, *Kofun jidai no jitsuzō* 古墳時代の実象 (La vraie image de l'époque Kofun), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2008.

HALL, John Whitney, *Government and Local Power in Japan, 500 to 1700*, Princeton, Princeton University press, 1966.

HANEDA Akira 羽田明, SATŌ Hisashi 佐藤長, *Kiba minzoku shi 3* 騎馬民族史 3 (Histoire des peuples de cavaliers vol. 3), Tōkyō, Heibonsha, 1973.

HANIHARA, Kazuro, « Emishi, Ezo and Ainu: An Anthropological Perspective », dans *Japan Review*, no. 1, Kyōto, International Research Center for Japanese Studies, 1990, p. 35–48.

HATADA, Takashi, DIXON, Morris, « An Interpretation of the King Kwanggaet'o Inscription », dans *Korean Studies*, vol. 3, Academy of Korean Studies, 1979, p. 1-17.

HAYAKAWA Mannen 早川万年, *Jinshin no ran wo yomitoku 壬申の乱を読み解く* (Analyser les troubles de l'ère Jinshin), Tōkyō, Yoshikawa kobunkan, 2009.

HAYASHIDA Shigeyuki 林田重幸, « Chūsei Nihon no uma ni tsuite 中世日本の馬について » (Sur le cheval japonais au Moyen Age), dans *Nihon chikusangaku kaihō*, vol. 28, Nihon chikusangakkai, 1958, p. 301-306.

--- « Nihon zairaiba no keitō 日本在来馬の系統 » (Etude systématique des chevaux Japonais), dans *Japanese Journal of Zootechnical Science* n. 28, Université de Kagoshima, 1958, p. 329-334.

HENNINGER, Laurent, « La nouvelle histoire-bataille », dans *De la guerre. Un objet pour les sciences sociales*, 71-73, Lausanne, Espaces Temps, 1999, p. 35-46.

HEPTNER, V. G., NASIMOVICH, A. A., BANNIKOV, A. G., *Mammals of the Soviet Union*, v. 1, Smithsonian Institution Libraries and National Science Foundation, 1988, p 996-1134.

HERAIL, Francine, *Gouverneurs de province et guerriers dans les Histoires qui sont maintenant du passé (Konjaku monogatarihū)*, Paris, Collège de France, 2004.

--- *Notes journalières de Fujiwara no Sukefusa : Traduction du Shunki. 2 volumes*, Genève, Droz, 2001, 2004.

--- *Histoire du Japon*, Aurillac, POF, 2006.

--- *La Cour et l'administration du Japon à l'époque de Heian*, Paris, Droz, 2006.

--- *Recueil de décrets des trois ères méthodiquement classés, livres 8 à 20*, Genève, Droz, 2008.

--- *Recueil de décrets des trois ères méthodiquement classés, livres 1 à 7*, Genève, Droz, 2011.

--- *Fujiwara no Akihira : Notes sur de nouveaux divertissements comiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

--- *Aide-mémoire pour servir à l'étude de l'Histoire du Japon des origines à 1854*, lieu de publication inconnu, date de publication inconnue.

HISHIDA Tetsurō 菱田哲郎, *Kodai Nihon kokka keisei no kōkogaku 古代日本国家形成の考古学* (Archéologie du développement de l'état dans le Japon ancien), Kyōto, Kyōto University Press, 2007.

HOPE, Charles Evelyn Graham, *Horse management*, Londres, English Universities Press, 1973.

HORI Tetsurō 堀哲郎, « Nihon rettō-he no kiba bunka dōnyū to sono tenkai – higashi Nihon wo chūshin ni 日本列島への騎馬文化導入とその展開-東日本を中心に » (Introduction et

diffusion de la culture équestre dans l'archipel japonais, le cas de l'est du Japon), dans *Kodai higashi Yūrasia kenkyū senta- nenpō*, Mars 2016, p. 17-45.

HYLAND, Ann, *The Endurance Horse*, Londres, J. A. Allen & Co., 1988.

--- *Equus, the Horse in the Roman World*, Londres, B. T. Batsford Ltd, 1990.

--- *Riding Long Distance*, Londres, J. A. Allen & Co., 1993.

--- *Foal to Five Years*, Londres, Ward Lock Limited, 1996.

--- *The Medieval Warhorse, From Byzantium to the Crusades*, Stroud, Sutton Publishing, 1996.

HYUNG, Il Pai, *Constructing "Korean" Origins: A Critical Review of Archaeology, Historiography and Racial myth in Korean state-formation theories*, Londres, Harvard University Press, 2000.

Ibaraki-kenritsu rekishi-kan 茨城県立歴史館, *Ibaraki-ken shiryō – kōko shiryō-hen – kofun jidai* 茨城県史料-考古資料編-古墳時代 (Documents historiques du département d'Ibaraki – compendium des documents archéologiques – époque *kofun*), vol. 3, Mito, Ibaraki-kenritsu rekishi-kan, 1984 (1975).

--- *Sanmaizuka-kofun to sono jidai* 三昧塚古墳とその時代 (Le kofun de Sanmaizuka et son époque), Mito, Ibaraki-kenritsu rekishi-kan, 2016.

ICHIKO Teiji 市古貞次, *Heike monogatari* 平家物語 (Le dit des Heike), vol. 1, chap. 4, Tōkyō, Shōgakkan, 1994.

INOUE Mitsusada 井上光貞, *Asuka no chōtei* 飛鳥の朝廷 (La cour d'Asuka), Tōkyō, Kōdansha, 1974.

Institute for archaeological research of Kashiwara Nara prefecture, *Fujinoki kofun to sono jidai-ten* 「藤ノ木古墳とその時代」展 (Exhibition « the Fujinoki Tomb and its time »), Ōtsuka kōgeisha, 1989.

International Society for Educational Information, *Understanding Japan – Japanese Chronology*, bulletin 34, Tōkyō, Shōbi Printing, 1974.

IRUMADA Nobuo 入間田宣夫, TANIGUCHI Kazuo 谷口一夫, *Maki no kōkogaku* 牧の考古学 (Archéologie du pâturage), Tōkyō, Kōshi shoin, 2008.

ISAHAYA Naoto 諫早直人, *Umi wo watatta kiba bunka* 海を渡った騎馬文化 (La culture équestre qui traversa la mer), Tōkyō, Fukyōsha, 2010.

--- *Tōhoku Ajia ni okeru kiba bunka kōkōgaku kenkyū* 東北アジアにおける騎馬文化の考古学的研究 (Recherche archéologique sur la culture équestre du Nord-Est Asie), Tōkyō, Yūzankaku, 2012.

--- « Yonsanganryūiki ni okeru bahiki seisan no juyō to tenkai 栄山江流域における馬匹生産の受容と展開 » (Acceptation et développement de l'élevage du cheval dans le bassin de la rivière Yeongsan), dans *Bulletin of the National Museum of Japanese History*, n. 217, Septembre 2019, p. 153-180.

--- *Maki no keikan kōkōgaku* 牧の景観考古学 (Le paysage de l'archéologie des pâturages), Kyoto, Kyoto furitsu daigaku bungaku-bu, 2023.

ISHII Katsumi 石井克己, UMEZAWA Shigeaki 梅沢重昭, *Kuroimine iseki - Nihon no Pompei* 黒井峯遺跡-日本ポンペイ (Le site de Kuroimine, le Pompei du Japon), Tōkyō, Yomiuri shinbun, 1994.

ISHIMODA Shō 石母田正, *Heike monogatari* 平家物語 (Le dit des Heike), Iwanami shoten, Tōkyō, 1976.

JETTMAR, Karl, « Cultures and Ethnic Groups West of China in the Second and First Millennia B.C. », dans *Asian Perspectives*, vol. 24, no. 2, University of Hawaii Press, 1981, p. 145–162.

Journal of the United States Cavalry Association, *Journal of the United States Cavalry Association*, vol.24, Juillet 1913.

JULIANO, Annette L., « The Warring States Period- The State of Qin, Yan, Chu, and Pazyryk : a historical footnote », dans *Notes in the History of Art* 10, no. 4, 1991, p. 25-29.

KAKO Kiichi 加古樹一, *Yūboku kiba minzoku kokka Yamato* 遊牧騎馬民族国家大和 (Yamato, nation du peuple de bergers nomades à cheval), Tōkyō, Henshū kōbō noa, 2000.

KAKOI, Hironaga, KIKUCHI, Mio, TOZAKI, Teruaki, HIROTA, Keiichi, NAGATA, Shunichi, HOBŌ, Seiji, TAKASU, Masaki, « Distribution of Y chromosomal haplotypes in Japanese native horse populations », dans *Japanese Journal of Equine Science*, vol. 29, n. 2, 2018, p. 39-42.

KAKOI, Hironaga, TOZAKI, Teruaki, GAWAHARA Hitoshi, « Molecular Analysis Using Mitochondrial DNA and Microsatellites to Infer the Formation Process of Japanese Native Horse Populations », dans *Biochemical Genetics*, n. 45, 2007, p. 375–395.

KANG, Bong Won, *The Role of Warfare in the Formation of the State in Korea: Historical and Archaeological Approaches*, dissertation auprès du Département d'Anthropologie, University of Oregon, juin 1995.

KATSUBE Mitsuo 勝部明生, SUZUKI Tsutomu 鈴木勉, *Fujinoki kofun no bagu wa kataru* 藤ノ木古墳の馬具は語る (Les harnachements du *kofun* de Fujinoki parlent), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1998.

KAWAI Yasushi 川合康, *Genpei kassen no kyojō wo hagu* 源平合戦の虚像を剥ぐ (Briser la fausse image de la Guerre de Genpei), Tōkyō, Kōdansha, 1996.

--- *Heike monogatari wo yomu* 平家物語を詠む (Lire le *Heike monogatari*), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2009.

KAWAJIRI Akio 川尻秋生, *Taira Masakado no ran* 平将門の乱 (La révolte de Taira Masakado), coll. *Sensō no Nihonshi*, vol. 4, Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan, 2007.

--- *Yureugoku kizoku shakai : Heian jidai* 揺れ動く貴族社会: 平安時代 (Société noble tremblante : l'époque Heian), Tōkyō, Shōgakukan, 2008.

--- *Shōmonki wo yomu* 将門記を読む (Lire le *Shōmonki*), Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan, 2009.

KAWAMATA Masanori 川又正智, *Uma ni kakeru kodai Ajia* ウマ駆ける古代アジア (L'Asie ancienne à dos de cheval), Tōkyō, Kōdansha, 1994.

KI, Tsurayuki, trad. SIEFFERT René, *Le journal de Tosa*, Lonrai, Verdier, 2018 (1993).

KI-BAIK, Lee, *A New History of Korea*, Cambridge, Harvard University Press, 1984.

KIDDER, J. Edward, « The Fujinoki Tomb and Its Grave-Goods », dans *Monumenta Nipponica*, vol. 42, no. 1, Tōkyō, Sophia University, 1987, p. 57–87.

--- « Saddle Bows and Rump Plumes. More on the Fujinoki Tomb », dans *Monumenta Nipponica*, vol. 45, no. 1, Tōkyō, Sophia University, 1990, p. 75–85.

--- *Sculptures Japonaises*, Tōkyō, Bijutsu Suppan-sha, 1963.

KIKKULI, *L'art de soigner et d'entraîner les cheveux*, Paris, Editions favre, 2000.

KIM, Chang-Seok, « Koguryō Society and its Economy », dans *The Review of Korean Studies*, vol. 7, no. 4, *Academy of Korean Studies*, décembre 2004, p. 35-56.

--- « Parhae's Maritime Routes to Japan in the Eighth Century », dans *Seoul Journal of Korean studies*, vol. 23, no. 1, Kyujanggak Institute for Korean Studies, Juin 2010, p. 1-22.

KIM, Daesik, « Koguryō and Kaya, Contacts and Consequences », dans *Journal of Northeast Asia*, vol. 4 no.1, Institute for Northeast Asia Research, 2007, p. 41-82.

KIM, Ilwoo 金日宇 et MUN Soyeon 文素然, trad. par INOUE Osamu 井上治, *Kankoku, Chejudo to yūboku kiba bunka* 韓国・済州島と遊牧騎馬文化 (La Corée, l'île de Jeju et la culture équestre des bergers nomades), Tōkyō, Akashi shōten, 2015.

KIM, Jeong-Hak, PEARSON, Richard J. et PEARSON, Kazue (trad.), *The Prehistory of Korea*, Japon, Hawaii University Press, 1972.

KITAYAMA Shigeo 北山茂夫, *Ōchō seiji shiron* 王朝政治史論 (Essai historique sur la politique de la Cour Impériale), Tōkyō, Iwanami shōten, 1970.

KOBAYASHI Yukio 小林行雄, « Jōdai Nihon ni okeru jōba no fūshū 上代日本における乗馬の風習 » (La coutume de chevaucher au Japon du temps ancien), dans *Shirin* 34, no. 3, Kyōto, Shigaku Kenkyūkai, 1951.

KODAMA Kōta 児玉幸多, *Nihonshi chizu* 日本史地図 (Cartes de l'Histoire du Japon), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1994 (1956).

KONDŌ Yoshikazu 近藤好和, *Bugu no Nihonshi* 武具の日本史 (Histoire japonaise des armes), Tōkyō, Heibonsha, 2010.

KOROTAYEV, Andrey, ZINKINA, Julia et ANDREEV, Alexey, « Circumscription Theory of the Origins of the State: A Cross-Cultural Re-Analysis », dans *Cliodynamics* n. 7 (2), janvier 2017, p. 187-203.

KUJI Fujiō 久慈藤男, *Nihonjin to uma no bunkashi* 日本人と馬の文化史 (Histoire culturelle des Japonais et du cheval), Tōkyō, Busindō, 2016.

KUMAGAI Kimio 熊谷公男, *Emishi no chi to kodai kokka* 蝦夷の地と古代国 (La terre des Emishi et l'État Ancien), Tōkyō, Yamakawa shuppansha, 2012 (2004).

--- *Emishi to jōsaku no jidai* 蝦夷と城柵の古代 (L'Age des Emishi et des fortifications), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2015.

KUMATA Ryōsuke 熊田亮介, SAKAI Hideya 坂井秀弥, *Nihon kaiiki rekishi taikai* 日本海域歴史大系 (Compendium d'histoire de la mer autour du Japon), vol. 2, Ōsaka, Seibundō, 2006.

KURAMOTO Kazuhiro 倉本一宏, *Jishin no ran* 壬申の乱 (Les troubles de l'ère Jinshin), coll. *Sensō no Nihonshi*, vol. 2, Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2007.

LEDYARD, Gari, « Galloping along the Horseriders: Looking for the Foundrs of Japan », dans *The Journal of Japanese Studies* Vol. 1 n.2, The Society for Japanese Studies, Washington, printemps 1975, p. 217-254.

LEE, Gyoung-Ah, « The Transition from Foraging to Farming in Prehistoric Korea », dans *Current Anthropology*, vol. 52, no. 4, Chicago, University of Chicago Press, 2011, p. 307–329.

LEGGIERE, Michael V., *Napoleon and the Art of War*, Leiden, BRILL, 2016.

LEVINE, Marsha A., « Botai and the Origins of Horse Domestication », dans *Journal of Anthropological Archaeology* 18, Academic press, 1999, p. 29-78.

LEVINE, Marsha, RENFREW Colin, BOYLE Katie (dir.), *Prehistoric steppe adaptation and the horse*, Cambridge, McDonald Institute for Archaeological Research, 2003.

LI, Ogg, *Recherche sur l'Antiquité Coréenne vol. I – Ethnie et Société de Koguryo*, Paris, Collège de France, 1980.

LI, Yue, ZHANG, Chengrui, TAYLOR, William T. T., et al., « Early evidence for mounted horseback riding in northwest China », dans *Proceedings of the National Academy of Sciences*, vol. 117, No. 47, National Academy of Sciences, Novembre 2020, p. 1-8.

LIM, Kihwan, « The Interstate Order of Ancient Northeast Asia: Focusing on the 4th-7th Centuries », dans *Journal of Northeast Asia*, vol. 4 no.1, Institute for Northeast Asia Research, 2007, p. 13-39.

LINDUFF, Katheryn M., RUBINSON, Karen S., *Are All Warriors Male?*, Lanham, Altamira press, 2008.

LOEHR, Max, « Weapons and Tools from Anyang, and Siberian Analogies », dans *American Journal of Archaeology*, vol. 53, no. 2, Archaeological Institute of America, 1949, p. 126–144.

LU, Peng, BRUNSON, Katherine, JING, Yuan, and LI, Zhipeng, « Zooarchaeological and Genetic Evidence for the Origins of Domestic Cattle in Ancient China », dans *Asian Perspectives*, vol. 56, no. 1, University of Hawaii Press, 2017, p. 92-120.

MANIERI, Antonio, « The Law on Stables and Pastures : an Annotated Translation of the Kyūmokuryō », dans *Etudes Asiatiques*, vol. 73, n. 2, 2019, p. 277-300.

MASS, Jeffrey P., « Patterns of Provincial Inheritance in Late Heian Japan », dans *Journal of Japanese Studies*, vol. 9, no. 1, The Society for Japanese Studies, 1983, p. 67–95.

MATSUMOTO Masaharu 松本政春, *Ritsuryō heiseishi no kenkyū 律令兵制史の研究* (Recherche dans le système militaire sous le Code Administratif), Tōkyō, Seibundo, 2002.

MATSUMOTO Takehashi 松本建速, *Emishi no kōkogaku 蝦夷の考古学* (Archéologie des Emishi), Tōkyō, Dōseisha, 2006

MATSUO Hikaru 松尾光, *Tenpyō no seiji to sōran 天平の政治と争乱* (Politique et conflits de l'époque Tenpyō), Tōkyō, Kasama shoin, 1995.

MAY, Timothy, *The Mongol Art of War*, Yardley, Westholme Publishing, 2007.

MCCOLLOUGH, Helen Craig, « A Tale of Mutsu. », dans *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 25, 1964, p. 178–211.

MIGISHIMA Kazuo 右島和夫 (dir.), *Uma no kōkogaku 馬の考古学* (L'Archéologie du Cheval), Tōkyō, Yūzankaku, 2020.

MIZOGUCHI, Koji, UCHIDA, Junko, « The Anyang Xibeigang Shang royal tombs revisited: A social archaeological approach », dans *Antiquity* n. 92, Cambridge University Press, Mai 2018, p. 1-15.

MORI Kōichi 森浩一 (dir.), *Nihon kodai bunka no tankyū – Uma* 日本古代文化の探求-馬 (Investigation dans la culture ancienne du Japon – Le cheval), Tōkyō, Shakai Shakai shisōsha, 1974.

--- *Uma no bunka sōsho 3* 馬の文化叢書 (Série sur la culture équestre 3), Tōkyō, Baji bunka zaidan, 1993.

MORI Kōichi 森浩一, KADOWAKI Teiji 門脇禎二, *Jinshin no ran* 壬申の乱 (Les Troubles de Jinshin), Tōkyō, Taikō-sha, 1996.

MORI Kimiyuki 森公章, *Higashi Ajia no dōran to Wakoku* 東アジアの動乱と倭国 (Les conflits d'Asie Orientale et le Pays de Wa), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2006.

--- *Kodai gōzoku to bushi no tanjō* 古代豪族と武士の誕生 (Les clans anciens et l'origine des bushi), Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan, 2013.

MORIMOTO Tōru 森本徹, « Keitai ōō shien seiryoku no kofun to girei 継体大王支援勢力の古墳と儀礼 » (Le rituel et le kofun supportant le pouvoir du grand roi Keitai), dans *Bullettin du Musée de Chikatsu Asuka*, n. 29, 2017, p. 63-76.

MOTOKI Yasuo 元木泰雄, *Bushi no seiritsu* 武士の成立 (La naissance des guerriers), Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan, 1994.

MOTOMURA, Ryōji 本村凌二, *Uma no sekaishi* 馬の世界史 (Histoire mondiale du cheval), Tōkyō, Chūōkōron-shinsha, 2013.

MULLIEZ, Jacques, *Les Chevaux du Royaume*, Montalba, Mayenne, 1983.

NAGASAKA Kaneo 長坂金雄, *Jūshichi-jō kenpō* 十七条憲法 (La constitution en 17 articles), Tōkyō, Yūzankaku, 1937.

NAKAMURA Akiko 中村亜希子, JINNO Megumi 神野恵, « Kodai no sanshō 古代の山椒 » (Le *Zanthoxylum piperitum* du temps ancien), dans Nara National Research Institute for Cultural Properties, *Kōshinryō riyō kara mita kodai Nihon no shokubunka no seisei ni kansuru kenkyū* 香辛料利用からみた古代日本の食文化の生成に関する研究 (Recherche sur la culture culinaire du Japon ancien du point de vue de l'usage d'épices), Nara, 2014.

NAOKI Kōjirō 直木孝次郎, *Kodai no dōran* 古代の動乱 (Révolution du temps ancien), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2009.

NAORA Nobuo 直良信夫, *Nihon oyobi higashi Ajia hakken no bashi bakotsu* 日本および東アジア発見の馬歯・馬骨 (Découverte de dents et d'ossements de chevaux au Japon et en Asie Orientale), Tōkyō, Nihon chūō keibakai, 1970.

--- *Nihon uma kōkogakuteki kenkyū* 日本馬考古学的研究 (Recherche archéologique sur le cheval japonais), Tōkyō, Azekura shobō, 1984.

Nara kokuritsu bunkazai kenkyūsho 奈良国立文化財研究所, *Heijō-kyō hakkutsu chōsa hōkoku XII* 平城京発掘調査報告 XII (XII^e rapport des résultats des fouilles de la capitale de Heijō), Kyōto, Shin.yōsha, 1985.

--- *Nikkan bunkazai ronshū IV* 日韓文化財論集 IV (IV^e compendium de propriétés culturelles nippo-coréennes), Kyōto, Shin.yōsha, 2020.

Nara-ken Kashihara kōkogaku kenkyūsho fuzoku hakubutsukan 奈良県橿原考古学研究所 附属博物館, *Haniwa hito to dōbutsu-tachi* はにわ人と動物たち (*Haniwa* humaines et animales), Nara, Kansai bijutsu insatsu kabushiki shakai, 2008.

NELSON, Milledge Sarah, *The archaeology of Korea*, Cambridge, Cambridge University press, 1993.

NESPOULOUS, Laurent, *Une Histoire de la Protohistoire Japonaise : De la genèse de l'agriculture à la formation des sociétés archaïques complexes, du V^e millénaire avant notre ère au VII^e siècle de notre ère*, vol. I et II, sous la dir. de DEMOULE, Jean-Paul et MACE, François, Inalco, Département Corée-Japon, Centre Etudes Japonaises Ead 1441, Septembre 2007.

Nihon Hōsō Kyōkai, *Muteki Yoshitsune gundan* 無敵義経軍団 (La bande de guerre sans égal de Yoshitsune), Tōkyō, Nihon Hōsō Shuppan Kyōkai, 1990.

NIINO Naoyoshi 新野直吉, *Kodai Tōhouku no heiran* 古代東北の兵乱 (La révolte armée dans le Tōhoku ancien), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1989.

--- *Tamuramaro to Aterui* 田村麻呂と阿弋流為 (Tamuramaro et Aterui), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2007.

NISHIMOTO Toyohiro 西本豊弘, « Kamakura-shi Yuhigahama-Minami kiseki no shutsudo uma ni tsuite 鎌倉市由比ヶ浜南遺跡の出土馬について » (Sur les chevaux excavés dans le site de Yuhigahama dans la municipalité de Kamakura), dans *Kamakura bushi to uma* 鎌倉の武士と馬 (Le guerrier de Kamakura et le cheval), Yokohama, Horse Museum, 1999.

NISHINAKAGAWA Hayao 西中川駿, *Kodai iseki shutsudokotsu kara mita wagakuni no ushi, uma no torai jiki to sono keiro ni kansuru kenkyū* 古代遺跡出土骨からみたわが国の牛、馬

の渡来時期とその経路に関する研究 (Recherche concernant la période et la route d'importation du bœuf et du cheval dans notre pays, du point de vue des ossements excavés des sites archéologiques), Kagoshima, Département d'Agriculture de l'Université de Kagoshima, 1991.

NISHIOKA Toranosuke 西岡虎之助, *et al.*, *Nihon rekishi chizu* 日本歴史地図 (Cartes de l'Histoire du Japon), Tōkyō, Zenkoku kyōiku tosho kabushiki kaisha, 1950.

NODA Reishi 野田嶺志, *Ritsuryō kokka to gunjisei* 律令国家と軍事制 (Le Gouvernement régi par le Code et le système militaire), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1984.

--- « Nihon ritsuryō gunsei no tokushitsu 日本律令軍制の特質 » (Caractéristiques du système militaire du Japon régi par le Code), dans *Nihonshi kenkyū*, n° 76, Tōkyō, Akitaya, 1965, p. 31-54.

NOGUCHI Minoru 野口実, *Genji to Bandō bushi* 源氏と坂東武士 (Les Genji et les guerriers du Bandō), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2007.

NOGUEIRA, Redditt Larissa Bianca, « Cultura Material do Japão no Período Kofun: um Panorama Introdutório », dans NEARCO, vol. 12, Juillet 2020, p. 236-255.

NOH, Tae-Don, « A Study of Koguryō Relations Recorded in the Silla Annals of the 'Samguk Sagi' », dans *Korean Studies*, vol. 28, Academy of Korean Studies, 2004, p. 105-128.

--- trad. HUSTON, John, *Korea's Ancient Koguryō Kingdom*, Boston, Global Oriental, 2014.

NOZAWA Ken 野澤謙, « Tōa to Nihon zairaiba no kigen to keitō 東亜と日本在来馬の起源と系統 » (Origines et ascendance du cheval d'Asie Orientale et du Japon), *Japanese Journal of Equine Science*, 1992, vol. 3, n. 1, p. 1-18.

--- NOZAWA, Ken, SHOTAKE, Takayoshi, ITO, Shin'ichi, KAWAMOTO, Yoshi, « Phylogenetic Relationships among Japanese Native and Alien Horses Estimated by Protein Polymorphisms », dans *Journal of Equine Science*, vol. 9, n. 2, 1998, p. 53-69.

OKANO Moriya 岡野守也, *Shōtoku-taishi "Jūshichi-jō kenpō" wo yomu* 聖徳太子『十七条憲法』を読む (Lire « La Constitution en 17 articles » du Prince Shōtoku), Tōkyō, Daihōrin-kaku, 2003.

OKUNO Masao 奥野正男, *Tetsu no kodaishi* 鉄の古代史 (Histoire ancienne du fer), Tōkyō, Hakusuisha, 2000.

OLSEN, Sandra L., GRANT, Susan, CHOKYE, Alice M., BARTOSIEWICZ, Laszlo, *Horses and Humans : The Evolution of Human-Equine Relationships*, Oxford, Archaeopress, 2006.

OLSEN, Sandra L., ROSSAMAKIN, Yuri, KISLENKO, Alexadr, TATARINTSEVA, Nataliya (dir.), *Late Prehistoric exploitation of the Eurasian Steppe*, Cambridge, Mc Donald Institute of Archaeological research, 1999.

OLSEN Stanley J., « The Early Domestication of the Horse in North China », dans *Archaeology*, vol. 37, no. 1, Archaeological Institute of America, 1984, p. 62–77.

Ōta kuritsu kyōdo hakubutsukan 大田区立郷土博物館, *Musashi no kuni no miyatsuko no ran* 武蔵の国の造の乱 (La révolte du chef de territoire de la province de Musashi), Tōkyō, Tōkyō bijutsu, 1995.

OUTRAM, Alan K., STEAR, Natalie A., BENDREY, Robin, OLSEN, Sandra, *et al.*, « The Earliest Horse Harnessing and Milking », dans *Science* 323, Avril 2009, p. 1332-1335.

PARK Cheun-Soo 朴天秀, *Kaya to Wa* 加倭と倭 (Gaya et Wa), Tōkyō, Kodansha, 2009.

PEARSON, Mike Parker, *The Archaeology of Death and Burial*, Gloucestershire, The History Press, 2009.

PEARSON, Richard, « Japan, Korea, and China: The Problem of Defining Continuities », dans *Asian Perspectives*, vol. 19, no. 1, University of Hawaii Press, 1976, p. 176–189.

--- *Ōsaka archaeology*, Oxford, Archaeopress Publishing, 2016.

PIANO CARPINI, Giovanni, tr. HILDINGER, Erik, *Story of the Mongols whom we call the Tartars*, Boston, Branden, 1996.

PIGGOT, Joan R., *The emergence of Japanese kingship*, Stanford, Stanford University Press, 1997.

--- « 3 Court and Provinces under Regent Fujiwara no Tadahira », dans ADLPHSON, Miakel, KAMENS, Edward, MATSUMOTO, Stacie, *Heian Japan, Centers and Peripheries*, Honolulu, University of Hawaii Press, 2007, p. 35-65.

--- « Sacral Kingship and Confederacy in Early Izumo », dans *Monumenta Nipponica*, vol. 44, no. 1, Sophia University, Spring, 1989, p. 45-74.

PODHAJSKY, Alois, *The Complete Training of Horse and Rider in the Principles of Classical Horsemanship*, New York, Doubleday, 1979.

POYATO-BONILLA, J., PERDOMO-GONZALEZ, D.I., SANCHEZ-GUERRERO, M.J. *et al.* « Genetic inbreeding depression load for morphological traits and defects in the Pura Raza Española horse », dans *Genetics Selection Evolution* n. 52, art. n. 62, 2020, P. 1-12.

PRATT, Keith, *Everlasting Flower, a History of Korea*, Londres, Rektion books Ltd., 2006.

Rekishigaku kenkyūkai 歴史学研究会, *Tō Ajia ni okeru kokka no keisei* 東アジアにおける国家の形成 (Naissance de l'État en Asie Orientale), Tōkyō, Tōkyō daigaku shuppansha, 2004.

RENFREW, Colin et BAHN, Paul, *Archaeology : Theories, Methods and Practice*, 6ème édition, Londre, Thames & Hudson, 2012.

RHEE, Song-nai et al., « Korean Contributions to Agriculture, Technology, and State Formation in Japan: Archaeology and History of an Epochal Thousand Years, 400 B.C.–A.D. 600 », dans *Asian Perspectives*, vol. 46, no. 2, University of Hawaii Press, 2007, pp. 404–459.

RICHARD, Rudolph C., « China Mainland », dans *Asian Perspectives*, vol. 4, no. 1/2, University of Hawaii Press, 1960, p. 41–54.

ROSSI, Badino Mario, *Addestramento del cavallo*, Milano, Giorgio Bernardini editore, 1990.

ROTHENBERG, Gunther E., *The Art of Warfare in the Age of Napoleone*, Bloomington, Indiana University Press, 1980.

RUDENKO, Sergei I., trad. THOMPSON M. W., *Frozen Tombs of Siberia*, Berkeley, University of California Press, 1970.

SAEKI Arikiyo 佐伯有清, *Gishi Wajinden wo yomu* 魏志倭人伝を読む (Lire le chapitre des Wa dans le Livre des Wei), vol. 1, Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2000.

SAHARA Makoto 佐原真, *Shoku no kōkogaku* 食の考古学 (Archéologie de la nourriture), Tōkyō, Tōkyō daigaku shuppansha, 1996.

--- *Kiba minzoku ha konakatta* 騎馬民族ほ来なかった (Le peuple de cavaliers ne vint pas), Tōkyō, Nihon hōsōshuppan kyōkai, 1997.

SAIKI Hideo 齋木秀雄, « Hakkutsu chōsa kara miru umaya to uma 発掘調査から見る厩と馬 » (Ecuries et chevaux à la lumière des résultats des fouilles archéologiques), dans *Kamakura bushi to uma* 鎌倉の武士と馬 (Le guerrier de Kamakura et le cheval), Yokohama, Horse Museum, 1999, p. 27-32.

SAIRANEN, J., NIVOLA, K., KATILA, T., VIRTALA A.-M., OJALA, M., « Effects of Inbreeding and Other Genetic Components on Equine Fertility », dans *Animal* 3, No. 12, 2009, p. 1662-1672.

SAITŌ Tadashi 斎藤忠, *Buki baku to jōsaku* 武器・馬具と城柵 (Armes, harnachements et fortifications), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1988 (1987).

SATŌ Kentarō 佐藤健太郎, *Nihon kodai no maki to basei kanshi* 日本古代の牧と馬政官司 (Administration des chevaux dans le Japon ancien), Tōkyō, Hanawa shobo, 2016.

SAKAGUCHI Tōru 佐口透, YAMADA Nobuo 山田信夫, MORI Masao 護雅夫, *Kiba minzoku shi: Seishi hokuteki den 2* 騎馬民族史 2 正史北狄伝 (Histoire des peuples de cavaliers 2, Les Nomades Septentrinaux), Tōkyō, Heibonsha, 1972.

Sakai-shi bunka Kankō-kyoku bunka-bu bunkazai-ka 堺市文化観光局文化部文化財課, *Shikkoku no bugu, hakugin no buki* 漆黒の武具・白銀の武器 (Armures noires et armes argentées), Sakai-shi bunkazai kōken kairoku n.6, 2013.

- SAKAMOTO Yoshio 坂本美夫, *Bagu* 馬具 (Harnachements), Tōkyō, New Science Co., 1985.
- SANFELICE DI MONTEFORTE, Ferdinando, *La Strategia*, Catanzaro, Rubbettino, 2010.
- SASAKI Kaoru 佐々木馨, *Ainu to « Nihon »* アイヌと「日本」 (Les Ainu et le « Japon »), Tōkyō, Yamakawa shuppansha, 2001.
- SASAKI, Ken'ichi, « Adoption of the Practice of Horse-Riding in Kofun Period Japan: With Special Reference to the Case of the Central Highlands of Japan », dans *Japanese Journal of Archaeology*, vol. 6, no. 1, Tōkyō, Septembre 2018, p. 23-53.
- SASAKI Ken'ichi 佐々木虔一, KAWAJIRI Akio 川尻秋生, KURUZUMI Kazuhiko 黒濟和彦, *Uma to kodai shakai* 馬と古代社会 (Le cheval et la société ancienne), Tokyo, Yagi Shoten, 2021.
- SATŌ Torao 佐藤虎雄, « Keizaishi-teki ni mtaru jōdai bokuba 経済史的にみたる上代牧馬 » (L'élevage du cheval du temps ancien vu du point de vue de l'histoire économique), dans *Bulletin of Tenri University*, vol. 6 n.2, décembre 1954, p. 26-44.
- SAUREL, Etienne, *Histoire de l'équitation*, Paris, Editions Bartillat, 1990.
- SAWAZAKI Hiroshi 沢崎坦, *Uma ha kataru* 馬は語る (Le cheval raconte), Tōkyō, Iwanami Shoten, 1987.
- SEKI Yukihiro 関幸彦, *Tōhoku no sōran to Ōshū Kassen* 東北の争乱と奥州合戦 (Les conflits du Tōhoku et les guerres du Ōshū), Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan, 2006.
- SHIGEMATSU Toshihiko 重松敏彦, *Dazaifu kodaishi nenbyō* 太宰府古代史年表 (Chronologie de l'histoire ancienne du gouvernement militaire de Kyushu), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2006.
- SHIN, Michael D., *Korean History in Maps*, Cambridge, Cambridge University Press, 2016 (2014).
- SHINOKAWA Ken 篠川賢, *Keitai-tennō* 継体天皇 (L'Empereur Keitai), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2016.
- SHINOZAKI Jōji 篠崎譲治, *Umagoya no kōkogaku* 馬小屋の考古学 (Archéologie des écuries), Tōkyō, Kōshi shoin, 2010.
- SHIRAHAMA Mutsuo 白浜睦男, *Chizu de tazuneru rekishi no butai, Nihon* 地図で訪ねる歴史の舞台-日本 (Visite sur la scène de l'Histoire à travers les cartes : Le Japon), Tōkyō, Teikoku shoin, 2000 (1999).
- SHIRAISHI Taichirō 白石太一郎, *Kofun* 古墳, Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1989.

--- *Kofun jidai no kōgei* 古墳時代の工芸 (Artisanat de l'époque Kofun), Tōkyō, Kodansha, 1990.

--- *Kinki no kofun to kodaishi* 近畿の古墳と古代史 (Les *kofun* du Kinki et l'histoire ancienne), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2022.

SHIRAISHI Taichirō 白石太一郎 et UENO Yoshifumi 上野祥史 (dir.), dans *Bulletin of the National Museum of Japanese History*, vol. 110, National Museum of Japanese History, Février 2004.

SHIRAISHI Taichirō 白石太一郎, SUZUKI Yasutami 鈴木靖民, TERASAWA Kaoru 寺澤薫 (dir.), *Makimuku hakken to Yamatai koku no zenbō* 纏向発見と邪馬台国の全貌 (Portrait complet des fouilles de Makimuku et du pays de Yamatai), Tōkyō, Kadokawa, 2016.

---*Kiba bunka to kodai no inobe-shon* 騎馬文化と古代のイノベーション (L'innovation de l'Age Ancien et la Culture Equestre), Tōkyō, Kadokawa, 2016.

SHIVELY, Donald, MC COLLOUGH, William (dir.), *The Cambridge History of Japan*, vol. 2, Cambridge, Cambridge university press, 1999.

SHOFFNER, Thomas A., *Napoleon's cavalry : A key element in decisive victory*, Mémoire présenté à la Faculty of the U.S. Army Command and General Staff College, Master of Military Art and Science, United States Military Academy, 1990.

SIDNELL, Phil, *Warhorse: Cavalry in Ancient Warfare*, New York, Hambledon Continuum, 2007.

SILVER, Caroline, *Guide to the horses of the world*, Chartwell, Hippocrene Books, 1987.

SINOR, Denis, *The Cambridge History of Early Inner Asia*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994 (1990).

SMYTHE, H. Reginald et GOODY, C. Peter, *Horse structure and movement*, Londres, J.A. Allen & Co. Ltd., 2006.

SOUYRI, Pierre-François, *Histoire du Japon médiéval –Le monde à l'envers*, Paris, Perrin, 2013.

STEPANOVA, Elena, WAUGH, Daniel, « Reconstruction of a Scythian Saddle from Barrow N° 3 », dans *The Silk Road* n. 14, 2016, p. 1-19.

Suematsu Yasukazu hakushi koki kinenkai 末松保和博士古稀記念会, *Kodai higashi Ajiashi ronshū* 古代東アジア史論集 (Collection d'essais sur l'Asie orientale ancienne), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1978.

SUESAKI Masumi 末崎真澄, « Uma to nihonjin ウマと日本人 » (Le cheval et les japonais), dans NISHIMOTO Toyohiro 西本豊弘 (dir.), *Hito to dōbutsu no nihonshi* 人と動物の日本史

(Histoire japonaise des humains et des animaux), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2008, p. 192-214.

SUN Hang 孫航, *Sesshō kindan wo meguru nicchū ryōkoku no Bukkyō bunka hikaku* 殺生禁断をめぐる日中両国の仏教文化比較 (Comparaison de la culture Bouddhique en Chine et au Japon en ce qui concerne l'interdiction d'ôter la vie), Thèse doctorale, Université de Kitakyūshū, 3 mars 2020.

SUZUKI Takuya 鈴木拓也, *Emishi to Tōhoku sensō* 蝦夷と東北戦争 (Les Emishi et la guerre du Tōhoku), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2008.

---*Sanjūhachinen sensō to emishi seisaku no tenkan* 三十八年戦争と蝦夷政策の転換 (*La guerre des 38 ans et le changement de politique sur les Emishi*), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2016.

SUZUKI Tetsuo 鈴木哲雄, *Taira no Masakado to Tōkoku bushidan* 平将門と東国武士団 (Taira no Masakado et les bandes guerrières des provinces orientales), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2012.

SZCZESNIAK, B., « Japanese-Korean Wars in A.D. 391-407 and Their Chronology », dans *The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, no. 1, 1946, p. 54-66.

TAKAHASHI Katsuhisa 高橋克寿, *Haniwa no seiki* 埴輪の世紀 (Le siècle des haniwa), Tōkyō, Kodansha, 1996.

TAKAHASHI Tomio 高橋富雄, *Uma no bunka sōsho 2* 馬の文化叢書 (Série sur la culture équestre 2), Tōkyō, Baji bunka zaidan, 1995.

TAKAHASHI, Teruhiko, NAKAKUBO, Tatsuo, RYAN, Joseph, UEDA, Naoya, *Nonaka Kofun and the Age of the Five Kings of Wa : The Government and Military of 5th-Century Japan*, Ōsaka, Ōsaka University Press, 2016.

TAKAHASHI Takashi 高橋崇, *Emishi* 蝦夷, Tōkyō, Chūkō shinsho, 1989.

--- *Sakanoue Tamuramaro* 坂上田村麻呂, Tōkyō, Nihon Rekishi Gakkai, 1986.

--- *Ritsuryō kokka Tōhokushi no kenkyū* 律令国家東北史の研究 (Recherche sur l'histoire du Tōhoku sous le gouvernement régi par le Code), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 1991.

TAKAKURA Toshiaki 高倉敏明, *Taga-jō ato* 多賀城跡 (Vestiges du Fort de Taga), Tōkyō, Dōseisha, 2008.

TAKASHIMA Hideyuki 高島英之, *Kodai Tōkoku chiikishi to shutsudo bungaku shiryō* 古代東北地域史と出土文学資料 (Découverte de documents littéraires et l'histoire ancienne de la région du Tōhoku), Tōkyō, Tōkyōdō shuppan, 2006.

TAKEMITSU Makoto 武光誠作, *Chizu de yomu Nihon kodai senshi* 地図で読む日本古代戦史 (Lire l'histoire de la guerre au Japon sur les cartes), Tōkyō, Heibonsha, 2005.

TAMBURELLO, Adolfo, « Politiche demografiche nel Giappone antico », dans *Il Giappone*, vol. 37, Roma, Centro di cultura italo-giapponese, 1997, p. 45–54.

TAMURA Enchō 田村円澄, ODA Fujio 小田富士雄, YAMAOKA Yukihisa 山尾幸久, *Kodai saidai no naisen-Iwai no ran* 古代最大の内乱-磐井の乱 (Les plus grandes troubles internes, les Troubles d'Iwai), Tōkyō, Yamato shobō, 1985.

TATENO Kazumi 館野和己, « Kawachi no kuni furuichi-gun ni sunda hitobito 河内国古市郡に住んだ人々 » (Les gens habitant dans le district de Furuichi dans la province de Kawachi), dans *Bulletin du musée de Chikatsu Asuka*, n. 25, 2021, p. 3-21.

TAYLOR, William T. T., *The origins of horse herding and transport in the Eastern Steppe*, dissertation doctorale, University of New Mexico, Mai 2017.

TAYLOR, William T. T., CAO, Jinping, FANS, Wenquan, MA, Xiaolin, *et al.*, « Understanding early horse transport in eastern Eurasia through analysis of equine dentition », dans *Antiquity*, Cambridge University Press, 2021, p. 1-17.

TERAUCHI Hiroshi 寺内浩, « Chihō shihai no henka to Tengyō no ran 地方支配の変化と天慶の乱 » (Changements dans le contrôle territorial et les troubles de l'ère Tengyō), dans Ōsumi Toru 大津透 (dir.), *Nihon rekishi* 日本歴史 (Histoire du Japon), vol. 4, Tōkyō, Iwanami shoten, 2015, p. 77-105.

THORP, Robert L., *China in the Early Bronze Age*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2006.

TOBY, Ronald P., « Why Leave Nara? Kammu and the Transfer of the Capital », *Monumenta Nipponica* 40, no. 3, Tōkyō, Sophia University, 1985, p. 331-347.

TODD, E.T., HO, S.Y.W., THOMPSON, P.C. *et al.*, « Founder-specific inbreeding depression affects racing performance in Thoroughbred horses », dans *Scientific Report* 8, 2018, p. 1-11.

Tōkyō kokuritsu hakubutsukan 東京国立博物館, *Daisōgen no kiba minzoku* 大草原の騎馬民族 (Culture équestre dans les grandes plaines), Tōkyō, Tōkyō kokuritsu hakubutsukan, 1997.

TOMIKURA Tokujirō 富倉徳次郎, *Heike monogatari zenchūshaku* 平家物語全注釈 (Notes complètes sur le *Heike monogatari*), Tōkyō, Kadokawa shoten, 1978.

TOTMAN, Conrad, *The Green Archipelago: Forestry in Preindustrial Japan*, Stanford, University of California Press, 1989.

TOZAKI, Teruaki, TAKEZAKI, Naoko, HASEGAWA, Tetsuo, ISHIDA, Noriko, *et al.*, « Microsatellite Variation in Japanese and Asian Horses and Their Phylogenetic Relationship Using a European Horse Outgroup », dans *Journal of Heredity*, 2003, p. 374-380.

TOZAKI, Teruaki, KIKUCHI, M., KAKI, H. *Et al.*, « Genetic diversity and relationships among native Japanese horse breeds, the Japanese Thoroughbred and horses outside of Japan using genome-wide SNP data », dans *Animal Genetics*, vol. 50, n. 5, 2019, p. 449-459.

TRENCH, Charles Chenevix, *A history of horsemanship*, Londres, Book Sales, 1979.

TSUNO Jin 津野仁, *Nihon kodai no buki, bugu to gunji* 日本古代の武器・武具と軍事 (Armes, armures et équipement militaires du Japon Ancien), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2011.

TWITCHETT, Denis, FAIRBANK, John K., *The Cambridge History of China*, vol. 7, part I, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

UEDA Masaaki 植田正昭, MORI Kouichi 森浩一, AN Zhimin 安志敏, KIM Won-yong 金元龍, NISHITANI Tadashi 西谷正, WADA Atsumu 和田萃, *Yoshinogari Kujinoki to kodai higashi Ajia* 吉野ヶ里藤ノ木と古代東アジア (Yoshinogari, Fujinoki et l'Asie Orientale ancienne), Tōkyō, Shōgakkan, 1991.

UESUGI Kazuhiko 上杉和彦, *Genpei no sōran* 源平の争乱 (La guerre de Genpei), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2007.

Université nationale coréenne de pédagogie 韓国教員大学校, 韓国歴史地図 (Cartes historiques de Corée), Tōkyō, Heibonsha, 2004.

VON CLAUSEWITZ, Carl, trad. HOWARD, Michael et PARET, Peter, *On War*, Princeton, Princeton University Press, 1989 (1976).

VON VERSCHUER, Charlotte, PIGGOT, Joan, SMITS, Ivo, VAN PUT, Ineke, VIEILLARD-BARON, Michel, (dir.), *Dictionnaire des sources du Japon classique, Dictionary of Sources of Classical Japan*, Collège de France, 2006.

VON VERSCHUER, Charlotte, « Life of Commoners in the Provinces : The Owari no gebumi of 988 », dans ADOLPHSON, Mikael, KAMENS, Edward, MATSUMOTO, Stacie, édés., *Heian Japan, Centers and Peripheries*, Honolulu, University of Hawaii Press, 2007, p. 305-328.

--- « Histoire et philologie du Japon ancien et médiéval », dans *Annuaire EPHE - SHP - 145^e année (2012-2013)*, Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne, 2014, p. 52-65.

--- « Heike Trade and the Meaning of Wealth », dans ADOLPHSON, Mikael, COMMONS, Anne (dir.), *Loveable Losers : The Taira in Action and Memory*, Honolulu, Hawaii University Press, 2015, p. 67-96.

--- *Rice, Agriculture, and the food supply in premodern Japan*, New York, Routledge, 2016.

WAKASA Tōru 若狭徹, *Tōkoku kara yomitoku kofun jidai* 東国から読み解く古墳時代 (Analyser la Période des Tombeaux Monumentaux dans le contexte des provinces orientales), Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2015.

WANG, Xuerong, HE, Yuling, « Recent Archaeological Discoveries on the Yinxu Xiaomintun Site in Anyang and Related Problems », dans *Chinese Archaeology* n.8, Berlin, De Gruyter, Janvier 2008, p. 22-31.

WARMUTH, Vera, BARKER, Graeme, ERIKSSON, Anders, HANKS, Bryan, « Reconstructing the origin and spread of horse domestication in the Eurasian steppe », dans *Proceedings of the National Academy of Science*, vol. 109 n. 21, National Academy of Science Mai 2012, p. 1-14.

WEIZHANG, Yin, AN Jinhui, GAO, Zhixi, and LIN, Yun, « Session I: Shang beyond Anyang », dans *Early China*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 1-9.

WONTACK, Hong, *Relationship between Korea and Japan in Early Period*, Seoul, ILSIMSA, 1988.

YAGI Mitsunori 八木光則, *Kodai Emishi shakai no seiritsu* 蝦夷社会の成立 (Formation de la société Emishi), Tōkyō, Dōseisha, 2010.

YAMADA, Shunsuke, trad. EDWARDS, Walter, « Trends in Japanese Archeological research », dans *Archaeologia Japonica*, vol. 66, Japanese Archaeological Association, 2013, p.1-66.

YANAGISAWA Kazuo 柳沢一男, *Kakareta yomi no sekai - Ōtsuka kofun* 描かれた黄泉の世界-王塚古墳 (L'Outre-tombe illustré - Le kofun d'Ōtsuka), Tōkyō, Shinsensha, 2004.

YING, Meng, *The Archaeological Investigation of Human Sacrifice at Xibeigang in Anyang during the Late Shang Dynasty*, Electronic Theses and Dissertations, Vancouver, University of British Columbia, 2009.

YOKOYAMA Sadahiro 横山貞裕, *Kiba no rekishi* 騎馬の歴史 (Histoire du cavalier), Tōkyō, Kōdansha, 1971.

ZEDER, Melinds A., BRADLEY, Daniel G., EMSHWILLER, Eve, SMITH, Bruce D. (dir.), *Documenting Domestication*, Berkeley, University of California Press, 2006.

ZGUSTA, Richard, *The Peoples of Northeast Asia through Time : Precolonial Ethnic and Cultural Processes along the Coast between Hokkaido and the Bering Strait*, Boston, BRILL, 2015.

ZDZISLAW, Baranowski, *Kokusai umagoto jiten* 国際馬ごと辞典 (Lexique international du cavalier), London, Museum Press Limited, 1955.

Sites internet

http://www.hi.u-tokyo.ac.jp/english/db/db_use-e.html 17/12/2022

<https://www.city.miyawaka.lg.jp/kiji003446133/index.html> 17/12/2022

<https://www.themorgan.org/collection/crusader-bible/17> 05/06/2021

RÉSUMÉ

Le but de ce projet est d'étudier en détail le rôle du cheval dans le système militaire du Japon ancien, du point de vue logistique et tactique. Cet animal, qui n'est pas originaire de l'Archipel, fut importé de Corée pendant la période protohistorique et devint par la suite un élément central de l'art de la guerre, aussi bien que de la construction identitaire de la culture guerrière. Si l'historiographie s'est penchée depuis longtemps sur l'évolution des archers montés et de leur classe sociale, le cheval lui-même et la complexité de son rôle dans la sphère militaire n'ont pas reçu autant d'attention. Notre sujet concerne tout d'abord les aspects qualitatifs et biologiques de l'animal (son origine, son éthologie, sa physiologie, etc.), et analyse ensuite les mécanismes historiques ayant porté à sa diffusion à travers l'Asie, son adoption dans les îles japonaises, et l'élaboration d'une culture équestre militaire propre au Japon. La période examinée couvre la période d'acquisition de l'élevage, jusqu'au X^e siècle, et vise à remettre dans son contexte la diffusion de la culture équestre et en étudier les liens éventuels avec l'évolution sociale, politique et militaire de la société dans son ensemble.

Cette recherche se base sur une approche scientifique, qui met en évidence les données sur l'histoire zoologique de l'animal et ses caractéristiques biologiques, afin de mieux interpréter les données archéologiques et historiques. Dans notre analyse, on tiendra compte des différents emplois du cheval militaire au sein du Département des Affaires Militaires de la Cour impériale : cheval de bât, cheval du réseau des Postes, chargeur de guerre. On va rechercher les conséquences logistiques de ces types d'emplois (ravitaillements, soins, déplacement, etc.), aussi bien que leurs effets sur le contexte économique, social et militaire. Pour cela, nous nous sommes basés principalement sur les données archéologiques disponibles, aussi bien qu'un vaste corpus de sources anciennes, dont les annales, les textes administratifs, les règlements émis par la Cour impériale, etc. L'étude du cheval de guerre nous permettra ainsi une meilleure compréhension du phénomène guerre au Japon, ce qui pourra éclairer plusieurs aspects des conflits sociaux et de la gestion de l'autorité au Japon.

MOTS-CLÉS

Histoire du cheval, cheval de guerre, *bushi*, archer monté, réseau de Poste, élevage.

ABSTRACT

The purpose of this project is to study in detail the role of the horse in the military system of ancient Japan, from a logistical and tactical point of view. This animal, which is not native to the archipelago, was imported from Korea during the proto-historic period and subsequently became a central element of the art of war, as well as of the identity construction in warrior culture. While historical research has long focused on the evolution of mounted archers and of their social class, the horse itself and the complexity of its role in the military sphere has not received as much attention. Our subject concerns first of all the qualitative and biological aspects of the animal (its origin, its ethology, its physiology, etc.), and then analyzes the historical mechanisms having led to its diffusion through Asia, its adoption in the Japanese Islands, and the development of a military equestrian culture specific to Japan. The period examined covers the first adoption of horse rearing, up to the 10th century. We aim to place the diffusion of equestrian culture in its proper historical context and to study its possible links with the social, political and military evolution of the society as a whole.

This research is based on a scientific approach, which highlights the data on the zoological history of the animal and its biological characteristics, in order to better interpret the archaeological and historical data. In our analysis, we will take into account the different uses of the military horse within the Department of Military Affairs of the Imperial Court: pack horse, postal network horse, warhorse. We will research the logistical consequences of these types of functions (supply, care, travel, etc.), as well as their effects on the economic, social and military context. For this, we relied mainly on available archaeological data, as well as a vast corpus of ancient sources, including annals, administrative texts, regulations issued by the Imperial Court, etc. The study of the warhorse will thus allow us a better understanding of the war phenomenon in Japan, which may shed light on several aspects of social conflicts and the use of power in Japan.

KEYWORDS

History of the horse, war horse, *bushi*, mounted archer, postal network, horse breeding.